



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

GU—HE.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe*.)

TOME DIX-NEUVIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

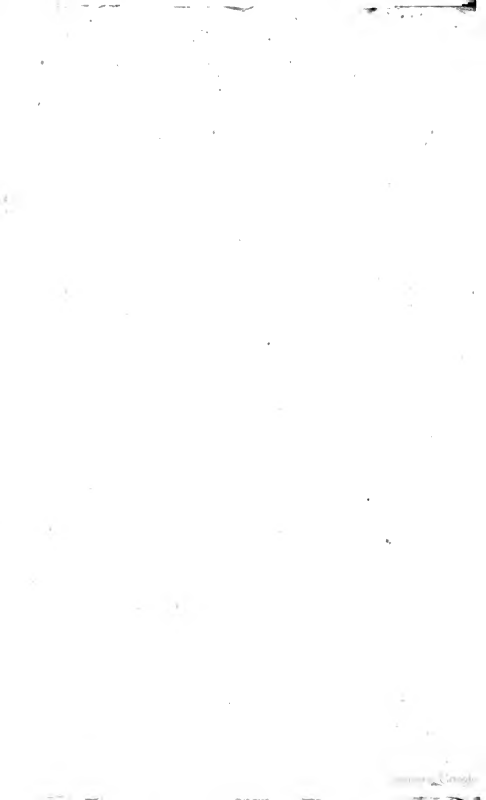
1817.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

MM.	
A. B—T.	Beuchot.
A—D.	Artaud.
A. D. R.	Amar Durivier.
A—G—R.	Auger.
A. L. M.	Millin.
B—H—D.	Bernhard.
B—L—T.	Boucharlat.
B—P.	Beauchamp.
B—RS.	Boinvilliers.
B—S.	Bocous.
B—SS.	Boissonade.
B—U.	Beaulieu.
C.	Chaumeton.
C—AU.	Catteau-Calleville.
C. M. P.	Pillet.
C—R.	Clavier.
C—V—R.	Cuvier.
D. B.	Dubourg-Butler.
D—B—S.	Dubois (Louis).
D—G.	Depping.
D. G—O.	De Gerando.
D—G—S.	Desgenettes.
D. L.	De l'Aulnaye.
D—S.	Desportes-Boscheron.
D—U.	Duvau.
E-C D—D.	Émeric-David.
E—S.	Etriès.
F—A.	Fortia d'Urban.
F. P—T.	Fabien Pillet.
F—R.	Fournier.
G—CE.	Gence.
G—N.	Guillon (Aimé).

MM.	
G—S.	Gallais.
J—N.	Jourdain.
L.	Lefebvre-Cauchy.
L—N.	Landon.
L—P—E.	Hippolite de Laporte.
L—S.	Langlès.
L—U.	Ledru.
L—Y.	Lécuy.
M—D.	Michaud.
M—D j.	Michaud jeune.
M—É.	Monmerqué.
M—ON.	Marron.
N—E.	Nicolle.
N—T.	Nicollet.
P—C—T.	Picot.
P—E.	Ponce.
R. R.	Raoul-Rochette.
S—D.	Suard.
S. D. S—T.	Silvestre de Sacy.
S. M—N.	Saint-Martin.
St. P—R.	Saint-Prosper (De).
S. S—I.	Simonde-Sismondi.
St. S—N.	Saint-Surin.
S—V—S.	Sevelinges.
T—D.	Tabaraud.
U—I.	Ustéri.
V. S. L.	Vincens-Saint-Laurent.
W—R.	Walckenaer.
W—S.	Weiss.
X—S.	Revu par M. Suard.
Z.	Anonyme.



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

G

GUDE ou GUDIUS (MARQUARD), antiquaire, né le 1er. février 1635, à Rensbourg, dans le Holstein, y commença ses études sous la direction de Jonsius, et les continua à l'académie de Iéna, avec beaucoup de succès. Après avoir terminé ses cours, il visita les principales villes de la Basse-Allemagne, et passa en Hollande avec des lettres pour Heinsius et Gronovius. Il fit ce voyage contre le gré de ses parents, qui le voyaient avec peine négliger l'étude du droit, pour suivre une carrière qui ne semblait pas devoir le conduire à la fortune. Ses nouveaux amis s'empressèrent de lui trouver un emploi conforme à ses goûts; et il se chargea de l'éducation de Samuel Schatz, jeune homme très riche, et qui avait aussi le goût des voyages. Ils partirent ensemble de la Haye, vers la fin de 1659, et s'arrêtèrent à Paris près d'un an. Gudius profita de son séjour dans cette capitale pour se lier avec plusieurs savants, entre autres avec Ménage, auquel il fournit quelques notes pour son Diogène Laërce, et avec Henri de Valois, qui l'engageait à publier un opuscule encore inédit de St.-Hippolyte, *touchant l'Antechrist* (Voy. ST.-HIPPOLYTE). Nos deux voyageurs étaient à Toulouse au mois d'octobre 1661; et ils y furent retenus par une maladie grave, dont ils avaient été atteints en même temps: ils partirent, avant d'être bien rétablis, pour l'Italie, où ils furent accueillis d'une manière très distinguée. Ils séjournèrent à Rome, à Florence, à Naples, et y firent une ample récolte d'antiques et de manuscrits précieux. Cependant les amis que Gudius avait laissés en Hollande, continuaient de lui chercher un emploi; et ils obtinrent enfin pour lui une chaire à l'académie de Duisbourg: mais Schatz lui persuada de la refuser, pour l'accompagner en Angleterre. L'amitié de ce jeune homme pour Gudius, inspira de la jalousie à Is. Vossius, qui tenta de les désunir; mais l'affection de l'élève pour son maître parut en redoubler. Gudius, à son retour d'Angleterre, reçut, en 1668, l'offre d'une chaire à Deventer et d'une autre à Amsterdam: il les refusa toutes les deux, et partit l'année suivante avec son ami pour le Holstein. Le duc voulant retenir dans ses états Gudius, né son sujet, le fit, en 1671, son bibliothécaire, et l'honora, en 1672, du titre de son conseiller intime. Une mort prématurée enleva Schatz en 1674. Par son testament, il institua Gudius, son unique héritier: mais on reproche à celui-ci d'avoir fait annuler des dispositions en faveur de Gronovius, de Heinsius, et d'autres littérateurs; et cette preuve d'avidité, si rare dans les vrais savants, serait une tache éternelle à sa mémoire. Gudius encourut, en 1678, la disgrâce de son

souverain, sans qu'on en sache le motif: quoiqu'il eût alors une fortune brillante, il témoigna un grand chagrin de se voir éloigné de la cour; mais, peu de temps après, il parvint à se faire employer par le roi de Danemark, dont il devint un des conseillers. Gudius mourut le 26 novembre 1689. Sa bibliothèque, très riche en manuscrits, qui avaient été surtout l'objet de l'envie de Vossius, fut achetée par Leibnitz, pour le duc de Wolfenbuttel. Gudius promettait quantité d'ouvrages; mais il n'en donna aucun, et il n'a fait imprimer, outre le *Traité* de St.-Hippolyte (Paris, 1661, in-8°.), qu'un morceau de Jonsius, sur la forme de la lance des Spartiates, quelques vers à Reinesius, et une thèse, *De clinicis sive grabatariis veteris ecclesiæ*, Iéna, 1657, in-4°. Pierre Burman, devenu possesseur des manuscrits de Gudius, en a extrait: I. *Marq. Gudii et doctorum virorum aliorum ad eum Epistolæ*, Utrecht, 1697, in-4°.; on trouve aussi dans ce volume des lettres de Cl. Sarrau, tirées de la bibliothèque de Gudius. II. Ses *Notes* sur Phèdre, insérées dans l'édition d'Amsterdam, 1698, in-8°., qui contient d'ailleurs quatre fables, copiées par Gudius, d'après un manuscrit de Dijon. De tous les ouvrages de ce savant, le plus connu est le recueil d'inscriptions qu'il laissa imparfait: Grævius se chargea de le mettre en état de paraître; mais n'en ayant pas eu le loisir, il confia ce travail à Jean Kool, un de ses élèves, qui mourut avant de l'avoir terminé; enfin Franç. Hersel le donna au public sous ce titre: *Antiquæ inscriptiones tum græcæ tum latinæ olim à Marq. Gudio collectæ; nuper à Joan. Koolio digestæ, hortatu consilioque Grævii, cum adnotationibus eorum*, Leuwarden, 1731, in-fol. La *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, tom. x, contient une bonne notice sur Gudius: on peut encore consulter les *Mémoires* de Niceron, tome xxvi, et le *Dictionnaire* de Chauffepié, où l'on a relevé quelques erreurs échappées aux précédents biographes. W—s.

GUDE (Gottlob-Frédéric), savant théologien protestant, né à Lauban, dans la Lusace, en 1701, mort le 20 juin 1756, est auteur des ouvrages suivants: I. *De jurisconsultorum et politicorum in Scripturam sacram meritis critico-exegesis*, Leipzig, 1729, in-4°. Cette dissertation est très curieuse. II. *Demonstratio hermeneutica quòd Christus in cœnâ suâ σταυρωσίμῳ agnum paschalem non comederit*, ibid., 1741, in-4°.: cette seconde édition est augmentée d'une Réponse aux objections de Conrad Ikenius. III. *Vita Jo.-Guil. Hoffmanni J. U. doctoris*, ibid., 1742, in-4°. Gude était l'ami et le beau-frère d'Hoffmann, dont il avait épousé la sœur; la biographie, pleine d'intérêt, qu'il a donnée de ce savant homme, peut être citée comme un modèle de ce genre. IV. *Dissertatio historico-critica de Sadduceorum in judaïcâ gente autoritate*; dans le tome II des *Miscellan. Lips. nova*, publiés par Mencke. V. *Epistola apologetica pro Dissertatione de Sadduceorum autoritate*; dans le même recueil, tom. v. VI. *De artibus Juliani apostatæ paganam religionem instaurandi*, Iéna, 1740, in-4°.; et beaucoup d'autres dissertations sur divers points de critique sacrée ou de grammaire hébraïque. — Son père, Frédéric Gude, né en Silésie en 1669, mort le 6 mars 1753, à Lauban, où il était premier pasteur, a laissé divers ouvrages du

même genre; mais ils sont tous en allemand. — Henri-Louis Gude, neveu de Marquard, avait un talent singulier pour apprendre les langues, et parlait presque toutes celles de l'Europe. Il avait voyagé dans toutes les cours, et était fort instruit des intérêts des différentes puissances; mais son inconstance naturelle ne lui permettant de se fixer nulle part, il abandonna sa place de secrétaire à la chancellerie de Gluckstadt, pour voyager de nouveau sans aucun but. Cette vie vagabonde l'exposa parfois à de fâcheuses aventures; il fut souvent réduit à vivre de sa plume, s'occupa de diverses traductions, et donna, sous le voile de l'anonyme, plusieurs ouvrages populaires, des descriptions de l'état présent de Nuremberg, de Brême, de Lubeck, de Hambourg, etc., tous en allemand; enfin, abruti par la crapule, il mourut misérablement à Halle, le 27 novembre 1707. W—s.

GUDELINUS. *Voy*. Goudelin.

GUDEN (Jean-Maurice), savant jurisconsulte saxon, né à Heiligenstadt, en 1639, dans la Haute-Saxe, professa le droit avec beaucoup de distinction à Erfurt, fut nommé assesseur au tribunal de l'électorat de Maïence, et mourut le 21 avril 1688. On citera de lui: I. *Dissertatio ad jus publicum*, Erfurt, 1673, in-4°. II. *Historiæ Erfurtensis ab urbe condità ad reductam, libri IV*, ibid., 1675, in-8°., fig., réimprimé dans le tome III de la *Collectio scriptor. historiæ Moguntinæ*, par Jean-Chr. Joannis, Francfort, 1722-27, in-fol.: cette histoire est très estimée. Just. Chr. Motschmann a publié la vie de Guden dans l'*Erfordia litterata*. — Valentin-Ferdinand Guden, de la même famille que le précédent, baron, chevalier de l'ordre immédiat de l'empire, conseiller à la chambre impériale, né à Maïence en 1679, mort le 9 mars 1758, est principalement connu par son *Codex diplomaticus sive Sylloge diplomatariorum, monumentorumque veterum ineditorum adhuc, et res germanicas præcipuè Moguntinas illustrantium*. Le prospectus de cet important ouvrage parut à Francfort, 1728, in-8°. Les savants desiraient vivement la continuation de ce recueil: l'auteur en publia les trois premières parties en 1743, 47 et 51, à Göttingue, Francfort et Leipzig, in-4°. Fréd.-Charl. de Buri publia la quatrième en 1758, et Henri-Guillaume-Antoine de Buri la cinquième en 1768, avec une savante préface et une notice sur la vie de l'auteur par J. D. d'Olenschlager. Les diplômes et pièces inédites que contient cette collection, s'étendent de l'an 881 jusqu'à la fin du XIII°. siècle. Val. Ferd. Guden a encore publié en allemand, sous le titre d'*Uncialæum selectum Wezlariense*, Wetzlar, 1734, in-4°., une description d'une riche collection de monnaies et médailles modernes. — Henri-Philippe Guden, docteur en théologie, membre du consistoire d'Hanovre, et surintendant des églises du duché de Göttingue, né à Vornomhausen en 1676, mort à Zelle le 27 avril 1742, a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. *Dissertatio sæcularis de Ernesto, duce Brunsvicensi et Luneburgensi*, Hanovre, 1730, in-4°. II. *Notitia ordinis eremitarum Augustinianorum;* elle est divisée en deux parties: la première s'étend jusqu'à Luther; et la seconde contient la vie de ce réformateur et de ses confrères qui l'ont aidé dans son projet. III. La *Vie de St.-Boniface*, Helmstadt, 1720, in-4°. IV. L'*Histoire ecclésiastique de Göttingue*. Adelung cite encore de lui

un *Specimen geographiæ litterariæ in Hispaniâ litteratâ*. On peut consulter, pour les détails, son *Éloge* dans le tome III de l'*Histoire de Göttingue*, par Heumann. W—s.

GUDENOF (BORIS). *Voy.* GODOUNOF.

GUDIN DE LA BRENELLERIE (PAUL-PHILIPPE), littérateur, né à Paris le 6 juin 1738, de parents protestants, était fils d'un horloger distingué dans l'exercice de son art; et ce rapport fut peut-être l'origine de son intimité avec le fameux Beaumarchais. Sa mère, restée veuve fort jeune, lui apprit elle-même à lire dans les ouvrages de nos meilleurs auteurs, et l'envoya ensuite faire ses études à Genève. Il profita de son séjour en cette ville, pour visiter Voltaire, qui essaya de le détourner de la carrière des lettres, dont il lui fit voir les dangers: mais le penchant de Gudin l'emporta sur les avis de ce grand homme, et sur ceux de sa mère. De retour à Paris, il se livra entièrement à la poésie. A vingt-deux ans, il présenta aux comédiens *Clytemnestre ou la Mort d'Agamemnon*, qui fut reçue à l'étude; mais la difficulté de trouver trois actrices pour les principaux rôles, en fit retarder la représentation, que la retraite de Mlle. Clairon rendit impossible. Une seconde tragédie, intitulée, *Hugues le Grand*, et qui offrait, dit-on, des beautés du premier ordre, éprouva le même sort: enfin, le jeune poète parvint à faire représenter, en 1776, son *Coriolan*(1); le peu de succès de cette pièce le détermina à renoncer au théâtre. Le genre de l'histoire parut d'abord le fixer; mais son goût le ramenait, sans cesse et comme malgré lui, à la poésie, qui fut toujours le plus doux de ses délassements. Partisan des réformes, mais ennemi de la licence, il fut effrayé du caractère que prit bientôt la révolution; et s'étant retiré à la campagne, il y cherchait, dans des occupations variées, des distractions au sentiment des maux qui pesaient sur son pays. Le danger passé, il revint à Paris, et s'occupa de revoir les productions de sa jeunesse, ou bien d'en terminer de nouvelles. Il devait de nombreux amis à sa franchise, et à cette bienveillance qui était peinte dans ses traits comme dans toutes ses actions: il ne chercha jamais à augmenter sa fortune, quoiqu'elle fût médiocre; et il ne consulta, dans le choix d'une épouse, que les rapports de caractère; aussi l'union qui en résulta fut-elle heureuse. La force de son tempérament faisait espérer qu'il jouirait plus long-temps de son bonheur. Gudin mourut d'une maladie aiguë à Paris, le 26 février 1812. Il fut d'abord associé, puis correspondant de l'Institut, et membre des académies de Lyon, de Marseille et d'Auxerre. On a de lui: I. *Lothaire et Valrade, ou le Royaume mis en interdit*, tragédie en 5 actes et en vers, Genève, 1767, in-8°. Cette pièce qui n'a jamais été représentée, fut brûlée à Rome, en 1768, par décret de l'inquisition. Il la fit réimprimer avec une préface, Rome de l'imprimerie du Vatican (Genève), 1777, in-8°., et enfin, Paris, 1801. Cette dernière édition fut enlevée à l'instant, tout entière, sans que l'auteur ait jamais su par quelle voie elle s'était écoulée. II. *Coriolan*, tragédie jouée en quatre actes, mais imprimée en cinq, Paris, 1776, in-8°. L'auteur l'a fait précéder d'une dissertation sur toutes les tragédies dont Coriolan a fourni le sujet

(1) Le plan et l'intention de cette tragédie, qui fut imprimée, sont exprimés dans le dernier vers où la mère de Coriolan s'écrie: *Ah! j'ai perdu mon fils*; et son ami répond: *Vous avez sauvé Rome.*

en France, en Italie et en Angleterre. Ce sujet a depuis été traité trois fois en français, par Laharpe, Ach. Goujon et Ségur aîné. (*Voy.* CHAPOTON, CORIOLAN et FORBONNAIS.) III. *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne*, Deux-Ponts, 1776, 2 vol. in-8°.; Lausanne, 1777, même format. L'introduction de cet ouvrage en France, fut défendue par la police. Le style, dit Grimm, en est inégal; mais on y trouve des vues, de la chaleur, et les sentiments d'un bon citoyen. C'est, ou plutôt ce devait être le tableau des progrès de l'esprit humain dans le XVIIIe. siècle. On a reproché à l'auteur de louer lorsqu'il fallait peindre, et de prodiguer ses éloges avec si peu de discernement, qu'il représente Beaumarchais comme le Caton de la France, pour avoir osé p'aider contre un membre du parlement de Paris. IV. *Graves observations faites sur les bonnes mœurs par le frère Paul, hermite des bords de la Seine*, Paris, 1779, in-12. C'est un recueil de contes: la versification en est facile; mais les sujets sont peu piquants, quoique licencieux. L'auteur les reproduisit, vingt-sept ans après, sous ce titre: *Contes, précédés de Recherches sur l'origine des contes, pour servir à l'histoire de la poésie et des ouvrages de l'imagination*, Paris, 1806, 2 vol. in-8°. Les recherches sont assez superficielles sous quelques rapports: parmi les contes, les meilleurs sont ceux que Gudin a imités des anciens fabliaux; les autres ne sont guère que des anecdotes et des mots licencieux qui ne peuvent être soufferts que parce qu'ils donnent une idée des mœurs de l'époque qui a précédé la révolution; ce qui était le véritable but du conteur. V. *Discours en vers sur l'abolition de la servitude*, Paris, 1781, in-8°. C'est dans cette pièce, adressée au concours de l'académie française, mais qui n'y obtint pas le prix, qu'on trouve ce vers connu:

Le roi d'un peuple libre est seul un roi puissant.

VI. *Supplément à la Manière d'écrire l'Histoire*, Kehl, 1784, in-12. Cette critique d'un ouvrage de l'abbé de Mably aurait pu être, dit Grimm, plus piquante et plus polie; mais on y trouve des observations importantes et des anecdotes curieuses. Mably n'avait osé attaquer Voltaire qu'après sa mort. Gudin le défendit lorsqu'il ne pouvait plus se défendre lui-même. VII. *Essai sur l'histoire des comices de Rome, des États-généraux de France et du parlement d'Angleterre*, Paris, 1789, 3 vol. in-8°. L'académie française décerna, la même année, à cet essai, le prix d'utilité. Il a le mérite rare, dans ces sortes d'ouvrages, d'être écrit avec beaucoup de clarté. VIII. *Supplément au Contrat social*, Paris, 1790, in-12; 1791, in-8°.; 1792, in-12; traduit en allemand par Ab. F. Hubner, Koenigsberg, 1792, in-8°. Dans ce livre adressé à l'assemblée constituante, il démontre que le gouvernement monarchique est le seul qui puisse convenir à la France: aussi l'auteur fut-il proscrit pendant la terreur. IX. *Réponse d'un ami des grands hommes aux envieux de la gloire de Voltaire*, Paris, 1791, in-8°. X. *La conquête de Naples par Charles VIII*, Paris, 1801, 3 vol. in-8°. C'est un poëme héroï-comique, dans le genre de celui de l'Arioste. Il y avait travaillé pendant trente ans; cependant ce poëme n'a point eu de succès en France: mais il est, dit-on, fort connu en Allemagne. XI. *L'Astronomie*, poëme en trois chants, Paris, 1801; et augmenté d'un quatrième chant, ibid.,

1811, in-8°., enrichi de savantes notes : Lalande en loue la versification et l'exactitude. Enfin Gudin est l'éditeur des *Œuvres complètes* de Beaumarchais, Paris, 1809, 7 vol. in-8°.: outre les préfaces et les notes, il a inséré dans le dernier volume, un morceau d'une assez grande étendue, intitulé : *Des Drames et des Comédies de Beaumarchais, et de quelques critiques qu'on en a faites.* C'est, comme on le pense bien, une apologie des pièces de son ami ; mais elle n'est pas dépourvue d'un certain intérêt. On a publié une *Notice sur M. Gudin de la Brenellerie*, Paris, 1812, in-8°. (1) C'est un panégyrique; mais on y trouve des anecdotes agréables, animées par le langage de l'esprit et du sentiment. On y apprend que l'auteur a composé une histoire de France, qui se termine à la mort de Louis XIV, et qui pourrait former trente-cinq volumes in-8°. Le manuscrit existe encore dans sa famille. Une entreprise aussi vaste, qui a été l'objet d'un travail de quarante ans, détruit le reproche que lui fait un critique, d'ailleurs assez impartial, Grimm. Il prétend que Gudin avait de l'esprit, des connaissances, de l'imagination et de la verve; et que ce qui paraissait lui manquer, c'était la faculté d'embrasser fortement un objet. La publication de cette histoire détruirait complétement cette assertion. (*V.* COURT DE GEBELIN, X, 109.) W—s.

GUDIUS. *Voy.* GUDE.

GUDMUNDER (OLAVSEN), Islandais, naquit en 1652, et se rendit en Danemark en 1680. Le comte de Gyllenstiern fut envoyé la même année à Copenhague comme ambassadeur extraordinaire de Suède, pour la conclusion du mariage de Charles XI avec Ulrique-Éléonore de Danemark. Comme on parlait beaucoup des manuscrits arrivés d'Islande, l'ambassadeur demanda à les voir; et ce fut Gudmunder qu'on chargea de les lui montrer. Les connaissances et les talents de cet Islandais inspirèrent de l'estime pour lui au comte de Gyllenstiern, qui l'engagea à passer en Suède, pour y être employé comme interprète. Charles XI, ayant créé une institution savante, nommée dans le pays *Archives des antiquités*, Gudmunder y fut placé pour la partie de la littérature islandaise, et publia plusieurs de ces livres islandais désignés par le nom de *Saga*. Il mourut à Stockholm en 1695. C—AU.

GUDMUNDUS ANDREÆ, Islandais, était fils d'un paysan. Ayant fréquenté quelque temps l'école de Holum, en Islande, il reçut un certificat de capacité, pour se rendre à l'université de Copenhague. Mais sa pauvreté l'empêchant d'entreprendre le voyage, il embrassa l'état de son père. Il publia cependant un écrit intitulé *De Poligamiá et concubinatu*, où l'on trouva des propositions répréhensibles, et qui le fit mettre aux arrêts, d'abord, en Islande, et ensuite à la Tour-bleue, à Copenhague. Une nuit, s'étant trop avancé hors de sa fenêtre, pour observer les étoiles, il tomba dans la rue, mais sans se faire aucun mal ; et il demanda aussitôt, d'être ramené dans sa prison. Ce trait fut rapporté au roi, qui lui accorda la liberté, et lui fournit les moyens de continuer ses études. Il mourut à Copenhague, en 1654, d'une maladie contagieuse. S'étant surtout occupé des antiquités du Nord, il composa les ouvrages suivants : I. *Voluspa, philosophia antiquissima Norvego-danica*, traduite

(1) Indépendamment de celle qui a été faite par M. Dupont-de-Nemours, et insérée dans le [illegible] de mars 1812.

en latin, Copenhague, 1673, in-4°. II. *Lexicon islandicum*, ibid., 1683, in-4°. Ces deux ouvrages posthumes furent publiés par Resenius. C—AU.

GUÉAU DE REVERSEAUX (JACQUES ÉTIENNE) naquit à Chartres, en 1706, d'une famille noble, et se destina par goût à la profession d'avocat, qu'il exerça au parlement de Paris, de manière à acquérir une véritable célébrité. Il n'y eut pendant un assez grand nombre d'années, que très peu d'affaires importantes où son nom ne figurât pas avec celui de M. de Gennes, autre avocat distingué, qui était aussi né à Chartres. Il mourut, en 1755, ayant toujours joui d'une extrême considération, et laissant beaucoup de mémoires imprimés qui mériteraient d'être recueillis. — Jacques - Philippe - Étienne GUÉAU DE REVERSEAUX, fils du précédent, pour qui la terre, dont son père et lui portaient le nom, et qui est située près de Chartres, fut érigée en marquisat, naquit en 1739. Il fut d'abord intendant de Moulins, et ensuite de la Rochelle, où il signala son administration par le desséchement des marais de Rochefort et Marennes. En 1790, il se fixa dans sa terre de Beaumont près Nogent-le-Rotrou, et entretint, de là, une correspondance avec les princes français expatriés, par l'intermédiaire de M. de Conzié, évêque d'Arras. Il fut une des victimes qui périrent sur l'échafaud, à Paris, en 1794. L—P—E.

GUÉBRIANT (JEAN - BAPTISTE BUDES, comte DE), maréchal de France, et l'un des plus grands hommes de guerre de son temps, naquit en 1602, au château de Plessis-Budes en Bretagne. Cadet d'une famille ancienne, mais pauvre, il sentit qu'il ne devait attendre son élévation que de son mérite; il entra fort jeune au service, et fit ses premières armes en Hollande : il fut employé ensuite dans l'expédition du Languedoc, et se trouva au siége d'Alet et du Vigan, où il reçut un coup de mousquet à la joue. Cette blessure mit sa vie en danger; mais enfin, il guérit et fut nommé capitaine au régiment de Piémont. En 1632, il passa avec le même grade, dans les gardes du roi, et fut envoyé en Allemagne, où il se distingua dans plusieurs occasions par son intrépidité. Nommé maréchal de camp, en 1636, il conduisit dans la Franche-Comté, l'armée de la Valteline, et parvint à en opérer la jonction avec celle du duc de Longueville. Il retourna ensuite en Allemagne, et continua d'y servir sous les ordres du duc de Weimar, qui l'honorait d'une estime particulière : en 1638, il battit les impériaux devant Brisac, et contribua à la prise de cette ville. L'année suivante, il rentra en Franche-Comté, défit le duc de Lorraine, et s'empara de Pontarlier, Nozeroy, et du château de Joux. Sur ces entrefaites, le duc de Weimar mourut, non, dit Henault, sans soupçon de poison; et Banier, qui lui succéda dans le commandement, n'eut point les mêmes égards pour Guébriant. Le peu d'intelligence qui existait entre ces deux généraux, fut cause que la campagne de 1641 s'ouvrit sous des auspices défavorables. Cependant, Guebriant, informé que Banier se trouvait entouré par des forces supérieures aux siennes, fit taire son juste ressentiment, vola à son secours, et le dégagea. Quelques mois après, Banier mourant avoua ses torts envers Guébriant, et, à l'exemple du duc de Weimar, lui légua ses armes, comme un témoignage de son estime pour sa valeur. Guébriant prit alors

le commandement de l'armée, et gagna, le 29 juin 1641, la bataille de Wolfenbüttel : cette victoire signalée ne fut cependant pas décisive. Les succès de Guébriant, dit Voltaire, furent toujours balancés par des pertes. La composition de son armée en était la cause ; des soldats de différentes nations obéissent mal à un seul chef: Guébriant ne pouvait compter que sur les Français ; il était impossible que les Hessois et les Saxons combattissent avec la même ardeur, certains que la gloire du succès ne leur reviendrait pas. Il défit cependant encore les impériaux à Ordingen, en 1642 : les deux généraux ennemis, Launoi et Mercy, furent faits prisonniers dans cette journée, qui mit le sceau à la réputation de Guébriant, et lui mérita le bâton de maréchal. Chargé de défendre ses conquêtes, il continua de remporter des avantages, et vint assiéger Rothweil, en 1643. C'est là qu'il fut atteint, dans la tranchée, d'un coup de fauconneau : « Compagnons, » dit-il aux soldats, ma blessure est peu » de chose; mais j'appréhende qu'elle » ne m'empêche de me trouver à l'as- » saut. Je me ferai rendre compte de » ceux qui s'y seront distingués; et » je reconnaîtrai le service qu'ils au- » ront rendu à la patrie, dans une » occasion si brillante. » Les assiégés se rendirent ; et Guébriant, s'étant fait porter dans la place, y mourut, le 24 novembre 1643, à 41 ans. Son corps fut conduit à Paris ; et Louis XIV honora la mémoire d'un de ses meilleurs capitaines, par de magnifiques funérailles. L'oraison funèbre prononcée à cette cérémonie par Nicolas Grillié, évêque d'Uzez, a été imprimée, Paris, 1645, in-4°. Le Laboureur a écrit l'*Histoire du comte de Guébriant*, sur les mémoires que ce maréchal avait laissés; Paris, 1656, in-fol. Elle est estimée pour son exactitude. W—s.

GUÉBRIANT (Renée du Bec, maréchale de), était fille de René du Bec, marquis de Vardes, et sœur de René du Bec, deuxième du nom, qui ayant épousé la comtesse de Moret, maîtresse de Henri IV, fut père de ce marquis de Vardes devenu célèbre sous Louis XIV par ses amours et ses disgrâces. C'est la seule femme qui ait été ambassadrice personnellement, sans être l'épouse d'un ambassadeur. Elle avait trouvé moyen, au mépris de toutes les convenances, de faire rompre un premier mariage, qui ne contentait pas son ambition, pour lier son sort (en 1632) à celui de Guébriant, dont la carrière s'annonçait avec beaucoup plus d'éclat. On assure qu'elle lui fut fort utile, et que ce fut elle qui lui fit obtenir le bâton de maréchal de France. Un historien (le Laboureur) même dit que cette dignité appartenait à Madame de Guébriant, à double titre, c'est-à-dire, « par participation de son mari, et par » la part qu'elle avait méritée dans le » bon succès de ses armes. » Devenue veuve en 1643, elle vivait dans la retraite, lorsqu'elle fut chargée, en 1645, de conduire, comme ambassadrice extraordinaire, à Vladislas IV, roi de Pologne, la princesse Marie-Louise de Gonzague, que ce monarque avait épousée à Paris, par procureur. Au bout de fort peu de temps de séjour à Varsovie, Vladislas, prévenu par des bruits injurieux contre la nouvelle reine, qui avait, disait-on, aimé éperdument le grand-écuyer Cinq-Mars, ne voulait pas la reconnaître comme sa femme, et était presque déterminé à la renvoyer en France. Il fallut toute la dextérité, l'esprit et la fermeté de Mme. de Guébriant pour l'engager à vivre en époux avec la

princesse Marie. Ce fut alors que, desirant témoigner la haute estime qu'il faisait de la personne de l'ambassadrice, il ordonna qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'avait reçus l'archiduchesse d'Inspruck, Claude de Médicis, lorsqu'elle avait amené à Varsovie la première femme de Vladislas, fille de l'empereur Ferdinand III. Les détails des conférences de la maréchale, des intrigues de la cour, ainsi que des manœuvres d'une princesse polonaise qui aspirait à supplanter la reine, forment un recueil de lettres très intéressantes, adressées à la princesse palatine Anne de Gonzague par Mme. de Guébriant. Ces lettres ont été trouvées dans les papiers de l'abbé de Choisy, dont la mère était intimement liée avec la reine de Pologne. Les imputations calomnieuses répandues contre celle-ci eurent, dit-on, leur principe dans une intrigue d'amour de Mme. de Choisy. De retour à Paris, la maréchale de Guébriant continua de prendre part à tout ce qui occupait la cour. Ce fut elle qui conserva à la France la forteresse de Brisac: le moyen qu'elle employa est, il faut en convenir, tout-à-fait indigne d'une femme. Charlevois, gouverneur de cette place, refusait d'y laisser entrer Tilladet, que le ministre avait nommé son successeur. Mme. de Guébriant, feignant d'être mécontente elle-même de la cour, se rendit près de Charlevois avec une demoiselle qu'il aimait: elle sut, par des confidences adroites, détourner les soupçons qu'il pouvait avoir sur le but de son voyage; et l'ayant déterminé à faire quelques promenades hors la ville avec sa maîtresse, en donna avis au commandant voisin, qui le fit arrêter et conduire à Philisbourg, d'où il ne sortit qu'à la pacification du royaume. Labarde a donné des détails exacts sur cette anecdote dans son *Historia de rebus Galliarum* (Paris, 1671, in-4°.), sous l'année 1652. La duplicité de la maréchale lui fit beaucoup d'ennemis; mais elle n'en conserva pas moins un crédit immense à la cour. On avance qu'elle avait le projet de se faire nommer gouvernante de Brisac et de l'Alsace. Elle mourut sans enfants, à Périgueux, le 2 septembre 1659, pendant la négociation de la paix des Pyrénées, étant désignée première dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche. Il est à remarquer que, dans un temps qui valait mieux que celui qui a suivi, elle finit sa carrière sans appeler aucun secours religieux. Du moins tel est le rapport de Gui Patin.

L—P—E et W—S.

GUELDENSTAEDT. *V.* GULDENSTADT.

GUELDRE (EDOUARD, duc DE), second fils de Renaud II, né en 1336, n'était âgé que de sept ans lorsqu'il eut le malheur de perdre son père, qui mourut d'une chute. Renaud III, son frère, encore enfant, prit aussitôt les rênes du gouvernement: mais ce prince ayant paru favoriser les Eckeren au préjudice des autres familles, les mécontents choisirent Edouard pour leur chef; et alors commença une guerre qui désola la Gueldre pendant seize années. Après ce temps, les deux frères, toujours plus animés l'un contre l'autre, résolurent de décider leur querelle dans une bataille générale. Elle eut lieu le 25 mai 1361, près de Thiel. Renaud, après avoir vu périr ses serviteurs les plus fidèles, tomba au pouvoir du vainqueur, et fut enfermé au château de Rosendaal, d'où on le transféra ensuite à Nyenburg, près de l'Yssel. Edouard, proclamé duc de Gueldre, bannit tous ceux qui

avaient suivi le parti de son frère, et déclara la guerre au duc de Bavière pour leur avoir accordé un asile dans ses états. Le duc indigné entra dans la Gueldre, et brûla plusieurs villages; mais, touché du repentir d'Edouard, il lui accorda la paix et même la main de sa fille. Peu de temps après, Jean de Brabant, beau-père de Renaud, leva une armée pour délivrer son gendre. Edouard vint à sa rencontre, le battit, et l'obligea de lui demander la paix. Il se ligua ensuite avec le duc de Juliers contre Venceslas, successeur de Jean de Brabant; et le 22 août 1371, les deux armées s'étant rencontrées, il s'engagea une bataille longue et meurtrière, qui fut terminée enfin par l'entière déroute des Brabançons. Edouard, fatigué du combat, descendit de cheval, leva la visière de son casque, et se coucha sur une pierre, où il s'endormit. Pendant son sommeil, un de ses gentilshommes, dont il avait séduit l'épouse, l'ayant reconnu, l'assomma avec une barre de fer. La mort d'Edouard fut le signal de la délivrance de Renaud III, qui fut rétabli dans sa souveraineté. W—s.

GUELFE, duc de Bavière, a donné son nom à la célèbre faction des *Guelfes*, qui, avec celle des *Gibelins*, divisa l'Italie depuis le milieu du XIIe. siècle jusqu'au commencement du XVIe. Ces dénominations furent employées pour la première fois en Allemagne, à la bataille de Winsberg, en 1140, entre l'empereur Conrad III et Guelfe, VI, duc de Bavière. Le nom de Guelfe ou Welf, était usité depuis long-temps, comme nom de baptême, dans la maison de Bavière, qui était alors une branche de la maison d'Este: le nom de Gibelin ou Waiblingen, était celui d'un château d'où était sortie la maison des ducs de Souabe et Franconie, dont était Conrad III. La rivalité entre les deux maisons de Souabe et de Bavière partagea longtemps l'Allemagne. Comme la première occupait le trône impérial, la seconde rechercha l'alliance du pape; et la querelle entre l'Eglise et l'Empire se confondit bientôt avec la rivalité entre ces deux maisons. Les guerres civiles de l'Allemagne ne tardèrent pas à s'étendre sur l'Italie: cependant les noms de Guelfes et de Gibelins ne furent complètement adoptés dans ce dernier pays, que pendant la minorité de Frédéric II au commencement du XIIIe. siècle. Ce prince fut regardé comme chef de la faction Gibeline, ainsi que les rois de Naples ses successeurs de la maison de Hohenstauffen. Ezzelino de Romano, les Della Scala à Vérone, les Visconti à Milan, et presque tous les seigneurs ou tyrans d'Italie furent attachés au même parti. Le pape, chef du parti guelfe, avait pour alliés la ligue des villes de Lombardie, les rois de Naples de la première maison d'Anjou, les marquis d'Este, les Carrares de Padoue, enfin la république Florentine. Cette dernière, après la translation du Saint-Siége à Avignon, prit elle-même la direction du parti guelfe. Mais dans la succession des temps, on vit les empereurs et les papes devenir également indifférents à la querelle des Guelfes et des Gibelins, sans que ces anciennes factions s'éteignissent. Quoiqu'elles n'eussent plus d'objet, des haines et des affections héréditaires les maintenaient encore: d'anciennes vengeances à exercer, ou une antique reconnaissance pour les bienfaits des générations précédentes, assuraient la fidélité des gentilhommes, dans les deux partis, aux étendards qu'avaient suivis leurs ancêtres. L'on voyait avec étonnement se réveiller des guerres civiles

long-temps assoupies, dès que les chefs de parti faisaient entendre ces noms de Guelfes et de Gibelins, qui n'avaient plus de sens. Pendant la minorité des fils de Jean-Galeaz Visconti, premier duc de Milan, de 1402 à 1420, la Lombardie fut bouleversée par cet esprit de parti, qui ne se rattachait ni à des idées religieuses ni à des idées de liberté, et qui ne pouvait s'expliquer que par la haine ou la vengeance. Depuis l'extinction de la maison Visconti, au milieu du xve. siècle, et depuis l'expulsion des Albizzi de Florence, vers la même époque, les ducs de Milan cessant d'être vraiment Gibelins, et le gouvernement de Florence d'être vraiment Guelfe, cette antique rivalité fut peu à peu mise en oubli. Cependant le maréchal Trivulce, dans la dernière année du xve. siècle, réveilla encore une fois le parti guelfe, et l'arma contre les Gibelins. Plus tard encore, et jusqu'à l'an 1530, ces noms furent répétés dans les dernières guerres civiles de la Toscane. Pour revenir à Guelfe de Bavière, qui fait le sujet de cet article, on trouvera la suite de l'histoire de sa vie au mot BAVIÈRE (tome III, p. 586). S. S—I.

GUENARD (ANTOINE) naquit à Damblin en Lorraine, le 25 décembre 1726. Après avoir terminé ses études, il entra chez les jésuites. En 1755, l'académie française couronna son discours *sur l'esprit philosophique*, morceau non moins recommandable par l'élégance de l'élocution, que par la sagesse et la profondeur des pensées. C'est le seul ouvrage qu'il ait mis au jour. Après la destruction de sa compagnie, il profita de son loisir pour composer une réfutation des principes de l'Encyclopédie. Les dangers qui le menaçaient en 1793, le forcèrent à brûler son travail; c'est une perte que l'on doit regretter. Il mourut au château de Bléville près de Nanci, au commencement de 1806. Le baron de Ste.-Croix lui a consacré une courte notice dans les *Mélanges de philosophie*, etc., tome 1. Z.

GUENEAU DE MONTBEILLARD (PHILIBERT) naquit en 1720 à Sémur en Auxois. Après avoir passé une partie de sa jeunesse à Dijon et à Paris, il revint se fixer dans sa patrie. Il s'annonça dans la république des lettres en se chargeant de continuer la *Collection académique*, de Dijon, commencée par Berryat, recueil qui contient un choix de tout ce qu'il y a de plus intéressant dans les Mémoires des différentes académies de l'Europe: mais n'étant pas secondé par les coopérateurs qu'exigeait une si vaste entreprise, il fut obligé de l'abandonner. Ce ne fut pas néanmoins sans y laisser une preuve de son talent : à la tête du troisième volume (le premier de la partie étrangère), on trouve un discours rempli de vues sages et profondes; l'élégance et la clarté du style y rehaussent des idées philosophiques que Bacon lui-même n'eût pas désavouées. Buffon, pressé d'appliquer son génie à l'histoire des minéraux, proposa à Montbeillard, dont il était l'ami, de s'occuper de la description des oiseaux : celui-ci accepta la proposition; mais il laissa paraître les premiers articles sous le nom de l'illustre écrivain qui l'associait à son travail. Le plus grand nombre des lecteurs ne s'aperçut point qu'ils partaient d'une main étrangère; mais Buffon nomma au public son collaborateur dans la préface du tome v de l'Histoire des oiseaux, et parla de lui en ces termes, *l'homme du monde dont la façon de voir, de juger et d'écrire, a le plus de rapport avec la mienne*; c'est ce que justifie l'histoire du paon;

du coq, du rossignol et surtout de l'hirondelle. Cependant il est vrai de dire que le style de Montbeillard n'a point la pompe, la majesté de celui de Buffon, et qu'il n'est pas toujours exempt de recherche et de mauvais goût. Cet écrivain était d'ailleurs faible comme naturaliste; et les six premiers volumes auxquels il travailla, ne peuvent être comparés, pour l'exactitude, aux trois derniers pour lesquels Buffon s'aida des secours de Baillon et de Bexon. Montbeillard avait quitté les oiseaux pour s'occuper entièrement des insectes; et les matériaux qu'il a laissés ont servi, en partie, à l'insectologie de l'*Encyclopédie méthodique*. L'article ETENDUE de la première Encyclopédie lui appartient, et fut composé en une nuit: il est encore l'auteur de deux discours importants, l'un sur la peine de mort, l'autre sur l'inoculation; et ce dernier, il l'écrivit de la même main dont il venait d'inoculer son fils. L'habitude singulière qu'il avait de commencer presque toutes ses journées par un madrigal ou par une chanson, ne put le quitter dans ses derniers instants. Véritable philosophe, il aima mieux assurer le bonheur de sa famille en province, que de jouir à Paris de toutes les distinctions auxquelles ses talents supérieurs et son amabilité personnelle l'auraient sans doute fait parvenir. Gueneau de Montbeillard mourut le 28 novembre 1785, à soixante-cinq ans, laissant un fils, officier de dragons, et une femme aussi recommandable par ses vertus qu'elle lui avait été précieuse par ses connaissances; en effet, possédant plusieurs langues, elle épargnait à son mari une multitude de recherches. (*V.* le *Journal de Paris* du 16 décembre 1785.) T—D.

GUENEBAUD (JEAN), antiquaire, né à Dijon dans le XVIe. siècle, après avoir terminé ses études, se rendit à Padoue, où il reçut ses degrés en médecine en 1544; il exerça ensuite son art dans différentes villes d'Italie, et revint enfin à Dijon en 1596: il se fit agréger au collége de médecine, et obtint bientôt, par le crédit d'André Fremiot, abbé de St.-Etienne, son condisciple, différents emplois plus honorables que lucratifs. Guenebaud était de retour depuis environ deux ans dans sa patrie, lorsqu'on découvrit dans une de ses vignes, située près de la voie Romaine qui conduisait de Châllon à Langres, un tombeau en pierre, de forme ronde, haut d'un pied, et renfermant une urne de verre. On lisait autour de cette pierre une inscription grecque, grossièrement sculptée, et que Guenebaud traduisit ainsi: « Dans le bocage de Mithra, ce tombeau couvre le corps de Chindonax, grand-prêtre. Retire-toi, impie; car les dieux sauveurs gardent mes cendres.» La découverte de ce singulier monument piqua la curiosité d'un grand nombre de savants. Casaubon fit le voyage de Genève à Dijon, exprès pour l'examiner; et De Thou voulut en faire l'acquisition: mais Guenebaud, qui desirait le conserver, lui en envoya seulement une copie figurée, avec l'inscription que Gruter publia dans son recueil, mais d'une manière si inexacte, que Guenebaud crut devoir la donner lui-même au public. Il exécuta son projet dans le livre intitulé: *Le réveil de Chindonax, prince des Vacies, druydes celtiques dijonnois, avec la sainteté, religion et diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures*, Dijon, 1621 ou 1623, in-4°., de 276 pages, avec la gravure du tombeau et de l'urne. Cet ouvrage est curieux, mais peu solide; et l'on doit re-



gretter que Saumaise n'ait pas mis au jour l'explication qu'il annonçait de ce monument, et qui aurait sans doute satisfait les antiquaires. Quelques savants ont révoqué en doute l'authenticité de l'inscription publiée par Gueneband: mais le nombre de ceux qui la regardent comme véritable, est bien plus grand; et d'ailleurs les jésuites qui possédaient un terrain dans le voisinage de celui de Guenebaud, y découvrirent, en 1727, des urnes, un lacrymatoire, et d'autres objets qui prouvent que ce lieu avait servi aux sépultures. Guenebaud mourut à Dijon, en 1629 ou 1630. Le monument qui lui avait fait une espèce de réputation, fut donné par son fils aîné au cardinal de Richelieu; il passa ensuite à Gaston, duc d'Orléans. L'abbé Lebeuf (*Mercure*, juin 1738) assure avoir vu ce tombeau dans la bassecour du curé d'un village, près de Versailles, où il servait d'abreuvoir. On peut consulter, pour plus de détails, l'article GUENEBAUD, dans la *Bibl. histor. de Bourgogne*. W—s.

GUÉNÉE (ANTOINE), chanoine d'Amiens, sous-précepteur des enfants de monseigneur le comte d'Artois, et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Etampes, le 23 novembre 1717, de parents pauvres. Il fit ses études à Paris, et fut agrégé à l'université de cette ville, qui comptait alors dans son sein des hommes recommandables, Rollin, Crévier, Coffin, Lebeau. Le premier venait de mourir en 1741, lorsque l'abbé Guénée (car il avait embrassé l'état ecclésiastique) fut nommé à la chaire de rhétorique du collége du Plessis, chaire que Rollin avait autrefois occupée, et où son successeur sut, comme lui, inspirer à ses élèves l'amour de la vertu en même temps que le goût des lettres. L'abbé Guénée remplit avec zèle cette place pendant vingt ans, et trouva encore du loisir pour des travaux relatifs à la religion. Il savait le grec et l'hébreu; il voulut aussi apprendre quelques langues modernes, et profita pour cela d'un voyage qu'il fit avec quelques élèves en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Le fruit de ses études fut de publier: *La religion chrétienne, démontrée par la conversion et l'apostolat de S. Paul*, in-12, 1754; ouvrage traduit de l'anglais de lord Lyttleton, et auquel le traducteur ajouta deux discours d'un autre anglais, Seed, *sur l'excellence intrinsèque de l'Écriture*. Il avait fait réimprimer, l'année précédente, la traduction composée par Lemoine de l'écrit de Sherlock contre Woolston: *Les témoins de la résurrection de J.-C., examinés suivant les règles du barreau;* et, en 1757, il donna une traduction de l'ouvrage du chevalier West contre le même Woolston: *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de J.-C.*, in-12. Par-là l'abbé Guénée préludait à des travaux plus importants. Après avoir occupé sa chaire pendant vingt ans, il fut déclaré émérite suivant l'usage, obtint la modique pension attachée à ce titre, et tourna toutes ses études vers des objets qui avaient rapport à la religion. C'était le temps où Voltaire faisait au christianisme une guerre si vive, et enfantait avec une malheureuse fécondité tant d'écrits contre la Bible et contre les Juifs. Il défigurait tout l'ancien Testament par des sarcasmes, par des traductions ridicules, par des travestissements bizarres, et s'attachait avec un art perfide à avilir la religion dans son origine, dans son histoire, dans ses dogmes, dans ses rits, dans les hommes qui l'avaient le plus honorée, dans le peuple dépositaire des

promesses divines. L'abbé Guénée crut devoir répondre à des attaques reproduites sous toutes les formes dans des pamphlets sans cesse renaissants : sous le nom de quelques Juifs étrangers, il publia des lettres où il redressa les erreurs, apprécia les sarcasmes, rétablit les faits, vengea enfin la Bible contre un détracteur léger et passionné. Les *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais, à M. de Voltaire*, parurent pour la première fois en 1769, 1 vol. in-8°. Le succès en fut complet; et les journalistes comme le public, les Français comme les étrangers, admirèrent les connaissances et la modération de l'auteur. De tous les jugements portés successivement sur ces lettres, nous n'en citerons qu'un, qui est aussi éloquemment écrit que bien pensé, et qui fait parfaitement connaître le genre de l'ouvrage. « L'abbé Guénée, dit M. C. L. dans le *Journal général de France*, du 17 septembre 1816, l'abbé Guénée a toujours l'art de plaire et d'intéresser, soit qu'osant employer l'arme de la plaisanterie avec un adversaire si redoutable dans ce genre d'escrime, il parvienne à faire rire de l'écrivain qui a le mieux su faire rire ses lecteurs; soit que, déployant toutes les ressources d'une instruction étendue et profonde, il suive son adversaire pas à pas dans la discussion des faits, lui démontre son ignorance, ses méprises, sa mauvaise foi, ses innombrables contradictions, et, le poursuivant sous toutes les formes qu'il se plaît à revêtir successivement, le presse sans relâche, et le serre toujours plus fortement dans les lieux d'un raisonnement vigoureux, jusqu'à ce qu'ayant forcé ce mobile Protée à redevenir lui-même, il finisse par le traiter en dieu, et achève de l'accabler sous une multitude d'hommages d'autant plus désespérants qu'ils sont sincères, et que la franchise de l'éloge prouve l'impartialité des censures; soit enfin qu'avec une éloquence forte et pathétique, il déplore le cynisme d'un vieillard sans dignité, qui, déjà un pied dans la tombe, s'obstine à être encore le baladin de son siècle, et traînant dans la fange les restes d'un talent qu'il n'aurait tenu qu'à lui de rendre si utile aux hommes, s'efforce, dans ses derniers jours, de livrer au mépris et au ridicule ce qu'il y a de plus saint dans le monde qu'il va quitter, et de plus redoutable dans celui où il est sur le point de paraître.» Voltaire lui-même, dans quelques moments de sagesse, rendit justice au mérite de l'abbé Guénée. *Le secrétaire juif*, dit-il, *n'est pas sans esprit et sans connaissances; mais il est malin comme un singe : il mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main* (1). Il est vrai qu'ensuite Voltaire revint à son ton goguenard, et lança des sarcasmes contre son adversaire. Mais le public, qui n'avait pas les mêmes raisons pour changer d'avis, continua d'accueillir les *Lettres de quelques Juifs*. Il s'en fit plusieurs éditions, que l'auteur augmenta successivement; et l'ouvrage, en se perfectionnant par ces additions, obtint de plus en plus le succès qu'il méritait. L'abbé Guénée y ajouta, en dix lettres, des *considérations sur la loi mosaïque*, qui supposent beaucoup de savoir et de critique. Ses travaux et sa réputation devaient lui attirer des marques de considération et d'estime : il fut nommé à un canonicat de la cathédrale d'Amiens; et le cardinal de la Roche-Aymon, grand-aumônier, l'attacha à la chapelle de Versailles. En 1778, il fut reçu associé de

(1) *Lettre à d'Alembert*, du 8 décembre 1776.

l'académie des inscriptions et belles-lettres; et peu après il fut nommé sous-précepteur des enfants de M. le comte d'Artois. Il remplit cette place, de concert avec l'abbé Marie, son ami, instituteur des jeunes princes, et vécut à la cour, tout occupé de ses devoirs et de ses travaux littéraires. Il lut à l'académie, le 4 mai 1779, un mémoire sur la fertilité de la Judée, depuis la captivité de Babylone jusqu'à l'expédition d'Adrien contre les Juifs; et, depuis, il lut encore trois autres mémoires sur le même sujet, en considérant la Palestine depuis Adrien jusqu'à la conquête faite par Sélim. Ces mémoires, qui n'ont été imprimés que récemment, ont pour objet de réfuter ce que Voltaire et quelques autres écrivains ont avancé d'après l'état actuel de la Judée, contre l'autorité des livres saints. Ils sont pleins de recherches, et prouvent, par une foule de témoignages, que la Judée était véritablement, dans les temps anciens, telle qu'elle est représentée dans l'Écriture, c'est-à-dire, abondante et fertile. En 1785, l'abbé Guénée fut nommé à l'abbaye de Loroy, au diocèse de Bourges : mais il jouit peu de ce bénéfice; et la révolution vint l'arracher à ses élèves et au repos. Il se retira d'abord près de Fontainebleau, et y acheta un domaine qu'il essaya d'exploiter. Cette entreprise n'ayant pas réussi, il revendit cette propriété, et alla se fixer à Fontainebleau. Il eût pu encore y être tranquille; mais la mort déplorable de l'abbé Marie, son ami, et les progrès de la révolution, empoisonnèrent sa vieillesse. Il ne trouva de consolation que dans les principes et les sentiments de la religion et dans les pratiques de la piété; et il mourut le 27 novembre 1803, âgé de quatre-vingt-six ans, entre les bras d'un ancien ami. Ces détails sont principalement tirés d'une notice sur cet homme estimable, composée par M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et que l'on trouve en tête de la septième édition des *Lettres de quelques Juifs*, 4 vol. in-12, 1815. Le dernier volume renferme les quatre Mémoires sur la fertilité de la Judée.

P—c—t.

GUENIN (Marc-Claude), plus connu sous le nom d'abbé de Saint-Marc, était né à Tarbe en 1730. Il paraît qu'il fut élevé au séminaire d'Auxerre, qui, sous l'épiscopat de M. de Caylus, était l'asile des opposants des autres diocèses. A la mort de ce prélat, Guénin se retira en Hollande, où le même parti avait formé une école par les soins de d'Etémare, Legros, Poncet, etc. Guénin y acheva ses études; et à la mort de Fontaine de la Roche, on fixa les yeux sur lui, pour continuer la gazette intitulée : *Nouvelles ecclésiastiques*. On le fit revenir pour cet effet à Paris, où il vivait dans la retraite, sans que la plupart de ses amis se doutassent même du travail auquel il se livrait; tant on mettait encore de mystère à la rédaction de cette ténébreuse gazette. Ce fut probablement alors que Guénin prit un nom de guerre comme son prédécesseur, et se fit appeler l'abbé de St.-Marc. On voulait apparemment par-là dérouter la police, qui d'ailleurs ne mettait pas beaucoup d'ardeur à découvrir les auteurs de ce journal, et à en empêcher la circulation. De Saint-Marc se montra digne de travailler à cette œuvre; et il y apporta la même modération et la même impartialité que son devancier. Seulement, comme il ne passait pas pour théologien, un conseil, composé des meilleures têtes du parti, révisait la partie théologique. C'étaient Gourlin,

Mey, Maultrot et autres. L'abbé de Bellegarde envoyait de Hollande des mémoires sur les églises étrangères, qui, jusque-là, avaient tenu peu de place dans la gazette. On pourrait s'étonner qu'une si triste production ait continué d'avoir de la vogue, si l'opiniâtreté de l'esprit de parti n'expliquait ce phénomène. Il fallait néanmoins une bien forte dose de crédulité pour dévorer les calomnies, les inconséquences et les platitudes du rédacteur. Dans sa feuille du 29 mai 1761, il rend compte d'une satire intitulée: *Les loups démasqués.* Les prélats et le clergé de Rome y étaient horriblement maltraités; mais le charitable gazetier n'y voit que peu d'inconvénients. *Cette satire est probablement outrée*, dit-il; *et l'on aurait peut-être dû épargner aux lecteurs un détail qui fait trop souvent rougir la pudeur.* Pour des gens qui affichaient une morale austère, voilà un principe bien relâché, suivant lequel on n'est que *peut-être* obligé à supprimer *ce qui fait souvent rougir la pudeur:* au total, le folliculaire loue cet ouvrage. Ses feuilles sont d'ailleurs une longue et perpétuelle déclamation contre les papes, la cour de Rome, les évêques et le clergé. *Certes*, dit-il, en parlant des évêques, *s'ils sont les enseignants, les Quinze-Vingt sont les voyants ;* et ce mauvais quolibet revient souvent sous sa plume. Il cite avec éloge un propos fort peu ecclésiastique d'un abbé Silvy, appelant, qui comparait les sujets qu'on envoyait aux ordinations, à des loups qu'on lancerait dans la bergerie. Il insinue que les inondations qui affligèrent le Roussillon en 1777, venaient de ce qu'on avait établi à Perpignan la dévotion au sacré-cœur. Mais rien n'égale sa haine et son acharnement contre les jésuites; et si on veut savoir à quel point ce sentiment l'aveuglait, il ne faut que citer ce qu'il rapporte (feuille du 4 décembre 1779), que *l'Angleterre n'aurait jamais déclaré la guerre au roi d'Espagne, si les jésuites n'eussent donné parole que les Espagnols se soulèveraient.* A qui peut-on persuader une pareille ineptie? En voici une autre non moins absurde. «Un dominicain d'Olmutz ayant été embrassé par un jésuite, qui affectait pour lui beaucoup de cordialité, il lui survint sur-le-champ des boutons à l'endroit où il avait reçu le baiser. Le lendemain, l'éruption était telle, qu'il ne pouvait plus ouvrir les yeux, et toute la tête était enflée. Il guérit à force de remèdes; mais il porta toujours au-dessus de l'œil gauche une cicatrice très visible (feuille du 20 novembre 1778)» : ce jésuite-là était bien habile de communiquer ainsi son venin sans en être incommodé lui-même. C'est avec ces contes ridicules que Guénin divertissait ses lecteurs. Lors de la révolution, il fut partisan des innovations politiques et religieuses de l'assemblée constituante, et défendit constamment la constitution civile du clergé. Il louait les vertus et citait avec éloge les lettres pastorales de Lindet, de Massieu, de Minée, de Gobel et autres constitutionnels, qui se marièrent et abjurèrent peu après. Il était alors secondé par Larrière et Hautefage; et leur imprimerie était établie rue Copeau. A la fin de 1791, Jabineau commença à rédiger d'autres *nouvelles* dans un sens différent, et combattit la constitution civile du clergé. Ce journal cessa après le 10 août 1792: pour Saint-Marc, il réussit à continuer le sien jusqu'à la fin de 1793; et son attachement aux principes de la révolution lui fit apparemment trouver grâce dans un temps où la terreur était

si générale, et frappait tous les écrivains religieux. L'abbé Mouton commença, en 1794, à Utrecht, de donner une suite aux *Nouvelles*. Saint-Marc travailla encore, après la terreur, aux *Annales de la religion*, qui s'imprimaient chez Desbois de Rochefort et qui étaient dignes de succéder aux *Nouvelles*. Il mourut à Paris le 12 avril 1807, dans la maison d'un ami chez lequel il était retiré depuis plusieurs années. Il était resté diacre, ou peut-être même n'était-il pas dans les ordres sacrés; car nous n'avons pu vérifier ce fait.—Un autre GUÉNIN est l'auteur du *Traité de la culture de l'auricule ou Oreille-d'ours*, Bruxelles, 1735, in-12. P—c—T.

GUENZI (JEAN-FRANÇOIS), bon humaniste, né en 1713 à Frassineto del Pô, dans le Montferrat, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu, au collège de Verceil, d'une chaire de rhétorique, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Le roi de Sardaigne, informé de ses services, l'en récompensa par un canonicat et une pension sur sa cassette. Cet estimable littérateur mourut à Turin, le 21 novembre 1753, âgé de 40 ans, lorsque son talent dans toute sa maturité promettait au public de bons ouvrages. Il était membre de plusieurs académies. On connaît de lui : I. Un *Discours* sur la naissance de S. A. R. Charles Emanuel, prince de Piémont, Turin, 1751. II. *Panegyrici sacri*, Venise, 1756, in-4°. III. *Prediche quaresimali*, ibid., 1758, in-4°. IV. Une édition des *Partitions oratoires* de Cicéron, avec des notes; et enfin : V. Des *Traductions* italiennes des *Pensées* de Cicéron recueillies par l'abbé d'Olivet, Turin, 1751; Venise, 1754, in-8°.; et de la *Religion*, poème de Racine, Turin, 1740, in-8°. La traduction du poème de la Religion est en vers; et l'on a ajouté à la fin trente-six *Sonnets* de l'auteur sur des sujets pieux ou moraux. Le P. Dominique Soreri, ami de Guenzi, et héritier de ses manuscrits, possédait encore de lui une *Traduction* des trois Olynthiaques de Démosthènes et de sa première harangue contre Aristogiton; et une autre des poèmes d'Hésiode, avec un commentaire.

W—s.

GUÉRAI. *Voy.* ALYM-GUÉRAI, A'ZIMÉT-GUÉRAI, et CRYM-GUÉRAI.

GUÉRARD (DOM ROBERT), religieux de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1641, fut choisi par ses supérieurs pour aider dom Delfau, occupé de la révision des œuvres de Saint-Augustin; et, quelques années après, dom Durand leur fut adjoint. Cette société d'études et de travail se rompit en 1673, à l'occasion d'un livre intitulé, *L'Abbé commendataire*, attribué à dom Delfau, et dans lequel on relevait avec force les abus des commendes (*Voy.* DELFAU). Ce savant religieux fut exilé; et ses deux collaborateurs, soupçonnés d'avoir eu part à l'ouvrage, partagèrent sa disgrâce. Dom Guérard fut envoyé à l'abbaye de N. D. d'Ambournay, dans le Bugey. Son goût pour l'étude et les recherches savantes l'y suivit. Dom Guérard fouilla toutes les bibliothèques du voisinage, celles de Genève, de Lyon, et particulièrement celle de la Chartreuse des Portes, très riche en manuscrits. Il examina tous ceux qui se trouvaient dans ces divers dépôts, et en copia plusieurs. Il fit, dans la dernière de ces bibliothèques, la découverte de l'ouvrage de S. Augustin contre Julien, intitulé, *Opus imperfectum*, dont on ne connaissait en Europe que les deux exemplaires de Clairvaux, et du collége de

Prémontré, à Paris. Dom Guérard le collationna avec exactitude, le transcrivit, en recueillit les nombreuses variantes, enrichit sa copie de remarques, et envoya son travail au R. P. général de la congrégation, pour servir à l'édition des *OEuvres de Saint Augustin*. Il fut rappelé de son exil après la mort de dom Delfau, et envoyé successivement à Fécamp et à Rouen. Il mourut dans cette ville en 1715, âgé de soixante-quatorze ans. On a de dom Guérard, *Abrégé de la sainte Bible en forme de questions et de réponses familières, avec des éclaircissements tirés des saints Pères, et des meilleurs interprètes*, divisé en deux parties, l'ancien et le nouveau Testament, 2 vol. in-12, Paris, 1707; ouvrage estimé, et qui a eu quatre éditions. Il a été traduit en latin, et imprimé à Anvers avec des prolégomènes, 3 vol. in-8°. Dom Bonaventure d'Argonne, dans ses Mélanges, parle de dom Guérard avec éloge. L—Y.

GUERCHEVILLE (ANTOINETTE-DE-PONS, marquise DE), avait épousé en premières noces Henri de Silly, comte de la Roche-Guyon, dont elle eut un fils unique, mort sans enfants. Elle se remaria à Charles-Duplessis, seigneur de Liancourt, gouverneur de Paris; mais, par un scrupule peut-être trop affecté, elle ne voulut jamais porter le nom de ce second époux, craignant d"être confondue avec la duchesse de Beaufort, qui s'était quelque temps appelée Mme. de Liancourt, et n'avait pas honoré ce nom par sa conduite. La marquise de Guercheville avait plus de grâces et des manières plus agréables que Corisande d'Andouins, comtesse de Guiche, qu'elle remplaça dans le cœur de Henri IV. Sa figure et sa taille offraient quelque chose d'enchanteur; mais ces avantages extérieurs la rendaient moins recommandable que son esprit et surtout sa vertu. Le roi la vit pendant la campagne de Normandie; il en devint éperdument amoureux, et commença, dès ce moment, à trouver la comtesse de Guiche moins aimable. Mme. de Guercheville, veuve de son premier mari, libre par conséquent, résista courageusement à toutes les attaques de Henri, en lui opposant sa naissance et son honneur, comme des barrières qu'il devait respecter. Il voulut lui envoyer des présents: elle n'accepta rien, n'écouta rien; et pour ôter toute espérance à cet illustre prétendant, elle évita de le voir, et se priva des plaisirs de la cour. Elle se confina donc dans sa terre de la Roche-Guyon, ne parla jamais au roi que malgré elle, et toujours avec une fierté respectueuse, qui le faisait rentrer en lui-même. « Je ne suis peut-être pas d'assez » bonne maison, lui disait-elle un » jour, pour être votre femme, et j'ai » le cœur trop noble pour être votre » maîtresse. » Henri ne se rebutait point: la résistance de Mme. de Guercheville ne faisait que l'irriter, sans le guérir. Un jour, voulant tenter une dernière ressource, il s'avisa de faire une partie de chasse du côté de la Roche-Guyon; et, sur la fin de la journée, s'étant séparé de la plupart de ses courtisans, il envoya un gentilhomme demander asile pour une nuit. Mme. de Guercheville ne fut point embarrassée, et répondit au gentilhomme que le roi lui ferait beaucoup d'honneur; qu'elle le recevrait comme il devait être reçu. En effet, elle commanda un magnifique souper, fit éclairer toutes les fenêtres du château avec des torches, comme c'était la mode en ce temps-là. Elle se para de ses plus beaux habits; et, lorsqu'elle sut que Henri appro-

chait, à l'entrée de la nuit, elle alla le recevoir à la grande porte, accompagnée de toutes ses femmes et de quelques gentilhommes du voisinage : des pages portaient les torches devant elle. Le roi, transporté de joie, la trouva plus belle que jamais. Les ombres de la nuit, la lumière des flambeaux, les diamants dont elle était couverte, la surprise d'un accueil si favorable et si peu accoutumé, tout contribuait à renouveler ses anciennes blessures. Mme. de Guercheville le pria de monter dans son appartement pour se reposer, le conduisit jusqu'à la porte de sa chambre, lui fit une grande révérence, et se retira. Le roi crut qu'elle voulait donner ordre à la fête qu'elle lui préparait : mais il fut bien étonné quand on lui vint dire qu'elle était descendue dans sa cour, et qu'elle avait crié tout haut, « Qu'on attelle mon » coche, » comme pour aller coucher hors de chez elle. Il descendit aussitôt, et, tout éperdu, lui dit : « Quoi! Ma» dame, je vous chasserais de votre » maison! — Sire, lui répondit-elle » d'un ton ferme : Un roi doit être le » maître partout où il est; et, pour » moi, je suis bien aise de conser» ver quelque pouvoir dans les lieux » où je me trouve. » Et, sans vouloir l'écouter davantage, elle monta dans son coche, et alla passer la nuit à deux lieues de là, chez une de ses amies. Le roi tenta la même aventure une seconde fois, dit l'abbé de Choisy, peut-être même après qu'elle fut devenue l'épouse de Liancourt : elle lui répondit de la même manière, toujours polie, respectueuse, et sage. Henri crut devoir renoncer à ses projets galants, et dit à Mme. de Guercheville : « Puisque vous êtes réelle» ment dame d'honneur, vous le serez » de la reine ma femme. » Il tint parole, et la nomma dame d'honneur de Marie de Médicis, qu'elle alla recevoir à Marseille. Ce fut elle qui introduisit auprès de cette princesse l'abbé, depuis cardinal de Richelieu, et commença ainsi la fortune du prélat dont les sermons l'avaient charmée. Elle mourut le 16 janvier 1632, aimée et respectée généralement. De son second mariage, elle avait eu un fils, Roger du Plessis, fait duc de la Roche-Guyon, pair de France, et Gabrielle, duchesse de la Rochefoucauld.

L—P—E.

GUERCHIN, ou GUERCINO (GIANFRANCESCO BARBIERI dit LE), né à Cento près de Bologne, le 2 février 1590 (et non en 1597, comme l'ont prétendu plusieurs biographes), fut un des peintres les plus célèbres de l'école lombarde. Un accident qui lui arriva, lorsqu'il était encore au berceau, le rendit louche de l'œil droit (1). Ce fut pour cette raison, qu'on le surnomma *Guercino*. Ses dispositions pour la peinture se développèrent de bonne heure; et il eut d'autant plus de mérite à se distinguer dans cet art, qu'il ne reçut d'abord aucune leçon des peintres habiles de son temps. Une vierge qu'à l'âge de 10 ans, il avait peinte sur la porte de la maison paternelle, décela sa vocation. Des maîtres obscurs voulurent le diriger dans l'étude du dessin : mais, dès qu'il fut en état de reconnaître leur médiocrité, il prit la résolution de se perfectionner lui-même ; et déjà il était parvenu à un certain degré de talent, lorsque la vue des tableaux de Louis et d'Augustin Carrache le décida, sinon à copier la manière de ces maîtres, du moins à s'approprier ce qu'elle avait de grand et de vigoureux. Dans la suite, il parut se rapprocher davan-

(1) Un grand bruit le réveillant en sursaut, lui causa une convulsion qui lui dérangea le globe de l'œil.

tage des principes adoptés par le Caravage; et on lui reprocha, comme à ce célèbre coloriste, de pousser trop souvent les ombres jusqu'à un degré de force qui approchait du noir: mais, tout en avouant qu'il donna quelquefois dans cet excès, les connaisseurs regardent le Guerchin comme supérieur au Caravage, sous le rapport de la correction. Il s'attachait surtout à donner à ses compositions un relief très marqué; fidèle, en cela, au grand principe de Michel-Ange, qui écrivait au Varchi: « La peinture la meilleure, » selon moi, est celle qui tend le plus » au relief. » Aussi quelques auteurs ont appelé Barbieri le *Magicien de la peinture italienne*. Il tirait ses lumières de très haut; et cette méthode, résultat d'un système qu'il s'était fait, rend ses ouvrages très reconnaissables. On serait tenté de croire qu'il peignait, la plupart du temps, dans un lieu souterrain, où il recevait le jour par un soupirail. Il a presque toujours observé l'harmonie; mais, à diverses époques de sa vie, il a changé son ton de couleur. Celui qu'il a employé dans ses plus grands ouvrages, est un peu sombre, et tire sur le violet. Dans les derniers temps, il rendit sa couleur plus claire et plus fleurie; et lorsqu'on crut devoir l'en féliciter, il ne dissimula point que ce changement n'était nullement de son goût. « Le Guide et l'Albane » vous ont habitués, disait-il, à cette » coquetterie de couleurs qui fera dé- » générer la peinture: il faut bien que » je suive la mode. » Quoiqu'il joignît dans le dessin la hardiesse à la correction, et que ses compositions ne fussent pas dépourvues de chaleur, ce n'est, ni par la noblesse des formes, ni par le sublime de la pensée, qu'il est principalement digne d'admiration. Ce qui frappait le plus dans ses ouvrages, c'était l'imitation exacte de la nature. Il était, dans cette partie de l'art, un des peintres les plus extraordinaires de son école. On le cite aussi comme un de ceux qui avaient le plus de facilité. Des religieux voulaient avoir, d'un jour à l'autre, pour le maître-autel de leur église, un tableau représentant le Père éternel. Guerchin s'offrit à les satisfaire, et peignit ce grand ouvrage, dans l'espace d'une nuit, à la clarté des flambeaux. Les productions les plus célèbres de cet artiste sont: Le Tableau de *Ste.-Pétronille*, dont la mosaïque est à St.-Pierre de Rome; le Plafond de *l'Aurore*, dans un salon de la Villa Ludovisi, à Rome; le *Dôme de la cathédrale*, à Plaisance; *St.-Pierre ressuscitant Tabite*; un *St.-Antoine de Padoue; Coriolan et Véturie*; un *Saint Jean-Baptiste; la Vierge apparaissant à trois religieux; la Présentation au Temple; David et Abigail; Saint-Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette* (le dernier de ces tableaux appartient au Roi, ainsi que douze autres ouvrages du Guerchin, placés aujourd'hui dans la grande galerie du Louvre). On connaît de ce maître, cent six tableaux d'autel, et cent-quarante-quatre pièces de chevalet. Il a aussi exécuté un petit nombre de gravures, à la manière des peintres. C'était au sujet de son étonnante fécondité, qu'un de ses amis (Tiarini, homme habile lui-même) lui disait avec surprise: « Seigneur » Guerchin, vous faites tout ce que » vous voulez; nous ne faisons, nous » autres, que ce que nous pouvons. » Louis Carrache, dans une de ses lettres, disait, en parlant du Guerchin, qui suivait l'académie *degli Desiderosi*: « Nous avons ici un » jeune homme qui est un prodige; » je ne vous dis rien de trop. Ses ou-

» vrages épouvantent nos plus habiles » peintres. » Si ce grand artiste travailla extrêmement, il en fut richement récompensé : outre qu'il gagna beaucoup d'argent, il fut fait chevalier par le duc de Mantoue; et la reine de Suède, Christine, l'honora de sa visite. Les rois de France et d'Angleterre voulurent l'attirer à leur cour et le nommer leur premier peintre; mais il refusa de quitter l'Italie. Le nombre des dessins qu'a laissés le Guerchin est si considérable, qu'à sa mort, on en trouva de quoi composer dix gros volumes. La plupart ne sont, à la vérité, que des croquis très peu arrêtés; cependant on y reconnait aisément la grande manière du maître. Ses études de paysages, quoique chargées de masses d'encre, et plus griffonnées que dessinées, ne laissent pas d'avoir du prix aux yeux des amateurs, qui prétendent y démêler un sentiment exquis, et jusqu'à une parfaite entente du clair-obscur. Mais leur enthousiasme pour un grand peintre, leur fait peut-être un peu trop illusion. Tous les écrivains qui ont parlé du Guerchin, ont loué ses qualités morales. Ses richesses furent entièrement employées à aider les artistes sans fortune; à doter ses neveux et ses nièces, à fonder des chapelles et des messes. Jamais personne n'eut sujet de se plaindre de sa bonne foi, ni de trouver à redire dans ses mœurs. L'auteur du livre intitulé, *Le Pitture di Cento,* dit que Barbieri, « *fù uomo* » *onorato*, *piacevole*, *amoroso*, *e* » *celibe*, *di statura ordinaria*, *gra-* » *cile*, *e di profonda memoria for-* » *nito.* » Il mourut, avec une résignation et une piété rares, le 24 décembre 1666, agé de 76 ans. On cite, comme une preuve du peu de prix qu'il attachait à l'exactitude du costume et à la noblesse du style, son tableau de *Sainte-Françoise en extase*, dans lequel il introduisit, sans façon, un ange affublé d'une chasuble. On cite aussi un autre tableau représentant *St. Roch*, que des soldats accusent d'espionnage et conduisent en prison, à coups de pied dans les reins. On a beaucoup gravé d'après le Guerchin : outre ce que l'on peut voir de ce maître dans la plupart des grandes collections, nous indiquerons quarante estampes gravées pour la première fois, par A. Bartsch, et qui ont été réunies, en 1808, à la *Chalcographie* de Piranesi. — Guerchin avait un frère nommé Paolo-Antonio BARBIERI, qui cultivait aussi, avec quelque succès, l'art de la peinture, et qui mourut en 1649. Celui-ci avait un talent particulier pour représenter, au naturel, des fruits, des fleurs et des animaux; mais il était principalement occupé à tenir le registre des commandes faites à son frère. Ce régistre, très précieux, est passé de la famille Gennari dans le cabinet du prince Ercolani. F. P—T.

GUERCHOIS (MADELÈNE, épouse de Pierre Hector LE), née à Paris, en 1679, était sœur du chancelier d'Aguesseau, et se montra digne d'appartenir à cet homme illustre. Cette dame joignait à toutes les vertus de son sexe, une instruction solide et un grand fonds de piété. Elle passa sa vie dans la retraite, uniquement occupée de l'éducation de ses enfants, et mourut, le 9 décembre 1740, à l'âge de soixante-un ans. On lui attribue : I. Les *Avis d'une mère à son fils*, Paris, 1743-1747, 2 vol. in-12 : le second renferme des pratiques pour les sacrements de pénitence et d'eucharistie, et pour se disposer à la mort. II. Des *Réflexions chrétiennes sur les livres historiques de l'ancien Testament*, in-12. W—s.

GUERCHY (Claude-François-Louis Regnier, comte de), chevalier des ordres du Roi, et lieutenant-général de ses armées, naquit, en 1715, d'une famille de Bourgogne, très bien alliée. Un de ses ancêtres avait été tué à la Saint-Barthelemi. Il entra au service en 1729, et fit ses premières armes sous le marquis de Guerchy, son père. En 1734, il passa en Italie, où était le théâtre de la guerre, en qualité de capitaine de cavalerie, et fut blessé à la bataille de Guastalla. Peu après, le Roi lui donna le régiment de *Royal-Vaisseaux*, qui était en Bohème. Il s'empara d'Ems, y soutint un siége; et, sur le point de voir donner le dernier assaut à la place, il s'ouvrit un passage à travers une troupe ennemie, bien supérieure en nombre, joignit l'armée, et entra dans Lintz, qui fut bientôt assiégé. Après quelques jours de défense, ayant appris qu'il était question de se rendre, le comte de Guerchy proposa des sorties, dans l'une desquelles il reprit une barrière dont l'ennemi s'était emparé. Enfin, on capitula malgré son avis; mais il refusa de signer. Employé, ensuite, en Flandre, dans l'armée commandée par le maréchal de Saxe, on le vit à Fontenoy, charger trois fois, à la tête de son régiment, la formidable colonne anglaise, et trois fois être repoussé. Maurice remarquant, dans le fort de la bataille, un régiment, dont des rangs entiers tombaient, et qui ne se dérangeait pas, reconnut que c'était *Royal-Vaisseaux* et son colonel Guerchy. « Comment se peut-» il faire, s'écria-t-il, que de telles » troupes ne soient pas victorieuses! » Tous les officiers furent mis hors de combat; mais, quoique son habit fût criblé de balles,

Guerchy n'est point blessé; la vertu peut se plaire,

dit Voltaire à Mars, dans le poème de Fontenoy. Sa valeur, son humanité pendant la guerre, son amour de l'ordre et de la discipline, une probité également incorruptible dans les armées, à la cour et dans les affaires, enfin la réunion des qualités d'un brave officier et d'un bon citoyen, ont justifié le jugement, en quelque sorte prophétique, de Voltaire. Comme il se rendait, après la bataille que nous venons de mentionner, au quartier du Roi, ce prince lui dit, sans lui laisser le temps de parler: « Guerchy, » vous venez me demander mon ré-» giment; je vous le donne. » Dans la guerre de 1756, il eut part à la victoire d'Hastembeck, et se distingua encore à Corbach, où il commandait la brigade de Navarre. Il se signala, surtout, dans la retraite de Crévelt, où il sauva l'hôpital des blessés. A la malheureuse affaire de Minden, voyant les Français près de céder le terrain, il gagna la tête de l'armée, l'arrêta; puis jetant sa cuirasse, et découvrant sa poitrine, il dit aux soldats: « Vous voyez que je » ne suis pas plus en sûreté que vous. » Allons, Français, suivez-moi; ve-» nez combattre des gens que vous » avez vaincus plus d'une fois. » Six mois après la signature du traité de paix de 1763, il partit pour Londres, où il était nommé ambassadeur. Il y arrivait dans les circonstances les plus critiques, lorsqu'une lutte terrible existait entre l'ancien et le nouveau ministère, et lorsque la haine des Anglais contre les Français était dans toute son effervescence. Les services du chevalier d'Eon avaient été récompensés, après cette paix de 1763, par l'emploi de ministre plénipotentiaire de la cour de France auprès de celle d'Angleterre, emploi qu'il occupa par *interim*, en l'absence

du duc de Nivernais. Mais l'arrivée d'un nouvel ambassadeur le faisait rentrer dans un rôle subalterne: Eon ne s'y résigna point sans murmure. Des provocations de tout genre le rendirent un adversaire formidable pour le comte de Guerchy. Louis XV, pris pour arbitre dans ce débat que les mémoires injurieux du chevalier prolongeaient et envenimaient, approuva tout haut son ambassadeur, qui s'était attiré la considération du roi d'Angleterre et de sa nation; mais il chargea, en secret, Eon de le surveiller. On sait que c'était l'usage de ce monarque de donner, presque exclusivement, sa confiance à des agents secondaires en diplomatie. Celui-ci reçut en 1766 une pension de douze mille francs, pour le prix de sa fidélité à remplir cette commission ainsi que plusieurs autres antérieures, et d'une correspondance dans laquelle, dit-on, le Roi dévoilait les secrets les plus intimes de sa politique. Guerchy demanda son rappel au bout de quatre ans, et, peu de mois après, fut attaqué à Paris, d'une maladie dont il mourut en 1767, emportant avec lui les regrets honorables de deux cours. L—P—E.

GUERET (JEAN), jésuite, professait, depuis quelques années, la philosophie au collége de Clermont, à Paris, lorsque Jean Châtel se rendit coupable d'un horrible attentat sur la personne de Henri IV. (*Voy.* CHATEL.) Ce parricide ayant été arrêté, déclara qu'il avait fait ses études aux jésuites, où il avait passé trois années, dont la dernière sous le P. Gueret; et qu'il avait vu ce père, peu de jours auparavant, pour un cas de conscience, mais sans lui faire part de son projet. D'après cette déclaration, le P. Gueret fut mis en prison, et appliqué à la torture, qu'il souffrit avec beaucoup de constance. Il n'éleva la voix, au milieu des tourments, que pour répéter ces mots: *Jesu-Christe, Fili Dei vivi, qui passus fuisti pro me, miserere mei.* Mais quelques auteurs contemporains disent que la rigueur des supplices avait été adoucie en sa faveur. N'ayant pu être convaincu d'avoir eu connaissance de l'odieux dessein de Châtel, il fut mis en liberté le 11 janvier 1595; mais il reçut, en même temps, l'ordre de sortir du royaume. Il se retira en Angleterre, où il mourut la même année. — Jean GUERET, jésuite, mort en 1695, est auteur de *La France chrétienne*, ou *les Saints de France et des lieux circonvoisins.* Cet ouvrage, resté en manuscrit, a passé de la bibliothèque de la Mare dans celle du Roi. — GUERET, maître des comptes à Blois, a laissé une *Histoire* de cette ville, dont le manuscrit autographe était conservé dans sa famille. W—s.

GUERET (GABRIEL), avocat au parlement, né à Paris en 1641, mourut dans la même ville le 22 avril 1688. Il se distingua dans le monde par les agréments de son esprit et par un caractère toujours égal; dans le barreau, par ses consultations et ses ouvrages de droit; dans la république des lettres, par son érudition et la justesse de sa critique. L'assemblée des littérateurs choisis qui se tenait chez l'abbé d'Aubignac, l'élut pour son secrétaire, et il prononça quelques discours en cette qualité. Les ouvrages qui nous restent de lui, donnent une idée avantageuse de son goût et de ses talents: I. *Les sept Sages de la Grèce.* II. *Le Parnasse réformé*, continué sous le titre de *la Guerre des Auteurs anciens et modernes*, Paris, 1697, in-12; la Haye, 1716, in-12; réimprimé sous ce titre, *Les Auteurs en belle humeur*,

Amsterdam, 1723, in-12 : satire ingénieuse, pleine de bonnes plaisanteries, d'une ironie fine, et de cette gaîté qui formait le fonds de son caractère, et que les occupations pénibles du cabinet n'altérèrent jamais. III. *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau* (Paris, 1666, in-12), semés de réflexions judicieuses, et où il prétend prouver que le parfait avocat a plus de difficultés à vaincre que le parfait prédicateur ; il était assez naturel qu'il décidât en faveur de sa profession : les citations trop fréquentes dans les plaidoyers n'étaient pas de son goût. IV. La *Carte de la cour*, Paris, 1674, in-12 ; allégorie ingénieuse. V. La *Promenade de St.-Cloud*, ou *Dialogue sur les auteurs*. On le trouve dans les Mémoires de Bruys. VI. Le *Journal du palais*, dont la dernière édition est de 1737, 2 vol. in-fol.; bonne compilation, rédigée avec beaucoup d'ordre, de méthode et de solidité, et où l'on n'a inséré que les causes les plus intéressantes. Gueret composa ce recueil conjointement avec Blondeau. VII. Une Edition des *Arrêts* de Le Prestre, 1679, augmentée de notes savantes et de pièces curieuses. VIII. Le second volume des *Plaidoyers* de C. Gaultier, sur les mémoires de l'auteur, auxquels l'éditeur a été obligé de suppléer beaucoup du sien. Gueret avait composé des vers dans sa jeunesse ; mais il ne crut pas devoir les faire sortir, par l'impression, du cercle des sociétés auxquelles il les avait destinés. T—D.

GUERET (LOUIS-GABRIEL), fils du précédent, né à Paris en 1678, embrassa l'état ecclésiastique, fut fait grand-vicaire du diocèse de Rhodez, puis curé de la paroisse St.-Paul à Paris ; il fut plusieurs fois interdit pour son attachement au jansénisme, et mourut en cette ville, le 9 septembre 1759, à l'âge de quatre-vingts ans. On a de lui : I. *Mémoire sur les immunités du clergé*, 1751, in-12. II. *Lettres d'un Théologien sur l'exaction des billets de confession*, 1751, in-12. III. *Droit qu'ont les curés de commettre leurs vicaires et les confesseurs dans leurs paroisses*, 1759, in-12. Il y ajouta, en forme de supplément, une *Dissertation sur les interdits arbitraires des confesseurs*. Cette Dissertation est de Besogne. IV. Plusieurs brochures peu importantes sur les affaires ecclésiastiques. M. Barbier lui attribue aussi l'*Eloge* de Bernard Couet, imprimé à la tête du catalogue de sa bibliothèque. (Voy. le *Dictionnaire des Anonymes*, n°. 639, et la table.) W—S.

GUERICKE (OTTO DE), l'un des physiciens les plus laborieux et les plus utiles du XVIIe. siècle, né à Magdebourg en 1602, est principalement connu par ses belles expériences sur le vide. C'est à lui qu'on doit la première idée de la machine pneumatique, perfectionnée par Robert Boyle. (*Voy.* BOYLE, tom. V, p. 428.) Il imagina de peser l'air, au moyen d'une balance, dont Sigaud de la Fond décrit l'appareil avec exactitude (*Description et usage d'un cabinet de physique*, tom. II). Il démontra la force de la compression de l'air, en appliquant l'un contre l'autre, deux hémisphères de cuivre, que seize chevaux, tirant en sens contraire, ne pouvaient séparer, et que l'on désigne encore sous le nom d'*hémisphères de Magdebourg*. Il est l'inventeur du marmouset de verre qui servait, avant la découverte du baromètre, à indiquer les variations de la température. Il remarqua aussi qu'un corps léger, attiré par un corps devenu électrique au moyen du frot-

tement, en était aussitôt repoussé; et s'étant assuré que la répulsion était plus forte que l'attraction, il fit servir cette découverte à une foule d'expériences ingénieuses, rapportées dans tous les ouvrages élémentaires de physique. Otto de Guericke s'était appliqué avec non moins de succès à l'astronomie. Son opinion sur les comètes, dont il annonça qu'on pouvait prédire le retour avec certitude, a été confirmée par l'expérience; et ses doutes sur les taches du soleil, qu'il suppose être des planètes qui font leur révolution dans un cercle trop rapproché de cet astre pour qu'on puisse mesurer leur distance, ne paraissent pas absolument dénués de fondement. Il était en correspondance avec plusieurs savants; entre autres, avec le P. Gasp. Schott, qui a inséré huit de ses lettres dans la *Technica curiosa*. Les principales observations de Guericke ont été recueillies et publiées sous ce titre: *Experimenta nova, ut vocant, Magdeburgica, de pauco spatio, ab ipso authore perfectiùs edita, variisque experimentis aucta; quibus accesserunt certa quædam de aëris pondere circà terram, de virtutibus mundanis et systemate mundi planetario, sicut et de stellis fixis ac spatio illo immenso*, Amsterdam, 1672, fig. in-fol. Ses talents lui méritèrent l'estime de ses compatriotes, qui l'élurent bourguemestre; il fut aussi honoré du titre de conseiller de l'électeur de Brandebourg, et mourut à Hambourg, en 1686, dans un âge avancé. —Il avait eu, d'un premier mariage, un fils nommé comme lui, Otto de GUERICKE, mort, en 1704, conseiller privé du roi de Prusse, et dont on a un recueil de lettres écrites en latin. W—s.

GUERIN (GUILLAUME), fameux avocat-général du parlement de Provence, ayant été nommé l'un des commissaires pour faire exécuter, en 1545, le terrible arrêt rendu cinq ans auparavant, par sa compagnie, contre les Vandois de Cabrières et de Mérindol, s'y porta avec une cruauté plus digne d'un bourreau que d'un magistrat. Un jeune homme rencontré seul et désarmé dans la campagne, ayant excité la pitié des soldats qui demandaient sa grâce, l'implacable Guerin s'écria: *Tolle, tolle;* et le malheureux fut arquebusé. Cette étrange exécution ayant été soumise à l'examen du parlement de Paris, après la mort de François Ier, l'avocat-général fut pendu en 1554, non pour les massacres auxquels il avait présidé, mais pour plusieurs *faussetés, calomnies, prévarications, abus et malversations*, etc. «C'était, dit Nostradamus, » un homme aussi noir de corps que » d'ame; autant froid orateur que per» sécuteur ardent et calomniateur ef» fronté. » Avant d'être avocat-général au parlement d'Aix, il avait été lieutenant à Houdan, dans l'Ile-de-France, où il fut déclaré, par sentence, inhabile à occuper aucun emploi royal, pour cause de concussion et péculat. Dans l'affaire de Mérindol, c'était lui qui avait sollicité les ordres de la cour sur de faux exposés, et qui voulut ensuite en faire retomber tout l'odieux sur le baron d'Oppède. T—D.

GUÉRIN (FRANÇOIS), professeur de l'université de Paris, naquit à Loches en Touraine, vers 1681. Après avoir fait ses études d'une manière brillante, il obtint une chaire d'éloquence au collége de Beauvais, à Paris. Ne se bornant point aux occupations de l'enseignement, il se forma, de la traduction des historiens latins, l'objet d'un travail particulier, et en fit passer dans notre langue deux des plus im-

portants. On lui doit : I. La *Traduction de Tite-Live;* faible si l'on en croit quelques critiques; fidèle, exacte, et même non dépourvue d'élégance, suivant d'autres; mais qui fut assez bien accueillie du public. On ne tarda pas néanmoins à s'apercevoir que cette traduction avait besoin de corrections et d'améliorations. L'édition s'en trouvant épuisée, Cosson entreprit de revoir la traduction de Guérin, et la retoucha en entier (*Voy.* COSSON, X, 49). II. Les *Annales et Histoires de Tacite, avec la vie d'Agricola*, Paris, 1742, 3 vol. in-12 ; traduction encore moins estimée que la précédente; diffuse, dit-on : mais qui pourrait se flatter de rendre la précision de Tacite ? Au reste, d'autres traductions de cet historien ont depuis fait oublier celle de Guérin. (*Voy.* DOTTEVILLE, BLETTERIE et DUREAU-DELAMALLE.) III. *Ode in musam historiæ præsidem*, 1712. IV. *Ode Antonio Portail senatûs principi*, 1724. V. *Réflexions critiques sur l'éloge funèbre du roi Louis XIV, par le R. P. Porée*, 1726, in-12. (*Voy.* GRENAN.) François Guérin mourut le 19 mai 1751, âgé de soixante-dix ans. L—Y.

GUÉRIN (NICOLAS-FRANÇOIS), professeur et ancien recteur de l'université de Paris, naquit à Nanci, le 20 janvier 1711, de parents peu en état de faire les frais de son éducation. Son père cependant trouva le moyen de le placer à Paris au collége des Grassins, où il fit de rapides progrès, et devint un excellent humaniste. Ayant commencé sa rhétorique sous le célèbre P. Porée, dont les leçons étaient alors fort suivies, il réussit tellement dans sa première composition, qu'il obtint la première place, et sut si bien soutenir ce brillant début, qu'il s'y maintint toute l'année. Ses études finies, il passa maître ès-arts, et entra au collége de Sainte-Barbe en qualité de sous-maître de rhétorique. Peu de temps après, l'emploi de maître de quartier des rhétoriciens ayant vaqué au collége du Plessis, il fut choisi pour le remplir. Au milieu de ces occupations, il trouvait le moyen de se perfectionner dans la littérature. Il lisait et méditait les meilleurs auteurs anciens et modernes; il traduisait, composait, cultivait l'éloquence et la poésie, et ne négligeait aucune partie des belles-lettres. Une occasion heureuse lui procura le moyen de se faire connaître. Il était d'usage qu'à la fin de chaque licence en théologie, les différentes maisons et familles académiques qui fournissaient des sujets à ce cours, fissent prononcer une harangue solennelle qu'on appelait *Paranymphe*, et qui attirait un grand concours d'auditeurs. Les licenciés de la maison de Navarre s'adressèrent à Guérin pour ce discours. Celui qu'il leur fit, plein de sel et où les plaisanteries ingénieuses le disputaient aux compliments délicats, eut beaucoup de succès, et lui attira de nombreux éloges. Sa facilité pour toute sorte de compositions lui valut un autre avantage. Son cabinet devint comme un bureau d'adresses, où l'on venait se fournir de discours, de vers, de compliments, d'ouvertures de thèses, harangues d'apparat, etc. Guérin, peu favorisé de la fortune, se faisait d'autant moins de scrupule de tirer de ce travail une rétribution, qu'il l'aidait à soutenir une mère âgée et une sœur, à qui leur situation rendait un tel secours nécessaire. Après avoir occupé plusieurs chaires dans l'université, il fut, en 1761, nommé à celle d'éloquence au collége Mazarin. Il eut sa part des honneurs académiques et fut deux fois recteur de l'université : la première, en 1760, pendant toute cette année et la suivante;

la deuxième fois, en 1773, et on le continua pendant trois ans dans le rectorat. Il avait été nommé syndic de l'université en 1755. Il mourut en avril 1782, dans sa soixante-douzième année. On a de Nicolas-François Guérin : I. Quelques *Hymnes* insérées dans les bréviaires de différents diocèses. II. Un *Discours sur l'émulation*. III. *Oraison funèbre du Dauphin*. IV. Une *Ode sur la paix*, 1739, V. *La victoire de Fontenoi*, poëme. VI. *Discours en vers sur l'éducation d'un prince*, 1753, in-4°. VII. *Deambulatio poetica, seu Lutetia renovata, ornata, amplificata*, 1752, in-4°. C'est une description en vers latins des embellissements de Paris. On peut ajouter à cela un grand nombre de discours sur différents sujets. L—Y.

GUÉRIN. *Voy.* TENCIN.

GUÉRIN (HIPPOLYTE-LOUIS), né en 1698, reçu imprimeur à Paris en 1718, a attaché son nom à quelques éditions recherchées encore aujourd'hui, et entre autres au *Cicéron* de l'abbé d'Olivet, 1740-42, 9 vol. in-4°., dont les premiers sortaient des presses de J.-B. Coignard. Quant au *Tacite* de Brottier, dont quelques-uns lui font honneur, il porte le nom de Delatour (*V.* L. F. DELATOUR), et la date de 1771 ; il est conséquemment postérieur de six ans à la mort de Guérin, qui arriva en 1765 : mais le prospectus de cette édition avait été publié dès 1761 (Voy. BROTTIER), et l'on conçoit bien que Guérin n'y ait pas été étranger. A. B—T.

GUÉRIN DU ROCHER (PIERRE), jésuite, né en 1731 dans un village près de Falaise, entra dans la société à une époque où tout faisait déjà prévoir sa dissolution prochaine. Lorsqu'elle eut été prononcée, il sortit de France ; et après avoir parcouru l'Italie et l'Allemagne, il s'arrêta en Pologne, où il passa plusieurs années, uniquement occupé de l'étude des langues anciennes et orientales, dont il retrouvait des traces dans les dialectes des peuples du Nord. De retour dans sa patrie, rapportant de ses voyages un grand nombre d'observations neuves et intéressantes, il ne tarda pas à se faire connaître par un ouvrage très savant, intitulé : *L'Histoire véritable des temps fabuleux*, Paris, 1776, 3 vol. in-8°. Il cherche à y prouver que tout ce qu'on sait de l'histoire des Égyptiens, depuis Ménès jusqu'à la fondation de l'empire des Perses, n'est qu'un extrait altéré et défiguré des passages de l'Écriture sainte qui regardent cette contrée. Ainsi, suivant lui, Ménès n'est autre que Noé ; Mœris, Mesraïm ; Sésostris, Jacob ; Protée, Joseph, etc. ; et de quelque manière qu'on envisage ce système, on est obligé de convenir que les rapprochements indiqués par Guérin entre ces personnages, offrent quelquefois des traits d'analogie singulièrement frappants : beaucoup d'autres paraîtraient tout-à-fait arbitraires et tirés de trop loin, si l'immense érudition qui est prodiguée dans l'ouvrage, permettait de s'en apercevoir. Le but de l'auteur était seulement de démontrer, contre Voltaire et Paw, l'antiquité des livres de Moïse ; et il ne prévit pas qu'il réunirait contre lui les philosophes et les savants. Voltaire commença l'attaque par un petit pamphlet (1) plus gai que méchant ; mais l'ex-jésuite trouva des adversaires, sinon aussi spirituels, du moins plus redoutables dans De Guignes (2), Anquetil et

(1) Ce morceau, inséré dans le N°. 18 du *Journal de polit. et de littér.*, ann. 1777, fut attribué dans le temps à Labarpe ; mais on le retrouve dans le 48e. volume des Œuvres de Voltaire, édit. in-8°.

(2) Voyez les *Extraits* de l'ouvrage de Guérin du Rocher, par De Guignes, *Journal des savants*,

Duvoisin. Guérin, naturellement modeste, ne voulut point s'engager dans une lutte polémique, et laissa à ses amis le soin de prendre sa défense (1). Il renonça même à publier la continuation de son ouvrage, qui devait présenter l'histoire des Assyriens, des Babyloniens et des Lydiens, et les commencements de celle des Mèdes et des Perses, éclaircie de la même manière. Satisfait de l'estime de quelques véritables amis des lettres, il obtint du roi Louis XVI, pour prix de ses travaux, une pension qu'il n'avait pas sollicitée, et vécut obscur et tranquille jusqu'à l'époque de la révolution. Privé de sa liberté pour avoir refusé le serment qu'on exigeait des ecclésiastiques, il fut enfermé dans la maison des Carmes, à Paris, et y fut massacré, le 2 septembre 1792, avec son frère.—François-Robert Guérin du Rocher, né à Falaise, admis dans la compagnie de Jésus, en 1761, un an avant sa suppression, est auteur d'un poème intitulé : *Architecturæ leges seu prima principia*, imprimé pour la première fois dans le supplément aux *Poëmata didascalica*, Paris, 1813. — Quelques biographes ont confondu l'aîné avec Jean-Louis Guérin, astronome, né à Paris le 21 juillet 1732, et qui a fourni, depuis 1770, un grand nombre d'observations aux *Éphémerides*. W—s.

GUÉRINIÈRE (François-Robichon de la), l'un des hommes les plus habiles que la France ait produits dans l'art de dresser et de soigner les chevaux, devint écuyer du roi Louis XV, fut comblé des bienfaits de la cour, et mourut à Versailles, le 2 juillet 1751, dans un âge avancé. On a de lui deux ouvrages sur son art, que les connaisseurs recherchent toujours avec empressement, quoiqu'il y en ait de plus récents : I. *L'École de cavalerie, contenant la connaissance, l'instruction et la conservation du cheval*, Paris, 1733, grand in-fol., fig. La réimpression qui en a paru, dans ce format, Paris, 1751, est moins estimée, parce que les épreuves des gravures sont beaucoup plus faibles. L'édition de Paris, 1756, 2 vol. in-8°., est assez belle, et l'on en fait plus de cas que des suivantes : la plus récente est celle de Metz, 1802. II. *Les Éléments de cavalerie*, Paris, 1740, 2 vol. in-12, souvent réimprimés ; l'édition de la Haye, 1742, in 8°., a pour titre : *Le Manuel du cavalier*. On assure que La Guérinière ne possédait que très imparfaitement l'hippiatrique, et que, pour compléter son travail, il s'adressa à un médecin de Paris, qui se contenta d'extraire de Solleysel les articles relatifs aux maladies du cheval et à leur traitement : mais cette anecdote est dénuée de vraisemblance ; et La Guérinière n'aurait eu besoin du secours de personne, pour tirer de Solleysel les renseignements qui lui étaient nécessaires. W—s.

GUERNIER. *Voy.* Duguernier.

GUERNIERI (Le duc), aventurier allemand, chef d'une compagnie ou armée de brigands au XIVe. siècle, prenait le titre de duc; mais sa famille et son origine ne sont point connues. Il forma le premier, en 1342, une de ces terribles bandes qu'on nomma

---

septembre 1777 et décembre même année; l'avant-propos de la *Législation orientale*, par Anquetil-Duperron, et l'*Autorité des livres de Moïse établie et défendue contre les incrédules*, par l'abbé Du Voisin.

(1) Parmi les défenseurs de Guérin, outre l'abbé Chapelle, né en Franche-Comté (*V.* Chapelle), il faut encore citer l'abbé Bonnaud, qui fut ainsi que lui une des victimes des massacres de septembre 1792, et qui a publié un livre curieux qu'on réunit à celui de Guérin du Rocher, intitulé : *Hérodote historien du peuple hébreu sans le savoir*, ou *Réponse à la critique de l'Histoire des temps fabuleux*, la Haye, 1786, in-8°.

compagnies d'aventure. Changeant la guerre en un brigandage universel, il renonça au service des princes, afin de piller pour son compte et de massacrer pour son plaisir. Il fit faire, pour en orner sa poitrine, une plaque d'argent, sur laquelle on lisait ces mots : *Guernieri, duc, seigneur de la grande compagnie, ennemi de Dieu, de la pitié et de la miséricorde.* Sa conduite répondit à ces titres épouvantables. Comme aucun État ne se trouvait assez fort pour résister à sa formidable armée, il ravagea successivement la Toscane, la Romagne, et une partie de la Lombardie. Lorsque ses soldats furent rassasiés de pillages et de crimes, il les reconduisit en Allemagne, mais seulement après avoir forcé les princes de Lombardie à lui payer une contribution énorme pour acheter son départ. Gueruieri revint en Italie en 1348 ; et, après s'être mis quelque temps à la solde de Jeanne I de Naples, il rassembla une nouvelle compagnie de brigands, avec laquelle il recommença ses ravages. C'est alors qu'il s'associa le comte Conrad Lando de Souabe, qui, après sa mort ou sa retraite, commanda cette terrible troupe. S. S—I.

GUEROULT (Pierre-Remi-Antoine-Guillaume), né à Rouen le 16 janvier 1749, et mort le 14 décembre 1816, consacra sa vie à des travaux d'autant plus estimables que, n'offrant bien souvent qu'une carrière ingrate et rebutante à parcourir, ils conduisent rarement à la gloire. Après avoir fait ses études au collége d'Harcourt, il entra en 1769, comme instituteur, à Louis-le-Grand, puis fut appelé en 1774 au collége des Grassins, où il remplit successivement toutes les chaires, excepté celle de troisième. Donnant à la culture des lettres tous ses loisirs, il se lia d'amitié avec Labarpe, qui méditait déjà de se constituer un des juges du Parnasse. Si Gueroult sut employer dignement ses loisirs, il ne fit pas un moins noble usage de sa fortune. Il secourut l'indigence, et fut long-temps le tuteur et le père d'une famille noble et malheureuse, qui le bénissait. En 1794, Gueroult, qui n'avait pas improuvé les principes de la révolution, fut appelé dans un ministère à des fonctions importantes. Il reprit, depuis, ses paisibles travaux, entra au lycée de Henri IV, puis enfin fut nommé professeur d'éloquence latine au collége de France. Il obtint aussi du Roi la croix de la Légion-d'honneur. On a de lui : I. *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*, Paris, 1802, in-8°. II. Le huitième volume de la *Traduction des OEuvres de Cicéron*, publiée de 1783 à 1789. Ce volume, auquel il travailla conjointement avec son frère, contient la *Harangue sur les réponses des aruspices*, celle *pour Sextus*, les *Plaidoyers pour Plancius* et *pour Célius*, et l'*Invective contre Vatinius*. Gueroult avait continué la traduction des Discours de Cicéron ; mais elle est restée inédite. III. Il a présenté à l'assemblée législative un *Plan d'éducation nationale*, et fait hommage à la Convention d'une Pièce dramatique intitulée : *Origine de la république une et indivisible.* — Guillaume Gueroult, vivant au XVIe. siècle, a traduit du latin les *Chroniques et gestes admirables des empereurs jusqu'à Charles-Quint*, Lyon, 1552, in-4°. Il a aussi publié les *Figures de la Bible illustrées de huictains françois*, Lyon, 1565, in-8°. Z.

GUERRE (Martin), né à Andaye dans le pays des Basques, est connu par une aventure unique dans l'his-

toire, à laquelle donna lieu son mariage avec Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, au diocèse de Rieux. Après dix ans de cohabitation avec sa femme, dont il existait un enfant, il fut obligé de passer en Espagne, où il porta les armes, et eut une jambe emportée d'un coup de canon à la bataille de Saint-Quentin. Au bout de huit ans d'absence, Arnaud Du Tilh, qui, dans une longue familiarité, s'était informé de toutes les circonstances qui pouvaient le regarder, lui, sa femme, sa parenté et son pays, se présente à Bertrande sous le nom de Martin Guerre. Trompée par la figure de l'imposteur et par tous les indices qu'il lui donne, elle le reconnaît pour son mari, l'admet dans sa maison, à sa table et dans son lit. Les quatre sœurs de Martin Guerre le reconnurent aussi pour leur frère, et Pierre Guerre oncle de Martin, pour son neveu, sans qu'il vînt dans l'idée de personne le moindre doute sur l'identité. Il jouissait paisiblement du fruit de son imposture, quand un soldat de Rochefort, que le hasard fit passer par l'Artigat, publia que le véritable Martin Guerre était en Flandre : mais Bertrande de Rols, qui était dans la bonne foi, soutint que le prétendu Martin Guerre était son mari, ou *le diable dans sa peau*. Cependant Du Tilh, ayant voulu exiger durement de Pierre Guerre un compte trop rigoureux pour la gestion de ses biens pendant son absence, Pierre lui suscita de mauvaises affaires, le fit constituer prisonnier; et, sur une procuration obtenue par force de Bertrande, il poursuivit criminellement Du Tilh comme imposteur. Dans le cours de la procédure, celui-ci donna, de tout ce qui avait précédé, accompagné et suivi le mariage de celui dont il tenait la place, jusqu'au moment de son évasion, un détail si exact et si bien circonstancié, qu'il n'y avait que Martin Guerre qui pût être aussi bien instruit. Il en portait d'ailleurs tous les signalements sur son corps, deux soubredents à la mâchoire supérieure; une cicatrice au front, un ongle du premier doigt enfoncé, trois verrues sur la main droite, une autre au petit doigt, une goutte de sang à l'œil gauche, etc.; et de cent cinquante témoins qui furent entendus, quarante le reconnurent pour Martin Guerre; soixante n'osèrent prononcer, tant la ressemblance leur paraissait frappante : il n'y en eut que cinquante qui soutinrent qu'il était Arnaud Du Tilh, dit *Pansette*, du bourg de Sagies. Dans le temps que les juges étaient fort embarrassés pour décider, le véritable Martin Guerre arriva de Flandre. Il se fit aisément reconnaître, malgré sa jambe de bois : Du Tilh confondu, après avoir soutenu pendant quelque temps son rôle avec beaucoup d'assurance, dévoila tout le mystère de son imposture; et, par arrêt du parlement de Toulouse, il fut pendu le 16 septembre 1560, devant la porte de Martin Guerre, et son corps jeté au feu. Ses biens furent adjugés à une fille qu'il avait eue de Bertrande de Rols, pendant les trois ans qu'elle avait habité avec lui de bonne foi. (Voy. les *Causes célèbres*, par M. Richer, tome I.) T—D.

GUERRE (Elisabeth-Claude Jacquet de la), musicienne, née à Paris, vers 1659, s'était acquis une grande réputation par son talent sur le clavecin. A l'âge de quinze ans, elle eut l'honneur de toucher de cet instrument en présence de Louis XIV; et le Roi ayant témoigné qu'il l'avait entendue avec plaisir, elle fut retenue par Mme. de Montespan pour paraître dans

les fêtes qui se succédaient alors à Versailles presque sans interruption. Quelque temps après, elle épousa Marin de la Guerre, organiste de St.-Séverin, et revint à Paris, où elle fut l'objet des empressements de tous les amateurs. Elle excellait surtout, dit-on, à trouver et à exécuter ces suites de chants et d'accords auxquelles on a donné le nom de *fantaisies*, parce qu'elles semblent plutôt l'effet du caprice, que d'aucune règle de l'art. Mme. de la Guerre chantait aussi d'une manière très agréable; enfin, jamais, assure Titon du Tillet, aucune personne de son sexe n'avait eu d'aussi grands talents qu'elle pour la composition. Les pièces de cette dame sont : I. Trois livres de *Cantates*. II. Des *Morceaux* pour le clavecin, et des *Sonates*. III. Un *Te-Deum* à grand chœur, exécuté, en 1721, à la chapelle du Louvre, pour la convalescence du Roi. Elle avait aussi mis en musique *Céphale et Procris*, tragédie de Duché, 1694. Elle mourut à Paris, le 27 juin 1729, et fut inhumée dans l'église St.-Eustache. Titon du Tillet a donné à cette dame une place sur le Parnasse français. Son médaillon y est entouré de ce vers :

Aux grands musiciens j'ai disputé le prix.

W—s.

GUERRIC, chanoine de Tournai, vint à Clairvaux en 1131, attiré par la réputation de S. Bernard. Les conseils de cet homme éloquent lui firent embrasser l'ordre de Cîteaux, qui n'a pas peu servi les lettres, lors de leur naissance. Guerric devint bientôt l'un de ses premiers disciples; et, ce qui le prouve, c'est que le pieux Humbert, abbé d'Igny, au diocèse de Reims, s'étant démis de son abbaye, ce fut Guerric qui fut nommé, en 1138, pour lui succéder. Sa conduite répondit pleinement au choix de l'abbé de Clairvaux. Exerçant comme lui le ministère de la parole, il prêchait en même temps d'exemple dans ses fonctions. Il ne cessait de s'y renfermer, pratiquant constamment l'humilité et la patience religieuses. Et lorsque de longues infirmités qu'il supportait avec courage, lui firent pressentir qu'il touchait au terme de sa vie, se regardant sans doute comme bien inférieur à son maître, il se fit apporter le recueil de ses sermons, et les jeta au feu. Mais des copies en avaient été extraites et conservées. Il survécut de peu d'années à S. Bernard, et mourut vers 1157, ou même plutôt, si son successeur Geoffroi, dont il existe des actes en 1155, l'avait déjà remplacé à cette époque. Ses sermons contiennent une morale solide, et offrent plus d'une fois des pensées neuves et des traits sublimes, dont quelques-uns ont été cités par nos plus grands prédicateurs. (Voy. la *Notice* biographique des PP. et autres auteurs, à la suite de l'édition des *OEuvres de Bourdaloue*, Versailles, 1812.) Le style de Guerric est nourri des expressions de l'Ecriture, comme celui de S. Bernard, dont il retrace l'onction et la force, avec plus de simplicité. L'on y rencontre néanmoins des locutions obscures, quoiqu'en petit nombre: elles tiennent à l'introduction faite par Abailard, d'une dialectique subtile et à celle de la métaphysique scolastique qui commençait à naître sous P. Lombard. Les sermons de Guerric ont eu plusieurs éditions. Jean de Gaigny, chancelier de l'église et de l'université de Paris, donna, par ordre de François Ier., une de ces éditions, d'après un exemplaire de l'abbaye de Vauluisant, sous ce titre, *D. Guerrici abbatis Igniacensis sermones antiqui, eruditionis et consolationis pleni*, Paris,

1539, in-8°. : elle fut reproduite en 1547, et suivie d'une traduction française par le même. Une autre édition de ces sermons, corrigée sur d'anciens manuscrits, parut à Anvers en 1546; une troisième fut imprimée à Paris en 1563; une quatrième à Lyon en 1630. Le texte de celle d'Anvers a été inséré dans les grandes *Bibliothèques des PP.*, de Cologne et de Lyon, et dans la *Bibliothèque des prédicateurs* du P. Combefis. On le retrouve à la suite des éditions des *OEuvres de S. Bernard*, publiées par Horstius et par Mabillon. Trithème attribue à l'abbé Guerric un volume de lettres; Sander, des Commentaires sur les Psaumes, et le P. Lelong, un Commentaire sur S. Matthieu. G—CE.

GUESCLIN. *Voy*. DUGUESCLIN.

GUESLE (JACQUES DE LA), l'un des plus illustres magistrats qui aient honoré le parlement de Paris, naquit en cette ville, en 1557. Il était fils de Jean de la Guesle, employé dans différentes négociations, et mort président à mortier, en 1588. Il avait succédé à son père, dans la charge de procureur-général; et il la remplit avec beaucoup de zèle et de fermeté. Après la journée des Barricades, il voulut quitter Paris, où l'autorité du Roi n'était plus respectée; mais reconnu à l'une des barrières, malgré son déguisement, il fut arrêté et conduit à la Bastille. Aussitôt qu'il eut recouvré sa liberté, il se hâta de rejoindre Henri III, alors au château de St.-Cloud, et travailla, de concert avec ce prince, à la pacification du royaume. La Guesle eut le malheur d'introduire Jacq. Clément dans le cabinet du Roi : indigné de l'horrible attentat dont il fut témoin, il tira son épée, et en frappa ce monstre au visage; mais il ne le tua point, comme quelques historiens l'ont assuré. (*V.* Jacq. CLÉMENT, tom. IX, pag. 37.) Il ne fut pas moins attaché à Henri IV qu'à son prédécesseur. Il fit partie du conseil où l'on décida les mesures à prendre pour le rétablissement de l'ordre, et s'y opposa à l'expulsion des Jésuites, demandée par plusieurs personnes. Après le crime de Jean Châtel, on demanda le renvoi de la Guesle : mais le Roi, qui appréciait son zèle et ses talents, ne voulut point y consentir; et ce magistrat mourut en exercice, à Paris, le 5 janvier 1612. Il avait publié, l'année précédente, le *Recueil* de ses Remontrances au parlement, in-4°. On a encore de lui : 1°. Une *Lettre sur l'assassinat de Henri III*, imprimée à la suite du *Journal de l'Estoile*, édition de Lenglet-Dufresnoy.—2°. *Traité en forme de contredits, touchant le comté de St.-Pol*, Paris, 1634, in-4°. C'est peut-être le même ouvrage que le suivant.—3°. *Remarques curieuses touchant le comté de St.-Pol*, Paris, 1635, in-4°. On a imprimé, à la suite, les *Remontrances* faites par la Guesle au nom du Roi, à Élisabeth, reine d'Angleterre, au sujet de Marie, reine d'Écosse. — 4°. Le *Récit du procès du maréchal de Biron*, inséré à la fin du 1er. vol. des *Lettres et ambassades* de Philippe Canaye. Cette pièce est fort curieuse. On en trouve des exemplaires tirés à part, in-fol. de 86 pages.—5°. *Discours touchant la dissolution du mariage de Henri IV, et de Mme. Marguerite de Valois* : il est conservé dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi. W—s.

GUESNAY (JEAN BAPTISTE), jésuite, né, en 1585, à Aix en Provence, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, y professa la philosophie, et ensuite la théologie; fut nommé successivement recteur des

collèges de Besançon, Avignon, Arles et Marseille, et mourut dans la maison de son ordre à Avignon, le 4 novembre 1658. On a de lui : I. *Magdalena Massiliensis advena, sive de ejus in Provinciam appulsu dissertatio historica*, Lyon, 1643, in-4°. Il cherche à prouver, contre le sentiment de Launoy, que Ste.-Madelène a véritablement fait un voyage en Provence. II. *Auctuarium historicum de Magdalenâ Massiliensi advenâ*, ibid., 1644, in-4°. C'est une réponse à la réfutation que Launoy avait publiée de la dissertation précédente : le P. Guesnay se tint caché sous le nom de Pierre Henri, et se donna ainsi la facilité de défendre son opinion avec une aigreur très déplacée, même dans la bonne cause. III. Le *Triomphe des reliques de Sainte-Madelène*, ibid., 1647, in-8°., sous le nom de Denys de la Ste.-Baume. IV. *Cassianus illustratus, sive chronologia vitæ Sancti Joannis Cassiani*, ibid., 1652, in 8°. Le cardinal Noris dit que Guesnay y représente Cassien, non tel qu'il a été, mais comme il aurait voulu qu'il eût été. V. *Provinciæ Massiliensis annales, seu Massilia gentilis et christiana, libri tres*, ibid., 1657 ou 1659, in-fol. Cette histoire de Marseille n'est point estimée. L'auteur y suit pas à pas Clapiers et Nostradamus, et ne se montre ni plus exact, ni plus judicieux que ces deux écrivains. On retrouve à la fin ses deux réponses à Launoy. W—s.

GUETTARD (Jean-Étienne), médecin naturaliste, et l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la minéralogie, naquit à Étampes, le 22 septembre 1715. Son père, apothicaire instruit, le fit élever avec soin, et chercha lui-même à développer ses bonnes dispositions. Après avoir terminé ses études classiques, Guettard apprit la botanique du célèbre Jussieu ; il suivit ensuite les leçons de Réaumur, qui fortifia son penchant pour l'histoire naturelle, et le fit admettre, en 1734, à l'académie des sciences. Il communiqua à cette savante compagnie le résultat de ses observations minéralogiques, et prit l'engagement de faire connaître toutes les richesses de la France en ce genre, travail immense, et qui suffirait pour occuper la vie entière de l'homme le plus laborieux. Mais Guettard ne promettait rien qu'il ne fût en état d'exécuter : doué d'une grande activité et d'une santé robuste, il n'éprouvait presque jamais le besoin du repos ; et son humeur sévère le mettait à l'abri des importuns. Dans la société, il parlait peu, et seulement des choses qu'il savait : aussi la contradiction l'irritait facilement, et alors ses expressions n'étaient pas toujours mesurées ; mais il revenait promptement de sa colère, et souvent en demandait pardon. Avec des dehors si peu favorables, il avait le cœur excellent ; la vue d'un malheureux lui faisait verser des larmes, et il fournissait toujours de sa bourse aux besoins des pauvres qu'il visitait comme médecin. Sa sensibilité s'étendait jusque sur les animaux ; et il avait expressément défendu qu'on en tuât aucun chez lui ou pour lui. Ennemi de toute espèce d'exagération, il disait à Condorcet, en lui parlant de l'éloge d'un de leurs confrères, que celui-ci devait prononcer : « Vous allez » bien mentir ; mais quand il s'agi- » ra de moi, je ne veux que la véri- » té. » Dans les dernières années de sa vie, il devint sujet à des accès de léthargie qui lui firent pressentir sa fin prochaine. Cette idée n'altéra point sa gaîté ; mais il alla voir plus rare-

ment ses amis, dans la crainte de les affliger par le spectacle de sa mort. Ce savant estimable finit ses jours à Paris, le 8 janvier 1786. Il était conservateur du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans, et membre des académies de la Rochelle, de Florence et de Stockholm. Condorcet prononça son éloge à l'académie des sciences. Parmi le grand nombre de mémoires de Guettard insérés dans, le Recueil de cette compagnie, ou se contentera de citer : I. *Mémoire sur la nature et la situation des terrains qui traversent la France et l'Angleterre*, année 1746. Il y démontre l'analogie des terrains de ces deux pays, qu'il divise en trois bandes, sablonneuse, marneuse, et métallique. II. *Mémoire sur les granits de France comparés à ceux d'Egypte*, année 1751. III. *Mémoire sur quelques montagnes de la France qui ont été des volcans*, année 1752. Il y prouva, le premier, que les principales montagnes de l'Auvergne sont des volcans éteints; et ce qu'il y a de singulier, c'est que cette assertion parut alors un paradoxe dans le pays même. IV. *Mémoire dans lequel on compare le Canada à la Suisse, par rapport à ses minéraux*, avec des cartes minéralogiques, année 1752. Il y établit que les fossiles de ces deux pays sont absolument semblables; mais son travail, à cet égard, comme il en convient, est très incomplet. Ses autres ouvrages sont : 1°. *Observations sur les plantes*, Paris, 1747, 2 vol. in-12. On y trouve le catalogue des plantes qui croissent aux environs d'Étampes et d'Orléans, et des remarques sur celles qu'il avait observees dans le Bas-Poitou et l'Aunis. —2°. *Histoire de la découverte faite en France, de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*, ibid., 1765, in-4°.; 1766, in-12. C'est cette découverte importante qui a donné lieu à l'établissement de la manufacture de Sèvres.—3°. *Mémoires sur les différentes parties des sciences et des arts*, Paris, 1768-83, 5 vol. in-4°.: collection très estimée; le libraire Lamy a divisé les deux derniers volumes en trois parties, et les a reproduits en 1786, sous le titre de *Nouvelle collection de Mémoires*, etc.—4°. *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, 1779, 2 vol. in-4°., et réimprimé in-fol. dans la Description de la France par De la Borde. —5°. *Atlas et description minéralogique de la France*, Paris, 1780, petit in-fol. Cet atlas publié par Monnet, et dressé par Dupain-Triel, pour la partie géographique, ne contient que trente-deux cartes; on trouve cependant des exemplaires auxquels on en a ajouté huit, qui devaient paraître avec la suite de l'ouvrage, ce qui en porte le nombre total à quarante : il en aurait contenu deux cent seize, s'il avait été terminé, comme on le voit par la carte générale mise en tête de l'ouvrage. Chaque carte, outre l'explication des signes minéralogiques, est accompagnée d'une coupe de terrain. L'échelle est la moitié de celle de Cassini, ce qui a permis de donner un très grand détail; et il est bien à regretter que cet important travail n'ait pas été continué. —6°. Des *Lettres* et des *Dissertations*, dans les *Journaux économique* et *de médecine*. Guettard a fourni des notes et des éclaircissements pour la traduction française de l'*Histoire naturelle* de Pline. (*V.* PLINE et POINSINET de Sivry.) On ne doit pas oublier que Guettard est l'un des premiers en France qui se soient occupés de suppléer au papier de chiffon, par d'autres productions végétales, et

qu'il a essayé d'en fabriquer avec les nids de chenille, la filasse de palmier, l'ortie, le duvet des chardons, et celui de l'apocin de Syrie. W—s.

GUETTE (Gerard de la), né dans le XIIIe. siècle, à Clermont en Auvergne, homme de basse naissance, mais fin et rusé, s'éleva, à force d'intrigue et de souplesse, à la place de surintendant des finances de France. Cette fortune extraordinaire lui fit des ennemis; mais ils n'osèrent point l'attaquer, tant que vécut Philippe le Long, qui s'était déclaré son protecteur. Après la mort de ce prince, la Guette fut accusé de concussions; et Charles IV, sévère justicier, dit *Dutillet*, le fit appliquer à la question pour l'obliger à révéler les sommes qu'il avait extorquées au trésor, et le lieu où il les tenait cachées. Il expira dans les tourments, en 1322, sans avoir fait aucun aveu. La populace, qui le haïssait parce qu'il avait conseillé l'établissement de nouveaux impôts, s'empara de son cadavre, le traîna dans les rues, et l'attacha ensuite aux fourches de Montfaucon. Savaron (*Origin. de Clermont*, pag. 107) pense que la mémoire de la Guette ou Gaite fut réhabilitée; il se fonde sur l'anoblissement de sa famille, et les emplois qu'exercèrent ses descendants, dès le règne de Philippe de Valois. W—s.

GUETTE (De la). *Voy.* Citri, et Garcias-Laso, XVI, 447.

GUEUDEVILLE (Nicolas), journaliste, compilateur et traducteur médiocre, né à Rouen, vers 1650, était fils d'un médecin de cette ville. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie religieuse, dans l'ordre de Saint-Benoît; et l'on assure qu'il annonçait des talents comme prédicateur: mais la singularité de ses opinions, et la hardiesse avec laquelle il parlait des choses les plus respectables, lui attirèrent des reproches de la part de ses supérieurs. Craignant alors qu'on ne lui infligeât les punitions qu'il avait méritées, il s'enfuit en escaladant les murs de son couvent, et se retira en Hollande, où, bientôt après, il fit profession ouverte de calvinisme. Il s'établit, vers 1690, à Rotterdam, s'y maria, et ouvrit une école pour l'enseignement du latin: mais il s'ennuya de ce genre de vie; et comme il ne manquait pas d'une certaine facilité de style, il résolut de se faire une ressource de sa plume. S'étant rendu à la Haye, il y publia l'*Esprit des cours de l'Europe*, journal qui dut toute sa vogue aux traits satiriques qu'il contenait contre les ministres de France. Le comte d'Avaux, alors ambassadeur en Hollande, obtint la suppression de cette feuille: mais Gueudeville en reprit, trois mois après, la rédaction sous le titre de *Nouvelles des cours de l'Europe*; et elle continua d'avoir un grand succès, tant que les circonstances lui fournirent les moyens d'amuser la malignité publique. Cet écrivain mourut dans la misère, à la Haye, vers 1720. Bayle, qui l'avait connu assez particulièrement, dit qu'il était fort agréable en conversation, et qu'il ne haïssait pas le plaisir. Outre le journal dont on a parlé, et qui forme, de 1699 à 1710, une suite de dix-huit volumes in-12, on a de Gueudeville: I. *Critique générale des aventures de Télémaque*, Cologne, 1700, 2 vol. in-12. Cette critique est oubliée depuis long-temps; et en la lisant, on a peine à concevoir qu'elle ait été fort applaudie. C'est cependant ce que Bayle assure (Voy. ses *Lettres*). II. *Dialogue du baron de la Hontan et d'un sauvage dans l'Amérique*, Amsterdam, 1702, in-8°.;

et à la suite du *Voyage* de la Hontan, ibid., 1728, in-12 : c'est une critique très amère des usages de l'Église romaine. III. Le *Grand Théâtre historique*, ou *Nouvelle Histoire universelle*, Leyde, 1705, 5 vol. in-fol. C'est une traduction libre d'un ouvrage allemand d'Imhof : les gravures en font le principal mérite. IV. *Atlas historique*, ou *Nouvelle introduction à l'Histoire*, avec un supplément par Limiers, Amsterdam, 1713-21, 7 vol. in-fol. La partie géographique est très soignée, suivant Lenglet Dufresnoy : on serait plus difficile aujourd'hui. Les dissertations historiques, qui sont de Gueudeville, ne fournissent rien d'instructif. V. *Le Censeur*, ou *Le caractère des mœurs de la Haye*, ibid., 1715, in-12. VI. *Parallèle de Paul III et de Clément XI*, *suivi de Pensées libres*, à la suite des *Maximes politiques de Paul III*, la Haye, 1716, in-12. On a encore de Gueudeville des traductions très défectueuses, et qui cependant ont eu quelque succès : 1°. De l'*Éloge de la Folie*, par Érasme, Leyde, 1713, in-12 ; Amsterdam, 1728, in-8°., fig.; corrigée par Meunier de Querlon (Paris), 1751, in-8°.; et enfin retouchée par Falconet, Paris, 1757, in-12. —2°. De l'*Utopie* de Thomas Morus, Leyde, 1715, ou Amsterdam, 1730, in-12, fig. —3°. Des *Colloques* d'Érasme, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, fig.—4°. Du *Traité de Corneille Agrippa*, *sur la noblesse et excellence du sexe féminin*, avec un autre sur l'*Incertitude et vanité des sciences*, Leyde, 1726, 3 vol., petit in-8°. — Et enfin : 5°. Des *Comédies* de Plaute, Leyde, 1719, 10 vol. in-12. C'est une imitation libre et tellement défigurée, que ceux qui sont le plus familiarisés avec l'original, doivent avoir peine à y reconnaître les productions de ce célèbre poète tragique. Gueudeville croit ajouter à la gaîté, à l'esprit de son modèle, en lui prêtant des plaisanteries burlesques ou insipides ; et il parle des libertés qu'il s'est permises, avec un ton qu'on n'excuserait pas même dans un écrivain du premier ordre. « Ma traduction, dit-il, est fort libre ; je ne » me suis gêné que pour le sens de » mon auteur : encore est-il vrai qu'il » y a tels endroits obscurs, où je ne » sais pas trop moi-même ce que je » dis. Du reste, je n'ai rien omis pour » habiller ce vieux comique à la mode ; » j'étends, sans façon, ses pensées, » liberté qu'on condamnera comme » une licence impardonnable. Mettre » du sien à un célèbre auteur, c'est » le corrompre, le défigurer, lui ôter » tout son prix.... J'ai suivi mon penchant ; et je me flatte que les lecteurs de vrai goût, petit troupeau, » me sauront gré d'avoir voulu contribuer à les mieux divertir. » Que pourrait-on ajouter qui fît mieux connaître les défauts de cette traduction, s'il est encore permis de lui donner ce titre, et le caractère vain et insubordonné de l'auteur ? Lescheyin (Notes sur le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*) attribue encore à Gueudeville un *Éloge de la goutte*, différent de ceux qu'ont publiés Étienne Coulet et Coquelet : mais c'est une erreur. Gueudeville n'est que l'éditeur de l'*Éloge de la goutte* par Coulet ; et il y joignit une traduction française de l'*Éloge de la fièvre quarte*, du latin de Guill. Ménapius, confondu mal-à-propos avec Gilles Ménage dans le beau *Catalogue de la bibliothèque* de M. de Mac-Carty. Les rédacteurs du *Catalogue de la bibliothèque du Roi* attribuent aussi à Gueudeville l'*Éloge de l'ivresse*, qu'on sait être de Sallengre. W—s.

GUEULETTE (Simon), historien, né à Noyon, dans le xviie. siècle, entra fort jeune dans l'ordre de St.-Bernard, passa ensuite dans la congrégation de Cluni, obtint le prieuré de Courcelles, et mourut à Paris en 1699. Il prenait, dans le monde, le nom de Desmay, qui était celui de sa mère, et il a signé de la lettre D ses ouvrages, tous anonymes. On se contentera de citer ceux qu'il a publiés sur l'Histoire, et qui, tout imparfaits qu'ils paraissent maintenant, n'en ont pas moins eu du succès. I. *Méthode facile pour étudier l'histoire de France*, Paris, 1684; et avec des additions, 1685-1689-1691, 3 vol. in-12. Il en donna lui-même un *Abrégé*, dont la dernière édition est de 1709, in-12. II. *Méthode pour apprendre l'histoire de l'Église*, ibid., 1693, 3 vol. in-12. Le dernier, qui contient l'*Histoire de l'Église gallicane*, a été réimprimé séparément, ibid., 1699. III. *Abrégé de l'histoire généalogique de la Maison de France et de ses alliances, avec les noms des grands-officiers de la Couronne, sous chaque roi*, ibid., 1699, in-12. Ces différents ouvrages sont rédigés en forme de dialogues. W—s.

GUEULLETTE (Thomas-Simon), l'un des plus féconds et des plus agréables imitateurs de ces contes orientaux adoptés par tous les peuples de l'Europe, naquit à Paris, le 2 juin 1683 : il était fils d'un procureur au Châtelet, homme instruit et d'un désintéressement très rare. Après avoir terminé ses études, il se fit recevoir avocat au parlement, et, peu de temps après, fut pourvu de la charge de substitut du procureur du Roi. La culture des lettres, qui avait fait le charme de sa jeunesse, continua d'être pour lui un délassement; il partagea ses moments entre les devoirs de son état, les travaux du cabinet, et une société d'amis qui le chérissaient au dernier point. Il avait fait construire dans sa maison de campagne, à Choisy-le-Roi, un théâtre où l'on essayait ses pièces et celles de ses amis, avant de les donner au public. Après quarante-trois ans d'une union très heureuse, il eut le malheur de perdre son épouse; et quoique son contrat lui assurât la jouissance des biens qu'elle laissait, il en fit, sur-le-champ, la remise à ses héritiers. Sa gaîté naturelle ne l'abandonna pas dans la vieillesse; quelques jours avant sa mort, il écrivit deux doubles de son testament, et y joignit des vers qui annonçaient la sécurité d'un honnête homme, et la confiance d'un chrétien fidèle. Il mourut à Charenton, le 22 décembre 1766, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il légua à l'un de ses confrères, un manuscrit contenant des extraits raisonnés des lectures de toute sa vie. On a de lui : I. Les *Soirées bretonnes, nouveaux contes de fées*, Paris, 1712, in-12; et dans le *Cabinet des fées*, tom. xxxii. II. *Les Mille et un Quart d'heures, contes tartares*, ibid., 1723, 1753, 3 vol. in-12, fig.; et dans le *Cabinet des fées*, tom. xxi et xxii. On avait cru ces contes réellement traduits de l'arabe ou du persan; rien ne prouve mieux que la manière des contes orientaux y est heureusement imitée. III. Les *Aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam, contes chinois*, ibid., 1723, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1728, 2 vol. in-12; et dans le *Cabinet des fées*, tom. xix. IV. Les *Sultanes de Guzarate*, ou les *Songes des hommes éveillés, contes mogols*, Paris, 1732, 3 vol. in-12; réimprimés sous le titre de *Mille et une Soirées*, ibid., 1749, 3 vol. in-

12 ; et dans le *Cabinet des fées*, tom. XXII et XXIII. V. *Les Mille et une Heures, contes péruviens*, ibid., 1733-1759, 2 vol. in-12. VI. Les *Mémoires de Mlle. de Bontemps*, 1738. « Ces différents ouvrages, dit » l'abbé Sabatier, sont le fruit d'une » plume facile, mais plus attentive à » consulter le goût des personnes fri- » voles et oisives, que l'utilité du » lecteur éclairé et judicieux. » Gueullette a donné au Théâtre-Italien : *Les Comédiens par hasard*, 1718; *Arlequin-Pluton*, 1719 ; *Le Trésor supposé*, 1720 ; *L'Amour précepteur*, 1726 ; *l'Horoscope accompli*, 1727. Il a traduit la plupart des canevas italiens insérés dans le Théâtre de Riccoboni, et a fourni aux frères Parfaict les matériaux pour l'histoire de l'établissement de ce spectacle en France. (*Voy.* PARFAICT.) On doit encore à Gueullette de nouvelles éditions de l'*Histoire du petit Jehan de Saintré*, Paris, 1724, 3 vol. in-12, avec l'explication des termes de chevalerie, des remarques sur les tournois, et des notes grammaticales (*Voy.* Ant. DE LA SALLE); — de l'*Histoire de Gérard, comte de Nevers et d'Euryant de Savoie, sa mye*, Paris, 1725, in-8°., avec des notes instructives (1); — des *Contes et Fables* de Pilpay et de Lockman, 1724, 2 vol. in-12 ; — des *Essais* de Montaigne, Paris, 1725, 3 vol. in-4°.; — des *OEuvres* de Rabelais, Paris, 1732, 6 vol. in-8°.; — de la *Farce de Pathelin*, 1748, in-12, que l'éditeur attribue à Villon, mais que l'on sait être de Pierre Blanchet. L'*Éloge* de Gueullette a été imprimé dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, Paris, 1768; et Mayer a inséré une Notice sur cet écrivain, dans le tome XXXVII du *Cabinet des fées* : elle contient des anecdotes plaisantes, mais un peu hasardées. W—s.

GUEVARA (ANTOINE), prélat espagnol, naquit dans la province d'Alava, dépendance de la Biscaie. Élevé à la cour, où ses parents l'avaient amené à douze ans, il s'en retira, en 1504, à la mort d'Isabelle de Castille, et entra dans l'ordre des franciscains, où il remplit plusieurs emplois. Il devint par la suite prédicateur de Charles-Quint, et historiographe de ce prince, qu'il accompagna dans une partie de ses voyages. Nommé évêque de Cadix, il passa depuis au siége de Mondonedo, et mourut quelques années après, le 10 avril 1544. Il fut très vanté de son vivant, mais attaqué peu de temps après sa mort (*Voy.* RUA), et jugé sévèrement par Matamore et André Schott : Bayle a porté le dernier coup à sa renommée. Heumann l'appelle *Historicus mendacissimus*. On peut du moins lui reprocher d'avoir voulu faire passer un de ses ouvrages pour celui de Marc-Aurèle, en fabriquant des lettres qu'il présente comme étant de cet empereur. Ce n'est pas le seul auteur qui ait donné des romans pour de l'histoire; et du moins ses compatriotes, seuls juges compétents en cette partie, vantent encore aujourd'hui la pureté de son style, qui toutefois n'est pas exempt d'emphase. On a de Guevara : I. *Marco-Aurelio con el relox de principes*, Valladolid, 1529, in-fol.; Séville, 1532, in-fol.,

(1) Le roman de *Gérard, comte de Nevers* est généralement attribué à Gibert de Montreuil, auteur inconnu du quinzième siècle. La première édition, fort rare, est de Paris, 1520, in-4°., goth., fig. en bois. La seconde, du 1526, in-4°., quoique moins belle que la précédente, est encore recherchée : on en cite, dans la *Bibl. française*, une troisième édition, Lyon, 1586, in-4°. Gueullette rendit un véritable service aux amateurs de notre ancienne littérature, en reproduisant cet ouvrage. Le comte de Tressan ne l'a pas jugé indigne de ses soins ; il en a rajeuni le style, et en a publié, dans la *Biblioth. des Romans*, un extrait fort agréable, réimprimé dans la collection de ses œuvres, et séparément, Paris, Didot, 1792, in-18.

1537, in-fol., gothique. L'édition de 1529 et quelques autres furent, si l'on en croit l'auteur, les résultats d'un abus de confiance. Les éditions qu'il publia depuis, lui-même, offrent d'assez grandes différences et des transpositions. Dès l'année 1531 il parut une traduction française de cet ouvrage sous ce titre : *Livre doré de Marc-Aurèle, empereur et éloquent orateur, traduict du vulgaire castillian en françoys*, par R. B. (René Berthault) de la Grise, secrétaire de Mgr. le révérendissime cardinal de Gramont, Paris, Galliot du Pré, in-4°., gothique. Une traduction faite sur une autre édition espagnole vit le jour chez le même libraire, sous le titre de *L'orloge des princes*, 1540, in-4°., gothique : elle est anonyme ; mais un quatrain latin qu'elle contient en l'honneur de *Griseus*, autorise à croire qu'elle est aussi de la Grise. Enfin N. Herberay des Essars avait entrepris une nouvelle traduction de cet ouvrage : il mourut n'ayant traduit que le premier livre, « où encore, dit son éditeur, se sont trouvés » sur la fin quelques cahiers en si » pauvre état, qu'il a été impossible » de les lire ; au moyen de quoi l'ouvrage a été continué sur l'ancienne » traduction, après toutefois y » avoir corrigé infinies fautes sur » l'exemplaire espagnol » ; et ce travail fut publié sous le titre de l'*Horloge des princes*, etc., 1555, in-fol. On a réimprimé au moins cette dernière traduction. Lacroix du Maine et Duverdier disent que J. Lambert, religieux de Clugny, a traduit le second livre, qui aurait été imprimé en 1580. Ce ne fut pas en France seulement que le *Marco-Aurelio* eut du succès. On en fit une version latine, dont, par les ordres de Frédéric-Guillaume, duc de Saxe, on donna une édition à Torgau, 1611, in-fol., réimprimée à Leipzig, 1615 et 1624, et à Francfort en 1664. Une traduction anglaise faite sur le français est due à Th. North, Londres, 1619 in-fol. Une édition espagnole publiée à Barcelone en 1624, in-8°., paraît être la réimpression de l'édition de 1529 ; car elle est conforme, pour la division, à la première traduction française, et est intitulée aussi : *Libro aureo de la vida y cartas de Marco-Aurelio emperador ;* c'est la seule édition espagnole que nous ayons vue. Les deux dernières traductions françaises sont divisées en trois livres : on trouve un quatrième livre dans une traduction italienne. II. *Epistolas familiares*, Valladolid, 1539, in-8°., première édition ; 1544, in-8°. ; Anvers, 1578, in-8°. ; 1594, in-8°. ; 1603, in-8°. ; 1665, in-8°., etc., traduites en français sous ce titre : *Les Epîtres dorées et Discours salutaires traduits d'espagnol par Guttery ; ensemble la révolte que les Espagnols firent contre leur jeune prince l'an 1520, avec un Traité des travaux et priviléges des galères, le tout du même auteur, trad. d'italien en françois*, 1565, in-8°. ; 1573, 1577, 1585 : le troisième livre, comprenant la *révolte des Espagnols*, etc., est de la version de Dupinet. (*V.* Dupinet.) Duverdier dit que les deux premiers livres traduits par Guttery ont été imprimés en 1558 et 1559, in-4°. Nicolas Antonio annonce que les Epîtres de Guevara sont en trois livres : quelques éditions, et entre autres celle de 1603, n'en contiennent que deux ; mais c'est en trois livres qu'est la traduction latine par Gaspard Ens, Cologne, 1614, 2 vol. in-8°., traduction dans laquelle on retrouve des

lettres du *Marco-Aurelio*. Cependant Duverdier cite un Jean de Barraud, bourdelois, comme traducteur des *quatrième et dernier livres des Epîtres dorées*, 1584, in-8°.; et Antonio dit : *Quartum* (*librum*) *et quintum vertit Joannes de Barraud, Verderio teste.* Le bibliographe espagnol mentionne encore, d'après Wadding, un traducteur français nommé Jean Battand (*Battandus*), qui a tout l'air de n'être autre que le Jean Barraud, dont au surplus nous n'avons pu voir la traduction. Le titre de *dorées* donné par les traducteurs aux *Epîtres* de Guevara n'en imposait pas à Montaigne, qui dit bonnement : « Ceux » qui les appellent dorées, faisaient » jugement bien autre que celui que » j'en fais. » Les diverses éditions et traductions des Epîtres, ainsi que celles du *Marco-Aurelio*, présentent de grandes différences : mais ces deux ouvrages ne méritent pas la peine qu'on prendrait à rechercher et recueillir les variantes. III. *Prologo solenne en que el autor toca muchas historias.— Una decada de los x Cesares emperadores desde Trajano a Alexandro* (imprimé à part en 1669, et d'autres fois); traduit en français. (*Voy.* ALLEGRE.) — *Del menosprecio de la corte y alabanca de la aldea* (imprimé à part, 1592, in-8°.; 1613, in-8°.; traduit en latin, et imprimé dans le Recueil de H. P. Herdesianus, intitulé : *Aulica vita et vita privata*, 1578, in-8°.; trad. en français (*Voy.* ALLEGRE); en italien, français et allemand, Lyon, 1605; Genève, 1614, in-16. — *Aviso de privados y doctrina de cortesanos* (imprimé à part en 1592; et à Anvers, sous le titre de *Despertador de cortesanos*, 1605, in-8°.) — *De los inventores del marcar y de muchos trabaxos que se passan en las galeras* (réimprimé à Anvers, sous le titre de : *Arte del marcar*, 1613, in-8°.); traduit en français (*Voy.* DUPINET). Ces cinq opuscules ont été imprimés ensemble à Valladolid, 1559, in-fol. IV. *Monte calvario*, Salamanque, 1542, 1545, 1582, 2 part. in-8°. L'auteur y traite des mystères de la passion et des paroles de Jésus-Christ sur la croix. V. *Oratorio de religiosos y exercicio de virtuosos*, Valladolid, 1542, in-8°.; traduit d'italien en français, sous ce titre : *L'Oratoire des religieux et l'exercice des vertueux*, par N. Dany, abbé de St.-Crespin-le-Grand de Soissons, et grand archidiacre, 1582, in-8°. Duverdier cite une édition de 1578. Malgré le discrédit dans lequel est tombé l'évêque de Mondonedo, on a imprimé dans le XVIII[e]. siècle l'*Esprit de D. Antonio de Guevara en quatre cents maximes et traits d'histoire choisis dans ses lettres et dissertations*, Francfort-sur-le-Mein, 1760, petit in-8°., en quatre langues (latin, italien, français, allemand.) L'épître dédicatoire à la maréchale de Broglie est signée Amman. — Antoine GUEVARA, chapelain de Philippe II, et prieur de St.-Michel de Escalada, dans le royaume de Léon, s'étant dégoûté de la cour, prit le parti de la retraite, et s'y livra à l'étude de l'Ecriture sainte. Il a fait imprimer, *In Habacuc prophetam commentarii*, Madrid, 1585, in-4°.; 1593, in-fol.; Vienne, 1603, in-4°.; Anvers, 1609, in-4°. Il parle, dans sa préface, de trois autres ouvrages de sa composition, sans dire s'ils ont été imprimés. Ce sont : *De vulgatæ latinæ lectionis utilitate*; — *Litteralis expositio in primum caput Geneseos*;

et *In psalmos Davidicos annotatiunculæ.* A. B—T.

GUEVARA (LOUIS VELEZ DE LAS DUENAS Y), auteur dramatique, surnommé à juste titre le *Scarron de l'Espagne*, naquit à Ecija (en Andalousie), en janvier 1574. Il vint très jeune à Madrid, où il exerça la profession d'avocat. Son imagination était si riante, et son caractère si gai, qu'il ne pouvait s'empêcher de plaisanter, même dans les affaires les plus graves. Aussi, affluait-il toujours un grand nombre de spectateurs à ses plaidoyers. On raconte qu'une fois il sauva la vie à un criminel dont il était le défenseur, en faisant rire les juges par une plaisanterie qui lui échappa au milieu d'une exhortation pathétique, dans laquelle il tâchait de les disposer en faveur de son client. Le fiscal (procureur du Roi) voulut appeler du jugement par lequel le criminel était acquitté : Guevara fut condamné à une forte amende; et il plaida alors contre les juges et le fiscal. L'affaire fut portée devant Philippe IV, auquel Guevara la raconta d'une manière si comique, que le roi ne pouvant s'empêcher de rire lui-même, lui fit remise de l'amende, et commua en un exil la peine de mort que méritait le criminel, sauvé par Guevara. Depuis ce moment, le roi prit ce dernier en affection; et connaissant son talent pour les vers, il l'engagea à écrire des comédies. Ce monarque en composait lui-même, que l'on jouait à sa cour; et il les soumettait à l'examen de ce poète. Les comédies de Guevara eurent beaucoup de vogue; elles sont remplies d'imagination, de sel, de traits piquants. Les caractères en sont toujours originaux et bien tracés, et ont justement mérité les éloges de Lope de Vega. Cependant l'ouvrage qui contribua le plus à établir la réputation de Guevara est son *Diablo cojuelo* (1) *o memorial de la otra vida*, Madrid, 1648, in-8°. C'est une satire, aussi spirituelle que juste, des mœurs de Madrid, au temps où vivait l'auteur. Le style en est pur, élégant, plein de feu, et pétille de bonne plaisanterie. Ce roman a servi de canevas à Le Sage, pour composer son *Diable boiteux;* ou pour mieux dire, le roman de ce dernier n'est qu'une continuation de celui de l'Espagnol. Il existe une traduction française littérale de l'ouvrage de Guevara, faite par l'auteur des *Lectures amusantes.* Il fut ensuite traduit en italien, Bologne, 1716, in-8°. Guevara passa toute sa vie à Madrid, et jouit constamment de la faveur de Philippe IV. Il était charitable et d'un caractère doux; mais il ternissait ces qualités par une passion effréuée pour les femmes, que ni l'âge ni les maladies ne purent jamais corriger. On se souvient encore de ses bons mots, qui sont comme passés en proverbe dans l'Espagne. Il mourut, à Madrid, d'une rétention d'urine, en janvier 1646, à l'âge de soixante-douze ans. — Sebastien GUEVARA, poète espagnol, né à Valladolid en 1558, et mort en 1610, est auteur d'un *Romancero* (recueil de poésies), fort estimé, et imprimé à Madrid, 1594, in-8°, et en trois parties. — Il y a eu aussi deux autres bons poètes de ce même nom, Jean-Beltrau (auteur de plusieurs comédies), et Pierre; le premier, mort en 1702, et le second en 1596. — GUEVARA (Don Philippe), de l'illustre maison des Ladron de

(1) *Cojuelo*, diminutif espagnol, signifie un peu boiteux. La Monnoie, ainsi que le *Dictionnaire historique* qui l'a copié, se trompent, lorsqu'en relevant une erreur typographique de Baillet (qui l'appelle le *Diablo Cojudo*), ils dissertent sur ce dernier mot, qui n'est point espagnol, même dans le sens qu'ils lui attribuent.

Guevara, mort en 1563, fut chevalier et commandeur de St.-Jacques, ambassadeur de Charles-Quint, et se distingua à la prise de Tunis (1535). Il voyagea long-temps en Italie, où il connut le célèbre *Titien*, et acquit beaucoup de talent pour la peinture. Il mérita les éloges de l'historien Garibay, son contemporain, et laissa, sur cet art, des *commentaires* fort estimés, que don Antonio Ponz a fait imprimer à Madrid, 1788, in-8°. Don Philippe laissa plusieurs enfants, parmi lesquels on compte don Diego, l'un des bons mathématiciens dont s'honore l'Espagne, et qui mourut en 1566. B—s.

GUEZ. *Voy.* BALZAC.

GUFFROY (ARMAND-BENOIT-JOSEPH), avocat à Arras, fut député des états d'Artois auprès du Roi en 1787, et se montra ensuite un des plus chauds partisans de la révolution. Il publia, dès le moment où elle éclata, différentes brochures pleines de ses principes révolutionnaires, et fut nommé, en 1790, juge de paix à Arras, puis élu, en septembre 1792, député du département du Pas-de-Calais à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, de la manière suivante: « La vie de Louis est une longue » chaîne de crimes; la nation, la loi, » me font un devoir de voter pour la » mort et contre le sursis. » Guffroy avait fait imprimer auparavant un pamphlet, où il prétendait prouver « que le bonheur du peuple tenait au » supplice de ce monarque. » Ce forcené rédigeait à cette époque un journal incendiaire, intitulé, *Rougiff*, ou le *Franc en vedette* (Rougiff est l'anagramme de Guffroi), dont le comité de salut public se servait, dit Prudhomme, ainsi que de ceux de Marat, d'Hébert et d'Audouin, *pour organiser un empoisonnement universel de l'opinion publique*. Voici quelques passages de ce journal qui était écrit d'une manière aussi atroce que grossière: « Abattons tous les nobles; » tant pis pour les bons, s'il y en » a. — La Convention nationale a » besoin d'une nouvelle dose d'émétique; il faut la frapper vite et » dur. — Que la guillotine soit en permanence dans toute la république. » La France aura assez de cinq millions d'habitants. — Commerce et accaparements sont synonymes. » Le 14 septembre 1793, Guffroy fut nommé, par la Convention, membre du comité de sûreté générale. Le 4 octobre suivant, il fit placer le buste de Descartes au Panthéon, et sollicita le même honneur pour les cendres de Fénélon. Le 17 février 1794, il se montra le défenseur de Chaudot, allégua que sa moralité et son civisme avaient été méconnus du jury du tribunal révolutionnaire, et demanda sa mise en liberté. Le 29 du même mois, le journal de *Rougiff* fut dénoncé par l'abbé Chasles, comme *infecté du poison le plus aristocratique*, et propre à désorganiser l'armée du Nord, où le comité de salut public l'envoyait aux frais de la république. Guffroy fut en outre accusé d'avoir des liaisons intimes avec le marquis de Travanet, et de protéger un certain Dumier, serrurier de Louis XVI. Ces dénonciations eurent lieu dans la société des Jacobins, d'où il fut chassé à l'instigation de Robespierre, qui le méprisait à cause de son cynisme. Devenu dès ce moment l'ennemi du tyran, Guffroy se prononça contre lui au 9 thermidor, et fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus d'énergie à le renverser. Après la mort de Robespierre, Guffroy se jeta dans le parti des thermidoriens, et s'y occupa

beaucoup de dénonciations dirigées contre ses collègues. Ce rôle méprisable lui attira plus d'une fois de mauvais traitements, qui ne le corrigèrent pas. Le 5 août 1796, il dénonça Joseph Lebon, son élève et son ami, et se donna en scandale à toute la Convention, dans la séance du 2 juillet, par ses débats avec ce député, au moment où Lebon se défendait des accusations portées contre lui. Le 9 juin 1797, Couchery, membre du conseil des cinq-cents, attaqua Guffroy d'une manière plus directe: il l'accusa d'une fausse dénonciation contre le sieur Rougeville, dont il était le débiteur, et qu'il avait fait arrêter par le comité de sûreté générale, après avoir causé la mort de son père. Le mépris général sauva Guffroy des suites de cette affaire, et du châtiment dû à ses crimes. Il se retira dans son pays natal après la session. Revenu à Paris, il se fit nommer chef-adjoint au ministère de la justice, et mourut en 1800, âgé de soixante ans. Guffroy a publié : I. *Offrande à la nation*, 1789, in-8°. II. *Lettre en réponse aux observations sommaires de M. l'abbé Sieyes sur les biens ecclésiastiques*, 1789, in-8°. III. *La sanction royale examinée par un Français*, 1789, in-8°. IV. *Le Tocsin, sur la permanence de la garde nationale, sur l'organisation des municipalités et des assemblées provinciales, sur l'emploi des biens d'église à l'acquit des dettes de la nation*, 1789, in-8°. V. *Discours sur ce que la nation doit faire du ci-devant roi*, 1792, in-8°. VI. *La Liberté, Barra et Viala, ode, par un représentant du peuple*, an II, in-8°. VII. *La Queue de Robespierre*, 1794, in-8°.; traduit en allemand dans les *Miscellen* d'Archenholz. VIII. *Censure républicaine*, ou *Lettre de Guffroy aux Français habitants d'Arras et des communes environnantes, à la Convention nationale et à l'opinion publique* (an III), in-8°. de 82 pages. IX. *Les secrets de Joseph Lebon et de ses complices*, ou *Lettre de A.-B.-J. Guffroy à la Convention nationale et à l'opinion publique*, Paris, an III, in-8°. Cet ouvrage et le précédent, écrits dans le style des hommes de ce temps-là, contiennent de précieux renseignements sur les crimes que commirent en Picardie Lebon et ses agents. (*Voy.* Joseph Lebon.)

M—d j.

GUGLIELMI (Pierre), célèbre compositeur italien, naquit à Massa-Carrara en mai 1727, et apprit les premiers éléments de son art sous son père Jacques Guglielmi, maître de chapelle du duc de Modène. Ce prince, qui honorait de sa bienveillance le père et le fils, envoya ce dernier à Naples, au conservatoire de Loreto, dirigé alors par le fameux Durante, et d'où sont sortis Majo, Traëtta, Piccini, Sacchini, Paesiello, etc. (1). Guglielmi était leur condisciple; mais il n'annonçait pas comme eux de grandes dispositions pour la musique. Il était surtout ennemi déclaré de tout genre d'étude. Durante l'assujétit aux travaux pénibles du contre-point et de la tablature; et il disait souvent, en parlant de son jeune élève : *Di queste orecchie d'asino, ne voglio fare delle orecchie veramente musicali.* Guglielmi était et le plus espiègle et le moins appliqué de tous ses camarades; aussi, pendant dix ans, il ne se passa pas de jour qu'il ne reçût quelque punition de la part de ses maîtres. Les élèves devaient

(1) Cimarosa entra au Conservatoire de Loreto seize ans après que Guglielmi en fut sorti ; il ne fut pas condisciple de ces premiers maîtres, et n'étudia pas non plus sous Durante, comme semble l'avancer le *Dictionnaire des Musiciens.*

subir un examen général devant les personnages les plus remarquables de la ville. On leur avait donné pour thème une fugue à huit parties (*à otto reali*), composition des plus difficiles. La veille du jour de l'examen était arrivée, et Guglielmi n'avait pas encore commencé son thème. Durante était au désespoir. Les autres élèves chassèrent de la classe leur paresseux camarade, qui dit en se retirant : « *Je » me vengerai de cet affront d'une » manière qui vous fera rougir.* » Il s'enferma dans une mansarde ; et, pendant trente-deux heures, il ne prit point de nourriture. Le lendemain, tous les élèves avaient déjà subi leur examen au milieu d'un concours immense, et Sacchini allait l'emporter sur les autres, lorsque Guglielmi se présenta avec sa fugue, et obtint le prix. Durante dit, en l'embrassant, et pleurant de joie : *Je ne me suis donc pas trompé ! j'en ai fait un de mes meilleurs élèves.* A l'âge de vingt-sept ans, Guglielmi sortit du conservatoire. Il composa, en 1755, à Turin, son premier opéra, qui eut le plus grand succès. Il parcourut ensuite l'Italie, recevant partout des applaudissements et les distinctions les plus flatteuses. En 1764, il passa à Vienne, resta quelques années à Dresde, à Brunswick, etc. ; et vers 1772, il fut engagé pour Londres, où il demeura cinq ans. Tous les souverains à la cour desquels il fut employé, l'honorèrent de leur protection ; et quelques-uns d'entre eux furent ses élèves. Il revint à Naples à l'âge de cinquante ans, comblé de richesses, et précédé d'une grande réputation. Paesiello et Cimarosa, qui se disputaient la palme et sur les théâtres de Naples et sur tous ceux de l'Italie, en furent alarmés : le premier forma une puissante cabale contre son ancien camarade. Cimarosa, d'un caractère plus tranquille, ne remua pas, et laissa faire ses partisans. On allait jouer un opéra-bouffon de Guglielmi au théâtre des *Fiorentini* : c'était le premier qu'il faisait exécuter à Naples. Le soir de la représentation, les Paesiellistes et les Cimarosistes occupaient presque toute la salle. La toile fut à peine levée, que le plus affreux tumulte commença. C'était en vain que les partisans de Guglielmi cherchaient à imposer silence. Le tumulte redoubla lorsque le moment fut venu de chanter un *quintetto* (1), qui passait pour un chef-d'œuvre, et dont Paesiello redoutait plus l'effet que de tous les autres morceaux de l'opéra. On était sur le point d'en venir aux mains : mais heureusement le roi entra dans la salle ; sa présence ramena le calme, et le *quintetto* fut chanté. L'enthousiasme alors devint général : amis et ennemis, tous applaudirent ensemble. L'opéra étant fini, on enleva Guglielmi du siége d'où il dirigeait sa musique (2), et on le porta chez lui en triomphe. Paesiello fut contraint d'abandonner ses cabales ; et un seigneur de la cour (le prince San-Severo) réunit celui-ci avec Guglielmi et Cimarosa dans un magnifique repas : depuis cette époque, ces trois maîtres vécurent dans une assez bonne intelligence. Comme ils se reconnaissaient pour les premiers compositeurs de l'Italie, ils convinrent, en 1780, d'exiger exactement et individuellement un même prix pour chacun de leurs opéras, qu'ils n'entreprenaient pas à moins de 600 ducats. Guglielmi composa encore pour

(1) Ce sont ces morceaux d'ensemble qui décident, chez les Italiens, du succès d'un compositeur.

(2) En Italie, les compositeurs, assis près du clavecin, sont obligés de diriger leurs opéras pendant les trois premières représentations.

plusieurs théâtres ; et, comme il avait aussi un talent distingué pour la musique d'église, le pape Pie VI le nomma maître de chapelle de S. Pierre en 1793. Depuis lors, il ne s'occupa plus que de son nouvel état. Il mourut le 19 novembre 1804. Guglielmi s'était marié très jeune, et avait eu plusieurs enfants; mais il n'avait jamais pris beaucoup de soin de sa famille. Il délaissa sa femme; et, après la mort de celle-ci, ses fils, au nombre de huit, furent recueillis par un honnête négociant de Naples (son ancien ami), qui les a tous élevés à ses dépens. Guglielmi avait un grand amour pour le beau sexe, auprès duquel il a dépensé la plus grande partie de sa fortune. A l'âge de soixante-quatre ans, on le voyait encore disputer aux jeunes gens les plus aimables leurs plus brillantes conquêtes (1). La dernière de ses maîtresses acheva de le ruiner : c'était une chanteuse (la Oliva), fameuse par sa beauté et ses aventures. Obligé de composer pour les chanteurs les plus renommés de l'Italie, Guglielmi savait soutenir, vis-à-vis d'eux, sa qualité de maître, et réprimait fréquemment leur orgueil. Il en voulait surtout à ceux qui, à force de chercher trop à l'orner, dénaturent souvent la bonne musique. Dans une de ces occasions, il dit à la célèbre Marra : *Mon devoir est de composer ; le vôtre est de chanter : chantez donc, et ne gâtez pas ce que je compose.* Dans une circonstance pareille, il dit au fameux ténor Babbini : *Je vous prie en grâce, mon ami, chantez ma musique et non la vôtre.* Un autre ténor non moins célèbre, David, refusait de chanter, dans son *oratorio* (2) de *Debora et Sisara*, le duo *Al mio contento in seno*, à cause de la simplicité qui règne dans cet admirable morceau, que ce chanteur regardait comme trivial et indigne de lui : Guglielmi l'y força; et ce duo fut reçu avec les plus grands applaudissements, et prépara la réussite complète de l'opéra. On compte plus de deux cents ouvrages de ce maître. Parmi les plus remarquables, on distingue, dans les opéras sérieux, *Artaserse*, la *Clemenza di Tito*, la *Didone*, *Enea e Lavinia*; dans les *oratorio*, la *Morte d' Oloferne*, *Debora e Sisara.* Zingarelli regarde ce dernier comme le chef-d'œuvre de Guglielmi ; et un Italien, d'un goût exquis, mais qui peut-être n'était pas assez exact dans ses similitudes, l'appelait le *Sixième livre de l'Enéide.* Parmi les meilleurs opéras-bouffons de Guglielmi, on cite *La Virtuosa in Mergellina; Le due gemelle; La serva innamorata; La pastorella nobile; La bella Pescatrice*, où brille éminemment ce caractère d'unité et de clarté dans la pensée musicale, qui était celui des œuvres dramatiques de l'auteur. Paesiello, Cimarosa et Guglielmi, se sont distingués par un style que chacun d'eux se forma lui-même : le premier, par le grand nombre de modulations neuves et ravissantes qu'il sait tirer d'un seul *motif* qu'il adopte; le second, par une verve inépuisable, par une riche imagination, et, pour ainsi dire, par un torrent d'harmonie, qui cependant ne nuisait jamais à la mélodie du chant. Guglielmi se fraya aussi une route nouvelle. La pureté, la précision, la simplicité, l'exactitude, formèrent ses principales qua-

(1) Il passait pour une des plus fortes épées de Naples; et l'auteur de cet article l'a vu, à cet âge, désarmer ou blesser des spadassins qui croyaient avoir bon marché de sa vieillesse.

(2) On sait que les Italiens appellent *oratorio* (oratoire) tous les opéras dont les sujets sont sacrés. On les jouait dans le carême, temps où les représentations théâtrales étaient autrefois suspendues en Italie.

lités. Il brilla surtout dans ses morceaux d'ensemble, qui sont pleins de verve et d'originalité. Il était très fort dans le contre-point. On lui reprochait de faire souvent usage des deux quintes et des deux octaves; mais les passages dans lesquels il se permettait de les introduire étaient si mélodieux, qu'on lui pardonna bientôt ces irrégularités musicales, qu'il était le premier à reconnaître. — Son fils aîné, Charles, exerce avec succès la profession de son père. En 1810, il était engagé au théâtre italien de Londres. — Le frère cadet de ce dernier (Jacques) était attaché, comme ténor, en 1815, au théâtre de l'Opéra-Buffa de Paris. B—s.

GUGLIELMINI (DOMINIQUE), célèbre hydraulicien, né à Bologne en 1655, s'appliqua en même temps à l'étude des mathématiques et de la médecine, et fit dans ces deux sciences, des progrès également remarquables. Reçu docteur en médecine, à l'âge de vingt-trois ans, il n'en continua pas moins de cultiver les mathématiques avec beaucoup d'ardeur. Il fut nommé, en 1686, intendant général des eaux du Bolognèse; charge très importante, à raison de la grande quantité de rivières et de canaux qui coupent ce pays dans tous les sens, et qui y causeraient de fréquents ravages, s'ils n'étaient surveillés avec soin. Guglielmini se livra dès-lors entièrement à des fonctions dont il appréciait l'étendue; et il s'en acquitta de manière à se concilier l'estime générale. Un différend qui s'éleva, en 1693, entre les villes de Bologne et de Ferrare, au sujet du cours du Réno, le fit connaître des cardinaux Dada et Barberini, chargés de régler cette affaire, et qui le prièrent de s'occuper de différents projets. Depuis 1690, il joignit à la place de surintendant des eaux, celle de premier professeur de mathématiques; et l'on créa pour lui, en 1694, une chaire d'hydrométrie. Ce nom, dit Fontenelle, était aussi nouveau que la place; et l'un et l'autre rappelleront toujours la mémoire de celui qui en a rendu l'établissement nécessaire. Il accepta cependant, en 1698, la chaire de mathématiques, à Padoue; mais il conserva toujours le titre et les appointements de professeur, à l'université de Bologne. Comme il n'avait jamais abandonné l'étude des mathématiques, il continuait de même à étudier la médecine dans ses loisirs; et, en 1702, il sollicita la chaire de cette science, vacante par la démission de Pompeo Sacchi: l'ayant obtenue sans difficulté, il prouva bientôt par différents ouvrages, qu'il était un digne élève de Malpighi. « Sa méthode d'enseigner, dit Eloy » (*Dictionnaire de Médecine*), avait » tant d'ordre et de précision; elle » était relevée par tant de bonnes » choses, dites avec tant de force et » de grâce, qu'il eut la gloire de » former presque autant de grands » maîtres que de disciples. » Une santé robuste semblait permettre à Guglielmini de se livrer à l'étude avec toute l'ardeur imaginable. Cependant une application excessive altéra ses facultés intellectuelles; et, dans le courant de 1709, il éprouva des vertiges et des convulsions qui l'obligèrent de suspendre ses cours: mais il négligea ces avertissements, et continua de lire et de méditer dans son lit. Il mourut subitement, d'une hémorrhagie, le 12 juillet 1710, âgé de cinquante-quatre ans, et fut inhumé à Padoue, dans l'église St.-Antoine, où l'abbé Felix Viali, professeur de botanique, son ami, lui fit élever un monument de marbre blanc. Le caractère de Guglielmini était très doux:

mais il avait l'abord repoussant; et c'était avec peine qu'il répondait aux questions qu'on lui adressait, n'aimant pas à être détourné de ses méditations habituelles. Il était membre des académies royales des sciences de Paris, de Londres et de Berlin, et de la société des Curieux de la nature. Son Éloge par Fontenelle est très intéressant. On a de lui : I. Des *Thèses*, dans lesquelles il soutient contre Cavina, l'opinion de Montanari, son professeur de mathématiques, touchant un météore lumineux observé en Italie, en 1676. Il y eut, dit Fontenelle, assez d'écrits et d'assez gros, sur une matière qui, au fond, ne le méritait pas. Deux ou trois pages auraient suffi pour la vérité; les passions firent des livres. II. *De Cometarum naturâ et ortu dissertatio epistolica*, Bologne, 1681, in-4°. Il y discute, par complaisance pour son maître, l'hypothèse insoutenable de la formation des comètes par les mouvements opposés des tourbillons de deux planètes. III. *Aquarum fluentium mensura nova et inquisita*, Bologne, 1690-91, 2 parties, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il traite savamment de tout ce qui a rapport à l'écoulement des eaux, fut attaqué par Papin, dans les *Acta Lipsensia*. Guglielmini lui répondit par, *Epistolæ duæ hydrostaticæ*, Bologne, 1692, in-4°. La première lettre est adressée à Leibnitz, qu'il établit juge de la discussion, et la seconde, à Magliabecchi; celle-ci contient la réfutation de quelques erreurs de Papin, sur les siphons. IV. *Della natura de' fiumi trattato fisico matematico*, Bologne, 1697, in-4°.; traduit en latin par Fiot; nouvelle édition, contenant le texte et la traduction, et avec une préface et des additions d'Eustache Manfredi, ibid., 1739, in-4°. C'est par erreur que plusieurs biographes ont dit que la seconde partie de cet ouvrage était restée en manuscrit; elle n'a jamais existé. Ce traité, dit Montucla, rempli d'une multitude de vues nouvelles, non moins ingénieuses qu'utiles, est digne d'être médité par tous ceux qui s'occupent de cette partie de l'hydraulique. V. *De salibus dissertatio epistolaris physico-medico-mechanica*, Venise, 1705, in-8°. VI. *Exercitatio de idearum vitiis, correctione et usu ad statuendam et inquirendam morborum naturam*, Padoue, 1707, in-8°. VII. *De principio sulphureo*, Venise, 1710, in-8°. Les ouvrages de Guglielmini ont été publiés par J. B. Morgagni, précédés de la vie de l'auteur, Genève, 1719 ou 1740, 2 vol. in-4°. On peut consulter, pour plus de détails, outre cette *Vie* par Morgagni et l'*Éloge* de Fontenelle, les *Mémoires* de Niceron, tom. I et X, et le *Dictionnaire* de Chauffepié. W—s.

GUI, duc de Spolète, est nommé pour la première fois dans l'histoire en 843. En même temps on apprend que ce prince était d'origine française, et beau-frère de Siconolfe, prince de Salerne. Gui feignit de se rendre médiateur entre Siconolfe et Radelgise, prince de Bénévent; mais il les trompa tous deux, après en avoir tiré beaucoup d'argent. Gui Ier. eut deux fils, dont l'aîné, Lambert, fut duc de Spolète, et le second, Gui, duc de Camerino. Après la mort de Lambert et d'un Gui II, qui vivait en 840, mais qui probablement ne régna pas long-temps, le duc de Camerino parvint au duché de Spolète, sous le nom de Gui III. S. S—i.

GUI, empereur d'Occident, régna de 889 à 894. Après avoir succédé à son père, son frère et son neveu dans les duchés de Spolète et de Came-

rino en 880, sous le nom de Gui III, ce prince, dont les états confinaient avec ceux de l'Eglise romaine, exerça souvent des brigandages dans le duché de Rome : aussi le pape Jean VIII réclama-t-il plusieurs fois contre lui, surtout en 882, les secours des empereurs français. Le pape Marin II porta contre Gui le même genre de plaintes; et Charles-le-Gros mit en effet, en 883, le duc de Spolète au ban de l'empire. Bérenger, duc de Frioul, fut chargé de le poursuivre; et dès-lors commença entre ces deux princes une rivalité qui ensanglanta bientôt l'Italie. Gui rentra cependant, dès l'année suivante, dans les bonnes grâces de l'empereur. Le pape Etienne V lui fut aussi favorable que ses deux prédécesseurs lui avaient été contraires : il l'adopta pour fils en 886; et ayant, par son aide, vaincu les Sarrasins établis au Garigliano, il lui permit en retour de s'emparer des principautés de Capoue et de Bénévent. Mais la mort de Charles-le-Gros, en 888, ouvrit une plus vaste carrière à l'ambition de Gui. Il était de la famille carlovingienne, quoiqu'on ne puisse pas découvrir par quel lien il lui appartenait. Foulques, archevêque de Reims, était son parent. Gui se rendit en France dans l'espérance d'obtenir la couronne du royaume. Mais après une vaine tentative sur la Lorraine, il revint en Italie pour disputer le trône à Bérenger, duc de Frioul, qui venait d'y être nommé roi. Deux grandes batailles furent livrées entre les princes rivaux; l'une près de Brescia, l'autre près de Plaisance. Gui, vaincu dans la première, sortit vainqueur de la seconde : alors il rassembla une diète d'évêques italiens à Pavie, et fut couronné par eux en 889. Le pape Etienne V, son père adoptif, lui donna ensuite à Rome la couronne impériale le 21 février 891. Bérenger, trop faible désormais pour résister seul au pouvoir de Gui, eut recours au roi de Germanie, Arnoul, qui vint en effet en 893 assiéger dans Pavie le nouvel empereur. Contraint de se retirer devant ses armes victorieuses, Gui mourut d'un coup de sang, le 12 décembre 894, sur les bords du Taro, où il s'était fortifié. Son fils Lambert, qu'il avait associé à l'empire en 891, lui succéda. S. S—I.

GUI, duc de Toscane, fils et successeur d'Adalbert II, régna de 917 à 928. Il succéda probablement à son père, d'après la concession de Bérenger Ier. Cependant ce même monarque le fit arrêter deux ans plus tard avec sa mère Berthe, et le retint quelque temps prisonnier dans la forteresse de Mantoue. Il voulait qu'on lui livrât ainsi les villes fortes de Toscane; mais il relâcha son prisonnier sans avoir pu lui rien extorquer. Après la mort de Bérenger, Gui seconda Hugues son frère utérin dans ses tentatives pour être élu roi d'Italie. Hugues y réussit en 925. En même temps, pour augmenter son influence dans le midi de l'Italie, Gui épousa, la même année, la fameuse Marozia, qui gouvernait alors Rome avec un pouvoir absolu; et comme le pape Jean X, qui avait manifesté en plus d'une occasion ses talents et son énergie, ne voulait pas se soumettre au pouvoir usurpé de Marozia, Gui, de concert avec elle, en 928, entra un jour dans le palais de Latran avec une troupe d'assassins : il y surprit le pape, qu'il précipita dans une obscure prison; il fit tuer sous ses yeux son frère Pierre, et vers le même temps, à ce qu'on assure, il fit étouffer Jean lui-même sous des coussins. Mais Gui ne jouit pas

long-temps des fruits de ce sacrilége ; il mourut peu après, et Lambert son frère lui succéda. S. S—I.

GUI DE LUSIGNAN, d'une des plus anciennes maisons du Poitou, mais chevalier sans renommée et sans gloire personnelle (1), avait obtenu la main de Sybille, veuve du marquis de Montferrat, fille d'Amauri, roi de Jérusalem. Baudouin IV, son beau-frère, étant malade, lui confia le commandement de l'armée chrétienne, destinée à combattre Saladin. Il ne sut profiter ni de l'ardeur des soldats, ni de l'avantage de sa position, pour vaincre ou du moins pour affaiblir un ennemi aussi redoutable. Son incapacité lui enleva l'estime de ses officiers; son orgueil acheva de les révolter, et ils se réunirent pour porter des plaintes à Baudouin. Le roi accueillit les réclamations de serviteurs dont il connaissait le dévouement, ôta le commandement à Gui, et résolut de faire annuler son mariage. Gui, cité devant le patriarche de Jérusalem, ne comparut point: alors Baudouin, quoique aveugle, se rendit devant la ville d'Ascalon où demeurait Gui ; mais il ne put s'en faire ouvrir les portes, et, indigné de cet outrage, il jura de s'en venger. De son côté, l'orgueilleux Gui crut n'avoir plus de ménagements à garder avec son beau-frère, et prit les armes pour sa défense, en cas d'attaque. Baudouin, en mourant (1186), désigna, pour son successeur, le fils de Sybille et du marquis de Montferrat, et nomma Raimond, comte de Tripoli, régent du royaume, pendant la minorité de l'enfant. Ce choix occasionna de nouvelles dissensions entre Raimond et Sybille, qui projetait de transporter la couronne sur la tête de son époux. Le jeune Baudouin V mourut subitement : tous ceux qui paraissaient se disputer le trône chancelant de Jérusalem, furent accusés de sa mort ; et sa mère elle-même ne fut point à l'abri de cet odieux soupçon. Sybille annonce alors l'intention de se séparer de Gui, et de choisir pour époux le guerrier le plus capable de défendre le royaume ; elle se rend à l'église du St.-Sépulcre, entourée de ses principaux officiers. Le patriarche Héraclius prononce le divorce, et lui remet le sceptre, en l'invitant à ne le confier qu'au plus digne. Elle prend la couronne des mains du patriarche, et la place sur la tête de Gui, à genoux devant elle : ses partisans applaudissent ; mais les amis de Raimond se retirent indignés d'avoir été trompés dans leur attente. Gui, loin de chercher à les apaiser, fit des préparatifs pour assiéger Raimond dans Tibériade, lieu de sa résidence. Le comte de Tripoli, au désespoir, implora le secours de Saladin ; et l'armée des Sarrasins tailla en pièces les chevaliers du Temple, qui voulurent s'opposer à son entrée dans la Galilée. Ce fatal événement détermina Raimond à oublier son trop juste ressentiment ; il vint trouver Gui dans Jérusalem, l'embrassa devant tout le peuple, et jura de combattre sous ses ordres les ennemis du nom chrétien. Cinquante mille hommes, campés dans la plaine de Séphori, étaient leur unique espoir. Gui, contre l'avis de Raimond, les fit marcher à la rencontre de Saladin, qui s'était emparé de Tibériade. Les deux armées débouchèrent en même temps dans la plaine de Baltouf : le lendemain (4 juillet 1187), elles en vinrent aux mains ; et la victoire, disputée pendant deux jours

(1) C'est ainsi que M. Michaud fait connaître d'un seul trait le dernier roi de Jérusalem. Voyez son *Histoire des Croisades*, liv. VII et VIII.

avec une ardeur égale, se déclara enfin pour les Sarrasins. Gui, fait prisonnier avec son frère et un grand nombre de chevaliers, fut reçu par Saladin dans une tente, au milieu de son camp, où il lui offrit des rafraîchissements. Il continua de le traiter avec bonté, tout le temps qu'il le retint à sa suite; mais enfin, devenu maître de presque toute la Palestine, il lui rendit la liberté, sous la condition que Gui renoncerait au titre de roi de Jérusalem. Celui-ci, se croyant dégagé d'un serment que lui avait arraché la violence, tenta vainement, aidé de quelques sujets fidèles, de faire reconnaître son autorité dans les villes qui n'avaient point encore subi le joug des Sarrasins; et résolu de regagner l'estime de ses peuples par quelques traits de valeur, il vint assiéger Ptolémaïs. Durant ce siége, la mort de Sybille donna lieu à de nouvelles contestations, au sujet du vain titre de roi de Jérusalem. Gui obtint de le conserver pendant sa vie; mais, bientôt après, il en fit cession à Richard, roi d'Angleterre, contre la souveraineté de l'île de Cypre, qu'il fut obligé de racheter encore des Templiers, à qui Richard l'avait déjà vendue. Ce faible prince mourut en 1194, et transmit, à son frère Amauri, cette île que leurs descendants ont possédée jusqu'en 1473. W—s.

GUI DE LUSIGNAN, roi d'Arménie, nommé par les Arméniens Kovidon, Kirdon, Gidon ou Gid, était fils d'Amauri comte de Tyr et de Sidon, frère de Henri II, roi de Cypre, et de Zaploun, Zabil ou Isabelle, fille de Léon III, roi de la petite Arménie. Amauri avait eu trois fils de ce mariage, et Gui était le dernier. Son père ayant été assassiné en 1310, lorsqu'il s'était emparé du pouvoir souverain en Cypre, et qu'il avait envoyé prisonnier en Arménie son frère Henri, les grands du royaume firent redemander leur roi à Oschin, qui régnait dans la petite Arménie, et lui renvoyèrent en échange sa sœur, veuve d'Amauri, et ses trois enfants. Elevé à la cour du roi d'Arménie, Gui adopta entièrement les mœurs de la nation au milieu de laquelle il se trouvait, et les conserva toute sa vie, même au milieu des peuples étrangers chez lesquels la fortune le conduisit: il acquit bientôt parmi les Arméniens une grande réputation, à cause de son courage et de ses talents militaires. En 1320, le roi Oschin mourut, ne laissant pour héritier que Léon V, jeune enfant âgé de dix ou douze ans. Il en confia la tutelle à sa femme Jeanne, fille de Philippe de Sicile, prince de Tarente, et à Oschin, prince de Gorhigos, son parent. Celui-ci fit, après la mort du roi, couronner en grande pompe, à Sis, le jeune Léon; et, comme il était veuf, il épousa Jeanne, veuve du dernier roi. Oschin donna aussi la charge de connétable à son frère Constantin, et se trouva à-peu-près le seul maître du royaume. Les princes latins, parents des rois d'Arménie, qui étaient fixés en grand nombre dans leurs états, furent très mécontents de se voir ainsi éloignés du gouvernement. Zaploun, veuve du comte de Tyr, et ses fils, se révoltèrent, et entraînèrent la plus grande partie de leurs parents dans leur rebellion. Oschin, pour les soumettre, se mit alors à la tête des troupes du royaume: Zaploun, assiégée dans un château qu'elle possédait, fut prise avec son fils aîné Henri. Oschin les emmena à Sis, où il les retint prisonniers, et où ils moururent peu après. Les deux autres fils de Zaploun, Jean et Gui, s'enfuirent en Cypre auprès du roi Henri II, leur oncle. Ce prince, ennemi du

régent Oschin, voulut d'abord embrasser la querelle de ses neveux; mais, effrayé de la puissance de son adversaire, il abandonna ses projets, et fit même la paix avec lui, par la médiation du pape Jean XXII. Après avoir passé plusieurs années en Cypre, il alla, en 1326, à Constantinople, où il était appelé par sa tante l'impératrice Marie, veuve de Michel Paléologue, fils d'Andronic-le-Vieux. L'empereur Andronic III, surnommé le Jeune, qui aimait beaucoup le jeune Gui de Lusignan, monta sur le trône en 1332, et lui fit épouser la fille d'un des principaux seigneurs de sa cour, cousine de Jean Cantacuzène qui occupa depuis le trône de Constantinople. Gui de Lusignan n'eut point d'enfants de cette femme, qui mourut peu de temps après son mariage : il se remaria alors à la fille d'un certain Sergianus, qui tenait un rang distingué à la cour de Constantinople. L'empereur lui confia le gouvernement de la ville de Phères dans l'Achaïe, et de toutes les autres petites villes jusqu'à Christopolis : Gui rendit de grands services à son cousin, avec un corps d'aventuriers arméniens que son courage avait attirés sous ses drapeaux. En 1341, Andronic mourut, et son fils Jean, âgé à peine de dix ans, fut proclamé; on lui donna pour tuteur Jean Cantacuzène, qui, de sa propre autorité, s'associa lui-même à l'empire, et se fit couronner par le patriarche. Gui de Lusignan ne voulut pas reconnaître cette usurpation, et renvoya avec mépris les ambassadeurs de Cantacuzène, qui s'était flatté de le faire entrer dans son parti, au préjudice des droits du jeune empereur. Il attaqua ensuite les partisans de l'usurpateur, et les dépouilla de leurs biens. Cantacuzène étant venu, en 1343, assiéger Thessalonique, qui ne voulait pas se soumettre à son autorité, Gui de Lusignan accourut avec ses troupes au secours des habitants, attaqua son ennemi avec des forces supérieures, le vainquit partout où il le rencontra, et revint à Phères chargé d'un riche butin. Pendant que Gui était occupé à combattre dans la Grèce contre Cantacuzène, la postérité masculine des rois de la petite Arménie s'était éteinte. En 1342, les grands du pays avaient décerné la couronne au prince Jean de Lusignan, frère de Gui, parent du dernier roi Léon V. En montant sur le trône, Jean prit le nom de Constantin III : mais il montra tant de lâcheté et de faiblesse, que les Arméniens indignés le détrônèrent et le massacrèrent en 1343, après un règne d'un an. Vers la même époque, Cantacuzène, soutenu par les troupes du roi de Servie, voulut s'emparer de Phères pendant l'absence de Gui, qui avait fait une expédition contre Gynecocastin : Cantacuzène ne réussit point dans son entreprise; Gui rentra dans Phères, et l'ennemi fut repoussé honteusement. Gui alla ensuite passer quelque temps à Constantinople, auprès de l'empereur Jean : c'est là qu'il reçut la nouvelle que les Arméniens l'avaient choisi pour roi. La renommée de ses exploits et de la gloire dont il s'était couvert dans la Grèce, fit croire aux princes arméniens qu'il était le seul prince capable de les défendre contre les attaques des infidèles. Le sulthan d'Égypte ayant appris que Gui de Lusignan était roi d'Arménie, et avait pris possession de ses états, fit une invasion subite dans la Cilicie, qu'il trouva sans défense, et qu'il ravagea cruellement. Gui, sans armée et sans moyen de résister, fut obligé de se renfermer dans une forteresse : il envoya une ambassade au pape Clément VI, pour en obtenir du se-

cours. Le pontife écrivit au roi de France Philippe VI, et au roi d'Angleterre Édouard III : ces deux princes, qui étaient alors en guerre, donnèrent de grandes promesses, et ne fournirent aucun secours. En 1344, le royaume d'Arménie fut encore ravagé par les infidèles, qui n'éprouvèrent aucune résistance, parce que les princes arméniens étaient divisés entre eux, et n'étaient point d'accord avec leur roi, qui n'avait pas justifié toutes leurs espérances, et les mécontentait beaucoup par la prédilection qu'il montrait pour ses parents d'origine latine établis en Arménie. Dans le même temps, Gui envoya au pape une nouvelle ambassade, composée de l'archevêque de Trébisonde, d'un frère mineur appelé Daniel, et du prince Grégoire fils de Sarkir, pour lui demander des secours, dans le dessein où il était de soumettre son royaume à l'Église romaine, et d'y rétablir la pureté de la foi. Le pape lui répondit en l'encourageant dans son projet, lui envoya des évêques pour l'aider, et lui promit le secours de mille cavaliers ; mais, lorsque cette réponse arriva en Cilicie, le roi était déjà mort : les princes arméniens, instruits de ses projets, s'étaient révoltés contre lui, et l'avaient massacré comme son frère, en l'an 1345, après un règne d'environ deux ans ; ils choisirent pour le remplacer, Constantin IV, parent de Gui, et fils d'un certain Baudouin, qui portait le titre de maréchal du royaume d'Arménie. Gui de Lusignan n'avait eu de son mariage avec la fille de Sergianus, qu'une fille mariée à Manuel fils de Jean Cantacuzène, qui devint par la suite empereur. S. M—n.

GUI d'AREZZO. *Voy.* Guido.

GUI de CRÈME, anti-pape. *Voy.* Alexandre III, et Pascal III.

GUI de DOUCIÉ, et non pas *Gui d'Ouciu*, comme le nomment plusieurs biographes, poète français, naquit, au commencement du XIVe. siècle, dans le comté de Bourgogne, et embrassa la vie religieuse au couvent des Dominicains de Poligni. C'est à ces circonstances que se réduit tout ce qu'on sait de positif à son égard ; mais il est certain qu'il vivait encore après l'an 1336, date d'une traduction du traité de Boëce *De la consolation de la philosophie*, dont il est regardé, généralement, comme l'auteur. La copie sur vélin qu'on en conserve à la bibliothèque du Roi, finit par ces quatre vers :

> Fut cil romans à Pouloignie,
> Dont li frère est peu éloignie
> Qui le roman en rime a mis,
> Dieu gart au frère ses amis !

ce qui signifie : Ce roman (poème) a été composé à Poligni, dont le frère (l'auteur) est peu éloigné ; Dieu lui conserve ses amis ! Les PP. Quétif et Échard (*Bibl. prædicator.*) ont commis une méprise, bien singulière de la part de deux hommes aussi instruits, en prenant *Pouloignie* pour la Pologne, et en faisant ainsi Polonais un écrivain qui avait employé un dialecte alors inusité hors de France. Les mêmes biographes, en réunissant les lettres initiales des vers qui composent le prologue de ce poème, ont trouvé les mots *Frère Gad de Ouciu*. Prosper Marchand, qui a relevé l'erreur qu'ils avaient commise sur la patrie de ce traducteur (*Dictionn. critiq.*, art. Gad d'Ouçiu), témoigne quelque doute sur l'attention avec laquelle ils ont lu ce prologue, et regrettent qu'ils ne l'aient pas traduit en entier, afin de mettre le lecteur à même de juger de son exactitude. En effet, il n'y a pas d'autre exemple de l'emploi du prénom Gad, en France ; et le mot d'Ouciu n'offre aucun sens, au lieu qu'en

lisant Doucié, comme on le propose, le changement d'une seule lettre donne le nom d'un village (1) peu éloigné de Poligni, et qui est, incontestablement, la patrie de ce poète. On a attribué à frère Regnault de Louans une autre traduction du *Traité* de B èce ; mais Prosper Marchand démontre que ce religieux n'a été qu'un des copistes employés par Gui, à la transcription de la sienne. Il est probable que Gui Doucié est encore l'auteur d'un poème, en vers de huit syllabes, cité par Gollut (*Mémoires de la républ. séquanoise*), qui l'attribue à un frère Jacopin, désigné ailleurs par le nom du moine de Poligni. Ce poème roule sur les guerres auxquelles donnèrent lieu, en 1336, les prétentions de Marguerite de France, et d'Isabelle épouse de Guigue, dauphin du Viennois. Gollut a inséré dans ses *Mémoires* (pag. 493 et 498) deux fragments de ce poème; mais on n'en connaît pas de copie.

W—s.

GUI DE RAVENNE (*Guido Ravennas*), prêtre et auteur du IXe. siècle, avait écrit une histoire des papes et une histoire de la guerre des Goths. Il avait aussi donné une description des villes d'Italie; et c'est principalement par ce motif que Beretti, dans sa description de l'Italie du moyen âge insérée au tome X de la collection des historiens d'Italie par Muratori, a prétendu démontrer que Gui de Ravenne était l'auteur du traité de *Cosmographie* (2) vulgairement connu sous le titre de la *Géographie de l'anonyme de Ravenne*. Cette opinion a été adoptée par Wesseling, par Fabricius et par d'autres auteurs; mais elle a été combattue, et, suivant nous, très victorieusement, par M. Astruc, dans un excellent Mémoire *sur le nom et les ouvrages du Géographe de Ravenne*, inséré dans les *Mémoires pour l'histoire naturelle de la province de Languedoc* (ch. XII, pag. 148), où l'on ne s'attendrait guère à le rencontrer. M. Astruc allègue, entre autres raisons, que les cinq ou six passages de Gui de Ravenne, qui nous sont connus, et que l'on trouve dans Gerlatius, auteur du XVe. siècle, sont purement et correctement écrits, et qu'on ne pourrait citer, dans tout l'ouvrage de l'anonyme, six lignes de suite sans solécisme et sans barbarisme. En outre, de quatre ou cinq passages sur différentes villes de la Iapygie, que nous a conservés Gerlatius, aucun ne se trouve dans la Géographie anonyme de Ravenne; les noms mêmes des villes dont il est question dans deux ou trois de ces passages n'existent point dans l'anonyme: aussi Beretti, forcé d'avouer que la géographie de l'anonyme de Ravenne ne saurait être l'ouvrage même de Gui, se réduit à soutenir que c'en est l'abrégé; mais Astruc démontre que cette supposition est, non seulement dénuée de preuve, mais exposée à de grandes difficultés. Il serait au reste intéressant de découvrir l'ouvrage de Gui de Ravenne: il y a tout lieu de croire qu'il existe dans une des bibliothèques d'Italie. Il est difficile de penser qu'un ouvrage qui était entre les mains de Fl. Biondo en 1450, dont Gerlatius a donné des extraits en 1500, et que Barrius semble avoir consulté en 1570, soit définitivement perdu. Quant à ce qui concerne l'ouvrage intitulé : *Anonymi Ravennatis de Geographiâ libri*

(1) Doucié ou Doucier, succursale à quatre lieues à l'est de Lons-le-Saunier.

(2) C'est le P. Porcheron qui a donné à cet ouvrage le titre de *Géographie* et Gronovius l'a suivi, mais au liv. IV, §. 41, l'auteur dit : *Idiota ego hujus Cosmographiæ expositor.*

quinque, voyez l'article PORCHERON (Placide), qui en a donné la première édition. W—R.

GUI DE SIENNE. *Voy.* GUIDO.

GUI-PAPE, en latin *Guido-Papæ*, jurisconsulte du XVe. siècle, naquit à St.-Symphorien-d'Ozon, près de Lyon. Son oncle, official de cette dernière ville, prit soin de son éducation; et l'on sait, par un passage de ses *Décisions*, que Gui faisait ses humanités à Lyon en 1415, année où St.-Vincent-Ferrier y prêcha. Il se rendit ensuite en Italie, suivant l'usage de ce temps-là; et après avoir terminé son cours de droit à Pavie, avec beaucoup de distinction, il y reçut le bonnet doctoral en 1430. A son retour, il s'arrêta quelque temps à Turin, pour entendre les professeurs de cette université, et il y fit plusieurs leçons qui furent très applaudies. Sa mère et son oncle étant morts à peu de mois l'un de l'autre, il prit le parti de quitter Lyon, où il commençait à être connu d'une manière avantageuse, pour aller à Grenoble, sur l'invitation d'Étienne Guillon, membre du conseil delphinal, son ancien ami, qui lui offrait sa fille en mariage. Cette union était séduisante sous le rapport de la fortune: mais l'humeur acariâtre de la femme de Gui, et la mauvaise conduite de son beau-père, lui causèrent, dans la suite, beaucoup de chagrin. Il fut obligé aussi de soutenir un procès pour une terre qu'il avait acquise de Lancelot, bâtard de la maison de Poitiers; et ce ne fut pas sans peine qu'il en conserva la possession. Il fut admis, en 1440, dans le conseil delphinal, dont Guillon était devenu le président; et le Dauphin (depuis Louis XI) le chargea de différentes commissions, dont il sut s'acquitter avec autant de prudence que d'habileté. Les services qu'il avait rendus à ce prince, le sauvèrent de la ruine de Guillon, qui fut dépouillé de ses emplois, pour malversations; et le Dauphin voulant même indemniser Gui des pertes qu'il pouvait avoir éprouvées, ajouta à sa charge celle de maître des requêtes de son hôtel. Lors de l'érection du conseil delphinal en parlement, Gui-Pape y conserva le titre de conseiller. Il fut envoyé, en 1456, près de Charles VII, à Angers, pour détourner ce prince de faire entrer des troupes dans le Dauphiné: mais, malgré toute son éloquence, il ne put y réussir; et, connaissant l'humeur du Dauphin, qui n'estimait les services que par le succès, il crut devoir se réfugier en Suisse, pour y attendre l'issue de l'événement. Louis XI, parvenu au trône, cassa le président de son parlement du Dauphiné, parce qu'il s'était soumis, sans résistance, aux ordres de son père: dès lors Gui, craignant son renvoi, n'assista plus que rarement aux assemblées de la cour. Vers ce temps-là, il perdit son épouse, avec laquelle il n'avait été rien moins qu'heureux, et qui lui enleva, par son testament, jusqu'à l'usufruit de ses biens. Mais il se remaria peu après, et trouva, dans sa seconde femme, des qualités qui le dédommagèrent de son peu de fortune. Tranquille dans son intérieur, il s'occupa de mettre en ordre les notes qu'il avait recueillies; ce travail et son cabinet partagèrent les dernières années de sa vie. Il mourut à Grenoble vers 1476, et fut inhumé dans l'église des Dominicains à côté de son père. Quelques auteurs reculent sa mort, mais sans preuve, jusqu'en 1485 et même 1487. Dumoulin et Tiraqueau ont parlé de lui avec de grands éloges. Taisand dit qu'il sera toujours recommandable et distingué parmi les ju-

risconsultes, parce qu'il a réuni la théorie à la pratique, chose si nécessaire. On a de lui : I. *Decisiones Gratianopolitanæ*, Grenoble, 1490. Cette édition, qui est la première, n'a pas été connue de Camus (*Lettres sur la profession d'avocat*) : mais il en cite un grand nombre d'autres, toutes imprimées à Lyon, in-4°. ou in-fol.; et il ajoute qu'on ne recherche que celles où l'on trouve les annotations de Ferrière. Les *Décisions* de Gui-Pape ont été traduites en français par Chorier, qui y a ajouté des remarques, et les a fait précéder d'une *Vie* de l'auteur, très étendue, Lyon, 1602, in-4°.; et avec de nouvelles additions, Grenoble, 1769, in-4°. II. *Commentaria super statuta delphinalia*, 1496, in-fol. III. *Consilia*, Francfort, 1574, in-fol. Dumoulin n'en fait pas autant de cas que de ses Décisions. IV. *Lectura et Commentarii in Infortiatum*. V. *Lectura super IV et VI libros Codicis*, Francfort, 1576, in-fol. Ces deux ouvrages sont accompagnés de *Notes* de Jean Thierry. VI. *Tractatus singulares et in praxi frequentissimi cum additionibus Joannis Thierii*, ibid., 1576, in fol. Les onze traités rassemblés dans ce volume, ont été insérés dans les *Tractatus juris*, ainsi que quelques autres opuscules de Gui-Pape. On peut consulter, pour plus de détails, outre sa *Vie* par Chorier, les *Mémoires* de Niceron, tom. XXXVI; le *Dictionnaire* de Chauffepié, au mot *Pape*; les *Lyonnais dignes de mémoire*, tom. 1er.; la *Bibliothèque du Dauphiné*, et les *Vies des jurisconsultes*, par Taisand. W—s.

GUI. *Voy.* Guido et Guy.

GUIARD. *Voy.* Guyard.

GUIB (Jean-Fréd.) *Voy.* Gibbs.

GUIBAL (Barthélemi), né à Nîmes, vint en Lorraine avec M. Dumont, premier sculpteur du duc Léopold. Après la mort de cet artiste, il fut choisi pour le remplacer. Le roi Stanislas le conserva en la même qualité, et avec celle de son second architecte breveté. Honoré des bontés particulières de ce souverain, et chargé, par lui, d'exécuter un grand nombre d'ouvrages en marbre, bronze, etc., Barthélemi Guibal mourut, le 24 mars 1757, âgé de cinquante-huit ans, après avoir mis la dernière main à la statue de Louis XV, érigée sur la place royale de Nanci. L—p—e.

GUIBAL (Nicolas), fils du précédent, naquit à Lunéville le 29 novembre 1725. Il quitta ses études pour la sculpture, et celle-ci pour la peinture. Il travailla d'abord à Nanci, chez Claude Charles, élève de Carle Maratte. Il vint ensuite à Paris, où il eut des succès, puis à Stuttgard, d'où le duc de Würtemberg le fit partir pour Rome, en le chargeant d'y composer quatre tableaux. Il se lia intimement dans cette ville avec Mengs. Après y avoir passé quatre années, il revint en Allemagne, et fut nommé premier peintre de la cour de Stuttgard, où il fit quinze plafonds au nouveau château; il était employé, en même temps, comme architecte, professeur des arts du dessin et directeur de la galerie de tableaux. Quoique fort occupé par le duc son bienfaiteur, il travailla aussi pour l'électeur Palatin, et pour les villes de Soleure, Manheim, etc. Il mourut à Stuttgard, le 3 novembre 1784. Outre ses tableaux d'histoire et de paysage, tant à l'huile qu'à fresque, on a de lui : I. *Éloge historique de M. Mengs*, 1781, in 8°. de 65 pages, retouché par M. L. T. Hérissant, et reproduit, en 1782, dans les *OEuvres* de Mengs, traduites par Doray de Longrais (*Voy.* Mengs). II. *Éloge du Poussin*,

couronné à l'académie de Rouen, Paris, 1783, in-8°. L—P—E.

GUIBAUD (Eustache), de la congrégation de l'Oratoire, né à Hières le 20 septembre 1711, était, par sa mère, petit-cousin de Massillon. Il fit ses études au collége de Tournon, chez les jésuites, avec tant de succès, que les RR. PP. voulaient le faire entrer dans leur société. La mère du jeune Guibaud consulta sur ce projet un de ses parents, qui l'en détourna. « Quoi! jésuite? » s'écria-t-il en frémissant, « j'aimerais mieux » voir mon neveu noyé. » Ce fut à l'Oratoire que Guibaud se présenta. Les colléges de Pézenas, Condom, Marseille, Soissons et Lyon, furent le théâtre de ses travaux, comme professeur des humanités et de philosophie, ou comme préfet des classes. Sa santé le contraignit de quitter, en 1786, ces dernières fonctions, qu'il remplissait à Lyon. En 1788, après la mort de M. de Montazet, le nouvel archevêque, M. de Marbeuf, envoya, pour prendre possession de son diocèse, un agent trop ardent, qui, souvent, n'écouta que sa prévention ou sa passion. On lui avait dénoncé le P. Guibaud comme janséniste: c'en fut assez pour exiger que ce vieillard, attaqué alors d'une grave infirmité, sortît du diocèse. On ne put obtenir seulement de différer son départ. Le P. Guibaud, âgé de soixante-dix-sept ans, fut donc transporté sur un bateau avec un chirurgien, qui, dans le court trajet de Lyon à Tournon, fut obligé de le sonder douze fois. Il se retira dans la maison de repos de Marseille, et y resta jusqu'à sa clôture en 1792. Il retourna alors à Hières, chez son frère, et y mourut en 1794. Son savoir, sa douceur, sa modestie, lui avaient gagné la considération et l'affection de tous ceux qui l'approchaient. On a de lui: I. *Explication du Nouveau-Testament à l'usage principalement des colléges*, 1785, huit tomes, formant cinq volumes, petit in-8°. Cette explication consiste dans de courtes notes sur plusieurs versets de chaque chapitre. II. *Gémissements d'une ame pénitente*, in-18; ouvrage qui a eu beaucoup d'éditions: la troisième fut augmentée des *Maximes propres à conduire un pécheur à une véritable conversion*. Ce livre a été traduit en italien. III. *La Morale en action*, ou *Elite de faits mémorables et d'anecdotes instructives*, etc., *contenant le Manuel de la jeunesse française*, 1787, in-12. L'auteur le destinait à faire suite au volume publié sous le même titre (par M. Bérenger) en 1785, et souvent réimprimé. Nous ne connaissons pas de réimpression du volume du P. Guibaud, qui est divisé en trois ou même quatre parties, et dont le titre courant porte: *Recueil de faits mémorables*. M. Guibaud avait rédigé les *Heures du collége de Lyon*; il avait donné une édition du *Catéchisme de Naples*, en 3 vol. in-12: enfin il a été l'un des collaborateurs du *Dictionnaire historique* de l'abbé de Barral. (*V.* Barral, où par erreur on a écrit *Gaubil* au lieu de *Guibaud*.) Il y a fourni, entre autres, l'article de l'abbé de St.-Cyran. Il avait commencé, sur les *Psaumes*, un travail pareil à celui qu'il avait fait sur le *Nouveau-Testament*. A. B—T.

GUIBERT, anti-pape, était archevêque de Ravenne, et l'un des factieux qui conjurèrent avec Cencius le meurtre de Grégoire VII, la nuit de Noël, en 1075. Il avait précédemment soutenu le parti de l'anti-pape Cadaloüs, contre Alexandre II. Il aspirait lui-même à la thiare, qu'il obtint sous le nom de Clément III, par

la protection d'Henri IV, lorsque Grégoire fut assiégé dans le château Saint-Ange. Grégoire implora le secours des Normands contre Guibert, et voulut les faire marcher, à main armée, contre Ravenne, où il nomma d'avance un autre archevêque, qui cependant n'en prit pas possession. Grégoire, délivré par Robert Guiscard, n'en avait pas moins laissé Guibert maître d'une partie de la ville de Rome, que celui-ci, après y avoir couronné Henri empereur, occupa pendant le pontificat de Victor III, et dont il ne fut chassé que sous Urbain II. S'étant retiré à Ravenne, Guibert parvint à rentrer de nouveau dans Rome, toujours protégé par Henri. Il fut excommunié par Urbain, dans un concile tenu à Bénévent; et ce ne fut que sous le pontificat de Pascal II, en 1100, que Guibert, chassé de nouveau, et fuyant d'Albano à Città di Castello, mourut subitement, après 23 ans de révolte, 20 ans d'intrusion, et ayant trouvé le moyen de résister à trois papes légitimes. D—s.

GUIBERT, abbé de Sainte-Marie de Nogent-sous-Couci, ordre de St.-Benoît au diocèse de Laon, naquit, en 1053, à Clermont en Beauvaisis. Destiné à l'état ecclésiastique par ses parents, et déjà engagé dans la cléricature, il fut, malgré son bas-âge, pourvu d'un canonicat; mais il garda peu de temps ce bénéfice, qui lui avait été procuré par des voies que l'Église réprouve. Il prit l'habit de Saint-Benoît, dans l'abbaye de Flaix, autrement appelée de Saint-Germer, en 1064; il était au plus dans sa douzième année. Les lettres florissaient alors à Saint Germer; et Guibert y prit un tel goût pour l'étude, qu'il y consacrait tout son temps: heureux, si un sentiment de vaine gloire mêlé à ses succès n'en eût diminué le mérite! Il s'accuse d'avoir donné dans un autre écart: oubliant les devoirs de sa profession, il se laissa tellement séduire par les beautés répandues dans les écrits des poëtes profanes, qu'il fit de leurs fables dangereuses l'objet unique de son application. St.-Anselme, alors prieur du Bec, et qui venait souvent à St.-Germer, le rappela à des occupations plus dignes de lui. Il lui montra dans les saintes Écritures, des beautés bien supérieures à celles que Guibert admirait; et l'*Essai sur l'ouvrage des six jours* fut le premier fruit de ces excellents conseils. Dès ce moment, Guibert partagea tout son temps entre les exercices de la vie monastique et des études solides. Ses parents, qui tenaient dans le monde un rang considérable, auraient voulu le voir revêtu de quelque dignité analogue à sa naissance. Il se refusa à toute démarche; mais, lorsqu'il s'y attendait le moins, il fut élu abbé de Nogent, dont il ne connaissait point les religieux. Son élection date de 1104. Il gouverna, pendant 20 ans, ce monastère, avec une sagesse admirable, et mourut en 1124. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont nous indiquerons les suivants: I. *Trois livres de sa Vie;* elle est écrite dans le genre et à l'imitation des Confessions de St.-Augustin. Guibert ne s'y borne pas à ce qui lui est personnel; il y donne l'histoire de son abbaye, et un détail fort curieux d'événements tragiques arrivés à Laon de son temps(1). II. Un *Traité méthodique sur la manière de prêcher*. Le P. Alexandre l'a trouvé si bien fait, qu'il en con-

(1) Cette Vie, où l'auteur donne aussi des détails sur les causes de la retraite du fondateur des Chartreux, a été désignée par erreur sous le nom de *Vie de S. Bruno*, dans le sommaire de la vie de ce saint, traduite d'Alban-Butler par Godescard. (Voy. la *Notice des Pères et autres auteurs*, par M. Gence, à la suite de l'édition de Bourdaloue, Versailles, 1812.)

seille la lecture à tous ceux qui courent la carrière de la chaire. III. *Dix livres de Commentaires moraux sur la Genèse, à l'imitation de ceux de Saint-Grégoire.* Ils sont dédiés à Barthélemi, évêque de Laon, et sont pleins d'une instruction solide. IV. Des *Commentaires tropologiques sur Osée et Amos*, dédiés à Saint-Norbert, qui venait de fonder l'abbaye de Prémontré, voisine de Nogent. L'auteur le prie d'y ajouter ou d'en retrancher ce qu'il jugera convenable. V. Un traité des reliques des Saints, *De pignoribus Sanctorum*, composé à l'occasion d'une prétendue dent de Jésus-Christ, que montraient, parmi leurs reliques, les religieux de Saint-Médard de Soissons. Guibert prouve l'absurdité de cette prétention ; il s'élève contre les fausses reliques, les Saints inconnus, et les faux miracles. VI. Une *histoire de la première Croisade.* L'auteur assure n'y avoir rien avancé que sur le témoignage de personnes dignes de la plus grande confiance. Dom d'Achery, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a publié en 1651, Paris, un vol. in-fol., les ouvrages de Guibert, jusqu'alors inédits, à l'exception, néanmoins, de l'histoire de la première croisade, que Bongars, dès 1611, avait insérée dans sa collection. (*Voy.* BONGARS.) D'après le goût que Guibert avait pris pour la poésie, il est difficile de croire qu'il n'ait pas laissé quelque ouvrage en vers. Il n'est parvenu jusqu'à nous que ceux dont il a entremêlé son histoire de la *Croisade*, et une *Prose* de Saint-Germer qu'on chantait encore dans le diocèse de Beauvais il y a 30 ans. Ce célèbre abbé passe, à juste titre, pour un des savants les plus judicieux de son siècle. Nourri de la lecture des Livres saints, et de celle des saints Pères, il fut un des premiers à condamner cette insidieuse scolastique, source d'erreurs, qui, par ses questions frivoles, tendait à dénaturer la théologie. On ne peut lui contester beaucoup d'érudition, soit sacrée, soit profane ; et son ouvrage des *Reliques des Saints* prouve que, s'il a eu sa part de la crédulité de son temps, une critique sage et éclairée, art alors presque entièrement inconnu, ne lui était cependant pas étrangère. Mabillon dit que ses écrits sont pleins d'érudition, mais que le style en est dur et raboteux : *Multa scripsit eruditè, sed stylo scabroso ;* et ce jugement semble juste. L—Y.

GUIBERT (NICOLAS), médecin, né, vers 1547, à St.-Nicolas en Lorraine, fit ses études à l'université de Pérouse, et y reçut ses degrés ; il voyagea ensuite, pour acquérir de nouvelles connaissances, et s'arrêta enfin à Castel-Durante, où il commença à pratiquer son art avec succès. Quelque temps après, il fut présenté, quoique étranger, par le collége des médecins de Rome, pour la place de médecin en chef d'une des provinces de l'État ecclésiastique : il la quitta, au bout de deux années, pour s'attacher au cardinal d'Augsbourg, personnage infatué des rêves de l'alchimie. Guibert cultivait lui-même cette prétendue science avec beaucoup d'ardeur ; et son titre d'*Adepte* lui avait, dans ses voyages, procuré des ressources et la bienveillance de toutes les personnes qui poursuivaient alors la découverte de la pierre philosophale. Son nouveau patron avait déjà fait de grandes dépenses pour se rendre maître de ce précieux secret ; Guibert lui en conseilla d'autres, et l'engagea à faire traduire en latin les *OEuvres* de Paracelse : mais réfléchissant enfin sur la vanité de

cette science, il quitta son protecteur, et s'en revint dans sa patrie, plus pauvre qu'il n'en était parti. Il s'établit d'abord à Vaucouleurs; mais ses confrères jaloux de la supériorité qu'il annonçait, s'attachèrent à décrier sa pratique, et réussirent à l'éloigner. On croit qu'il chercha pour lors un asile en Allemagne : du moins il y fit imprimer, contre les alchimistes, un ouvrage, qui lui attira de fâcheux démêlés avec André Libavius. Celui-ci, à défaut de raisons, lui prodigua des injures ; mais Guibert outre-passa les bornes de la défense, en employant les amis qu'il avait à Rome, pour faire mettre à l'Index la réponse de son adversaire. Il mourut, vers 1620, dans un âge avancé, et probablement à Toul, dont l'évêque s'était déclaré son protecteur. D. Calmet (*Bibl. de Lorraine*) dit que les ouvrages de Guibert prouvent beaucoup d'esprit, mais autant de crédulité et de superstition. En voici les titres : I. *Assertio de murrhinis, sive de iis quæ murrhino nomine exprimuntur, adversùs quosdam de iis minùs rectè disserentes*, Francfort, 1597, in-8°. Il y réfute l'opinion de Baronius, qui prétend que la myrrhe des anciens n'est autre que le benjoin, et soutient, d'après Mathiole, que ces deux substances odorantes ne doivent point être confondues : il établit ensuite que les vases murrins n'étaient point faits de myrrhe ni de benjoin, mais de la pierre précieuse connue sous le nom de chalcédoine ; que le vin murrin était ainsi appelé du grec μύρον, et qu'on doit entendre par-là tout vin dans lequel on avait infusé des aromates. Jean-Fred. Christius a donné l'analyse de cet ouvrage dans sa *Dissertatio de murrhinis veterum* ; et il a été réimprimé à Rome, 1752, in-8°. fig. II. *Alchymia ratione et experientiâ, ità demùm viriliter impugnata et expugnata*, Strasbourg, 1603, in-12. C'est l'ouvrage que Libavius réfuta avec tant d'emportement. III. *De balsamo ejusque lacrymis, quod opobalsamum dicitur*, ibid., 1603, in-12. IV. *De interitu alchemiæ metallorum transmutatione tractatus aliquot ; accedit apologia in sophistam Libavium furentem calumniatorem*, Toul, 1614, in-8°. Dans un des traités qui composent ce recueil, il cite Barnaud comme l'auteur du livre *De tribus impostoribus* ; ouvrage qu'on sait n'avoir jamais existé que dans l'imagination de quelques écrivains. (*Voy.* MERCIER DE ST. LÉGER.) V. La *Grammaire guibertine*, Toul, 1618 ; rapportée sur le témoignage de D. Calmet. Guibert promettait plusieurs autres ouvrages, dont le plus important avait pour titre : *Cribrum hermeticæ medicinæ, sive iatrochimiæ*. W—s.

GUIBERT (CHARLES-BENOÎT, comte DE), lieutenant-général des armées du Roi, grand'-croix de l'ordre de Saint-Louis, gouverneur et inspecteur-général des Invalides, naquit, en 1715, à Montauban. Il commença à servir, en 1731, dans la compagnie de cadets gentils-hommes établie à Metz, et arriva, par tous les grades successifs, n'étant encore âgé que de vingt-sept ans, à celui de major du régiment d'Auvergne. Il fit, avec ce régiment, les campagnes d'Italie, les guerres de Corse, de Bohème et de Flandre. Il se distingua, surtout, à la bataille de Dettingen et au siége d'Hulst, dans la Flandre hollandaise, où il mérita et obtint le brevet de lieutenant-colonel. Il eut encore occasion de se montrer avantageusement, lui et son régiment, à la bataille de Rocoux. Une des colonnes de gauche,

commandée pour l'attaque du village, pliait; les grenadiers d'Auvergne, conduits par Guibert, se retournent prêts à suivre ce mouvement: « Regardez à droite, s'écrie-t-il; Navarre arrive avant nous. » Ces mots les ramènent; ils marchent, et emportent le point d'attaque. Guibert fit ensuite toute la guerre de 1757, dans l'état-major de l'armée, se voyant recherché et employé successivement par tous les généraux. Le maréchal de Broglie le prit pour son major-général; et, pendant deux campagnes, ils s'acquirent ensemble l'estime et l'amour du soldat. La paix de 1763, en mettant un terme aux services militaires du comte de Guibert, ne changea rien à son dévouement, ni à son goût pour l'étude et l'action. C'était lui qui, étant resté prisonnier en Prusse pendant dix-huit mois, à la suite de la malheureuse bataille de Rosbach, en avait rapporté les premières notions de la grande tactique prussienne, l'ordre des divisions et tous les principes de l'organisation intérieure d'une armée; ces notions ont été fort utiles à son fils, auteur de l'*Essai général de tactique*. Le duc de Choiseul le chargea de la confection des ordonnances du service des places et de campagne. Ainsi ces deux grandes bases de notre code militaire, si perfectionnées depuis, ont été posées par lui. Vivant en province et dans sa terre près de Montauban, il consacrait à l'agriculture tous les moments qu'il ne destinait pas à des intérêts publics. Ce fut dans cette retraite, que deux ministres allèrent le chercher, pour lui donner différentes marques de confiance. Le gouvernement des Invalides étant venu à vaquer par la mort du comte d'Espagnac, Guibert y fut nommé; et, pendant quatre années, il s'occupa, avec beaucoup de zèle et de succès, d'améliorer l'administration de ce bel établissement, où il a laissé d'honorables souvenirs. Il mourut le 8 décembre 1786, âgé de 71 ans (1). L—P—E.

GUIBERT (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de), fils du précédent, naquit à Montauban le 12 novembre 1743. Il n'avait que treize ans et demi, lorsqu'il accompagna en Allemagne son père, major-général de l'armée que commandait le maréchal de Broglie. Guibert prit part, soit en qualité de capitaine au régiment d'Auvergne, soit comme employé dans l'état-major, aux six campagnes de la guerre de 1756. Dans un âge où l'on ne montre ordinairement que de la valeur, il se fit remarquer par des dispositions peu communes pour l'art militaire, et par la justesse de ses observations, qui devinrent le fondement de la théorie à laquelle il a dû sa première réputation. Pendant l'intervalle qui sépara cette guerre de celle de Corse, il consacra tout son temps au genre d'études, pour lequel son goût allait toujours croissant. A la suite du combat de Ponte-Nuovo, qui avait assuré à la France la conquête de l'île de Corse, il obtint, n'étant encore âgé que de vingt-quatre ans, la croix de Saint-Louis, et, quelque temps après, une commission de colonel. Il mit le plus grand zèle à lever et à former la légion corse, dont il avait été nommé colonel-commandant en 1772. Ce fut l'année suivante, qu'il publia l'*Essai général de tactique*. Ne voulant pas soutenir dans son propre pays l'explosion que devait y produire un pareil ouvrage, il partit pour l'Allemagne, qui lui ouvrait un vaste champ d'instruction, et se rendit en Prusse, où une espèce de célébrité l'avait précédé.

(1) Son tombeau a été rétabli, en 1805, dans l'église des Invalides.

Il fallait, avant tout, qu'il triomphât de quelques préventions de Frédéric II, qui jugeait sévèrement les connaissances et les vues théoriques du jeune tacticien, et qui, d'ailleurs, n'était pas content, à beaucoup près, de tout ce qu'il avait mis dans son livre, au sujet des Prussiens. Cependant, à la suite d'une lettre, fort bien faite, qu'il écrivit à ce monarque, il fut accueilli par lui avec une distinction particulière. Dès 1772, il avait conçu le projet de se lancer de même, avec éclat, dans la carrière littéraire; et, d'année en année, depuis son retour de Prusse, différentes lectures, soit de tragédies, soit de panégyriques de nos grands hommes, lui valurent de brillants succès de salon. Une tête exaltée, beaucoup d'esprit, mais aussi des prétentions qui tiennent à l'esprit; une facilité et surtout une mémoire étonnante; une ambition très active en tout genre; l'envie d'occuper de lui le public, et d'*aller*, comme disait de lui le roi de Prusse, *à la gloire par tous les chemins;* de la franchise et de la hardiesse; de l'élévation dans les sentiments, et l'amour du bien en général: tels sont les traits dont presque tout le monde s'accorde à composer le portrait de Guibert. Il prit pour du génie les dons qu'il avait reçus de la nature, et se persuada qu'il pouvait et devait tout entreprendre. Laharpe, qui, à la vérité, ne l'aimait pas, avance qu'il ne visait à rien moins qu'*à remplacer Turenne, Corneille et Bossuet;* mais nous nous refusons à croire aux *saillies d'enthousiasme* qui lui auraient fait croire et dire, avec trop de bonté, qu'un seul homme pouvait, de nos jours, être tout cela en même temps. En 1775, Guibert fut rappelé à ses premières occupations par la nomination du comte de Saint-Germain au ministère de la guerre; et, devenu dépositaire d'une partie de sa confiance, il eut le mérite assez rare de ne pas l'abandonner dans sa disgrâce. En 1776, il fut fait colonel-commandant du régiment de Neustrie; en 1782, brigadier; en 1788, maréchal-de-camp, puis inspecteur divisionnaire pour l'infanterie, dans la province d'Artois. Lorsque son père fut nommé gouverneur de l'hôtel des Invalides, il s'occupa efficacement de le seconder dans son administration, et n'épargna ni soins ni courses pour étendre à toutes les parties de la France les secours ou les consolations nécessaires à ces anciens défenseurs du prince et de l'état. Guibert eût été beaucoup plus heureux s'il se fût borné aux jouissances et aux succès faciles que pouvait lui offrir la culture des lettres; ou bien si, en matière d'administration, il ne se fût livré qu'à des travaux d'utilité générale. Mais il fut nommé, en 1787, membre et rapporteur du conseil d'administration du département de la guerre. Ce conseil était chargé de la partie législative et consultative, tandis que tous les détails d'activité et d'exécution étaient réservés au ministre. Guibert, rédigeant à-la-fois ses propres idées, et celles que les délibérations avaient rendues communes, tout paraissait également émané de lui; et c'était, pour ainsi dire, sur lui seul que portaient les plaintes et les accusations des mécontents. On jugea sans aucune indulgence l'imperfection du travail et ses résultats: les défauts du moment empêchèrent de voir tous les avantages qu'on pouvait attendre de l'avenir; enfin la même proscription enveloppa les projets et l'auteur. Dans un *Mémoire adressé au public et à l'armée sur les opérations du conseil de la guerre*, Guibert entreprit de prouver qu'il n'avait, comme les autres membres, que

son opinion et sa voix; que par conséquent il ne méritait point le déchaînement et l'animadversion dont il était devenu l'objet unique. Nous avons dit qu'aucune espèce d'ambition ne lui était étrangère; l'ambition se confondait chez lui avec le desir de faire le bien, et d'être utile à son pays : il devait donc, en 1789, aspirer à devenir membre des états-généraux du royaume; mais, par-là, il se préparait le plus grand chagrin qu'il eût encore connu. Ses prétentions, soit comme militaire, soit comme écrivain, lui avaient attiré beaucoup de censeurs et même d'ennemis. On l'accusait d'avoir voulu qu'on infligeât aux officiers la punition des fers; d'avoir proposé pour les soldats des coups de bâton; et pour les déserteurs le supplice de leur couper les jarrets : il répondit par la dénégation la plus formelle, et qualifia ces imputations d'atroces faussetés. On en vint au point de refuser de l'entendre dans l'assemblée du bailliage de Bourges. Forcé de se retirer, il imprima, sous le titre de *Précis de ce qui s'est passé à mon égard à l'assemblée du Berri*, une apologie, qui fut loin d'exciter l'intérêt qu'il s'était flatté d'inspirer. M. le comte de Fontette-Sommery eut seul le courage de prendre ouvertement le parti de l'opprimé, et publia l'*Opinion d'un gentilhomme de Bourgogne, sur ce qui s'est passé à l'assemblée de la noblesse du Berri, relativement à M. le comte de Guibert, en mars* 1789. Il n'en résulta aucun effet salutaire : le coup fatal était porté. Guibert ne put s'en consoler, et mourut après une très courte maladie, à l'âge de quarante-sept ans, le 6 mai 1790. On a de lui : I. *Essai général de tactique*, Liége, 1773, 1 vol. in-4°., et 2 vol. in-8°. : c'est le premier ouvrage qui ait fixé sur lui les regards du public. Son succès extraordinaire doit être attribué à l'enthousiasme de gloire qui paraissait l'avoir dicté, et à la liberté de pensée et d'expression qui y dominait; mais bientôt on découvrit le danger de plusieurs projets mis en avant pour la première fois : aussi ce livre, apprécié aujourdhui et feuilleté par tous les militaires qui savent leur métier, fut-il, pendant quelque temps, défendu à Paris. Le discours préliminaire surtout avait produit une grande sensation, et donné de l'auteur une idée exagérée. Ce discours, écrit avec chaleur, et où le jeune tacticien parlait, d'un ton tranchant et décisif, aux souverains de l'Europe, en même temps qu'il rabaissait beaucoup le gouvernement de son pays, fut lu par les femmes avec avidité, prôné par les gens de lettres, répandu dans les armées, enfin connu dans l'Europe entière. Voltaire, après avoir lu cette première production, adressa à l'auteur, par l'entremise de M. d'Argental, une jolie pièce de vers, intitulée la *Tactique*, et où, entre autres choses flatteuses, il disait de Guibert :

Digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.

Au surplus, de tous les livres que nous avons de lui, c'est celui qui doit le plus sûrement survivre à la génération contemporaine. II. L'*Eloge de Catinat*, 1775, Edimbourg (Paris), in-8°., avait été proposé pour sujet de prix par l'académie française : Guibert se trouva en concurrence avec Laharpe, et n'obtint que l'accessit. Il en fut indigné, et se prit d'humeur, non seulement contre les *Quarante*, mais contre les gens de lettres en général, comme s'ils s'étaient tous réunis à ses juges pour lui refuser la couronne. Sa composition est purement historique; c'est un résumé rapide de la vie de

Catinat, rédigé scrupuleusement par ordre de dates, et accompagné de réflexions. Par-là, ainsi que l'observe l'auteur du *Lycée*, Guibert s'était dispensé d'une des plus grandes difficultés de l'art. Du reste, cet ouvrage réunit les qualités et les défauts qu'on trouve dans tous ceux de Guibert, c'est-à-dire, des pensées fortes, des élans d'une ame ardente et sensible; de l'esprit, poussé parfois jusqu'à l'abus; quelque chose de trop vague, et surtout beaucoup d'incorrection. III. Le *Connétable de Bourbon*, tragédie, excita, dans les salons de Paris et de Versailles, pendant plusieurs années, une admiration portée à un degré tel, que jamais n'en avaient fait naître les meilleures pièces de nos plus grands poètes tragiques. C'est, disait une personne, qu'heureusement, pour l'honneur de son goût, les écrivains du temps n'ont pas nommée, *Corneille, Racine et Voltaire eux-mêmes*, mais *fondus et perfectionnés*. Guibert possédait un talent particulier pour faire valoir ses productions; et, tant qu'il les récitait, on l'admirait (les femmes surtout) de bonne foi et avec transport. Il est vrai de dire que l'enthousiasme ne se soutenait pas quand la sensibilité des auditeurs, fortement exaltée par la lecture, avait cessé de les entraîner, comme malgré eux. Tous les critiques de professiun, connus à l'époque dont il s'agit, se sont accordés à dire qu'il y avait de l'élévation dans les sentiments de cette tragédie, des caractères assez fortemen dessinés; mais que le plan manquait de régularité, le sujet d'action, de mouvement; que l'art du dialogue y était négligé: enfin, que la pièce était mal composée et mal écrite, quoiqu'elle offrît quelques beaux vers, ou du moins des vers noblement pensés. Mais, comment, pour célébrer le mariage d'une fille de France, Madame Clotilde, et donner à Versailles un spectacle vraiment royal, avait-on pu choisir une pièce où étaient retracées la défection d'un prince de la maison de Bourbon et la captivité d'un roi de France! On écouta patiemment, et même avec une certaine faveur, les trois premiers actes: mais la présence de tant d'augustes personnages et de toute la cour, qui avait manifesté d'avance un grand intérêt pour cette composition, n'empêcha pas que le quatrième acte, et surtout le cinquième, n'excitassent une sévérité qui fut bien plus sensible encore à la seconde représentation, car il y en eut deux à Versailles, à la fin de l'année 1775. La pièce, écrite en rimes croisées, ne fut imprimée qu'en 1785, au nombre de 50 exemplaires, in-18, de 106 pages. IV. La *Mort des Gracques*, en trois actes, n'est autre chose que le récit de Plutarque mis en action. Il paraît que cette pièce méritait le même genre d'éloges et de critiques que le *Connétable de Bourbon*. Les comédiens français voulurent la représenter en 1790. On doit louer Guibert d'avoir résisté à leurs instances: l'effet d'un pareil sujet, reproduit sur la scène dans la première année de notre révolution, n'aurait été que trop favorable à cette impulsion générale des esprits que l'auteur lui-même pensait, avec raison, avoir été déjà portée beaucoup trop loin. Chénier ne manqua pas de s'emparer du même sujet, en 1792 (*V.* CHÉNIER). V. *Anne de Boulen*, conception neuve et hardie. On dit que le caractère de Henri VIII y est conservé, mais agrandi. Au surplus, c'est sur parole seulement qu'il nous est permis d'en juger. Les éditeurs, très zélés d'ailleurs, de Guibert, semblent,

comme lui, avoir redouté pour ses essais dramatiques une autre épreuve que celle des lectures de société, et n'ont imprimé ni la *Mort des Gracques*, ni *Anne de Boulen*. VI. *L'Éloge historique de Michel de L'Hôpital, chancelier de France*, 1777, peut être jugé sous les rapports de composition et de style, comme l'*Éloge de Catinat*. C'est là surtout que règne un ton d'humeur et d'amertume, soit contre le gouvernement monarchique, soit contre les littérateurs de profession. On y reconnaît un homme qui, s'avouant lui-même ambitieux, et ne se croyant pas à sa place, montre à découvert (c'est lui qui le dit) l'agitation d'une ame fatiguée de son inaction, et la conscience trop audacieuse des forces qu'il voudrait déployer sur un plus grand théâtre. Cet éloge ne fut point envoyé au concours, mais imprimé, sans permission, en 1777, in-8°. L'auteur, qui ne se nommait pas, et qui, du reste, se mettait absolument à découvert, avait pris pour épigraphe : *Ce n'est point aux esclaves à louer les grands hommes.* Le fonds historique est attachant, et la marche rapide sans être oratoire; et, à cet égard, nous avons déjà remarqué que Guibert n'avait point l'usage de s'assujétir aux formes académiques : ce qu'on critique le plus dans cet ouvrage, ce sont des vues hasardées ou fausses, et la partie de la législation trop peu développée; mais, dans son ensemble, la lecture de l'*Eloge de L'Hôpital* inspire de l'admiration pour le héros, et laisse des impressions favorables pour le panégyriste. Il lui suscita cependant de nouveaux ennemis, parce qu'on y vit une récrimination de l'amour-propre blessé, plutôt qu'un monument de plus élevé à son enthousiasme pour les grands hommes de sa patrie. VII. *Défense du système de guerre moderne*, ou *Réfutation complète du système de M. de Mesnil-Durand*, par l'auteur de l'*Essai général de tactique*, 2 forts vol. in-8°., Neufchâtel, 1779. A la querelle entre les Gluckistes et les Piccinistes avaient succédé des discussions très vives au sujet des systèmes alors connus sous les dénominations d'*ordre profond* et d'*ordre mince*. Il était naturel que ces discussions de tactique divisassent l'armée : mais elles occupèrent aussi beaucoup la société; et l'esprit de parti s'en mêla. Ce fut d'abord à la suite du camp de *Vaussieux* que cette espèce de lutte s'engagea avec le plus de vivacité. Elle était presque oubliée, lorsque le nouvel ouvrage de Guibert, apologie et commentaire du premier et du plus important qu'il eût encore imprimé, réveilla l'attention du public. Le maréchal de Broglie, malgré la réclamation presque universelle de l'armée, tenait au système de Folard, et protégeait l'*ordre profond :* il sut mauvais gré a celui qui avait osé soutenir fortement la thèse contraire. Au surplus, Guibert analysait très bien, dans son livre, quelques - unes des plus belles opérations de Turenne, de Luxembourg et du roi de Prusse, qui venaient à l'appui de son système. La dernière partie roule sur l'intérêt dont il est pour la France d'augmenter son état militaire, afin qu'il soit au niveau de celui des puissances voisines, et proportionné à ses moyens. Ici l'esprit de l'auteur n'était pas au-dessous de son sujet; il mettait en avant des idées saines, et avouait que, quand il avait composé le discours préliminaire de l'Essai de tactique, « les vapeurs de la philosophie moderne échauffaient sa tête et offusquaient son jugement. » Mais sa ma-

nière d'écrire donnait toujours lieu à la même censure, comme aussi ses intentions démontrées ou présumées excitaient le même genre d'approbation. VIII. *Discours de réception à l'académie française*, 1786. Les mécontentements de Guibert, ses attaques mêmes, contre le premier corps littéraire de France, ne l'empêchèrent pas de desirer vivement d'y être admis. Il y parvint; et l'exaltation dont il était habituellement l'objet dans la société de Paris, fit de sa réception un véritable triomphe. L'éclat qu'ont le plus souvent ses expressions et les images qu'il emploie, mais principalement un accent très marqué de sensibilité, imposèrent à la plupart des auditeurs. Plus tard on reconnut que cet éclat avait ébloui sur des idées peu justes ou trop rebattues, et que la sensibilité du nouvel académicien n'était pas exempte d'affectation; on releva l'abus qu'il avait fait du mot de *gloire*, répété jusqu'à satiété. Cette fois encore, il avait été jugé d'abord avec d'autant plus de faveur, qu'il lisait très bien : mais il n'éprouva, pour ainsi dire, que de la sévérité, lorsqu'au prestige de son débit succéda l'examen calme et réfléchi du cabinet. IX. *L'Éloge du roi de Prusse*, Londres, (Paris) 1787, 1 vol. in-8°. de 304 pages, qui a été traduit en allemand par Zöllner, Berlin et Liebau, 1788, est encore un précis historique plutôt qu'un morceau oratoire. Dans ce tableau de la vie de Frédéric II, et surtout de sa vie militaire, fort goûté des Prussiens, on trouve moins d'emphase et de déclamation que dans les autres Eloges donnés par le même auteur; plusieurs passages d'un ton noble, des traits d'esprit, enfin un résumé rapidement tracé des campagnes de la guerre de sept-ans. X. La *Lettre* adressée sous le nom *de l'abbé Raynal à l'assemblée nationale* (Marseille, 10 décembre 1789, in-8°. de 94 pag.), doit être restituée à Guibert, s'il faut en croire ses éditeurs, Grimm et les journaux du temps. XI. Le *Traité de la force publique*, Paris, 1790, in-8°., est la dernière production qu'il ait avouée : elle précéda de peu de jours la fin de sa carrière. Les idées qu'il y développait sur l'organisation militaire, sont dignes des louanges qu'elles ont reçues, même en pays étranger; si toutes ces idées n'étaient pas neuves, du moins étaient-elles bien présentées. Quant au style, on eût dit que Guibert ne pouvait en changer : celui de ce traité est animé, mais enflé et inégal. L'amour du bien public, qui semblait avoir particulièrement inspiré le livre dont il s'agit, contribua à l'espèce de succès qu'il eut, et affaiblit, trop tard hélas! pour l'auteur, quelques-unes des préventions auxquelles il avait été si justement sensible. Il existe un *Eloge de Guibert*, composé, en 1790, par Mme. la baronne de Staël-Holstein. Divers fragments de cet Eloge, insérés dans la *Correspondance de Grimm*, en feraient desirer l'entière publication. On se doute bien que Mme. de Staël était loin d'abandonner sa part dans l'admiration exaltée qui existait alors presque généralement pour un homme auquel, de son vivant, on a pu appliquer ce que Tacite disait de Germanicus, *fruitur famâ suî*; mais ni lui, ni ses admirateurs n'avaient prévu les attaques violentes qu'éprouverait cette réputation, plus d'une année avant sa mort. Pouvons-nous être surpris que sa famille dont il était adoré (c'est le mot), et des personnes de sa société intime, aient été trop facilement amenées à le traiter de *génie*, et à le regarder, bien jeune en-

core, comme un *grand homme*, lorsque nous savons de combien d'illustres suffrages, en France et presque dans toute l'Europe, il eut si long-temps sujet de tirer vanité? Guibert fut mieux qu'admiré; il fut aimé, et même très vivement. Mais nous avons plus de témoignages écrits des affections qu'il inspirait, que de celles qu'il éprouvait, quoiqu'on ait pris soin de nous apprendre qu'elles portaient sur *beaucoup d'objets*, et que lui-même nous ait entretenus assez longuement de Mme. de Guibert dans un de ses ouvrages. Ceux qu'il a laissés en très grand nombre, et surtout certaines lettres à lui adressées, et par lui conservées (*V.* ESPINASSE, tome XIII, page 331), indiquent assez à quel point il était, sur son propre compte, de l'avis de ses panégyristes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les regrets prolongés qu'il a excités, défendraient au besoin sa mémoire : c'est que l'illusion qui l'élevait lui-même à ses yeux le conduisait souvent à des vues, dont on se plaît à faire honneur à son cœur. Pendant le long délire qui précéda sa mort, il ne cessait de répéter : *Ma conscience est pure; ils me rendront justice*. Nous avons eu l'intention de lui rendre ici cette justice qu'il réclamait, et de la lui rendre sous tous les rapports. XII. *Journal d'un voyage en Allemagne fait en 1773 par Guibert*, Paris, Treuttel, 1803, 2 vol. in-8°. Ce journal, à la tête duquel a reparu, revue et corrigée, la *Notice historique sur Guibert*, par F. E. Toulongeon (Paris, 1802), est un des écrits qui peint le mieux son auteur et qui réunit le plus de genres différents d'intérêt; mais l'auteur y paye souvent tribut à cet esprit frondeur, à ce philosophisme intolérant qui régnait dans toute sa force à l'époque où il écrivait, et qu'il n'abjura qu'à la fin de sa vie. XIII. Ses *OEuvres militaires* ont été *publiées par sa veuve*, Paris, an XII (1803), 5 vol. in-8°. On y a réimprimé les principaux ouvrages de tactique qui ont fondé la réputation de Guibert. Le 5e. vol. est composé de pièces nouvellement publiées. C'est là qu'on a inséré un morceau sur la décadence de l'empire d'Occident, où il y a beaucoup d'esprit, mais non pas tout l'esprit qu'il faudrait pour refaire ou pour suppléer Montesquieu. XIV. *Voyages de Guibert dans diverses parties de la France et en Suisse, faits en* 1775, 1778, 1784 et 1785; *ouvrage posthume*, Paris, 1806, 1 vol. in-8°. Une couleur sombre et trop philosophique gâte ce voyage, attachant sous plusieurs rapports, mais où Guibert semble n'avoir voulu omettre aucune des choses minutieuses qui le concernent. En revanche, on y trouve des réflexions très justes, quelques détails curieux, des descriptions intéressantes et bien faites, enfin des morceaux soignés, malgré la forme sèche de simples notes qui règne dans tout le livre. XV. Enfin on a réimprimé en un volume, les *Eloges du maréchal de Catinat, du chancelier de Lhôpital, de Thomas de l'Académie française* (c'est-à-dire les discours prononcés à la réception du comte de Guibert, successeur de Thomas à l'académie), *suivis de l'éloge inédit de Claire-Françoise de l'Espinasse, par Guibert*, Paris, d'Hautel, 1806, in-8°. L—P—E.

GUIBERT (Madame), née à Versailles, le 31 mars 1725, était pensionnaire du roi Louis XV; on ne sait à quel titre. L'époque de sa mort n'est pas connue : mais son nom figure pour la dernière fois, dans l'*Almanach des spectacles*, en 1787; ce qui porte à croire que c'est à peu

près vers ce temps, qu'elle a cessé de vivre. On a d'elle : I. *Poésies et OEuvres diverses*, 1764, in-8°. ; recueil qui, comme le remarque Grimm, « ne courra pas le risque de de- » venir classique. » Ce volume, orné du portrait de l'auteur, entouré d'un vers grec, renferme, outre des poésies, *Les Rendez-vous*, comédie en un acte, en vers libres, par Mme. Guibert, et *La Coquette corrigée*, tragédie contre les femmes, dictée par M. Guibert, âgé de neuf ans : cette tragédie a cinq scènes en vers de huit syllabes. II. *Le sommeil d'Aminthe*, Paris, veuve Duchesne, 1768, in-8°. de douze pages, en vers. III. *La Fille à marier*, comédie en un acte et en vers, 1768, in-8°. ; un amant s'enivre, pour obtenir en mariage la fille d'un ivrogne. IV. *Pensées détachées*, 1770, in-12. V. *Les Philéniens, ou le Patriotisme*, poème qui a concouru pour le prix de l'académie française en 1775, Paris, 1776, in-8°. VI. Quelques poésies dans les *Almanachs des Muses* de 1766, 1767, 1768 et 1769. Mme. Briquet attribue à Mme. Guibert les *Triumvirs*, tragédie représentée le 5 juin 1764. Ce fut le 5 juillet 1764, que fut représentée une tragédie anonyme, intitulée *Le Triumvirat*. Cette fois, le secret de la comédie fut si bien gardé que Grimm, dans sa *Correspondance* (IV, 149), parle avec irrévérence de l'auteur anonyme; plus tard (V, 441), il nomme enfin Voltaire : mais Mme. Guibert ne fut pas même soupçonnée alors d'en être l'auteur. Il y a une trop grande différence entre ses vers et ceux du poète qui a si bien fait parler Cicéron. A. B—T.

GUIBOURS. *Voyez* ANSELME, tom. II, pag 235.

GUICCIARDINI (LOUIS), gonfalonier de justice à Florence pendant la terrible révolution des Ciompi, se trouvait placé par le sort à la tête de l'État, le 1er. juillet 1378, au moment où la populace de Florence voulait renverser le gouvernement. Guicciardini se conduisit d'abord avec assez de courage et d'adresse pour que la république attendît de lui son salut. Les séditieux, maîtres de la ville, brûlèrent son palais; puis, passant d'une passion à l'autre, le soir même ils l'armèrent chevalier, et voulurent le combler d'honneurs : mais bientôt ils le menacèrent de nouveau ; ils l'assiégèrent dans le palais public ; et Guicciardini, perdant courage, s'enfuit lâchement. Sa désertion fut la cause immédiate de la subversion de l'État. S. S—I.

GUICHARD (CLAUDE), (1) antiquaire, né à St.-Rambert en Bugey vers le milieu du XVIe. siècle, fit ses études avec succès à l'université de Turin, et y ayant pris ses degrés en droit, fut pourvu des charges de secrétaire d'état, maître des requêtes et grand référendaire. Son ardeur pour l'étude et son érudition lui méritèrent la bienveillance de Charles-Émanuel Ier., duc de Savoie, qui le nomma son historiographe. Il mourut à Turin, le 15 mai 1607, et y fut inhumé au cimetière St.-Jean, avec une épitaphe que Guichenon trouve hardie, et dont le sens est qu'on ne doit se confier qu'en Dieu seul. Il avait fondé dans sa patrie, un collége sous le titre du Saint-Esprit. C'était, dit Guichenon, un homme très docte, grand poète français et latin, et fort intelligent aux affaires d'état. Alphonse-d'Elbène lui a dédié son livre, *De familiæ Hugonis Capeti origine*. On a de Guichard : I. *Funérailles et diverses manières d'ensevelir, des Romains, Grecs et*

(1) Il était seigneur d'Arandas, d'Argis et de Tenay.

autres nations, tant anciennes que modernes, Lyon, 1581, in-4°. Cet ouvrage est rare et assez recherché des curieux. Jacques Gouthières en parle avec éloge dans son traité, *De jure Manium* (lib. 1, cap. 15). Il est orné de petites estampes sur bois très jolies. On lit, au bas de celle qui représente l'*Apothéose des empereurs* (pag. 179), le nom de Cauche, graveur qui mériterait d'être plus connu. II. *Agréables nouvelles à tous bons catholiques, de la conversion du duché de Chablais*, Chambéri, 1598. III. L'*Alphabet moral*, en vers français : il est dédié à Louis XIII, encore Dauphin ; et c'est vraisemblablement le même ouvrage qui a reparu sous ce titre singulier : *La fleur de la poésie morale de ce temps, consacrée à la fleur des rois, le roi des fleurs de lys*, Lyon, 1614, in-8°. « Ceux, dit Guichenon, qui mirent la main sur ses papiers, à son décès, nous ont privés de ses œuvres ; et il ne nous en est resté qu'une *Traduction* fort fidèle de Tite-Live, qu'il avait entreprise par ordre du duc de Savoie. » Guichard parle lui-même de cette traduction, dans l'épître dédicatoire de ses *Funérailles*, comme d'un ouvrage terminé depuis quelques années : mais c'est par erreur que quelques biographes en ont annoncé la publication ; et il est probable que le manuscrit en est perdu. Il avait fait encore, en vers français, les *Éloges des comtes et ducs de Savoie*, qui n'ont point été publiés. W—s.

GUICHARD (Étienne), grammairien savant, mais systématique, enseignait les langues étrangères et la philosophie à Paris au commencement du xviie. siècle. On a de lui : *Harmonie étymologique des langues, où se démontre que toutes les langues sont descendues de l'hébraïque*, Paris, 1606, in-8°. de près de mille pages; ibid., 1610, 1618 ou 1619, même format. Ces deux éditions sont également recherchées. L'ouvrage est curieux, et prouve une érudition peu commune. L'auteur convient que les langues modernes sont formées du grec et du latin, auxquels on doit recourir pour connaître les étymologies des mots ; mais, partant du principe que l'hébreu est la plus ancienne de toutes les langues, il en conclut que le grec et le latin en sont dérivés, et, par conséquent, que c'est dans l'hébreu qu'on trouve la racine primordiale de tous les mots en usage. Le savant P. Thomassin a adopté le système de Guichard, sur lequel, dit Goujet, il a même enchéri. « Je consens, ajoute-t-il, que l'hébreu ait donné naissance à la plupart des langues ; mais il a passé par bien des bouches avant de venir jusqu'à nous, et il s'agit de l'origine immédiate, que Guichard n'indique pas. Son ouvrage est donc d'une très médiocre utilité. » — Guichard (Martin), nommé par quelques biographes *de Guicharda* ou *de Guicardo*, vivait dans le xviie. siècle. Il ne nous est connu que par l'ouvrage suivant : *Noctes Granzovianæ, seu discursus panegyricus de antiquis triumphis*, Amsterdam, 1661, in-12, fig. W—s.

GUICHARD (Louis-Anastase), plus connu sous le nom de P. Anastase, était religieux du tiers-ordre de S. François, vulgairement appelé de Picpus, parce que le principal couvent était situé dans le quartier de Paris qui porte ce nom. Il naquit à Sens, où il fit ses premières études. Porté par son goût aux recherches historiques, il se fit connaître par quelques ouvrages de ce genre. Une Notice venue de son lieu natal, et

insérée dans le Dictionnaire des anonymes, tome IV, page 72, cite les suivants : I. *Histoire du socinianisme, divisée en deux parties*, Paris, Barrois, 1723, in-4°. Le P. Anastase avait composé et même commencé de faire imprimer un second volume, qui était la suite de son histoire, et contenait l'exposition suivie des dogmes sociniens ; mais il en fit lui-même suspendre l'impression. II. *Histoire de Sens*, 2 vol. in-4°., restée manuscrite, et dont l'auteur de la Notice dit qu'il se trouve des exemplaires dans plusieurs bibliothèques de Sens. III. *Traité canonique sur les livres défendus*, par *** ; manuscrit composé en 1721. Le P. Anastase mourut au couvent de Picpus, à Paris, le 15 août 1737, avec la réputation d'un bon religieux et d'un écrivain instruit et laborieux. L—y.

GUICHARD (Jean-François), né à Chartrette, près de Melun, le 5 mai 1731, se disait élève de Piron. Il passa toute sa vie dans la médiocrité à Paris, et alla mourir à Chartrette, le 23 février 1811. On a de lui : I. *Ode sur la paix*, 1748. II. *Vers sur la prise d'habit d'une de ses parentes au couvent de Ste. Elisabeth à Paris.* III. *L'Eloge de la voix* ; — *l'Absence d'Eglé* ; — *le Réveil d'Alcidon* ; — *l'Heureuse Rencontre* ; (cantatilles gravées.) IV. Plusieurs Pièces fugitives, dont on trouve l'indication dans la France littéraire de 1769, tome 1er., pag. 288. V. *L'Amant statue*, opéra-comique en un acte, musique de Lusse, joué à la foire St.-Laurent en 1759 ; pièce qu'il ne faut pas confondre avec celle que M. Desfontaines a fait jouer aux Italiens en 1781. VI. *Les Apprêts de noces*, représentés sur le théâtre de la Rochelle, in-12, sans date (vers 1758). VII. *Le Bûcheron, ou les Trois Souhaits*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, jouée sur le Théâtre-Italien le 28 février 1763, imprimée la même année, in-8°. Castel travailla aux paroles avec Guichard ; Philidor fit la musique de cet ouvrage, qui obtint un grand succès, et trouva grâce aux yeux de M. l'abbé Sabatier. VIII. *Fables, Contes et autres Poésies, suivis de quelques morceaux de prose*, 1803, 2 vol. in-12, reproduits avec de nouveaux frontispices, et sous le titre de *seconde édition*, en 1808. Nous avons entendu l'auteur se plaindre de cette ruse de libraire. Le volume des contes est préféré à celui des fables. Ces contes sont, pour la plupart, des bons mots ou des anecdotes connues, narrées et rimées agréablement. Quelques pièces sont un peu libres ; et de plus obscènes encore devaient entrer dans un volume annoncé en 1780 sous le titre du *Sottisier*, recueil qui devait n'être tiré qu'à 60 exemplaires, et qui, s'il a paru, est digne d'être mis à côté du *Recueil d'un Cosmopolite*. (Voy. Aiguillon et Grécourt.) IX. *Epigrammes faites dans un bon dessein*, 1809, in-8°. de 15 pages, brochure anonyme renfermant vingt-sept épigrammes contre Geoffroy. (*Voy.* J. L. Geoffroy.) A peine deux ou trois sont-elles au-dessus du médiocre. L'auteur cependant avait donné plus d'une preuve de talent dans ce genre, où il s'agit moins de frapper juste, que fort. X. Des Poésies dans divers recueils. En janvier 1809, Guichard avait dans son portefeuille un recueil de ses œuvres nouvelles, qu'il eût intitulé : *Le Dessert des Muses.* Cette collection n'a pas été publiée. Il avait mis en opéra-comique le *Memnon* de Voltaire en 1768. A l'occasion de la paix

de 1763, il avait composé pour l'Opéra un Intermède ayant pour titre : *Les réunions*, ou *le bon Père de famille*, qui ne fut pas représenté à cause de l'incendie de la salle. (*V.* GRAVILLE.) — GUICHARD (Henri), contrôleur des bâtiments du roi, a fait les paroles d'*Ulysse et Pénélope*, opéra joué et imprimé en 1703, in-4°., mais qui n'a pas été repris : Rebel le père en avait composé la musique. — Il y a eu aussi une demoiselle GUICHARD (Éléonore), fille d'un receveur des tailles de Normandie, morte en 1747 à l'âge de 28 ans, auteur des *Mémoires de Cécile*, revus par de la Place, 1751, 4 vol. in-12. A. B—T.

GUICHARD. *Voy.* GUISCHARDT.

GUICHARDIN ou GUICCIARDINI (FRANÇOIS), célèbre historien italien, naquit à Florence, en 1482, d'une famille qui subsiste encore de nos jours. Ses ancêtres avaient occupé les places les plus distinguées de la république florentine. Simon Zanuccio Guicciardini fut gonfalonier de justice (en 1302). L'aïeul de François, habile politique et grand guerrier, battit, en 1412, les Génois, près de Sarzane, et défit, en 1478, les troupes de Sixte IV ; et Pierre, père de l'historien, acquit une grande réputation par ses talents dans les affaires. François Guichardin fut d'abord destiné au barreau, et il y eut tant de succès, qu'à l'âge de vingt-trois ans il devint professeur de jurisprudence, dans un temps où toutes les chaires de l'Italie étaient occupées par les plus habiles jurisconsultes. Quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge exigé par les lois, il fut choisi pour ambassadeur auprès de Ferdinand le catholique, dont il sut gagner les bonnes grâces, et procura ainsi un puissant protecteur à sa république. Le pape Léon X, juste appréciateur du vrai mérite, appela Guichardin à sa cour, le combla d'honneurs, et le nomma gouverneur de Modène et de Reggio, en lui accordant des pouvoirs illimités. Il servit aussi, en cette même qualité, sous le pontificat d'Adrien VI ; et sa fermeté, sa bienfaisance et son équité le firent chérir des peuples qu'on lui avait confiés. La Romagne était alors déchirée par les factions irréconciliables des Guelfes et des Gibelins. Le pape Clément VII (Médicis), qui venait de succéder à Adrien VI, y envoya Guichardin : celui-ci parvint à rétablir le calme dans ce malheureux pays ; il y fit observer la plus exacte justice, fonda des établissements utiles, ouvrit des routes, embellit les édifices publics, en construisit de nouveaux, et devint, en peu de temps, l'idole de tous les partis. Nommé, ensuite, lieutenant-général du Saint-Siége, il acquit beaucoup de gloire à la défense de Parme, assiégée par les Français. Après la mort de Jean de Médicis, la république florentine choisit Guichardin pour succéder à ce fameux capitaine, dans le commandement des *bandes noires*, l'élite des troupes italiennes. Cependant Clément VII obtint des Florentins, de le retenir encore quelque temps à son service : le pape avait besoin d'un homme habile et dont le courage fût à toute épreuve. La ville de Bologne allait échapper à la domination de Rome ; les *quarante* (1) avaient levé l'étendard de la révolte ; la puissante famille des Pepoli aspirait au pouvoir suprême ; les haines ne se contraignaient plus, et les assassinats se multipliaient. Guichardin, en

(1) Le sénat de Bologne était alors composé de quarante sénateurs, d'où leur vient le nom de *quaranta*, qu'ils conservent encore. Sixte V en porta le nombre jusqu'à soixante.



sa qualité de gouverneur, se présenta dans cette ville, où sa renommée l'avait précédé. Son maintien sévère, son activité, son éloquence, tranquillisèrent le peuple, désarmèrent les quarante, et firent perdre aux Pepoli toute espérance de dominer. Après cette expédition, malgré les instances de Clément VII, il se retira dans sa patrie, où il vécut dans la retraite, entièrement occupé de la composition de son histoire, qu'il commença vers la fin de 1534. Cependant cela ne l'empêcha pas de rendre à son pays d'importants services. Ses conseils modéraient la prodigalité et l'ambition d'Alexandre de Médicis, qui le regardait comme son père. A l'entrevue de Naples, il régla, d'une manière avantageuse, les intérêts de ce prince avec Charles-Quint. Alexandre ayant été assassiné (1536) par un de ses proches parents, Laurent de Médicis (Lorenzino), le cardinal Cibo assembla aussitôt le conseil. Tous penchaient pour le gouvernement républicain. Mais Guichardin voyant que, par ce moyen, son pays allait être en proie aux guerres civiles, fut presque le seul qui se déclara en faveur du gouvernement monarchique. Son éloquence l'emporta sur l'avis de tous les autres; et Cosme de Médicis fut proclamé souverain de Florence. Depuis ce moment, Guichardin ne s'occupa plus des affaires; et, après avoir passé quatre ans dans l'étude et la retraite, il mourut en mai 1540. Il exigea, par son testament, qu'on ne lui fit point d'oraison funèbre, et qu'on l'inhumât sans aucune espèce de pompe, dans l'église de Ste.-Félicité, où était le tombeau de ses ancêtres. Sa mémoire est recommandée aux hommes de lettres, par son *Histoire de l'Italie*, Florence, 1561, in-fol., ou 2 vol. in-8°. Cette édition originale est recherchée, quoique incomplète : celle de Venise, Giolito, 1567, in-4°., est augmentée de 4 livres (de XVII à XX). Celle de Venise, 1738, en 2 vol. in-fol., a, de plus, la *Vie* de l'auteur, par Mar. Manni; et l'on y ajoute un fragment de douze pages, la Haye (Venise), 1740, contenant quelques passages inédits. Mais la meilleure édition et la plus complète est celle de Fribourg en Brisgau (Florence), 1775-76, 4 vol. in-4°., faite sur le manuscrit autographe de la bibliothèque Magliabecchi, par les soins du chanoine Bonso-Pio Bonsi. Il y a réparé les lacunes que les éditeurs, en cédant aux circonstances, avaient été obligés de laisser. Ce même ouvrage a été traduit en plusieurs langues. En 1738, il en parut une traduction française, à Paris, en 3 vol. in-4°., par Favre, revue par Georgeon, avocat au parlement, qui l'enrichit de beaucoup de notes. L'*Histoire de l'Italie* par Guichardin commence en 1490, et finit au mois d'octobre 1534. Elle comprend vingt livres, dont seize, de l'aveu des meilleurs critiques, sont d'un mérite supérieur : les quatre derniers ne doivent être considérés que comme des mémoires ébauchés, la mort n'ayant pas permis à l'auteur d'y mettre toute l'exactitude et la régularité dont ils étaient susceptibles. L'historien expose d'abord l'état paisible où se trouvait l'Italie avant les troubles qui déchirèrent ses plus belles provinces. Il décrit les guerres sanglantes qu'y portèrent les Français, sous trois rois consécutifs. On y voit comment la face de l'Italie fut presque entièrement changée. Les papes s'agrandirent par la ruine de plusieurs petits tyrans. Naples et Milan, enlevés à leurs princes, reconnurent la domination de Charles-Quint. Gènes, qui s'était donnée à la

France, reprit sa liberté, sous la protection de ce même empereur, qui, d'un autre côté, donnait un souverain à la république de Florence. Si, dans cette révolution, la plupart des princes de l'Italie se maintinrent, ils le durent à leur faiblesse et à leur soumission au vainqueur, que la fortune semblait conduire à grands pas vers la monarchie universelle. Voilà, en raccourci, le grand spectacle que présente l'*Histoire des guerres d'Italie*, ouvrage qui a rendu immortel le nom de Guichardin. La haine du vice, qui éclate partout dans son livre, rassure le lecteur sur la probité de l'historien, d'ailleurs témoin de la plupart des faits qu'il raconte, et dans lesquels il joua un rôle brillant, soit dans le cabinet, soit à la tête des armées. Son style, tantôt nerveux et sublime, tantôt vif et rapide, mais toujours noble, toujours clair, et approprié au sujet, saisit et entraîne le lecteur. Ses réflexions justes offrent partout le républicain sage, l'habile politique, le philosophe éclairé : ami de l'humanité et de la justice, il attaque, sans relâche, l'abus du pouvoir souverain, et venge la vertu, souvent profanée par les grands. Il nous a laissé de fidèles portraits des hommes célèbres de son temps : il peint avec exactitude, le génie, la force et les mœurs des nations qui figurent dans son Histoire; il fait bien connaître les intérêts des princes de son siècle, et l'origine des jalousies qui divisèrent alors les puissances de l'Europe. On reproche à Guichardin la longueur des harangues qu'il met dans la bouche de ses personnages : mais il a su les enrichir de tant d'éloquence, de pensées si neuves et si profondes, et d'images si vraies et si frappantes, qu'elles intéressent toujours et ne nuisent jamais à la marche rapide de son Histoire. On l'accuse encore de prévention contre les Français : cependant il ne grossit jamais leurs pertes dans les batailles ; et le P. Daniel, dans son histoire, n'a fait que copier les récits de Guichardin. Si celui-ci, à l'exemple de plusieurs auteurs français, a tracé un portrait peu favorable de Charles VIII, il donne, en revanche, de justes éloges à l'équité et aux vertus de Louis XII, à la valeur et à la prudence du célèbre La Trémouille, aux qualités brillantes de Gaston de Foix et de François Ier : en parlant de la milice italienne et française, il se prononce toujours à l'avantage de cette dernière. Toutes ces raisons devraient le laver du reproche d'une partialité qu'on ne trouve cependant pas dans le cours de son ouvrage. Guichardin s'était marié, en 1505, avec une dame de l'illustre famille des Salviati. Il en eut sept filles, dont quatre moururent de son vivant, et trois furent mariées dans les principales maisons de Florence. Il aimait tellement l'étude, qu'il passait, dit-on, quelquefois deux ou trois jours sans dormir ni manger. Il fut aimé de presque tous les souverains de l'Europe : Charles-Quint lui donna des marques d'une bonté particulière. Les courtisans de ce prince se plaignant de ce qu'il leur refusait audience, tandis qu'il entretenait Guichardin pendant des heures entières : « Dans un instant, leur répondit-» il, je puis créer cent grands d'Es-» pagne; mais, dans cent ans, je ne » saurais faire un Guichardin. » Quoiqu'il fût naturellement vif, il parlait toujours avec beaucoup de réserve, et traitait tout le monde avec une égale affabilité. Doué d'une sévère probité, il ne cessa de montrer un noble désintéressement et un grand zèle pour le bien public. Profond politique, orateur éloquent, magistrat intègre, vail-

lant guerrier, sage et habile capitaine, sa perte fut sincèrement regrettée, non-seulement dans son pays, mais dans toute l'Italie. Guichardin est encore auteur d'*Avis* et *Conseils en matière d'État*, Anvers, 1525, in-8°.; traduits en français, Paris, 1577, in-8°. B—s.

GUICHARDIN (Louis), neveu du précédent, naquit à Florence en juin 1523; il occupa divers emplois sous Alexandre de Médicis et son successeur Cosme II, voyagea ensuite, et s'arrêta long-temps à Anvers, où il obtint les bonnes grâces du duc d'Albe; mais ayant blâmé le système de gouvernement de ce général, dans un ouvrage qu'il publia (*Mémoires*, etc.), il en fut puni par plusieurs mois de prison, d'où il ne sortit que par la médiation du grand-duc de Toscane. Le reste de sa vie n'offre aucun événement digne de remarque: il paraît cependant que de puissants ennemis, jaloux de ses talents, étaient parvenus à l'éloigner de la cour de Florence, où leurs intrigues l'empêchèrent de retourner. Louis était très instruit; et s'il n'eut pas les talents de son oncle, il l'égala par ses connaissances. On a de lui plusieurs ouvrages: I. *Mémorie*, etc. (Mémoires sur ce qui s'est passé en Savoie, depuis 1530 jusqu'en 1565), Anvers, 1565, in-4°. Ce livre, qui peut être considéré comme une suite de l'Histoire d'Italie de François, est sans doute bien inférieur à ce dernier ouvrage; mais les faits que Louis rapporte, passent pour exacts. II. *Raccolta dei detti e fatti notabili*, 1581, in-8°. C'est un Recueil assez intéressant de sentences et anecdotes. III. *Descrizione*, etc. (Description des Pays-Bas; Anvers, 1567, in-fol.); traduite en français par Belleforêt, avec un grand nombre de figures, Paris, 1612, in-fol.; trad. en latin, Amsterdam, Blaeu, 1635, 2 vol. in-12. Elle est savante, très-curieuse, et fut assez estimée dans le temps; cependant le style n'en est pas toujours soigné. IV. *Ore di recreazione*, Florence, 1600, in-12; traduit en français, 1576, in-16. Cet ouvrage est fort amusant, plein d'esprit et de bonnes plaisanteries. Louis Guichardin, ayant vécu plusieurs années en simple particulier, mourut en 1589. B—s.

GUICHART. *Voy.* Guichard.

GUICHE (Diane, dite *la belle Corisande*, comtesse de), était fille unique de Paul d'Andouins, vicomte de Louvigny. Elle épousa, en 1567, Philibert de Gramont, comte de Guiche, gouverneur de Baïonne, qui eut le bras emporté d'un coup de canon au siége de la Fère en 1580, et mourut quelque temps après des suites de sa blessure. Corisande avait alors vingt-six ans. Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre, la vit à Bordeaux; il fut sensible à ses charmes, à son esprit; il l'aima éperdument pendant quelques années, et en fut aussi aimé avec passion. Plusieurs fois il lui fit hommage des lauriers qu'il avait cueillis aux champs de la gloire. En 1586, après avoir fait lever le siége du Câtelet, où le maréchal de Matignon commandait au nom de Henri III, il se déroba de son camp pour aller offrir, en chevalier, à Corisande, les drapeaux pris devant cette ville. L'année suivante, après la bataille de Contras, si fatale à la Ligue qu'elle priva des deux Joyeuses, Henri, au lieu de marcher sur Paris, licencia ses troupes, et vint se délasser de ses travaux guerriers auprès de celle qui était alors la dame de ses pensées. On lui reproche d'avoir, par-là, négligé

les avantages de la victoire. Il ne trouva pas seulement dans la comtesse de Guiche une maîtresse aimable et belle; il eut en elle une confidente discrète, zélée et habile dans l'exécution. On voit, par les lettres qu'il lui écrivait, qu'elle prit, quoique catholique, une part très active aux guerres qu'il eut à soutenir contre la ligue, et que, pendant le cours des rapides conquêtes qu'il faisait, elle l'aida en vendant ses diamants et engagea même ses biens pour Henri. Il lui rendait un compte fort exact de ses opérations militaires, et la consulta, dit-on, en plusieurs circonstances. Aussi Corisande est-elle la seule qui, loin d'entraîner ce prince dans la moindre dépense, ait fait pour lui des sacrifices aussi considérables; ils allèrent jusqu'à lui envoyer à différentes fois des levées de vingt à vingt-quatre mille Gascons, qu'elle avait enrôlés à ses frais. Mais il faut entendre le roi de Navarre lui-même, dans ses lettres, donner à sa maîtresse les détails d'un combat, de l'attaque d'une place, de la prise d'un fort, d'un château. Il aime à reposer sa pensée sur les changements heureux arrivés dans sa situation, les attribue tous à Dieu, et invite son amie à imiter son exemple. On reconnaît la simplicité des mœurs de ce temps-là, et surtout l'ame franche et naïve du bon Henri, en même temps qu'on admire dans cette correspondance l'expression des sentiments de la plus haute dévotion, et le langage de la plus fine galanterie. C'était une des faiblesses de ce monarque de vouloir épouser ses maîtresses. Sa passion pour la comtesse de Guiche s'enflammant tous les jours, il lui donna, dans un de ces moments sans doute où l'amant ne refuse rien, une promesse signée de son sang. La conduite de Marguerite de Valois en Auvergne, où elle s'était retirée, avait déterminé le roi au divorce, qui était permis par la religion réformée. Il demanda à d'Aubigné son avis, qu'il espérait bien devoir être favorable, en lui citant l'exemple de plusieurs princes qui avaient épousé leurs sujètes : — « Sire, lui répondit d'Aubigné, » les princes dont vous parlez jouis- » saient tranquillement de leurs états; » et vous combattez pour avoir le » vôtre. Le duc d'Alençon est mort; » vous n'avez plus qu'un degré à » monter pour parvenir au trône. » Mais si vous devenez l'époux de » votre maîtresse, vous vous en bar- » rez pour jamais le chemin. Vous » devez aux Français de grandes ver- » tus et de belles actions. Il faut, » Sire, que votre amour vous serve » d'aiguillon pour embrasser sérieu- » sement le soin de vos affaires. » Henri profita des conseils de ce serviteur fidèle et sincère, et fit voir qu'alors même il savait faire marcher le devoir avant l'amour. La beauté de Corisande ne tarda pas à s'effacer. « Elle devint trop grasse, et si rouge » de peau, que le roi s'en dégoûta en- » tièrement. » Ce fut alors qu'il s'attacha à la marquise de Guercheville. Sully assure que la comtesse de Guiche avait honte qu'on dît que Henri l'eût aimée, surtout depuis que sa laideur éloignait ceux qui auraient pu la consoler de l'inconstance de son royal amant. On prétend que, pour s'en venger, elle favorisa, contre les intentions du roi, les projets de mariage de Catherine sa sœur, avec le comte de Soissons. (*Voy.* CATHERINE DE BOURBON, tome VII, page 380.) Henri se vit forcé de l'éloigner de la cour : elle mourut dans l'oubli, vers 1620. Elle avait eu de ce monarque un fils, mort en bas-âge, et que Henri regretta beaucoup, comme il le té-

moigna dans plusieurs de ses lettres, et nommément dans une du 31 décembre 1588. Elle laissa en mourant, de son mariage avec le comte de Guiche, un fils, Antoine de Gramont, second du nom, comte de Guiche, et une fille nommée Catherine, qui épousa François Nompar de Caumont, comte de Lauzun. Les lettres de Henri IV à Corisande passèrent de la bibliothèque du comte d'Argenson dans celle du président Hénault, qui les communiqua à la Place. Elles sont revenues dans la bibliothèque de M. de Paulmy (1), petit-fils du testateur. La Place les publia dans le *Mercure*, années 1765 et suiv. Prault fils les a recueillies et insérées à la fin de l'*Esprit de Henri IV*. Ces lettres, au nombre de trente-sept, contiennent des particularités curieuses; et on ne peut les lire sans un vif intérêt.

L—P—E.

GUICHE (ARMAND DE GRAMONT, comte DE), lieutenant-général, né en 1638, était fils du maréchal de Gramont et arrière-petit-fils de la belle Corisande. Son éducation fut très soignée, et il en profita. Il savait, outre le latin, les principales langues de l'Europe, et réunissait des connaissances dans plus d'un genre. Il était d'ailleurs très agréable de sa personne, adroit à tous les exercices du corps, plein d'esprit, et magnifique : ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'il ait réussi à plaire aux premières dames de la cour. Il fit ses premières armes au siége de Landrecies, en 1655, et continua de servir avec beaucoup de distinction pendant toute la guerre de Flandre. Les soins qu'il rendait avec trop peu de discrétion à une très grande dame, obligèrent le roi à l'exiler deux fois. Rappelé au bout de quelques mois, et ayant continué ses assiduités, qui donnèrent lieu à beaucoup de propos, il fut envoyé en Pologne, où il se distingua dans la guerre contre les Turcs. Il obtint la permission de rentrer en France au bout de deux ans; et il accompagna le roi dans son expédition de Marsal, en 1663. Peu de temps après, il se trouva compromis dans une intrigue qui avait pour but d'amener Louis XIV à renvoyer Mlle. de Lavallière. Le marquis de Vardes, ami du comte de Guiche, supposa une lettre dans laquelle le roi d'Espagne aurait instruit la reine, sa fille, des infidélités du Roi de France. Guiche traduisit cette lettre en espagnol; mais le paquet tomba dans les mains de la première femme de la reine, qui le porta fermé à Louis. Les auteurs de cette intrigue aggravèrent leur faute en dirigeant les soupçons sur le duc et la duchesse de Navailles, qui furent privés de leurs emplois et exilés. Mais enfin les vrais coupables furent connus; Vardes fut enfermé à la Bastille, et le comte de Guiche banni en Hollande. Il y demanda du service comme volontaire; et, après avoir achevé la campagne de 1665 contre l'évêque de Munster, il passa sur la flotte de Ruyter, et se signala, en 1666, au fameux combat du Texel contre les Anglais. Rentré en France en 1669, il ne put cependant reparaître à la cour qu'à la fin de 1671. L'année suivante il fit, sous les ordres du grand Condé, la campagne de Hollande, si célèbre par le passage du Rhin. Louis XIV commanda lui-même à Guiche de chercher un gué. Il n'en trouva point; mais comme il s'était accoutumé en Pologne à traverser à la nage les rivières les plus profondes, il vint rapporter au Roi qu'il en avait découvert un près de Tollhuis. Il se jeta le pre-

(1) Aujourd'hui bibliothèque de l'Arsenal.

mier dans le fleuve, à la tête des cuirassiers : le reste de l'armée suivit cet exemple ; et les ennemis, effrayés autant que surpris, ne firent aucune résistance. Ce passage du Rhin est le sujet de la 4e. épître de Boileau, qui y a nommé deux fois le comte de Gramont. Chargé d'escorter un convoi en Allemagne, il fut battu par Montecuculli, le 22 novembre 1673, et mourut de chagrin sept mois après, à Creutznach dans le Palatinat. Il avait assez mal vécu avec Marie-Louise de Béthune-Sully, son épouse. Quand elle apprit les témoignages d'estime et les excuses que son mari lui avait adressés en mourant, elle dit : « Il » était aimable ; je l'aurais aimé passion- » nément, s'il m'avait un peu aimée. » Il faudrait citer en entier cette lettre où Mme. de Sévigné rend compte de la mort du comte de Guiche et de la douleur du maréchal de Gramont, son père. (C'est la 198e. de l'édition de l'abbé de Vauxcelles.) On ne peut la lire sans attendrissement. Cette dame avait dit de lui, deux ans auparavant : « Le comte » de Guiche est à la cour tout seul de » son air et de sa manière, un héros de » roman, qui ne ressemble point au » reste des hommes. » On a de lui : *Mémoires concernant les Provinces-Unies, et servant de supplément et de confirmation à ceux d'Aubery du Maurier et du comte d'Estrades*, Londres, 1744, in-12. Il les avait rédigés pendant son séjour en Hollande, de 1666 à 1669. Ils ont été publiés par Prosper Marchand, sur un manuscrit acheté à la vente de la bibliothèque du ministre d'Angervilliers. L'éditeur dit qu'ils sont écrits avec beaucoup de franchise, de naïveté et de candeur ; qu'ils sont entremêlés de réflexions solides et judicieuses, et que les faits y sont exposés avec assez de désintéressement et sans passion. On trouve à la suite deux *Relations*, l'une *du Siége de Wesel*, et l'autre *du Passage du Rhin*. On peut consulter pour plus de détails le curieux article que Marchand a inséré sur le comte de Guiche, dans son *Dictionnaire historique*, tome 1er. W—s.

GUICHE (Pierre de la), d'une ancienne et illustre maison de Bourgogne, fut chevalier, conseiller et chambellan du roi, bailli d'Autun et de Mâcon. Il joignit aux qualités qui forment le grand capitaine, les talents du négociateur habile, et rendit des services importants aux rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier., qui lui confièrent les ambassades de Rome, d'Espagne, d'Angleterre et de Suisse. Il avait épousé, en 1491, une nièce du cardinal d'Amboise; ce qui l'avait mis plus particulièrement en mesure de faire connaître son zèle et sa capacité à Louis XII. En 1515, il signa, à Genève, avec les cantons suisses, un traité dont parlent presque tous nos historiens. Ce traité fut un acheminement à celui de Fribourg, conclu en 1516, qui attacha pour toujours les Suisses à l'alliance de la France. Ce fut un an après la bataille de Marignan, que Pierre de la Guiche, ayant déjà sous ses ordres six à sept mille hommes, fut chargé par le roi de négocier la levée de dix mille Suisses, pour les conduire au secours du connétable de Bourbon. Pendant son ambassade d'Angleterre, en 1518, il entama, auprès de Henri VIII, l'affaire de la cession de Tournai et de ses dépendances à François Ier. Son second voyage d'Angleterre, en 1536, n'eut pour objet que des intérêts relatifs à la famille royale, dont il avait mérité la confiance et l'estime. Chargé d'années et d'honneurs, il se retira dans sa terre de Chaumont, où il mourut, en 1544, à l'âge de quatre-

vingts ans.—Philibert DE LA GUICHE, petit-fils du précédent, naquit vers 1540. Reçu, très jeune, bailli et capitaine de la ville de Mâcon, ce fut comme tel qu'il s'honora en refusant d'exécuter les ordres sanguinaires donnés en 1572 contre les protestants. Il fut successivement gouverneur du Bourbonnais, du Beaujolais, du Lyonnais, etc., etc., chevalier de l'ordre du S. Esprit et conseiller d'état. Henri III lui ayant confié, en 1578, la charge de grand-maître de l'artillerie, vacante par la démission du maréchal de Biron, il garda, jusqu'en 1595, cette charge, où il montra beaucoup de désintéressement. Tous les mémoires du temps, et notamment le *Journal de l'Etoile*, lui font honneur de l'énergie qu'il mit dans son opposition aux desseins du monarque, qui, très courroucé contre le duc de Guise, voulait qu'il fût mis à mort lorsqu'il se présenterait dans l'appartement de la reine. C'était le 9 mai 1588, veille de la journée des Barricades. Les remontrances de la Guiche firent beaucoup d'impression sur l'esprit de Henri III. Il ne fut pas moins estimé et aimé de Henri IV que de son prédécesseur. Sa valeur égalait son dévouement et sa loyauté. Il s'était distingué à la journée d'Arques, et surtout à la bataille d'Ivri, où il commandait l'artillerie, qui, par les plus habiles dispositions, contribua beaucoup au succès de cette action importante. Nommé gouverneur de Lyon en 1595, il y mourut en 1607, sans laisser de postérité mâle. — Son neveu, Jean-François DE LA GUICHE, comte de la Palice, seigneur de Saint-Géran, fut aussi gouverneur du Bourbonnais. Il fit ses premières armes sous le maréchal d'Aumont, en 1588, et se signala en diverses occasions sous Henri IV. Devenu capitaine-lieutenant des gendarmes de la garde, en 1615, il conserva cette charge le reste de sa vie. Louis XIII l'éleva, en 1619, à la dignité de maréchal de France. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et commanda les armées du roi aux siéges de Clérac, Montauban, Saint-Antonin et Montpellier, en 1621 et 1622. Il mourut en son château de la Palice, en Bourbonnais, le 2 décembre 1632, âgé de soixante-trois ans. — Bernard DE LA GUICHE, comte de Saint-Géran, de la Palice et de Jaligny, était petit-fils du maréchal. Soustrait au moment de sa naissance en 1641, il eut un procès fameux à soutenir pour recouvrer son état, qui lui fut rendu par arrêts du parlement de 1663 et 1666. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille religieuse. Il était lieutenant-général, chevalier des ordres du roi, et avait été envoyé en ambassade auprès des cours de Florence, Londres et Brandebourg. C'est le Saint-Géran dont il est question dans les lettres de Mme. de Sévigné et dans Saint-Simon. En lui a fini la branche de la Guiche-St.-Géran; mais la famille de Philibert de la Guiche existe encore dans une branche collatérale issue de Pierre. Fontette attribue à un membre de cette famille (le marquis de la Guiche), des *Notes sur les antiquités de la ville de Mâcon et du Mâconnais*, avec un *Extrait des mémoires historiques sur les états du Mâconnais*, in-fol. de trente-trois pages, dont le manuscrit porte la date de 1746. L—P—E.

GUICHEN (LUC-URBAIN DU BOUEXIC, comte DE), né en Bretagne l'an 1712, se voua de bonne heure au service maritime. Reçu garde de la marine en 1730, il passa successivement par tous les grades : ayant été fait capitaine de vaisseau en 1756, il obtint, l'année suivante, le commandement de la frégate l'*Atalante*, et se distin-

gua par la prise de quatre corsaires et neuf bâtiments marchands. Nommé chef d'escadre en 1778, et la guerre s'étant déclarée, M. de Guichen fut employé dans la flotte du comte d'Orvilliers. Il se trouva, le 27 juillet, au combat qui se donna à la hauteur d'Ouessant, entre la flotte française et celle de l'amiral Keppel. M. Duchaffaut ayant été blessé dans le combat, M. de Guichen, qui montait la *Ville de Paris*, fut chargé du commandement d'une des trois divisions de l'armée, quand elle remit à la voile de Brest, dans le mois d'août suivant. Lors de la réunion de la flotte espagnole avec la flotte française en 1779, il continua de commander l'une des trois grandes divisions de l'armée, à bord de la *Ville de Paris*. Il obtint cette année le grade de lieutenant-général et le commandement de la marine de Brest. L'année suivante, M. de Guichen partit de ce port, à la tête d'une escadre, pour escorter un convoi considérable de navires marchands, destiné pour les îles de l'Amérique. Arrivé à la Martinique en mars, il en fit voile le 13 avril, avec vingt-deux vaisseaux de ligne et cinq frégates ou cutters. M. de Bouillé était embarqué sur l'escadre, avec cinq mille hommes de troupes, pour tenter une expédition sur quelques-unes des îles anglaises : mais les renforts arrivés dans ces îles empêchèrent que cette expédition n'eût lieu. Le 17, la flotte française, ayant rencontré celle des Anglais, commandée par l'amiral Rodney, il s'engagea, entre les deux armées, sous le vent de la Dominique, un combat très vif, dans lequel les Français obtinrent tout l'avantage. Le 15 mai suivant, il y eut un second combat entre les deux escadres, et enfin un troisième le 19. Ce dernier combat fut très sanglant : le comte de Guichen y déploya une tactique savante; l'amiral Rodney fut forcé d'abandonner le champ de bataille, après avoir perdu un vaisseau de soixante-quatorze canons, le *Cornwall*, qui coula bas avec tout son équipage. L'amiral français, après avoir réuni tous les bâtiments de commerce des îles françaises, les convoya jusque dans les ports d'Europe, où ils arrivèrent heureusement. En 1781, M. de Guichen, ayant été chargé d'escorter un immense convoi de bâtiments chargés de troupes, de munitions et de marchandises, destinés pour l'Inde et les îles de l'Amérique, fit voile de Brest, le 10 décembre, ayant sous ses ordres dix-neuf vaisseaux de ligne. L'amiral anglais Kempenfeld, sorti des ports d'Angleterre, le 2 du même mois, avec treize vaisseaux, pour tenter quelque entreprise sur les convois prêts à faire voile des ports de France, sut profiter habilement d'une brume qui, accompagnée d'un coup de vent, avait mis du désordre dans la flotte française, et s'empara de quinze bâtiments chargés de troupes. M. de Guichen, s'étant porté avec célérité pour combattre l'amiral anglais, ne put parvenir à l'atteindre, celui-ci, en raison de son infériorité, n'ayant pas jugé à propos d'engager le combat. Quoique le gros temps eût contribué à ce petit échec, néanmoins on blâma le général français de n'avoir pas placé son escorte au vent de son convoi, position qui lui aurait été beaucoup plus avantageuse pour le protéger. La flotte de Brest fut, pendant toute la campagne de 1782, commandée par M. de Guichen : elle fut réunie à celle d'Espagne aux ordres de Cordova, et occupée à croiser du cap Finistère au cap Saint-Vincent, afin de protéger le siége de Gibraltar, et d'intercepter les convois ennemis ; opération qui n'eut pas un grand succès. La paix

ayant été signée au mois de janvier suivant, M. de Guichen fut obligé de quitter une carrière qu'il avait honorée par beaucoup de talent et de valeur. Le roi l'avait nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1778, grand'-croix en 1781, et, par une grâce insigne, le fit chevalier de l'ordre du S. Esprit en 1784. Il termina ses jours en 1790. P—z.

GUICHENON (SAMUEL), historien, né à Mâcon en 1607, était fils d'un chirurgien protestant. Après avoir achevé ses études, il visita l'Italie; et pendant son séjour dans ce pays, ou peu après son retour en France, il abjura le calvinisme, et revint à la religion de ses ancêtres. Philibert Collet et quelques autres écrivains rapportent qu'il y fut déterminé par un rêve, dans lequel il crut voir Saint François d'Assise, qui l'exhortait à rentrer dans le sein de l'Eglise. Quelque temps après, il reçut ses degrés en droit, et commença d'exercer la profession d'avocat à Bourg en Bresse. Il y épousa une riche veuve, dont la fortune le mit à même de renoncer à son état, et de se livrer entièrement à son goût pour les recherches historiques. Il obtint bientôt, par ses ouvrages, une réputation très étendue; et on peut dire que jamais auteur ne fut aussi magnifiquement récompensé. Nommé historiographe de France, de Savoie et de Dombes, il fut créé chevalier de l'empire, et de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Louis XIV lui fit expédier des lettres de noblesse, conçues dans les termes les plus honorables (Papillon les a insérées dans sa *Bibliothèque de Bourgogne*); enfin il ne cessa pas d'être comblé de faveurs et de présents par la duchesse de Savoie, Christine de France. Il mourut à Bourg, le 8 septembre 1664, âgé de cinquante-sept ans, et fut inhumé dans l'église des Dominicains de cette ville, où l'on voyait son épitaphe. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire de Bresse et de Bugey, justifiée par chartes, titres, chroniques*, etc., Lyon, 1650, in-fol. : on s'accorde à louer l'exactitude de cette histoire; cependant Collet en avait rédigé une critique très ample, et que Papillon trouvait juste. L'intérêt des familles nouvellement anoblies en empêcha la publication. II. *Histoire généalogique de la royale maison de Savoie, prouvée par titres*, etc., ibid., 1660, 2 tom. in-fol., fig.; édition préférée pour la beauté à la réimpression de Turin, 1778, 5 vol. in-fol. Quoique les éditeurs de celle-ci eussent promis une continuation jusqu'à nos jours, cette édition se termine, comme l'ancienne, à l'année 1660. Cet ouvrage est très estimé; il a été abrégé par Math. Kraemer (*Catal. Biblioth. Rinckianæ*), Nuremberg, 1670, in-4°. III. *Bibliotheca Sebusiana, sive variarum chartarum diplomatum*, etc., *nusquàm anteà editarum centuriæ duæ cum notis*, Lyon, 1660, in-4°.; 2°. édit., augmentée de quatorze pièces de la troisième centurie, ibid., 1666, in-4°. Ce Recueil précieux a été inséré par Christ. God. Hoffmann, dans le tome 1er. de la *Nova scriptor. rarissim. Collectio*; et il forme le 5°. vol. de la nouvelle édit. de l'*Histoire de Savoie*. On a encore de Guichenon : *Episcoporum Bellicensium chronologica series*, Paris, 1642, in-4°.; — le *Projet* de l'histoire de Bresse et de Bugey; — le *Dessein de l'histoire généalog. de la maison de Savoie et de la principauté de Dombes* : toutes ces petites pièces sont très rares. Il a laissé en manuscrit l'*Histoire* (1) de cette prin-

(1) Cette *Histoire de Dombes*, entreprise par ordre de Mlle. de Montpensier, était terminée et

cipauté; des *Remarques* sur Mézeray, et sur les Mémoires de la maison de Vienne, par Guinnemand, et une *Histoire de Christine de France, duchesse de Savoie.* On peut consulter sur cet auteur, outre la *Bibliothèque de Bourgogne*, les *Mémoires* de Nicéron, tom. XXXI; sa *Vie*, par Hoffmann, et les *Dictionnaires* de Bayle et de Chauffepié. — GUICHENON (Germain), religieux augustin, son neveu, a publié une *Histoire de Bresse* (Lyon, 1709, in-8°.), abrégée de celle de son oncle; et une *Vie de Camille de Neufville de Villeroy, archevêque de Lyon*, Trévoux, 1695, in-12. W—s.

GUIDACERIO (AGATHIO), né à Rocca-Corragio, dans la Calabre, enseigna l'hébreu à Rome, où il éprouva les bienfaits de Laurent de Médicis et de son fils Léon X. Après le sac de Rome, il se sauva d'abord à Avignon, puis à Paris, et il y fut professeur d'hébreu au Collége royal. Il est auteur d'une *Grammaire hébraïque*, et de Commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture sainte. T—D.

GUIDAL (MAXIMILIEN-JOSEPH), général de brigade, officier de la Légion-d'honneur, etc., né à Grasse en 1755, était fils d'un parfumeur. Il entra de bonne heure au service comme soldat, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de général de brigade. Naturellement fier et peu endurant, il se pliait difficilement sous le joug de l'autorité, et refusa constamment de fléchir sous celui de Buonaparte. Il se lia avec Mallet, fut entraîné par lui dans sa conspiration du mois d'octobre 1812, mis en jugement avec lui, condamné à mort et exécuté le 29 du même mois. Il vomit mille imprécations contre le tyran en allant au supplice: et sa fureur contrastait singulièrement avec le courageux sang-froid de ses deux principaux camarades. Il était d'ailleurs peu estimé dans l'armée; en raison de sa conduite privée et de son ivrognerie. Z.

GUIDALOTTI (DIOMÈDE), littérateur, né à Bologne vers 1481, fit ses études à l'université de cette ville, et y fut reçu docteur en philosophie. Il enseigna ensuite la langue grecque avec succès, obtint enfin une chaire de rhétorique, et mourut en 1526, âgé de quarante-quatre ans. Il a publié les deux ouvrages suivants: I. *Il tirocinio delle cose volgari*, Bologne, 1504, in-4°., rare. On trouve dans ce recueil des sonnets, chansons, sestines, *capitoli*, et une espèce de pièces nommées *strambotti* et *rispetti*, qui sont dans la poésie italienne ce que sont les fantaisies en musique. Ce genre, qui a eu beaucoup de partisans dans le XVIe. siècle, n'en conserve plus depuis long-temps. Dans la *Scelta di sonetti e canzoni di più eccellenti rimatori d'ogni secolo*, Venise, 1739, on voit deux sonnets de Guidalotti, comparables aux meilleurs qui aient été publiés de son temps. II. *Commentaria in eclogas Calphurnii et Nemesiani*, Bologne, 1504, in-fol.; réimprimé avec les notes de Kempfer sur Calphurnius dans les *Poetæ latini rei venaticæ scriptores*, Leyde, 1728, in-4°. W—s.

GUIDE (LE), célèbre peintre,

prête pour l'impression en 1663; mais cette princesse ayant exigé des changements qui auraient dissimulé ou déguisé des vérités historiques, l'auteur, pour empêcher qu'on ne lui attribuât l'ouvrage si on le publiait après sa mort avec de telles altérations, en retint une copie, et y joignit une lettre en forme de protestation. Ce manuscrit, de près de 1100 pages in-fol., se conservait à Bourg en 1786; et Lalande en donna un long extrait dans le *Journal des savants* (p. 157). Voyez aussi la note de Mercier St.-Léger, dans le même journal, pag. 497. Il a passé depuis à la bibliothèque de Lyon, ainsi qu'une Généalogie des comtes de Provence et de Forcalquier, écrite par Guichenon en 1653. Voy. les *Manuscrits de la bibl. de Lyon*, par M. Delandine, I, 186, et II, 67.

dont le vrai nom est Guido Reni, naquit à Bologne en 1575. Son père, Daniel Reni, excellent musicien, lui enseigna de bonne heure la musique, et lui fit en même temps apprendre le dessin chez Denis Calvart, peintre flamand. Mais le Guide quitta ce maître, à l'âge de vingt ans, pour entrer dans l'école des Carraches. Ils ne tardèrent pas à reconnaître dans ce nouveau disciple, non seulement les plus rares dispositions pour la peinture, mais encore une élévation dans l'esprit, une douceur et une modestie dans la conduite, surtout un amour d'honneur et de gloire qui ennoblissait les premières productions de son pinceau. Louis et Annibal Carrache le prirent en amitié; et quoiqu'on ait eu lieu de croire que, dans la suite, ils devinrent jaloux de ses succès, ils ne négligèrent rien pour développer et perfectionner son heureux talent. Ce fut même d'après le conseil d'Annibal, que le Guide abandonna cette manière sombre et forte qu'il semblait avoir imitée du Caravage, et que plusieurs autres peintres avaient également suivie, parce qu'alors elle était en faveur. Quelques grands personnages, tels que le cardinal del Monte, le signor Mattei, le prince Giustiniani et autres, l'avaient mise en crédit contre l'opinion des premiers artistes. Le Guide profita des observations d'Annibal Carrache; et la nouvelle manière qu'il se forma, se trouva tellement en opposition avec celle du Caravage, qu'elle commença par causer de l'étonnement, et finit par réunir les suffrages des hommes de goût. Ses compositions, nobles et élégantes, étaient relevées par un coloris vrai, tendre et délicat, par une distribution de lumières large et harmonieuse, et par toutes les grâces du pinceau. Ce sont les ouvrages exécutés dans ce style qui ont le plus contribué à la réputation du Guide. Son premier tableau fut un sujet d'Orphée et d'Euridice : il en peignit ensuite un autre tiré de la fable de Calisto. Encouragé par les uns, en butte à la jalousie des autres, le Guide, loin de se rebuter, ne voulut répondre à ses ennemis que par de nouveaux succès. Il entreprit de joindre à la pratique de la peinture à l'huile celle de la peinture à fresque. Il y acquit en peu de temps une habileté singulière; et, dès-lors, sa réputation s'étendit, non seulement dans son pays, mais encore jusqu'à Rome, où il avait envoyé quelques-uns de ses ouvrages. Les éloges qu'il en reçut, augmentèrent le desir qu'il avait depuis long-temps de voir cette ville célèbre. Il partit avec l'Albane, son ami et son émule. Le Josepin, qui, par ses talents, jouissait à Rome d'une grande considération, accueillit le Guide comme un homme qui pouvait servir la haine qu'il portait au Caravage. En effet, il lui opposa le jeune artiste, dont la manière brillante et extrêmement gracieuse faisait mieux sentir le vice de celle du Caravage. Celui-ci, pour s'en venger, non seulement déprimait le Guide et ses ouvrages, mais ajoutait, dans l'occasion, les menaces aux injures. Le Guide n'y opposa jamais que la douceur et la modération. Le pape Paul V avait pour lui une affection particulière : il prenait souvent plaisir à le voir travailler, et l'obligeait même de se couvrir en sa présence. Cependant, au milieu des faveurs dont il était comblé, le Guide, ayant eu à se plaindre du trésorier du pape, quitta Rome secrètement, et se rendit à Bologne. Il y peignit deux tableaux pour l'église de St.-Dominique; l'un représentant l'apothéose de ce saint; l'autre, le massacre des Innocents. Ces ouvrages, pour lesquels il

fut préféré à Louis Carrache, mirent le sceau à la réputation du Guide. Le pape, affligé du départ d'un artiste qu'il avait distingué si honorablement, manda au légat de Bologne de le faire revenir promptement à Rome; et il fallut entamer une espèce de négociation pour l'y déterminer. La plupart des cardinaux, à son arrivée dans cette ville, envoyèrent leur carrosse au-devant de lui jusqu'au Ponte-Mole, suivant l'usage observé à l'entrée des ambassadeurs. Paul V le reçut avec bonté, et le combla de ses largesses. Le Guide reprit le cours de ses travaux; mais, après avoir fait un grand nombre de tableaux pour le pape et pour plusieurs églises, il éprouva de nouveaux désagréments qui l'obligèrent à s'en retourner à Bologne, où il termina quelques tableaux qu'il y avait laissés imparfaits. Il se livra ensuite à son art avec une nouvelle ardeur; et ses ouvrages furent si recherchés, que, pour en obtenir, il fallait les lui demander long-temps d'avance. Il n'y avait aucun souverain, aucun personnage illustre, qui ne voulût avoir quelque production de son pinceau. Le Guide fut appelé à Mantoue, où il exécuta plusieurs tableaux, et de là à Naples, où des entreprises considérables lui avaient été proposées. Mais, devenu bientôt un objet de jalousie pour les autres peintres, il demeura peu de temps dans cette dernière ville, et revint chercher la tranquillité à Rome. S'il avait su profiter des avantages que lui présentait la fortune, et dont aucun artiste italien n'a peut-être joui autant que lui, le Guide aurait été constamment le plus heureux des hommes. Mais il était atteint de la funeste passion du jeu: il s'y abandonna avec excès; et, dès-lors, il n'y eut plus pour lui ni gloire ni repos. Cette passion, qui troublait son existence, détruisit tout-à-la-fois le grand amour qu'il avait pour la peinture, et cette réputation dont il avait été si jaloux. Il perdit des sommes considérables, et contracta des dettes qu'il ne pouvait plus acquitter. La misère affaiblissait chaque jour son talent: ses amis l'abandonnaient; et cet homme qui, si long-temps avait eu l'honneur de rendre tributaires de son pinceau les personnages les plus illustres, et qui fixait lui-même le prix de ses ouvrages, eut la douleur de les voir en quelque sorte méprisés et avilis. Réduit, dans les derniers temps de sa vie, à travailler à la hâte, et pour les sommes les plus modiques, il mourut presque oublié, en 1642, à l'âge de 67 ans. La richesse de la composition, la correction du dessin, la grâce et la noblesse de l'expression, la fraîcheur du coloris, un grand goût dans la manière de draper, des airs de tête admirables, une touche moelleuse, vive et légère: telles sont les qualités qui distinguent généralement les productions de ce grand peintre. C'est aux ouvrages exécutés dans sa seconde manière, qu'il dut, ainsi que nous l'avons fait remarquer, la plus grande partie de sa gloire. Nous mettrons au rang des principaux le *Crucifiement de Saint-Pierre*, que l'on a vu au musée du Louvre; le *St.-Michel* dont la copie en mosaïque est à St.-Pierre du Vatican; le *Martyre de St.-André*, fait en concurrence avec celui du Dominiquin, et que l'on voit à Rome, ainsi que ce dernier, dans la même église, etc. On ne peut s'empêcher de regretter que le Guide ait abandonné ensuite la manière qu'il tenait des Carraches, et qui était plus vigoureuse, plus imposante et d'un ordre supérieur. Quant aux derniers ouvrages de son pinceau, ils laissent à desirer

un dessin plus correct et une touche plus soignée. Nous n'entreprendrons pas de donner ici la liste de ses tableaux : elle serait beaucoup trop considérable ; car il est peu d'artistes qui aient travaillé avec plus d'ardeur et de facilité. On compterait près de deux cents tableaux dont les figures sont de grandeur naturelle, sans y comprendre un grand nombre de petits. Ces derniers surtout sont très soignés et très recherchés des amateurs. L'ancien cabinet du Roi possédait vingt-cinq tableaux du Guide; et le nombre en avait été augmenté à l'époque de la formation du musée du Louvre. Le Guide a beaucoup gravé à l'eau-forte, soit d'après les autres, soit d'après ses propres compositions. Sa pointe parait un peu négligée ; mais elle est franche et spirituelle. On cite parmi ses élèves, Guido Cagnacci, Sirani, Cantarini, Francesco Gessi, Giacomo Sementa, Flaminio Torre, Marescotti, Girolamo Rossi, Rugieri, Bologuini, et beaucoup d'autres. L—N.

GUIDI, famille la plus puissante dans le moyen âge, parmi la noblesse immédiate de Toscane. Elle prétend tirer son origine d'un Guido, comte palatin d'Othon Ier., auquel cet empereur fit épouser la belle Gualorada, dont il avait été amoureux et qui lui avait résisté : en même temps, Othon donna au comte Guidi le comté de Modigliana, et le gouvernement de la Romagne. A la fin du XIIe. siècle, presque tous les membres de cette famille furent massacrés à Ravenne dans une révolte. L'empereur Othon IV concéda au comte Guido Sangue, seul échappé à ce massacre, les fiefs immédiats que cette famille a possédés dans le Cosentin. La maison des comtes Guidi s'est partagée en plusieurs branches, qui se sont conservées long-temps indépendantes dans les Apennins. On les distinguait par les noms de comtes Alberti, de Battifolle, de Romena, et de Modigliana. Leur influence s'étendait sur toutes les montagnes de la Toscane, de la Romagne et de l'État de l'Église : mais le partage de cette noble maison en branches souvent ennemies, et qui embrassèrent les partis opposés des Guelfes et des Gibelins, l'affaiblit graduellement, et la força enfin, vers l'an 1440, à reconnaître la suzeraineté de la république florentine. S. S—I.

GUIDI (GUIDO). *Voy.* VIDIUS.

GUIDI (CHARLES-ALEXANDRE), né à Pavie en 1650, montra de bonne heure un goût marqué pour l'éloquence et la poésie, et surtout pour la poésie lyrique, dont il fut ensuite regardé comme le réformateur, en Italie. Le duc de Parme, Ranuccio II Farnèse, ami et protecteur des lettres, se plaisait à entendre ses vers ; et ceux que Guidi composa pour ce prince, pendant qu'il était à sa cour, ont été réunis sous le titre de *Poesie liriche*, Parme, 1671, in-12. On y a joint quelques discours en prose. Le duc aimait à faire représenter, non sur son immense théâtre, mais sur celui du collége des nobles, des drames lyriques. Guidi y fit jouer, dans la même année, sa tragédie d'*Amalasunta in Italia*, Parme, 1681, in-4°.; J.-B. Pollici en avait composé la musique. Ce drame n'est pas un ouvrage très remarquable ; le style a de l'harmonie, mais trop d'enflure : cependant la pièce reçut les plus vifs applaudissements. La reine Christine de Suède, enthousiasmée des talents et des succès de Guidi, obtint du duc son aveu pour l'emmener avec elle à Rome, et lui donna une place dans sa maison et dans son académie en 1685. Il se lia bientôt avec les hommes les

plus distingués de cette capitale ; et, résolu de marcher sur les traces de Pindare, d'Horace, de Pétrarque et de Chiabrera, il se mit à étudier ces grands modèles, cherchant à se pénétrer de leurs beautés. Quoique le défaut de connaissance de la langue grecque l'empêchât de sentir comme il l'aurait pu faire, le mérite de Pindare, de Tyrtée et d'Anacréon, son génie, dirigé par l'étude, s'éleva bientôt à de plus hautes conceptions, et son style acquit plus de force et de coloris. La reine lui donna différents sujets à traiter : ce fut par ses ordres qu'il composa l'*Endimione*, fable pastorale ; cette princesse ne dédaigna pas de mêler ses vers aux siens : l'ingénieux commentaire de Gravina augmenta encore le succès de cet ouvrage, lorsque ce grand littérateur l'eut choisi pour thème des règles qu'il voulait donner à la poésie (*Voy.* Gravina, XVIII, 356 et 357). Christine mourut en 1689, pendant l'impression de l'*Endimione* : l'auteur ayant perdu sa bienfaitrice, le dédia au cardinal Jean-François Albani. Il publia, dans la même année, une autre pastorale, intitulée *Dafné*. Les Odes qu'il lut à l'académie des Arcades, en l'honneur de la reine, sont recommandables par la noblesse des pensées et la pompe du style. L'intérêt qu'il portait à cette académie, s'accrut encore, lorsqu'il reçut dans les jardins Farnèse, où la libéralité du duc de Parme lui avait accordé un logement, Mario Crescimbeni, qui était devenu custode de l'Arcadie. Guidi y donnait des préceptes de poésie à des jeunes gens auxquels il connaissait une imagination ardente ; il excitait leur audace à tenter de grandes entreprises. La plupart éprouvèrent le malheur d'Icare, et tombèrent en voulant, à sa suite, s'élever trop haut. Le cardinal Albani ayant été placé bientôt après, en 1700, sur le trône pontifical, Guidi, qui lui avait toujours été fort attaché, entreprit de mettre en vers six homélies que le pontife avait composées comme prélat, en différentes occasions. L'austérité du sujet ne lui permit pas de montrer, dans cette traduction, l'originalité et la vivacité qui caractérisent le véritable poète. Cependant cette version méritait plus d'accueil qu'elle n'en reçut. La faveur dont jouissait Guidi devait lui attirer des envieux. Cet ouvrage fut indignement traité dans la dernière satire de Q. Settano, qui courut manuscrite, et n'a pas été imprimée. Guidi, s'imaginant qu'il avait acquis, par ses œuvres lyriques, assez de droits à l'immortalité, voulut s'essayer dans un autre genre de poésie. Comme il croyait s'être pénétré du génie de Sophocle, il ne doutait pas de surpasser le Trissin et Corneille : mais ses amis réussirent à lui faire abandonner un genre pour lequel il n'avait aucune disposition. Crescimbeni lui conseilla sagement de traduire les psaumes de David ; travail qu'il suspendit pour une affaire dans laquelle sa patrie réclamait ses services. Le Milanais était accablé d'impôts ; Pavie le choisit pour rédiger le mémoire que l'empereur avait permis de lui adresser sur ce sujet. Le poète eut le bonheur d'éclairer la justice du souverain, et mérita ainsi les bénédictions de tout le Milanais. Ses concitoyens reconnaissants inscrivirent son nom parmi ceux des patriciens. De retour à Rome, Guidi se livra tout entier à l'impression de la traduction des Homélies (*Sei omelie di N. S. Clemente XI spiegate in versi*, Rome, 1712, in-fol.), imprimée avec un grand luxe typographique. Il se hâta d'aller présenter le premier exemplaire au pape Clément XI, dans sa maison de plaisance de

Castel-Gandolfo. L'ennui de la route lui fit jeter les yeux, dans sa voiture, sur son propre ouvrage : il tomba sur une énorme faute typographique, échappée à l'attention des correcteurs. Guidi entra dans une colère furieuse ; son état fut aussi violent que s'il avait éprouvé l'événement le plus affreux. Tourmenté de cette pensée, il s'arrêta à Frascati ; et comme il se disposait à partir, le lendemain, pour Castel-Gandolfo, il fut frappé d'une apoplexie, à laquelle il ne survécut qu'un petit nombre d'heures : il les consacra aux devoirs de la religion. Sa mort arriva le 12 juin 1712. Le pape donna, à la perte de cet ancien ami, de justes regrets, et fit transporter à Rome son corps, pour être placé à Saint-Onufre près de la tombe du Tasse. Guidi était prudent, de bon conseil, patient, affable, reconnaissant, content de peu, et cependant il se montra toujours libéral. Ce n'était point l'intérêt qui l'attachait à Christine : tandis que chacun des serviteurs de cette reine mourante se hâtait de recueillir les derniers fruits de sa générosité, Guidi n'approcha pas de son lit, et fut uniquement occupé à prier pour elle ; et quoique la reine l'eût oublié dans ses dispositions dernières, le temps put difficilement diminuer les regrets que Guidi ressentait de la perte de sa bienfaitrice. La nature, prodigue envers lui des qualités du cœur et de l'esprit, lui avait refusé les grâces extérieures : il était borgne, bossu, et d'une santé fort délicate. Malgré la douceur et la modestie qui lui étaient naturelles, le style lyrique l'entraînait quelquefois, en parlant de lui-même, à employer des expressions qui contrastaient singulièrement avec sa difformité. Ses poésies ont été réunies en un seul volume, Rome, 1704, in-4°. Il eut beaucoup d'admirateurs et beaucoup de critiques : Settano n'a cessé de le poursuivre, en lui donnant le nom ridicule de *Pumilione*. S'il est du petit nombre des écrivains qui ont su communiquer à la langue italienne, l'enthousiasme et le feu pindarique, il est certain que l'enflure de ses expressions et de ses idées a égaré tous ceux qui l'ont voulu prendre pour modèle. Sa *Vie*, écrite par l'abbé Martelli, est insérée dans le tom. III des *Arcadiens illustres* de Crescimbeni. Fabroni lui a aussi consacré un bel article dans son *Recueil des Italiens illustres*. Le portrait de Guidi, par Odam, a été gravé dans le journal de Venise de 1707. Le duc de Parme en fit aussi faire un pour être placé dans le lieu d'assemblée de l'académie des Arcades ; et Crescimbeni l'a fait graver. A. L. M.

GUIDI (Jean-Baptiste), écrivain ascétique, né à Bologne au commencement du XVIIIe. siècle, fut destiné à l'état ecclésiastique, et chercha à s'en rendre digne par de bonnes études, une conduite régulière et l'attachement à ses devoirs. Après avoir exercé les fonctions de son état dans différentes paroisses, il fut nommé archiprêtre de l'église Sainte-Marie des Allemands à Bologne, et mourut le 15 avril 1771. On a de lui : *Duplicato annuale di parochiali discorsi, per tutte le domeniche e solennità del Signore*. L'édition la plus complète est celle de Venise, 1782, 2 v. in-4°. Il faut réunir à cet ouvrage le suivant : *Discorsi per tutte le feste della beata Vergine e dei Santi*, Venise, 1781, in-4°. — Guidi (Louis), prêtre de l'Oratoire, né à Lyon en 1710, d'une famille originaire d'Italie, enseigna, pendant dix ans, les humanités dans le collége de sa congrégation, reçut ensuite les ordres

sacrés, et fit, pendant plusieurs années, à Juilli, des conférences qui eurent de la réputation. L'éclat qu'il mit à déposer un acte d'appel entre les mains de M. Soanen, l'obligea d'errer dans diverses maisons de son ordre; et il finit par venir se cacher dans la capitale. Il s'associa ensuite à la rédaction de la *Gazette ecclésiastique*, publia quelques ouvrages qui annonçaient de l'esprit et des connaissances variées; et l'on croit que plusieurs prélats se servaient de lui pour composer leurs mandements. Il mourut à Paris le 7 janvier 1780. On a de Guidi: I. *Vues proposées à l'auteur des Lettres pacifiques* (Le Paige), 1753, in-12. II. *Lettre à l'auteur de l'écrit intitulé: La légitimité et la nécessité de la loi du silence* (Le Paige), 1759, in-12. III. *Jugement d'un philosophe chrétien sur les écrits pour et contre la légitimité de la loi du silence*, 1760, in-12. IV. *Lettres à un ami sur le livre de d'Alembert: Sur la destruction des jésuites en France*, 1765, in-12. V. *Réflexions sur le despotisme des évêques et les interdits arbitraires*, 1769. VI. *Lettres à M. le chevalier de*** entraîné dans l'irréligion par un libelle intitulé: Le militaire philosophe* (par Naigeon et le baron d'Holbach), 1770, in-12. VII. *Entretiens philosophiques sur la religion*, Paris, 1772, 2 vol. in-12; un troisième volume fut publié en 1781. VIII. *Dialogue entre un curé et un évêque, sur le mariage des protestants*, ibid., 1775, in-12; suite, 1776, in-12. Il y établit la nécessité d'autoriser leurs mariages devant les magistrats. IX. *L'ame des bêtes*, 1783, in-12. C'est une défense du système de Descartes, et une suite des *Entretiens sur la religion*. Le P. Guidi écrivait avec une extrême facilité. Il était comme à l'affût des livres des incrédules, pour les réfuter. Il mourut la plume à la main; et les nombreux manuscrits qu'il a laissés, n'offrent presque point de ratures. — Son neveu et son élève, Jean-Baptiste-Marie GUIDI, était doyen des gentilshommes ordinaires du roi, et des censeurs royaux, lorsqu'il mourut à Paris en juin 1816, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans. C'est lui que le garde des sceaux Miromesnil avait chargé d'examiner le *Mariage de Figaro*. Guidi refusa son approbation à cette pièce, sous le rapport de la morale. Quant au mérite littéraire, il crut y trouver des longueurs qui devaient nuire au succès. Cela ne l'empêcha pas de s'amuser beaucoup à la représentation de cet ouvrage. Beaumarchais s'en étant aperçu, et l'ayant plaisanté sur le jugement qu'il avait antérieurement porté de sa pièce et sur le plaisir que cependant elle lui causait, Guidi lui répondit: « Si l'on affichait que tel jour » les Nymphes de l'Opéra danseront » sans prendre les précautions qu'exi- » ge la décence, croyez-vous, Mon- » sieur, que le parterre ne serait pas » plein, et qu'on n'y rirait pas aux » éclats? » Il a traduit de l'italien de Muratori: *La véritable dévotion*, 1778, in-12; et il a publié: *Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome en* 1773, Genève (Paris), 1783, 2 vol. in-12. Elles sont écrites avec impartialité, et présentent quelques observations neuves, malgré le grand nombre d'ouvrages qu'on avait déjà sur l'Italie. W—s.

GUIDICCIONI (JEAN), évêque de Fossombrone, naquit à Via-Reggio, dans la république de Lucques, en décembre 1480. Il fit ses études à l'université de Pise, avec un tel succès, que la renommée de ses talents par-

vint aux oreilles du cardinal Farnèse, qui l'ayant appelé à Rome, le nomma aussitôt auditeur de rote. Ce même cardinal, élevé au pontificat (1524), sous le nom de Clément VII, créa Guidiccioni gouverneur de Rome, et lui conféra, peu de temps après, l'évêché de Fossombrone. Là, il partageait son temps entre l'étude et l'exercice de ses devoirs, se faisant admirer autant par sa piété que par sa bienfaisance et sa sagesse. Charles-Quint se disposait alors à replacer sur le trône d'Alger Muley-Hassan, qui en avait été chassé par le fameux Barberousse. Le pape secondait, de tout son pouvoir, les projets de l'empereur; et, ayant besoin, auprès de ce monarque, d'un homme prudent et éclairé, il choisit Guidiccioni pour nonce apostolique de cette expédition. Le nouveau nonce s'acquit bientôt la bienveillance de l'empereur, qui le consultait dans les affaires les plus graves. Après la prise de Tunis, Guidiccioni revint à Rome, où il fut nommé président de la Romagne, alors en proie aux dissensions civiles. Sa fermeté et sa vigilance parvinrent enfin à rétablir le calme; mais il se vit sur le point de perdre la vie par la main d'un assassin aposté par les factieux. Ce dernier, au moment de porter le coup mortel, fut frappé par l'aspect vénérable du prélat; se jetant à ses genoux, il avoua son crime, au milieu des larmes du repentir. Il obtint aisément son pardon, et, pénétré des sages remontrances de celui qu'il allait immoler, se retira dans un cloître, où il mourut saintement. Nommé ensuite commissaire général de la guerre de Palliano, Guidiccioni se distingua dans cet emploi comme il l'avait fait dans les autres; et il parut aussi actif et intrépide au milieu d'une armée dont il dirigeait, en grande partie, les opérations, qu'il avait été doux et édifiant à la tête d'un diocèse. Quelque temps après, il passa au gouvernement de la Marche-d'Ancône, et il mourut à Macerata en août 1541. On a de lui : I. *Orazione alla republica di Lucca*, Florence, 1568, in-8°. II. *Lettere*. III. *Rime*, Venise, 1567, in-12. Tous ces ouvrages réunis ont été imprimés à Gênes, 1749, 1767, in-8°. L'édition la plus soignée des *Rime*, qui contient la vie de l'auteur, est celle de Bergame, 1753, in-8°. L'*Oraison* de Guidiccioni est citée comme un modèle d'éloquence et de pureté. Ses *Lettres* sont très spirituelles, et traitent des affaires du temps. On estime beaucoup ses poésies, où il y a richesse de pensées, des images vraies et de l'élégance. On pourrait cependant lui reprocher d'être un peu trop mystique dans ses compositions sacrées, et parfois obscur et guindé dans les profanes. Il avait surtout beaucoup de talents pour l'Idylle et pour le Sonnet. — GUIDICCIONI (Christophe), évêque d'Ajaccio, né à Lucques en 1508, mort en 1582, est connu par des traductions du grec, telles que l'*Electre* de Sophocle, les *Bacchantes*, les *Suppliantes*, l'*Andromaque* et les *Troyennes* d'Euripide, imprimées à Florence avec la vie de l'auteur, en 1747, in-8°. Les mieux traduites de ces tragédies sont l'*Electre* et les *Troyennes*; les autres, quoique fidèlement rendues en italien, se ressentent trop de la lime du travail. Elles sont en *versi sciolti*, en décassyllabes non rimés. — GUIDICCIONI (Lélio), né aussi à Lucques en 1630, profondément versé dans le grec et le latin, a laissé des *Rime* publiées à Rome, 1637, in-12, et une traduction, en vers non rimés, de l'*Enéide*, Florence, 1701, qu'on lit

avec plaisir, mais qui est très inférieure à celle d'Annibal Caro. B—s.

GUIDO, en français GUI, moine du XIe. siècle, et, suivant Fabricius, abbé de Sainte-Croix d'Avellana, fut surnommé d'*Arezzo* ou l'*Aretin*, du lieu de sa naissance. C'est un des personnages les plus célèbres dans l'histoire de la musique; car on le regarde communément comme le restaurateur de cet art parmi nous, comme l'inventeur de notre système musical. Il naquit, à ce que l'on croit, à la fin du xe. siècle, vers 995, et fut placé, dès l'âge de huit ans, dans le monastère de Pomposa, de l'ordre de Saint-Benoît, au duché de Ferrare. Ce fut dans ce monastère qu'il se livra avec ardeur à l'étude de la musique, c'est-à-dire du plain-chant ou *canto fermo*, la seule mélodie usitée à cette époque. Il paraît que, de son temps, cette étude était très-pénible, par la difficulté de se rendre familière l'intonation des sons, difficulté résultant de la confusion des toniques, et de la construction différente des divers tétracordes, relativement à la position des semi-tons. Pour remédier à cet inconvénient, Gui chercha long-temps les moyens d'établir une règle ou échelle des intonations diatoniques, règle qui devait être précise, invariable et facile à retenir. Il reconnut enfin que, dans le chant alors en usage pour l'hymne de St.-Jean, les premières syllabes des six versets de cette hymne,

UT queant laxis
REsonare fibris
MIra gestorum
FAmuli tuorum
SOLve polluti
LAbii reatum,
Sancte Joannes,

formaient, par leur intonation, une suite diatonique ascendante, en cette manière :

La
Sol
Fa
Mi
Ré
Ut

Il s'appliqua donc à faire apprendre par cœur le chant de cette hymne à ses élèves, et surtout à leur rendre familière la progression diatonique des sons *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*. Voici ses propres paroles, qui rendront encore plus sensible le but qu'il se proposait : « Si donc tu veux, dit-il, rappeler dans ta mémoire tel ou tel » ton, et le retrouver à l'instant dans » un chant connu ou inconnu, *debes* » *ipsam vocem vel neumam in capite alicujus notissimæ symphoniæ* » *notare, ut pote si hæc symphonia* » *quâ ego docendis pueris in primis* » *atque etiam in ultimis utor.* » Les sept cordes ou sons différents qui se trouvent entre un ton et la répétition, ou ce que nous appelons l'octave de ce ton, étaient, du temps de Gui d'Arezzo, désignés par les sept premières lettres de l'alphabet latin, A, B, C, D, E, F, G. Gui en fit l'application aux syllabes qu'il avait adoptées, de la manière suivante :

C—*ut*
D—*ré*
E—*mi*
F—*fa*
G—*sol*
A—*la*.

Le B ne se trouva point avoir de syllabe particulière correspondante (1), parce que Gui, qui substitua des hexacordes aux tétracordes des Grecs, n'avait

(1) La syllabe *si*, qui n'est d'usage qu'en France, ne fut inventée que long-temps après Gui. Brossard en attribue l'institution à un musicien nommé le Maire, qui vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il est néanmoins incontestable que, long-temps avant ce dernier, la difficulté de la méthode des muances avait fait reconnaître la nécessité de l'addition d'une septième syllabe, pour exprimer le septième son de l'octave. Les uns avaient adopté *bi*, d'autres *ci*, *di*, *ni*, *sa*. Peu importe assurément. Les Italiens ont substitué la syllabe *do* au son sourd et désagréable de *ut*. Les Anglais ne se servent que des quatre syllabes *mi*, *fa*, *sol*, *la*. Les Allemands sont les derniers qui aient conservé l'usage de solfier par les lettres de l'alphabet.

adopté que six syllabes. De là vint l'incommode nécessité de solfier par *muances*, méthode pour l'intelligence de laquelle Gui inventa sa main harmonique. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands détails à cet égard. La nouvelle *solmisation* (1) n'est pas la seule invention qu'on attribue à Gui d'Arezzo. Il substitua, dit-on, pour la notation, des points aux lettres latines, et plaça ces points sur des lignes plus ou moins élevées, afin de rendre sensible à l'œil leur plus ou moins grande élévation. Il établit les clefs d'*Ut* et de *Fa*, qui, écrites sur des lignes de diverses couleurs, déterminent la position de la portée dans le clavier général. Il étendit le diagramme des Grecs, composé de quinze cordes, à vingt-une (deux octaves et une sixte), ajoutant dans le bas l'hypoproslambanomene, et, dans le haut, un nouveau tétracorde, dit des suraigües, en cette manière :

Γ A B C D E F G a b ♮ c d e f g a b ♮ c d / e b ♮ c d.

Ce système fut appelé *Gamme*, du gamma des Grecs par lequel il commençait, et *Main harmonique*, parce que Gui avait imaginé de tracer une main gauche, sur les doigts de laquelle il marquait tous les sons du clavier par leurs lettres correspondantes et par les syllabes qu'il y avait jointes, en passant, par la règle des muances, d'un tétracorde ou d'un doigt à un autre, selon le lieu où se trouvaient les deux semi-tons, et employant le b mol ou le b carré, suivant que les tétracordes étaient conjoints ou disjoints. Cette duplication du B lui est aussi attribuée; elle était nécessaire pour distinguer la seconde corde d'un tétracorde conjoint, d'avec la première corde du même tétracorde disjoint. Gui, comme nous l'avons dit, substitua aussi ses hexacordes aux tétracordes des Grecs, afin de leur appliquer sa nouvelle solmisation. Il définissait le diapason ou octave, l'intervalle composé d'une quarte et d'une quinte, et la musique *motus vocum*. Au reste, toutes ces inventions merveilleuses lui sont fortement contestées. Les unes, assure-t-on, existaient avant lui (*Voyez* l'article HUCBALDE); les autres lui ont été inconnues, à l'exception de l'emploi de l'hymne de St.-Jean. On peut consulter à ce sujet l'*histoire de la Musique* par Forkel, tom. II, page 239. Quoi qu'il en soit, Gui établit dans son couvent une école de musique, et les succès de sa méthode furent tels, que ses élèves qui, jusqu'alors, n'avaient pu qu'au bout de dix ans d'un travail opiniâtre surmonter toutes les difficultés de l'art, se trouvaient, en moins de quinze jours, en état de déchiffrer le plain-chant, et devenaient, dans l'espace d'une année, d'habiles chanteurs, ou plutôt chantres. On doit croire néanmoins qu'il y a beaucoup d'exagération dans le récit de ces merveilles. L'étonnante supériorité de Gui d'Arezzo sur les autres musiciens ne tarda guère à lui susciter des envieux. Il fut obligé de quitter son monastère et de se retirer dans sa patrie. Cependant le bruit de ses succès parvint aux oreilles du pape Jean XIX ou XX, qui régna de 1024 à 1033. Ce pontife le pressa de venir le trouver à Rome. Gui s'y rendit, accompagné de Grimoald, son abbé, et de Pierre, doyen du chapitre d'Arezzo. Il présenta au pape son Antiphonier, noté suivant sa méthode. Jean l'admira, en fit faire l'essai, et reconnut sans peine

(1) A l'occasion du nouvel usage de ces syllabes, Fabricius cite deux distiques latins, trop singuliers pour que nous ne les rapportions pas ici.

Corde deum et fidibus et gemitu alto benedicam
UT, RE MI FACIAT SOLVERE LABRA SIBI.

Cur adhibes tristi numeros cantumque labori?
UT RELEVET MISERUM FATUM SOLITOSQUE LABORES.

la supériorité de la nouvelle solmisation. Il fit plus; il imposa silence aux ennemis de Gui, et détermina ce religieux à retourner dans son couvent de Pomposa, lui représentant que la vie monastique était, pour un savant tel que lui, mille fois préférable aux honneurs de l'épiscopat, auxquels il avait droit de prétendre. On ignore les autres circonstances de la vie de Gui d'Arezzo, ainsi que l'époque de sa mort. Mais il a eu ceci de commun avec de beaucoup plus grands hommes, que plusieurs nations et plusieurs sociétés l'ont revendiqué. Les Camaldules en ont fait un abbé de leur ordre; d'autres l'ont fait vivre en Allemagne, d'autres en Normandie, sans toutefois donner à leurs assertions aucun degré de vraisemblance. Le savant Gerbert, prince-abbé du monastère de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire, a recueilli, dans ses *Scriptores ecclesiastici de musicá sacrá*, tous ceux des écrits de Gui d'Arezzo qu'il a pu se procurer. Ce sont : I. *Micrologus de disciplinâ artis musicæ*. Ce traité, dédié à l'évêque Teobalde, et que Gui publia vers 1030, est divisé en vingt chapitres. L'auteur y examine la nature des notes et leurs dispositions dans le monocorde. Il établit la division du diapason ou octave en sept sons fondamentaux, et la distinction des quatre modes, qu'il sous-divise en huit. Il traite des tropes, de la diaphonie, et de l'invention de la musique par le bruit des marteaux. II. *Versus de musicæ explanatione, suique nominis ordine*, suivi des *Regulæ rhythmicæ in Antiphonarii sui prologum prolatæ*. Ces deux traités, dont le second est regardé comme la deuxième partie du Micrologue, sont tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de St.-Blaise. III. *Aliæ regulæ de ignoto cantu, identidem in Antiphonarii sui prologum prolatæ*. Ce traité est suivi de : *Epilogus de modorum formulis et cantuum qualitatibus*. IV. *Epistola Guidonis Michaëli monacho, de ignoto cantu directa*. Baronius et Bernard Pez avaient déjà publié cette lettre, mais moins complète. Baronius la rapporte à l'an 1022, et Mabillon à 1026. C'est dans cet écrit que Gui rend compte des tracasseries qu'il éprouva de la part de ses confrères, ainsi que de son voyage à Rome. V. *Tractatus correctorius multorum errorum qui fiunt in cantu Gregoriano in multis locis*. Ce traité est publié d'après un manuscrit du XIV[e]. siècle. VI. *Quomodo de arithmeticá procedit Musica*. Gerbert n'est pas certain que cet ouvrage appartienne à Gui d'Arezzo; et, en effet, les principes n'en paraissent pas toujours conformes aux siens. La copie s'en trouvait dans un manuscrit du couvent de Saint-Emmeran, immédiatement après le Micrologue; ce qui ne prouve rien aux yeux de ceux qui savent comment se formaient alors les manuscrits. Les ouvrages de Gui d'Arezzo ne sont aujourd'hui d'aucune utilité, et ne peuvent être recherchés que par les curieux. Quant à cet auteur, son nom vivra sans doute aussi long-temps que durera l'usage des syllabes *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, auxquelles on a plusieurs fois vainement tenté de substituer d'autres mots. Mais l'omission d'une septième dénomination pour la septième corde de l'octave lui avait rendu nécessaire la méthode des muances, que son extrême difficulté a fait, depuis long-temps, reléguer avec les autres inventions gothiques qui ne peuvent plus nous convenir. D. L.

GUIDO GUERRA (Le comte), général des Guelfes florentins, au treizième siècle, était chef de la branche des comtes Guidi, qui s'était attachée

au parti guelfe, et alliée aux Florentins. Il fut, à plusieurs reprises, général de ces derniers : il les conduisait, entre autres, dans la campagne de 1254, que les Florentins ont appelée l'année des victoires. En 1260, il s'efforça inutilement d'empêcher la fatale expédition dans l'état de Sienne, qui fut terminée par la déroute des Guelfes, à Monte-Aperto près de l'Arbia. Après cette défaite, Guido Guerra quitta Florence, pour se retirer dans ses châteaux du Cosentin, où il ouvrit un asile aux exilés de son parti. Lorsque Charles d'Anjou marchait à la conquête du royaume de Naples, Guido Guerra le joignit avec quatre cents gentilshommes guelfes, émigrés de Toscane; et il eut la plus grande part à la victoire de Charles, dans la plaine de Grandella, le 26 février 1266. Le Dante a feint qu'il rencontra Guido Guerra dans l'enfer, où il le suppose puni pour un vice honteux; et cependant, il le nomme comme l'un des plus grands hommes dont sa patrie se soit honorée, un de ceux dont les noms étaient sans cesse donnés en exemple aux jeunes gens qu'on exhortait à la vertu. S. S—I.

GUIDO NOVELLO, général des Gibelins florentins, au treizième siècle, était de la même famille que le précédent : le comte Guido Novello s'attacha au parti gibelin, comme son cousin au parti guelfe, et il ne montra pas moins de dévouement à Mainfroi, que Guido Guerra pour Charles d'Anjou. Il avait, en 1260, contribué à la victoire de l'Arbia sur les Guelfes; il entra dans Florence le 27 septembre de la même année, à la tête des Gibelins, et il présida le congrès où l'on mit en délibération si l'on ne raserait pas cette ville. Il demeura gouverneur de la Toscane, au nom de Mainfroi, jusqu'après la mort de ce monarque. Mais lorsque la nouvelle de la bataille de Grandella eut été apportée à Florence, Guido Novello se troubla; il voulut faire sa paix avec les Guelfes dont il était entouré, et qu'il avait jusqu'alors maintenus dans la soumission : il leur accorda des priviléges qui ne les satisfirent point; et attaqué enfin par le peuple insurgé, il prit le parti d'évacuer Florence, le 11 novembre 1266, avec sa brillante cavalerie, renonçant ainsi volontairement à un avantage qu'il ne put jamais recouvrer. Après sa retraite, toute la Toscane retourna au parti guelfe; et il fut obligé de chercher un refuge dans les montagnes. S. S—I.

GUIDO, peintre, né à Sienne, dit *Guido da Siena*, florissait en 1221. Cette époque est fixée par un tableau encore existant, cité dans diverses chroniques, et portant une date dont la sincérité ne peut être révoquée en doute. Ni Vasari, ni Baldinucci, tous deux Florentins, n'ont fait mention de cet artiste. Cette omission leur a valu de graves reproches de la part de plusieurs écrivains italiens, qui les ont accusés de dissimuler volontairement le mérite et surtout l'ancienneté des artistes nés hors de Florence, à l'époque de la renaissance de l'art, dans la crainte d'affaiblir la gloire de Cimabué. Peut-être Vasari et Baldinucci auront-ils cru pouvoir négliger ce maître, par la raison qu'il n'a exécuté ni des fresques, ni des mosaïques, comme Cimabué, Andréa Tafi, Gaddo Gaddi, et les autres peintres florentins du XIIIe. siècle, dont ils ont parlé; et qu'il n'a produit que des tableaux sur bois, représentant, ou des Madonnes, ou des images de Sainte-Catherine de Sienne, accompagnées d'anges et d'autres figures purement accessoires. Quoi qu'il

en soit, la gloire de Guido da Siena ne consiste point, comme on l'a cru trop légèrement, à avoir le premier, dans l'Occident, repris les pinceaux, abandonnés depuis plusieurs siècles. Des écrivains italiens se sont efforcés de prouver, les uns contre les autres, que les villes de Florence, de Naples, de Sienne, de Pise, de Lucques, de Ferrare, de Bologne, ont donné naissance à des peintres, quinze ans plus tôt, ou quinze ans plus tard, dans le courant du XIIIe. siècle; ces disputes sont vaines et sans motifs. Plus riche qu'elle-même ne l'a long-temps présumé, l'Italie, non plus que la France et l'Allemagne, n'a cessé, à aucune époque du moyen âge, de produire des artistes. Ce ne sont pas seulement des miniatures qu'exécutaient les peintres italiens, français, allemands, dans les VIe., VIIIe., X^e., XIe. et XIIe. siècles; ils couvraient d'images religieuses, soit de peintures à l'encaustique, soit de fresques, mosaïques, ou peintures sur toile et sur bois, les murs, les colonnes, le sol, les plafonds des églises, des palais, et même des dortoirs et des réfectoires. On remarque des exemples innombrables de ce fait, durant le cours entier des temps appelés barbares. L'auteur de cet article en a pleinement démontré la réalité dans un autre ouvrage; et l'on en trouvera encore des preuves dans celui-ci, aux articles de Bruun, Erachus, Godebard, etc. Hugues, moine de Montiereuder, Jean, évêque de Liége, Madalulphe, Methodius, Notker, Théophile, surnommé *Presbyter*, Thiémon, Tutilon, Vazelin, etc., pourraient encore augmenter cette liste. Le père Dellavalle prouve qu'il avait trop cédé à l'erreur commune, lorsqu'il avoue, dans ses *Lettere Sanese*, tome 1, page 237, avoir hésité pendant un an, avant de se déterminer à croire que le tableau de Guido da Siena date en effet de 1221, comme le porte l'inscription. Mais son hésitation nous a valu des témoignages nombreux, qu'il a recueillis dans des chroniques manuscrites, et dans les archives publiques de la ville de Sienne. Rien de mieux avéré aujourd'hui, que l'antiquité de ce tableau vraiment curieux. Guidu da Siena dut naître vers la fin du XIIe. siècle. Mancini, dans un traité manuscrit sur la peinture, cité par Dellavalle, le nomme *Guido Fiori*. Dellavalle le suppose élève de Pietrolino, que le même Mancini assure avoir vécu à Sienne en 1110 et 1120. Cette supposition est gratuite et invraisemblable; mais elle donne une preuve de plus, de l'existence de ce Pietrolino ou Pierrolino, qui peignait des fresques, à Rome, sous Paschal II ou Gélase II, et dont quelques ouvrages subsistent encore. Le tableau qui a fait la réputation de Guidu da Siena, fut peint pour l'église des Dominicains de Sienne, où il a été conservé jusqu'à présent. On y lit cette inscription, tracée sur le corps de l'ouvrage :

Me Guido de Senis diebus depinxit amenis,
Quem Christus lenis nullis velit agere penis.
A. D. M. C. C. XXI.

Une ancienne chronique porte, sous la rubrique de l'année 1221, qu'il fut terminé et placé, le 19 décembre de cette année, dans la chapelle de la famille Malavolti. Il représente la Vierge, assise sur un trône, et tenant l'enfant Jésus assis sur ses genoux. La figure principale conserve, dans cette attitude, dix palmes romains de hauteur, formant environ six pieds et demi, ce qui suppose une taille de huit à neuf pieds. Au-dessus du dossier du trône, on voit six anges en adoration, trois de chaque côté. Le corps du tableau est en bois; sur

de bois est appliquée une toile couverte d'un enduit de plâtre; la surface du plâtre est dorée; la peinture repose sur ce fond d'or. Sur la partie dorée restée à découvert, se trouvent, conformément à l'usage du temps, de petits ornements, imprimés avec des fers chauds gravés en relief. Ce qui nous paraît véritablement digne d'attention dans ce tableau, et surtout dans la figure principale, c'est la dignité de l'attitude, la justesse assez générale des mouvements, la convenance de l'expression, nous oserons même ajouter, malgré d'inévitables incorrections, la noblesse des formes, la gravité de l'ensemble. Les deux têtes, d'un choix heureux, ne sont pas trop mal dessinées; celle de la Vierge exprime assez bien le sentiment de l'amour divin. Les vêtements de cette figure se font autant remarquer par leur élégance que par leur richesse. Deux tuniques, brodées vers les bords, et posées l'une sur l'autre, deux voiles ornés aussi de broderies, et un ample manteau, forment des plis abondants et sans roideur. Il faut bien croire qu'il y a de la sécheresse dans le faire: des personnes qui ont examiné cette peinture de très près, assurent cependant qu'elle offre des parties aussi bien peintes que les meilleurs ouvrages de Giotto. C'est cette somme de mérite, très remarquable eu égard au temps où Guido da Siena vivait, qui lui assigne une place distinguée dans l'histoire de l'art. Ce tableau de la Vierge est le seul où l'on reconnaisse avec certitude la main de ce maître. Ugurgieri, dans ses *Pompe Sanesi*, et le père Dellavalle, déjà cité, lui attribuent une autre Vierge, qu'on voit à Sienne dans l'église de Saint-Bernardin, et qui présente la date de 1262; mais ils n'ont étayé leur opinion, que par la ressemblance du style et du faire. Divers connaisseurs croient reconnaître Guido dans d'autres tableaux, où sont représentés, soit la Vierge, soit le Père Eternel, ou Ste.-Catherine portant l'étendard de la ville de Sienne. On lui donne pour élève, avec assez de vraisemblance, un peintre, désigné dans une charte, à la date de 1227, sous la dénomination de *Diotisalvi del maester Guido*, qui, en 1256, était au nombre des vingt-quatre magistrats de la république de Sienne, et qui vivait encore en 1276. On veut aussi qu'il ait formé deux autres peintres, savoir, Fra Mino, ou Jacomino, né à Turrita, près de Sienne, et connu sous la dénomination de *Mino da Turrita*, lequel exécutait des mosaïques à Florence, en 1225, et Berlinghieri, natif de Lucques, qui florissait en 1235. La première de ces deux opinions repose sur quelques probabilités; la seconde est une supposition purement gratuite. La Vierge de Guido da Siena se trouve gravée dans la quinzième livraison de l'*Histoire de l'art*, de Séroux d'Agincourt. Elle est reproduite, sous de plus grandes proportions, dans l'*Etruria Pittrice* de Lastri, et dans la collection de Messieurs Riepenhausen, intitulée *Histoire de la peinture et de ses progrès en Italie*, en allemand. — On cite deux autres peintres, du XIIe. et du XIIIe. siècles, nommés Guido. Le premier, dit Guido Guinuccio, travaillait à Rome, avec Pietrolino, de l'an 1110 à l'an 1120. Son nom se voit encore sur une peinture exécutée dans la tribune de l'église des SS. Quatro-Coronati. Sa patrie est inconnue: Malvasia, Maffei et Tiraboschi en ont parlé. Le second était de Sienne, et florissait en 1287. E—c D—d.

GUIDO. *V.* Gui, Guido et Guidi.

GUIDOBONO ou GUIDOBONI (Barthélemi), peintre italien, appelé le *Prêtre de Savone*, né dans cette ville en 1654, entra d'abord dans les ordres; mais bientôt porté de passion pour la peinture, il se rendit à Parme pour étudier le Corrége. Malgré les nombreux devoirs de son état, il fit de rapides progrès, et perfectionna son talent à Venise. Revenu dans sa patrie, il dessina des animaux sur des vases de faïence : n'ayant pas tardé à se dégoûter de ce genre, qu'il trouva trop frivole, il commença à entreprendre des fresques. Dans la maison Peirani, il peignit un salon, dont Henri Haffner inventa les perspectives. Cette composition est une des meilleures qu'ait laissées Guidobono. En société avec le même Haffner, il orna de ses ouvrages une petite église voisine du sanctuaire de la Miséricorde. Là il représenta quatre miracles, dont un retraçait l'heureuse délivrance de Jean-Baptiste Bozello, Génois, qui se sauva de l'esclavage à Tripoli de Barbarie, en s'abandonnant à la mer sur un tonneau, et qui parvint à aborder en Sicile sans autre secours que ce frêle soutien. Le salon du palais Brignole à Gènes offre quatre beaux tableaux du prêtre de Savone. Au premier aspect, on les attribuerait au Guerchin; tant ils sont remarquables par leur pâte forte et vigoureuse. Dans l'église de l'Assomption des Pères augustins, il représenta sur la voûte la Vierge couronnée reine du ciel par les trois augustes personnages de la Sainte-Trinité. Appelé à Turin en 1680, il y laissa de nombreuses compositions. Guidobono était d'un tempérament faible. Un soir, pendant le mémorable hiver de 1709, il tomba dans son escalier; et, n'ayant pas eu la force d'appeler du secours, il mourut de froid. On loue dans Guidobono moins le dessin des figures, qu'il alongeait outre mesure, que la grâce et la vérité des accessoires. Il avait étudié le Castiglione; et il en a donné des copies que l'on distingue difficilement des originaux. En général, comme on devait l'attendre d'un digne admirateur du Corrége, il se faisait reconnaître par une grande suavité de pinceau, jointe à un effet juste de clair-obscur. — Dominique Guidobono, son frère, né à Savone en 1670, fut son élève et son imitateur. Ce dernier eut quatre fils, qui cultivèrent la peinture avec peu de succès. A—d.

GUIDON. *Voy*. Chauliac.

GUIDONIS (Bernard), célèbre religieux dominicain, mal à propos appelé, par quelques modernes, Bernard de la Guyonie, naquit, en 1260, dans un petit village du Limosin : il fit ses vœux à l'âge de dix-neuf ans, et remplit successivement les principaux emplois de l'ordre. Nommé, en 1308, inquisiteur de la foi en Languedoc, il exerça ce ministère redoutable avec sévérité, puisque le nombre des malheureux qu'il condamna à diverses peines, dans l'espace de quinze années, s'éleva à six cent trente-sept. Le pape Jean XXII l'employa dans plusieurs négociations, et le récompensant de ses services, en lui conférant, en 1323, l'évêché de Tuy en Gallice : il passa, l'année suivante, de ce siége à celui de Lodève, et mourut en cette ville, le 30 décembre 1331. Son corps fut transporté à Limoges et inhumé dans l'église des Dominicains. Sa *Vie*, écrite en latin par un auteur contemporain, a été publiée dans le tome II de la *Biblioth. manuscript.* du P. Labbe. On y apprend que Guidonis jouissait de la réputation d'un saint, et que ses partisans auraient de-

siré qu'il eût été possible de le canoniser de son vivant. Le nombre des ouvrages qu'il a laissés, est considérable : on en trouvera la liste dans les *Scriptores ord. Prædicator.* du P. Echard ; dans les *Scriptor. ecclesiast.* de Cave ; dans les *Historici latini* de Vossius ; et enfin dans la *Bibl. med. et infim. latinit.* de Fabricius, au mot BERNARDUS. On se contentera de citer ici les plus intéressants : I. *Casus qui in celebratione missæ accidere possunt, qualiter ipsis occurendum sit.* Fabricius en cite une édition in-8°., sans date, mais qu'il soupçonne des premières années de l'imprimerie. II. *Liber sententiarum inquisitionis Tolosanæ*, imprimé à la suite de l'*Historia inquisitionis* de Phil. Limbroch ; ouvrage curieux, qui fait bien connaître les opinions des Vaudois, et les mesures prises contre ces hérétiques. III. *Chronicon comitum Tolosanorum ;* dans l'appendix de l'*Histoire des comtes de Toulouse* par Catel. IV. *Speculum pastorale :* le P. Labbe en a extrait plusieurs morceaux qu'il a insérés dans sa *Bibl. manuscr.*, t. II : *Nomina ac gesta Lemovicensium episcoporum ; — De ordinibus Grandimontensi atque Artigiæ ; — De monasterio Sancti Augustini Lemovicensis ; —* La *Vie* de Saint-Fulcran, évêque de Lodève ; — et celle de St.-Sacerdos, publiée déjà par Baluze, Tulle, 1656, à la suite d'une *Dissertation* sur le temps où a vécu ce saint prélat. V. *Descriptio Galliarum ;* dans les *Scriptor. Francor. coætanei* de Duchesne, tom. Ier. VI. *Libellus de magistris ordin. Prædicator. ;* dans l'*Amplissim. Collectio* de D. Martène, tom. v. Ce recueil contient plusieurs autres pièces de Guidonis. VII. *Flores chronicorum, sive Annales pontificum.* Bréquigny a donné un extrait fort intéressant de cet ouvrage dans le tom. II des *Notices* des manuscrits de la bibliothèque du Roi, où il en existe dix-neuf copies du XIVe., du XVe., et une du XVIe. siècle. Baluze en a tiré les *Vies* de Clément V et de Jean XXII, qu'il a publiées dans ses *Vitæ paparum Avenionensium ;* et Muratori, celles des souverains pontifes depuis Victor III, qu'il a insérées dans les *Scriptor. rerum Italicar.*, tome III. Cette chronique a été traduite en français ; et Bréquigny pense que, quoique l'auteur se montre trop crédule, elle renferme tant de faits intéressants, que la publication en serait utile. Outre les auteurs déjà cités, on peut consulter : *Observations de M. D. S. J. sur les ouvrages de B. Guidonis pour servir à l'histoire littéraire de France du XIVe. siècle*, Mercure, novembre 1737 ; — *Réponse du P. Mathieu* (Texte), *dominicain, aux observations précédentes*, ib., avril 1738 ; — et enfin l'*Histoire des hommes illustres de St.-Dominique*, par le P. Touron, tom. II, pag. 94-107. W—s.

GUIDOTTI (PAUL), surnommé *il Borghese*, a cultivé avec succès presque tous les arts, mais ne s'est rendu célèbre que par ses talents comme peintre et comme sculpteur. Il naquit à Lucques, en 1559, et vint étudier à Rome les principes de la peinture sous les meilleurs maîtres. Persuadé que la connaissance de l'anatomie est indispensable à un peintre, il fréquenta les écoles de chirurgie, et se passionna pour cette science au point d'aller de nuit dans les cimetières enlever les cadavres nouvellement enterrés, pour en faire la dissection. Le pape Sixte-Quint l'employa à décorer le Vatican ; mais les ouvrages qu'il avait exécutés dans ce palais, ont été détruits par divers accidents. Il s'appliqua ensuite à

la sculpture; et on cite de lui un groupe en marbre blanc, de six figures, dont plusieurs riches amateurs lui offrirent une somme considérable : mais quoique mal partagé des biens de la fortune, par une vanité ridicule il aima mieux faire présent de ce morceau, qui lui avait coûté plusieurs années de travail, au cardinal Borghèse; et il se contenta de recevoir en échange, du pape Paul V, le titre de chevalier de l'ordre du Christ, et la permission de prendre le surnom de *il Borghese*. Quelque temps après, il fut nommé conservateur du Musée du Capitole, charge très honorable et qui n'est conférée ordinairement qu'à des personnes d'une haute naissance; mais il aimait autant à briller par les dignités que par les talents, et il fit exécuter les reglements de l'académie de St-Luc avec une sévérité qui le rendit odieux à ses confrères. Guidotti fut chargé, en 1622, de disposer la chapelle du Vatican pour la cérémonie de la canonisation de St.-Ignace, de St.-François - Xavier et de Ste.-Thérèse; et l'on fut très satisfait du genre de décoration qu'il avait exécuté. La réputation dont il jouissait comme peintre, ne lui suffisait pas; il forma le projet audacieux d'éclipser la gloire du Tasse, et composa, sous le titre de la *Jérusalem détruite*, un poème dont chaque vers était terminé par le même mot que celui de la *Jérusalem délivrée*, auquel il correspondait : mais, soit inconstance, soit défaut de loisir, il ne mit jamais la dernière main à cet ouvrage dont il aurait vraisemblablement retiré peu d'honneur. Guidotti s'appliqua aussi à la mécanique, et crut avoir trouvé le moyen de se soutenir dans les airs : en conséquence il fabriqua des ailes avec lesquelles il s'élança d'une des plus hautes tours de Lucques; mais il tomba si rapidement qu'il se cassa une cuisse; accident qui lui ôta l'envie de répéter cette expérience. Jean - Vittor. Rossi (Jan. Erythræus,) dit que Guidotti faisait des vers avec autant de facilité qu'une fontaine donne de l'eau, et que le nombre de ses productions littéraires peut à peine être compté. Il parle ensuite de ses autres talents, et termine cette énumération par la réflexion, qu'il est bien singulier que Guidotti, qui se flattait de posséder quatorze arts dont un seul aurait suffi pour assurer la fortune d'un homme, n'ait pu cependant réussir à se procurer du pain. En effet cet artiste si ingénieux, mais encore plus vain, après avoir échappé aux poursuites de ses créanciers, en changeant chaque jour de retraite, mourut dans un hôpital, en 1629, à soixante-dix ans. W—s.

GUID'UBALDO (Le marquis), mathématicien, né à Urbin vers 1540, était de l'illustre maison del Monte, qui possédait alors de grandes terres en Italie. Son goût pour les mathématiques se développa de bonne heure; et il fit de rapides progrès dans cette science, sous la direction de Frédéric Commandin, l'un des hommes les plus habiles de son temps. Guid'Ubaldo, étranger à toute espèce d'ambition, passa la meilleure partie de sa vie au château de Monte-Barroccio, uniquement occupé de l'étude; et il y mourut vers 1601, âgé d'environ soixante ans. On a de lui : I. *Planisphæriorum universalium theoria*, Cologne, 1560, 1581, in-8°.; Pise, 1579, in-4°. II. *Mecanicorum libri VI*, 1577. Cet ouvrage, dit Montucla, contient, sur plusieurs points, une doctrine judicieuse et solide; il y fait usage de la méthode employée par les anciens, de réduire toutes les machines au levier, et l'applique heureusement à quelques puissances mécaniques, entre autres aux

poulies, dont il examine avec soin la plupart des combinaisons. Ce livre n'est pas au reste entièrement exempt d'erreurs. III. *De ecclesiastici calendarii restitutione*, Pise, 1580, in-4°. IV. *Perspectivæ libri sex*, ibid., 1600, in-fol. Il dédia ce traité à son frère le cardinal Alexandre del Monte. C'est le premier ouvrage dans lequel on ait fait entrevoir la généralité des principes de la perspective; mais on y trouve exposé très longuement ce qui aurait pu être mieux dit en peu de pages. V. *Problematum astronomicorum libri VII*, Venise, 1609, in-fol. VI. *De Cochleâ*, 1615. Dans cet ouvrage, publié après la mort de l'auteur par son fils, il examine les différentes propriétés de la vis d'Archimède. David Bernoulli a traité ce sujet plus brièvement et avec plus de profondeur dans son *Hydrodynamique*. VII. *In Archimedem de æquiponderantibus paraphrasis*. W—s.

GUIENNE. *Voyez* Eléonore (XIII, 6), et Guillaume, comte de Poitiers.

GUIENNE (N. de), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Orléans, et mort à Paris le 23 avril 1767, âgé de cinquante-cinq ans, est auteur de la belle et savante préface latine qui est à la tête des Pandectes de M. Pothier, et qui forme 100 pages in-fol., dans laquelle il traite des sources du droit romain, et donne une ample notice de tous les anciens jurisconsultes. Le Commentaire sur les douze Tables, les Notes sur l'édit perpétuel, les Index et une grande partie des Notes et des Remarques répandues dans les trois volumes, lui appartiennent. Il a composé plusieurs *Mémoires*, dont il y en a un considérable, rempli de recherches savantes sur la juridiction de la prévôté de l'hôtel, et un autre sur les droits et fonctions du guet. C'était un homme également estimable par les qualités du cœur et par celles de l'esprit, auxquelles il joignait une piété rare et un grand fonds de religion. T—d.

GUIGNARD (Jean), jésuite, nommé par quelques-uns *Briquarel*, naquit à Chartres; il était, pendant la Ligue, régent et bibliothécaire au collége de Clermont (depuis de Louis-le-Grand), à Paris, et, entraîné par le fanatisme du temps, il partageait avec beaucoup d'autres, la haine contre Henri IV et les horribles maximes de la doctrine du régicide. Après l'attentat de Jean Châtel contre ce prince, les jésuites furent compromis et impliqués dans son procès, parce que ce monstre avait étudié chez eux, et déclarait y avoir ouï dire « que c'était une » action méritoire devant Dieu que » de tuer un roi hérétique. » On fit chez ces pères une visite rigoureuse; et l'on trouva parmi les papiers de Guignard des écrits injurieux à Henri III et au roi régnant, qu'il donnait, s'il faut en croire un auteur du temps, pour thèmes à ses écoliers (1). L'un de ces écrits, rempli d'ailleurs de grossièretés, portait « que ni Henri III, ni Henri IV, » ni l'électeur de Saxe, ni la reine » Elisabeth, n'étoient de véritables » rois; que Jacques Clément avoit » fait un acte héroïque en tuant Henri III; que s'il étoit possible de » guerroyer le Béarnois, on le guerroyât, et que si on ne pouvoit le » guerroyer, qu'on le fît mourir. » Guignard, interrogé sur ces écrits, ne les désavoua pas; mais il soutint qu'ils avaient été composés avant la conversion du roi et la réduction de Paris; et que, s'il y avait délit, il était

(1) Voyez Journal de Henri III, Cologne, 1720, tom. II, pag. 457.

couvert et remis par l'amnistie que le roi avait accordée. Il ajoutait que depuis la conversion de Henri, il avait toujours été d'avis qu'on lui obéît et qu'on le reconnût; que lui-même depuis ce temps avait prié pour ce monarque, et n'avait jamais manqué d'en faire mention au *memento*, en disant la messe. On lui objecta que du moins il avait contrevenu aux ordonnances qui défendaient de conserver ces écrits, et prescrivaient de les détruire. Ce fut là sans doute le motif d'après lequel la cour du parlement rendit contre Guignard, le 7 janvier 1595, un arrêt qui le déclare « atteint et convaincu du crime » de lèse-majesté, et, pour réparation » d'icelui, le condamne à faire amende » honorable, nu, en chemise, la » corde au cou devant la principale » porte de l'église de Paris, tenant » en sa main une torche ardente du » poids de deux livres; de là, con» duit en place de Grève, pour y » être pendu, et son corps réduit en » cendres. » L'arrêt fut exécuté le même soir. Lorsqu'on lut à Guignard la formule pour l'amende honorable, où il était dit qu'il demanderait pardon à Dieu, au roi et à la justice, il répondit qu'il demandait pardon à Dieu; mais que, pour le roi, il ne l'avait point offensé. Arrivé sur la place de Grève, il continua de protester de son innocence, pria à haute voix pour le roi, et demanda à Dieu de l'éclairer de ses lumières; puis, s'adressant au peuple, il parla en faveur des jésuites, et le conjura de ne point ajouter foi aux rapports mensongers de leurs ennemis, assurant qu'ils n'étaient ni assassins des rois, ni fauteurs de tels assassinats : après quoi, il souffrit l'ignominie de son supplice et la mort avec résignation et constance. Le lendemain les jésuites, bannis à perpétuité par l'arrêt prononcé contre Jean Châtel, sortirent de Paris. Quoique ce traitement les supposât coupables, rien ne prouve que le P. Guignard ni aucun d'eux aient été complices de ce régicide : au contraire tout dément cette complicité. Châtel ne les a point chargés à ce sujet : il a constamment soutenu que seul il avait conçu et exécuté son dessein impie, sans y avoir été porté par qui que ce fût. On sut que, quelques jours avant son crime, il avait vu le P. Gueret, qui avait été son régent. Celui-ci fut arrêté, interrogé et mis à la question. Il l'endura sans que les tourments tirassent de lui aucun aveu (*Voyez* GUERET). Les gens sans prévention ne crurent point aux imputations dont alors on cherchait à flétrir la société, et ce sentiment est partagé par l'impartial Péréfixe : « Ceux qui n'étaient pas ses en» nemis, dit-il, ne croyaient pas » qu'elle fût coupable; » De Thou remarque qu'en cette occasion, non seulement on n'observa point les formes voulues par la justice, mais même que les jésuites furent condamnés sans avoir été entendus : *Non servato juris ordine, neque partibus auditis*. Aussi, quelques années après, le roi révoqua l'arrêt du parlement, et les jésuites furent rappelés. Quelques jésuites, et le célèbre P. Jouvency lui-même dans son Histoire de la société, ont mis Guignard au rang des martyrs : il se peut que la passion et la haine aient influé sur sa condamnation, et que, n'y ayant de sa part aucune preuve de complicité dans le forfait de Châtel, il ait été jugé trop rigoureusement; mais il n'y a que le plus étrange aveuglement, ou l'esprit de corps poussé au dernier excès, qui puisse faire un saint de l'auteur d'écrits aussi rem-

plis de fiel, aussi contraires à la charité chrétienne et aux principes de l'Evangile, que l'étaient ceux que Guignard ne désavoua point. L—y.

GUIGNES (Joseph de), savant orientaliste, naquit à Pontoise le 19 octobre 1721, et fut placé, en 1736, chez le célèbre Fourmont, par son cousin, M. le Vaillant, professeur à l'université. Doué des plus heureuses dispositions, guidé par un aussi habile maître, il acquit, en peu de temps, une grande connaissance de la langue chinoise et des divers idiomes de l'Orient. Lorsque Fourmont présenta au roi sa Grammaire chinoise, en 1742, le jeune De Guignes l'accompagna, et reçut un accueil honorable du monarque, qui le gratifia, dès ce moment, d'une pension. A la mort de son maître, arrivée en décembre 1745, il le remplaça à la Bibliothèque royale, dans la place de secrétaire-interprète pour les langues orientales. Le Mémoire *sur l'origine des Huns*, ayant révélé à l'Europe savante ce qu'elle pouvait espérer de ce jeune érudit, la société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, en 1752, et l'académie des belles-lettres parmi ses associés, l'année suivante. Cette même année, il fut nommé censeur royal, et attaché au *Journal des savans*. Ces diverses faveurs étaient la juste récompense des travaux importants dont M. De Guignes poursuivait le cours. Les trois premiers volumes de l'*Histoire des Huns* avaient paru en 1756: la chaire de syriaque étant venue à vaquer au Collége royal, en 1757, par la mort de Jault, personne ne parut plus digne que lui de la remplir. A cette occasion, il prononça un discours latin, dont l'objet principal était de prouver que les rois de France sont beaucoup plus faits pour les lettres que les princes de l'Asie. Pour terminer ce qui concerne la vie de ce savant, nous dirons qu'il devint garde des antiques du Louvre, en 1769; pensionnaire de l'académie des belles-lettres, en 1773; que la même année, il donna sa démission de la chaire de syriaque, ne voulant pas consentir à la réunion du Collége royal à l'université; qu'enfin, en 1785, il fut nommé du comité établi dans le sein de l'académie, pour la publication des *Notices des manuscrits*. La révolution n'enleva point à De Guignes ses pensions, car, malgré ses grands travaux, il n'en avait jamais demandé; mais elle le priva de son modique traitement, comme pensionnaire de l'académie, garde des antiques du Louvre et rédacteur du *Journal des savans*. Fidèle à ses principes et au culte des lettres, il ne réclama, ne voulut même accepter aucune faveur, et se consola des maux de la patrie, des privations personnelles qu'il éprouvait, en se livrant avec plus d'ardeur à ses travaux particuliers. Il les continua jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1800, laissant un fils qui, après avoir été long-temps consul à Canton, a publié à son retour en France, la relation de son voyage, 3 vol. in-8°., et un très beau Dictionnaire chinois. Voici la nomenclature des ouvrages imprimés qu'on doit à ce savant: I. *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont*, avec la notice de ses ouvrages, Paris, 1747, in-4°. (*Voy.* Fourmont, XV, 378.) II. *Mémoire historique sur l'origine des Huns et des Turcs*, Paris, 1748, in-12. Ce Mémoire n'était que le prélude de l'ouvrage suivant: III. *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux, avant et depuis J.-C. jusqu'à présent*; précédée d'une *Introduction, contenant des Tables his-*

toriques et chronologiques des princes qui ont régné dans l'Asie, Paris, 5 vol. in-4°. Les deux premiers volumes parurent en 1756, et les autres en 1758. La 1re. partie du tome 1er., qui contient les Tables chronologiques, et peut donner une idée de tout l'ouvrage, est divisée en huit livres, dont le dernier donne la série des princes chrétiens qui, par suite des croisades, ont formé des états en Syrie. De Guignes s'est principalement attaché, dans les volumes suivants, à tracer l'histoire des Tartares occidentaux, ne traitant celle des autres peuples qu'en raison de ses rapports avec celle des premiers. Profondément versé dans la connaissance du chinois, de l'arabe et des autres idiomes de l'Orient, nourri de la lecture des historiens grecs et latins, des chroniques du moyen âge, des annales des peuples septentrionaux, il entreprit le premier de concilier les récits des écrivains occidentaux et chinois ; d'expliquer les uns à la faveur des autres ; d'établir l'origine, de tracer la route que suivirent les peuples barbares qui, sous les divers noms de Huns, d'Avares ou de Turcs, etc., amenèrent la chute de l'Empire romain, ravagèrent la France, l'Italie, la Germanie et tous les pays du Nord, détruisirent l'empire des Califes, et s'établirent dans l'Europe, la Perse, la Syrie et dans une grande partie de l'Asie occidentale ; d'éclaircir enfin les événements qui lient l'histoire des Huns à celle de presque toutes les nations. Si l'on examine cet ouvrage avec une critique sévère, sans doute on pourra reprocher à l'auteur d'en avoir trop négligé le style ; d'avoir compulsé les faits sans examen préalable, et omis d'établir entre eux un système invariable de chronologie ; de ne rompre la monotonie du récit par aucune réflexion ou aucun rapprochement propre à intéresser le lecteur. Mais De Guignes, avide de faits, ne s'attachait qu'à les recueillir, qu'à les rapprocher, sans s'astreindre à une chronologie rigoureuse : le désordre qui règne sous ce rapport dans son ouvrage, provient et de la multitude des sources où il puisait, et du vice des écrivains orientaux, chez lesquels la méthode irrégulière de supputer les années rend pour ainsi dire impossible la réduction des événements à des dates précises. Les journalistes de Trévoux attaquèrent l'histoire des Huns. De Guignes répondit à cette critique, par une lettre, insérée dans le *Journal des savans*, de 1757, et à la fin du 5e. volume de cette histoire. Une réplique fut faite ; et la dispute se termina par une note qu'on lit dans le même volume, et dans laquelle l'auteur renvoie aux *Annales chinoises*. Cette histoire a été traduite en allemand. (*Voy.* Daehnert, X, 427.) IV. *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, Paris, 1759 et 1760, in-12. L'abbé Barthélemy venait de lire à l'académie son Mémoire sur les *Lettres phéniciennes*. De Guignes, dans l'examen qu'il en fit, ayant jeté les yeux sur un dictionnaire où se trouvaient dépeints les anciens caractères chinois, trouvant une conformité frappante entre les uns et les autres, se rappelant d'ailleurs l'opinion émise par le célèbre Huet sur l'origine commune des Chinois et des Egyptiens, voulut en apprécier la vérité, et éclaircir une question qui avait été résolue, dans les deux sens contraires, sans aucun examen approfondi. Telle est la marche qu'il suivit, pour établir, par des preuves matérielles, l'identité des deux caractères d'écriture et des peuples qui les em-

ployaient. Dans les alphabets orientaux chaque lettre porte un nom, qui a une signification quelconque. De Guignes chercha, dans les anciens caractères chinois, le caractère qui avait cette signification, et crut voir une conformité frappante entre ce caractère et la lettre phénicienne. L'écriture alphabétique est généralement regardée comme dérivée de signes hiéroglyphiques. Les Egyptiens avaient-ils communiqué aux Chinois de semblables signes, ou ces signes étaient-ils devenus alors de véritables lettres? Pour résoudre ce nouveau problème, notre savant décomposa plusieurs mots de la langue chinoise; et faisant abstraction du son qui y est attaché, pour ne considérer que l'idée qu'il rend et les lettres dont il paraissait formé, il composa, avec ces mêmes lettres, des mots qui avaient, en phénicien et en copte, la même signification qu'en chinois. Enfin prenant un mot phénicien, isolant ses diverses lettres, puis cherchant dans le dictionnaire chinois le caractère qui exprimait la signification renfermée dans le nom propre à chacune de ces lettres, il parvint à former de ces caractères réunis, un groupe hiéroglyphique qui présentait aux yeux et à l'esprit le sens même du mot phénicien. De ces divers résultats, il concluait que les caractères chinois n'étaient que des espèces de monogrammes, formés de trois lettres phéniciennes. Le premier fait attaquait nécessairement la haute antiquité des Chinois: pour achever de la détruire, De Guignes s'attacha à prouver, en appliquant aux noms des princes chinois sa méthode de décomposition et de recomposition des mots chinois et phéniciens, que ces princes étaient les mêmes que les monarques égyptiens, nommés dans le canon d'Eratosthènes: tels sont la marche et les résultats du Mémoire lu à l'académie des belles-lettres, le 14 novembre 1758, et dont un extrait parut l'année suivante, sous le titre donné ci-dessus. Ce Mémoire fit grand bruit dans le monde savant, fut traduit en latin (*Voy.* Cetto, VII, 592), et reçut même l'approbation de plusieurs académiciens, parmi lesquels on distinguait l'abbé Barthélemy. Le savoir immense de l'auteur, sa probité littéraire reconnue, ses procédés ingénieux, tout favorisait son système, et le rendait l'objet de l'admiration générale: en effet, cette découverte présentait le phénomène d'une écriture alphabétique, convertie en signes hiéroglyphiques, et d'un peuple en possession depuis de longs siècles d'une langue qu'il ne connaissait pas. Cependant deux hommes s'élevèrent contre cette nouveauté littéraire; l'un, Pauw, avait de l'imagination et point de véritable savoir, et ne put fixer l'opinion: l'autre, Deshauterayes, élève, comme De Guignes, du savant Fourmont, versé comme lui dans la connaissance du chinois et des langues orientales, doué d'une érudition solide et d'un jugement sain, publia, sous le titre de *Doutes sur la dissertation de M. De Guignes, qui a pour titre*, Mémoire, etc., *proposés à MM. de l'académie des belles-lettres*, Paris, 1759, in-12, une suite d'observations critiques dans lesquelles il combattit, de point en point, tous les faits avancés dans ce Mémoire, et les preuves dont ils étaient appuyés. De Guignes publia une *Réponse aux Doutes proposés par M. Deshauterayes*, etc., Paris, 1759, in-12; mais ses répliques furent plus spécieuses que décisives: au surplus, l'opinion des savants s'est prononcée. En convenant de la conformité de plusieurs

coutumes ou doctrines égyptiennes et chinoises, en admettant même que ces deux peuples ont une origine commune, on ne peut souscrire, ni aux procédés employés par De Guignes, pour établir l'identité de leur langue et de leur histoire, ni aux résultats qu'il en tire; et on ne doit aujourd'hui regarder ce système que comme le rêve d'un homme d'esprit, qui est séduit par une idée plus brillante que solide. V. Le *Chou-King*, Paris, 1770, in-4°. Ce livre sacré des Chinois avait été traduit par le P. Gaubil. De Guignes a revu cette traduction, l'a corrigée, d'après le texte chinois, en y ajoutant des Notes très utiles, ainsi qu'une notice de l'Y-King. VI. On lui doit aussi l'édition de l'*Eloge de Moukden* (1770) et de l'*Art militaire des Chinois* (1771). (*Voy.* AMIOT, II, 48.) VII. Les Mémoires de l'académie des inscriptions contiennent vingt-huit *Mémoires* de M. De Guignes. On pourrait les diviser en trois classes : la première comprendrait ceux dont l'objet était de développer divers points traités légèrement dans l'Histoire des Huns; tels sont les *Mémoires sur quelques événements qui concernent l'histoire des rois grecs de la Bactriane* (T. XXV); *sur quelques-uns des peuples qui ont envahi l'empire romain; sur les liaisons et sur le commerce des Romains avec les Tartares et les Chinois*, etc. Dans la seconde classe se trouvent les Mémoires destinés à établir le système de l'origine égyptienne des Chinois (1). Tantôt De Guignes y compare entre elles les langues orientales, pour faire ressortir les rapports intimes qui les lient, pour démontrer leur origine commune, et pour se justifier d'avoir choisi indifféremment dans les langues phénicienne, copte ou hébraïque, ses points de rapprochement avec la langue chinoise; tantôt il examine les annales chinoises, et fait voir qu'antérieurement à l'an 800 avant J.-C., elles n'offrent qu'une suite de systèmes et d'incertitudes qu'il est impossible de concilier; tantôt il expose les doctrines philosophiques des Chinois, et montre leurs rapports avec les doctrines égyptiennes : un de ces rapports les plus remarquables, est celui qu'il trouve entre la doctrine des nombres de Pythagore et la valeur numérique que les Chinois associent à leurs huit éléments, ainsi qu'aux diverses combinaisons qui en résultent; tantôt il fixe l'époque où la philosophie et la religion indiennes pénétrèrent dans la Chine, le Japon et le Thibet, afin d'en conclure que les Chinois n'ont pu être civilisés par les Indiens; tantôt, enfin, il essaie d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens, à l'aide de l'ancien alphabet de ce peuple, qu'il croyait avoir trouvé dans les anciens caractères chinois. La troisième classe de Mémoires est étrangère, en quelque sorte, aux deux premières, et roule sur différents points d'histoire. On y distingue : 1°. Un *Mémoire sur le commerce des Français dans le Levant avant les croisades*, *où il traite de l'influence exercée par les croisades sur le commerce des Européens* (Tom. XXXVII); travail plein de recherches intéressantes et de vues profondes et justes sur les motifs qui dirigèrent les peuples vers les guerres sacrées. 2°. *Mémoire sur le Zodiaque oriental*, dans lequel l'auteur s'attache à prou-

(1) Le premier de tous a pour titre : *Mémoire dans lequel, après avoir examiné l'origine des lettres phéniciennes et hébraïques, on essaie d'établir que le caractère épistolique, hiéroglyphique et symbolique des Egyptiens se retrouve dans les caractères chinois, et que la nation chinoise est une colonie égyptienne*. T. XXIX). Le Mémoire dont nous avons parlé plus haut, n'est que l'extrait de celui-ci.

ver que les signes qui le composent expriment les travaux de l'agriculture et les vicissitudes des saisons. 3°. *Observations historiques et géographiques sur le récit de Pline, concernant l'origine, l'antiquité des Indiens et la géographie de leur pays.* VIII. Les deux premiers volumes des *Notices et Extraits des manuscrits* contiennent cinq notices de M. De Guignes, dans lesquelles il fait connaître les traités arabes de géographie, composés par Ibn Alouardi et Yacouti, les ouvrages historiques d'Ibn Elathir et de Massoudi, et l'original arabe du Voyage de deux Musulmans aux Indes et à la Chine, publié par Renaudot. Le premier volume de ce Recueil commence par l'*Essai historique sur l'origine des caractères orientaux de l'imprimerie royale*, etc. (Voy. Brèves, V, 567.) Cet essai, plein de recherches curieuses, a été publié séparément, petit in-4°., sous la date de 1787. Aux exemplaires de ce dernier format, se trouvent ordinairement joints les *Principes de composition typographique, pour diriger un compositeur dans l'usage des caractères orientaux de l'imprimerie royale*, Paris, 1790. IX. Un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des savants*, dont il a été, pendant trente-cinq ans, l'un des plus laborieux rédacteurs. Plusieurs de ces articles sont curieux et intéressants. X. Outre les ouvrages que nous venons d'indiquer, De Guignes en a laissé plusieurs manuscrits : 1°. Diverses *Notices d'écrivains arabes.*— 2°. *Mémoire sur le commerce des Chinois avec les Russes*, remis au comte du Nord (Paul Ier.), qui l'avait demandé à l'auteur après la séance de l'académie, à laquelle il avait assisté.— 3°. *Histoire de la Chine*, traduite des Annales chinoises, et divisée en trois parties, qui contiennent la traduction du *Tchun-Tsieou* de Confucius; un *Traité de la religion chinoise*, et *l'examen des anciens caractères chinois, comparés avec ceux des Egyptiens, des Hébreux*, etc.— 4°. *Mémoires historiques et géographiques sur l'Afrique, d'après les auteurs arabes.* On trouve une Notice détaillée de ces manuscrits dans le 1er. volume du *Voyage à Canton* de M. De Guignes le fils. Tels furent les travaux qui remplirent la vie de ce savant. Considéré comme érudit, on peut dire qu'il était difficile de posséder un plus vaste savoir, et d'en faire un plus utile emploi. Quoiqu'il ne fût point écrivain, néanmoins son style est clair et facile: les paradoxes mêmes qu'il défendit, des rapprochements heureux, des vues neuves et ingénieuses, tout prouve qu'il était doué d'une imagination vive et d'une extrême sagacité. Mais son caractère le rendait encore plus recommandable que l'étendue de ses connaissances : invariable dans ses principes, ennemi de toute intrigue, n'ayant d'autre ambition que d'augmenter le domaine de la science, jamais on ne le vit solliciter des pensions, des places, des titres ou des éloges; il connaissait trop le prix du temps. Jamais on ne le vit trahir la vérité, même dans les objets et les circonstances qui pouvaient favoriser son système et ses affections personnelles. « La droiture et le savoir de M. De » Guignes me sont bien connus, écri- » vait l'abbé Barthélemy au comte » de Saluces; et je puis vous assurer » qu'il n'a ni jalousie ni attachement à » son avis, et qu'on ne peut être plus » sage et plus réservé qu'il l'est dans » ses jugements. » De Guignes avait des vertus et des connaissances si généralement avouées, qu'il était regardé comme l'oracle de l'académie; et,

pour terminer en peu de mots son éloge, nous rapporterons cet article du testament de Grosley : « Édifié de » la manière dont De Gui use, mon » confrère à l'académie des belles-let- » tres, cultive les lettres sans forfan- » terie, sans intrigue, sans préten- » tion à la fortune, je lègue à lui, ou » à ses enfants, s'il me prédécédait, la » somme de 3000 livres. » J—n.

GUIGNON (Jean-Pierre), musicien, né à Turin le 10 février 1702, a porté, le dernier, le titre fastueux et ridicule de roi et maître des ménestriers. Avant la restauration des arts, la condition des joueurs d'instruments était la même que celle des poètes ou troubadours ; ils parcouraient ensemble les provinces, s'arrêtant partout où l'espoir du gain ou du plaisir les retenait. Las de cette vie errante, qui ne leur laissait en perspective qu'une vieillesse déplorable, les ménestriers français fondèrent en 1331, à Paris, une confrérie, dans le but de s'aider réciproquement : le chef, suivant l'usage du temps, prit le titre de roi. Ils étaient alors relégués dans la rue qui portait encore, il y a peu d'années, le nom de St. Julien-des-Ménestriers ; et deux d'entre eux (Jacques Grard et Huet) y établirent un hôpital, pour les confrères pauvres ou infirmes. Les statuts qu'ils avaient adoptés, et qui reçurent la sanction royale, portaient défense à tout musicien d'exercer ses talents dans l'enceinte de Paris sans la permission du chef, qui ne l'accordait que moyennant une rétribution au profit de la confrérie. Ce droit fut confirmé notamment par un arrêt du parlement du 22 août 1659. Cependant les musiciens attachés à la chapelle du Roi avaient toujours décliné l'autorité du chef des ménestriers ; et un arrêt de 1695 les en affranchit définitivement. Dès-lors la confrérie n'eut plus qu'une ombre d'existence ; et, après la démission du roi des menestriers, on négligea de lui désigner un successeur (1). En 1741, Guignon, qui était musicien de la chapelle du Roi depuis 1733, fut nommé à cette place de chef des menestriers, vacante depuis cinquante-six ans ; et il résolut d'en faire revivre les prérogatives. Il assigna en conséquence les musiciens de l'Opéra, pour qu'ils eussent à verser entre ses mains les droits annuels fixés par les statuts anciens : mais un arrêt du parlement, du 30 mai 1750, le débouta de ses prétentions ; et la place de roi des ménestriers, dont il se démit, fut irrévocablement supprimée par un édit du mois de mars 1773. Guignon s'était d'abord attaché au violoncelle, qu'il abandonna bientôt pour le violon ; et il devint en peu d'années le rival du fameux Leclair. Il avait, dit-on, le coup d'archet admirable ; il tirait de son violon les sons les plus flatteurs, et personne ne conduisait un orchestre avec plus d'intelligence et de précision. Il aimait les jeunes gens, et donnait des soins gratuits à tous ceux qui annonçaient des talents. L'honneur qu'il avait eu d'enseigner la musique à Mgr. le dauphin et à Mme. Adélaïde, avait assuré sa fortune ; il jouissait d'une pension considérable. Il mourut d'apoplexie à Versailles, le 30 janvier 1774. Il a laissé quelques *Sonates* et des *Concertos* estimés de son temps ; et l'abbé de Fontenai (*Dictionn. des Artistes*) dit que c'est à lui qu'on doit attribuer les

---

(1) A Constantin, le premier qui obtint, sous Louis XIII, la charge de roi des violons, maître des ménestriers, succéda Dumanoir, connu sous le nom de Guillaume I : son fils, Guillaume II, lui succéda, et abdiqua volontairement en 1685. On trouvera de plus grands détails dans l'*Histoire du violon*, par M. F. Fayolle.

progrès des musiciens français sur le violon. W—s.

GUIGUE Ier. (1), dit le Vieux, tige des Dauphins de Viennois, possédait le comté d'Albon et quelques autres terres dans les environs de Grenoble; il sut profiter des troubles qui amenèrent la chute du second royaume de Bourgogne, pour accroître ses domaines, qu'il fit ériger en principauté. Il fonda le prieuré de St.-Robert, près de Grenoble, dota plusieurs établissements pieux, prit, sur la fin de sa vie, l'habit de moine de Cluni, et mourut vers 1075, dans un âge très avancé. — GUIGUE II, dit le Gras, son fils, lui succéda. Ce prince fit des legs à différents monastères, et mourut vers 1080. On voyait autrefois son tombeau dans le cloître du prieuré de St.-Robert. — GUIGUE III, fils du précédent, avec lequel Chorier l'a confondu par erreur, épousa Mathilde, que plusieurs actes qualifient *Regina*, mais dont on ne connaît point l'origine. Il eut des démêlés assez vifs avec S. Hngue, évêque de Grenoble, et fit enfin sa paix avec lui en 1098, moyennant l'abandon de plusieurs priviléges. Il fonda le monastère de Chalais, et mourut vers 1120. — GUIGUE IV, son fils, est le premier prince de Viennois qui ait pris le titre de Dauphin, que ses descendants ont continué de porter. C'était, disent les historiens, un grand homme de guerre; il passa toute sa vie dans les exercices militaires, et mourut en 1142, à la fleur de son âge, d'une blessure qu'il reçut près de Montmélian, dans un combat contre le comte de Savoie. Il avait épousé Marguerite, fille d'Etienne, comte de Bourgogne, et nièce du pape Calixte II: cette princesse, après la mort de son époux, prit soin de l'éducation de ses enfants, et administra leurs états avec sagesse pendant leur minorité. — GUIGUE V, par le conseil de sa mère, se rendit très jeune à la cour de l'empereur Frédéric Ier., qui l'accueillit avec distinction: ce prince voulut lui-même l'armer chevalier; il lui fit épouser une princesse, sa parente, et lui accorda, entre autres priviléges, le droit de faire battre monnaie à Césane, petite ville située au pied du mont Genèvre. Guigue V mourut en 1162, à peine âgé de trente ans, au château de Vizille, laissant à sa mère la régence du Dauphiné. Béatrix, sa sœur, porta cette province en dot à Raimond V, comte de Toulouse. Restée veuve sans enfants, elle épousa Hugue de Bourgogne, mort en 1192 à la croisade, et en eut un fils. — GUIGUE VI, nommé aussi *Guigue-André*, fut élevé avec beaucoup de soin par sa mère Béatrix. Il réunit à ses états le Gapençois et l'Embrunois, que lui apporta en dot Marie, petite-fille du comte de Forcalquier; il répudia cependant cette princesse, sous prétexte de parenté, et épousa Béatrix, fille du marquis de Montferrat, dont il eut un fils, qui lui succéda. Il mourut en 1236, et fut inhumé dans le chœur de l'église St. André de Grenoble, qu'il avait rebâtie, et où il avait fondé un chapitre. — GUIGUE VII eut pour épouse Béatrix, fille de Pierre, comte de Savoie, qui lui apporta en dot le Faucigni. Il prit pour ses armoiries un dauphin, et mourut en 1270, laissant ses états à Jean, son fils, mort sans enfant en 1282. Alors, par le mariage d'Anne, sœur

(1) Chorier le nomme Guigue VI; mais cet historien fait remonter les comtes d'Albon, seigneurs de Viennois, à un Gui ou Guigue, qu'il dit être cité parmi les grands qui assistèrent à l'assemblée de Varennes en 889. Les raisons dont il s'appuie ne paraissent nullement fondées; et on a préféré suivre la généalogie que Bouchenu de Valbonnais a publiée avec les preuves, dans le tome premier de son *Histoire du Dauphiné*.

de Jean, le Dauphiné passa dans la maison d'Humbert de la Tour et de Coligni. (*Voy.* HUMBERT Ier.) Jean, fils d'Humbert, épousa Béatrix, fille de Charles Martel, roi de Hongrie, et en eut deux fils, Guigue et Humbert. — GUIGUE VIII, l'aîné, est l'un des plus grands princes qui aient régné sur le Dauphiné. Il épousa, en 1323, Isabelle, troisième fille de Philippe-le-Long. La cérémonie du mariage se fit à Dole avec beaucoup de magnificence. A peine âgé de seize ans, il remporta une victoire signalée sur Edouard, comte de Savoie, dans la plaine de Varey, où furent faits prisonniers Robert, frère d'Eudes, duc de Bourgogne, Jean de Challon, comte d'Auxerre, et Guichard, sire de Beaujeu. Il conduisit des troupes à Charles IV, roi de France, et commanda la septième ligne à la bataille de Cassel, où les Flamands furent défaits en 1328. Le comte de Savoie lui ayant déclaré la guerre pour l'obliger à lui faire hommage des villes qu'il possédait dans le Génevois, Guigue vint à sa rencontre, et fut tué devant le château de Lapérière, près de Voiron, en 1332, à l'âge de vingt-quatre ans, ne laissant point d'enfants de son mariage. Humbert II, son frère, lui succéda. W—s.

GUIGUE Ier., dit DUCHASTEL, en latin, *Guigo* ou *Guido de Castro-Novo*, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, naquit en 1083, d'une famille noble, au bourg de St.-Romain, diocèse de Valence, en Dauphiné. Elevé dans le goût des lettres et les pratiques de la piété, il embrassa, en 1107, l'institut de S. Bruno, établi depuis quelques années. Guigue était instruit : il joignit aux exercices du cloître l'amour des bonnes études. La principale occupation des solitaires était, depuis longtemps, de copier des livres (1) : Guigue se complut dans ce travail, auquel la littérature a tant d'obligations, et s'y livra avec d'autant plus d'ardeur que, par ce moyen, les livres saints et les plus beaux monuments de l'antiquité, soit profane, soit religieuse, lui passaient sous les yeux et lui devenaient familiers. Il s'attacha surtout à rechercher les exemplaires les plus corrects, et à rétablir le texte dans ceux qui l'étaient moins. Il partageait ainsi son temps entre l'étude et la prière, lorsqu'il fut élu supérieur de la Grande-Chartreuse, quoiqu'il y eût à peine trois ans qu'il fût entré en religion ; les chartreux, réduits à une ou tout au plus deux maisons, ne formaient point alors un corps religieux : ce fut seulement sous Guigue, que leur institut commença à prendre quelque étendue. Sept colonies, envoyées par lui, sortirent successivement de son désert, et se répandirent en différentes contrées de la France. Ce ne fut qu'en 1140, et environ trois ans après sa mort, que ces diverses maisons reconnurent, pour chef commun, le prieur de la Grande-Chartreuse, et tinrent des chapitres généraux où, sous son autorité, tout se décidait d'un conseil commun. Guigue était lié avec les personnages les plus célèbres et les plus saints de son temps. Parmi les lettres de St. Bernard, on en trouve deux, la 11e. et la 12e., adressées à Guigue. Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluni, entretenait avec lui la même correspondance : *Scribebam frequenter*, dit ce saint abbé. La vie pénitente de Guigue, et les fonctions inséparables de sa place, abrégèrent ses jours. Il mourut en réputation de sainteté, le 27 juillet 1137, n'étant

(1) Voyez les articles CASSIODORE, VII, 305, et GARAUD, XVII, 173, not. 1.

âgé que de cinquante quatre ans. On lui doit : I. Six *Lettres* écrites à différents personnages. Dans la cinquième, adressée au cardinal Haimerie, Guigue déplore les maux dont l'Eglise était affligée à cette époque, et ne balance pas de les attribuer aux abus qui s'étaient glissés dans les mœurs de la cour romaine, contre lesquelles il s'élève avec une sainte et hardie liberté. II. *Statuta et consuetudines ordinis Carthusiensis.* St. Bruno n'avait pas laissé de constitutions écrites. Les Lettres de St. Jérôme, la règle de St. Benoît, les conseils et les exemples du pieux fondateur, avaient suffi jusque-là pour maintenir ses disciples dans la ferveur de la première origine. Vers 1128, Guigue, par ordre du bienheureux Hugue, son évêque, et à la prière des principaux supérieurs, recueillit ces réglements traditionnels, et en fit un corps de statuts. Dom Grég. Reisch, prieur de la Chartreuse de St.-Jean près de Fribourg en Brisgau, les fit imprimer à Bâle en 1510, sous le titre de *Statuta ordinis Carthusiensis nec non privilegia ejusdem ordinis*, 1 vol. in-fol., fig. Cette édition, de 1510, est devenue extrêmement rare, et les exemplaires s'en trouvent souvent incomplets. Le volume est divisé en cinq parties. Les priviléges de l'ordre, qui forment la cinquième, sont celle qui manque le plus ordinairement. De Bure donne une description fort détaillée de cette édition (*Bibliogr. instruct.*, tome II, page 54 et suiv.); il en attribue la rareté au soin qu'avaient les chartreux d'en retirer tous les exemplaires, soit parce que Guigue en avait expressément défendu la communication aux personnes étrangères à l'ordre; soit, comme quelques-uns le disent, parce que la comparaison de ces premiers statuts avec la discipline observée depuis, quelque sévère qu'elle fût encore, laissait entrevoir de la mitigation. Ces mêmes statuts, réimprimés dans un meilleur ordre, à la Correrie, en 1681, par les soins de dom Innocent Lemasson, et à Rome, 1688, in-4°, sont insérés, avec un Commentaire, dans le premier volume des *Annales des chartreux*, 1683, in-fol. III. *La vie de St. Hugues de Château-Neuf* (de Castro-Novo), *évêque de Grenoble.* Surius et Bollandus l'ont insérée dans leurs recueils. IV. Des *Méditations* imprimées à Anvers en 1550, et plusieurs fois depuis. On les trouve souvent à la suite de l'*Imitation*, dans les plus anciens manuscrits; ce qui a pu contribuer à faire croire que le manuscrit sans date de Thévenot, de la bibliothèque du Roi, remontait à un âge voisin de celui de l'auteur des *Méditations*. On a attribué à Guigue la fameuse *Lettre*, aux chartreux du Mont-Dieu, *sur l'excellence et les devoirs de la vie solitaire*; mais dom Mabillon a prouvé qu'elle ne lui appartenait pas. (*Voy.* Guillaume de St.-Thierri.) On peut en dire autant de l'*Echelle du Paradis*, ou *Echelle du cloître*, dont quelques-uns croient que Guigue Ier. est auteur, et que le même dom Mabillon revendique en faveur d'un autre Guigue aussi prieur de la Grande-Chartreuse et général des chartreux. — Celui-ci (Guigue II), succéda à Basile en 1174, et se démit de sa dignité après deux ans de gouvernement. Outre l'ouvrage cité ci-dessus, il est auteur d'un traité intitulé, *De quadripartito exercitio cellæ*, publié par Pierre-François Chifflet. Guigue II mourut en 1188. — Un troisième Guigue, appelé Petreius *Guido* ou *Guigo de Pinis*, aussi chartreux, avait fait profession dans la maison de Bologne. Il vivait vers l'an 1427, et

a laissé un Traité étendu sur l'élection du prieur, *De electione prioris*, et quelques autres ouvrages. L—Y.

GUIJON (JEAN), savant helléniste, naquit à Saulieu en Bourgogne, vers l'an 1510 : entraîné par le goût des voyages, il visita, fort jeune, avec l'un de ses frères, les pays du Levant, moins pour en connaître les antiquités que pour étudier les mœurs et les coutumes des habitants. Il se trouvait dans la Turquie, lorsque Soliman arma, en 1532, une flotte destinée au siége de Rhodes. Guijon se hâta de se rendre près du grand-maître Philippe de Villiers Lisle-Adam, l'instruisit des préparatifs du Sultan et lui offrit ses services, qui furent acceptés. Il reçut, à la défense de Rhodes, une blessure à la jambe, dont il resta estropié ; et après la prise de cette île, il revint en France, ne rapportant de ses voyages qu'un Nouveau-Testament grec, manuscrit du XIe. siècle, dont le grand-maître lui avait fait présent. Guijon s'appliqua pour lors à la médecine, et, après avoir pris ses degrés, vint s'établir à Autun où il exerça son art avec beaucoup de succès. Il eut quatre fils qui, tous, ont acquis une réputation parmi les savants. — Jacques GUIJON, l'aîné, né à Autun en 1542, apprit de son père les éléments des langues anciennes, et, ayant terminé ses humanités, se rendit à Paris, où il suivit les leçons de Dorat et d'Adrien Turnèbe, célèbres professeurs au Collége royal. Il alla ensuite étudier le droit à Cahors et à Toulouse ; et, après avoir terminé ses cours, parcourut l'Italie et l'Allemagne. De retour à Paris, il fut présenté, en 1572, pour succéder à Lambin dans la chaire de grec (1) : il paraît cependant qu'il ne fut pas retenu, et que cette raison, autant que son amour pour sa patrie, détermina son retour à Autun. Il obtint, en 1586, la charge de lieutenant-criminel au bailliage de cette ville ; et, vers le même temps, il épousa Anne Saumaise. Il s'éloigna d'Autun, pendant les troubles de la Ligue, par attachement pour la cause royale ; mais les factieux s'en vengèrent, en pillant sa maison et sa bibliothèque, très riche en manuscrits. Il se consola facilement de cette perte, par l'idée d'avoir rempli son devoir, et ne voulut pas même accepter le titre de conseiller d'état que Henri IV lui fit offrir. Il se démit enfin de sa charge, et consacra les dernières années de sa vie à l'étude d'Aristote et de ses interprètes. La préférence qu'il donnait à la philosophie, n'était pas tellement exclusive qu'il ne sacrifiât quelquefois aux muses ; et on a de lui des vers latins très agréables. Il mourut à Autun, en 1625, âgé de 83 ans. Les ouvrages qui nous restent de Jacques Guijon, ont été publiés par Lamare, avec ceux de ses frères. On y distingue une traduction élégante quoique littérale, en vers latins, du commencement de la *Géographie* de Denys le Périégète, mis aussi en vers français, par Benigne Saumaise, avec lequel il était allié. Il avait aussi composé, pour son usage, une *Grammaire arabe ;* mais Lamare n'en avait recueilli que quelques fragments. — Jean GUIJON, né, en 1544, fut choisi, à l'âge de 22 ans, pour enseigner les humanités au collége de Navarre. Il se démit de cet emploi, et se rendit à Bordeaux, où Montaigne le détermina à professer la rhétorique ; il se fit estimer des maîtres habiles qui donnèrent une si grande célébrité aux

(1) Cette particularité a été inconnue à Goujet, puisqu'il n'en fait aucune mention dans son *Mémoire sur le Collége royal ;* mais on la rapporte sur le témoignage de Lamare. Voyez ses *Vitæ Guijonorum*.

écoles de cette ville dans le XVIe. siècle. Elie Vinet et Nicolas de Grouchi furent ceux qui conçurent pour lui le plus d'affection. Il revint à Autun en 1583, y fut nommé procureur du roi, et exerça cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 26 novembre 1605. Il était bon mathématicien pour le siècle où il vivait, construisait lui-même les instruments dont il avait besoin, et s'était aussi appliqué à graver sur métal: on conservait à Dijon différentes pièces et des caractères d'imprimerie, de sa façon. Enfin il cultivait la botanique; et Lamare parle avec éloge de son *Commentaire sur les plantes*, auquel était jointe une table de leurs noms en plusieurs langues. Parmi ses autres ouvrages, on citera l'*Observation de l'éclipse de soleil de* 1605, et des *Poésies latines*.—André Guijon, né le 1er. novembre 1547, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses premières études avec succès, il vint à Paris sur l'invitation de ses frères, et, peu de temps après, fut chargé de l'éducation de François, depuis cardinal de Joyeuse. Il accompagna son élève à Rome, et fut présenté au pape Sixte-Quint, dont il reçut un accueil très gracieux. Nommé docteur en théologie, il devint grand-vicaire du cardinal de Joyeuse, et, après la mort de ce prélat, obtint le même titre près de l'évêque d'Autun. Il mourut en cette ville, le 10 septembre 1631, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, avec la réputation d'un saint. Il laissa en manuscrit des *Sermons*, et quelques autres ouvrages qui n'ont point été publiés. On conserve à la bibliothèque du Roi, sa *Vie* par Claude Perry; il en existe une autre par Jacques Vignier, également inédite. — Hugues Guijon, né en 1552, s'appliqua à l'étude de la jurisprudence, et obtint, en 1597, une chaire de droit-canon à Paris, en concurrence avec Vict. Palma Cayet; il la remplit jusqu'en 1612, qu'il fut pourvu de la chaire de cette science, créée en sa faveur au Collége royal, par le crédit du président Jeannin. Il montra beaucoup de zèle pour le maintien des priviléges de l'université, et mourut à Paris, en 1622, âgé de 70 ans. Le président Jeannin, son ami, fit les frais de ses funérailles; et Jean Dartis, son successeur, y prononça son oraison funèbre. Il a laissé en manuscrit quelques traités de droit: le principal de ses ouvrages recueillis par Lamare, est un discours *De origine, utilitate et excellentiâ juris canonici*. Goujet lui reproche d'y trop étendre l'autorité des papes, sans donner aucune preuve de ses assertions. Philib. de Lamare, conseiller au parlement de Dijon, a publié un recueil des écrits les plus intéressants des quatre frères, sous ce titre: *Jacobi, Joannis, Andreæ et Hugonis fratrum Guijonorum opera varia*, Dijon, 1658, in-4°. Ce volume, assez rare et curieux, est précédé de leurs *Vies* par l'éditeur; elles ont été réimprimées dans les *Vitæ selectæ quorumdam eruditissimorum et illustrium virorum*, Breslau, 1711, in-8°. L'abbé Goujet a inséré une *Notice* sur Hugues Guijon dans son *Mémoire sur le collége de France*.

W—s.

GUIJON (Jacques) de la même famille que les précédents, né à Noyers en 1663, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement chargé de l'éducation de M. le Pelletier, depuis premier président au parlement de Paris, et de celle du comte de Clermont. Il unissait à une piété solide, un goût très vif pour l'étude; et il était étroitement lié avec plusieurs savants, entre autres, Bonamy et l'ab-

bé de Longuerue. Au retour d'une promenade qu'il venait de faire à pied suivant sa coutume, il fut renversé par une charrette qui lui cassa le bras; et il mourut des suites de cet accident, dans l'hôtel de M. le Pelletier, resté son protecteur, le 11 octobre 1739. On connaît de lui : I. *L'Éloge de Rassicod, avocat au parlement*, Journ. des savants, ann. 1718. II. *Relation de la vie et de la mort de Mme. de Clermont-Tonnerre, abbesse de Notre-Dame de St.-Paul près Beauvais*, Paris, 1709, in-12. III. Les *Apophtegmes*, ou les *Belles Paroles des saints*, ib., 1721, in-12. Quelque temps avant sa mort, il remit à Bonamy des *Réflexions sur les mœurs des Français;* et on trouva dans ses papiers le manuscrit du *Longueruana*, publié à Berlin (Paris), 1754, in-12, par M. Desmarets, et refondu sous un meilleur ordre, dans les *Opuscules de M. Louis-Dufour de Longuerue*, Yverdon, 1784, 2 vol. in-12. On a rétabli, dans cette dernière édition, les passages qui avaient été cartonnés dans la première. W—s.

GUILANDINUS (Melchior), célèbre naturaliste prussien, dont il paraît que le vrai nom était Wieland, vit le jour à Kœnigsberg au commencement du XVIe. siècle. Né de parents obscurs et pauvres, il se livra, dès son enfance, à l'étude, avec une ardeur infatigable; et ses progrès furent aussi brillants que rapides. Il se mit bientôt en état de lire tous les ouvrages latins et grecs; puis il fit un cours de philosophie, et, passionné pour l'histoire naturelle, il choisit la médecine, qui n'est, pour ainsi dire, que l'application des sciences physiques au traitement des maladies. Ce n'est point dans un cabinet, ni même dans une seule contrée que l'on peut devenir un profond botaniste; il faut, pour se perfectionner dans la connaissance des plantes, parcourir les plaines, gravir les rochers et les montagnes des divers climats. Aussi, malgré les rigueurs de la fortune, Guilandinus prit le parti de voyager; il quitta la Prusse, et visita d'abord la belle Italie. Il vivait à Rome dans une extrême détresse, du mince produit de quelques herbes médicamenteuses, lorsqu'il eut le bonheur d'être distingué par l'ambassadeur de Venise. Ce puissant protecteur fournit à Guilandinus les moyens de se livrer sans inquiétude à ses goûts favoris; il l'emmena même avec lui lorsqu'il retourna dans sa patrie. Le séjour de cette ville, si justement fameuse, fut extrêmement favorable à Guilandinus, qui trouva un second Mécène dans le sénateur Marin Caballo, l'un des directeurs de l'université de Padoue. Ce généreux bienfaiteur procura au botaniste prussien l'argent et les recommandations nécessaires pour le mettre en état d'exécuter l'intéressant voyage de l'Asie et de l'Afrique. Chargé des productions les plus curieuses de ces deux parties du monde, Guilandinus revenait avec l'intention de repartir immédiatement pour l'Amérique, si remarquable par le nombre immense de ses végétaux superbes et précieux. Mais un événement fort triste renversa toutes ses espérances: près d'arriver au port de Cagliari, son vaisseau fut pris par des corsaires algériens, et l'infortuné voyageur précipité dans les fers. Il languissait depuis long-temps dans un dur esclavage, lorsque l'illustre professeur Gabriel Fallope brisa ses chaînes en payant sa rançon. Pénétré de reconnaissance pour ce noble procédé, Guilandinus revint à Padoue auprès de son libéra-

teur, qui contribua puissamment à lui faire obtenir la direction du jardin botanique, en 1561, à la place d'Anguillara. Il s'acquitta de cet emploi avec tant de zèle et d'intelligence, que la chaire de botanique, vacante par la mort de Fallope, lui fut confiée; et certes, il était difficile de rencontrer un homme plus digne de la remplir. Aimé de ses confrères et de ses nombreux élèves, il professa pendant vingt-cinq années, et mourut septuagénaire, le 25 décembre 1589, victime d'un purgatif trop violent. Il laissa, par testament, sa bibliothèque nombreuse et choisie à la république de Venise, avec la somme de mille écus. Quoique ses ouvrages ne justifient, ni par leur nombre, ni par leur importance, la grande réputation de l'auteur, ils contiennent pourtant des recherches curieuses, et prouvent une vaste érudition. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Guilandinus fut dépouillé par les Barbaresques, des plantes qu'il avait recueillies et des notes qu'il avait rédigées. I. *De Stirpium aliquot nominibus vetustis ac novis, quæ multis jam seculis aut ignorârunt medici, vel de iis dubitârunt, ut sunt mamiras, moly, oloconitis, doronicum*, etc., Bâle, 1557, in-4°., fig. Ce serait trop exiger que de s'attendre à voir éclaircis tous les doutes. Les conjectures de l'auteur sont parfois très hypothétiques, ou même évidemment erronées; mais on aperçoit, au milieu de cette obscurité, quelques traits de lumière qui rendent utile la lecture de ce livre. II. *Apologiæ adversùs Petrum Andream Mathiolum liber primus qui inscribitur Theon; item de stirpibus epistolæ quinque; prœterea manucodiatæ, hoc est aviculæ Dei descriptio*, Padoue, 1558, in-4°. La plupart des reproches adressés par Guilandinus à Mattioli sont fondés; mais il a eu tort de les accompagner de grossières invectives, qui, du reste, lui ont été rendues avec usure par son virulent adversaire. La description de l'oiseau du Paradis est encore quelquefois consultée, malgré son imperfection, parce que c'est une des premières qu'on ait publiées. III. *Papyrus, hoc est commentarius in tria Caii Plinii mâjoris de papyro capita*, Venise, 1572, in-4°.; Amberg, 1613, in-8°., *ex recensione Henrici Salmuth*. Les critiques amères et souvent injustes de Scaliger et de Casaubon n'ôtent rien de son prix au travail de Guilandinus. Ce savant y déploie des connaissances profondes et variées: il énumère les usages du *papyrus*, expose les procédés qu'on employait jadis pour en former du papier à écrire, et donne une foule d'autres détails pleins d'intérêt. On regrette pourtant qu'il n'ait pas décrit la plante elle-même, dont il avait observé, en Égypte, de nombreux individus. Guilandinus avait entrepris un dictionnaire synonymique des plantes, dans lequel il s'efforçait d'établir une concordance parfaite entre les noms vulgaires et les noms grecs. Cette ébauche a paru long-temps après la mort de l'auteur, par les soins de Jean-George Schenck, sous le titre de *Synonyma plantarum*, Francfort, 1608, in-8°. Linné a consacré à la mémoire de ce botaniste, le genre *Guilandina*, dont les diverses espèces sont des plantes exotiques utiles à l'agronomie, aux arts et à la médecine. C.

GUILBERT (PIERRE), né à Paris en 1697, fut précepteur des pages de Louis XV, et s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, dont quelques-uns décèlent au moins du penchant pour le parti janséniste. Ceux dont les bibliographes font mention, sont: I. *Offices propres de l'église de*

Saint-Germain-l'Auxerrois, 1729, in-12. II. *Description historique de Fontainebleau*, Paris, 1731, 2 vol. in-12, fig. III. *Jésus au calvaire*, 1731, in-16. IV. *L'Amour pénitent, trad. du latin de Néercassel, évêque de Castorie*, 1741, 3 vol. in-12. V. *Mémoires chronologiques et historiques de Port Royal*, 9 vol. in-12. Guilbert avait divisé sa matière en trois parties : il commença par donner la troisième, peut-être parce que, plus rapprochée de son temps, il la jugea plus propre à piquer la curiosité. Elle est composée de 7 volumes, Utrecht, 1755, et comprend environ 84 ans depuis 1668 jusqu'en 1752. Il publia la première partie, Utrecht, 1758, 2 vol. in-12; elle s'arrête à 1632. La deuxième partie n'a point paru. Quoique ces Mémoires n'offrent point un grand intérêt, il s'y trouve néanmoins quelques faits curieux, et des questions assez bien discutées : mais il faut les aller chercher au milieu de beaucoup de choses inutiles, où le peu qu'il y a de bon se trouve comme perdu. Guilbert mourut, le 20 octobre 1759, à l'âge de soixante-deux ans. L—Y.

GUILHEM DE CLERMONT. *V.* SAINTE-CROIX.

GUILHEN DE CASTRO. *Voy.* CASTRO.

GUILLAIN (SIMON), statuaire, né à Paris en 1581, était fils d'un sculpteur de Cambrai, qui s'était fait quelque réputation dans son art. Doué de dispositions naturelles très heureuses, le jeune Guillain, après avoir appris de son père les éléments du dessin, se rendit à Rome, où il travailla pendant plusieurs années sous la direction des plus habiles maîtres. De retour à Paris, il s'y fit bientôt avantageusement connaître, et fut chargé de l'exécution d'ouvrages importants. Il imagina, le premier, d'engager ses confrères à se réunir une fois chaque semaine, pour traiter des matières utiles au progrès des arts; et ces assemblées donnèrent naissance à l'académie de peinture et de sculpture, dont il fut un des premiers recteurs (*Voy.* Ch. LEBRUN). Guillain unissait à un beau talent des qualités précieuses qui lui avaient mérité de nombreux amis. Il mourut à Paris en 1658, âgé de 77 ans, laissant une fortune considérable, fruit de son esprit d'ordre et de son économie. Parmi ses principaux ouvrages on cite: le *Monument* qu'on voyait à la pointe du Pont-au-Change, et qui fut démoli en 1787; il était composé des figures en bronze de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Louis XIV enfant, et d'un bas-relief en pierre de liais; M. Lenoir en a donné le trait dans le tome v de son *Musée des monuments français*;—les *Statues* qui décoraient le portail et l'église de la Sorbonne;—les *quatre Évangélistes* qu'on voyait à St.-Gervais;—le *maître-autel* de St.-Eustache, etc. La plupart de ces morceaux, où l'on trouvait réunies la correction du dessin et la délicatesse du ciseau, ont été détruits ou dispersés par les vandales révolutionnaires. M. Lenoir est parvenu à sauver un bas-relief de cet artiste représentant le dernier combat de Louis Potier, marquis de Gesvres, dans lequel on remarque les figures de la Renommée et des Parques. (Voy. le *Musée des monuments français*, tom. v.) W—s.

GUILLARD (NICOLAS-FRANÇOIS), auteur dramatique, naquit à Chartres le 16 janvier 1752, et fit ses études dans cette ville, où son père exerçait les fonctions de notaire apostolique. Il annonça de bonne heure des dispositions pour la poésie. A peine dans sa 19e. année, il s'était fait connaître

par une épître où l'on remarque des pensées nobles et généreuses : elle était adressée au duc de Choiseul, dont l'exil causait en France une grande rumeur. On ne manqua pas de la comparer à l'Elégie de Lafontaine sur la disgrâce de Fouquet. Le jeune auteur eut l'avantage d'être présenté par l'abbé Barthélemi au duc et à la duchesse de Choiseul, qui avaient toujours conservé une sorte de cour; et la marquise de Turpin l'admit avec une extrême bienveillance, dans une société littéraire qu'elle avait fondée sous le titre de la *Table ronde*. On doit à cette espèce d'académie, où figuraient Favart, Voisenon et Boufflers, un petit recueil intitulé la *Journée de l'amour*, qui fut imprimé avec beaucoup de luxe, et dont les exemplaires sont très rares. Jusqu'à l'année 1779, cependant, Guillard n'avait rien ajouté à sa réputation; et peut-être se serait-il perdu dans la foule des versificateurs agréables, si l'impression que fit un jour sur lui une représentation d'*Iphigénie en Aulide*, n'avait subitement décidé sa vocation pour le genre tragi-lyrique. Encore plein de son enthousiasme, il conçut, et traça, en rentrant chez lui, le plan d'*Iphigénie en Tauride*. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Ayant à peine mis en vers deux » actes de son opéra, Guillard ne » put résister à l'envie de consulter » le bailli Durollet, auteur lui-même » de plusieurs tragédies lyriques qui » ne manquaient pas de réputation. » Il se présente avec sa timidité natu- » relle, chez ce bon vieillard, qui l'ac- » cueille d'une manière encourageante » et lui promet de lire son manuscrit. » Quelques jours après, l'auteur re- » tourne, en tremblant, chez son juge, » dont il redoute la sévérité : celui-ci » garde un silence mystérieux, fait » mettre les chevaux à sa voiture, et » invite Guillard à l'accompagner. Où » vont-ils? C'est le secret du vieillard : » mais quelle fut la surprise du jeune » poète en se voyant, au bout de » quelques minutes, dans l'apparte- » ment du chevalier Gluck! Celui-ci, » non moins taciturne que le bailli, se » dispense des politesses d'usage, se » met, sans dire mot, à son clavecin, » et fait tout-à-coup entendre à notre » auteur l'admirable musique de son » premier acte...... Quels éloges au- » raient pu valoir pour Guillard l'élo- » quence de cette brusque réception! » Comblé de joie, il redouble de zèle pour justifier la confiance de son illustre collaborateur; et son troisième acte fut digne des premiers. Le succès d'*Iphigénie en Tauride*, qui eut les honneurs d'une parodie (*Voy*. GUIMOND DE LA TOUCHE), ayant mérité à l'auteur des paroles la bienveillance de la reine; cette princesse, qui protégeait particulièrement Sacchini, voulut que ce compositeur travaillât sur les poèmes de Guillard. Ce fut d'elle-même que celui-ci reçut les sujets de *Dardanus* et de *Chimène*, sujets qu'il n'aurait pas choisis sans doute, mais qu'il n'en traita pas moins avec un talent très estimable (1). Toutefois Guillard n'a rien fait d'égal à son opéra d'*OEdipe à Colone*, dont le sujet était de son choix, et qui est aussi le chef-d'œuvre de Sacchini. Le succès en fut prodigieux; et cet ouvrage est encore aujourd'hui, de toutes nos tragédies lyriques, celle qu'on entend avec le plus d'intérêt. Sacchini y travaillait à Versailles, sous les yeux de la reine. Arrêté au troisième acte, par la mesure des vers alexandrins, à laquelle

(1) Le poëme de *Dardanus* est de La Bruère; mais les changements que Guillard fut obligé d'y faire, ont en quelque sorte donné à celui-ci le droit de s'en dire l'auteur.

il n'était point accoutumé, il mande son embarras au poète, et lui déclare que cet acte, impossible à mettre en musique, doit être entièrement refait. Guillard, contrarié, se rend à Versailles, lit ou plutôt déclame ses vers avec toute la chaleur de son ame, et produit sur l'esprit de Sacchini une si vive émotion que celui-ci ressaisit le manuscrit, en s'écriant : « Donnez, » donnez, mon ami, je vous ai en» tendu; je ferai votre acte, et je le » ferai bien. » En effet, quoi qu'en ait dit Laharpe, sévère critique de Guillard, ce dernier dialoguait avec chaleur, tournait facilement un vers, et connaissait mieux que personne l'art de plier son style aux diverses inflexions du chant. Enfin les poèmes de ses opéras sont, après ceux de Quinault, les mieux conçus et les mieux écrits. Il est à remarquer que Guillard n'a été ni de l'ancienne académie française, ni de l'Institut (1). L'académie pourtant avait couronné trois de ses ouvrages, au nombre desquels étaient *OEdipe à Colonne*, et *Arvire et Evelina*, et en avait mentionné honorablement plusieurs autres; mais cet homme de lettres, simple et modeste, n'avait ni le talent ni la volonté de se faire valoir. Ses ouvrages sont : I. A l'Opéra : *Iphigénie en Tauride*, 1779. II. *Electre*, 1782, musique de Lemoine. III. *Chimène*, 1784. IV. *Dardanus*, retouché, 1784. V. *Les Horaces*, 1786, musique de Salieri. VI. *OEdipe à Colone*, 1787. VII. *Arvire et Evelina*, 1788, musique de Sacchini et de Rey. VIII. *Louis IX en Egypte* (avec M. Andrieux), 1790, musique de Lemoine. IX. *Miltiade à Marathon*, 1793, musique du même. X. *Olympie*, 1798, musique de Kalkbrenner. XI. *Les Horaces*, refaits, 1800. XII. *Le Casque et les Colombes*, 1801. XIII. *Proserpine*, de Quinault, refaite en partie avec Paesiello, 1803. XIV. *La Mort d'Adam*, 1809, musique de Lesueur. — Au théâtre Italien : XV. *Elfrida*, 1791. — En portefeuille : XVI. *Oreste*, tragédie lyrique dont la musique est de M. Widerker. Il est à regretter que l'académie royale de musique n'ait pas représenté cet ouvrage, auquel l'académie française avait cru devoir décerner un prix. XVII. Des *Poésies* fugitives. Toutes les personnes qui ont connu Guillard font l'éloge de ses qualités sociales. On dit surtout que sa conversation était semée de traits délicats et piquants. Il est mort à Paris, le 26 décembre 1814, après avoir reçu de M. de Lubersac, ancien évêque de Chartres, et de M. l'abbé Frayssinous, les consolations de la religion. Ses dernières paroles furent des remercîments à sa femme, à ses anciens amis, et des vœux pour le bonheur de nos princes légitimes. F. P—T.

GUILLAUME (S.), duc d'Aquitaine, nommé aussi *de Gellone*, florissait au temps de Charlemagne, et était aimé de ce prince, qui l'employa utilement contre les Sarrasins. Ces infidèles avaient envahi une partie du Languedoc: Guillaume, à la tête d'une armée, les défit, et en délivra cette province. Charlemagne récompensa ce vaillant général, en lui donnant le comté de Toulouse et le titre de duc d'Aquitaine. Guillaume, en 808, renonça au monde et à tous les avantages dont il y jouissait, pour ne s'occuper que de son salut. Il se retira dans la vallée de Gellone, près Lodève, où il bâtit un monastère, nommé depuis St.-Guilhem-du-Désert. Il y fit profes-

(1) En l'an VII (1799), grâces aux démarches officieuses de son ami Colin d'Harleville, Guillard avait été sur le point d'être élu membre de l'Institut. On le représenta à ce corps sous les traits d'un ennemi de la république; et il suffit de cet incident pour le faire rejeter. Depuis, il ne se mit plus sur les rangs.

sion, du consentement de la duchesse sa femme, y vécut en saint, et y mourut le 28 mai de l'année 812, jour auquel on célèbre sa fête. Ses faits d'armes sont le sujet d'un roman, ou plutôt d'une chanson guerrière, composée vers la fin du IXe. siècle, ou au commencement du Xe., sous le titre du *Roman de Guillaume au court nez*(1); production qu'il faut distinguer de la *Vie* du même saint, écrite plus sérieusement, quarante ou cinquante ans après, et moins mêlée de fables. Ce Guillaume d'Aquitaine a été quelquefois confondu avec un GUILLAUME X, dernier duc d'Aquitaine, et père d'Eléonore de Guienne, qui épousa Louis-le-Jeune, et ensuite Henri II, roi d'Angleterre. (*Voy.* ELÉONORE de Guienne (2), et GUILLAUME X, ci-après, pag. 142). — GUILLAUME (Saint), abbé de Saint-Benigne de Dijon, naquit en 961, près de Novare, de parents nobles et riches, originaires de Souabe, et fut élevé au monastère de Lucédia, alors du diocèse de Verceil, où il fit de grands progrès dans les lettres divines. St. Maïeul, abbé de Cluni, revenant de Rome, l'emmena avec lui, et, peu de temps après, le chargea de la réforme de quelques monastères; il en fonda aussi plusieurs. Dans tous il établit des écoles. Il mourut à Fécamp, dans le cours de ses visites, en 1031, âgé de soixante-douze ans. Raoul Glaber, son disciple, a écrit sa *Vie*. Des nombreux ouvrages qui ont dû sortir de sa plume, on ne connaît que trois *Lettres*. — GUILLAUME *d'Hirsauge*, restaurateur de la discipline monastique en Allemagne, fit profession dans l'abbaye de St.-Emmeran, près de Ratisbonne, et en fut tiré pour être abbé d'Hirsauge. Ce monastère était réduit à un petit nombre de religieux; en peu de temps il en compta 150, non compris les frères convers : les uns étaient voués à la prière et à la contemplation; d'autres se livraient à l'étude de diverses sciences et à l'enseignement; un grand nombre transcrivaient les bons ouvrages. Les frères convers, instruits dans les arts mécaniques, et ayant chacun un métier, étaient autant d'ouvriers à la disposition de l'abbé, pour les différentes constructions qu'exigeaient ses nouvelles fondations. Non moins soigneux du maintien de la régularité, il se procura les réglements observés à Cluni, et connus sous le nom de *Coutumes* : ces réglements, au moyen des changements qu'il y fit et que réclamait la différence des mœurs et du climat, prirent le nom de *Coutumes d'Hirsauge*. Ce saint abbé mourut le 5 juillet 1091. — St. GUILLAUME *de Malavalle* ou *de Maleval*, avait, à ce qu'on croit, embrassé d'abord le parti des armes, et vécu dans la dissipation ordinaire à cet état. Touché de la grâce, il alla consulter un saint ermite, qui lui conseilla le pélerinage de Rome. Arrivé dans cette ville, Guillaume vint se jeter aux pieds d'Eugène III, et lui fit l'aveu de ses fautes. Ce pape lui imposa, pour pénitence, le voyage de Jérusalem. Guillaume demeura huit ans dans la Terre-Sainte. A son retour, en 1153, après avoir essayé de s'établir en différents lieux, il se fixa au territoire de Sienne, dans une vallée déserte, appelée alors l'*Etable de Rhodes*, et ensuite *Malavalle*. Il y fut joint par un compagnon nommé Albert, et y mourut en 1157. Le *Martyrologe romain* en

(1) A Orange on le nomme *Guillaume au cornet*; et c'est de lui que cette ville et son ancienne principauté, dont Charlemagne lui avait aussi donné l'investiture, ont pris pour armoiries un cornet ou cor-de-chasse. F—A.

(2) Dans cet article, le Guillaume dont il est question est appelé Guillaume IX; l'*Art de vérifier les dates* dit Guillaume X.

fait mention au 10 février. Albert lui rendit les derniers devoirs. D'autres personnes, attirées par la solitude du lieu et la sainteté de la vie qu'on y menait, se réunirent à Albert, et bâtirent un monastère. De cet humble commencement sortit l'ordre des *Guillermites* ou *Guillelmins*, qu'Alexandre IV approuva par une bulle de 1256, et qui s'étendit en Allemagne, en Flandre et en France. Ils avaient, près Paris, une maison à Mont-Rouge, d'où ils se transportèrent à celle des *Blancs-Manteaux*, ainsi nommée du manteau blanc que portaient les anciens religieux de cette maison. Les Guillermites y eurent pour successeurs, des bénédictins, d'abord de Saint-Vannes, et ensuite de Saint-Maur. — SAINT GUILLAUME *de Monte-Vergine*, ou *Mont-Vierge*, né en Piémont, n'avait que quinze ans, lorsqu'il se sentit le desir de se consacrer à Dieu. Pour s'y fortifier, il entreprit le voyage de St.-Jacques-de-Compostelle. S'étant ensuite retiré sur une haute montagne au royaume de Naples, il s'y livrait, sans distraction, à la contemplation et à toutes les austérités de la pénitence, lorsque le bruit de sa sainteté attira une foule de monde dans sa solitude. Pour s'y dérober, il alla s'établir dans un lieu nommé le *Mont-Vierge*, entre Nole et Bénévent, où plusieurs personnes vinrent se ranger sous sa direction. Cette réunion donna lieu à un nouvel ordre religieux du nom de *Monte-Vergine*, qui faisait profession de la vie ascétique, et qu'on croit avoir commencé en 1119. Guillaume mourut le 25 juin 1142, jour auquel le *Martyrologe romain* en fait mention. Il n'avait point laissé de règle pour sa congrégation: Alexandre III la mit sous la règle de St.-Benoît. — GUILLAUME *d'Eskil*, né à St.-Germain, près de Crépy, vers 1125, fut d'abord chanoine de Ste.-Geneviève, chapitre alors séculier: il éprouva, à cause de sa piété et de sa régularité, diverses persécutions de la part de ses confrères, dont la vie dissipée contrastait avec la sienne. Ils parvinrent à l'écarter en le nommant à la cure d'Espinay. Mais leurs désordres ayant obligé Eugène III de chercher les moyens de réformer ce chapitre, on substitua, à ces chanoines mondains, des chanoines réguliers de Saint-Victor, auquels Guillaume se joignit. Le bruit de cette réforme et de la vie sainte qu'on menait dans ce nouveau monastère, s'étant répandu jusqu'en Danemark, Absalon, évêque de Roskild, ancien compagnon d'études de Guillaume, le fit demander à Eudes, son abbé, et l'obtint. Guillaume, arrivé en Danemark en 1171, fut fait abbé de Saint-Thomas du Paraclet. Il rétablit dans cette maison la discipline canonique, qui s'y était affaiblie, y vécut dans les austérités jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, et mourut en 1203. Honorius III le mit au rang des saints en 1224; et l'Eglise honore sa mémoire le 6 avril. On connaît de lui plus de cent lettres, publiées en 1786, dans les *Rerum Danicarum scriptores*, tom. VI, et quatre opuscules dont M. Brial a donné une courte notice à l'Institut, classe d'histoire et de littérature ancienne, le 2 septembre 1814. L—Y.

GUILLAUME (SAINT), archevêque de Bourges, florissait à la fin du XIIe. siècle: il était issu de l'illustre famille des anciens comtes de Nevers. Ce fut Pierre l'Ermite, son oncle maternel, qui prit soin de son éducation. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Soissons, et ensuite de Paris: mais, dégoûté du commerce des hommes, il quitta bientôt son cha-

pitre, et se retira dans la solitude de Grandmont. Une contestation survenue entre les frères convers et les religieux du chœur, la lui fit abandonner. Il prit alors la règle de Cîteaux, et fit profession dans l'abbaye de Pontigni. Il devint prieur de cette maison, puis fut abbé de Fontaine-Jean, près de Châlis. Cette nouvelle dignité n'altéra ni la simplicité de ses mœurs, ni l'austérité de ses principes. Cependant la mort enleva Henri de Sulli, archevêque de Bourges, qui avait joui de l'estime publique. Le clergé de son diocèse, ne pouvant s'accorder sur le choix de son successeur, députa vers Eudes, évêque de Paris et frère du défunt, pour le consulter. Eudes vint lui-même, trouva les voix partagées entre trois abbés de Cîteaux, et, ne pouvant accorder les contendants, résolut de s'en rapporter au sort. Il fit écrire les noms des trois abbés dans trois billets, que l'on plaça sur l'autel où il devait officier : puis, après la messe, invoquant le secours de l'Esprit saint, il tira l'un de ces billets; et ce fut le nom de Guillaume que le sort indiqua. Le pieux abbé n'apprit, dit-on, qu'avec chagrin sa nouvelle élévation; mais il fut forcé d'obéir. Au surplus, il montra dans son diocèse les mêmes vertus qui l'avaient fait respecter comme abbé. Il n'adoucit pas même les austérités auxquelles il s'était habitué; gardant l'habit monastique, se couvrant d'un cilice, et s'interdisant entièrement l'usage de la viande. Il était le père des pauvres, le protecteur des opprimés; il combattit vigoureusement les dogmes des Albigeois, plus cependant par ses exhortations que par ces moyens rigoureux que l'humanité réprouvera toujours. Guillaume eut, pour les intérêts de son diocèse, des démêlés assez vifs, non seulement avec son clergé, mais même avec le roi, et prouva que son attachement aux choses spirituelles ne l'empêchait pas de porter au temporel le zèle que lui prescrivait sa qualité d'archevêque. Il méditait une mission chez les Albigeois, lorsqu'il tomba malade. Son indisposition s'accrut rapidement, et il expira le 10 janvier 1209. Le pape Honorius III le mit au nombre des Saints; et l'on distribua quelques-unes de ses reliques. Les huguenots ayant trouvé son corps dans l'église de Bourges, en 1562, le brûlèrent, et jetèrent ses cendres au vent. Le nom de Guillaume ne se trouve point dans le Martyrologe romain. Sa vie fut écrite par un de ses amis, par Pierre, moine de Châlis, et par un troisième auteur. On peut consulter à son sujet Surius, le Nain de Tillemont, la *Gallia christiana*, et les Bollandistes, à la date du 10 janvier. Z.

GUILLAUME, empereur d'Allemagne, comte de Hollande, deuxième du nom, n'avait que sept ans, lorsque son père, Florent IV, fut tué en 1234 ou 35. Le pape Innocent IV le fit élire empereur en 1247, pour l'opposer à Frédéric II. L'année suivante, Guillaume prit Aix-la-Chapelle après un siége de six mois, et y fut couronné par l'archevêque de Cologne. Mais Innocent eut beau dépenser de grandes sommes, publier des croisades et lancer des censures pour soutenir son protégé, la masse de la nation resta attachée à son souverain légitime; et Guillaume, quoique doué de talents et de plusieurs qualités estimables, se vit contraint de retourner en Hollande. Jaloux d'affranchir son état de la mouvance de la comtesse Marguerite de Flandre, il prit le titre de comte de Zélande, et il épousa les intérêts des enfants qu'elle avait eus d'un premier lit, et qu'elle voulait frustrer de leur héritage, pour en favoriser Guillaume

de Dampierre, son fils d'un second lit. Ses armes furent heureuses : la comtesse fut obligée de donner 60,000 francs au comte d'Avesnes. La guerre qu'il soutint contre les Frisons rebelles, eut des suites fâcheuses. Son cheval s'étant enfoncé dans un marais, des paysans, cachés dans les roseaux, l'assommèrent en 1256. Le corps de ce prince, ayant été découvert en 1282, fut transporté à Middelbourg, où il reçut les honneurs funèbres dus à son rang, dans un monastère de Prémontrés. Il avait accordé d'importants privilèges aux villes de Harlem, de Delft et de Gravesende. Il posa, à la Haye, les fondements du palais des comtes de Hollande, qui avaient résidé auparavant à Leyde. Sa vie a été écrite en hollandais, par J. de Meerman, la Haye, 1783. Son fils Florent IV lui succéda au comté de Hollande. T—D.

GUILLAUME - LE - CONQUÉRANT, autrement dit LE BATARD, fils naturel de Robert - le - Diable, duc de Normandie, et d'une bourgeoise de Falaise, nommée Harlotte, dont les parents étaient pelletiers, naquit dans cette ville en 1027. Il était à peine âgé de huit ans, lorsque son père, ayant entrepris le pèlerinage de la Terre-Sainte, abdiqua en sa faveur, et lui fit prêter serment de fidélité par les états de son duché, réunis à Fécamp. Sa minorité fut une longue suite d'orages. La plupart des membres de la famille ducale, indignés qu'on leur eût donné pour chef le fils d'une concubine, et prétendant, quoique collatéraux, avoir, par leur naissance, des droits plus légitimes à la couronne, soulevèrent le peuple, et remplirent la Normandie de tumulte et de sang. Au fléau de la guerre civile se joignit encore celui de la guerre étrangère. Le roi de France, Henri Ier., voulant profiter de ces troubles, vint plusieurs fois, à la tête d'une puissante armée, redemander une province qu'il voyait à regret possédée par des étrangers, quoique sous la prestation de foi et hommage. Si l'habileté des régents parvint enfin à contenir les factieux et à repousser l'ennemi commun, il ne fallait qu'une étincelle pour rallumer l'incendie : la nation, dont les sentiments avaient été corrompus par tant de discordes, attendait avec impatience l'occasion de secouer un joug qui lui semblait humiliant. Telle était la disposition des esprits, lorsqu'à dix-huit ans Guillaume prit en main les rênes de l'Etat. Sous un prince jeune et sans expérience, l'ambition, long-temps comprimée, crut pouvoir lever la tête, et se promettre l'impunité. Le premier qui arbora l'étendard de la révolte, fut Gui de Bourgogne, cousin du duc, qui l'avait comblé de bienfaits, et qui le regardait comme son meilleur ami. Appuyé d'un grand nombre de seigneurs turbulents, ce jeune ambitieux faisait, en secret, de nombreuses levées, et se proposait d'usurper le trône de Guillaume, en le surprenant et le massacrant dans Valogne, où le duc était sans défiance et sans gardes. Un bouffon, qui contrefaisait l'insensé, et devant qui plusieurs conjurés eurent l'indiscrétion de s'ouvrir, fit avorter ce complot. Frappé de leur horrible dessein, il pénètre, au milieu de la nuit même fixée pour l'exécution, dans les appartements où reposait le duc, le réveille en sursaut, et lui annonce qu'il va perdre la vie s'il ne fuit à l'instant. A cette nouvelle inattendue, saisi de frayeur, le prince s'échappe furtivement de son palais, seul, demi-nu, et parvient, à la faveur des ténèbres, à se dérober aux poignards des assassins. Arrivé dans sa capitale, il rassemble tous ses sujets restés fidè-

les; mais trop faible avec ce secours pour résister aux ennemis qu'il avait en tête, il se rend en toute hâte à la cour du roi de France, où il avait passé les premières années de sa jeunesse. Rappelant alors à Henri les services que ce monarque reçut jadis du duc Robert, lorsque son frère et sa mère voulaient le dépouiller de ses états, il lui demande son appui dans des circonstances non moins difficiles. Henri fut assez généreux pour acquitter la dette de la reconnaissance, lorsqu'il lui était si facile d'humilier, ou peut-être même d'anéantir un vassal trop puissant. Il conduisit en personne l'armée qui vint au secours de Guillaume. Les rebelles furent taillés en pièces, en 1047, à Val-aux-Dunes, entre Caen et Argentan; et leur chef, bientôt assiégé dans Briône où il s'était retiré après sa défaite, contraint de se rendre à discrétion, alla loin de la Normandie terminer une existence qu'il ne devait qu'à la clémence de son vainqueur. Quelques autres tentatives suivirent celle de Gui de Bourgogne; mais, étouffées dès leur naissance, elle troublèrent l'état sans le mettre en péril. La valeur et la prudence que le duc montra dans ces guerres, aussi bien que sa modération au sein de la victoire, commencèrent à détruire les préventions des Normands contre lui. Il acheva de conquérir leur estime par la vigueur avec laquelle il réprima l'avidité de la petite noblesse, dont les brigandages ne cessaient de désoler le peuple des campagnes, et par la surveillance sévère qu'il apporta constamment dans l'administration de la justice. La *trêve du seigneur*, qu'à l'exemple de quelques autres souverains il introduisit dans ses états, prouve combien peu la civilisation avait fait de progrès de son temps. Cette loi prescrivait au peuple de vivre en paix depuis le mercredi soleil levant jusqu'au lundi soleil couchant; et, pendant cet intervalle, toute espèce d'injures ou de voies de fait était rigoureusement interdite. Guillaume eut des guerres fréquentes à soutenir contre ses voisins, surtout contre les comtes d'Anjou et du Maine, et même contre le roi de France, qui craignait de le voir s'agrandir aux dépens des premiers. Elles lui fournirent l'occasion de déployer des talents militaires d'un ordre supérieur. On peut juger, par le trait suivant, que la ruse ne fut pas toujours étrangère à ses succès. Deux armées françaises considérables avaient simultanément envahi la Normandie, en 1054, l'une par la rivière d'Epte, l'autre par la Seine. Le duc, qui, avec ses meilleures troupes, tenait tête à celle-ci, commandée par Henri lui-même, apprend, quelque temps avant l'aube du jour, que les lieutenants qu'il avait opposés à la première, l'ont mise dans une déroute complète à Mortemer en Caux. Il sait que cette nouvelle est encore ignorée du roi: aussitôt il fait approcher du camp français, des soldats, dont la voix véhémente, rompant tout-à-coup le silence de la nuit, fait entendre ces terribles paroles: « Or » sus, réveillez-vous; vous dormez » trop: allez enterrer vos gens qui » sont occis à Mortemer. » Cette défaite, et la manière étrange dont elle est annoncée, jettent un tel effroi dans l'ame de Henri, qu'il prend sur-le-champ la fuite. Cette impression fut durable; car, depuis lors, il n'osa plus troubler les Normands. Mais comme ces guerres, nées la plupart de l'impatience du repos, n'eurent d'autre résultat que de maintenir le duc de Normandie dans la possession du Maine, que ce prince revendiquait à titre de donataire du comte Hébert,

elles offrent trop peu d'importance pour exciter bien vivement la curiosité du lecteur. Il nous suffit de dire qu'en differentes occasions Guillaume donna personnellement des preuves de la plus grande intrépidité. C'est uniquement à son expédition d'Angleterre, que le fils de Robert-le Diable doit la célébrité dont il jouit encore aujourd'hui, et le surnom de *Conquérant*, sous lequel il est connu dans l'histoire (1). Il fondait ses droits au trône de la Grande-Bretagne sur un testament d'Edouard le Confesseur, qui, sans doute, n'était que verbal, puisqu'il ne le montra jamais, et par lequel il se prétendait appelé à recueillir l'héritage de ce roi pusillanime. Mais il trouva dans Harold un rival résolu de lui disputer le sceptre jusqu'à la mort. Ce héros, cher aux Anglais par son courage et ses vertus populaires, avait succédé sans opposition au faible Edouard. Long-temps, il est vrai, avant son avénement, il avait juré solennellement de seconder de tous ses moyens les projets du duc; mais lorsqu'on lui rappelait cette promesse, il répondait qu'un serment, extorqué par la crainte, ne pouvait être obligatoire. Il fallut donc se disposer à conquérir par les armes ce que la persuasion ne pouvait obtenir. Guillaume déploya dans ses préparatifs autant de génie que d'activité. Son premier soin fut d'invoquer sur son entreprise la bénédiction du St.-Siége; ce qui pouvait avoir alors et ce qui eut en effet une très grande influence. Par d'habiles négociations, il dissipe les inquiétudes de ses voisins, qui menaçaient de lui déclarer la guerre; et de magnifiques promesses, répandues avec art, attirent de tous côtés sous ses drapeaux une foule d'intrépides aventuriers, également avides de butin et de gloire. Enfin, en moins de huit mois, il réunit une flotte de trois mille vaisseaux, et une armée de soixante mille hommes, composée de l'élite de l'Europe. Il fit voile de St.-Valery, le 30 septembre 1066, et prit terre à Pevensey, en Sussex, où il effectua son débarquement, sans rencontrer d'ennemis. En mettant le pied sur le rivage, le duc fit un faux pas, et tomba; mais interprétant aussitôt à son avantage un accident que la superstition pouvait faire regarder comme un augure défavorable, il s'écria: *Je prends possession de l'Angleterre* (1). Un soldat court à une cabane prochaine, en arrache une poignée de chaume, et la lui présente en lui disant: *Sire, je vous ensaisine du royaume d'Angleterre, et vous proteste que, dans un mois, votre chef sera chargé de la couronne.* Cette assurance et ces prédictions remplirent l'armée d'alégresse. Mais les destinées de la Grande-Bretagne ne tardèrent pas à se décider. Harold, fier d'un triomphe récent obtenu sur les Norvégiens, et se promettant le même succès contre les Normands, vint leur présenter la bataille, à Hastings, le 14 octobre. Elle fut sanglante et opiniâtre: les deux concurrents firent des prodiges de valeur; Harold périt en combattant, et Guillaume eut trois

(1) Les contemporains ne donnent à Guillaume que le surnom de *bâtard*, et il le prend lui-même dans quelques actes. On ne lui donna point de son temps le nom de *conquérant*. Il est prouvé que, dans le latin du temps, *conquestor* ou *conquisitor* signifiaient l'homme *qui acquiert*; par opposition à l'homme *qui hérite*. Cette distinction avait été conservée dans la coutume de Normandie. Les biens dont on héritait s'appelaient *propres*; ceux qu'on achetait s'appelaient *conquêts*. Le mot *conquestus*, dans la langue diplomatique des actes, ne doit s'entendre que de l'année où la chose possédée a été acquise. Plusieurs rois d'Angleterre ont daté leurs actes de la première, deuxième et troisième année de la conquête, c'est-à-dire, de l'année où eux-mêmes étaient montés sur le trône.

(1) Ainsi, comme le rapporte Suétone (cap. 59), César s'était écrié: *Teneo te, Africa*, lorsqu'il fit une chute en débarquant à Alexandrie.

chevaux tués sous lui. L'armée anglaise, qui, depuis trois heures du matin jusqu'au coucher du soleil, n'avait cessé de résister, ne céda la victoire qu'après sa destruction presque entière. Quoique cette journée désastreuse eût enlevé à l'Angleterre la fleur de ses guerriers, cependant le duc, craignant l'issue d'un nouveau combat, résolut d'assurer sa retraite, en cas qu'il lui fût impossible de subjuguer un peuple aussi brave. En conséquence, au lieu de marcher directement sur Londres, où la consternation était extrême, il vint mettre le siége devant Douvres, qui eut bientôt capitulé. Tandis que les Normands s'ouvraient une communication sûre avec leur patrie, la noblesse anglaise s'était réunie dans la capitale, et avait proclamé successeur de Harold, Edgar Atheling, prince issu du sang des rois anglo-saxons. Cette mesure aurait pu sauver la nation britannique du joug de l'étranger, si le génie borné du jeune monarque n'eût pas détruit les espérances de ses partisans, et si les ecclésiastiques eussent montré moins de frayeur contre les foudres de Rome. Mais Guillaume, délivré de toute inquiétude sur les moyens de retourner en Normandie, s'avança promptement vers Londres. La mésintelligence qui régnait dans les conseils de ses ennemis, ayant fait avorter tous leurs projets de résistance, il s'empara, presque sans coup-férir, de cette opulente cité; et le jour de Noël, trois mois environ après son départ de St.-Valery, il fut couronné roi d'Angleterre à Westminster. (1) Edgar, qui n'avait pas assez de caractère pour soutenir les droits de sa naissance, fut même l'un des premiers à lui offrir sa soumission. Les commencements du règne du conquérant furent doux et tranquilles; aucune charge nouvelle ne fut imposée: il conserva toutes les institutions qui étaient en vigueur; et ses premières lois n'eurent pour objet que de mettre un frein à la licence du soldat victorieux. Les Anglais, depuis long-temps accoutumés à changer de maîtres, s'applaudissaient d'une révolution qui leur promettait tant de bonheur: mais leur joie fut de courte durée. A peine de retour d'un voyage en Normandie, où il était allé recevoir les félicitations de ses anciens sujets sur ses conquêtes, Guillaume, dépouillant le caractère de modération qu'il avait montré jusqu'alors, ne présenta plus à l'Angleterre consternée, qu'un prince avide et sans pitié. La sévérité des régents qu'il avait établis pour administrer le royaume en son absence, avait exaspéré la nation; et des troubles sérieux avaient éclaté dans le comté de Kent et d'autres provinces. On se servit de ce prétexte pour chasser des emplois tous les Anglais natifs, et leur substituer des Normands. La plupart des nobles, proscrits comme partisans du dernier roi, virent leurs biens confisqués, et partagés entre les vainqueurs. On renouvela cet impôt odieux, aboli par Edouard, et connu sous le nom de

(1) Les faits principaux de cette fameuse expédition ont été représentés sur une tapisserie, longue de 214 pieds et haute de 18 pouces, dont le fond est de toile blanche et la broderie en fils et en laines de différentes couleurs. On a long-temps attribué cet ouvrage curieux à Mathilde, épouse du Conquérant, qui, si l'on en croit la tradition, fut aidée dans ce travail par les dames de sa cour. Mais M. l'abbé Delarue a fait voir qu'il fallait plutôt l'attribuer à l'impératrice Mathilde, fille du roi Henri I, et dernier rejeton de la première famille des ducs de Normandie. (Voyez le *Rapport des travaux de l'académie de Caen*, in-8°, 1811, p. 184.) Cette tapisserie, que l'on a vue à Paris en 1804, était, de temps immémorial, exposée en certains jours solennels de l'année, dans l'église cathédrale de Baïeux. Elle contient cinquante-sept scènes ou sujets, pour l'explication desquels on peut consulter les deux premiers vol. de la *Monarchie française de Montfaucon*, et les tomes VI et VIII de l'*Académie des Inscriptions et belles-lettres*.

Danegelt, parce que, dans l'origine, il se prélevait pour subveuir au tribut annuel exigé par les Danois. Tous ceux qui osèrent se plaindre, furent châtiés avec la dernière rigueur. Ces spoliations, cette conduite violente, achevèrent d'irriter les esprits : les comtés de Cornwal et de Dévon donnèrent le signal de la révolte; et, dans toute l'Angleterre, le peuple en masse parut un moment à la veille de prendre les armes contre ses oppresseurs. A cet orage, apaisé par des concessions dont la politique faisait un devoir, succédèrent bientôt les tentatives des fils de Harold, qui débarquèrent, à plusieurs reprises, sur les côtes du royaume. Mais une attaque, plus formidable que toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors, attira bientôt sur le Northumberland toutes les vengeances de l'implacable Guillaume (1069). Les peuples de cette province, commandés par le vaillant Walthéof, et soutenus par les Danois et Malcolm, roi d'Écosse, s'étaient emparés de la ville d'York, et avaient passé au fil de l'épée les Normands qui s'y trouvaient en garnison. Le conquérant furieux se hâta de marcher contre les rebelles, et, joignant l'adresse à la force, il corrompit le général des Danois par de riches présents, et le détacha des alliés, en lui accordant le libre pillage des côtes. Les chefs des insurgés, séduits par les dehors de clémence que le roi affecta, se soumirent sans résistance. Les malheureux Northumbres furent ainsi livrés au glaive d'un vainqueur irrité. Leur rebellion ne fut que trop expiée par les peines qui la suivirent. Les Normands firent une affreuse solitude de la contrée fertile et populeuse qui s'étend l'espace de trente milles entre l'Humber et la Tweede. Les maisons furent réduites en cendres, les instruments de labourage brisés, les troupeaux enlevés : les habitants, sans asile comme sans subsistance, périssaient misérablement de faim et de froid dans les bois. Orderic Vital estime que cette exécution barbare coûta la vie à cent mille personnes. Guillaume, voyant qu'il ne devait la soumission de ses nouveaux sujets qu'à la terreur qu'il avait imprimée, pour donner plus de consistance à son gouvernement, organisa, en Angleterre, le régime féodal, établi depuis long-temps chez les Anglo-Saxons, sur le pied où il était en Normandie. Tout le royaume, excepté le domaine de la couronne, fut divisé en sept cents grandes baronies, qui relevaient du roi, et en soixante mille deux cent-quinze baronies inférieures, vassales des premières. Les biens des ecclésiastiques furent soumis à ce système, malgré leurs réclamations et leurs révoltes. Toutes ces baronies furent conférées aux capitaines normands, sous la réserve du service militaire et de redevances en argent. C'est à cette institution, dont l'établissement fut si vexatoire pour eux, que les Anglais durent le calme qu'ils goûtèrent sur la fin du règne de Guillaume, et la liberté qu'ils conquirent sous ses successeurs. Lorsque ce monarque eut mis un terme à ses persécutions, il trouva des sujets plus dociles. Les armées anglaises, qu'il mena dans plusieurs expéditions sur le continent, lui donnèrent des preuves de dévonement et de courage auxquelles il fut sensible. Si l'Angleterre, sous ce maître impérieux, fut opprimée au-dedans, elle acquit au-dehors une considération dont elle n'avait pas encore joui. La gloire de son souverain rejaillit en partie sur elle ; et l'Écosse fut obligée de reconnaître sa suzeraineté. Il ne faut pas croire, au reste, que

toutes les lois du conquérant furent violentes ou arbitraires. Sans doute, on peut ranger dans cette classe celle qui ordonna que les jugements et tous les actes publics seraient rédigés en langue française; mais il en fit aussi qui auraient honoré les règnes les plus heureux : tels sont ses réglements sur la répartition des impôts. Tous les individus furent tenus de faire connaître avec exactitude le nombre, l'étendue et la valeur de leurs propriétés ; et ces détails furent fidèlement inscrits sur un registre, qu'on appela *Domesday-Book*, ou le livre du jour du Jugement. Malgré les précautions prises par Guillaume pour éteindre le feu de la révolte, il ne fut pas toujours à l'abri des conspirations. Sans doute, celles de l'abbé de Saint-Alban et des mécontents de l'île d'Ély furent aussitôt dissipées que connues. Mais des mains plus chères devaient lui porter des coups plus sensibles. Au moment où il partait pour combattre Foulques, comte d'Anjou, qui venait de faire insurger le Maine, deux seigneurs normands d'une haute distinction lui demandèrent la faveur de pouvoir unir leurs familles par un mariage à leur convenance. Le roi les refusa, sans leur faire connaître ses motifs. Pendant son absence, les seigneurs normands n'en contractèrent pas moins le mariage qu'ils avaient en vue; et ils affectèrent de le célébrer avec la plus grande magnificence. Dans la joie du festin, les suites de leur désobéissance s'étant tout-à-coup présentées à leur esprit, ils proposèrent aux convives, échauffés comme eux par les fumées du vin, de prévenir le retour de Guillaume, et de s'emparer du gouvernement. Sans la trahison de Walthéof, qui désespérait du succès d'une entreprise qui lui semblait mal concertée, ce complot aurait pu changer les destinées de l'Angleterre. Mais le roi, informé à temps, rompit toutes les mesures des conjurés, qu'il punit avec une inflexible sévérité. Il poussa même l'acharnement jusqu'à poursuivre en Bretagne, à la tête d'une puissante armée, l'un des principaux auteurs de cette trame, Ralph de Guaer, qui avait imploré la protection du comte Houël, et s'était réfugié dans la ville de Dol, située près des confins de la Normandie. L'intervention de Philippe, roi de France, put seule forcer Guillaume de renoncer à la vengeance qu'il voulait tirer du rebelle. Après tant de troubles, le Conquérant semblait avoir besoin de repos. Mais de nouvelles agitations l'attendaient au sein de sa famille même. Son fils aîné, Robert, surnommé *Courtes-Bottes*, qu'il avait eu de Mathilde de Flandre (1), impatient de recevoir l'investiture du duché de Normandie, qui lui avait été solennellement promise avant la conquête de l'Angleterre, excita les Normands à la révolte, et vit une partie de la jeune noblesse de cette contrée se ranger sous ses drapeaux. Résolu de châtier la désobéissance d'un fils séditieux, Guillaume vint en personne (1078) l'assiéger dans Gerberoy, que le roi Philippe avait donné à Robert pour retraite. Dans une sortie, le fils combattit son père sans le connaître, et lui fit une blessure. Au cri que jeta Guillaume pour appeler à son secours, Robert, saisi d'horreur, tombe à ses genoux, et lui demande pardon. Mais le père, irrité, lui donne sa malédiction, et part sans pousser plus loin son entreprise. Cet événe-

(1) Cette princesse, à qui l'on ne peut refuser quelques vertus, quoique sa vie n'ait pas été exempte de crimes, épousa Guillaume en 1056, fut couronnée reine d'Angleterre en 1068, et mourut en 1083.

ment, qui semblait devoir éloigner à jamais les deux princes, fut ce qui les rapprocha. Mathilde sut tirer avantage du repentir qu'avait montré son fils, et le fit rentrer en grâce. Depuis cette réconciliation, Guillaume ne dirigea plus en personne d'autre expédition que celle où il trouva la mort. On sait qu'il avait pris un embonpoint excessif, qui l'incommodait beaucoup, et dont il cherchait à se délivrer par des remèdes. Philippe demanda un jour, en plaisantant, si personne ne pouvait lui dire quand le roi d'Angleterre relèverait de ses couches? Celui-ci, informé de la raillerie, lui fit répondre, « qu'au » jour de ses relevailles, il irait à » Notre-Dame de Paris, lui présenter » dix mille lances, en forme de lumi- » naires. » Effectivement, dès qu'il put monter à cheval, il porta la désolation dans le Vexin français, et saccagea Mantes, qui devint même la proie des flammes. Mais, ayant voulu franchir à cheval un fossé, il heurta si rudement du ventre contre l'arçon de la selle, que la violence du coup lui causa la fièvre. Il fut transporté à Rouen, et bientôt après, au château d'Hermentruville dépendant de l'abbaye de Fécamp, dans lequel il expira le 9 septembre 1087, âgé d'environ soixante ans, après en avoir régné cinquante-deux en Normandie dont vingt-un en Angleterre. A peine eut-il fermé la paupière, que ses officiers s'enfuirent avec précipitation, sans qu'on puisse assigner de cause à un mouvement si extraordinaire; et le pillage du château ainsi abandonné, fut poussé à un tel excès, qu'on retrouva le cadavre du roi presque sans vêtement. A la première nouvelle de ce trépas, la plupart des membres de la haute noblesse, saisis d'une terreur panique, se retirèrent spontanément dans leurs châteaux, comme s'ils eussent été menacés de quelque grande calamité; en sorte que, dans la confusion générale, personne ne songea aux obsèques du monarque. Enfin, après bien des délais, Guillaume fut inhumé à Caen dans l'abbaye de Saint-Étienne, dont il était le fondateur. Mais avant qu'il fût déposé dans la tombe, le corps de cet homme, dont l'existence ne fut en quelque sorte qu'une lutte continuelle, devait éprouver un dernier accident. Au milieu de la cérémonie des funérailles, un bourgeois de Caen, qui s'appelait Asselin, s'écria: « Le lieu » où nous sommes est le bien de mon » père, dont l'homme que vous » recommandez à la clémence divine, » l'a dépouillé violemment. J'en re- » demande le prix, ou je m'oppose à » la sépulture du roi sur un terrain » qui m'appartient. » On fut si surpris de cette prétention, que le service en fut interrompu. L'assemblée demeura quelque temps suspendue; mais, après une courte délibération, les seigneurs offrirent à Asselin soixante sous pour le droit de la fosse, en lui promettant d'avoir égard à sa réclamation pour le reste. A cette condition, il fut permis de fermer le caveau. Mais au moment où l'on se préparait à y descendre le cercueil, le cadavre creva, et il s'en exhala dans toute l'église une odeur tellement fétide, que le peuple et les grands s'enfuirent en tumulte, malgré l'attention des prêtres à répandre des parfums et à faire fumer l'encens: il ne resta, pour achever la pompe funèbre, que les ministres du culte, retenus par leur devoir. S'il fallait juger du caractère de Guillaume par les éloges outrés des moines de son siècle, ou par les imputations des historiens modernes, on se trouverait dans un égal

embarras. Heureusement les faits parlent pour lui. Ils prouvent que s'il fut avare et vindicatif, il sut aussi, selon les conjonctures, se montrer clément et libéral. Sa principale richesse consistait en quatorze cents manoirs, qu'il possédait dans différentes parties du royaume. On peut évaluer ses revenus annuels, indépendamment des amendes, droits d'aubaine, reliefs et autres profits éventuels, à environ douze millions de notre monnaie actuelle. Et si l'on considère qu'il n'avait point de flotte permanente à entretenir, et que les dépenses de l'armée étaient à la charge des vassaux militaires, on est fondé à dire qu'il n'a guère existé de souverains dont l'opulence pût être comparée à celle de ce prince. D'une économie parcimonieuse dans l'intérieur de sa famille, l'amour de la gloire rendait le Conquérant magnifique dans les jours de fête et d'ostentation. Il poussait la bravoure jusqu'à la témérité; et sa force était si prodigieuse, qu'à peine y avait-il de son temps un homme capable de bander son arc, ou de se servir de ses armes. Sans doute il ne fut pas exempt de cette dévotion minutieuse, dans laquelle consistait en grande partie la religion du siècle où il vivait; mais la vigueur de son caractère lui fit toujours repousser avec dignité les prétentions ambitieuses de Grégoire VII. « Je ne tiens ma couronne que de Dieu » et de mon épée », répondit-il fièrement au nonce de ce pape, qui le sommait de reconnaître la suzeraineté du St.-Siége. Son abord était doux, quoique sa physionomie fût naturellement sévère, et que la colère lui donnât un aspect terrible. Enclin aux soupçons, une fois prévenu, il ne revenait jamais, et ses vengeances étaient affreuses. La passion effrénée qu'il conserva toujours pour la chasse, lui fit commettre des vexations que les Anglais lui ont reprochées avec amertume. C'est une tache ineffaçable pour sa gloire. On dit que, pour goûter ce vain plaisir, il dévasta entièrement une immense étendue de pays dans le Hampshire, arrachant les habitants de leurs asiles, démolissant les villages, les églises et les couvents, sans accorder aucune indemnité pour toutes ces spoliations, et que, dans cette solitude, il planta une vaste forêt, qu'il appela *la Forêt-Neuve*, et où il réunit une quantité innombrable de bêtes fauves. Non content de tant d'actes de barbarie, il voulut encore se réserver exclusivement le droit de poursuivre le gibier; et, dans cette vue, il publia une loi, également applicable à tous les ordres de l'Etat, par laquelle, quiconque tuait un daim, un sanglier, ou même un lièvre, était condamné à avoir les yeux arrachés, tandis que le meurtre d'un homme pouvait être expié par une modique composition. Guillaume eut de Mathilde, sa femme, quatre fils, Richard, assassiné du vivant de son père, Robert, Guillaume et Henri; et cinq filles, dont une embrassa la vie religieuse; une autre fut fiancée à Alphonse, roi de Galice, qu'elle allait épouser (1068), lorsque la mort la surprit en chemin: une troisième épousa Étienne, comte de Blois, dont elle eut un fils, aussi nommé Étienne, et qui monta dans la suite sur le trône d'Angleterre. On trouve des détails très curieux sur la *Vie* de Guillaume-le-Conquérant dans les *Historiæ Normannorum scriptores antiqui* d'André Duchesne, la *Chronique de Normandie,* Silas Taylor, Samuel Clarke, etc. On peut, sur les biographes de ce prince, consulter la bibliothèque du P. Lelong, qui en donne un catalogue très étendu. Mais de tous les

écrivains qui se sont exercés sur ce sujet, le plus intéressant est sans contredit l'abbé Prévost. On regrette seulement que cet auteur ait donné à son *Histoire* une teinte romanesque qui la dépare. N—E.

GUILLAUME II, surnommé *le Roux*, de la couleur de ses cheveux, était fils du précédent, qui, à son lit de mort, écrivit à Lanfranc, son premier ministre, de tout mettre en œuvre pour placer la couronne d'Angleterre sur la tête de ce fils chéri, au préjudice de Robert, auquel, pour tout héritage, il ne voulait laisser que le duché de Normandie. Les ordres du monarque expirant furent exécutés avec d'autant plus de fidélité, que l'archevêque de Cantorbéry, ayant été précepteur du jeune Guillaume, ce prince était, de tous les enfants du bâtard, celui qu'il affectionnait le plus. Par les soins du prélat, le nouveau souverain se vit donc bientôt en possession des trésors de son père, et des principales forteresses du royaume; et, dès le 27 septembre 1087, c'est-à-dire dix-sept jours après la mort du Conquérant, il fut solennellement couronné roi d'Angleterre à Westminster. Mais son avénement au trône ne tarda pas à être suivi de conspirations et de révoltes. Les barons normands penchaient en secret pour Robert, dont le caractère franc et généreux subjuguait tous les cœurs, et qui, par sa naissance, semblait avoir, au sceptre de la Grande-Bretagne, des droits plus légitimes que son frère. D'ailleurs la plupart d'entre eux possédaient à-la-fois des domaines en Normandie et en Angleterre; et ils étaient persuadés qu'en cas de rupture entre les deux princes, ils seraient obligés de renoncer, soit à l'héritage de leurs pères, soit aux nouvelles possessions qu'ils avaient acquises au prix de leur sang. Ces considérations les avaient portés à concerter ensemble les moyens de renverser le gouvernement établi; et, sur l'assurance que leur donna Odon, évêque de Baïeux, d'être incessamment secourus par le duc de Normandie, ils s'emparèrent des forteresses de Pevensey et de Rochester. Le roi, effrayé des prétentions de Robert et des forces des conjurés, fit tout pour se concilier l'amour des Anglais, afin de trouver un appui contre une attaque si menaçante. Il donna sa parole royale qu'il gouvernerait, à l'avenir, d'une manière paternelle, et que la chasse serait libre dans toutes les forêts de la couronne. Trompés par des promesses si magnifiques, les Anglais s'empressèrent de lui fournir une armée formidable; elle lui servit à dissiper les rebelles, qui opposèrent d'autant moins de résistance qu'ils ne reçurent pas les secours qu'on leur avait annoncés. Mais Guillaume, délivré de toute crainte, ne s'embarrassa guère de remplir ses engagements. Loin de respecter les droits du peuple, son administration devint encore plus oppressive que celle de son père. D'une cupidité insatiable, il chercha sans cesse à assouvir cette passion par les exactions les plus révoltantes; et l'Église elle-même ne fut point à l'abri de ses rapines. Il se saisit de tous les siéges et de tous les bénéfices vacants, et en appliqua les revenus à son profit. Lorsqu'il crut son autorité en Angleterre inébranlable, il tourna ses regards vers la Normandie. Il excita quelques barons normands à la révolte, et conduisit à leur secours une armée nombreuse. Mais l'intervention de la haute noblesse mit promptement un terme à cette guerre intestine; et les deux frères convinrent, par un traité, qu'en cas de mort le survivant d'entre eux succéde-

rait à l'autre. Henri, le plus jeune des fils de Guillaume Ier., et qui s'était déclaré en faveur de Robert lors de l'agression du roi d'Angleterre, trouvant ses droits lésés par ce traité, se retira au Mont-St.-Michel, place très forte, située à quelques lieues d'Avranches sur la côte occidentale de la Normandie, d'où il commença à ravager les contrées voisines. Mais les deux frères étant venus l'assiéger avec leurs forces réunies, il fut contraint de déposer les armes, et de renoncer aux trésors que lui avait légués le Conquérant. C'est dans cette expédition que Guillaume *le Roux* faillit perdre la vie. Un jour qu'entraîné par son ardeur martiale, il s'était écarté de ses soldats, il fut rencontré par deux cavaliers sortis de la forteresse, dont l'un l'assaillit avec tant de furie, que Guillaume fut aussitôt renversé sous son cheval. Comme le guerrier ennemi se préparait à lui couper la tête : « Arrête, » malheureux ! s'écria le prince d'une » voix terrible; je suis le roi d'Angle» terre. » A ces paroles, les deux cavaliers, saisis de respect, s'approchèrent du monarque, et l'aidèrent à se remettre en selle. « Suis-moi, dit il à » son vainqueur; je veux récompenser » ta vaillance, et tu seras désormais » mon chevalier. » Effectivement, dans la suite, il le combla de biens et d'honneurs. Guillaume, toujours dévoré d'ambition, semblait continuellement occupé du soin d'inventer de nouveaux moyens pour augmenter ses trésors. Après une guerre courte et heureuse contre l'Ecosse, dans laquelle Robert commanda l'armée britannique, et força le roi Malcolm de rendre hommage à la couronne d'Angleterre, ce prince avide dirigea de nouveau ses efforts vers la conquête de la Normandie. Il leva une armée de 20,000 hommes, et, les conduisant sur le rivage, comme s'il eût eu le dessein de les faire embarquer, il exigea de chacun d'eux la somme de dix *shellings*, leur promettant qu'à ce prix, ils seraient exempts de tout service dans l'expédition qu'il méditait; après quoi il les renvoya dans leurs foyers. Avec l'argent qu'il s'était procuré d'une manière si étrange, il fomenta de nouvelles révoltes en Normandie, et acheta la neutralité du roi de France. Peut-être ses tentatives allaient-elles être couronnées du succès, lorsqu'une irruption soudaine des Gallois vint l'arrêter au milieu de son expédition, et l'obligea de retourner en Angleterre (1094). Il avait à peine mis fin à cette guerre, qu'une vaste conspiration le fit trembler une seconde fois pour sa propre couronne. Cette trame était ourdie par Robert Monbray, comte de Northumberland, qui ne se proposait rien moins que d'élever au trône Etienne, comte d'Aumale, et neveu du Conquérant. Mais Guillaume fut assez heureux pour s'emparer du rebelle; et le péril qui le menaçait, fut ainsi dissipé. Cependant la conquête de la Normandie était toujours le projet favori de ce prince. Enfin le zèle religieux qui, vers cette époque, exalta le courage de toute la noblesse chrétienne contre les Sarrasins, lui procura la paisible possession d'une contrée qu'il n'avait pu obtenir par la force des armes. Robert, dont le caractère audacieux et entreprenant le portait à rechercher avec avidité toutes les occasions où il y avait de la gloire à acquérir, ne put voir le départ des croisés pour la Palestine sans éprouver un violent desir de partager leurs dangers. Dans cette vue, et pour paraître avec la magnificence convenable à son rang, il offrit en gage, à son frère, son duché, pour dix mille marcs d'or.

Cette proposition fut acceptée avec joie; et peu scrupuleux sur les moyens de se procurer cette somme, Guillaume en extorqua une partie, du peuple et du clergé séculier, et contraignit les monastères à fondre leur argenterie pour lui fournir le reste. La Normandie fut ainsi réunie, pour la seconde fois, à la couronne d'Angleterre. Cette augmentation de territoire, loin d'ajouter à la puissance du monarque qui l'avait tant convoitée, ne fit, au contraire, que lui susciter une longue suite d'embarras jusqu'à sa mort. Les barons normands, encouragés et secourus par le roi de France, excitèrent des révoltes continuelles; et le comte de la Flèche ne cessa de l'inquiéter par ses prétentions sur le Maine. Mais ces troubles, toujours renaissants, accrurent encore son activité et son audace. Un jour, au milieu d'une partie de chasse, on lui annonce que la ville du Mans est assiégée : *Qui m'aime me suive*, dit-il à ceux qui l'entourent ; et, au même instant, il pique des deux vers la mer. Arrivé à Darmouth, il force un pilote d'appareiller sur-le-champ pour les côtes de Normandie, malgré une tempête furieuse qui venait de s'élever. *As-tu jamais ouï dire qu'un roi eût été noyé?* fut tout ce qu'il répondit au marin, qui lui adressait des représentations sur le péril auquel il s'exposait. Il débarque à Touque dans moins de vingt-quatre heures ; et, rassemblant quelques troupes, il marche à l'ennemi, qui, étonné d'une célérité si prodigieuse, prend la fuite avant l'apparition du prince dans le Maine. Guillaume allait réunir la Guienne à ses états à peu près aux mêmes conditions qu'avait obtenues la Normandie, lorsqu'un trait, lancé sans dessein par un de ses favoris nommé Walter Tyrrel, tandis qu'il poursuivait un cerf aux abois dans la Forêt-Neuve, vint le frapper droit au cœur. Il mourut le 2 août de l'année 1100. Son meurtrier, effrayé du crime involontaire qu'il avait commis, se sauva sur-le-champ en France, sans faire connaître le malheur qui lui était arrivé. Le corps du prince fut trouvé par des paysans, qui le placèrent en travers sur un cheval, et le transportèrent ainsi à Winchester, où il fut inhumé sans aucune pompe. Il était dans la 40 ou 44e. année de son âge, et n'avait jamais été marié. Guillaume *le Roux* s'aliéna le cœur de ses sujets par ses violences, ses prodigalités et ses rapines. Les moines l'ont accusé d'impiété; et ce reproche n'est pas sans fondement. Après avoir long-temps joui du temporel des bénéfices ecclésiastiques, il les mit publiquement à l'encan. Deux religieux, enchérissant un jour en sa présence, à l'envi l'un de l'autre, dans l'une de ces ventes, il en vit un troisième qui se tenait à l'écart dans le silence le plus profond : le roi lui demanda quel prix il en voulait donner; et comme le cénobite répondit qu'il était trop pauvre, et que, d'ailleurs, sa conscience ne lui permettrait pas de se rendre coupable d'une simonie si scandaleuse : « Par la face de Saint » Luc, lui dit-il, tu es le plus hon» nête homme des trois ; » et il lui donna le bénéfice pour rien. Ce prince avait la taille courte, le teint animé, la voix rauque, le regard fier et sauvage. Il aimait et cultivait les lettres ; et, pour engager ses sujets à s'instruire, il publia un édit par lequel tout-criminel, condamné à mort, pourrait racheter sa vie, s'il prouvait qu'il savait lire. On lui doit la salle de Westminster et le pont de Londres. Nous n'avons point parlé de ses disputes avec S. Anselme, archevêque de Cantorbéri; nous renvoyons le lec-

teur à l'article de ce dernier, où elles sont traitées avec détail. N—E.

GUILLAUME III, roi d'Angleterre, naquit le 14 octobre 1650 de *Guillaume II* de Nassau, prince d'Orange, mort huit jours avant cette date, et de Henriette-Marie Stuart, fille de l'infortuné Charles Ier. Il reçut une excellente éducation par les soins généreux du célèbre de Witt, et fixa de bonne heure sur sa personne, par ses heureuses dispositions, l'affection populaire qui l'éleva, en 1672, au stathoudérat. Ce prince, dit un historien célèbre, nourrissait, sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition et de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide et sévère, son génie actif et perçant; son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible et languissant des fatigues au-dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation; ambitieux, mais ennemi du faste; né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adversité; aimant les affaires de la guerre; ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité. A l'époque de son élévation, les armées françaises, conduites par les plus habiles généraux, et animées par la présence de leur roi, inondaient toute la Hollande, jusqu'aux portes d'Amsterdam. Le nouveau stathouder, à la tête d'une armée peu aguerrie et découragée, dédaigna les offres personnelles de Louis XIV, communiqua son ardeur à ses compatriotes, fit percer les digues pour inonder tous les chemins par où l'ennemi pouvait passer, et forma la généreuse résolution *de défendre sa patrie jusqu'au dernier soupir et de mourir dans le dernier retranchement.* Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'Empire, l'Espagne et le Brandebourg. Il releva les espérances de son pays par la prise de Naerden; et une savante manœuvre, admirée des gens de l'art, donnant le change aux généraux français, lui fit effectuer sa jonction avec l'armée impériale. Ces succès décisifs obligèrent les Français à abandonner toutes leurs conquêtes, à l'exception de Maëstricht et de Grave, qu'à l'aide d'excellentes fortifications ils crurent pouvoir conserver. Les triomphes de Guillaume rendirent aux partisans de sa famille toute leur ancienne influence dans les Provinces-Unies. Tel était même le crédit dont jouissait ce prince, dès cette époque, que le gouvernement ne prenait plus aucune résolution de quelque importance, sans avoir auparavant demandé son avis. La soumission fut bientôt poussée plus loin. Les états de Hollande, naguère si enflammés de l'amour de la liberté, prirent, le 2 février 1674, une résolution par laquelle ils déclarèrent le stathoudérat héréditaire dans la maison d'Orange, ainsi que les charges de capitaine et d'amiral-général de leur province. La campagne de 1674 ne fut pas heureuse à Guillaume: il engagea témérairement la bataille de Senef; mais la bonne conduite qu'il montra dans l'action, répara en partie cette faute, et lui mérita cet éloge de son vainqueur: « *Le prince* » *d'Orange*, dit Condé, *s'est con-* » *duit dans toute l'action en vieux* » *capitaine, excepté d'avoir exposé sa* » *vie en jeune soldat.* » Dans les deux campagnes suivantes, il eut la gloire de tenir tête à Louis XIV, et de ralentir les progrès de l'armée française; mais, dans celle de 1677, il fut battu par Luxembourg, en voulant faire lever le siége de Saint-Omer: enfin

l'épuisement des parties belligérantes amena la paix de Nimègue, en 1678. Le jour même qu'elle fut signée, Guillaume, qui ne l'ignorait pas, fond sur le maréchal de Luxembourg, tranquille dans son quartier, et engage un combat sanglant, qui ne produisit que la perte de beaucoup de monde de part et d'autre. Lorsqu'on lui reprocha cette infraction, il répondit froidement *qu'il n'avait pu se refuser cette dernière leçon de son métier.* Ce prince, dont la passion dominante était une animosité violente contre Louis XIV, conçue et nourrie par un mélange de raisons personnelles et politiques, intrigua vainement, en 1684, pour engager l'Angleterre et la Hollande à prendre parti dans la guerre de l'Espagne contre la France. Ayant mieux concerté ses mesures, quatre ans après, il vint à bout de former cette fameuse ligue d'Augsbourg, entre l'Empire, l'Espagne, la Savoie, la Hollande, à laquelle le Danemark et la Suède même se joignirent, et dont le but était, en apparence, d'humilier le monarque français, mais, dans le vrai, de couvrir et de favoriser le grand projet que le prince d'Orange roulait alors dans sa tête, projet qui ne tarda pas à éclater. Il avait épousé Marie-Stuart, fille de Jacques II, dans un temps où ce roi était sans autres enfants, et même sans beaucoup d'espérance d'en avoir. La naissance d'un prince de Galles vint fermer à Guillaume les avenues du trône, au moment qu'il s'y attendait le moins. A cette époque, l'attachement de Jacques pour la religion catholique avait indisposé contre lui le parlement et la plus grande partie de la nation. Le gendre saisit cette circonstance pour détrôner son beau-père, et retenir le sceptre qui lui échappait. Il sut fomenter à propos le mécontentement général, et se ménager un parti puissant. Avec une flotte de cinq cents voiles et quatorze mille hommes de troupes de terre, qu'il avait annoncé ne destiner que contre la France, il débarque à Torbay, le 5 novembre 1688, et se voit joint aussitôt par une noblesse nombreuse. La désertion se met dans l'armée royale, soulevée par ses émissaires : sans vouloir écouter aucune proposition de la part du malheureux Jacques, qui n'avait pas cru devoir accepter les offres de secours de Louis XIV, Guillaume s'avance promptement vers Londres, oblige son beau-père de se réfugier en France (*Voy.* Anne et Jacques II), fait son entrée publique dans la capitale, et va établir sa résidence au palais de Saint-James, où il reçoit les félicitations du clergé et des corporations de la capitale. Par le conseil des pairs, des évêques et de tous les députés de la chambre des communes du temps de Charles II (le seul parlement qui fût alors regardé comme libre), auxquels il réunit le maire et les *aldermen* de Londres et d'autres notables, il ordonna la convocation extraordinaire d'une *Convention nationale*, pour délibérer sur l'état présent de l'Angleterre. A peine ce corps fut-il assemblé, qu'il décréta que Jacques, ayant violé *le contrat originel entre le roi et son peuple*, le trône était vacant. Après quelque hésitation, la couronne fut déférée à Guillaume et à son épouse Marie conjointement, l'administration toute entière restant entre les mains du premier. Les articles subséquents de la même loi règlent les limites de la puissance royale et l'ordre de successibilité au trône. Tel est, en substance, le résultat de cette fameuse révolution de 1688, à laquelle la Grande-Bretagne doit sa liberté et sa prépondérance actuelle. L'Ecosse sui-

vit bientôt l'exemple de l'Angleterre; et après quelques troubles promptement dissipés, l'autorité du nouveau gouvernement fut universellement reconnue dans les deux royaumes. Les catholiques, formant la majeure partie de la population de l'Irlande, y soutinrent plus long-temps le parti des Stuarts. La bataille de la Boyne, gagnée dans cette île en 1690 sur l'armée de Jacques II, et l'indulgence dont Guillaume usa envers les vaincus, achevèrent de l'affermir sur le trône. (*Voy.* GINCKEL.) C'est dans ce combat qu'un de ses officiers, entendant un boulet de canon siffler à ses oreilles, plia les épaules. Le nouveau roi lui dit, en souriant: *Courage, M. le chevalier, je vous croyais à l'épreuve du canon.* Ceux qui entouraient le prince, parurent tous effrayés d'une blessure qu'il reçut dans l'action : lui seul, conservant son sang-froid, se fit panser à la tête de ses troupes, et continua de combattre à cheval, jusqu'à ce que la victoire se fût déclarée pour lui. Cette victoire est peut-être le seul succès bien marqué, qu'il ait remporté en personne durant toute sa vie : car son malheur à la guerre faisait dire, que *le prince d'Orange pouvait se vanter d'une chose ; c'est qu'aucun général, à son âge, n'avait levé tant de sièges et perdu tant de batailles.* Il en fit de tristes épreuves à Steinkerque, en 1692, où il se vit arracher, par Luxembourg, une victoire que la surprise de l'armée française semblait devoir lui assurer; et à la sanglante journée de Nerwinde, où il fut surpris à son tour, et défait par le même général. Mais son génie, fécond en ressources, savait effectuer des retraites qui valaient des victoires, et tirer plus d'avantage de ses revers que les Français de leurs succès. C'est ainsi qu'il vint à bout de reprendre, en 1695, la ville et la citadelle de Namur, à la vue d'une armée beaucoup plus nombreuse que celle qu'il commandait lorsque cette place avait été prise, deux ans auparavant, sous ses yeux. Enfin Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre par le traité de paix signé à Riswick en 1697, la paix fut rendue à l'Europe. La mort de Charles II, roi d'Espagne, qui avait fait son testament en faveur des Bourbons, fournit à Guillaume un nouveau motif de soulever toute l'Europe contre Louis XIV. A la fin de juin 1701, il se rendit en Hollande, pour ranimer de ses cendres la grande alliance, et pour concerter avec les généraux étrangers, réunis à la Haye, le plan de la prochaine campagne. Quoique sa santé fût dans un état de dépérissement, ses jambes enflées, sa voix aussi faible que le cri d'une cigale, et quoiqu'il fût encore affaibli par son asthme, ce prince, environné d'hommes d'état et de généraux, avait conservé cet œil d'aigle, qui frappa le duc de Berwick lorsqu'il vit Guillaume, pour la première fois, à la bataille de Nerwinde. Il confiait à ses amis, mais cherchait à cacher au public, qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre; et il s'efforçait de profiter de chacun de ses derniers instants. La chambre basse faisait difficulté d'entrer dans la guerre de la succession : pour animer les Anglais contre Louis, il saisit habilement la circonstance que lui offrit le monarque français, qui venait de faire proclamer roi d'Angleterre le fils de Jacques II; il fit approuver l'alliance avec la Hollande, l'Empereur, le Danemark et la Suède, et consentir le parlement à la levée de quarante mille soldats et de quatre mille matelots. Au milieu de ses projets et de ses négociations, il

se démit la clavicule dans une chute de cheval. Son chirurgien lui ordonna du repos : mais les affaires publiques le rappelaient ailleurs, son esprit étant plus occupé de ses vastes pensées que de son état et de sa douleur. Le mouvement de la voiture dérangea l'appareil de sa blessure; sa santé étant d'ailleurs épuisée, il mourut, peu de jours après, des suites de ce léger accident, le 16 mars 1702, dans la 52e. année de son âge. Cromwell, qui avait renversé la constitution britannique, reçut les honneurs des funérailles publiques; et Guillaume, qui l'avait sauvée, en fut privé. On ne fit rien pour honorer la mémoire de ce monarque, parce que ses successeurs désapprouvèrent tout ce qu'il avait fait, et que le parlement poussa la lésinerie jusqu'à l'excès. Ce prince avait érigé la banque nationale, donné des ailes au crédit public de l'Angleterre, fondé la compagnie des Indes, mis sur le trône la maison d'Hanovre, quoiqu'il sût bien que l'électrice Sophie le détestait. Il avait conservé le stathoudérat étant roi d'Angleterre. Mais les Anglais, qui l'avaient appelé, cessèrent de l'aimer dès qu'il fut leur maître : ils ne pouvaient se faire à ses manières fières, austères et flegmatiques, qui cachaient une ame ambitieuse, avide de gloire et de puissance. Ils lui firent essuyer beaucoup de désagréments. On le força de renvoyer sa garde hollandaise, et de congédier les régiments formés de réfugiés français, qu'il avait pris à sa solde. Tant de dégoûts aigrirent l'humeur du monarque. Il dit plusieurs fois à ses confidents, que s'il avait mieux connu le caractère des Anglais, il n'aurait jamais accepté la couronne. On prétend même qu'il fut sur le point d'abdiquer; et l'on conserve, au Musée britannique, le manuscrit, écrit tout entier de sa main, du discours qu'il devait prononcer en cette circonstance devant les deux chambres réunies. Ce ne fut pas sans peine que ses ministres et ses amis parvinrent à le faire renoncer à ce dessein. Il allait se consoler à la Haye des mortifications dont on l'abreuvait à Londres; et l'on disait qu'il n'était que stathouder en Angleterre, et qu'il était roi en Hollande. Il paraît même que sa haine contre la France était son plus grand mérite auprès des Anglais; elle le rendit l'ame d'une grande ligue, lui attacha tous les ennemis de Louis XIV, et lui donna tous les réfugiés pour panégyristes. En montant sur le trône, il introduisit dans la religion l'esprit de liberté qui régnait dans la politique; et cet esprit, porté à l'excès, fit faire de grands progrès au socinianisme dans la Grande-Bretagne. Il ouvrit dans le parlement la carrière de la corruption, en achetant ouvertement les voix; enfin il créa cette dette nationale qui pèse si fort sur la nation. Il n'avait aucun goût pour la littérature, ni pour les sciences et les arts. C'est à l'absence de ce goût, plutôt qu'au mépris de l'adulation, qu'on doit attribuer l'apostrophe qu'il fit un jour à un comédien, qui récitait devant lui, en plein théâtre, des vers à sa louange, dans le genre des opéras de Quinault : « Qu'on me chasse ce coquin-là, » s'écria-t-il; me prend-il pour le » roi de France? » A la mort de Guillaume, Louis XIV défendit aux parents de ce prince qui résidaient en France, d'en porter le deuil. Cependant le roi d'Angleterre, quoique sa passion dominante fût une haine prononcée contre la maison de Bourbon, ne souffrait pas qu'on lût, en sa présence, aucun discours injurieux au chef de cette famille. Un jeune courtisan, qui revenait de Versailles, s'é-

tant avisé de lui dire que ce qu'il avait vu de plus curieux à la cour de France, c'était que le roi eût une vieille maîtresse et un jeune ministre (faisant allusion à Mme. de Maintenon et à Barbezieux): « Cela doit vous » apprendre, jeune homme, répondit sèchement Guillaume, qu'il ne » se sert ni de l'une ni de l'autre. » On peut voir dans un chapitre de la Bruyère, et dans un pamphlet d'Arnaud, où Guillaume est traité de *nouvel Hérode*, de *nouveau Néron*, etc., quel jugement l'on portait alors de la conduite de ce prince envers Jacques II, son oncle et son beau-père. La *Vie* ou l'histoire de Guillaume III a été écrite par Simon et quelques autres écrivains aussi obscurs. Ces auteurs méritent peu d'être lus. N—z.

GUILLAUME, roi d'Ecosse, surnommé *le Lion*, succéda en 1165 à Malcolm IV, son frère. Son premier soin fut de réclamer de Henri II, roi d'Angleterre, la restitution du Northumberland. Henri, de son côté, demanda que Guillaume vînt prêter foi et hommage pour le Cumberland et ses autres possessions en Angleterre. Guillaume s'acquitta de ce devoir, mais ne put obtenir l'objet de ses réclamations. Il suivit néanmoins, quoique à regret, Henri, dans son expédition contre la France, et s'y distingua. De retour en Ecosse, il y rétablit la tranquillité troublée par des brigands armés, et finit par recouvrer une partie de ce qu'il demandait. Cela ne l'empêcha pas de se joindre à la confédération des princes qui, effrayés de l'ambition et de la puissance du roi d'Angleterre, secondèrent la révolte de ses fils. Il entra en Angleterre, et y commit de grands ravages. Bientôt une suspension d'armes eut lieu. Dès qu'elle fut expirée, Guillaume repassa la frontière, avec une armée formidable. Il fut battu, et se retira près d'Alnwick. Il avait tellement affaibli son armée par de nombreux détachements, que les Anglais l'enlevèrent et le livrèrent à Henri, alors en France. Guillaume fut enfermé dans le château de Falaise, et n'obtint sa liberté qu'en cédant plusieurs places à l'Angleterre, et en s'engageant à venir, avec les grands de l'etat, faire dans la ville d'York hommage de son royaume à Henri. Après s'être acquitté de sa promesse le 10 août 1175, il eut à réprimer des rebellions; car les évêques d'Aberdeen et de St.-André l'avaient excommunié. Quand Richard-Cœur-de-lion eut succédé à son père, il eut une entrevue avec Guillaume, et pour une faible somme d'argent lui rendit ses places-fortes, et le releva de l'hommage de sa couronne. Guillaume, par reconnaissance, lui donna cinq mille hommes, commandés par son frère David, pour le suivre en Palestine. Durant l'absence et la captivité de Richard, il soutint ses droits, et fournit aux Anglais fidèles des secours contre les entreprises de Jean. Au retour de Richard, il lui offrit une somme considérable, pour l'aider à payer la rançon exigée par le duc d'Autriche. Après la mort de Richard, il se brouilla avec Jean son successeur; mais la paix ne tarda pas à se faire entre eux. Guillaume mourut à Stirling en 1214, et fut enterré dans l'abbaye d'Aberbrothock, qu'il avait fondée dans le comté d'Angus en l'honneur de S. Thomas de Cantorbéry son ami. Au commencement de 1816, on a retrouvé ses ossements assez bien conservés, quoique enfouis depuis 602 ans. On a pu conjecturer, à leur inspection, que ce prince devait avoir plus de six pieds. Ils étaient sous une belle pierre de marbre bleu, ou

l'on voyait gravée l'effigie du roi, avec un lion à ses pieds. E—s.

GUILLAUME *Bras-de-fer*, fut le premier chef des Normands dans le royaume de Naples. L'aîné de douze frères, qui devaient un jour se partager le modique héritage de Tancrède de Hauteville, Guillaume arriva en Italie, en 1035, pour chercher fortune, avec Drogon et Unfroi, ses frères, et trois cents aventuriers normands qui s'étaient déguisés en pèlerins et qui s'étaient associés à ces chefs. Guillaume, avec ses compagnons d'armes, se mit d'abord au service de Guaimar IV, prince de Salerne; il passa ensuite en Sicile, avec George Maniacès, patrice grec, qui voulait enlever cette île aux Sarrasins. Pendant six ans, Guillaume et ses Normands déployèrent une bravoure qui les fit paraître, au milieu des Lombards et des Grecs, comme des êtres d'une nature plus qu'humaine. Mais les intrigues de Maniacès les ayant offensés, ils s'assemblèrent, le jour de Noël 1041, dans Averse; et là ils convinrent d'attaquer les Grecs, et de les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient dans la Calabre et dans la Pouille. Guillaume-Bras-de-fer, avec sa petite bande d'aventuriers, s'avança jusqu'à Melfi, au centre de la dernière province; il remporta sur les Grecs trois grandes victoires: en deux campagnes, il conquit la Pouille toute entière, et la partagea en douze comtés, dont il investit les plus distingués de ses compagnons d'armes. Il se réserva le comté d'Ascoli, et peut-être celui de Matera; et il destina Melfi à être le siége du gouvernement oligarchique des Normands. Cependant il fallut défendre ces conquêtes contre de nouvelles attaques des Grecs: au milieu de ces guerres continuelles, Guillaume Bras-de-fer mourut en 1046. Son frère Drogon lui succéda. S. S—I.

GUILLAUME, duc de Pouille, était à peine âgé de quatorze ou quinze ans, lorsqu'il succéda en 1111 à Roger, fils de Robert Guiscard, dans tous les états que les Normands avaient conquis en-deçà du Phare. C'était l'époque des guerres entre l'empereur Henri V et le pape. Guillaume fut fidèle au pontife, son seigneur suzerain, et lui donna de puissants secours contre les Allemands. Il comptait à son tour sur la protection du pape, lorsqu'il fut attaqué en 1121 par Roger II, grand-comte de Sicile, son cousin; mais, malgré l'appui de l'Eglise, Guillaume fut obligé de céder la Calabre au comte de Sicile, et de lui assurer le reste de sa succession, s'il mourait sans enfants. Cet événement, qui réunit toutes les conquêtes des Normands en une monarchie, arriva plutôt qu'on ne devait s'y attendre. Guillaume mourut dans Salerne, sa capitale, le 20 juillet 1127; et Roger, en lui succédant, prit bientôt le titre de roi. S. S—I.

GUILLAUME Ier., ou *le Mauvais*, roi de Sicile, troisième fils et successeur de Roger Ier., régna de 1151 à 1166. Les deux fils aînés de Roger Ier. étant morts avant lui (le second, Alphonse, duc de Capoue et de Naples, en 1144, et Roger l'aîné en 1149), Guillaume, dont l'esprit et le corps étaient également faibles, devenait seul héritier de la monarchie que les Normands achevaient à peine de fonder en Sicile par une bravoure héroïque et une habileté supérieure. Roger, cependant, associa son fils Guillaume à la couronne en 1151; et il lui donna pour femme, Marguerite, fille de don Garcias, roi de Navarre. Roger étant mort au commencement de l'année 1154, Guil-

laume fut couronné à Palerme aux fêtes de Pâques. Ses premières promesses et ses premiers discours furent interprétés par les peuples, toujours avides d'illusions, comme donnant des preuves d'un bon naturel. Mais Guillaume ne tarda pas à se livrer à toute la mollesse du vice; et sa lâcheté lui a mérité, chez les Siciliens, la qualification de *Mauvais*. Pendant qu'il vivait dans son palais, entouré d'eunuques musulmans, et au milieu d'un sérail semblable à ceux des Orientaux, il envoya son chancelier faire la guerre au pape Adrien IV, parce que celui-ci lui avait refusé le titre de roi. L'excommunication lancée contre Guillaume, en 1155, excita les barons de la Pouille à la rebellion; toutes les provinces continentales de son royaume tombèrent dès-lors dans un état d'anarchie d'où il ne fut plus possible de les tirer. Maione, amiral du royaume et favori du roi, gouvernait pendant ce temps la Sicile avec une autorité absolue. Cependant il ramena ce monarque, en 1156, dans la Pouille: il vainquit les Grecs qui avaient donné des secours aux barons rebelles; il prit et rasa Bari, et fit périr la plupart des seigneurs révoltés. Après ces victoires, Guillaume obtint d'Adrien IV l'investiture du royaume de Sicile, et celle des duchés de Pouille et de Calabre, qui lui avaient été refusées jusqu'alors. Le schisme entre Alexandre III et Victor III réconcilia, en 1159, Guillaume avec l'Église romaine. Ce roi prit la défense du premier de ces papes, tandis que l'empereur Frédéric-Barberousse se déclara le protecteur du second. Cependant la lâcheté du roi formait le contraste le plus extraordinaire avec la vaillance sans égale de ses Normands; ses états, enrichis par le commerce et les arts, lui fournissaient d'immenses ressources; ses armées étaient presque invincibles; ses flottes étaient les plus nombreuses et les plus aguerries de la chrétienté: mais comme il mettait le plus souvent à leur tête des eunuques musulmans, il éprouvait ensuite des revers inattendus. La flotte qu'il avait envoyée, en 1160, pour défendre contre les Maures la ville de Mahadia en Afrique, fut détruite et dispersée par la trahison de l'eunuque Gaïto Pietro, qu'il lui avait donné pour amiral, et qui, avec le nom de chrétien, était renégat dans le cœur. La même année, Guillaume fut délivré de son favori Maione, par une conspiration de ses courtisans. On assurait que Maione voulait se faire couronner: il fut tué par les barons de Guillaume, qui parut regarder avec indifférence la mort de son favori. Cependant, l'année suivante, Matteo Bonello, celui même qui avait tué Maione, étant rentré à Palerme, y fut reçu par le peuple avec de telles acclamations, que Guillaume en conçut de la jalousie. La défiance mutuelle excita une rebellion, dans laquelle Roger, jeune fils de Guillaume, fut proclamé roi par une partie du peuple: l'autre partie accourut au secours de Guillaume; celui-ci enleva le palais aux conjurés, et rencontrant son fils, que les rebelles avaient choisi pour roi, il le renversa par terre d'un coup de pied si violent, que cet enfant en mourut peu d'heures après. Guillaume fit ensuite arracher les yeux à Matteo Bonello, et punir du dernier supplice un grand nombre de barons siciliens. Les autres se défendirent dans leurs fiefs et dans leurs châteaux; en sorte que la guerre civile devint générale dans les deux Siciles. Le roi vint cependant à bout de soumettre tous les barons révoltés; mais il s'était rendu toujours plus odieux au peuple: on ne

le désignait plus que par le nom de Guillaume-le-Mauvais. Enfin il mourut le 7 mai 1166, laissant deux fils mineurs sous la tutèle de Marguerite sa femme. L'aîné, Guillaume II, lui succéda : le second, Henri, fut déclaré prince de Capoue. S. S—1.

GUILLAUME II, ou *le Bon*, roi de Sicile, fils et successeur du précédent, régna de 1166 à 1189. Les Siciliens ont donné à ce roi le nom de Guillaume-le-Bon, bien plus pour le distinguer de son père, qu'à cause de ses vertus. La reine, sa mère, à son avénement au trône, fit ouvrir les prisons : elle pardonna aux barons rebelles, et diminua les impôts ; ce qui commença à lui concilier l'affection du peuple. Peu après, l'eunuque Gaïto Pietro, ministre et favori de Guillaume Ier., qui avait souvent trahi les intérêts du royaume en faveur des Sarrasins, ses compatriotes, s'enfuit à Maroc, emportant avec lui les trésors immenses qu'il avait amassés. Guillaume II, et sa mère Marguerite, demeurèrent fidèles à l'alliance contractée par Guillaume Ier. avec Alexandre III et la ligue lombarde : les Siciliens se trouvèrent ainsi engagés dans une guerre avec l'empereur Frédéric-Barberousse ; et lorsque ce monarque fit le siége de Rome, en 1167, des galères siciliennes lui dérobèrent le pape, qu'il poursuivait. En 1173, Guillaume II refusa la paix séparée que l'empereur lui proposait, quoique Frédéric offrît de la sceller en donnant au roi de Sicile sa fille en mariage. Guillaume choisit de préférence Jeanne, fille de Henri II d'Angleterre, qu'il épousa au commencement de l'année 1177. La guerre de Guillaume avec Frédéric-Barberousse, et celles qu'il soutint ensuite avec le roi de Maroc et avec l'empire grec, se firent toujours sur mer, et ne furent signalées par aucune grande bataille. Aussi ces guerres ralentirent-elles à peine la prospérité toujours croissante de la Sicile. Son commerce était florissant, ainsi que ses manufactures ; sa marine était la plus puissante de la Méditerranée ; l'aisance et la paix dont on jouissait, avaient encouragé les lettres. Hugo Falcandus, et Romuald de Salerne, qui vécurent tous deux à la cour de Guillaume, étaient distingués parmi les écrivains latins ; tandis que la langue italienne, qu'on appelait alors sicilienne, commençait aussi à se former, et qu'on chantait à Palerme des poésies dans ce dialecte nouveau. Ainsi le règne de Guillaume-le-Bon, que ce prince n'a illustré ni par de grands exploits, ni par de grands talents politiques, ni par aucun trait marquant de caractère, forme néanmoins une époque importante dans l'histoire d'Italie, comme étant celle de la renaissance des lettres. Guillaume n'avait point d'enfants ; et sa faible santé ne laissait pas espérer qu'il vécût long-temps. L'empereur Frédéric demanda et obtint en mariage, pour son fils Henri VI, Constance fille de Roger et tante de Guillaume II, seule héritière légitime du sang des Normands. Ce mariage fut conclu en 1186. Cependant, lorsque Guillaume mourut, le 16 novembre 1189, ce ne fut pas Constance, mais Tancrède qui lui succéda, quoique ce dernier, petit-fils du roi Roger, fût d'une naissance illégitime. (*V.* CONSTANCE, tom. IX, pag. 460, et TANCRÈDE.) S. S—1.

GUILLAUME III, roi de Sicile, succéda, en 1193, à son père Tancrède, sous la tutèle de la reine Sibille, sa mère. Mais l'empereur Henri VI, qui, au nom de Constance, sa femme, prétendait à la couronne de Sicile, attaqua Guillaume III dès son

avénement au trône. En deçà du Phare il ne trouva de résistance que dans la seule ville de Salerne. Elle se défendit vigoureusement; mais elle fut prise, cependant, vers la fin d'août 1194. La flotte réunie des Pisans et des Génois, qui combattait pour Henri VI, s'empara de Messine, au commencement de septembre de la même année. Sibille et son fils Guillaume s'étaient fortifiés dans le château de Palerme, et dans celui de Calata Billotta. Henri leur offrit de laisser à Guillaume, avec la liberté, le comté de Lecce, et la principauté de Tarente, que Tancrède son père avait possédés; mais, quand la mère et le fils se furent livrés entre ses mains, en 1195, il leur manqua de parole: il les retint en prison, ainsi que les trois filles de Tancrède, et fit arracher les yeux à Guillaume III, qui mourut dans une forteresse du pays des Grisons, où il s'était consacré à Dieu. S. S—I.

GUILLAUME Ier., comte de Hollande, fils de Florent III, fut du nombre des illustres guerriers qui se croisèrent, en 1188, pour la délivrance des saints-lieux. On connaît le peu de succès de cette expédition, blâmée par la plupart des historiens modernes, qui en auraient parlé autrement si elle eût réussi. A son retour, Guillaume dépouilla Ada, sa nièce, de l'héritage de son père Thierri VII, et se fit proclamer comte de Hollande: il se défendit vaillamment contre l'évêque d'Utrecht, et chercha ensuite à faire valoir par les armes ses droits sur le royaume d'Ecosse; mais instruit que, profitant de son absence, Ada était parvenue à rallumer l'ardeur de quelques sujets fidèles, il se hâta de revenir en Hollande, y rétablit son autorité, et mourut en 1223, transmettant ses états à son fils aîné, Florent IV. — GUILLAUME II, comte de Hollande, né vers 1226, succéda fort jeune à son père Florent IV. Le pape lui offrit l'empire d'Allemagne, qu'il avait ôté à Fréderic II (*Voyez* FRÉDÉRIC II, tome XV, pag. 551), et le fit élire roi des Romains après la mort de Henri de Thuringe. Guillaume assiége aussitôt Aix-la-Chapelle, qui refusait de lui ouvrir ses portes, et s'y fait couronner le 1er. novembre 1248: il s'applique ensuite à affermir sa domination, choisit son oncle, le duc de Brabant, pour son principal ministre, épouse la fille du duc de Brunswick, et parvient ainsi à s'assurer l'appui d'une partie des princes d'Allemagne. Fréderic meurt en 1250; et le légat du pape déclare Guillaume empereur: mais sa nomination excite de grands troubles, et à peine a-t-il soumis les Flamands révoltés qu'il est forcé de reprendre les armes contre les Frisons. Pendant cette dernière guerre, ayant été obligé de traverser un marais couvert de glace, il enfonça dans l'eau avec son cheval; et des paysans, accourus à ses cris, l'assommèrent à coups de bâton. Cet événement est du commencement de l'année 1256. Florent V, son fils, lui succéda. — GUILLAUME III, dit *le Bon*, comte de Hollande et de Hainault, succéda à son père, Jean d'Avesnes, en 1304. Il épousa, l'année suivante, Jeanne, sœur de Philippe-de-Valois; assista à la célèbre bataille de Cassel; donna, disent les historiens, des marques de courage et d'équité en plusieurs occasions, et mourut le 7 juin 1337. — GUILLAUME IV, son fils, conduisit dans sa jeunesse des secours au roi d'Espagne contre les Maures, et fit un pélerinage à la Terre-Sainte. Il eut assez de modération pour refuser l'Empire que lui offraient les électeurs. Les

dernières années de sa vie furent troublées par la révolte de ses sujets : il réussit à faire rentrer dans le devoir les habitants d'Utrecht ; mais il périt malheureusement en 1345, dans la guerre contre les Frisons. Ce prince s'empressa de favoriser les pieux missionnaires qui tentèrent alors de porter la lumière de l'Evangile dans les pays du Nord. — GUILLAUME V était fils de l'empereur Louis de Bavière et de Marguerite, comtesse de Hollande. Il chassa, en 1351, sa mère de ses propres états. Cette barbarie le rendit odieux à ses sujets; et les violences auxquelles il continua de se livrer, firent penser que sa tête était dérangée : mais en 1358, ayant poignardé publiquement un de ses gentilshommes, on s'assura de sa personne, et on l'enferma dans une tour au Quesnoy, où il mourut misérablement en 1377. L'horreur qu'inspirait sa conduite, l'avait fait surnommer *le comte enragé*. — GUILLAUME VI, fils d'Albert de Bavière, lui succéda en 1404 : il avait été fiancé en 1377 à Marie de France, fille de Charles V; mais cette princesse étant morte en 1386, il épousa Marguerite, fille de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. Il soutint une guerre très longue contre le duc de Gueldre, et mourut en 1417, laissant le comté de Hollande à Jacqueline, sa fille unique.

W—s.

GUILLAUME Ier, duc de Normandie, surnommé *Longue-épée*, était fils de ce Rollon ou Raoul, sous la conduite duquel les Normands s'établirent en France; et il lui succéda dans la possession des provinces qui leur avaient été cédées. Il joignit à la valeur qu'il avait héritée de son père, toutes les vertus qui rendent un prince cher à ses peuples. En 918, il défit, en bataille rangée, les comtes de Bretagne qui refusaient de lui rendre hommage, et leur pardonna, à condition qu'ils se reconnaîtraient ses vassaux. Le comte de Cotentin, soutenu de quelques seigneurs, vint, en 920, assiéger Rouen. Guillaume marcha à sa rencontre, suivi seulement de quatre cents hommes rassemblés à la hâte, le mit en déroute, et rentra dans la ville, disent les historiens, sans avoir perdu un seul homme. Religieux observateur de ses serments, il n'hésita pas de prendre la défense du faible Charles (*le Simple*) contre Raoul, duc de Bourgogne; et, tant que vécut le souverain légitime, il refusa de prêter serment à l'usurpateur. Il contribua ensuite à y replacer Louis d'Outre-mer, et à le maintenir contre les grands de son royaume. Il obligea Arnoul, comte de Flandre, à rendre au comte de Ponthieu la ville de Montreuil, qu'il lui avait enlevée. Arnoul dissimula, et fit demander à Guillaume une entrevue, qui fut fixée dans l'île que forme la Somme près de Pecquigny. Guillaume s'y rendit sans défiance; et, après avoir reçu d'Arnoul des témoignages d'une affection sincère, il s'en retournait, lorsque celui-ci, feignant d'avoir quelque chose d'important à lui communiquer, le pria de redescendre un moment de son bateau : mais, en mettant le pied à terre, Guillaume fut assailli par quatre hommes apostés, qui l'assassinèrent, le 18 décembre 994. Ce prince était âgé d'environ quarante-deux ans, dont il en avait régné vingt-cinq. On trouva sur lui une clef d'or, qui ouvrit une cassette dans laquelle, dit-on, était renfermé un habit de moine. Richard Ier., son fils unique, lui succéda. — GUILLAUME DE TELLO, comte d'Arques, né vers l'an 1020, était fils de Richard II, duc de Normandie, et de Papie, sa troisième femme. En 1053, à l'ins-

tigation de son frère Mauger, archevêque de Rouen, et soutenu par la France, il se révolta contre le duc de Normandie, prétendant que, comme fils légitime du duc Richard, il avait plus de droit à cette couronne que Guillaume *le Bâtard*, qui en était en possession depuis dix-huit ans. Battu devant le château d'Arques, où il était assiégé, et nonobstant les faibles secours que le roi de France Henri parvint à introduire dans la place, il fut contraint de capituler, heureux encore de conserver la vie et la liberté. — GUILLAUME - ADELIN, fils de Henri Ier., roi d'Angleterre, fut le médiateur de la paix entre son père et Louis-le-Gros, qui abandonna, en toute propriété, à Guillaume, la ville de Gisors, objet de la contestation, à la charge de lui en faire hommage. Henri lui céda le duché de Normandie, en 1120 : le duc s'embarqua aussitôt à Harfleur, avec son frère Richard et sa sœur Mahaud, pour se rendre en Angleterre, à la cour de son père ; mais le vaisseau qu'il montait, fut assailli par une violente tempête, et, le pilote qui était pris de vin, n'ayant pas pu faire les manœuvres nécessaires, ce prince périt à la vue du port. Sa perte fut vivement regrettée. Il avait épousé une fille de Foulques, comte d'Anjou. — GUILLAUME - CLITON, surnommé *Courte - cuisse*, était fils de Robert III, duc de Normandie : son père ayant été dépouillé de ses états par son frère Henri Ier., roi d'Angleterre, il fut élevé à la cour du comte de Flandre, son proche parent. Dès qu'il eut atteint l'âge de porter les armes, il s'assura de la protection de Louis-le-Gros, et fit sommer Henri de remettre en liberté le duc Robert, qu'il retenait prisonnier. Henri répondit avec hauteur à son envoyé ; et la guerre fut résolue. En 1116, trois armées pénétrèrent, en même temps, dans la Normandie, et enlevèrent les principales villes. Ces premiers succès furent suivis de revers non moins grands ; et, en 1120, Louis-le-Gros fut obligé d'abandonner le fruit de toutes ses victoires, et de promettre qu'il n'appuierait plus les prétentions de Guillaume. La mort du fils de Richard (*V.* ci-dessus) ranima les espérances du prétendant : il épousa sa veuve qui lui apporta en dot le comté du Maine, et parvint à mettre dans ses intérêts les seigneurs normands. Richard, instruit de ses projets, repassa en Normandie en 1125, ravagea les terres de ceux qui s'étaient déclarés pour Guillaume, fit casser son mariage pour cause de parenté, et contraignit une seconde fois Louis-le-Gros à l'abandonner. Cependant il épousa, l'année suivante, Jeanne de Savoie, sœur utérine d'Adélaïde, reine de France, et eut en dot le Vexin : en 1127, il obtint l'investiture du comté de Flandre, vacant par la mort de Charles dit *à la Hache*, assassiné dans une église de Bruges, pendant la messe. Il s'occupa aussitôt des moyens de reprendre la Normandie : mais les Flamands refusèrent de l'aider dans ce projet ; et comme il voulut les y forcer, ils appelèrent à leur tête Thierri d'Alsace. Guillaume, obligé de se défendre contre ce prétendant, le défit en plusieurs rencontres ; mais ayant eu la main percée d'une flèche, au siége d'Alost, il négligea cette blessure, et en mourut en 1128, après avoir possédé la moitié de la Flandre pendant seize mois. W—s.

GUILLAUME Ier. ou II (1), duc

(1) Guillaume, fils de Thierri, fut réellement le premier duc d'Aquitaine de ce nom, et Guillaume-le-Pieux, le second. Mais la plupart des historiens désignent Guillaume-le-Pieux comme le premier, et Guillaume-Tête-d'étoupes comme le troisième, sans s'embarrasser de cette lacune.

d'Aquitaine et comte d'Auvergne, fut surnommé *le Pieux* ou *le Débonnaire*. Il chercha à adoucir le sort de ses sujets par de sages réglements; fonda l'abbaye de Cluni, qu'il dota richement; désigna pour son successeur Eble II, comte de Poitiers, son proche parent, et mourut en 917. — GUILLAUME III, dit *Tête-d'étoupes* à cause de la couleur blanche de ses cheveux, était fils d'Eble II; il fut confirmé dans la possession de l'Aquitaine, par Louis d'Outre-mer, et lui en fit hommage à Rouen, en 942. Lothaire, successeur de Louis, déclara la guerre à Guillaume, le battit près du Loir, et vint l'assiéger dans Poitiers en 954: il lui accorda cependant la paix, à la condition de lui fournir des secours contre le comte de Champagne; et Guillaume, fidèle à ses engagements, conduisit ses troupes au siége de Vitri. Suivant un usage assez commun dans ce siècle, il prit l'habit religieux à l'abbaye Saint-Cyprien de Poitiers. Il mourut, quelques années après, à St.-Maixent, en 964. C'était un prince faible et très dévot. Il rétablit l'abbaye de St.-Jean-d'Angeli, détruite par les Normands, et fit aux moines de grandes libéralités.—GUILLAUME IV, son fils, dit *Fier-à-Bras*, lui succéda. Sa sœur, Adélaïde, était devenue la femme de Hugues Capet: cependant Guillaume refusa d'aider ce dernier à s'emparer du trône, au préjudice des descendants de Charlemagne; et il ne lui fit hommage qu'en 988. Il obligea Geoffroi Grisegonelle, comte d'Anjou, de se reconnaître son vassal, pour les terres qu'il possédait dans le Poitou; et, à l'exemple de son père, ayant pris l'habit religieux, il mourut à l'abbaye St.-Maixent, le 3 février 993. — GUILLAUME V, son fils, dit *le Grand*, avait été instruit dès sa jeunesse dans toutes les sciences qu'on cultivait alors: les soins du gouvernement ne l'empêchèrent pas de s'y appliquer avec tant d'ardeur, qu'il établit, dit-on, une école dans son palais à Poitiers. Il consacrait une partie des nuits à l'étude, accueillait les savants, et cherchait à les fixer dans ses états par ses largesses. Mais persuadé que le premier devoir d'un prince est d'assurer la tranquillité de ses sujets, il sut s'arracher au culte des muses pour repousser les injustes agressions de ses voisins, les vainquit, et leur offrit la paix, qu'ils furent trop heureux d'accepter. Guillaume faisait, chaque année, un voyage à Rome, pour visiter le tombeau des SS. Apôtres. Le bruit de ses vertus s'étant répandu en Italie, les seigneurs lombards lui décernèrent la couronne, après la mort de l'empereur Saint-Henri; mais il refusa leurs offres, et continua de gouverner ses peuples avec une admirable sagesse. Il mourut sous l'habit religieux, à Maillezais, le dernier jour de janvier de l'an 1030, âgé de soixante-onze ans, dont il en avait régné trente-neuf. Il rétablit l'abbaye de Maillezais, fonda celle de Bourgueil, et en dota plusieurs autres. Un incendie ayant presqu'entièrement réduit en cendres la ville de Poitiers, il fit rebâtir, à ses frais, la cathédrale et les autres églises. Il contribua aussi de ses dons à la réédification de la cathédrale de Chartres. Il reste six *Lettres* de ce prince; elles ont été imprimées dans le Recueil de celles de Fulbert de Chartres, publié par Devilliers, Paris, 1608, in-8°., et plus correctement dans le tome IV des *Scriptor. Francor.* de Duchesne, dans les preuves de l'*Histoire des comtes de Poitou* par Besly, et enfin dans la collection des Historiens de France par D. Bouquet, tome X. Il avait été marié trois fois. Un fils qu'il

avait eu d'Almodis ou Adelmodie, sa première femme, lui succéda. — GUILLAUME VI, dit *le Gras*, fils du précédent, eut à soutenir une guerre opiniâtre contre Geoffroi Martel, comte d'Anjou, qui cherchait à faire valoir tous les droits d'Agnès, sa femme. Il fut défait successivement près de Mont-Calouer et de Saint-Jouin de Marne, et mourut sans postérité, en 1038. — GUILLAUME VII, dit *le Prompt*, son frère, succéda, en 1039, à Eudes ou Adon, tué devant Mauzé, bourg d'Aunis. Il portait le nom de Pierre; mais il le quitta pour celui de Guillaume, qui était en vénération à ses sujets. Il poursuivit la guerre contre le comte d'Anjou, et mourut, en 1058, à Poitiers, d'une dysenterie dont il avait été attaqué au siége de Saumur. — GUILLAUME VIII, son frère, était déjà duc d'Aquitaine lorsqu'il hérita du comté de Poitiers : il changea alors son nom de Gui-Geoffroi contre celui de Guillaume. Il fut plus heureux que ses prédécesseurs dans la guerre contre les comtes d'Anjou, et soumit entièrement la Saintonge, en 1063. Il passa ensuite en Espagne, remporta plusieurs avantages sur les Sarrasins, et à son retour, en 1069, s'empara de Saumur. Il avait épousé une fille d'Audebert, comte de Périgord; mais il la répudia pour cause de parenté, et eut d'un second mariage une fille, que quelques historiens disent avoir été mariée à Alphonse VI, roi d'Espagne. Il divorça encore, et épousa, en 1068, Aldéarde, fille de Henri de Bourgogne. Ce prince mourut, le 24 septembre 1086, au château de Chizé, et fut inhumé dans le chœur de l'abbaye de Moutier-Neuf, dont il était le fondateur. W—s.

GUILLAUME IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, le plus ancien des troubadours connus, naquit le 22 octobre 1071, suivant la chronique de Maillezais. Il était fils de Gui-Geofroi, ou Guillaume VIII et d'Aldéarde de Bourgogne. Il réunissait à tous les avantages de sa haute naissance, un extérieur agréable, de la valeur et de l'esprit. A l'âge de quinze ans, il succéda à son père, et se montra d'abord l'héritier de sa piété. L'abbaye de Moutier-Neuf qu'il termina, et celle de Fontevrauld, éprouvèrent surtout les effets de sa libéralité; mais bientôt après, le goût des plaisirs l'ayant entraîné à des dépenses excessives, il dépouilla les monastères d'une partie de leurs richesses, pour les distribuer à des femmes et aux courtisans qui partageaient ses amusements. Cependant il se croisa, en 1101, pour la délivrance de la Terre-Sainte, et partit, dit on, avec trois cent mille hommes : mais à peine fut-il arrivé, que son armée manqua de vivres; elle avait d'ailleurs été affaiblie par les fatigues et les maladies : elle fut facilement dispersée; et Guillaume fut obligé de fuir lui-même à Antioche, où Tancrède lui fournit les moyens de repasser dans ses états. Il épousa, quelque temps après, Mathilde, fille du comte de Toulouse; et cette princesse étant morte, en 1112, il ne tarda pas à se remarier avec Hildegarde. Mais l'âge n'avait point calmé la violence de ses passions, ni son ardeur pour les plaisirs. Il fut frappé des charmes de la vicomtesse de Chatellerauld, l'enleva, et, pour l'épouser, il répudia Hildegarde. L'évêque de Poitiers, indigné, pénétra dans le palais du duc, et le menaça de l'excommunier, s'il ne consentait à renvoyer cette dame à son mari. Guillaume mit l'épée à la main; et le prélat, ayant prononcé l'excommunication, lui dit : « Frappez maintenant, je suis prêt. — Je ne vous aime point

assez, répondit Guillaume, pour vous envoyer en paradis ; » et il se contenta de l'exiler. Délivré de cet importun censeur, il se livra, dit-on, à des débauches dont le récit paraît peu croyable : on va même jusqu'à l'accuser d'avoir joint l'impiété au libertinage, en établissant à Niort une maison de prostitution sur le plan des monastères de femmes (1). Il fut cité, en 1119, au concile de Reims, présidé par le pape Calixte II ; mais il refusa d'y paraître, et on ne voit pas qu'il ait jamais fait aucune démarche pour être relevé de l'excommunication lancée contre lui. Il conduisit, sur la fin de sa vie, des secours à Alphonse, roi d'Aragon, contre les Sarrasins, et mourut, le 10 février 1126, à l'âge de cinquante-cinq ans. Guillaume de Malmesbury fait de ce prince un portrait affreux, mais évidemment chargé par la passion. Geoffroi de Vendôme et Besly en parlent, au contraire, d'une manière flatteuse ; mais on a cherché à rendre suspect le témoignage de Geoffroi, son contemporain, en disant qu'il se serait exposé à des violences s'il eût écrit la vérité. Quant à Besly, et l'on doit en convenir, il a moins fait l'histoire que le panégyrique des comtes de Poitiers. Si les historiens ne sont pas d'accord sur les qualités morales de Guillaume, tous rendent justice à ses talents. On conserve à la bibliothèque du Roi neuf pièces de vers attribuées à ce prince. Dadin de Hauteserre a publié les deux premières, sans rien changer au style, dans ses *Res aquitanicæ*. L'une, qu'on pourrait intituler le *Muet par amour*, paraît avoir fourni à Boccace l'idée de Mazet de Lamporecchio. On en trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque de Poitou* de Dreux du Radier, dans l'*Histoire des Troubadours* ; et Gudin en a inséré une imitation en vers dans son *Origine des contes*. On remarque, dit l'abbé Millot, dans le peu de vers que nous avons de cet illustre troubadour, une facilité, une élégance, une harmonie dont les premiers essais de l'art ne paraissent pas susceptibles. Orderic Vital assure que Guillaume avait chanté dans un poëme son expédition malheureuse à la Terre-Sainte, et que sa gaîté naturelle y respirait, malgré la tristesse d'un sujet si propre à l'éteindre. — Guillaume X, dernier duc d'Aquitaine, de ce nom, fils du précédent et de la comtesse Mathilde, naquit en 1099 ; il tenait de son père un goût excessif pour les plaisirs, et, dans sa jeunesse, il s'y abandonna sans réserve. Il prit la défense du comte d'Auvergne, son vassal, contre le roi Louis-le-Gros, et fit sa paix en 1127. Il se déclara d'abord en faveur de l'antipape Anaclet ; mais les conseils de St.-Bernard le déterminèrent à reconnaître Innocent II, avec le reste de l'Église. Il essaya de faire valoir les droits de sa mère sur le comté de Toulouse, et fut obligé d'y renoncer. Il fournit ensuite des secours au comte d'Anjou contre les Normands ; mais touché des ravages que commettaient les troupes, il quitta l'armée avec la résolution de faire un pèlerinage à Compostelle. Il mourut dans la route le 9 avril 1137, et fut inhumé devant le maître-autel de St.-Jacques de cette ville. Ses états passèrent à sa fille Éléonore. (*V.* Éléonore de Guienne.) W—s.

(1) Il est possible que des raisons de police aient déterminé ce prince à former un pareil établissement ; on sait que dans le quatorzième siècle il existait des maisons de ce genre dans les principales villes de France, d'Italie et d'Espagne. On a sous les yeux le réglement d'une de ces maisons ; et rien n'est plus singulier que les détails dans lesquels entraient des magistrats graves et religieux, qu'on ne s'avisera jamais d'accuser d'impiété ni de libertinage.

GUILLAUME. *Voyez* HESSE-CASSEL et ORANGE.

GUILLAUME *de Jumiége*, historien du XIe. siècle, surnommé aussi *Calculus*, parce qu'il était sujet aux douleurs de la pierre, paraît être né dans la Normandie. Il prit l'habit de St.-Benoît à l'abbaye de Jumiége, refusa toutes les dignités qui lui furent offertes, autant par modestie que pour s'appliquer plus librement à l'étude, et mourut vers 1090. On a de lui : *Historiæ Normannorum libri VII*. Les quatre premiers livres ne sont qu'un abrégé de la *Chronique* de Dudon, doyen de St.-Quentin, écrivain peu judicieux : les trois suivants s'étendent depuis le règne du duc Richard II jusqu'à la pacification de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant. Cette histoire est intéressante et écrite d'un style naturel ; mais elle manque de critique. Un anonyme l'a continuée jusqu'au règne d'Étienne (1135); et on le soupçonne d'avoir intercalé plusieurs passages dans les livres précédents (1). Camden a publié l'*Histoire* de Guillaume de Jumiéges, dans ses *Angliæ scriptores*, Francfort, 1603, in-fol.; et A. Duchesne, plus correctement, dans les *Normannorum antiqui scriptores*, Paris, 1619, in-fol. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire littéraire de France* (par D. Rivet), tom. VIII, pag. 167-73. W—s.

GUILLAUME *de la Pouille*, historien du XIe. siècle. On ne connaît presqu'aucune particularité de sa vie. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* pensent que Guillaume était né dans la Normandie, et qu'il accompagna Robert Guiscard à la conquête de la Pouille, dont il prit le surnom; mais Tiraboschi (*Storia dell. letterat. Ital.*, tom. III, p. 347) démontre, par d'assez bonnes raisons, qu'il était né en Italie. On s'accorde à croire que Guillaume était ecclésiastique; mais les uns le font moine, et les autres simple clerc. On retrouve le nom de *Wilhelmus Apulus* parmi ceux des personnages qui souscrivirent, à Bordeaux, en 1096, le traité d'accord passé entre l'abbaye St.-Aubin d'Angers et celle de Vendôme; et ceux qui y reconnaissent Guillaume de la Pouille, en ont conclu qu'il était revenu en France à la suite du pape Urbain II, son protecteur. On ignore la date de sa mort; mais elle ne peut qu'être postérieure au mois d'août 1099, date de l'ouvrage qu'on a de lui : c'est un poème en cinq livres, intitulé, *De rebus Normannorum in Siciliâ, Appuliâ et Calabriâ gestis, usque ad mortem Roberti Guiscardi*. Il l'entreprit à la demande de Roger, fils de Robert, et du pape Urbain. On y trouve de beaux vers; mais c'est moins sous le rapport du style que sous celui des faits, que l'ouvrage est intéressant : l'auteur n'y a raconté que des événements dont il avait été le témoin; et tous ceux qui en ont parlé, louent sa bonne foi et son exactitude. Ce poème fut d'abord publié par Jean Tiremois, avocat général au parlement de Rouen, sur un manuscrit de l'abbaye du Bec, 1582, in-4°.: il a été réimprimé avec des notes, dans les *Scriptor. Brunswic.* de Leibnitz; dans les *Scriptor. histor. Sicul.* de Carusio, tome Ier.; et enfin avec de nouvelles notes, et une préface, qui contient des recherches sur la vie de l'auteur, dans les *Script. Ital.* de Muratori, tom. V. Cette dernière édition est la plus estimée. W—s.

(1) Voy. *Lettre à l'abbé de Vertot*, touchant un manuscrit de l'abbaye de St.-Victor, qui contient l'histoire des premiers ducs de Normandie, par Guillaume de Jumiéges, sans aucune des interpolations ni additions qu'on remarque dans les éditions de Camden et de Duchesne. (*Mercure*, décembre 1723, deuxième partie.)

GUILLAUME DE ST.-THIERRI, ainsi nommé parce qu'il fut abbé de ce monastère, était né à Liége, de parents nobles; il fit ses études à Reims, avec son frère, nommé Simon, et tous deux y prirent l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Nicaise. Simon devint abbé de Saint-Nicolas-aux-Bois (diocèse de Laon): Guillaume, de son côté, fut chargé du gouvernement d'un monastère nommé Crespin ou Crespy, *Crispinium*, qui pourrait bien être Crespy en Valois; de là il passa à S. Thierri, près de Reims, où il fut prieur et ensuite abbé en 1119. C'est là qu'il eut occasion de connaître Saint Bernard, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. En 1135, se voyant avancé en âge, il se retira dans l'abbaye de Signi, ordre de Cîteaux, peu éloignée de St.-Thierri; il y mourut saintement en 1140. Les annales de Cîteaux lui donnent le titre de *Bienheureux*. Parmi les lettres de St. Bernard, on en trouve trois, des plus affectueuses, qui lui sont adressées (la XXVe., la XXVIe. et la XXVIIe.) Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques, dont les plus connus sont: I. Un Traité sur la contemplation (*De contemplando Deo*), et le 1er. livre de la *Vie de St.-Bernard*, écrit du vivant même du Saint, qui survécut à Guillaume. Ces deux ouvrages ont été publiés par D. Mabillon. La fameuse *Lettre aux Chartreux du Mont-Dieu, sur l'excellence de la vie solitaire*, a été attribuée à St. Bernard, et à Guigue, prieur de la Grande-Chartreuse; D. Mabillon la réclama en faveur de Guillaume de St.-Thierri: D. Martène, cependant, continua de soutenir qu'elle était de Guigue, et s'appuya de raisonnements assez spécieux. Une seule réflexion aurait dû faire tomber ce système. La Lettre n'est point adressée à Geoffroi, premier prieur du Mont-Dieu, mais à Haimon, qui lui succéda en 1144; et, à cette époque, il y avait huit ans que Guigue était mort. D. Mabillon étaye son sentiment de beaucoup d'autres raisons. L—Y.

GUILLAUME, archevêque de Tyr, est surnommé, à juste titre, le prince des historiens des Croisades. Il est assez singulier que ses ouvrages et le rang élevé qu'il occupa dans le royaume de Jérusalem, en attirant sur lui l'attention de ses contemporains, ne nous aient point procuré quelques détails sur son origine. Le silence des écrivains du temps à l'égard de ce personnage, ne peut s'expliquer que par le manque presque absolu de relations littéraires entre l'Orient et l'Occident. Hugues de Plagon, son continuateur, nous apprend qu'il naquit à Jérusalem. Étienne de Lusignan, dans son histoire de Chypre, le fait sortir du sang des rois de Jérusalem, sans appuyer cette assertion d'aucune autorité. On peut seulement présumer qu'il n'était point issu d'un sang obscur, lorsqu'on lit attentivement son Histoire, source unique où nous avons recueilli, à l'aide d'une lecture assidue, les faits dont se compose cet article. Guillaume nous apprend donc qu'il passa les mers pour venir étudier les arts libéraux en Occident: il repassa ensuite en Orient, où il acquit la faveur d'Amauri, roi de Jérusalem: Guillaume avoue avec ingénuité que ce prince l'admettait souvent à son intimité et se plaisait à s'entretenir avec lui. Il dut à la faveur d'Amauri l'archidiaconat de la métropole de Tyr, en 1167; et fut choisi par lui pour suivre l'éducation de son fils (liv. XXI, ch. 1), devenu roi sous le nom de Baudouin IV. Vers la même année, Manuel, empereur d'O-

rient, ayant conçu le projet de soumettre l'Égypte, affaiblie par des dissensions civiles sans cesse renaissantes, et qui s'offrait comme une proie facile à l'ambition des princes voisins, il voulut contracter alliance avec le roi de Jérusalem, et lui envoya une ambassade, afin de concerter les moyens d'exécuter l'expédition projetée. Guillaume accompagna les ambassadeurs grecs à leur retour; il était chargé des pleins pouvoirs de son prince, pour prendre, avec l'empereur, tous les arrangements propres à faciliter le succès de l'entreprise, et à concilier les divers intérêts. Vers le même temps, des différends s'étant élevés entre Frédéric, archevêque de Tyr, et Guillaume, ce dernier se rendit à Rome, pour les faire juger (liv. xx, ch. 18). Rodolphe, évêque de Bethléem, étant mort en 1173, il lui succéda comme chancelier du royaume. La même année, il fut promu à l'archevêché de Tyr (liv. xxi). Guillaume, autant qu'on en peut juger d'après son propre texte, remplit un rôle important dans les discussions qui s'élevèrent entre Philippe, comte de Flandre, et les grands du royaume de Jérusalem : il défendit constamment la majesté royale, et déjoua les projets ambitieux du comte, qui aspirait à la couronne. En 1178, il se rendit à Rome, où il assista au troisième concile de Latran : « Si quelqu'un, dit-il, desire » connaître les décisions de ce con- » cile, les noms, le nombre et les ti- » tres des évêques qui y assistèrent, » qu'il lise l'écrit que nous avons » rédigé soigneusement sur cet objet, » à la prière des Pères du concile, et » que nous avons fait déposer dans les » archives de l'église de Tyr, avec les » autres livres que nous y avons ap- » portés (liv. xxi, ch. 26). » De Rome, Guillaume se rendit à Constantinople, et passa sept mois à la cour de l'empereur Manuel, qui le reçut avec les marques de la plus flatteuse distinction : ce séjour ne fut point sans utilité pour l'église confiée à ses soins. Enfin, il obtint la permission de retourner en Syrie, ramenant avec lui les ambassadeurs de Manuel. Ayant rempli auprès du roi, qui se trouvait à Béryte, et auprès du patriarche de Jérusalem, les missions dont l'empereur l'avait chargé, il revint à Tyr, après vingt-deux mois d'absence. Ici se terminent les renseignements que Guillaume nous fournit sur sa vie : son histoire va jusqu'en 1183, époque à laquelle il résidait encore dans son siége archiépiscopal; mais, à partir de cette année, on ne trouve rien de certain sur le sort qu'il éprouva, la manière dont il termina ses jours, et la date de sa mort. Hugue de Plagon nous instruit qu'Héraclius, ayant été élu patriarche de Jérusalem après la mort d'Amauri, voulut que tous les archevêques et évêques se soumissent à son obéissance : les prélats le reconnurent, à l'exception de Guillaume. Hugues ne nous dit pas les motifs de son refus. Mais les difficultés nées de cette résistance obligèrent l'archevêque de Tyr à se rendre à Rome, pour exposer ses raisons au pape. Heraclius, instruit que le crédit dont jouissait son adversaire les ferait indubitablement prévaloir, corrompit un médecin, qui empoisonna Guillaume. Quelques écrivains, s'appuyant de ce passage, qui parle d'empoisonnement sans préciser qu'il fut suivi de la mort, placent sa fin tragique dans cette circonstance, et font un personnage différent, de Guillaume, archevêque de Tyr, qui prêcha la croisade en 1188, et revêtit du signe de la croix les rois de France et d'Angleterre. Quoiqu'il règne une grande obscurité et des

lacunes fréquentes dans la nomenclature des prélats des églises orientales, les chroniqueurs n'indiquant pas toujours les vacances de siége, cependant nous ne pouvons croire que, dans l'espace de 1184 à 1188, il y ait eu deux archevêques du même nom à Tyr, ni que l'on doive faire deux personnages de Guillaume l'historien et de Guillaume qui prêcha la croisade dans cette dernière année. Mais il est certain que le siége de Tyr était occupé, en 1193, par un autre prélat ainsi que l'atteste une charte à la date de cette année, et insérée dans le *Codex diplomat. Melitensis*. Ainsi Guillaume, objet de cet article, ne devait plus vivre à l'époque dont il s'agit. Guillaume a composé deux ouvrages. Dans le premier, intitulé, *Histoire orientale*, il esquissait l'histoire des Musulmans, depuis le règne de Mahomet, jusqu'au temps des croisades. Il l'avait composée d'après les auteurs arabes, et à l'invitation d'Amauri, roi de Jérusalem, qui lui procurait les manuscrits dont il pouvait avoir besoin. Saïd-ben-Batric, plus connu sous le nom d'Eutychius, avait surtout été son guide. Guillaume cite souvent cette histoire dans son second ouvrage. Ce dernier a pour objet de tracer le récit des guerres saintes, depuis leur origine, jusqu'en 1184 de notre ère : c'est le seul que nous possédions, ou plutôt qui ait été publié; car il est très possible que le premier existe ignoré dans quelque bibliothèque d'Europe. L'histoire qui nous reste se compose, à proprement parler, de vingt-deux livres, subdivisés en chapitres, selon que l'exigent les diverses matières qui y sont traitées. Dans la courte préface qui précède le vingt-troisième livre, Guillaume de Tyr, dans un style qui porte l'empreinte de la douleur que lui causaient les malheurs de sa patrie dévastée par les armes victorieuses de Saladin, annonce qu'après avoir tracé le tableau brillant de la prospérité des chrétiens, à l'exemple des grands écrivains de l'antiquité qui ont raconté également les événements heureux et funestes de leur nation, il va, succombant à son désespoir, offrir le récit de leur ruine et de leur humiliation: mais, soit que le courage lui ait manqué, soit qu'il ait été détourné de son projet par le cours des événements, ou par des motifs que nous ignorons, il n'a point achevé ce XXIIIe. livre. Des vingt-deux livres, les quinze premiers ont été composés d'après les traditions et les récits étrangers; mais Guillaume a été témoin de tous les faits racontés dans les livres suivants, ou les avait appris de personnes dignes de foi, qui les avaient vus. Cette Histoire a été publiée, pour la première fois, par Philibert Poyssenot, sous ce titre : *Historia belli sacri à principibus christianis in Palæstinâ et in Oriente gesti*, Bâle, Oporinus, 1549, in-folio. Henri Pantaléon en a donné une nouvelle édition dans la même ville, en 1564, in-fol. Bongars, ayant en sous les yeux trois manuscrits présumés du même âge environ que l'auteur, l'a fait reimprimer dans ses *Gesta Dei per Francos*. (Voy. BONGARS.) Néanmoins il serait à desirer, vu l'importance de l'ouvrage, que quelque érudit, versé dans la connaissance des langues orientales, et familiarisé avec la lecture des manuscrits, entreprît de donner de nouveau l'ouvrage de Guillaume de Tyr, en rectifiant les noms propres, et en éclaircissant le texte par des notes critiques. La bibliothèque royale, qui en possède un beau manuscrit, ainsi que d'anciennes versions françaises, fournirait d'utiles matériaux pour un semblable

travail. On a, de cette Histoire, deux traductions italiennes : l'une, qui a pour auteur Th. Baglioni, a paru à Venise en 1610, in-4°.; l'autre, due à Joseph Horologgi, et supérieure à la première, avait paru dans la même ville en 1562, in-4°. Enfin Gabriel Dupréau, docteur en théologie, en a publié une traduction française, sous ce titre : *La Franciade orientale*, Paris, 1573, in-fol. : elle est remplie de fautes et oubliée aujourd'hui. Guillaume a eu deux continuateurs, Hugues Plagon et Helmode. L'ouvrage du premier, écrit en vieux langage, va jusqu'en 1275, et a été publié dans le tome v de l'*Ampl. collectio* de D. Martène et Durand. La continuation d'Helmode, conduite jusqu'en 1321, se trouve à la suite de l'édition de Guillaume, donnée par Pantaléon en 1564. Après ces détails bibliographiques, nous placerons le jugement qu'une lecture aprofondie nous a mis à même de porter sur cet auteur. Son ouvrage est tellement important par les faits qu'il retrace, et dans lesquels la valeur française occupe une place si brillante, qu'il serait impossible de lui préférer quelque autre monument historique du moyen âge. Guillaume nous annonce qu'il n'a eu, pour s'aider dans son entreprise, aucun écrivain antérieur: il a donc été le premier à traiter méthodiquement le sujet des guerres saintes. Guibert, abbé de Nogent, qui avait, soixante ans avant l'archevêque de Tyr, écrit une Histoire de la 1re. croisade (*Voy.* GUIBERT, ci-dessus pag. 58), n'avait parlé que sur le rapport d'autrui. Où pourrait-on puiser une connaissance plus exacte de ces grands événements, que dans l'historien né sur les lieux, admis à l'intimité des rois, témoin des événements, ou lié d'amitié avec ceux qui y avaient assisté; qui recherche la vérité par tous les moyens en son pouvoir, et, lorsqu'il ne peut la connaître, avoue ingénument son ignorance? L'intérêt qu'il prend à la gloire des croisés perce à chaque page de son histoire : cependant cet intérêt ne l'aveugle point; il ne dissimule pas les torts ou les vices des chrétiens, et ne refuse point les éloges dus à leurs ennemis. Souvent même il s'élève à des considérations vraiment philosophiques et pleines de justesse sur les causes des événements; et ses récits sont presque toujours accompagnés de détails utiles à la géographie et à l'histoire. On ne le trouve point livré sans restriction à cet esprit de superstition et de crédulité qu'on remarque dans les historiens du même temps. Quant à son style, il est naturel, offre peu d'expressions et de tours barbares, et ne manque ni d'élégance, ni d'énergie dans ses descriptions. Guillaume possédait les livres saints et les poètes de l'antiquité; et l'on aurait peut-être à lui reprocher de les citer trop fréquemment : mais nous ne prétendons point qu'il soit exempt de défauts. Ce qu'on peut dire, c'est que les sentiments qui respirent dans l'ouvrage en font aimer l'auteur, et qu'on souscrit volontiers à l'opinion de Hugues Plagon, lorsque celui-ci l'appelle *le meilleur clerc qui fut onc sur la terre*. J—N et M—D.

GUILLAUME *le Petit*, plus connu sous le nom de Guillaume de Neubrige, né, en 1136, à Bredlington dans le comté d'York, fut élevé et devint ensuite chanoine regulier de l'ordre de St.-Augustin dans le monastère de Neubourg, d'où lui est venu, par corruption, le surnom de *Neubrige*. Nous avons de cet auteur un ouvrage historique sous le titre de *Historia rerum Anglicarum*, publiée d'abord à Anvers, en 1567, in 8°., par les soins de Silvius; puis à Heidelberg,

en 1587, mais d'une manière plus complète à Paris, en 1610, également in-8°., avec d'excellentes notes par Jean Picard. La dernière et la plus exacte édition est celle que Thomas Hearne en a donnée, en 1719, à Oxford, in-8°., revue sur d'anciens manuscrits, ornée d'une savante préface, suivie de notes intéressantes ajoutées à celles de Picard, et augmentée de trois homélies de Guillaume qui n'avaient pas encore vu le jour. Cette histoire, divisée en cinq livres, commence en 1066, époque de la conquête des Normands, et finit en 1197. On ne sait pourquoi l'auteur, qui a vécu jusque vers l'an 1218, ne l'a pas continuée plus loin qu'il ne l'a fait. Elle est très succincte pour les événements qui précèdent la naissance de Guillaume de Neubrige, mais fort détaillée pour les suivants. Son style est plus pur, plus élégant, plus clair que celui de la plupart des autres auteurs du même siècle. Quelques personnes, piquées de la liberté avec laquelle il parle du différend de St.-Thomas de Cantorbéry et des désordres des moines de son temps, lui ont reproché d'être satirique, flatteur des grands, et trop favorable aux puissances séculières. On a même prétendu qu'irrité contre David, prince de Galles, qui lui avait refusé l'évêché de St.-Asaph, il s'est montré tout-à-fait partial contre les Gallois, et trop sévère envers Galfrid de Montmouth, qui avait abdiqué ce siége. Quoi qu'il en soit de tous ces reproches, on ne peut lui contester de montrer plus de goût, plus de critique que ses contemporains, quoiqu'il soit tombé quelquefois dans le penchant qu'il reproche à Galfrid de Montmouth pour les récits fabuleux: il avait de l'esprit, de l'instruction; Baronius rend hommage à son exactitude, à sa sincérité. Guillaume avait été témoin de la plupart des événements qu'il raconte. On conserve encore de lui, en manuscrit, dans les bibliothèques d'Angleterre, *De regib. Anglor. libri duo; — In Canticum canticor. liber unus.* T—D.

GUILLAUME-LE-BRETON, historien et poète célèbre du moyen âge, naquit, vers l'an 1165, dans le diocèse de Léon en Bretagne. Il prend dans ses ouvrages le surnom d'*Armoricus* et de *Brito-Armoricus.* A douze ans, il fut envoyé à Nantes pour y achever ses études et cultiver le talent qu'il manifestait déjà pour la poésie. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait, de bonne heure, clerc ou chapelain du roi Philippe-Auguste. Guillaume-le-Breton se rendit plusieurs fois à Rome, pour soutenir le divorce de ce roi avec Ingelburge de Danemark. Gilles de Paris, son ami et son compagnon d'études, lui reproche, dans un de ses poëmes, les voyages qu'il fit pour une si mauvaise cause. Guillaume assistait aux conseils du roi, et y avait une grande influence: il l'accompagnait aussi dans ses expéditions militaires; mais alors ses fonctions étaient purement religieuses, ainsi que le démontre la description qu'il a donnée de la bataille de Bouvines. Indépendamment de ses occupations à la cour, il fut chargé de l'éducation de Pierre Carlot, fils non légitime de Philippe-Auguste, auquel il adresse sa *Philippide:* vers la fin de ce poème, il se loue beaucoup des progrès que son jeune élève avait faits dans les lettres, et il soumet son ouvrage à sa censure; cependant, à cette époque (en 1224, première année du règne de Louis VIII), ce jeune homme, qui fut depuis trésorier de Tours, et mourut, en 1249, évêque de Noyon, avait à peine quinze ans. L'époque de la mort de Guillaume-le-

Breton est inconnue ; mais il est incontestable qu'il a poussé sa carrière fort loin ; et qu'il a survécu à Louis VIII, qui termina ses jours l'an 1226. Le crédit dont ce poète jouissait à la cour doit faire présumer qu'il fut pourvu de bénéfices dans différentes églises : nous ne voyons pas néanmoins qu'il en ait eu d'autres qu'un canonicat à Notre-Dame de Senlis, qui lui fut conféré, vers 1219, par l'évêque Guerin. Voilà tout ce que l'on sait de la vie de Guillaume-le-Breton ; et ce peu que l'on en sait, on l'a puisé dans ses écrits, dont nous tâcherons de donner une idée. Il nous reste de lui : I. Une *Histoire des gestes de Philippe-Auguste*, écrite en prose et en forme de chronique. Comme son intention était de continuer l'histoire de Rigord, qui se termine à l'année 1208 (28ᵉ. du règne de Philippe-Auguste), il jugea qu'il était utile de faire précéder son travail d'un abrégé de l'ouvrage de son prédécesseur, parce que, dit-il, cette histoire est encore très peu répandue. Dans cette partie de son livre, il suit pas à pas le texte de Rigord, copiant même les erreurs de dates qui s'y trouvent en assez grand nombre. Cependant il ajoute quelques faits nouveaux, ou d'autres circonstances dont Rigord n'a point parlé ; et c'est principalement en faveur de son pays natal, qu'il a fait ces additions, tant dans son histoire en prose que dans sa *Philippide* ; de sorte que Guillaume-le-Breton peut être considéré comme un annaliste de la province de Bretagne, si pauvre en historiens pour cette époque. La partie de cette histoire, qui lui appartient en propre, est très intéressante par l'étendue et les développements qu'il a su donner à sa narration : elle renferme les grands événements qui ont eu lieu de 1209 à 1219 ; et il en avait été témoin, puisqu'il n'avait point quitté le roi durant les brillantes campagnes de Flandre. Cette dernière partie de son histoire, jusqu'à l'année 1215, a été imprimée à la suite de celle de Rigord dans toutes les éditions et traductions de cet auteur. L'histoire entière de Guillaume-le-Breton ne se trouve que dans le tome v de la collection de Duchesne ; elle paraîtra de nouveau dans le tome XVII du Recueil des Historiens des Gaules et de la France, par les soins de M. Brial. II. La *Philippide*. L'histoire dont nous venons de parler, est le canevas sur lequel Guillaume-le-Breton a brodé ce poème, de près de dix mille vers hexamètres, qui est purement historique. Il est entièrement consacré à célébrer les grands événements du règne de Philippe-Auguste, pour l'instruction du prince Louis, son fils, à qui l'ouvrage est dédié : il est divisé en douze livres, dans lesquels l'auteur suit en général l'ordre chronologique. Guillaume-le-Breton fit paraître sa *Philippide*, du vivant de Philippe-Auguste : mais il y ajouta, depuis, tout ce qui a rapport à la mort et aux obsèques de ce roi ; et il fit un nouvel hommage de son travail à Louis VIII, monté sur le trône en 1223. Considéré sous le rapport historique, ce poème ne nous apprend aucun événement dont le récit ne soit déjà consigné dans l'histoire en prose que nous avons citée ; mais il est très utile pour la connaissance des lieux, des mœurs et des personnes. En effet, si le poète fait mention d'une ville ou d'une contrée, il en donne la description topographique ; il nous instruit du caractère des habitants, de la fertilité du sol, des ressources que le commerce y procure. S'il décrit des batailles, il nous apprend de quelle manière étaient alors composées nos armées, quelles ar-

mes étaient en usage, la manière de camper et de faire les siéges, et beaucoup d'autres particularités qui nous transportent dans ces temps reculés, et donnent une sorte de vie aux souvenirs historiques. Sous le point de vue littéraire, on reconnaît partout, dans la Philippide, un poète du premier ordre ; mais tout se ressent aussi du mauvais goût qui régnait du temps de l'auteur : il aime les pointes et les jeux de mots ; il n'est pas toujours esclave de la quantité syllabique ; il imite souvent les poètes anciens, et copie des hémistiches et des vers presque entiers d'Ovide, de Stace et de Virgile. Cependant sa versification est aisée ; elle a du nombre et de l'harmonie. Dans la description de certains combats, le poète s'élève quelquefois jusqu'au sublime ; comme lorsqu'il peint Bellone dégouttante de sang, qui répand l'horreur et le carnage dans tous les rangs à la bataille de Bouvines, et la victoire qui vole long-temps incertaine entre les deux armées et tient tout en suspens. Ce poème a été imprimé plusieurs fois. Jacques Meyer publia, l'an 1534, un long fragment de la Philippide, contenant la presque-totalité des livres 9e., 10e. et 11e., sous ce titre : *Bellum quod Philippus Francorum rex cum Othone, Anglis, Flandrisque gessit, annis abhinc 300 conscriptum nunc à mendis repurgatum carmine heroïco*, Anvers, 1534, in-8°. Pierre Pithou fit imprimer l'ouvrage entier dans la collection des historiens de France qui parut à Francfort, l'an 1529, en 1 volume in-fol. Les Duchesne, en 1649, l'insérèrent de nouveau dans le ve. volume de leur collection, après l'avoir revu et corrigé sur deux manuscrits. Après eux, Gaspard Barthius enrichit ce poème d'un savant commentaire sous ce titre : *Speculum boni, pii, cordati et fortunati principis, qualis describitur et reverà fuit Francorum rex Philippus Augustus à Deo datus, qui regnavit ab anno Christi 1180 usque ad annum 1223 semiinclusum*, Zwiekau (*Cygneæ*), 1697, in-4°. de près de mille pages. Ce commentaire est excellent. M. Brial a aussi imprimé la Philippide dans le tome XVII déjà cité du Recueil des Historiens de France : il a fait usage des observations de Barthius ; et, à l'aide du manuscrit 5952 de la bibliothèque royale, il a donné un texte beaucoup plus pur. Ce volume quoique imprimé n'a pas encore paru. La Curne de Ste.-Palaye, dans le tome VIII des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, page 536, a publié un Mémoire sur la *Vie* et les ouvrages de Guillaume-le-Breton. M. Brial en a composé, sur le même sujet, un autre plus complet, qui est encore manuscrit. Nous avons eu ces deux Mémoires sous les yeux en composant cet article. — Il a existé plusieurs auteurs qui ont porté le nom de *Guillaume-le-Breton*, qu'il faut se garder de confondre avec le nôtre. Les lettres 196, 210, 238, 273, 279, 284, de Jean de Salisbury, sont adressées à un GUILLAUME-LE-BRETON, sous-prieur de Cantorbéry à une époque où Guillaume l'Armorique était à peine au monde. — On connaît un autre GUILLAUME-LE-BRETON, frère Mineur, qui vivait dans le pays de Galles, et mourut, à ce que l'on croit, en 1356. On trouve de lui, dans plusieurs bibliothèques, divers ouvrages manuscrits de philosophie scolastique, indiqués par Fabricius, qui ajoute que ses *Synonyma* ont été imprimés à Paris, 1504, in-4°. — M. de Ste.-Palaye rend compte d'un manuscrit de la bibliothèque du Roi, qui porte le nom de *Guillaume-le-*

Breton; c'est, dit-il, une chronique écrite en latin depuis le déluge jusqu'à Philippe de Valois, à la fin de laquelle on lit qu'elle a été terminée la veille de l'Ascension de l'an 1484, par GUILLAUME-LE-BRETON, dont on voit ensuite deux signatures. Après avoir examiné si l'histoire de Guillaume l'Armorique était comprise dans cette compilation, on n'y a reconnu aucun morceau qui fût de lui ou qui ait pu autoriser à la publier sous son nom. C'est donc un autre Guillaume-le-Breton qui fut le compilateur ou le copiste de cette chronique au quinzième siècle. W—n.

GUILLAUME D'AUVERGNE, né à Aurillac, est appelé aussi *Guillaume de Paris*, parce qu'il occupa vingt-un ans le siége épiscopal de cette ville, où il mourut en 1249. Théologien, philosophe, mathématicien, il fut un des hommes les plus distingués du XIIIe. siècle, ou plutôt se montra supérieur à son siècle; et il mérite d'occuper une place à part dans l'histoire, trop négligée aujourd'hui, de la philosophie scolastique. Il avait étudié avec soin les écrits des Arabes, et surtout ceux d'Averrhoès, d'Alfarabi, d'Avicenne, d'Algazel; il paraît avoir le premier, en Europe, fait usage des livres attribués à Hermès Trismégiste, et en avoir connu plusieurs qui sont perdus aujourd'hui, tels que celui *de Deo deorum* en particulier: il était remonté aussi aux philosophes de l'antiquité, et avait consulté les doctrines de l'école d'Alexandrie. Si, par la nature et l'étendue de son érudition, il s'éleva fort au-dessus des scolastiques de son temps, il ne s'en distingua pas moins par sa manière de penser et d'écrire. Loin de recevoir les opinions d'Aristote comme des oracles, il les combat souvent; et l'on remarque qu'il leur oppose, par intervalle, des armes empruntées aux idées platoniciennes. Il préféra les vues morales et pratiques aux spéculations oiseuses qui absorbaient, de son temps, toute l'activité des esprits; il négligea les formes syllogistiques alors consacrées, et donna au raisonnement la forme d'une déduction suivie et développée. Son style est naturel, clair, quelquefois élégant; et sa latinité est généralement beaucoup plus pure que celle de ses contemporains. Il ne cite pas une seule fois, ni Saint-Anselme, ni Pierre Lombard; il suit une route propre, il ouvre une carrière nouvelle: ses aperçus, quoique souvent imparfaits, préludent aux théories de la métaphysique moderne, quelquefois en contiennent le germe, et méritent d'être notés avec soin dans le tableau des progrès de l'esprit humain, comme la première tentative de la réforme qui devait s'opérer plus tard dans les études philosophiques, tentative paisible et modeste, dans laquelle on n'aperçoit, ni le goût de la dispute, ni l'amour de la nouveauté, ni l'esprit de système, et qui ne se montre que comme l'effet de la rectitude de la raison, réunie à la droiture du cœur. C'est ainsi qu'en traitant de la *vérité*, il indique la distinction de la *vérité réelle* et de la *vérité logique*; qu'en traitant de l'éternité, il introduit, pour la première fois, les termes de *durée* et de *succession*, dont il oppose les notions à celle de l'éternité, considérée par lui comme indivisible; qu'il établit, contre Aristote et Avicenne, la démonstration du commencement nécessaire du monde, en montrant la contradiction renfermée dans l'idée d'une succession infinie et antérieure. Il combat également le fatalisme, en s'attachant à faire voir que le système entier de l'univers ressort d'une intelligence libre dans ses détermina-

tions, et que la chaîne elle-même des agents physiques n'est pas soumise à des conditions absolues. En adoptant les pensées de Platon, qui rapportent la création aux types et aux exemplaires préexistants dans les desseins de l'intelligence suprême, il évite l'erreur du fondateur de l'académie, qui avait réalisé ces notions; il les rappelle à leur valeur véritable, celle qu'ils ont dans la pensée d'une intelligence à laquelle ils servent de fin. Il distingue la prescience qui embrasse également le bien et le mal tels qu'ils se mêleront l'un à l'autre, de la providence qui tend au bien. La providence, suivant lui, règne sur les lois et par les lois, et n'agit pas d'une manière immédiate sur les événements particuliers. Les preuves qu'il donne de la simplicité de l'ame et de son immortalité, sont l'abrégé, informe sans doute, mais cependant à-peu-près complet, de celles qu'ont développées, par la suite, les métaphysiciens modernes. On ne peut s'étonner que Guillaume d'Auvergne ait quelquefois employé des moyens faibles à l'appui de vérités certaines: telles sont, ses objections contre la *métempsycose*, ses raisonnements pour démontrer l'existence des esprits, dans lesquels, au lieu de s'appuyer du témoignage de l'expérience intime, il recourt à une loi supposée de l'existence nécessaire des contraires, et il emprunte à Maxime de Tyr l'idée de l'échelle continue des êtres : du reste, sa théologie naturelle est exposée avec simplicité et clarté; et c'est à la philosophie, qu'il donne la noble prérogative de reconnaître les attributs de la Divinité. Ses ouvrages réunis en partie, imprimés d'abord à Nuremberg en 1496, à Venise en 1591, un vol. in-fol., ont été publiés de nouveau à Orléans, en 1674, dans une édition beaucoup plus complète, donnée par Le Féron, en 2 vol. in-fol. D. G—o.

GUILLAUME DE CHARTRES, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut *clerc*, comme on disait alors, ou chapelain de Saint Louis. Il ne le quittait point, demeurant à la cour, récitant journellement l'office avec le roi, et l'accompagnant dans ses voyages et aux armées. Il le suivit en Égypte et en Palestine; et, à la bataille de la Massoure, en 1250, il partagea la captivité de Saint Louis, repassa en Europe avec ce monarque, et, à son retour, en fut gratifié de la riche trésorerie d'une église, qui n'est point désignée. Louis, en la lui donnant, dit, comme par plaisanterie: « Vous en jouirez quelques années, et vous la quitterez pour entrer en religion: » sorte de prédiction qui, en effet, s'accomplit, Guillaume, cinq ou six ans après, ayant embrassé l'ordre de St.-Dominique. Il n'en fut que plus agréable au roi, qui aimait à s'entourer de religieux. En 1269, il suivit de nouveau Saint Louis en Afrique. Il assista au siége de Tunis, et fut présent à la mort du roi. Lui et Geofroi de Beaulieu, aussi dominicain et confesseur de Saint Louis, furent chargés de rapporter ses ossements en France, et les accompagnèrent jusqu'à Saint-Denis. Guillaume se livra ensuite à la prédication jusqu'à sa mort, arrivée en 1280 ou 1281. Plusieurs de ses sermons ont été conservés manuscrits dans la bibliothèque de Sorbonne; mais son principal ouvrage est le supplément qu'il fit à la *Vie de St. Louis*, que Geofroi de Beaulieu avait rédigée par ordre du pape Grégoire X. Il intitula cette suite: *De vitâ et actibus inclytæ recordationis Regis Francorum Ludovici, et de miraculis quæ ad ejus sanctitatis declarationem contigerunt*. André Duchesne

a inséré cette addition dans le ve. tome de sa collection. Le style n'en est pas très correct; mais les faits y sont exposés avec fidélité. — GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin de l'abbaye de St.-Denis, mort en 1302, est aussi l'auteur d'une *Chronique des rois de France*, et des *Vies de St. Louis, et de ses fils, Philippe-le-Hardi, et Robert, chef de la famille des Bourbons*, également insérées dans la collection d'André Duchesne. L—Y.

GUILLAUME DE SAINT-AMOUR. *Voy.* AMOUR.

GUILLAUME DE BRESCIA. *Voy.* CORVI.

GUILLAUME. *V.* CHAMPEAUX, MALMESBURY, et PASTRENGO.

GUILLAUME, dit le *frère Guillaume*, un de nos plus habiles peintres sur verre, naquit à Marseille en 1475. Il apprit dans nos provinces l'art de peindre sur verre au feu et par apprêt, art qui paraît avoir été inventé en France sous le règne de Charles-le-Chauve, et dans lequel un grand nombre d'artistes français se sont illustrés, non seulement dans le xve. et le xvie. siècles, mais dès le xie. et le xiie. (*Voy.* ROGER, moine de Reims, et THÉOPHILE, surnommé *Presbyter.*) Une affaire criminelle, où Guillaume se trouva indirectement compromis, l'ayant obligé de chercher un asile dans un couvent, il entra dans l'ordre des Dominicains, et s'affilia à la maison de Marseille. Là, il se lia d'amitié avec le frère Claude, l'homme le plus habile de son temps dans le même genre (*Voy.* CLAUDE, VIII, 625); et lorsque celui-ci fut appelé à Rome par Jules II, pour orner de ses ouvrages les édifices qui devaient immortaliser le règne de ce pontife, il emmena Guillaume avec lui. Ces deux artistes exécutèrent d'abord en commun plusieurs vitraux dans les fenêtres d'une des salles principales du Vatican, et dans les appartements particuliers du pape, ensuite dans l'église de Ste. Marie *del Popolo*, où ils représentèrent des sujets tirés de l'histoire de la Vierge. Claude étant mort sous le pontificat de Léon X, Guillaume, qui possédait au plus haut degré les connaissances et la dextérité nécessaires dans la pratique de son art, s'appliqua avec une nouvelle émulation au perfectionnement du dessin, agrandit son style en étudiant Michel-Ange et l'antique, surpassa Claude, et se surpassa lui-même. Son premier ouvrage dans cette grande manière fut un vitrail peint à Rome pour l'église de Ste. Marie *dell' Anima*. Le cardinal Silvio Passerini, dit le cardinal de Cortone, également charmé de l'exécution de ce travail et de la beauté d'un genre de peinture assez négligé jusqu'alors en Italie, conduisit l'artiste à Cortone sa patrie, où il lui fit exécuter plusieurs vitraux, tant pour la cathédrale que pour son propre palais. Appelé successivement à Arezzo et à Florence, Guillaume orna ces deux villes de vitraux, qui excitèrent une vive admiration. Pérouse, Castiglione et d'autres villes s'enrichirent de ses brillants ouvrages. La plupart subsistent encore. On voit de ses vitraux à Rome dans l'église de Sainte Marie *del Popolo*; à Arezzo, dans la cathédrale, et dans l'église de St. François et de Sainte Marie *delle Lagrime*; à Florence, dans la chapelle Capponi de l'église de Sainte Félicité. Nous pouvons citer, comme ses chefs-d'œuvre, tous ceux de la cathédrale d'Arezzo, le *Baptême de J.-C.*, la *Résurrection du Lazare*, les *Vendeurs chassés du Temple*, et notamment un vitrail conservé dans l'église de St. François de la même ville, repré-

sentant le pape Innocent III, qui, au milieu de son consistoire, approuve la règle des frères Mineurs. Non content d'exceller dans la peinture sur verre, Guillaome cultiva l'architecture, la fresque, la peinture à l'huile. Il couvrit d'une fresque monochrome la façade du palais du cardinal Passerini à Cortone, et orna d'une fresque à toutes couleurs un des murs d'une église de Ste.-Marie de la Miséricorde, située près d'Arezzo. Les figures de cette dernière composition étaient plus grandes que nature. A cinquante ans, cet artiste étudiait encore, et s'appliquait chaque jour à agrandir et à épurer son style. Vasari ne se lasse point de louer ses vitraux; il y admire la noblesse et la correction du dessin, la *morbidesse* des chairs, la vivacité de l'expression, la vérité de la perspective, l'éclat et l'harmonie du coloris. La république d'Arezzo fit présent à Guillaume d'une propriété territoriale, qui lui assura le moyen de vivre dans l'aisance. Captivé par un si grand bienfait, il établit sa demeure dans cette patrie adoptive. Dès son arrivée à Rome, il avait quitté l'habit de religieux; on l'appelait le prieur Guillaume. Cet artiste, trop peu connu en France, est cependant un de ceux dont la France doit le plus s'honorer. Il mourut en 1537, âgé de soixante-deux ans. De son école sont sortis plusieurs peintres sur verre, qui ont acquis après lui de la célébrité, tels que l'historien Vasari, qui a écrit sa vie; Benetto Spadari; Battista et Maso Borro, tous d'Arezzo; Michel-Agnolo Urbani, de Cortone, et Pastorino, de Sienne, qui peignit les vitraux du dôme de cette dernière ville, et qui a été regardé comme le disciple le plus habile de notre illustre Français. « Le prieur, dit Vasari, mérite des louanges infinies; » car c'est à lui que la Toscane doit » l'avantage d'avoir porté l'art de » peindre sur verre au plus haut de» gré de délicatesse et de perfection » où il semble possible d'atteindre. »

E—c D—d.

GUILLAUME (Edme), chanoine d'Auxerre, était commensal d'Amyot, son économe, et bon musicien. La musique plaisait beaucoup à ce prélat, qui s'en amusait avec ses amis et faisait même sa partie sans compromettre sa dignité. Guillaume inventa une machine propre à donner un nouveau mérite au chant grégorien: il trouva le secret de tourner un cornet en forme de serpent, vers l'an 1590. On s'en servit pour les concerts qu'on exécutait chez Amyot. Cet instrument, perfectionné depuis, est devenu commun dans toutes les églises. T—d.

GUILLAUME (Maître), fou en titre d'office, ne mériterait peut-être pas, par-là seulement, une place dans la Biographie: mais son nom, comme celui de Pasquin ou de Marforio en Italie, a servi long-temps de masque à des auteurs d'écrits satiriques; et l'on a pensé que les amateurs de ces sortes d'ouvrages, assez rares et quelquefois curieux, seraient bien aises d'en trouver ici une liste qu'on a cherché à rendre complète, sans se flatter d'y être parvenu. Me. Guillaume était né à Louviers, vers le milieu du xvie. siècle; et il exerçait l'état d'apothicaire. Son nom de famille était *Marchand*. Il paraît que c'était un de ces plaisants qui, dans les petites villes, sont en possession d'amuser le public de leurs bouffonneries. Il reçut un coup de hallebarde à la prise de Louviers par les huguenots; et cette blessure acheva de lui troubler la tête. On le donna, dit Dreux du Radier, au jeune cardinal de Bourbon, qui s'en divertissait aussi bien que les personnages qui ve-

naient chez lui. Il passa ensuite au service de Henri IV; et l'on assure que lorsqu'on faisait à ce prince des propositions peu raisonnables, il avait coutume d'en renvoyer la décision à Mᵉ. Guillaume. Il savait par cœur un livre de facéties, intitulé, *Les Evangiles des Quenoilles* (ou Quenouilles); et c'est à quoi se réduisait toute sa science. Les pages et les laquais lui livraient une guerre continuelle; mais il s'en débarrassait en les frappant d'un bâton court, qu'il appelait son *oysel*, criant toujours le premier au meurtre! et il répétait souvent que lorsque Dieu créait les anges, le diable faisait les pages. Le cardinal Duperron prenait plaisir à l'embarrasser; et il se vantait (*V.* le *Perroniana*) de l'avoir réduit une fois au silence. Quand on lui demandait, fait-on dire au même cardinal, *qui est celui-ci? qui est celui-là?* il avait des réponses admirables, et de certains mots propres qui lui étaient naturels, et à lui seulement. C'est ainsi, par exemple, qu'il disait *réformer* pour *ruiner*, par allusion aux excès des protestants pendant les troubles civils. Ce personnage mourut à Paris, vers 1605. La raison que donne Dreux du Radier pour reculer sa mort jusqu'en 1617, ne paraît pas fondée. (Voy. les *Récréations historiques*, I, 32.) On a, sous le nom de Mᵉ. Guillaume, les ouvrages suivants: I. *Catalogue ou inventaire des livres trouvés dans la bibliothèque de Mᵉ. Guillaume*, 1605, in-8°.; réimprimé à la suite des *Aventures du baron de Fæneste*. (Voy. d'Aubigné.) C'est une liste de soixante-dix écrits imaginaires, dont les titres sont autant d'épigrammes très piquantes contre les plus grands seigneurs de la cour de Henri IV. II. *Les Commandements de Mᵉ. Guillaume*, facétie satirique, réimprimée à la suite du précédent. III. *Réponse de Mᵉ. Guillaume au Soldat français*, faite en présence de Henri IV à Fontainebleau, 1605, in-8°.; et dans le second vol. des *Aventures du baron de Fæneste*. Le *Soldat français* est un ouvrage attribué à l'Hostal, dans lequel on invitait le roi à déclarer la guerre aux Espagnols (*V.* Hostal). IV. *Avis de Mᵉ. Guillaume à Sa Sainteté, sur le différend qui est entre elle et les Vénitiens*, 1607, in-12. (*Voy.* Paul V.) V. *Magistri Guillelmi ad Adr. Behotium, canonicum ecclesiæ Rothomag. cousinum suum, de suâ censurâ contrà animadversiones Dionys. Buthillerii ad regulam* de infirmis resignantibus, *admonitio macaronica*, Paris, 1614, in-8°. Denis Bouthillier, célèbre avocat au parlement de Paris, était l'aïeul de l'abbé de Rancé. VI. *Sentence arbitrale de Mᵉ. Guillaume sur les différends qui courent*, 1614, in-8°. VII. *Lettre de Mᵉ. Guillaume, envoyée de l'autre monde, aux princes retirés de la cour*, 1615, in-8°. VIII. *Pasquin*, ou *Coq-à-l'âne de Mᵉ. Guillaume*, 1616, en vers. IX. *Le retour de la paix*, ou *Dialogue sur la mort du maréchal* (d'Ancre), 1617, in-8°. Au-devant de cette pièce est une méchante planche, où Mᵉ. Guillaume est représenté coiffé d'une barette, et vêtu d'une robe qui ne descend qu'aux genoux. X. *Lettre de Mᵉ. Guillaume, envoyée aux Parisiens* (sur la mort du maréchal d'Ancre), 1617, in-8°., et réimprimée dans le *Recueil* Y. XI. *Voyage de Mᵉ. Guillaume, touchant le maréchal*, in-8°. XII. *Bigarrures de Mᵉ. Guillaume, envoyées à madame Mathurine, sur le temps qui court*, 1620, in-8°. XIII. *Le tableau des ambitieux de la cour, tracé du pinceau de la cour*, par Mᵉ. Guillaume (pièce en

vers), 1622, in-8°. XIV. *Raillerie de Mᵉ. Guillaume sur les affaires du temps*, 1623, in-8°. W—s.

GUILLAUME (Jacquette et Marie Anne), nées à Paris dans le xvii. siècle. On a réuni dans un seul article ces deux dames, tant à raison de leur parenté, que parce qu'il existe, dans leurs écrits, une conformité d'opinions vraiment remarquable. Jacquette a publié un ouvrage en prose et en vers, intitulé: *Les Dames illustres où, par bonnes et fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse en toutes sortes de genres le sexe masculin*, Paris, 1665, in-12. Il est dédié à Mademoiselle d'Alençon; mais la protection de cette princesse n'a pu le sauver de l'oubli. La plupart des dames à qui l'auteur donne le titre d'illustres, n'ont jamais été connues au-delà du cercle où elles vivaient; et quelque habitué qu'on puisse être à trouver dans les livres de ce genre des rapprochements singuliers, on ne pourra qu'être surpris d'y voir, placées sur la même ligne, la reine Christine de Suède et Mˡˡᵉ. d'Orsagnes. On attribue encore à Jacquette une nouvelle, intitulée: *La Femme généreuse*. — Marie-Anne Guillaume n'est connue que par un discours sur ce sujet: *Que le sexe féminin vaut mieux que le masculin*, Paris, 1668, in-12. W—s.

GUILLAUME (Jean-Baptiste), historien, né à Besançon en 1728, s'appliqua, dès sa jeunesse, à déchiffrer les anciens titres. Ayant obtenu l'entrée des archives de l'officialité, il se chargea d'en dresser l'inventaire, et fut récompensé de ce travail par un bénéfice. Il embrassa, bientôt après, l'état ecclésiastique, et continua de se livrer à un genre d'études qui présente peu d'agréments. Il quitta sa province vers 1760, et vint habiter Paris. Le comte de Saint-Florentin, à la recommandation de quelques personnes, le nomma son archiviste, avec un traitement honorable. Guillaume obtint aussi quelques emplois lucratifs, dont il fut privé par la révolution. Il se retira près de Dijon, et y mourut, presque inconnu, en 1796. Il était membre de l'académie de Besançon. On a de lui: I. *Histoire des sires de Salins, au comté de Bourgogne, avec des notes historiques et généalogiques sur l'ancienne noblesse de cette province*, Besançon, 1757-58, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est superficiel et inexact; mais l'auteur a réuni, à la fin de chaque volume, un grand nombre de pièces originales assez intéressantes. II. *Dissertation sur l'usage de la preuve du duel, tel qu'on l'observait anciennement en Franche-Comté*. III. *Eloge historique de Jean de Vienne, amiral de France*. IV. *Eloge de Guy Armenie., président du parlement des deux Bourgognes*. V. *Dissertation sur une statue antique, trouvée à Mandeure en* 1753. Ces quatre pièces sont conservées dans les *Mémoires* de l'académie de Besançon. Parmi les autres ouvrages que l'abbé Guillaume a laissés en manuscrit, on se contentera de citer: 1°. *Généalogie de la maison de Bauffremont*, in-fol. — 2°. *Notes sur le nobiliaire de Franche-Comté*, 4 vol. in-fol. C'est le résultat des recherches qu'il avait faites dans les archives de la province. W—s.

GUILLAUMET (Tannegui), natif de Nîmes, chirurgien de Henri IV à l'époque où ce prince n'était que roi de Navarre et depuis qu'il fut monté sur le trône, composa un grand nombre d'ouvrages sur diverses parties de son art: I. *Le questionnaire des tumeurs*, Nîmes, 1578; Lyon,

1579. II. *La doctrine des arquebusades*, 1581. III. *Des arquebusades selon la doctrine nouvelle*, 1590. IV. *Le questionnaire des principes de la chirurgie*, 1590. V. *Epitome des plaies*, 1591. VI. *Epitome des ulcères selon la doctrine ancienne*, 1591. VII. *L'ostéologie*, 1601. VIII. *Le miroir des apothicaires en forme de dialogue*, 1607. IX. *La ballade des plantes*, 1607. X. *La ballade des drogues*, 1607. Ces trois derniers ouvrages furent publiés sous le nom de *Léonard Guillaumet*, apothicaire, frère de l'auteur. XI. *Description du ventre inférieur*, 1607. XII. *Le premier livre de la crystalline selon la doctrine nouvelle*, 1611. XIII. *Le livre des ulcères, selon la doctrine nouvelle*, 1611. XIV. *Le livre hospitalier, selon la doctrine nouvelle*, 1611. XV. *Traité second de la maladie appelée crystalline*, 1614. Les deux écrits de Guillaumet, sur ce sujet, ont été cités avec éloge, par Astruc, dans son fameux ouvrage: *De morbis venereis*. Outre ces productions savantes, Guillaumet a laissé un journal, dans lequel il avait succinctement noté les principaux événements des troubles civils et religieux dont son pays natal fut le théâtre, depuis 1573 jusqu'en 1601; mais on remarque dans cette espèce de chronique, depuis 1575, de nombreuses lacunes, probablement occasionnées par l'absence presque continuelle de l'auteur, à dater du moment où il fut attaché à la cour. Il était protestant. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort; mais tout prouve qu'il parcourut une assez longue carrière: on sait qu'il vivait encore en 1622; et il était très certainement en âge de raison lorsque, quarante-neuf ans auparavant, il avait commencé d'écrire son journal. V. S. L.

GUILLAUMOT (Charles-Axel), naquit à Stockholm en 1730, de parents français; il fit ses études à Hambourg, et vint à Paris à l'âge de quinze ans, pour y étudier l'architecture. Trois années d'études sous les plus habiles maîtres de cette capitale, jointes à d'heureuses dispositions, le mirent en état de concourir pour le grand prix d'architecture; mais sa qualité d'étranger l'ayant écarté du concours, il se détermina à faire, à ses frais, le voyage d'Italie. Après avoir employé l'année 1749 à parcourir une partie de l'Allemagne, il arriva à Rome vers 1750. Cette même année, il y remporta le premier prix d'architecture, et fut couronné sous les yeux du marquis de Marigny, alors adjoint et depuis directeur-général des bâtiments du roi. Après quelque temps de séjour, le jeune Guillaumot quitta Rome, alla visiter le royaume de Naples; de là, passant en Angleterre, il se rendit en Espagne, avec l'intention de se fixer dans cette contrée. Il entra comme officier dans les gardes-walonnes, d'après le conseil de ses protecteurs, qui lui avaient indiqué cette route comme la plus favorable à son avancement; mais ses espérances ne se réalisant pas assez promptement au gré de son impatience, il se détermina à repasser en France: il arriva à Paris en 1754, bien résolu alors d'adopter cette contrée pour sa véritable patrie. Ses talents, ses qualités aimables, l'ayant fait connaître avantageusement de M. de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris, il se vit chargé, la même année, quoique très jeune encore, des projets et de la construction des casernes de Saint Denis, de Ruel et de Courbevoie, destinées au logement des Suisses de la garde du roi. Nommé, en 1761, ingénieur en chef de la géné-

ralité de Paris, à la place de Le Blanc, son beau-père, qui venait de mourir, il en exerça les fonctions l'espace de dix-huit ans. Par suite de ces mêmes fonctions, il fut chargé, en 1769, de l'établissement d'un camp de vingt-cinq mille hommes aux environs de Verberie, et fit construire sur l'Oise un pont de bateaux, qui réunissait le double avantage d'offrir un passage continuel et de ne point interrompre la navigation. Les moyens qu'il employa, quoique simples, étaient solides, et lui méritèrent les suffrages des connaisseurs. L'année suivante, il fut chargé de la construction des casernes de Joigni. En 1773, l'académie royale d'architecture lui ouvrit ses portes. Différents accidents, occasionnés par l'éboulement des carrières de Paris, en 1774, ayant répandu l'alarme dans cette capitale, le gouvernement résolut de s'occuper des moyens propres à les prévenir. Soufflot, Brébion et Guillaumot furent chargés de visiter ces excavations. On reconnut qu'en effet une grande partie des édifices de la rive gauche de la Seine étaient portés sur le vide, lequel, dans certains endroits, avait jusqu'à cinq à six mètres de hauteur. Ce danger, suite de la négligence des administrations précédentes, qui avaient abandonné ce service à la routine ou à la cupidité, sans le surveiller, demandait de prompts secours. En conséquence, le conseil d'état créa, le 4 avril 1777, une commission de surveillance des carrières, et en nomma Guillaumot directeur et inspecteur-général. Dans la même année, il fut pourvu par le roi de la place de contrôleur de ses bâtiments. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, cet artiste infatigable a déployé, dans cette branche du service public, un talent et une activité dignes des plus grands éloges. Son premier soin fut de vérifier dans le plus grand détail, et avec la plus scrupuleuse exactitude, les excavations connues. Il fit même percer des galeries de reconnaissance, tant sous la voie publique que sous les monuments, afin de découvrir s'il n'existait pas de carrières ignorées, qui pussent compromettre la sûreté générale. Il obtint, en 1789, la direction de la manufacture des Gobelins. A la mort de Soufflot, il avait été nommé intendant-général des bâtiments, jardins, arts et manufactures royales. Enfin, l'année suivante, il y réunit la survivance de celle de premier architecte du roi, dont Mique était titulaire. A l'époque de la révolution, il ne resta plus à Guillaumot que ses places d'inspecteur des carrières et de directeur de la manufacture des Gobelins, qu'il conserva jusqu'à la mort, après cependant plusieurs destitutions de l'une et de l'autre, aux époques des persécutions qu'il éprouva, et à celle de sa longue et périlleuse incarcération. Le chagrin que lui causa la mort d'un gendre chéri (*V.* Renard), joint à une maladie longue et douloureuse, enleva cet artiste à sa famille et à ses amis, le 7 octobre 1807. Il avait été décoré de la croix de la Légion-d'honneur. Occupé toute sa vie des travaux publics, il lui restait peu de temps pour des travaux particuliers : cependant il a quelquefois fait, sous ce rapport, des sacrifices à l'amitié; nous mettrons de ce nombre la construction du château de Sauvigny, de celui de la Brosse, près Montereau, ainsi que du palais abbatial de Vezelai en Bourgogne. Les ouvrages de Guillaumot, en général, sont d'un caractère sage, et les intérieurs et les décorations bien adaptés à leur objet. Il n'est pas mort riche; car, indépendamment du tort que lui a fait éprouver la révolution, sa délicatesse et sa rare pro-

bité avaient toujours réduit le produit de ses talents à ses seuls honoraires. D'une société agréable, d'un caractère doux et d'un esprit éclairé, Guillaumot était très bon musicien ; et il a prouvé par ses écrits qu'il n'était point étranger à la littérature. On a de lui : I. *Remarques critiques sur les Observations de M. l'abbé Laugier sur l'architecture*, 1768, in-8°. II. *Mémoire sur les travaux ordonnés dans les carrières sous Paris et plaines adjacentes, et Exposé des opérations faites pour leur réparation*, 1797, in-8°. III. *Mémoire sur la manière d'éclairer la galerie du Louvre*, 1797, in 8°. IV. *Considérations sur l'état des beaux arts à Paris, particulièrement sur l'architecture, et sur la nécessité d'y élever plusieurs monuments importants*, 1802, in-8°. V. *Essai sur les moyens qui constituent la beauté essentielle en architecture*, 1802, in-8°. VI. *Mémoire sur les travaux de l'inspection des carrières*, 1805, in-8°. VII. *Réponse aux questions sur les travaux qui s'exécutent dans les carrières*, in-8°. VIII. *Mémoire aux administrateurs du département de la Seine*, in-8°. IX. *Observations sur le tort que font à l'architecture les déclamations hasardées et exagérées contre la dépense qu'occasionne la construction des monuments publics*, in-8°. X. *Considérations sur les connaissances et les qualités nécessaires à un architecte, pour exercer son art avec distinction*, in-8°. XI. *Lettre à M. Grosley sur l'administration des corvées*, 1773, in-8°. XII. *Notice sur la manufacture nationale des Gobelins*, 1799, in-12. XIII. Plusieurs *Mémoires* et *Rapports* sur le même sujet. P—E.

GUILLEBAUD (Pierre), religieux feuillant, connu aussi sous le nom de *Pierre de St Romuald*, qu'il prit en renonçant au monde, était né à Angoulême en 1585. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat dans sa patrie; mais il le résigna quelques années après, vint à Paris, et y entra, en 1615, dans la congrégation des feuillants. Il partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et l'étude, et mourut à Paris le 29 mars 1667, à l'âge de quatre-vingt et un ans. Il avait une lecture immense, mais il manquait de goût et de critique; et l'on ne consulte encore ses ouvrages que parce qu'on y trouve des dates et des particularités qu'on chercherait vainement ailleurs. On a de lui : I. *Hortus epitaphiorum selectorum*, ou *Jardin d'épitaphes choisies*, Paris, 1648; ibid., 1666, in-12. Ce recueil est divisé en deux parties; la première contient les épitaphes latines, et la seconde les françaises. Il aurait été facile d'en faire un meilleur choix. II. *Trésor chronologique et historique, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable et de plus curieux dans l'Etat, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an* 1647, ibid., 1642-47, 3 vol. in-fol. Ce sont des annales qu'on ne lit plus ; il en a donné lui-même un *Abrégé*, ibid., 1660, 3 vol. in-12. III. *Ephémérides*, ou *Journal chronologique et historique pour tous les jours de l'année, depuis le commencement des siècles*, ibid., 1684, 2 vol. in-12. C'est encore un extrait de son prétendu *Trésor*. IV. *Historiæ Francorum, seu Chronici Ademari Epitome à Faramundo usque ad annum* 1029, *cum continuatione usque ad annum* 1652, ibid., 1652, 2 vol. in-12; traduit en français par l'auteur, ibid., même année et même format. (*Voy.* Adémar.) L'ouvrage fut condamné par l'archevêque de Pa-

ris, Jean-François de Gondi, comme renfermant plusieurs erreurs, et des assertions injurieuses aux papes, aux conciles et à tous les souverains. Guilebaud appela de cette censure au parlement, et eut la satisfaction de la voir annulée par un arrêt. On trouvera une notice sur cet écrivain, dans les *Mémoires* de Niceron, tome XIX.

W—s.

GUILLEMAIN (Charles-Jacob), né à Paris le 23 août 1750, mort dans cette ville le 25 décembre 1799, a composé, pour les théâtres de la foire et des boulevards, beaucoup de pièces, dont on porte le nombre à 368. Quoiqu'elles aient eu presque toutes du succès, il serait impossible d'en donner la liste: on la chercherait vainement dans les dictionnaires, almanachs ou bibliographies dramatiques. Voici le titre des productions de Guillemain qui sont à notre connaissance: *A bon vin point d'enseigne*, 1781, in-8°. — *L'Amant de retour*, 1780, in-8°. — *Amour et Bacchus au village*. — *Annette et Basile*, 1785, in-8°., représentée alors sur le théâtre des Beaujolais, où elle eut plus de cent représentations, et reproduite en 1793 sous le titre de, *Le Nid d'oiseau*, ou *Colin et Colette*. — *Boniface Pointu et sa famille*, 1782, in-8°. — *Les bonnes gens*, 1783, in-8°. — *Le bouquet de famille*. — *Le caffé des Halles*. — *Le Capitaine soldat*. — *Les Cent écus*, 1784, in-8°. — *Churchill amoureux*, ou *la jeunesse de Marlborough*, 1785, in-8°. — *Le Directeur forain*. — *L'Enrôlement supposé*, 1781, in-8°. (mis en vaudeville par Mignan, 1799, in-8°.) — *Le Faux talisman*, 1782, in 8°. — *Gracieuse et Percinet*, en 3 actes. — *Le Mariage de Janot*, en trois actes, 1783, in-8°. — *Le Mensonge excusable*. — *Le Nouveau parvenu*, 1782, in-8°. — *La petite goutte des halles*, 1793. — *Les sans-culottides, ou les vertus, le génie, le travail, l'opinion et les récompenses*, an II. — *Encore Esope*, an III. — *Le Porteur d'eau*. — *La Rose et l'épine*, 1785, in-8°. — *Le Vanier et son seigneur*, 1785, in-8°. — *Alexis et Rosette*, 1786, in-8°. Les quatre pièces qui suivent, ont été représentées sur le théâtre du Vaudeville: *L'Auberge isolée*. — *Encore des bonnes gens*. — *Les Emigrés à Spa*. — *Le Nègre aubergiste*. Guillemain, que l'on compte à peine aujourd'hui parmi les auteurs du troisième ordre, avait beaucoup d'instruction: il savait, dit-on, onze langues, et était versé dans l'histoire, la géographie et l'astronomie. Il aimait beaucoup les enfants; et, le jour même de sa mort, le théâtre des Jeunes-Élèves (établi rue de Thionville) donnait une représentation à son bénéfice. Cet auteur, né sans fortune, vécut dans la médiocrité, et mourut dans l'indigence. Par son travail assidu, il soutenait trois sœurs, auxquelles il laissa, pour tout héritage, sept ou huit pièces de théâtre manuscrites. A. B—T.

GUILLEMARDET (Ferdinand-Pierre-Marie-Dorothée), médecin à Autun à l'époque de la révolution, en adopta et en suivit les principes dans toutes leurs conséquences. Il fut d'abord membre de l'administration du département de Saone-et-Loire: nommé député à la Convention, il se rangea parmi les factieux connus sous la dénomination de *Montagnards*, et vota la mort du roi. C'est la seule chose, dans sa conduite révolutionnaire, jusqu'au 2 thermidor, qui mérite d'être remarquée. Après la chute de Robespierre, il changea de système; il prit parti parmi ceux qu'on

appelait *Thermidoriens*, et poursuivit les terroristes. Il fut envoyé dans le département de Seine-et-Marne, pour les *comprimer*, suivant l'expression de ce temps, et eut encore la même mission dans ceux de l'Yonne et de la Nièvre. D'après les instructions de M. Fouché, qui, avant le 9 thermidor, avait rempli une mission plus que sévère dans ce pays, l'exaltation y avait été portée au dernier degré : à Nevers, tous les misérables qui composaient le comité révolutionnaire, avaient échangé leurs noms de baptême contre des noms grecs ou romains, et s'étaient montrés les persécuteurs les plus déhontés de leurs concitoyens. Guillemardet les fit assembler, sous prétexte de leur demander des renseignements sur la situation du pays, et commença par les interroger sur leurs noms et leurs prénoms. Je me nomme Brutus, dit l'un; moi, Caton, répondit l'autre; je m'appelle Scævola, s'écria un troisième, etc., etc. « Gendarmes, dit Guillemardet (en se tournant vers la force armée dont il s'était fait suivre), en vertu de la loi du......., arrêtez tous ces étrangers-là. » Et ils furent effectivement arrêtés. Après la session conventionnelle, Guillemardet embrassa le parti du directoire, et passa dans le conseil des anciens, où il attaqua violemment les membres du nouveau tiers, particulièrement les généraux Pichegru et Willot, lorsqu'ils furent nommés inspecteurs de la salle du conseil des cinq-cents. Après la catastrophe du 18 fructidor, à laquelle il avait contribué de tous ses moyens, Guillemardet, étant sorti du conseil où il siégeait, fut, en récompense des services qu'il avait rendus au directoire, nommé, en 1798, ambassadeur en Espagne. Buonaparte, devenu premier consul, sentit que l'homme ne pouvait convenir à la place, et rappela l'ambassadeur, qui s'y comportait en effet d'une manière fort ridicule. Lors de l'établissement des préfectures, il obtint celle de la Charente-Inférieure, qu'il occupa jusqu'au mois de juillet 1806, époque à laquelle il fut transféré à celle du département de l'Allier. Ce fut là qu'une passion assez honteuse décida de son sort : il se battit grossièrement, et devint un objet de scandale pour les habitants de son département. Par suite de cette aventure, il devint fou, et mourut en cet état, à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. B—u.

GUILLEMEAU (JACQUES), célèbre chirurgien, naquit à Orléans en 1550, et mourut à Paris le 13 mars 1613. C'est par erreur que M. Portal, dans son *Histoire de l'anatomie*, fait mourir Guillemeau en 1609 : ce chirurgien a vu le commencement du règne de Louis XIII; et, en 1612, il lui dédia et lui présenta le recueil de ses œuvres. Guillemeau réunissait des avantages qui devaient lui donner une grande supériorité sur les chirurgiens de son temps : son esprit, naturellement pénétrant, était très cultivé; il avait fait d'excellentes études classiques, et joignait à la connaissance des belles-lettres celle des langues anciennes, ce qui lui rendit bientôt familiers les ouvrages d'Hippocrate, de Celse, de Galien et des autres grands médecins de l'antiquité. Elève de Riolan, de Courtin et d'Ambroise Paré, il suivit la pratique de ce dernier, et l'accompagna aux armées. Par ordre de Henri III, il s'attacha au service du comte de Mansfeld, et suivit, pendant quatre années, l'armée espagnole en Flandre. De retour à Paris, en 1581, Guillemeau pratiqua la chirurgie, à l'Hôtel-Dieu, avec une haute distinction ; il ne tarda point à obtenir une

grande vogue dans le public. Le roi Charles IX l'avait nommé son chirurgien ordinaire, et il remplit successivement le même emploi auprès de Henri III et de Henri IV. Guillemeau était habile dans toutes les branches de l'art qu'il exerçait: ses talents, comme accoucheur, le rendirent célèbre en son temps; et celui de ses nombreux ouvrages où il traite des accouchements, est encore consulté de nos jours, par les hommes les plus instruits. Il avait débuté dans la carrière littéraire par une traduction latine des œuvres de son maître Ambroise Paré, in-fol., Paris, 1582. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité des maladies de l'œil*, Paris, 1585, in-8°.; Lyon, 1610, in-12 : il a été traduit en flamand et en allemand. II. *Tables anatomiques, avec les pourtraitures*, in-fol., Paris, 1571-1586, etc. III. *La chirurgie française, recueillie des anciens médecins et chirurgiens, avec plusieurs figures des instruments nécessaires pour l'opération de la main*, Paris, 1595, in-8°. IV. *L'heureux accouchement des femmes*, Paris, 1609, in-8°., fig.; ib. 1621, in-8°., augmenté du *Traité de l'impuissance*, de Ch. Guillemeau, son fils. Ces quatre ouvrages, ainsi que toutes les autres productions de l'auteur, ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de chirurgie*, in-fol., Paris, 1598-1612; Rouen, 1649. Germain Courtin, éditeur de ce recueil, y a joint son propre livre *de la Génération*. F—R.

GUILLEMEAU (CHARLES), fils du précédent, naquit à Paris en 1588, et mourut dans la même ville le 21 novembre 1656. Il exerça d'abord la chirurgie, et obtint le titre de premier chirurgien du roi. S'étant ensuite fait recevoir docteur en médecine, il abandonna sa première profession, et tint un rang distingué dans la faculté, quoiqu'il fût plutôt homme de cour et de plaisir que savant médecin. Il fut disgracié par le cardinal Mazarin, pour son attachement au parti de Marie de Médicis. La faculté de médecine le choisit, en 1634, pour occuper la charge de doyen. En cette qualité, il eut à soutenir, devant le parlement, les prérogatives de sa compagnie, contre les médecins de Montpellier, qui refusaient de reconnaître la prééminence de la faculté de Paris. Dans le cours de ce procès, auquel le docteur Courtaud, de Montpellier, avait donné lieu, Guillemeau se signala par des écrits d'une fort bonne latinité, mais tous composés dans un ton de satire, alors à la mode, et dont Riolan et Gui-Patin avaient donné le scandaleux exemple. Guillemeau sortit victorieux de cette lutte; elle avait duré dix ans, et fut terminée par un arrêt du parlement de Paris, condamnant les médecins de Montpellier. Voici le titre des ouvrages polémiques de Guillemeau : I. *Cani injurio, sive* CURTO *furtis, hoc est, responsio pro se ipso ad alteram apologiam impudentissimi et importunissimi* CURTI, *Monspel. canis cellarii, hoc est, Joh.* COURTAUD, *medici Monspeliensis*, Paris, 1654, in-4°. II. *Defensio altera adversùs impias, impuras et impudentes, tùm in se, tùm in principem medicinæ scholam Parisiensem, anonymi copreæ (nominatim Joh. Courtaud, med. Monspel.) calumnias ac contumelias*, Paris, 1655, in-4°. III. *Margarita scilicet è sterquilinio et cloacâ Leonis.... Cotytii baptæ, spurcidici, barbari solœcistæ, imò holobarbari, holosolœci, verberonis* CURTI (*sive ejusdem J.* CURTAUD, *med. Monspel.*) *heroardi, verissimi aniatri, indignissimi, quot fuerunt, archiatri, ut vulgò loquuntur, hepatis puru-*

lentia. Ad solidos, lividos, indoctos, absurdos ejus amatores, admiratores, buccinatores, et infamis operæ diribitores, Paris, 1655, in-4°. Les seuls titres de ces écrits trop célèbres suffisent pour donner une idée de leur virulence vraiment licencieuse. On regrette que Guillemeau ait ainsi prostitué son beau talent, qu'il pouvait employer utilement pour les progrès de l'art de guérir. Ses premiers ouvrages, relatifs à la chirurgie, annonçaient d'heureuses dispositions. Ce sont : 1°. *Histoire des muscles du corps humain*, etc., imprimée dans le recueil de son père. — 2°. *Ostomyologie*, ou *Discours des os et des muscles*, Paris, 1615, in-8°. — 3°. *Aphorismes de chirurgie*, Paris, 1622, in-12. F—R.

GUILLEMIN (Bernard), en latin *Guglielminus*, religieux Somasque, né à Russey, village de Franche-Comté, au commencement du XVIIIe. siècle, montra, dès son enfance, d'heureuses dispositions pour l'étude. Son père, ayant éprouvé un revers de fortune, prit le parti de l'envoyer à Rome auprès d'un de ses oncles, qui lui fit faire ses cours de philosophie et de théologie, et l'engagea à embrasser la vie monastique. Guillemin suivit ce conseil, et fut admis dans la congrégation des écoles pies, où il ne tarda pas à fixer l'attention de ses supérieurs par la vivacité de son esprit et par sa facilité à s'exprimer d'une manière élégante sur toutes sortes de sujets. Sa réputation franchit bientôt l'enceinte de son couvent; et les différentes sociétés littéraires de Rome s'empressèrent de l'accueillir. Il fut honoré des bontés du pape Benoît XIV, qui le nomma membre de l'académie instituée pour travailler à l'histoire ecclésiastique : il fut également honoré de la confiance de Clément XIII, qui le choisit pour son grand pénitencier. Le P. Guillemin mourut à Rome en 1775, dans un âge avancé. On a de lui : *Sermonum libri tres*, Rome, 1742, in-4°. C'est un recueil d'Épîtres dans le genre de celles d'Horace, son auteur favori, et qu'il imite souvent d'une manière heureuse. Cette édition, sortie des presses de Palearini, est très bien exécutee; et une note du P. Laire, inscrite à la tête de l'exemplaire de la bibliothèque publique de Besançon, annonce qu'elle n'a été tirée qu'à 250 : ainsi elle ne peut être que très rare. Le même bibliographe ajoute que le P. Guillemin a laissé plusieurs autres ouvrages taut imprimés que manuscrits. W—s.

GUILLEMINE, ou *Guillemette*, hérésiarque et fausse thaumaturge du treizième siècle, n'est pas moins fameuse par la singularité de sa doctrine, la vanité de ses prétentions, l'illusion de ses impostures, que par l'honneur dont elle a joui même après sa mort jusque parmi les orthodoxes, et enfin par l'intérêt que des écrivains de notre temps ont mis à venger ses mœurs diffamées. Venue de la Bohème à Milan avec un langage d'inspirée et tout l'extérieur de la plus austère pénitence, elle s'y donna pour fille de la reine de Bohème, Constance, prétendant qu'elle avait été conçue miraculeusement comme Jésus-Christ; que l'archange Raphaël l'avait annoncée à sa mère, neuf mois avant sa naissance, le jour de la Pentecôte, et qu'elle était le St.-Esprit incarné que Dieu le père avait envoyé, à son tour, sur la terre, pour consommer la rédemption du genre humain en sauvant les mauvais chrétiens, les Sarrasins et les Juifs. Ce fut surtout parmi les femmes et les jeunes gens, qu'elle fit des prosélytes; et avant de les admettre dans l'espèce de temple

caverneux où elle avait établi son culte, elle les soumettait à des épreuves. Les femmes n'étaient point dispensées du signe d'initiation qu'elle avait prescrit. C'était une tonsure cléricale; mais il leur était enjoint par elle comme par la prudence de la tenir cachée sous la tresse de leur chevelure, hors du lieu des assemblées. Il fallait surtout que les maris ne pussent pas l'apercevoir. On ne se réunissait que de grand matin, avant le lever du soleil; et la salle, d'ailleurs fort ténébreuse, n'était éclairée que par une faible lumière. Guillemine commençait ses exercices par l'exposition de sa doctrine. Cet enseignement se terminait toujours par une pathétique exhortation. Ensuite la prêtresse revêtait les ornements sacerdotaux, puis récitait quelques prières analogues à ses dogmes devant un autel; enfin elle y disait la messe. Les assistants ne doutaient point qu'elle n'eût, comme les prêtres, le droit de consacrer le pain et le vin. Quand la messe était dite, un boisseau tombait sur la lumière; il était libre alors aux hommes et aux femmes de se livrer aux penchants du cœur ou de la nature. La séance étant finie de cette manière, chacun allait vaquer à ses affaires domestiques. Guillemine avait pour adjoint un prêtre nommé André Saramita; mais il n'eut guère qu'un ministère obscur et subalterne, tant qu'elle vécut. Les exercices de la secte furent toujours présidés par elle. Il y avait déjà cinq ans qu'elle les continuait sans être inquiétée, et en augmentant chaque jour le nombre de ses prosélytes, quand elle mourut. Moréri dit que ce fut en 1280, quoique la chronique de Bossi eût placé sa mort en 1300. Saramita devint alors bien plus important dans la secte; mais la première dignité demeura réservée à une religieuse de cet ordre des Frères-Humiliés que Saint Charles supprima au XVIe. siècle. Elle se nommait Mainfrède Pirovana. Guillemine l'avait désignée, en mourant, comme devant être ici-bas son vicaire, ou plutôt celui du St.-Esprit. Les adeptes croyaient qu'elle n'était morte que pour un instant, qu'elle ressusciterait bientôt et monterait au ciel en leur présence, comme Jésus Christ y était monté à la vue de ses disciples. Dans la persuasion que son tombeau serait honoré comme celui du Sauveur, ils croyaient encore que la vicaire Pirovana y dirait solennellement la messe, qu'elle serait même appelée à la célébrer sur l'autel de la métropole de Milan, et enfin à Rome, où elle devait prendre la thiare et siéger sur la chaire de St.-Pierre; qu'alors elle chasserait les cardinaux et leur substituerait quatre docteurs de la secte, qui deviendraient quatre nouveaux évangélistes. Plusieurs circonstances venaient accréditer ces rêveries. Le corps de Guillemine, qui avait été porté avec la plus profonde vénération dans une église de la ville, passait pour y opérer des miracles; et les offrandes y abondaient. Les religieux du second Clairvaux que St. Bernard avait fondé près de Milan, sous le nom de *Chiara-Valle*, voulurent avoir chez eux le corps de cette thaumaturge. Ils l'obtinrent facilement, à raison du crédit dont ils jouissaient; et la translation s'en fit avec une très grande solennité. Ils instituèrent même, dans l'église de leur couvent, une fête pour honorer la gloire céleste de Guillemine; et tout le peuple de Milan y courut avec un pieux enthousiasme. Des cierges offerts par la dévotion brûlaient perpétuellement sur le tombeau de cette visionnaire. Déjà six ans s'étaient écoulés depuis sa mort; et la secte continuait de prospérer sous la di-

rection de Saramita et de la religieuse Pirovana, lorsqu'un marchand de Milan, nommé Coppa, inquiet et curieux de connaître ce que sa femme allait faire de si grand matin dans leurs assemblées secrètes, l'y suivit à son insu, et s'y introduisit furtivement. Ayant vu les actions lubriques auxquelles on s'y abandonnait après que le boisseau avait couvert la lumière, il en informa plusieurs des maris dont les femmes imitaient la sienne; et tous ensemble provoquèrent contre leurs moitiés la vengeance de l'autorité civile. Ces femmes furent saisies, emprisonnées et condamnées à divers châtiments. On arrêta aussi le prêtre Saramita et la religieuse Pirovana; et on les livra à l'inquisition de Milan, qui commença leur procès. Le prêtre et la religieuse furent condamnés au supplice du feu pour leurs hérésies; et l'inquisition ordonna de plus que les ossements de Guillemine seraient enlevés aux Bernardins et brûlés dans le même bûcher. Les cendres de ces trois imposteurs furent jetées au vent; la maison des assemblées de la secte fut rasée; et, pour en purifier la place, on y établit un petit ermitage, dont les traces se voyaient encore dans un couvent de carmes, fondé ensuite et détruit récemment. Ce que nous avons raconté de Guillemine, de ses substituts et de sa secte, est consigné dans les vieux historiens milanais, voisins des temps où elle vécut, tels que Bossi, Calchi, Corio; et l'aventure de Coppa est racontée d'une manière très piquante par le chanoine Charles Torré, dans son *Ritratto di Milano*, qu'il écrivit vers 1670. Mais Puricelli, autre chanoine de Milan, essaya presque aussitôt de disculper Guillemine sur le fait des mœurs. Les philosophes de notre âge se sont plus particulièrement attachés à remplir cette tâche, pour faire exécrer davantage l'inquisition religieuse qui condamnait au feu des personnes dignes au contraire, suivant eux, de la pitié qu'on accorde aux fous. Dans ces dernières années, l'institut national de Bonaparte, en Italie, écouta avec un grand intérêt la dissertation de l'un de ses membres qui, seulement pour l'honneur des religieux de Chiara-Valle, voulait démontrer, par le silence des procès-verbaux de l'inquisition sur les impudicités des assemblées de la secte de Guillemine, que l'imputation qui lui en avait été faite n'était que pure calomnie. On ne se permit point de faire observer que ce silence ne prouvait rien, parce que les tribunaux de cette espèce n'étendaient pas leur compétence d'examen et de juridiction au-delà des opinions contraires à la foi catholique. G—N.

GUILLERAGUES (Le comte DE LAVERGNE DE), premier président de la cour des aides de Bordeaux, était né en cette ville dans le XVIIe. siècle. Le prince de Conti, l'ayant entendu parler dans une occasion d'éclat, fut si charmé de son esprit, qu'il desira l'attacher à sa personne. Pourvu ensuite de la charge de secrétaire de la chambre et du cabinet du roi, Guilleragues fut nommé, en 1679, pour remplacer Nointel à l'ambassade de Constantinople. Il sut gagner l'affection du grand-vezyr, et obtint pour lui et pour ses successeurs plusieurs marques de distinction. Il mourut d'apoplexie à Constantinople, le 5 mars 1684, peu de temps après avoir reçu dans une audience publique, à Adrianople, les honneurs du sopha, dont la prétention avait excité de vives discussions et motivé le départ de Nointel. La conduite courageuse de Guilleragues donna une si haute idée de la puissance et de la dignité du

roi, que le grand-seigneur voulut avoir son portrait (1). Personne, dit-on, à la cour, n'eut plus de politesse, n'entendit mieux la fine raillerie, et ne parla plus agréablement. Boileau lui a adressé sa cinquième Epître, qui roule *sur la nécessité de se connaître soi-même;* et les deux premiers vers renferment un éloge complet de ses qualités sociales :

Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire,
Guilleragues qui sais et parler et te taire.

Guilleragues faisait partie du cercle peu nombreux que Boileau et Racine consultaient sur leurs ouvrages avant de les livrer au public. Il fut chargé quelque temps de la direction de la *Gazette de Paris;* et le style, dit Bayle, en était devenu fort beau et fort coulant. On a de lui : I. *Ambassade du comte de Guilleragues et de M. Girardin auprès du grand-seigneur*, Paris, 1687, in-12. II. *Relation de l'audience donnée sur le sopha par le grand vizir à M. le comte de Guilleragues, le 28 octobre* 1684. Elle a été insérée dans le recueil intitulé : *Curiosités historiques*, etc., Amsterdam (Paris), 1759, 2 vol. in-12. On lui attribue encore la traduction des *Lettres d'une religieuse portugaise au comte de Chamilly;* mais M. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) ne décide pas si elle est en effet de Guilleragues, ou de Subligny. C'est Guilleragues qui a dit ce mot si connu, « que Pelisson abuse de la permission que les hommes ont d'être laids. » (*Voy.* Pélisson.) W—s.

GUILLERI (Les), fameux voleurs de grands chemins, qui vivaient sous le règne de Henri IV, étaient trois frères, issus d'une noble maison de Bretagne : ils avaient suivi le parti de la Ligue sous le duc de Mercœur, et s'étaient fait remarquer par plusieurs actions d'éclat. La guerre civile terminée, le cadet des Guilleri se fit voleur de grand chemin. Ayant ramassé quelques hommes aussi déterminés que lui, il pilla les châteaux et les maisons de campagne en Poitou, en Saintonge et en Guienne, et arrêta les voyageurs et les marchands. Ses frères, instruits de ses succès, vinrent le joindre. La terreur que cette troupe de voleurs répandit, était si grande, que de trente lieues, on n'osait approcher de leur retraite, située au fond d'une forêt, sur les confins du Poitou et de la Bretagne. Ils y avaient bâti une forteresse, défendue par plusieurs pièces de campagne. Les Guilleri avaient pris pour devise : *Paix aux gentilshommes; la mort aux prevôts et archers; et la bourse aux marchands.* Ils étaient parvenus à rassembler 400 hommes sous leurs ordres. Six années s'étaient déjà écoulées, depuis que ces brigands exploitaient les grands chemins. Henri IV, informé de leurs crimes, donna ordre à Parabère, gouverneur de Niort, de les exterminer. Celui-ci assembla (septembre 1608) 18 prévôts; et, suivi de 4500 bourgeois et paysans, soutenus par quatre pièces de campagne, il assiégea la retraite des frères Guilleri. Le cadet, qui commandait la troupe, voulut se faire jour avec quatre-vingts des siens; mais il fut pris et remis entre les mains du prévôt de Saintes, qui le fit rompre vif. Ses frères et ses compagnons furent exécutés dans différentes provinces. Il existe un volume in-8°., qui a paru en 1608, et qui a pour titre : *Prise et lamentation du capitaine Guilleri.* St. P—r.

GUILLET de St.-George (George), littérateur français, né

(1) Voyez l'*Histoire de la Diplomatie française*, par M. de Flassan, t. iv, p. 40 et 91.

à Thiers, en Auvergne, vers 1625, fut le premier historiographe de l'académie de peinture, qui le reçut en 1682. Il mourut à Paris le 16 avril 1705. On a de lui : I. *Les arts de l'homme d'épée*, ou *le Dictionnaire du gentilhomme*, *qui traite de l'art de monter à cheval, de l'art militaire et de la navigation*, Paris, 1670, 3 vol. in-12, fig. Ce sont trois dictionnaires séparés. II. *Histoire de Castruccio Castracani*, traduite de Machiavel, ibid., 1671, 1 vol. in 12. III. *Athènes ancienne et nouvelle, et l'état présent de l'empire des Turcs, contenant la vie du sultan Mahomet IV*, ibid., 2ᵉ. édit., 1675, 1 vol. in-12, fig.; 3ᵉ. édit., 1676. Guillet publia ce livre sous le nom de son frère La Guilletière. Il suppose que ce dernier, après avoir passé quatre ans en esclavage à Tunis, où il avait été vendu par les Turcs, qui l'avaient fait prisonnier en Hongrie, s'embarqua pour Gènes; qu'il forma, dans cette ville, le projet d'aller visiter la Turquie, et qu'après avoir terminé ses voyages, il lui en envoya la relation à Paris. Guillet mit d'abord au jour cette première partie, qui fut fort bien accueillie du public; on trouva, dit Bayle, le livre très beau et très savant. Il eut trois éditions en dix-huit mois. Spon ayant dans son Voyage attaqué Guillet sur divers points, celui-ci répondit par le livre suivant : *Lettres écrites sur une dissertation d'un voyage de Grèce, publiée par M. Spon, médecin antiquaire, avec des remarques sur les médailles*, etc., Paris, 1679, 1 vol. in-12. Il répète ce qu'il a déjà dit sur l'origine de l'ouvrage qu'il avait publié, cite en sa faveur les témoignages des PP. Simon et Barnabé, missionnaires capucins qui avaient résidé à Athènes, et élève plusieurs erreurs échappées à Spon. Il cherche à le tourner en ridicule, et fait, en général, preuve de beaucoup d'esprit. Spon répliqua. (*V.* SPON.) Guillet aurait probablement donné une réplique, et il aurait montré que Spon le reprenait quelquefois à tort : heureusement, Charpentier, qui avait aidé Guillet dans la composition de son *Athenes*, remplit entre les deux antagonistes le rôle de médiateur, et épargna par-là une terrible semonce à Spon. M. de Châteaubriand pense que « Guillet n'a publié » qu'un roman. Spon, dans sa *Réponse à la Critique de M Guillet*, » prouva que Guillet ou La Guilletière n'avait jamais mis le pied à » Athènes, qu'il avait composé sa rapsodie sur des Mémoires demandés à » nos missionnaires, et produisit une » liste de questions envoyées par » Guillet à un capucin de Patras; enfin il donna un catalogue de cent » douze erreurs plus ou moins grossières échappées à l'auteur d'*Athènes*. » .....Mais son ouvrage, à l'époque » où il le publia, ne manquait pas d'un » certain mérite. Guillet fit usage des » renseignements qu'il obtint des PP. » Simon et Barnabé, et il cite un monument (la Lanterne de Diogène) » qui n'existait déjà plus du temps de » Spon. » D'après ce témoignage précieux, le livre de Guillet n'est pas tout-à-fait à dédaigner pour la connaissance des antiquités de l'Attique. En le lisant avec attention, on reconnaît les passages que l'imagination de Guillet a inventés. On lit avec plaisir, au commencement du livre III, la description d'une école grecque, où la méthode d'enseignement mise en pratique, ressemble beaucoup à celle que l'on appelle aujourd'hui méthode de Lancastre. IV. *Lacédémone ancienne et nouvelle, où l'on voit les mœurs et les coutumes des Grecs modernes*,

des Mahométans et des Juifs du pays, Paris, 1676, 2 vol. in-12. On y voit aussi la *Relation d'un voyage de Napoli de Malvoisie*. Cet ouvrage, que Bayle appelle très curieux, ne vaut pas le précédent : on y trouve beaucoup plus d'aventures romanesques. M. de Châteaubriand dit « qu'il est rempli de bévues énormes » sur les localités de Sparte : l'auteur » veut absolument que Misitra soit » Lacédémone ; et c'est lui qui a généralement accrédité cette erreur. » Ce livre a eu aussi sa part des reproches de Spon. On reconnaît d'ailleurs, en lisant Guillet, qu'il a beaucoup profité des ouvrages de Meursius sur la Grèce. V. *Histoire des grands-visirs Mahomet Coprogli, pacha, et de son fils*, etc., Paris, 1676, in-12. VI. *Vie de Mahomet II*, ibid., 1681, in-12.
E—s.

GUILLEVILLE (Guillaume de), poète français, né à Paris, vers 1295, prit l'habit de St-Bernard dans l'abbaye royale de Chaalis, près de Senlis, en devint prieur, et y mourut vers 1360. On a de lui : *Le romant des trois pelerinaiges* : le premier est de l'*homme durant qu'est en vie* ; le second de l'*ame séparée du corps* ; et le troisième, de *N. S. Jésus-Christ.* Il avoue, dans le prologue, que c'est la lecture du roman de *la Rose*, qui lui a suggéré l'idée de son ouvrage. L'auteur suppose qu'ayant vu en songe la représentation de la Jérusalem céleste, il a conçu un vif desir de contempler en réalité une ville si remplie de merveilles. Tandis qu'il pense aux moyens de se procurer l'habillement convenable à un pélerin, une dame d'une rare beauté, et qui a nom *Grâce de Dieu*, se présente à lui, l'introduit dans sa maison, lui donne les instructions nécessaires pour son voyage, et lui remet une écharpe et un bourdon, à quoi elle veut joindre une armure complète ; mais il préfère la fronde de David et les cinq pierres mystérieuses qui servirent à ce prince dans son combat contre Goliath. Il rencontre dans le chemin une foule d'obstacles ; mais il les surmonte avec l'aide de la belle dame qui l'accompagne sans être aperçue, et en récitant des prières latines dont sa protectrice lui a donné un recueil. Il arrive enfin dans un monastère, où il trouve de nouveaux sujets de peine, au lieu de la paix qu'il y cherchait. Accablé de coups par *Envie* et *Trahison*, il est recueilli par la dame *Miséricorde*, et conduit dans une infirmerie où il est pansé de ses blessures : la mort l'y attendait ; elle le frappe de sa faulx, et le coup est si violent, qu'il en est réveillé. Ainsi finit le premier pélerinage. Le second est une suite du premier. L'auteur est mort : il est témoin des obsèques qu'on fait *à son vil corps*, et son ame prend l'essor vers les régions célestes ; mais Satan l'arrête dans son vol, et il est contraint de répondre à tous les reproches dont l'accable l'ennemi du genre humain. Les saints viennent à son secours : *Miséricorde* met en fuite Satan ; et l'homme est conduit par son bon ange dans le Purgatoire, dont les feux le purifient de toutes ses souillures. Introduit enfin dans le ciel, il se disposait à en visiter les demeures sous la garde de l'ange, quand une lumière éclatante l'éveille, et termine le second pélerinage. Le troisième pélerinage est une vie de Jésus-Christ, tirée des Evangiles et entremêlée de réflexions morales. Cet ouvrage, écrit en vers de huit syllabes, eut un grand succès dans le XIVe. siècle ; et les manuscrits, surtout du 1er. livre, sont assez communs. Le style en a été retouché par Pierre Virgin, religieux de Clairvaux ; et l'ouvrage a été imprimé

(Paris), Barthole et Jean Petit, vers 1500, in-4°. gothique; ibid., Verard, 1511, in-fol. M. Barbier (*Dict. des Anonymes*) cite une édition du *Pèlerinaige de l'ame séparée du corps*, Verard, 1499, in-fol. Le premier *Pèlerinaige* a été traduit de ryme en prose françoise (par Jean Gallopez, clerc d'Angers, à la requête de Jeanne Ire., reine de Sicile), Lyon, Math. Husz, 1485, in-4°.; en espagnol, par Vincent Mazuello, Toulouse, 1480, in-fol.; et le second en anglais, par Will. Caxton, Westminster, 1483, in-fol. Goujet, dans les additions du tom. XV de sa *Bibliothèque française*, p. 12, cherche à prouver, contre le *Mercure* d'août 1749, p. 87, que le vrai nom de cet auteur était Guillaume de Déguilleville. W—s.

GUILLIMANN (François), savant distingué, naquit à Romont, canton de Fribourg. Son vrai nom était *Vuillemain*. Il enseigna à Soleure, où il fut reçu bourgeois en 1591; ensuite il devint professeur d'histoire à Fribourg en Brisgau, et historiographe de l'empereur Rodolphe II. On varie sur l'année de sa mort, que les uns placent vers 1612, et d'autres après 1623. Outre quelques poèmes, il a donné des ouvrages précieux pour l'histoire: I. *De rebus Helvetiorum libri v*, 1598. II. *Habsburgiaca*, Milan, 1605, in-4°. III. *De episcopis Argentinensibus*, Fribourg, 1608, in-4°. IV. *De origine et stemmate Conradi II Salici*, 1609. Il avait préparé une nouvelle édition, considérablement augmentée, des *Habsburgiaca*, dont le manuscrit se conserve à Vienne. (*Mémoire sur la Vie et les écrits de Guillimann*, par François Gassler, à Vienne, 1783, in-8°. en allemand.) U—i.

GUILLORÉ (François), jésuite, né au Croisic, mort à Paris le 9 juin 1684, était supérieur de la maison de son ordre à Nantes, et avait la réputation d'un bon prédicateur. Il est auteur de divers ouvrages de piété: I. *Maximes spirituelles pour la conduite des ames, également utiles aux directeurs et aux pénitents*, Paris, 1670, 2 vol. in-12. II. Les *Secrets spirituels*, 1 vol. III. Les *Progrès spirituels*, Paris, 1675, 1 vol. in-12. IV. Les *Conférences spirituelles*, ib., 1683, 2 vol. in-12. Ces divers ouvrages ont eu plusieurs éditions. On dit qu'ils ne sont pas exempts de quiétisme; ce qui ne serait nullement étonnant, l'auteur ayant écrit avant les condamnations portées contre Molinos et autres écrivains quiétistes. Nicole le réfuta dans les deux derniers livres de son *Traité de l'Oraison*, mais sans le nommer; ménagement auquel il fut, dit-il dans ses *Lettres*, invité par le censeur. Dans la feuille des *Nouvelles ecclésiastiques* du 5 juin 1750, on cite des passages des écrits du P. Guilloré qui paraissent en effet avoir beaucoup d'affinité avec les excès des quiétistes. Le P. Guilloré passa les vingt dernières années de sa vie à Paris, et y exerçait le ministère de la confession. C'était même un directeur renommé; et il est cité, dans la ridicule histoire de l'abbé Blache, comme ayant voulu l'empêcher de découvrir une prétendue conspiration contre Louis XIV. Mais le témoignage d'un homme fort suspect de folie ne mérite guère de confiance; et la manière dont il fait parler et raisonner Guilloré, suffirait pour trahir l'imposture. Ses ouvrages ont été recueillis en un vol. in-fol. Le style en a vieilli: une personne qui fait profession de piété, assure qu'ils sont néanmoins d'un grand intérêt pour la solidité, la profondeur et la sainteté des pensées. Le nom du P. Guilloré ne se trouve

dans presque aucun de nos dictionnaires historiques. P—c—t.

GUILLOTIN (Joseph-Ignace), habile médecin, naquit à Saintes en 1738. Après avoir achevé ses humanités, il composa, pour obtenir le degré de maître ès-arts, à l'université de Bordeaux, une thèse qui produisit une vive sensation : les jésuites s'empressèrent d'attacher à leur ordre un jeune homme chez lequel ils remarquaient, à-la-fois, les qualités les plus brillantes et les plus solides de l'esprit. Guillotin fut nommé professeur au collége des Irlandais à Bordeaux. Mais son amour naturel pour l'indépendance lui fit quitter, au bout de quelques années, l'état religieux ; il vint à Paris, afin d'y étudier la médecine, pour laquelle il se sentait de la vocation. Bientôt on le remarqua comme l'un des disciples les plus distingués du célèbre Antoine Petit, le plus habile professeur de son temps. Guillotin, qu'enflammait le desir de s'instruire, réunit un certain nombre de ses condisciples les plus studieux, et forma une société dont l'objet était de se rendre compte, mutuellement, de ce que chacun avait retenu de la leçon du maître : il s'élevait ensuite des discussions utiles, soit sur le texte du professeur, soit sur des sujets qu'on mettait en question. Après être devenu docteur d'abord de la faculté de médecine de Reims, Guilotin remporta, dans un concours solennel, le prix que décernait celle de Paris, et acquit, par de longues et brillantes épreuves, le titre de docteur-régent de cette dernière faculté. Dès-lors ses talents le placèrent, dans l'opinion du public, parmi les premiers médecins de la capitale. Lorsque le fameux Mesmer apporta parmi nous la doctrine du magnétisme animal, Louis XVI ayant chargé une commission d'en faire l'examen choisit, pour la composer, les savants les plus distingués par le talent et la probité, tels que Franklin et Bailly. Guillotin eut l'honneur de faire partie de la commission royale ; et ce fut lui qui contribua le plus à discréditer la théorie nouvelle de cet étranger, en imaginant diverses épreuves au moyen desquelles la doctrine du mesmérisme pût être appréciée. Cependant les orages politiques s'amoncelaient sur la France ; le Roi avait ordonné la convocation des états-généraux du royaume : à la cour comme à la ville, s'agitait la question de savoir comment cette assemblée des états devait être organisée ; et le Roi avait invité les hommes éclairés à publier leurs idees sur cette organisation. Guillotin, né avec une ame ardente, animé de ce patriotisme qui, à cette époque, échauffait tous les esprits, composa un écrit qui, par la hardiesse des principes et par l'éloquence du style, fit une vive sensation ; cet écrit avait pour titre : *Pétition des citoyens domiciliés de Paris*, etc. L'on y demandait entre autres choses, que la représentation du tiers-état fut au moins en nombre égal à celle des deux autres ordres privilégiés pris ensemble. Plusieurs idées avancées par l'auteur au sujet du tiers-état, parurent répréhensibles au parlement. Guillotin fut mandé à la barre, pour y rendre compte de sa conduite : l'issue de cette affaire lui fut favorable, et le peuple attroupé le ramena en triomphe (1). Bientôt il fut choisi par le tiers-état de Paris pour être l'un des

(1) La pétition fut imprimée sous ce titre : *Pétition des citoyens domiciliés à Paris* ; — *Résultat du conseil d'état du Roi* (du 27 décembre 1788, accordant la double représentation), — et *Très humble Adresse de remercîment présentée au Roi par les six corps de la ville de Paris*. Ces trois pièces réunies forment une brochure in-8°. de 35 pages : c'est la première qui fait époque dans la révolution, et les historiens la désignent sous le titre de *Pétition des six corps*. A B—t.

électeurs qui devaient désigner les membres des états-généraux; l'assemblée électorale le nomma son secrétaire, puis elle l'élut député. Guillotin se conduisit avec modération dans l'assemblée nationale : il s'y occupa de divers objets d'utilité publique, entre autres, du plan d'organisation de la médecine; et il prit part aux résolutions les plus remarquables de cette assemblée devenue constituante. Lorsqu'elle eut décidé que les crimes étaient personnels, Guillotin proposa de substituer la décapitation aux autres supplices, se fondant sur ce que, dans l'opinion des Français, ce genre de mort n'était point infamant pour la famille du condamné. La proposition fut accueillie ; son auteur indiqua une machine connue depuis long-temps (1) comme propre à donner la mort sans causer de douleurs au patient. Les honnêtes gens applaudirent alors aux motifs d'humanité qui avaient dicté au député philanthrope le choix de cet instrument. Malheureusement pour Guillotin, quelques plaisants donnèrent son nom à la machine dont il n'était point l'inventeur et qu'il n'avait fait qu'indiquer. Plus malheureusement encore, cette machine devint entre les mains des scélérats, maîtres de la France pendant deux années, dont la durée équivalut à plus de deux siècles, l'instrument des plus horribles vengeances, des attentats les plus odieux; et Guillotin, emprisonné lui-même, prêt à figurer comme victime dans les scènes journalières de carnage dont se repaissaient nos infames tyrans, eut mille fois à gémir de voir son nom attaché à la hache dévastatrice dont les cannibales avaient armé leurs bourreaux. L'on s'étonne que Guillotin n'ait point sollicité de l'autorité la permission de quitter un nom qui désormais lui devait être insupportable. Après avoir terminé sa carrière politique, Guillotin reprit les fonctions de médecin, que, pour son repos, il n'eût peut-être jamais dû quitter. Il a joui jusqu'à ses derniers moments de l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Son amour pour son art lui suggéra l'idée de l'association médicale qui existe encore à Paris sous le nom d'*Académie de médecine ;* et il y réunit ses anciens confrères de la faculté de Paris et d'autres docteurs dignes de leur être associés. Guillotin est mort, le 26 mai 1814, âgé de soixante-seize ans. On a son *Eloge funèbre* par M. le docteur Bourru, son condisciple et son ami, Paris, 1814, in-4°.

F—R.

GUILLOU (JEAN-RENÉ), né à Châteaudun en 1730, était curé des Essarts-le-Roi, où il est mort en 1776. Il a donné au public deux *Oraisons funèbres* : 1°. celle *du Dauphin*, qui fut prononcée le 27 février 1766, à l'abbaye de St.-Remi des-Landes près Rambouillet, et imprimée à Chartres. Ce discours lui fit beaucoup d'honneur. La dauphine, après l'avoir lu, dit à l'abbé Soldini : « Hélas! c'est la seule » pièce où j'aie reconnu mon mari. » 2°. L'*Oraison funèbre de la reine de France*, prononcée par le même orateur, en 1768, dans l'église de l'abbaye de St.-Cyr. L—P—E.

GUIMOND DE LA TOUCHE (CLAUDE), né le 17 octobre 1725, à Châteauroux en Berri, était fils du procureur du roi au bailliage de cette ville (1). Il n'avait pas encore seize

(1) Sur cette machine, nommée *Mannaia* en italien, et qui est gravée dans les *Symbolic. Quæstion.* d'Achille Bocchi, 1555, in-4°., voyez les *Voyages* du P. Labat en Italie.

(1) Nous avons suivi le *Catalogue des jésuites de France* pour l'orthographe de son nom et pour la date de sa naissance. Presque tous les biogra-

ans accomplis, lorsque, plein de la ferveur de cet âge, il entra dans la société des jésuites le 14 septembre 1739. Il se livra, avec l'ardeur de son caractère, à l'étude des lettres, de l'histoire, de la philosophie, et finit par embrasser les opinions dominantes du XVIIIe. siècle dans toute leur exagération. En 1748, il fut chargé de composer, pour le collége de Rouen auquel il était attaché, la comédie qui, selon l'usage des jésuites, devait, chaque année, terminer les exercices scolaires. On prétend que ses confrères crurent se reconnaître à plusieurs traits satiriques, et que leur ressentiment le fit renoncer à un état qui lui devenait insupportable. Quoi qu'il en soit de ce fait, consigné dans toutes les notices sur Guimond de la Touche, son nom est encore inscrit sur le *Catalogue des Jésuites*, page 22, parmi les professeurs de théologie à Paris, année 1753. Après avoir vécu quatorze ans dans le cloître, il rentra, suivant toute apparence, à cette époque, dans le monde, dont il n'avait aucune idée. Nos usages l'étonnaient; et l'embarras de son maintien offrait, à ceux qui ne le connaissaient pas, l'extérieur d'un homme très vulgaire. On le destinait au barreau; mais l'étude du droit fut bientôt sacrifiée à son goût vif pour les spectacles : il se passionna pour la tragédie, et composa son *Iphigénie en Tauride*. La marquise de Graffigny, chez laquelle il demeurait, le fit connaître à Mlle. Clairon. Cette actrice célèbre le présenta aux comédiens, qui reçurent sa pièce sans exiger de corrections. Cependant, le jour même où ils devaient en donner la première représentation (le 4 juin 1757), ils trouvèrent tant de défauts dans le cinquième acte, qu'ils prièrent l'auteur de le refondre et de changer la catastrophe. « Il était près » d'une heure, dit Mlle. Clairon; cet » acte fut refait en entier, appris, ré» pété : on leva la toile à cinq heures et » demie.... » (*Mémoires et réflexions sur la déclamation théâtrale*.) Ce tour de force n'est guère vraisemblable. Au surplus Guimond était dans une perplexité si grande, au commencement de la représentation, que l'on fut obligé de lui faire respirer des liqueurs spiritueuses. Les applaudissements ne tardèrent pas à le rassurer. On lui rendit le même honneur qu'à l'auteur de Mérope; il s'entendit demander à grands cris pendant six à sept minutes: amené sur la scène, il remercia le public par un salut de la plus mauvaise grâce; les acclamations redoublèrent (1), et il s'évanouit de joie en se retirant. L'enthousiasme excité par ce coup-d'essai importunait Voltaire, dans sa retraite de Ferney. Dans plus de vingt lettres, il en témoigne de l'humeur à D'Argental. « Il faut, lui » mande-t-il le 9 février 1758, laisser » dégorger *Iphigénie en Crimée*. Par » ma foi, vous autres Parisiens, vous » n'avez pas le sens commun. » D'un autre côté, Fréron, voyant un élève de la philosophie moderne dans Guimoud de la Touche, analysa sa pièce d'une manière détaillée, quelquefois heureuse, souvent injuste (*Année littéraire*, 1758, tom. V). Grimm, dans sa *Correspondance*, s'exprime sur *Iphigénie* en termes plus méprisants que réfléchis. Le noble combat d'Oreste et de Pylade lui paraît *fort mal fagoté*. Geoffroi regarde en général cette tragédie comme une *mauvaise parade*, une *farce burlesque*, un *fatras extravagant*, un *chaos*

phes écrivent *Guymond*. Plusieurs le font naître en 1729, d'autres en 1719. Il serait né en 1717, suivant Laharpe, qui le fait mourir à l'âge de quarante-trois ans et demi.

(1) L'usage d'appeler l'auteur, après la représentation de sa pièce, n'était pas encore établi.

d'invraisemblances (Journal des Débats, 11 janvier 1803, etc.) Laharpe en parle avec ce ton de décence et d'impartialité que l'on aime à remarquer dans les meilleurs articles de son *Cours de littérature*. Sa critique est saine et motivée : il fait valoir les beautés, sans pallier les fautes. En effet, le rôle de Thoas, presque nul, pouvait être mieux conçu ; celui d'Iphigénie est surchargé de maximes déplacées ; Oreste devrait être la première victime offerte au cruel ministère de la prêtresse : le dénouement ne soutient pas l'examen. Sans cesse on répète les mots d'*horreur*, de *nature*, d'*humanité* : la versification est souvent dure, et la diction gênée par des constructions vicieuses. Mais l'intérêt toujours croissant d'une action facile à suivre, la force des situations, telles que la dispute héroïque des deux amis, la reconnaissance du frère et de la sœur ; mais les morceaux déchirants et sublimes que le poète doit à lui-même, la chaleur du style, des vers d'une antique et touchante simplicité, entraînent le spectateur, et lui ferment les yeux sur les défauts et les invraisemblances. Aussi le succès d'*Iphigénie en Tauride* ne s'est-il jamais démenti. C'est peut-être, de nos tragédies du second ordre, celle qui présente le plus de beautés originales. L'impossibilité de trouver un dénouement convenable força, dit-on, Racine d'abandonner le même sujet, dont on a le premier acte en prose, écrit de sa main. A l'exemple de ce grand poète, notre auteur avait d'abord introduit dans son plan un fils de Thoas, amoureux d'Iphigénie. En supprimant cet amour épisodique, il eut le mérite de remplir son sujet sans recourir à une ressource usée. On tient cette anecdote de Collé, qui, dans son *Journal historique*, raconte sur Guimond d'autres particularités, où il ne se pique pas toujours d'exactitude et de discrétion. Il rapporte douze vers mal tournés qui commençaient le 5e. acte d'*Iphigénie*, et qui sont une déclamation contre les prêtres, condamnée par le goût, comme elle le fut par la police. La parodie d'*Iphigénie en Tauride*, par Favart, eut une vogue qu'elle a conservée jusqu'ici (1). Enthousiaste de son art, Guimond de la Touche mûrissait loin du monde, par le travail, un talent dont il fallait régler la vigueur. Son père, joignant ses encouragements à ceux du public, l'avait mis, par une pension de 1500 francs, en état de suivre sa vocation pour le théâtre. Guimond s'occupait d'une nouvelle tragédie, lorsqu'il tomba malade le 10 février 1760, et mourut, le 14, d'une fluxion de poitrine, accompagnée d'un crachement de sang que l'on ne put arrêter. C'était un homme de la complexion la plus robuste. A un génie mâle il réunissait, si l'on en croit ses amis, des mœurs douces, une probité scrupuleuse, la naïveté d'un enfant, une docilité rare à écouter les conseils. Nous avons lu quelque part qu'il était mort de l'impression extraordinaire qu'une tireuse de cartes lui avait causée, en prédisant qu'il n'avait pas quatre jours à vivre. D'autres écrivains pensent que c'était pour avoir été témoin des convulsions qu'éprouvaient les partisans fanatiques du diacre Pâris. Ce qui donna lieu à ce bruit, c'est qu'en effet il y avait assisté peu de temps avant sa maladie, et que, dans le délire de la fièvre, il prononça quelques mots qui y avaient

(1) Favart fit jouer, le 21 juillet 1757, *La petite Iphigénie, parodie de la grande*. Lorsqu'en 1779 Guillard donna son opéra d'*Iphigénie en Tauride*, la *Petite Iphigénie*, qui n'était qu'en un acte, fut portée à trois actes par Favart et Guérin, sous le titre de *Rêveries renouvelées des Grecs, parodie des deux Iphigénies*. Cette pièce se joue encore aujourd'hui.

rapport. Il mourut avec sa connaissance entière, en récitant à ceux qui l'environnaient ces deux vers de Voltaire, qui furent ses dernières paroles :

Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

(*Prem. Discours. De l'égalité des condit.*)

Six ans après (en 1766), on imprima, pour la première fois, une Epître de sept cent cinquante vers de huit syllabes, intitulée : *Les Soupirs du cloître, ou le Triomphe du fanatisme ; à M. D. M*****. Dans ce morceau que Guimond composa secrètement au fond de sa cellule, il confie l'histoire de sa vie à un ami qui est dans le monde ; il dévoile ses goûts et ses principes : voilà ce qui rend cet écrit digne d'attention. Il y peint les religieux en général, principalement les jésuites, sous d'affreuses couleurs ; il retrace les attentats du fanatisme, se déchaîne contre les vœux monastiques, et professe ces doctrines hardies, si favorables à toutes les passions. Quoique l'imagination de l'auteur le porte vers les images sombres et terribles, il réussit néanmoins dans les tableaux riants et voluptueux. Mais c'est une profusion de rimes redoublées, qui jette de l'embarras dans la diction ; c'est l'abondance d'un jeune homme, plein de verve, qui ne sait pas encore s'arrêter. Aux *Soupirs du cloître* on a joint l'*Epître à l'amitié*, qui était insérée déjà dans presque tous les recueils. Dans cette pièce d'environ trois cents vers de huit syllabes, la marche du poète est plus sûre, son style plus formé : il semble inspiré par le sujet qu'il chante ; mais il est encore loin d'une composition sage et bien ordonnée. L'éditeur anonyme de ces deux épîtres prétend avoir vécu avec Guimond de la Touche : il avance que ce poète a laissé beaucoup de pièces fugitives en vers et en prose, plusieurs discours latins et français, et les quatre premiers actes d'une tragédie de *Régulus*. Mlle. Clairon, qui parle de Guimond, peut-être avec l'illusion d'une amie intime, dit en effet qu'il lui avait confié le sujet d'une seconde tragédie à laquelle il travaillait ; mais elle ne dit pas quel était ce sujet. Elle ajoute : « Il s'était » prescrit de ne communiquer son ou» vrage à ses amis, que lorsqu'il le » croirait absolument fini, et de s'en » rapporter à leur approbation ou à » leur critique, pour suivre ou quitter » cette carrière. Cet ouvrage a été sous» trait ; on n'a jamais pu le retrou» ver. » Collé nous apprend que, sans lui faire connaître le titre de sa tragédie, Guimond lui avait, quelques mois avant sa mort, donné à entendre que c'était un sujet de son invention. « Ainsi, continue-t-il, je ne puis pen» ser que ce soit Régulus. » Quel que fût le sujet de cette pièce, c'est une véritable perte ; on doit la regretter doublement si c'était *Régulus*, puisque nous n'avons sous ce titre que les tragédies de Beaubreuil, de Pradon et de Dorat. S—S—N.

GUINET (FRANÇOIS), célèbre avocat de Nanci, naquit en 1604. Il était fils aîné de Nicolas Guinet, professeur en droit à l'université de Pont-à-Mousson, et auparavant professeur d'éloquence au collége de Navarre (1). François Guinet se montra digne héritier du patrimoine d'honneur que lui avait laissé son père. Dom Calmet nous a conservé, dans sa *Bibliothèque de*

(1) Il avait eu pour disciples, parmi plusieurs autres d'un rang éminent, Charles de Lorraine, cardinal et légat dans les trois évêchés. Ce fut ce prince qui fit venir à Pont-à-Mousson Nicolas Guinet, son ancien professeur, lorsque le grand-duc Charles, son père, lui eut confié l'administration de l'université de cette ville. Les savantes leçons de Nicolas Guinet et sa réputation y attirèrent un grand nombre d'écoliers, non seulement des divers pays de l'Europe, mais encore de l'extrémité de la Russie.

Lorraine, un éloge latin fort honorable pour François, et dans lequel on rend témoignage à ses vertus religieuses et civiles. Il fut anobli le 23 février 1634, et mourut le 13 décembre 1681, dans sa 77e. année. On a de lui : I. Un *Commentaire sur Justinien, avec un Discours sur l'étude du droit*, Paris, 1628, in-8°. II. *Caroli IV, Lotharingiæ principis auspiciis Astræa revocata*. III. Un *Factum* sur le prêt à obligation, usité en Lorraine; écrit qui fit beaucoup de bruit. IV. *De Gerardo Alsatio*; dissertation dans laquelle l'auteur prétend prouver que les ducs de Lorraine descendent de Guillaume de Bouillon. V. *Introductio ad jurisprudentiam*, in-4°., et plusieurs *Factums* ou Mémoires restés manuscrits. — GUINET (Nicolas), frère du précédent, abbé de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson, *ordre* de Prémontré, né à Nanci en 1621, fit, en 1639, profession dans la congrégation réformée de cet institut, dite *de l'Etroite observance*, laquelle venait de s'établir. Il y enseigna la philosophie, et prit le grade de docteur en cette faculté dans l'université de Pont-à-Mousson. Après avoir exercé divers emplois dans sa congrégation, dont il fut élu plusieurs fois vicaire-général, devint abbé de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson, gouverna cette maison pendant près de vingt ans, avec beaucoup de sagesse, et défendit, avec autant de vigueur que de succès, la réforme, contre l'abbé général Colbert et les chapitres généraux de l'ordre, desquels, en plusieurs points, elle blessait les droits. Il avait des connaissances assez étendues en jurisprudence, et passait pour très habile dans le maniement des affaires. Il mourut à Pont-à-Mousson, le 15 janvier 1685. On a de lui : I. Des *Notes* et des *Pièces justificatives*, qu'il a jointes à la *Vie de la bienheureuse Philippe de Gueldre, femme de René II, duc de Lorraine, et religieuse du couvent de Sainte-Claire de Pont-à-Mousson vers* 1519, première édit., en 1685; autre édit., en 1691, avec l'*Addition* de douze chapitres, et la *Liste* des abbesses de ce monastère. II. *Ramusculus excerptus, sive successio abbatum regularium Sanctæ Mariæ*, Pont-à-Mousson, 1693. III. Seize *Mémoires*, partie latins, partie français, pour servir à la défense de sa congrégation. IV. Un *Panégyrique du grand-duc Charles IV de Lorraine*. V. *La Couronne d'un bon religieux*, ou la *Mort du R. P. Bosimont, prieur de Cuissi, ordre de Prémontré*, mort à Belval; restée manuscrite. — GUINET (Nicolas), chanoine régulier de Saint-Augustin, et l'un des plus zélés coopérateurs du vénérable père Fourier de Mataincourt, pour l'établissement de sa réforme, fut envoyé à Rome à l'effet d'en obtenir la confirmation. De retour avec les bulles pour l'érection de la congrégation, il en fut élu le premier supérieur-général, quoiqu'il eût à peine vingt-huit ans. Il mourut, épuisé par les austérités, en 1632, âgé seulement de trente-deux ans. (*V.* FOURIER.) Il est auteur d'un *Poème* latin, présenté au pape Urbain VIII, en action de grâces de la nomination au cardinalat, du prince Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul. L—Y.

GUINIFORTE-BARZIZZIO naquit à Pavie ou à Venise. Le peu de renseignements qu'on a sur cet homme célèbre ne permet pas d'assigner d'une manière plus précise le lieu de sa naissance. Il était fils de Gasparino-Barzizzio (*Voy.* tom. XVI, p. 520), l'un des savants qui contribuèrent le

plus à rappeler en Italie le goût de la veritable littérature. Après avoir achevé ses premières études sous les yeux de son père, il fut envoyé à treize ans dans l'université de Padoue; et, peu de temps après, il y reçut le laurier doctoral. Il professa ensuite la rhétorique au collége de Pavie avec une telle distinction, que le duc de Milan (Philip.-Marie Visconti) voulut l'attacher à sa personne en le faisant son secrétaire. Alphonse, roi d'Aragon, employa Guiniforte dans plusieurs négociations, et le récompensa de ses services par le titre de son conseiller d'état, auquel il joignit des présents considérables. De retour à Milan, Barzizzio fut élevé par Visconti à la dignité de vicaire-général du duché, et continua de jouir de la plus haute faveur. Il comptait parmi ses protecteurs l'empereur Sigismond, le marquis de Mantoue (Jean de Gonzague), le roi de Navarre, et un grand nombre d'illustres prélats; et il eut pour amis les savants les plus distingués de son siècle. La dernière lettre qu'on ait de lui, est datée du 13 mars 1460; et on conjecture qu'il ne vécut pas long-temps au-delà. Muratori a inséré dans le tome II de ses *Anecdota ex Ambrosian. codicib. eruta*, le *Discours* prononcé en 1430 par Guiniforte aux fiançailles de Philip. Borromeo; et il le regarde comme l'auteur d'un autre *Discours* qu'on trouve dans ce volume, et qui fut prononcé vers le même temps à la célébration du mariage de Jean-Augustin Visconti. Quelques autres *Harangues* et les *Lettres* de Guiniforte ont été recueillies à la suite des *Œuvres* de Gasparino, publiées à Rome en 1723 (par Furietti). La plupart des Lettres méritent d'être lues, parce qu'elles contiennent des faits utiles pour l'histoire du temps; mais les Discours de Guiniforte sont très inférieurs à ceux de son père. W—s.

GUINIGI (Paul), seigneur ou tyran de Lucques, de 1400 à 1430, était issu d'une famille guelfe qui tenait le premier rang dans la république de Lucques, depuis que cette ville avait, en 1370, recouvré sa liberté. Lazare Guinigi était chef de l'Etat en 1399. Tous ses parents occupaient des emplois importants; et l'alliance des Florentins paraissait garantir la durée de leur pouvoir: mais Jean Galeaz Visconti, duc de Milan, qui étendait ses projets ambitieux et ses coupables intrigues sur tous les pays limitrophes, fit assassiner, cette année même, Lazare Guinigi par son propre frère. La peste qui survint l'année suivante, fut plus fatale encore à la maison Guinigi; elle en moissonna tous les chefs. Paul Guinigi seul restait à Lucques. On supposait à ce jeune homme peu de talents ou de capacité; et on était loin d'attendre de lui des résolutions dangereuses: mais un notaire intrigant, nommé *Sig. Giovanni Cambi*, qui nous a laissé son histoire, s'empara de l'esprit de Guinigi, et lui fit naître le desir de s'élever à la tyrannie. Guinigi commença par abjurer le parti de ses pères et l'alliance des Florentins, pour demander des secours au duc de Milan, le soutien de tous les usurpateurs: il introduisit ensuite des paysans ses vassaux et des soldats dans la ville; et, le 14 octobre 1400, il se fit déférer par les conseils intimidés ou corrompus le titre de capitaine de la ville et des gens de guerre. L'année suivante il s'attribua de nouveaux pouvoirs; et il finit par dissoudre le gouvernement pour s'établir seul dans le palais public. Paul Guinigi régna trente ans à Lucques avec moins d'éclat que Castruccio, qui l'avait précédé d'un

siècle, mais aussi d'une manière moins ruineuse pour son pays. Il avait étudié avec fruit la science de l'administration; et la ville de Lucques lui a dû plusieurs lois sages et plusieurs institutions économiques qu'elle a conservées jusqu'à nos jours. Pendant son long règne il maintint son petit État dans une paix constante; et il échappe presque à l'histoire, qui n'a rien à rapporter sur Lucques pendant cet espace de temps. Sans générosité ni grandeur, sans bravoure ni génie, il n'avait, non plus, ni vices honteux, ni passions cruelles. Il n'avait inspiré aucune affection à ses sujets; et lorsque les Florentins, se prévalant, pour lui déclarer la guerre, de quelques secours qu'il avait donnés au duc de Milan, l'attaquèrent en 1429 dans l'espérance de conquérir Lucques, tous les habitants des campagnes se déclarèrent pour ses ennemis: ceux de la ville ne combattirent, pour le défendre, que parce que leur ancienne jalousie contre les Florentins se réveilla dès qu'ils furent menacés de passer sous leur domination. Philippe Brunelleschi, le fameux architecte florentin, crut pouvoir renverser les murs de Lucques, en faisant déborder contre eux les eaux du Serchio: mais une crue subite de cette rivière renversa les digues de Brunelleschi, et inonda le camp florentin. Guinigi en profita pour faire avec ses fils de fréquentes sorties. Il fut des premiers à introduire l'usage des fusils parmi ses soldats. Son exemple, ses louanges et ses récompenses ranimèrent le courage et l'ardeur de ses sujets. Cependant il avait imploré, pour délivrer Lucques, l'assistance de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan; celui-ci envoya à son secours, F. Sforce, qui fut lui-même ensuite duc de Milan, et l'un des plus grands hommes de guerre du siècle. Sforce, au mois de juillet 1430, força les Florentins qui assiégeaient Lucques à se retirer: mais il se laissa séduire ensuite par l'argent ou les promesses des ennemis de Guinigi; et il favorisa une conjuration qui avait pour but de rendre à Lucques son ancienne liberté. Paul Guinigi fut éveillé au milieu de la nuit, par une quarantaine de conjurés qui, profitant de leurs liaisons avec lui, étaient parvenus sans obstacle jusque dans sa chambre. Ils lui demandèrent les clefs des portes, celles du trésor et le sceau de l'État. Guinigi leur répondit qu'il était en leur pouvoir avec sa famille et sa fortune. « Souvenez-vous seulement, » ajouta-t-il, que j'ai obtenu la sei» gneurie et que je l'ai conservée » trente ans sans répandre de sang; » faites que le terme de mon pou» voir réponde à son commencement » et à sa durée. » Guinigi fut arrêté par les conjurés, avec quatre de ses enfants qui se trouvaient auprès de lui. L'aîné de ses fils, Ladislas, était au camp; Sforce le fit saisir en même temps. Tous ensemble furent envoyés au duc de Milan, qui les fit mettre dans les prisons de Pavie. Guinigi, au bout de deux ans, y mourut de mort naturelle. S. S—I.

GUINTER. *Voy.* GONTHIER D'ANDERNACH.

GUIOT (GEORGE), poète latin, né à Nozeroy dans le XVIe. siècle, fut lié, dès sa jeunesse, d'une étroite amitié avec le célèbre Gilbert Cousin, son compatriote. Il enseigna pendant dix ans les belles-lettres au collége Lemoine, à Paris; il prit ensuite ses degrés en théologie, et soutint ses thèses d'une manière si brillante, qu'Antoine Vivier, chancelier de l'université, le retint pour professer cette science en Sorbonne. Quelque temps après, il

se rendit à Vienne en Dauphiné, où il continua d'enseigner la théologie avec succès. Il passa dans les Pays-Bas vers 1560, et, quoique prêtre, s'appliqua à la médecine, dont l'exercice n'était point alors incompatible avec le sacerdoce, devint médecin de la duchesse d'Arschot, et mourut à Bruxelles vers 1570. On connaît de lui : I. *De pacis in Europam reditu et Bellonæ expulsione dialogus*, Thiers en Auvergne, 1559, in-8°., pièce de vers. II. *Dianæ christianæ paranymphus ; huic accesserunt septem theologorum ordinationes*, Louvain, 1562, in-8°. III. *Venatio christiana*, ib., 1562, in-8°. : c'est un dialogue en vers sur les principales vérités de la religion entre un Turc, un juif et un chrétien. IV. *In xenium Anton. Perrenoti cardin. Granvellani, votum Burgundiæ*, ib., 1562, in-8°., pièce de vers. W—s.

GUIOT, et non GUYOT (Joseph-André), né à Rouen le 31 janvier 1739, remplit long-temps les fonctions de vicaire dans la paroisse de Saint-Cande-le-Jeune, et fut, en 1763, reçu membre de l'académie de l'immaculée Conception : il devint secrétaire de cette compagnie jusqu'en 1768, qu'il entra à l'abbaye de St.-Victor, à Paris, et y obtint l'emploi de bibliothécaire. Le 18 mai 1785, il fut nommé prieur de St.-Guenault, à Corbeil ; il en était titulaire lors de la suppression des établissements ecclésiastiques. Il vécut dans la retraite quelques années, et, après le règne de la terreur, exerça le ministère ecclésiastique à Corbeil. Il quitta cette résidence en 1803, et mourut curé à Bourg-la-Reine, le 21 septembre 1807. Il avait toujours cultivé la poésie latine d'une manière très distinguée. Plusieurs de ses compositions, couronnées par l'académie de l'immaculée Conception, sont imprimées dans les recueils de cette société : nous indiquerons seulement, *Tumulus Joannis Saas* (année 1774, page 148), et *Gallicas ad oras debellatus Anglus*, que, dans un tableau des académiciens, on désigne, vaguement au moins, sous le titre d'*Epigrammes sur S. Cast* : l'auteur chante, dans cette pièce, la victoire remportée à Saint-Cast, sur les Anglais, lors de leur troisième descente sur les côtes de France, le 4 septembre 1758. En quittant Rouen, Guiot avait perdu le titre de secrétaire de l'académie ; mais ses relations avec cette société ne furent jamais interrompues. Il avait projeté d'en écrire l'histoire ; et en 1784, il annonçait lui-même avoir composé les deux premiers livres de cet ouvrage, dont rien n'a été imprimé. On a de lui : I. *Nouveau supplément à la France littéraire*, tome IV, 1784, deux parties, petit in-8°. ; l'origine de cet ouvrage remonte à 1753 (*Voy.* Formey). Une nouvelle édition toute refondue en fut donnée par les abbés Hebrail et de Laporte (*V.* Hébrail), 1769, 2 vol. petit in-8°. L'abbé de Laporte donna seul le *Supplément*, 1778, in-8°. C'est à ces trois volumes que fait suite le travail de Guiot, qui, pour l'exactitude, est bien inférieur aux deux premiers volumes. Mais, du moins, on peut s'en rapporter, comme nous l'avons fait, à Guiot lui-même, pour la date de sa naissance, ainsi que pour l'indication de quelques *Eloges* et opuscules peu importants, imprimés ou manuscrits. II. *Almanach de la ville, châtellenie et prévôté de Corbeil*, année 1789, in-18 (sans date, mais de 1790) : petit ouvrage que ne valent pas beaucoup d'*annuaires statistiques* publiés long-temps après. III. *Notice périodique de l'histoire moderne et ancienne de*

la ville et district de Corbeil, 1792, in-18; faisant suite à l'*Almanach*, et contenant aussi des recherches et renseignements sur les antiquités civiles et ecclésiastiques, l'histoire littéraire de Corbeil, etc. L'auteur adopte, page 195, l'opinion qui attribue le poëme *de Urinarum judiciis* (Voy. Corbeil) à un Gilles de Corbie, bénédictin, né en Angleterre. IV. *Hymnes et proses en l'honneur et pour les fêtes de S. Spire et de S. Leu, patrons de Corbeil, mises en vers français*, 1801, in-18 : c'est la traduction des hymnes qu'avait composées Simon Gourdan, pour ces deux saints. V. *Mélanges historiques, oratoires et poétiques, relatifs à quelques événements de la fin de l'an VIII et du commencement de l'an IX*, Corbeil, 1801, in-18. VI. *Adieux d'un curé à ses paroissiens, le dimanche veille de la Toussaint*, 1802, imprimés en faveur des absents, et à la prière des présents, 1802, in-8°. VII. *Sermon sur l'altération de la foi*, 1805, in-8°. VIII. *Abrégé de la vie du vénérable frère Fiacre, augustin déchaussé*, 1805, in-8°. IX. Quelques autres opuscules moins importants. On attribue à Guiot le *Présent de noces*, ou *Almanach historique et moral des époux*, à Hymenopolis et à Paris, 1802, in-18. Ce volume donne, à chaque jour de l'année, des anecdotes assez curieuses et relatives au mariage: le genre de quelques-unes de ces anecdotes autorise à douter qu'un ecclésiastique en soit l'auteur. Guiot avait entrepris, à l'imitation des *Fastes* d'Ovide, des *Fasti Corbolienses* : ce sont de très courts fragments de cet ouvrage qu'il a publiés sous les titres suivants : I. *Majoris instauratio*, in-18. II. *Typographia Corbolii instituta*, in-18, de seize pages. Jean Rousseau, de Montlhéry, établit le premier une imprimerie à Corbeil en 1794; il eut pour successeur M. Christophe-Jean Gelé, exerçant aujourd'hui (1817). III. *Bibliotheca Corboliana juris publici facta*, 1799, in-18, de vingt pages : l'auteur célèbre l'ouverture de la bibliothèque de Corbeil. IV. *Joannis de Labarre antiquitates Corbolienses, bibliothecæ Corboliensi publicæ hac-ce donatæ die*, in-18, de seize pages ; Guiot chante le don fait à la bibliothèque publique de Corbeil, des *Antiquités de Corbeil par J. de Labarre*, cent cinquante-trois ans après leur impression. V. *Georgius Ambosius cardinalis, Lugduni 25 maii extinctus, olim Corbolii captivus*, in-18; c'est à Corbeil que, sous le règne de Charles VIII, George d'Amboise fut emprisonné en 1488. Ces cinq fragments, en vers latins, sont accompagnés d'une traduction en prose française, et suivis d'une imitation en vers français. J.-A. Guiot a laissé quelques manuscrits peu importants dont M. A.-M.-H. Boulard a fait l'acquisition. A. B—T.

GUIOT. *Voy.* Guyot.

GUIRAN (Gaillard), né à Nîmes en 1600, et mort dans la même ville le 16 décembre 1680, étudia la jurisprudence par devoir, et l'antiquité par goût. Il avait rassemblé une collection d'objets précieux dans ce genre, et particulièrement de médailles rares; mais il s'appliqua principalement à des recherches sur les monuments anciens de son pays. Leur résultat produisit un ouvrage considérable, ou plutôt trois ouvrages importants : I. *Antiquitates Nemausenses*. Cette partie comprenait l'explication des édifices, des statues, des bas-reliefs, des instruments, des pierres gravées, etc. II. *Inscriptiones antiquæ urbis et agri Nemausensis, nec non locorum*

et oppidorum inter tertium et quartum lapidem. III. *De re nummaria veterum.* Cet ouvrage, plein d'érudition, terminé en 1652, formait un manuscrit en 3 vol. in-folio. Il n'a jamais été publié. Vendu, long-temps après la mort de l'auteur, à Albert-Henri de Sallengre, il passa du cabinet de ce savant dans celui du baron de Hohendorff, et de là dans la bibliothèque impériale de Vienne. Guiran se contenta d'en faire connaître le plan, à la suite d'une autre de ses productions, intitulée, *Explicatio duorum vetustorum numismatum Nemausensium ex ære*, 1655-1659, in-4°., et qui a été depuis insérée dans le *Thesaurus antiquit. Roman.* Guiran ne se rendit pas moins recommandable comme jurisconsulte et comme magistrat, que comme savant. Conseiller au présidial de Nîmes, il fut chargé, par sa compagnie, de la révision d'un ancien ouvrage de pratique, qui avait pour titre: *Style, ou Formulaire des lettres qui se dépêchent ès cours de Nismes.* Il enrichit le texte de notes utiles, fruit de son expérience et de son savoir, et publia le tout en 1659. Sept ans après, il donna une nouvelle édition de ce livre, augmentée de *Recherches historiques et chronologiques sur l'établissement et la suite des sénéchaux de Beaucaire et de Nîmes;* notice curieuse et intéressante, malgré les erreurs et les inexactitudes qu'on pourrait y relever. Guiran, quoique protestant, jouit de la confiance de Louis XIII et de son fils. Il fut employé, par l'un et par l'autre, dans plusieurs commissions importantes: il s'y montra également fidèle et habile, et obtint, pour récompense de ses services, l'autorisation d'accepter une charge de conseiller au parlement d'Orange, que le prince de Nassau, charmé de son mérite, lui avait offerte, et de continuer néanmoins à remplir son office de conseiller au présidial de Nîmes, quoiqu'il l'eût fait passer sur la tête d'un de ses fils, mais qui n'était pas encore en âge de l'exercer. V. S. L.

GUIRAUDET (Charles-Philippe-Toussaint), né à Alais, en 1754, annonça de bonne heure, pour la poésie et pour les autres genres de littérature, des dispositions qui se seraient probablement développées avec succès dans la maturité de l'âge, si, au moment où il y atteignait, la révolution n'eût fait prendre une nouvelle direction à ses travaux et à ses goûts. Il se livra dès lors presque entièrement à l'étude de l'économie politique. Quelques années avant cette époque, Guiraudet avait accompagné, en qualité de gouverneur, le prince de Rohan dans ses voyages, et en avait tiré plus de profit que son élève. son retour, il fut attaché à Madame avec le titre de lecteur. Député extraordinaire de la ville d'Alais à l'assemblée constituante, en 1790, il se lia particulièrement avec Mirabeau. Cet orateur fameux était environné d'amis dont il n'hésitait pas à s'approprier les ouvrages, lorsqu'il les trouvait conformes à ses vues; et les talents de ces amis ont plus d'une fois contribué à ses plus grands succès. Guiraudet l'aida souvent aussi de sa plume; et c'est lui qui est le véritable auteur de la *Traduction de l'histoire de la révolution d'Angleterre*, dont le commencement a été publié sous le nom de Mirabeau. La preuve irrécusable de ce fait subsiste entre les mains de la famille de Guiraudet. La place de secrétaire en chef de la mairie de Paris le fixa dans la capitale; il fut fait secrétaire-général du ministère des relations extérieures sous le di-

rectoire exécutif, et préfet du département de la Côte-d'or après le 18 brumaire. Il est mort à Dijon, le 5 février 1804. Guiraudet a publié : I. *Contes en vers, suivis d'une Épître sur les bergeries*, Amsterdam, 1780; il ne mit pas son nom à ce recueil. II. *Erreurs des économistes sur l'impôt*, 1790, in-8°. III. *Examen rapide d'un mode d'organisation pour la garde nationale*, 1790, in-8°. IV. *Explication de quelques mots importants de notre langue politique pour servir à la théorie de nos lois, et d'abord de la loi : Discours prononcé dans l'assemblée des amis de la Constitution*, 1792, in-8°. V. *Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796, in-8°. VI. *De la Famille considérée comme élément des sociétés*, 1797, in-18. VII. *Discours sur Machiavel*. VIII. *OEuvres de Machiavel, traduction nouvelle*, 1799, 9 vol. in-8°. On n'y trouve ni les contes, ni les pièces de théâtre de cet auteur italien. IX. *Doctrine sur l'impôt ;* lue à l'Institut national, 1800. X. *Mémoires sur les forges du département de la Côte-d'or*, 1802, in-8°. XI. *Discours prononcé, le 1er. vendemiaire an IX, par le préfet de la Côte-d'or.* Guiraudet était des académies de Cassel, du Gard et de Dijon. Il avait été, avec Condorcet, Grouvelle, de la Rochefoucauld, A. Chenier et autres, collaborateur du *Journal* de la société de 1789, commencé le 5 juin 1790, et dont il n'a paru que 15 numéros in-8°. V. S. L.

GUISARD (Pierre), médecin, né à la Salle, dans les Cévennes, en 1700, disputa, en 1731, une chaire à l'université de Montpellier, et se montra si avantageusement dans le concours, qu'on le chargea, comme vice-professeur, de suppléer M. Marcot, attaché, en qualité de médecin ordinaire, aux enfants de France, et résidant en conséquence à la cour. Guisard voulut connaître la capitale, et profiter des sources abondantes d'instruction qu'elle présente; et il vint à Paris en 1742. On n'a point su les motifs qui le rappelèrent à Montpellier; et l'on remarqua seulement qu'ayant abjuré la réforme de Calvin, dans laquelle il avait été élevé, il était devenu susceptible d'être promu à une chaire en médecine. Quoi qu'il en soit, Guisard ouvrit à Montpellier un cours de physique expérimentale, fort étendu pour ces temps-là. Ce service important, rendu à l'instruction publique, ne fut point apprécié : il ne devait l'être qu'environ quarante ans plus tard, époque à laquelle les états de Languedoc créèrent des chaires spéciales de physique et de chimie, à Toulouse et à Montpellier. Guisard fut vivement affecté des contradictions qu'il éprouva, et mourut en 1746. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *Quæstiones medico-chirurgicæ duodecim pro cathedrâ regiâ vacante*, Montpellier, 1731. II. *Pratique de chirurgie*, ou *Histoire des plaies en général et en particulier, contenant une méthode simple, courte et aisée pour se conduire aisément dans les cas les plus difficiles*, Paris, 1733, 2 vol. in-12; réimprimée à Avignon, en 1735; et à Paris, en 1747, avec la traduction des *Questions médico-chirurgicales*, et de nouvelles observations. III. *Essai sur les maladies vénériennes*, Paris et Avignon, sous le nom supposé de la Haye, 1741, in-8°. Le même ouvrage a reparu à Paris, en 1743, format in-12, sous cet autre titre : *Dissertation pratique en forme de lettres sur les maux vénériens*. D—G—s.

GUISCARD (1) (Robert), duc de la Pouille et de la Calabre, l'un des plus vaillants capitaines de son siècle, était fils de Tancrède Hauteville, seigneur normand, naquit vers l'an 1015. Les fils de Tancrède n'avaient d'autre héritage à espérer qu'un fief peu considérable; et les trois aînés, Guillaume, surnommé *Bras-de-fer*, Drogon et Humphrey, allèrent offrir leurs services aux princes d'Italie alors en guerre. On a vu à l'article Guillaume *bras-de-fer* (pag. 134), de quelle manière les premiers chefs normands profitèrent des divisions de ces princes pour acquérir la souveraineté de la Pouille. Dès que Guiscard fut en âge de porter les armes, enflammé du desir de marcher sur les traces de ses frères, il se hâta de les rejoindre. L'espoir du butin engagea quelques aventuriers à le suivre; et, à la tête de cette poignée d'hommes déterminés, il se signala dans une foule d'occasions périlleuses. Sa valeur et sa générosité lui gagnèrent tellement le cœur des soldats, qu'après la mort de son frère Humphrey, ils le proclamèrent comte de la Pouille au préjudice de ses neveux. Il profita de l'enthousiasme des troupes pour faire une incursion dans la Calabre; et le pape Nicolas II, qui l'avait excommunié pour ses brigaudages, lui accorda l'investiture de cette province, aussitôt que Guiscard l'eut conquise. Celui-ci, par reconnaissance pour cette faveur du pontife, s'obligea, pour lui et ses successeurs, à payer une redevance annuelle au Saint-Siége. Telle est l'origine des droits de la cour de Rome sur le royaume de Naples. Le gouvernement de la Pouille avait conservé jusqu'alors quelques formes populaires, que Guiscard, devenu chef suprême, ne devait pas tarder d'anéantir: les comtes et les barons tremblèrent pour leurs priviléges; et des séditions éclatèrent bientôt contre le nouveau duc. Il fit arrêter les chefs des mécontents, punit les uns de la peine de mort, les autres de l'exil, pardonna à ceux qui n'avaient été que séduits ou qui montraient du repentir, et acheva, par sa clémence, d'affermir son autorité. Dès qu'il ne craignit plus pour la tranquillité intérieure de ses états, il reporta ses vues sur la conquête de la Sicile, dont le pape lui avait conféré l'investiture, moyennant de légères concessions : il confia le commandement de cette expédition à Roger, le plus jeune de ses frères, dont il avait déjà su apprécier la bravoure. Roger débarqua en Sicile en 1060, suivi seulement de trois cents hommes, surprit Messine, place très importante, et en envoya les clefs à Guiscard. L'année suivante, les deux frères marchèrent à la rencontre des Sarrasins, les atteignirent dans une plaine près d'Enna, et remportèrent sur eux une victoire signalée: mais la mésintelligence qui divisa un instant les deux frères, faillit leur faire perdre le fruit de leurs exploits. Guiscard avait promis à Roger de lui céder la moitié de la Calabre: sommé d'accomplir cette promesse, il ne voulut lui abandonner que les deux villes de Melito et Squillaci. Ce manque de foi excita les plaintes de Roger; et Guiscard, irrité, tenta de s'assurer de sa personne: mais surpris lui-même par les soldats de Roger, et touché de la générosité de celui-ci à ne point profiter de l'événement qui le mettait à sa discrétion, il se réconcilia avec lui, et exécuta ponctuellement son traité. La conquête de la Sicile fut achevée presque entièrement par Roger (*Voy.* Roger,

(1) Le surnom de *Guiscard* signifiait, dans le langage normand, *fin et adroit*; et tous les historiens assurent que Robert était digne de le porter.

premier comte de Sicile), tandis que Guiscard assiégeait les villes d'Italie restées au pouvoir des Sarrasins. Salerne se défendit plus de huit mois; et il fut blessé devant cette place par un éclat de bois. Pendant quatre années que dura le siége de Bari, il fut logé sous les murs, dans une mauvaise baraque, formée de branchages secs et couverte de paille, exposé comme un soldat aux rigueurs de l'hiver et aux traits de l'ennemi. Il réunit ainsi peu à peu toutes les provinces qui forment encore aujourd'hui le royaume de Naples : il se proposait d'y en ajouter d'autres; mais, excommunié en 1075 par Grégoire VII, pour avoir pénétré dans le duché de Bénévent cédé aux papes par les empereurs, il fit sa paix avec le pontife, et s'engagea à respecter, à défendre même les droits de l'Eglise dans toutes les circonstances. Hélène, une des filles de Guiscard, avait été fiancée très jeune à Constantin Ducas, fils et héritier de Michel VII, empereur d'Orient : Nicéphore Botoniates précipita du trône Michel, et traita d'une manière outrageante le gendre de Guiscard. Celui-ci, couvrant ses projets ambitieux du prétexte de la vengeance, accueillit un imposteur qui se donnait pour l'empereur détrôné, et parvint à soulever les peuples en sa faveur. Il rassembla une flotte à Otrante; et, quoique dans l'intervalle de temps qu'avaient exigé ses préparatifs, Alexis Comnène eût succédé à Nicéphore, il n'en poursuivit pas moins l'exécution de ses desseins. Tandis que, par ses ordres, son fils Bohémond (*Voy.* ce nom) s'emparait de Corfou et des îles voisines, il s'avança pour attaquer Durazzo : mais, dans le trajet, sa flotte fut presque entièrement détruite par une tempête; une maladie contagieuse enleva une partie des soldats échappés au naufrage; et il lui fut impossible de mettre aucun obstacle à la marche d'Alexis, qui amenait au secours de Durazzo une armée de plus de soixante mille hommes. Guiscard craignit que leur nombre n'effrayât ses soldats : il en rassembla donc les chefs; et après leur avoir parlé du danger qu'ils couraient : « Nous ne pouvons, dit-il, nous sauver que par l'obéissance et l'union; » et je suis prêt à céder le commandement à un général plus habile. » Tous le prièrent de le conserver. La bataille fut livrée le lendemain 18 octobre 1081. Les Normands, après avoir fait des prodiges de valeur, se voyant accablés par le nombre, étaient contraints de plier : « Où fuyez-vous, » s'écria Guiscard? l'ennemi est implacable! la mort est préférable à la servitude! » Ces mots ranimèrent ses soldats, qui revinrent au combat avec une nouvelle ardeur : l'armée d'Alexis, six fois plus forte que la sienne, fut enfoncée et mise en déroute. Durazzo tomba peu après au pouvoir du vainqueur : Guiscard pénétra dans l'Epire, s'approcha de Thessalonique, et jeta l'épouvante jusque dans Constantinople. Mais, informé que Henri III, empereur d'Allemagne, venait d'entrer en Italie avec une armée, il laissa le commandement de la sienne à Bohémond, et vola au secours du pape Grégoire VII, bloqué dans le château Saint-Ange. A son approche, Henri se retira de Rome; et Guiscard, après avoir délivré le pontife, qu'il conduisit à Salerne, comme dans une place de sûreté (*Voy.* GRÉGOIRE VII, tome XVIII, p. 396), s'occupa des préparatifs nécessaires pour retourner en Orient. Il débarqua avec vingt fortes galères sur la côte d'Épire; livra aux Grecs, à la vue de Corfou, trois combats, dont le der-

nier décida la victoire en sa faveur; soumit les îles de l'Archipel, et il se disposait à marcher contre Constantinople, lorsqu'il mourut d'une maladie épidémique dans l'île de Céphalonie, le 17 juillet 1085, à soixante-dix ans. A la nouvelle de sa mort, son armée se retira en désordre; et la galère, qui portait ses restes, vint échouer à Venuse, où ils furent déposés dans l'église de la Sainte-Trinité. Gibbon a tracé ainsi le portrait de Guiscard : « Sa stature excédait celle des hom- » mes les plus grands de son armée; » son corps avait les proportions de » la beauté et de la grâce : au déclin » de sa vie il jouissait encore d'une » santé robuste, et son maintien n'a- » vait rien perdu de sa noblesse : il » avait le visage vermeil, de larges » épaules, de longs cheveux et une » longue barbe couleur de lin, des » yeux très vifs; et sa voix, comme » celle d'Achille, inspirait la soumis- » sion et l'effroi au milieu du tumulte » des batailles. » Guiscard avait toutes les qualités d'un grand capitaine, et il peut soutenir le parallèle avec les héros dont l'histoire s'est plu à conserver les hauts faits. Il protégeait les sciences; et les faveurs qu'il accorda au savant Constantin l'Africain (*Voy.* CONSTANTIN, IX, 488), peuvent le faire envisager comme l'un des fondateurs de l'école de Salerne. Doué d'ailleurs d'un jugement exquis, de beaucoup de pénétration et de capacité, il était généreux, reconnaissant des services qu'on lui avait rendus, et fournissait avec abondance à tous les besoins du soldat; mais son ambition excessive doit être une tache à sa mémoire. Son fils Roger, qu'il avait eu d'une seconde femme, hérita du duché de la Pouille; mais Bohémond l'obligea de lui céder la principauté de Tarente. (*Voy.* BOHÉMOND, IV, 679.) Guillaume de la Pouille et Geoffroi Malaterra ont écrit tous deux l'histoire de Guiscard ; on peut encore consulter Giannone, Burigny et surtout Gibbon. W—s.

GUISCARD (ANT.) *V.* BOURLIE.

GUISCHARDT (CHARLES-THÉOPHILE), né à Magdebourg en 1724, ou, suivant Nicolaï, en 1725, d'une famille de réfugiés français, fut destiné au ministère évangélique, et prêcha pendant quelque temps dans les temples luthériens. Après avoir étudié à Halle et à Herborn, où il publia, en 1744, une dissertation *de Famâ Salomonis apud exteros*, il continua ses études à Marbourg, puis à Leyde, et s'appliqua surtout aux langues orientales. Dénué de fortune, il fut réduit pendant plusieurs années à corriger des épreuves de livres anciens que les libraires hollandais faisaient imprimer. Il donna, en 1746, un petit poème latin, *Carmen in obitum Francisci Fagel*, la Haye, in-4°.; et il était sur le point d'obtenir une chaire, lorsque ses dispositions ayant changé, il résolut d'embrasser l'état militaire. Nommé porte-drapeau dans un régiment d'infanterie hollandaise, il fit une campagne en cette qualité. Ayant perdu son emploi par suite des réformes qu'amena la paix d'Aix-la-Chapelle, et conservant néanmoins ses appointements, il profita de ses loisirs pour composer ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains.* Cet ouvrage, d'abord publié à la Haye, fut réimprimé à Lyon, 1760, deux volumes in-8°. L'auteur y a joint sa traduction des *Institutions militaires d'Onosander*, et de la *Tactique d'Arrien*, ainsi que l'*Analyse de la campagne de Jules César en Afrique, décrite par Hirtius.* On voit, par ces différents écrits, que Guischardt était très versé dans la connaissance de la

tactique des anciens. Ils firent beaucoup de bruit en Allemagne; et Frédéric, qui était alors en Silésie (1757), appela l'auteur à Breslau. Le ton de franchise militaire de Guischardt plut d'abord au monarque prussien ; ce prince lui ayant demandé quel avait été le meilleur aide-de-camp de César, il lui répondit que c'était Quintus Icilius. — « Hé bien, reprit Frédéric, vous serez mon Quintus Icilius. » Guischard fut très flatté d'une pareille distinction ; et, dans toutes les occasions, il prit lui-même ce surnom, qui lui est resté. Nommé chef d'un bataillon franc dans l'armée prussienne, il fit la guerre en Saxe, où il a été accusé, avec quelque raison, de s'être livré à toutes sortes d'exactions et de pillage. Ce bataillon ayant été réformé à la paix de 1763, Frédéric retint auprès de lui Quintus Icilius, avec le grade de colonel. Ce fut alors que ce savant militaire fit imprimer de nouveau son ouvrage intitulé : *Mémoires critiques et historiques sur plusieurs points d'antiquité militaire, contenant l'histoire détaillée de la campagne de Jules César en Espagne*. Cet ouvrage, dédié au roi de Prusse, fut imprimé à Berlin en 1773, ensuite à Strasbourg, puis à Paris en 1774, 4 volumes in-8º.; il est remarquable par la clarté et par la grande érudition militaire qu'on y trouve. L'auteur y attaque, en plusieurs endroits, les idées de Folard sur les colonnes et l'ordre profond ; et il indique quelques contresens dans les citations que le tacticien français a faites de plusieurs passages des auteurs anciens. Guischardt fut critiqué à son tour, et également accusé d'avoir dénaturé le texte de ces auteurs. Le chevalier de Loloos, qu'il avait attaqué, mit surtout beaucoup de chaleur dans ses réfutations, qu'il publia en un volume, intitulé, *Défense du chevalier de Folard*, Bouillon, 1778, in-8º. Un militaire instruit (M. de Percis) a publié des *Observations sur la campagne de Jules César en Espagne, et sur l'histoire détaillée que M. Guischardt en a faite*, Milan, 1782, in-12, de 187 pages. Guischardt continua de jouir du même crédit auprès du roi de Prusse ; et ses entretiens journaliers pendant quinze ans auprès d'un aussi grand prince lui donnèrent beaucoup de considération. Cependant, Thiébault rapporte dans ses *Souvenirs*, que Guischardt, loin d'user auprès de son souverain d'une grande liberté, se soumettait, en courtisan, à ses moindres caprices, et qu'il supportait avec beaucoup de souplesse et de résignation les plus mordantes railleries. « Aidez un peu ma mémoire, » lui dit un jour Frédéric à table, » comment s'appelait ce juif d'Amsterdam auquel vous vendîtes du » galon faux pour du vrai ?..... Combien avez-vous volé en Saxe, dans » le château du comte de Brühl ? lui » dit-il un autre jour; parlez franchement, vous n'avez plus de recherches à craindre : d'ailleurs, vous » avez bu toute honte, et personne » n'ignore que vous êtes un pillard. » Guischardt mourut à Berlin, le 15 mai 1775, laissant un fils et une fille du mariage qu'il avait contracté, en 1765, avec une femme de qualité. Malgré ses pillages, il ne lui restait, pour toute fortune, qu'un certain nombre de livres très bien choisis, que le roi acheta environ trente mille francs, pour les placer dans la bibliothèque publique de Berlin. Il était membre de l'académie de cette ville; et il a donné plusieurs Mémoires, insérés dans la collection de cette société. M—d j.

GUISCHET (P.) *Voy.* MURNER.

GUISE (Jacques). *V.* Guyse.

GUISE (Claude de Lorraine, duc de), cinquième fils de René II, duc de Lorraine, naquit le 20 octobre 1496; il épousa, en 1513, Antoinette de Bourbon, tante d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père d'Henri IV. Il en eut plusieurs enfants, dont les plus célèbres sont François duc de Guise, Charles cardinal de Lorraine, Louis de Lorraine cardinal de Guise, et René marquis d'Elbeuf, père de Charles, pour lequel cette terre fut érigée en duché. (*V.* Elbeuf, XIII, 3.) L'article de Claude de Lorraine, duc de Guise, se trouve dans cette biographie, tom. III, pag. 67. (*V.* Aumale.) C. M. P.

GUISE (Jean de), cardinal de Lorraine, frère de Claude premier duc de Guise, remplit, pour sa part, cette vue commune à tous les princes lorrains établis en France, de réunir dans leur famille les trois principaux moyens d'exercer sur les peuples une grande autorité: les dignités ecclésiastiques, la gloire des armes et l'administration de l'état. Né en 1498, il fut fait cardinal en 1518, et joignit à l'évêché de Metz un grand nombre d'autres prélatures. Il fut ministre d'état sous François Ier. et Henri II. Il était libéral avec magnificence; et, à cet égard, sa réputation était telle, qu'à Rome un aveugle lui ayant demandé l'aumône, et recevant de lui une somme considérable, s'écria: « Tu es le Christ ou le cardinal de Lorraine. » Il mourut en 1550. L—P—e.

GUISE (Antoinette de Bourbon, duchesse de), fille de François de Bourbon, comte de Vendôme, naquit au château de Ham, le 25 décembre 1494. Elle fut mariée, en 1513, par le roi Louis XII, à Claude, premier duc de Guise. De cette union elle eut huit fils et quatre filles, dont elle voulut soigner elle-même l'éducation. Cette princesse était extrêmement pieuse; elle fit plusieurs fondations en faveur des pauvres, et mourut à Paris le 20 janvier 1583, âgée de quatre-vingt-neuf ans. Le P. Hilarion de Coste a imprimé son éloge dans le tom. 1er. de ses *Dames illustres*. W—s.

GUISE (François de Lorraine, duc de), fils aîné de Claude premier duc de Guise, né en 1519, montra, dès sa plus tendre jeunesse, tant d'ardeur pour la gloire, tant d'intrépidité, de prudence et de sang-froid, dans les moments les plus périlleux, qu'on augura, dès-lors, qu'il deviendrait un illustre guerrier. Le soin qu'il prenait de s'attacher, par des bienfaits, les hommes chez lesquels il remarquait des talents; sa libéralité envers les soldats, son affabilité avec les officiers; un port majestueux, un front toujours serein et plus ennobli que défiguré par la cicatrice d'un coup de lance qui lui avait percé la tête, en 1545, au siége de Boulogne, où il combattit presque seul un bataillon anglais: tant d'avantages réunis ne pouvaient manquer de lui concilier l'amour et la vénération des gens de guerre; mais, comme il eut d'abord plus d'occasions de se distinguer dans le conseil qu'à l'armée, il avait atteint l'âge de trente-trois ans, qu'il ne possédait encore d'autre grade militaire que le commandement d'une compagnie de gendarmerie. Nommé, en 1552, lieutenant-général dans les trois évêchés, il soutint, contre une armée de cent mille hommes, ce mémorable siége de Metz que Charles-Quint fut contraint de lever après deux mois d'attaque et la perte d'un tiers de ses troupes (1). Si la France,

(1) L'histoire de ce siége a été écrite par plusieurs auteurs contemporains, entre autres par Ber-

à cette époque, fut délivrée d'une invasion qui s'annonçait de la manière la plus terrible, elle le dut au héros lorrain. Il ajouta encore à l'éclat de sa victoire, par les soins qu'il prit des malades de l'ennemi laissés dans son camp, et par les ordres qu'il donna pour que les chariots chargés de ceux que l'armée impériale ramenait en Allemagne, ne fussent point attaqués. Un officier espagnol lui ayant fait demander un esclave qui, pendant le siége, s'était sauvé dans la ville avec le cheval de son maître, Guise fit racheter le cheval et le renvoya sans perdre un instant. Quant à l'esclave, « Cet homme, dit-il, est devenu libre » en mettant le pied sur les terres de » France. Le rendre pour qu'il re- » trouve ses fers, ce serait violer les » lois du royaume. » A la bataille de Renti, en 1554, Guise eut la principale conduite de l'action, et y soutint l'honneur des armes françaises. St.-Fal, un de ses lieutenants, s'étant, par un excès de courage, avancé avec trop de précipitation, il l'arrêta en lui donnant un coup d'épée sur le casque : mais ayant appris que l'officier ne pouvait se consoler de cet affront, il lui dit, après la bataille, et dans la tente même du roi : « Saint-Fal, vous êtes » offensé du coup que vous avez reçu ; » mais il vaut mieux que je vous l'aie » donné pour vous arrêter, que pour » vous faire avancer. Ce coup, loin » d'être humiliant, est glorieux pour » vous. » Tous les militaires qui se trouvaient présents étant interpellés, déclarèrent à haute voix qu'ils étaient de ce sentiment. Ce fut l'ombrage que le crédit de Guise faisait aux Montmorencis, qui lui valut, en 1557, le commandement de l'armée envoyée en Italie, à la sollicitation de Paul IV, pour entreprendre la conquête du royaume de Naples. On le vit traverser, avec une poignée d'hommes, cette contrée fameuse alors par nos désastres, et qu'on appelait le *Tombeau des Français ;* on le vit aller défier, jusqu'au cœur du royaume, le duc d'Albe, le plus célèbre général qu'eut alors l'Espagne. N'ayant pu l'attirer au combat, trahi et arrêté dans toutes ses opérations par ces mêmes Caraffe qui avaient imploré son secours, il sut se garantir de leurs piéges, conserver son armée entière, enfin la ramener plus forte encore, et plus nombreuse qu'il ne l'avait conduite au-delà des monts. C'était après la malheureuse journée de Saint-Quentin (1557), lorsque toute la France le rappelait à grands cris, regardant ce désastre comme une suite de ce qu'on l'avait éloigné des conseils du roi. A son approche, l'armée ennemie qui menaçait la capitale, se retira dans les Pays-Bas ; l'incendie, près de dévorer les provinces méridionales par l'irruption du duc de Savoie, se dissipa en fumée. Guise fut déclaré lieutenant-général des armées au-dedans et au-dehors du royaume. Les lettres qui lui accordaient ce titre avec un pouvoir presque illimité, furent enregistrées sans la moindre restriction dans tous les parlements, et publiées aux applaudissements de tous les ordres de citoyens. Il répondit bientôt à la confiance de son souverain et à l'enthousiasme des Français, en s'emparant de Calais, seul point que les Anglais eussent gardé de leurs anciens triomphes, et d'où ils bravaient encore la France. Toutes les richesses de cette ville, unique entrepôt du commerce entre l'Angleterre et les Pays-Bas, furent employées par le vainqueur en gratifications considérables aux offi-

traud de Salignac, un des ancêtres de Fénélon, Paris, 1553, et Metz, 1565, in-4°.

ciers, ou livrées au pillage des soldats : Guise ne se réserva rien pour lui. Cette conquête, suivie de celles de Guines et de Ham, toutes trois faites en moins d'un mois au cœur de l'hiver, quoique ces places fussent jugées imprenables, le rendit l'idole de la France et le héros de l'Europe. La prise de Thionville sur les Espagnols se fit avec la même rapidité; et les succès de ce grand capitaine ne furent suspendus que par la paix désastreuse de Cateau-Cambresis, conclue contre son avis. L'autorité du duc de Guise, balancée sous Henri II par la faveur des Montmorencis, n'eut aucun contre-poids pendant le règne de François II : mais loin de faire servir à sa fortune un pouvoir presque absolu, il augmenta beaucoup ses dettes. Ce pouvoir et cette faveur étaient tels, que le connétable Anne de Montmorenci lui donnait du *Monseigneur*, et se disait *Son très humble et très obéissant serviteur*, tandis que Guise ne l'appelait que *Monsieur le connétable*, et signait, en écrivant, soit à lui, soit au parlement : *Votre bien bon ami.* On sait que la cour fut en proie aux intrigues et le royaume aux factions : mais le duc triompha de tous ses ennemis, en déjouant la conjuration d'Amboise, tramée pour le perdre ainsi que le cardinal son frère (Charles); conjuration qui forçait Médicis, effrayée, de venir, avec son fils, se jeter dans les bras du prince lorrain. Il y eut alors une lutte entre lui et le prince de Condé, qui cherchait à se rendre maître de la personne du roi, pour gouverner en son nom. L'inflexible équité de l'histoire exige qu'on reconnaisse que Guise et son frère profitèrent de leurs avantages avec cette rigueur cruelle qu'autorisait l'esprit du temps. Elle aurait été funeste à Condé lui-même, sans la mort de François II, qui remit en présence les deux rivaux. Le parlement, écrivant au duc pour le féliciter, lui décerna le titre de *Conservateur de la patrie.* Sous Charles IX, son crédit baissa : sa réunion ou association politique avec le vieux connétable et le maréchal de Saint-André, connue sous le nom de *Triumvirat*, lui laissa bien encore une consistance qu'il fortifiait en secret par tous les moyens de prévoyance et d'adresse; mais voyant le peu d'égards qu'on avait pour ses conseils, il prit le parti de se retirer de la cour. Il s'était rendu en Lorraine et de là en Alsace: rappelé par le roi de Navarre, lieutenant-général du royaume, il s'arrêta un dimanche à Vassi, petite ville de Champagne, pour y entendre la messe. Quelques historiens disent que, sur les plaintes qui lui furent portées des désordres commis en ce lieu par les huguenots au mépris des édits de pacification, il envoya diverses personnes de sa suite pour engager le ministre et les principaux réformés à se comporter avec plus de modération. Ceux-ci étaient assemblés au prêche : soit prévention contre le duc de Guise, soit crainte de quelque insulte, soit ressentiment de plusieurs plaisanteries qu'on s'était permises contre eux, ils en vinrent à des voies de fait; des pierres furent lancées aux envoyés du duc, qui s'étaient présentés tout armés : il accourut au bruit de cette rixe, déjà sanglante, et fut atteint d'un coup de pierre au visage; alors ses hommes d'armes firent feu sur les coupables. Il y en eut une cinquantaine de tués et environ deux cents de blessés, avant qu'on eût pu mettre un terme à la fureur des combattants. Cet événement, peut-être imprévu, que les protestants appelèrent le *massacre de Vassi*, et que, de leur côté, ils racontent en donnant tous les

torts aux catholiques, mais surtout au duc de Guise, alluma la guerre civile dans tout le royaume. On dit que les protestants avaient placé des partis sur toute la route du duc, pour le tuer ou pour l'enlever, et qu'il sut les éviter. Son entrée à Paris, avec un cortége imposant et très nombreux, fut un jour de triomphe pour les catholiques. Les triumvirs se rendirent maîtres de la personne du roi et le conduisirent dans la capitale. Les huguenots ayant à leur tête le prince de Condé et l'amiral de Coligni, prirent aussitôt les armes: partout où Guise se montra, leur parti eut du désavantage, et divers traits de magnanimité contribuèrent autant à lui gagner les cœurs que ses plus brillants exploits. Au siége de Rouen, qu'il réduisit après trois assauts, on lui amena un gentilhomme angevin ou manceau, qui, fanatisé par les déclamations et les libelles de quelques ministres de la réforme, épiait l'occasion de le poignarder, et déclara qu'il n'avait consulté, dans cette entreprise, que l'intérêt de sa religion. « Or çà, dit ce » prince, je vous veux montrer com- » bien la religion que je tiens est plus » douce que celle de quoi vous faites » profession. La vôtre vous a con- » seillé de me tuer, sans m'ouir, » n'ayant reçu de moi aucune offense; » et la mienne me commande que je » vous pardonne, tout convaincu que » vous êtes de m'avoir voulu tuer sans » raison. » (1) Conservant son caractère de générosité et de modération, il prit toutes les précautions qui dépendaient de lui pour que Rouen, ville opulente, ne fût point livrée au pillage; mais la fureur du soldat ne put être enchaînée par aucun moyen. A la bataille de Dreux, où il ne commandait qu'un corps de reserve de six cents hommes, comme capitaine des gendarmes, voyant le connétable fait prisonnier, le maréchal de St.-André tué et l'armée mise en déroute, il rétablit aussitôt le combat, et triompha tout-à-la-fois de ses ennemis et de ses rivaux. Condé, son illustre adversaire, fut pris: Guise, oubliant en ce moment tous les libelles que ce prince avait répandus contre lui, libelles où la vie publique et privée du duc était peinte des plus noires couleurs, le reçut comme un ami malheureux, le fit souper avec lui; et le vainqueur offrit au vaincu de partager le seul lit qui lui restât, ce qui fut accepté. Les historiens ajoutent même que Guise dormit d'un profond somme, tandis que Condé ne put fermer l'œil. C'est alors que le duc fut créé, pour la troisième fois, lieutenant-général du royaume. Ce grand homme, qu'on regardait comme le génie tutélaire de la France, se flattait de terminer la guerre civile par un coup décisif, la prise d'Orléans, qui était le boulevard des huguenots: malgré l'opposition constante de la reine, fortement alarmée d'une entreprise qui allait élever si haut la fortune et la gloire du prince lorrain, il croyait être déjà maître de la ville, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de pistolet par un gentilhomme nommé Poltrot de Mérey, et mourut, six jours après, de sa blessure, le 15 février 1563 (1). La grandeur d'ame de François de Guise ne se démentit point dans ses derniers moments (2). Anne de Ferrare, sa

(1) A l'article de CHARLES IX, on s'est trompé en faisant tenir par le duc de Guise, un semblable discours à Poltrot son assassin. Voltaire a su profiter de cette réponse sublime, en la mettant dans la bouche de Gusman, à la dernière scène de sa tragédie d'*Alzire*.

(1) C'est par une erreur de date qu'on a dit à l'article COLIGNI, que le duc de Guise vint assiéger Orléans en 1567.

(2) Le crédit que ses rares qualités et ses services donnèrent à sa famille augmenta une puis-

veuve (1) (*V.* tome XIV, page 403) poursuivit en vain la mise en jugement de Coligni. Parmi les traits qu'on peut ajouter à ceux que nous avons déjà cités de lui, on rapporte que, comme il visitait un jour son camp, le baron de Lunebourg, chef des reitres, dont il se disposait à passer en revue la troupe, s'emporta jusqu'à le menacer du bout de son pistolet. Le duc tira froidement son épée, éloigna l'arme dirigée contre lui, et la fit tomber. Montpezat, lieutenant de ses gardes, allait ôter la vie à cet officier allemand, lorsque Guise lui cria: « Arrêtez; vous » ne savez pas mieux tuer un homme » que moi »; et se tournant vers Lunebourg: « Je te pardonne, lui dit-il, » l'injure que tu m'as faite; il n'a te- » nu qu'à moi de m'en venger: mais » pour celle dont tu t'es rendu cou- » pable envers le roi, dont je repré- » sente ici la personne, c'est à lui » d'en faire justice. » Aussitôt il l'envoya en prison, et continua son opération, sans que les reitres, naturellement séditieux, osassent murmurer. On remarque qu'il faisait sa lecture journalière de Tacite. Sa Relation de la bataille de Dreux était devenue extrêmement rare, avant qu'on l'eût réimprimée dans le tome IV de la dernière édition des *Mémoires de Condé*. Sa vie a été écrite par M. de Valincour, Paris, 1681, in-12. (*Voyez* MAÏENNE.) L—P—E.

GUISE (CHARLES DE), frère du précédent, particulièrement connu dans l'histoire sous le nom de cardinal de Lorraine, était le second fils de Claude de Lorraine, premier duc de Guise. Il naquit à Joinville le 17 février 1525, et fut ministre de François II et de Charles IX: il réunissait à l'ambition que montraient tous les princes de sa maison les qualités qui rendraient cette passion excusable si les suites n'en étaient pas toujours funestes à la tranquillité des peuples. Ses études furent aussi rapides que brillantes. Nommé dès l'âge de quinze ans à l'archevêché de Reims, il parut aussitôt à la cour, où il se fit distinguer par son esprit et par ses manières insinuantes. Il eut l'honneur de sacrer Henri II, et parvint à une haute faveur près de ce prince, en flattant son amour pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois (1). Il possédait un grand nombre de riches bénéfices; et son oncle, le cardinal Jean de Lorraine, lui laissa en mourant une fortune considérable: cependant le neveu ne paya aucun de ses créanciers. Il employait ses immenses revenus à augmenter le nombre de ses partisans; et à peine lui restait-il assez pour l'entretien de sa maison. Envoyé à Rome en 1555 près du pape Paul IV pour l'engager à entrer dans une alliance contre l'Autriche, il prit alors le titre de cardinal d'Angers, sous le prétexte que sa famille avait des droits sur l'Anjou; mais il n'osa pas conserver ce titre en rentrant en France. La perte de la bataille de St.-Quentin ne fit qu'accroître la puissance des Guises, seuls maîtres du gouvernement par la captivité du maréchal de Montmorenci. Après la mort de Henri II, le cardinal, pour plaire à la reine-mère,

sance qui, dès le règne de François Ier., portait déjà ombrage à la cour, ainsi que le prouve ce vieux quatrain :

Le feu roi devina ce point,
Que ceux de la maison de Guise
Mettraient ses enfants en pourpoint,
Et son pauvre peuple en chemise.

(1) On a peine à concevoir pourquoi, dans les diverses éditions du Dictionnaire de Chaudon, on a répété qu'il avait épousé la sœur de Henri II. A la vérité François II était son neveu; mais c'était comme époux de Marie-Stuart, dont la mère (Marie de Lorraine) était sœur de François de Guise.

(1) De Thou a jugé sévèrement les liaisons du cardinal avec Diane de Poitiers. Voici ses expressions: *Is in arctiorem Pictaviensis familiaritatem turpibus obsequiis cùm se insinuavisset.*

éloigna de la cour la duchesse de Valentinois. Devenu ministre de François II, il ne mit plus de bornes à son ambition : sachant que sa fierté le rendait odieux aux grands et aux petits, et craignant qu'on n'attentât à ses jours, il fit promulguer une ordonnance qui défendait de porter des armes en public. Il congédia les anciennes bandes qu'il n'avait pu mettre dans ses intérêts, et organisa des corps composés en grande partie d'Allemands et d'Italiens : mais redoutant l'effet du mécontentement de tant de braves qui sollicitaient le prix de leurs services, il fit élever une potence à l'entrée du palais de Fontainebleau, et publia que quiconque était venu à la cour pour demander des grâces eût à se retirer, sous peine d'être pendu. Le cardinal de Lorraine conserva, sous Charles IX, le pouvoir qu'il avait eu pendant la courte durée du règne précédent; il se prononça fortement contre la tolérance civile des protestants, à laquelle la cour semblait incliner, et provoqua le fameux colloque de Poissy (1561), moins, disent ses ennemis, pour aviser à des moyens de conciliation que pour y déployer son éloquence (*V.* Bèze). Il se rendit ensuite au concile de Trente, où il parut avec éclat; le pape eut, dit-on, la crainte qu'il ne cherchât à y faire valoir les libertés de l'Église gallicane : mais la mort funeste de son frère, François, duc de Guise, empêcha le cardinal d'exécuter les projets qu'il pouvait avoir à cet égard. Il ne s'en montra que plus ardent à poursuivre les huguenots, et fut généralement regardé comme l'un des principaux auteurs des guerres civiles qui troublèrent alors le royaume. Ayant voulu, en 1565, entrer dans Paris avec une escorte, ce qui était défendu par une ordonnance, le maréchal de Montmorenci, qui cherchait une occasion de se venger de la hauteur du cardinal de Lorraine, envoya contre lui des troupes, qui dispersèrent ses soldats, et l'obligèrent de se réfugier avec son neveu dans la boutique d'un épicier. Cette humiliation lui causa tant de peine qu'il sortit de Paris sur-le-champ, et alla se retirer à Reims, où il demeura près de deux ans, uniquement occupé, du moins en apparence, d'administrer son diocèse, et de prémunir les fidèles contre les progrès de l'hérésie. Il prêchait souvent, et avec beaucoup de succès. De retour à Paris, quoique livré à des affaires très importantes, il parut dans les chaires des principales églises : on dit même que ses sermons ne contribuèrent pas peu à exciter le peuple contre les protestants; mais il est faux qu'il ait figuré dans la journée de la St.-Barthélemi, puisqu'il était alors à Rome (1). Après la mort de Charles IX, il se rendit à Avignon au-devant d'Henri III; en sortant d'une procession à laquelle il avait assisté la tête découverte et les pieds nus, il fut saisi d'une fièvre violente, dont il mourut huit jours après, le 26 décembre 1574, dans sa 50e. année (2). Il semblait avoir pressenti sa fin prochaine; car, l'année précédente, il avait composé son épitaphe : on la lisait sur le tombeau qui lui avait été élevé dans la cathédrale de Reims. On peut reprocher au cardinal de Lorraine d'avoir tenté d'introduire en France l'odieux tribunal de l'inquisition, et d'avoir été l'un des premiers chefs de cette Ligue qui faillit perdre le

(1) Chénier, dans sa tragédie de *Charles IX*, fait bénir par ce cardinal les poignards des assassins.

(2) Le bruit courut qu'il avait été empoisonné. On peut consulter, à cet égard, le tome II des *Mémoires* d'Artigny, où cet auteur a recueilli ce qui a été dit de cette mort prématurée par différents historiens.

royaume: mais on doit convenir qu'il avait de grandes qualités. S'il montra un zèle ardent contre les novateurs religieux, il n'en mit pas moins à repousser les injustes prétentions de la cour de Rome. S'il fit adopter des lois rigoureuses, il en proposa aussi d'utiles, entre autres celle qui ordonnait qu'il ne serait nommé aux places de judicature que sur la présentation de trois sujets irréprochables et instruits. Il favorisa la culture des lettres, encouragea les savants par ses libéralités, fonda l'université de Reims, eut part à l'érection de celle de Pont-à-Mousson, et établit des séminaires dans son diocèse. On ne doit pas s'étonner que les protestants aient cherché à noircir la mémoire d'un prélat qui les avait poursuivis toute sa vie avec la dernière rigueur. Parmi les libelles publiés contre lui, on se contentera de citer : *La Légende du cardinal de Lorraine, de ses frères et de la maison de Guise*, Reims (Genève), 1574, 1579, in-8°. Les éditions originales en sont très rares; mais elle a été réimprimée dans le sixième volume des *Mémoires de Condé*, avec des notes de Lenglet Dufresnoy. Elle parut sous le nom de François de l'Isle, qu'avait pris, dit-on, pour cacher le sien, Louis Regnier, sieur de la Planche (*Voy.* Louis REGNIER). On peut consulter pour plus de détails, 1°. son *Oraison funèbre*, par Nicolas Boucher, précepteur des princes de Lorraine, Paris, 1577, in-8°.; 2°. sa *Vie*, par d'Auvigny, tome II des *Hommes illustres de France*; et 3°. son *Eloge* dans le recueil des *Eloges de quelques auteurs français* (par Joly, Michault, etc.), Dijon, 1742, in-8°. Il n'est considéré dans ce dernier ouvrage que comme écrivain; on y donne la liste de ses productions: ce sont les *Harangues* au colloque de Poissy et au concile de Trente; des *Lettres*, des *Sermons*, et un *Commentaire* en latin *sur le règne de Henri II*, que P. Pascal, à qui le manuscrit en avait été confié, publia sous son nom (*Voy.* Pierre PASCAL). On conserve, en original, à la bibliothèque du Roi, ses *Dépêches* et ses *Négociations*. W—s.

GUISE (LOUIS Ier. de Lorraine, cardinal DE), frère des précédents, naquit le 21 octobre 1527. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut successivement pourvu des évêchés de Troies, d'Albi et de l'archevêché de Sens, dont il se démit en faveur du cardinal Pellevé. Honoré lui-même du chapeau en 1552, il fut nommé, quelque temps après, à l'évêché de Metz, s'occupa de l'administration de son diocèse avec zèle, et mourut à Paris, le 28 mars 1578, âgé de cinquante-six ans. « C'était, dit l'Estoile, un bon homme, peu » remuant; on l'appelait le cardinal » des bouteilles, parce qu'il les aimait » fort, et ne se mêlait guère d'autres » affaires que de celles de la cuisine. » W—s.

GUISE (HENRI DE LORRAINE, duc DE), fils aîné de François de Guise, naquit le 31 décembre 1550, et fut élevé à la cour de Henri II, où il porta d'abord le titre de prince de Joinville. Il avait fait, au siége d'Orléans, ses premières armes sous son père, à la mémoire duquel il crut devoir de conserver une haine implacable contre les protestants, et surtout contre l'amiral de Coligni, quoique celui-ci se défendît, et même par serment, d'avoir participé à la mort de Franç. de Guise. A l'âge de seize ans, Henri résolut d'aller en Hongrie se former au métier de la guerre, en combattant contre les Turks. De retour dans sa patrie, on

le vit se distinguer à la rencontre de Massignac et à la bataille de Jarnac. Il n'avait pas encore dix-neuf ans, lorsqu'il attira sur lui les regards de toute la France, par sa belle défense de Poitiers, dont Coligni fut obligé de lever le siége, et par la manière dont il prit part au succès de la journée de Moncontour. Prodigue de son sang à la tête de l'armée qui battit les Allemands à Dormans, près de Château-Thierri, où il reçut un coup d'arquebuse à la joue, et prit, de la cicatrice qui lui en resta, le surnom de *Balafré* (1); ne négligeant aucune occasion de frapper les religionnaires, il blâma toujours les ménagements de la cour pour eux : pouvait-il manquer de gagner le cœur des catholiques? Ils le jugèrent digne de remplacer son père, dont le souvenir leur était toujours bien cher. Les avantages qui, même séparés, faisaient aimer ou admirer chacun de ces princes lorrains, qui avaient *si bonne mine*, disait la maréchale de Retz, *qu'auprès d'eux les autres princes paraissaient peuple*, le duc de Guise les réunissait tous en lui seul : air de dignité, taille haute, traits réguliers, regard doux quoique perçant, manières polies et insinuantes; il avait de plus une bravoure à toute épreuve, le talent rare de faire valoir ses exploits sans forfanterie, l'esprit du commandement, la discrétion sous l'air de la franchise; l'art de persuader qu'il était retenu lors même qu'il agissait sans ménagement, de donner à entendre qu'il était uniquement animé du zèle de la religion, quand il ne travaillait, en réalité, que pour ses intérêts propres ou ceux de sa famille. Aussi *la France*, suivant l'expression d'un écrivain estimé, *était folle de cet homme-là, car c'est trop peu dire amoureuse*. On ajoutait « qu'il » était impossible de lui vouloir du » mal en sa présence, et que les Hu» guenots étaient de la Ligue quand » ils regardaient le duc de Guise. » Tous ces dons étaient encore relevés par cette grandeur d'ame, qui semblait être chez lui une portion de l'héritage de son père, par une prudence que les événements ne déconcertaient jamais, un coup-d'œil de maître dans les affaires, et la facilité de se déterminer promptement, quoique l'étendue de son génie lui montrât toutes les difficultés de l'entreprise. L'action suivait chez lui la pensée. Le duc de Maïenne, son frère, l'exhortant un jour à peser quelques inconvénients, avant de prendre son parti : « Ce que » je ne résoudrai, dit-il, en un quart» d'heure, je ne le résoudrais de ma » vie. » Malheureusement son ambition démesurée rendit tant de grandes qualités funestes à sa patrie. Il avait aspiré à la main de Marguerite de Valois, depuis reine de Navarre; mais l'indignation de Charles IX, qui, outré de son audace, s'emporta jusqu'à donner l'ordre de le faire périr, le força d'y renoncer. Plus tard, il ne profita que trop bien de la permission qu'il avait reçue de ce monarque pour se défaire de Coligni. Sa haine une fois assouvie par la mort de l'amiral, il fut loin de mettre la même ardeur à poursuivre les autres proscrits de la terrible journée du 24 août 1572, de laquelle, par un cruel égarement de la piété filiale, il avait consenti à diriger les opérations (*Voy.* CHARLES IX et COLIGNI). Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, favorisait les prétentions amoureuses de Guise; il l'embrassait un jour, et regardant tendrement sa sœur : « Plût à Dieu, dit-il » au duc, que vous fussiez mon frère! »

(1) Son père avait la même raison de porter ce surnom; c'était une ressemblance de plus entre eux : mais c'est Henri de Guise qu'on appelle plus communément *le Balafré*.

Mais, à son retour de Pologne, le même prince ne lui témoigna plus que de l'indifférence. Guise trouva la même froideur dans le duc d'Alençon et dans le roi de Navarre, dont il rechercha inutilement les bonnes grâces. S'apercevant alors qu'il n'avait rien à espérer de la cour, où l'on affectait de lui procurer toutes sortes de dégoûts, il courut après la faveur populaire, et sut profiter de tous ses avantages pour enlever à Henri III l'estime de ses sujets, surtout la confiance du clergé, qui était mécontent des priviléges accordés aux calvinistes. La crainte des vengeances que ceux-ci avaient à exercer, fut le premier mobile de la *Sainte union*, qui se forma dans la capitale en 1576, et qui est plus connue sous le nom de la *Ligue*. Les plans de cette assemblée séditieuse furent en partie dirigés, sa marche fut accélérée par la politique intéressée de Philippe II, qui, sous prétexte de soutenir la religion catholique, se ménageait les moyens de démembrer un royaume où la guerre civile s'établissait comme un volcan perpétuel. On reprocha aussi à la cour de Rome d'avoir encouragé la Ligue, en se réservant de l'avouer après le succès. Les brillantes qualités et même les vices de Henri de Guise le désignaient pour chef de ce parti, dont la religion était le prétexte, et qui avait pour but réel l'usurpation de l'autorité royale. Ce fut lui qui en fit mouvoir tous les ressorts, qui mit les armes aux mains des factieux; et cependant il se faisait prier pour les prendre lui-même, parce que, disait-il, « si l'on m'entraîne à tirer » l'épée contre mon souverain, il faut » en jeter le fourreau. » Les provinces étaient remplies de ses émissaires, tous gens qui, par le dérangement de leurs affaires, avaient intérêt à la guerre civile. Guise avait, dans Paris, des prédicateurs et des écrivains à ses gages, dont les discours ou les libelles tendaient à représenter le roi et ses ministres comme les fauteurs des hérétiques, en même temps qu'on y relevait le mérite et les services des princes lorrains. Des estampes, étalées dans les rues, offraient des images effrayantes des tourments auxquels les catholiques d'Angleterre étaient exposés; et des gens apostés glissaient à l'oreille de ceux qui regardaient ces images, qu'il en arriverait autant en France, si le roi de Navarre, prince hérétique, montait sur le trône. Enfin, Guise leva le masque, mais en mettant presque toujours en avant le vieux cardinal de Bourbon, homme d'un esprit paresseux et borné, dans l'ame duquel il avait pourtant fait germer quelque ambition. (*V.* Bourbon (Charles de), V, 347.) Tout le royaume courut aux armes: et tandis que les favoris de Henri III perdaient la bataille de Coutras, l'heureux Guise remportait divers avantages sur les Allemands, qui, étant entrés dans le royaume au nombre de 30,000 hommes pour se joindre à l'armée de Henri de Bourbon, furent forcés, par les savantes manœuvres du général de la Ligue, de regagner leur pays, après avoir perdu, en différentes rencontres, 24,000 des leurs. Guise, fier de ses succès, prétendit, dans une assemblée tenue à Nanci en 1588, imposer la loi à son souverain. Malgré la défense que celui-ci lui avait faite de venir à Paris, il s'y rendit à l'appel des *Seize*, cette faction si dangereuse et si hardie. Il reçut des hommages enivrants, à la suite desquels il osa se présenter au Louvre, d'un air fier, et portant de temps en temps la main sur la garde de son épée. De là cette fameuse journée des Barricades, qui, suivant l'expression de l'historien De Thou,

« ensevelit la majesté du trône dans » un funeste oubli jusqu'au règne de » Henri IV. » Dans cette journée, les corps-de-garde des bourgeois refusèrent de recevoir le mot d'ordre de la part du Roi; ils attaquèrent même ses troupes, les enfermèrent dans leurs barricades, les gardèrent prisonnières, et poussèrent leurs postes jusqu'aux portes du Louvre, d'où Henri fut trop heureux de pouvoir se sauver en secret, abandonnant sa capitale, et fuyant devant son sujet révolté. Si Guise n'avait eu un moment d'hésitation, il pouvait se rendre maître de la personne du monarque, et placer la couronne de France sur sa propre tête. On négocia; le roi fut contraint de donner l'édit de juillet 1588, qui livrait au parti du duc de Guise des places de sûreté: il prit l'engagement de faire la guerre aux protestants, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement détruits; d'ordonner la publication du concile de Trente, de confirmer la *Sainte union*; enfin, il fut réduit à revêtir Guise de la charge de lieutenant-général du royaume. De telles concessions ne pouvaient qu'augmenter la défiance et le mécontentement du souverain contre un homme qu'on savait bien ne pas devoir borner ses hautes prétentions à jouer un rôle secondaire dans l'État. Le plan pour s'en défaire fut arrêté entre le monarque et ses favoris, pendant les états de Blois, où Guise se flattait d'être nommé connétable par le concours des trois ordres. Prenant d'abord, lorsqu'il y parut, les dehors du respect, il poussa bientôt la hardiesse, ou pour mieux dire l'insolence, à un excès tel, que s'il était possible de la souffrir, il ne l'était pas de la pardonner. Cependant, Guise recevait de toutes parts l'avertissement que sa vie était menacée; il trouva même, sous sa serviette, un billet qui l'exhortait à prendre garde à lui. Il lut le billet, écrivit au bas, *On n'oserait*, et le jeta sous la table. Sa trop grande confiance acheva de le perdre. Le 23 décembre 1588, le Roi, impatient de ce qu'il ne venait pas, l'ayant fait appeler au conseil, Guise s'y rendit. La garde était renforcée; les cent Suisses étaient rangés sur les degrés: aussitôt les portes se fermèrent sur lui. « J'ai froid, dit-il; le cœur me fait » mal: que l'on fasse du feu. » Mais il reprit bientôt ses sens, fit bonne contenance, salua tous ceux du conseil avec sa grâce ordinaire; et à l'instant où il se disposait à entrer dans le cabinet du Roi, qui lui en avait envoyé l'ordre, Saint-Malines, un des gardes apostés, mettant une main sur l'épée du duc, lui porta de l'autre main un coup de poignard du haut en bas dans la poitrine, de peur qu'il ne fût cuirassé. Guise n'eut que le temps de s'écrier: « Je suis mort; mon Dieu, » ayez pitié de moi; pardonnez-moi » mes péchés; » et il tomba sous les coups redoublés des assaillants. On se saisit aussitôt des autres princes de sa maison, ainsi que de plusieurs de ses partisans; et le cardinal de Guise éprouva, le lendemain, le même sort que son frère (1). La résolution violente à laquelle se porta Henri contre ces deux ambitieux, est un de ces coups d'état qu'on cherche à excuser par la nécessité du bien public. On a allégué que, dans la position où se trouvait la France, il était à craindre que

(1) Pierre Mathieu a composé une tragédie intitulée *La Guisiade*, qui a eu cinq éditions la même année, 1589, in-8° Cette même année parut, in-4°., un poème dramatique sous le titre de *La double tragédie jouée à Blois le 23 et le 24 décembre 1588* Il existe aussi un roman historique intitulé: *Le duc de Guise, surnommé le Balafré*, par Debrie, Paris, 1695, in-12. *Voyez*, au reste, la *Biblioth. hist. de la France*, II, 307, et 112, 197. Nous avons encore les *Etats de Blois*, tragédie de N. Raynouard, 1814, in-8°.

les états de Blois n'entreprissent de dépouiller Valois et d'exclure les Bourbons pour couronner le duc de Guise. La vérité est que c'était un plan formé, dont une foule de circonstances empêchent de douter. On venait de publier une généalogie qui faisait descendre la maison de Lorraine de la seconde race de nos rois; et l'on insinuait par-là que placer Henri de Guise sur le trône, ce serait seulement lui restituer le bien de ses ancêtres. On lit en tête de la *Vie du cardinal d'Ossat*, imprimée en 1771, un discours de ce cardinal, dans lequel il prouve que le projet des Guise était de s'emparer du sceptre qu'ils prétendaient leur appartenir, et que le *Balafré*, en y travaillant, ne faisait que suivre les mémoires et instructions du cardinal de Lorraine, son oncle. La nouvelle de la mort du duc de Guise répandit dans Paris une consternation et même une fureur inexprimables. Si la cour n'eût pris la précaution de faire brûler les corps des deux frères dans de la chaux vive, et de faire jeter leurs cendres au vent, le peuple, et surtout les ligueurs, en seraient venus au point d'honorer leurs reliques. Cet événement fit naître un déluge de libelles, où Henri III était voué à l'exécration publique. On y publiait de prétendus prodiges dans l'air, qui avaient précédé, accompagné et suivi le meurtre du duc et du cardinal de Guise. On les préconisa comme des martyrs: des images religieuses consacrèrent leur mémoire; et le trouble, excité par le fanatisme, devint plus grand que jamais. M. Charles Lacretelle, dans son *Histoire de France pendant les guerres de religion*, a dit de celui auquel est consacré cet article: « On se représente le duc de Guise comme un » homme violent, impétueux, et qui » attendait tout de son audace. Jamais, » au contraire, ou ne combina un pro- » jet coupable avec un esprit plus mé- » thodique. Il avait voulu, en quelque » sorte, calquer son usurpation sur » celle de Pépin-le-Bref. Ce chef de » faction se défiait de ses instruments. » La faveur de la multitude était loin » de l'aveugler. Il desirait encore plus » la puissance sans le titre de roi, que » ce titre avec une puissance précai- » re..... C'était un homme nourri dans » la politique, qui ne manquait pas » d'élévation dans l'esprit, mais qui » n'en avait aucune dans l'ame. Il res- » semblait beaucoup plus au cardinal » de Lorraine, son oncle, qu'à Fran- » çois de Guise, son père. »

L—P—E.

GUISE (Louis II, de Lorraine, cardinal DE), frère du précédent, naquit à Dampierre en 1556. Il succéda, en 1574, à son oncle dans l'archevêché de Reims; mais il n'en prit possession qu'en 1583, et il y tint, la même année, un concile provincial. Il abandonna bientôt son diocèse, pour revenir à Paris se mêler aux intrigues de la cour, et exciter les ligueurs, dont son frère et lui étaient les chefs. Présidant l'ordre du clergé aux états de Blois en 1588, il improuva publiquement le discours que prononça Henri III à l'ouverture des états, et arracha au faible monarque la promesse de retrancher les passages qui lui avaient déplu. Cet excès d'audace acheva de déterminer le roi à le faire périr avec son frère. Mais sa qualité de prince de l'Eglise, et la crainte que sa mort n'excitât un soulèvement, donnèrent à Henri de l'indécision. Le cardinal était dans la salle des états, lorsque le duc de Guise fut massacré par les gardes qu'on avait apostés. A ses cris, il se leva de sa chaise, disant: *Voilà mon frère qu'on tue!* Les maréchaux d'Aumont et de

Retz le retinrent; et, quelques instants après, on le conduisit dans un galetas, bâti, dit l'Estoile, peu de jours auparavant, pour y loger des feuillants et des capucins, et il y resta enfermé le reste du jour. Le roi, averti que le clergé se proposait de réclamer son président, consulta son conseil: la mort du cardinal fut jugée nécessaire, et quatre hommes se chargèrent de le tuer, moyennant quatre cents écus. Le cardinal de Guise fut assassiné le 24 décembre. On conserve, à la bibliothèque du Roi, un volume des *Lettres* écrites par lui à monsieur et à madame de Nemours. La *Bibliothèque historique de France* (tome II, n°. 18,804, et tome IV au Supplément) contient la liste de cent cinq ouvrages qui parurent dans la même année, pour la justification des Guises. Parmi ceux qui sont plus particulièrement relatifs au cardinal, on se contentera de citer : I. *Cruauté plus que barbare infidèlement perpétrée par Henri de Valois, ennemi des catholiques du royaume de France, en la personne du cardinal de Guise*, 1589, in-8°., fig. II. *Regrets lamentables des habitants de la ville de Reims* (en vers), 1589, in-8°. W—s.

GUISE (Catherine de Clèves, duchesse de), née en 1547, était fille de François de Clèves, duc de Nevers: elle avait épousé, en premières noces, Antoine de Croy, prince de Porcien, qui mourut en 1564; et elle se remaria, six ans après, à Henri Ier., duc de Guise, tué à Blois en 1588 (1). Quelques historiens prétendent qu'elle donna à son second mari de justes raisons de soupçonner sa fidélité; et on assure, dans le *Journal de Henri III*, que le duc de Guise fit assassiner Saint-Mégrin, parce qu'il était l'amant connu de sa femme. Varillas cherche à le justifier de ce meurtre, et dit qu'il se contenta de punir la duchesse de ses galanteries, en la forçant d'avaler un bouillon dans lequel il feignait d'avoir mis du poison (1). Elle n'en fit pas moins éclater un grand chagrin à la mort de son mari, et alla jusqu'à présenter au parlement une requête contre Henri III. Elle était alors enceinte; et, un mois après la mort du duc, elle accoucha d'un fils, dont la naissance fut célébrée par les ligueurs avec une grande pompe. Pendant le siége de Paris, elle sollicita de Henri IV des passeports pour se rendre dans une de ses terres. Après la reddition de cette ville, elle obtint la permission de reparaître à la cour, et s'y conduisit avec tant d'adresse, qu'elle eut bientôt toute la confiance du roi. Son esprit était fin et délié; sa conversation agréable et semée de reparties piquantes. Sully, qui voyait souvent cette dame, dit qu'on la trouvait en même temps douce et vive, tranquille et gaie, et toujours d'une humeur charmante. Elle réconcilia son fils, Charles de Guise, avec le roi, et lui procura le gouvernement de Provence, en dédommagement de celui de Champagne, dont il fut obligé de donner sa démission. La duchesse de Guise mourut à Paris le 11 mai 1633, âgée de quatre-vingt-cinq ans. Son éloge a été publié par le P. Hilarion de Coste dans le tome Ier. de ses *Dames illustres*. Brantome lui a consacré un article très court; mais il promettait de faire un chapitre pour elle et ses sœurs,

(1) Le Laboureur assure que le prince de Porcien, au lit de mort, dit à sa femme que de tous les partis qui se présenteraient pour l'épouser, il n'exceptait que le duc de Guise, avec qui elle passait pour avoir eu des familiarités : mais la reine Catherine de Médicis leva ses scrupules.

(1) On peut consulter à ce sujet Varillas, *Hist. de Henri III*, liv. XII, ou le *Dictionnaire* de Bayle, art. d'*Henri, duc de Guise*, notes N et R.

trois princesses, dit-il, qu'on ne saurait assez louer, tant pour leur beauté que pour leurs vertus. Cependant on doit convenir que la conduite de la duchesse de Guise n'avait pas été sévère dans sa jeunesse; et Vanel (Voy. *Les galanteries de la cour de France*) lui reproche d'avoir été la rivale de sa fille près du grand-écuyer Bellegarde, regardé comme l'un des auteurs de la mort de son mari; mais il est juste de rejeter une partie des fautes de cette princesse sur la dissolution des mœurs de son temps. W—s

GUISE (Charles de Lorraine, duc de), fils aîné de Henri de Guise et de Catherine de Clèves, naquit le 20 août 1571. Arrêté à Blois, le jour de l'assassinat de son père, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591, il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Son evasion inquiéta d'abord Henri IV: mais ce prince sentit bientôt qu'un chef de plus dans le parti de la Ligue ne pourrait qu'en diviser davantage les membres; ce qui arriva en effet. Les ligueurs, ayant voulu le faire elire roi de France, dans les états de Paris, en lui donnant pour femme l'infante d'Espagne, ce projet échoua par les intrigues de Maïenne, parce qu'il était contraire à ses vues personnelles. Après la réduction de la capitale sous l'obéissance de Henri IV, Charles de Guise se réconcilia avec ce monarque par l'intermédiaire de sa mère, et lui remit Reims ainsi que toutes les places qu'il possédait. Il obtint le gouvernement de Provence au lieu de celui de Champagne; et, aidé par Lesdiguières, que le Roi avait placé auprès de lui comme lieutenant, mais avec lequel la différence de religion l'empêchait souvent de s'accorder, il soumit plusieurs villes que le duc d'Épernon défendait au nom de la Ligue. Se chargeant lui seul du siége de Marseille, il fit, en 1596, rentrer cette ville sous l'autorité du Roi. On lui confia, en 1617, le commandement de l'armée de Champagne, contre les princes ligués, et il leur prit quelques places. Le 18 octobre 1622, il eut l'avantage sur les Rochelois, dans un combat naval; mais, comme il s'était déclaré pour la reine-mère dans les factions de la cour, et qu'il avait tenu une conduite suspecte dans son gouvernement, Richelieu, jaloux d'ailleurs du grand credit de la maison de Guise, dont tous les membres semblaient destinés à jouer un rôle important sous nos rois, le contraignit à sortir du royaume. Il se retira, en 1631, à Florence avec sa famille, et mourut à Cuna dans le Siennois, en 1640. L—P—e.

GUISE (Louis III de Lorraine, cardinal de), frère du précédent, né en 1575, fut destiné, dès son enfance, à l'état ecclésiastique; mais il avait hérité de la valeur de son père, Henri de Guise, et il ne se plaisait qu'aux exercices qui demandent de la force et du sang-froid. Ayant eu une difficulté avec le duc de Nevers, au sujet du prieuré de la Charité, et fatigué des lenteurs ordinaires de la justice, il lui proposa de la terminer par l'épée. Les deux adversaires étaient deja sur le terrain, lorsque le roi, informé de cette querelle, donna l'ordre d'arrêter le cardinal de Guise. Celui-ci recouvra sa liberté quelques mois après, et obtint la permission de suivre le roi dans son expédition de Poitou, en 1621: il se signala dans l'attaque d'un des faubourgs de Saint-Jean-d'Angely; mais étant tombé malade au bout de quelques jours, il se fit transporter à Saintes, où il mourut le 21 juin 1621. On assure qu'au lit de

la mort, il témoigna le plus grand repentir d'avoir vécu d'une manière si peu conforme à son état. Quoique simple diacre, il était archevêque de Reims, et avait été créé cardinal en 1615. Il eut, de Charlotte des Essarts, l'une des maîtresses de Henri IV, cinq enfants, dont trois fils, honorés de différents emplois, et deux filles, richement mariées. (Voy. le *Dictionnaire de Moréri*, au mot LORRAINE.) On dit qu'après la mort de Henri IV, le cardinal de Guise s'était marié secrètement à Mlle. des Essarts, et qu'on trouva, dans ses papiers, une pièce constatant que leur union avait été revêtue de toutes les formalités exigées, ainsi qu'une dispense que lui avait accordée le pape pour posséder des bénéfices, malgré son mariage. Son *Oraison funèbre* fut prononcée à Reims, par Guillaume de Gifford. Cette pièce a été imprimée, avec une *Harangue funèbre* faite par le même, *lors de la cérémonie de l'enterrement du cœur de ce prélat*. Le P. André Chavyneau, minime, a publié: *La mort généreuse d'un prince chrétien, tirée sur les dernières actions et paroles du cardinal de Guise*, Reims, 1623, in-12. W—s.

GUISE (LOUISE-MARGUERITE DE). *Voy.* CONTI, tom. IX, pag. 512.

GUISE (ELISABETH D'ORLÉANS, duchesse DE GUISE), fille de Gaston de France, duc d'Orléans, épousa, en 1667, Louis-Joseph, dernier duc de Guise de la maison de Lorraine, et n'eut de ce mariage qu'un fils, mort en bas âge. Restée veuve encore jeune, elle refusa d'écouter les propositions qui lui furent faites pour un nouvel établissement; elle vécut dans la retraite au milieu de Paris, employant la plus grande partie de ses revenus en œuvres de charité et en fondations pieuses. Ce fut elle qui vendit à Louis XIV le palais d'Orléans, aujourd'hui le Luxembourg. Elle mourut le 17 mars 1696, âgée d'un peu plus de quarante ans. Son *Oraison funèbre* fut prononcée à Paris par Maréchau, chanoine de l'église de Chartres; à Notre-Dame d'Alençon, par le P. de la Noë, jésuite, et à l'hôpital de la même ville, par le P. Dorothée de Mortagne, capucin. Ces trois pièces ont été imprimées; la première, in-4°., et les deux autres, in-12. W—s.

GUISE (HENRI DE LORRAINE II, duc DE), quatrième fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, naquit en 1614. Il fut d'abord destiné à l'église, et recueillit cette espèce de succession qui conservait depuis long-temps dans la maison de Guise l'archevêché de Reims et les plus riches abbayes du royaume. Devenu l'aîné de la famille par la mort de son frère, il réunit, pendant quelque temps, en sa personne, les dignités de l'église aux grandeurs du siècle. Il était bien fait, plein de grâce et d'adresse dans tous les exercices du corps, doué de beaucoup d'esprit et de courage, et fut l'un des hommes les plus galants de son siècle. Soit dépit de se voir traversé dans ses amours avec Anne de Mantoue, par le cardinal de Richelieu, qui redoutait leur union, soit envie de jouer un rôle comme ses ancêtres, il se jeta dans le parti du comte de Soissons, et entra dans cette ligue fameuse qui prit le nom spécieux de *Ligue confédérée pour la paix universelle de la chrétienté*. La princesse alla le joindre à Cologne; mais ne voulant pas qu'elle fût exposée aux hasards de la révolte, il la fit retourner à Paris. Pendant qu'on le condamnait dans sa patrie à avoir la tête tranchée, il se rendit à Bruxelles, pour commander les troupes confédé-

rées de la maison d'Autriche contre la France. C'est là qu'il unit son sort à celui d'Honorée de Berghes, veuve du comte de Bossut: mais ayant fait sa paix avec la cour en 1643, il revint en France, et oublia sa nouvelle épouse, avec laquelle son mariage fut déclaré nul en 1650. Il était à Rome en 1647 pour obtenir la déclaration qu'il demandait, afin de pouvoir épouser Mlle. de Pons, lorsque les Napolitains, révoltés contre l'Espagne (*Voy.* Masaniello), l'élurent pour leur chef, et lui donnèrent le titre de généralissime de leur armée. Brave, entreprenant, né pour les aventures, pouvant d'ailleurs faire valoir d'anciennes prétentions sur ce royaume, du chef de René d'Anjou, qui, en 1420, avait épousé Isabelle de Lorraine; enfin approuvé, sinon appuyé par la cour de France, d'où l'on n'était pas fâché d'éloigner un homme qui portait ce grand nom de Guise, si redoutable soixante ans auparavant, le jeune prince s'embarque sur une simple felouque, passe témérairement au travers de l'armée navale de Don Juan, saisit les rênes du gouvernement, défait les troupes espagnoles, et se rend maître de la campagne. Il gagna tous les cœurs par son adresse, sa douceur et son affabilité.(1) Mais son peu de circonspection dans ses galanteries, dont les objets n'étaient pas toujours d'un rang digne du sien, causa des jalousies et des mécontentements parmi les nobles. Ses ennemis, profitant d'une sortie qu'il faisait pour introduire un convoi dans Naples, livrèrent la ville aux Espagnols. Ses efforts répétés pour y rentrer furent inutiles. Après s'être défendu comme un lion, il n'en fut pas moins emmené prisonnier à Madrid. Le grand Condé, qui servait alors les ennemis de sa patrie, demanda que Guise fût remis en liberté, dans l'espérance qu'il fomenterait les troubles de France. Mais les mauvais traitements que le duc avait éprouvés de la part des Espagnols, laissaient dans son esprit des impressions qui lui firent oublier la promesse qu'on lui avait arrachée. Il tenta encore, en 1654, de reconquérir le royaume de Naples, soutenu par une flotte française: ce fut sans aucun succès. Alors il vint à Paris se dédommager de la perte de sa couronne. En 1655, il fut pourvu, de la place de grand chambellan de France. Il parut au fameux carrousel de 1663, à la tête du quadrille des sauvages américains, tandis que le grand Condé était chef des Turks. En voyant ces deux hommes, on disait: « Voilà les héros de » l'histoire et de la fable. » Le duc de Guise ressemblait effectivement beaucoup à un personnage de la mythologie, ou bien à un aventurier des siècles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, les diverses particularités de sa vie, le rendaient singulier en tout. Il mourut en 1664, sans laisser d'enfants. Ses frères n'en laissèrent pas non plus; et ses sœurs ne furent jamais mariées. Nous avons les Mémoires du duc de Guise, pendant la révolte de Naples, en 1647, écrits de deux mains différentes, et dans des intentions bien contraires. Ces deux ouvrages parurent peu de temps après la mort du héros. Le premier a pour auteur le

(1) On conserve encore quelques monnaies qu'il fit frapper pendant ce règne éphémère. La première porte *Henricus de Lorena, dux reipublicæ Neapolitanæ*; au milieu, dans un cartouche couronné, S. P. Q. N. (*senatus populus que Neapolitanus*); au revers *sancte Januari rege et protege nos*; plus bas, 1648. Cette monnaie est d'argent; elle valait 15 grains. La seconde, même légende; au revers trois épis de blé et un olivier croisés ensemble. La troisième, même légende; au revers *hinc libertas*; dans le champ, un panier de fruits, pour montrer que la révolte commença dans le marché aux fruits.

comte Raymond de Modène, d'Avignon, qui avait suivi Guise à Naples, et qui avait partagé avec lui le sort des combats: mais ils se brouillèrent; Modène, apparemment pour sa justification personnelle, révéla quelques-uns des défauts de caractère et signala plusieurs des fautes de son chef. Son livre parut en 1667, sous le titre d'*Histoire des révolutions de la ville de Naples*. L'année suivante, Sainctyon, ancien secrétaire du duc de Guise, opposa au comte de Modène, des *Mémoires de M. le duc de Guise, contenant son entreprise sur le royaume de Naples, jusqu'à sa prison*, Paris, 1668, in-4°.; et 1681, in-12. Il ont été traduits en anglais, Londres, 1669; en allemand, Francfort, 1670; en italien, Cologne, 1673. Ils sont judicieux et écrits d'un ton qui porte tous les caractères de la vérité. Ste.-Hélène, intéressé à diminuer l'autorité de cet ouvrage, parce que son frère Cerisantes y est maltraité, a prétendu qu'il avait été composé par Sainctyon; mais cette assertion se trouve réfutée dans les Mémoires de Trévoux, décembre 1703. On a encore du duc de Guise, dans le *Recueil historique de Cologne*, 1666, in-12, une *Relation* de sa seconde expédition à Naples. L—P—E.

GUISE (Dom CLAUDE DE), abbé de Cluni, était fils naturel de Claude Ier., duc de Guise, et naquit à Dijon vers 1540. Après la mort de son père, il fut amené à Paris et placé au collége de Navarre, où il fit ses études avec assez de succès. Il prit ensuite l'habit religieux à Saint-Denis. Le cardinal Charles de Lorraine le nomma abbé de St.-Nicaise de Reims, et le désigna, en même temps, son coadjuteur à Cluni, dont Claude devint titulaire en 1574. Il se montra l'un des ligueurs les plus zélés, fut compris dans l'amnistie que Henri IV leur accorda en 1594, obtint la main-levée du séquestre apposé sur ses biens, et mourut en 1612, le 23 mars, suivant Moreri, à l'âge d'environ soixante-dix ans. Les mœurs de dom Claude n'étaient point à l'abri de tout reproche, comme le prouve une lettre que lui écrivit le cardinal Pellevé, pour l'engager à changer de conduite; et il s'était rendu coupable de vexations odieuses envers les protestants qui habitaient les terres de son abbaye: cependant on ne doit point ajouter une foi aveugle à la *Légende* de sa vie, composée par des écrivains que ses violences avaient irrités, et qui ne se firent aucun scrupule de chercher à flétrir sa mémoire par l'imputation de crimes supposés. Cette *Légende*, imprimée en 1574 et en 1581, a été réimprimée dans le VIe. volume des *Mémoires de Condé*: elle a été attribuée à Jean Dagoneau et à Gilb. Regnault; mais il est probable que Regnault n'en fut que l'éditeur. (*Voy.* DAGONEAU et REGNAULT.) L'abbé Lenglet Dufresnoy a fait précéder la dernière réimpression de cette pièce satirique, d'un avertissement, dans lequel il dit qu'on conserve à la bibliothèque du Roi, parmi les manuscrits de Béthune, quelques lettres de D. Claude, qui prouvent qu'il n'était pas sans quelque génie, et que, devenu abbé de Cluni, il chercha à réparer les maux qu'il avait occasionnés dans le temps qu'il n'en était que coadjuteur. W—S.

GUISNÉE, habile géomètre français, né dans le XVIIe. siècle, était professeur royal et ingénieur ordinaire du roi, et fut le disciple de Varignon, qui, en 1702, le fit admettre au nombre des élèves de l'académie des sciences. Cette société illustre lui ouvrit ses portes cinq ans après, et le reçut à la place de Carré, comme mé-

canicien pensionnaire. Guisnée est principalement connu par son *Traité d'application de l'algèbre à la géometrie*, dont la première édition parut en 1705. Les mathématiques étaient alors, en général, si peu cultivées, qu'aucun libraire ne voulut courir les risques de l'impression de cet ouvrage; et ce fut un des amis de l'auteur qui en avança les frais. Les savants ne tardèrent pas à apprécier un Traité qui était un des meilleurs en son genre: l'édition s'épuisa promptement; et il en parut une seconde en 1723, avec de nombreuses corrections. Descartes, par sa *Géométrie*, avait ouvert la route. Il se présentait deux moyens pour résoudre les problèmes de géométrie avec le secours de l'algèbre: l'un était de construire les équations telles qu'elles sont données immédiatement; et l'autre consistait à les réduire à de moindres termes pour les construire après. Le marquis de l'Hôpital s'attacha principalement à ce premier procédé; et Guisnée adopta le second. Il s'étendit beaucoup sur les méthodes de construction, qu'il appliqua même à des équations différentielles du premier ordre, à l'aide des courbes transcendantes. Ces constructions sont peu en usage maintenant, parce qu'on traite les choses d'une manière beaucoup plus analytique; et l'ouvrage de Guisnée n'est plus recommandable que par les services qu'il rendit autrefois. Dès l'année 1704, Guisnée avait publié, dans la collection de l'académie, une *Méthode générale pour déterminer géométriquement le foyer d'une lentille quelconque*. On lui doit encore plusieurs *Mémoires académiques* sur des parties de la géométrie qui ont depuis changé de face. Son *Mémoire sur les projectiles, dans l'hypothèse de Galilée*, renferme des démonstrations qui sont plus simples que celles de Blondel; mais qu'est-ce que la théorie des projectiles, lorsqu'elle est traitée sans le calcul différentiel, et surtout lorsqu'on n'a pas égard à la résistance de l'air, qui a tant d'influence sur les résultats? Les observations de Guisnée sur la méthode *de maximis et minimis* du marquis de l'Hôpital, sont bien loin d'être exemptes de paralogismes: il était difficile de se garantir de toute erreur, lorsqu'à peine on avait des aperçus sur la théorie *des points singuliers*, qui se lie si étroitement à ces sortes de questions. Guisnée n'a donc que peu de titres pour passer à la postérité. On ne peut cependant lui refuser une grande pénétration, et beaucoup de clarté dans ses écrits. Il mourut en 1718. B—L—T.

GUITTONE. *Voyez* Cino, Gui et Guido.

GUITTONE D'AREZZO, poète italien du XIIIe. siècle, était né en Toscane: son père, Viva di Michele, était camerlingue (trésorier) de la ville d'Arezzo. Après avoir servi avec distinction dans les guerres que la république florentine eut à soutenir contre les Pisans, les Siennois et les Vénitiens, il obtint, dans la dernière de ces expéditions, le titre de *condottière* ou général. Guittone, ayant reçu une blessure assez grave, entra, vers 1267, dans une association de gentilshommes connus sous le nom de *Fratelli gaudenti*, espèce d'ordre militaire établi, à ce qu'on croit, par Loderingo d'Andolò, de Bologne (1): c'est pourquoi il est communément désigné sous le nom de *Frà Guittone*; et il fut, quelque temps après, élu provincial de cette société. Son zèle et sa piété l'engagèrent à fonder, à Florence,

(1) Voyez la *Storia de' Cavalieri Gaudenti*, par le P. Dominique-Marie Federici, dominicain, Venise, 1787.

le monastère des Anges pour l'ordre des camaldules. Il mourut en décembre 1294, sans avoir eu la satisfaction de voir achever cet édifice. Frà Guittone fut un des hommes les plus savants de son siècle. Né près de trente-cinq ans avant le Dante, et ayant précédé Boccace de quatre-vingts ans, il peut être considéré comme le premier poète et prosateur qui ait écrit en langue toscane. Il a composé quarante *Canzoni* et plus de cent *Sonnets* : la plupart de ces pièces ont été rassemblées dans les *Rime antiche*, recueil qui a paru chez les Giunti en 1527; elles en occupent le huitième livre. Lorsque Guittone se livra à ce genre de poésie, le sonnet, né en Sicile au commencement du XIIIe. siècle, n'avait point encore de règles fixes; on avait d'abord ainsi nommé un genre particulier de composition qui variait selon le caprice des poètes. Les uns y employaient deux quatrains suivis de deux tercets; les autres, sous le nom de sonnet double, mettaient deux strophes de six vers ou une seule de douze, et ensuite deux autres de six, de cinq ou de quatre vers. Ce fut Guittone qui donna au sonnet des formes fixes; ce qui a fait dire qu'il en avait été l'inventeur. L'amour est mêlé, dans ses poésies, à la religion; il lie la galanterie avec la piété. Les progrès de l'art et de la langue sont moins sensibles dans ses *Canzoni* que dans ses Sonnets. Jean-George Trissin prétend que Guittone a été l'inventeur du vers trochaïque ou de huit pieds; mais cette assertion n'est pas bien prouvée. Il est certain, du moins, que ses ouvrages en vers et en prose ont été mis au nombre de ces écrits précieux pour l'histoire de la langue, que les Italiens appellent *Testi di lingua*. Ses *Lettres*, au nombre d'environ quarante, sur des sujets de morale, de religion et d'amitié, forment le plus ancien recueil de ce genre qui existe chez les modernes, et sont à-la-fois un monument de la prose italienne et de cette sorte de composition. Salvini en avait promis long-temps la publication; enfin Bottari les a fait paraître à Rome, en 1745, in-4°., avec des notes grammaticales très curieuses. Il serait à desirer qu'on donnât aussi une édition particulière des poésies de Frà Guittone. A. L. M et B—s.

GULDENSTAEDT (Jean-Antoine), médecin et naturaliste russe, né à Riga le 26 avril 1745, fut élevé par son père jusqu'à l'âge de treize ans qu'il le perdit; il acheva ses études à Berlin, et prit ses degrés à Francfort-sur-l'Oder. Appelé à Saint-Pétersbourg pour faire partie de l'expédition savante ordonnée par Catherine II, il en partit en juin 1768, passa l'hiver à Moscou, et alla, en mars 1769, à Astracan, où il rencontra S. T. Gmelin, employé dans la même expédition; il arriva, en janvier 1771, à Kislar, sur le Terek, à l'extrême frontière de l'empire russe. Le froid qu'il éprouva dans ce voyage était si vif, que le thermomètre (de Delisle) baissa jusqu'à 176°. Guldenstaedt parcourut dans le plus grand détail les pays du Caucase, et, tout en s'occupant de l'histoire naturelle, ne négligea pas d'étudier l'histoire et les langues des différentes peuplades de ces contrées. Il fut accueilli en Géorgie par le czar Héraclius, qui lui facilita les moyens d'atteindre le but de son voyage. Il suivit ce prince à Tiflis, et visita les districts au sud de cette ville, habités par les Truchmènes. En 1772, il trouva le même accueil chez Salomon, czar d'Imirette; et, après avoir fait une ample récolte de toutes sortes d'objets en histoire naturelle, il parvint, malgré les dangers de la route,

jusqu'à la frontière russe à Mozdok. Au mois de juin 1773, il visita toute la grande Cabardie, puis la Kumanie orientale, et le mont Beschtau, promontoire avancé du Caucase; examina les ruines de Madjary, situées le long de la Kuma, et qui, malgré la ressemblance des noms, proviennent d'une ville de Mahométans et non des Madjars ou Hongrois. Guldenstaedt gagna ensuite Tscherkask, sur le Don, capitale des Cosaques. Il visita Asof, les bouches du Don et le pays voisin; il passa l'hiver à Krementschouk, capitale de la Nouvelle-Russie, qu'il parcourut l'été suivant. Il était en route pour la Crimée, lorsque la guerre l'arrêta. Rappelé à St.-Pétersbourg, il y arriva le 2 mars 1775, et fut nommé professeur d'histoire naturelle et président de la société économique de cette ville. Outre le soin qu'il donnait à ses fonctions, il s'occupait à mettre en ordre les matériaux recueillis dans son voyage, lisait tout ce qui avait été écrit sur le Caucase, et songeait à porter son ouvrage au plus haut point de perfection possible; il s'était aussi chargé de faire paraître la quatrième partie du voyage de Gmelin: mais il n'eut pas même la satisfaction de publier le sien, ni la carte du Caucase, pour laquelle il avait rassemblé beaucoup de renseignements. L'excès du travail avait altéré sa santé; son humanité lui coûta la vie. Une fièvre pernicieuse, d'un très mauvais caractère, régnait à Saint-Pétersbourg: il venait d'en guérir sept personnes, lorsqu'il en fut atteint et y succomba le 23 mars 1780. On a de Guldenstaedt: I. Plusieurs *Mémoires* en latin, relatifs à l'histoire naturelle et à la botanique: ils contiennent des descriptions d'animaux et de végétaux inconnus qu'il avait observés dans ses voyages, et se trouvent dans les *Mémoires de l'académie de Saint-Pétersbourg*. II. Différents *Mémoires* sur l'histoire, la géographie, la statistique, le commerce, etc., de diverses parties de la Russie: la plupart ont des cartes; ils sont écrits en allemand, et ont été insérés dans le *Calendrier historique et géographique de Saint-Pétersbourg*. III. *Voyages en Russie et dans les montagnes du Caucase* (en allemand), St.-Pétersbourg, 1787-1791, 2 vol. in-4°., avec beaucoup de fig., des plans et des cartes. Cette relation est fort intéressante, et contient une foule de choses curieuses: quelquefois, cependant, elles sont racontées trop minutieusement. Le second volume est terminé par des vocabulaires de plusieurs peuplades du Caucase: chacun d'eux comprend, dans un même tableau et dans des colonnes séparées, les idiomes qui offrent entre eux de l'analogie; ils ont été insérés, en partie, dans les *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, etc., Paris, 1797, 1 vol. in-4°. (1) Dans le même volume de ses *Voyages* se trouve aussi un *Mémoire sur les charrues*. Les travaux de Guldenstaedt ont été fort utiles aux savants qui ont écrit sur le Caucase; et tous citent son nom avec éloge. Pallas fut éditeur de sa Relation; mais il ne mit pas les matériaux dans un ordre bien régulier. Il avait confié l'impression à un ignorant, et ne la revit pas; de sorte qu'il s'est glissé beaucoup de fautes dans l'orthographe des noms propres, même dans celle des mots allemands, et des phrases entières ont été oubliées. Ces reproches ne s'ap-

(1) Malheureusement ces vocabulaires sont tirés d'une version anglaise faite sur le manuscrit allemand de Guldenstaedt, et le traducteur français n'a pas changé l'orthographe anglaise, ce qui les défigure presque tous.

pliquent pas au second volume, que Guldenstaedt avait rédigé, et qui, mis dans les mains d'un prute moins négligent, a été imprimé d'une manière moins fautive. Mais le premier volume est le plus intéressant, parce qu'il contient la description du Caucase : il était malheureusement presque impossible de s'en servir, lorsque M. Jul. de Klaproth, qui avait parcouru les mêmes contrées que Guldenstaedt, a eu, à son retour à Saint-Pétersbourg, l'occasion de consulter le manuscrit original de l'auteur, déposé à la bibliothèque de l'Académie; c'est avec le secours de cette pièce importante, qu'il a donné une édition correcte de ce voyage, sous ce titre : *Voyage en Géorgie et en Imirette, par Guldenstaedt, revu et corrigé d'après ses papiers, et accompagné d'une carte*, Berlin, 1815, 1 vol. in-8°. La carte qui accompagne ce volume comprend les provinces arméniennes de la Georgie : elle est faite sur des matériaux absolument neufs. M. Klaproth a rendu, par cette édition, un service signalé à la géographie : si elle est bien accueillie, il annonce qu'il donnera aussi la *Description du Caucase* de Guldenstaedt, et y ajoutera une carte de la Géorgie et de l'Imirette. IV. *Mémoire sur les produits de la Russie, propres à tenir la balance du commerce toujours favorable*, 1777, in-4°. Ce morceau, écrit en français, fut lu dans une séance de l'académie, pour célébrer l'anniversaire de sa fondation. Les productions de la Russie y sont rangées d'après les trois règnes de la nature, et bien décrites. On se persuadera aisément que ce *Mémoire* n'est pas en style académique, et qu'un Français trouverait beaucoup à y corriger; mais le fonds en est bon. Il a été traduit en allemand et en russe. E—s.

GULDIN (Paul), habile mathématicien, naquit à St.-Gall, en 1577, de parents protestants. Il fut placé en apprentissage chez un orfèvre; et il exerça ensuite cet état dans différentes villes d'Allemagne. Pendant son séjour à Freisingue, il consulta le prieur des bénédictins de cette ville sur les doutes qu'avait fait naître dans son esprit la lecture de quelques ouvrages de controverse, et se détermina, par les conseils de ce religieux, à abjurer, en 1597, les erreurs dans lesquelles il avait été élevé. Il entra chez les jésuites comme frère ou coadjuteur temporel, et changea son nom d'Habacuc en celui de Paul, l'apôtre des gentils. Le hasard développa dans la retraite, les talents de Guldin pour les mathématiques; et ses progrès furent si grands qu'il fut appelé à Rome, en 1609, pour y professer cette science au collége de la société : il passa ensuite à celui de Gratz; mais une maladie grave l'ayant obligé de suspendre ses leçons, on l'envoya à Vienne pour se rétablir : il revint à Gratz en 1637, et y mourut le 3 novembre 1643. Guldin fut un des adversaires de la méthode des indivisibles, inventée par Bonaventure Cavalieri, qui le réfuta vivement dans ses *Exercitationes geometricæ*. (*Voyez* Bonaventure Cavalieri, tom. VII, pag. 442.) On a de lui : I. *Refutatio elenchi calendarii Gregoriani à Setho Calvisio conscripti*, Maïence, 1616, in-4°. Il faut joindre à cette défense du calendrier grégorien : *Paralipomena ad Refutationem; in iisque producuntur viginti et novem exempla paschatum ex Sancto Cyrillo Alexandrino nunquàm anteà edita*. II. *Problema arithmeticum de rerum combinationibus, quo numerus dictionum seu conjunctionum diversarum quæ ex XXIII alphabeti litte-*

ris fieri possunt indagatur, Vienne, 1622. III. *Dissertatio physico-mathematica de motu terræ ex mutatione centri gravitatis ipsius provenienti*, ibid., 1622. IV. *Problema geographicum de discrepantiâ in numero ac denominatione dierum, quam qui orbem terrarum contrariis viis circùmnavigant, et inter se et cum iis qui in eodem loco consistunt, experiuntur*, ibid. 1633. V. *Centrobarytica, seu de centro gravitatis trium specierum quantitatis continuæ libr. IV*, Vienne, 1635-1642, 2 vol. in-fol. La plupart des vérités exposées dans les deux premières parties, l'avaient déjà été par le P. la Faille (*Voy.* ce nom, XIV, 102): mais ce qui rend l'ouvrage de Guldin recommandable, c'est l'application qu'il fait du centre de gravité à la mesure des figures produites par circonvolution. Cette propriété avait été reconnue par Pappus; et on ne peut excuser Guldin de ne lui avoir pas restitué cette découverte. Il pose en principe que toute figure formée par la rotation d'une ligne ou d'une surface, autour d'un axe immobile, est le produit de la quantité génératrice par le chemin de son centre de gravité. Cette règle, dit Montucla, souffre des exceptions, et peut même, dans certains cas, induire en erreur; mais on doit regarder la liaison que l'auteur établit entre les figures, leurs centres de gravité, et les solides ou surfaces qu'ils engendrent, en tournant autour d'un axe, comme une des belles découvertes de la géométrie. C'est avoir multiplié les ressources de la science que d'avoir réduit trois problèmes, jusqu'alors regardés comme isolés, à deux seulement. (Voy. *Hist. des mathématiques*, tôm. II, pag. 33.) Guldin a encore laissé quelques ouvrages en manuscrit. W—s.

GULER *de Vinegg* (JEAN), naquit en 1562 à Davos, dans les Grisons, et mourut à Coire, en 1637. Après avoir fait de bonnes études, dans sa patrie, à Zurich, à Genève et à Bâle, il fut nommé, en 1581, greffier, et, en 1591, landamman à Davos. Il occupa de même des emplois militaires dans sa patrie: comme député des Grisons, il assista à la cérémonie du serment de l'alliance de ce pays avec le Valais, qui se fit, en 1600, à Berne, ainsi qu'à celle qui eut lieu pour l'alliance avec Venise, en 1604; cette dernière république le nomma chevalier de Saint-Marc. En 1607, il commanda le régiment grison qui dut s'opposer, en Valteline, aux entreprises des Espagnols. Lors de la restitution de la Valteline, il fut député, en 1636, à Louis XIII, qui lui conféra l'ordre de chevalerie. En 1619, il avait obtenu le droit de bourgeoisie à Zurich, où il demeura quelque temps. Il avait fait imprimer, en allemand, dans cette ville, en 1616, sa *Description de la Rhétie* in-fol. avec cartes et planches, dédiée à Louis XIII. Cet ouvrage, fort estimé, est devenu rare: outre la description du pays, il renferme des recherches curieuses sur son histoire. — Son fils, Jean-Pierre, aussi landamman et colonel à Davos, se distingua par sa bravoure. Il mourut à Coire, en 1656, dans sa soixante-deuxième année. Il a publié une *Description de la Valteline, de Bormio et de Chiavenna*, Strasbourg, 1625, in-4°. — André, second fils de Jean Guler, capitaine au service de France, a publié et augmenté la *Description des eaux et des bains de Fideris* (dans le Prettigau), 1642, in-4°., rédigée d'abord par les soins de son père. U—I.

GULONIUS. *Voy.* GOULU.

GULUSSA, roi des Numides, fils de Masinissa, fut envoyé à Rome, du vivant de son père, après la seconde guerre punique (vers l'an 172 avant J.-C.), pour protester de l'attachement inviolable de sa maison aux intérêts des Romains. Poussé par l'ardeur de son zèle, ce prince s'éleva, en plein sénat, contre Carthage, et provoqua le renouvellement des hostilités. Quelques années plus tard, il fut chargé d'aller lui-même à Carthage, pour solliciter le rétablissement de plusieurs sénateurs qu'on avait exilés comme étant partisans du roi son père; mais Gulussa ne put avoir accès dans cette ville, dont le parti populaire lui fit fermer les portes: les Carthaginois le poursuivirent même pour le faire périr; et quelques personnes de sa suite tombèrent entre leurs mains. Ce prince s'en vengea cruellement dans la guerre qui s'alluma bientôt entre le roi son père et les Carthaginois. Ceux-ci ayant été défaits par Masinissa, et forcés de passer sous le joug, Gulussa choisit le moment où ils déposaient les armes, pour lâcher contre eux la cavalerie numide, qui en fit un horrible massacre. A la mort de son père, 120 ans avant J.-C., il partagea, avec ses deux frères, Micipsa et Adherbal, le gouvernement du royaume, sous la protection des Romains: ayant toujours montré beaucoup de talent pour la guerre, il eut le commandement de l'armée, se joignit aux Romains avec un corps de Numides, au commencement de la troisième guerre punique, et continua de leur fournir des secours. Il paraît, selon le témoignage de Salluste, que ce prince ne survécut pas long-temps à son père, Masinissa, et qu'il ne vit pas la fin de cette guerre. B—P.

GUMPPENBERG (GUILLAUME), jésuite, né à Munich en 1609, fut admis, fort jeune, dans la société, et professa d'abord les humanités et la théologie: il renonça ensuite à l'enseignement, pour se livrer aux fonctions pénibles de la prédication, qu'il remplit, pendant quarante-deux années, en Italie et en Allemagne, avec autant de zèle que de succès. Il fut honoré, quelque temps, du titre de confesseur du souverain pontife, et mourut à Inspruck, le 8 mai 1675. Gumppenberg a publié: I. *Stations dans les différentes églises de Rome*, en italien, sous le nom de Rodolphe Grimming, Munich, 1665, in-8°. II. *Atlas Marianus, quo B. V. Mariæ imaginum miraculosarum origines XII centuriis explicantur*, Munich, 1672, 2 vol. in-fol. C'est son principal ouvrage. Il en avait publié, vingt ans auparavant, un *specimen*, et ensuite un *abrégé*, dont il s'est fait plusieurs éditions, assez recherchées, à cause des belles gravures de Sadeler dont elles sont ornées. On cite encore du P. Gumppenberg: 1°. *Relazione dell' imagine della madre di Dio di Chiaramonte Cestocoviense; e Vita di S. Paolo primo eremita*, Rome, 1671, in-4°. — 2°. *Jesus vir dolorosus Mariæ matris dolorosæ filius*, Munich, 1672, in-4°. W—s.

GUNDELSHEIMER (ANDRÉ DE), habile médecin, naquit à Leutevangen, dans la principauté d'Anspach, en 1668. Reçu docteur à l'université d'Altorf, il accompagna, très jeune encore, un riche négociant vénitien en Italie. Il y suivit, pendant cinq ans, les leçons du chimiste Boehme, et s'appliqua surtout à étudier le traitement des fièvres tierce et quarte. Il pratiqua ensuite, à Paris, avec un grand succès; et, en 1700, il accompagna le célèbre botaniste Tournefort, dans son voyage scientifique en Grèce

et en Asie. A son retour, il servit avec distinction, comme médecin des armées, dans le Piémont et dans le Brabant. Le roi de Prusse anoblit Gundelsheimer, en 1703, et le nomma médecin de la cour, avec le titre de conseiller intime. L'organisation du théâtre anatomique de Berlin est, en grande partie, le résultat des lumières de ce savant médecin. Il mourut, le 17 juin 1715, se trouvant à la suite du roi qui faisait alors la guerre en Poméranie. B—H—D.

GUNDEMAR. *Voy.* GONDEMAR.

GUNDLING (NICOLAS-JÉRÔME), philosophe, jurisconsulte érudit; professeur célèbre et distingué dans presque toutes les branches de la littérature, naquit à Kirchen-Sittenbach, près de Nuremberg, le 24 février 1671. Son père, ministre de cette église, appelé ensuite aux mêmes fonctions à Nuremberg, était lui-même profondément instruit, et versé en particulier dans l'étude de l'histoire: il voulut être le premier instituteur de son fils; mais le jeune Gundling eut le malheur de le perdre bientôt. Il visita successivement les universités d'Altorf, de Iéna, de Leipzig. Au terme de sa carrière scolastique, étant de retour dans sa patrie, il défendit le livre de son père *De Gangrensi concilio.* Il réunit plusieurs jeunes gens dont il se chargea de perfectionner l'instruction; et ayant eu occasion de les conduire à Halle, il y fit connaissance avec le célèbre Christian Thomasius, disciple lui-même de Puffendorf: Thomasius se l'attacha en particulier, l'engagea dans l'étude de la jurisprudence, et exerça une grande influence sur la direction de ses travaux. Ayant, en deux années, terminé l'étude de cette science sous un maître aussi habile, et s'annonçant déjà comme digne de lui succéder, Gundling ouvrit des cours où il enseigna lui-même la philosophie, l'histoire, la jurisprudence et l'éloquence, et s'y fit tellement remarquer par une grande étendue de connaissances et l'éclat du talent, que, sur la demande de Dunckelmann, le roi de Prusse, en 1705, l'appela à occuper une chaire extraordinaire de philosophie à Halle: il y succéda bientôt après à Christophe Cellarius dans la chaire de poésie et d'éloquence, à laquelle il réunit l'enseignement du droit de la nature et des gens. Doué d'une mémoire heureuse enrichie par d'immenses lectures, d'un esprit vif et hardi, d'une éloquence animée par une diction piquante, il attirait à lui un grand nombre d'auditeurs, les intéressait vivement, et leur inspirait une sorte d'enthousiasme. Mais, dédaignant l'autorité de ses prédécesseurs, se frayant des routes nouvelles, il ne laissait pas aux autres l'indépendance qu'il affectait lui-même; il ne souffrait pas la contradiction: impérieux, mordant, caustique, il employait sans ménagement l'arme de la satire contre ses antagonistes. On lui reprocha d'avoir trop souvent dépassé la mesure et manqué aux convenances; et le gouvernement prussien lui-même crut, une fois, devoir lui en faire un sujet de réprimande, parce qu'il avait répliqué avec une amertume et presque une violence sans bornes, à l'auteur anonyme de la brochure intitulée, *Salebræ in viâ ad veritatem*, etc., qui a été un moment attribuée, mal à propos, à Heumann. Gundling mourut d'une hydropisie, le 3 décembre 1729. Il était membre du synode de Magdebourg, et conseiller privé du roi. Quoique sa carrière eût été tout ensemble et si rapide et si remplie, il laissa un nombre considérable d'écrits importants, et des matériaux pour d'autres ouvrages qu'il avait préparés. L'étude du droit public avait alors pris

en Allemagne un essor remarquable, surtout depuis que le grand Leibnitz et son école avaient dirigé sur cette science les méditations des penseurs. Gundling l'a considérée sous un point de vue qui lui est propre ; il l'a fondée sur la *Coërcition*, la distinguant par-là de la morale proprement dite : cette coërcition dérive de l'autorité de la loi ; *la loi proprement dite* est seulement la règle dont la violation est frappée par une peine extérieure actuelle ou future ; le *droit* n'est que la liberté autorisée par la loi, et que chacun peut revendiquer, si d'autres veulent y mettre obstacle. L'auteur établit avec Hobbes le droit naturel sur le principe de la nécessité de conserver la paix extérieure dans le sein de la société ; conservation qui, suivant l'un et l'autre, ne peut résulter que des contrats et de la puissance publique : mais il diffère de Hobbes, en ce que celui-ci ne déduit l'obligation de maintenir la paix que de l'utilité individuelle, tandis que l'auteur admet une obligation propre et antérieure au contrat comme indépendante de l'utilité. Il donne d'ailleurs à l'application de ses principes une extension absolue ; il attribue, dans l'état de nature, au droit de défense, les conséquences les plus illimitées, rejetant les distinctions et les nuances admises par les autres jurisconsultes, et allant jusqu'à autoriser le fils, dans un cas donné, à enlever la vie à son père : il met peu de différence entre la propriété d'un autre homme et sa vie (*Proportionem inter rem et vitam alterius, nonnisi homines scrupulosissimi et simul ignarissimi urgent*). D'un autre côté, quand il traite des droits des princes, ses maximes ont la même rigueur, ses conséquences ne sont pas moins illimitées : il justifie l'esclavage civil comme le despotisme politique ; l'un et l'autre, suivant sa doctrine, peuvent être fondés en droit, non pas seulement par le consentement des individus ou de la nation asservie, mais par la seule contrainte : l'odieux attaché à la tyrannie est une considération étrangère à la règle du droit. Il place l'origine de la propriété, non pas seulement dans le simple fait de l'occupation, mais dans son intention seule, de quelque manière qu'elle soit exprimée, et cherche ainsi à confirmer les prétentions des Espagnols sur la propriété des territoires qu'ils avaient découverts dans le Nouveau-Monde. Ces paradoxes et quelques autres ont provoqué de justes censures : mais la méthode de Sévère, introduite par Gundling dans l'étude de la science, lui a été plus utile que sa doctrine, quoique celle-ci, par la hardiesse même de ses propositions, ait donné lieu à une étude plus aprofondie des problèmes. Le perfectionnement de la méthode paraît avoir été le principal objet de ses efforts. Comme philosophe, il ne s'est pas montré moins libre, quoiqu'il ait été moins téméraire, et moins profond sans doute. Un tel esprit ne pouvait embrasser que l'éclectisme, et il fut un des premiers qui le professèrent en Allemagne ; mais il emprunta aux divers philosophes qui l'avaient précédé, ou qui ouvraient alors de nouvelles routes, plutôt qu'il ne tira de son propre fonds. Nous avons déjà indiqué quelques-uns des emprunts qu'il fit à Hobbes : il adopta les maximes de Locke, en faisant dériver toutes les connaissances de l'expérience, et de l'expérience non générale, mais particulière, et n'admit ainsi que des connaissances sensibles : il rejeta tout élément inné dans les idées comme dans leur principe ; les définitions, à ses yeux, peuvent tenir lieu quelquefois des principes : il se rapproche

de l'école cartésienne, en définissant le vrai, tout ce qui est d'accord avec nos sens, nos idées et les définitions; il subordonne à cette maxime, le principe de la contradiction. A ces éléments divers, il associe un grand nombre des idées de Leibnitz, et principalement celles qui appartiennent à la théologie naturelle. Du reste, après avoir suivi Locke, et l'avoir, selon notre opinion, dépassé, en inclinant à l'empirisme, il n'accorde qu'une valeur subjective aux principes de la connaissance, et refuse à la raison le droit de pénétrer dans la réalité du monde externe et de la région intellectuelle. On remarque que, contemporain de Wolff, et même son collègue à l'université, traitant des matières qui lui étaient communes avec ce professeur, il n'eut jamais rien de commun avec lui dans ses maximes ou ses expressions : mais la rivalité même, dans un semblable caractère, suffit peut-être pour expliquer cette circonstance. La philosophie morale de Gundling était essentiellement fondée sur la théologie naturelle; et l'idée du devoir naissait, suivant lui, de la volonté divine, comme l'idée de l'obligation civile de l'autorité de la loi. Gundling, au reste, est moins aujourd'hui à considérer, ou comme ayant laissé un dépôt de vérités à consulter, ou comme un modèle à suivre, que comme l'un des moteurs qui ont exercé une grande influence sur l'esprit et la direction des études dans son siècle et dans sa patrie: il contribua à donner un grand mouvement aux idées; il en étendit la sphère; il fit naître des comparaisons et des recherches: il avança surtout l'art des méthodes, et sembla quelquefois tendre plutôt à tracer la voie de la vérité qu'à saisir la vérité même. Du reste, il a rendu à la philosophie des services précieux, et dont le fruit ne sera jamais perdu, par ses dissertations savantes sur cette portion de l'histoire de l'esprit humain. Son élégant Traité sur l'histoire de la philosophie morale, quoique non exempt d'erreurs et d'imperfections, peut être recommandé à l'étude. On sera surpris d'y trouver, toutefois, une sorte d'acharnement à découvrir des athées parmi les anciens philosophes, et, qui le croirait? jusque dans Platon lui-même : Platon trouva dans Zimmermann un défenseur zélé et savant, sans doute, mais dont il ne devait guère avoir besoin. Des nombreux fragments de Gundling sur l'histoire, nous nous bornerons à rappeler celui dans lequel il combattit l'opinion de Leibnitz sur l'origine des Francs. On peut voir dans Niceron (tome XXI) la liste de 37 ouvrages de Gundling. Les trois principaux portent un titre analogue : *Via ad veritatem, et speciatim quidem ad logicam*, Halle, 1713, in-8°. — *Via ad veritatem moralem*, ibid., 1715. — *Via ad veritatem juris naturæ*. Il en avait préparé un quatrième, relatif à la politique, mais qui n'a pu être terminé et voir le jour. Ces trois écrits ont eu plusieurs éditions. A Halle ont été également imprimés : 1°. Son *Historia philosophiæ moralis*, 1706.—2°. Ses Loisirs, *Otia*, en 3 vol., en 1706 et 1707. — 3°. *Jus naturæ et gentium*, etc., in-8°., en 1714.—Le recueil intitulé, *Gundlingiana*, composé de 65 fragments, l'a été à Magdebourg, 1715, 9 vol. in-12. Après sa mort, ses leçons, recueillies par ses disciples, et sous une forme trop négligée et trop imparfaite pour qu'elle pût être avouée de lui, ont été rassemblées et publiées à Halle, à Francfort et à Leipzig, en 1734, 1739 et 1746. Son premier ouvrage est un recueil périodique, en allemand, sous

le titre de *Nouveaux entretiens*, 1702, in-8°. Il en paraissait un numéro par mois; mais il fut arrêté, dès le 3e. cahier, à cause des personnalités que s'y permettait le satirique rédacteur. Le recueil de ses consultations sur plus de 450 questions de droit, a été publié par Hommel, Halle, 1772-73, 2 vol. in-4°. Un autre ouvrage posthume, non moins important, de Gundling, est son *Histoire de la littérature*, publiée aussi en allemand par C. F. Hempel, Francfort, 1734-42, 6 vol. in 4°. L'éditeur y ajouta, au tome IV, une notice très circonstanciée sur la vie de Gundling, ses études, ses écrits et ses disputes littéraires. Le catalogue de sa bibliothèque, par Chr. Ben. Michaeli, Halle, 1731, in-8°., est recherché des bibliographes. (*Voy.* AVENTINUS, et H. A. GROSCHUF.) D. G—o.

GUNDLING (JACQUES PAUL, baron DE), homme d'état, historien estimé et conseiller joyeux du roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier., naquit en 1673, au moment où son père, pasteur protestant à Kirchen-Sittenbach, près de Nuremberg, fuyait avec sa famille vers Heersbruck, pour échapper aux horreurs de la guerre. Gundling étudia dans différentes universités, entre autres à Helmstaedt et à Iéna, et voyagea ensuite en qualité de gouverneur avec deux jeunes gentilshommes en Hollande et en Angleterre. En 1705, Frédéric Ier., roi de Prusse, établit à Berlin une académie pour la jeune noblesse. Gundling y fut nommé professeur d'histoire et de politique; mais Frédéric-Guillaume Ier., à son avènement, abolit cette académie. Ce prince cherchait un homme de lettres qui pût l'entretenir sur l'histoire ancienne et moderne, pendant ses repas à Potsdam et à Wusterhausen, ou dans les cercles familiers qu'il réunissait le soir. A cette époque, plusieurs souverains d'Allemagne étaient encore en usage d'avoir un conseiller joyeux ou fou de cour (*Hofnarr*), dont la fonction était de servir d'amusement au prince et à ses courtisans, et qui n'avait pas besoin de flatter le prince pour se conserver ses bonnes grâces (1). Le roi de Prusse jeta les yeux sur Gundling, le nomma son historiographe, avec le titre de conseiller aulique, l'admit dans sa société intime, et le chargea de lui faire un rapport sur le contenu des gazettes. Un extérieur pédantesque, une vanité ridicule, un costume bizarre, surtout un état d'ivresse constant, pendant lequel il se livrait à des accès de colère très comiques, firent bientôt oublier les vastes connaissances que possédait Gundling; et il devint l'objet des mystifications de la cour et du prince, qui n'exigeait pas précisément que les réparties de son fou fussent assaisonnées du sel attique. Cependant la fierté s'éveilla un instant dans l'ame de Gundling : il s'évada, partit pour Breslau, avec l'intention de se rendre à Vienne; mais le roi ayant envoyé après lui pour l'engager de revenir, Gundling ne résista pas aux offres qu'on lui fit. Effectivement, à son retour, sa pension annuelle fut augmentée de mille écus; il fut élevé au rang de baron. Le roi nomma son cher Gundling conseiller intime, conseiller de guerre, conseiller des finances, conseiller de la justice, grand-maître des cérémonies, président de la société royale des sciences, et le présenta en personne à l'académie et aux différentes chambres et tribunaux de justice. En 1726, Gundling reçut

(1) Le voyageur anglais Moore, qui accompagnoit le duc Hamilton dans ses voyages vers 1770, donne quelques détails sur un personnage de ce genre qu'il vit à Manheim, à la cour de l'électeur palatin.

le diplôme de chambellan. D'une innombrable quantité de tours qu'on lui joua, nous n'en rapporterons qu'un seul, pour faire connaître le tour d'esprit de la cour de Berlin à cette époque. Gundling avait reçu du roi le costume le plus bizarre pour remplir les fonctions de grand-maître des cérémonies; et il était obligé de dîner avec son prince en grand costume. Un jour, à un repas où plusieurs généraux et ministres étaient invités, on présenta au roi un singe parfaitement costumé comme Gundling, décoré même de la clef de chambellan, et tenant un mémoire par lequel ce petit animal sollicitait le monarque de forcer Gundling de le reconnaître pour son enfant naturel, et de pourvoir à sa subsistance. M. le chambellan se fâcha d'abord, ou feignit de se fâcher; mais, enfin, il accepta d'assez bonne grâce la postérité que son prince lui avait choisie. La femme de Gundling, fille de l'historien Larrey, fut traitée à la cour de la même manière que son mari. Gundling mourut à Postdam, le 11 avril 1731. On avait fabriqué pour lui, dix ans avant sa mort, un cercueil qui avait entièrement la forme d'un tonneau; et il y avait vidé maint flacon, avant d'habiter pour toujours cette dernière demeure. Le dehors était peint en noir, et couvert d'inscriptions grossières et bachiques. Un nombreux cortége d'officiers et de courtisans suivit son cercueil; mais le clergé protestant et réformé refusa d'assister à cette cérémonie. Les fous de la cour de Saxe eurent ordre de prendre le deuil, et de ne se présenter qu'avec des crêpes de vingt aunes de longueur, et enveloppés de manteaux de deuil à très longues queues. Gundling avait de l'érudition, comme le prouvent ses ouvrages; sa correspondance particulière l'a fait connaître, non pas comme un esprit supérieur, mais comme un homme doué d'un très bon jugement : était-ce la bassesse de ses sentiments, ou bien quelques projets secrets qui le portèrent à jouer un rôle si avilissant à sa cour? Nous n'osons pas décider cette question; nous nous contenterons d'indiquer les ouvrages les plus importants qu'il a publiés, et qui, malgré la critique sévère du célèbre Thomasius, sont encore aujourd'hui consultés utilement par les diplomates et les historiens : I. *La vie et les actions de Frédéric Ier.*, Halle, 1715, in-8°. II. *L'Histoire et les faits du roi Henri VII*, Halle, 1719, in-8°. III. *La vie et les actions du roi Conrad IV et du roi Guillaume*, Berlin, 1719, in-8°. IV. *L'Histoire et les faits du roi Richard et de l'interrègne*, Berlin, 1719, in-8. V. *Extrait de l'histoire de Brandebourg, de Joachim I et II, et de Jean-George*, etc., 1722, in-8°. VI. *Notice historique sur la Toscane ou le grand-duché de Florence*, Francfort, 1717, in-8°.; 1725, in-4°. VII. *Notice historique de Parme et de Plaisance, et de leur dépendance de l'Empire germanique*, ibid., 1723, in-4°. VIII. *Atlas du Brandebourg, ou Description géographique de la marche électorale du Brandebourg*, Potsdam, 1724, in 8°. IX. *Dissertatio epistolaris de numo Vizonis, Obotritarum regis, ad Joh. Rau*, Berlin, 1724, in-fol. X. *Sur l'origine du titre d'empereur de Russie*, Riga, 1724, in-8°. XI. *Vie et actions de Frédéric II, électeur de Brandebourg*, Potsdam, 1725, in-8°. XII. *Atlas de la Poméranie, ou Description géographique de ce duché et de la noblesse de ce pays*, ib., 1714, in 8°. XIII. *Description géographique du duché de Magdebourg*,

Leipzig et Francfort, 1730, in-8°. XIV. *Le droit public d'Allemagne dans le moyen âge, principalement sous le règne de l'empereur Conrad III*, Iéna, in-8°. XV. *Diss. de originibus Marchion. Brandenb.*, Berlin, 1716, in-fol. Gundling a fait preuve d'un mérite certain par l'excellente *Carte de la marche du Brandebourg*, qu'il rédigea pendant ses voyages en 1713, 1714 et 1715, et qu'il publia en deux feuilles, gravées par J. C. Busch : elle est d'une telle exactitude, qu'elle sert encore aujourd'hui de base aux ingénieurs qui en publient de nouvelles. Will a donné la vie de cet homme singulier dans le Dictionnaire des savants Nurembergeois. (*V.* DISTELMEYER.) B—H—D.

GUNNERUS (JEAN-ERNEST), évêque de Drontheim et naturaliste, naquit, le 16 février 1718, à Christiania. Son père, médecin de la ville, fut son premier instituteur. A l'âge de onze ans, Gunnerus le perdit : il continua ses études à l'école publique, et alla les achever à Copenhague, à Halle et à Iéna. Après avoir pris ses degrés à cette dernière université, il obtint une chaire de théologie et d'hébreu à Copenhague : il fut ensuite ordonné prêtre. Frédéric le nomma, en 1758, à l'évêché de Drontheim. Cette dignité mit Gunnerus à même de satisfaire son vif desir de propager les connaissances utiles parmi ses compatriotes. Il fonda la société royale des sciences de Norvége, qui le choisit pour son vice-président, et dont il fut un des membres les plus actifs. Dans les voyages qu'il faisait tous les ans pour visiter son vaste diocèse, qui s'étendait du 63°. au 71°. degré de latitude boréale, il répandait les lumières, les consolations et les bonnes œuvres, et ne négligeait rien de ce qui intéressait l'histoire naturelle. Ce fut dans une de ses courses diocésaines, qu'attaqué d'une maladie aiguë, il y succomba à Christiansund, le 23 septembre 1773, laissant un nom chéri et révéré. On a de lui : I. *Flora Norvegica*, première partie, Drontheim, 1766; seconde, Copenhague, 1772, in-fol., fig. Gunnerus avait achevé cette seconde partie, et avait même composé la préface ; elle est datée des premiers mois de 1772, et écrite de Copenhague, où il avait été appelé pour donner ses idées sur la réforme de l'université : l'esprit d'innovation de Struensée, qui bouleversait tout, empêcha une réforme raisonnable. Gunnerus décrit, dans ces deux parties, 1118 espèces de plantes, disposées indistinctement comme elles se sont présentées à lui dans ses recherches : sauf le manque d'ordre, ce livre est très bien fait. Gunnerus annonce, dans sa préface, que, si le temps le lui permet, il placera toutes ces plantes dans un ordre convenable. Il explique les usages de celles qui sont employées dans les arts, l'économie rurale ou domestique, et la médecine. Il a inséré, dans le tome IV des *Transactions* de la société de Norvége, les figures de quelques végétaux, omises dans sa Flore. La seconde partie a été mise au jour par son neveu. Les figures sont exécutées avec soin. II. Plusieurs *Discours* et *Mémoires* (en danois), dans les *Transactions* de la société de Norvége. Ils traitent de différents sujets, mais principalement de l'histoire naturelle des oiseaux de mer, des poissons et des productions marines, enfin de l'économie rurale. III. Des ouvrages théologiques et philosophiques en latin, et des sermons en danois. Linné, pour reconnaître le zèle de l'évêque de Drontheim, qui était un de ses correspondants les plus actifs, a donné le nom de *Gunnera* à

une plante herbacée du Chili. L'éloge de Gunnerus, prononcé par Schœning, en danois, se trouve dans le tome v des *Transactions* de la société de Norvége : on en voit un autre écrit en latin par son neveu, en tête de la seconde partie de la Flore de Norvége. E—s.

GUNTER (Edmond), ingénieux mathématicien anglais, né en 1581 dans le comté d'Hérefort, fut d'abord destiné à la carrière du ministère évangélique, et reçut même les ordres sacrés. Mais son goût naturel pour les sciences mathématiques prit enfin le dessus : dès 1606, Gunter se fit connaître par l'invention de son secteur, instrument à l'aide duquel il opérait avec la plus grande facilité toutes les pratiques de la gnomonique. Il inventa ou perfectionna divers autres instruments de géométrie pratique; et il tient un rang distingué dans l'histoire de la découverte des logarithmes. Nommé, en 1619, professeur d'astronomie au collége de Gresham, pendant que son collègue H. Briggs calculait avec ardeur les logarithmes des nombres naturels, Gunter se chargea de ceux des sinus et des tangentes, et en publia la table dès l'an 1620, sous le titre de *Canon of triangles* : ce sont les premières qui aient paru. Pénétré de l'avantage que donnent les logarithmes pour simplifier les opérations du calcul, il conçut l'heureuse idée de les transporter sur une échelle linéaire au moyen de laquelle on pourrait, d'une seule ouverture de compas, obtenir le résultat d'une multiplication ou d'une division, avec une précision proportionnée à la longueur de l'échelle. Cette ingénieuse invention, qu'il publia en 1624, et qui est connue sous le nom de Regle logarithmique ou *Echelle de Gunter*, fut très bien accueillie en Angleterre; et l'on y trouve communément cette échelle dans tous les étuis de mathématiques. Mais quoiqu'Edmond Wingate l'eût fait connaître en France dès 1624 (1), et que D. Henrion l'y eût reproduite, deux ans après, avec quelques perfectionnements (2), et à la suite de ses tables de logarithmes (3), elle y était encore fort peu connue, lorsque Lemonnier, en 1772, la recommanda comme préférable au quartier de réduction pour la pratique du pilotage. Fortin la fit aussi graver, en 1776, dans sa réduction de l'Atlas céleste de Flamsteed. Depuis Gunter, cet instrument a reçu des améliorations importantes. Dès 1741, M. Camus, de l'académie des sciences, chargé de fournir aux commis de la ferme employés aux barrières, une jauge expéditive, et qui dispensât de tout calcul, imagina de faire glisser l'une contre l'autre deux échelles logarithmiques, dont l'une servait à mesurer le moyen diamètre, et l'autre la longueur des futailles : par cette invention, la multiplication était réduite en addition, et l'on en lisait le résultat sans mettre la main à la plume (4). On ne sait pourquoi cette ingénieuse pratique fut abandonnée en France : mais les Anglais continuaient de s'en servir; et dans un traité élémentaire de jaugeage (5), Ch. Leadbetter donne, en 1750, la description détaillée des règles logarithmiques à coulisses, instrument amélioré encore depuis, et de-

(1) *L'usage de la Reigle de proportion en l'arithmétique et géométrie*, Paris, Mondière; 1624, in-12 de 16 et 163 pag., avec 2 pl.

(2) *Logocanon, ou Règle proportionnelle*, Paris, 1626, in-8°. de 108 pag.

(3) *Mémoires mathématiques*, tom. II, Paris, 1627, in-8°.

(4) *Acad. des sciences*, 1741, pag. 385; H, pag. 105.

(5) *The royal Gauger*, 3e. édit., augmentée, Londres, 1750, in-8°. La planche gravée qui donne le détail de la *Sliding rule* d'Everard, *now improved by Ch. Leadbetter*, porte la date de 1739.

venu d'un usage universel en Angleterre, sous le nom de règle à calculer (*sliding rule*), attribuée à M. Jones, et décrite comme une invention nouvelle dans le *Bulletin de la société d'encouragement de Paris* (1). Au reste, l'application la plus ingénieuse et la plus avantageuse dans la pratique, qu'ait reçue l'échelle de Gunter, est la forme circulaire que lui a donnée M. Gattey, dans son cadran logarithmique, publié d'abord en 1798 et perfectionné depuis, sous le nom d'arithmographe (2). Gunter rendit encore d'autres services aux sciences physiques et astronomiques : on croit qu'il reconnut, le premier, que la variation de l'aiguille aimantée n'est pas constante dans un même lieu. C'est à l'observatoire de Deptford, qu'il aperçut ce phénomène en 1621 ; Gellibraud et d'autres mathématiciens ne tardèrent pas à le confirmer, par des observations multipliées. Gunter mourut au collége de Gresham, le 10 décembre 1626. La 5e. édition de ses œuvres a été donnée par Leybourn, en 1673, in-4°. On y trouve d'abord la description et l'usage du *secteur*, qui n'est autre qu'un compas de proportion dont les lignes sont des échelles logarithmiques : les Anglais en font encore un grand usage, et c'est la pièce principale de leurs étuis de mathématiques. Vient ensuite la description de quelques autres instruments de géométrie et d'astronomie, le bâton à croix (*cross-staff*) qui diffère peu de l'arbalestrille dont se servaient les pilotes au XVIe. siècle ; l'arc à croix (*cross-bow*), et le quart-de-cercle azimutal (*quadrant*) : le tout est terminé par une table de logarithmes des sinus et tangentes, etc. C. M. P.

(1) No. CXXXIV, août 1815, CXLI, pag. 55, et CXLVI, août 1816, pag. 173.

(2) *Explication des usages de l'arithmographe*, 2e. édit., Paris, 1810, in-8°. Il est fâcheux que cet instrument portatif et d'un usage facile, ne soit pas plus généralement connu.

GUNTHER D'ANDERNACH. *Voy.* GONTHIER.

GUNTHER (JEAN - CHRÉTIEN), poète allemand, naquit, en 1695, à Striegau en Basse-Silésie. Son père, médecin et syndic de la ville, apercevant de bonne heure en lui d'heureuses dispositions, s'empressa de les cultiver, autant qu'une fortune très médiocre lui en laissait les moyens. A l'âge de douze ans, le jeune Gunther savait déjà le grec et le latin assez bien ; il fut alors envoyé à l'école de Schweidnitz, où il se distingua par son application et ses progrès rapides. Il surpassa surtout ses condisciples dans la versification ; et la plupart de ses poésies religieuses, qu'on trouve dans le Recueil de ses ouvrages, ne sont que des pièces de collége. Mais cet avantage d'une imagination brillante, et les louanges qu'on lui prodigua de trop bonne heure, firent son malheur ; il négligea bientôt les études sérieuses, et s'enorgueillit de ses succès faciles : l'avidité du gain s'empara de toutes ses facultés, et sa muse devint mercenaire. Aux remontrances qui lui furent adressées par l'université de Wittemberg et par ses protecteurs en Silésie, il ne répondit que par les satires les plus outrageantes. Enfin sa mauvaise conduite le perdit pour jamais. Il fut mis en prison pour dettes ; et son père ne voulut plus faire aucun sacrifice en sa faveur. Il recouvra cependant sa liberté, et partit, en 1717, pour Leipzig, où son talent lui valut la protection et même l'amitié du savant conseiller J.-B. Menke. Par égard pour ce nouveau Mécène, il dompta, pendant quelque temps, ses penchants vicieux. Un violent incendie qui, en 1718, dévora toute la fortune de

son père à Striegau, aurait dû l'engager à persister dans cette bonne conduite; mais ce triste événement fit peu d'impression sur lui, et le détermina seulement à composer deux poèmes sur ce sujet. Gunther n'avait jusqu'alors écrit que des vers de circonstance. D'après l'invitation de son protecteur, il célébra la paix que l'empereur venait de signer avec la Porte-Ottomane. Malgré les défauts nombreux de cette pièce, elle acquit à son auteur la réputation d'un grand poète. En 1719, il fut recommandé par Menke au roi de Pologne, électeur de Saxe, pour être nommé poète de la cour de Dresde: mais quand il fut présenté au roi Frédéric-Auguste, il était ivre au point de ne pouvoir proférer un seul mot; et on l'éloigna de la cour. Cet événement lui fit perdre les bonnes grâces de Menke; et, depuis lors, il s'abandonna entièrement à la plus honteuse débauche: errant dans le monde, et ne vivant que sur la bourse de ses connaissances, il chercha deux fois encore à reprendre l'étude de la médecine; mais il était trop abruti pour pouvoir exécuter une résolution raisonnable. Il mourut dans la dernière misère, le 15 mars 1723. Ce malheureux était réellement né pour être poète: il versifiait avec une facilité étonnante. Son style est correct, son imagination toujours animée: mais c'est tout ce qu'on peut dire en sa faveur; car ses poèmes, par le choix de l'objet et par les saillies auxquelles il se livre, découvrent souvent les mauvaises inclinations de son cœur. Aucun recueil de ses vers n'a été publié pendant sa vie; et comme ses travaux en ce genre ne se composaient que de pièces de circonstance, nous n'en ferons point le détail. Après sa mort, on a publié: *Recueil des poésies, tant allemandes que latines, de J.-C. Gunther de Silésie*, Breslau, 1723-1735, 4 vol. in-8°.; 6e. édit., Breslau et Leipzig, 1764, in-8°. Ce recueil se compose de plusieurs Odes, dont quelques-unes fort belles, témoin celle qui commence par ces mots, *Eugène est parti*, etc.; de quelques épigrammes et de satires. Nous remarquons parmi ces dernières, comme la meilleure, un petit poème, *Sur le retour d'un ami, de l'université dans sa patrie*. On a encore publié de lui: *La Vie et les Voyages remarquables et curieux de J.-C. Gunther de Silésie, rédigés poétiquement et adressés à un ami; avec un Appendix renfermant plusieurs de ses lettres inédites*, Schweidnitz et Leipzig, 1732, in-8°. Les rédacteurs des *Mémoires sur l'histoire critique de la langue allemande*, Leipzig, 1732, 4 vol. in-8°., cherchent à démontrer, dans un article du 1er. volume, pag. 247, sur cette Vie prétendue écrite par Gunther lui même, qu'il n'en est pas l'auteur, et que l'éditeur s'est seulement servi du nom du poète défunt pour faire une bonne spéculation. *Les dernières pensées de J.-C. Gunther*, morceau de poésie inédit, ajouté à la fin du même article, servent au critique pour soutenir son hypothèse par la différence du style. On trouve les meilleures notices sur la Vie de ce poète vagabond, dans les *Caractères des poètes allemands, par L. Meister*, tom. II, pag. 68-87, et dans l'*Histoire de la littérature comique*, par Floegel, 3 vol., pag. 469-471. M. Mathissons a recueilli plusieurs morceaux poétiques de Gunther dans son *Anthologie lyrique*. B—H—D.

GUNZ (JUSTE-GODEFROI), célèbre médecin anatomiste saxon, naquit à Kœnigstein en 1714, et mourut à Dresde, en 1754. Dès ses plus jeunes

ans, il montra, pour l'étude des sciences, une aptitude et un penchant que son père, ministre du saint Evangile, s'empressa de cultiver : le jeune Gunz, n'étant encore qu'étudiant en médecine à l'université de Leipzig, fut désigné au gouvernement par ses professeurs, pour examiner la nature des eaux thermales qui existent dans le pays. Il s'acquitta honorablement de cette mission intéressante. A peine avait-il reçu le bonnet de docteur, que l'électeur de Saxe, informé des rares talents qui se faisaient remarquer dans un si jeune homme, se déclara son protecteur, et créa, pour lui, une chaire de professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Leipzig. Cependant, avant de se livrer à l'enseignement, Gunz visita plusieurs universités d'Allemagne, ensuite Paris et Leyde, où il entendit les plus habiles professeurs d'anatomie et de chirurgie, et revint à Leipzig prendre possession de sa chaire. La grande réputation que lui acquirent en peu de temps et ses leçons publiques et ses travaux littéraires, lui mérita l'honneur d'être nommé associé de l'académie des sciences de Paris. Après s'être illustré, pendant dix ans, dans la carrière du professorat, Gunz fut appelé à Dresde, en qualité de premier médecin de l'électeur. La cour lui offrit de nouvelles occasions d'accroître sa renommée : il était déjà placé au premier rang des praticiens, comme il l'était, depuis long-temps, parmi les savants de l'Europe, lorsqu'une mort prématurée vint le moissonner à l'âge de quarante ans. Gunz a répandu, dans ses nombreux écrits, d'utiles lumières sur plusieurs points d'anatomie descriptive et pathologique ; sur quelques parties de la chirurgie et de la médecine : telles sont ses recherches sur l'opération de la taille, sur l'histoire des hernies, sur celle des vaisseaux lymphatiques, et celle des abcès des sinus maxillaires, etc. Gunz s'occupait de l'anatomie avec passion : aussi, malgré le temps que lui prenaient l'enseignement, la pratique et les travaux littéraires, son cabinet contenait plus de deux mille pièces anatomiques, préparées ou réunies par ses soins. La description de ce cabinet a été publiée sous ce titre : *Præparata anatomica in liquorè, sicca et ossa Gunziana*, Dresde, 1756, in-12. Il a laissé une bibliothèque précieuse par le nombre et le choix des ouvrages ; on en a imprimé le catalogue, Dresde, 1755, in-8°., avec son portrait. Voici la liste des principaux ouvrages de ce professeur : I. *De mammarum fabricâ et lactis secretione*, Leipzig, 1734, in-4°. Gunz, dans cette dissertation, où il décide une question importante d'anatomie, fait preuve d'une saine critique et d'une vaste érudition, qualités remarquables chez un auteur de vingt ans. II. *In Hippocratis librum de dissectione*, Leipzig, 1758. Ici l'auteur fait voir que plusieurs découvertes modernes remontent jusqu'à Hippocrate. III. *De derivatione puris ex pectore in bronchiis*, Leipzig, 1738, in-4°.; excellent traité, où les parties contenues dans la poitrine sont parfaitement décrites. IV. *De calculum curandi viis quas chirurgi Galli repererunt*, Leipzig, 1740, in-8°. Gunz, après avoir comparé les diverses méthodes opératives de la taille, donne la préférence à celle de Lecat, à laquelle il ajoute quelques corrections. V. *De commodo parturientium situ*, Leipzig, 1742, in-8°. Il soutient ici un paradoxe plus ingénieux que solide. VI. *Observationum anatomico-chirurgicarum de herniis libellus*,

Leipzig, 1744, in-4°. Ce traité, rempli d'érudition, mérite d'être consulté, surtout pour la partie anatomique. VII. *Commentaria in librum Hippocratis de humoribus*, Leipzig, 1745, in-8°. VIII. *Observationes circa hepar factæ*, Leipzig, 1748, in-8°. IX. *Observationes ad ozænam maxillarem ac dentium ulcus*, Leipzig, 1753, in-4°. Gunz fait ici connaître, dans l'inflammation des membranes qui tapissent les sinus maxillaires, une cause de la carie des dents. L'expérience a confirmé cette assertion, alors nouvelle. X. *Observationes de utero et naturalibus feminarum*, Leipzig, 1753, in-4°. J.-A. Ernesti a donné un Éloge de Gunz dans ses *Opuscula oratoria*, pag. 555-561, 2ᵉ. édition. F—R.

GURTLER (Nicolas), né à Bâle le 8 décembre 1654, fut successivement professeur de théologie à Herborn; de théologie, de philosophie, d'histoire et d'éloquence à Hanau; de théologie à Brême, à Deventer, et enfin à Francker. Il mourut le 28 septembre 1711, avec la réputation d'un des plus habiles théologiens protestants de son siècle. Ses ouvrages sont: I. Un *Lexique latin, grec, allemand, français*, Bâle, 1682, etc.; 1715, 1731, in-8°. II. Une *Histoire des Templiers*, en latin, accompagnée d'*Observations ecclésiastiques*; la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1703. Elle a été insérée dans l'*Histoire des Templiers*, par Dupuy. III. *Institutiones theologicæ*, qui parut d'abord à Amsterdam en 1694 et 1702, in-4°. Dans la 3ᵉ. édition faite à Halle, en 1721, on trouve une préface de Nicolas Gurtler, fils de l'auteur, et son *Oraison funèbre* par Jean Van der Waeyen, qui avait été son confrère à l'université de Francker. Il y a encore une autre édition de Marbourg, 1732. Le savant théologien Jean-François Buddeus dit quelque part que les *Institutions* de Gurtler sont un chef-d'œuvre dans leur genre; qu'elles sont pleines d'idées neuves et d'observations excellentes. IV. *Origines mundi*, Amsterdam, 1708, in-4°. fig.; ouvrage que l'on dit savant, mais paradoxal. On a encore de lui en latin: des *Dialogues eucharistiques*; un *Système de théologie prophétique*; la *Vie de Mathias Nethen*, son confrère à Herborn; des *Discours d'inauguration*, parmi lesquels il faut peut-être distinguer, au moins à cause du titre, qui est tout ce que nous en connaissons, l'*Oratio de fato philosophiæ in ecclesiâ christianâ*, Herborn, 1685, in-4°. Il a publié, en allemand, et sans y mettre son nom, un *Petit traité historique de l'état des réformés en France*, 1685, in-12, composé à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes. Enfin il a orné d'une préface et augmenté de deux volumes de suppléments, la nouvelle édition qu'il a donnée des *Critica sacra*, Francfort, 1696, 9 vol. in-fol. (*Voyez*, pour plus de détails, l'*Athenæ rauricæ*, adpendix, p. 85-92.) B—ss.

GUSMAN. *Voy*. GUZMAN.

GUSMAO (Barthélemi de), jésuite portugais, né à Lisbonne en 1677, fit ses études avec beaucoup de succès, et réussit surtout dans les sciences physiques. Ses talents lui obtinrent, à Rio-Janeiro, une chaire qu'il occupa honorablement pendant plusieurs années. Le P. Gusmao avait une imagination très vive, un esprit pénétrant et propre aux découvertes. Cependant il paraît qu'il ne dut qu'au hasard celle dont on va parler. On raconte que, se trouvant un jour à sa fenêtre, qui donnait sur le jardin de son monastère, il aperçut

un corps léger, sphérique et concave (apparemment une coquille d'œuf, ou une écorce sèche de citron ou de fine orange), qui s'élevait et flottait dans les airs. Curieux d'imiter en grand ce phénomène, il vit bientôt qu'il ne pourrait y parvenir qu'avec une machine qui, sous le moindre poids possible, présentât la plus grande surface à l'atmosphère. Après nombre d'essais, il construisit un ballon de toile; et, sa première expérience ayant réussi, il voulut rendre témoins de la seconde les religieux de son couvent. Ceux-ci, gens éclairés, applaudirent à l'expérience de leur confrère, et n'y trouvèrent rien que de naturel. Par malheur, Gusmao, desirant produire une découverte aussi étonnante sur un plus grand théâtre, partit pour Lisbonne, où sa renommée l'avait précédé. Arrivé dans cette capitale, il fabriqua, avec la permission de Jean V, un ballon aérostatique d'une dimension prodigieuse, qu'il fit lancer dans la place contiguë au palais-royal, en présence de Leurs Majestés et d'une foule immense de spectateurs. Gusmao lui-même était monté avec le ballon; et, au moyen d'un feu allumé dans la machine, qui était néanmoins retenue par des cordes, il s'éleva en l'air jusqu'à la hauteur de la corniche du faîte du palais : malheureusement la négligence de ceux qui tenaient ces cordes fit prendre à la machine une direction oblique; elle toucha la corniche, où elle se rompit, et tomba, assez doucement cependant, puisque, de cette chute, il ne résulta aucun mal pour Gusmao. Mais l'inquisition, qui n'aimait pas les nouvelles découvertes, en murmurait hautement. Le physicien promit de nouvelles expériences, et fit espérer même qu'il s'élèverait sans le secours des cordes. L'inquisition alors le traita d'imposteur. Le P. Gusmao, indigné, s'avança jusqu'à dire qu'il s'engageait de faire voler son *illustrissime* avec toute l'inquisition. Le grand inquisiteur, trouvant cette raillerie un peu déplacée, commença à faire agir ses familiers. Le peuple s'ameuta, en criant au sorcier! au magicien! il ne demandait pas moins qu'un *auto-da-fé* pour Gusmao. Ce dernier, traduit enfin devant le saint-office, fut jeté dans un cachot et condamné à un jeûne rigoureux. Les jésuites vinrent cependant à bout de délivrer leur confrère, et de le faire passer en Espagne, où il mourut de chagrin peu de temps après, en 1724. Ces détails, consignés dans le Journal de Murcie et dans divers Mémoires du temps, ont été rappelés dans les *Notizie letterarie di Cremona*, année 1784, n°. 17. Le *Journal des savants* (oct. 1784), qui place cette expérience à l'an 1720, et dit que la machine avait la forme d'un oiseau avec sa queue et ses ailes, ajoute que des savants français et anglais, étant allés à Lisbonne pour vérifier le fait, prirent des informations dans le couvent des Carmes, où le P. Gusmao avait un frère, qui conservait encore quelques-uns de ses manuscrits sur la manière de construire les machines volantes. Plusieurs personnes assurèrent qu'elles avaient assisté à l'expérience du jésuite, et qu'il reçut le surnom de *voador* (homme volant). Quoique, bien avant le XVIIe. siècle, divers auteurs eussent proposé différents moyens pour s'élever dans les airs, il paraît cependant certain que l'on doit au P. Gusmao les premières expériences du ballon aérostatique, renouvelées avec un si grand succès, soixante ans après sa mort. (*Voy.* MONGOLFIER.) — Alexandre GUSMAO, autre jésuite portugais, né à Oporto en 1704, et mort vers 1782, a laissé plusieurs ouvrages théologi-

ques, et un *Compendium perfectionis religiosæ, opus posthumum*, Venise, 1783, in-fol., publié par le P. Manoel de Azevedo, son confrère.

B—s.

GUSTAFSKOELD (ABRAHAM), général suédois, connu auparavant sous le nom d'*Hellichius*, était capitaine au régiment du roi, en garnison à Christianstad, forteresse importante de Scanie, lorsque Gustave III résolut d'opérer une révolution dans le gouvernement. Hellichius, instruit de ce projet, hasarda une démarche qui fut le signal de l'exécution. Il fit fermer toutes les avenues de la forteresse, le 12 août 1772, et déclara que personne n'y entrerait sans les ordres du roi. Peu après, la révolution eut lieu à Stockholm; et Hellichius livra la forteresse au duc de Sudermanie, qui avait le commandement des troupes en Scanie. Le capitaine fut récompensé, d'une manière brillante, du service qu'il avait rendu. Gustave l'éleva au rang de général, lui accorda des titres de noblesse, et lui donna le nom de Gustafskœld (*bouclier de Gustave*). Il eut la permission de placer dans son écusson la lettre G, surmontée d'une couronne royale. C—AU.

GUSTAVE Ier., ou *Gustave Wasa*, roi de Suède, naquit en 1490, au château de Lindholm, d'Eric Johanson Wasa, seigneur suédois, et de Cécile, de la famille Eka. Elevé avec beaucoup de soin sous les yeux de Stenon Sture l'ancien, administrateur du royaume, il obtint ensuite la confiance de Sture le jeune, qui parvint également à la dignité d'administrateur. Christian II, qui régnait en Danemark, ayant aspiré à la couronne de Suède en appuyant ses prétentions sur le traité de Calmar, vint avec une flotte à la rade de Stockholm, et entra en négociation avec l'administrateur : il offrit de se rendre en personne dans la ville, pour terminer les différends, à condition qu'on lui remettrait, comme otages, six personnes des premières familles du pays. La proposition fut acceptée; et Gustave fut du nombre de ceux qu'on envoya au roi de Danemark. On traita ces otages en prisonniers; et le vent étant devenu favorable, Christian ordonna de lever l'ancre pour retourner à Copenhague. Peu après, il revint à la tête d'une armée, pénétra en Suède, et livra bataille à Sture. L'administrateur ayant été blessé mortellement, l'armée suédoise se retira; et Christian pénétra dans l'intérieur du royaume. Secondé par Trolle, archevêque d'Upsal, il obtint la couronne; et s'étant rendu maître de Stockholm, il ordonna ce massacre trop fameux, qui fit périr les hommes les plus distingués du pays. Parmi les victimes, on compta Eric Wasa, père de Gustave. Celui-ci, prisonnier en Danemark, méditait déjà les grands desseins qu'il parvint à exécuter. Ayant trouvé le moyen de s'échapper de sa prison, il se rendit à Lubeck : cette ville, alors à la tête de la ligue anséatique, était jalouse de l'ascendant que Christian prenait dans le Nord, et cherchait l'occasion d'affaiblir sa puissance. Les magistrats firent au fugitif l'accueil le plus favorable, lui promirent des armes, de l'argent, des soldats, et lui donnèrent un vaisseau pour passer en Suède. Arrivé dans sa patrie, Gustave se cacha quelque temps dans un domaine appartenant à sa famille. Ce fut là qu'il apprit que son père avait péri à Stockholm, et que sa mère était détenue à Copenhague dans la plus dure captivité. La voix de la nature se joignant à celle du patriotisme, il résolut d'exécuter ses projets sans retard. Déguisé en paysan, il prit le chemin de la Da-

lécarlie, dont les habitants avaient montré, dans plusieurs circonstances, leur attachement à la patrie, et leur haine pour l'oppression étrangère. Après avoir passé quelque temps parmi eux, se livrant aux travaux des mines, ou partageant les occupations des fermiers, il se fit connaître à d'anciens amis qu'il avait dans la province, et parut dans la paroisse de Môra, au milieu d'une assemblée des habitants. Son extérieur imposant fixa tous les regards; sa voix éloquente persuada tous les cœurs. Les Dalécarliens répondirent au discours qu'il prononça, par les plus grands applaudissements, et jurèrent de le suivre: ils s'armèrent avec empressement, et Gustave se mit à leur tête pour marcher sur Stockholm. Dans la route, il s'empara de tous les châteaux-forts où se trouvaient des commandants danois, et repoussa l'archevêque Trolle, qui avait réuni les troupes près d'Upsal. Arrivé devant Stokholm, il donna l'ordre d'en faire le siége, et se rendit à Vesteras, où les états étaient assemblés. Toutes les voix se réunirent pour le proclamer administrateur du royaume. De retour au siége de Stockholm, il voit arriver les secours que les Lubeckois lui avaient promis, et il peut espérer d'être bientôt maître de la ville. Cependant, avant qu'elle fût prise, il convoqua les états dans la ville de Strengnès. Les services qu'il avait rendus à l'Etat, les grandes qualités qu'il avait déployées, lui firent décerner le titre de roi: c'était en 1523; et, la même année, Stockholm capitula. Christian fut déclaré déchu du trône de Suède; et, peu après, il perdit le sceptre en Danemark, et en Norvége. Ces deux pays se donnèrent à son oncle Frédéric, duc de Holstein. Quoique le triomphe de Gustave semblât assuré, il fallait, pour le soutenir, les ressources d'un esprit actif, d'une ame forte et courageuse. L'Etat était épuisé par de longs malheurs: les grands pouvaient facilement devenir jaloux de la gloire d'un monarque qu'ils avaient vu leur égal; et le clergé, riche et puissant, conservait un attachement secret pour le Danemark. Christian, retiré en Flandre, sollicitait des secours auprès de Charles-Quint, son beau-frère, et menaçait le Nord d'une nouvelle révolution. Gustave négocia avec le nouveau roi de Danemark: il continua ses liaisons avec Lubeck; et il témoigna les plus grands égards aux familles puissantes. Les circonstances lui suggérèrent un projet dont l'exécution pouvait lui procurer un revenu plus considérable, et contribuer en même temps à l'affaiblissement du clergé. Les opinions de Luther étaient connues en Suède depuis quelques années; et plusieurs théologiens suédois, revenus de Wittenberg, travaillaient à les répandre. Les frères Laurent et Olaus Petri, et Laurent Andreæ ou Anderson (*Voy.* ANDERSON), se distinguaient surtout par leur zèle. Ces trois hommes acquirent la confiance du roi, et l'engagèrent à introduire le luthéranisme. Pendant qu'ils prêchaient cette nouvelle doctrine dans la capitale et dans d'autres villes, Gustave, toujours attaché, en apparence, à l'Eglise romaine, ne laissait échapper aucune occasion de diminuer l'influence du clergé catholique. Il ôta aux évêques la juridiction temporelle, et leur défendit de s'approprier la succession des prêtres de leur diocèse. Représentant aux Etats la triste situation des finances, il proposa et fit décréter qu'une partie de l'argenterie des églises serait employée à éteindre la dette publique, et que les deux tiers des dîmes ecclésiastiques seraient affectés à l'entretien

de l'armée. Ces mesures et plusieurs autres ayant préparé les esprits, le roi résolut de frapper le dernier coup, et de déclarer toute l'étendue de ses desseins. En 1527, il convoqua les états à Vesteras: Anderson, qui était devenu son chancelier, leur remit ses propositions, et une lutte très animée s'éleva entre les deux partis. La victoire fut balancée quelque temps, surtout par l'ascendant de Brask, évêque de Linkœping. (*V.* Brask.) Mais le roi s'étant retiré en courroux, et menaçant d'abdiquer la couronne si l'on persistait à rejeter ses propositions, au bout de quelques jours la majorité des suffrages se décida en sa faveur; et on rédigea le décret connu dans l'histoire de Suède sous le nom de *recès* de Vesteras. Ce décret portait en substance, qu'après avoir dressé l'inventaire des biens de l'Eglise, on en assignerait une partie pour l'entretien du clergé, et que le reste serait dévolu à l'Etat; que les évêques remettraient au roi les châteaux-forts dont ils étaient en possession; qu'ils seraient nommés et confirmés par le roi, et non par la cour de Rome. Voyant son autorité plus affermie par ces concessions des Etats, Gustave prit successivement d'autres mesures pour le soutien et la gloire du trône. En 1528, il se fit couronner solennellement à Upsal par l'évêque de Skara: l'année 1531, il épousa Catherine de Saxe-Lauenbourg; et, en 1540, il parvint à faire déclarer la couronne héréditaire dans sa maison. Il y eut cependant des émeutes et des insurrections, qui répandirent dans plusieurs parties du royaume des inquiétudes et des alarmes. Le peuple ne voyait pas d'un œil indifférent la suppression des cérémonies religieuses: les évêques et les prêtres, mécontents, ainsi que plusieurs seigneurs jaloux du pouvoir, profitèrent de cette circonstance. Ils soulevèrent les paysans en Smolande, en Vestrogothie, en Dalécarlie: les Dalécarliens se plaignirent principalement de ce qu'on avait enlevé plusieurs cloches, et menacèrent de marcher contre ce même Gustave, auquel ils avaient aplani le chemin du trône. On avait surtout fait usage, pour les gagner, d'un aventurier hardi et adroit, qui se donnait pour le fils de l'administrateur Stenon Sture le jeune. Le roi parvint à comprimer tous ces troubles intérieurs, tantôt par les combinaisons de la prudence, tantôt par la force, et en envoyant des troupes contre les insurgés. D'autres objets ne sollicitèrent pas moins son attention. En 1532, Christian II, secondé par Charles-Quint, avait conçu le projet de reconquérir les royaumes du Nord: il avait paru sur la côte de Norvége avec une flotte et des troupes de débarquement. Les chefs des mécontents de Suède, à la tête desquels était Trolle, ancien archevêque d'Upsal, se rendirent auprès de ce prince, et cherchèrent à lui faire des partisans dans les provinces limitrophes de la Norvége. Leurs efforts avaient réussi; et une insurrection se préparait en Dalécarlie. Mais la conduite faible et irrésolue de Christian servit la cause de Gustave; et le beau-frère de l'empereur d'Allemagne, malgré l'appui de ce puissant souverain, malgré le dévouement de ses amis, et les exploits de Norby, son ancien amiral, fut réduit à capituler avec Frédéric, qui l'avait remplacé sur le trône de Danemark, et à terminer ses jours dans la captivité. A peu près dans le même temps, des différends étant survenus entre la régence de Lubeck et le gouvernement danois, relativement au commerce, Gustave fut choisi pour arbitre. Ce monarque avait des obli-

gations aux Lubeckois; mais il ne pouvait favoriser leurs projets mercantiles, aux dépens des peuples du Nord; et il se prononça sans detour contre leurs prétentions exclusives. Les magistrats de Lubeck entreprirent de venger leur ville, ordonnèrent des hostilités contre la Suède, et commencèrent une négociation avec le plus jeune des fils de Stenon Sture, qui séjournait alors à la cour de Saxe-Lauenbourg, pour l'engager à se faire un parti en Suède, et à ravir le sceptre à Gustave. Mais le jeune Sture rejeta cette proposition, et ne voulut point ternir par une trahison la gloire de ses ancêtres. D'autres nuages s'élevèrent dans le Nord, lorsque Frédéric, roi de Danemarck, eut terminé ses jours. Ce prince laissait quatre fils, dont l'aîné, Christian, aspirait à lui succéder: mais il avait contre lui le clergé, parce qu'il favorisait la réforme; et les Lubeckois voulaient profiter de cette circonstance pour faire reconnaître leurs priviléges commerciaux. Le roi de Suède, qui avait les mêmes intérêts à ménager que le prince do Danemark, dont il était d'ailleurs le beau-frère, lui envoya des troupes, facilita son élévation au trône, et contribua au rétablissement de la paix. Dans un des combats livrés par l'armée combinée, périt l'archevêque Trolle, qui, depuis l'introduction du luthéranisme en Suède, avait tenté des efforts inutiles pour reprendre de l'ascendant. Délivré de cet antagoniste redoutable, qui était le chef le plus actif du parti catholique, Gustave vit se former contre lui une faction dans le sein même des protestants. Mécontent du zèle inconsidéré et dangereux de quelques théologiens luthériens, il avait cru pouvoir réprimer leur fougue par des édits sévères. Le chancelier Anderson, et Olaus Petri, pasteur à Stockholm, s'efforcèrent de soulever les esprits contre lui, et furent accusés d'avoir trempé dans une conspiration contre sa vie. Leurs amis ayant intercédé pour eux, le roi leur fit grâce, et se contenta de les éloigner de sa personne et de son conseil. Pendant les dernières années de son règne, Gustave fut entraîné dans une guerre avec Iwan Wasiliewitch, czar de Russie, dont les vues ambitieuses se portaient vers la Finlande et la Livonie. Le roi se rendit lui-même en Finlande, érigea ce pays en grand-duché, et prit des mesures pour la défense des frontières. Cependant, desirant le repos parce qu'il sentait ses forces s'affaiblir, il montra peu d'ardeur à poursuivre la guerre, et profita des premières circonstances favorables pour conclure, en 1559, une trève de quarante ans. Tant de soins consacrés à mettre son trône à l'abri des secousses, à comprimer les factions, à se faire respecter des puissances voisines de ses états et jalouses de ses succès, n'avaient point empêché le monarque suédois de régénérer l'administration, et de créer un grand nombre d'institutions utiles. Il fit prospérer l'agriculture par des mesures pleines de sagesse; et la Suède, pendant son règne, put exporter du bétail et des grains. Il encouragea le commerce, et parvint à faire respecter le pavillon suédois dans l'Océan et dans la Méditerranée. Les villes obtinrent des codes de police; les métiers furent organisés, et les usines établies près de ces mines de fer qui sont la principale richesse du pays. Des écoles ouvertes pour l'instruction publique, des établissements fixes pour les gouverneurs des provinces, des réglements pour la formation du sénat, pour la tenue de la diète, pour la procédure judiciaire, pour la levée des troupes,

la création d'une flotte aussi nombreuse que bien équipée, et l'amélioration des ports, n'honorèrent pas moins le zèle, l'activité et le génie de Gustave. Ce fut lui qui, le premier, produisit la Suède sur le grand théâtre de la politique, et qui la plaça au nombre des puissances de l'Europe. Son alliance fut recherchée; et François Ier. conclut avec lui un traité qu'on peut regarder comme la première origine des relations politiques entre la France et la Suède. La ligue qui s'était formée à Smalkalde entre les princes protestants d'Allemagne, le compta parmi ses appuis, quoiqu'il eût refusé de prendre une part directe aux troubles religieux de l'Allemagne. La fermeté, la constance, la magnanimité, dominaient dans le caractère de Gustave. Il avait un génie pénétrant, des vues élevées, un patriotisme à-la-fois ardent et éclairé. Sa taille était haute, sa voix forte et sonore; et, dans tout son extérieur, régnait une majesté imposante. Il savait vaincre les obstacles; mais en les combattant, il se laissait quelquefois entraîner à la dureté et aux mouvements de la colère. On a, peut-être, eu tort de l'accuser d'avarice, et de lui reprocher d'avoir accumulé des trésors dans la position où il se trouvait, il devait se ménager des ressources; et les sommes qu'il amassa, furent le fruit d'une sage économie, plutôt que d'un système oppressif. La première femme de Gustave étant morte en 1535, après lui avoir donné un fils qui reçut le nom d'Eric, il épousa, en secondes noces, Marguerite, de la famille suédoise de Leiouhuvud, dont il eut dix enfants, et qui mourut en 1553. Malgré l'opposition des théologiens protestants du pays, il contracta un troisième mariage avec Catherine, de la maison de Stenbock, nièce de Marguerite. Ces deux alliances relevèrent beaucoup le crédit des grandes familles, et leur donnèrent à la cour une influence qui se fit sentir sous le règne des fils du roi. Gustave, d'ailleurs si prudent, si attentif au bien de l'Etat, crut devoir prendre une mesure qui a été blâmée avec raison. Il fit un testament par lequel il laissait la couronne à Eric, et des duchés ou fiefs à Jean, à Magnus et à Charles. Cette disposition devint une source de discordes et de jalousies dans la famille royale, et favorisa les vues ambitieuses des grands. Le manque de renseignements empêche l'historien de trouver les motifs de la conduite de Gustave : tout ce qu'on sait avec certitude, c'est que le roi avait peu de penchant pour le prince Eric, qui était d'un caractère violent et fougueux, mais que Jean, plus prudent, plus doux, avait captivé l'affection de son père. Il y eut sans doute, dans le cœur paternel, des combats qui amenèrent une résolution calculée avec si peu de sagesse. Gustave avait commencé sa carrière par des actions éclatantes et de brillants exploits; il la termina par une scène pathétique, qui toucha tous les cœurs et fit répandre des larmes. Affaibli par l'âge et les inquiétudes, sentant sa fin approcher, il assembla les Etats, et parut au milieu d'eux, soutenu par ses quatre fils. Son testament ayant été lu à haute voix par un de ses ministres, il prit lui-même la parole, remercia les députés de la nation de leur confiance, leur recommanda ses enfants, et donna sa bénédiction à l'assemblée, en étendant ses mains vers elle. Une émotion générale se répandit; et quoiqu'on entrevît les inconvénients qu'entraîneraient les dernières volontés du monarque, l'aspect de ses cheveux blancs et le souvenir de tout ce qu'il avait fait pour la patrie produisirent une telle impression,

que l'assemblée entière se leva pour l'accompagner jusqu'au palais. Depuis ce moment, Gustave cessa de s'occuper des soins de l'administration, qu'il remit à Eric. Une maladie dont il avait souffert depuis quelque temps, mit peu après le terme à ses jours; il expira le 29 septembre 1560. L'*Histoire des révolutions de Suède*, par Vertot, est principalement consacrée à la mémoire de ce prince; mais cet ouvrage, écrit d'ailleurs avec une grande sagesse, une précision et une clarté peu communes, ne présente pas des renseignements complets sur la vie et le règne de Gustave, l'auteur n'ayant eu pour but que de retracer les événements relatifs à la révolution qui eut lieu dans le gouvernement et dans l'église. Puffendorf, dans son *Histoire générale de Suède*, donne plus de détails, et embrasse un champ plus vaste: cependant il y a dans son récit des inexactitudes et des lacunes. On peut en dire autant de l'*Histoire de Gustave* publiée en allemand par le capitaine Archenholtz, Tubingen, 1801, 2 vol. in-8°.; traduite en français par M. Gérard de Propiac, 1802, 2 vol. in-8°. (1) C'est dans l'ouvrage suédois sur le même sujet, par l'évêque Olaus Celsius, mort depuis peu, qu'on trouve le tableau le plus complet des actions et des qualités du régénérateur de la Suède, l'un des monarques les plus remarquables de son siècle. (*Voy*. CHRISTIAN II, BRYNTESSON, DAKE, NORBY, STURE.)

C—AU.

GUSTAVE-ADOLPHE, ou Gustave II, surnommé *le Grand*, roi de Suède, naquit le 9 décembre 1594. Il était petit-fils de Gustave-Wasa, et fils de Charles IX et de Christine de Holstein. On a prétendu qu'à sa naissance, Tycho Brahé prédit ses glorieuses destinées d'après l'inspection des astres. Charles IX, qui avait obtenu le trône de Suède à la faveur des circonstances et aux dépens de Sigismond son neveu, desirait d'assurer le pouvoir suprême à sa postérité, et donna les plus grands soins à l'éducation de son fils. Le jeune prince fut instruit dans les belles-lettres, l'histoire, la politique, la philosophie et les mathématiques, par Jean Skytte, qui avait fait ses études en Allemagne. Une trève ayant interrompu cette guerre fameuse soutenue par les Hollandais contre l'Espagne, plusieurs officiers allemands, anglais et français qui avaient été au service de la Hollande, passèrent dans le Nord pour y chercher des occasions d'exercer leur valeur. Gustave-Adolphe les fit appeler, les interrogea sur leurs campagnes, et reçut les premières leçons de tactique de ces élèves du célèbre Maurice, regardé comme le plus grand capitaine de son temps. En 1611, le jeune prince, suivant l'usage alors reçu en Suède, fut présenté par son père aux états du royaume, et déclaré digne de porter les armes. Charles IX mourut la même année: peu avant sa mort, une loi avait été faite pour fixer l'âge de majorité à vingt-quatre ans; un conseil de régence avait même été désigné. Mais les talents de Gustave, et la maturité qu'il manifestait déjà, engagèrent les états à lui confier, sans délai, les rênes du gouvernement. Il leur remit, le 11 décembre 1611, un acte solennel, où il prenait l'engagement de régner selon les lois et la constitution du royaume. Quoique cet acte restreignît, sous plusieurs rapports, l'autorité royale, il ne mit jamais d'obstacle à l'exécution des desseins du roi: la nation, connaissant ses lumières et

(1) Piron a fait une tragédie de *Gustave Wasa* (1733): elle est imprimée. Celle que Laharpe fit représenter, en 1766, est restée manuscrite.

ses vertus, eut toujours, en lui, cette confiance qui prévient les soupçons et les inquiétudes. Aussi Gustave disait-il souvent : « Ce que je connais de plus doux, c'est que je pourrais dormir sans crainte dans les bras de chacun de mes sujets. » Immédiatement après son élévation au trône, le roi porta ses regards sur les hommes de mérite dont il pourrait mettre à profit les lumières, et qui formeraient son conseil. Il plaça à la tête de ce conseil Axel Oxenstiern, avec le titre de chancelier; et ce ministre, distingué par ses profondes connaissances dans toutes les parties de l'administration, devint son confident et son ami. Lorsque Gustave-Adolphe commença de régner, la Suède était en guerre avec le Danemark, la Pologne et la Russie. Les Danois, maîtres des forteresses de Calmar et d'Elfsborg, faisaient des incursions dans l'intérieur du pays; et leur flotte menaçait la capitale. Le roi évita tout engagement qui eût pu exposer une armée affaiblie, et se contenta d'arrêter les progrès de l'ennemi par des mouvements bien combinés. En même temps, il négociait la paix qui fut conclue à Knaeryd, en 1613, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, à des conditions peu onéreuses. Le feld-maréchal, Jacques de la Gardie, avait soutenu l'honneur des armes suédoises en Russie; et les Russes de Nowgorod avaient offert le sceptre à Charles-Philippe, frère de Gustave. Les négociations relatives à cet objet, furent conduites avec beaucoup de lenteur, de la part des ministres suédois: Charles-Philippe était retenu à Stockholm, tantôt par les sollicitations de la reine, sa mère, tantôt par les irrésolutions du roi, qui craignait les suites de cette élévation de son frère sur un trône chancelant et entouré d'écueils. Le prince partit enfin, mais s'arrêta de nouveau sur la frontière; et, pendant ce retard, la régence de Moscou proclama Michel Fédérowitch Romanow. Le nouveau czar recommença la guerre, mais la fit avec peu de succès; et, en 1617, il signa la paix à Stolbowa, en cédant la contrée entre Nowgorod et la Baltique, et en renonçant aux prétentions sur l'Esthonie et la Livonie, mises en avant par ses prédécesseurs. Ayant réduit les Moscovites, Gustave dirigea toute son attention du côté de la Pologne. Sigismond, qui régnait dans ce pays, n'avait point renoncé à l'espoir de remonter sur le trône de Suède : l'épuisement de ses forces l'avait réduit à consentir à une trêve de deux ans, qui allait expirer. Pendant cette trêve, il n'était pas resté oisif; ses émissaires avaient cherché à lui former un parti en Suède : il était parvenu à intéresser la nation polonaise à sa cause; et il comptait sur le secours de l'empereur d'Allemagne, son beau-frère. Gustave-Adolphe résolut de le prévenir, et prépara des forces considérables pour marcher contre lui. Dans le même temps, il acquit un allié utile, en épousant Marie-Éléonore, fille de Sigismond électeur de Brandebourg, auprès duquel il s'était rendu en personne, pour négocier ce mariage. La guerre avec la Pologne recommença en 1621. Ce fut alors que Gustave-Adolphe conçut le plan de la discipline et de la tactique nouvelles, qu'il perfectionna ensuite en Allemagne, et qui produisirent une révolution dans l'art de la guerre. Il publia un code, où étaient tracés les devoirs des chefs et des soldats, l'ordre à observer dans les marches et dans les campements, et la manière d'exercer le culte religieux. Il distribua la

cavalerie en escadrons, donna à l'infanterie l'importance qu'elle devait avoir dans les batailles, prescrivit des alignements plus favorables aux évolutions, perfectionna les armes, et surtout les canons, et fit régner la subordination la plus sévère dans tous les corps. Les préparatifs pour la campagne étant achevés, le roi s'embarqua avec une armée de 24,000 hommes, arriva en Livonie, et mit le siége devant Riga. La défense fut opiniâtre; les habitants eux-mêmes avaient pris les armes; mais enfin la ville se rendit en obtenant le maintien de ses priviléges: on y trouva plusieurs jésuites, qui furent aussitôt renvoyés, avec la défense de reparaître jamais. On accusait ces religieux d'intriguer en faveur du roi de Pologne dans l'intention de rétablir le catholicisme en Suède. Les principales forces de Sigismond étaient alors occupées contre les Turcs: ce prince eut recours aux négociations, et demanda une trève. Cette trève étant expirée en 1625, et le roi de Pologne persistant dans ses dispositions hostiles, Gustave entreprit une nouvelle expédition. Ayant pris toutes les places fortes de la Livonie, il entra en Lithuanie et en Courlande, et s'empara de Birsen. Sapieha, général des troupes polonaises, vint à sa rencontre; et les deux armées se mesurèrent, en 1626, près de Wallhof, en Semigalle. Ce fut la première bataille rangée où se trouva Gustave-Adolphe; et il remporta une victoire complète. Après être retourné, pour quelque temps, en Suède, il reparut bientôt à l'armée avec un renfort considérable. Ses projets furent secondés par l'électeur de Brandebourg, en même temps duc de Prusse, et par Bethleem Gabor, prince de Transylvanie, qui avait épousé une sœur de l'électeur. Les principales places de la Prusse polonaise tombèrent au pouvoir des Suédois; et le roi victorieux fit un voyage à Stockholm, pour délibérer avec les états sur la continuation de la guerre. Ayant rassemblé de nouveaux renforts, il parut, en 1627, à la rade de Dantzig, et mit le siége devant cette place; mais ayant été blessé en allant reconnaître le fort de Weichselmunde, il abandonna cette entreprise, et se plaça dans un camp retranché, près de Dirschau. Il fut, de nouveau, blessé, en faisant une reconnaissance, et se trouva ainsi, pendant trois mois, hors d'activité. Pendant ce temps, arrivèrent des négociateurs de plusieurs puissances: Sigismond paraissait pencher à la paix; mais il changea d'avis, lorsqu'il eut appris le succès des armes de l'empereur en Allemagne. Pendant que l'armée suédoise pressait les Polonais, Wallenstein inondait de ses troupes le Holstein et le Mecklenbourg, s'emparait de Rostock, de Wismar, et assiégeait Stralsund. L'empereur envoya, dans le même temps, en Pologne, 5000 hommes d'infanterie et 2000 de cavalerie. Les Suédois conservèrent cependant la supériorité, et remportèrent, à Stum, une victoire décisive. Sigismond consentit à une trève de six ans, en accordant que le roi de Suède resterait en possession de toutes les places qu'il avait occupées en Livonie et en Prusse. Ces conquêtes furent confiées aux soins d'Oxenstiern; et le roi se livra à de nouveaux projets. Les armes de Tilly et de Wallenstein avaient soumis l'Allemagne jusqu'aux bords de la Baltique; et Ferdinand II ambitionnait l'empire de cette mer, pour contenir les puissances du Nord. La maison d'Autriche cimentait son pouvoir; et les protestants allaient succomber dans leur

lutte contre la coalition catholique. Gustave-Adolphe entreprit de s'opposer aux projets de l'empereur : après avoir donné des secours à la ville de Stralsund, qui se défendait encore, il entra en négociation avec les princes protestants et avec la France. Ayant obtenu un subside considérable des états de son royaume, et toutes les mesures pour l'administration intérieure étant prises de concert avec le sénat, il s'embarqua dans un port voisin de Stockholm, avec une armée de quinze mille hommes, et arriva sur la côte de Poméranie, vers la fin de juin 1630. Les princes protestants, menacés par les troupes impériales, se montrèrent incertains et irrésolus ; mais Gustave ne se laissa point arrêter : il occupa les places les plus importantes de la Poméranie, et força l'électeur de Brandebourg, son beau-frère, à faire cause commune avec lui. Dans le même temps il signait un traité de subsides avec la France, et sollicitait l'électeur de Saxe de se déclarer. Ce prince, regardé comme le chef de la ligue protestante, desirait de jouer le premier rôle, et de devenir médiateur entre le roi de Suède et l'empereur. Mais Tilly ayant saccagé Magdebourg, et rempli la Saxe de ses troupes, l'électeur appela les Suédois. Gustave-Adolphe, qui avait reçu un renfort de Suède, s'avança vers Leipzig ; son armée se fortifiait sur la route par des corps saxons et hessois qui venaient la joindre : arrivée dans la plaine de Breitenfeld, près de Leipzig, elle rencontra Tilly occupant une position avantageuse. Le général autrichien resta d'abord dans sa position ; il fortifie son camp pour affaiblir l'ennemi, et pour attendre les nouvelles troupes qu'on lui avait promises : mais, entraîné par Pappenheim et d'autres généraux, il quitte ses retranchements, avance dans la plaine, et présente la bataille le 17 septembre 1631. Les Saxons furent mis en déroute, et l'électeur se sauva loin du champ de bataille, croyant ses états perdus pour toujours. Mais Gustave-Adolphe, sans s'émouvoir, fit de nouvelles dispositions : après avoir repoussé la cavalerie autrichienne, il attaqua l'infanterie, qui perdit ses canons, ses bagages et prit la fuite ; les Suédois la poursuivirent jusqu'à la nuit, et en détruisirent la plus grande partie. (*Voy.* Banier.) Ce succès éclatant répandit dans toute l'Allemagne l'admiration et la terreur. Une vaste carrière était ouverte aux talents, à l'activité de Gustave ; et ce prince pouvait se livrer aux espérances les plus brillantes. On prétend qu'Oxenstiern lui conseilla d'abréger la guerre d'Allemagne, et de prendre ensuite la route de la Prusse pour achever ses conquêtes vers la Baltique, mais que l'électeur de Saxe et le duc de Weimar l'encouragèrent à poursuivre ses succès en Allemagne, et lui montrèrent dans une perspective séduisante la couronne impériale comme le terme et la récompense de ses travaux. Sans manifester d'autres desseins que celui de secourir les protestants, Gustave se dirigea vers la Franconie, s'empara de plusieurs places, et fit avancer ses généraux jusqu'au Rhin : d'un autre côté, il prenait des mesures pour conserver ses conquêtes dans le nord de l'Allemagne depuis la Saxe jusqu'à la Baltique. S'étant porté avec la principale armée vers la Bavière, il arriva sur les bords du Leck en 1632. Tilly entreprit de lui disputer le passage de cette rivière, et se posta dans un bois : mais soixante-dix pièces de canon ayant été dirigées contre les Autrichiens, ils furent forcés d'abandonner leur camp ; et Tilly reçut une blessure, dont il mou-

rut peu après. Le roi de Suède fit mettre garnison dans les principales places de la Bavière; et, s'étant emparé de la ville impériale d'Augsbourg, il reçut le serment des bourgeois, non seulement pour lui, mais pour la couronne de Suède. On crut entrevoir dans cette conduite de Gustave le but où il tendait: plusieurs états d'Allemagne en prirent ombrage, et l'empereur conçut les plus vives alarmes. Ce monarque eut recours à Wallenstein, et lui confia le commandement de ses troupes. Wallenstein s'étant renforcé de l'armée de Bavière, le roi de Suède se rendit en Franconie, et se posta près de Nuremberg, où les Autrichiens le suivirent et se retranchèrent dans une position avantageuse. Les deux armées s'observèrent longtemps, sans prendre de parti: Gustave essaya d'engager la bataille, mais ne put y décider Wallenstein, qui persista dans son inaction, et se flattait de parvenir à couper les vivres à l'ennemi. Enfin les Suédois reçurent l'ordre de se retirer de devant Nuremberg; Wallenstein s'ébranla en même temps, et marcha vers la Saxe: le roi de Suède laissant un corps en Franconie, se dirigea lui-même vers le Danube et la Bavière. Il s'était emparé de plusieurs places, lorsqu'il reçut de Saxe des nouvelles qui le déterminèrent à changer son plan. La Saxe avait été envahie par les Autrichiens: l'électeur, qui ne pouvait leur opposer que de faibles détachements, sollicitait Gustave de venir à son secours; et le monarque suédois, sentant qu'il lui importait d'empêcher les ennemis de s'établir dans le Nord de l'Allemagne, prit aussitôt le parti que prescrivaient les circonstances. Ayant laissé quelques corps en Bavière, en Souabe et en Alsace, il se joignit au duc de Saxe-Weimar pour se rendre dans la Thuringe, et de là en Misnie, où s'étaient rassemblées les principales forces de l'empereur. En arrivant, il apprit que Wallenstein avait détaché un corps commandé par Pappenheim; et, profitant de cette circonstance, il ordonna d'attaquer sans délai. Le 18 novembre 1633, commença une bataille sanglante dans la vaste plaine qui s'étend entre Weissenfels et Lutzen. L'infanterie suédoise rompit les lignes des impériaux, les mit en désordre et s'empara de leurs canons: le roi, voulant accélérer l'arrivée de sa cavalerie, s'avança dans la mêlée, et perdit la vie avant qu'on eût pu venir à son secours. La nouvelle de sa mort, au lieu d'abattre le courage des Suédois, donna à leur valeur un nouvel élan; et ils fondirent sur les ennemis avec tant d'ardeur, qu'ils les mirent en fuite de toutes parts. L'arrivée de Pappenheim suspendit quelques moments la déroute; mais ce général ayant reçu une blessure mortelle, les Autrichiens disparurent de nouveau du champ de bataille, et se sauvèrent en Bohême. Puffendorf et d'autres historiens ont rapporté que Gustave-Adolphe périt par la trahison; et ils ont surtout fait tomber les soupçons sur François-Albert, duc de Saxe-Lauenbourg, qui passa ensuite au service de l'Autriche. Le corps du roi, couvert de sang et de blessures, fut transporté à Weissenfels pour être embaumé; et de là en Poméranie, d'où un navire suédois le conduisit à Stockholm. Les Autrichiens avaient enlevé une partie du vêtement simple et modeste de ce roi-guerrier, qui les avait combattus avec tant de gloire, et dont ils respectaient eux-mêmes les grandes qualités: ils déposèrent à l'arsenal de Vienne sa soubreveste de buffle percée de part en part, et son chapeau portant les marques d'un coup de feu qui avait

atteint le crâne. La mort de Gustave-Adolphe rassura la cour de Vienne; mais elle répandit la consternation dans le parti protestant. Cependant les généraux du roi de Suède, Banier, Torstenson, Weimar, Wrangel, Horn, soutinrent l'ascendant des armes suédoises; et le chancelier Oxenstiern appuya leurs efforts par ses négociations en France, en Hollande, en Allemagne. La paix de Westphalie fut enfin conclue en 1648, et changea le système politique de l'Allemagne et de l'Europe. La Suède devint la première puissance du Nord, autant par la réputation de ses armées que par l'étendue de ses possessions, et les ressources des provinces conquises. Après avoir considéré le guerrier et le politique, occupons-nous du législateur, de l'administrateur et de l'homme. Gustave-Adolphe ne fut pas moins remarquable, moins grand, sous ces rapports. Pour assurer l'exécution des lois, il fonda, en 1614, la première cour de justice, et se soumit lui-même aux decisions de ce nouveau tribunal, dans une cause où il était intéressé. Les juges ayant prononcé en faveur de sa partie adverse, il les récompensa de leur impartialité courageuse. Ce fut lui qui, de concert avec les états, organisa la police et l'ordre intérieur de la diète, et donna une plus grande précision aux lois constitutionnelles de l'État. Si d'un côté les guerres qu'il entreprit nécessitèrent des impositions inconnues avant son règne, d'un autre côté il ouvrit de nouvelles sources de richesses et de prospérité. Il appela d'Allemagne et de Flandre des hommes industrieux, pour exploiter les mines, pour établir des forges, et pour accroître chez les Suédois les manufactures et le commerce. Il fonda des villes dans plusieurs provinces: Gothenbourg, ravagée par les Danois, fut reconstruite sur un plan régulier; et des Allemands, des Hollandais, des Anglais, y arrivèrent pour la faire fleurir. Les entreprises commerciales de la Suède s'étendirent jusqu'en Asie, en Afrique; et des colons suédois et finois se rendirent en Amérique, pour former des établissements sur les bords du fleuve Delaware. Les sciences ne fixèrent pas moins l'attention de Gustave. Il renouvela l'université d'Upsal, et lui fit don de tous les domaines de la famille Wasa. De plus, il ouvrit de nouvelles écoles, fonda des colléges; et, pour développer les lumières et le goût dans son pays, il pensionnait un homme de lettres chargé de traduire en suédois les meilleurs ouvrages étrangers. Sans être savant, Gustave-Adolphe avait l'esprit très cultivé; il connaissait surtout l'histoire, la politique et les mathématiques: outre sa langue maternelle, il parlait le latin, le français, l'allemand, et entendait l'italien. Il écrivit lui-même des Memoires historiques, qui furent conservés en manuscrit au palais de Stockholm, mais dont l'incendie de ce palais, qui eut lieu à la fin du XVIIe siècle, consuma la plus grande partie. Ce qui en restait, a été publié avec des remarques par Benoît Bergius. Les relations intimes que Gustave entretint avec Oxenstiern, Banier, Torstenson, prouvent que son ame était ouverte aux sentiments de l'amitié et de la reconnaissance. Entraîné quelquefois par des mouvements de vivacité, il les réprimait bientôt ou en témoignait du regret, disant: « Il faut me les pardonner, car je les supporte chez les autres. » Né avec un esprit actif, une ame élevée, il conçut de vastes projets, et les exécuta avec gloire: mais il conserva toujours une grande simplicité dans ses mœurs; et les succès les plus brillants ne purent

lui faire perdre cette modération, compagne de la vraie grandeur. En voyant les habitants des villes conquises accourir au-devant de lui avec des acclamations et des hommages : « Je crains, dit-il, que la Divinité offensée ne leur apprenne bientôt que celui qu'ils honorent comme un Dieu, n'est qu'un homme mortel.» Le respect pour la religion fut un des traits dominants de son caractère; mais il n'y mêla jamais de la dureté et de l'intolérance. En soutenant par ses armes le protestantisme en Allemagne pour des motifs que lui dictaient son éducation, ses rapports avec les princes protestants, et une politique analogue à la situation de l'Europe, il se déclara, dans plusieurs circonstances, contre les haines théologiques, l'esprit persécuteur; et il reçut dans son royaume des hommes de toutes les religions, qui lui paraissaient recommandables par leur conduite et leurs talents. Gustave-Adolphe transmit plusieurs de ses grandes qualités à Christine sa fille, héritière de son trône, et le seul enfant qu'il eût de son mariage avec Marie-Eléonore de Brandebourg. Il vécut toujours dans la plus grande union avec cette princesse, mais ne lui permit jamais de prendre part aux affaires, parce qu'il l'en avait jugée incapable. Marie-Eléonore n'en fut pas moins attachée à son époux, dont elle pleura longtemps la mort, et dont elle conserva religieusement le cœur dans un écrin richement orné. Avant son mariage, Gustave avait eu un fils naturel de Marguerite Cabelian, dont le père, né en Hollande, s'était établi en Suède. Ce fils reçut le nom de Vasaborg, et fut élevé au rang de comte sous le règne de Christine. Il se maria en Allemagne, et obtint des possessions en Westphalie, où ses descendants ont subsisté jusqu'à la fin du dernier siècle. On a vu grand nombre de Mémoires sur les campagnes de Gustave-Adolphe, tant en français qu'en allemand et en italien. Mauvillon a publié l'histoire de ce prince, en français, Amsterdam, 1764, 4 vol. in-12; Harte en a donné une en anglais (*V.* HARTE); et Hallenberg, historiographe de Suède, a traité le même sujet en suédois; mais son ouvrage n'est point terminé, et ne s'étend que jusqu'à la guerre de Pologne (1). C—AU.

GUSTAVE III, roi de Suède, fils d'Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, princesse de Prusse, naquit à Stockholm le 24 janvier 1746. Il eut pour gouverneurs le comte Charles-Gustave Tessin et le comte Charles Scheffer, qui, l'un et l'autre, avaient rempli avec distinction des places éminentes. Ses précepteurs furent Olaus Dalin, connu comme historien, philosophe et poète, et Samuël Klingenstiern, profondément versé dans la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. Fiancé, en 1754, à Sophie-Madelène de Danemark, il épousa cette princesse en 1766. Pendant les diètes orageuses des dernières années du règne de son père, Gustave eut occasion de se former aux affaires publiques, et de faire connaître ses talents. En 1770, il fit un voyage en France, sous le nom de comte de Haga, et reçut à Paris la nouvelle de la mort d'Adolphe-Frédéric (en 1771). Proclamé roi pendant son absence, il fut couronné après son retour en Suède, le 14 juin 1772. Les états étaient assemblés; le monarque leur proposa plusieurs mesures pour mettre fin aux divisions qui troublaient le repos du royaume : elles avaient principale-

(1) M. Grimoard a donné les *Conquêtes de Gustave-Adolphe en Allemagne* (*V.* GRIMOARD). Gustave-Adolphe est le sujet d'un poëme épique latin (*Voy.* GAR.....OLES, XVI, 475).

ment pour objet les prérogatives de l'autorité royale. Mais il ne fut point écouté; et les partis s'échauffèrent de plus en plus. Le 12 août, un capitaine, nommé Hellichius, qui fut anobli ensuite sous le nom de Gustafskœld, engagea la garnison de la forteresse de Christianstad en Scanie, à se déclarer pour le roi, et à ne plus reconnaître l'autorité du sénat. Le duc de Sudermanie, frère de Gustave, qui était dans la même province, rassembla plusieurs régiments, et publia un manifeste. D'un autre côté, le monarque suédois était appuyé par le comte de Vergennes, ambassadeur de France à Stockholm. Le 19 août, pendant que les états délibéraient sur les nouvelles arrivées de Scanie, le roi s'adressa aux régiments des gardes pour demander leur appui, et leur parla des changements qui étaient devenus nécessaires dans la constitution, afin de ramener l'ordre et la tranquillité. Les régiments, à l'exception de deux officiers, se déclarèrent pour Gustave, et firent serment de le seconder. Peu après, le roi se rendit au quartier-général de l'artillerie, où il obtint les mêmes assurances de dévouement. Ces mesures ayant été prises, le sénat eut ordre de rester assemblé dans la salle de ses séances : on répandit des troupes autour du palais et dans plusieurs quartiers de la ville; et il fut enjoint aux habitants de ne suivre d'autres ordres que ceux qui seraient émanés du roi. Le soir, quelques personnes furent arrêtées. Le lendemain, il parut des proclamations; et, le surlendemain, il y eut une assemblée générale des états. Gustave y parut, et fit faire lecture de ce qu'il avait projeté pour une nouvelle forme du gouvernement : elle fut acceptée; et, le 9 septembre, les députés se séparèrent. Peu de révolutions ont été conduites avec plus de sagesse et plus d'humanité : il ne fut pas répandu une seule goutte de sang, et la sécurité publique ne fut pas troublée un moment. Cette révolution changeait cependant la plupart des lois politiques qui avaient été établies après la mort de Charles XII, en 1719 et 1721. Le prince fut seul revêtu de la prérogative de convoquer les états, de nommer aux charges, y compris celle de sénateur, de commander les armées et de diriger les finances. En 1773, un corps de troupes fut rassemblé sur les frontières de Norvège; et le roi en prit lui-même le commandement. On craignit une rupture avec le Danemark; mais plusieurs puissances ayant fait des représentations, la guerre n'eut point lieu. En 1780, Gustave III conclut, avec la Russie et le Danemark, ce fameux traité de neutralité armée, qui eut tant d'influence sur les progrès du commerce dans le Nord. Aussitôt que les Etats-Unis d'Amérique furent parvenus à faire reconnaître leur indépendance, le roi de Suède entra en négociations avec eux, pour un traité d'alliance et d'amitié, qui fut signé à Paris, le 3 avril 1783. Quelques années après, il parut une convention entre le roi de Suède et le roi de France, par laquelle les sujets français obtinrent le droit d'entrepôt dans la ville de Gothenbourg; et l'île de Saint-Barthélemi en Amérique fut cédée aux Suédois. Les divisions et les troubles intérieurs semblaient étouffés par la révolution de 1772; et, depuis cette époque, l'harmonie semblait régner entre la nation et son chef. Cependant de nouveaux nuages commençaient à se répandre. La diète de 1778 se termina d'une manière assez orageuse; pendant celle de 1786, il se forma une opposition décidée, que dirigèrent quelques membres de la noblesse,

partisans de l'ancien système de gouvernement. Deux années s'étaient écoulées depuis la tenue de cette diète, lorsque le roi fit passer une armée en Finlande, et mit en mer une flotte considérable. La guerre avec la Russie éclata ; la flotte suédoise combattit avec succès la flotte russe, près de Hogland : l'armée de terre devait marcher sur Pétersbourg ; mais plusieurs officiers, prétendant que la Suède n'avait pas été attaquée, et que le monarque n'avait pas le droit de faire une guerre offensive, refusèrent d'agir, gagnèrent les troupes, et entamèrent des négociations avec les généraux de Catherine II. Le roi, retenu plusieurs jours dans sa tente par les chefs de la conjuration, parvint enfin à sortir de la Finlande, et se rendit à Stockholm. Il s'arrêta peu dans cette ville, et parcourut plusieurs provinces du nord et de l'occident de la Suède. Arrivé en Dalécarlie, il harangua les Dalécarliens dans la même plaine où Gustave-Wasa leur avait parlé jadis, pour les engager à marcher contre les oppresseurs de la patrie. L'éloquence du roi produisit le plus grand effet ; et deux mille Dalécarliens s'armèrent aussitôt pour sa cause. Ayant appris que le Danemark, allié de la Russie, avait fait entrer en Suède un corps de troupes du côté de Gothenbourg, Gustave se transporta dans cette ville, et y arriva au moment où les Danois allaient l'assiéger. Sa présence ranima le courage de la garnison, et le projet de l'ennemi échoua. Dans le même temps, l'Angleterre, la Prusse et la Hollande offrirent au roi leur médiation et leur appui ; et le Danemark fut obligé de signer un traité de neutralité. Il parut, à Stockholm et dans les provinces, des écrits anonymes, où les officiers, ainsi que plusieurs membres du corps de la noblesse, étaient accusés de trahison ; et la bourgeoisie de Stockholm se mit sous les armes. Le 19 décembre 1788, Gustave retourna dans la capitale. Son entrée fut un triomphe : toute la ville fut illuminée, et plusieurs bourgeois s'attelèrent à la voiture du roi. Au mois de janvier, les états qui étaient assemblés depuis quelques semaines, commencèrent leurs délibérations. La noblesse fit naître des difficultés ; et il s'éleva, dans ce corps, une discussion très vive, que le clergé, la bourgeoisie et les paysans désapprouvèrent hautement. Le monarque, comptant sur l'appui de ces trois ordres, fit arrêter ceux des députés de la noblesse qui s'étaient mis à la tête de l'opposition, et proposa une nouvelle loi constitutionnelle, qui fut décrétée sous le nom d'acte d'union et de sûreté. Cette loi augmentait, sous plusieurs rapports importants, la prérogative royale, et fut suivie de la suppression du sénat. Les états accordèrent ensuite au roi un subside considérable pour la continuation de la guerre. Pendant les délibérations de la diète, les officiers de Finlande, conduits à Stockholm, avaient été jugés par un conseil de guerre. Les chefs de la conspiration furent condamnés à mort ; il n'y en eut cependant qu'un seul, le colonel Hestsko, qui fut exécuté. Au mois de mars 1790, Gustave III repassa en Finlande, et ouvrit la campagne. Il y eut, entre les deux armées et les deux flottes, plusieurs combats, où les succès se balancèrent. Le roi, voulant frapper un coup décisif, fit faire à ses vaisseaux un mouvement, qui les conduisit dans le golfe de Wiborg. Cette ville fut assiégée : on effectua des descentes le long de la côte ; et quelques partis s'approchèrent de Pétersbourg. Mais la flotte russe parvint à se placer de manière qu'elle coupait les com-

munications entre l'armée de terre des Suédois et leurs forces navales : en même temps, celles-ci, enfermées dans le golfe de Wiborg, risquaient de tomber au pouvoir de l'ennemi. Il fallut se frayer un passage; et, le 3 juillet, Gustave fit lever l'ancre à tous les bâtiments. Il traversèrent la ligne des Russes avec une contenance assurée, mais en essuyant des pertes considérables; et le roi lui-même fut plusieurs fois en danger. Peu de jours après, le prince de Nassau, qui commandait les chaloupes canonnières de Russie, attaqua celles des Suédois dans le détroit de Sueuksund. Le combat dura vingt-quatre heures : enfin Gustave remporta une victoire complète. La plupart des bâtiments russes furent pris ou brûlés; et les Suédois firent plus de six mille prisonniers. Cette victoire fut suivie d'une entrevue de quelques généraux russes et suédois: on entama des négociations; et, le 14 août 1790, la paix fut signée dans la plaine de Verelae. Les deux puissances rentrèrent dans leurs anciens rapports, sans perte ou cession de part ni d'autre. Pendant l'été de 1791, le roi de Suède entreprit un voyage à Aix-la-Chapelle, où il prit une connaissance plus particulière des événemens de la révolution de France, et des intérêts des divers partis. De retour en Suède, il continua de s'occuper de cet objet, et négocia avec la Russie, la Prusse, l'Autriche et les princes français. Cependant les finances du royaume n'avaient pas été réglées depuis la guerre de Finlande; et le crédit public en souffrait d'une manière sensible. Le roi convoqua les états pendant l'hiver de 1792, dans la ville de Gefle; on remarqua une forte opposition de la part de la noblesse: mais la proposition du prince passa; et les députés de la nation le rassurèrent en accordant une garantie illimitée à la dette contractée par le gouvernement pendant la guerre. Gustave était, depuis quelque temps, de retour à Stockholm, où régnait, en apparence, le plus grand calme. Le 16 mars 1792, il y eut à l'Opéra un bal masqué, où le roi se rendit. Une lettre anonyme l'avait averti du danger qu'il courait; mais il n'avait pas cru devoir s'en inquiéter. Au milieu de la nuit, il fut blessé d'un coup de pistolet. Transporté dans un appartement voisin, il montra la plus grande tranquillité, s'entretint avec les ministres étrangers et plusieurs autres personnes, et donna les ordres nécessaires. L'assassin, J. Ankarstroem, fut découvert le lendemain; et, les jours suivants, on arrêta ses complices, les comtes Ribbing et Horn, le colonel Liliehorn, et le baron d'Ehrenswaerd. (*V.* ANKARSTROEM.) Le roi était blessé mortellement, mais vécut encore plusieurs jours. Il expira le 29 mars, après avoir dicté ses dernières volontés au sujet de la régence et de l'éducation de son fils unique, Gustave IV, alors âgé de quatorze ans. Il avait eu un second fils, Charles Gustave, né en 1782, mais qui était mort dès l'année 1783. L'aîné des frères du roi, Charles, duc de Sudermanie, devint régent du royaume, et tint les rênes du gouvernement jusqu'en 1796. C'est ce même prince qui est parvenu au trône, en 1809, sous le nom de Charles XIII, après la déchéance de Gustave IV, prononcée par les états. Gustave III, doué de talents peu communs, et rempli des souvenirs de ses illustres prédécesseurs, de Gustave-Wasa, de Gustave-Adolphe, de Charles-Gustave, voulut rendre à son pays l'éclat dont il avait brillé sous les règnes de ces princes fameux : mais les circonstances politiques n'étaient plus

les mêmes; et la Suède se trouvait réduite, depuis un siècle, à une sphère trop resserrée pour être en état de se mesurer avec les puissances qui étaient devenues dominantes. Les divisions intérieures augmentaient les obstacles, et le désordre des finances diminuait les ressources. Cependant la manière dont Gustave contint les partis, et le triomphe qu'il remporta sur ses antagonistes jusqu'au moment où il fut immolé par la trahison; l'issue de la guerre contre le plus puissant de ses voisins, et l'élan qu'il donna au commerce, aux lettres, aux arts, sont des preuves de son activité, de son courage et de sa persévérance. Il dut, en grande partie, ses succès, dans les circonstances critiques de son règne, à la souplesse de son esprit, et au don de la parole, qu'il possédait au degré le plus éminent. Il aimait la représentation; et sa cour était une des plus brillantes de l'Europe. Ses loisirs étaient principalement consacrés à la lecture, au dessin, et à la composition de pièces de théâtre, dont il prenait le sujet dans l'histoire de son pays. Dès le commencement de son règne, il avait élevé le bel édifice où est le théâtre de l'Opéra national. En 1786, il fonda, sur le modèle de l'académie française, une académie suédoise, et concourut lui-même pour un des premiers prix qui furent proposés. Il envoya, sans se faire connaître, l'Éloge du feld-maréchal Torstenson, qui fut couronné. Pendant le séjour qu'il fit à Rome, en 1783, il observa, dans le plus grand détail, les monuments des arts, et acheta des statues, des tableaux, des médailles, qui furent transportés à Stockholm, et qui forment la partie la plus intéressante du Musée de cette capitale. Déjà, avant son voyage en Italie, Gustave III avait entretenu des relations avec Pie VI, à l'occasion de l'édit de tolérance, publié en Suède, au nom du roi et des états, en 1779. Le pape écrivit au roi une lettre très flatteuse, pour le remercier de ce que les catholiques avaient obtenu le libre exercice de leur religion; Gustave lui répondit, en l'assurant que cette tolérance serait maintenue aussi longtemps que les catholiques se conduiraient en bons citoyens et en sujets fidèles. Pendant son séjour à Rome, le roi de Suède, ayant fait venir son grand-aumônier, le baron de Taube, communia selon le rit luthérien, dans l'hôtel qu'il occupait. Les lettres écrites par Gustave III, les pièces de théâtre qu'il composa, ou dont il rédigea le plan, et les discours qu'il prononça aux diètes et dans d'autres circonstances, ont été recueillis, et publiés en suédois à Stockholm; et il en a paru une traduction française, dans la même ville, par M. Dechaux, 1803 et années suiv., 5 vol. in-8°. M. Barbier lui attribue les *Réflexions* (sur la nécessité d'affranchir l'habillement suédois de l'empire des modes étrangères), publiées à la Haye, 1778, in-12. Michelessi a écrit, en italien, l'histoire de la révolution de 1772; et Shéridan a donné, sur le même sujet, un ouvrage assez étendu, en anglais: ces deux ouvrages ont été traduits en français. Posselt a publié, en allemand, la *Vie de Gustave III*, Strasbourg, 1793, in-8°., dont il existe également une traduction française, 1807, in-8°. (1) C—AU.

GUSTAVE ERICSON, prince de Suède, naquit en 1568 d'Eric XIV et de Catherine Monsdotter, qui, d'un rang très obscur, fut élevée sur le trône du consentement des états. Au

(1) Le chevalier d'Aguila a donné aussi une *Histoire du règne de Gustave III*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°. Z.

moment de sa naissance le prince Gustave avait été déclaré héritier de la couronne de Suède; mais la chute de son père, détrôné par Jean III, entraîna la sienne. On voulut d'abord le faire périr; heureusement un gentilhomme fidèle à son père parvint à le sauver. Il fut cependant obligé de quitter le royaume pour se mettre à l'abri des poursuites de Jean. La Pologne devint son asile: n'osant toutefois se faire connaître, et manquant de tout appui, il fut réduit à servir dans une auberge; et l'on vit le fils d'un roi, le descendant de Gustave-Wasa, garder les écuries et panser les chevaux. Ayant fait de bonnes études, et connaissant plusieurs sciences, il prit la résolution d'aller à Prague pour y donner des leçons à la jeunesse. Mais ayant appris que sa mère était en prison dans la province de Finlande, il demanda la permission de pouvoir se rendre auprès d'elle; et il allait arriver en Suède, lorsqu'il fut averti que Jean avait conçu de nouveaux soupçons contre lui, et que sa tête avait été mise à prix. Sigismond, fils de Jean, et roi de Pologne, donna un asile à l'infortuné Gustave, qui obtint le revenu d'une abbaye. Quelque temps après, le czar de Moscovie l'appela à sa cour, lui promettant de le faire roi de Finlande; mais il mit à cette faveur la condition que le prince changerait de religion, et se déclarerait contre la Suède. Gustave malheureux, mais incapable de trahir le devoir et l'honneur, refusa de souscrire à la proposition du czar. Cependant il avait passé en Russie; et pendant les troubles politiques qui éclatèrent peu après dans cet empire, il éprouva de nouvelles infortunes. L'usurpateur Démétrius, qu'il ne voulut pas reconnaître, le fit enfermer dans une prison, où il resta plusieurs années, et dont il ne sortit que pour terminer ses jours dans l'indigence et l'abandon. Il mourut à Kaschin en 1607. Entre les sciences qu'il avait cultivées, la chimie avait toujours obtenu le premier rang; et les savants de son temps l'appelaient Théophraste Paracelse second.

C—AU.

GUTBERLETH (Henri) naquit à Hirschfeld en 1592. Il fut successivement recteur de l'école de Dillenburg, professeur de philosophie et recteur à Herborn, recteur à Hammon, et enfin recteur et professeur à Deventer. Il mourut dans cette dernière ville, à la fin de mars de l'année 1635. Ses principaux ouvrages sont: I. *Pathologia*, etc; *Pathologie, ou Traité des affections humaines sous le rapport physique et moral*, Herborn, 1615. II. *Physicæ*, etc., *Institution abrégée de physique ou de philosophie naturelle*, ibid., 1623. III. *Ethicæ*, etc., *Traité de morale en un livre*, ibid., 1630. IV. *Chronologia*, etc. Ce Traité de chronologie ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur, à Amsterdam, en 1639.

B—SS.

GUTBERLETH (Tobie) naquit en 1674 ou 1675, à Lewarde en Frise, et mourut le 8 janvier 1703 à Franeker, où il exerçait, depuis le 16 juin 1697, les fonctions de garde de la bibliothèque publique. Gutberleth a publié quelques ouvrages qui annoncent de fortes études, et font regretter qu'un homme qui pouvait faire tant d'honneur aux lettres, n'ait pas vécu plus long-temps. On a de lui, en latin, des dissertations *sur les Mystères des dieux Cabires*, *sur les prêtres Saliens*, et *sur deux inscriptions grecques*, dont le recueil a paru à Franeker en 1703 et 1704, et que

Poléni a réimprimées dans son *Supplément* aux *Trésors* de Grævius et de Gronovius. Gutberleth a été aussi éditeur des *Observations* latines de Ruperti sur l'Abrégé historique de Besold (Francker, 1698); des *Aménités du droit civil* de Ménage (ibid., 1700); de la *Grammaire philosophique* de Scioppius (ib., 1704) ; et de deux ouvrages historiques en hollandais par Abbes Gabbema (1701, 1703). (1) B—ss.

GUTBIER (Gilles), savant orientaliste, naquit en 1617 à Weissensée en Thuringe. Il étudia à Rostock, à Kœnigsberg et à Leyde, visita ensuite les villes d'Oxford, de Lubeck et de Hambourg, et fut nommé, en 1652, dans cette dernière ville, professeur de langues orientales : il y enseigna également depuis 1660 la philosophie; et il avait obtenu cette même année, à l'université de Giessen, le degré de docteur en théologie. Gutbier mourut le 27 septembre 1667, dans le village d'Uffhosen, près d'Erfurt, entre les bras de son frère, ministre protestant de cette commune. On distingue surtout, parmi les ouvrages qu'il a publiés: I. *Novum Testamentum syriacum, cum punctis vocalibus et versione latina Matthæi*, etc., Hambourg, 1663, in-8°. ; ibid., 1749, in-8°. Il établit pendant quelques années une imprimerie; et, pour éviter des fautes d'impression dans son Testament syriaque, il en fut lui même l'auteur, le compositeur, le correcteur et l'imprimeur. II. *Lexicon syriacum continens omnes N. T. syriaci dictiones et particulas, cum spicilegio et appendice*, Hambourg, 1667, in-8°. ; ibid., 1694, in-8°. ; et avec des corrections de Jean-Michel Gutbier, professeur à Weissenfels, Naumbourg, 1706, in-8°. III. *Notæ criticæ in Novum Testamentum syriacum*, Hambourg, 1667, in-8°.; revu et corrigé par J. M. Gutbier, Naumburg, 1706, in-8°. Ces deux opuscules se joignent assez ordinairement au premier, sous le titre de *Clavis operis*. Ce savant a laissé en manuscrit : *Versio totius N. T. syriaci latina ; Grammatica linguæ syriacæ ; De linguarum præsertim orientalium necessitate et utilitate ;* et *Doctrina de accentuatione Hebræorum prosaicâ, item metricâ*. B-n-d.

GUTHRIE (William), écrivain écossais, né en 1708 à Brichen, dans le comté d'Angus, exerça d'abord la profession de maître d'école : les suites d'une intrigue d'amour, qui porta le trouble dans sa famille, l'obligèrent de s'éloigner ; et il vint à Londres, où l'exercice de quelques talents littéraires lui procura une ressource pour subsister. Il fut en même temps aux gages du gouvernement, des libraires, et de quiconque voulut acheter ses services. Lui-même se représente, dans une lettre adressée à un ministre, comme *auteur de profession ;* et M. d'Israëli suppose que c'est lui qui le premier a désigné ainsi, dans la langue anglaise, cette classe peu relevée d'hommes de lettres,

Prêts à vendre leur plume à qui veut la payer.

Son dévouement au ministère fut récompensé, en 1745, par une pension annuelle sur le trésor ; pension qu'il continua de toucher jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mars 1770. Une merveilleuse facilité le rendait propre à ce genre d'écrits qui demande une exécution prompte plutôt qu'une rédaction

(1) Simon Abbes Gabbema, auquel on n'a point consacré d'article dans ce Dictionnaire, est un philologue né à Lewarde, qui a donné, en 1654, une assez mauvaise édition de Pétrone, dont Burmann a réimprimé les notes dans l'immense Commentaire où il a noyé le petit livre de ce piquant et trop libre romancier. On lui doit encore trois *Centuries* de lettres inédites, écrites par quelques hommes célèbres (Harling, 1664, 1669), et d'autres ouvrages.

soignée. Il ne manquait pas d'instruction, ni même de talent; mais comme il était obligé de travailler à la hâte, ses ouvrages sont déparés par beaucoup de négligences et même d'erreurs; on est choqué en outre du ton important qu'il y prend souvent avec prétention, en présentant des réflexions fausses ou communes. Cependant ils eurent un moment de vogue, puisque la rapidité de sa plume ne pouvait plus suffire aux travaux qui lui étaient demandés par les libraires; et il finit par se borner à mettre son nom à une foule de compilations de tout genre. On cite parmi ses ouvrages une *Histoire de la pairie anglaise*; une *Histoire générale du monde* (composée avec John Gray, etc.), 1765, 10 vol. in-8°.; une *Histoire d'Angleterre*, 3 vol. in-fol., le plus supportable de ses ouvrages historiques; une *Histoire générale d'Ecosse*, 1770, 10 vol. in-8°. On n'en connaît plus guère que le titre: comment, en effet, se résoudre à dévorer des récits insipides, quand on peut lire sur les mêmes sujets un Hume ou un Robertson? Le seul des ouvrages imprimés sous le nom de Guthrie, qui soit généralement connu aujourd'hui, est attribué au libraire Knox: c'est la *Grammaire géographique, historique et commerciale*, dont la partie astronomique est due à James Ferguson. On en a fait de nombreuses éditions; les dernières sont fort augmentées: la 21°. est de 1810, Londres, en 1 vol. grand in-8°., avec des cartes. Nous en avons une traduction faite par MM. Noël et Soulès, Paris, 1801, in-8°., avec atlas in-4°., et dont il a paru, en 1807, une 4°. édition en huit volumes avec atlas. On a encore, sous le nom de Guthrie, *Les Amis*, *histoire sentimentale*, 1754, 2 vol. in-12; — des traductions de Cicéron: 1°. *Lettres à Atticus*, 1752, 2 vol. in-8°.; 2°. les *Offices*, 1755, in-8°.; 3°. *De l'Orateur*, 1755, in-8°.; 4°. les *Oraisons*, 1766, 3 vol. in-8°.; — une traduction de *Quintilien*, 1756, 2 vol. in-8°., etc. X—s.

GUTTEMBERG (Jean Gensfleisch de Sulgeloch, dit), inventeur de l'imprimerie en Europe, naquit à Mayence en 1400. Deux villes seulement se disputent encore aujourd'hui l'honneur d'avoir donné le jour à l'art typographique; et toutes les deux produisent le même artiste: il ne reste cependant aucun monument de cet art, revêtu du nom de Guttemberg. Mais une tradition si forte, et adoptée par les deux villes, dépose incontestablement en faveur de l'individu. La famille de Guttemberg était noble, et possédait deux maisons, l'une appelée *Zum Gens fleisch* (maison de la chair d'oie); l'autre *Zum Gudenberg* (maison de bonne montagne). Guttemberg était à Strasbourg en 1424, et y contracta, en 1436, société avec André Dryzehn et quelques autres, *pour tous ses arts et secrets tenant du merveilleux*. George Dryzehn, frère d'André (qui venait de mourir), prétendait le remplacer dans la société, et intenta, en 1439, un procès à Guttemberg, qui fut condamné à donner aux héritiers la part du défunt. Il paraît que l'invention de la typographie était au nombre de *ces secrets merveilleux*, motifs de l'association. C'est donc en 1436, et dans Strasbourg, qu'on peut placer la naissance de l'imprimerie. Mais on ignore quels en ont été au juste les premiers procédés et les premiers produits. On croit assez communément que, dès 1438, Guttemberg avait employé les caractères mobiles en bois: mais (soit crainte de déroger, soit à cause des mauvaises affaires qu'il avait faites),

il n'a mis, dans aucun temps, son nom à ses ouvrages; et l'on est ici réduit à des conjectures. Ce qui est certain, c'est que Guttemberg était encore compté, en 1444, parmi les habitants de Strasbourg : mais, dès 1443, il avait loué une maison à Maïence; et, en 1450, il y contracta société avec Fust (*V.* Fust). C'est à cette société qu'on attribue généralement la *Biblia latina*, dite aux 42 lignes, sans date, nom de lieu ni d'imprimeur. Il paraît même que ce fut la cause du procès qui survint entre les deux associés. Fust réclamait les avances qu'il avait faites de sommes assez fortes. Guttemberg, cette fois, se vit forcé d'abandonner, en 1455, l'établissement à Fust, qui l'exploita avec Schoiffer (*Voy.* Schoiffer). Mais, dès l'année suivante, Guttemberg, aidé par Conrad Humery, syndic de Maïence, établit une autre presse dans la même ville. C'est sans doute de cette seconde imprimerie du gentilhomme maïençais que sortit l'ouvrage intitulé : *Hermanni de Saldis speculum sacerdotum*, 16 feuillets in-4°., sans date ni nom d'imprimeur, mais bien avec celui de la ville (Maïence), et imprimé avec des caractères différents de tous ceux des imprimeries connues de Maïence : tel est sur ce volume l'opinion de M. Van Praet, qu'on peut adopter sans témérité. M. G. Fischer, qui a publié un *Essai sur les monuments typographiques de J. Gutenberg* (Maïence, an x, in-4°.), attribue à cet imprimeur l'impression de dix ouvrages, et, entre autres, quatre éditions du Donat. Depuis la publication de l'ouvrage de M. Fischer, on a découvert le feuillet d'un de ces Donat, sur lequel est la souscription de *Pierre de Gernsheim* (Schoiffer); ce qui autoriserait à donner au même Schoiffer les ouvrages exécutés avec les mêmes caractères. Mais ces caractères, qui sont ceux de la *Biblia latina* aux 42 lignes, ayant appartenu d'abord à la société de Guttemberg et Fust, puis à celle de Fust et Schoiffer, il est fort difficile de faire à chacun sa part des impressions. Il est à remarquer que les noms des inventeurs des deux plus célèbres découvertes du xve. siècle ne sont point attachés à leurs découvertes. Le Psautier de 1457, dont la priorité de date est incontestable, ne porte que les noms de Fust et Schoiffer. Cependant il est impossible que ce soit le premier produit de l'art. Depuis près de quatre siècles on est parvenu à donner aux caractères une forme plus élégante (et quelquefois peut-être moins favorable à l'œil): mais, sur les autres parties, le Psautier de 1457 est et sera toujours regardé comme un chef-d'œuvre. Il a donc dû être précédé d'essais plus ou moins lents; et c'est ici que la part de Guttemberg ne peut lui être contestée. Il est vraisemblable que l'on a mis, dans l'enfance de l'art, plus de dix-huit mois pour imprimer ce Psautier; et, dès-lors, on se trouve remonter jusqu'avant la séparation de Guttemberg et de Fust. Palmer, dans son Histoire de l'imprimerie (en anglais), cite un livre intitulé : *Liber dialogorum Gregorii*, et en rapporte la souscription en ces termes : *Presens hoc opq* (opus) *factum est per Johan. Guttenbergium apud Argentinam anno millesimo* CCCCLVIII. David Clément, sur la foi de Palmer, cite ce volume dans la préface de sa *Bibl. curieuse*, page 16, et encore tome IV, page 70, et tome IX, pages 275-276; mais, dans ce dernier endroit, il reconnaît lui-même en avoir cru un peu trop facilement Palmer, et regarde la souscription qu'il rapporte comme *sujette à caution*. On sait aujourd'hui

que cette souscription, qui paraît imprimée, l'a été après coup, et même, dit-on, à Oxford. En effet, en 1458, Guttemberg avait son second atelier à Maïence; et il le fit valoir jusqu'en 1465, qu'il fut nommé gentilhomme de la maison de l'électeur Adolphe de Nassau. Il mourut, trois ans après, le 24 février 1468. On a beaucoup écrit sur Guttemberg et sur son invention. Il reste encore bien des choses à éclaircir; et peut-être aujourd'hui serait-il difficile d'imaginer quelque nouvelle hypothèse. De nombreuses recherches et quelques découvertes récentes ne sont pas suffisantes pour dissiper tous les doutes. Il est à croire qu'en s'éloignant de l'époque de l'invention de l'imprimerie, on ne rencontrera plus de monuments inconnus jusqu'à présent, qui seuls pourraient faire autorité. Outre l'ouvrage de M. Fischer, cité plus haut, il suffira d'indiquer : I. *Monumenta typographica quæ artis hujus præstantissimæ originem, laudem et abusum posteris produnt, instaurata studio et labore J. C. Wolfii*, Hambourg, 1740, deux parties, in-8°., contenant quarante-quatre ouvrages entiers, relatifs à l'origine de l'imprimerie, et 300 passages environ de différents auteurs sur le même sujet. II. *Essai d'annales de la vie de J. Gutenberg, inventeur de la typographie, par J. J. Oberlin*, Strasbourg, 1801, in-8°.; ouvrage qui renvoie à beaucoup d'autres, dont il donne le résumé. III. *Bibliotheca Moguntina libris sæculo primo typographico Moguntiæ impressis instructa à Stephano Alexandro Wurdtwein episcopo Heliopolensi*, Augsbourg, 1787, in-4°. IV. *J. D. Schœpflin Vindiciæ typographicæ*, Strasbourg, 1760, in-4°. V. *Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie, par M. Daunou*, 1803, in-8°. VI. *Origine de l'imprimerie d'après les titres authentiques, l'opinion de M. Daunou et celle de M. Van Praet, par Lambinet* (2e. édition), 1810, 2 vol. in-8°., dans lesquels est réimprimé l'ouvrage de M. Daunou. VII. *Initia typographica illustravit J. F. Lichtenberger*, 1811, in-4°., dont l'auteur a publié une suite sous ce titre : *Indulgentiarum literas Nicolaï quinti P. M. pro regno Cypri impressas anno 1454, matricumque epocham vindicavit; Initia typograph. supplevit*, 1816, in-4°. A. B—T.

GUTTENBERG (Charles), graveur, né à Nuremberg en 1744, apprit le dessin et la gravure dans sa patrie. Arrivé à Paris vers 1780, il se perfectionna dans son talent, à l'aide des conseils de George Wille. Ses ouvrages les plus remarquables sont la *Suppression des ordres monastiques* dans toutes les villes soumises à la domination de l'empereur Joseph II, grande estampe d'après Franck de Liége; une très jolie copie de la *Mort du général Wolf*; un sujet d'intérieur d'appartement d'après Rembrandt pour la galerie du Palais-Royal. Le burin de cet artiste est brillant et agréable : ses ouvrages sont très soignés et d'une touche assez fine. Guttenberg est mort à Paris en 1790. P—E.

GUY. *Voy.* Gui et Guido.

GUY (Thomas), libraire anglais, fondateur de l'hôpital qui porte son nom à Londres, naquit dans cette ville vers 1643. Son père, qui était batelier et marchand de charbon, le mit en 1660 en apprentissage chez un libraire. Guy s'établit avec deux cents livres sterl., obtint ensuite de l'université d'Oxford un privilége pour l'impression et la vente de la Bible en anglais; et par ce commerce, mais

encore plus par différentes spéculations, notamment en 1720 dans celle du projet de la mer du Sud, qui devint funeste à tant d'autres, il acquit une très grande fortune. Sa manière de vivre était extrêmement frugale, et sa manière de s'habiller plus que modeste. Il dînait ordinairement sur le comptoir de sa boutique, n'ayant pour nappe qu'un vieux journal. Guy était sur le point d'épouser sa servante, en qui sans doute il avait cru reconnaître le goût de l'économie, lorsqu'un incident de peu d'importance vint tout-à-coup changer ses dispositions pour elle. Il avait recommandé de réparer, avant la noce, le pavé du devant de sa maison, mais seulement jusqu'à tel endroit, qu'il marqua lui-même. La servante, pendant son absence, s'amusant à regarder travailler les paveurs, leur montra une place qu'ils n'avaient point réparée. Ils dirent que M. Guy leur avait défendu d'aller jusque-là. « Allez, faites toujours, répondit-elle; dites-lui que c'est moi qui vous l'ai ordonné, et je vous assure qu'il ne s'en fâchera point. » Mais en cela elle se trompait; et M. Guy se fâcha au point de ne vouloir plus entendre parler de ce mariage. C'est de ce moment qu'il se mit à consacrer sa fortune à des objets de charité publique et particulière. Il fit beaucoup de bien à l'hôpital St.-Thomas dans le quartier de Southwark, et à l'hôpital du Christ, et fonda à Tamworth, bourg natal de sa mère, et qu'il représentait au parlement, une maison de charité, avec une bibliothèque. Il avait soixante-seize ans lorsqu'il conçut le projet de fonder, en faveur des malades et des estropiés, l'hôpital qui a pris son nom. Il dépensa, pour le faire bâtir et meubler, 18,793 liv. sterl., et destina pour sa dotation 219,499 liv. (plus de cinq millions), c'est-à-dire, plus d'argent qu'aucun autre particulier n'en avait dépensé jusqu'alors en Angleterre en objets de charité. Il mourut en 1724, âgé de quatre-vingt-un ans, laissant 1000 liv. à chacun de ceux qui pourraient prouver quelque degré de parenté avec lui. On voit, dans la cour de l'hôpital de Guy, sa statue en bronze, exécutée par M. Scheemakers; on lit sur le piédestal cette inscription: « Thomas Guy, seul fondateur de cet hôpital de son vivant. A. D. M.DCCXXI. » Nous n'avons mentionné que les actes les plus considérables de sa bienfaisance. X—s.

GUYARD (Bernard), dominicain, né en 1601 à Craon dans l'Anjou, prit l'habit religieux à Rennes, et vint ensuite à Paris, où il fut reçu docteur de Sorbonne en 1645, à l'âge de quarante-quatre ans. Il parut vers le même temps dans les principales chaires de Paris, et avec assez de succès. La reine-mère l'honora du titre de son prédicateur; et il devint confesseur de Madame, épouse de Gaston de France. Pendant les troubles de la fronde, ayant eu le courage d'attaquer en chaire les chefs de ce parti, il fut arrêté au sortir de l'église, et conduit à la Bastille, où il resta quelques mois. Il mourut à Paris, professeur de théologie au couvent de St.-Jacques, le 19 juillet 1674. Le P. Guyard passe pour l'auteur d'un petit livre assez curieux, intitulé: *La Fatalité de St.-Cloud, près de Paris*, in-12 (1). L'impression en avait, dit-on, été commencée au Mans en 1672: des circonstances obligèrent de la suspendre, et elle ne fut ter-

(1) Plusieurs bibliographes citent une édition de 1674, in-fol., qu'ils assurent être la première de toutes, et qui est si rare, que l'exemplaire de la bibliothèque du duc de la Vallière est le seul connu.

minée à Paris que l'année suivante. Mais, dans l'intervalle, le P. Gilbert de la Haye fit paraître l'ouvrage à Lille, 1673, in-12, petit caractère. Il a été réimprimé dans les différentes éditions de la Satire Ménippée, en 3 vol. in-8°., parmi les pièces justificatives. Le but du P. Guyard est de prouver que Jacques Clément n'a point été le meurtrier de Henri III, et que l'auteur de ce forfait exécrable n'était point un dominicain, mais un ligueur déguisé en religieux. Jean Godefroy a réfuté ce paradoxe par *La véritable Fatalité de St.-Cloud* (Lille), 1715, in-8°., et dans les pièces placées à la suite du journal de Henri III (*V.* Pierre de l'Etoile); il y suit les raisonnements de Guyard, article par article, et démontre qu'il est impossible de justifier Jacques Clément du crime dont sa mémoire reste chargée (*Voy.* Jacques Clément, tom. IX, pag. 37). On a encore du P. Guyard: I. *La Vie de S. Vincent Ferrier*, Paris, 1634, in-8°. II. Une *Oraison funèbre de Louis XIII*, ib., 1643. III. *Discrimina inter doctrinam Thomisticam et Jansenianam*, ibid., 1655, in-4°. IV. *La nouvelle apparition de Luther et Calvin sous les réflexions faites sur l'Edit touchant la réformation des monastères*, 1669, in-12; on trouve à la suite la *Réfutation* du Traité de la puissance politique touchant l'âge nécessaire à la profession solennelle des religieux, attribué à Levayer de Boutigny (*V.* Boutigny). V. Une *Dissertation* en latin, pour établir, contre le sentiment de Launoy, que S. Thomas possédait à fond la langue grecque; opinion qui fut réfutée par le P. Jean Nicolaï, caché sous le nom d'*Honoratus à S. Gregorio*, auquel Guyard répondit par un écrit intitulé: *Adversùs metamorphoses Honorati à S. Gregorio*, Paris, 1670, in-8°. On peut consulter sur cet écrivain la *Biblioth. prædicator.* du P. Echard, tom. I, et les *Mémoires* de Niceron, tom. XXXVIII. W—s.

GUYARD (Laurent), statuaire, né, en 1723, à Chaumont en Bassigni, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour les arts. A l'âge de neuf à dix ans, ses parents, peu favorisés de la fortune, le placèrent chez un maréchal ferrant. Ce fut là que commencèrent ses premiers essais. Un jour qu'à l'aide d'un charbon de la forge, il avait tracé sur le mur l'ombre d'un cheval retenu dans le travail, Voltaire et madame Duchâtelet, venant à passer, virent cette esquisse et encouragèrent l'auteur par des éloges: Guyard, dans l'enthousiasme, supplia son père de le mettre à portée de suivre son penchant naturel. Ayant été confié aux soins de Lallier, peintre, qui demeurait à Chaumont, il fit, en peu de temps, de rapides progrès; mais préférant la sculpture à la peinture, il changea de maître, et entra chez un sculpteur en ornements, nommé Landsmann, élève de Bouchardon père. Les succès qu'il obtint dans cette nouvelle carrière, le déterminèrent à venir à Paris, où muni d'une recommandation de Bouchardon, pour son fils, déjà célèbre, il fut admis par ce dernier au nombre de ses élèves. Quoique contrarié par l'infortune, et obligé, pour subsister, de se livrer souvent à des travaux qui retardaient ses progrès, notre jeune artiste parvint cependant, en 1750, à remporter le grand prix de sculpture. Jaloux de connaître à fond les formes et surtout l'anatomie du cheval, l'une des parties essentielles de l'art du statuaire, il profita du séjour de trois ans que les élè-

ves pensionnaires faisaient à Paris avant leur voyage à Rome, pour se livrer à cette étude particulière; et l'on peut dire qu'il y acquit de grandes connaissances. C'était à Versailles, dans les écuries de la cour, qu'il avait établi son atelier, et à l'époque où la ville de Paris, desirant élever une statue équestre à la gloire de Louis XV, avait choisi Bouchardon pour son exécution. Quoiqu'il n'eût point la prétention de lutter contre son maître, Guyard ne put résister à l'envie de s'exercer sur ce sujet: il y réussit au point que son modèle fut exposé dans la grande galerie, le jour de la Saint-Louis. Le roi, l'ayant aperçu en passant, s'était arrêté pour le louer, et fit même l'observation que la figure était campée sur le cheval avec beaucoup de grâce. Il n'en fallut pas davantage pour que les courtisans criassent au miracle, et trouvassent le projet de l'élève bien supérieur à celui du maître. Mme. de Pompadour, alors toute-puissante, résolut même d'engager le roi à charger Guyard de l'exécution de ce monument. Cependant la justice ayant repris ses droits, et Guyard ayant concouru lui-même à la faire rendre à son maître, Bouchardon continua son travail: mais il en garda toujours une sorte de rancune contre son élève, rancune qui devint souvent préjudiciable à ce dernier. M. de Marigny, qui avait été le prôneur le plus ardent de Guyard, devint aussi, à ce sujet, un de ses plus violents persécuteurs, et le contraignit, après une vive opposition, à détruire son propre modèle. Mais les fragments en ayant été, dit-on, recueillis et réunis par les amis de l'auteur, le modèle fut moulé et courut tout Paris. Menacé de perdre sa pension, Guyard vint à bout, à l'aide de ses protecteurs, de conjurer l'orage, et partit pour Rome. Mais à l'expiration de ses quatre années, il n'obtint pas la permission de revoir sa patrie, et vécut en Italie comme dans une espèce d'exil. Chargé par M. Bouret, fermier-général et amateur des arts, de copier plusieurs statues antiques, telles que l'Apollon du Belvédère, le Gladiateur, l'Amour et Psyché, les honoraires qu'il en attendait se trouvèrent confiés à des mains infidèles: ce contre-temps le réduisit à un tel dénuement, qu'il ne se nourrit, pendant plusieurs jours, que de quelques grappes de raisin, que l'un de ses élèves lui apportait de la campagne. S'étant livré alors au désespoir, il résolut de se laisser mourir de faim. Une femme qu'il aimait, instruite de son dessein, vint à propos le consoler, et lui prodiguer des secours, qui le mirent à portée même de revoir sa patrie. De retour à Paris, en 1767, le premier soin qui l'occupa fut l'exécution d'une figure, pour se faire agréer à l'académie; il choisit, pour son sujet, le dieu Mars en repos. Quoiqu'il y eût beaucoup de mérite dans cette figure, l'académie la refusa. M. de Marigny n'avait point oublié que Guyard avait osé lui tenir tête, à une époque où cet artiste lui était entièrement subordonné. Pigalle, et quelques autres de ses confrères, ne l'aimaient pas: ces raisons étaient plus que suffisantes pour qu'on le traitât avec sévérité. Indigné de ce refus, Guyard écrivit une diatribe contre ses juges, et se ferma ainsi pour toujours les portes de l'académie. Cependant il avait encore des amis à Paris, ainsi que de nombreux partisans. M. de Choiseul, le cardinal de Bernis, M. de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen, Mme. Geoffrin, ne cessèrent point de lui donner des marques d'estime et d'intérêt. Vers cette époque, le grand Frédéric le fit

solliciter de venir à Berlin. Dans le même temps, Ferdinand, duc de Parme, qui connaissait ses talents par un groupe d'Enée et d'Anchise, dont il avait fait l'acquisition, l'invita de venir se fixer dans ses états: la beauté du climat détermina Guyard en faveur de cette contrée. Ce prince, ami des arts, s'empressa de dédommager l'artiste des injustices qu'il avait éprouvées en France; il le combla d'honneurs, et le chargea même, à différentes époques, de négociations importantes avec la cour de Rome. Ce fut à peu près dans le même temps, que les académies de Bologne, de Padoue et de Parme, s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Il vivait paisiblement, depuis environ douze ans, dans cette honorable retraite, lorsque l'abbé de Clairvaux résolut d'élever dans son abbaye un monument à Saint-Bernard, et sollicita Guyard d'en entreprendre l'exécution. S'étant rendu à Clairvaux, en 1782, avec la permission du duc de Parme, il y passa une année entière à composer un modèle en petit: la conception ne lui fit pas moins d'honneur que l'exécution. De retour en Italie, il travailla, pendant plusieurs années, avec une ardeur peu commune: déjà plusieurs des figures de son grand monument étaient finies, et transportées à Clairvaux, lorsqu'en 1788 la mort le surprit à Carrare, où il avait établi son atelier. Entre autres ouvrages que l'on connaît de Guyard, on distingue le modèle du mausolée de la princesse de Gotha, qu'il fit à Paris avant son départ pour Parme. En général, le caractère du talent de cet artiste est le sentiment et l'expression, plutôt que la correction et la pureté des contours: sa manière tient un peu de celle du Puget. Il travaillait, comme lui, le marbre avec une grande facilité. Sensible, désintéressé, noble dans ses procédés, généreux jusqu'à la prodigalité, Guyard était fier et même irascible, et ne mettait pas toujours dans la discussion cette modération, qui annonce un homme maître de lui-même, et un caractère conciliant. Enthousiaste des arts, plein de verve, il avait une tournure d'esprit originale et piquante. Il existe une *Notice*, in-8°., assez étendue, sur cet artiste, par M. Varney, imprimée à Chaumont, en 1806, et qui a été lue à la société des sciences et arts de la Haute-Marne. P—E.

GUYET (François), poète latin estimable, mais critique plus ingénieux que solide, naquit, à Angers, en 1575, de parents honnêtes et pauvres. Après avoir terminé ses études avec succès, il vint à Paris en 1599, et s'y lia avec plusieurs personnes qui partageaient son goût pour les lettres. Il profita d'une circonstance favorable pour faire le voyage de Rome; et, tout en visitant les monuments que renferme cette capitale du monde chrétien, il ne négligea pas de s'instruire de la langue et de la littérature italiennes. De retour à Paris, il fut choisi par le duc d'Espernon pour être précepteur de son fils, depuis cardinal de la Valette; et, quelque temps après, Guyet fit un second voyage à Rome, avec son élève. Celui-ci se montra reconnaissant de ses soins, et voulut le conserver près de lui; mais Guyet, dont le caractère singulier et même un peu bizarre ne pouvait supporter aucune contrainte, le pria de permettre qu'il allât habiter le collége de Bourgogne, où il était plus rapproché de ses anciens amis. C'étaient tous des hommes d'un rare mérite, les Dupuy, l'historien de Thou, Bourbon, Ménage, Balzac, etc. Chaque jour, il avait une conférence avec

MM. Dupuy, à la bibliothèque du Roi, sur des matières de littérature: il passait le reste de son temps à converser avec des amis, ou bien à relire les auteurs latins, dont il faisait ses délices. Il fut attaqué de la pierre en 1636; et il se fit opérer par Collot, habile lithotomiste. Pendant tout le temps que dura l'opération, il ne poussa pas une plainte et ne fit aucun mouvement, quoiqu'il n'eût pas voulu être lié. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, dans un âge déjà avancé. Le modique revenu du prieuré de Saint-Andrade, que lui avait procuré le cardinal de la Valette, suffisait à ses besoins très bornés. Sa vie ne fut troublée par aucun chagrin cuisant; il ne connut point les infirmités de la vieillesse, et mourut, à Paris, le 12 avril 1655, âgé de quatre-vingts ans. Ménage acheta ses livres, la plupart annotés de sa main. Huet lui reproche d'avoir pris trop de liberté dans ses corrections des anciens auteurs; mais il lui accorde de l'esprit, une grande érudition, et du talent pour la poésie. Guyet avait commencé un ouvrage pour prouver que le latin est dérivé du grec; et Joly (*Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*) rapporte, d'après le président Bouhier, que Guyet avait fait un *Traité du changement des lettres*, inséré par Ménage dans ses *Origines de la langue française*, sans que l'auteur fût nommé. On a de lui: 1°. des *Notes sur Térence*, publiées par Boecler, Strasbourg, 1657, in-8°. (l'édition *Variorum* n'en contient qu'un choix); sur les *Fables de Phèdre*, Upsal, 1663, in-8°.; sur *Hésiode*, dans l'édit. de Grævius, Amsterdam, 1667, in-8°.; sur le *Lexique d'Hesychius*, dans l'édit. de Leyde, 1668, in-4°.; sur *Stace*, dans l'édit. publiée par l'abbé de Marolles, avec sa traduction; sur *Lucien*, dans l'éd. de Leclerc, 1687, 2 vol. in-8°., et sur *Lucain*, Leyde, 1728, in-4°.—2°. Le *Texte de Plaute corrigé*: c'est celui qu'a adopté l'abbé de Marolles.—3°. Des *Poésies latines*, parmi lesquelles on cite, une Invective contre la bière, où l'auteur juge les poètes hollandais d'une manière peu équitable: cette pièce a été insérée dans les *Lettres choisies* de Balzac; des Epigrammes; deux Epitaphes du poète Bourbon, insérées dans le *Menagiana*; un Poëme, intitulé: *Superstitio furens, sive de morte Henrici magni carmen; accedit Genethliacon Ludovici XIII*, Paris, 1610, in-4°. Les notes qu'il avait laissées sur Horace, Virgile, Ovide, Philoxène, le *Lucullus* de Cicéron, sont restées inédites. Portner, sénateur de Ratisbonne, caché sous le nom d'*Antonius Periander Rhetus*, a composé une *Vie* de Guyet, imprimée au-devant de ses notes sur Térence. Bayle en a tiré un article très curieux. — GUYET (Lezin), grand-oncle du précédent, né, suivant Lacroix-du-Maine, à Angers, le 13 février 1515, cultiva les sciences et la littérature avec un succès remarquable pour le temps où il vivait. On a de lui, une *Carte de l'Anjou*, publiée, pour la première fois, en 1573, et reproduite depuis par Ortelius et Blaeu, avec quelques corrections. Elle lui valut un présent de 300 francs de Henri III, alors duc d'Anjou, à qui elle est dédiée. Les auteurs de la *Bibliothèque historique de France*, lui attribuent une *Carte du Maine*, publiée la même année: mais Lacroix-du-Maine n'en parle point; et son silence semble prouver que cette carte n'a point existé. Le même bibliothécaire cite de Lezin des œuvres inédites en prose et en rimes, entre autres le *Dialogue des moines*, en vers alexan-

drins. — Martial Guyet, frère de Lezin, avait traduit du latin la *Pandore* de Jean Olivier, évêque d'Angers, et écrit, en vers français, plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable était un poème, intitulé : *Le Monde renversé*. On lui attribue, dans le *Menagiana*, le conte assez plaisant, de la Pénitente et de son Confesseur, qui commence par ces vers :

Une vieille un jour confessoit
Ses offenses à frère Jean, etc.

— Charles Guyet, jésuite, né à Tours en 1600, fut admis dans la société à l'âge de vingt-un ans, et, après avoir professé quelque temps les belles-lettres et la théologie, suivit la carrière de la chaire avec succès; mais c'est comme savant liturgiste qu'il est principalement connu. Il mourut dans sa patrie, le 30 mars 1664, âgé de soixante-trois ans. On a de lui : I. *Ordo generalis et perpetuus divini officii recitandi*, Paris, 1632, in-8°. II. *Heortologia sive de festis propriis locorum et ecclesiarum : hymni propriæ variarum Galliæ ecclesiarum revocati ad carminis et latinitatis leges ;* ouvrage plein d'érudition, Paris, 1657, in-fol., et réimprimé à Urbin en 1728, et à Venise, 1729, in-fol. W—s.

GUYÉTAND (Claude-Marie), poète d'un talent original, mais que la singularité de son caractère et le défaut de fortune ont empêché de s'élever au rang qu'il aurait pu obtenir, naquit, en 1748, à Septmoncel, village de la terre de St.-Claude, de parents mainmortables ; circonstance qu'il a rappelée lui-même dans une pièce de vers fort agréable, qui sert d'introduction à son recueil. Son éducation fut soignée. Il fit ses premières études au collége de St.-Claude, et les termina à Besançon d'une manière brillante. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut ensuite admis au séminaire : mais ne pouvant s'habituer au régime trop austère de cette maison, il en sortit bientôt après, et vécut quelque temps du produit des leçons de littérature et de mathématiques, qu'il donnait à des jeunes gens. Un de ses compatriotes (Demeunier), se rendant à Paris pour y suivre la carrière du barreau, détermina Guyétand à l'accompagner. Celui-ci partit donc, emportant fort peu d'argent, mais muni d'une lettre pour M. l'abbé Sabatier, l'auteur des *Trois Siècles de la littérature française*. A son arrivée, il s'empressa de visiter son nouveau patron : il en reçut des encouragements, et le conseil de composer une satire contre les chefs du parti philosophique, comme un moyen assuré de faire promptement fortune. Guyétand avait eu quelquefois l'occasion de voir Voltaire à Ferney ; il conservait un sentiment profond de vénération pour l'homme qui avait essayé de rendre à la liberté les serfs du chapitre de St.-Claude : il ne put supporter l'idée d'écrire contre lui ; et trop franc pour dissimuler ses sentiments, il rompit au même instant avec l'abbé Sabatier. Indigné de la proposition qu'on lui avait faite, il composa le *Génie vengé*, morceau écrit de verve, et dans lequel il prit la défense de Voltaire contre ses ennemis. Cette pièce (1) le mit en rapport avec quelques littérateurs, et lui mérita la bienveillance de Laharpe, qui, comme on sait, n'en était pas prodigue envers les jeunes écrivains. Guyétand fut étonné, le premier, du succès de son début; mais il ne chercha point à en profiter. Pressé par le besoin, il

(1) Imprimée, à part, en 1780, in-8°., et réimprimée dans les *Poésies satiriques du dix-huitième siècle*, 1782, 2 vol. in-18.

accepta un emploi chez un libraire, avec de minces appointements, et ne songea plus à s'en procurer un autre. Enfin ses amis le firent entrer chez le marquis de Villette, dont l'esprit, dit Palissot, dépendait en grande partie de celui de ses secrétaires, et qui n'en montra jamais plus que lorsque Guyétand mit le sien à ses gages. La reconnaissance l'attacha à son bienfaiteur, auquel il rendit des services plus importants que celui de polir ses ouvrages, puisqu'il le guérit de la passion du jeu. M. de Villette, peu de temps avant sa mort, voulut assurer à son secrétaire une existence indépendante, par un don de cinquante mille francs : mais Guyétand le supplia d'attendre son rétablissement pour disposer de cette somme; et, à la mort de son généreux ami, il se retrouva sans ressource. On parvint à lui faire obtenir, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, une place, qu'il exerça peu de temps : il perdit l'usage d'une jambe; et forcé de rester sur son lit, trop fier d'ailleurs pour accepter des secours des personnes qui allaient le visiter, il aurait éprouvé les privations les plus pénibles, si M. de Talleyrand n'avait eu la générosité de lui conserver la moitié de son traitement. Guyétand mourut à Paris, en 1811, âgé de soixante-trois ans. La société des grands seigneurs et des hommes les plus aimables n'avait point adouci l'âpreté naturelle de son caractère : il en convenait le premier, et se plaisait à prendre le surnom de l'*Ours du Jura*. C'était d'ailleurs un honnête homme, d'une probité sévère, et d'une gaîté inaltérable. Les *Poésies diverses* de Guyétand ont été publiées à Paris, 1790, in-8°. Les deux morceaux les plus remarquables de ce recueil sont le *Génie vengé* et le *Doute*; cette dernière pièce est adressée à M. Janvier, son compatriote, habile mécanicien. Son style nerveux ne manque cependant pas d'une certaine souplesse, et il a de l'originalité : mais il offre aussi de l'incorrection, et des traits de mauvais goût. Si, comme on le croit, Guyétand a eu quelque part aux ouvrages de M. de Villette (*Voy.* VILLETTE), on doit lui faire honneur de deux *Lettres* en prose, sur quelques hommes célèbres du Jura (*Voy.* ROSSET); lettres que Palissot regarde comme les deux meilleures du Recueil. Dans sa dernière maladie, il avait composé, contre le genre humain, une satire dont l'idée était bizarre; et, sur la navigation de l'Escaut, un poème d'environ six cents vers, où l'on trouvait, dit-on, de grandes beautés, et des descriptions d'une grâce et d'une fraîcheur qui contrastaient singulièrement avec la position de l'auteur. Ces deux ouvrages, dont ses amis ont retenu plusieurs morceaux, n'ont jamais été écrits; et c'est, dit-on, une perte. Guyétand avait beaucoup d'instruction; et l'on sait qu'il avait rédigé, sur un plan entièrement neuf, des *Éléments de mathématiques*, travail dont il faisait cas, mais qu'il n'a pu mettre au jour (1). W—s.

GUYMIER (CÔME), chanoine de St.-Thomas-du-Louvre, puis doyen de St.-Julien de Laon, licencié en droit, conseiller et président aux enquêtes du parlement de Paris, mourut, le 3 juillet 1503, avec la réputation d'un magistrat plein de lumières et d'intégrité. Il est connu par un savant *Commentaire latin* sur la Pragmatique sanction, Paris, 1486, in-4°., dont la meilleure édition est celle

(1) On a encore imprimé de Guyétand une élégie intitulée : *Les noces de Rosine*, Paris, an XII, in-8°. Il a aussi fourni des poésies fugitives dans divers Recueils. A B—T.

de François Pinsson, Paris, 1666, in-fol.; ouvrage estimé, et qu'on rendrait beaucoup meilleur, si l'on en retranchait tout l'inutile. Dumoulin, et, après lui, divers auteurs, ont prétendu que ce commentaire était de Jacques Mareschal, chanoine de St.-Thomas-du-Louvre, et avocat célèbre sous les règnes de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII. Mais Pinsson prouve solidement, dans sa préface, qu'il est réellement de Guymier. T—D.

GUYMOND DE LA TOUCHE. (*Voy.* GUIMOND.)

GUYON (FERY), très brave militaire, né, en 1505, à Bletterans, bourg du comté de Bourgogne, d'abord simple fantassin, devint, par degrés, lieutenant-général dans les armées de l'empereur. Il fit preuve, à la bataille de Pavie, d'une rare intrépidité, et suivit ensuite le connétable de Bourbon au sac de Rome. Il fit partie de l'expédition d'Afrique, et, à son retour, obtint, avec une pension de retraite, des lettres de noblesse, en considération, y est-il dit, des grands services qu'il avait rendus. Peu de temps après, il fut nommé bailli de Pesquencourt-lès-Denay, et se maria. En 1566, les protestants étant entrés en armes sur le territoire de Marchiennes, y commettaient des désordres : Guyon, informé de la marche des rebelles, fit sonner le tocsin, se porta à leur rencontre, suivi d'environ sept cents hommes, en tua un grand nombre, et dispersa le reste. Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, lui écrivit, à ce sujet, une lettre très flatteuse, et, quelques mois après, lui donna le commandement du château de Bouchain. Il faisait ses dispositions pour se rendre dans sa nouvelle résidence, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut à Pesquencourt, en 1567, âgé de soixante-deux ans. Il laissa, en manuscrit, des *Mémoires contenant les batailles, siéges de villes, rencontres, escarmouches, où il s'était trouvé tant en Afrique qu'en Europe.* P. de Cambry, chanoine de Renay, son petit-fils, les a publiés, Tournay, 1664, in-12. On y trouve quelques détails intéressants, et ils sont rédigés avec franchise. W—s.

GUYON (LOUIS), sieur de la Nauche, médecin, naquit à Dole, dans le XVIe. siècle. Après avoir terminé ses études et pris ses degrés à l'université de cette ville, il visita l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Espagne et la France, et se fixa enfin dans le Limousin, à Uzerche, où il pratiqua son art avec beaucoup de succès. Ayant épousé, quelque temps après, une demoiselle de condition, qui lui apporta une fortune considérable, il acquit une charge de conseiller du roi, et partagea son temps entre l'exercice de la médecine et les travaux du cabinet. On croit qu'il revint à Dole, sur la fin de sa vie, et qu'il y mourut, vers 1630, dans un âge avancé. Gui-Patin, que l'on n'accuse point d'avoir flatté ses confrères, dit que Guyon avait un bon esprit et beaucoup de connaissances. Il possédait, outre l'hébreu, le grec et le latin, les principales langues de l'Europe. On a de lui : I. *Discours de deux fontaines médicinales du bourg d'Encausse, en Gascogne*, Limoges, 1595, in-8°. II. *Diverses leçons*, suivant celles de P. Messie et de Duverdier, contenant plusieurs discours, histoires et faits mémorables, Lyon, 1604, in-8°.; ibid., 1613, 1617, 1625, 2 vol. in-8°. III. Le *Miroir de la beauté et santé corporelles*, contenant toutes les

difformités, maladies, tant internes qu'externes, qui peuvent survenir au corps humain; avec leurs définitions, causes, signes et remèdes usités, Lyon, 1615, 1625, 1643, 2 vol. in 8°.; réimprimé avec des additions par Laurent Meyssounier, sous ce titre : *Le Cours de médecine, contenant le Miroir*, etc., Lyon, 1664, 1671, in-4°. W—s.

GUYON (Jeanne Bouvier de la Motte, Madame), naquit à Montargis, en 1648; elle était fille de Claude Bouvier, seigneur de la Motte Vergonville, maître des requêtes. Sa complexion était assez faible, et jamais elle ne jouit d'une santé parfaite. Placée successivement, pour son éducation, dans deux couvents de Montargis, elle fut rappelée au sein de sa famille à l'âge de douze ans : elle montrait dès-lors les plus grandes dispositions pour la vie ascétique; elle se mit à lire les œuvres de St.-François de Sales, et la vie de Mme. de Chantal, qui lui semblait devoir être son modèle : bientôt elle résolut de se faire religieuse de la Visitation, projet auquel s'opposèrent ses parents, quoique remplis de la plus solide piété. L'exaltation, alors naissante, d'une ame naturellement enthousiaste, s'accrut avec les années, et devint la cause de tous les malheurs de Mlle. Bouvier de la Motte. Elle était belle, spirituelle et riche : les partis se présentèrent en foule. Le 18 janvier 1664, elle épousa M. Jacques Guyon, qui devait toute sa fortune à l'entreprise du canal de Briare, faite par son père. Elle avait, à cette époque, près de seize ans, et son mari en avait trente-huit. De cette union naquirent cinq enfants, dont trois seulement ont vécu. Mme. Guyon venait d'accoucher de sa fille, depuis comtesse de Vaux et en secondes noces duchesse de Sully, lorsqu'après douze années d'union conjugale, elle resta veuve, à l'âge de vingt-huit ans. Elle ne quitta sa belle-mère qu'en 1680, et partit pour Paris. Pendant le court séjour qu'elle fit, à cette époque, dans la capitale, M. d'Arenthon, évêque de Genève, que les affaires de son diocèse y avaient conduit, la supérieure des Nouvelles-Catholiques, enfin deux religieux jugés par elle dignes de toute sa confiance, s'accordent à lui assurer que Dieu l'appelle à Genève, pour y être de la plus grande utilité à la religion. En même temps, le père La Motte, barnabite, son frère de père, lui conseille d'écrire au père Lacombe, autre barnabite, dont le couvent était à Thonon dans le Chablais, et qu'elle avait eu déjà occasion de voir à Paris. Ainsi s'établirent avec ce dernier, devenu, quelque temps après, son confesseur, les rapports suivis qui furent si funestes à cette femme presque toujours entraînée par son imagination. Le père Lacombe lui répondit qu'il avait eu recours aux prières de plusieurs saintes filles, et qu'elles avaient, de leur côté, déclaré que Dieu destinait Mme. Guyon à un ministère extraordinaire. Il est permis de croire qu'elle avait provoqué cette réponse, loin de la redouter : néanmoins ce ne fut pas sans témoigner des regrets, qu'elle remit en d'autres mains le soin de l'éducation de ses enfants. Abandonnant leur garde-noble, qui était un objet considérable, ses propres biens, et ne se réservant qu'une modique pension, elle partit seule avec sa fille, et se rendit à Anneci le 21 juillet 1681. Nous ne la suivrons pas au pays de Gex, en Piémont, en Dauphiné, etc. Tour-à-tour admirée ou décriée, recherchée avec affection ou bien obligée de fuir, elle composa, pendant ses voyages, plusieurs écrits,

qui ont fourni les motifs les plus légitimes de censure : 1°. *Moyen court et très-facile pour l'oraison*, Lyon, 1688 et 1690; — 2°. le *Cantique des Cantiques, interprété selon le sens mystique*, Grenoble, 1685; Lyon, 1688, in-8°.; — 3°. les *Torrents*. Enfin, après cinq années de courses et d'aventures, de succès et de traverses, elle termina ce qu'elle appelait sa mission, et revint à Paris, le 21 juillet 1686. Deux années s'écoulèrent, sans amener rien de remarquable dans la vie de Mme. Guyon. M. Harlay de Chanvalion, archevêque de Paris, crut trouver quelque conformité entre la doctrine prêchée par cette dame et les erreurs de Molinos, que le Saint-Siége venait de condamner : en conséquence, il jugea devoir la confiner dans le couvent des filles de la Visitation, faubourg Saint-Antoine. Le père Lacombe fut arrêté de son côté, et mis à la Bastille. L'archevêque envoya son official (Chéron) pour interroger la nouvelle recluse, qui, pendant son séjour de huit mois à la Visitation, se fit aimer et respecter de la supérieure et de toutes ses religieuses, qu'elle avait, du reste, enflammées pour l'amour pur et désintéressé. Mme. de Maintenon fut instruite des accusations portées contre une personne qui, par ses malheurs seuls, avait droit d'exciter de l'intérêt. Celui que prit à elle la fondatrice de Saint-Cyr fut surtout déterminé par Mme. de la Maisonfort, cousine de Mme. Guyon, femme de beaucoup d'esprit et de mérite, et qui avait été placée dans cette maison pour y perfectionner l'éducation; mais la duchesse de Béthune, née Fouquet, ensuite les duchesses de Beauvilliers, de Chevreuse et de Mortemart, y eurent aussi une très grande part. Mme. de Maintenon parla au roi de la pieuse amie de ces dames illustres; et elle obtint l'ordre de la mettre en liberté. La présentation eut lieu, par l'entremise de ces mêmes personnes. La figure avantageuse et prévenante de Mme. Guyon, ses infortunes qu'elle soutenait avec courage, son éloquence entraînante lorsqu'elle parlait de Dieu, tout concourut à fixer sur elle l'admiration et l'attachement de la femme puissante qui jouait un si grand rôle à la cour de Louis XIV. Mme. de Miramion, d'un autre côté, ayant commencé par s'assurer elle-même de la pureté des intentions et des discours de celle qui avait été l'objet de la sévérité de l'archevêque de Paris, en vint au point de la recevoir, malgré lui, dans sa communauté. De temps en temps, Mme. Guyon, qui aimait surtout à instruire et à dogmatiser, se rendait à Saint-Cyr, où l'on avait une grande prédilection pour ses ouvrages et pour ses entretiens. Ce fut là qu'elle fit connaissance avec l'abbé de Fénélon. Une extrême douceur de langage et de manières, la même piété tendre et affectueuse, le même desir exagéré d'une perfection plus qu'humaine, enfin tant de conformité de sentiments et de caractère, établirent entre elle et lui une amitié aussi pure que sincère. Bientôt Mme. Guyon prit sur Fénélon cet ascendant dont ne triomphent pas toujours les personnes même d'un esprit et d'un mérite supérieurs. Ce fut alors que s'éleva la trop fameuse question du Quiétisme (*Voy.* BOSSUET, V, 235 et suiv.), renouvellement mitigé de l'hérésie des Gnostiques, qui avait été condamnée dès le IIIe. siècle. Cette question, si dénuée d'intérêt aujourd'hui, devint le sujet des plus grands chagrins de Fénélon, et des tourments toujours renaissants de Mme. Guyon. C'était à cause d'elle et de la doctrine qu'elle professait, que les deux plus grands pré-

lats de l'église gallicane se trouvaient en opposition déclarée. Godet Desmarais, évêque de Chartres, était, avec l'abbé de Fénélon, directeur de Saint-Cyr; il était, de plus, celui de Mme. de Maintenon. Consulté par elle sur les nouvelles maximes qui se répandaient, il en prit connaissance, conçut des inquiétudes et en fit naître dans l'esprit de sa pénitente, que Fénélon, de son côté, cherchait à tranquilliser. Elle demanda aussi l'avis du P. Bourdaloue. Le savant jésuite ne fut point favorable à cette doctrine, qui n'était pas, disait-il, selon la science, et qui supprimait tous les actes particuliers et pratiques de la religion, en se bornant à un simple acte de contemplation ou d'oraison passive. Mais Mme. de Maintenon, sûre, au fond, de la pureté des sentiments de son amie, ne se décidait pas. Cependant les théologiens, les casuistes, examinèrent ce qui était en question : il s'en suivit que Mme. Guyon fut invitée à s'abstenir de toutes visites à St-Cyr. Mais si les confesseurs avaient murmuré de sa présence, les dames de cette maison murmuraient bien plus depuis qu'on la leur avait enlevée. Il s'établit entre elle et la maison de Saint-Cyr un commerce de lettres, fort édifiant. Une copie du *Moyen court et très facile*, échappée aux recherches et aux défenses de l'évêque de Chartres, multiplia rapidement cet ouvrage. Enfin l'archevêque de Paris ayant menacé de renouveler ses poursuites, Mme. Guyon, d'après l'avis de sa principale protectrice, se choisit une retraite, que devaient connaître seulement M. Fouquet, comte de Vaux, son gendre, fils du célèbre et malheureux surintendant, l'abbé de Fénélon, et ses deux amis, les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. Elle se croyait à l'abri des orages; mais on ne se borna pas à attaquer, en son absence, ce qu'il y avait d'erroné et de dangereux dans ses livres : quelques-uns de ses adversaires accusèrent sa morale particulière et ses intentions mêmes. Alors elle demanda d'être jugée par une commission composée, moitié d'ecclésiastiques, moitié de laïcs. Bossuet, reconnu pour le juge naturel de toutes les questions de doctrine de son temps, Bossuet, qui avait été jusqu'à ce moment ami de Fénélon, fut désigné le premier par l'autorité. Mme. Guyon témoigna le desir qu'on adjoignît à cet illustre prélat, M. de Noailles, évêque de Châlons, et M. Tronson, supérieur du séminaire de St. Sulpice. Ils lui furent accordés; mais, à son grand chagrin, on lui refusa les trois juges laïcs qu'elle desirait. Ceux des ecclésiastiques qui lui étaient le plus opposés, étaient l'évêque de Chartres, Hébert curé de Versailles, l'abbé Boileau, Fléchier, et l'abbé de Rancé. Les conférences de la commission s'ouvrirent en 1694, sous le nom de Conférences d'Issy. Dans le livre intitulé : *Vie de Madame Guyon écrite par elle-même*, auquel on ne peut donner toute confiance, il est dit que Bossuet se rendit bientôt le maître de la discussion, et mit Mme. Guyon dans l'impossibilité de se défendre; on ajoute même qu'il la traita avec une dureté bien éloignée de la charité épiscopale : mais ces allégations ne sont pas confirmées par tous les rapports du temps. La vérité est qu'il trouvait, comme il l'a dit dans un de ses écrits, *qu'il y allait de toute la religion*; et que cette controverse l'entraîna, suivant les expressions de M. de Bausset, *à se montrer homme, une seule fois dans sa vie*. Cependant, lorsqu'il prit, d'abord, connaissance des ouvrages de l'amie de Fénélon, il n'avait aucune prévention, ni

contre sa personne, ni contre sa doctrine. M. de Harlay se méfia probablement du résultat des conférences d'Issy : avant qu'elles fussent terminées, il se hâta de condamner, par une ordonnance, les livres et les maximes de Mme. Guyon. C'était en 1695; cette dame se trouvait alors aux filles Ste.-Marie de Meaux, sous la surveillance de Bossuet, d'après les conseils duquel elle s'était retirée dans ce couvent. Sa doctrine ayant été jugée répréhensible, subit une censure en trente articles. Le chef des conférences exigea que Fénélon, récemment nommé à l'archevêché de Cambrai, et qui, pour obéir à Mme. de Maintenon, avait fini par s'associer aux trois commissaires, signât cette censure; Fénélon le fit, d'abord par déférence, puis avec persuasion, une fois qu'on lui eut accordé d'ajouter quatre articles explicatifs. Mme. Guyon signa ensuite les articles de la censure : il fut décidé qu'elle sortirait du couvent avec le plein consentement de l'évêque de Meaux; mais elle partit, sans le prévenir, dans le courant du mois de juillet de la même année 1695, munie d'un certificat favorable de Bossuet lui-même. Une fois remise en liberté, elle oublia ses promesses, se prévalut de ce certificat, recommença à soutenir et à propager ses pieuses extravagances. Le 27 décembre suivant, on la conduisit à Vincennes, où elle composa un gros volume de vers mystiques. Quelque temps après, elle fut transférée à la Bastille: punition sévère, sans doute; mais son esprit de prosélytisme et surtout ses torts envers l'évêque de Meaux avaient fortement indisposé les esprits contre elle. Une autre circonstance donnait plus d'importance à cette affaire : c'était le refus que faisait l'archevêque de Cambrai, de donner son approbation à une instruction pastorale sur les *états d'oraison*, composée par Bossuet au sujet des ouvrages de Mme. Guyon, examinés à Issy. Fénélon trouva que son amie y était injustement traitée, et déclara « qu'il avait promis de condam-» ner les erreurs de Mme. Guyon, » mais non sa personne ; qu'il témoi-» gnait publiquement son estime pour » cette dame, et que, sur ce point, » il ne fléchirait jamais ; qu'il ne pou-» vait dénoncer à l'Eglise, comme di-» gne du feu, celle qui n'avait d'autre » tort à ses yeux que de ne pas s'être » expliquée assez clairement ; qu'il » connaissait suffisamment ses senti-» ments pour suppléer aux expres-» sions ; que, d'après cela, il ne con-» damnait pas ses sentiments à cause » des expressions. » M. de Harlay, archevêque de Paris, étant mort le 6 août 1695, avait été remplacé par M. de Noailles. Ce prélat, convaincu qu'il suffit d'éclairer, sans les punir, ceux qui ne font que se tromper, obtint que Mme. Guyon sortirait de la Bastille, et la plaça dans une maison de Vaugirard, sous la direction de M. de la Chétardie, curé de St.-Sulpice. Deux femmes étaient chargées de l'y surveiller. Le 28 août 1696, elle signa une déclaration rédigée par MM. de Fénélon et Tronson. L'*Explication des maximes des Saints sur la vie intérieure*, de l'archevêque de Cambrai, parut à la fin de janvier 1697. (*Voy.* FÉNELON, tom. XIV, pag. 288, etc.) Tandis que le grand procès, intenté à l'occasion de ce livre, pendait à Rome, on arracha du P. Lacombe, détenu au château de Vincennes, un écrit portant la date du mois d'août 1698, par lequel il exhortait Mme. Guyon à se repentir de leur coupable intimité. Aussitôt que cette pièce lui fut communiquée, elle y vit uniquement le résultat de la violence ou du délire; et en effet le P. Lacombe mourut fou à Cha-

reuton, quelque temps après. L'écrit en question ayant été montré au roi, déjà prévenu par les réclamations qui s'élevaient contre le livre des *Maximes des saints*, il considéra la femme qui lui était signalée d'une manière si fâcheuse, comme étant une extravagante corrompue, les duchesses ses amies comme séduites elles-mêmes, Fénélon comme un fanatique, protecteur du vice, et jusqu'à Mme. de Maintenon, comme complice d'un mal qu'elle n'arrêtait pas. Mme. Guyon fut remise à la Bastille en 1698; son défenseur avait été, six ou huit mois auparavant, renvoyé dans son diocèse; un des fils de Mme. Guyon, qui servait avec distinction dans le régiment des gardes françaises, eut ordre de le quitter; tous ses amis, ainsi que ceux de Fénélon, tremblèrent; trois dames de St.-Cyr, dont une était Mme. de la Maisonfort, en furent bannies; enfin, Louis XIV écrivit à Rome pour hâter la condamnation du livre de M. de Cambrai. Cependant, ni les allégations du P. Lacombe, ni une autre pièce que l'on produisit contre Fénélon, ne portèrent la moindre atteinte à sa réputation, non plus qu'à celle de Mme. Guyon; l'innocence des mœurs de cette dernière fut même reconnue dans l'assemblée du clergé, tenue à Saint-Germain en 1700, où Bossuet porta la parole: mais cette justice favorable ne s'étendit pas à la doctrine de l'auteur, qui, en effet, était bien souvent absurde ou ridicule. Elle resta encore à la Bastille plus d'une année. Il paraît que lorsqu'elle recouvra sa liberté, en 1701 ou 1703, elle fut exilée chez son fils aîné (Armand Jacques), à Diziers près Blois. Elle prit une maison dans cette dernière ville, y vécut quinze ans dans la retraite et l'exercice de toutes les œuvres de piété et de charité, sans jamais laisser échapper la moindre plainte de ce qu'elle avait souffert, sans même parler des auteurs de ses plus grandes peines. Du reste, Mme. Guyon avait pleinement renoncé à ses vaines spéculations. Elle termina sa vie, le 9 juin 1717, à l'âge de soixante-neuf ans, et fut inhumée dans l'église des Cordeliers de Blois, où l'on voyait à sa louange une fort belle épitaphe. Elle avait fait un testament, en tête duquel était inscrite sa profession de foi, qui atteste que ses sentiments étaient purs en matière de religion, et qu'elle ne croyait avoir rien à se reprocher malgré toutes les accusations dont elle avait été l'objet. Elle a trouvé un juge impartial dans l'éloquent historien de l'archevêque de Cambrai. M. de Bausset s'exprime ainsi : « Si Mme. Guyon s'attira » une partie de ses malheurs par un zèle » indiscret et des démarches imprudentes, par un langage peu correct et des maximes répréhensibles, elle était loin de mériter les » cruels traitements qu'elle eut à essuyer. Si elle n'était pas tout-à-fait » digne d'avoir un ami aussi distingué que Fénélon, elle fut, au » moins, bien à plaindre d'avoir pour » ennemi un homme aussi supérieur que Bossuet. » (*Hist. de Fénélon*, tom. II, pag. 498, première édition.) Mme. Guyon se livra sans doute à des subtilités théologiques, dont une femme ne devrait jamais se mêler, et y apporta tout l'enthousiasme d'un cœur tendre et d'une imagination ardente; elle écrivit bien des choses inconvenantes, et même nuisibles, quoique sans en avoir jamais l'intention : mais dans ses rapports de fille, femme, mère ou amie, elle mérita l'estime générale. Grande et bien faite, ayant beaucoup de noblesse dans les traits, douée d'une éloquence persuasive, et de cette douceur inal-

térable dont nous avons plusieurs fois parlé, elle devait gagner tous ceux qui la voyaient et l'entendaient familièrement. Madame de Maintenon, dans ses moments d'ennui ou de chagrin, faisait appeler Mme. Guyon, et ses paroles la consolaient, la charmaient. Cette fameuse quiétiste n'était pas tellement absorbée dans la contemplation, qu'elle ne pût s'occuper avec soin et activité des affaires temporelles. Prise pour arbitre unique dans un procès qui concernait vingt-deux de ses parents, et qui l'intéressait elle-même, elle s'enferma pendant trente jours, au bout desquels elle fit signer son travail par tous ceux à qui elle en avait donné lecture ; et il n'y eut personne qui ne fût content. Voltaire lui refuse un véritable esprit ; mais le duc de St.-Simon, qu'on n'accusera pas d'être prodigue de louanges, lui en trouve beaucoup. Au reste, Voltaire n'avait probablement pas lu les ouvrages de Mme. Guyon. Aurait-il mis en doute l'esprit de celle qui exprima, sur la conduite générale de la Providence envers les hommes, les mêmes idées que Pope a, depuis, enrichies de tous les charmes et de l'élégance de la poésie ? « La conduite » que Dieu tient avec l'homme, dit-» elle, est une conduite universelle ; » car bien qu'il existe un ordre par-» ticulier qui regarde chacun de nous, » il est néanmoins tellement dépen-» dant de l'ordre général, que, pour » peu qu'il s'en éloignât, il jetterait » tout dans la confusion. Les dé-» sordres du monde, les malheurs » de l'homme, le renversement des » empires, sont une suite de cet ordre » général ; et ce qui nous paraît dé-» sordre, à cause de notre manière » de concevoir les choses, est un ordre » admirable selon la divine sagesse, de » sorte que le désordre particulier » est ce qui conserve l'ordre général. » L'ordre général est, que c'est Dieu » seul qui établit, que c'est Dieu qui » détruit ce qu'il a établi ; et qu'il » perpétue les choses par la destruc-» tion, etc. » (Tome III des *Justifications de Mme. Guyon*, pag. 269.) Elle attribua une grande partie de ses malheurs à l'inimitié du P. La Motte, son frère, auquel elle avait refusé une somme destinée par elle à payer les dettes d'une fille qui voulait se faire religieuse. Devenu supérieur de son ordre, il ne cessa d'animer contre sa sœur M. de Harlay, dont il était confesseur. Il n'est nullement démontré que le livre intitulé, *Vie de Mme. Guyon, écrite par elle-même*, et qui a été imprimé après sa mort, soit entièrement son ouvrage. On est même plus que fondé à croire que c'est un composé de différents mémoires, qu'elle avait fournis, d'abord à l'official Chéron, et depuis à l'évêque de Meaux lors des conférences d'Issy. Ces matériaux, recueillis par un rédacteur encore plus mystique qu'elle (1), parurent en 1720, Cologne, 3 vol. in-12, tels qu'on les connaît. N'est-il pas évident que, si elle eût conçu le projet de retracer elle-même sa propre vie, elle n'en eût pas oublié les événements les plus importants. Elle n'aurait pas manqué, surtout, d'écrire ses noms tels qu'ils sont, et se serait certainement désignée comme *Jeanne Bouvier* de la Motte, et non pas *Jeanne-Marie Bouvière* de la Motte, ainsi qu'on le lit dans le livre en question. On a réuni les vers de Mme. Guyon, ou du moins ceux qu'on lui attribue, dans un *Recueil de poésies spirituelles*, Amsterdam, 1689, 5 volumes in-8°. Ce re-

(1) On croit que c'est Poiret qui, après s'être occupé des rêveries d'Antoinette Bourignon, a donné plusieurs éditions des ouvrages de madame Guyon. (*Voy.* POIRET.)

cueil a été traduit librement en anglais par Will. Cowper, auteur d'une traduction d'Homère en vers blancs (*V.* Cowper). Elle a encore donné des *Cantiques spirituels*, ou *Emblêmes sur l'amour divin*, 5 vol.; et la *Bible traduite en français, avec des explications et des réflexions qui regardent la vie intérieure*, Cologne, Delapierre, 1715, 20 volumes in-8°. Son traité des *Torrents* (spirituels), qui avait couru long-temps manuscrit, paraît avoir été imprimé pour la première fois dans l'édition de ses *Opuscules spirituels*, de Cologne, 1704, in-12, édition augmentée d'une préface touchant sa personne. Ses *Lettres spirituelles* forment quatre volumes in-8°. Ses œuvres comprennent, en tout, 39 volumes, qu'on ne peut guère parcourir maintenant que par curiosité. L—P—e.

GUYON (Claude-Marie), historien, né à Lons-le-Saunier, le 13 décembre 1699, embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais il en sortit au bout de quelques années, et s'étant fixé à Paris, y devint l'un des collaborateurs de l'abbé Desfontaines: il publia ensuite plusieurs ouvrages, écrits d'une manière moins brillante que solide, et qui lui ont fait la réputation d'un homme instruit et laborieux. Son zèle pour la défense de la religion, l'exposa aux sarcasmes de Voltaire, et lui mérita une pension du clergé. Il mourut à Paris, en 1771. On a de l'abbé Guyon: I. La *Continuation de l'Histoire romaine*, par Laurent Échard, *depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople*, Paris, 1736 et années suivantes, 10 vol. in-12. (*V.* Échard, tom. XII, p. 456.) Le style en est peu agréable: on assure cependant que les derniers volumes furent retouchés par Desfontaines. On lui reproche de s'être écarté de la sage précision de son modèle, en multipliant les détails qui ralentissent la marche des événements et détruisent l'intérêt. II. *Histoire des Empires et des Républiques, depuis le déluge jusqu'à J.-C.*, Paris, 1736, 12 vol. in-12; traduite en anglais avec des corrections, 1737 et années suivantes. Elle est très inférieure à l'histoire ancienne de Rollin; et ce fut une maladresse, de la part de ses amis, d'avoir établi un rapprochement entre les deux ouvrages: mais son histoire est exacte, et les faits y sont appuyés de preuves. Le reproche que Guyon y fait à Tite-Live, de s'être montré partial à l'égard du roi Persée, lui attira une querelle assez vive avec Crevier. On en trouvera les pièces dans les *Observations sur les écrits modernes*, tom. XXXIII. III. *Histoire des Amazones anciennes et modernes*, Paris, 1740, 2 vol. in-12; Bruxelles, 1741, in-8°.; traduite en allemand par J. G. Krunitz, Berlin, 1763, in-8°. Cette histoire offre de l'érudition et des recherches; mais l'auteur avait beaucoup puisé dans les ouvrages de Goropius et de Petit, qui ont traité le même sujet en latin. IV. *Histoire des Indes*, Paris, 1744, 3 vol. in-12; traduite en allemand par Rudolphe, Copenhague, 1749. Il la rédigea sur des mémoires peu exacts, et qui, d'ailleurs, lui avaient été fournis par des personnes intéressées à ce que la vérité ne fût pas connue. Les erreurs et les méprises dans lesquelles il était tombé, au sujet des établissements français, furent relevées par Cossigni, alors ingénieur en chef à Besançon, dans une *Lettre sur l'Histoire des Indes, supplément curieux et essentiel à cette histoire*, Genève, 1744, in-12. L'abbé Guyon chercha vainement à se justifier: Cos-

signi le réduisit au silence, par une *Réplique à la reponse injurieuse de l'historien des Indes*, Francfort, 1744, in-12. Ces trois pièces, assez interessantes, sont devenues rares. V. *Essai critique sur l'établissement et la translation de l'empire d'Occident en Allemagne, avec les causes singulières qui l'ont fait perdre aux Français*, Paris, 1753, in-8°.; ouvrage estimable et plein de recherches. VI. *L'Oracle des nouveaux philosophes*, Berne, 1759; suite, 1760, 2 parties, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel Voltaire est signalé comme l'oracle de la nouvelle secte qui s'essayait alors à saper les fondements de toute croyance religieuse, excita vivement la colère du patriarche de Ferney. VII. *Bibliothèque ecclésiastique, par forme d'instructions dogmatiques et morales sur la religion*, Paris, 1771-72, 8 vol. in-12; traduite en allemand, Augsbourg, 1785, in-8°. C'est une espèce de compilation qui ne méritait aucun succès. Goujet attribue encore à l'abbé Guyon l'*Apologie des jésuites convaincus d'attentat contre les lois divines et humaines*, 1763, 3 parties in-12; mais M. Barbier (*Dict. des Anonymes*, n°. 314) en indique, comme l'auteur, D. Mongenot, bénédictin de la congrégation de St.-Vannes. L'abbé Guyon promettait une *Histoire de l'idolâtrie*, qui n'a point paru.

W—s.

GUYOT (GERMAIN-ANTOINE), avocat au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1694. On le surnomma *Guyot des fiefs*, parce qu'il consacra la plus grande partie de sa laborieuse existence à l'étude de la législation féodale. Après vingt-cinq années de méditations sur ce vaste sujet, il mit au jour le résultat de ses travaux dans un ouvrage intitulé: *Traité ou Dissertations sur plusieurs matières féodales, tant pour le pays de droit écrit que pour le pays coutumier*, 6 vol. in-4°., dont les quatre premiers parurent successivement depuis 1738 jusqu'à 1746, et les deux autres après la mort de l'auteur, arrivée le 27 janvier 1750. Le titre de cet écrit fait assez connaître la manière dont il est rédigé. C'est une suite de dissertations sur presque toute la matière des fiefs, et elles n'ont absolument aucune espèce de liaison entre elles; en sorte que la moindre recherche dans cette collection serait assez pénible, si le dernier tome ne contenait des *Institutes feodales*, dont la table des chapitres peut servir à ranger, dans le même ordre, les différents traités compris dans les six volumes. On doit encore à Guyot une nouvelle édition du texte des *Coutumes de Mantes et Meulan*, avec les notes de Dumoulin, Paris, 1739, 1 vol. in-12; et une autre de la *Coutume de la Marche*, avec les notes de Barthelemi Jabely, 1 vol. in-12, 1744. L'éditeur de ces coutumes enrichit de ses propres réflexions, les notes de ses devanciers. Le Commentaire de Lemaître sur la *Coutume de Paris*, réimprimé en 1741, a été augmenté de plusieurs notes importantes de Guyot. Enfin ce jurisconsulte soignait l'impression des *Observations sur le droit des patrons et des seigneurs de paroisse aux honneurs dans l'église, et sur la qualité de seigneur sine addito, c'est-à-dire, purement et simplement, d'un tel village*, lorsque la mort vint terminer ses occupations. Ce traité ne vit le jour qu'en 1751.

N—E.

GUYOT (EDME-GILLES), né à Paris en 1706, employé au bureau général des postes, et mort à Paris le

28 octobre 1786, est auteur des ouvrages suivants : I. *Dictionnaire des postes*, contenant le nom de toutes les villes, etc., Paris, 1754, in-4°. II. *Etrennes des postes*, contenant l'ordre général du départ et de l'arrivée des courriers, ibid., 1763, in-4°.; réimprimées avec des additions, et ornées d'une carte de France sous le titre de *Guide des postes*, 1765, in-4°. III. *Dictionnaire géographique et portatif de la France*, avec les bureaux des postes, ibid., 1765, 4 vol. in-8°. La *France littéraire* de 1769 lui attribue encore : *Observations sur les fleurs et sur les causes de la variété de leurs couleurs ;* mais on ne sait s'il est le même que l'auteur d'un *Essai sur la construction des ballons aérostatiques et sur la manière de les diriger*, 1784, in-8°., que M. Ersch attribue à Guillaume-Germain Guyot, membre de la société littéraire et militaire de Besançon, connu par ses *Récréations mathématiques et physiques*, 1769, 4 vol. in-8°., et auteur de beaucoup d'autres ouvrages. Ce dernier était né à Orléans le 21 juin 1724. — Edme Guyot, conseiller du roi, président du grenier à sel à Versailles, a publié, sous l'anagramme *de Tymogue*, un *Nouveau système du microscosme* ou *Traité de la nature de l'homme*, la Haye, 1727, in-8°. Il est un des partisans de l'opinion *quòd mors sit verminosa*, attribuant aux vers presque toutes les maladies : d'ailleurs il promet de la nouveauté, et il tient parole, quoiqu'il prétende que son système est fondé sur la philosophie la plus ancienne. On peut juger de toute sa doctrine par ce qu'il dit d'un père vicieux, stupide et mal conformé, qui a des enfants bien faits, pleins d'esprit et de vertu, parce qu'il les a tirés de son côté droit, tandis qu'un autre père engendre du côté gauche des enfants aussi odieux qu'il est aimable. On lui doit encore la découverte d'un *instrument pour seringuer par la bouche la trompe d'Eustachi ;* celle d'une *machine à nettoyer les ports de mer et les grands canaux*, et d'autres inventions consignées dans le recueil de l'académie des sciences. — Alexandre Guyot, lieutenant de frégate, fit en 1766 un voyage au détroit de Magellan, sur la frégate l'*Aigle :* un extrait de sa relation MS., inséré dans le *Journ. des sav.* (mai 1767, p. 288-292), donne de grands détails sur les Patagons. W—s.

GUYOT (Joseph-André). *Voy.* Guiot.

GUYOT de PROVINS, poète français du XIIIe. siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, s'appliqua fort jeune à la poésie, et visita en troubadour les principales villes de l'Europe, où son esprit et ses talents le firent bien accueillir. Il fit le voyage de Jérusalem pour satisfaire sa dévotion : mais il ne s'enrôla point parmi les croisés, car il ne se sentait aucun goût pour les armes; et il est le premier à plaisanter de son peu de courage, qui lui faisait préférer une vie sans gloire à la mort la plus illustre. Il se trouvait à la diète de Maïence, que l'empereur Frédéric Barberousse assembla en 1181, pour le couronnement de son fils Henri, roi des Romains : il parle, avec une telle admiration, des fêtes qui y furent données, qu'on peut croire qu'il avait eu lieu d'être content de la libéralité de l'empereur. Il cite, dans un autre passage de son poème, tous les princes et les souverains dont il avait reçu des présents; mais il déclare qu'il ne peut nommer tous les barons qui l'ont honoré de leur bienveillance. Guyot termina sa vie errante, suivant l'usage du siècle, par embrasser la vie re-

ligieuse : mais il ne resta que quatre mois à Clairvaux ; et il fallait que les mœurs y fussent bien relâchées, puisqu'il dit qu'on lui fit un reproche d'y avoir demeuré aussi long-temps. Il entra ensuite à Cluni, où il n'eut pas moins à souffrir de ses confrères. Il avait prononcé ses vœux depuis douze ans, lorsqu'il acheva son *Poème* ou *Roman*, auquel il donna le nom de *Bible*, par la raison, dit-il, qu'il ne contenait que verité (1). C'est pourtant, dit Fauchet, « une bien sanglante satire, en laquelle il blâme les vices de tous états, depuis les princes jusques aux petits. » On croit que ce poème fut terminé en 1204, et que l'auteur, a cette époque, était déjà avancé en âge. La *Bible de Guyot* a été confondue par Pasquier et ceux qui n'en ont parlé que d'après lui, avec un autre ouvrage portant le même titre, et dont l'auteur est Hugues de Bercy. Cet ouvrage n'a point été imprimé ; mais il en existe plusieurs copies, dont deux à la bibliothèque du Roi. La plus ancienne et la meilleure vient du président Fauchet, qui a inséré un extrait de cet ouvrage dans son *Origine de la langue et poésie françoise*, copié mot pour mot par Duverdier dans sa *Bibliothèque*. Caylus en a donné une nouvelle notice (*Mém. de l'acad. des inscript.*, tome XXI) ; et Legrand d'Aussy, une plus détaillée (*Mss. de la bibliothèque du Roi*, tome V). Quoique, dit Legrand, le style de Guyot n'ait point un mérite particulier, on y remarque un grand nombre d'expressions métaphysiques et de proverbes, qui ont passé depuis dans la langue, et y subsistent encore. Le poème commence par un reproche aux princes d'avoir cessé de donner des fêtes et d'encourager les *conteurs*. Il fait ensuite un tableau de la cour de Rome, dont les désordres, selon lui, sont si grands, qu'il n'y voit point d'autre remède qu'une croisade qui aurait pour but de détruire la convoitise, l'orgueil, la félonie et la fraude qui ont fixé là leur séjour. Après cela il passe en revue les différents ordres religieux, et termine par une déclamation violente contre les hommes de loi et les physiciens ou médecins. Legrand observe que Guyot ne fait la guerre qu'aux vices et aux abus, et que, dans tout le cours de son ouvrage, il ne se permet pas une seule personnalité ; que, s'il emploie quelquefois le sarcasme et l'invective, il ne se sert le plus souvent que de l'arme du ridicule ou de la plaisanterie ; enfin qu'il montre partout une ame honnête, un cœur droit, qui veut le bien et qui desire des réformes salutaires. Un passage du poème de Guyot a particulièrement excité l'attention des curieux : c'est celui où il parle de la propriété de l'aiman et de l'emploi qu'en font les marins ; le voici tel qu'il se trouve dans le manuscrit de Fauchet :

Icelle estoile (l'étoile polaire) ne se muet (1)
I (les marins) arts font qui mentir ne puet
Par vertu de la marinette (2)
Une pierre laide et noirette (3)
Ou li fers volentiers se joint, etc. (4)

On peut consulter, pour plus de détails, les auteurs cités dans le corps de l'article. W—s.

GUYOT ou GYOT. *Voy.* DESFONTAINES.

GUYS (JOSEPH), né à la Ciotat en 1611, prit l'habit de l'Oratoire en

(1) L'auteur des *Observations* sur le Dictionnaire de l'Académie, prétend que le mot *Bible* est ici le nom d'une machine de guerre usitée à cette époque.

(1) Ne se ment.

(2) Fauchet explique ce mot par *marinière* ; on lit dans le manuscrit de la Vallière : *manette*, de *magnes*, aimant.

(3) La Vallière, *brunette*.

(4) *Voy.* l'art. GIOIA, XVII, 404.

1622. Pendant soixante-deux ans qu'il vécut dans cette congrégation, il fut toujours regardé comme un prêtre éclairé, laborieux, recommandable par ses vertus et ses bonnes œuvres. Il se rendit surtout utile par les missions qu'il fit dans le diocèse d'Arles et dans d'autres cantons de sa province. Il y consacrait deux ou trois mois de chaque année; et, plus goûté que ses confrères, l'avantage qu'il avait sur eux de parler parfaitement le patois provençal faisait que ses instructions, remplies de sentences ou de proverbes du pays, se trouvaient parfaitement à la portée de ses auditeurs, et laissaient une impression extraordinaire dans leur esprit. Ce respectable missionnaire mourut en réputation de sainteté le 30 janvier 1694. Il avait publié, en 1675, une *Description des Arènes ou de l'Amphithéâtre d'Arles* : cet ouvrage, regardé comme le meilleur que nous ayons sur cet ancien monument des Romains, a été imprimé, in-4°., à Arles, chez Mesnier, avec des figures de l'amphithéâtre, tel qu'il était autrefois, et tel qu'il est aujourd'hui. — Jean-Baptiste GUYS, natif de Marseille, de l'académie de Caen, a publié la *Baguette mystérieuse*; *Térée*, tragédie en cinq actes et en vers (1742), où l'on a trouvé de la facilité et quelquefois de la chaleur; *Abailard et Héloïse*, drame en vers libres (1752), réimprimé en 1755 avec trois autres pièces par le libraire Duchesne, dans un recueil publié sous le titre *de Théâtre bourgeois*. Ce drame, dont la versification a mérité les mêmes éloges que la tragédie de *Térée*, est d'une composition bizarre. Abailard y est apporté dans un fauteuil après l'opération violente qu'il a subie; et il s'établit entre Héloïse et son amant une conversation ridicule. La situation est tellement absurde, qu'on est surpris de la trouver dans un auteur qui avait déjà composé une tragédie. Au reste, ni l'une ni l'autre de ces deux pièces n'a été représentée. F—A.

GUYS (PIERRE-AUGUSTIN), négociant, d'abord à Constantinople et à Smirne, puis à Marseille sa patrie, associé de la classe de littérature et beaux-arts de l'Institut, membre de l'académie des Arcades de Rome, etc., naquit en 1721, et voyagea de très bonne heure. Son premier ouvrage est composé de *Lettres* écrites en 1744 : c'est le journal d'un voyage de Constantinople à Sophie, actuellement capitale de la Bulgarie; on y rencontre quelquefois d'assez jolis vers, mêlés avec la prose. Son second *Voyage* est celui de Marseille à Smirne, et de Smirne à Constantinople, décrit aussi dans plusieurs lettres de l'année 1748. Mais le *Voyage littéraire de la Grèce*, en 46 lettres, dont la 1re. est datée de Constantinople le 10 janvier 1750, est l'ouvrage principal auquel il doit sa réputation. L'auteur, qui avait honoré la profession du commerce par sa probité et la simplicité de ses mœurs, ne se distingua pas moins par ses connaissances et ses travaux littéraires. Il conçut l'heureuse idée de mettre à profit les observations qu'il avait faites, pour comparer les Grecs anciens aux Grecs modernes; il rechercha parmi ces derniers les traces de grandeur, le genre d'esprit, les institutions et les usages de leurs ancêtres. Homère et Pausanias à la main, Guys parcourut plusieurs fois tout l'Archipel pour revoir et perfectionner son ouvrage. Mais avant de le publier, il voulut d'abord se former dans l'art d'écrire en composant quelques discours académiques. Se trouvant à Marseille en 1755, il en prononça un, en séance

publique, comme directeur de l'académie de cette ville, dans lequel il prouva très bien les avantages du commerce, ainsi que l'utilité de la culture des sciences et des lettres pour y obtenir un grand succès. Ce n'est qu'une esquisse assez étendue d'un sujet que l'auteur promettait de traiter plus au long; mais l'ouvrage qu'il annonçait, n'a point paru. Guys se produisit ensuite sur un plus grand théâtre, et concourut, en 1761, pour le prix de l'académie française, par l'éloge du célèbre Duguay-Trouin. Thomas obtint la couronne. Mais les deux rivaux s'écrivirent à cette occasion d'une manière qui leur fait honneur à tous deux; et l'ouvrage de Guys n'était pas sans mérite. Il fit, l'année suivante, un voyage en Hollande et en Danemark, pendant lequel il perdit sa femme, après avoir eu de cette mort un pressentiment très singulier, qu'il a cru devoir publier, ainsi que les lettres où il parle très rapidement de cette espèce de course. Il a donné un peu plus d'étendue à celles qu'il a écrites d'Italie en 1772: ce qu'on y apprend néanmoins s'y réduit à fort peu de chose. A Naples, il composa un poème sur les saisons, écrit en petits vers dans le genre de ceux de Gresset, mais où il est loin d'égaler son modèle. Ce fut en 1776 que Guys se décida enfin à faire imprimer, pour la première fois, son *Voyage de la Grèce*, qui lui valut de jolis vers de Voltaire. Quelques observations où il cherchait à prouver que la prononciation des Grecs modernes était la meilleure, furent critiquées par le savant helléniste Larcher, auquel Guys répondit, en 1777, par une lettre adressée à son fils, et qui n'est pas démonstrative sur ce point. L'auteur se délassa de ses travaux par une traduction de quelques élégies de Tibulle : il s'en faut de beaucoup qu'elle soit parfaite. Le texte est en regard de la copie, qui, comme on le pense bien, n'en rend pas toute la beauté, mais qui exprime avec assez de sensibilité les idées gracieuses du poète latin. Guys a aussi traduit une Elégie d'Ovide sur la mort de Tibulle. Tous ces divers ouvrages furent réunis dans la seconde édition du *Voyage de la Grèce*, en 1783, 4 vol. in-8°., avec un grand nombre de figures très bien gravées. C'est là le véritable titre littéraire de Guys : il prodigue les citations; mais elles nous rappellent des passages d'auteurs excellents, qu'elles expliquent, en décrivant les mœurs et les usages actuels des habitants de l'Archipel et de la Morée. Les Grecs modernes, flattés de ce qu'il les avait peints dans cet ouvrage comme des peuples spirituels et non avilis, lui décernèrent, dans un diplôme, le titre de citoyen d'Athènes. Il n'oublia cependant pas sa véritable patrie; et il publia en 1786, en un volume in-8°., *Marseille ancienne et moderne*, ouvrage où il montre un zèle vif, mais éclairé, pour sa patrie. Il a composé encore, le *Bon vieux temps*, où il soutient, avec raison, que c'est une chimère des vieillards qui regrettent les plaisirs de leur jeunesse; un *Mémoire* sur le commerce d'Angora, et un autre sur les *hôpitaux* (1). Mais son goût dominant le ramenait dans la Grèce. Il rassemblait, depuis douze ans, de nouveaux matériaux pour donner une troisième édition de son *Voyage littéraire*, lorsqu'il mourut à Zante, en 1799, dans sa 79e. année. Il a laissé en outre divers ouvrages manuscrits, dont plusieurs ont été envoyés à l'Institut; tels que l'*Eloge historique de*

(1) Ce dernier est inséré dans son ouvrage sur Marseille; il y propose la vente des hôpitaux pour le bien des pauvres, et cherche à prouver l'avantage de cette mesure.

l'anglais Silethrop, et un *Mémoire sur les écrivains de la Grèce*. Le recueil de ses ouvrages inédits est entre les mains d'un savant distingué, qui en prépare la publication. — Pierre-Alphonse GUYS, second fils du précédent, né à Marseille en 1755, était distingué par une singularité physique remarquable. Il lui manquait une oreille, dont la place était absolument vide. Mais son esprit ne se ressentait nullement de cette imperfection. Il fut attaché aux ambassades de France à Constantinople et à Vienne. Nommé secrétaire d'ambassade à Lisbonne, ensuite consul en Sardaigne, enfin consul-général et chargé d'affaires à Tripoli de Barbarie et à Tripoli de Syrie, il est mort dans cette dernière ville le 13 septembre 1812: il avait publié deux *Lettres sur les Turcs*, écrites de Constantinople en 1776, pour faire voir comment ils ont acquis et perdu leur puissance: mais cette grande matière y est traitée un peu superficiellement. Il a donné, en 1787, un *Eloge d'Antonin le Pieux*, dans les notes duquel il relève une erreur importante de Gibbon, qui a cru, sur la foi de médailles mal interprétées, que cet empereur avait préféré Marc-Aurèle à son propre fils. Pierre-Alphonse Guys est le véritable auteur de la pièce intitulée la *Maison de Molière*, en 4 actes, imitée de Goldoni, représentée à la comédie française en 1787, sous le nom de Mercier, et mentionnée dans l'Almanach des spectacles sous celui de M. de la R... Il a laissé divers manuscrits, entre autres, des lettres sur la Cyrénaique et sur les autres pays qu'il a parcourus. Ses enfants se proposent de les donner au public avec les ouvrages inédits de leur aïeul.

F—A.

GUYSE (JACQUES DE), cordelier, né à Mons au XIVe. siècle, d'une ancienne famille du Hainaut, professa, pendant environ vingt-cinq ans, la théologie, la philosophie et les mathématiques, dans différentes maisons de son ordre. Il s'appliqua en même temps à extraire des archives les pièces et documents qui pouvaient servir à l'histoire de sa patrie, et en composa une *Chronique*. Il mourut à Valenciennes, le 6 février 1399, et fut inhumé dans l'église de son couvent, avec une épitaphe rapportée par Foppens (*Bibliotheca Belgica*). Bayle dit que le manuscrit autographe de la *Chronique* de Jacques de Guyse était conservé dans la bibliothèque des cordeliers de Mons, et qu'il périt avec le couvent qui fut détruit au siége de cette ville, en 1691: mais on sait que ce manuscrit fut transporté alors à la bibliothèque du Roi; et l'on en connaît des copies presque aussi anciennes. Il en existe une traduction française (1), entreprise à la sollicitation de Simon Norkart, conseiller de Philippe-le-Bon, par Jean Wading (*Catal. script. Minor.*), ou plutôt Jacques Lessabé (Prosper Marchand, *Dict. critiq.*) Elle est intitulée: *Les illustrations de la Gaule belgique, antiquités du pays de Hainaut et de la grande cité de Belges, à présent dite Bavay*, etc., Paris, 1531-32, 3 parties in-fol. On reproche à l'auteur de manquer de critique, défaut commun aux historiens du même temps; mais on lui doit la connaissance d'un grand nombre de faits intéressants. Prosper Marchand cite une *Chronique des comtes de Flandre*, qui fut attribuée à Guyse, et dont on avait une copie dans la bibliothèque

(1) P. Marchand prouve assez bien que la *Chronique* de Guyse a été traduite en entier, et que le mot *extrait*, employé pour *traduit*, dans la souscription du premier volume, est ce qui a fait croire qu'on n'en avait que l'*abrégé*.

des Petits-Augustins à Lyon. *Voyez son Dictionnaire historique*, article *Jacques de Guyse*. W—s.

GUYTON DE MORVEAU (Louis-Bernard), chimiste érudit et laborieux, naquit à Dijon le 4 janvier 1737, d'Antoine Guyton, professeur en droit, et se destina de bonne heure à la magistrature. Il fut pourvu, en 1755, à dix-huit ans, et après avoir obtenu des dispenses d'âge, de la charge d'avocat-général au parlement de Dijon, qu'il exerça jusqu'en 1782. Ses plaidoyers et autres discours tenus dans des occasions importantes, où il traite plusieurs grandes questions de législation, de morale, d'instruction publique, ont été imprimés en 1785, et prouvent qu'il ne manquait ni des talents qui font l'orateur, ni des connaissances qui sont nécessaires au jurisconsulte, ni des vues élevées qui caractérisent le magistrat. Quelques vers de sa première jeunesse, et trois volumes de discours et d'éloges, publiés en 1775, annoncent aussi qu'il ne lui aurait pas été impossible de se distinguer par ses talents littéraires. Néanmoins la physique et la chimie furent toujours ses études de prédilection. Membre et chancelier de l'académie de Dijon, il sollicita et obtint en 1774, des états de Bourgogne, la fondation de cours publics de chimie, de minéralogie et de matière médicale; et quoiqu'il ne fût pas d'usage alors de réunir les fonctions de professeur à celles de magistrat, il se chargea de remplir la chaire de chimie. Il l'occupa pendant treize ans avec succès, et contribua beaucoup à propager, dans sa province, le goût des sciences et de leurs applications utiles. Il a donné, en 1776 et 1777, le résumé de son cours, en commun avec Maret et Durande, sous le titre d'*Eléments de Chimie théorique et pratique*, 3 vol. in-12. Ils ont été traduits en allemand et en espagnol. Son zèle pour la chimie lui avait fait étudier plusieurs langues vivantes; et il avait établi une correspondance très active avec les principaux chimistes étrangers. Il traduisit, et répandit en France, plusieurs ouvrages de Bergman, de Scheele, de Black, qu'il accompagna de notes. Ses propres travaux le mirent bientôt dans les rangs de ces hommes célèbres. Dès 1772, il publia ses *Digressions académiques*, à Dijon, en un vol. in-12, où il exposa ses idées sur le phlogistique et sur la cristallisation; idées dont il a depuis abandonné la plus grande partie, mais qu'il soutint, du moins alors, par des expériences ingénieuses. En 1773, il fit la précieuse découverte du pouvoir des fumigations acides contre les miasmes contagieux. L'ouverture d'un caveau dans la cathédrale de Dijon avait produit un typhus mortel, qui ne put être arrêté que par l'acide muriatique oxigéné. L'année suivante, les prisons de cette ville furent désinfectées par le même procédé, qui, perfectionné depuis par son auteur, est devenu d'un usage général dans les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux, et tous les lieux où l'accumulation des êtres vivants produit des germes de mort. On peut dire que ses procédés de désinfection, dont il a publié la description complète en 1801, en un vol. in-8°., et, pour la dernière fois, en 1805, ont presque anéanti la fièvre d'hôpital; et que ce sont eux qui ont principalement arrêté les progrès de l'affreuse épidémie de ce genre que des armées battues et manquant de tout, apportèrent à leur suite, en 1813 et 1814. Malgré l'importance de pareils services, et la réputation qu'ils procurèrent de bonne heure à Guyton, il paraît que ses confrères au par-

lement, par une combinaison bizarre de vanité et de jalousie dont il y a d'autres exemples, ne purent s'accoutumer à voir un homme de leur robe cultiver les sciences si publiquement, et que ce fut en partie pour mettre fin à quelques désagréments de leur part, qu'il se défit de sa charge, après vingt-sept ans d'exercice. Il obtint le titre d'avocat-général honoraire, et se partagea entre Dijon et Paris, afin de se livrer avec plus d'activité à sa passion favorite. Le premier produit du loisir que lui rendit sa retraite, fut un plan de nomenclature méthodique pour la chimie, qu'il proposa aux savants en 1782, et qui fut reproduit dans le *Journal de physique* de mai de la même année. Il ne l'appliquait encore qu'à la théorie de Stahl; mais les avantages d'une telle entreprise étaient trop sensibles pour que tout inventeur d'une théorie nouvelle ne s'empressât pas d'en tirer parti. C'est ce qui détermina Lavoisier à se réunir à Guyton, et à quelques autres chimistes et physiciens pour créer une nomenclature appropriée à la théorie pneumatique; nomenclature dont la facilité a infiniment contribué à propager cette théorie, et même à répandre le goût de la chimie en général. Elle parut en 1787; et le nom de Guyton fut placé le premier, parmi ceux des auteurs, comme étant le premier qui eût conçu l'idée d'une semblable réforme. Une entreprise qui supposait un bien plus grand travail, fut celle du Dictionnaire de chimie de l'Encyclopédie méthodique. Guyton en fit paraître le premier tome en 1786, et y rassembla, avec une vaste érudition et un discernement exquis, tout ce que les étrangers avaient fait de plus récent et de plus exact. L'article ACIDE de ce volume a toujours passé pour un chef-d'œuvre. L'académie des sciences décerna à Guyton, à cette occasion, le prix qu'elle distribuait chaque année, pour l'ouvrage le plus utile. Ce dictionnaire a été traduit en allemand, en anglais et en espagnol. Cependant la révolution française commença; et, soit qu'il eût été aigri par les contrariétés qu'il avait éprouvées, soit pour tout autre motif, Guyton se rangea sous la bannière des hommes qui voulaient renverser l'ancien ordre de choses. Il se livra tellement à eux, que leurs plus grands excès ne lui firent point abandonner leur parti. On doit même avouer qu'ayant été nommé député de la Côte-d'or à la législature de 1791, et ensuite à la Convention, il vota toujours avec les membres les plus exagérés de ces deux assemblées; parla, en toute occasion, leur ignoble langage, et participa même au plus grand de leurs crimes (la mort de Louis XVI). On a peine à s'expliquer un tel avilissement, dans un homme naturellement doux, et à qui le rang qu'il avait tenu, les fonctions qu'il avait exercées, auraient dû inspirer plus d'horreur qu'à tout autre, pour des actes où les principes les plus évidents de la justice naturelle étaient violés à tout moment de la manière la plus honteuse et la plus atroce. Mais on doit joindre son exemple à tant d'autres, qui prouvent combien il est dangereux de s'engager, en temps de troubles, dans la carrière des affaires, avant de s'être bien assuré de la force de son caractère. Si Guyton n'eût point quitté son laboratoire, son nom fût demeuré respectable; sa vie privée était aussi simple, aussi patriarcale, que ses travaux furent utiles et nombreux. A la Convention même, il eut des occasions de rendre service aux sciences, et de sauver les jours de quelques-uns de ceux qui les cultivaient.

Il dirigea une partie des recherches que l'on fit pour seconder le génie de la guerre par celui des sciences ; et la chimie, aussi bien que tous les arts utiles, tirèrent beaucoup de parti des grandes opérations qu'il provoqua. Dès 1783 et 1784, il avait fait, à Dijon, quelques expériences aérostatiques. Ayant été nommé, en 1794, commissaire près l'armée du Nord, il essaya d'employer les ballons, pour reconnaître à la guerre les dispositions de l'ennemi; et il monta lui-même dans une de ces machines, à la bataille de Fleurus. On avait organisé, d'après ses plans, une troupe pour ce genre de service : mais on doit croire que les militaires ont trouvé peu d'utilité à cette invention ; car ils ne tardèrent pas à la négliger. Une création plus importante à cette époque, et à laquelle Guyton eut une grande part, fut celle de l'école polytechnique, qui a fourni tant de savants et d'ingénieurs distingués. Il y prit une chaire qu'il a remplie pendant onze ans. Il contribua aussi, comme administrateur de la Monnaie, à l'établissement de notre système monétaire, dont les avantages ont été si bien reconnus, qu'on l'a adopté dans plusieurs pays étrangers. Guyton était membre de la société royale de Londres et d'un grand nombre d'académies royales et étrangères. Nommé membre de l'Institut de France à l'époque de sa formation (1796), il a été l'un des travailleurs les plus actifs de cette compagnie ; et, chaque année, il lui présentait quelques Mémoires, ayant tous un but utile aux arts ou à la science, et appuyés pour la plupart sur des expériences difficiles. Il en a fait imprimer un nombre considérable dans la grande collection des *Annales de chimie*, dont il était un des principaux rédacteurs. On doit citer, entre autres, ses expériences sur la combustion du diamant ; ses recherches sur les ciments propres à bâtir sous l'eau ; celles qu'il a faites à diverses reprises sur les affinités, sur la composition des sels, sur celle de certains gaz ; son pyromètre ou instrument propre à mesurer les degrés très élevés de chaleur; sa découverte d'un minéral, composé uniquement de magnésie et d'acide carbonique ; ses travaux sur la fabrication du rouge à polir les glaces et l'acier, etc. Ses écrits sont trop nombreux pour avoir tous ce caractère d'exactitude sévère, que l'on demande aujourd'hui aux expériences chimiques et physiques : aussi, malgré son zèle et son érudition, Guyton ne s'est pas placé au premier rang des chimistes. Plusieurs de ses résultats ont été attaqués justement ; et, parmi ses Mémoires, il en est beaucoup qui n'ont conduit à rien d'assez nouveau ou d'assez positif, pour avoir mérité une attention durable. Mais on ne doit pas mettre de ce nombre ses procédés de désinfection : ils se pratiquent constamment avec un succès, dont les récits consolèrent souvent sa vieillesse, et purent lui faire oublier quelquefois les événements auxquels il avait pris une part trop coupable : ils lui attirèrent aussi des marques particulières de la clémence royale ; et lorsque le retour de la maison de Bourbon ne permit plus qu'il conservât sa place d'administrateur des monnaies, il en fut dédommagé par une pension équivalente à son traitement. Il avait reçu auparavant, et pour le même motif, le titre de baron, et la décoration d'officier de la Légion-d'honneur. Un affaiblissement graduel, auquel le souvenir du passé, et le sentiment de sa position actuelle, n'étaient probablement pas étrangers, mina ses forces, et le conduisit au tombeau, après plu-

sieurs années de langueur, le 2 janvier 1816, à soixante dix-neuf ans. Il avait épousé, en 1798, Mme. Claudine Poullet, veuve en premières noces de M. Picardet, membre de l'académie de Dijon, et ancien conseiller à la table de marbre de cette ville. Cette dame, qui a survécu à son second mari, l'avait secondé depuis long-temps dans ses travaux, et surtout dans ses traductions de chimistes étrangers. C'est à elle que l'on doit la traduction des OEuvres de Scheele. Outre les ouvrages précités, on a de Guyton: I. *Mémoires sur l'éducation publique*, 1764, in-12. II. *Le Rat iconoclaste*, poème, 1763, in-8°. III. *Défense de la volatilité du phlogistique*, 1773, in-8°. IV. *Instruction sur le mortier de Loriot*, 1775, in-8°. V. *Mémoire sur l'utilité d'un cours de chimie dans la ville de Dijon*, 1775, in-4°. VI. *Description de l'aérostat de Dijon, avec un essai sur l'application de cette découverte à l'extraction des eaux des mines*, 1784, in-8°. VII. *Opinion dans l'affaire de Louis XVI*, 1793. VIII. *Traité des moyens de désinfecter l'air, etc.*, 1801, 2 et 3, in 8., traduit en allemand et en anglais. IX. *Rapport sur la restauration du tableau de Raphaël, connu sous le nom de la Vierge de Foligno*; 1802, in-4°. — GUYTON (N.....), son frère, a publié, sous le le pseudonyme de Brumore: I. *Traité curieux des charmes de l'amour conjugal*, trad. ou plutôt extrait du latin de Swedenborg, Berlin, 1784, in-8°. II. *Vie privée d'un prince célèbre, ou Détail des loisirs du prince Henri de Prusse*, 1784, in-8°. et in-18. C—v—r.

GUZMAN (ALPHONSE PEREZ DE), fameux capitaine espagnol, naquit à Valladolid en 1258, sous le règne d'Alphonse X, dit *le Sage*. Il acquit beaucoup de gloire dans les guerres contre les infidèles: mais Alphonse s'étant ligué, quelque temps après, avec eux, pour réprimer la rebellion de don Sanche son fils, Guzman ne voulut pas se mêler dans les querelles du père et du fils; il accepta les propositions avantageuses de Muley, roi de Maroc (alors en paix avec le roi de Castille), et passa à son service en qualité de général de ses troupes. Il défit en plusieurs rencontres les souverains de Tripoli et de Fez. A la mort d'Alphonse X, Guzman retourna dans sa patrie, comblé d'honneurs et de richesses, et fut reçu avec distinction par Sanche IV, qui lui confia les emplois les plus éminents dans son armée. Ce monarque se trouvait alors en guerre avec l'infant don Juan, son frère, qui voulait le détrôner, ainsi qu'il avait détrôné son père, le roi Alphonse. Guzman était gouverneur de Tariffa, dans le moment où cette place importante fut assiégée par l'infant don Juan. Le prince s'était emparé, par surprise, d'un des fils de Guzman: fort de ce dépôt précieux, il fit appeler le père sur les remparts de la ville assiégée, et lui montrant son enfant (à peine âgé de sept ans), à demi-nu, les mains liées et au milieu des soldats, il le menaça de l'égorger si la place ne lui était livrée sur l'heure. Le brave Guzman, méprisant ces menaces, répondit à don Juan que, *plutôt que de commettre une infame trahison, il lui prêterait lui-même un poignard pour tuer son fils*. A ces mots, il lui jeta sa dague, et alla tranquillement dîner avec dona Marie Coronel, sa femme, se gardant bien de lui dire ce qui était arrivé. L'infant, extrêmement irrité de la constance de Guzman, donna aussitôt l'ordre de couper la tête à son malheureux fils.

Un spectacle si atroce arracha des cris aux assiégés témoins de cette action. Guzman les entendit : croyant que l'ennemi livrait un assaut imprévu, il courut vîte sur les remparts; mais ayant appris la véritable cause de ces cris, il se contenta de dire aux soldats : *C'en est fait, mes amis ; veillez avant tout à la sûreté de la place*. Quelque soin qu'il prît pour cacher à son épouse la triste fin de son fils chéri, elle ne la connut que trop tôt, et mourut de douleur quelque temps après. L'infant fut contraint de lever le siége, et périt dans une bataille qu'il livra à son frère don Sanche. L'action héroïque de Guzman lui mérita le surnom de *el Bueno ;* ce qui, dans ce sens, signifie l'homme à toute épreuve, surnom que ses descendants ont toujours conservé. Ils prirent pour blason, dans leurs armes, une tour, où est un chevalier armé, dans l'action de jeter un poignard, avec ces mots : *Mas pesa el rey que la sangre*. (Les intérêts du roi l'emportent sur ceux du sang.) Sanche IV combla de bienfaits Guzman, et le nomma *rico-home* (grand de Castille). Guzman servit aussi, avec fidélité et gloire, le successeur de Sanche, Ferdinand IV, appelé *l'Ajourné* ; il combattit les Maures de Grenade, et fut un des principaux instruments de la prise de Gibraltar sur les Mahométans. Il fut aussi l'un des conseillers de Marie, la reine-mère, et l'aida à affermir son fils sur un trône chancelant. Ce héros mourut, couvert de lauriers, en mai 1320. C'est de Guzman que descendait l'illustre maison des ducs de Médina-Sidonia, éteinte vers 1772. — Il y a eu plusieurs illustres guerriers de ce nom, et appartenant à la même maison de Médina-Sidonia : tels que Henri, qui s'immortalisa dans la guerre de Grenade (1484); et Henri, fils du précédent, qui s'empara (1497) de Melilla en Afrique : ce même Henri fut dépossédé, par Ferdinand, de la ville de Gibraltar, que ses ancêtres avaient conquise. (*Voy*. FERDINAND V.) Il se révolta, et tenta en vain de recouvrer Gibraltar. Il mourut disgracié en 1508. — Henri, son fils, se maintint dans sa révolte, et ravagea l'Andalousie. S'étant réfugié en Portugal, il revint en Espagne, en 1514, après avoir obtenu son pardon du roi Ferdinand. — Alphonse, frère du précédent, chevalier de l'ordre d'Alcantara, se distingua dans les armes et dans les lettres. On a de lui plusieurs poésies qu'on trouve dans les *Romanceros* espagnols, etc., etc., etc. — On compte aussi plusieurs poètes du nom de Guzman, tous du XVIe. ou XVIIe. siècle. — Fernand-Perez de Guzman (des ducs de Médina-Sidonia) jouit d'une grande considération à la cour littéraire de Jean II (1450), et composa des poésies morales et religieuses, entre autres, une *Description des quatre vertus cardinales*, en soixante-quatre stances. Il a mis en vers le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, etc. On trouve ces poésies dans plusieurs *Cancioneros* espagnols. — Parmi les peintres de ce nom, on distingue deux Pierre : le premier attaché au service de Philippe III, et le second, à celui de Philippe V. Tous les deux sont estimés pour l'exactitude du dessin et l'expression des figures.

B—s.

GUZMAN (LOUISE DE), régente de Portugal, fille aînée de Jean-Emanuel Perez, duc de Médina-Sidonia, était Espagnole de naissance. Son père mit un soin particulier à cultiver son heureux naturel, et confia son éducation à des personnes habiles. Louise de Guzman montra, de bonne

heure, un esprit pénétrant et réfléchi. Elle négligeait les plaisirs de son âge, et ne paraissait occupée, même dans ses heures de loisir, que d'objets propres à orner son esprit et à rendre son jugement plus solide. Unie à Jean de Bragance, qui avait des droits légitimes à la couronne de Portugal, alors sous le joug de l'Espagne, elle prit toutes les manières des Portugais avec tant de facilité, qu'elle semblait née à Lisbonne. Elle s'appliqua surtout à gagner la confiance de son époux, qui n'entreprenait jamais rien sans la consulter. Il lui découvrit tout le plan de la conjuration qui devait le placer sur le trône, et dont l'idée lui inspirait à lui-même une sorte de terreur, qui balançait dans son ame la passion qu'il avait de régner. La vue d'une entreprise si hardie ne fit qu'exciter le courage et réveiller les desirs de grandeur de Louise de Guzman, dont l'ame était plus forte et l'ambition plus active. Elle entra dans tout le dessein de la conjuration, y affermit le duc, et le décida. « Acceptez, » Monsieur, acceptez, lui dit-elle, la » couronne qu'on vous offre: il est » beau de mourir roi, quand on ne » l'aurait été qu'un quart d'heure. » Elle contribua puissamment à lui mettre la couronne sur la tête. La conjuration ayant eu un plein succès, Jean de Bragance fut proclamé roi en 1640. (*V.* Jean IV, roi de Portugal.) Dans ce changement de fortune, le rôle de reine n'eut rien de difficile pour Louise de Guzman. Elle soutint sa nouvelle dignité comme si elle eût été élevée sur le trône. Sans être né monarque ni guerrier, le nouveau roi s'y maintint par l'habileté et les sages conseils de sa femme. En mourant, il la nomma régente (le 16 novembre 1656), persuadé que celle qui, par son courage, l'avait porté lui-même sur le trône, saurait s'y maintenir pendant la minorité de ses enfants. L'aîné, appelé dom Alphonse, fut montré au peuple, et déclaré roi. La reine prit le même jour les rênes de l'Etat. Elle fit bientôt éclater sa capacité dans le grand art de gouverner, pendant une régence tumultueuse et encore plus agitée par les intrigues de cour que par les armes des Castillans. Les principaux seigneurs élevaient des préventions contre la régente, et contrariaient la marche de son gouvernement; mais le coup-d'œil pénétrant de cette princesse, sa conduite ferme et mesurée, déjouèrent tous les complots. Le soulagement de la nation, la réforme des abus, forcèrent ses ennemis mêmes à l'admirer et à la respecter. Le comte d'Odemira, gouverneur du jeune roi, et Louis de Menezès, comte de Castannède, ministre laborieux et désintéressé, étaient investis de toute la confiance de la régente, qui put enfin asseoir le gouvernement sur des bases solides. Son administration sage et modérée n'ouvrit pas un vaste champ aux événements de la guerre : la monarchie était épuisée, et la paix devenait un bienfait pour toutes les classes du royaume. Après de longues et pénibles négociations, un traité avantageux fut conclu avec l'Angleterre; et enfin la paix de 1660 confirma la maison de Bragance dans la possession du Brésil, dont la Hollande avait envahi plusieurs provinces. Toute l'Amérique portugaise reconnut l'autorité de Louise de Guzman. La reine, jugeant que l'alliance avec l'Angleterre devait entrer dans la politique du Portugal, donna sa fille unique en mariage à Charles II, quoique de religion différente. Cette alliance fut avantageuse au Portugal, par l'appui que lui prêta la cour de Londres, dans la guerre contre l'Espagne. Alphonse VI approchant de sa

majorité, la régence de Louise touchait à son terme : elle remit les rênes du gouvernement entre les mains de son fils, dont la vie déréglée lui causait de cuisants chagrins. D'indignes favoris la firent abreuver de dégoûts. Louise, naturellement fière et hautaine, ne put le souffrir; elle se jeta dans un cloître. Là, désabusée des vaines grandeurs de la terre, elle ne parut plus occupée que de celles que les hommes ne peuvent ôter. A peine fut-elle un an dans la retraite; elle semblait avoir oublié qu'elle eût jamais régné. Le 18 février 1666, elle cessa de vivre, laissant une mémoire que le souvenir des hommes ne saurait trop honorer. Grande et noble, douée d'une force d'ame supérieure, elle eut les vertus de l'un et de l'autre sexe; ses manières étaient aisées, pleines d'une douceur majestueuse, qui inspirait l'amour et le respect. B—P.

GY. *Voy*. CHRYSOLOGUE.

GYAC. *Voy*. GIAC.

GYÉ. *Voy*. GIÉ.

GYLIPPE, célèbre capitaine lacédémonien, naquit à Sparte, environ 450 ans avant Jésus-Christ. Il n'est guère connu dans l'histoire que par deux événements glorieux pour sa mémoire, et par une insigne lâcheté qui l'a déshonoré. Du reste, on ne connaît ni le commencement ni la fin de sa vie. Nous le voyons paraître, pour la première fois, dans la guerre de Sicile, qui fut si fatale aux Athéniens. Ceux-ci, commandés par Nicias et Démosthènes, assiégeaient Syracuse par terre et par mer. Cette grande ville, après un siége long et meurtrier, était sans ressources et près de succomber, lorsque Gylippe, chargé de lui porter des secours, arriva devant le port avec trois galères et 400 hommes seulement. Un si faible armement ne semblait devoir apporter aucun changement à l'état des choses, et n'inquiéta nullement les assiégeants. Mais ils ignoraient ce que la présence d'un grand homme peut opérer, et quel poids il peut mettre dans la balance des événements. Tout changea de face à l'arrivée de Gylippe: les assiégés reprirent courage; les combats journaliers recommencèrent. Gylippe s'empara de deux forts, et marcha en bataille vers la citadelle connue sous le nom d'*Epipole*. De là il envoya sommer les Athéniens de lever le siége, en leur accordant cinq jours pour évacuer la Sicile. Nicias, qui les commandait, ne daigna pas faire la moindre réponse à cette insultante proposition; et ses soldats se demandaient en riant : *Quel était le privilège d'une cape lacédémonienne?* L'événement ne tarda pas à leur prouver la folie de leur présomption. Gylippe, secondé par les habitants, ne leur donna pas un instant de relâche; il emporta plusieurs forts d'assaut, livra deux combats sanglants entre les deux enceintes de la ville : il eut du désavantage dans le premier, et un avantage complet dans le second. Il envoya des députés dans toutes les villes de Sicile, pour leur demander des secours en hommes et en munitions : il reçut des renforts de Sparte et de Corinthe; et, se trouvant en état d'attaquer les Athéniens par terre et par mer, il les pressa de plus en plus, enleva successivement tous leurs ouvrages, et finit par les assiéger à son tour dans leur propre camp. Ils y furent réduits à une telle extrémité, qu'ils offrirent de payer tous les frais de la guerre, si on voulait leur permettre de s'en retourner dans leur patrie. Gylippe exigea qu'ils se rendissent à discrétion. Ils s'y refusèrent; on se battit derechef : mais les Athéniens, exténués de fatigues,

de soif et de faim, pouvaient à peine supporter leurs armes; ils furent vaincus presque sans résistance, et on les massacrait sans pitié, quand Nicias, désarmé, se jetant dans la mêlée, s'écria qu'il se rendait à discrétion, et supplia qu'on épargnât des malheureux sans défense. Le lendemain, les Syracusains délibérèrent sur la question de savoir ce qu'on ferait des prisonniers. Plusieurs opinèrent pour qu'on les remît en liberté : les autres, en plus grand nombre, pleins du ressentiment des maux qu'ils avaient soufferts pendant le siége, décidèrent que tous les prisonniers seraient condamnés aux travaux publics à perpétuité, et que les deux généraux, Nicias et Démosthènes, seraient mis à mort, après avoir été battus de verges. Gylippe fit de vains efforts pour soustraire les deux généraux à cette horrible sentence : ses prières furent rejetées avec mépris; tant il est vrai, comme l'a remarqué Platon, que de tous les animaux, le plus féroce c'est la multitude exerçant le pouvoir souverain. Pendant que ces événements se passaient en Sicile, Lysandre, autre général lacédémonien, assiégeait Athènes. Gylippe alla le rejoindre, et contribua par son intelligence à la prise de cette ville. Lysandre l'envoya porter à Lacédémone l'argent et les dépouilles qu'on y avait saisis. L'argent se montait à 1500 talents (plus de huit millions). Gylippe, porteur d'une somme aussi considérable, ne put résister à la tentation de s'en approprier une partie. Les sacs étaient scellés d'un cachet, et semblaient interdire toute idée, comme toute possibilité, de vol. Gylippe les fit découdre par le fond, et après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, ce qui se montait à 300 talents (plus de 1,600,000 francs), il les fit recoudre de manière à tromper l'œil le plus exercé, et se crut bien en sûreté. Mais, quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avait mis dans chaque sac, décelèrent sa friponnerie. Pour éviter le supplice qu'il méritait, il se bannit lui-même de Sparte, emportant partout la honte d'avoir terni, par une action si basse, la gloire de sa conduite tant à Athènes qu'à Syracuse. G—s.

GYLLENBORG (Charles, comte de), sénateur de Suède, et chancelier de l'université d'Upsal, naquit en 1679. Après avoir suivi Charles XII dans ses premières campagnes, il fut nommé secrétaire de légation, et ensuite ministre de la cour de Suède en Angleterre. Étant entré dans les projets du baron de Goertz contre la maison d'Hanovre, il fut arrêté à Londres, et tous ses papiers furent saisis. Au bout de trois mois, il recouvra sa liberté, et partit pour Stockholm. Nommé secrétaire-d'état en 1718, il assista au congrès d'Aland. Après la mort de Charles XII, il fut mis à la tête du département de la chancellerie, et devint le premier chef du parti des *Chapeaux*. Il joignait aux talents de l'homme d'état, de profondes connaissances en histoire, en littérature; et on a de lui plusieurs pièces de poésie estimées dans son pays. Il mourut en 1746. — Ses frères, Jean et Otton Gyllenborg, se distinguèrent, l'un comme militaire, pendant les guerres de Charles XII, l'autre comme littérateur et poète. — Un autre frère, du nom de Frédéric, se fit remarquer par son zèle pour les connaissances utiles; et ce fut dans sa maison que se tinrent les premières séances de l'académie des sciences de Stockholm, fondée en 1740. C—au.

GYLLENBORG (Gustave-Frédéric, comte de), de la même fa-

mille que les précédents, entra jeune dans la carrière des emplois civils, et parvint à une place de conseiller de la chancellerie royale. Mais les affaires avaient peu d'attraits pour lui: une imagination vive, une ame douce et tendre, l'entraînaient vers les lettres et surtout vers la poésie. Il se lia intimement avec le comte de Creutz, qui avait les mêmes dispositions et les mêmes goûts (*V.* Creutz); et ces deux élèves des Muses, loin de la cour et de la ville, perfectionnèrent leurs talents au sein de l'amitié. Leurs ouvrages firent époque dans la littérature nationale, et servirent de modèles ainsi que leurs vertus et leurs nobles sentiments. Le comte de Creutz fut envoyé en qualité de ministre et d'ambassadeur à Madrid et à Paris. Le comte de Gyllenborg resta en Suède. Une correspondance suivie entretint l'amitié de ces deux hommes, rapprochés par leur mérite et leurs talents autant que par la naissance. Le comte de Gyllenborg n'avait cessé de cultiver la poésie suédoise avec la plus grande ardeur; et des succès flatteurs avaient couronné ses efforts. Lorsque Gustave III fonda, en 1786, l'académie suédoise, il nomma lui-même le Nestor des poètes de la nation, comme un des premiers membres de ce corps, le jour où il en fit l'inauguration, en présence d'une assemblée aussi nombreuse que brillante. Le comte de Gyllenborg est mort le 30 mars 1809, à l'âge d'environ quatre-vingts ans; il avait conservé, dans cet âge avancé, toute l'activité de son talent. Il a laissé plusieurs productions poétiques, qui jouissent, en Suède d'une grande réputation, et dont les principales ont été traduites en danois et en allemand. On estime surtout ses Poëmes de l'*Hiver* et du *Printemps;* ceux qui ont pour titre, *Les plaisirs et les misères de l'homme;* les Satires intitulées, *Mes amis*, et le *Détracteur du monde;* ses *Odes*, et ses *Fables*, dont plusieurs sont imitées de Lafontaine. Il a composé, de plus, des tragédies, des élégies, et un poëme épique *sur le fameux passage des Belts*, expédition par laquelle le roi de Suède, Charles X, étonna l'Europe. On reproche à ce poëme des longueurs et des répétitions. Le comte Gyllenborg avait aussi commencé un *Art poétique*, dont nous lui avons entendu lire, dans les séances de l'académie suédoise, des morceaux pleins d'esprit et de goût. L'*Art poétique* de Boileau lui avait servi de modèle. Il avait en général de la prédilection pour la littérature française, dont il se plaisait à étudier les chefs-d'œuvre. Outre ses poésies, il a laissé des *Discours* sur divers sujets de littérature et de morale. C—au.

GYLLENHIELM (Charles, baron de), sénateur et grand-amiral de Suède, était fils naturel du roi Charles IX, et naquit en 1574. Après avoir servi quelque temps en France, il fit avec l'armée suédoise les campagnes de Pologne et de Livonie. Étant tombé entre les mains des Polonais, il fut jeté dans un cachot, et chargé de chaînes. Il resta dans cette triste situation pendant douze ans. Remis en liberté l'année 1615, il retourna en Suède, emportant ses chaînes, qu'on voit encore maintenant sur son tombeau, dans l'église de Strengnès. De grands honneurs l'attendaient dans sa patrie : il devint sénateur du royaume, chef de toutes les forces navales, et l'un des tuteurs de la reine Christine. Il mourut sans enfants, en 1650. Ayant fait, dans sa jeunesse, de très bonnes études, il composa plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Schola captivitatis*, en latin et en

suédois, Stockholm, 1632, in-4°. et in-8°. Gyllenhielm fonda aussi une bourse à l'université d'Upsal. L'académie suédoise proposa, il y a quelques années, son Eloge pour le prix d'éloquence. Lehnberg, depuis évêque de Linkœping, remporta ce prix; et son discours passe pour une des productions les mieux écrites dans la langue suédoise. C—AU.

GYLLIUS. *V.* GILLES (P.) (1)

GYRALDUS. *Voy.* GIRALDI et BARRY.

H

HAAS (Jean-Mathias), en latin *Hasius*, géographe allemand très estimable, né à Augsbourg le 14 janvier 1684, remplit avec beaucoup de distinction la chaire de mathématiques à l'université de Wittemberg, et mourut le 24 septembre 1742. On connaît de lui: I. *Regni Davidici et Salomonis descriptio geographica et historica*, Nuremberg, 1739, in-fol., avec des cartes coloriées; ouvrage plein d'érudition, et nécessaire dit Lenglet, pour l'étude de l'Histoire sainte. L'auteur y relève bien des fautes échappées à ses prédécesseurs, et appuie toujours son sentiment d'autorités respectables. On en trouvera un bon extrait dans les *Acta eruditor. Lipsens.*, ann. 1740. II. *Phosphorus historiarum vel prodromus theatri summorum imperiorum*, Leipzig, 1742, in fol. Il avait donné l'idée et le plan de cet ouvrage dans un discours prononcé en 1728. L'impression en était commencée, lorsque son auteur fut enlevé aux sciences; et ce fut Gieditsch qui se chargea de revoir et de terminer son travail. III. *Historiæ universalis politicæ idea, tractationem summorum imperiorum exhibens*, Nuremberg, 1743, in-4°. Ce dernier ouvrage fut publié par les soins de J. M. Franz et d'Auguste Gottlob Boehm: il se compose de seize tables chronologiques dont on loue l'exactitude; de dix-huit cartes très bien gravées, et enfin d'une partie intitulée, *Sciagraphia dicendorum*, qui renferme toutes les explications nécessaires pour faciliter l'intelligence des tables et des cartes. Entre les cartes, on distingue celle où est représenté l'empire de Charlemagne avec le partage qui en fut fait par les fils de Louis-le-Débonnaire; elle est très savante, malgré son peu d'étendue: en y joignant les sept cartes suivantes, qui offrent les divisions successives de l'empire jusqu'à la mort de Charles VI, on a le tableau complet des différentes circonscriptions de l'Allemagne depuis le moyen âge. Ces divers ouvrages ont été réunis en 1750 sous le titre d'*Atlas historique*, et publiés à Nuremberg chez les Homann. Cet Atlas est terminé par un recueil fort curieux (en 8 feuilles) des plans des plus grandes villes anciennes et modernes, réduits à la même échelle pour en comparer l'étendue. On en a fait depuis de plus exacts, mais qui sont moins complets. Les cartes du professeur Haas se distinguent surtout par l'exactitude de la projection, et sont très supérieures à toutes celles qu'on avait alors en Allemagne. — Jean-Sébastien Haas, secrétaire de cabinet, archiviste et bibliothécaire du landgrave de Hesse-Cassel, né à Berne en 1641,

(1) C'est pour se conformer à l'usage qu'on lui a laissé le nom de Gilles; il se nommait réellement Gylli. *V.* la *Bibliogr. agronomiq.*, par M. De Musset, pag. 128. W—s.

fut envoyé comme secrétaire d'ambassade, en 1689, au congrès de Nimègue, et mourut en janvier 1697, après avoir publié, sur l'art d'écrire en chiffres, un ouvrage devenu rare, intitulé : *Stéganographie nouvelle, où cet art, fort imparfait jusqu'ici, a été mis dans une plus grande perfection*, Cassel, 1693, in-4°. Plusieurs des méthodes secrètes qu'il indique ne sont dévoilées qu'en partie; et il se réservait d'ajouter à la plume les lettres ou mots qui servent de clefs. Les exemplaires, ainsi complétés, sont très recherchés des curieux.

W—s.

HAAS (GUILLAUME), célèbre fondeur en caractères, imprimeur et géographe, naquit à Bâle le 23 août 1741. Il s'occupa du perfectionnement des caractères, essaya de leur donner des formes plus agréables, et inventa aussi une nouvelle presse à laquelle il appliqua le balancier. Citoyen de la république helvétique, il rendit à sa patrie des services non moins importants: il fut nommé, en 1799, directeur de l'école d'artillerie et inspecteur général de cette arme, et fit, en cette qualité, la campagne de la Suisse orientale sous le maréchal Massena: il fut ensuite élu membre du grand-sénat helvétique à Berne. La géographie doit aux efforts de Haas le perfectionnement de l'art de composer les cartes géographiques en caractères mobiles. Preuschen, à Carlsruhe, en avait déjà conçu l'idée: mais, peu expérimenté dans l'art typographique, il communiqua son procédé, auquel il donnait le nom de typométrie, à l'imprimeur Haas; et celui-ci écarta toutes les difficultés que présentait cette méthode nouvelle. Il fondit tous les caractères et les espaces sur des parallélipipèdes qui, d'après des proportions mathématiques, pouvaient être rapprochés : pour les mots écrits dans une direction diagonale, Haas se servit de cadrats triangulaires, dont deux forment toujours un parallélipipède. L'imprimeur Breitkopf disputa cette invention à Haas et à Preuschen, en citant les différents essais en ce genre dont il s'occupait depuis vingt ans (*Voy.* BREITKOPF, tome V, p. 527): mais il n'avait pas deviné le procédé de Haas, comme il résulte de la critique qu'il en a faite dans les *Notices hebdomadaires de Büsching*, 1776, où il prétend qu'il est impossible de travailler de cette manière avec une exactitude mathématique (1). Doué d'une grande activité d'esprit, Haas cultiva aussi avec succès quelques branches de l'économie politique. Il termina sa vie laborieuse à l'abbaye de Saint-Urbain, dans le canton de Lucerne, le 8 juin 1800. Voici le tableau des cartes géographiques que ce savant imprimeur a publiées par le moyen de son nouveau procédé : I. *Carte du canton de Bâle*, 1776. Cette carte, le premier essai que Haas ait exécuté en grand, se trouve dans l'ouvrage de Preuschen, intitulé : *Histoire abrégée de la typométrie*, Bâle, 1778, in-8°. Guillaume Haas, son fils, a publié une nouvelle édition de cette carte, Bâle, 1795. II. *Carte de la Sicile*, 1777. Büsching avait engagé Haas le père et Breitkopf à s'occuper de cette carte,

(1) Le principal mérite de Haas, comme imprimeur, est l'invention des interlignes et filets proportionnels et progressifs, moyennant lesquels on compose avec la plus grande facilité, et avec exactitude géométrique, des tableaux dont la composition embarrasse ordinairement les imprimeurs. Nous avons vu, dans les plus grandes imprimeries de Paris, les compositeurs chargés de tableaux, travailler le ciseau à la main pour ajuster les espaces et les lignes, tandis que d'après la méthode de Haas on procède avec le seul compas. S—L.

N. B. Ceci doit s'entendre des longueurs; car quant aux épaisseurs, la division de tout le système par points, due à F.-A. Didot, a seule remédié, dans les tableaux chargés de caractères, au défaut d'alignement des divers corps disposés sur les mêmes lignes dans les différentes colonnes.

G—ce.

parce que les ondulations des côtes et des rivières, ainsi que les ondes de la mer, y présentent le plus de difficultés : Breitkopf ne l'exécuta point; mais la carte de Haas fut généralement jugée digne des plus grands éloges. L'auteur, qui avait prouvé la possibilité d'imprimer d'après le nouveau système typométrique, non seulement des lignes courbes dans toutes leurs variations, mais aussi des mots en caractères majuscules, de les imprimer même avec élégance et sans avoir besoin de forcer le mécanisme ou de parangonner, reçut des marques de bienveillance de la Czarine et du roi de Naples. III. *Deux cartes de la France*, qui font partie du *Compte rendu au Roi par Necker* : l'une de ces cartes est exécutée avec des types français, et l'autre avec des caractères allemands. Haas le père s'est aussi fait connaître comme auteur. On lui doit une *Nouvelle distribution des espaces et des cadrats, avec des tableaux explicatifs*, Bâle, 1772; — une *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie, inventée à Bâle en 1772* (en allemand et en français), ibid., 1790; — des *Dissertations sur la science forestière*, ibid., 1797, in-8°.; — et, dans les Mémoires de la société économique de Bâle, vol. n°. 2, 1797, une *Dissertation sur la disette du bois de chauffage, et des moyens de la prévenir dans le canton de Bâle par une culture mieux entendue.* On trouve une notice très détaillée sur le procédé typométrique et les travaux de Haas dans les *Ephémérides géographiques publiées par A. C. Gaspari et F. J. Bertuch*, Weimar, octobre 1800, t. II, p. 370-373. — Guillaume HAAS, fils du précédent, exécuta l'une des deux *Cartes de la France*, publiées par son père. On lui doit, dans le même genre : 1°. *Carte de la ligne de neutralité entre la France et la Prusse*, 1795, en français et en allemand. — 2°. *Carte des partages de la Pologne en 1772, 1793 et 1795* (en commun avec J. Decker). — 3°. *Deux cartes, représentant la marche des troupes françaises sous Moreau, contre la Bavière, et leur retraite en 1796*, en franç., *d'après le dessin du général Reynier*. — 4°. *L'Italie après la paix de Campo-Formio*, 1797. — 5°. *La Suisse d'après sa nouvelle division*, 1798. — 6°. *Le canton de Bâle avec le Frickthal*, 1799. Haas le père transportait le dessin de ses cartes à l'aide du compas : son fils imagina de le rendre avec plus d'exactitude, en appliquant le calque directement sur les types. B—H—D.

HABACUC, le huitième des petits prophètes. On ignore sa famille, sa patrie, et le temps où il a prophétisé. La vigueur avec laquelle il reprend les désordres de Juda, et la prédiction qu'il fait de la ruine de ce royaume par les Chaldéens, ont engagé la plupart des modernes à le placer dans les premières années du règne de Joachim, parce que l'on regarde l'irruption de Nabuchodonosor en Judée, qui arriva la 4°. année de ce prince, comme un premier accomplissement des menaces d'Habacuc. L'opinion des Juifs qui le placent sous Manassès, ne peut se soutenir, puisque ce fut par les Assyriens, dont ne parle pas le prophète, que ce roi fut conduit en captivité, et non par les Chaldéens, les seuls dont il soit question dans sa prophétie. On croit communément qu'il est le même que celui qui fut transporté de Judée à Babylone par un ange, pour offrir des aliments à Daniel, renfermé dans la fosse aux lions. Alors il faudra dire qu Habacuc avait

plus de cent ans lorsqu'il fut ainsi transporté; car, depuis le commencement de son ministère, dans les premières années de Joachim, jusqu'au temps de la captivité, époque où arriva cette histoire, il y a au moins quatre-vingt-dix ans. Joignez-y l'âge que devait avoir le prophète lorsqu'il entra en fonctions; et le moins qu'on pourra lui donner sera 110 ans. Si cependant on reculait sa vocation jusqu'au règne de Sédécias, ce qui n'est pas hors de vraisemblance, la chose serait plus croyable. Des trois chapitres qui composent la prophétie d'Habacuc, le premier est destiné à tracer une vive peinture des désordres qui régnaient à Jérusalem, et à décrire la vengeance que Dieu allait en tirer par la main des Chaldéens. Sur les plaintes que le prophète adressait au Seigneur de ce qu'il punissait son peuple en le livrant à une nation encore plus corrompue, il voit, au second chapitre, les malheurs dont Nabuchodonosor, qui avait détruit Jérusalem, doit être accablé, et la ruine entière de l'empire de Babylone sous ses successeurs. Le troisième et dernier chapitre contient une prière dans laquelle Habacuc intercède vivement pour la délivrance des Juifs, afin que Dieu l'accomplisse au terme des soixante-dix ans qu'il avait fixé. Ce cantique, écrit d'un style poétique, est rempli des plus belles images: l'auteur y peint des traits les plus forts la puissance que le Seigneur avait fait éclater dans le desert, en faveur des Israélites; il y rappelle les principales circonstances de cet événement mémorable, pour exciter la confiance des Juifs pendant la captivité dans laquelle ils gémissaient lorsque cette pièce fut composée; et il finit par les assurer qu'ils ne tarderont pas à éprouver les mêmes bienfaits. On attribue à Habacuc plusieurs autres prophéties que nous n'avons pas; on croit même qu'il est auteur des histoires de Susanne, de Bel et du dragon, qui se trouvent écrites en grec à la fin des prophéties de Daniel: mais toutes ces opinions sont destituées de preuves. S'il est le même que celui qui fut transporté de Judée à Babylone par l'ange, il est certain qu'il n'avait point été conduit en captivité avec les autres Juifs, puisqu'il dit n'avoir jamais vu cette ville. La découverte de son tombeau à Eleutheropolis, près de Jérusalem, rapportée par Sozomene, paraît être apocryphe. Du temps des croisades, (en 1137), on fonda, dans le diocèse de Jérusalem, une abbaye de l'ordre de Prémontré, sous l'invocation de ce prophète. Sa fête est aujourd'hui assez généralement fixée au 15 janvier. T—D.

HABDARRAHMAN. (*Voy.* ABDÉRAME et SOYOUT.)

HABERT (FRANÇOIS), surnommé *le Banny de Liesse*, poète français, né à Issoudun vers 1520, n'eut point à se louer de la fortune, ainsi que l'indique le surnom qu'il avait choisi. Il fit ses premières études à Paris; et s'y étant lié avec quelques jeunes gens qui partageaient son goût pour la poésie, il dissipa dans leur compagnie un temps destiné à son instruction. Son père, informé de sa conduite, le rappela près de lui, et l'envoya ensuite à Toulouse faire son cours de droit: mais la mort de ce bon père le priva de sa seule ressource; et il se trouva réduit a un tel état de misère, que par une épître adressée à l'évêque d'Amiens (François de Pisseleu), il sollicitait une somme pour acquitter ses dettes et revenir dans sa patrie. Il se décida pour lors à entrer chez un procureur, afin d'y apprendre la pratique; et il se mit en-

suite au service de quelques seigneurs, dont la protection fut pour lui moins utile qu'honorable. Enfin, le duc de Nevers, dont il était devenu le secrétaire, le présenta à la cour, où il reçut un accueil plus favorable qu'il ne l'espérait. Le roi Henri II le chargea de traduire en vers les *Métamorphoses* d'Ovide, et le récompensa de ce travail par une pension. Mais il paraît qu'il ne jouit pas long-temps des bienfaits de ce monarque. On place sa mort peu après l'année 1561: Colletet la retarde jusqu'en 1574. L'abbé Sabatier dit qu'après Marot, Habert est celui de tous les poètes de son temps qui a réuni le plus de grâce et d'énergie dans ses ouvrages; et il assure qu'on y trouve des morceaux supérieurs par la force et l'imagination au plus grand nombre de ceux qui figurent dans les *Recueils* de vers choisis: mais ce jugement semble avoir eu pour motif celui de rabaisser ses contemporains; et l'abbé Goujet, critique plus impartial, range les ouvrages d'Habert dans la classe de ceux qui sont justement tombés dans l'oubli. Le nombre des productions de ce poète est très considérable: on en trouvera la liste dans les *Bibliothèques* de Lacroix-du-Maine et Duverdier, dans les *Mémoires* de Niceron, tom. XXXIII, et enfin dans la *Biblioth. franç.* de Goujet, tom. XIV. Outre ses traductions des *Distiques* de Caton, des *Satires* d'Horace (dont il publia ensuite une *Paraphrase*), des *Métamorphoses* et de quelques *Elégies* d'Ovide, on peut encore citer les ouvrages suivants d'Habert, parce qu'ils sont recherchés de quelques curieux: I. *La Jeunesse du Banny de Liesse*, Paris, 1541, in-8°. — *La suite du Banny de Liesse*, ibid., 1541, in-8°. Ce Recueil contient des épîtres, des rondeaux, des épigrammes, les Visions fantastiques, et le Jugement de Pâris, mauvaise amplification de la fable d'Ovide: le style en est encore plus défectueux que celui de ses autres productions. II. *Combat de Cupido et de la Mort*, en prose; plus, les *Epîtres cupidiniques*, en rime, Paris, 1541, in-8°.; rare. Les Epîtres cupidiniques, au nombre de quatorze, ne sont pas exemptes d'obscurité. III. *Les trois nouvelles déesses, Pallas, Junon, Vénus*, Paris, 1546, in-12. IV. *Le temple de chasteté, avec plusieurs épigrammes, tant de l'invention de l'auteur que traduites ou imitées de Martial et autres*, ib., 1549, in-8°. V. *Histoire de Titus et Egesippus, et autres petits œuvres latins*, de Phil. Béroalde, interprétés en rimes, Paris, 1551, in-8°. VI. *Epîtres héroïdes très salutaires, pour servir d'exemple à toute ame fidèle; avec aucuns épigrammes, cantiques spirituels*, etc., ib., 1551, in-8°. La pièce la plus intéressante de ce volume est l'*Epître* à Mellin-de-St-Gelais sur l'immortalité des poètes français: elle a été réimprimée dans les *Mémoires* de Niceron (tom. XXXIII, p. 191-97); et Goujet en a cité plusieurs fragments. On remarque aussi l'*Epître au comte de Nevers*, dont le sujet est que la vertu fait la vraie noblesse. VII. *L'excellence de poésie, contenant épîtres, ballades, dizains, épitaphes et épigrammes*, Lyon, 1556, in-12. VIII. *Les divins oracles de Zoroastre, interprétés en rime françoise, avec un commentaire moral en poésie françoise et latine*; plus, la comédie du *Monarque*, et autres petites œuvres, Paris, 1558, in-8°.; très rare. IX. *Les Métamorphoses de Cupido, qui se mua en diverses formes*, trad. du latin de Nicole Brizard d'Attigny, ibid., 1561, in-8°. On peut

consulter, pour plus de détails, outre les auteurs cités, les *Annales poétiques*, tom. v. On y fait connaître Habert comme fabuliste, et même assez distingué pour son temps. (*Voy.* AUGURELLO, III, 37, et TRISSINO.) — Pierre HABERT, frère du précédent, né à Issondun, donna des leçons d'écriture à Paris, et fut assez heureux pour mériter les bonnes grâces de quelques grands seigneurs, qui le présentèrent à la cour, où il fit un chemin très rapide. Il prend, à la tête de son principal ouvrage, les titres de conseiller du roi, secrétaire de sa chambre, bailli et garde du sceau de l'artillerie. Il mourut vers 1590. On a de lui : *Le miroir de vertu et chemin de bien vivre, contenant plusieurs belles histoires, par quatrains et distiques moraux; avec le style de composer toutes sortes de lettres ; plus, l'instruction et secret de l'art de l'écriture*, Paris, 1559, 1569, 1574 et 1587, in-16. Tous ces opuscules sont en vers, excepté le *Miroir de vertu*. On connaît encore de lui : *Traité du bien et utilité de la paix, et des maux provenant de la guerre*, en vers alexandrins, 1568, in-8°., et quelques autres écrits peu importants. Il eut deux enfants : Susanne HABERT, mariée à Charles Dujardin, valet-de-chambre de Henri III. Cette dame fut célèbre par sa piété et son esprit. (Voyez la *Biblioth.* de Lacroix-du-Maine.) Elle mourut en 1633 au monastère des bénédictines de Ville-l'Evêque, où elle s'était retirée depuis son veuvage. Elle avait laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, la plupart ascétiques. — Isaac HABERT, frère de Susanne, publia, n'ayant que vingt-deux ans, un volume d'*Œuvres poétiques*, Paris, 1582, in-4°.; et en 1585, trois livres des *Météores*, en vers héroïques, ouvrage curieux, et qui prouve une connaissance aprofondie de la physique d'Aristote. Celui-ci est le père d'Isaac HABERT, évêque de Vabres. (*Voyez* ci-après.) — Un autre Pierre HABERT, écuyer, sieur d'Orgemont, médecin ordinaire de MONSIEUR, duc d'Orléans, et gouverneur des eaux d'Auteuil, a publié : I. *La chasse du lièvre avec les lévriers*, 1599, in-4°. II. *La chasse du loup*, en vers, Paris, 1624, in-4°. III. *Des vertus et propriétés des eaux minérales d'Auteuil*, près Paris, ibid., 1628, in-8°. W—s.

HABERT (PHILIPPE), l'un des premiers membres de l'académie française, naquit à Paris, vers 1605. Il fit ses études d'une manière brillante; et, quoique engagé dans l'état militaire, il continua, toute sa vie, de cultiver les lettres. Il faisait partie de la réunion des beaux-esprits qui s'assemblaient dans la maison de Conrart; et il fut un des membres chargés de l'examen du projet présenté au cardinal de Richelieu, pour l'organisation de l'académie. Nommé par le maréchal de la Meilleraye commissaire de l'artillerie, il se signala dans diverses expéditions, prit part à plusieurs batailles, et fut écrasé, en 1637, au siége d'Emerick en Hainaut, sous les ruines d'une muraille, renversée par l'explosion d'un tonneau de poudre, auquel un soldat avait mis le feu par imprudence. Il n'était alors âgé que de trente-deux ans. L'académie chargea Gombaud de composer son *Eloge*, et Chapelain son épitaphe. Il eut pour successeur Jacques Esprit. On a de lui, *Le Temple de la mort*, poème d'environ 500 vers, Paris, 1637, in-8°., qui a été inséré dans plusieurs Recueils de pièces choisies. On y trouve de belles tirades et de magnifiques images. Pelisson dit qu'il avait employé

trois ans à corriger ses vers et à les polir. Il a laissé, en manuscrit, quelques pièces très inférieures à son poème, et une *Relation de ce qui s'est passé en Italie, sous le marquis d'Uxelles*, général de l'armée envoyée au secours du duc de Mantoue. — Germain Habert, frère cadet du précédent, et, comme lui, l'un des beaux-esprits de son temps, fut aussi l'un des premiers membres de l'académie française : il y prononça, en 1636, un Discours *contre la pluralité des langues*. Il fut chargé d'examiner la versification du *Cid*, et de rédiger les observations de l'académie sur ce premier chef-d'œuvre de Corneille (1); mais son travail ne fut point approuvé par le cardinal de Richelieu, qui engagea Sirmond et Chapelain à en faire un nouveau. Habert avait embrassé l'état ecclésiastique; et il n'est souvent désigné, dans l'Histoire de l'académie, que sous le nom de l'*abbé de Cerisy*, du titre d'un de ses bénéfices. Il mourut en 1655, âgé d'environ quarante ans, suivant d'Olivet (*Histoire de l'académie française*); mais les derniers éditeurs du *Dictionnaire* de Moréri placent sa mort à l'année 1654, et disent qu'elle eut lieu à Marcés, près d'Argentan, où il avait été exilé. On a de lui : I. *La Métamorphose des yeux de Philis en astres* (poème d'environ sept cents vers), Paris, 1639, in-8°. Elle fut mise, de son temps, bien au-dessus de toutes les Métamorphoses d'Ovide; elle a cessé d'être estimée, depuis qu'on est revenu aux véritables principes du goût. II. La *Vie du cardinal de Berulle*, Paris, 1646, in-4°. Ce n'est qu'un panégyrique. III. Des *Poésies diverses*, dans les Recueils du temps. IV. Une *Oraison funèbre du cardinal de Richelieu*, prononcée dans une séance particulière de l'académie. On sait que l'auteur s'occupait d'une traduction de la *Morale d'Aristote*; mais elle n'a point été imprimée. W—s.

(1) Habert était un des admirateurs de la pièce qu'il avait été chargé de critiquer; et quand on lui demanda son sentiment sur cet ouvrage : « Je voudrais bien l'avoir fait », répondit-il; aveu plein de franchise, mais qu'on ne manque sans doute pas de commenter en le reportant au cardinal de Richelieu.

HABERT (Isaac), évêque de Vabres, issu de parents originaires du Berri, et qui s'étaient fait un nom dans la poésie, naquit à Paris. Il entra dans la maison et société de Sorbonne, et y reçut le bonnet de docteur. Pourvu ensuite d'un canonicat et de la théologale de l'église de Paris, il s'adonna au ministère de la chaire, et devint prédicateur du roi. Il vivait au temps des disputes sur le *jansénisme*, déjà proscrit par une bulle d'Urbain VIII de 1641. Il avait approuvé le livre *de Libertate*, etc., du père Gibieuf, où cet oratorien soutient la grâce efficace contre Lessius; et il avait eu, à ce sujet, quelques différends avec les pères Annat et Théophile Raynaud, jésuites, ce qui pouvait le faire supposer favorable à la cause de Port-Royal : mais il s'en montra bientôt l'un des plus ardents antagonistes. Dès l'avent de 1641, il prêcha contre le livre de Jansénius, engagé à cela, dit-on, par le cardinal de Richelieu, qui n'aimait pas l'évêque d'Ypres attaché au parti de l'Espagne, dont il était sujet. Dans ses sermons, Habert avançait que Jansénius avait mal compris St.-Augustin, et qu'il avait établi dans son ouvrage des principes qui n'étaient nullement ceux du saint docteur. Il comptait jusqu'à quarante hérésies, qu'il prétendait y avoir trouvées, nombre que néanmoins il réduisit dans la suite. Le célèbre Arnauld crut devoir s'élever contre les assertions d'Habert. Il composa, sous la

titre d'*Apologie*, un livre, où il soutint que la doctrine sur la grâce, telle qu'elle était exposée par Jansénius, était véritablement celle de Saint-Augustin. Ce debat entre les deux docteurs, donna lieu à quelques autres écrits. On attribue à Habert la rédaction de la fameuse Lettre de 1651, à Innocent X, souscrite par quatre-vingt-cinq évêques, pour prier ce pape de juger la question. Dès 1645, le zèle et le mérite d'Habert avaient été récompensés par l'évêché de Vabres. Pendant vingt-trois ans qu'il gouverna ce diocèse, il s'y rendit recommandable par sa piété, sa charité et toutes les vertus épiscopales. On ne peut lui refuser les titres d'un théologien profond, d'un homme très instruit dans les lettres humaines, et d'un prélat édifiant. Il mourut frappé d'apoplexie, à Pont-de-Salars, près Rhodez, le 15 septembre 1668. Son corps, rapporté à Vabres, fut inhumé dans sa cathédrale qu'il avait rebâtie. Outre des sermons et les écrits relatifs au jansénisme, on lui doit : I. *Liber pontificalis græcè et latinè cum notis*, Paris, 1643, in-fol. C'est la traduction latine du Pontifical des Grecs: « ouvrage commun, dit Debure; » mais il n'y en a pas de meilleur. » Ce livre est cependant enrichi de notes qui annoncent une grande érudition. II. *De justitiâ connubialis edicti*. Habert y démontre que les ordonnances de Louis XIII n'ont rien de contraire au concile de Trente. III. *De consensu hierarchiæ et monarchiæ*, contre l'*Optatus gallus* d'Hersent, 1640; traduit en français sous le titre de l'*Union de l'Eglise avec l'Etat*. IV. *De cathedrâ seu primatu S. Petri*, 1645. V. *Défense de la théologie des Pères grecs sur la grâce*, 1646. VI. *In B. Pauli apostoli epistolas tres episcopales* (ad Timotheum, Titum et Philemonem) *Expositio perpetua*, Paris, 1656, in-8°. VII. Un *Recueil* de poésies latines, dont plusieurs à la louange de Louis XIII, sous le titre de *Pietas regia*, dédiées au cardinal de Richelieu; des *Sylves*; la paraphrase de quelques psaumes; et des *Hymnes* pour les offices de l'Eglise, notamment pour la fête de Saint-Louis, employées dans le Bréviaire de Paris. L—Y.

HABERT (Nicolas), religieux bénédictin de l'abbaye de Mouzon, au diocèse de Reims, fut élu prieur claustral de cette abbaye en 1608. Il y mourut, en 1638, peu de temps avant que la réforme de Saint-Vannes y fût introduite. Il est auteur d'une *Chronique latine de l'abbaye de Mouzon*, Charleville, 1628, un vol. in-8°. — Habert (.....), prémontré de la réforme de cet ordre, religieux très versé dans l'histoire, vivait dans la première moitié du XVIIIe. siècle. On a de lui un ouvrage en 2 tomes, entrepris spécialement pour jeter de la lumière sur ce qu'étaient, sous la première et la deuxième race, les mariages des princes *Francs*, qu'on voit avoir plusieurs femmes à-la-fois. Le père Habert y soutient qu'Alpaïde, source maternelle de la deuxième race, mère de Charles Martel, et bisaïeule de Charlemagne, était épouse légitime, quoique prise par Pepin d'Héristal, du vivant de Plectrude, dont il avait des enfants. Ce sentiment est aussi celui de Fredegaire, d'Aimoin et de plusieurs modernes. Habert traite de fables ce qu'on raconte des vives remontrances de Saint-Lambert, évêque de Maëstricht, à Pepin, au sujet de son commerce avec Alpaïde, et de l'assassinat de cet évêque par le frère de cette princesse, pour la venger de ce qu'elle regardait comme un outrage. Il est certain que plusieurs écrivains attri-

buent ce meurtre à un autre motif. Selon le père Habert, l'usage du temps permettait aux princes le changement de femmes ou leur pluralité; « et » c'est, dit-il, insulter aux mœurs de » ces siècles, et aux princes issus de » ces unions, que de les regarder » comme illégitimes. » (*V.* ALPAÏDE.) Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est à regretter que le livre du père Habert soit demeuré inédit, à cause de la mort de ce religieux, arrivée avant qu'il pût le publier, d'autant que dom Mabillon et d'autres savants, qui en avaient pris connaissance, l'avaient jugé digne de leur approbation. On présume que le manuscrit était resté dans la bibliothèque de Saint-Paul de Verdun, dispersée au moment de la révolution. L—Y.

HABERT (LOUIS), docteur de Sorbonne, né à Blois en 1635, fut d'abord chanoine et théologal de Luçon, puis chanoine et grand-vicaire d'Auxerre. Il passa de là à Verdun, où à ces deux titres il joignit celui d'official, s'étant d'ailleurs chargé de la direction du séminaire, et de l'enseignement de la théologie dans cet établissement; emploi qu'il exerça pendant vingt ans, à Verdun, et ensuite au séminaire de Châlons. Il rendait d'autres services à un grand nombre de prélats, selon les besoins de leurs diocèses. Après avoir mené long-temps cette vie laborieuse, il se retira en Sorbonne, où il s'occupait de résoudre les cas de conscience, et répondait à ceux qui venaient ou envoyaient le consulter. Il n'y jouit point de la tranquillité qu'il s'était promise, regardé par les uns comme un janséniste *adouci*, et, d'un autre côté, mal vu de ceux de ce parti, parce qu'il n'en soutenait pas la doctrine à leur gré. On l'exila, en 1714, à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*. Louis XIV étant mort l'année suivante, il lui fut permis de revenir dans la maison de Sorbonne, dont il était un des membres les plus distingués. En 1716, dans une assemblée de la faculté de théologie, il fut nommé le premier des dix-sept docteurs choisis pour travailler à un corps de doctrine qui devait être incessamment publié, à l'exemple de celui qui l'avait été au temps de l'hérésie de Luther. Habert était alors fort avancé en âge; car il mourut le 7 avril 1718, à quatre-vingt-deux ans et neuf mois. Laborieux, irréprochable dans ses mœurs, exemplaire dans sa conduite, il avait consacré sa vie toute entière au service de l'Eglise. Les ouvrages qu'il a laissés sont : I. Sa théologie, sous le titre de *Theologia dogmatica et moralis ad usum seminarii Catalaunensis*, Lyon, 1709, 6 vol. in-8°.; il en parut un 7e. en 1712. Quoique depuis long-temps il employât cette théologie dans l'enseignement, cependant à peine l'eut-on imprimée, qu'elle fut attaquée comme *infectée de jansénisme*, et dénoncée au cardinal de Noailles et à l'évêque de Châlons. Habert répondit aux dénonciateurs par un écrit intitulé : *Défense de la théologie du séminaire de Châlons.* Il y repousse l'imputation de jansénisme. Le docteur Pastel, grand-maître du collège Mazarin, qui avait approuvé la théologie d'Habert, écrivit dans le même sens. Cette défense, où se trouvaient compromis quelques théologiens du parti janséniste, leur déplut. L'un d'eux, l'abbé *Petit-Pied*, publia, contre Habert, un écrit intitulé, *L'injuste accusation de jansénisme*, dans laquelle il reproche aux deux docteurs de se justifier aux dépens d'autrui, et d'accuser des théologiens d'une foi pure, pour prouver leur propre innocence. Au reste, quoi-

que dans cette théologie ce qui appartient au dogme et à la morale soit traité avec soin et d'une manière solide, il faut bien que tout n'y soit pas irrépréhensible, puisque Fénélon, dans une instruction pastorale du 1er. mars 1711, la censure avec sévérité, et reprend l'auteur de ce qu'il affecte une morale austère, tandis qu'il établit des principes qui tendent à excuser les crimes. II. Un *Traité de la pénitence*, imprimé plusieurs fois, sous le titre de *Pratique de Verdun*. III. Une *Reponse à la quatrième Lettre d'un docteur de Sorbonne à un homme de qualité, touchant les hérésies du XVIIe. siècle*, etc., Paris, 1714, in-8°. L—Y.

HABINGTON (WILLIAM), poëte et historien anglais, né en 1605, d'une bonne famille catholique, à Hindlip dans le comté de Worcester, fut élevé chez les jésuites, à Saint-Omer et à Paris, et mourut le 13 novembre 1645. Il a publié : I. Des *Poésies*, 1635, in-8°.; seconde édition, sous le titre de *Castara*, nom sous lequel il désignait sa femme, qui en fait le sujet : une autre édition, beaucoup plus correcte, parut en 1640. II. La *Reine d'Aragon*, tragi-comédie, 1640; réimprimée depuis parmi les pièces anciennes recueillies par Dodsley. III. *Observations sur l'histoire*, 1641, in-8°. IV. *Histoire d'Édouard IV*, 1640, in-fol. Ce dernier ouvrage, composé à la sollicitation de Charles Ier., est écrit d'un style fleuri et animé. Ses poésies, insérées dans le Recueil des poètes anglais de Johnson, réimprimé par Chalmers, se distinguent par la pureté de la morale, et même par celle du goût, relativement à celui de son temps. — Son père, Thomas HABINGTON, né en 1560 et mort en 1647, fut impliqué dans la conspiration des poudres sous Jacques Ier., mais il obtint sa grâce : il a laissé des collections manuscrites qui ont formé la base de l'histoire du comté de Worcester, donnée par le docteur Nash. On a de lui une traduction en anglais de la lettre de Guillaume le Breton, *De excidio et conquestu Britanniæ*, Londres, 1658, in-8°. X—s.

HAÇAN BEN ALHAÇAN (ABOU ALY.) *Voy*. ALHAZEN.

HAÇAN-BEN-SABBAH ou *Haçan*, fils d'Aly, chef de la secte des Ismaëliens connus dans l'histoire des Croisades sous le nom d'*Assassins*, se prétendait issu d'Aly, gendre de Mahomet, par Ismaël fils de Djafar-el-sadic. La vérité est qu'il vit le jour dans un village de la dépendance de Rey, ville de Perse, où sa famille résidait depuis long-temps. Son père professait la secte des Chytes, et lui en donna de bonne heure les principes : toutefois, voulant détourner les doutes qui s'étaient élevés sur la pureté de sa croyance, il le plaça à Nichapour, chez l'imam Mowaffek-eddin. Ce fut là que Haçan fit connaissance avec le célèbre Nizam-elmulk, qui devint par la suite vezyr de Mélik-Chah, et celle de l'astronome Omar-Khayyam. La conformité d'âge et d'étude ayant établi entre eux des liaisons intimes, ils convinrent un jour, que la fortune qui arriverait à l'un, serait commune aux deux autres. Leurs études achevées, ils se séparèrent; et chacun d'eux suivit une carrière différente. La fortune se montra favorable à Nizam-elmulk, et le porta, sous le règne du sulthan Alp-Arslan, à la seconde place de l'empire, qu'il conserva sous Mélik-Chah. Haçan, dont la vie s'était écoulée jusqu'alors dans l'obscurité, vint le trouver, et en reçut l'accueil le plus affectueux : cependant les bons traitements de Nizam-elmulk ne satisfaisaient point l'am-

bition de Haçan : un jour, celui-ci rappela au ministre l'engagement qu'ils avaient contracté chez l'imam Mowaffek-eddin, le sommant, en quelque sorte, de l'exécuter. Nizam-elmulk, fidèle à sa parole, introduisit Haçan auprès du sulthan, lui assigna une dignité et des titres convenables, et, par l'éloge qu'il fit de ses belles qualités, lui obtint le rang de ministre. Haçan ne reconnut cette conduite généreuse qu'en travaillant à la ruine de son bienfaiteur; et quel que fût le talent qu'il manifesta, ses procédés inspirèrent un tel mépris pour sa personne, qu'il fut obligé de quitter honteusement la cour. Avant ou après cette mésaventure, Haçan, ayant eu de fréquents entretiens avec un Ismaëlien, se convertit à sa secte. Il la propagea avec tant d'ardeur et de succès, qu'il pourrait presque en être regardé comme le fondateur dans la Perse. Nous devons dire ici que l'un des principaux caractères de cette secte était d'expliquer d'une manière allégorique tous les préceptes de la loi musulmane; en sorte qu'elle tendait à détruire tout culte public, et à élever une doctrine purement philosophique sur les ruines de la révélation et de l'autorité. Quant au nom d'Ismaëliens, ces sectaires étaient ainsi appelés, parce qu'ils prétendaient que la dignité d'imam avait été transmise par une suite non interrompue de descendants d'Aly, jusqu'à un prince nommé Ismaël, et qu'après lui, cette dignité avait reposé sur des personnages inconnus aux hommes, jusqu'au moment où la postérité d'Aly devait recouvrer la souveraineté absolue. Les califes fathémites étaient ismaëliens; et c'était à propager leur puissance que Haçan s'engageait par sa conversion. Ses talents l'ayant fait distinguer, le cheykh Abd-elmélik, daï ou missionnaire principal des Ismaëliens dans l'Irac, lui confia le soin de former de nouveaux adeptes, et l'envoya en Égypte vers l'imam Mostanser-billah. La réputation de Haçan l'y avait précédé; et il fut reçu à la frontière par plusieurs personnages de distinction, que l'imam avait envoyés à sa rencontre. Haçan s'acquit les bonnes grâces de Mostanser, et parvint auprès de lui à un tel crédit, que le généralissime des troupes d'Égypte en prit de l'ombrage, et voulut le perdre. Le prince ayant refusé de l'éloigner de la cour, Haçan fut saisi à l'improviste par ses ennemis, et jeté dans un vaisseau qui voguait vers l'Afrique. Après avoir erré quelque temps sur la Méditerranée, il fut poussé sur les côtes de Syrie. Étant débarqué, il se rendit à Alep, passa de là dans la Perse, dont il parcourut plusieurs provinces, prêchant sa doctrine, augmentant le nombre de ses prosélytes, tant par ses insinuations et son éloquence que par celles de ses missionnaires : il s'empara enfin, en 1091, du château d'Alamout, aux environs de Casbin, dans l'Irac-adjémy. On raconte ainsi cet événement extraordinaire : Haçan s'était retiré dans le château d'Alamout, et s'y livrait aux exercices de la piété; un jour il dit à Méhdy, qui y commandait : « Vends-moi, pour 3 » mille dinars, la portion de terrain » de ce château que pourra embrasser une peau de bœuf. » Méhdi accepta la proposition. Haçan, prenant alors la peau, en fit des lanières liées les unes aux autres, avec lesquelles il environna tout le château; et ayant assuré le paiement de trois mille dinars, il força Méhdy de sortir du château. Lorsque Haçan fut maître d'Alamout, il s'y fortifia, et étendit de là sa puissance sur les districts voi-

sins, faisant construire des châteaux dans les endroits qui lui paraissaient convenables. Les émirs de Mélik-Chah, effrayés des progrès de la secte des Ismaëliens, craignirent pour eux-mêmes. Le sulthan, instruit de l'état des choses, envoya des troupes faire le siége d'Alamout; mais Haçan sut inspirer un tel enthousiasme à ses partisans, qu'ils supportèrent les plus cruelles privations plutôt que de se rendre, et triomphèrent des assiégeants autant par leur constance que par leur courage. Nizam-elmulk périt assassiné par un émissaire de Haçan. Mélik-Chah suivit de près son ministre au tombeau. Les troubles qui survinrent aussitôt après cette mort, favorisèrent la propagation de la doctrine ismaëlienne. Mohammed, fils de Barkiarok, étant parvenu au trône, donna ordre à l'atabek Nouchtégin de marcher contre les Ismaëliens, et de s'emparer des châteaux importants d'Alamout et de Roudbar. L'atabek obéit au sulthan, et assiégea les deux châteaux. On se battit de part et d'autre pendant un an; et au moment où l'atabek allait recueillir les fruits de son expédition, le sulthan Mohammed mourut, et les troupes se débandèrent. Sindjar tenta de nouveau de détruire les Ismaëliens. Haçan, prévoyant qu'il ne pourrait résister à cette nouvelle attaque, eut recours à la ruse. Il séduisit un esclave, qui, tandis que le prince était endurmi, enfonça dans la terre, près de sa tête, un stylet aiguisé. Lorsque Sindjar vit le poignard, à son reveil, il fut saisi de frayeur. Quelques jours après cet événement, Haçan lui écrivit : « Si » l'on n'avait point de bonnes intentions » pour le sulthan, on aurait » plongé dans son sein le poignard » qu'on a enfoncé dans la terre près » de sa tête. » Sindjar fit la paix avec Haçan, et lui assigna même des revenus sur Coumis. Ce traité ne servit qu'à étendre la puissance du chef des Ismaëliens. Haçan mourut le 26 de djoumadi 1[er], 518 de l'hégire (1124 de Jésus-Christ), laissant à Buzurkamid la puissance dont il jouissait parmi ses sectaires. Nous rapporterons un trait qui fera mieux connaître ce personnage. Le daï, missionnaire du Couhestan, ayant péri assassiné, quelques personnes attribuèrent ce meurtre au fils de Haçan; et sur ce simple soupçon, Haçan ordonna sa mort. Son autre fils ayant été accusé de boire du vin, il le fit aussi mourir. Son but, en agissant ainsi, était de prouver au peuple qu'en invitant les hommes à embrasser sa doctrine, il n'avait point pour objet de transmettre l'autorité à ses fils. On dit que, pendant trente-cinq ans que Haçan habita Alamout, il ne sortit que deux fois de son appartement pour monter sur la terrasse de son palais, et qu'il ne se transporta jamais hors de la place, étant continuellement occupé à régler les affaires du gouvernement, ou bien à composer des traités dogmatiques, conformes à sa doctrine. Il mettait un tel soin à conserver la pureté extérieure de la religion musulmane, qu'il chassa, dit-on, du château, une personne qui y avait joué de la flûte. Nous avons dit, au commencement de cet article, que les Ismaëliens portaient aussi le nom d'Assassins. Ce ne fut probablement qu'après Haçan, qu'ils reçurent cette dénomination. *Assassins* est la corruption du mot arabe *Hachychy*, ou *Hachychyna:* il fut donné aux Ismaëliens, à cause de l'usage qu'ils faisaient de la boisson appelée *hachychah.* C'était au moyen de ce breuvage, que le chef des Ismaëliens, procurant à ses jeunes adeptes des visions agréables, les transportait

dans des lieux enchantés, exaltait leur fanatisme et leur dévouement à un tel point, que la mort leur paraissait le premier degré de la félicité, enfin les amenait à se soumettre aveuglément à tous les ordres de leurs chefs. C'était à l'aide de ces mêmes hommes, connus sous le nom de *fédaï*, que Haçan se défit, par le poignard, des personnages dont il avait le plus à craindre. Ses successeurs imitèrent son exemple; et bientôt les Assassins devinrent, dans l'Occident, un objet de terreur, comme ils l'étaient dans l'Orient. Quant à la dénomination de *Vieux de la montagne*, donnée par nos historiens aux successeurs de Haçan, elle est la traduction des mots arabes *chèykh el djèbel*, seigneur de la montagne. Le chef des Ismaëliens était ainsi nommé, parce qu'il habitait le château d'Alamout, situé sur une montagne et environné d'arbres. L'auteur de cet article a donné l'histoire des Ismaëliens de Perse, dans le tome IX des *Notices et extraits des manuscrits*. On peut y joindre le *Mémoire* de M. Silvestre de Sacy, *sur l'origine du mot Assassin*; et un autre *Mémoire* de M. Étienne Quatremère, inséré dans le 5e. cahier des *Mines de l'Orient*. J—N.

HAÇAN, surnommé *Buzurk* (*le Grand*), chef de la maison des *Ilkhaniens*, était un des généraux d'Aldjyaptou, et descendait d'Abaca-Khân. Il épousa Baghdâd-khatoùn, fille de Djouban (*Voy.* DJOUBAN); et cette union causa en partie sa fortune. Possesseur d'une des plus belles femmes de l'Asie, il fut obligé de la céder à Béhadur-khan, qui en était devenu amoureux. Une faveur et un crédit sans bornes furent le prix de cette condescendance. Il en jouit peu; car le prince, ayant entendu dire qu'il avait toujours des relations avec Baghdâd-khatoùn, le disgracia. Peu après, l'innocence de Haçan fut reconnue; il rentra en faveur, et obtint le gouvernement de l'Asie mineure. Lorsque Béhadur mourut, il visa à l'indépendance, éleva deux princes mogols sur le trône, fut battu par Haçan Kutchuk (*V.* DJOUBAN) et par Achraf: enfin, après la mort de ce dernier, il se rendit maître de Baghdâd, et fut le fondateur d'un nouvel empire. Il n'eut point cependant une autorité absolue; et il fallut toujours qu'il la disputât aux autres émyrs. Il mourut vers l'an 1356, laissant la couronne à son fils Avéys Ier. (*Voy.* AVÉYS.) J—N.

HAÇAN (KENNOUN), dernier prince de la famille des Édrissites qui ont régné en Mauritanie, monta sur le trône, en 954, après la mort de son père, tué en Espagne dans une guerre contre les chrétiens. La puissance des Édrissites était tellement affaiblie à cette époque, que de toute la Mauritanie, Haçan ne possédait que la ville de Bosra, à quatre-vingt milles de Fez; et encore n'était-il que le lieutenant des princes Ommiades d'Espagne, au nom desquels il faisait faire la prière dans ses mosquées. Cette dernière circonstance livra son pays à toutes les horreurs de la guerre: Maad l'Obaïdite, dont la dynastie s'établissait en Afrique, envoya dans la Mauritanie Djewher, son plus habile général. Haçan se soumit; mais à peine les troupes obaïdites s'étaient-elles éloignées, qu'il se remit sous la domination des Ommiades. Ce n'était point par penchant qu'il en agissait ainsi; car les Ommiades avaient toujours été les plus grands ennemis de la famille d'Aly, à laquelle appartenaient les Édrissites: mais dans sa faiblesse, il cédait à l'ennemi dont il avait le plus à craindre. Un général de Maad entra dans la Mauritanie, et la rava-

gea encore. Haçan reconnut avec empressement ses nouveaux maîtres. Hakkam, khalyfe d'Espagne, instruit de sa conduite, envoya deux armées consécutives en Afrique : la première fut battue ; la seconde, conduite par Ghaleb, obtint un succès complet. Haçan se remit entre les mains du vainqueur, et fut conduit à Cordoue, où le khalyfe lui fit beaucoup d'accueil, et lui assigna des revenus considérables. Cependant celui-ci ayant demandé à Haçan un morceau d'ambre d'une rare beauté, qu'il possédait, et ayant éprouvé un refus, dépouilla le prince édrissite de tous ses biens, et le chassa de Cordoue. Haçan étant parvenu à s'échapper d'Espagne, se réfugia en Égypte, où il trouva un protecteur dans le khalyfe fathémite qui y régnait. Ce khalyfe (Nézzar) lui donna des troupes avec lesquelles il reconquit la Mauritanie ; mais accablé de nouveau par les troupes espagnoles, il fut obligé de se confier une seconde fois à la générosité du vainqueur, et périt assassiné par ordre du prince de Cordoue, tandis qu'on le conduisait captif vers cette ville, en 985. J—N.

HAÇAN KUTCHUK. *Voyez* DJOUBAN.

HACHEN BEN HASCHEM. *Voy.* HAKEM.

HACHETTE (JEANNE), de Beauvais, s'est rendue célèbre par le courage qu'elle déploya lors du siége que le duc de Bourgogne fit de cette ville, en juin 1472. On la vit monter sur la muraille, arracher l'étendard des mains d'un soldat bourguignon, et le porter à l'église des Jacobins, où il a toujours été conservé depuis (1). D'autres femmes de la ville donnèrent aussi, pendant ce siége, des preuves de la plus grande énergie. Pour leur en témoigner sa satisfaction, Louis XI leur accorda, par lettres-patentes datées d'Amboise 1473, le droit de précéder les hommes à la procession et à l'offrande, le jour de Ste. Agadrême, patrone de la ville. La plus grande incertitude règne sur le véritable nom de la principale héroïne de Beauvais ; et ce qui est digne de remarque, c'est qu'aucun historien contemporain ne lui donne le nom de Jeanne Hachette. Comines (vol. III, preuves, pag. 208, édition de Lenglet-Dufresnoy) l'appelle *Jeanne Fourquet*. P. Mathieu (Histoire de Louis XI) la désigne sous le nom de Jeanne Fouquet. Les auteurs de l'Art de vérifier les dates l'appellent *Jeanne Lainé*, d'accord sur ce point avec Antoine Loisel (*Mémoires du Beauvaisis*). Il existe à la bibliothèque du Roi une tragédie manuscrite d'un sieur de Rousset, garde de la Manche, intitulée, ***Triomphe du beau sexe*, *Jeanne Hachette*, ou *le siége de Beauvais*.** En tête de cette pièce, l'auteur a placé de nouvelles lettres-patentes de Louis XI, qu'il a copiées lui-même dans les archives de Beauvais. Ces lettres-patentes, datées d'Alençon le 9 août 1473, sont la répétition de celles dont nous avons parlé plus haut : comme les autres elles ne font mention d'aucune femme en particulier. Selon plusieurs biographes, Jeanne Hachette fut mariée à Colin Pillon, et exemptée de la taille, elle et ses descendants. La ***Bibliothèque du théâtre françois***, par le duc de la Vallière, tom. III, pag. 225, fait mention d'une pièce ayant pour titre *le Siége de Beauvais*, par Araignon, imprimée en 1766. St. P—E.

HACKI, abbé de Colbatz, fut coadjuteur d'Oliva, grand aumônier et secrétaire du roi de Pologne, vers la fin du XVIIe. siècle. Il avait établi dans son

(1) Ce drapeau se trouve gravé dans les Costumes de M. Willemin. D—s.

abbaye une fort belle imprimerie qui lui servit à publier, en 1681 : *Ordo equestris imperialis Angelicus, aureatus, Constantinianus S.-Georgii*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage contient l'histoire du plus ancien ordre de chevalerie, s'il est vrai, comme l'auteur l'assure, que l'empereur Constantin en fut le fondateur et le premier grand-maître. C—AU.

HACKLUYT. *Voy.* HAKLUYT.

HACQUET (BALTHASAR), naturaliste, né en 1740 au Conquet en Bretagne, passa très jeune dans les états autrichiens, dont il parcourut les parties les plus reculées ; il devint professeur de chirurgie au lycée de Laybach, en Carniole, et secrétaire perpétuel de la société impériale d'agriculture et des arts de cette ville. L'empereur le nomma, en 1788, professeur d'histoire naturelle à l'université de Lemberg, et, pour récompenser ses longs et nombreux travaux, l'éleva au rang de membre du conseil des mines à Vienne. Hacquet est mort dans cette ville le 10 janvier 1815. Il avait acquis une connaissance profonde des langues slavonne et allemande; c'est dans la dernière que sont écrits la plupart de ses ouvrages. On a de lui : I. *Oryctographia Carniolica*, ou *Géographie physique de la Carniole, de l'Istrie et d'une partie des pays voisins*, Leipzig, 1778, 1781, 1784, 1789, 4 vol. in-4°., avec cartes et fig. Cet ouvrage comprend quatre voyages qui eurent lieu de 1774 à 1787, et que l'auteur effectua malgré des difficultés de tout genre, et entièrement à ses frais. Il consacrait à ces courses trois mois de vacance, que lui laissaient ses fonctions. Indépendamment des obstacles que lui opposait la nature du pays, l'ignorance et le fanatisme lui faisaient éprouver bien des tracasseries ; plus d'une fois il fut dénoncé comme hérétique : heureusement pour lui, Van Swieten le protégea. Ces mauvais traitements n'inspirèrent cependant pas à Hacquet du ressentiment contre les habitants de la Carniole ; car, en lisant son livre, on le croirait natif de ce pays, qu'il appelle toujours le sien. Il y avait résidé vingt ans. Aux recherches relatives à l'histoire naturelle, il en a ajouté de très curieuses sur la nation slave. II. *Voyage physico-politique dans les Alpes dinariennes, juliennes, carniennes, rhétiques et noriques, fait en* 1781 *et* 1783, Leipzig, 1785-1787, 4 vol. in-8°., fig. et cartes. III. *Voyage dans les Alpes noriques, relatif à la physique*, etc., *fait de* 1784 à 1786, Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8°. : il fait suite aux précédents. L'auteur a presque entièrement visité à pied la région montueuse qui s'étend des frontières sauvages de la Bosnie aux sources du Rhin. IV. *Nouveau voyage physico-politique fait en* 1788 et 1789 *dans les monts Carpathes, Daces ou septentrionaux*, Nuremberg, 1790, 1791, 1794, 1796, 4 vol. in-8°., fig. Hacquet ayant terminé, en 1787, la géographie physique de la Croatie, songea à entreprendre celle des Carpathes. Appelé l'année suivante en Gallicie, il commença à parcourir cette chaîne de montagnes la moins fréquentée par les naturalistes : il apprit le dialecte que parlent les habitants, et qui diffère beaucoup du selavon. Il s'aida, pour cette étude, de la langue valaque : n'en ayant pas fait usage depuis vingt-cinq ans, il l'avait à peu près oubliée. Il poussa ses courses jusqu'aux bords du Pruth, à une époque où la guerre les désolait ; mais les armées turques et tartares l'empêchèrent d'aller jusqu'à Iassy. Plus heureux en 1789, il vit cette ville, et revint en Gallicie par Choczim, la Podolie, la

Bukowine et la Transsylvanie, ne quittant que rarement les montagnes : son voyage finit à Vienne. Tous les ouvrages de Haequet fournissent des renseignements bien précieux sur les nombreux pays qu'il a visités. On reconnaît en lui un bon observateur, un homme instruit et doué d'une belle ame : on regrette qu'il n'ait pas paru au moins un extrait en français de ces ouvrages. V. Un grand nombre de *Mémoires* dans des recueils de sociétés savantes et dans des journaux : la plupart sont en allemand ; il y en a aussi en italien et en français. Presque tous concernent l'histoire naturelle ; on y trouve quelques relations de voyages, entre autres le suivant : *Voyage minéralogique et botanique du mont Terglon en Carniole au mont Glockner en Tyrol, fait en* 1779 *et* 1781 ; la seconde édition, corrigée et augmentée, parut à Vienne, 1784, 1 vol. in-8°., avec fig. Haequet, quoique transplanté loin de la France, y faisait quelquefois des excursions : il y vint, entre autres, en 1785 ; il était lié avec plusieurs savants de ses compatriotes. E—s.

HADDIK (André, comte de), général autrichien d'un grand mérite, naquit, en 1710, à Futak en Hongrie. Il était fils d'un chef d'escadron. Dans sa jeunesse, il étudia d'abord le droit ; mais il préféra dans la suite la carrière des armes. Il débuta par des preuves d'un grand courage dans la guerre contre les Turcs, et dans celle contre la France pour la succession de Bavière ; mais ce fut surtout dans la guerre de sept ans, qu'il se distingua contre la Prusse, comme feld-maréchal-lieutenant, à la tête d'un régiment de hussards hongrois. En 1757, il commandait un corps de troupes autrichiennes dans le fameux combat livré aux Prussiens près de Goerlitz, où le général Winterfeld perdit la vie, et où une partie de l'armée de Frédéric II fut détruite. Peu de temps après, le général Haddik surprit Berlin avec quatre mille hommes, et y leva, le même jour, une contribution de 800,000 francs. Il emporta en septembre 1758, dans le cercle de Meissen en Saxe, la ville de Pirna et la forteresse de Sonnenstein. Vers la fin de la même année, il fut nommé général de la cavalerie autrichienne : après la guerre, l'empereur lui confia le gouvernement militaire de la Transsylvanie, et, en 1765, celui de la Gallicie, qui venait de passer sous la domination de l'Autriche. Le comte de Haddik gouverna ces deux riches provinces avec beaucoup de sagesse ; et sa conduite, dans l'administration civile et militaire, attacha les habitants de ces pays à leur nouveau maître. Depuis 1774, il présida le conseil de guerre à Vienne, avec le titre de feld-maréchal. En 1789, il commandait, pour la seconde fois, une armée contre les Othomans : mais son grand âge ne lui permettait plus de supporter les fatigues de la guerre ; il tomba malade et mourut peu de temps après son retour à Vienne, le 12 mars 1790. Le comte de Haddik avait la réputation d'un des meilleurs commandants d'avant-garde et d'un des plus habiles officiers de cavalerie. B—n—n.

HADDON (Walter), savant anglais, né en 1516 d'une bonne famille du comté de Bockingham, contribua beaucoup à ranimer, dans son pays, l'étude des langues savantes. Il fut nommé en 1550 professeur de droit civil à l'université de Cambridge, et ensuite professeur de rhétorique et orateur de l'université. Le zèle qu'il manifesta pour la réformation sous le règne d'Edouard VI, lui valut la place de principal du collége de la Trinité

de Cambridge, après que l'évêque Gardiner en eut été dépossédé, et en 1552 celle de président du collége de la Madelène d'Oxford, qu'il abandonna prudemment l'année suivante, à l'avénement de Marie au trône. Après être demeuré caché pendant tout ce règne, il parut avec distinction à la cour d'Elisabeth, qui le nomma l'un des maîtres de la cour des requêtes, et en 1566 l'un des trois agents envoyés à Bruges pour rétablir le commerce entre l'Angleterre et les Pays-Bas. Il mourut le 21 janvier 1572, estimé pour sa piété, ses lumières et ses talents. Une étude constante de Cicéron lui avait donné une grande facilité à écrire en latin et dans un style élégant, mais non pas très pur, au jugement du docteur Warton. C'est lui qui, conjointement avec sir John Cheke, a traduit dans cette langue le Code de droit ecclésiastique publié par John Fox en 1571, in-4°., sous le titre de *Reformatio legum ecclesiasticarum*. Ses autres écrits ont été recueillis et publiés en 1567, in-4°., sous le titre de *Lucubrationes*, comprenant des discours latins, des lettres et des poésies. Janus, dans une dissertation savante et ingénieuse *De nimio latinitatis studio*, place Haddon parmi ces savants *qui genium atque indolem styli Ciceronis adsecuti feliciter sunt*. Elisabeth, dans une discussion qui s'était élevée sur le mérite respectif de Buchanan et de Haddon, comme écrivains latins, disait : *Buchananum omnibus antepono; Haddonum nemini postpono.* Ses *Poëmata* ont été imprimés séparément en 1576, précédés de sa Vie. X—s.

HADJY-KHALFA, ou plus correctement KHALYFAH, dont le véritable nom est *Moustafa fils d'Abdallah*, mais qui est aussi désigné sous celui de *Catib-Tchélébi*, historien et savant bibliographe, était natif de Constantinople. Il fut premier secrétaire et ministre des finances d'Amurath IV, et mourut dans sa ville natale, en dzoulhedjah 1068 de l'hég., (septembre 1658 de notre ère). Doué d'une grande activité, des dispositions les plus heureuses, et passionné pour l'étude, il mit successivement au jour plusieurs ouvrages qui attestent l'excellence de sa critique, et son immense érudition. Le plus considérable de tous est sa Bibliothèque orientale, intitulée *Kechf eldhonoun fy asmâ Koutoub oualfonoun*, c'est-à-dire, *Découverte des pensées touchant les livres et les genres*. Elle contient, dans l'ordre alphabétique arabe, la notice de dix-huit mille cinq cent-cinquante ouvrages, arabes, persans, turcs, avec les noms des auteurs de chacun, et l'indication des principales circonstances de leur vie, depuis l'époque de l'hégire, jusqu'à l'an 1028 de cette ère. C'est le livre classique le plus complet qu'aient, sur cette matière, les Arabes et les Mahométans. Il a servi de modèle et de guide à d'Herbelot, pour la compilation de sa Bibliothèque orientale. L'ouvrage de Hadjy-Khalfâ existe en manuscrit dans la bibliothèque du Roi, sous les numéros 733 et 875. Deux autres copies sont à Bologne chez le comte de Marsigli, et à Rome au Vatican. Pétis de la Croix en a fait une traduction française qui se trouve à la Bibliothèque royale. M. de Hammer en a donné un extrait assez ample dans l'*Aperçu encyclopédique des sciences de l'Orient*, imprimé en allemand à Leipzig, en 1804; mais cet extrait n'est pas toujours fidèle. Il est précédé d'une biographie de Hadjy-Khalfâ, écrite par lui-même. —Le second ouvrage de cet auteur consiste dans ses Tables chronologiques (*Tacouym altavarykh*), écrites en turc,

mais, comme il le dit lui-même, composées d'abord en persan. Elles commencent à la création d'Adam que l'auteur place 6216 ans avant l'hégire; mais elles ont pour objet spécial les fastes des Mahométans, et vont jusqu'à l'an 1050 de l'hégire (1640 de notre ère). Elles furent imprimées à Constantinople même, en 1733, petit in-folio de 247 feuillets, précédées de la vie de l'auteur, déjà indiquée ci-dessus. Simon Assemani a donné un assez long extrait de cette chronique dans le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Nani, où elle se trouvait, Padoue, 1787, 2 vol. in-4°. Koehler en a fait une copie fort exacte d'après un manuscrit de Dresde. Il y a joint une version latine et un commentaire. Reiske, qui faisait un très grand cas du travail de Khalfâ, a composé des *Prodidagmata ad Hagii librum memorialem rerum à Muhammedanis gestarum*. Ces instructions se lisent à la fin de l'édition qu'a donnée Reiske des Tables de la Syrie par Aboul-Fédâ, Leipzig, 1766. (*Voy.* ABOUL-FEDA, tom. I, pag. 94.) Meusel les a insérées aussi dans son édition de la Bibliothèque historique de Struvius, volume 2, partie 1, page 107. Les Tables de Hadjy-Khalfâ ont encore été traduites en italien par J. R. Carli, drogman de Capo d'Istria, et publiées à Venise, en 1697. Cette traduction est fort rare, et offre des additions qui ne sont pas dans le texte imprimé depuis; Toderini en cite quelques exemples. Galland en a fait aussi une version française abrégée. (*V.* GALLAND.) — Le troisième ouvrage de Hadjy-Khalfâ est une *Géographie*, composée en arabe, et traduite en turc par Ibrahim-Effendi, qui l'a imprimée à Constantinople, en 1145 (1732), et contient 698 feuillets et 39 cartes gravées; elle est intitulée *Djihân-numa* (Miroir ou théâtre du monde). Norberg l'a aussi traduite en latin; et il en a publié deux fragments en turc et en latin, dans les *Essais académiques*, Leipzig, 1784. Une version française de cet atlas turc existe à Paris dans la bibliothèque du Roi. La partie géographique de cet ouvrage est tirée, en grande partie, de l'Atlas de Mercator; mais elle a beaucoup d'importance pour l'orthographe des noms orientaux, et pour un grand nombre d'additions et de corrections dans les pays soumis à l'Empire othoman. La partie historique, qui est bien plus considérable, renferme aussi des particularités qu'on ne voit point ailleurs. On a encore de Hadjy-Khalfâ: I. Une histoire des guerres maritimes des Othomans, sous le titre de *Tohfeh alkobbar fy asfar el bahhar* (c'est-à-dire, *Don aux grands*), par Catib-Tchélébi. Cette histoire a été publiée à Constantinople, en 1728, in-fol. de 75 feuillets avec cinq cartes ou figures. II. *Tohfeh alakbar* (Avertissements agréables). III. *Constantinyeh Tarykh* (Histoire de Constantinople). D'Herbelot ne la connaissait pas, quand il a dit (*Art.* TARIKH) que les Musulmans n'avaient aucune histoire ou description de cette ville, depuis qu'elle était tombée en leur puissance. IV. *Tarykh kébyr* (Grande histoire), depuis la création jusqu'à l'an 1065 (1654); et d'autres ouvrages non imprimés, dont Toderini donne la liste dans sa Littérature des Turcs (tom. III, pag. 50 de la traduction française). On peut consulter, sur Hadjy-Khalfâ, Assemani dans sa Bibliothèque orientale, Sturmer dans sa Littérature turque, Koehler dans son Répertoire de littérature orientale, les lettres de Biornstaehl, et les Choses mémorables de la bibliothèque de Nuremberg, par de Murr. J—N.

HADLEY (sir John), savant astronome anglais du XVIIIe. siècle, et membre de la société royale, dont il devint vice-président, est auteur de plusieurs Mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*. Il présenta en 1731, à cette société, un *Quartier de réflexion ou octant*, instrument dont on se sert pour observer les astres en mer, afin de diriger la route des navires, et qui mesure des angles nonobstant le mouvement du vaisseau, inconvénient qu'on n'avait pas encore écarté jusque-là, du moins dans la pratique; car Hooke avait déjà trouvé, dès 1664 ou 1665, le moyen proposé par Hadley, et avait exécuté un instrument qui fut ensuite perfectionné et décrit par Newton en 1669. Aussi Halley réclama-t-il le mérite de la priorité en faveur de ce dernier, lorsque sir J. Hadley produisit la description de son instrument, où, par un phénomène de catoptrique, la fixité de la superposition de deux images vues dans une même lunette était substituée à la fixité de leur maintien sur les axes optiques de deux lunettes différentes. La société royale nomma des commissaires pour en faire un essai, qui réussit complètement; et ce succès fut confirmé depuis. L'adoption de cette méthode a changé la face de l'astronomie nautique-pratique. L'octant de Hadley a été essentiellement perfectionné par Mayer et Borda; et l'on peut s'en servir sur terre avec le même succès pour mesurer des angles en voyageant à cheval ou en voiture. On ne connaît aucune particularité de la vie de Hadley, ni l'époque de sa mort: car aucune des biographies anglaises que nous connaissons ne fait mention de cet auteur. Nous ne donnerons donc ici que les titres de quelques-uns de ses Mémoires scientifiques : I. *Description d'un télescope catadioprique*, Phil. Trans., 1723. II. *Description d'un nouvel instrument pour mesurer les angles*, Philos. Trans., 1731. III. *Observations faites à bord du yacht le* Chatham, *les 30 et 31 août et 1er. septembre 1732, pour essayer le nouvel instrument*, ibid., 1732. IV. *Description d'un niveau à l'esprit-de-vin, fixé à un quart-de-cercle*, etc., ibid., 1733. V. *Sur la cause des vents alisés*, ibid., 1735. VI. *Sur la combinaison des lentilles transparentes avec des plans qui réfléchissent la lumière*, Philos. Trans., 1736. Z.

HADORPH (Jean), antiquaire suédois, né en 1630 à Haddorp, près de Linkoping, mourut le 12 juillet 1693. Charles XI ayant établi un bureau où tout ce qui concernait les antiquités du pays devait être recueilli et discuté, Hadorph en fut nommé secrétaire. Le roi, qui estimait son caractère et ses connaissances, l'encouragea dans ses travaux; et Hadorph accompagna ce prince dans ses voyages en Suède, pour lui indiquer les monuments les plus remarquables. Il fit de ces monuments le principal objet de ses études, et s'occupa tour à tour des pierres runiques, des anciennes lois, des chroniques du moyen âge, et des productions islandaises désignées par le nom de *Saga* (conte historique). Il mit au jour, en latin et en suédois, un *Catalogue* des livres relatifs à l'histoire ou aux antiquités de la Suède, publiés sous le règne de Charles XI, ou prêts à être mis au jour par le collége des antiquités, Stockholm, 1670, in-fol. On lui doit une édition d'une Chronique rimée, avec plusieurs pièces curieuses (1674); une édition, avec des notes et des additions historiques, du *Saga de Saint-Olaüs* en vers sué-

dois (1675), in-8°.; une édition des lois de Dalécarlie, de Scanie, de Gotland, et du code maritime de Visby (1676-89). Il donna, en 1680, une Description des vingt-trois inscriptions ou monuments runiques qu'il avait observés dans ses voyages; et il publia plusieurs dissertations sur les usages des anciens habitants de la Suède.
C—AU.

HADRIEN. *V.* ADRIEN et ADRIANI.

HADWIDE, HADWIGE ou AVOIE. *Voy.* HEDWIGE.

HADY (MOUÇA), 4ᵉ. khalyfe de la maison des Abbassides, était petit-fils du célèbre Almansor (*V.* MANSOUR), et succéda à Mehdi son père, en moharrem 169 de l'hég. (786 de J.-C.) A l'époque de cet événement, il faisait la guerre dans le Djordjân : ce fut Haroun Errachyd son frère qui le fit reconnaître khalife, et reçut en son nom le serment du peuple. Hady, élevé au trône par droit de naissance, ne montra aucune des grandes qualités qui y avaient porté son aïeul et maintenu son frère. Sans expérience des affaires, mais capable de concevoir et d'exécuter le crime, il mourut vers le milieu de rebi 1ᵉʳ. 170 de l'hég., après un règne de quinze mois, et à l'âge de vingt-six ans. On attribua sa fin prématurée à Khaizeran, sa mère, qui l'empoisonna pour prévenir ses desseins criminels contre Haroun son frère. Le règne de Hady n'offre de remarquable que la défaite et la mort de l'alide Hoçéïn ben Aly, qui s'était rendu puissant dans l'Arabie.
J—N.

HAEBERLIN (FRANÇOIS-DOMINIQUE), historien et publiciste allemand fort estimé, naquit le 31 janvier 1720 à Grimmelfingen, près d'Ulm. Ayant terminé ses études à l'université de Goettingue, il y enseigna l'histoire en 1742. Depuis 1746, il fut professeur d'histoire à Helmstaedt, et successivement professeur de droit, bibliothécaire de l'université, enfin conseiller intime de justice en 1771, après avoir refusé la place de vice-chancelier de l'université de Giessen. Ce savant professeur mourut le 20 avril 1787. L'Allemagne le compte, à juste titre, parmi ses principaux historiens. Ses ouvrages font preuve d'une grande érudition, et d'une application aux recherches, telle qu'on ne la rencontre que fort rarement chez les historiens. Son style ne brille point par l'élégance, et Haeberlin n'avait pas le talent de donner une couleur gracieuse à une matière aussi sèche que celle des transactions diplomatiques; mais, en revanche, il s'est rendu indispensable aux diplomates par son savoir : son langage même peut concourir à l'instruction de ses lecteurs, en les familiarisant avec le style des chartes du moyen âge sur lequel il a formé le sien. Des nombreux écrits qu'il a publiés, nous nous bornerons à citer : I. *De familiâ augustâ Wilhelmi conquestoris, regis Angliæ, diplomatibus et optimis scriptoribus innixâ*, Goettingue, 1745, in-4°. II. *Venerandum vetustatis monumentum, sistens statuta Susatensia latina, seculo XII in literas redacta, diu expedita, ex originali summâ cum fide atque curâ descripta, et addito specimine annotationum juridicarum, historicarum, etymologicarum, ceu prodromo prolixioris commentarii primùm in lucem edita*, Helmstaedt, 1748, in-4°. III. *De Austrægis generatim, necnon de jure Austrægarum S. R. I. liberæ civit. Ulmanæ speciatim*, Helmstaedt, 1759, in-4°. IV. *De privilegio electionis fori augustæ domûs Brunsvico-Luneburg*, ibid., 1760, in-4°. V. *Analecta medii*

ævi ad illustranda jura et res germanicas, edidit, præfatus est, et notulas adspersit, Nuremberg et Leipzig, 1764, in-8°. VI. *Extrait de l'Histoire universelle*, Halle, 1767-1773, 12 vol. in-8°. Il contient l'histoire de l'empire Germanique jusqu'en 1546. L'éditeur avait chargé de ce travail un certain professeur Hausen à l'université de Francfort sur l'Oder : celui-ci, en effet, a composé les 12 premières feuilles de l'ouvrage; mais le reste est de Haeberlin, qui en a publié la suite sous ce titre : VII. *Histoire moderne de l'empire d'Allemagne depuis le commencement de la guerre de Smalkalden jusqu'à nos jours*, Halle, 1775-1791, 21 vol. in-8°. Une érudition profonde, des connaissances sur le droit public d'Allemagne qu'on chercherait vainement dans tout autre publiciste, et une exactitude scrupuleuse dans le récit des événements, rendent cet ouvrage classique. Le vingtième volume, le dernier qui sortit de la plume du savant professeur, parut en 1786; le baron de Senkenberg, conseiller à Giessen, publia, en 1791, avec succès, le 21ᵉ. volume déjà commencé par Haeberlin : il est fort à desirer qu'une entreprise littéraire d'un si grand intérêt soit continuée et terminée. VIII. *Le conclave romain*, ou *Notice exacte de ce qui se passe à Rome dans l'intervalle de la mort d'un pape jusqu'à l'élection et au couronnement de son successeur*, Leipzig et Helmstaedt, 1769, in-8°. IX. *Recueil de Mémoires succincts sur différents sujets relatifs à l'histoire et au droit public de l'Empire germanique*, Helmstaedt, 1775-1778, 4 parties in-8°. Ce savant publiciste a fait insérer beaucoup de mémoires dans divers ouvrages périodiques; mais on en retrouve les plus importants dans le recueil que nous venons d'indiquer. — Son fils, Jean-Frédéric HAEBERLIN, jurisconsulte, naquit à Helmstaedt le 10 janvier 1753, et enseigna le droit dans cette université depuis 1774. Ce professeur n'a publié que deux dissertations latines sur des matières de droit public, et quelques mémoires qui ont été insérés dans le *Recueil de Mémoires succincts*, etc., publiés par son père. Il mourut en juin 1790.

B—H—D.

HAEMMERLEIN. *Voy.* MALLEOLUS et KEMPIS.

HAEN (ANTOINE DE), né à la Haye en Hollande, en 1704, et mort à Vienne en Autriche, le 5 septembre 1776, a été l'un des plus illustres médecins praticiens du XVIIIᵉ. siècle. Il fut élève de Boerhaave, qui s'intéressa vivement à son sort et prépara, par des témoignages d'affection et d'estime, les succès que De Haen obtint, d'abord à la Haye, où il pratiqua vingt ans la médecine, et ensuite sur un autre théâtre plus vaste et plus digne de ses talents. Van Swieten, qui jouissait à Vienne de toute la confiance de l'impératrice-reine Marie-Thérèse, et qui avait formé un plan général pour l'étude, l'exercice et le perfectionnement de toutes les branches de la médecine, jeta les yeux sur De Haen, comme sur l'homme le plus propre à seconder ses projets. Il réussit à l'attirer et à le fixer à Vienne, en 1754, aux conditions les plus avantageuses et les plus honorables. De Haen fut nommé premier professeur de médecine pratique; et il l'enseigna, dans la chaire et au lit des malades, à de nombreux disciples, pendant une longue suite d'années, en déployant une sagacité et des connaissances qui lui méritèrent la réputation dont il a joui, et que plusieurs de ses écrits ne cesseront de lui assurer. A la mort de

Van Swieten, De Haen lui succéda, comme premier médecin; et, dans ce poste éminent et difficile, il continua de soutenir et d'accroître la direction si avantageusement imprimée dans les états de la maison d'Autriche, à l'enseignement, à la pratique et aux progrès de l'art de guérir. C'est ainsi qu'il s'acquittait, en quelque sorte, envers sa profession, de ce qu'elle lui avait procuré d'honneurs et de fortune. Non seulement il pratiquait la médecine à la cour et dans l'hôpital le plus considérable de Vienne, mais il avait encore une nombreuse clientelle dans toutes les classes de la société. Etranger aux agréments et aux formes qui plaisent et réussissent si bien, surtout dans le grand monde, De Haen n'a dû sa renommée qu'à son seul mérite médical. On lui a reproché un ton peu mesuré dans plusieurs discussions qu'il a eues avec d'autres médecins célèbres, et dans lesquelles son esprit sévère sacrifiait tout à ce qu'il croyait être la vérité, sans égards et même sans ménagement pour ses adversaires, quelque recommandables qu'ils fussent. Il n'en possédait pas moins, dans un degré éminent, toutes les qualités d'un homme bon, bienfaisant, et d'un excellent citoyen : aussi fut-il universellement regretté, lorsqu'il termina sa longue et laborieuse carrière. De Haen a publié un très grand nombre d'écrits ; les uns doivent être considérés comme des compilations quelquefois un peu prolixes, mais toujours judicieuses, et les autres comme des productions entièrement originales : I. *Historia anatomico-medica morbi incurabilis medicos passim fallentis*, la Haye, 1744, in-8°. II. *De colicá pictonum*, la Haye, 1745, in-8°. Cette courte et intéressante dissertation, adressée à Van Swieten, est divisée en deux chapitres. Dans le premier, De Haen indique, avec beaucoup d'érudition, les nombreux auteurs qui, même dans l'antiquité, ont parlé de cette maladie sous des noms très différents ; et il expose les idées générales qu'ils ont eues sur cet objet. Le second chapitre offre une description de la maladie, et un plan de traitement méthodique. Cet opuscule, dont l'édition originale est devenue fort rare, a été réimprimé à Paris en 1761, et fait partie du 2ᵉ. volume du *Ratio medendi*. III. *De deglutitione vel deglutitorum in cavum ventriculi descensu impedito*, la Haye, 1750, in-8°. IV. *Quæstiones super methodo variolas inoculandi*, Vienne, 1757. V. *Réfutation de l'inoculation, servant de réponse à MM. de la Condamine et Tissot*, Vienne, 1759. De Haen, ainsi que l'on peut en juger par la lecture des deux derniers ouvrages, fut l'un des antagonistes les plus redoutables et les plus persévérants de l'inoculation. Mais on doit avouer qu'indépendamment d'un peu trop de condescendance, dont on accusa ce professeur en faveur de l'opinion très prononcée de Van Swieten, il fut une époque où il était très permis d'élever des doutes et de proposer, sur cette matière, des objections assez fondées. C'est l'arithmétique appliquée à l'administration, qui a depuis et irrévocablement décidé la question ; et il faut dire aussi, pour être juste, que tous les médecins qui jouissaient alors en Europe d'une célébrité méritée, se soumirent avec franchise, et que plusieurs devinrent les apôtres zélés de l'inoculation. Ne reprochons donc point à la mémoire de Haen une opposition dans laquelle, en recueillant et en publiant des faits intéressants, il n'eut d'autre tort que de trop

généraliser, en tirant de quelques événements malheureux, des conclusions trop rigoureuses et trop étendues. VI. *Theses pathologicæ de hæmorhoïdibus*, Vienne, 1759, in-8°. VII. *Ratio medendi, in nosocomio practico.* Chaque livraison de cet ouvrage, qui commença à paraître à Vienne, en 1757, et ne fut terminé qu'en 1774, est adressée à Marie-Thérèse, avec autant de dédicaces qui font connaître l'inépuisable bienfaisance de cette auguste souveraine. Le *Ratio medendi*, réimprimé plusieurs fois en entier ou en partie, en divers pays, est le plus beau titre de Haen au souvenir de la postérité. Ce recueil imposant de discussions et de faits, est divisé en quinze parties et une continuation en deux volumes. VIII. *Theses sistentes febrium divisiones*, Vienne, 1760, in-8°. IX. *Difficultates circa modernorum systema de sensibilitate et irritabilitate corporis humani*, Vienne et Leyde, 1761, in-8°. X. *Vindiciæ difficultatum circa modernorum systema*, Vienne, 1762. De Haen s'élève ici, avec beaucoup plus d'humeur que de raison, contre les expériences et les observations de Haller. Au reste, cette querelle, dans laquelle celui-ci mit autant de noblesse et de candeur, que son adversaire y avait apporté de rudesse, cessa dès que Haen eut reçu l'assurance qu'il ne s'agissait que de physiologie, et qu'aucune application à la pathologie et à la thérapeutique ne forcerait le praticien à changer l'ordre de ses idées. XI. *Lettre à un de ses amis au sujet de la lettre de M. Tissot à M. Hirzel*, Vienne, 1758, in-8°. XII. *Dissertatio medica sistens examen tristissimi proverbii: Medicina turpis disciplina*, Leyde, 1763. C'est une réimpression. XIII. *Responsio ad apologeticam epistolam Balthasaris-Ludovici Tralles, circa variolarum inoculationem, sanguinis missionem, et opium*, Vienne, 1764, in-8°. XIV. *Epistola de cicutá cum alethophilorum Viennensium elucidatione necessariá*, Vienne, 1765. Les médecins français ont donné gain de cause à De Haen, dans cette dispute très vive avec le baron Storck, apôtre zélé de la ciguë dans des cas où elle n'a nullement réussi chez nous, quoiqu'on eût fait venir de Vienne même les préparations médicamenteuses. XV. *Magiæ examen, magiæ liber*, Vienne, 1774; *De miraculis*, 1775; réimprimés l'un et l'autre à Francfort et à Leipzig, en 1776, et à Paris, en 1777 et 1778. Ces deux productions, appréciées probablement d'après leur simple titre et sans autre examen, ont fait traiter De Haen, comme un homme faible et superstitieux, au moins à cette époque de sa vie. Ce n'est point le jugement qu'il faut porter de lui. Peut-être n'a-t-il jamais montré plus de sagacité, qu'en décrivant et en classant dans cette occasion, une foule de maladies protéiformes, vaguement désignées sous le nom de maux de nerfs. On n'a point voulu se rappeler que ce vieillard respectable était né dans la religion catholique, et dans un pays où elle était l'objet d'une intolérance assez active: plein de foi dans les dogmes de son église, il s'est borné à déclarer qu'il croyait à l'existence de la magie et des miracles, mais qu'il n'avait point reconnu de traces d'obsessions dans aucun des cas que lui avait présentés sa pratique médicale, quoiqu'il eût sous sa direction un hôpital spécial pour l'examen et le traitement de prétendus possédés (*V.* GASSNER). Didot a donné une édition à peu près complète

des ouvrages de Haen, en onze vol. publiés de 1761 à 1774. Plusieurs écrivains, à la tête desquels il faut placer Haller, ont rendu une éclatante justice au mérite de ce médecin. Un travail étendu, qu'il avait laissé sur les institutions pathologiques de Boerhaave, a été, d'après ses dernières volontés, recueilli et publié avec des augmentations par le docteur de Wasserberg, 2 vol. in-4°., Vienne, 1779. Le même ouvrage a reparu dans le même format, à Genève, par les soins de Jean-Emanuel Gilibert, qui, ayant personnellement connu de Haen, en a fait un portrait assez piquant. Le docteur Jean-Michel Schosulan publia en 1778, à Vienne, un abrégé des ouvrages de Haen; et Eyerel, en 1795, en a aussi fait connaître quelques fragments. Il est fâcheux pour la mémoire de Haen, qu'elle soit privée d'un éloge, resté inédit, que Vicq d'Azyr lui avait consacré, et qu'il lut dans l'une des dernières assemblées particulières de la société de médecine, en février 1793. L'illustre écrivain, entraîné sans doute par l'ascendant des circonstances, proposait, dans le préambule, de modifier les formes trop flatteuses des éloges académiques; et il se conformait, avec une admirable flexibilité à ce principe, dans cette production, l'une des plus originales qui soient sorties de sa plume. D—G—s.

HAENDEL (George-Frédéric), compositeur célèbre, surnommé *il Sassone*, naquit à Halle, dans le pays de Magdebourg, le 24 février 1684. Il y reçut les leçons de l'organiste Zachau, et fit les progrès les plus étonnants dans l'art auquel il s'était voué. Dès l'âge de dix ans, il composa une suite de sonates, qui ont été conservées dans le cabinet du roi d'Angleterre. En 1703, il vint à Hambourg, où il donna son premier opéra (l'*Almeria*). Il se livra, dans cette ville, à l'enseignement de la musique, eut un grand nombre d'écoliers, et n'en publia pas moins trois autres opéras, sans compter beaucoup de pièces de clavecin. En 1708, il entreprit le voyage d'Italie, et donna à Florence son premier opéra italien, *Rodrigo*. A Venise, il fit exécuter celui d'*Agrippine*, qui eut vingt-sept représentations consécutives. Il quitta l'Italie en 1710, et passa dans le Hanovre, où l'électeur le nomma son maître de chapelle. Malgré ces nouvelles fonctions, il abandonna bientôt Hanovre, et se rendit en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il composa, en quinze jours, son opéra de *Renaud*, qui fait les délices de la nation anglaise. Naturellement inconstant, Haendel se remit ensuite à voyager, puis revint à Londres, où George Ier., son ancien souverain, qui venait de monter sur le trône d'Angleterre, lui assigna un traitement de quatre cents livres sterling. Depuis cette époque, il ne cessa d'y travailler pour le théâtre, malgré les nombreux désagréments qu'il eut à éprouver de la part des directeurs; car Haendel eut ceci de commun avec la plupart des grands hommes, que sa réputation, aujourd'hui si universellement établie, ne se forma guère qu'après sa mort. En 1751, il devint aveugle, sans rien perdre du feu de son génie, continuant à toucher l'orgue et le clavecin, avec la supériorité qui lui était particulière, et dictant ses leçons à Smith. Six jours avant de mourir, il dirigea encore l'exécution d'un de ses *oratorio*. Il expira le 17 avril 1759. Haendel est, sans aucune espèce de comparaison, le musicien le plus estimé par la nation anglaise, qui, le regardant comme naturalisé

chez elle, le traite avec cette partialité qui la caractérise. Ses compositions, il est vrai, sont à-la-fois brillantes, expressives et savantes. Ce qui les distingue éminemment, c'est la belle ordonnance des parties, qui concourent toutes au même but sans se nuire, sans offrir à l'oreille cette confusion que l'on remarque souvent dans les ouvrages des plus grands maîtres. Ce sont surtout ses *oratorio* qui ont établi sa réputation: ils sont tous faits sur des paroles anglaises. Haendel était d'une taille imposante, avait la figure noble et pleine de feu. Les Anglais possèdent un beau portrait de lui, peint par Tischbein. Son humeur était brusque, caustique : il s'emportait à tout propos; ce qui, joint à la manière ridicule dont il prononcait l'anglais, le rendait parfois très plaisant. Il menaça un jour la célèbre Cuzzoni, qui refusait de chanter, de la jeter par les fenêtres. Haendel portait une énorme perruque blanche, dont les mouvements vibratoires annonçaient s'il était satisfait ou mécontent de l'exécution des musiciens. Lorsqu'il faisait exécuter pour la première fois quelque *oratorio* à Carlton-House, il témoignait hautement son humeur quand le prince ou la princesse de Galles manquait à s'y trouver; et, si quelque femme de la cour se permettait de parler pendant l'exécution, il l'accablait d'injures. Haendel aimait la bonne chère, et ne composait jamais mieux que lorsqu'il en était à sa troisième bouteille. Il laissa à sa famille une succession de vingt mille livres sterling. Il en avait légué mille à l'institut de secours, à Londres. On ne connaît point de musicien dont la vie ait été si souvent reproduite que celle de Haendel. Il a fourni matière à onze biographies. Walther, dans son *Lexicon musicum*; Mattheson, dans une biographie spéciale en allemand, publiée à Hambourg en 1761, et dans le *Musikalische Ehrenpforte*; l'auteur du *Gentleman's Magasine* de 1760; Hiller, dans les *Nachrichten*, etc., et dans le *Lebensbeschreibungen beruhmter musikgelehrten*; Reichardt, dans un opuscule intitulé la *Jeunesse d'Haendel*, qu'il publia en allemand, en 1785; Burney, dans sa *Notice sur la fête funèbre en l'honneur d'Haendel*; Hawkins et Burney, dans leurs *Histoires de la musique*; enfin Eschenburg, dans la traduction allemande qu'il a donnée en 1785, de l'histoire de Burney. Cette dernière notice est la plus complète et la plus détaillée. On y trouve la gravure du monument érigé en l'honneur d'Haendel, dans l'église de Westminster. Indépendamment de ces hommages littéraires, les Anglais voulurent, en 1784, célébrer la centenaire d'Haendel, par un jubilé qui dura quatre jours. Cinq cents musiciens, dirigés par le célèbre Cramer, furent réunis dans l'église de Westminster, et exécutèrent les compositions sacrées de ce maître. Cette pompe funèbre fut renouvelée en 1785; le nombre des musiciens était de six cent-sept. On la célébra de nouveau en 1786; enfin, en 1787, le nombre des musiciens qu'on avait réunis, était de huit cents. La même année, un orchestre de trois cents musiciens, exécuta à Berlin son *oratorio du Messie*. La collection des œuvres de Haendel a été publiée par souscription à Londres, en 1786. On y distingue quarante cinq opéras, dont les plus remarquables sont : *Agrippine*, *Renaud*, *Mutius-Scévola*, *Alexandre et Scipion*, *Richard Ier.*, *Partenope*, *Ariodant*, *Arminius*, *Bérénice*; vingt-six ora-

torio, dont le *Messie*, *Judas-Macchabée*, *Moïse en Égypte*, *Saül*, *Samson*, *Josué*, *Salomon*, *Jephté*, *Hercule*; huit volumes de *Motets*, quatre de *Cantates*, et beaucoup d'autre musique d'église; enfin des pièces d'orgue, de clavecin, des fugues qui sont regardées comme ouvrages classiques, et des *Sonates* pour divers instruments. D. L.

HAER (TER.) *Voy.* HARIUS.

HAFFNER (HENRI), peintre de perspective, naquit à Bologne en 1640, d'un soldat de la garde suisse du sénat. Sun père, lui voyant des dispositions pour la peinture, le laissa maître de suivre son goût pour les arts. Henri, après avoir reçu avec fruit des leçons a Bologne, vint à Savone, où il fut employé à peindre les ornements de l'église du Saint-Esprit, et ceux d'un salon où Guidobono dessina les figures. (*Voy.* GUIDOBONO.) Henri Haffner, appelé à Gènes, entreprit les travaux ordonnés dans le palais Brignole. Cette fois, les figures furent faites par Piola et par Grégoire de' Ferrari. Revenu à Bologne, Henri y travailla encore plusieurs années, et mourut en 1702. Il fut enterré avec pompe dans l'église des Célestins. — HAFFNER (Ant.), frère du précédent, également né à Bologne, et peintre de perspective; demeura long-temps à Gènes. Il y peignit les fresques fameuses de l'église de St.-Luc, et celles du presbytère des pères de la Congrégation de Lucques. Ses ornements à Ste.-Marie du Refuge sont d'une telle délicatesse, qu'on les regarde comme un des meilleurs ouvrages de ce genre. Antoine se hasarda aussi à composer des figures, et laissa, pour l'école des orphelins, un tableau de sa main, représentant la Vierge, l'enfant Jésus, et les portraits de deux orphelins de la maison. En 1704, il fut chargé de peindre la chapelle de St.-François de Sales dans l'église de St.-Philippe-Néri. Le père Garbarino, prefet de la congrégation, invita même Antoine à prendre un appartement dans le couvent, jusqu'à ce qu'il eût fini son travail, et à manger à la même table que les religieux. Il résulta du commerce habituel que ce peintre entretint avec eux, et du soin qu'ils mirent tous à lui être agréables, qu'il conçut bientôt du goût pour la vie tranquille de ces frères : il demanda l'habit avec instance, et l'obtint, mais avec l'exemption de tous les emplois qu'on donnait aux autres religieux. Dès ce moment, Antoine ne pensa plus qu'à embellir l'église de St.-Philippe. L'élégance et la vérité du dessin, l'harmonie et la suavité des teintes, la fraîcheur des compositions, lui attirèrent un grand nombre d'admirateurs. Bien différent du peintre Bernard Strozzi, dit le *Prete genovese* (Voy. STROZZI), qui, ayant fait profession dans le couvent des capucins de Gènes, avait ensuite cherché tous les moyens de s'enfuir et de s'affranchir de ses devoirs, Antoine Haffner crut et prouva que la vie monastique pouvait s'allier avec les travaux de la peinture. Le grand-duc Jean-Gaston écrivit au père Haffner, pour le prier d'entreprendre les ornements de l'autel à construire dans la chapelle des tombeaux des Médicis; et, à son arrivée à Florence, il le combla d'honneurs et de richesses. Antoine Haffner mourut en 1732, et laissa sa fortune, que les bienfaits toujours renouvelés de Gaston avaient rendue considérable, au conservatoire de Notre-Dame de la Miséricorde, qui suivait les règles de Saint-Philippe Néri. A—D.

HAFIZ (MOHAMMED CHEMS-EDDYN), l'un des plus célèbres et des

plus aimables poètes de la Perse, naquit à Chyrâz, au commencement du VIIIe. siècle de l'hégire, et du XIVe. de l'ère vulgaire, sous la dynastie des Modhafféryens, qui avaient momentanément divisé le beau royaume de Perse en quatre parts. Admis de bonne heure dans un collége fondé par le vézyr Hâdjy-Couwâm, il se livra particulièrement à l'étude de la théologie et de la jurisprudence, sciences qui, d'après les principes de la religion musulmane, ont une intime analogie. Son surnom (Hâfiz) indique qu'il possédait tout le Corân. On attribue sa vocation poétique à une aventure digne de figurer dans les *Mille et une nuits*, recueil originaire de la Perse, comme nous l'avons remarqué ailleurs. Au reste, ce fut aux visites assidues qu'il fit au *vieillard Vert*, à dix-huit lieues de Chyrâz, qu'il dut non seulement le talent de composer de beaux vers, mais encore la connaissance d'une ravissante beauté, nommée Chakh-Nébât (morceau de sucre) : il fut, auprès d'elle, le rival du souverain de Chyrâz, et le rival heureux ; car nous avons tout lieu de croire qu'il obtint la main de cette jeune Chyrâzyenne, qui lui inspira tout-à-la-fois la plus vive passion, et des vers aussi tendres qu'harmonieux. Mais l'inflexible destin lui arracha des mains la coupe du bonheur. La compagne qu'il s'était choisie, méritait un sort plus heureux encore que celui dont elle jouissait auprès de son époux. « Elle » prit, dit-il, son élan vers la so- » ciété des êtres célestes, dont elle ti- » rait son origine. » C'est à peu près dans les mêmes termes, que le poète mélancolique de Vaucluse déplorait la perte de l'incomparable Laure. Comment l'amour à-la-fois légitime et passionné, exprimé par d'aussi tendres regrets, a-t-il pu faire place aux déplorables écarts de la passion la plus dépravée ? C'est une question que nous soumettons aux philosophes qui observent et étudient les nombreuses inconséquences de l'esprit humain. Quelle que soit la divergence de leurs systèmes, ils penseront certainement que les beaux vers, consacrés au jeune Bathille, au bel Alexis, et à la noire moustache du jeune Tatâr de Chyrâz, ne justifieront jamais Anacréon, Virgile, ni Hâfiz, aux yeux des lecteurs pudiques, fussent-ils même musulmans. Ces derniers sont peut-être encore plus scandalisés du goût de notre poète pour le vin de Chyrâz. Ils ne peuvent lui pardonner ses nombreux vers à la louange de cette liqueur, qu'il nomme sans détour ni périphrase. « Du vin à la main, dit- » il, des fleurs sur mon sein, et ma » maîtresse docile à mes desirs ! » Le joyeux vieillard de Téos n'avait pas plus d'abandon ni de volupté : il est vrai que le jus de la vigne ne lui était pas défendu par sa religion. Hâfiz tenait si peu à la sienne, qu'on l'a soupçonné d'être chrétien au fond de l'ame, et d'avoir fait dans ses vers l'éloge tacite de cette religion, indulgente pour l'usage du vin, qu'il préférait sans scrupule à l'eau du Kaauzer (c'est le fleuve du Paradis musulman). Ajoutons que les coteaux de Chyrâz ne le cèdent en rien à ceux de l'Archipel, et que les Guèbres et les Arméniens ne manquent pas de talents pour les exploiter. Que de motifs pour *rompre la pénitence*, suivant l'expression de Hâfiz, qui traitait, avec une égale légèreté, la religion et la fortune! « Échanson, s'é- » crie-t-il, apporte ce qui reste de vin; » car dans le Paradis, nous ne trou- » verons pas le ruisseau de Rokn- » Abâd, ni les bosquets de Mossellâ. » Et ailleurs, il se vante d'être pauvre, parce que « la pauvreté est compagne

des talents. » Cependant plusieurs souverains l'appelèrent vainement à leur cour; après être allé jusqu'au port d'Hormouz pour passer dans l'Inde, il revint à Chyrâz; il ne céda réellement qu'aux instances souvent réitérées du prince d'Yezd, et n'en reçut aucun présent. Les plaintes qu'il laisse échapper à ce sujet, doivent être attribuées à l'amour-propre blessé, plutôt qu'à l'avidité déçue; et Hâfiz jura de ne plus quitter sa chère ville natale. Quand cette ville tomba au pouvoir des Moghols, le 1er. de dhoul-hedjah 789 (le 21 décembre 1387), Tymour-lenk, plus connu sous le nom de *Tamerlan* (Voy. Tymour), fit venir le poète de Chyrâz, et lui reprocha d'avoir, dans ses vers, promis de donner Samarcand et Bokhârâ, résidences du conquérant, à un mignon, pour prix de ses faveurs. « Ce sont ces générosités-là, qui m'ont » rendu aussi pauvre que je le suis », répondit Hâfiz, sans se déconcerter. Quoique les biographes orientaux varient entre eux de 791 à 795, touchant l'époque de la mort de notre poète, nous croyons pouvoir fixer cet événement à l'an 791 de l'hégire (1389 de J.-C.), d'après Daulet-Châh, et une inscription à demi-énigmatique, placée sur son tombeau. Ce monument, décrit par la Valle, Chardin, le Bruyn, etc., dessiné par Kaempfer (*Amœnitates exoticæ*, pag. 301), et dont on trouve une jolie gravure dans le deuxième volume de la *Collection portative de voyages, traduits de différentes langues orientales*, etc., a été elevé par Mémâï, instituteur d'Aboul-Câcem-Bâbour, sulthân de Chyrâz, à l'époque de la mort du poète; il est situé dans le Mossellâ, ou oratoire champêtre, voisin de Chyrâz, non loin du délicieux ruisseau de Rokn-Abâd, si souvent célébré, ainsi que le Mossellâ même, dans les *Odes* de l'Anacréon persan. C'est le rendez-vous de la jeunesse des environs de Chyrâz, qui vient là chanter les vers de Hâfiz, et boire du vin. Des dévots ont demandé, en mourant, la grâce d'être enterrés auprès de celui à qui l'on avait contesté le droit d'obtenir une sépulture. Les docteurs et les mollâs (ou prêtres) de Chyrâz firent en effet les plus grandes difficultés pour rendre les derniers devoirs à notre poète, qu'ils accusaient d'être incrédule, et même chrétien. Ses amis obtinrent que l'on tirerait au moins un augure pris au hasard dans ses odes: on tomba successivement sur deux passages, où le poète avoue franchement ses fautes, et pourtant se garantit à lui-même le Paradis. Ces passages, amenés par le sort, parurent décisifs; et les honneurs de la sépulture furent décernés, sans difficulté, à un poète évidemment prédestiné. Et même, dès-lors, on regarda ses vers les plus licencieux et les plus passionnés comme inspirés par l'amour divin: les pieux Musulmans les lisent encore pour s'exciter à la piété; ce sont pour eux des prières sublimes adressées à l'Être suprême, dans un langage mystique (*liçân ghaïb*). C'est dans ce sens que sont écrits les Commentaires de Férydoun, de Souroury, de Soudy, de Laméy, etc., qui se sont chargés, non seulement d'aplanir les difficultés grammaticales et d'expliquer le sens propre, mais encore de découvrir les allégories, fort détournées en effet, des odes qui composent le *Dyvân* (recueil) de Hâfiz, dans lequel ces odes sont rangées suivant l'ordre alphabétique de leur rime (la même rime étant invariable dans le cours de chaque ode). Ce *Dyvân* a été rédigé, après la mort de l'auteur, par Séid-Câcem-Anvâry, auteur de l'*E-*

nys ûl àâchiqyn (le confident des amants) : il est composé, suivant les meilleurs manuscrits, de cinq cent-soixante-onze odes, ou *ghazel;* l'on n'en trouve pourtant que cinq cent-cinquante-sept, et sept *cassydêh* ou élégies, dans l'édition complète, purement persane, publiée à Calcutta, en 1791, un volume in-fol. Le premier orientaliste qui se soit exercé sur les poésies de Hâfiz, est le savant et célèbre docteur Hyde. Il traduisit la première *ghazel* de Hâfiz, en latin, avec le commentaire turk de Férydoun. Cet essai a été imprimé dans le deuxième volume de son *Syntagma dissertationum* (Voy. Hyde); et la même ode a été traduite et insérée, avec un commentaire grammatical, par Meninski, dans les deux éditions de sa *Grammatica turcica* (Voy. Meninski). Vers la même époque, D'Herbelot composait, d'après les biographes persans, une courte notice sur la vie de Hâfiz, et traduisait quelques fragments de ses odes insérées dans sa *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-fol. (*Voy.* Herbelot.) Depuis près de quatre-vingts ans, le nom du poète persan semblait condamné à l'oubli en Europe, lorsque deux orientalistes, inconnus jusqu'alors, M. le baron de Rewusky, ancien ambassadeur d'Autriche à Constantinople, et W. Jones, membre de l'université d'Oxford, à peine âgé de vingt ans, débutèrent dans la carrière des lettres par un travail sur Hâfiz, qui décelait dans tous deux une connaissance approfondie de la langue et de la littérature persanes et turques, un goût épuré et un vrai talent poétique. Le savant diplomate publia, sans se nommer, l'ouvrage suivant: *Specimen poeseos asiaticæ, sive..... Haphyzi ghazelæ sive odæ sexdecim ex initio Dyvani depromptæ*, etc., Vienne, 1771, in-12. Quoique le titre annonce seize odes, le volume n'en renferme que quinze, dont quatorze avec une traduction en vers latins, en regard du texte persan, une traduction littérale du texte persan et du commentaire turc de Soudy, et une glose grammaticale: la quinzième ode est seulement traduite en vers latins, en regard du texte original. L'élégant traducteur a placé, à la tête de l'ouvrage, des détails sur Hâfiz, sur l'histoire de Perse, du temps de ce poète, et un traité excellent et absolument neuf sur les recueils de poésie nommés *Dyvân*, ainsi que sur les *ghazel* (odes ou chansons). Ce précieux opuscule devint bientôt si rare, que M. J. Richardson, connu ensuite par son beau dictionnaire persan, entreprit de le traduire en anglais, et le publia sous ce titre à Londres, en 1774: *A specimen of persian poetry or Odes of Hafiz, with an English translation and paraphrase, chiefly from the Specimen poeseos asiaticæ of baron Rewuski.* Ce petit volume, in-4°., est aussi très rare. Le jeune W. Jones s'occupait de Hâfiz à Londres, comme faisait le baron de Rewuski à Vienne; et cette communauté de travail établit entre eux une amitié intime. M. Jones publia dès 1770, à la suite de sa traduction française de l'*Histoire de Nâdir-Châh*, un traité de la poésie asiatique, une traduction en prose et en vers de dix odes de Hâfiz, dont il donna ensuite le texte avec une version latine, dans son *Poeseos asiaticæ commentariorum libri sex*, Londres, 1774, in-8°.; Leipzig, 1777, in-8°. On retrouve deux de ces odes dans les éditions anglaises, et dans l'édition française de sa grammaire persane. Il en traduisit une autre, avec des observations fort cu-

rieuses sur Hâfiz, dans son *Traité de la poésie mystique des Persans et des Hindous*, tome III des *Asiatic Researches* (ou *Mémoires de la société asiatique de Calcutta*). Un orientaliste trop peu connu, et distingué surtout par sa modestie, M. Nott, a traduit en beaux vers anglais, et publié avec le texte persan et des notes très intéressantes, dix-sept odes sous le titre de *Select odes from the persian poet Hafiz translated*, etc. Londres, 1787, in-4°. L'estimable savant M. Hiddon-Hindley a donné à Londres, en 1800, dix odes, avec une paraphrase en prose et en vers anglais, sous ce titre: *Persian lyrics, or scattered poems from the diwani Hafiz, with a catalogue of the works of Hafez*, etc., in-4°. Plusieurs des odes de notre poète, les unes déjà publiées, les autres inédites, ont été insérées dans différents recueils, savoir: Une dans le tome Ier., et trois avec une traduction anglaise dans le tome II de l'*Asiatic Miscellany*, Calcutta, 1785-6, in-4°. Trente-neuf, sans traduction, dans le *Neue arabische anthologie* de M. Gunther Wahl, Leipzig, 1791. Six, réimprimées dans le *Persian interpreter* de Moses, Londres, 1792. Quelques fragments, dans le *Persian Miscellany* de M. Ouseley, Londres, 1795, in-4°. Quinze, dans les *Oriental collections* du même savant, Londres, 1797-1800, 3 vol. in-4°. Vingt-quatre, réimprimées dans les *Flowers of persian poetry* de M. Rousseau, Londres, 1801. La *Vie* de Hâfiz, qui fait partie du *Tezkéret ûlchòârâ*, ou *Biographie des poètes persans*, par Daulet-Châh, a été imprimée avec une version latine, dans la *Chrestomathia persica* de M. Wilken, Leipzig, 1805, et se trouve dans l'extrait de cette Biographie, que M. Silvestre de Sacy a inséré dans le tome IV des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi*. C'est d'après le *Tezkéret ûlchòârâ*, différents commentaires de Hâfiz, et des histoires modernes, qu'a été composée la notice en persan, qu'on lit au commencement de l'édition assez peu exacte des œuvres complètes de Hâfiz, entièrement en persan, imprimée à Calcutta, en 1791, 1 vol. in-fol., déjà citée, et dont l'auteur de cet article possède le seul exemplaire qui ait passé en France. Dans la notice dont il s'agit, on s'est principalement attaché à justifier Hâfiz des inculpations trop fondées dont ce poète est l'objet, à allégoriser et spiritualiser les idées et les expressions plus qu'érotiques, consignées dans ses odes, enfin à rapporter les principaux présages tirés de son Dyvân. Thâhmas-Couly-Khân, surtout, a, dans plusieurs circonstances, employé ce moyen très puissant sur l'esprit des Musulmans en général, et principalement sur celui de leurs soldats. L'estimable et savant voyageur M. Scott-Waring, a donné une bonne analyse du Dyvân de Hâfiz, différents extraits de ses odes en persan et en anglais dans le 5e. chap. du *Tour to Scheeraz*, publié à Bombay en octobre 1804, in-4°., et réimprimé à Londres, très incorrectement quant aux passages persans, en 1807, sous le même format. Cet ouvrage offre, en outre, des détails non moins étendus qu'intéressants sur Ferdoucy et sur son *Châh nâmèh*.—Plusieurs autres poètes, aussi obscurs que celui-ci est célèbre, ont porté le surnom de *Hâfiz*; un d'eux, surnommé *Halwâdjy* (le confiseur), florissait sous le règne du solthân Châh-Rokh, fils et successeur de Tamerlan sur le trône de Perse. — Un autre, surnommé aussi *Adjem él Roumy*, est

auteur d'un ouvrage intitulé *Erdjâ ûl îlm*. — Enfin Hafiz de Tauryz, surnommé *Tatacdjy*, est auteur d'une *ghazel* qu'on n'a pas jugée indigne d'appartenir au poète de Chyrâz. Un certain critique la lui attribue. — Hafiz est encore le surnom de *Nour ëd-dyn Louthf ûllah ăl Bourzâwy*, de Bourouçah (ou Pruse), qui écrivit, en langue persane, une histoire universelle des peuples qui habitent les quatre régions ou points cardinaux de la terre. Cette histoire, qui porte le double titre de *Zoubdét ûl-Tewârykh* (crême des histoires), ou *Tarykhi Hâfiz-Abrou* (Annales de Hâfiz-Abrou (1), commence à la création du monde, et se termine à l'an 829 de l'hégire (1425 de J.-C.), c'est à dire à l'époque à laquelle vivait l'auteur, qui mourut en 834 (1430-1). Nous terminerons cet article en observant que le mot *Hâfiz* est la prononciation persane de l'arabe *Hâfedh* (conservateur, gardien), et, par excellence, comme on l'a dit de Hâfiz, celui qui sait tout le Corân par cœur. C'est enfin le surnom de plusieurs écrivains arabes, mais trop peu importants pour trouver place ici. L—s.

HAGEDORN (Frédéric de), un des meilleurs poètes allemands, naquit, le 23 avril 1708, à Hambourg, où son père était résident du roi de Danemark auprès du cercle de Basse-Saxe. Confié aux maîtres les plus habiles, il montra de bonne heure des dispositions pour la poésie; et la prédilection de son père pour les lettres, sa collection assez considérable des meilleurs ouvrages français, et la réunion, qui avait lieu dans sa maison, des poètes alors les plus goûtés en Allemagne, tels que Hanold, Teind, Amthor, Wernike et Richey, contribuèrent beaucoup au développement des talents du jeune poète. Mais il avait à peine quinze ans, lorsque ce respectable père lui fut ravi. Des malheurs de toute espèce avaient, pendant les cinq dernières années de sa vie, dérangé totalement la fortune d'Hagedorn le père; et il ne laissa pour héritage à ses enfants, qu'une excellente éducation, le souvenir des richesses dont il avait joui, et ses vertus pour modèle. Malgré la gène où se trouva sa veuve, elle s'acquitta de tous les devoirs d'une bonne mère: Frédéric Hagedorn fut envoyé au gymnase de Hambourg, où il profita des leçons de J. A. Fabricius et de Wolf. Dès cette époque parurent ses premiers essais politiques dans le *Patriote hambourgeois*, journal hebdomadaire, très estimé en Allemagne. Il s'appliqua surtout à l'étude des anciens et des langues modernes; son goût pour la poésie l'engagea même à composer quelques petits poèmes en français et en italien. Après avoir étudié le droit à Iéna, pendant trois ans, il revint à Hambourg en 1729, et partit peu de temps après pour Londres. L'ambassadeur danois, dans cette cour, le baron de Soehlenthal, l'accueillit, et en fit son secrétaire particulier. Sa conduite et ses connaissances lui procurèrent beaucoup d'amis en Angleterre. Il se familiarisa si bien avec la langue et la littérature de ce pays, qu'il y publia, pendant son séjour, deux petits ouvrages en anglais. Le ministre danois ayant été rappelé de son poste en 1731, son secrétaire le suivit à Hambourg, espérant vainement qu'il obtiendrait un emploi au service du roi de Danemark. Sans revenus et sans emploi, Hagedorn fut alors très souvent embarrassé de son existence: il perdit sa mère en 1732, avant que son frère eût terminé ses cours acadé-

(1) Ce dernier mot signifie *chef*, *prince*, *premier*.

miques, et cette perte augmenta le désagrément de sa position. Tant de malheurs ne purent arrêter son élan poétique. Le bon goût en Allemagne n'avait pas encore percé le brouillard épais qui couvrait la littérature : il n'y avait alors, ni bons modèles, ni critiques éclairés. Hagedorn, dit *Bodmer*, doit surtout, à son séjour en Angleterre, et à l'instruction qu'il y avait acquise, les succès dont il a joui comme poète. Pope fut, après Horace, son auteur favori et son modèle. En 1733, la fortune se lassa de poursuivre Hagedorn. Une société de négociants établie à Hambourg depuis le XIIIe. siècle, sous le nom de *The english court*, le choisit pour son secrétaire, avec un traitement de cent livres sterling, et un logement dans l'hôtel de cette compagnie. Cette place lui laissait assez de temps pour qu'il pût se livrer à ses études favorites. Accoutumé dès son enfance à consacrer tous ses moments de loisir à la lecture, il mourut, un livre à la main, le 28 octobre 1754. Le cœur et l'esprit de ce poète se peignent dans tous ses ouvrages. Il était né pour l'amitié : la probité, la douceur, la bienfaisance et la générosité furent les principaux traits de son caractère. Une humeur toujours gaie, l'habitude des usages de la bonne société, et une conversation aussi instructive que spirituelle, donnaient à son commerce un charme particulier. Il mit un grand soin à ne livrer jamais ses ouvrages au public, qu'après les avoir bien épurés sous le rapport du style et sous celui de la pureté de la morale. Le premier livre de ses fables ne parut qu'en 1738, dix ans après qu'il les eut composées. Aussi le célèbre Wieland, dans la préface qu'il a jointe à l'édition des œuvres poétiques de Hagedorn, ne balance-t-il pas à l'appeler le véritable Horace de l'Allemagne. Pour bien juger le mérite réel de ce poète, il faut se reporter à l'époque de la littérature allemande, où il composa ses œuvres. Les progrès que la poésie avait faits en Allemagne, dans le XVIIe. siècle, grâces au poète Opitz, furent suivis d'une décadence totale du bon goût : le mérite d'en avoir été le restaurateur appartient surtout à Hagedorn et à Haller. Il fallut beaucoup de discernement, beaucoup de goût, et surtout un grand courage pour quitter l'ancienne routine des poètes emphatiques et boursoufflés, et des rimailleurs sans verve. On avait à combattre le despotisme de l'école de Gottsched (*Voy.* GOTTSCHED), qui prétendait s'ériger en souveraine absolue de la littérature allemande. La guerre littéraire qui eut lieu entre ces deux écoles, se soutint long-temps, avec l'acharnement ordinaire aux querelles de parti : mais les traits lancés contre Hagedorn furent souvent amortis par son calme et sa politesse. Les plus anciennes productions littéraires de ce poète sont deux *Lettres* écrites dans le temps qu'il était encore sur les bancs de l'école, et qui furent insérées dans le *Patriote d'Hambourg*, journal publié alors par les littérateurs les plus distingués de cette ville. La *Matrone*, journal hebdomadaire, rédigé par J.G. Hamann, accueillit aussi, dans la suite, plusieurs de ses articles. Peu de temps après avoir quitté l'université, il publia ses poésies sous ce titre : *Essais poétiques*, ou *Essais choisis des loisirs poétiques*, Hambourg, 1729, in-8°. Ce recueil renfermait des odes, des satires, un poème didactique, des poésies légères, etc. Toutes ces poésies avaient encore trop le goût du terroir. Dans les différents recueils que Hagedorn a fait imprimer plus tard, il n'a reproduit que très peu

de morceaux de celui-ci. Son *Essai de fables et de contes poétiques*, Hambourg, 1738, in-8°., contenait les premiers bons apologues offerts au public allemand. Hagedorn en avait déjà donné quelques uns dans le recueil intitulé : *La Poésie de la Basse-Saxe*, rédigé par Weichmann, et ensuite par Kohl (1). Le goût et le style de l'auteur avaient infiniment gagné depuis la publication de son premier ouvrage. Il connaissait déjà toutes les richesses de sa langue : sa poésie est plus sonore et plus harmonieuse dans ses contes ; néanmoins il n'a pu vaincre la grande difficulté de la langue allemande, celle de peindre son sujet éloquemment par le choix des expressions, sans devenir trivial dans les détails. Les sujets de ses fables sont, pour la plupart, tirés des anciens, sans cependant qu'il les imite en esclave. Le second livre de ces fables ne parut qu'en 1752, lorsqu'il publia la seconde édition de ses *Poésies morales*. Nous ne citerons de ses contes, que celui de *Jean le savetier de belle humeur*, etc., etc., qui est d'une originalité charmante. Parmi les différentes compositions de Hagedorn, dont quelques unes méritent d'être rangées au nombre des chefs-d'œuvre, on distingue : 1°. Le *Sage*, composé en 1741. — 2°. La *Prière universelle*, imitée de Pope, composée en 1742. — 3°. Son poème si célèbre, *Sur la félicité*, qu'il écrivit en 1743. —4°. Ses *Réflexions sur quelques attributs de la Divinité*, écrites en 1744, et qui rapportent, d'une manière admirable, les passages les plus sublimes de l'Écriture. — 5°. Son poème *Sur l'amitié*, publié en 1748. — 6°. *Le Savant*, composé en 1740, est une des plus belles satires dont puisse se glorifier la poésie allemande. — 7°. *Le Babillard* (1744) retrace, dans un dialogue aussi vif que spirituel, avec la plus grande vérité, diverses scènes de la vie humaine. Dans les odes et les chansons dont ce poète, vraiment socratique, publia, en 1751, un recueil, on trouve partout de la simplicité, de la facilité, et surtout de l'harmonie. Meister, dans sa *Notice sur Hagedorn*, le compare, pour la légèreté de son badinage et la tournure de ses idées, à Prior, célèbre poète anglais. Hagedorn a mis une préface en tête de son recueil d'odes et de chansons; nous l'indiquons, parce qu'elle renferme une critique extrêmement sage de l'état de la poésie allemande, jusqu'à cette époque. Ses *Épigrammes*, pleines de sel et de jugement, et qu'il faudrait plutôt nommer des *Épigraphes*, car l'esprit de Hagedorn ne pouvait jamais blesser personne, caractérisent d'une manière frappante quelques auteurs célèbres, tels que Montaigne, La Fontaine, Goldoni, Wernicke, etc. L'édition de 1754, du *Recueil de ses chansons*, contient aussi une traduction des deux *Discours de la Nauze sur les chansons des Grecs*, par Ébert. Après la mort de Hagedorn, conformément à ses volontés, le libraire Bohn publia une édition complète de ses *Œuvres poétiques*, Hambourg, 1756, en 3 vol. in-8°.; la quatrième édition parut en 1771 : le premier volume renferme les *Poésies morales* et les *Épigrammes*; le second, les *Fables* et les *Contes*; et le troisième, les *Odes*

(1) Kohl avait été professeur à Pétersbourg sous le règne d'Elisabeth I, et avait conçu pour cette souveraine une passion insensée. Un jour que l'autocrate, ornée de toute sa pompe impériale, se rendait à l'église métropolitaine, Kohl se jeta à ses genoux, et lui fit sa déclaration devant toute la cour. Loin d'être irritée par cet acte de folie, la souveraine arrêta les sabres prêts à mettre en pièces l'audacieux amant, et dit à ses courtisans : « Si nous faisons mourir ceux qui nous » aiment, que ferons-nous donc à ceux qui nous » haïssent? » Peu de temps après, Kohl fut envoyé à Hambourg par les ordres de l'impératrice, avec une pension annuelle de 200 roubles, qui lui fut toujours payée exactement.

et les *Chansons*, ainsi que les deux dissertations par la Nauze sur les *Chansons des Grecs*. J. J. Eschenburg a publié, depuis, les *OEuvres poétiques de F. de Hagedorn*, avec une *Notice sur la vie et le caractère de ce poète, et des extraits de sa correspondance*, Hambourg, 1800, cinq vol. in 8°. L'éditeur a conservé, dans les trois premiers volumes, la distribution des poésies, telle qu'elle existe dans les éditions précédentes. Dans le quatrième volume, on trouve la *Notice sur Hagedorn*; quelques *Poésies inédites de Hagedorn*; une *Dissertation curieuse sur les toasts et les coupes à boire, en usage chez les anciens; sur les poésies composées par Hagedorn, dans sa jeunesse; sur son ami Pierre Carpser* (1); *sur ses poésies, sur sa mort, sur ses monuments et ses portraits*. Le cinquième volume nous donne des extraits de sa *Correspondance*, avec son frère, avec Weichmann, Ébert, Gleim, Bodmer, Gaertner, Gellert, Rabener, Gisecke, J. E. Schlegel, Jérusalem, etc. Hagedorn a publié aussi un *Extrait des poésies de* (son ami) *Brocke*, Hambourg, 1736-1738, in-8°. Ce poète n'est guère connu en France, que comme fabuliste, par le *Choix de poésies allemandes*, qu'a publié M. Huber, Leipzig, 1766, in-8°. (2) Nous ignorons si l'Allemagne, et surtout les Danois et les Hambourgeois, ont honoré la mémoire de ce grand poète, en s'occupant du sort de ses descendants; mais les négociants anglais, remplis de vénération pour son talent, firent une assez forte pension à sa veuve, et lui conservèrent le logement qu'elle avait occupé avec son mari. Eschenburg, Meister, Lessing, Huber, et beaucoup d'autres littérateurs, ont écrit la vie du poète Hagedorn. Klopstock, dans son *Wingolf*, fait chanter son éloge par Ébert. Mme. Unzer et Gerstenberg l'ont également célébré sur leur lyre poétique. On voit le portrait de Hagedorn à la tête du premier volume de la *Bibliothèque des belles-lettres*, d'après Canale, par Denner, et devant l'*Iris* de J. G. Jacobi, 1806, par Lips. B—R—D.

HAGEDORN (Chrétien-Louis de), frère du précédent, naquit à Hambourg, en 1712. Il eut, ainsi que son frère, l'avantage de recevoir une excellente éducation : son goût se décida principalement en faveur des beaux-arts. Frédéric et Chrétien Hagedorn s'aimaient tendrement; mais, séparés par le sort, ils vécurent toujours éloignés l'un de l'autre. Frédéric se fixa à Hambourg; et Chrétien fut pendant de longues années, depuis 1737, employé, par l'électeur de Saxe, comme secrétaire de légation dans différentes cours, et, en dernier lieu, comme résident auprès de l'électeur de Cologne. On ne connaît pas de détails particuliers sur sa vie et sa carrière diplomatique. C'est, sans doute, son ouvrage intitulé, *Réflexions sur la peinture*, publié en 1762, qui engagea l'électeur de Saxe à lui donner, en 1763, la place de directeur-général des académies des beaux-arts, à Dresde et à Leipzig. Winckelmann dit que la Saxe ne pourra jamais assez reconnaître ce que Hagedorn a fait pour les arts, pendant le temps qu'il fut directeur des académies. Cet auteur loue Hagedorn d'une manière pompeuse, et même un peu

(1) Habile chirurgien, dont une rue de Hambourg porte encore le nom. Il était riche, et réunissait chez lui la meilleure compagnie. Hagedorn, qui n'avait qu'un très modeste logement, recevait chez son ami Carpser les étrangers de distinction qui desiraient faire connaissance avec lui.

(2) Huber a inséré dans son recueil une traduction du poème intitulé *Le Savant*, et toutes les fables qui sont de l'invention de Hagedorn.

emphatique; mais, cet éloge fût-il exagéré, il ne restera pas moins vrai que Hagedorn était un homme d'un grand mérite et très éclairé dans les beaux-arts. Il mourut à Dresde, le 24 janvier 1780, à l'âge de soixante-sept ans. Son application trop constante à l'étude l'avait privé de la vue dans les dernières années de sa vieillesse. Hagedorn ne se bornait pas à protéger les beaux-arts en amateur; il publia, sous le titre modeste d'*Essai* (*Versuch*), une suite de têtes et des paysages gravés à l'eau-forte, et il ne s'annonça comme auteur que par ses lettres initiales. Ce titre, *Versuch*, a occasionné une plaisante méprise; Basan, dans le Catalogue raisonné du cabinet du comte de Vence, pag. 57, n°. 109, cite ce recueil de Hagedorn, sous le titre suivant: *Cent paysages, dont une suite de cinquante-un, gravée à l'eau-forte, par Versuck*. Nous ne connaissons des écrits de Chrétien Hagedorn, que les suivants: I. *Lettre à un amateur de la peinture, avec les Eclaircissements historiques sur un cabinet et les auteurs des tableaux qui le composent: ouvrage entremêlé de digressions sur la vie de plusieurs peintres modernes* (en français), Dresde, 1755, in-8°. On attribue la *Lettre* à F. C. Janneck, de l'académie de Vienne, et les éclaircissements à Hagedorn. II. *Réflexions sur la peinture* (en allemand), Leipzig, 1762, 2 volumes in-8°. C'est un livre classique; mais il demande des lecteurs qui aient déjà des connaissances profondes dans les arts. Celui qui ne connaît pas les principaux cabinets de l'Europe, ne comprendra pas les allusions aux ouvrages de plusieurs artistes célèbres; il trouvera le style de cet ouvrage lourd et obscur. M. Huber en a fait imprimer une bonne traduction française, Leipzig, 1775, 2 volumes in-8°. III. *Recueil de lettres sur les arts, écrites par C. L. Hagedorn, ou qui lui ont été adressées, publié par T. Baden*, Leipzig, 1797, 2 volumes in-8°. Ce recueil contient vingt-deux lettres. La plupart de celles qui ont été adressées à Hagedorn, sont de Bausse, Brandes, Boëtius, Ernesti, Gessner, Sulzer, Preissler, Winckelmann, Wille, tous hommes d'un mérite distingué. On trouve dans le premier volume des *Caractères des poètes allemands, par Leonard-Meister*, pag. 353, une *Notice* sur la vie de ce savant amateur des beaux-arts. B—H—D.

HAGEN (JEAN-GEORGE-FRÉDÉRIC DE), savant amateur, né à Bayreuth en 1723, exerça les fonctions de trésorier et de conseiller des comptes du cercle de Franconie à Nuremberg. Il aimait les arts et les sciences; et sa fortune lui donna les moyens d'être utile à un grand nombre d'artistes nurembergeois. Son goût le portait surtout à employer sa fortune à l'achat des tableaux, des instruments, des objets d'histoire naturelle, et principalement des médailles. Il possédait une riche collection de tableaux des plus grands maîtres, qui occupait trois maisons; on y distinguait particulièrement une suite de portraits du célèbre Jean Kupozky. Murr, dans sa *Description des choses remarquables de la ville de Nuremberg*, donne, p. 500-512, une notice sur ce cabinet. Hagen y avait joint un recueil de plus de 25,000 gravures en feuilles, sans compter les nombreux ouvrages qui représentent les galeries, ou qui forment des suites. Son cabinet d'histoire naturelle, et celui d'instruments de physique, de mathématiques et d'optique, étaient aussi d'une grande richesse. Son cabinet de médailles se composait, outre une grande quantité

de médailles et de monnaies modernes, d'une réunion de 30,000 médailles modelées en étain. Dans sa bibliothèque, d'environ 15,000 volumes, il avait rassemblé tout ce qui a rapport à l'histoire, à la généalogie et à l'étude des antiquités. Malheureusement cette magnifique collection fut dispersée à sa mort, arrivée le 30 décembre 1783. Hagen s'était principalement occupé de la numismatique; et les ouvrages qu'il a composés sur cette science, sont classiques en leur genre. Il a publié, en allemand : I. *Description des écus de la maison des comtes et princes de Mansfeld*, Nuremberg, 1758, in-4°.; 1778, in-4°., fig. II. *Description des monnaies d'argent de la ville impériale de Nuremberg*, tom. 1er., Nuremberg, 1766, in-4°., fig.; ibid., 1778, in-4°. La suite n'a point paru. III. *Cabinet des monnaies de convention, ou Description des écus, des florins et d'autres petites monnaies d'argent, qui ont été frappés jusqu'à présent sur le pied de la convention de* 1753, ibid., 1769, in-8°., fig. Cet ouvrage se trouve aussi inséré dans les années 1767 et 1769 des *Notices historiques hebdomadaires de Bayreuth*. IV. *Cabinet original de médailles*, ibid., 1769; ibid., 1771, in-8°., fig. B—n—d.

HAGEN (Jean Van der), théologien hollandais et ministre du saint Évangile à Amsterdam, né à Leyde en 1665, mort en 1739, s'est beaucoup occupé de recherches relatives à l'histoire et à la chronologie; et il a publié sous le voile de l'anonyme : I. *Observationes in Prosperi Aquitani chronicon*, etc., Amsterdam, 1734, in-4°. II. *Observationes in veterum Patrum et pontificum prologos et epistolas paschales*, etc., ibid., 1734, in-4°. III. *Observationes in Theonis fastos Græcos priores, et in ejusdem fragmentum in expeditos canones*, etc., ibid., 1735, in-4°. IV. *Observationes in Heraclii imperatoris methodum paschalem, ut et in Maximi monachi computum paschalem*, etc., ibid., 1736, in-4°. V. *Dissertationes de cyclis paschalibus*, etc., ibid., 1736, in-4°. Christophe Sax, bon juge, témoignait beaucoup d'estime pour ces recherches, et il exprimait le desir de voir aussi paraître les observations que Van der Hagen avait laissées sur George Syncelle et sur la chronique d'Eusèbe. M—on.

HAGENBUCH (Jean-Gaspard) naquit à Zurich en 1700, et y mourut le 5 juin 1763. Il s'appliqua à la théologie : la littérature ancienne, les langues et les antiquités, furent les objets principaux de ses études suivies. Il avait visité plusieurs fois l'Helvétie, en antiquaire; il se fit bientôt connaître comme tel, et obtint des distinctions honorifiques : l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris l'honora d'un diplôme de correspondant en 1752. Depuis 1730, il occupa différentes chaires au gymnase de Zurich; et, en 1749, il y obtint un canonicat. Lié avec les savants les plus distingués dans les sciences qu'il cultivait, il se fit un plaisir de concourir au perfectionnement de leurs ouvrages. Voici l'énumération des principaux de ceux qu'il a fait paraître : un journal publié à Zurich en 1718, renferme ses *Réflexions sur les dés romains trouvés à Baden*. En 1723, parut son *Exercitatio de Asciburgio Ulixis, ex Tacito de Morib. Germ.* L'édition d'Elien (*De naturâ animalium*), donnée par Gronovius en 1731, renferme des notes de Hagenbuch. En 1744, il soigna une édition du *Glossarium Novi Testamenti* par Suicer. Il publia ensuite : I. *De Græci*

Thesauri novi Muratoriani marmoribus quibusdam metricis diatriba, Zurich, 1744, in-8°. II. *Tesseracostologion Turicense, sive inscriptio antiqua, ex quâ Turici sub imperatoribus romanis stationem quadragesimæ Galliarum fuisse, primùm innotescit, commentario illustrata*, 1747, in-4°. III. *Epistolæ epigraphicæ in quibus plurimæ antiquæ inscriptiones græcæ et latinæ Thesauri inprimis Muratoriani emendantur et explicantur*, 1747, in-4°.; ouvrage curieux et estimé. IV. *Orationes duæ, una de statu litterarum humaniorum sæc. IX ineunte, altera de statu litterarum sacrarum et ecclesiæ sæculo VIII°. exeunte*, 1763, in-4°. V. *De diptycho Brixiano Boethii consulis, jussu et sumtibus cardinalis Quirini*, Zurich, 1749, in-fol. fig. D'autres manuscrits de Hagenbuch, la plupart relatifs à l'histoire ancienne de la Suisse, sont conservés, depuis la mort de son gendre (le savant Steinbruickel), avec la riche collection de leurs livres, à la bibliothèque publique de Zurich. — Jean-Henri de HAGENBUCH, autre antiquaire, contemporain du précédent, a publié, sur quelques antiques du pays de Clèves, un ouvrage intitulé : *Sacrarii principis, id est, antiquitatum Clivensium, seu inscriptionum Bergendalensium investigatio de Hercule Saxano*, Soest, 1731, in-8°. U—I.

HAGER (JEAN-GEORGE), savant professeur allemand, naquit en 1710, à Oberkotzau, dans le pays de Bayreuth. Après avoir fait de bonnes études au gymnase de Hof, et ensuite à l'université de Leipzig, Hager fut nommé, en 1741, recteur de l'école de Chemnitz, où il acquit une grande réputation tant par ses leçons que par les ouvrages qu'il publia. Il mourut le 17 août 1777. Ce savant a donné une édition d'Homère, assez estimée, pour l'usage des écoles : mais ses travaux géographiques littéraires lui ont surtout mérité une place honorable parmi les bibliographes. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *De l'art de l'imprimerie et de la fonderie en caractères*, Leipzig, 1740-1745, 4 vol. in-8°. II. *Homeri Ilias, græcè et latinè*, Chemnitz, 1745-1767, 2 vol. in-8°. III. *Géographie raisonnée*, Chemnitz, 1746-1751, 3 vol. in-8°.; ibid., 1773-1774, in-8°. Ce livre a obtenu un grand succès ; on regrette cependant que l'auteur n'ait pas rectifié toutes les erreurs qui se trouvent dans les cartes géographiques de Homann, qui lui ont servi de base. IV. *Elementa artis disputandi*, ib., 1749, in-8°. V. *Commentationes V de Alexandro ab Alexandro*, ibid., 1750-1751, in-4°. VI. *Petite géographie pour les commençants*, ibid., 1755, in-8°. VII. *Introduction à la mythologie des Grecs et des Romains*, ib., 1762, in-8°., avec fig. VIII. *Bibliothèque géographique* (Buchersaal) *pour l'utilité et l'amusement*, ibid., 1766-1778, trente numéros, qui forment 3 vol. in-8°. Cet ouvrage périodique fut très bien accueilli, malgré la critique du savant Büsching, qui, dans cette occasion, se laissa entraîner à un peu de jalousie littéraire. On trouve dans ce recueil une notice exacte, et un jugement impartial, de divers ouvrages géographiques anciens et modernes et des meilleures cartes géographiques, avec des observations qui les expliquent et les corrigent, et des notes sur les personnes qui ont contribué au progrès des sciences géographiques : à la fin de chaque volume est une table alphabétique des matières. La mort du laborieux recteur a interrompu ce travail intéressant, qui

n'a pas été continué. IX. *Homeri Odyssea*, *Batrachomyomachia et hymni, græcè et latinè*, ibid., 1776-1777, 2 vol. in-8°. Hager a publié aussi un grand nombre de programmes: ceux qui traitent de quelque géographe ancien ont été insérés dans sa *Bibliothèque géographique*. B—H—D.

HAGUENOT (HENRI), né à Montpellier le 26 janvier 1687, succéda à son père, professeur de médecine. Il enseigna avec le plus brillant succès; ses traités étaient recherchés: celui des *Maladies de la tête* a été imprimé en un vol. in-12. Il ne se piquait point, dans ses leçons, d'éblouir par des idées singulières, hardies, extraordinaires; il suivait les routes fréquentées, offrait à ses auditeurs des vérités utiles, des principes appuyés sur l'observation et consacrés par la tradition. Il y joignait le mérite d'une latinité pure, claire, élégante; beaucoup d'ordre et de méthode. Devenu membre de la société royale de Montpellier, il paya le tribut de cette société à l'académie des sciences de Paris, par un *Mémoire sur le mouvement des intestins dans la passion iliaque*, connue sous le nom de *miserere*: il est inséré dans le vol. de cette académie pour 1713. L'auteur traita, deux ans après, le même sujet avec plus d'étendue dans une dissertation latine, publiée sous la forme de thèse. L'observation est la base de ces deux écrits estimés. Il y a dans les *Mémoires de la société royale de Montpellier*, plusieurs autres *Mémoires* de sa façon sur des matières importantes, et traités d'une manière intéressante. On cite, entre autres, celui qu'il écrivit, en 1743, *sur les dangers des inhumations dans les églises*, et dont on peut voir l'extrait dans le *Journal des savants* de 1748 (p. 530 et suiv.) Il avait formé un cabinet assez considérable de livres, principalement de sa profession. Légués par lui à l'hôtel-dieu Saint-Eloi de Montpellier, ils devinrent une bibliothèque publique. Il avait recueilli pendant plusieurs années la société royale dans une maison agréable et commode, qu'il avait fait construire près de la superbe place du Peyron. Il légua ses biens aux hôpitaux, et mourut le 11 décembre 1775, âgé de près de quatre-vingt-neuf ans. Il avait une piété sincère, et répandait d'abondantes aumônes dans le sein de plusieurs familles indigentes. Haguenot jouit aussi de la réputation d'un magistrat intègre et éclairé dans la cour des comptes de sa patrie, où il fut pourvu d'une charge de conseiller. *Voyez* son Eloge par De Ratte, réimprimé presque en entier dans les *Eloges des académiciens* de Montpellier, par M. Desgenettes, 1811, in-8°. T—D.

HAHN (SIMON-FRÉDÉRIC), publiciste et historien allemand, naquit, en 1692, à Klosterbergen, près de Magdebourg. Hahn avait déjà, dès l'âge de dix ans, acquis une espèce de célébrité par la précocité de ses connaissances en histoire, en géographie, en généalogie et en mathématiques: il savait aussi le latin, le grec, le français, l'italien, et connaissait la plupart des auteurs classiques. A douze ans, il avait déjà fait, dans ses études, des progrès tels qu'il pouvait prendre part à toute conversation savante, et même soutenir une discussion en latin. A quatorze ans, il quitta l'excellente école de Klosterbergen, où son père était doyen du ministère (*senior*), pour aller étudier le droit à l'université de Halle. Le discours latin *De ortu, incrementis et fatis cœnobii Bergensis*, que le jeune Hahn prononça, suivant l'usage, avant son départ de l'école, fut jugé digne d'être inséré

dans l'*Album Bergense continuatum*, Klusterbergen, 1707, in-fol. Les savants professeurs Ludewig et Gundling furent, à l'université de Halle, les protecteurs et les amis de Hahn: il ne quittait presque pas la riche bibliothèque du conseiller Ludewig, et ne cessait de s'occuper, avec une ardeur infatigable, de l'étude de l'histoire et du droit public. Ayant obtenu, en 1711, la permission d'ouvrir un cours public, il donna des leçons sur l'histoire de l'Empire germanique, ouvrit aussi un cours sur la lecture des gazettes, et publia lui-même, toutes les semaines, deux numéros d'un journal politique. Son amour pour les sciences ne lui fit pas seulement produire une multitude d'écrits philologiques et de droit public; il composa aussi plusieurs Dissertations sur des sujets historiques: celle qu'il publia *De regno Arelatensi*, fut très bien accueillie, et lui valut une grande réputation. Nommé, à l'âge de vingt-quatre ans, pour succéder au savant Eckart, professeur d'histoire à l'université de Helmstaedt, il y enseigna, pendant sept ans, l'histoire et le droit public. En 1724, le roi d'Angleterre le fit son conseiller historiographe, et bibliothécaire à Hanovre. La bibliothèque royale de cette ville doit à Hahn un ordre excellent dans sa distribution, et son agrandissement par l'acquisition de la riche bibliothèque qui fut achetée d'après ses conseils. Épuisé par les veilles et par l'excès de ses travaux, il mourut à l'âge de trente-sept ans, le 18 février 1729. Ce laborieux publiciste a donné: I. *De ortu, incrementis et fatis cœnobii Bergensis.* Cette dissertation fut ajoutée à l'*Album Bergense continuatum*, 1707, et réimprimée dans le *Chronicon Bergense*, par Meibom, 1708, in-fol., qu'on trouve aussi dans le *Fasciculus opusculorum historicorum selectus*, Halberstadt, 1721, in-fol. II. *Diploma fundationis Bergensis ad album cœnobii cum not. histor.*, Magdebourg, 1710, in-4°. Hahn publia ce diplôme, accordé à Klosterbergen, par l'empereur Othon le Grand, quand il eut achevé ses études à l'université de Halle. Les notes qui l'accompagnent, font preuve d'une grande érudition. III. *De justis regni Burgundici novi vel Arelatensis regni limitibus*, Halle, 1716, in-4°. IV. *De medii ævi geographiâ per Germanos uberiùs excolendâ*, Helmstaedt, 1717, in-4°. V. *De genuino ac Salico Conradi II imp. ortu et verâ falsâque Salicæ stirpis cum Guelphis convenientiâ*, Helmstaedt, 1717, in-8°. VI. *De expectativis in Feuda imperii*, Leipzig, 1719, in-4°. VII. *Jus imperii in Florentiam*, Halle, 1722, in-4°.; ibid., 1772, in-4°. Un *Mémoire*, publié en français, *sur la liberté de Florence*, engagea le publiciste Hahn à composer un ouvrage sur le même sujet. Il cite, dans son traité latin, plusieurs diplômes et chartes qu'il avait trouvés à la bibliothèque de Wolfenbuttel. VIII. *Histoire du droit public et des empereurs* (en allemand), Halle, 1721-1724, 4 vol. in-4°. Cette histoire est un ouvrage vraiment pragmatique: elle commence à Charlemagne; Hahn, malheureusement, ne l'a écrite que jusqu'à l'époque de Guillaume de Hollande. Tous les événements publics et ecclésiastiques sont cités et expliqués avec le plus grand soin; et l'historien indique toujours ses autorités et les pièces originales qu'il a consultées. Le professeur Rossmann a publié un 5e. vol. de cet ouvrage (Halle, 1742, in-4°.), dans lequel il donne l'histoire jusqu'à Louis IV; mais cet auteur n'avait ni l'érudition, ni l'application rare de

Hahn. IX. *Collectio monumentorum veterum et recentium ineditorum, ad codicum fidem restitutorum, selectiorum et rariorum diplomatum, nempè sigillorum, litterarum, chronicorum, aliorumque insignium scriptorum antiquitatis, geographiam, historiam omnem, ac nobiliores juris partes haud mediocriter illustrantium*, Brunswick, 1724-1726, 2 vol. in-8°. X. *Conspectus bibliothecæ regiæ Hanoveranæ, in ordinem justum redactæ*, Hanovre, 1727, in-fol. La surveillance de la bibliothèque de Hanovre avait engagé Hahn à s'occuper d'une classification bibliographique, susceptible d'être continuée indéfiniment, sans qu'on soit obligé de recommencer un catalogue, lorsqu'une bibliothèque reçoit des accroissements considérables. La *Gazette littéraire de Leipzig* de 1740, page 447, donne une description détaillée de son plan. La vie de ce savant publiciste a été écrite en latin par son frère J. F. C. Hahn, Magdebourg, 1730, in-4°. — Louis-Philippe Hahn, poète tragique, naquit à Trippstadt, dans le Palatinat, en 1746. Il fut secrétaire des finances et référendaire des comptes à Deux-Ponts, et mourut en 1787. Ce poète, malgré l'irrégularité du plan de ses tragédies, s'est acquis la réputation d'un homme de génie par l'énergie de son style, la hardiesse de ses portraits, et par la sublimité de ses pensées. Hahn a publié : I. *La rebellion de Pise*, tragédie en 5 actes, Ulm, 1776, in-8°. L'auteur y a présenté, d'une manière nouvelle, l'histoire connue du malheureux comte Ugolin. (*Voy.* Gherardesca, XVII, 275-276.) Ce sujet, éminemment tragique, était susceptible d'un plan plus régulier; mais il est impossible de le traiter avec plus de orce et avec une connaissance plus profonde du cœur humain. II. *Le comte Charles d'Adelsberg*, tragédie en 5 actes, Leipzig, 1776. III. *Robert de Hohenecken*, tragédie, Leipzig, 1778, in-8°.; sujet tiré de l'histoire des temps chevaleresques. Hahn s'y montre le rival heureux du célèbre Goethe ; car sa tragédie est placée, sur le théâtre allemand, au même rang que la fameuse pièce intitulée : *Goetz de Berlichingen*. IV. *Wallrad et Eve*, ou *La chasse*, opéra-comique, Deux-Ponts, 1782, in-8°. V. *Poésies lyriques*, ibid., 1786, in-8°. Koch, dans le premier volume, pag. 293, de son *Abrégé de l'histoire littéraire de l'Allemagne*, Berlin, 1795, in-8°., donne une notice biographique et littéraire sur cet auteur. — Auguste-Jean de Hahn, homme d'état, très distingué par ses talents et sa probité, naquit à Meinungen, le 21 février 1722. Après avoir fait ses études à Iéna, il fréquenta plusieurs cours d'Allemagne, et se fixa enfin, en 1749, à Carslruhe. Le margrave le nomma d'abord conseiller de cour, et, en 1769, président du gouvernement du margraviat. Il y mourut le 18 avril 1788. Le peuple de Bade prononce encore aujourd'hui son nom avec vénération. Il avait pour principe, qu'un ministre devient traître à son prince et à son pays, dès l'instant où il croit pouvoir transiger avec la vérité et avec sa conscience. Au lieu de regarder sa place et la confiance intime de son prince comme un moyen de s'enrichir, Hahn en employait les revenus au soulagement de la classe indigente. Ce sont les écoles dans le pays de Bade, surtout, qui lui doivent leur perfectionnement. Il fut, en 1768, le fondateur d'un séminaire, auquel il attacha une école (1)

(1) On comptait alors dans le margraviat de Bade au-delà de cent malheureux sourds-muets.

pour les sourds-muets. Le président de Hahn n'a pas enrichi la littérature par des ouvrages; mais ses institutions, qui ont répandu des lumières sur toutes les classes de ses administrés, ont sans doute produit plus de bien que ne l'auraient fait un grand nombre de volumes. Le conseiller baron de Drais a décrit, dans une *Notice* qui mérite d'être citée comme un modèle du style lapidaire, la vie de cet homme d'état, son caractère et son mérite, Durlach, 1788, in-4°.

B—H—N.

HAHN (JEAN-DAVID), médecin et chimiste distingué, né à Heidelberg, en 1729, professa la médecine et la chimie successivement à Utrecht et à Leyde, et il mourut dans cette dernière ville en 1784. L'université de Gœttingue lui avait fait, vers 1763, des propositions pour se l'attacher. On a de lui: I. Des discours académiques, *De verâ logicâ*, Utrecht, 1756. — *De chemiæ cum botanicâ conjunctione*, ibid., 1759. — *De mutuo matheseos et chemiæ auxilio*, ibid., 1768. — *De usu venenorum in medicinâ*, ibid., 1773. — *De medico speculatore*, Leyde, 1775; tous imprimés in-4°. II. Des dissertations, *De efficaciâ mixtionis in mutandis corporum voluminibus*, Leyde, 1751. — *De consuetudine*, ibid., 1751. — *De potentiis obliquè agentibus*, Utrecht, 1755. — *De igne*, ibid., 1765; toutes également in-4°. III. *Explicatio quæstionum mathematicarum de maximo et minimo in scientiâ machinali*, Utrecht, 1761, in-4°. IV. La traduction latine de la Logique de Wats, Utrecht, 1754, in-8°.

M—ON.

HAHN (PHILIPPE-MATHIEU), mécanicien allemand, doué d'un génie extraordinaire, naquit en 1739 près de Stuttgard, à Scharnhausen, où son père était ministre protestant. Dès l'âge de huit ans, le jeune Hahn montra des dispositions pour l'astronomie et la peinture. Il étudia, sans aucun secours, un planisphère qu'il avait trouvé parmi les livres de son père; et, à l'âge de dix ans, il savait indiquer, d'une manière assez précise, l'heure du lever et du coucher des étoiles fixes. Un traité de gnomonique, qu'il rencontra chez un artilleur, le mit en état de construire des cadrans solaires. Il continua, sans maître, de se perfectionner dans la peinture: ses portraits, malgré leurs défauts dans le coloris, furent jugés très ressemblants; mais bientôt la préparation des couleurs et des vernis lui causa une maladie grave. A l'âge de dix-sept ans, Hahn quitta la maison paternelle pour étudier la théologie à l'université de Tubingen, et il y forma une étroite amitié avec un nommé Schaudt: tous les moments dont pouvaient disposer ces jeunes gens, étaient employés à fabriquer des instruments astronomiques et optiques. Le père de Hahn ayant huit enfants et un très petit revenu, n'était pas en état de seconder les heureuses dispositions de son fils. Celui-ci, voulant absolument étudier les ouvrages mathématiques de Wolf, fut obligé de les copier, faute de moyens pour les acheter. Impatient de connaître le mécanisme d'une montre, il se condamna volontairement au pain et à l'eau pendant quelques mois, afin d'épargner les fonds nécessaires à cet achat. Dès qu'il fut parvenu à les réunir, il ne cessa de démonter et de remonter sa montre, jusqu'à ce que le mécanisme lui en fût parfaitement connu. Epris d'une vive passion pour une jeune personne riche et de bonne famille, l'espoir d'obtenir sa main fut pour lui un nouvel aiguillon. Il résolut de se distinguer,

et de devenir, à tout prix, un artiste du premier ordre; si son application ne fut pas récompensée par le succès qu'il espérait, il dut cependant à cette passion le développement des sentiments les plus nobles, et la réputation que son talent lui acquit dans la suite. Il se livra long-temps à la recherche du mouvement perpétuel; et, sans négliger ses études théologiques, il prenait sur les heures de son sommeil le temps qu'il consacrait à cet objet favori. Pendant trois semaines qu'il médita sur le mouvement perpétuel, il ne se coucha pas une seule fois. Il fut enfin nommé vicaire successivement dans différents endroits; et, dans cet intervalle, il s'occupa de l'invention d'un instrument pour trouver les longitudes en mer, et d'un char mis en mouvement par une machine à vapeur : mais il n'avait pas les fonds nécessaires pour essayer ses inventions. En 1761, dans une belle nuit, la vue du ciel étoilé lui inspira l'idée de construire une machine qui représentât le mouvement des corps célestes. Sans connaître ce qu'on avait à cet égard imaginé avant lui, il commença ses calculs; et lorsqu'il eut été nommé pasteur à Onsmettingen en 1764, il invita un tisserand, habile ouvrier en horloges de bois, de venir le joindre, et il lui fit exécuter, d'après ses calculs, une horloge, dont le mouvement se communiquait à un disque sur lequel le soleil, la lune et les principales étoiles fixes se levaient et se couchaient, pendant toute l'année, à l'heure indiquée par les observations astronomiques : en même temps le soleil et la lune faisaient leur route sur le zodiaque, et l'on y observait exactement le croissant et les diverses phases de ce dernier astre. Desirant cependant exercer son génie sur une matière susceptible de plus de précision qu'une horloge de bois, et ayant besoin pour cela d'un ouvrier adroit pour le seconder, il engagea son ancien ami Schaudt à se rendre auprès de lui, et lui offrit la place de maître d'école dans sa paroisse. Schaudt avait appris de quelques ouvriers wurtembergeois, sourds-muets, à travailler le cuivre et l'acier, et il y avait fort bien réussi. Il exécuta, sous la direction de Hahn, une petite machine astronomique assez compliquée : un socle cubique, sur les côtés duquel on voyait diverses sortes de cadrans, une sphère droite, et un calendrier pour huit mille ans, était surmonté d'un globe céleste mobile, sur lequel s'exécutaient les mouvements apparents de toutes les planètes et étoiles fixes. Le duc de Wurtemberg, Charles-Eugène, se fit présenter cette machine, la rendit à son auteur, sur la promesse qu'il en exécuterait une autre perfectionnée et plus grande, et lui fit un présent de trois cents florins. Effectivement, Hahn composa, dans l'espace de six mois, une nouvelle machine, plus parfaite, qu'on voit encore dans la bibliothèque publique de Louisbourg, et qui a été décrite, d'après les ordres du duc, par le professeur et bibliothécaire Vischer. Après avoir achevé cette machine, Hahn détruisit l'ancienne. Le duc combla de ses bienfaits le mécanicien, et voulut le nommer professeur; mais Hahn préféra son état de ministre de village, et il fut appelé à un poste plus avantageux. On lui confia l'église de Kornwestheim, dans le voisinage de Stuttgard. Il récompensa généreusement son collaborateur Schaudt, celui-ci n'ayant pu se résoudre à quitter son village. Hahn eut alors pour aides, ses frères, chirurgiens de profession, mais auxquels il avait appris à exécuter des travaux en cuivre et en acier. Il

les employait à l'exécution d'une nouvelle horloge astronomique, quand tout-à-coup il voulut s'occuper d'une machine arithmétique sur le plan donné par Leibnitz, mais qu'il comptait perfectionner. (*Voy.* Gersten.) Il s'associa de nouveau avec Schaudt qui, ayant bien saisi son idée, retourna dans son village, exécuta deux machines de ce genre, garda l'une pour lui, et envoya l'autre à son ami. Sur l'invitation du duc, Hahn la présenta à l'empereur Joseph II, pendant le séjour de ce prince à Stuttgard. Le monarque la trouva très ingénieuse, et engagea l'auteur à la faire connaître aux différentes académies. Mais Hahn avait déjà imaginé de nouveaux perfectionnements; il démonta et détruisit en partie sa première machine, et différa long-temps d'en publier la description, et d'en exécuter les améliorations, ayant été distrait de cette occupation par la composition de ses ouvrages théologiques. Enfin sur les invitations pressantes du célèbre poète Wieland, il publia, dans le *Mercure allemand* de 1774, une histoire et une description très détaillée de son invention. Il fit ensuite exécuter des machines pour additionner, bien moins coûteuses que les grandes machines arithmétiques, et à l'aide desquelles on faisait en un instant l'addition des plus grandes sommes. Nous ne pouvons indiquer tous les perfectionnements mécaniques, surtout dans l'art de l'horlogerie, que l'on dut au génie de Hahn. A sa mort, tous les instruments de sa composition furent emportés à Londres, et vendus par un de ses amis avec un grand bénéfice. Une vie très sobre et très régulière conserva long-temps à cet homme extraordinaire une santé parfaite; mais enfin l'excès de la méditation et du travail lui causa une maladie, à laquelle il succomba par degrés. Il se croyait entièrement rétabli, et se livrait au travail avec son ardeur accoutumée; mais un sommeil apparent l'enleva le 2 mai 1790. La piété de ce prédicateur avait un caractère enfantin, et il manifestait dans ses sermons et dans ses écrits théologiques un penchant pour les opinions mystiques. Malgré la haute vénération qu'on avait généralement pour ses qualités morales, le consistoire de Wurtemberg le blâma publiquement de s'être écarté dans sa doctrine des dogmes de la religion protestante. Schubart, dans sa *Chronique patriotique*, l'appelle l'orgueil du duché de Wurtemberg et l'honneur de l'Allemagne. Nous indiquerons de ses écrits : I. *Description d'une petite machine astronomique, faite pour le prince de Hechingen*, Constance, 1769, in-4°. II. *Notice de ses machines, fabriquées par ses ouvriers depuis six ans*, Stuttgard, 1774, 3 numéros in-8°. III. *Tabula chronologica, quâ ætas mundi septem chronis distinctâ sistitur*, 1774. IV. *Mélanges théologiques*, Winterthur, 1780-1781, 4 vol. in-8°. V. *Recueil de sermons pour toute l'année*, ibid., 1780, in-8°. VI. *Observations sur les cadrans solaires*, Erfurt, 1784, in-8°. VII. *Le nouveau Testament, traduit en allemand et commenté*, Winterthur, 1777, 2 vol. in-12. A la tête du tom. 1, se trouve le portrait de Hahn. Dans les *Acta acad. elect. Mogunt. scient. quæ Erfurti est ad annos* 1782 *et* 83, on trouve de cet auteur un *Mémoire* très instructif *sur le perfectionnement des montres*. Les professeurs Meiners et Spittler ont donné dans le *Nouveau magasin historique de Gœttingue*, vol. 1, n°. 1, p. 173-190, des notices très détaillées sur quelques particularités de la vie de ce savant mécanicien. B—n—d.

HAHN (François-Joseph). *Voy.* Bessel.

HAIDER-ALY. *Voy.* Hider-Aly.

HAIG est regardé par les Arméniens comme leur premier roi, et le chef de leur race. Selon Moïse de Khorène, il était Babylonien et fils d'un certain Gathlas, qui est le même que le patriarche Thogorma, petit-fils de Noé. Il vivait à Babylone lors de la construction de la tour de Babel; et il habita encore long-temps après cette ville, qu'il abandonna ensuite pour se soustraire à la tyrannie de Belus. Il prit avec lui ses fils, Armenag, Manavaz, Khorh, et ses petits-fils, dont le nombre montait à trois cents : ses domestiques, et beaucoup d'autres personnes, se joignirent à eux, et il émigra du côté du nord, pour aller se fixer dans le pays d'Ararad, qu'on appelle actuellement Arménie. Haïg vécut d'abord dans les montagnes des Courdes, qui forment la partie méridionale de ce pays. Sa résidence était un petit canton situé vers les sources du Tigre, qui a conservé le nom de Haïots-dsor, c'est-à-dire, vallée des Arméniens. Haïg quitta ensuite ce séjour, qu'il laissa à son petit-fils Gatmos, fils d'Armenag, qui, de son nom, l'appela Gatmeagan, dénomination qu'il conservait encore au ve. siècle. De ce pays, il se dirigea vers le nord-ouest, du côté des sources de l'Euphrate, où il s'établit dans un pays appelé Hark'h, et y fonda une ville appelée Haigaschen, c'est-à-dire, construction de Haïg. Belus fut fort mécontent de la fuite de Haig; il expédia vers lui un de ses fils, pour l'engager à revenir à Babylone; mais Haïg le renvoya avec mépris. Alors Belus rassembla une nombreuse armée, et marcha vers l'Arménie, pour combattre le rebelle Haïg; il entra d'abord dans les possessions de Gatmos, qui, épouvanté des forces du roi d'Assyrie, se réfugia auprès de son aïeul. Celui-ci, peu effrayé par la présence de son redoutable ennemi, s'avança avec tous ceux de sa famille qui étaient en état de porter les armes, jusqu'aux bords du lac de Van, appelé actuellement mer des Peznouniens. Il y livra bataille à Belus, qui fut complètement défait, et qui périt même de la main de Haïg. Les Arméniens montrent encore le lieu où succomba Belus, et qui s'appelle *Kerezmank'h* (Tombeau), en mémoire de cette défaite. Haïg régna ensuite en paix, et gouverna pendant fort long-temps. Il mourut, selon les chronologistes arméniens, en l'an 2026 avant J.-C., après un règne de quatre-vingt-un ans. Son fils Armenag lui succéda. C'est de ce personnage, vrai ou fabuleux, que vient le nom de Haïasdan, que les Arméniens donnent à leur pays, et celui d'Haïgique, ou Haïganienne donné à la langue arménienne ancienne ou littérale. On a de cette langue une grammaire, assez estimée dans son temps, intitulée : *Puritas Haygica*, par J. Agop, Rome, 1675, in-4°. S.—M—n.

HAI GAON, fils de Rav Serira, rabin égyptien, a été le dernier de la classe des docteurs, que les Hébreux appellent *gheonim* ou excellents; mais il est regardé comme le plus savant et le plus célèbre de tous. Il était jeune encore, lorsqu'il fut nommé président de l'académie de Pombédita dans la Chaldée; et, après avoir rempli avec succès, pendant quarante ans, cette charge honorable, il mourut en 1038 de l'ère chrétienne, âgé de soixante-neuf ans. Il composa divers ouvrages en arabe, parmi lesquels on distingue son *Traité des contrats d'achat et de vente;* un autre sur les *Serments;* un sur l'*Interprétation des*

songes ; et une fort belle *Instruction* morale, en vers. Tous ces ouvrages ont été traduits en hébreu, et imprimés plusieurs fois. Il est en outre auteur d'une *Grammaire hébraïque*, intitulée : *Sefer ammeasè* (Livre qui recueille). Aben Ezra en fait l'éloge. M. de Rossi possède des manuscrits hébreux d'Haï Gaon, entre autres quelques-unes de ses *Questions* inédites. (*Voy.* le Catalogue de ses manuscrits et son Dictionnaire des auteurs hébreux, tome 1er. pages 152 et 153.) Khananel, qui fut, suivant quelques bibliographes, le disciple d'Haï, et rabin de Cairouan dans le royaume de Tunis, en 1080, écrivait aussi en arabe ses ouvrages, parmi lesquels on cite son *Commentaire sur le Pentateuque* et sur le *Talmud*. On vit, dans le même temps, fleurir plusieurs autres doctes rabins, qui composèrent leurs ouvrages dans la même langue. Z.

HAILLAN (Bernard de Girard, seigneur du), historien médiocre, né à Bordeaux vers 1535, était fils d'un ancien lieutenant de l'amirauté de Guienne. Il fut présenté à la cour à l'âge de vingt ans, abjura bientôt après les principes de la réforme dans lesquels il avait été élevé, et fut désigné pour accompagner, comme secrétaire, François de Noailles, évêque d'Acqs, dans ses ambassades à Londres et à Venise. Il ne manquait ni d'esprit, ni d'instruction; mais il avait encore plus d'ambition et d'avarice. Il publia d'abord quelques pièces de vers et des traductions qui eurent peu de succès ; mais son livre des *Affaires de France* fut mieux accueilli et lui mérita la place de secrétaire des finances du duc d'Anjou (depuis Henri III). Cet ouvrage, dont les éditions se succédèrent avec une rapidité incroyable, fut très goûté de Charles IX, qui récompensa l'auteur par le titre d'historiographe, et l'engagea à recueillir et rédiger les Annales de France. Henri III le confirma dans cette charge, et le gratifia d'une pension de douze cents écus. Il fut nommé, en 1595, généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit, et mourut à Paris, le 23 novembre 1610, dans sa 76e. année. Outre des *Vers* latins et français, et des *Traductions* d'Eutrope, de Cornelius Nepos et des Offices de Cicéron, justement oubliées, on a de lui : I. *Regum gallorum icones à Pharamundo ad Franciscum II ; item Ducum Lotharingorum icones*, Paris, 1559, in-4°. C'est un recueil de portraits, passablement gravés, au bas de chacun desquels on lit un tercet de Du Haillan. II. *Quatre livres de l'état et succès des affaires de France*, ib., 1570, 1571, in-8°. Ces deux premières éditions renferment une *Histoire sommaire des ducs d'Anjou*, que l'auteur a retranchée des suivantes pour la publier séparément ; on doit cependant donner la préférence aux éditions postérieures à l'année 1609, comme plus correctes et plus complètes : l'ouvrage est curieux, et contient bien des particularités intéressantes. III. *Histoire générale des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Charles VII*, Paris, 1576, 1584, in-fol., *continuée jusqu'à Louis XI*, par un anonyme, et *jusqu'à la fin du règne de François Ier.*, par Arnoul du Ferron, Paris, 1615, 1627, 2 vol. in-fol. Les éditions in-8°. sont moins complètes(1). Il avait d'abord déclaré qu'il ne pousserait pas cet ouvrage plus loin que Charles VII, par la raison qu'on avait déjà des histoires des règnes postérieurs, et que d'ailleurs il ne vou-

(1) Cette histoire fut traduite en latin par Pierre Boulanger, professeur au collège de Loudun; mais cette traduction n'a point été imprimée.

lait ni trahir la vérité, ni courir, en la disant, le risque d'offenser des personnes puissantes; mais il changea bientôt après de langage, et promit de continuer son travail jusqu'à Henri IV. Cependant on ne trouva dans ses papiers, après sa mort, que le *Règne de Louis XI;* et les nouveaux éditeurs ne jugèrent pas à propos de le publier. L'ouvrage de Du Haillan est remarquable, en ce que c'est le premier corps d'histoire de France qui ait paru dans notre langue: car on ne peut donner ce nom aux Chroniques de Saint-Denis ou à celles de Nicole Gilles. Il a montré peu de critique, en adoptant les récits de ses devanciers, à l'égard des premiers rois Francs; il suppose, avec quelques-uns d'eux, que Pharamond, maître des Gaules par la force des armes, convoqua une assemblée de ses principaux officiers, pour les consulter sur la forme de gouvernement qu'il convenait d'adopter, et que, sur leur avis, il se décida pour le monarchique. C'était pour Du Haillan une occasion d'étaler les connaissances qu'il croyait avoir en politique, et il était trop vain pour y manquer. Il a semé son récit de harangues ennuyeuses, traduites du latin de Paul Emili (*Voy.* EMILI, tom. XIII, p. 119), qui s'était cru obligé, à l'exemple de Tite-Live, de mettre des discours dans la bouche de tous ses personnages. Ces défauts graves attirèrent à Du Haillan de justes reproches, auxquels il répondit par des vers pleins d'aigreur, qu'on lit au-devant des éditions suivantes de son ouvrage. Mais après en avoir indiqué les défauts, on doit convenir qu'il contient des particularités qu'on chercherait vainement ailleurs; que Du Haillan y réfute avec courage plusieurs traditions généralement reçues, et enfin qu'il s'y explique librement sur des matières délicates. (*V.* JEANNE D'ARC.) Ses préfaces au reste mettent à découvert sa vanité et son caractère avide. Il y parle constamment de ses travaux, de ses succès et des récompenses qu'il a méritées. Il écrivait au premier maréchal de Biron, « qu'Henri III ne l'avait pas même remercié de l'hommage qu'il lui avait fait de son *Histoire de France*, quoique ce fût le plus beau présent de livre que ce monarque eût jamais reçu »; il comptait ainsi pour rien la confirmation de sa place d'historiographe et une pension de 1200 écus. Il obtint, depuis, le titre de conseiller-d'état, l'abbaye de Ruys en commende, et des gratifications, sans être satisfait. On trouvera la liste de ses autres ouvrages dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. XIV. On peut consulter, pour plus de détails, sa *Vie*, par le P. le Long (*Biblioth. histor. de France*, tom. III), et surtout le curieux article que Bayle lui a donné dans son *Dictionnaire*. W—s.

HAINAUT (JEANNE, comtesse DE), était fille de Baudouin, comte de Flandre, et premier empereur français à Constantinople. *Voy.* BAUDOUIN Ier., tom. III, p. 544.) La nouvelle s'étant répandue que son père, fait prisonnier par Joannice, roi des Bulgares, était mort dans les fers, Jeanne fut amenée avec sa sœur Marguerite à la cour de France, où elles demeurèrent jusqu'à leur majorité. Philippe-Auguste maria Jeanne, en 1211, à Ferdinand ou Fernand, fils de Sanche Ier., roi de Portugal; mais il exigea en même temps qu'il lui céderait les villes d'Aire et de Saint-Omer. Cette condition révolta les Flamands; et Jeanne eut beaucoup de peine à les apaiser. La bonne intelligence ne dura guère entre les deux époux; et soit que Jeanne eût pour son mari des manières peu agréables, ou qu'au contraire,

comme l'assure un auteur contemporain, Ferdinand maltraitât sa femme sans motif (1), leur désunion devint si publique que le roi fut obligé d'intervenir pour les réconcilier. L'année suivante, Philippe-Auguste convoqua une assemblée à Soissons, et demanda à ses vassaux des secours, pour faire la guerre aux Anglais. Ferdinand y déclara qu'il ne fournirait son contingent qu'après qu'on lui aurait restitué ses deux villes; et quoique le roi lui offrît toute autre indemnité, sur le refus de lui remettre sur-le-champ ces places, Ferdinand s'allia aux ennemis de la France. La victoire de Bovines (*V.* PHILIPPE-AUGUSTE) mit fin à cette ligue. Ferdinand, fait prisonnier, fut conduit en triomphe à Paris, et renfermé dans la tour du Louvre; mais Jeanne conserva ses états, sous la seule condition de raser les fortifications de quelques villes frontières. Elle en jouissait donc paisiblement depuis douze ans, lorsqu'en 1225 le bruit courut que Baudouin, qu'on avait cru mort, était parvenu, après vingt années, à tromper la vigilance de ses gardiens, et qu'il allait reparaître au milieu de ses sujets. A cette nouvelle, une foule de nobles s'empressèrent de se rendre à la rencontre du comte de Flandre; mais Jeanne effrayée quitta le Quesnoi à la hâte et se réfugia à Mons: de là, elle écrivit au roi, pour l'informer de l'apparition de Baudouin, et lui demander conseil sur la conduite qu'elle devait tenir. Le roi fit inviter le comte de Flandre à venir le trouver, les uns disent à Compiègne, d'autres à Péronne, où il lui fit un accueil digne de son rang. Le prétendu Baudouin répondit d'abord, d'une manière satisfaisante, aux questions qui lui furent adressées; et l'on ne doutait déjà plus qu'il ne fût réellement le personnage pour lequel il se donnait, lorsque l'évêque de Beauvais, ou le roi lui-même, lui ayant demandé quelques nouvelles particularités, il se déconcerta, et étant sorti de la salle, prit un cheval et s'enfuit jusque dans le comté de Bourgogne. Il y fut arrêté par Archambaud de Chappes, ramené en Flandre, et pendu à Lille, par jugement des barons, en 1226. Jeanne assista, la même année, au sacre du roi St.-Louis; et elle disputa à la comtesse de Champagne, dont le mari était aussi absent, le droit de porter l'épée devant le roi à cette cérémonie. Ferdinand, après treize ans de captivité, fut mis en liberté par la reine Blanche, qui réduisit à 20,000 francs au lieu de 40, la somme fixée pour sa rançon. On a accusé Jeanne de n'avoir pas fait tout ce qui dépendait d'elle pour abréger la peine de son mari; cependant on a la preuve qu'elle avait emprunté d'un juif, à un intérêt énorme, 29,000 francs, pour les employer à cet objet. (Voy. le *Thesaur. anecdotor.*, de D. Martène, tom. 1er., col. 886.) Après la mort de Ferdinand, Jeanne se remaria, en 1237, à Thomas de Savoie; elle mourut sans postérité, le 5 décembre 1244, à l'abbaye de la Marquette, près de Lille, où elle fut inhumée dans le tombeau de son premier époux. Ses états passèrent à sa sœur Marguerite. La mort du personnage qui avait paru en Flandre sous le nom de Baudouin, a fait planer sur la mémoire de Jeanne le soupçon le plus odieux. Le peuple

(1) Richer de Sens (*Richerius Senonensis*), cité par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, dit qu'une des causes des mauvais traitements que Ferdinand faisait éprouver à son épouse, c'est qu'elle avait la supériorité sur lui au jeu des échecs. Voici les termes qu'il emploie: *Erat quidam comes in Flandriâ, Fernandus nomine, qui uxorem suam quæ regis Franciæ consobrina erat, quam pro ludo scacchorum quo cum ipsa uxor sæpè mactaverat, ipsam verberabat et inhoneste tractaverat.*

accusa, dans le temps, cette princesse; et Mathieu Paris affirme qu'elle s'est rendue sciemment coupable de parricide. Tous les historiens flamands sans exception, et la plupart des écrivains modernes, ont repoussé cette épouvantable calomnie. Cependant un anonyme, dans une lettre à M. le duc de Brissac (*Journal des savants*, mars et mai 1771), a cherché à répandre de nouveaux doutes sur cet événement. Il serait à desirer que l'auteur de cette lettre eût montré autant d'impartialité que d'érudition et de critique : mais les reproches qu'il fait à Jeanne, ne sont nullement fondés ; et les raisons qu'il donne pour preuve du parricide ne paraissent point convaincantes. W—s.

HAINZELMAN (Elie), graveur au burin, naquit à Augsbourg, en 1640. Après avoir appris les principes de son art dans sa ville natale, il se rendit à Paris, où il étudia, pendant plusieurs années, dans l'atelier de François de Poilly, et s'identifia en quelque sorte avec la manière de ce maître, qu'il n'égala jamais néanmoins pour la pureté du dessin. Celui de ses ouvrages qui est le plus estimé, est une Vierge, avec l'enfant Jésus dormant et un petit St.-Jean, d'après le tableau d'Annibal Carrache, connu sous le titre du *Silence*; sujet qui a été gravé aussi par Michel Lasne, Etienne Picart et Bartolozzi. On a de lui différentes Stes.-Familles, dont une d'après Raphaël, et quatre d'après le Bourdon, ainsi que plusieurs autres sujets tirés de l'Histoire sainte. Cet artiste a encore gravé un assez grand nombre de portraits. Il est mort à Augsbourg, en 1693. — Jean Hainzelman, né à Augsbourg en 1641, vint à Paris avec son frère, étudier aussi sous la direction de François de Poilly. S'étant marié dans cette ville, et étant devenu veuf, il se rendit à Berlin, et fut nommé graveur de la cour. Il exécuta dans cette ville un assez grand nombre de portraits, entre autres ceux de Jean Sobieski, roi de Pologne, et du grand-électeur Frédéric-Guillaume. Cet artiste, à l'exemple de Nanteuil, dessinait lui-même, d'après nature, les portraits qu'il gravait. On a encore de lui plusieurs morceaux de l'Histoire sainte, d'après Annibal Carrache, Sébastien Bourdon, etc. Jean Hainzelman est mort à Berlin, au commencement du XVIIIe. siècle. P—e.

HAITON. *Voy.* Hayton.

HAITZE (Pierre-Joseph de), littérateur, vulgairement connu sous le nom de *Hache*, était né à Cavaillon, vers 1648, d'une famille noble, originaire du Béarn. Il s'appliqua particulièrement à l'histoire de Provence, et s'efforça d'en éclaircir quelques points par des dissertations spéciales. Quoiqu'il n'eût qu'une érudition commune et superficielle, il avait le ton tranchant; et il désola, par d'injustes critiques, des hommes tels que P. Galaup de Chasteuil, dont l'instruction était bien supérieure à la sienne. Il mourut à Tretz, près d'Aix, dans la maison de Gaufridi l'historien, son oncle maternel, le 26 juillet 1736. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. Les *Curiosités les plus remarquables de la ville d'Aix*, 1679, in-8°. II. *Relation des fêtes célébrées à Aix en 1687, à l'occasion de la convalescence de Louis XIV*, in-4°. Elle est écrite en forme de lettres, adressées à Ruffi, fils de l'historien de Marseille. III. Les *Moines empruntés, où l'on rend à leur véritable état les grands hommes qu'on a voulu faire moines après leur mort* (sous le nom de *Pierre-Joseph*), Cologne (Rouen), 1696, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit à sa pu-

blication : les grandmontains, les carmes et les jésuites, y répondirent avec chaleur; et l'auteur qui avait sagement gardé l'anonyme, eut le bon esprit de ne point répliquer à ses adversaires. IV. Les *Moines travestis*, 1698, 2 vol. in-12. Dans cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, l'auteur, désigné sous les mêmes noms de Pierre-Joseph, cherche à faire connaître les personnages « que les moines se sont enlevés mutuellement, pour accroître le nombre de leurs grands hommes. » V. *Lettres critiques de Sextius le Salien à Euxènus le Marseillois*, touchant le Discours sur les arcs de triomphe dressés en la ville d'Aix, à l'heureuse arrivée des ducs de Bourgogne et de Berri. Cette lettre, adressée à Ruffi, est datée du 1er. janvier 1702, et elle contient une critique peu décente d'un Discours de Pierre Galaup de Chasteuil, littérateur qui méritait d'être traité avec plus d'égards. Celui-ci fit paraître des *Réflexions* judicieuses sur cette lettre (sous le nom de Remerville de St.-Quentin), Cologne, 1702, in-12. VI. *Dissertations* (au nombre de douze) *sur divers points de l'histoire de Provence*, Anvers (Aix), 1704, in-12. Galaup de Chasteuil en a relevé les nombreuses méprises, dans son *Apologie des anciens historiens et des troubadours ou poètes provençaux*. VII. *Esprit du cérémonial d'Aix en la célébration de la Fête-Dieu* (sous le nom de *Pierre-Joseph*), Aix, 1708, in-12. C'est une réponse à un ouvrage dans lequel Mathurin de Neuré (Laurent Mesmes) se plaignait de la bizarrerie de ces cérémonies. Dupin la critiqua vivement dans le *Supplément* au *Journal des savants*, mém. ann.(1) Elle a été réimprimée en 1730. VIII. *Histoire de Saint-Benezet, entrepreneur du pont d'Avignon, contenant celle des religieux pontifes* (sous le nom de *Magne Agricole*), Aix, 1708, in-12; ouvrage curieux pour les recherches qu'il renferme sur cette association utile et peu connue. IX. *Apologétique de la religion des Provençaux au sujet de Ste.-Madelène*, ib., 1711, in-12. Haitze cherche à prouver que cette sainte est venue en Provence, et que ses reliques y sont réellement conservées. X. *Vie de Michel Nostradamus*, ib., 1711, in-12. XI. *Dissertation sur le symbole caractéristique de Ste. Marthe* (la Tarasque), sans nom d'auteur, Aix, 1711, in-16. XII. *Vie d'Arnaud de Villeneuve*, médecin, ib., 1720, in-12. Il y soutient qu'Arnaud était provençal. XIII. *Histoire de Ste. Rossoline de Villeneuve, de l'ordre des chartreux*, ib., 1720, in-12. XIV. *Dissertation sur l'état chronologique et héraldique de l'illustre et singulier consulat de la ville d'Aix*, ib., 1726, in-12. XV. *Histoire de la vie et du culte de B. Gérard Tenque, fondateur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, ibid., 1730, in-12. XVI. *Histoire de la ville d'Aix*. Moréri dit que cette Histoire a été imprimée in-4°., mais qu'elle n'a pas été rendue publique. Les auteurs de la *Biblioth. de France* la rangent dans la classe des manus-

(1) La même édition reparut avec un nouveau frontispice en 1758; ainsi celle de 1765 n'est que la troisième. On peut consulter sur cet objet l'*Explication des cérémonies de la Fête-Dieu en Provence*, Aix, 1777, in-12; ouvrage plein de recherches curieuses. L'auteur (G. S. Grégoire d'Aix), dont les initiales se trouvent en bas de la dédicace, dit que De Haitze était un bonhomme qui voulait expliquer religieusement ce qu'il ne pouvait comprendre ni expliquer. L'ouvrage de M. Grégoire est accompagné de quatorze planches, y compris le portrait du roi René d'Anjou, comte de Provence, qui orne le frontispice : elles sont dessinées par Paul Grégoire, sourd-muet, fils de l'auteur, et gravées par son frère Gaspard Grégoire.

crits (1). Haitze a laissé encore en manuscrit : *Catalogue des manuscrits de Peiresc ; Histoire littéraire de Provence ; Biblioth. des auteurs de Provence* (terminée en 1718) (2); les *Eloges des premiers présidents du parlement de Provence*, et une *Vie* de Jules Raymond Soliers, historien. On a reproché à ces divers ouvrages, écrits en général d'un style clair, facile, et quelquefois même assez soigné, de manquer de critique et de citer rarement les sources que l'auteur a consultées.

W—s et E—c D—d.

HAKEM (Biamr-Allah), *Abou Aly Mansour*, troisième khalyfe fathémite d'Égypte, succéda à son père Azyz-billah, en 386 de l'hégire (996), n'étant âgé que de onze ans. Ce personnage est célèbre dans l'histoire par la suite non interrompue de cruautés et d'extravagances qui remplissent son règne. Despote capricieux et féroce, il ne sut mériter l'amour d'aucun de ses sujets, et se fit détester de tous. Incapable de reconnaître le mérite, livré à la fougue de son caractère, il fit, des premières dignités de l'état et des emplois publics, autant de caravanserais, où l'on entrait le soir, et qu'on abandonnait au matin, heureux encore lorsqu'on n'y laissait pas ses biens et sa vie. Portant la même légèreté, la même inconstance dans ses ordonnances, tantôt il faisait maudire les premiers compagnons du prophète, et tantôt il défendait qu'on prononçât contre eux aucune malédiction; tantôt, enfin, il laissait à chacun le soin d'interpréter à sa manière les préceptes de la religion musulmane, et d'en remplir, selon qu'il lui plairait, les pratiques extérieures. En même temps qu'il se montrait libéral, ou prodigue pour parler plus juste, il confisquait les biens et prononçait la mort des hommes qui l'avaient servi avec le plus de fidélité. La capitale d'Égypte le vit parcourir, de nuit, ses rues et ses carrefours, et multiplier, de jour, monté sur un cheval, ses promenades, ayant à ses pieds de simples sandales et une pièce de mousseline sur sa tête. Parfois, il se promenait sur un âne, n'ayant sur la tête qu'un petit bonnet découvert et point de turban. Il interdit aux femmes de se promener durant la nuit, ou de paraître dans les rues le visage découvert, fût-ce même à la suite des convois ; aux hommes, de se tenir dans leur boutique ; aux habitants du Caire, de vendre ou d'acheter après le coucher du soleil. Il défendit de tuer aucun bœuf, si ce n'est à la fête des sacrifices, à moins que cet animal ne fût attaqué de maladie, et il fit tuer tous les chiens. Il ne permit à qui que ce fût de passer les portes du Caire sur une monture, ou près de son palais, même à pied. Nous passons sous silence une foule d'autres extravagances, pour nous arrêter sur un point d'un plus grand intérêt. Les chrétiens eurent beaucoup à souffrir sous le règne de Hakem : d'abord il leur ordonna, ainsi qu'aux juifs, de porter des ceintures autour des reins, et des marques

(1) La partie la plus curieuse de ce manuscrit, qui forme 2 vol. in-fol., c'est le récit des troubles arrivés sous le gouvernement du comte d'Alais, petit-fils de Charles IX, et dans la maison duquel Haitze avait passé sa première enfance. Le comte d'Alais, l'un des hommes les plus instruits et les plus polis de son temps, comme il l'a prouvé par sa correspondance, écrite en latin, avec Gassendi, fut obligé, par les malheurs du temps, d'employer dans son administration, des mesures violentes, sans doute fort opposées à son caractère. Cette partie de l'*Histoire d'Aix* se trouve quelquefois séparée, sous le titre d'*Histoire de Provence sous le gouvernement du fameux comte d'Alais* : elle doit être accompagnée de pièces justificatives.

E—c D—d.

(2) Ces manuscrits, recueillis dans la bibliothèque des ci-devant minimes d'Aix ou acquis par M. le marquis de Méjane, sont aujourd'hui déposés dans la bibliothèque publique fondée à Aix par ce généreux ami des lettres. E—c D—d.

particulières dans la manière de s'habiller; puis il fit détruire et piller les églises du Caire et des environs : l'église de la Résurrection, à Jérusalem, éprouva le même sort. En 403, il ne se contenta pas d'obliger les chrétiens à conserver des marques distinctives; il voulut qu'ils portassent des croix de bois d'une coudée de longueur sur autant de largeur, et du poids de cinq livres, suspendues à leur cou, à découvert, et de manière qu'elles fussent vues de tout le monde; qu'ils se servissent pour monture de mulets ou d'ânes seulement; qu'ils usassent de selles de bois avec des cuirs noirs, sans le moindre ornement : enfin Hakem leur défendit d'avoir aucun Musulman à leur service, et d'acheter aucun esclave de l'un ou de l'autre sexe. Peu de temps après, il contraignit les juifs à porter des sonnettes attachées à leur cou, quand ils entreraient dans le bain; et les chrétiens, à y conserver leur croix de bois : il finit par bannir les uns et les autres de l'Égypte. L'excès des maux auxquels ils étaient livrés, décida les chrétiens d'Orient à implorer le secours de leurs frères d'Occident, et fut le premier motif qui suscita les croisades : aussi les papes n'oublièrent-ils point la peinture éloquente et vraie de ces calamités, dans les arguments qu'ils employèrent pour déterminer la guerre sainte. Hakem disparut vers la fin du mois de choual 411 (mars 1021 de J.-C.), après un règne de 25 ans et un mois. On a prétendu que sa sœur l'avait fait mourir; mais les historiens les plus dignes de foi disent qu'il fut assassiné par un homme du Saïd. Cet homme confessa son crime long-temps après; on lui demanda pour quel motif et de quelle manière il avait tué le khalyfe : « Je » lui ai donné la mort, dit-il, par » zèle pour la gloire de Dieu et pour » l'islamisme ; quant à la manière, » la voici » : en même temps il tira un poignard, et s'en frappant le cœur, il expira. Macrizy trace ainsi le portrait de Hakem : « C'était un prince » libéral, mais très prodigue de sang; » on ne saurait compter les victimes » de sa cruauté : toute sa conduite » était la plus singulière qu'on puisse » imaginer.... On dit qu'il avait un » dérangement de cerveau qui lui don» nait des accès de folie, et que c'é» tait la cause de ses variations con» tinuelles. On n'a rien dit de mieux à » son sujet que ce vers: *Toutes ses* » *actions étaient sans motif, et tous* » *les rêves que lui suggérait sa fo-* » *lie, n'étaient susceptibles d'aucune* » *interprétation raisonnable.* » Le même écrivain ajoute que ce prince s'occupait beaucoup des connaissances philosophiques des anciens, et observait les astres. Ce fut en effet sous son règne que le célèbre Ibn-Younis fit ses observations astronomiques sur le mont Mokattam, et publia ses *Tables*, appelées *Hakemites*, du nom du prince auquel elles étaient dédiées. (*V.* les *Notices et extraits des manuscrits*, tom. VII, et les articles Bouvard et Caussin dans la *Biographie des hommes vivants.*) Qui croirait qu'un monstre tel que Hakem pût devenir l'objet d'un culte divin? Hamza-ben-Aly prétendit que ce khalife avait été élevé au ciel, et qu'il reviendrait un jour pour régner sur toute la terre : il fit de ce dogme la pierre fondamentale de la secte des Druses, dont il existe encore aujourd'hui quelques restes en Syrie. On lira des détails précieux sur Hakem et les principaux traits de cette secte, dans le tome II de la *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy. J—n.

HAKLUYT (Richard), historien anglais, naquit, vers 1553, à Ey-

ton on Yatton, dans le Herefordshire. Étant à l'école de Westminster, il allait souvent chez un de ses parents, homme très considéré, qui consacrait tout son temps à l'encouragement de la navigation, du commerce, des arts et des manufactures. La vue des cartes et des livres de voyage, excita, chez le jeune Hakluyt, un vif desir de se livrer tout entier à la géographie : son parent encouragea son dessein. A l'université d'Oxford, Hakluyt étudia à fond les langues anciennes et modernes, et lut ensuite, en original, toutes les relations de voyage, imprimées ou manuscrites, qu'il put se procurer. Les profondes connaissances qu'il acquit, lui valurent le diplôme de professeur d'histoire navale. Il introduisit dans les écoles anglaises l'usage des globes, des sphères, et des autres instruments de géographie. Bientôt il fut en relation avec les officiers de la marine, les navigateurs les plus distingués, et les principaux négociants. Il entretenait une correspondance très active au-dehors, notamment avec Ortélius, Mercator, etc. Ses travaux furent encouragés par Drake, et par Walsingham, secrétaire d'état. La considération dont il jouissait devint telle, que des particuliers, des compagnies, des villes, le consultaient sur des expéditions maritimes. Il vint, en 1584, à Paris, comme chapelain d'ambassade, et s'y occupa des recherches relatives à sa science favorite. Il y trouva le manuscrit de l'histoire de la découverte de la Floride par Laudonnière, qu'il fit imprimer à ses frais, ainsi que le dit l'éditeur Basanier dans son épître dédicatoire adressée à sir Walter Raleigh. Quand il fut de retour dans sa patrie, il s'occupa de mettre en ordre tout ce qui concernait l'histoire navale d'Angleterre. Raleigh l'aida dans son travail. Vers la fin de 1589, Hakluyt publia, en un volume in-folio, tout ce qui avait rapport aux navigations des Anglais, et dédia ce livre à Walsingham, son protecteur. Il se maria en 1594. En 1605, le gouvernement récompensa Hakluyt, en lui donnant une prébende dans la collégiale de Westminster, et le rectorat de Wetheringset en Suffolk. Il mourut le 23 octobre 1616, et fut enterré dans l'église de Westminster. On a de lui : en anglais : I. *Les principales navigations et découvertes, et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise, par terre et par mer, aux pays de la terre les plus éloignés et les plus reculés, faits dans une période de* 1600 *ans, divisés en trois volumes, suivant la position des pays vers lesquels ils ont été dirigés*, Londres, 1598, 1599, 1600, 3 vol. in-fol. On a parlé plus haut de la première édition donnée en 1589. Dans la seconde, le premier volume est dédié à Charles Howard, comte de Nottingham, vainqueur des Espagnols, et les deux derniers à sir Robert Cecil, depuis comte de Salisbury. Le 1er. volume contient les voyages au nord et au nord-est : le 2e. est divisé en deux parties ; dans la première, se trouvent les voyages en Orient et dans l'Inde, commencés par la Méditerranée ; dans la seconde, ceux qui ont été faits par l'océan Atlantique : le 3e. volume offre les voyages en Amérique, depuis le Groenland jusqu'au détroit de Magellan, enfin les voyages autour du monde. Le titre de chaque volume présente, dans le plus grand détail, l'abrégé de ce qui s'y trouve, et chacun a une table des matières ; mais elle n'est pas par ordre alphabétique, et il n'y a pas de

table générale de l'ouvrage. « On doit » examiner, dit Camus, dans les » exemplaires que l'on peut se procu- » rer, si le récit de l'expédition de » Cadix, qui fut supprimé dans le » temps, parce que le comte d'Es- » sex tomba dans la disgrâce de la » reine, s'y trouve, suit de première » édition, soit d'une réimpression de » cette partie seule, qui a été faite » pour compléter les exemplaires » mutilés. » L'exemplaire de la bibliothèque du Roi est complet. Le recueil d'Hakluyt a toujours été estimé comme un des meilleurs qui existent en ce genre. Il nous a conservé une foule de morceaux qui se seraient probablement perdus. Il y en a quelques-uns de peu importants, et dont l'authenticité n'est pas bien prouvée; mais ils ne diminuent pas le mérite général de l'ouvrage. Hakluyt a eu pour but principal de sauver de l'oubli, des monuments faits pour illustrer la nation anglaise, et de former un corps des navigations anciennes et modernes exécutées par ses compatriotes : il les a disposées chronologiquement. A chaque relation, il a eu soin de joindre les documents officiels qui y sont relatifs, tels que lettres-patentes, chartes, lettres des ministres, etc. C'est ce qui rend sa collection d'autant plus précieuse; et c'est bien certainement celle qui contient le plus de pièces originales. Indépendamment des voyages faits par les Anglais, il a aussi donné ceux de plusieurs étrangers, notamment dans le troisième volume. Thevenot a fait entrer dans son recueil plusieurs morceaux de celui d'Hakluyt. La rareté de celui-ci l'a fait réimprimer en 5 vol. in-4°. II. Une traduction de l'*Histoire des découvertes de Galvam*, 1 vol. in-4°. III. Une traduction d'une histoire de la Virginie, écrite aussi originairement en portugais; elle est intitulée: *La Virginie richement appréciée par la description du continent de la Floride, sa prochaine voisine*, Londres, 1609. Hakluyt dédia cette version aux membres de la société formée pour l'établissement du christianisme et de la culture en Virginie. Il publia à Paris, en 1587, une édition du livre de Pierre Martyr d'Anghiera, intitulé *De novo orbe*, et l'enrichit de notes marginales, ainsi que d'une table des matières ; il le fit ensuite traduire en anglais, de même que l'ouvrage de Jean Léon sur l'Afrique, 1600, 1 vol. in-fol. Cette version est de Jean Porry. Hakluyt laissa des matériaux qui auraient pu former un quatrième volume de son recueil : Purchass, dans les mains duquel ils tombèrent, les inséra dans sa collection. Les services rendus à la géographie par Hakluyt, lui ont valu des distinctions de la part de plusieurs navigateurs. Bylot, qui avait Baffin pour pilote, donna le nom d'Hakluyt à une île de la baie de Baffin, située par 77°. 25′ nord, et 64° 20′ ouest. Hudson nomma de même un cap du Spitzberg, qui gît par 79° 47′ nord, et 60° 51′ est. Enfin des navigateurs anglais donnèrent son nom à une rivière qu'ils découvrirent, en 1611, près de Petschora. E—s.

HALAGI (CONSTANTIN), religieux piariste et poète latin, né en 1698 à Unghvar en Hongrie, mort à Privitz en 1752, était d'une famille noble de son pays, et joua un rôle important parmi les piaristes, dont il devint provincial à Privitz. Il avait une telle facilité pour faire des vers latins, qu'il en improvisa plusieurs au moment même de sa mort. On a imprimé de lui : *Myrias versuum sine ellipsi et synalephe editorum*, Tyr-

nau, 1738; *Odarum libri III*, ib., 1742; *Epigrammatum moralium, ænigmatum ac tumulorum libri VII*, ibid., 1744; *Apologorum moralium libri VI; Elegiarum unicus*, ibid., 1747. C—AU.

HALDE (Du). *Voy.* DUHALDE.

HALE (sir MATTHEW), savant jurisconsulte anglais, né en 1609 à Alderley, dans le comté de Glocester, étudia avec succès à l'université d'Oxford. A une première ferveur pour l'instruction succéda en lui un goût pour le plaisir qui l'entraîna dans quelques extravagances; et il était au moment de s'engager dans l'armée du prince d'Orange, lorsque, d'après le conseil d'un homme de robe, il se décida enfin à suivre la carrière des lois. Son caractère contracta dès-lors de la gravité; il consacrait à l'étude seize heures par jour, et y sacrifiait non seulement toute espèce de distraction, mais même le soin de son extérieur, tellement négligé, qu'étant d'une belle taille et d'une constitution forte, Hale fut un jour arrêté par des officiers de la presse pour le service de la marine. Il fit connaissance avec l'attorney-général Noy, qui l'admit dans sa plus grande intimité, ce qui le faisait appeler le petit Noy; et il se lia également avec Selden, qui lui conseilla d'étendre ses études à presque toutes les parties de la science. Il parut avec distinction au barreau, peu de temps avant que la guerre civile ne commençât à éclater; et, dans ces temps d'orages, il sut, sans bassesse, se concilier l'estime des deux partis. Quoique puritain, il vint souvent au secours des royalistes dans la détresse. Il servit de conseil au comte de Strafford, à l'archevêque Laud, à Charles Ier, lui-même. Adjoint comme avocat aux commissaires nommés par le parlement pour traiter avec le roi renfermé dans Oxford, il rendit de grands services à l'université, dont il prévint peut-être l'entière destruction par son crédit auprès du général Fairfax. Cromwell, jaloux de se l'attacher, le força en quelque sorte, par ses importunités, d'accepter une des places de juge du *commun banc*, où il montra beaucoup de courage et d'intégrité: mais, à la mort du protecteur, non seulement Hale ne voulut pas recevoir le deuil qui lui fut envoyé: il refusa aussi la nouvelle commission que lui offrait Richard Cromwell, en disant qu'il « ne pouvait pas agir plus long-temps sous une telle autorité. » Le comté de Glocester le nomma son représentant dans le parlement qui rappela Charles II en 1660; et ce prince, rétabli sur le trône, le créa aussitôt premier baron de l'échiquier. Le chancelier Clarendon lui dit, en lui remettant la commission: « Si le roi avait pu découvrir un homme plus vertueux et plus propre à cet emploi, il ne vous y aurait pas élevé. » Hale occupa cette place avec honneur pendant onze années, et ne la quitta, en 1671, que pour accepter le poste éminent de chef de la justice d'Angleterre. Il mourut le 25 décembre 1676. Le chevalier romain Atticus était le modèle qu'il s'était proposé dans la conduite de la vie; et il avait adopté de lui ces deux maximes: « de ne s'engager dans aucune faction, ni se mêler des affaires publiques; de favoriser et de secourir constamment les opprimés. » Si les circonstances lui firent oublier la première, jamais il ne cessa de pratiquer la seconde de ses maximes; et c'est ainsi qu'il secourut les royalistes malheureux pendant la guerre civile, et les non-conformistes persécutés après la restauration. Versé

dans presque toutes les sciences humaines, il l'était surtout profondément dans la jurisprudence et dans la théologie. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *Essai sur la gravitation ou non-gravitation des corps fluides, et sur ses causes.* II. *Difficiles nugæ*, ou *Observations sur l'expérience de Torricelli, et les diverses solutions de ce physicien relativement à la pesanteur et à l'élasticité de l'air.* III. *Observations sur les principes du mouvement naturel, et spécialement sur la raréfaction et la condensation.* IV. *Contemplations morales et divines.* V. *Vie de Pomponius Atticus*, traduite du latin de Cornélius-Népos en anglais, avec des observations morales et politiques. VI. *L'Origine primitive du genre-humain considérée et expliquée d'après les simples lumières de la nature.* VII. *Plaidoyers de la couronne*, ou *Sommaire méthodique des principales matières relatives à ce sujet.* VIII. *Jugement sur la nature de la vraie religion, les causes de sa corruption et les malheurs de l'Eglise par les additions et les violences des hommes, avec la guérison desirée.* IX. *Discours sur la connaissance de Dieu et de nous-mêmes, premièrement par les lumières de la nature, secondement par les saintes Ecritures.* X. *L'Institution originelle, le pouvoir et la juridiction des parlements.* XI. *Histoire des plaidoyers de la couronne*, publiée en 1736, avec des notes par Sollom Emlyn, en 2 vol. in-fol. Tous ces écrits ont été réunis sous le titre d'*Œuvres morales et religieuses*, etc., et publiés (avec sa Vie par Burnet), par Th. Thirlwall, 1805, 2 vol. in-8°. L.

HALENIUS (Laurent), archidiacre de Saderala en Suède, né l'an 1654, mort l'an 1722, est principalement connu par une *Concordance suédoise, hébraïque et grecque du Nouveau Testament*, imprimée à Stockholm de 1734 à 1742, en 2 vol. in-fol. Jacq. Lelong donne une notice très avantageuse de cet ouvrage dans sa *Bibliotheca sacra*. C'est le seul de ce genre qui ait paru en Suède. — Un autre Suédois du nom d'Halenius (Engelbert), docteur en théologie, et évêque de Skara, mort en 1767, a donné une traduction latine du Traité de Moïse Maimonides *de Miscellis*, 1727. C—au.

HALES (John), théologien anglican, naquit à Bath, en 1584. Placé à l'université d'Oxford, il y fit des progrès rapides, et fut nommé (en 1612) professeur de langue grecque. Il accompagna, en 1618, en qualité de chapelain, sir Dudley Carleton, ambassadeur du roi Jacques à la Haye; ce qui lui donna les moyens d'assister au synode de Dort. Il obtint, en 1640, un canonicat à Windsor, dont il ne jouit que jusqu'au commencement de la guerre civile, en 1642, qu'il fut renvoyé, comme réfractaire, du collège d'Eton dont il était associé. Il mourut à Eton dans une extrême misère, le 19 mai 1656, âgé de soixante-douze ans. Les écrivains de tous les partis l'ont dépeint comme un homme d'un grand et excellent caractère, plein de savoir, d'esprit et de politesse. Il avait des talents littéraires; mais il ne voulut presque rien publier lui-même de ses ouvrages. Ce ne fut qu'en 1659 qu'il en parut un recueil sous le titre de *Reliques d'or de Jean Hales, à jamais mémorable*, etc. Ce recueil, réimprimé avec des additions en 1673, se compose de Sermons, de Lettres et de Mélanges. Un nouveau recueil d'écrits de

Hales parut en 1677, sous le titre de *Traités divers*, etc. L.

HALES (Étienne), physicien anglais, né le 7 septembre 1677, d'une famille noble à Beckebourn, dans le comté de Kent, étudia à Cambridge, et montra de très bonne heure beaucoup de goût pour l'étude des sciences naturelles, et un esprit d'invention qu'il manifesta dès-lors par la construction de différentes machines utiles et ingénieuses. On cite particulièrement une machine en cuivre pour démontrer les mouvements des planètes, et qui avait beaucoup de rapport avec celle qui a été inventée depuis par Rowley, et qui a pris le nom de son protecteur Orrery. Étant entré dans les ordres, Hales obtint quelques petits bénéfices ecclésiastiques. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres en 1717 : c'est dans le recueil des Mémoires de cette société que se trouvent la plupart des écrits de Hales sur des sujets d'histoire naturelle, d'agriculture, de physique, de médecine et d'économie domestique. Il publia, en 1741, son invention des ventilateurs destinés à renouveler l'air dans les mines, les hôpitaux, les prisons et les parties basses des vaisseaux. Ce qui est assez remarquable, c'est qu'il mit au jour cette invention dans le temps même où un ingénieur, nommé Martin Triewald, au service du roi de Suède, inventa une machine du même genre, et où un Anglais, nommé Sutton, inventa un autre ventilateur, plus avantageux encore que celui de Hales, mais qu'il n'eut pas assez de crédit pour faire adopter dans la pratique. Le ventilateur de Hales fut presque immédiatement employé, surtout en France, pour la conservation des grains, par les soins et sous la direction de Duhamel. Vers 1747, on établit un de ces ventilateurs dans la prison appelée *The Savoy*, à Londres; et il fut constaté qu'au lieu de cent cinquante personnes qui, avant cette innovation, y mouraient annuellement de la fièvre des prisons, quatre personnes seulement moururent dans l'espace de deux ans. Dès ce moment l'usage des ventilateurs devint général, dans les prisons, les hospices et les vaisseaux. Pendant une des guerres contre la France, Hales, après de longues sollicitations, obtint, dit-on, de Louis XV, l'ordre de faire pratiquer des ventilateurs dans les dépôts où l'on retenait les prisonniers anglais. On rapporte qu'il disait, en riant, à cette occasion, qu'*il espérait que personne ne se porterait son accusateur comme correspondant avec l'ennemi*. Il ne cessa de perfectionner cette machine jusqu'à la fin de sa vie: ses travaux, dont la France avait profité, lui méritèrent, en 1753, l'honneur d'être nommé associé étranger de l'académie des sciences de Paris, en remplacement de sir Hans Sloane. Il paraissait plus jaloux de pareilles distinctions que de l'avancement qu'il eût pu facilement obtenir dans l'église. Retiré dans sa modeste cure de Teddington, il y recevait avec une simplicité vraiment patriarcale des personnages des plus considérables de la nation, et particulièrement le prince Frédéric de Galles, qui se plaisait à le surprendre dans son laboratoire. Après la mort du prince, Hales fut nommé, en quelque sorte malgré lui, aumônier de la princesse douairière, et ensuite chanoine de Windsor. Il mourut à Teddington, le 4 janvier 1761, après une vie longue, mais heureuse et utilement employée. Les plus connus de ses ouvrages sont la *Statique végétale*, publiée en 1727, réimprimée en 1731; et ses *Essais statiques*, qui en sont la suite, 1733,

in-8°., souvent réimprimés. Ils ont été traduits en différentes langues. Sauvage en a donné une partie en français, sous le titre de *Statique des animaux*, Genève, 1744, in-4°. La *Statique des végétaux*, avec l'analyse de l'air, a été traduite par Buffon, 1735, in-4°. : la traduction italienne est due à une dame napolitaine, nommée Ardinghelli; elle parut en 1756. On distingue, parmi ses autres écrits, l'*Art de rendre potable l'eau de la mer*, 1 vol. in-12, et un *Mémoire sur les moyens de dissoudre la pierre dans la vessie et dans les reins, et de conserver la viande dans les voyages de long cours*, mémoire qui obtint la médaille d'or fondée par sir Godfrey Copley. L'exactitude de l'expérience figurée dans l'une des planches de la Statique de Hales avait été mise en doute; c'est celle où, de trois arbres réunis par la greffe de leurs branches, l'arbre du milieu, après qu'on a enlevé la terre de ses racines, et qu'on l'a laissé suspendu en l'air, n'en continue pas moins de profiter: mais il paraît qu'une expérience de feu M. Hope d'Edimbourg a confirmé entièrement ce fait.
L.

HALFDAN-EINARSON. *Voy.* EINARI.

HALI-BACHA. *Voy.* ALI-PACHA.

HALI-BEIGH. *Voy.* ALI-BEY.

HALIFAX (CHARLES MONTAIGU, comte D'), homme d'état et poète anglais, naquit en 1661 à Horton, dans le comté de Northampton. Il était petit-fils du comte de Manchester. Placé dans l'école de Westminster, son talent précoce pour improviser l'épigramme le fit distinguer par le célèbre docteur Busby (*Voy.* BUSBY). Il passa ensuite à l'université de Cambridge, où il commença avec le grand Newton une liaison d'amitié qui ne fut interrompue que par la mort. Des vers qu'il composa en 1685 sur le trépas de Charles II, lui gagnèrent un protecteur dans le comte de Dorset, qui, l'ayant invité à venir à Londres, le mit en rapport avec les beaux-esprits de ce temps. Il ne tarda pas à entrer dans la carrière politique, signa l'invitation faite au prince d'Orange, et siégea dans l'assemblée qui déclara le trône vacant. Ayant épousé la comtesse douairière de Manchester, il acheta une place de secrétaire du conseil. Après la victoire de la Boyne, Montaigu écrivit une épître sur cet événement; et Dorset, lord-chambellan, le présenta au roi Guillaume, qui lui assigna aussitôt une pension de 500 liv. sterl. Son aptitude pour le maniement des affaires le rendait très propre à seconder le nouveau gouvernement. En mars 1691, devant appuyer dans la chambre des communes, dont il était membre, un bill dont un des objets était d'accorder un défenseur (*counsel*) aux prisonniers prévenus de haute-trahison, Montaigu avait à peine prononcé quelques phrases, qu'il perdit tout-à-coup la suite de ses idées, et ne put pendant plusieurs instants reprendre son discours. Mais profitant habilement de cet incident, il en prit occasion pour insister davantage encore sur son opinion, puisque lui, qui n'était ni coupable, ni accusé, mais membre lui-même de la chambre, se trouvait si fort interdit au moment de parler devant cette illustre assemblée. Montaigu devint, cette même année, l'un des commissaires de la trésorerie, et fut appelé au conseil privé. En 1694 il fut nommé second commissaire et chancelier de l'échiquier, et sous-trésorier. En deux années il parvint à faire refrapper toute la monnaie anglaise alors en circula-

tion, et qui était devenue très défectueuse. En 1696 il conçut le plan d'un fonds général, qui donna naissance au fonds d'amortissement établi ensuite par sir Robert Walpole; et, en 1697, il prévint les inconvénients produits par la rareté de l'argent, en levant, pour le service du gouvernement, plus de deux millions en billets de l'échiquier, ce qui l'a fait quelquefois surnommer le *Machiavel anglais*. A une époque politique très difficile, n'ayant que trente-six ans, il sut obtenir, par son habileté et ses services, l'approbation formelle de la chambre des communes, qui déclara, avant la fin de cette session, que « Ch. Montaigu méritait la faveur de S. M. » En 1698 il fut nommé premier commissaire du trésor, et l'un des membres de la régence en l'absence du roi; en 1699, il fut auditeur de l'échiquier, et en 1700 porté à la chambre des lords, avec le titre de baron Halifax : mais, à l'avènement de la reine Anne, il fut éloigné du conseil. En 1706 il proposa et négocia la réunion de l'Écosse à l'Angleterre. Il montra beaucoup de zèle pour assurer la succession à la maison de Brunswick; et après la mort de la reine il fut désigné l'un des régents pendant l'absence du nouveau roi. Dès l'avènement de George Ier. le baron Halifax fut créé comte, installé chevalier de la Jarretière, et nommé, de nouveau, premier commissaire du trésor. Cependant, comme il n'avait pas espéré moins que d'être lord grand-trésorier, le dépit de voir son attente déçue, le jeta dans le parti des Torys, qu'il appuya dès-lors et de ses talents et de ses intrigues; mais sa mort, arrivée le 19 mai 1715, vint lui épargner une partie des tourments d'une ambition frustrée. Comme littérateur, il a joui, pendant sa vie, d'une grande réputation, due aux louanges des beaux-esprits qu'il savait distinguer et encourager, plutôt qu'au mérite de ses productions. Il fut surtout un des plus utiles protecteurs d'Addison, qui donna en retour à une foule d'aspirants à la gloire littéraire et aux emplois, l'exemple de le célébrer. Pope et Swift ne restèrent pas en arrière à cet égard; mais, n'en ayant pas obtenu les avantages qu'ils attendaient, ils chantèrent ensuite la palinodie. Pope disait que le comte se nourrissait de dédicaces. Du moins, dans son Épître au docteur Arbuthnot (le prologue de ses satires), il le peint sous le nom de *Bufo* :

Tel qu'Apollon, assis sur la double colline,
L'épais Bufus s'étale avec sa lourde mine;
Mille rimeurs gagés le parfument d'encens :
Déjà Mécène et lui vont de pair dans leurs chants.
(Trad. de Delille)

Swift trouvait que les encouragements de lord Halifax se bornaient *à de belles paroles et à de bons dîners*. Johnson, qui porte un jugement très peu favorable de ses poésies, rapporte un trait qui donne encore une plus mince opinion de sa sagacité comme critique. Halifax sut cependant apprécier, un des premiers, le mérite naissant d'Addison (*V.* ADDISON, I, 202); et lorsque celui-ci eut acquis toute sa réputation, ce fut Halifax qui, avec lord Sommers, dirigea l'attention et la plume de ce grand écrivain sur les beautés trop long-temps ignorées du Paradis perdu de Milton. On peut citer encore, parmi ses plus illustres protégés, Congrève et Steele : ce dernier, en lui dédiant le quatrième volume du Babillard (*The Tatler*), lui donne le mérite d'avoir, par son exemple, tourné l'attention des hommes d'esprit vers l'administration des affaires. Les poésies et les discours d'Halifax, précédés de Mémoires sur sa vie, furent publiés en 1715. Ses poésies ont été

imprimées dans l'édition des poètes anglais, donnée par Johnson. L.

HALIFAX. *Voy.* HALLIFAX.

HALL (JOSEPH), évêque anglican, né en 1574 à Ashby de la Zouch, dans le comté de Leicester, étudia à Cambridge, où il donna de bonne heure et avec succès, pendant deux ans, des leçons de rhétorique, et publia quelques ouvrages de poésie. Après avoir été attaché à la personne d'Edmund Bacon, qu'il accompagna en Flandre, il obtint par le crédit d'Edouard, lord Denny, depuis comte de Norwich, la cure de Waltham Holy Cross au comté d'Essex, où il resta vingt-deux ans, malgré les offres généreuses du prince Henri. Il occupa ensuite d'autres bénéfices, devint chapelain du roi, et, en 1618, prit part au synode de Dort. Il fut élevé en 1627 à l'évêché d'Exeter, et transféré, en 1641, à celui de Norwich; mais ayant, conjointement avec quelques autres évêques, protesté contre la validité de toutes les lois qui pourraient être faites durant leur absence forcée du parlement, il fut détenu quelque temps à la Tour, et dépouillé de la plus grande partie de ses biens. Il mourut le 8 septembre 1656, âgé de quatre-vingt-deux ans. C'était un homme d'esprit et de savoir, religieux, modeste et tellement ami de l'étude, qu'il desirait sérieusement que sa santé lui permît de s'y livrer, même avec excès. On cite parmi ses ouvrages: I. *Virgidemiarum libri* (Récolte de verges), satires en six livres, 1598-9; réimprimées en 1753, in-8°. Les satires qui composent les trois premiers livres, y sont désignées comme des *satires sans dents;* les autres, comme des *satires mordantes*. On voit, par le prologue, que l'auteur se regardait comme le premier Anglais qui eût écrit en ce genre. II. *Lettres mêlées*, dédiées au prince Henri: la mode d'écrire un livre dans une suite de lettres était alors une nouveauté en Angleterre, quoique commune ailleurs. III. *Mundus alter et idem;* fiction satirique savante et ingénieuse, où il passe en revue les vices des différentes nations, Utrecht, 1643, in-12. On trouve jointes à cette édition, qui n'est pas la première de l'ouvrage, la *Cité du soleil* par Campanella, et la *Nouvelle Atlantide* du chancelier Bacon. Le *Mundus alter et idem* avait été traduit en allemand, Leipzig, 1613, in-8°. fig. IV. *Quò vadis?* ou Censure des voyages que font ordinairement les Anglais sur le Continent. V. *Centurie de méditations*. VI. *Le Sénèque chrétien*. Outre ses satires, les ouvrages de Hall forment ensemble 5 vol. in-fol. et in-4°. Bayle en parle avec beaucoup d'éloge. M. Josias Pratt a réuni et publié les OEuvres complètes de l'évêque Hall, mises en ordre et revues, avec un ample index, Londres, 1810, 10 vol. in-8°. L.

HALL (JEAN), auteur anglais, né à Durham en 1627, venait d'entrer dans la carrière du barreau lorsque des écrits qu'il composa sur les affaires politiques du temps, attirèrent sur lui l'attention du parlement, qui l'envoya en Ecosse à la suite d'Olivier Cromwell: mais son goût pour le plaisir lui devint funeste; il retourna malade dans son pays natal, et y mourut le 1er. août 1656, âgé de vingt-neuf ans, après avoir donné seulement la mesure de ses talents par quelques ouvrages, entre autres: I. *Horæ vacivæ*, ou *Essais*, 1646. II. *Poésies* de Jean Hall, 1646; suivies d'un second volume, en 1647. III. La *Hauteur de l'éloquence*, Londres, 1652, in-8°.; c'est la première traduction anglaise qui ait paru du Traité du *Sublime* de Longin. IV. *Hiéroclès sur les vers*

dorés de Pythagore, traduit du grec, précédé d'une notice sur la Vie et les écrits du traducteur, par J. Davis de Kidwelly, 1657, in-8°. — Un autre John Hall, chirurgien, né vers 1529, se fit une assez grande réputation dans son état, sous la reine Elisabeth; il avait traduit et composé quelques ouvrages, aujourd'hui oubliés. L.

HALLER (Albert de), anatomiste, botaniste, poète allemand, savant presque universel, naquit à Berne en octobre 1708, d'une famille patricienne, qui avait souvent exercé les charges principales de cette république. Son père était avocat et chancelier du comté de Bade. Albert de Haller fut du petit nombre des enfants précoces dont le talent ne s'est pas démenti. Dès l'âge de quatre ans, il expliquait, les jours de fête, aux domestiques de son père, des passages de l'Ecriture sainte; à huit ans, il avait extrait de Moréri et de Bayle 2000 articles de biographie; à neuf, il devait écrire un morceau en latin pour être admis à passer aux écoles supérieures, mais ce fut en grec qu'il présenta sa composition. A dix ans, il se forma, pour son usage, des vocabulaires grec et hébraïque, et des grammaires hébraïque et chaldéenne; et, à quinze ans, il avait déjà fait des tragédies, des comédies, et même un poème épique de 4000 vers, où il avait cherché à imiter Virgile. Le jeune poète tenait d'abord beaucoup à ces ouvrages, et il exposa sa vie pour les sauver d'un incendie; mais bientôt après, lorsque son goût fut mûri, il les brûla volontairement. Des occupations plus sérieuses ne tardèrent pas à partager son esprit. Un médecin de Bienne, chez qui ses tuteurs l'avaient placé pour faire sa philosophie, lui inspira le goût de la médecine; et il se rendit à Tubingen, en 1723, pour en commencer l'étude sous Elie Camérarius, grand philosophe, et sous Duvernoy, anatomiste habile. Son premier acte public fut une réfutation d'une erreur anatomique de Coschwitz, médecin de Berlin, concernant un prétendu canal salivaire. L'inquiétude naturelle à un jeune homme qui paraissait pour la première fois en public, l'ayant réveillé de grand matin, il sortit de la ville, et fut si touché de la douceur de l'air et des beautés de la campagne, qu'il composa à l'instant même son *Ode au matin*, le premier des poèmes qu'il ait conservés. En 1725, il devint à Leyde l'un des nombreux élèves de Boerhaave, dont il obtint bientôt toute l'amitié. Les idées théoriques particulières à ce grand professeur, et les préparations de Ruisch et d'Albinus, donnèrent au jeune Haller un goût très vif et très suivi pour l'étude de l'organisation animale, en même temps que le jardin académique, alors l'un des plus riches de l'Europe, lui inspira la passion de la botanique. Sa thèse doctorale soutenue en 1727 (le premier ouvrage qu'il ait fait imprimer), roula sur cette même erreur de Coschwitz, contre laquelle il s'était déjà élevé à Tubingen. Le nouveau docteur partit pour l'Angleterre, où il se lia avec Sloane, Cheselden, Douglass, et surtout avec Pringle, jeune alors, et devenu depuis l'un des médecins anglais les plus célèbres. Winslow, Ledran, Louis Petit furent ensuite ses maîtres à Paris; et il y contracta l'amitié la plus intime avec Antoine et Bernard de Jussieu. Il y serait demeuré plus long-temps, si un de ses voisins que ses dissections incommodaient ne lui avait fait craindre d'être inquiété par la police : il partit pour Bâle, où il se perfectionna

dans les mathématiques sous Jean Bernoulli. Revenu enfin à Berne, après une absence de cinq ans, il y fut chargé de la bibliothèque publique; et le gouvernement y fit construire pour lui, en 1734, un théâtre d'anatomie. C'est pendant ce séjour qu'il se livra avec le plus d'ardeur à son penchant pour la botanique et pour la poésie; mais il n'y négligea pas non plus ses autres études, et il y jeta les fondements de cette immense érudition qui l'a si fort distingué parmi les hommes occupés des sciences physiques, et qui a donné à tous ses travaux un caractère si particulier. La première édition de ses Poésies parut à cette époque; il inséra en même temps dans un journal latin de Nuremberg quelques descriptions de plantes et quelques observations d'anatomie. Il pratiquait aussi la médecine, mais, à ce qu'il paraît, avec un succès médiocre; et l'on dit qu'il n'eut jamais de goût pour cette profession, qui affectait trop sa sensibilité. De 1728 à 1736 il fit, chaque année, un voyage dans les Alpes pour y recueillir des plantes. Le roi d'Angleterre George II ayant fondé l'université de Gœttingue en 1736, donna à Haller la deuxième chaire de médecine, qui embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Son entrée dans cette ville se fit sous de tristes auspices. Gœttingue, autrefois assez florissante, était tombée dans la plus grande décadence à l'époque où l'on cherchait à la relever en y établissant l'université. Les rues n'étaient plus pavées: la voiture de Haller se brisa; et sa première femme, Marianne Wyss, qu'il avait épousée en 1731, et qu'il aimait tendrement, fut blessée à mort. Il a consacré à sa mémoire une ode, qui est au nombre de ses plus beaux poèmes. Le travail pouvait seul le distraire de ce malheur; et il s'y livra avec une ardeur qui n'a pas d'exemple. Son séjour à Gœttingue, pendant dix-sept années, toutes marquées par des recherches, par des découvertes et par des écrits dignes de la plus haute estime, a contribué également à la célébrité du professeur, et à celle de l'école à laquelle il était attaché. Il y érigea le théâtre anatomique, et y planta, en 1739, le jardin de botanique. L'école des dessinateurs, celle des accouchements, l'église réformée, furent construites sous sa direction. Il fit cinq voyages dans le Harz pour la botanique. On a peine à concevoir la rapidité avec laquelle il put, au milieu de ces travaux et de son triple enseignement, faire paraître tant d'ouvrages, de commentaires, d'éditions d'auteurs avec des préfaces, se livrer à tant de discussions polémiques, et en même temps recueillir les matériaux d'ouvrages encore plus considérables et plus importants qu'il a rédigés et publiés après sa retraite. C'est à Gœttingue que Haller fit imprimer tous ses Commentaires sur les leçons de Boerhaave, son énumération des plantes de Suisse, ses planches d'anatomie, ses expériences sur la respiration, ses premiers éléments de physiologie, ses expériences sur la sensibilité, sur l'irritabilité, et sur le mouvement du sang, sans parler d'une multitude étonnante de Mémoires et de Dissertations sur des sujets plus particuliers. Des élèves dont il se plaisait à diriger les travaux, le secondèrent dans les siens, et l'anatomie a dû à cette coopération mutuelle, non seulement les ouvrages qui portent son nom, mais encore plusieurs dissertations importantes de Meckel, de Zinn, d'Asch et d'autres médecins allemands. Il eut la plus grande part à la création de la société royale de

Gœttingue, dont il fut nommé président perpétuel, ainsi qu'à la rédaction du journal littéraire que cette société publie, et qui se soutient encore avec éclat. On assure que Haller y a inséré près de 1500 articles sur des ouvrages de tous les genres. Des travaux si nombreux et si brillants rendirent sa renommée universelle. Les princes le comblèrent à l'envi de marques d'estime. Les universités d'Oxford et de Leyde cherchèrent à l'attirer. Le roi de Prusse, Frédéric II, lui proposa de s'établir à Berlin, aux conditions que l'auteur fixerait lui-même. L'empereur François Ier. l'anoblit en 1749 : mais de tous ces honneurs celui qui flatta le plus Haller fut celui qu'il reçut de sa patrie, où il fut élu, quoique absent, membre du conseil souverain en 1745. Cependant cet excès d'occupations finit par prendre sur le soin de sa santé ; et il se vit obligé de songer au repos. Ayant fait un voyage à Berne en 1753, les magistrats lui proposèrent des fonctions qui, auprès de celles qu'il remplissait à Gœttingue, pouvaient être appelées un loisir honorable. On lui confia successivement le gouvernement de l'hôtel du sénat, la direction des salines de Roche, et la préfecture du bailliage d'Aigle; il devint membre de plusieurs tribunaux, et fut chargé de commissions extraordinaires, telles que celle d'organiser l'université de Lausanne, et celle de terminer les différends qui subsistaient entre la république de Berne et le Valais ; il fut enfin nommé membre du conseil secret, où se traitaient les affaires d'état. Haller porta, dans ses magistratures, la même activité, le même esprit supérieur, que dans ses travaux scientifiques. A Roche, il simplifia l'exploitation des salines, et en réduisit les frais; il fit dessécher des marais et faire des plantations: à Aigle, il recueillit et rédigea les coutumes qui régissaient les divers cantons de ce bailliage : à Berne, il eut part à la fondation d'un bel établissement pour les orphelins, et d'une école pour la jeunesse patricienne. Ses principes de gouvernement étaient ceux de l'aristocratie absolue ; il leur sacrifiait même son intérêt personnel, et il en donna la preuve dans une circonstance mémorable. Les familles patriciennes de Berne, et quelques familles nobles du pays de Vaud, avaient seules le droit d'acheter des fonds seigneuriaux ; ce qui, en contribuant au maintien de l'aristocratie, dépréciait considérablement la valeur des terres. Haller, qui était lui-même propriétaire d'une seigneurie, aurait gagné à l'abolition du privilége : néanmoins il vota pour le conserver; mais il fut seul de son avis. On dit que c'est l'unique occasion où son opinion ne l'ait pas emporté dans les délibérations publiques. Au reste il apportait à la rigueur de sa théorie politique les tempéraments pratiques qui peuvent seuls prolonger la durée d'une aristocratie exclusive, une justice exactement impartiale, une affabilité parfaite et une grande libéralité. Ses subordonnés l'aimaient beaucoup ; et les sujets de Berne ne se seraient probablement jamais plaints de leur gouvernement, s'ils n'avaient eu que de tels maîtres. Les fonctions publiques de Haller ne le détournèrent nullement des sciences ; et c'est après son retour dans sa patrie, qu'il a publié sa grande histoire des plantes de Suisse, sa grande physiologie, le plus célèbre de ses ouvrages, et ses bibliothèques d'anatomie, de botanique, de médecine et de chirurgie, qui sont au nombre des plus utiles. C'est aussi là qu'il a fait ses expé-

riences les plus suivies et les plus instructives sur les animaux vivants, en particulier celles qui ont pour objet la génération, le développement du fœtus, et celui du poulet dans l'œuf. Aussi les efforts pour l'attirer dans diverses universités recommencèrent-ils de la part de plusieurs souverains. Une seule de ces propositions était capable de le tenter; celle que lui fit, en 1764, le roi George III, de revenir à Gœttingue. Ce prince écrivit même, en 1769, au sénat de Berne, pour le lui demander; mais le sénat sut le retenir par le lien le plus honorable. Il rendit un décret par lequel M. de Haller fut mis en réquisition perpétuelle pour le service de la république; et il créa une charge exprès pour lui, avec la clause formelle qu'elle serait supprimée après sa mort. L'état de Berne n'avait jamais donné d'exemple pareil. Haller passa dès-lors sa vie dans une retraite studieuse, entouré de ses enfants, et de quelques élèves auxquels il avait communiqué ses goûts, et recevant les hommages de toutes les personnes de marque qui visitaient la Suisse. Gustave III lui conféra l'ordre de l'Étoile polaire. Joseph II lui rendit une visite qui a été célèbre, précisément parce que ce prince venait de refuser d'en faire une à Voltaire en passant à Ferney. C'était l'impératrice Marie-Thérèse qui avait exigé de son fils cette conduite, à cause de la différence des sentiments de ces deux hommes de génie par rapport à la religion. Haller, en effet, était fort religieux, et n'a jamais voulu se lier qu'avec des hommes attachés à la foi chrétienne. Il lisait assidument la Bible, dont on lui doit une édition; et non seulement il a défendu la religion naturelle contre la Mettrie (*Voy.* METTRIE), mais il a écrit avec chaleur en faveur de la révélation contre Voltaire. Ce dernier sujet fut traité dans des lettres allemandes, dont l'auteur ne voulut pas permettre que la traduction française parût pendant la vie des deux intéressés. Haller a terminé sa carrière littéraire par deux romans politiques : *Usong* et *Alfred*, où il cherche à donner l'idée d'un gouvernement absolu sous un maître vertueux, et d'une monarchie limitée; et par un *Dialogue entre Fabius et Caton* sur la comparaison de l'aristocratie et de la démocratie, on devine aisément que l'aristocratie obtient la préférence. Ces ouvrages, écrits en français, prouvent, ainsi que ses articles du Supplément de l'Encyclopédie, qu'il écrivait dans notre langue avec une élégante précision, bien rare chez un étranger. Il ne possédait pas moins bien l'anglais et l'italien, et il entendait encore plusieurs autres langues vivantes. Il avait appris le suédois à plus de quarante ans, seulement en causant avec quelques élèves de Suède, pendant les opérations d'anatomie. Son latin est aussi remarquable que son français, par sa netteté et sa concision. La goutte tourmenta la vieillesse de Haller: il ne calmait un peu ses souffrances que par l'usage de l'opium, mais sans se dissimuler les inconvénients de ce palliatif. Un de ses amis l'engageant à changer de régime, il lui répondit :

Sono venti tre ore e mezza.

Il mourut, le 12 décembre 1777, à l'âge de soixante-dix ans, observant jusqu'au dernier moment la marche de sa vie, et indiquant enfin, par un signe, le moment où son pouls s'arrêta. Remarié, en 1738, à Élisabeth Büher, fille d'un banneret de Berne, qu'il perdit peu de temps après, il prit pour troisième femme, en 1741, Sophie-Amélie Teichmeyer, fille d'un

professeur de Iéna, qui lui a donné onze enfants, dont quatre fils, tous distingués dans leur état. A sa mort, il avait déjà vingt petits-enfants et deux arrière-petits-enfants. On a pu juger, par ce récit abrégé, de la nature de l'esprit de Haller, et surtout de son infatigable activité : elle était telle que, s'étant cassé un jour le bras droit, son chirurgien, comme il venait pour le panser, le trouva qui déjà s'exerçait à écrire de la main gauche. Sa mémoire était encore plus étonnante : craignant qu'elle ne fût affaiblie à la suite d'une chute dangereuse qu'il avait faite en 1766, il essaya aussitôt de se rappeler et d'écrire les noms de tous les fleuves qui se jettent dans l'Océan, et ne fut content que lorsqu'il se fut assuré par sa carte, qu'il n'en avait oublié aucun. Il possédait en effet, non seulement ce grand nombre de langues dont nous avons parlé, non seulement cette multitude effrayante de faits qui composent la botanique et l'anatomie, mais encore tout ce que l'antiquité, l'histoire, la géographie, les constitutions et les législations des peuples ont de plus varié. Il étonna un jour des étrangers, en leur nommant toutes les dynasties orientales dont De Guignes a donné l'histoire, et en désignant les dates et les événements des principaux règnes. La taille de Haller était élevée, sa physionomie noble et imposante : l'austérité de ses mœurs n'ôtait rien à l'agrément de sa conversation, qu'il savait toujours rendre intéressante et proportionnée à ceux avec lesquels il s'entretenait. Il faudrait beaucoup de temps et d'espace pour apprécier les innombrables écrits de Haller, et même seulement pour les dénombrer. On peut consulter le catalogue qu'il en a donné à la fin des *Epistolæ ab eruditis viris ad Hallerum scriptæ*, 6 vol. in-8°., Berne, 1773-75, catalogue où il les porte à près de deux cents. Nous essaierons du moins d'en indiquer les caractères, et de faire ressortir principalement les découvertes dont il a enrichi les sciences. Ses poésies sont presque les premières qui aient donné à l'Allemagne l'exemple du bon goût et d'un style exempt de boursouflure ; il y enrichit sa langue de tours vifs et nouveaux : les éclairs de l'imagination s'y font moins remarquer que la douceur et la vérité du sentiment et de l'expression ; mais l'on y rencontre souvent des traits mâles et énergiques. Rien n'est plus touchant, n'est empreint d'une sensibilité plus exquise, que ses odes élégiaques. Ses discours en vers sur l'éternité et sur l'origine du mal, ses deux satires, ou plutôt poèmes didactiques, sur la raison, la superstition, l'incrédulité, et la fausseté des vertus humaines, sont pleins de pensées fortes et profondes. Son poème sur les Alpes, fait, en 1729, pendant un de ses voyages botaniques, est la plus étendue de ses compositions et la plus riche en images. Publiées à l'âge de vingt ans, ces poésies annoncent ce que Haller aurait pu devenir en ce genre, s'il n'en eût été détourné par des travaux d'un genre opposé. On en a vingt-deux éditions en allemand : la traduction française en a eu huit ; et il en existe aussi une traduction anglaise, une italienne et une latine. Elles lui procurèrent l'honneur le plus singulier de tous ceux qu'il ait reçus : le prince Radziwil, commandant des confédérés polonais, n'imagina rien de mieux pour témoigner sa satisfaction à l'auteur, que de lui envoyer un brevet de général-major dans ses troupes. Les travaux de Haller en botanique sont les plus importants qui aient été faits au milieu du XVIIIe. siècle, après ceux de Linné : ils consistent en plusieurs

monographies, petits voyages, et autres dissertations, qui ont été recueillis en 1749, Gœttingue, in-4°., sous le titre d'*Opuscula botanica*; mais surtout dans la grande Flore de Suisse, dont l'ébauche fut imprimée à Gœttingue, en 1742, en un vol. in-fol., sous le titre d'*Enumeratio plantarum Helvetiæ indigenarum*, qui parut en entier à Berne, en 1768, sous le titre trop modeste d'*Historia stirpium Helvetiæ indigenarum inchoata*, 3 vol. in-fol., avec quarante-huit planches. C'était alors la plus riche des flores de l'Europe : elle comprend deux mille quatre cent quatre-vingt-six espèces de plantes, décrites avec exactitude et clarté, dont plus d'une centaine l'étaient pour la première fois. Il y fait surtout connaître les orchidées infiniment mieux qu'elles ne l'étaient auparavant. Les synonymes y sont rassemblés avec une érudition que personne n'a égalée. La méthode de distribution, fondée principalement sur les rapports de nombre des étamines et des pétales, n'est pas très commode; mais elle a l'avantage de troubler assez peu l'ordre naturel. Haller disait lui-même que ses deux ouvrages principaux étaient ses *Icones anatomicæ*, et ses *Opera minora*. Le premier, composé de huit cahiers in-fol., rassemblés en 1 vol., Gœttingue, 1756, avec quarante-six planches, offre des figures détaillées d'un grand nombre d'objets anatomiques, et surtout des artères du corps humain qui y sont complètement représentées. L'auteur y donna l'exemple, toujours suivi depuis, de faire dessiner chaque organe en situation, et avec tous les organes qui l'accompagnent, seul moyen de procurer une idée de l'étonnante complication de l'organisation animale. Les *Opera minora*, 3 vol. in-4°., Lausanne, 1762-68, sont le recueil de ses écrits particuliers d'anatomie et de physiologie, au nombre de quarante, parmi lesquels on remarque principalement ses expériences sur le mécanisme de la respiration, commencées en 1746, et qui lui attirèrent une violente dispute avec Hamberger, professeur de Iéna; ses expériences sur le mouvement du sang, et sur les parties du corps irritables ou sensibles, lues dans les séances de la société royale de Gœttingue, en 1752, reproduites ensuite en français avec des additions, et des défenses contre les adversaires de cette doctrine, Lausanne, 1757-60, en 4 vol. in-12; ses recherches sur le développement du poulet dans l'œuf, et sur la formation des os, imprimées d'abord en français à Lausanne, en 1758; sur le développement des fœtus des quadrupèdes, publiées d'abord à Gœttingue, en 1753; sur les monstres, commencées dès 1735, et recueillies à Gœttingue, en 1751; sur la génération, pour réfuter le système de Buffon; sur le cerveau et l'œil des oiseaux et des poissons, et sur beaucoup d'autres sujets particuliers. Ces travaux, en quelque sorte infinis, n'étaient cependant que des études pour la grande physiologie, que Haller méditait dès l'époque où il avait entendu les leçons de Boerhaave, et à laquelle il avait préludé par un volume in-8°., intitulé, *Primæ lineæ physiologiæ*, Gœttingue, 1747. L'ouvrage complet a paru en 8 vol. in-4°., sous le titre d'*Elementa physiologiæ*, Lausanne, 1757-66; et il en avait commencé, lorsqu'il mourut, une édition in 8°., dont il n'a paru que 8 volumes, Berne, 1777, sous le titre, *De partium corporis humani præcipuarum fabricâ et functionibus, opus 1 annorum.* Cet ouvrage a étonné le monde savant,

par l'ordre, par la précision du style, par le détail immense où il entre de la structure des parties, par la discussion approfondie de toutes les opinions émises jusque-là sur leurs usages, et par des renvois exacts et prodigieusement nombreux à tous les passages des auteurs où il est question des moindres matières relatives à cette science : il a produit une révolution heureuse, et a fait bannir ces vaines hypothèses, dont la physiologie semblait être demeurée le domaine. La principale idée qui y domine, et qui est aussi la principale découverte de l'auteur, est celle de l'irritabilité, considérée comme une force particulière à la fibre charnue, indépendante de la sensibilité proprement dite, et tout autrement distribuée : Haller avait pris le premier germe de cette idée dans Glisson et dans Gorter; et l'on voit qu'il s'en occupait déjà en 1739. Il s'exprime avec un peu plus de netteté dans ses *Primæ lineæ*, en 1747; mais ce fut en 1752, qu'il présenta ses expériences et leurs résultats, pour la première fois, d'une manière générale et positive. Entre ses mains, cette force est devenue une nouvelle loi, à laquelle il a rattaché presque toutes les fonctions animales : on n'a peut-être à lui reprocher que de l'avoir distinguée trop absolument, et d'une manière trop tranchée, de la force nerveuse, dont elle dépend toujours. Quant à la génération, Haller a soutenu la doctrine de la préexistence des germes, et lui a donné les appuis les plus solides, dans ses observations sur le poulet, et sur les fœtus des quadrupèdes : il soutient même la préexistence des germes monstrueux. Cependant une doctrine essentielle de la physiologie moderne lui a manqué totalement, la connaissance de l'action chimique de l'air sur le sang; il n'a pu, en conséquence, se faire d'idée juste de l'objet de la respiration. En anatomie, proprement dite, on lui doit surtout une connaissance plus exacte de la valvule, dite d'Eustache, dans le cœur; des principales racines du réservoir du chile; de la membrane pupillaire de l'œil du fœtus, de la membrane qu'il a appelée moyenne du fœtus; des origines du nerf intercostal; de certaines productions de l'épiploon, etc. Les quatre *Bibliothèques* qui ont paru, celle de botanique, à Zurich, en 1771; celle de chirurgie, à Berne, en 1774; celle d'anatomie, à Zurich, en 1774 et 1777, chacune en 2 vol. in-4°.; et celle de médecine pratique, en 3 vol., à Bâle, en 1776 et années suivantes, sont des catalogues, par ordre chronologique, de tous les ouvrages sur ces matières dont il a pu avoir connaissance, jusqu'aux thèses et aux mémoires particuliers, avec des notes sur la vie des auteurs, sur ce que les ouvrages contiennent de nouveau, chacun pour son époque, et l'indication des journaux et autres écrits où l'on peut en trouver des analyses étendues. L'auteur y parle de cinquante-deux mille ouvrages différents; et il avait préparé les matériaux d'une Bibliothèque physique, qui devait être encore plus considérable. De Murr a publié un supplément à ces recueils, sous ce titre : *Adnotationes ad Bibliothecas Hallerianas, cum variis ad scripta Mich. Serveti pertinentibus*, Erlang, 1805, in-4°. Dès 1751, dans son commentaire sur la *Methodus studii medici* de Boerhaave, Haller avait fait preuve de ses connaissances en bibliographie. Il y distinguait, par une, deux ou trois étoiles, le degré de mérite des ouvrages : mais peu d'au-

teurs vivants furent contents des étoiles qu'il leur avait accordées ; et cette classification lui fit de nombreux ennemis. Il avait rassemblé, pour son propre usage, environ vingt mille volumes, qui furent achetés, après sa mort, par l'empereur Joseph II, et donnés à l'université de Pavie. On doit encore compter, parmi les travaux utiles de Haller, ses collections de thèses choisies, sur l'anatomie, en 8 volumes in-4°.; sur la chirurgie, en 5 vol.; et sur la médecine, en 7 vol., publiés de 1747 à 1756. Il s'est peint lui-même sous le nom d'*Oel-Fu*, dans le roman d'*Usong*. Les premières années de sa vie ont été écrites en allemand, par J. C. Zimmermann, Zurich, 1755, in-8°. On en a publié un grand nombre d'Éloges, parmi lesquels nous citerons, en allemand, celui de Tscharner, Berne, 1778, in-8°., où Tissot a inséré un exposé remarquable des services que Haller a rendus à la science médicale; en latin, celui de Baldinger, Gœttingue, 1778, in-4°.; et celui de Heyne, dans les *Novi commentarii* de Gœttingue, tome VIII ; en français, ceux de Condorcet, dans les Mémoires de l'académie des sciences de 1777 ; et de Vicq d'Azyr, dans le premier volume de la société royale de médecine; enfin, en italien, celui de Targioni-Tozzetti, dans la *Raccolta d'Opuscoli*, etc., tome XXII. C—V—R.

HALLER (Théophile-Emanuel de), fils aîné d'Albert de Haller (de son premier mariage avec Marianne Wyss), né à Berne en 1735, y mourut le 9 avril 1786. Destiné à la médecine, il étudia sous son père à Gœttingue, et publia, de 1751 à 1755, sous le titre de Doutes (*Dubia*), plusieurs *Mémoires* (1) dirigés contre le système botanique de Linné. Il abandonna, au retour de son père à Berne, ses premières études, pour se livrer à celles de la jurisprudence et de l'histoire de la Suisse. Les lettres qu'il avait écrites à son père pendant un séjour qu'il fit à Paris en 1760, ont été imprimées. Il servit l'État dans différents emplois, et il est mort bailli de Nyon. Il a bien mérité de sa patrie et du monde savant par deux ouvrages, fruits de beaucoup de soins et de veilles : le *Cabinet des monnaies et médailles suisses*, publié en 1780 (2 vol.); et la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse*, 1785-87, Berne, 6 vol. in-8°., en allemand, et dont les dernières parties n'ont paru qu'après sa mort, de même que la *Table générale*, publiée en 1788, et qui forme le VII volume. Cette riche et excellente Bibliographie embrasse, outre les ouvrages imprimés, les manuscrits que l'auteur, par des recherches infinies, a pu découvrir dans les bibliothèques publiques et particulières; et la méthode et l'ordre qu'il a adoptés, en font un modèle en ce genre. L'abrégé de la Vie de l'auteur a été inséré au commencement du tome VI, par J. J. Stapfer. U—I.

HALLER de HALLERSTEIN, ou HALLER-KOE (Jean, baron de), né en Transsylvanie dans le XVIIe. siècle, était d'une famille originaire de Nuremberg, et parvint à plusieurs

(1) Contemporain de Linné, Alb. de Haller était fait pour être son rival ; les deux botanistes s'estimaient réciproquement et ne s'aimaient point. Le professeur de Gœttingue s'attachant aux familles des plantes, et recherchant pour leur arrangement le système fondé sur les affinités naturelles que présente leur ensemble, rejetait le système artificiel fondé exclusivement sur les organes sexuels, que proposait le professeur d'Upsal. Celui-ci, suivant la marche des réformateurs, avait établi une nouvelle nomenclature, à laquelle son rival, qui n'en reconnaissait pas le besoin et l'urgence, refusait de s'astreindre. On se faisait une guerre sourde ; et Haller s'oublia jusqu'au point de faire écrire des diatribes contre le naturaliste suédois, par son fils, alors âgé de seize ans.

places importantes. Mais ayant encouru la disgrâce du prince Apaffi, il fut arrêté et conduit comme prisonnier d'état à Fogaras. Pendant sa détention, il traduisit en hongrois les romans de chevalerie sur Alexandre-le-Grand et le siége de Troie, ainsi que plusieurs fables. Ces traductions furent imprimées sous le titre de *Harmas historia*, à Clausembourg, 1695, in-4°., et réimprimées à Presbourg, 1750, in-4°. — Un autre Haller de Hallerstein, dont le prénom était Ladislas, a traduit en hongrois le Télémaque de Fénélon: cette traduction a eu, dans peu d'années, plusieurs éditions; la 3e. est de 1770. C—au.

HALLERVORD (Jean), né à Königsberg, en Prusse, florissait au milieu du XVIIe. siècle, et mourut, en 1676, à l'âge de trente-un ans. On a de lui: I. *De historicis latinis Spicilegium*, Iéna, 1672, in-8°. Ce supplément à l'ouvrage de Vossius, aurait pu, dit Baillet, être plus ample et plus exact. II. *Bibliotheca curiosa in quâ plurimi rarissimi atque paucis cogniti scriptores indicantur*, Königsberg et Francfort, 1676, petit in-4°. C'est encore un supplément à la *Bibliotheca universalis* de C. Gesner: l'auteur voulait même lui donner le titre de *Supplément;* mais Martin Hallervord son frère, libraire, aux frais duquel fut imprimé l'ouvrage, craignant qu'un semblable titre, rendant ce livre moins intéressant, n'en empêchât le débit, obligea Jean à l'intituler *Bibliotheca curiosa*. Ce volume ne tient pas, au reste, ce que le titre promet. Struve et Fabricius le regardent comme très imparfait. On y trouve cependant quelques notes intéressantes sur un petit nombre d'auteurs modernes. Jean Fabricius en a relevé quelques fautes dans le tome v du *Catalogus Bibliothecæ Fabricianæ*, pag. 459. Hallervord dit, dans sa préface, avoir un second volume de sa *Bibliothèque* prêt à être mis sous presse (*jam affectum*). Il paraît que la mort de l'auteur en a empêché la publication. A. B—t.

HALLEY (Edmond), l'un des plus grands astronomes qu'ait eus l'Angleterre, naquit dans un faubourg de Londres, le 8 novembre 1656. Il étudia les langues grecque, latine, hébraïque, et les éléments des sciences, sous le savant Thomas Gale. A l'âge de dix-sept ans, il fut admis au collége de la reine, dans l'université d'Oxford. Sa grande facilité, et son ardeur à s'instruire, le portèrent d'abord vers toutes les branches des connaissances à-la-fois; mais l'astronomie l'emporta bientôt sur les autres. Il nous dit, lui-même, que ses premiers pas dans cette carrière lui firent goûter des plaisirs qui ne peuvent être conçus que par ceux qui les ont éprouvés. Reconnaître, si jeune, les attraits d'une science, en ressentir si vivement les effets, c'était annoncer d'avance les succès avec lesquels il devait la cultiver, et les services qu'il était destiné à lui rendre. Aussi, à peine eut-il dix-neuf ans, qu'il se fit connaître par un travail remarquable: c'est sa méthode directe pour trouver les aphélies et les excentricités des planètes. Halley ne tarda pas à s'apercevoir que l'avancement de l'astronomie dépendait essentiellement d'une connaissance parfaite de la position des étoiles. Les catalogues de Ptolémée et de Tycho cessaient, par leur imperfection, de répondre aux besoins des astronomes. Hevélius et Flamsteed s'occupaient à remplir ce vide; mais leurs travaux n'étaient relatifs qu'aux horizons de Dantzig et de Londres. Halley sentit

donc la nécessité d'aller observer dans l'autre hémisphère, et de s'avancer vers le pôle austral, plus que ne l'avait fait Richer dans son voyage à Caïenne. Charles II lui ayant accordé ce qui pouvait être nécessaire pour le succès de cette entreprise, Halley s'embarqua, au mois de novembre 1676, pour Sainte-Hélène, île située sous le seizième degré de latitude australe. Il y passa une année, pendant laquelle il ne put déterminer la position que d'environ trois cent-cinquante étoiles. Le ciel n'y fut point aussi beau qu'on le lui avait fait espérer. En préférant cette station à celle du cap de Bonne-Espérance, qui lui avait d'abord été conseillée, et surtout en y restant aussi peu de temps, il laissa au célèbre La Caille, la belle tâche de décrire plus tard la partie méridionale du ciel. Halley ne changea point les constellations établies par les navigateurs. Il se contenta d'en créer une à côté du Navire, comme monument de sa reconnaissance : c'est le *Chêne de Charles*; par allusion à l'arbre qui sauva son roi poursuivi par Cromwell, après la déroute de Worcester. Cette constellation a été respectée par les astronomes; et l'usage en a consacré la dénomination. Pendant son séjour à l'île Sainte-Hélène, Halley eut l'occasion d'observer un passage de la planète Mercure, sur le disque du soleil. Ce genre de phénomène, commun aux planètes inférieures, avait déjà été observé par Gassendi, Horrox, Shakerleus et Hévélius; mais Halley fut le premier qui eut le mérite d'en tirer des conséquences de la plus grande importance. Il reconnut que ces sortes d'immersions pouvaient servir, avec le plus grand avantage, à la détermination de la parallaxe du soleil, de laquelle dépendaient toutes les dimensions du système planétaire. Les passages de Vénus, surtout, quoique plus rares, lui parurent plus favorables à ces recherches. Il en discuta, avec une sagacité admirable, toutes les circonstances, et s'attacha à les réduire en méthode. De retour à Londres, vers l'automne de 1678, il s'occupa de mettre en ordre tout ce qu'il avait recueilli dans son voyage, et fit paraître son Catalogue des étoiles australes, avec de savantes réflexions sur divers points de l'astronomie. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa méthode pour déterminer la parallaxe du soleil. Il ne put d'abord lui donner toute l'étendue dont elle était susceptible : mais il y revint à plusieurs reprises; et ce fut en 1716, après bien des calculs, et par une application ingénieuse de sa théorie perfectionnée, qu'il parvint à annoncer aux astronomes, qu'un passage de Vénus sur le disque du soleil pourrait faire connaître la distance du soleil à la terre, avec un degré de précision qu'on n'avait point encore osé espérer. Qu'on juge de l'impatience avec laquelle on attendit un événement qui devait conduire à un résultat si précieux. Le dernier passage avait été observé en 1639; et la nature des mouvements du soleil et de Vénus ne devait en ramener un autre qu'en 1761 : presque un siècle devait encore s'écouler. Halley, trop âgé pour se flatter de voir ce nouveau passage, en appelle à tous les astronomes qui vivront alors; il les exhorte, il les presse de mettre en œuvre tout ce qu'ils auront de sagacité et de savoir, pour bien déterminer les circonstances d'un phénomène si rare et si décisif. Nous pouvons dire que ses souhaits ont été remplis : le passage attendu a été observé par tous les astronomes de l'Europe, qui, de concert, se répandirent pour cet objet sur la surface du globe.

Sa méthode a procuré au siècle présent la connaissance la plus approchée de la vraie distance du soleil à la terre; et la recherche des dimensions absolues de notre système planétaire ne saurait plus occuper les astronomes sans renouveler le souvenir de Halley. (On peut voir, pour ces travaux, les *Transact. philos.* de 1691, n°. 193, et de 1716, n°. 348.) Nous allons reprendre l'ordre chronologique, et suivre cet habile astronome dans tous les instants d'une vie, active à un point dont on a bien peu d'exemples. A son retour de l'île Sainte-Hélène, il prit ses degrés de maître ès-arts, et fut reçu membre de la société royale. En 1679, après avoir publié son Catalogue des étoiles australes, il partit pour Dantzig, dans l'intention d'y visiter Hévélius, de lui communiquer tout ce qu'il avait observé de curieux à l'île Ste.-Hélène, et de faire avec lui un échange de connaissances. Il y arriva le 26 mai; et quoiqu'il n'eût encore que vingt-trois ans, et que Hévélius, par son âge et ses immenses travaux, fût regardé comme le patriarche des astronomes de son temps, ces deux savants se virent comme d'anciens amis, et observèrent ensemble, dès le même soir. Toujours conduit par le desir de s'instruire, Halley continua ses voyages, et rechercha tout ce que l'Italie et la France avaient de savants. De retour dans sa patrie, il se maria en 1682, et continua, pendant près de quinze ans, d'allier la culture des sciences à la tranquillité de la vie domestique. Une quantité prodigieuse de mémoires signala cette belle époque de sa longue carrière. Le premier à citer, est celui qu'il présenta, en 1683, à la société royale. On savait que l'aiguille aimantée ne se dirige pas toujours exactement vers le pôle, et que la cause inconnue qui produit ces variations, change avec le temps et le lieu où l'on observe. Pour rechercher les lois de ce phénomène important, Halley rassembla des milliers d'observations sur ce sujet: en les comparant avec une patience rare, il reconnut la progression de l'aiguille, donna une théorie, dans laquelle il détermina, sur la surface de la terre, les lignes courbes où l'aiguille ne décline point; et il assigna à ces courbes un mouvement périodique autour de deux pôles différents de ceux du globe terrestre. Quelque temps après, il fit paraître un autre Mémoire non moins important pour les navigateurs, et qui, comme le précédent, est le fruit d'un nombre infini d'observations et de recherches: c'est son histoire des vents alisés et des moussons qui règnent dans les mers placées entre les tropiques, avec un essai sur la cause physique qui les produit. Suivirent bientôt d'autres Mémoires de toute espèce, en astronomie, géométrie, algèbre, optique, physique, artillerie, histoire naturelle, antiquités, philologie et critique. Les Transactions philosophiques, depuis 1683 jusqu'à 1697, sont riches de tous ces travaux. Partout se manifeste le génie de Halley; partout on trouve des idées heureuses et utiles. Cependant sa théorie des variations de la boussole avait du succès. Les savants et les navigateurs en avaient fait des examens qui déposaient en sa faveur. Le roi d'Angleterre, étant celui qui, par la situation et la force maritime de ses états, devait le plus s'intéresser à la perfection de cette théorie, donna à Halley le commandement d'un vaisseau, avec ordre de parcourir l'océan Atlantique et les établissements anglais, pour y constater la loi des variations magnétiques, et tenter de nouvelles découvertes.

Halley partit le 3 novembre 1698. A peine eut-il passé la Ligne, que des accidents arrivés sur son vaisseau, et la révolte d'un lieutenant, l'obligèrent de regagner l'Angleterre. Il y rentra au commencement de juillet suivant : le lieutenant rebelle fut cassé ; et Halley, loin de se rebuter, se rembarqua deux mois après. Il poussa jusqu'au cinquante-deuxième degré de latitude australe, où il rencontra des glaces ; il parcourut les mers de l'un à l'autre hémisphère, en visitant les côtes du Brésil, les Canaries, les îles du Cap-Vert, l'île Ste.-Hélène, déjà célèbre par son premier voyage pour l'astronomie : partout il trouva les variations de la boussole conformes à sa théorie. Halley, après avoir traversé quatre fois la Ligne en moins de deux ans, et avoir éprouvé les influences des climats les plus opposés par la température, eut le bonheur de rentrer en Angleterre, le 18 septembre 1700, sans avoir perdu un seul homme de son équipage : singularité remarquable, due en grande partie à ses soins compatissants et à son esprit d'humanité. En 1701, après cette grande navigation, le capitaine Halley, c'est ainsi qu'on le nommait alors, reçut encore l'ordre d'aller lever la carte de la Manche : il partit, ayant le commandement de plusieurs bâtiments, et remplit sa mission avec autant de diligence que d'exactitude. En 1702, la reine Anne le chargea d'une mission importante dont on ignore l'étendue et les motifs. On sait seulement qu'il devait visiter les ports établis sur le golfe de Venise, et qu'ayant passé par Vienne pour se rendre en Istrie, il fut accueilli par l'empereur Léopold, qui le renvoya ensuite à la reine, avec des marques de distinction. Halley ne fut pas plutôt arrivé à Londres, qu'il reçut un nouvel ordre pour retourner à Vienne. Il avait alors quarante-six ans ; il joignait à la réputation de physicien et d'astronome, celle de bon marin, de célèbre voyageur, et d'habile ingénieur. Mais sa carrière, déjà si brillante, n'avait pas atteint son plus grand éclat. Rendu à sa patrie, livré à une vie tranquille et studieuse, il devait encore consacrer à l'astronomie quarante ans de travail. Grand promoteur de la philosophie de Newton, c'est à ses soins et à son zèle pour l'avancement des sciences, qu'est due la première édition du livre immortel des *Principes*, que son illustre auteur ne se hâtait point de faire paraître. Elle fut publiée en 1686. La vive lumière que cet ouvrage répandit chez toutes les nations de l'Europe, fut un coup de foudre pour la philosophie de Descartes. Le système des tourbillons se dissipait avec rapidité, et n'était plus soutenu que par quelques rebelles, déjà retranchés sur ce qu'avait de problématique la nature des comètes. Halley, pour porter un dernier coup à leur irrésolution, et achever d'établir la nouvelle philosophie, eut l'idée d'appliquer la méthode de Newton à la détermination des orbites paraboliques des comètes. Le calcul, pour chacune d'elles, était long et pénible ; mais l'utilité devait dédommager du travail. On s'assurait, par-là, du retour de ces astres ; on pouvait parvenir à les prédire, et le système de Newton devait en acquérir le plus haut degré d'évidence. Halley entreprit donc cette recherche. Ayant fait le calcul des vingt-quatre comètes observées avec un peu de soin jusqu'alors, il compara ensemble leurs orbites, et reconnut que celles des années 1531, 1607 et 1682, avaient des éléments semblables, et que, par conséquent, c'était le même astre qui avait paru à trois époques, séparées

par des intervalles de temps presque égaux. L'histoire fortifia encore cette idée, en lui indiquant des apparitions de comètes, qui avaient eu lieu dans les années 1456, 1380, 1305. Plus de doute alors : cette constance de retours, cette égalité des intervalles, confirmèrent l'idée sublime de Newton, que les comètes, ainsi que les planètes, tournent dans des ellipses autour du soleil. Halley établit donc que cette comète avait une période de soixante-quinze à soixante-seize ans. Il annonça qu'elle reparaîtrait de l'année 1758 à 1759, et l'événement a vérifié la prédiction. Ce fut en 1705, que Halley publia cette découverte, la plus intéressante, peut-être, qu'il ait faite en astronomie. Avant lui, on avait prédit des comètes; mais c'étaient des apparitions conjecturées, plutôt que des retours calculés. Il fut le premier qui, fondé sur des observations astronomiques et des principes mathématiques, reconnut l'espèce du mouvement de ces astres et la certitude de leur révolution. Au célèbre Clairaut appartient ensuite la gloire d'avoir su fixer avec précision l'époque de leur retour. (*Voy.* CLAIRAUT.) Whiston traduisit en latin la cométographie de Halley, en y joignant des commentaires, et la fit imprimer, en 1710, à la suite de ses *Prælectiones phisico-math.* Lemonnier en donna une traduction française, en 1743, dans sa Théorie des comètes; et David Grégory l'inséra dans ses Éléments d'astronomie. Halley, par ses voyages, fut, plus que tout autre, à portée d'apprécier les services que la navigation attendait des progrès de l'astronomie. La nécessité de connaître à chaque instant le lieu du vaisseau, et celle d'observer les astres pour se diriger à travers des plaines immenses où les routes ne sont point tracées, durent exciter ses efforts. Dès son premier voyage à l'île Ste.-Hélène, il avait reconnu que la lune, par la rapidité de son mouvement, était, de tous les astres, celui qui pouvait fournir le moyen le plus exact pour trouver les longitudes en mer. Il donna même, en 1731, une méthode pour cet objet. Mais il fallait avoir une connaissance complète du mouvement de la lune; et, à cette époque, la théorie de cet astre était bien imparfaite. Pour y suppléer, Halley eut l'idée d'employer l'ancienne période des Chaldéens, connue sous le nom de *Saros*, dont la durée d'environ dix-huit ans ramène à peu près la lune dans les mêmes circonstances, par rapport à la terre et au soleil. Dès-lors le problème des mouvements lunaires était réduit à un travail de patience par lequel il fallait, chaque jour, observer la lune, et comparer le résultat de l'observation à celui que donneraient les tables de ce temps. La période étant révolue, on aurait la connaissance successive des erreurs des tables, et l'on pourrait enfin les perfectionner. Halley entreprit ce travail, qu'il fut forcé d'interrompre plusieurs fois. Il avait déjà fait connaître son idée dans la première édition de son Catalogue des étoiles australes; il la reproduisit dans l'édition des Tables de Caroline de Street, qu'il publia en 1710 : il rassembla toutes les observations qu'il avait pu faire sur la lune jusqu'alors, les joignit probablement à celles qui formaient partie du grand travail de Flamsteed, et parvint à dresser de nouvelles Tables de la lune, qu'il fit imprimer en 1719, sans les publier, se bornant à les communiquer de confiance à Joseph Delisle, et à d'autres astronomes, pour les vérifier de leur côté, et contribuer ainsi à la préci-

sion qu'il voulait leur donner. Survint la mort de Flamsteed; Halley fut appelé à lui succéder, dans la place d'astronome, à l'observatoire royal de Greenwich. Il passa quelque temps à se procurer des instruments pour remplacer ceux que les héritiers de son prédécesseur avaient fait enlever; et ce fut enfin en 1722, qu'il put commencer à réaliser un projet formé depuis plus de quarante ans. Halley, malgré son âge, se livra à l'observation du ciel avec une ardeur incroyable. Quand il eut rassemblé quinze cents observations de la lune, pendant la première moitié de la période Chaldéenne, il se hâta de les publier afin d'engager les astronomes à le seconder dans ce qu'il restait à faire, et indiquer à quel point ces observations s'accordaient avec les Tables qu'il avait calculées, d'après la théorie de Newton. Enfin, il acheva d'observer la période, et se persuada entièrement que le moyen dont il s'était servi pour corriger les erreurs des Tables, était sûr et durable. Nous venons de tracer l'histoire abrégée, mais fidèle, du travail de Halley sur les Tables de la lune. Nous devons ajouter maintenant, qu'il se fit illusion sur la certitude et la permanence du moyen qu'il employa pour les perfectionner. Les travaux de nos grands géomètres, et notamment ceux de M. de la Place, ont signalé une foule d'inégalités séculaires dans le mouvement de la lune, qui n'auraient jamais pu être révélées par la période Chaldéenne. Quelques historiens modernes ont peut-être trop vanté l'idée qu'eut Halley de ressusciter cette période: elle a été connue des anciens astronomes. Hipparque, Ptolémée et Boullian, qui voulurent en tirer parti, la rejetèrent, parce qu'ils s'aperçurent qu'elle ne ramenait pas les phénomènes du mouvement de la lune dans les mêmes circonstances. Legentil, dans un Mémoire (1), rempli d'érudition, composé à l'occasion du travail de Halley sur cette période, en dévoile toute l'imperfection, et prouve qu'elle n'est peut-être rien moins que le *Saros* des Chaldéens. Si donc nous devons tenir compte à Halley de l'avoir reproduite, c'est moins pour l'utilité directe que l'on en a retirée, que pour les travaux dont elle a été l'occasion. En voulant la remplir, Halley parvint à démêler les lois du mouvement de la lune, de cet astre rebelle, comme il l'appelle. Il reconnut son équation séculaire, et son inégalité périodique dépendant de la variation de distance de la terre au soleil. Il fallait être doué d'une grande force de tête pour oser admettre ces inégalités, et douter de l'uniformité des moyens mouvements, reconnue depuis deux mille ans, comme un principe. Par ces deux découvertes, confirmées depuis par l'analyse de M. de la Place, Halley ajouta beaucoup à la théorie physique de la lune. Il ne se dissimula pas qu'il restait encore bien des choses à faire pour amener cette théorie au point de perfection desiré par les astronomes: mais il sentit aussi que cette perfection ne pouvait être l'ouvrage d'un seul homme, ni d'un siècle. Il y contribua pour sa part, et laissa après lui des Tables du mouvement de la lune, qui ont été très utiles à l'astronomie, et dont les erreurs ne s'élevaient pas communément à 2 minutes. Delisle publia, à leur occasion, deux Lettres (2), dans lesquelles il traçait le tableau des travaux de Halley, relativement à ses Tables, qui ne furent imprimées qu'en 1749 avec le Recueil général des autres tables du

(1) Vol. de l'Acad. , année 1756.
(2) *Mém. de Trevoux*, années 1749 et 1750.

même auteur. L'abbé Chappe fit imprimer en français, en 1754, la première partie de ce recueil : elle contient les Tables du soleil et de la lune, avec les observations lunaires de la période de dix-huit ans, exécutées depuis 1722 jusqu'à 1739, et la comparaison des lieux observés avec les lieux calculés. La seconde partie, qui contient les Tables des planètes, des comètes et des satellites, fut publiée, en 1759, par Lalande, avec des additions considérables. Il nous reste à parler d'autres recherches de Halley, qui, non moins que les précédentes, décèlent l'homme capable d'étendre la science par des vues de génie. Ayant fait un grand nombre d'observations d'étoiles, il dut s'attacher à étudier leurs particularités : leur diamètre, leur parallaxe et leur distance étaient ce qui intéressait le plus. Presque tous les astronomes s'en occupaient; ils obtenaient des résultats plus ou moins vraisemblables : rien n'était certain, tant ces objets sont hors de la portée de nos efforts. Halley, suppléant par le raisonnement à ce que l'observation refusait de nous faire connaître, fut le premier qui porta à une distance infinie la voute des étoiles, en annonçant que la parallaxe et le diamètre de ces astres devaient être insensibles. Avec Lahire et Domin. Cassini, il détermina le phénomène de la précession des équinoxes ; et ce fut en s'occupant de cette recherche qu'il s'éleva à une connaissance d'autant plus importante qu'elle influe sur les idées physiques du système de l'univers. C'est celle du mouvement propre des étoiles. Il s'aperçut que les latitudes de quelques-unes de celles de première grandeur avaient changé depuis Hipparque. Une discussion complète des observations lui apprit bientôt que ces changements n'avaient rien de commun avec ceux qui étaient produits par la diminution de l'obliquité de l'écliptique et la précession des équinoxes. Il fut donc conduit à penser que le mouvement qu'il apercevait, appartient en propre à ces étoiles, et qu'il n'est pas le même pour chacune d'elles. De là ces conséquences : les étoiles que nous appelons fixes ne sont telles qu'en apparence ; elles changent de lieu dans l'espace : ces changements sont très lents, et paraissent très petits, parce qu'ils s'opèrent à des distances infiniment grandes de notre petit globe. Il faut des siècles pour accumuler et rendre sensibles des variations presque anéanties par l'éloignement. A la suite de ces vérités frappantes, viennent des considérations philosophiques, qui ne le sont pas moins : les étoiles ont donc une autre destination que celle de nous transmettre la faible lumière que nous en recevons ; elles éclairent vraisemblablement des corps secondaires qui leur sont soumis ; ce sont autant de soleils dont chacun est le centre d'un système planétaire semblable au nôtre. (*Voy*. les *Transact. philosoph.* 1718, n°. 355; et 1720, n°. 364.) Nous regrettons que la nature de cet ouvrage ne nous permette pas de suivre Halley dans toutes les conséquences plus ou moins vraisemblables, mais toujours ingénieuses, auxquelles il est conduit. Son style s'anime, sa pensée s'élève, son imagination s'élance dans les espaces, et cherche à établir, par des abstractions, ce que nos moyens physiques ne peuvent nous révéler. Il est intéressant de le lire : on ne peut s'empêcher d'admirer les efforts qu'il fait pour atteindre la vérité, et sa constance à la poursuivre par-delà même les limites où l'esprit s'arrête. Halley donna, en 1710, une traduction latine des huit livres *des Sections co-*

niques d'Apollonius, et des deux livres de Sérénus *sur la Section du cylindre et du cône*, d'après un manuscrit arabe. Il y a encore de lui des Mémoires sur le baromètre et ses usages, sur les marées, sur quelques météores extraordinaires, sur l'art de vivre sous l'eau, ou sur la manière de faire descendre l'air atmosphérique jusqu'au fond de la mer. Il a mis luimême cet art en pratique, au moyen de la cloche du plongeur, et nous a décrit avec détail tout ce qu'il a vu et senti dans ces expériences. L'explication physique du déluge universel par la rencontre d'une comète, reproduite en 1698 par Whiston dans sa Théorie de la terre, appartient originairement à Halley. Il proposa une manière de remonter jusqu'à la première époque du monde, par des observations répétées pendant plusieurs siècles sur la salure de la mer, qui va, selon lui, en augmentant, à cause des nouveaux sels que les fleuves détachent des terres, et qu'ils y portent sans cesse. Halley succéda à Wallis, en 1703, dans la chaire de professeur en géométrie, à Oxford. En 1713, il fut nommé secrétaire perpétuel de la société royale; et l'académie des sciences de Paris, en 1729, lui conféra le titre d'associé étranger. Il était doué d'une forte constitution; sa mémoire était heureuse; son esprit, vif et pénétrant, le portait à des systèmes hardis. Les opinions communes, contraires à la sienne, ne l'arrêtaient point dans sa course; il imaginait et proposait des hypothèses sans scrupule, parce qu'elles découlaient toujours de ses observations et de son habileté à les combiner. La gloire d'autrui ne lui fit jamais ombrage. Il sut rendre justice aux anciens géomètres, et parla de Descartes avec respect, tout en portant les derniers coups à sa philosophie. Il aimait la poésie, et la cultivait avec succès. Nous pouvons indiquer, à cette occasion, les beaux vers latins qu'il fit pour célébrer les sublimes idées de Newton sur le système de l'univers. Ils sont imprimés en tête du livre des *Principes*, édition de 1713. La variété des connaissances de Halley, sa présence d'esprit, ses réponses promptes, judicieuses et circonspectes, le rendirent agréable aux princes qu'il eut l'occasion de voir. Pierre-le-Grand, dans son voyage en Angleterre, alla le visiter. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avait dessein de former, sur les sciences et les arts qu'il voulait introduire dans ses états, et sur mille sujets qu'embrassait sa vaste curiosité. Il fut si content de ses réponses et de son entretien, qu'il l'admit familièrement à sa table, et qu'il l'honora du titre d'ami. Voici le portrait qu'en a fait Mairan, de qui nous avons emprunté quelques détails pour cette notice: « Halley, dit-il, rassemblait encore plus de qualités essentielles pour se faire aimer de ses égaux...... Naturellement plein de feu, son esprit et son cœur se montraient animés, en leur présence, d'une chaleur que le seul plaisir de les voir semblait faire naître. Il était franc et décidé dans ses procédés, équitable dans ses jugements, égal et réglé dans ses mœurs, doux et affable, toujours prêt à se communiquer, désintéressé. Il a ouvert le chemin des richesses par tout ce qu'il a fait en faveur de la navigation; et il a ajouté à cette gloire, celle de n'avoir jamais rien fait pour s'enrichir. » En effet, il vécut dans une médiocrité dont le choix libre justifie toutes les qualités qu'on lui attribue. A l'âge de 82 ou 83 ans, il fut attaqué d'une espèce de paralysie, qui, dans l'intervalle de trois années, le con-

duisit, par degrés insensibles, au terme de sa longue et brillante carrière. Au lieu de la médecine que lui avait prescrite le docteur Mead, il venait d'avaler un verre de vin, lorsqu'il expira le 25 janvier 1742, sans douleur, sans accident, mais par la seule extinction de ses forces, conservant, jusqu'au dernier moment, une teinte de gaîté et de contentement intérieur, qui ne peuvent naître que de la vertu. Voici le détail de ses ouvrages : I. *Methodus directa et geometrica investigandi excentricitates planetarum*, Londres, 1675, 1677, in-4°. Lalande donnait la préférence aux procédés indirects, et regardait ces méthodes directes comme des élégances de géomètre, presque toujours inutiles aux astronomes. II. *Catalogus stellarum australium*, ib., 1678, 1679, in-4°. La position des étoiles y est déterminée pour l'an 1677 ; et l'auteur y a joint, par forme d'appendix, l'observation du passage de Mercure sur le disque du soleil, et ses recherches sur la parallaxe de la lune et sur les corrections de la théorie de cette planète. Le Catalogue des étoiles australes parut la même année, en français, dans les *Cartes du ciel*, par Aug. Royer, Paris, 1679, in-12, avec leur position calculée pour l'an 1700, par D. Anthelme, chartreux. III. *Théorie des variations de l'aiguille aimantée*, en anglais, dans les *Trans. philos.* de 1683, et en latin dans les *Acta eruditorum*, de 1684, pag. 387. IV. *Théorie de la recherche du foyer des verres optiques*, en anglais, *Trans. philos.* de 1692. V. *Éphémérides pour 1688, calculées sur le méridien de Londres*, ib., 1686, in-8°. (en latin.) VI. *Tables de la valeur des annuités et des rentes viagères* (en anglais), ib., 1686, in-12 ; plus amples et plus exactes que celles qui avaient paru à Breslau l'année précédente, et qui offraient le premier essai de cette application de l'arithmetique politique. VII. *Carte des variations de l'aiguille aimantée*, 1701. On l'a traduite en diverses langues, et Muschenbroeck l'a donnée dans sa Physique, Leyde, 1739. VIII. *Carte de la Manche*, 1702. IX. *Apollonii Pergæi de sectione rationis libri II, ex arabico MS. latinè versi ; accedunt ejusdem de sectione spatii libri II restituti*, Oxford, 1706, in-8 . ; ouvrage rare, n'ayant été tiré qu'à quatre cents exemplaires. X. *Apollonii Pergæi conicorum libri VIII, et Sereni de sectione cylindri et coni libri II*, ibid., 1710, in-fol. XI. *Miscellanea curiosa*, ou Description des principaux phénomènes de la nature, d'après les discours lus à la société royale, Londres, 1708, 3 vol. in-8°. (en anglais.) Halley a eu la plus grande part au 1er. volume de cette collection. XII. *Tabulæ astronomicæ*, ibid., 1749, in-4°. L'impression en était commencée dès 1726. L'abbé Chappe donna une 2e. édition, en français, de la 1re. partie, contenant les Tables du soleil et de la lune, Paris, 1754, in-8°., accompagnée de la Dissertation de Halley sur les moussons de la mer des Indes ; et Lalande donna la 2e. partie contenant les planètes et les comètes, avec diverses augmentations, ibid., 1759, in-8°. XIII. Plusieurs Mémoires insérés en anglais dans les *Transact. philos.*, et en latin dans les *Acta eruditorum*. Le Journal original des deux navigations de Halley n'a été publié qu'en 1775, par Alex. Dalrymple, en un vol. in-4°. (1)

N—T.

---

(1) L'édition que Halley a donnée du Catalogue d'étoiles de Ptolémée, à Oxford, en 1712, à la suite du recueil intitulé : *Geographiæ veteris scriptores* ...

HALLIER (François), docteur de Sorbonne, était né à Chartres vers 1595. Après ses premières études, il fut placé, en qualité de page, chez la princesse douairière d'Aumale, où, tout jeune qu'il était, il se fit remarquer par diverses poésies latines et françaises. Il quitta ce service pour faire ses cours de philosophie et de théologie, et, après sa licence, fut appelé dans la maison de Villeroi, où il fut chargé d'achever l'éducation de Ferdinand de Neuville, mort, depuis, évêque de Chartres. Ayant accompagné son élève dans différents voyages en Italie, en Grèce et en Angleterre, il eut occasion, à Rome, de se faire connaître du pape Urbain VIII, auquel il inspira de l'estime, et qui fut si charmé de son savoir que, par la suite, il le nomma deux fois évêque de Toul; il lui destinait même un chapeau de cardinal : mais quelques brigues et des raisons d'état empêchèrent l'effet de cette bonne disposition. De retour à Paris, Hallier prit le bonnet de docteur, fut nommé professeur royal en Sorbonne, et, en 1645, succéda, dans le syndicat de la faculté de théologie, au docteur Cornet : la même année, il fut promoteur de l'assemblée du clergé, et en remplit les fonctions avec éclat. En 1652, il fit à Rome un second voyage pour les affaires du jansénisme, y sollicita la condamnation des cinq propositions, et obtint d'Innocent X la bulle *Cum ascensione.* Ce succès, aussi agréable aux jésuites que déplaisant pour leurs adversaires, l'a fait accuser, par ceux-ci, d'en avoir été récompensé par un prieuré et la nomination à un évêché (1). Le cardinal de Richelieu lui proposa d'être son confesseur; mais, à l'exemple de Cornet, Hallier crut devoir et sut éviter ce poste délicat. En 1656, il alla, pour la troisième fois, à Rome, recevoir des mains d'Alexandre VII les bulles de l'évêché de Cavaillon, dont ses infirmités ne lui permirent de prendre possession qu'en 1657. Il succomba, l'année suivante, à une attaque de paralysie, qui lui avait entièrement ôté la mémoire : il était âgé de 63 ans et quelques mois. On a de lui : I. *Traité de la hiérarchie ecclésiastique.* II. *Défense de la hiérarchie ecclésiastique et de la censure de la faculté de théologie de Paris.* Ce qui donna occasion à ces ouvrages, fut l'envoi que fit Urbain VIII d'un évêque en Angleterre, avec des pouvoirs dont les réguliers se plaignirent, comme blessant leurs privilèges. Le P. Cellot, jésuite, fut chargé par sa société de défendre ces privilèges; et Hallier reçut de l'assemblée du clergé la mission de le réfuter (*V.* CELLOT). III. *De sacris ordinationibus ex antiquo Ecclesiæ ritu*, Paris, 1637. Ce livre valut à l'auteur une pension du clergé. IV. *Commentaires sur les décisions du clergé de France touchant les réguliers* (Voy. GERBAIS). V. Différents écrits au sujet du jansénisme, et des traités de théologie et de philosophie. Dans ses ouvrages, tous en latin, Hallier a su joindre à la méthode la force et la solidité du raisonnement. — Pierre HALLIER, son frère, aussi docteur de Sorbonne, fut vicaire général, théologal et pénitencier de Rouen. Il était, en 1617, professeur de logique au collège du cardinal Lemoine. Il est auteur du *Rabelais donné au sieur Dumoulin, ministre de Charenton*, Paris, 1619, in-8°. Par son

græci minores, est, de toutes celles que l'on connaît, la plus élégante, la plus commode et la plus correcte. On regrette seulement de n'y pas voir à quelle source ont été puisées des variantes si nombreuses et si importantes. Hudson, dans sa préface, se borne à nous assurer que Halley a su rendre à cet ancien Catalogue toute sa splendeur et sa pureté primitive. D—L—E.

(1) *Abrégé de l'Hist. ecclés.* de l'abbé Racine, tom. XI, pag. 103.

zèle et ses prédications, il ramena dans le sein de l'Église un grand nombre de protestants. L—Y.

HALLIFAX (SAMUEL), évêque anglais du XVIIIe. siècle, était fils d'un apothicaire, et naquit en 1733 à Mansfield, dans le comté de Derby; il fut successivement professeur d'arabe et de droit civil à l'université de Cambridge, évêque de Glocester, et ensuite de St. Asaph, et mourut le 4 mars 1790, âgé de soixante ans, laissant la réputation d'un savant théologien, d'un habile jurisconsulte, et d'un éloquent prédicateur. On a de lui une *Analyse du droit civil romain comparé avec les lois d'Angleterre*, etc., 1774, in-8°.; des Sermons estimés, et l'analyse de l'ouvrage de Joseph Butler, intitulé: *Analogie de la religion naturelle et revélée avec la constitution et le cours de la nature.* Il a été l'éditeur des Sermons du docteur Hugden. L.

HALLIFAX (MONTAIGU). *Voy.* HALIFAX.

HALLORAN (SYLVESTRE O'), chirurgien irlandais, né en 1628, étudia son art à Paris et à Londres, et devint chirurgien de l'hôpital du comté de Limerick, membre de l'académie royale d'Irlande, membre honoraire du collége royal des chirurgiens d'Irlande, et de la société physico-chirurgicale. Il publia les écrits suivants: I. *Sur la cataracte*, 1753, in-8°. II. *Sur la gangrène et le sphacèle, avec une nouvelle Méthode d'amputation*, 1766, in-8°. III. *Introduction à l'étude de l'histoire et des antiquités d'Irlande*, 1772, in-4°. IV. *Histoire générale d'Irlande*, 2 vol., 1772. Ces deux ouvrages furent réimprimés ensemble en 3 vol. in-8°., Dublin, 1803. L'auteur y adopte aveuglément toutes les traditions rapportées par O'Flaherty sur l'ancienneté de la civilisation de l'Irlande. (*Voy.* FLAHERTY.) Dans le cours de son ouvrage il s'attache à déprimer constamment le caractère des Anglais. V. Quelques Écrits dans les Transactions de l'académie d'Irlande, 1788. Il est mort à Limerick, en 1807, âgé de soixante-dix-neuf ans. X—S.

HALTAUS (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), un des plus laborieux historiens d'Allemagne, naquit à Leipzig en 1702. Pendant qu'il était encore simple étudiant à l'université de cette ville, le savant J.-B. Meuke l'employa plusieurs fois dans ses travaux bibliographiques sur la littérature allemande; et cette occupation littéraire inspira au jeune Haltaus le desir de dissiper les ténèbres qui enveloppent l'histoire du moyen âge. Il se livra, avec une assiduité extraordinaire, à l'étude de cette partie de l'histoire; et, en 1729, il publia son *Calendarium medii ævi*, le premier fruit de ses savantes recherches. Il fut nommé recteur à l'école de St. Nicolas à Leipzig, en 1753, après y avoir été instituteur pendant 17 ans, et mourut le 11 février 1758, avec la réputation d'un littérateur aussi modeste qu'érudit, d'un ami sûr, et d'un homme incorruptible. Voici ses principaux ouvrages: I. *Calendarium medii ævi, præcipuè Germanicum, in quo obscuriora mensium, dierum, festorumque nomina ex antiquis monumentis tam editis quàm MStis eruuntur atque illustrantur, multi etiam errores modestè corriguntur in usum hist. ac rei diplomaticæ*, Leipzig, 1729, in-8°. L'auteur traite aussi du commencement de l'année chez les Allemands dans le moyen-âge. Le professeur Bœhme trouva dans la succession de Haltaus un grand nombre

de notes supplémentaires; et il s'en servit pour publier une nouvelle édition de ce *Calendarium*, Leipzig, 1772, in-8°. II. *De jure publico certo Germanico medii ævi*, ibid., 1735, in-8°. III. *De turri rubeâ Germanorum medii ævi, et quæ cognati sunt argumenti*, ibid., 1757, in-4°. IV. *Glossarium Germanicum medii ævi, maximam partem è diplomatibus, multis prœterea aliis monumentis tam editis quàm ineditis adornatum, indicibus necessariis instructum, prœfatus est. J. G. Bœhme, prof. Lips.*, ibid., 1758, in-fol. Bœhme publia cet ouvrage important après la mort de l'auteur, et y ajouta une préface, dans laquelle il donne quelques détails sur la vie et les travaux littéraires de Haltaus. Wachter, dans un glossaire du même genre, fait des recherches sur l'origine des mots allemands qu'on a conservés dans la langue : mais Haltaus s'est surtout attaché à ceux du moyen âge; et les explications qu'il donne sont toutes appuyées par des citations de titres et de chartes. Au mérite de l'érudition et de la clarté l'auteur a joint celui d'un style élégant. On trouve sur ce savant littérateur des notices dans la *Nouvelle Bibliothèque germanique*, tom. XXIII, part. II, pag. 391-407. B—H—D.

HALY-ABBAS. *Voy.* ALI-BEN-AL-ABBAS.

HALYATTES. *Voy.* ALYATTE.

HAMADANI, ainsi appelé parce qu'il était de Hamadan, mais dont les noms sont ABOU'LFADHL AHMED BEN HOSAIN, et qui est plus connu sous le surnom de *Bédi-alzeman*, c'est-à-dire, la merveille de son siècle, naquit vers l'an 358 de l'hégire (968 de J.-C.) Après avoir étudié dans sa patrie, principalement sous la direction d'Abou'lhosaïn Ahmed ben-Farès, auteur du dictionnaire intitulé *Modjmel fi allogat*, il la quitta dans la fleur de la jeunesse, en l'année 380, et se rendit auprès du célèbre vizir Abou'lkasem ben-Abbad (ou ben-Ebad), que l'on connaît sous le nom de *Saheb*. Ce ministre, protecteur des lettres, le compagnon d'enfance et le favori du prince bouïde Mowayyid-eddaula, le combla de bienfaits. Hamadani ne tarda pas néanmoins à quitter sa cour, pour se rendre à Djordjan. Il y vécut assez longtemps, et y contracta d'intimes liaisons avec les Ismaéliens, et particulièrement avec un de leurs chefs, le *Dehkhoda* ou syndic Abou Saïd Mohammed ben-Mansour. Abou-Saïd lui fit éprouver les effets de sa générosité. Il lui fournit même les moyens de se transporter à Nischabour, quand il le vit décidé à se fixer dans cette ville, ce qui eut lieu en l'année 382. Ce fut là que Hamadani composa quatre cents *Makama* (ou séances), dont l'acteur est toujours un personnage supposé, nommé Abou'lfath Escandéri, et qui sont censées se tenir dans divers endroits, mais surtout dans un lieu nommé *Mekdiya*, d'où elles ont pris le nom de *Makamas de Mekdiya*. Hamadani, durant son séjour à Nischabour, eut de vives disputes avec un poète, nommé Aboubecr Khowarezmi. Ces disputes, loin de lui nuire, rendirent son nom très célèbre, et ajoutèrent beaucoup à sa réputation. La mort de son rival lui ayant laissé le champ libre, il parcourut successivement toutes les villes du Khorasan, du Sedjistan et de la province de Ghazna, comblé partout d'honneurs et de louanges, et richement payé de ses vers par les princes et les hommes puissants, qui briguaient l'honneur de le posséder et de lui prodiguer leurs bienfaits. Enfin il se fixa dans

Hérat, et s'y maria. Il était au comble du bonheur, lorsqu'il mourut en cette ville, âgé seulement de quarante ans, en l'année 398 (1007), qui fut aussi celle de la fin tragique du célèbre lexicographe arabe Djévhéri. Les écrivains les plus distingués de ce siècle firent des élégies sur la mort de Hamadani; et son nom est resté d'autant plus illustre, que Hariri, en composant ses *Makamas*, a pris pour modèle celles de Hamadani. Quelques auteurs assurent que notre poète ayant eu une attaque d'apoplexie, ou le crut mort et on l'enterra. Revenu à lui, il poussa des cris, et parvint à se faire entendre: on le retira du tombeau; mais il mourut des suites de la frayeur que lui avait causée cet événement. Hamadani était doué d'une mémoire prodigieuse: il récitait sans hésiter un poème qu'il n'avait entendu qu'une seule fois, ou plusieurs pages d'un livre qu'il avait lues à la hâte. La facilité avec laquelle il écrivait, en prose ou en vers, n'était pas moins surprenante. Il possédait au plus haut degré le talent d'improviser, commençait, si on le desirait, une composition par la fin, sans que l'exécution en fût moins parfaite, et composait sur-le-champ des vers sur un grand nombre de rimes données. A la simple lecture, il rendait les vers en prose, ou la prose en vers; ou bien il mettait en vers arabes une pièce de poésie persane. Tout ce qu'il improvisait ainsi, était remarquable par le choix des expressions, la pureté et l'élégance du langage. L'auteur du *Yétimat aldorr*, Abou Mansour Abdalmélic Tehaalébi, de qui nous avons emprunté presque tout ce que nous avons dit de Hamadani, rapporte, de cet auteur, un très grand nombre de fragments en prose rimée, ou en vers: mais le seul ouvrage de ce célèbre écrivain qui nous soit connu, c'est un Recueil de cinquante *Makamas*, dont Jacques Scheidius avait entrepris une édition. Il n'en a été imprimé que seize pages in-4°. L'auteur de cet article, dans sa *Chrestomathie arabe*, tome III, a publié deux des plus courtes *Makamas* de Hamadani et quelques autres fragments, avec une traduction et des notes. Le texte de ce poète est difficile à entendre; et l'on aurait de la peine à en donner une bonne edition, sans le secours de plusieurs exemplaires et d'un commentaire. S. D. S—Y.

HAMANN (Jean-George), philosophe allemand, surnommé le *Mage du Nord*, naquit en 1730 à Kœnigsberg en Prusse. Son père, habile chirurgien, le destinait au ministère évangélique; et le jeune Hamann suivit, depuis 1746, quelques cours de théologie: mais comme il bégayait beaucoup, il prétexta ce défaut pour quitter cette étude, prit alors des leçons de jurisprudence, dont il se dégoûta aussi promptement, et se livra exclusivement aux belles-lettres et à la poésie, tellement qu'après avoir suivi pendant cinq ans les leçons des professeurs les plus distingués de l'université de Kœnigsberg, il entra dans le monde sans s'être préparé des ressources pour l'avenir. Pendant deux ou trois ans il fut retenu en Courlande et à Riga pour quelques éducations particulières: mais son amour de l'indépendance les lui fit quitter; et le besoin de se créer un moyen d'existence l'obligeant de vaincre son dégoût pour les connaissances sérieuses, il étudia avec beaucoup de zèle la théorie des sciences politiques et commerciales. En 1756 il entreprit, pour le compte d'une maison de commerce de Riga, un voyage en Allemagne, en Hollande et en An-

gleterre. En 1759 il fixa son séjour à Kœnigsberg, et se livra entièrement à l'étude de la littérature ancienne et des langues orientales. Pour assurer sa subsistance, il fut réduit quelque temps à une place d'expéditionnaire dans un bureau. En 1764 il fit un voyage en Allemagne, en Suisse et en Alsace, et accepta de nouveau une place d'instituteur à Mietau. Retourné en 1767 dans sa ville natale, il y fut employé en qualité de secrétaire et d'interprète dans l'administration de l'accise et des douanes récemment établie. Nommé administrateur de l'entrepôt des douanes en 1777, il ne trouva pas dans cet emploi la tranquillité d'esprit dont il avait besoin pour s'appliquer à ses travaux littéraires. Après avoir, pendant trois ans, sollicité vainement un congé, il obtint enfin, en 1787, sa démission, avec une pension assez considérable. Il vécut depuis, tantôt à Munster, tantôt à Dusseldorf, où il mourut le 21 juillet 1788, entre les bras de son ami Jacobi. La princesse de Galitzin lui fit ériger un monument dans son jardin à Munster. Philosophe profond, original et énergique, il fut d'abord comparé à Winckelmann, et traité ensuite comme auteur obscur et inintelligible. Mais les éloges qu'en firent Herder, J. P. Richter et Jacobi, détruisirent enfin cette prévention. Alors le public voulant examiner lui-même, rechercha les écrits d'Hamann, et ne les trouva plus chez le libraire. Goethe, dans le 3e. volume de sa Biographie, a tracé de main de maître le portrait du philosophe Hamann, et a fait espérer, en même temps, qu'on publierait une nouvelle édition de ses ouvrages, auxquels on peut appliquer ce que Pline a dit du statuaire Euthycrate: *Austero maluit genere, quam jucundo, placere.* Il nous est au reste impossible d'en donner une analyse exacte; et nous n'indiquerons pas même les titres bizarres d'une quarantaine d'ouvrages que l'auteur a publiés tant en allemand qu'en français, nous bornant à en citer quelques-uns: I. *Observations sur les avantages et les désavantages de la France et de la Grande-Bretagne sous le rapport du commerce et des autres sources de la puissance des états* (sous le nom pseudonyme de Dangeuil), Mietau et Leipzig, 1756, in-8°. II. *Mémoires socratiques recueillis pour l'ennui du public par un amateur de l'ennui*, avec une double dédicace *nemini* et *duobus*, Amsterdam (Kœnigsberg), 1759, in-8°. Ce petit ouvrage fut très bien accueilli; et la critique plaça pour lors au premier rang des écrivains l'auteur, qu'elle traita dans la suite de visionnaire. III. *Les Nuées*, comédie supplémentaire aux Mémoires socratiques, *cum notis variorum in usum Delphini*, Altona, 1761, in-8°. IV. *Croisades du philologue*, Kœnigsberg, 1762, in-8°. V. *Cinq Livres sur le drame des écoles et la physique des enfants*, Kœnigsberg, 1763, in-8°. VI. *Cinq Lettres pastorales concernant le drame de l'école*, ibid., 1763, in-8°. VII. *La dernière opinion testamentaire du chevalier Rose-croix sur l'origine divine et humaine de la langue*, 1770, in-8°. VIII. *Nouvelle Apologie de la lettre* H, ou *Observations extraordinaires sur l'orthographe des Allemands*, Pise (Francfort), 1773, in-8°. L'auteur traite, il est vrai, à fond la question de l'abolition de la lettre *H* comme désignant que la prononciation de la voyelle suivante est longue dans la langue allemande; mais l'ensemble de l'ouvrage renferme une critique très mordante contre les *Ob-*

servations sur la religion, publiées par Damm. IX. *Essai d'une sybille sur le mariage*, Riga, 1775, in-8°. X. Κογξομπαξ, *fragments d'une sybille apocalyptique sur les mystères de l'Apocalypse*, 1779, in-8°. XI. *Dictionnaire de phrases poétiques*, Leipzig, 1775, in-8°. Hamann publia en langue française: XII. *Essais à la mosaïque*, Mietau, 1762, in-8°. Ce petit ouvrage renferme: 1°. *Lettre néologique et provinciale sur l'inoculation du bon sens;* 2°. *Glose philippique.* XIII. *Lettre perdue d'un sauvage du Nord à un financier de Pekin* (à M. de Lattre); et *Encore deux lettres perdues!!!!* (à M. A. Ieilius), Riga, 1773, in-4°. XIV. *Le kermès du Nord*, ou *la cochenille de Pologne*, Mietau, 1774, in-4°. Toutes ces productions offrent une teinte mystique; et comme l'auteur remplit ses ouvrages de citations et d'allusions qui ne sont point familières à l'esprit de tous ses lecteurs, il devient pour la plupart d'entre eux inintelligible. Il a publié aussi dans le *Muséum allemand*, 1778, vol. II, pag. 254-268, une très bonne traduction allemande, avec des notes, de l'éloquent *Discours de Buffon sur le style.* B—H—D.

HAMAZASB, prince de la race des Mamigoneans, fils d'un certain David, possédait une partie du pays de Daron, et était renommé parmi les Arméniens par son courage, ses vertus et son amour pour les lettres. Après la mort de Sempad Pagratide, europalate et gouverneur de l'Arménie, et celle de Théodore, prince des Rheschdouniens, qui commandait les troupes, les princes du pays et le patriarche Nersès III choisirent, en 654, pour patrice et pour chef, Hamazasb Mamigonean, et créèrent Vait, fils de Théodore, général des armées. Ces princes reconnaissaient l'autorité du khalife; ils gouvernèrent leur pays en paix pendant deux ans: mais, en 656, les Arabes ayant considérablement augmenté les tributs qu'ils avaient imposés à l'Arménie, ses habitants, qui ne pouvaient plus les supporter, résolurent de secouer le joug. Ils demandèrent du secours à l'empereur de Constantinople qu'ils n'aimaient point, et ils obtinrent la dignité de europalate pour Hamazasb. Lorsque le khalife apprit la révolte des Arméniens, il fut transporté de fureur, et fit massacrer tous les otages qu'ils lui avaient donnés, à l'exception de Grégoire, frère d'Hamazasb, qui était du nombre. Il se prépara ensuite à entrer, avec une puissante armée, dans l'Arménie, pour la faire rentrer sous son obéissance. Les guerres civiles qui survinrent alors parmi les Musulmans, l'empêchèrent de mettre ce dessein à exécution. En 657; Moawiah, étant resté seul maître du khalifat, bien loin de songer à punir les Arméniens, se montra disposé à soulager leurs maux, et à les gouverner avec justice. Ceux-ci alors abandonnèrent l'alliance des Grecs, et rentrèrent sous la domination des Arabes, qui les laissèrent jouir d'une profonde paix. Hamazasb mourut peu après, à la fin de l'an 658. Son frère Grégoire fut choisi, avec l'agrément du khalife, pour lui succéder. S. M—N.

HAMBERGER (GEORGE-ERHARD), médecin et physicien saxon, naquit à Iéna le 21 décembre 1697. Son goût pour les sciences exactes lui fit abandonner l'étude de la théologie pour celle de la médecine et de la physique. Cette dernière science était, à cette époque, encore bien peu avancée. Hamberger contribua, par ses écrits, à répandre plus de lumières sur quelques unes des lois de l'organisation

physique. Sa *Théorie de la respiration*, qu'il publia en 1727, et dans laquelle il établit une doctrine opposée à celle de Boerhaave, en soutenant que les muscles intercostaux internes déprimaient les côtes, et principalement qu'il existait de l'air entre les poumons et le thorax, fit la réputation de l'auteur : il fut nommé, en 1737, professeur de physique, et, quelques années plus tard, de médecine, à l'université de Iéna. Ses leçons furent très suivies. Il mourut doyen de la faculté de médecine le 22 juillet 1755. Son principal mérite est d'avoir été le premier professeur en Allemagne qui, dans ses leçons, ait lié les sciences mathématiques avec la physique et la médecine. De ses ouvrages nombreux, nous indiquerons ici les principaux : I. *Elementa physices, methodo mathematicá in usum auditorum conscripta*, Iéna, 1727, in-8°., avec fig.; ibid., 1761, in-8°. II. *De respirationis mechanismo et usu genuino*, Iéna, 1727, in-4°.; ib., 1747, in-4°. III. *De venæ sectione quatenus motum sanguinis mutat*, ibid., 1729, in-4°.; ibid., 1747, in-4°. IV. *Dissertation sur la mécanique des sécrétions dans le corps humain* (en français), Bordeaux, 1746; mémoire couronné par l'académie de Bordeaux. V. *Experimenta de respirationis mechanismo atque usu genuino dissert., unà cum scriptis quæ ad controversiam de mechanismo illo agitatam pertinent*, Iéna, 1748, in-4°., avec fig. VI. *Continuatio controversiæ de respirationis mechanismo*, Gœttingue, 1749, in-4°. Le système du mécanisme de la respiration avait rencontré un adversaire dans l'illustre Haller, l'élève de Boerhaave ; Hamberger, dans ses réponses à ce grand homme, paraît manquer souvent de modestie et même de bonne foi. VII. *Physiologia medica, seu de actionibus corporis humani sani doctrina*, Iéna, 1751, in-4°., avec fig. On blâma surtout dans cet ouvrage l'abus de l'application des mathématiques à la physiologie. VIII. *Elementa physiologiæ medicæ*, Iéna, 1757, in-8°. Cet extrait de l'ouvrage précédent parut après la mort de l'auteur, par les soins du docteur Fasélius. IX. *Methodus medendi morbos, cum præfat. de præstantiâ theoriæ Hambergeri præ ceteris*, Iéna, 1763, in-8°. L'édition de ce dernier ouvrage fut due aux soins de Baldinger. Hamberger a aussi publié un grand nombre de dissertations et de programmes. Sa *Vie* a été écrite par le professeur J.-C. Blasch, Iéna, 1758, in-8°.; mais son *Eloge*, par S.-L. Hadelich, dans les *Acta acad. elect. Mogunt.*, tom. 1, p. 26, est moins pompeux et plus impartial. — Adolphe-Frédéric Hamberger, fils du précédent, montra, dès son jeune âge, des dispositions marquées pour la médecine. Né en 1727 à Iéna, il y suivit les cours de l'université : il voyagea en France et en Hollande; et, de retour dans sa patrie, ayant à peine vingt-un ans, il y donna des leçons publiques de médecine : mais une mort prématurée l'enleva le 3 février 1750. Ce jeune professeur a publié : I. *De calore in genere*, Iéna. II. *De calore hum. naturali*, ibid. Sa *Vie* a été écrite par J.-C. Blasch, Iéna, 1750, in-fol. — Son aïeul, George-Albert Hamberger, professeur des sciences physiques et mathématiques à Iéna, était né en 1662, à Baierberg en Franconie, et mourut le 13 février 1716. Le recueil de ses *Dissertations* a été publié en 1 vol., Iéna, 1708, in-4°. — Son neveu, Laurent-André Hamberger, jurisconsulte estimé, naquit à Anspach le 22 janvier 1690 : il

fut d'abord destiné, par son père, au ministère évangélique; mais la faiblesse de sa santé l'obligea d'y renoncer, et il étudia la jurisprudence à Iéna et à Wittemberg. Le célèbre Struvius le citait souvent comme modèle aux autres étudiants. En 1712, le jeune Hamberger enseignait, à l'université de Iéna, le droit public et le droit romain. Rappelé en 1716 auprès du margrave d'Anspach, avec le titre de conseiller de procédure, il rendit de grands services à la maison de Brandebourg, dans ses discussions avec les états voisins. Excédé de travail, il mourut à l'âge de vingt-huit ans, le 19 mai 1718. Ce laborieux jurisconsulte n'a publié que treize *Dissertations*, *Mémoires* et *Épîtres*, en latin, qui, après sa mort, ont été recueillis par Estor, sous ce titre : *Laur. And. Hambergeri*, etc., *Dissertationes juris, rerum præstantiâ et scriptionis nitore maximè commendabiles, in quibus multa juris civilis et scriptorum loca explicantur, illustrantur, emendantur*, Francfort et Leipzig, 1745, in-8°. Nous n'indiquerons que la première de ces dissertations intitulée, *De incendiis*, Iéna, 1712, in-4°. Les savants Strebel et Gesner ont écrit en latin la *Vie* de ce jeune jurisconsulte dans un style qui se recommande par son élégance.

B—H—D.

HAMBERGER (George-Christophe), savant et laborieux bibliographe allemand, naquit en 1726 à Feuchtwang, dans la principauté d'Anspach. Il étudia à l'université de Gœttingue, y enseigna, dans la suite, la philosophie et l'histoire littéraire, et fut nommé second bibliothécaire de l'université en 1763. Mais la mort l'enleva trop tôt à la littérature : il mourut le 8 février 1773. Ses relations d'amitié avec son compatriote Mathias Gesner ont beaucoup contribué à son avancement dans la carrière des lettres; car, dès l'âge de dix-huit ans, il fut nommé garde (*custos*) de la riche bibliothèque de Gœttingue. Son *Allemagne littéraire* (*Gelehrte Deutschland*), publiée en 1767, fut, malgré ses défauts et ses omissions, très bien accueillie; l'auteur, toujours occupé à la perfectionner, y ajouta, dans la suite, deux volumes de supplément, et en donna, l'année avant sa mort, une nouvelle édition. Le professeur Meusel a continué ce dictionnaire, et a bien mérité des lettres par les soins et les connaissances qu'il a portés dans ce travail. Hamberger a publié plusieurs ouvrages : I. *De pretiis rerum apud veteres Romanos*, Gœttingue, 1754, in-4°. II. *Notices authentiques des principaux auteurs depuis le commencement du monde jusqu'en* 1500, Lemgo, 1756-1764, 4 vol. in 8°. C'est un ouvrage savant et que l'on consulte encore avec fruit. III. *Notices succinctes des principaux auteurs avant le* XVIᵉ *siècle*, ibid., 1766, 2 vol. in-8°. IV. *L'Allemagne littéraire*, ou *Dictionnaire des auteurs actuellement vivants*, Lemgo, 1767 - 1770, 3 parties et 5 suppléments in-8°.; ibid., 1772, in-8°., et un Supplément de J.-G. Meusel, 1774, in-8°. V. *Directorium historicorum medii potissimum ævi, post Marq. Freherum et it ratas Jo. David Koehleri curas recognovit, emendavit, auxit*, Gœttingue, 1772 in-4°. L'éditeur a augmenté le travail de Koehler d'un bon tiers. Le *Catalogue de recueils historiques* ajouté par Hamberger, est à lui seul très considérable; l'auteur indique, pour chaque pièce isolée, la date de l'année d'où elle commence à traiter l'histoire : en même temps il a étendu son plan à l'histoire de tous les états de

l'Europe. V. *Recherches sur l'origine des lois, des arts et des sciences*, par A.-Y. Goguet, traduites du français en allemand, Lemgo, 1760-1762, 3 vol. in-4°. B—H—D.

HAMBROEK (ANTOINE), pasteur de l'église réformée, dans l'établissement que les Hollandais avaient à l'île Formose, et dont ils furent expulsés par les Chinois en 1662, a mérité, à l'époque de cette expulsion, que son nom fût transmis à la postérité, et assimilé à celui de Régulus, par le trait suivant. Coxinga, chef des Chinois, ayant attaqué l'établissement hollandais; Hambroek, sa femme et deux de ses enfants, ne purent se jeter à temps dans le fort de Zélandia, refuge de leurs compatriotes: ils tombèrent entre les mains de Coxinga. Celui-ci imagina d'employer Hambroek, pour engager les Hollandais à lui remettre le fort. L'envoyé devait avoir la vie sauve en cas de succès; faute de réussir, sa mort était certaine, ou celle de sa femme et de ses enfants, s'il restait dans la forteresse. Ne pouvant se soustraire à une aussi fatale commission, Hambroek se rend dans le fort. Son ami, Fréderic Coyet, y commandait: il était tenté de capituler pour sauver Hambroek; mais celui-ci prêcha au commandant et à la garnison une courageuse résistance. Il avait dans le fort deux autres de ses enfants. Ayant décidé Coyet à ne pas se rendre, il fait à ses enfants et à ses amis les plus tendres adieux, et retourne auprès de Coxinga, pour lui annoncer que ses concitoyens sont résolus à se défendre. Le Chinois fait rouler la tête d'Hambroek aux pieds de sa femme et de ses deux enfants qu'elle avait auprès d'elle. M—ON.

HAMDAN, fils d'Alaschath. *Voy.* CARMATH.

HAMDEN. *Voy.* HAMPDEN.

HAMEL (HENRI), voyageur hollandais, né à Gorcum, était écrivain du navire le *Sperber*, qui partit du Texel le 10 janvier 1653. Il mouilla le 1er. juin à Batavia, et en repartit le 14 pour Formose, où il conduisait le gouverneur de cette île. Le 30 juillet, les Hollandais firent voile pour le Japon. Une tempête affreuse les jeta sur la côte de Corée, où ils firent naufrage. Trente-six hommes échappèrent à la mort, et tombèrent entre les mains des habitants, qui les menèrent dans l'intérieur. Après y être restés treize ans en captivité, huit de ces malheureux se sauvèrent sur une barque, abordèrent au Japon, et enfin revinrent dans leur patrie le 20 juillet 1668. Hamel, qui était du nombre des naufragés, publia la même année la relation de ses aventures sous ce titre: *Journal du voyage malheureux du navire l'*Epervier, *destiné pour Tayouan en* 1653, *et naufragé sur l'île de Quelpaert... ainsi qu'une Description des pays, provinces, villes et forts situés dans le royaume de Corée*, Rotterdam, 1664, in-4°. Il y en a des traductions en anglais, en allemand et en français. Cette dernière est intitulée: *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais sur la côte de Quelpaerts, avec la Description du royaume de Corée*, traduite par Minutoli, Paris, 1670, 1 vol. in-12. Comme l'on n'a pas d'autre relation d'un voyageur qui ait vu la Corée, celle de Hamel, indépendamment de l'intérêt qu'inspirent les aventures singulières de l'auteur, se lit avec plaisir. On conçoit que, gêné et surveillé sans cesse, ce voyageur a manqué de beaucoup de facilités pour bien observer: cependant son petit livre contient des particularités curieuses. L'on ne peut guère révoquer

en doute la véracité du narrateur; car plusieurs personnes qui eurent la curiosité de questionner ses compagnons d'infortune, trouvèrent leur témoignage d'accord avec le sien. Le traducteur français observe d'ailleurs qu'il n'y a rien dans le récit de Hamel qui ne s'accorde avec ce qu'ont écrit Palafox et d'autres auteurs qui ont traité de l'invasion de la Chine par les Tartares. Hamel, il est vrai, donne des noms de lieux différents de ceux qui se trouvent dans la carte de Corée des jésuites: mais on peut supposer que les missionnaires auront écrit ces noms en chinois au lieu de les écrire en coréen; car les deux nations ont les mêmes caractères, quoique leur langue soit différente. E—s.

HAMEL (Du). *Voy.* DUHAMEL.

HAMELMANN (Herman), né en 1525, à Osnabruck, fut obligé de sortir de cette ville, pour avoir voulu y prêcher la nouvelle doctrine de Luther; mais les chanoines de Bikefeld, moins attachés à l'ancienne foi, l'accueillirent. Il établit la réforme dans le duché de Brunswick, fut intendant général des églises du comté d'Oldenbourg, et mourut le 27 juin 1595. Ses principaux ouvrages sont: Un *Commentaire sur le Pentateuque;* une *Histoire de la Westphalie au XVIe. siècle;* et une *Chronique d'Oldenbourg:* le tout écrit en latin. On y trouve des recherches, mais peu d'ordre. T—D.

HAMELSVELD (Isbrand Van), théologien hollandais, né à Utrecht en 1743, fit de bonnes études à l'université de cette ville; il y soutint, en 1764, une *Dissertatio philologico-antiquaria de æribus veterum Hebræorum*, et y prit le degré de docteur en théologie, en 1765, par une thèse, *De moribus antediluvianis.* Après avoir été pasteur en deux autres endroits, il éprouva, en 1779, quelques tracasseries dans son église de Goes, en Zélande: elles le décidèrent à résigner ses fonctions, et il retourna dans sa ville natale, où, en 1784, il fut nommé professeur de théologie. Il prit possession de sa chaire par une harangue académique, *De statu rei christianæ hodierno, læto an tristi? Quidque in posterum de eo sperare vel timere debeamus?* Il y a mis pour épigraphe, ce distique, tiré de Suétone:

Nuper Tarpeio quæ sedit culmine cornix,
« Est bene, » non potuit dicere; dixit: « Erit. »

Utrecht, 1784, in-4°. de 70 pages. Les affaires politiques de la Hollande lui firent perdre sa chaire, en 1787. Il accompagna, en 1789, à Leyde, son fils unique, qui s'y transporta pour ses études. Il se vit appelé à des fonctions politiques en 1795. L'année suivante, on voulut le rétablir dans sa chaire de professeur à Utrecht; mais un sentiment généreux l'empêcha de la reprendre: il craignit de nuire à l'homme de mérite qui l'avait remplacé. Nommé, peu après, membre de la deuxième assemblée des représentants du peuple batave, sa session terminée, il se livra tout entier, en 1798, à la vie littéraire, et finit par se retirer à Amsterdam auprès de son fils, docteur en droit; mais l'époque de sa retraite ne précéda que de dix jours l'instant de sa mort, arrivée le 9 mai 1812. Hamelsveld possédait des connaissances étendues et variées; plusieurs langues vivantes ne lui étaient pas moins familières que le latin, le grec et l'hébreu. Il était membre de diverses sociétés savantes, qui lui furent redevables des mémoires dont il se plaisait à les enrichir: quelques ouvrages périodiques lui eurent la même obligation. Le grand nombre

de ses ouvrages, soit originaux soit traductions, atteste son esprit laborieux et fécond. Il travaillait, au milieu de sa famille, avec une extrême facilité. Nous ne nommerons de ses ouvrages, tous en langue hollandaise, que les suivants : I. Une *Apologie de la Bible*, en 8 vol. in-8°. II. Une nouvelle Traduction, fort estimable, de l'Ancien et du Nouveau Testament. III. Une *Géographie de la Bible*, en 6 vol., traduite en allemand par Rudolphe Janisch. IV. Une *Histoire ecclésiastique*, en 22 vol. V. Le *Chrétien de bonne foi*, en 4 vol. VI. L'*Aviseur bien intentionné*, en 5 vol. VII. Le *Questionneur*, en 6 vol. in-8. VIII. Des *Sermons*, etc. IX. Outre la *Bibliothèque orientale* de Michaëlis, il a traduit de l'allemand plusieurs ouvrages de Cramer, Iselin, Bahrdt, Mosheim, Eichhorn, Ewald, Archenholz, etc. X. De l'anglais, des productions de Beattie, Priestley, Maria Wollstonecraft, etc. XI. Du français, de Necker, etc. M—ON.

HAMID IV. *Voy.* ABDUL-HAMID.

HAMILTON (PATRICK), Écossais regardé comme le premier auteur de la réformation en Écosse, naquit en 1503. Si l'on en croit la plupart des historiens de son pays, surtout ceux qui ont écrit sur l'histoire ecclésiastique, il était issu de la race royale en ligne légitime, James Hamilton, comte d'Arran, étant son oncle, et sa mère étant sœur de John Stuart, duc d'Albany. Sans contester cette descendance, Mackenzie, autre historien écossais, à qui l'on ne peut supposer aucun intérêt à déprimer un de ses compatriotes, lui ôte cependant la plus grande partie de son illustration, en ne le faisant appartenir à ces deux familles que du côté gauche. Il est certain, au moins, qu'il en était regardé comme parent, et traité avec beaucoup de considération. On ne doute pas même qu'il ne fût, par leur crédit, et doué d'ailleurs des qualités convenables, parvenu aux premières dignités ecclésiastiques, s'il ne s'en était lui-même fermé la porte, en abandonnant la religion catholique. Il fit avec succès toutes ses études à l'université de St.-André, et les y acheva fort jeune. Il passa ensuite en Allemagne, où il occupa une chaire dans l'université de Marbourg, que Philippe, landgrave de Hesse-Cassel, venait de fonder. Luther commençait alors à répandre ses opinions, et invectivait contre les abus qu'il disait s'être introduits dans la discipline ecclésiastique : Hamilton, de mœurs sévères, crut sans doute voir la vérité dans ces déclamations, et adopta la nouvelle doctrine. De retour dans sa patrie, il la prêcha, et n'épargna rien pour la propager. Il n'y réussit que trop. Cependant le clergé écossais, alarmé de ces progrès, songea aux moyens de les arrêter. Hamilton fut mandé à Saint-André, ville alors archi-épiscopale et le siége principal de l'église d'Écosse; on y ouvrit des conférences, où il fut entendu, et où quelques ecclésiastiques parurent pencher vers ses sentiments. Les choses en étaient là, lorsqu'une nuit, Hamilton fut saisi dans son lit, et mené prisonnier à la citadelle. Le lendemain, on le fit comparaître devant l'archevêque, assisté de l'évêque de Glascow, de plusieurs autres évêques, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques séculiers et réguliers. Dans cette assemblée, il fut accusé de diverses erreurs sur la foi, la grâce, le libre arbitre, la justification, la confession, de laquelle il niait la nécessité, et l'autorité du pape qu'il appelait l'*Antechrist*. Hamilton ne désa-

voua pas l'objet des accusations; il soutint au contraire que, des propositions qu'il avait avancées et qu'on qualifiait d'*erreurs*, les unes étaient des vérités fondées sur les saintes Ecritures, et les autres, des questions théologiques sur lesquelles, rien n'étant décidé, il était libre à chacun de disputer. Comme il refusa de se rétracter, on déclara ces propositions *hérétiques*; et il fut livré aux juges séculiers, qui le condamnèrent, suivant la jurisprudence d'alors, à être brûlé vif. Le même jour, la sentence fut exécutée. Hamilton souffrit cet affreux supplice avec un courage digne d'une meilleure cause, et une persévérance inébranlable dans ses principes. On rapporte qu'à l'instant où on l'attachait au poteau, un religieux s'approcha de lui, et l'accabla de reproches et d'injures. « Méchant, » lui répliqua Hamilton, tu sais bien » que je ne suis pas hérétique, et que » si je meurs, c'est pour les vérités » de la foi que toi-même as reconnues » dans nos entretiens particuliers. » J'en prends Dieu à témoin, et j'en » appelle au tribunal de Jésus-Christ, » devant lequel tu ne tarderas pas à » paraître. » On ajoute que ce religieux, nommé Campbell, mourut quelque temps après, dans des convulsions de rage et de frénésie. On prétend que cette circonstance, et la différence des deux morts, firent une vive impression sur le peuple, et ne contribuèrent pas peu au progrès de la réformation. Ce sont des écrivains protestants qui rapportent ces faits. Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à Hamilton des qualités très estimables. Il avait du savoir, du zèle que malheureusement il a mal employé, des mœurs pures; et sa conduite, sous tout autre rapport que celui de son attachement aux nouvelles opinions, était irréprochable. Quand on songe à la cruauté du supplice, et à l'âge encore tendre de celui qui dut le subir, on ne peut s'empêcher, en déplorant son erreur, de plaindre le sort de ce jeune infortuné. Lorsqu'il fut exécuté, il n'avait que vingt-trois ans. L—Y.

HAMILTON (Jacques), comte d'Arran, duc de Châtellerault, ne doit la place qu'il occupe dans l'histoire qu'à une éminente dignité dont il fut momentanément revêtu, et à laquelle il n'avait d'autre titre que sa naissance. La mort du roi Jacques V, arrivée en 1543, avait plongé l'Ecosse dans la plus grande confusion. Le plus proche héritier de la couronne, après la jeune Marie, fille de ce prince, était le comte d'Arran, homme d'un génie borné, d'un caractère paisible, et absolument incapable, dit Buchanan, de conduire les affaires publiques. Son penchant pour la réforme l'avait rendu odieux au clergé, ainsi qu'à la reine douairière, sœur du duc de Guise, mais lui avait attaché de nombreux amis. Le cardinal David Beaton, archevêque de St.-André, voyant toute la noblesse du royaume divisée, résolut de tirer avantage de ces troubles civils, et produisit un prétendu testament du dernier roi, qui le nommait régent pendant la minorité de Marie. Jacques Hamilton était assez disposé à laisser le cardinal jouir tranquillement de l'autorité que celui-ci avait usurpée; mais, animé par les partisans de la réformation, il se détermina à faire valoir ses droits, lors de l'assemblée du premier parlement. Le testament, ayant été examiné, fut déclaré faux; et le comte d'Arran fut nommé régent du royaume. L'une des premières démarches de la nouvelle administration fut de députer vers Henri VIII, roi d'Angleterre, des ambassadeurs chargés d'achever les

négociations relatives au mariage proposé par ce monarque entre son fils Edouard et la jeune reine d'Ecosse. Mais toutes les mesures prises à cet égard furent bientôt rompues par une émeute qu'on ne manqua pas d'attribuer aux intrigues de Beaton, et par l'arrivée de Mathieu Stuart, comte de Lennox, qui revint de France, où il résidait depuis quelque temps, et qui leva un corps de troupes pour tenter de retirer la jeune reine des mains du régent : celui-ci, effrayé de ces préparatifs menaçants, résolut de faire sa paix avec Beaton et la reine douairière. Avant d'obtenir leur confiance, il fut obligé d'abjurer publiquement la doctrine de la réformation, qu'il avait jusqu'alors professée. Cette action lui fit perdre ses anciens amis; et par-là il se vit réduit à dépendre de la faction à laquelle il s'était livré. Depuis cette époque, il suivit toujours avec docilité l'impulsion du cardinal, qui était le véritable régent, tandis que celui qui en portait le nom, n'en était que l'ombre. Les délibérations du gouvernement d'Ecosse se trouvant alors entièrement soumises à l'influence française, la guerre avec l'Angleterre fut la suite inévitable de la faiblesse du comte d'Arran. Les campagnes de 1544 et de 1547 furent extrêmement désastreuses pour les Ecossais; et la déroute de Pinkey ou Musselburg, dans laquelle ils perdirent 14,000 morts et 1500 prisonniers, jeta dans leurs cœurs un si grand effroi, que la conquête de ce pays était infaillible, si l'armée anglaise eût profité de sa victoire. L'administration intérieure du royaume était loin de rendre ces calamités moins sensibles. L'archevêque de St.-André faisait exécuter avec rigueur les lois sanguinaires portées contre les hérétiques; et sa mort, qui arriva sur ces entrefaites, ne rendit point l'autorité aux faibles mains du régent. Jacques Hamilton avait besoin d'un maître : il se laissa gouverner par son frère bâtard, nommé récemment archevêque de St.-André; et le parti de la reine douairière, ou plutôt celui de la France, fut plus dominant que jamais. Les Guise, tout-puissants à la mort de Henri II, voulant faire passer l'autorité, ou du moins l'influence principale, à leur sœur, engagèrent ce monarque à conférer au comte d'Arran le titre de duc de Châtellerault, avec une pension de 12,000 livres. Le facile régent se laissa persuader de confier l'éducation de la jeune reine d'Ecosse aux soins du monarque français; et bientôt après, c'est à dire, en 1551, il céda, sans aucune opposition, son titre de régent à la reine douairière, Marie de Lorraine, et il mourut dans l'obscurité en 1576. Il est le bisaïeul paternel du célèbre comte Antoine Hamilton, l'auteur des *Mémoires de Gramont*. N—E.

HAMILTON (Jacques, premier duc d'), fils du marquis d'Hamilton, auquel il succéda sous ce titre en 1625, naquit en 1606, et fit ses études à l'université d'Oxford. En 1631, il servit avec distinction dans l'armée commandée par Gustave-Adolphe. De retour en Angleterre, l'année suivante, il accompagna le roi Charles Ier. en Écosse, où il assista à la cérémonie du couronnement de ce prince. Lorsque les troubles qui agitèrent si long-temps la Grande-Bretagne, commencèrent à éclater, Hamilton se rangea parmi les défenseurs du trône, et rendit à la cause royale d'importants services, en récompense desquels il fut créé duc du fief dont il portait le nom, et comte de Cambridge. Mais la haine qu'il ne tarda pas à concevoir contre Montrose,

chef, comme lui, de royalistes écossais, vint ralentir, quelque temps, l'ardeur de son zèle pour la monarchie. Presbytérien modéré, Hamilton desirait concilier les intérêts de la religion avec ceux de la couronne, et se flattait, en soutenant le parti des presbytériens en Angleterre, d'extirper l'esprit de secte dans l'armée, et de rétablir la liberté publique et l'autorité royale. Montrose, au contraire, ennemi juré de toute innovation, voulait le rétablissement intégral de l'ancien ordre de choses. De là cette divergence d'opinions de la part des deux rivaux dans le choix des moyens pour servir leur souverain, et cette envie de se supplanter mutuellement. La conduite pleine de circonspection du premier l'exposa souvent à des soupçons injurieux à sa loyauté : on l'accusa même d'avoir intercepté une lettre que son collègue avait écrite au roi, et d'en avoir envoyé à leurs ennemis communs une copie; ce qui faillit précipiter la ruine de ce serviteur fidèle. Le duc d'Hamilton, allié à la famille royale, et honoré, depuis sa jeunesse, de la confiance et de la faveur de son maître, l'emporta long-temps sur Montrose : mais, à la fin, les représentations de celui-ci prévalurent ; et Hamilton, dont les desseins avaient été présentés sous un jour odieux, fut envoyé en prison, par ordre du roi, au château de Pendennis (en 1645). Relâché bientôt après, il ne chercha à se venger de cette persécution, que par d'éclatantes preuves de dévouement pour la maison des Stuart. Dans le mois d'août 1648, il rassembla une armée de vingt mille hommes; et, se mettant à leur tête, il fit aussitôt une irruption en Angleterre. Mais attaqué par Cromwell, dans un moment où il n'avait avec lui qu'une partie de ses forces, il fut mis en déroute et fait prisonnier. Peu après la mort de Charles Ier., il fut traduit devant une haute-cour de justice, condamné à mort comme coupable de haute-trahison, et exécuté immédiatement après la sentence (en 1649). — Guillaume HAMILTON, son frère, né en 1616, partagea les principes politiques de son aîné, à la mort duquel il prit le titre de duc, fut nommé secrétaire-d'état en Écosse, et tomba, le 14 septembre 1651, entre les mains du protecteur, après avoir combattu avec le plus intrépide courage, en défendant Worcester, où s'était refugié Charles II. Il mourut la même année, des suites des blessures nombreuses qu'il avait reçues à ce siége. N—E.

HAMILTON (ANTOINE), de l'ancienne et illustre maison écossaise de ce nom, naquit en Irlande vers 1646. Après la mort de Charles Ier., il fut amené fort jeune en France par sa famille, y fit ses études, et repassa en Angleterre, en 1660, à l'âge de près de quatorze ans, lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône de son père. Environ deux ans après cet événement, le comte, alors chevalier de Gramont, exilé de la cour de France, se rendit à Londres, y devint amoureux de la sœur d'Hamilton, et prit même avec elle des engagements sérieux. Rappelé de son exil, il retournait en France, laissant là Mlle. Hamilton et son mariage, lorsqu'Antoine Hamilton, et George, son frère, coururent après lui, le rejoignirent à Douvres, et lui dirent en l'abordant : « Chevalier » de Gramont, n'avez-vous rien oublié à Londres?—Pardonnez-moi, » Messieurs, j'ai oublié d'épouser votre » sœur. » Il retourna, et le mariage se fit. Hamilton, demeuré en Angle-

terre, passait souvent en France pour voir sa sœur et son beau-frère. Dans un de ces voyages, il fut choisi par Louis XIV, pour figurer à St.-Germain dans le *Triomphe de l'amour*, ballet de Quinault. En sa qualité de catholique, il resta sans emploi, tant que vécut Charles II, qui n'osait se montrer favorable aux gens de cette religion : mais Jacques II, zélé catholique lui-même, lui donna un régiment d'infanterie en Irlande, et le gouvernement de Limerick, l'une des principales villes de ce royaume. Jacques II ayant été chassé de ses états après un règne de trois ans, Hamilton fut un de ceux qui le suivirent en France et s'établirent avec lui à St.-Germain. C'est dans cette cour si triste qu'il composa tous ses charmants ouvrages. Sa société la plus habituelle était celle du maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II et de la sœur de Marlborough. Il fut appelé quelquefois à la cour de Sceaux, et fit des vers pour la duchesse du Maine. Il mourut à St.-Germain, en 1720, (1) âgé d'environ soixante-quatorze ans, dans des sentiments de dévotion qu'il n'avait pas toujours professés, s'il en faut croire ces vers de Voltaire dans le *Temple du goût* :

> Auprès d'eux le vif Hamilton,
> Toujours armé d'un trait qui blesse,
> Médisait de l'humaine espèce,
> Et même d'un peu mieux, dit-on.

On prétend qu'Hamilton, si gai dans ses écrits, ne l'était pas du tout en société, et ne s'y faisait remarquer que par son humeur chagrine et caustique. Qui le croirait, en lisant les *Mémoires de Gramont ?* Il est probable que le fonds de l'ouvrage lui a été fourni par celui qui en est le héros, mais qu'il y a ajouté beaucoup d'ornements de son invention. Chamfort raconte que ce fut le comte de Gramont lui-même, qui vendit quinze cents francs le manuscrit de ces mémoires, où il est si clairement traité de fripon. Fontenelle, censeur de l'ouvrage, refusait de l'approuver par égard pour le comte. Celui-ci s'en plaignit au chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le comte, ne voulant pas perdre les quinze cents francs, força Fontenelle d'approuver le livre d'Hamilton. « De tous les livres frivoles, dit Laharpe, c'est le plus » agréable et le plus ingénieux ; c'est » l'ouvrage d'un esprit léger et fin, » accoutumé, dans la corruption des » cours, à ne connaître d'autre vice » que le ridicule, à couvrir les plus » mauvaises mœurs d'un vernis d'é- » légance, à rapporter tout au plai- » sir et à la gaîté. Il y a quelque chose » du ton de Voiture, mais infiniment » perfectionné. L'art de raconter les » petites choses, de manière à les » faire valoir beaucoup, y est dans » sa perfection. » Voltaire en porte à peu près le même jugement. Les contes d'Hamilton, qui sont, le *Bélier*, *Fleur d'épine*, les *Quatre Facardins* et *Zénéide*, ne sont pas si généralement goûtés : beaucoup de personnes y trouvent trop d'extravagance ; c'est qu'apparemment elles ignorent que l'auteur les composa par défi, et pour prouver aux femmes de la cour qui raffolaient alors des *Mille et une Nuits*, qu'il n'était pas très difficile d'imaginer des aventures incroyables et absurdes. Le *Bélier* est le seul qui eût une autre origine : il fut fait pour donner une sorte de fondement fabuleux au nom de *Pontalie*, dont la comtesse de Gramont avait décoré le Moulineau, terrain que le comte tenait de la munificence du roi. Le début du *Bélier* et

(1) Le 21 avril, selon Moréri et le Journal de Verdun, ou le 6 août selon le traducteur anglais des *Mémoires de Gramont*.

celui des *Quatre Facardins* sont en vers; Voltaire citait souvent le premier comme un morceau charmant : le conte des *Quatre Facardins* n'est guère moins joli ; mais il est plus négligé. On ne peut rien reprendre dans l'*Épître au comte de Gramont*, mêlée de prose et de vers. Voltaire a dit en général, des vers d'Hamilton, qu'ils étaient pleins de feu et de légèreté. On retrouve en partie ces qualités dans ses nombreuses poésies de société ; mais trop de négligences les déparent ; et d'ailleurs elles ont perdu pour nous le mérite de l'à-propos et des allusions. Horace Walpole avait imprimé à Strawberry-Hill, en 1772, in-4°., avec trois portraits, les *Mémoires du comte de Gramont* ; et cette édition, augmentée de notes et d'éclaircissements, est recherchée pour sa rareté. Les libraires de Londres en publièrent, en 1783, une réimpression mal exécutée et de nul mérite, avec des portraits tout usés. Celle de Londres (*Edwards*, 1792), grand in-4°., avec soixante-dix-huit portraits, et enrichie de notes fort exactes sur les principaux personnages mis en scène dans les Mémoires, est très estimée. Cette édition est double : elle a été donnée tout-à-la-fois en anglais et dans la langue originale de l'ouvrage. La traduction anglaise a été réimprimée in-8°., en 1809. La dernière et la meilleure de toutes les éditions (1) des *Œuvres d'Hamilton*, est en 4 vol. in-8°., Paris, 1812, ou 5 vol. in-18, 1813, accompagnée également de notes. On y a ajouté la suite des *Quatre Facardins* et de *Zénéide*, par M. le duc de Lévis. Il existe, en manuscrit, une traduction en vers de l'*Essai sur la critique*, de Pope, par Hamilton, dont un extrait seulement (environ quatre-vingts vers) a paru dans l'édition de Paris, 1812. Peut-être en fera-t-on quelque jour jouir le public, dans son entier. A—G—R.

HAMILTON (George), comte d'Orkney, général anglais distingué, était le cinquième fils de Guillaume comte de Selkirk. Voué, dès sa plus tendre jeunesse, à la carrière militaire, il obtint, dans l'année 1690, le grade de colonel, et déploya la valeur la plus intrépide aux batailles de la Boyne, Autrim et Steinkerque, ainsi qu'aux sièges d'Athlone, Limerick et Namur. Il fut élevé, par le roi Guillaume III, à la dignité de pair d'Écosse, et reçut, outre le titre de comte d'Orkney, plusieurs distinctions honorables. Pendant la guerre de la succession, il fut le compagnon d'armes de Marlborough, et eut la gloire de contribuer aux plus brillantes victoires de ce grand capitaine. En 1710, il vota, dans la chambre des pairs, en faveur de l'accusation dirigée contre Sacheverel ; entra, la même année, au conseil privé, et, nommé général de l'infanterie en Flandre, servit en cette qualité, en 1712, sous le duc d'Ormond. Enfin, après avoir occupé les places de gouverneur du château d'Edinbourg et de lord-lieutenant du comté de Clydesdale, il mourut à Londres, en 1737. — Jacques duc D'HAMILTON, son frère aîné, se montra, lors de la révolution de 1688, l'un des plus ardents ennemis des Stuart. Cependant sa conduite un peu versatile ne tarda pas à faire naître des doutes sur sa fidélité. En

(1) L'édition des *Œuvres d'Hamilton*, donnée par M. Auger lui-même, en 1805, 3 vol. in 8°., n'a pas été inutile à M. Renouard, qui a présidé à l'édition de 1812. Celui-ci lui rend toute justice, et il lui a fait, après en avoir toutefois obtenu la permission, l'heureux larcin d'une Notice assez étendue sur Antoine Hamilton. Cette Notice est peut-être un des meilleurs morceaux de biographie qui soient sortis de la plume de notre collaborateur, aujourd'hui membre de l'académie française. (*Note des éditeurs de la Biographie.*)

1706, il s'opposa de toutes ses forces, dans le parlement écossais, à l'union des deux royaumes d'Écosse et d'Angleterre. Il fut, à cette occasion, accusé de jacobitisme, et emprisonné momentanément à Londres. Nommé, en 1711, pair de la Grande Bretagne, sous le titre de duc de Brandon, il réclama, en cette qualité, sa place dans la chambre haute. Malgré les protestations de tous les pairs écossais et de quelques autres de ses membres, la chambre refusa d'accéder à sa demande. La reine Anne, pour le dédommager de ce refus, lui donna la charge de grand-maître de l'artillerie, vacante par la mort du comte de Rivers, et le nomma son ambassadeur en France. Peu de temps avant l'époque fixée pour son départ, il s'éleva une querelle violente entre lui et lord Mohun, au sujet d'une succession qu'ils se disputaient. Les deux adversaires s'étant donné rendez-vous dans Hyde-Park, se battirent avec tant d'acharnement, qu'ils restèrent tous les deux sur la place. Les Torys, dans le parti desquels Hamilton s'était jeté depuis long-temps, prétendirent qu'il avait été tué en trahison, et firent condamner par contumace le second de lord Mohun, comme coupable de ce meurtre. Mais cette accusation est fortement combattue par les historiens Whigs.—Guillaume Douglas, comte de Selkirk, père des deux précédents, contribua puissamment à faire reconnaître en Écosse l'autorité du prince d'Orange, auquel il était entièrement dévoué. Il remplit long-temps les fonctions de commissaire du roi dans ce royaume, et fut revêtu du titre de grand-amiral de la marine écossaise. Ayant épousé Anne, duchesse d'Hamilton, descendante des ducs d'Hamilton qui précèdent, il fut stipulé, par le contrat de mariage, que les enfants qui naîtraient de leur union, prendraient le nom et le titre de leurs ancêtres maternels. Douglas fut créé duc d'Hamilton en 1660, et mourut, en 1694, honoré de la faveur de Guillaume III. N—E.

HAMILTON (Guillaume), poète écossais, naquit, en 1704, d'une famille opulente et estimée, de Bangor, au comté d'Ayr. Il avait été élevé dans les principes jacobites, et se rangea, en 1745, sous l'étendard du prétendant, dont il célébra les succès dans une belle ode sur la bataille de Gladsmuir. Après la défaite de son parti, à Culloden, il erra quelque temps dans les montagnes, passa en France, ensuite en Italie, et, ayant fait sa paix avec le gouvernement de son pays, vint reprendre possession de ses biens en Écosse : mais la faiblesse de sa santé le força de revenir chercher un air plus doux à Lyon, où il mourut en 1754. Ses principes politiques nuisirent beaucoup à sa réputation littéraire. On cite, parmi ses productions, la *Contemplation*, ou le *Triomphe de l'amour*, poème; des traductions d'odes d'Horace, des épitaphes très estimées, un chant célèbre et populaire, écrit dans le dialecte écossais, intitulé *The Braes of Yarrow*. Ses *Poésies*, publiées sans son nom ni son aveu, en 1748, à Glascow, ont été réimprimées avec des additions considérables, à Edinbourg, en 1760, in-8°. C'est un poète du second ordre, tendre, galant, naturel et harmonieux. Il est un des premiers Écossais qui ait cultivé avec succès la poésie anglaise. X—s.

HAMILTON (Gavin), peintre anglais, d'une famille ancienne, né à Lanark en Écosse, vint à Rome, étant fort jeune, reçut les leçons d'Augustin Massuchi, et après avoir passé

presque toute sa vie dans cette ville, y mourut en 1797. Son mérite consiste moins dans le don de l'invention, dans la pureté et la correction du style et le secret du coloris, que dans le choix heureux des sujets, où il était dirigé par un goût naturel et par une grande connaissance des poètes et des historiens grecs et romains. On cite particulièrement de lui quelques tableaux sur les sujets suivants : *Achille s'attachant au corps de Patrocle, et repoussant les consolations des chefs de l'armée grecque ; — Andromaque pleurant la mort d'Hector ; — Hélène et Pâris.* Il a rendu de plus grands services peut-être à l'art en général, en consacrant la dernière partie de sa vie à la recherche des monuments de l'antiquité. La découverte de morceaux précieux en ce genre a été le fruit des fouilles qu'il fit faire en divers endroits de l'Etat romain, à Civita-Vecchia, à Velletri, à Ostie, mais surtout à Tivoli. La collection du musée Pie-Clémentin, et plusieurs cabinets en Russie et en Allemagne, se sont enrichis des statues, des bustes et des bas-reliefs dus à ses recherches. On a de lui un ouvrage intitulé : *Schola italica picturæ*, Rome, 1773, in-fol. Ce volume, composé de quarante-une planches, fait partie de la collection de Piranesi. L'auteur s'attache à y tracer les progrès des différents styles de cette école, depuis Léonard de Vinci jusqu'aux successeurs des Carraches. X—s.

HAMILTON (ROBERT), habile médecin, né à Edinbourg en 1721, fit ses études médicales à l'université de cette ville, et, après avoir été attaché à divers bâtiments maritimes, et à l'hôpital militaire de Port-Mahon, s'établit, en 1748, à Lynne dans le comté de Norfolk, où il mourut le 9 novembre 1793. Il est auteur d'un *Traité sur les écrouelles*, 1791, estimé ; — des *Observations sur la fièvre de marais rémittente*, etc., publiées en 1801, in-8°., précédées d'une Notice sur sa vie. Entre autres machines qu'on doit à son esprit inventif, on en cite une qui a pour but de réduire les épaules disloquées, et un appareil pour rapprocher les extrémités des os fracturés, afin de prévenir l'inégalité et la difformité qui pourraient résulter de ces accidents. — Guillaume HAMILTON, médecin anglais, mort à St.-Edmond's-Bury, le 4 septembre 1808, âgé de quarante-quatre ans, est auteur de quelques ouvrages relatifs à sa profession, notamment d'*Observations sur la préparation, les vertus et l'usage de la digitale pourprée, dans l'hydropisie de poitrine, la consomption, l'hémorrhagie, la fièvre scarlatine, la rougeole, etc., contenant une esquisse de l'histoire médicale de cette plante, et un exposé des opinions des auteurs qui en ont traité durant les trente années précédentes*, Londres, 1807, in-8°. de 214 pages. Dans cet écrit estimé, l'auteur ajoute aux observations dues aux docteurs Withering, Beddoes et autres, quelques observations nouvelles, principalement sur l'emploi avantageux de la digitale dans l'hydropisie de poitrine. X—s.

HAMILTON (GUILLAUME-GÉRARD), homme-d'état du XVIIIe. siècle, était fils unique de Guillaume Hamilton, avocat à la cour d'assises en Écosse, qui, après l'union de ce royaume avec l'Angleterre, vint s'établir à Londres, où il fut admis dans le barreau anglais. G. Gérard naquit en 1729, et fit ses études à Winchester et Oxford. C'est pendant son séjour dans cette dernière ville, qu'on croit qu'il donna pour la première fois à l'impression, en

1750, in-4°., ses OEuvres poétiques, dont il ne fut tiré qu'un petit nombre d'exemplaires. En quittant l'université d'Oxford, G.-Gérard Hamilton, se proposait de se livrer à l'étude des lois. Mais la mort de son père, qui survint en 1754, changea tous ses projets. Il résolut d'entrer dans la carrière parlementaire ; et, dès la même année, il fut élu membre de la chambre des communes. Son début fit concevoir de lui de brillantes espérances, qui ne se réalisèrent jamais complètement. Le premier discours qu'il prononça dans le parlement (novembre 1755), produisit la plus grande sensation, non seulement sur l'esprit de ses collègues, mais encore dans le public. Il n'y a pas d'autre exemple d'un pareil enthousiasme excité par un morceau de début. Malgré la vogue dont jouit ce discours dans sa nouveauté, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'en retrouver aujourd'hui une seule copie. Hamilton ne se laissa point aveugler par un tel succès, et garda le silence pendant un assez long espace de temps. Cette obstination à se taire lui fit donner le surnom de *single-speech* (seul discours), qui lui demeura toujours depuis. Mais un second discours qu'il eut occasion de prononcer, n'ayant pas été jugé inférieur au premier, Henri Fox, alors le ministre d'Angleterre le plus influent, s'empressa de le faire nommer, en 1756, l'un des lords du commerce. Il occupa cet emploi pendant cinq années, au bout desquelles il accepta le titre de premier secrétaire de George comte d'Halifax, qui venait d'être élevé à la dignité de lord-lieutenant d'Irlande. Les nouvelles fonctions de G.-Gérard Hamilton, faisant peser sur lui une grande responsabilité ministérielle, il se trouva dans la nécessité d'employer ses talents oratoires à la défense de ses mesures administratives. Il parla, dans cinq différentes occasions, devant les chambres irlandaises, avec une éloquence qui remplit tout son auditoire d'admiration. Après avoir éprouvé quelques désagréments sous le successeur d'Halifax, le comte de Northumberland, il donna sa démission, et revint en Angleterre en 1765. Son intention était de prendre une part active aux débats qui agitaient alors le parlement; mais quoique, depuis cette époque jusqu'à sa mort, il n'ait cessé de faire partie de toutes les sessions qui se sont succédées dans un espace de trente-trois ans, néanmoins il ne jugea pas à propos de reparaître à la tribune. Dans cette longue période, la seule place importante qu'il obtint, fut celle de chancelier de l'échiquier en Irlande, qu'il remplit depuis l'année 1763 jusqu'à 1784. Il mourut à Londres, le 16 juillet 1796. Quelques personnes le soupçonnèrent, de son vivant, d'être l'auteur des *Lettres de Junius* ; mais on peut dire que jamais conjecture ne fut plus dénuée de vraisemblance. M. Malone a pris soin de recueillir, en un vol. in-8°., Londres, 1808, une partie des œuvres de ce poète-orateur, sous le titre de *Logique parlementaire*. N—E.

HAMILTON (Sir William), savant écossais, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Naples, naquit en 1730, d'une famille illustre, mais dont la fortune était presque anéantie; il fut frère de lait du roi d'Angleterre. Il montra de bonne heure un goût vif pour l'étude, et plus particulièrement pour celle de l'histoire naturelle et des arts du dessin. Après avoir réparé les torts de la fortune à son égard, par un mariage avantageux, contracté en 1755, il fut nommé, en 1764, ambassadeur près la cour de Naples.

Cette place le mit à portée de satisfaire son penchant pour l'observation des grands phénomènes de la nature. De 1764 à 1767, il visita vingt fois le mont Vésuve, écrivant ses observations, et recueillant des matières volcaniques, qu'il ajoutait à la riche collection de curiosités qu'il avait déjà formée. Il visita également le mont Etna et les îles de Lipari, accompagné de Pierre Patris, artiste habile, qui prenait des dessins de tout ce qui lui paraissait digne d'attention. Ses observations, rédigées en forme de lettres, adressées à la société royale de Londres, de 1766 à 1779, furent alors insérées dans les *Transactions philosophiques* de cette compagnie, et dans l'*Annual register*. L'auteur en forma ensuite deux ouvrages séparés, qui furent imprimés, le premier à Londres, en 1772, in-8°., sous ce titre : *Observations sur le mont Vésuve, le mont Etna, et d'autres volcans*, avec des planches; le second, à Naples, en 1776, en deux vol. in-fol., avec ce titre : *Campi Phlegræi*. Celui-ci, qui a pour objet d'offrir aux yeux des sites intéressants, est exécuté avec beaucoup d'exactitude et de soin. Les dessins sont accompagnés d'explications concises, en anglais et français. L'impression du livre n'est pas moins soignée que le reste. William Hamilton ne manqua point d'aller observer la grande éruption du Vésuve, qui eut lieu en 1779; il en envoya à la société royale une description, qui se trouve dans les *Trans. philos.* de 1780, et dont il forma ensuite un supplément aux *Campi Phlegræi*. La maison sénatoriale de Porcinari, à Naples, renfermait une superbe collection de vases grecs, dont on desirait se défaire : elle avait été offerte, en 1760, au comte de Caylus, par l'entremise du père Paciaudi. M. Hamilton l'acheta en 1765. Lorsqu'il voulut l'envoyer en Angleterre, craignant que les objets n'en fussent endommagés par le transport, il se décida à en faire prendre auparavant des dessins destinés à être gravés; et ce fut d'Hancarville qui fut chargé de cette entreprise, dont l'ambassadeur lui abandonna le profit, en exigeant toutefois un travail élégant, et la publication de l'ouvrage sous les auspices du roi d'Angleterre. Les deux premiers volumes parurent en 1766, sous le titre d'*Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet de M. Hamilton*, in-fol. en anglais et en français; les deux autres volumes furent imprimés l'année suivante. Cet ouvrage, utile spécialement aux fabricants de porcelaine, auxquels il offrait des modèles du meilleur goût, fut favorablement accueilli; et il a eu une heureuse influence sur les modernes productions de l'art. M. David a reproduit ces deux volumes en 1787, Paris, 5 vol. in-8°. et in-4°.; cette édition n'a le texte qu'en français: la réimpression faite à Florence, 1801-1808, 4 vol. in-fol., l'offre dans les deux langues. Parmi les artistes dont M. Hamilton encourageait les travaux, on cite principalement le graveur Morghen : mais on a prétendu que la protection qu'il accordait aux arts était loin d'être désintéressée. On cite, à ce sujet, ce mot d'un ambassadeur français à la cour de Naples : « Cet Anglais s'affiche pour protéger les arts, et ce sont les arts qui le protégent, car ils l'enrichissent.» La société royale l'avait appelé dans ses rangs, dès 1766; il fut fait chevalier du Bain en 1772. Duclos, qui était admis souvent à sa table, ainsi que plusieurs hommes de lettres et artistes, vante le charme de ces réunions et le bonheur dont sir William paraissait jouir avec une épouse esti-

mable et une fille pleine de grâces et de talents. Il perdit sa fille en 1775, et sa femme en 1782. Il fit, en 1784, un voyage en Angleterre, après vingt ans d'absence. Il paraît que le motif de ce voyage, fut d'empêcher son neveu, M. Greville, de contracter un mariage avec une femme qu'il en jugeait indigne. Cette femme était miss Harte, aussi abandonnée dans ses mœurs qu'elle était séduisante par sa beauté et ses grâces: l'oncle ne la vit pas alors; mais M. Greville imagina plus tard d'envoyer sa maîtresse à Naples, plaider sa cause; l'ambassadeur en devint amoureux lui-même; et après une espèce de transaction avec son neveu, il demeura seul possesseur de cette sirène. Ce n'est cependant qu'en 1791, qu'il la reconnut pour sa femme, et qu'elle prit le nom de lady Hamilton (*Voy.* l'art. suivant). Dans cette même année, sir William fut nommé conseiller privé. En 1798, lorsque les Français envahirent le territoire napolitain, il suivit le roi à Palerme. Son gouvernement le rappela en 1800; et il mourut le 6 avril 1803, ne laissant que 700 livres de rente, faible partie de sa fortune, à cette femme, pour les désordres de laquelle il avait montré une indulgence et même une complaisance honteuse. Ce n'est pas sur cette partie de sa vie domestique qu'il faut s'arrêter, pour faire honorer son caractère. On lui a reproché le tort de l'avarice: il avait payé 100 guinées un portrait de sa deuxième femme, peint par Mme. Lebrun (1); mais 200 guinées de gain qu'on lui offrit, suffirent pour qu'il se décidât à le revendre. Outre les ouvrages cités, on trouve de lui dans les *Trans. philos.*, un Mémoire sur les phénomènes produits par le tremblement de terre en Calabre, en 1782 ou 1783; et dans le 4e. volume de l'*Archæologia*, un Mémoire sur les découvertes faites à Pompeïa, avec treize planches. Il avait pris pour son compte la suite des travaux commencés par le père Piaggi, sur les objets manuscrits retrouvés dans les fouilles d'Herculanum, travaux que le gouvernement avait délaissés. Cet habile religieux recevait de sir William 600 ducats par an, auxquels le prince de Galles ajouta 600 autres; et il s'était engagé à transmettre chaque semaine, une feuille nouvelle de manuscrit déchiffré. Le P. Piaggi mourut en 1798, et laissa tous ses papiers et manuscrits à l'ambassadeur. On a publié en 1806, à Londres: *Gravures au trait d'après les tableaux, bordures et ornements de vases étrusques, grecs et romains, recueillis par feu sir William Hamilton, avec des bordures gravées*, dessiné et gravé par feu M. Kirk, 1 vol. in-4°. L.

HAMILTON (EMMA LYON ou HARTE, depuis, *Lady*), est un personnage devenu historique par plusieurs genres de célébrité. On ne sait pas précisément la date ni le lieu de sa naissance. Il est dit, dans les *Mémoires* publiés en 1815 sous le nom de Lady Hamilton, qu'en 1761, sa mère fut forcée de quitter le comté de Chester pour aller, emportant cet enfant dans ses bras, chercher un asile dans la principauté de Galles, son pays natal, et que cette mère était une pauvre domestique, vivant du produit de ses gages, qu'elle étendait au soutien de sa fille. Cependant devenue femme du ministre d'Angleterre à Naples, miss Harte (car c'est sous ce nom qu'elle et sa mère furent connues en Italie),

(1) Madame Lebrun a peint successivement lady Hamilton sous les traits d'une bacchante, d'une Madeleine et d'une sibylle. Ce dernier portrait existe à Paris. M. Denon a gravé au trait les différentes *attitudes* dont lady Hamilton donnait chez elle, à Naples, des représentations particulières, soit aux artistes, soit aux étrangers qui étaient recommandés à son mari.

soutint que lord Halifax avait libéralement pourvu aux frais de son instruction préliminaire, dont assurément il ne lui resta que fort peu de chose dans toute sa vie. Les Mémoires cités rapportent que lorsque l'âge vint pour Emma où il fallait s'aider soi-même, elle fut reçue, à treize ans, comme gouvernante d'enfant chez un M. Thomas, demeurant à Hawarden dans le Flintshire, et beau-frère du célèbre graveur Boydell; qu'elle s'ennuya chez cet honnête bourgeois, et qu'à seize ans elle partit pour Londres, où elle entra au service d'un détaillant du marché St.-James. Une boutique ne pouvait cependant pas, même alors, remplir les vues d'Emma: remarquée par une dame du bon ton, elle accepta avec empressement la proposition d'être femme de chambre. Dans sa nouvelle situation, livrée à l'oisiveté ou bien au soin unique d'habiller sa maîtresse, elle employa ses loisirs à la lecture des romans; elle prit aussi le goût des spectacles, où, en étudiant les gestes des acteurs, elle parvint à bien juger et à rendre fidèlement l'expression des mouvements et des troubles de l'ame. De là vint, sans doute, qu'elle excella dans la suite à reproduire les plus belles scènes des poètes dramatiques, et que, jamais peut-être de nos jours, nulle pantomime n'égala la sienne. Mais Emma, trop occupée d'acquérir le talent de comédienne, perdit sa place de femme de chambre, et redescendit au plus bas étage du service domestique; elle devint servante d'une taverne où se rassemblaient des acteurs, des musiciens des peintres, etc. Cependant, s'il faut en croire les Mémoires de sa vie, elle demeura vertueuse au milieu de cette école de vices et de débauches, et sa première chute fut palliée pour elle sous la couleur brillante d'un acte de générosité. La belle Emma apprend qu'un jeune Gallois, de ses parents, vient d'être *pressé* sur la Tamise. Elle court se montrer à l'amiral John Willet Payne, alors capitaine; elle plait, et le malheureux qu'elle réclame est aussitôt rendu à la liberté. Le capitaine s'éprit de plus en plus de sa conquête; bientôt il la combla de présents, lui donna des maîtres pour cultiver ses dispositions innées; enfin il en fit, en peu de temps, un sujet de surprise et de ravissement pour tous ceux qui la virent. De ce nombre fut le chevalier Featherstonhaugh, qui déclara sa passion à Emma, et qui, avec le consentement de son premier amant, la conduisit à une superbe terre dans le Sussex. L'été fini, il fallut revenir à la ville; le chevalier, commandé par des raisons de famille, et mécontent des bouderies et des exigeances d'Emma, rompit avec elle. La voilà encore une fois sans moyens d'existence, mais non pas résignée à reprendre son ancien état. Elle parcourt les rues de Londres; et errante sur les trottoirs de cette vaste capitale, elle est enfin réduite au dernier degré de l'avilissement de son sexe. Un singulier hasard la retira de ce gouffre d'ignominie et de misère. L'infortunée est aperçue d'un charlatan; elle fixe son attention: il en fait un objet de spéculation. Toute l'Angleterre a entendu parler du docteur Graham, de son lit élastique, appelé *Lit d'Apollon*, de sa *Mégalantropogénésie*. C'est lui qui s'empara d'Emma, et imagina de la montrer, à peine recouverte d'un léger voile, sous le nom de déesse *Hygea*. Des peintres, des sculpteurs, vinrent comme d'autres, apporter le tribut de leur admiration devant l'autel de la déesse de la santé; et bientôt l'on vit des gravures de

ce nouveau personnage mythologique. Emma recevait des présents avec lesquels elle espérait échapper pour toujours à l'abîme d'où elle était sortie : une heureuse circonstance vint la délivrer de toute crainte de ce genre. Parmi les artistes ses admirateurs, se trouva le célèbre Romney, peintre connu par la pureté de son dessin et l'éclat de son coloris, non moins que par ses goûts bizarres et singuliers. Il reproduisit Emma sous toutes les formes et dans toutes les attitudes, en Vénus, en Cléopâtre, en Phryné, et devint éperdument amoureux de son modèle. Mais elle portait son ambition plus haut : sachant jouer tous les rôles, elle parvint, par son adresse, l'air de la réserve, et l'empire de la beauté, à attirer dans ses filets un homme connu par son esprit et son instruction, M. Charles Gréville, de l'antique famille des Warwick. Il s'imaginait avoir acquis un trésor; il croyait Emma innocente autant qu'elle était belle. Il eut d'elle trois enfants, qui furent traités par leurs parents, à-peu-près comme le philosophe de Genève traitait les siens : jamais ils ne furent reconnus; le strict nécessaire et presque l'abjection furent leur partage. En 1789, M. Gréville, ruiné et subitement dépouillé de toutes ses places, fut contraint de priver sa maîtresse de sa protection, au moment où il était, dit-on, sur le point de l'épouser; il se détermina à la faire partir pour Naples, soit dans l'espoir de vaincre la résistance qu'opposait à ce mariage son oncle, sir William Hamilton, qui y était ambassadeur, soit pour en obtenir quelque secours pécuniaire. Mais celui-ci s'enthousiasma d'Emma, plus que son amant lui-même; et il s'ensuivit un accord dont les clauses principales étaient que M. Gréville abandonnerait ses droits sur elle, bien entendu que l'oncle paierait toutes les dettes du neveu. L'Italie est la patrie des passions ardentes et désordonnées : habituée à ne mettre aucun frein aux siennes, exercée à faire naître celles des autres, Emma sut cependant maîtriser son imagination vagabonde, que la vertu n'avait jamais dirigée; et ce qu'on appelle dans le monde esprit de conduite, la préserva de nouveaux écarts. Elle mérita, en quelque sorte, par une conduite régulière, la protection honorable sous laquelle elle se trouvait placée, entreprit de recouvrer sa propre estime, et parut y réussir, du moins pour un temps. Mais la noblesse de Naples, sans professer une excessive sévérité de mœurs, refusa de voir la maîtresse du chevalier Hamilton. Avec un mentor, un guide tel que lui, les vides de l'éducation d'Emma étaient aisés à couvrir; née avec beaucoup de mémoire, un goût naturel, et l'esprit d'imitation, elle reçut le dernier poli des arts, et crut avoir acquis le droit d'imposer ses jugements comme des lois. Les statuaires, les peintres et tous les artistes, lui formèrent bientôt une cour; elle expliquait elle-même son système ou ses habitudes d'imitation; l'analyse des sensations semblait n'avoir jamais été portée si loin. Il suffisait de lui donner une pièce d'étoffe, pour qu'elle se drapât soit en fille de Lévi, soit en matrone romaine, soit en Hélène ou Aspasie. Toutes les traditions à cet égard lui étaient devenues familières; et elle imitait également bien les Bayadères de l'Indoustan et les Almé de l'Égypte. Ce fut elle qui inventa la voluptueuse danse du Schall, rendue souvent si imparfaitement sur nos théâtres, mais qui paraissait ravissante quand on la lui voyait exécuter. Sir Hamilton, qui s'attachait tous les jours davan-

tage à cette séduisante beauté, se détermina à en faire son épouse. C'est au printemps de 1791, qu'Emma reçut ce titre : l'ambassadeur fit exprès le voyage d'Angleterre, pour célébrer cette union; Emma se désigna à l'église sous le nom de miss Harte. Sir Hamilton n'ayant point tardé à retourner à son poste, sa femme fut, dès son arrivée, présentée à la cour. Naples était alors le théâtre de fêtes continuelles données par la reine; et l'ambassadrice y contribuait, dit-on, beaucoup. Toutes les deux aimaient à se montrer avec la même parure, et causaient ensemble très familièrement. La reine avait établi des soupers secrets, où elle recevait le ministre Acton et lady Hamilton. Celle-ci couchait, parfois, dit-on, dans la chambre de son auguste amie, et exigeait des dames d'honneur, presque les mêmes services qu'elle. Ces dames, irritées de l'orgueil d'une favorite qu'elles méprisaient, et qui était leur inférieure sous tous les rapports, quittèrent la cour : mais dans les jours de vengeance on s'en souvint, et quelques-unes d'entr'elles furent confondues avec les criminels d'état. Nous sommes arrivés à l'époque la plus mémorable de la vie de lady Hamilton, celle où elle fit connaissance avec le célèbre amiral Nelson, qui n'était encore que le capitaine Horatio Nelson, commandant le vaisseau l'*Agamemnon*. On prétend que, dès la première entrevue, l'ambassadeur, sa femme et Nelson furent réciproquement saisis, les uns pour les autres, d'un enthousiasme subit et sympathique. L'envahissement de l'Italie, par l'armée française, prépara successivement les plus cruels revers pour la famille royale de Naples : il n'est pas étonnant qu'une grande princesse ait honoré d'une affection, toujours croissante, la femme d'un ambassadeur qui pleurait avec elle, et qui, dans l'abaissement dont elle était menacée, lui suggérait sans cesse des motifs de consolation et d'espérance. C'était une union de vues et d'intérêts qu'aucun nuage ne paraissait pouvoir troubler : ainsi fut découvert le dessein qu'avait le roi d'Espagne de déclarer la guerre à l'Angleterre. Charles IV, dans une lettre confidentielle, faisait part au roi Ferdinand son frère, des dégoûts que lui causait la conduite de la Grande-Bretagne. La reine communiqua cette lettre à lady Hamilton; et celle-ci en fit connaître le texte mot-à-mot à la cour de Londres, qui ordonna sur-le-champ une de ces vigoureuses mesures dont dépendit, plus d'une fois, le sort du monde civilisé. On a dit que Nelson était à Naples auprès de celle qui exerçait sur lui une sorte d'enchantement, lorsque Malte fut pris par Buonaparte. Il paraît que sa flotte ne fit alors qu'y toucher. Quoi qu'il en soit, il chercha, par une course inutile, qui le conduisit d'abord à Alexandrette et ensuite à Alexandrie, à réparer un malheur qu'il n'avait pas su prévenir. S'il n'avait pas perdu ainsi quelques jours, l'île importante, que possède encore aujourd'hui l'Angleterre, n'aurait probablement pas été sauvée; mais la flotte qui transportait Buonaparte et son armée n'aurait pu arriver en Égypte. On sait que, ravitaillé et approvisionné dans un des ports du roi de Naples, Nelson alla chercher la flotte française dans la rade d'Aboukir, la combattit, et la détruisit entièrement. Il est difficile de peindre l'ivresse qui régna dans Naples, au retour de l'amiral anglais et à la vue de ces vaisseaux captifs dont l'approche seule avait naguère rempli d'épouvante cette ville et tout le royaume des Deux-Siciles. Le

roi lui-même s'avança dans le port, au-devant de l'amiral. Lady Hamilton devint l'héroïne de la multitude, dont Nelson était comme le dieu sauveur. C'était Cléopâtre ramenant Antoine: rien de plus brillant, de plus galant, que ce cortége. Plusieurs mois se passèrent en fêtes et en festins; elles enivrèrent le vainqueur: mais l'irruption des Français dans le midi de l'Italie, vint troubler ces longues réjouissances et y mettre fin. Les Français étaient aux portes de Naples; le peuple soulevé voulait arrêter les pas du monarque: ce fut lady Hamilton qui facilita la fuite de la famille royale, et son embarquement à bord du vaisseau amiral qui la transporta en Sicile à la fin de décembre 1798. Naples fut pris, la république parthénopéenne fut proclamée, mais seulement pour quelques mois; car les Autrichiens et les Russes, étant descendus en Italie, forcèrent les Français à évacuer le territoire de cette nouvelle république. La flotte de Nelson rentra dans le port de Naples. Lady Hamilton accompagnait l'esclave de ses charmes: on a prétendu que c'était à l'instigation de cette femme, qui avait à se venger d'ennemis personnels, qu'on pouvait attribuer, du moins en partie, la justice rigoureuse exercée alors envers tant d'individus. On l'a accusée surtout (dans les Mémoires qui portent son nom), au sujet de l'exécution du prince Caraccioli, le meilleur officier de la marine napolitaine, qui, après avoir relâché à Messine pour y déposer deux cardinaux fugitifs, revint à Naples, et ayant servi avec beaucoup d'activité la nouvelle république, fut pris en mer les armes à la main, et pendu à la grande vergue d'une frégate. Peut-être invoqua-t-il inutilement l'humanité de lady Hamilton; et certes elle aurait fait preuve d'une insensibilité bien condamnable si elle avait été, comme on l'a dit, témoin, jusqu'à la fin, du supplice de ce vieillard, traître envers son roi, mais qui, par ses longs services et son ancienne fidélité, pouvait, dans cette extrémité funeste, exciter un intérêt de pitié. Nelson, du moins, ne refusa pas des larmes à la mort d'un brave officier, dont il avait été contraint de signer lui-même la condamnation. On assure que lady Hamilton ne tarda pas à se replonger, et à entraîner son illustre ami, dans le tourbillon des plaisirs et des fêtes. Lorsque la cour revint à Naples, en 1800, elle reprit ses anciennes habitudes. L'ambassadrice continua d'être inséparable de la reine, qui ne sortait plus guère qu'avec elle. Cependant le gouvernement britannique crut devoir rappeler son ministre: aussitôt Nelson résigna son commandement (s'il ne fut pas lui-même rappelé en Angleterre, dans des termes, à la vérité, qui n'avaient rien d'offensant pour ce héros). Lady Hamilton, accompagnée de son mari et de son amant, retourna dans sa patrie. L'opinion publique, chez les Anglais, soutient la sainteté du mariage, et sait la faire respecter. La liaison qui existait publiquement entre lord Nelson et lady Hamilton, fit blâmer hautement le vaillant marin, plaindre sa femme, et mépriser sa maîtresse. Ce mépris fut porté au comble, quand la conduite que celle-ci avait tenue à Naples vint à être connue. L'enthousiasme qu'elle avait autrefois inspiré à plusieurs de ses compatriotes, se changea en une horreur générale. Ici finit la vie publique de lady Hamilton. La seconde période offre peu de traits dignes d'être conservés, cette héroïne ayant absolument cessé d'avoir aucune influence politique. Elle accoucha secrètement

d'une fille, qui reçut le nom de Nelson. Peu de temps après, son mari, le chevalier Hamilton, mourut (*Voy.* pag. 367). Sa veuve se retira à Merton-Place, maison de campagne dont Nelson avait récemment fait l'acquisition pour elle. Les événements ayant rappelé l'amiral à la tête de la flotte anglaise, sa mort glorieuse, arrivée au combat du cap Trafalgar, priva subitement la veuve de sir William Hamilton, de cette puissante protection. Livrée à elle-même, elle s'abandonna à ses goûts dépravés, sans aucune contrainte, et dissipa, en peu de temps, le bien qu'elle avait reçu de son mari, et les bienfaits qu'elle devait au père de sa fille. Réduite à une modique pension, elle quitta l'Angleterre, emmenant miss Nelson, et vint s'établir dans une ferme près de Calais, où elle mourut, le 16 janvier 1815. On a publié, en anglais, les *Mémoires de Lady Hamilton*, 1 vol. in-8°., dont on a fait une traduction ou plutôt un extrait en français, Paris, 1816, in-8°., avec le portrait de l'héroïne. Cette traduction contient beaucoup de faits hasardés; et le style a une teinte romanesque des plus ridicules, souvent même du plus mauvais goût. Lady Hamilton n'avait point l'esprit cultivé; mais aux dons extérieurs qu'elle tenait de la nature, elle joignait, dans un degré éminent, l'esprit de conduite et d'intrigue. Elle voulut se procurer ces talents agréables qui donnent un relief de plus à la beauté. C'est à ce dernier avantage, et à ses études dans l'art de faire ressortir ses grâces naturelles par les attitudes, pleines de volupté, d'une danseuse de théâtre; c'est à des exercices dignes de la plus habile comédienne, que cette femme a dû sa fortune et sa célébrité. On ne saurait mieux la comparer qu'à une bayadère née ou transportée, dès sa jeunesse, en Europe. Le rôle important qu'elle a joué à la cour de Naples, a tenu moins à l'ascendant de ses dons naturels ou acquis, qu'au besoin qu'avait cette cour de la puissance anglaise. Sa beauté était sur le retour à l'époque des plus grandes catastrophes de ce royaume, en 1799 et 1800. Cependant ce fut alors qu'elle obtint le triomphe le plus signalé, en enchaînant le vainqueur du Nil. Il est probable qu'elle y fut aidée par son exaltation prodigieuse pour la gloire de son pays, et par sa haine prononcée contre la révolution française, sentiments qui se trouvèrent en parfaite harmonie avec ceux de Nelson. On a beaucoup blâmé en Angleterre, et non sans raison, la publication des *Lettres* de ce célèbre amiral à lady Hamilton (deux volumes in-8°., 1815): elles font tort à la mémoire de l'un et de l'autre; mais elles inculpent surtout la femme qui a mis de côté tout principe de moralité, de délicatesse et même de respect humain, pour vendre, ou tout au moins pour laisser publier un tel monument des faiblesses coupables d'un héros, son ami et son bienfaiteur.

D. B. et L—P—E.

HAMILTON (Elisabeth), auteur de plusieurs romans et ouvrages d'éducation estimés, naquit à Belfast en Irlande. Ses inclinations la portèrent vers la carrière de l'instruction. Chargée de l'éducation des filles d'un gentilhomme écossais, elle composa, pour l'aînée de ses élèves, ses Lettres sur la formation des principes religieux et moraux (*Letters on the formation of the religious and moral principles*), 1806, 2 vol. in-8°. Elle avait publié précédemment des Lettres sur les principes élémentaires de l'éducation (*Letters on the elemen-*

tary principles of education), 1802, 2 vol. in-8°.; traduites en français sur la 2e. édition, par L.-C. Cheron, Paris, 1804, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, fruit des méditations de l'auteur sur ce qui avait été écrit de meilleur au sujet de l'éducation des femmes, met à la portée des gens du monde les observations métaphysiques, qui semblaient réservées aux seuls savants. Miss Hamilton montre, par exemple, comment le système de l'association des idées peut servir de bonne heure à former le jugement et l'esprit des enfants. En faisant remarquer aux mères les opérations de leur propre esprit, elle cherche à les habituer à diriger celui de leurs filles; en un mot la métaphysique devient, par l'ouvrage de miss Hamilton, une étude familière aux mères de famille qui le lisent avec attention. Cependant son auteur a eu soin d'éviter le vague des idées spéculatives, en se bornant à tracer un sentier qui mène à un but utile. On n'y perd d'ailleurs jamais de vue la religion, que miss Hamilton pratiquait elle-même avec piété et sans aucune affectation: elle la fait aimer dans tous ses écrits; elle enseigne la pratique des devoirs religieux dans un petit ouvrage particulier, intitulé: *Exercises in religious knowledge*, 1809, in-12. Elle publia, dans les mêmes principes, un Recueil d'essais populaires, tendant à former le cœur et l'esprit: *Popular essays, illustrating principles essentially connected with the improvement of the understanding, the imagination and the heart*, 1815, 2 vol. in-8°. Miss Hamilton voulait être utile, non seulement aux mères et aux enfants, mais aussi aux personnes chargées des pénibles fonctions de l'enseignement. A cet effet, elle conçut le projet d'un établissement en faveur des institutrices: *Rules of the annuity fund for the benefit of governesses*, 1808, in-4°. (anonyme). Si ses vues bienfaisantes n'ont pas encore été réalisées, il est probable qu'elles le seront dans un pays où le public, sans attendre le secours du gouvernement, accueille et favorise toutes les institutions charitables. Une personne habituée à réfléchir aussi sainement que miss Hamilton sur des objets philosophiques, ne put voir avec indifférence les travers de ceux qui font de la philosophie une sorte de jouet, qu'ils livrent imprudemment à toutes les classes de la société. L'auteur des Lettres sur l'éducation des femmes résolut courageusement d'attaquer ce travers, non par des discussions oiseuses, mais avec l'arme de la raillerie. Les *Philosophes modernes*, peints par miss Hamilton (*Memoirs of modern Philosophers*), 1800, 3 vol. in-8°., excitèrent, chez tous les lecteurs, une gaîté douce qui produisit un effet salutaire, en faisant rentrer dans les bornes de la modération plusieurs de ceux que le charme de la nouveauté ou l'esprit de système avait emportés d'abord. Le caractère de Bridgetina Rotheram, tracé dans cet ouvrage, se grava dans l'esprit du public; et personne ne voulut plus lui ressembler. Les *Lettres d'un rajah hindou* (*Letters of Hindoo Rajah*, 1796, 2 vol. in-8°.; 5e. édit., 1811), le premier ouvrage de miss Hamilton, avaient déjà prouvé au public qu'elle avait étudié avec soin les mœurs de son siècle. Mais, dans aucun de ses ouvrages, miss Hamilton n'a montré une aussi grande connaissance des mœurs de ses compatriotes, surtout des Ecossais, que dans ses *Paysans de Glenburnie* (*The cottagers of Glenburnie*), 1808, in-8°. Quoique ce roman peigne des mœurs locales, et qu'il soit rempli de phrases

en dialecte écossais, il a néanmoins obtenu un succès égal en Ecosse, en Angleterre et en Irlande; c'est que les modèles d'industrie, de vérité, de justice et d'affections domestiques que l'auteur y met en scène, sont de tous les pays et de tous les temps. Miss Hamilton y peint gaîment l'indolence et le caractère insouciant des Ecossais, dans les classes inférieures de la société: mais sa raillerie est toujours douce; elle tend à corriger plutôt qu'à blesser. Voilà pourquoi les Ecossais, malgré leur esprit national, n'ont point été offensés de ce tableau fidèle de leurs défauts. Les Irlandais qui sont, de tous les sujets de la Grande-Bretagne, ceux qui ont lu cet ouvrage avec le plus de plaisir, ont d'abord ri de leurs voisins; mais ils ont fini par sentir qu'ils avaient fourni eux-mêmes une partie des ridicules peints dans ce roman. Aussi, assure-t-on, que les *Paysans de Glenburnie* leur ont été aussi utiles qu'aux Ecossais. On a encore du même auteur une *Vie d'Agrippine* (*Life of Agrippina, wife of Germanicus*), 1804, trois vol. in-8°. Miss Hamilton mourut le 25 juillet 1816, à Harrowgate, à la suite d'une maladie très douloureuse. Il parut, peu de temps après sa mort, dans un journal irlandais, une Notice très bien écrite sur sa vie littéraire. On l'attribue à miss Edgeworth. L'empressement qu'ont mis les journalistes de Londres de répéter, dans leurs feuilles, la Notice dont il s'agit, prouve qu'elle a eu l'assentiment du public. Aussi avons-nous cru pouvoir adopter, dans cet article, les jugements, peut-être un peu trop favorables, portés par l'auteur anonyme qui a passé en revue les ouvrages de miss Hamilton. D—G.

HAMMOND (Henri), théologien anglican, né, en 1605, à Chertsey dans le comté de Surrey, occupait l'archidiaconat de Chichester, lorsqu'en 1643, au commencement des troubles civils, ayant pris part à la tentative faite inutilement à Tunbridge en faveur du roi, sa tête fut mise à prix par les rebelles. Il se tint quelque temps caché dans un des colléges d'Oxford. Il publia ensuite plusieurs écrits relatifs aux circonstances; accompagna, en 1645, à Londres, le duc de Richemond et le comte de Southampton, députés par Charles Ier. pour traiter de la paix avec le parlement, et fut nommé, la même année, chanoine de Christ-church, et orateur public de l'université. Il suivit le roi, en qualité de chapelain, dans ses divers emprisonnements. Nommé sous-doyen de Christ-church, il en fut chassé, en 1648, par les commissaires du parlement, et fut retenu, avec le docteur Sheldon, prisonnier dans Oxford, pendant plusieurs mois. Il resta fidèle à la mémoire de son roi, pour la cause duquel il épuisa tous ses efforts: il provoqua de toute son influence la restauration, et mourut aux premiers jours de cet événement, le 25 avril 1660, au moment où la reconnaissance de Charles II l'appelait à l'évêché de Worcester, et où il se préparait à se rendre à Londres, pour travailler à guérir les plaies de l'Église. On a de lui entre autres ouvrages: I. *Paraphrase et annotations sur le nouveau Testament*, 1653, et 1656 avec des additions et des changements. C'est le plus important de ses ouvrages. Jean Leclerc en a donné une traduction latine en 2 vol. in-fol. avec des remarques, Amsterdam, 1698, 1702 et 1704. II. *Paraphrase et commentaire des Psaumes et d'une grande partie du livre des Proverbes.* Tous ses écrits ont été réunis en

4 volumes in-fol. Sa vie a été écrite par J. Fell, évêque d'Oxford. X—s.

HAMMOND (Antoine), écrivain anglais, né en 1668, fut commissaire de l'amirauté, membre de la chambre des communes pour Shorzham au comté de Sussex, et se distingua également parmi les beaux-esprits et parmi les orateurs du parlement. Le lord Bolingbroke l'appellait *Hammond langue d'argent*. On a de lui, des écrits politiques, un volume de poésies mêlées, publié en 1694, un grand nombre de pièces de vers imprimées dans un recueil intitulé, *Nouveau mélange de poésies originales*, donné par lui en 1720, et une *Notice sur la vie et les écrits de son ami Walter Moyle*, en tête de ses œuvres, 1727. Antoine Hammond mourut, en 1738, dans la prison nommée *the Fleet*, où il avait été renfermé pour dettes. X—s.

HAMMOND (James), poète anglais, fils du précédent, naquit en 1710, étudia à l'école de Westminster, et fut attaché comme écuyer à la personne du prince de Galles, Frédéric, jusqu'au moment où un amour mal récompensé vint égarer sa raison. C'est à cette passion malheureuse qu'on doit ses *Élégies d'amour*: quoiqu'elles n'aient été publiées qu'après sa mort, c'est surtout durant sa vie, qu'elles ont eu leur plus grande réputation. Comment ne pas admirer les poésies d'un homme dont les lords Cobham, Lyttelton et Chesterfield étaient les compagnons de plaisir et les admirateurs? Le lord Chesterfield en donna la première édition, avec une préface, où, malgré son enthousiasme pour ces *Élégies*, il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles avaient été écrites à l'âge de vingt-un ans, époque de la vie, dit-il, où l'esprit et l'imagination s'exercent aux dépens du jugement et de la correction. Il paraît que Hammond recouvra, par la suite, toute sa raison, puisque nous voyons qu'il fut nommé, en 1741, membre du parlement pour le canton de Truro dans le comté de Cornouailles. Il mourut, peu de temps après, le 7 juin 1742, à Stowe, résidence du lord Cobham. Sa maîtresse, miss Dashwood, mourut, en 1779, femme de chambre de la reine Caroline, sans avoir jamais été mariée; et il faut avouer que le caractère qu'il lui a donné, n'était guère propre à lui attirer des adorateurs. Samuel Johnson s'est montré très sévère en jugeant les Élégies de Hammond; il n'y trouve ni naturel, ni passion, mais seulement une froide pédanterie. « Où il y a fiction, dit-il, la passion » n'existe point; celui qui se peint » comme un berger, et sa Nérée ou » sa Délie comme une bergère, ne » sent aucune passion. » Nous n'examinerons pas ici jusqu'à quel point cela est vrai. D'après ce jugement, on peut croire que Johnson aurait été peu flatté de voir les poésies de Hammond imprimées à côté des siennes, comme elles l'ont été dans un charmant volume in-18, intitulé: *The Laurel*, etc. (*Le Laurier, contenant les OEuvres poétiques de Collins, du docteur Johnson, de Pomfret et de Hammond*), Londres, 1806. L.

HAMON (Jean), né à Cherbourg vers 1618, est moins connu comme docteur de la faculté de Paris, que comme écrivain et médecin de Port-Royal. Il avait reçu, avec les leçons de son art et celles du latin et du grec, une instruction morale et pieuse. Il fut le précepteur du petit-fils du célèbre Achille de Harlay, premier président du parlement de Paris. On voit, par la considération dont il jouissait dans le monde, qu'il

eût pu se faire une brillante réputation, par son savoir et ses talents. Mais, élevé par Singlin et dirigé par Arnauld, il refusa un bénéfice considérable que lui proposa M. de Harlay, et préféra aux avantages même paisibles du siècle, une retraite obscure et péniblement utile. Après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, il se retira au monastère de Port-Royal-des-Champs. Il partagea l'exil des solitaires éloignés de cette maison, quoiqu'il y fût attaché en qualité de médecin : mais on l'y rappela en considération de ses services. Tout laïc qu'il était, il devint en même temps le médecin spirituel des religieuses; et il avouait que l'étude qu'il fit de l'italien dans le *Combat spirituel*, et de l'espagnol dans le *Guide des pécheurs* de Grenade, lui servit beaucoup contre l'ennemi que St.-Jérôme combattit victorieusement en apprenant l'hebreu. Tandis qu'il donnait ses soins aux malades, ses lectures le mettaient à portée de leur offrir des consolations : il allait, aussi, visiter à pied, et secourir de ses moyens, les indigents des campagnes voisines. Après avoir passé trente-cinq années dans l'exercice de ces actes de charité, joints au régime de vie le plus austère, il mourut le 22 février 1687, à l'âge de 69 ans. Si l'on considère moins en lui le janséniste sévère que le chrétien humain et zélé, on jugera que cet auteur ne le cède point, pour la morale et l'onction, aux meilleurs écrivains de Port-Royal. Ses principaux ouvrages, en ce genre, sont : I. Des *Traités de piété*, 1675 et 1687, 2 vol. in-12; 1689, deux autres vol.; destinés d'abord à l'instruction des religieuses, mais recueillis ensuite pour les personnes du siècle. II. *Soliloquia in Psalmum CXVIII*, 1684; traduits en français par Nicolas Fontaine, en 1685, et par l'abbé Goujet, en 1731, 2 vol. in-12. III. *Explication du Cantique des cantiques*, Paris, 1708, 4 vol. in-12. La plupart de ces écrits d'Hamon furent publiés par Nicole, qui les revit et y joignit des préfaces. IV. *De la solitude*, 1734, in-12; précédé d'une Relation de plusieurs circonstances de la vie de l'auteur, faite par lui-même, sur le modèle des Confessions de St.-Augustin. Le *Nécrologe* de Port-Royal-des-Champs rapporte l'épitaphe d'Hamon, qui est elle-même un court abrégé de sa vie. Quant à ses ouvrages de médecine, il ne paraît pas qu'ils aient vu le jour. La bibliothèque de J.-B. Dodart, premier médecin du roi, conservait en manuscrit, son *Dictionar. medicum græco-lat.*, et ses *Medicinæ principia*. Dodart père, ami de l'auteur, composa son épitaphe; et Despréaux a fait, dans des vers touchants, le portrait du vertueux et dévoué solitaire de Port-Royal. (Relativement à l'*Apologie critique* d'un jésuite, qui lui est attribuée, *Voy.* CELLOT, VII, 508.) G—CE.

HAMPDEN (JOHN), célèbre républicain anglais, né à Londres en 1594, était cousin-germain de Cromwell, et originaire de Hamden, dans le comté de Buckingham. Il étudia à Oxford et à l'école du Temple, et acquit une grande connaissance des lois. Il entra dans la chambre des communes en 1625; mais ce ne fut qu'en 1636, qu'il attira l'attention générale, en refusant de payer la taxe de mer demandée par Charles Ier. (*V.* CHARLES Ier., tom. VIII, p. 207.) Ce refus devint l'objet d'un procès qu'il eut à soutenir contre la couronne, devant la cour du banc du roi; procès où il se conduisit avec autant de dignité que de modération, et qui lui

procura la plus grande popularité. Il le perdit; mais il fut dès ce moment un des hommes prépondérants dans le parlement. Son humanité, ses talents, son courage, son intégrité, lui donnaient beaucoup de crédit : « Tous les yeux étaient fixés sur lui, dit Clarendon, comme sur le pilote qui devait diriger le vaisseau à travers les tempêtes et les écueils qui le menaçaient. » Charles Ier, résolut d'aller lui-même au parlement, et de l'accuser de haute-trahison, lui et quelques autres sénateurs : Hampden venait de sortir; mais ses collègues le défendirent généreusement. Cette démarche le rendit plus hardi et plus puissant : il ne se borna plus à plaider sa cause; il prit les armes, fut un des premiers qui ouvrirent la campagne sous le comte d'Essex, et montra un courage et une habileté peu commune. Il périt, en juin 1643, dans une escarmouche avec le prince Rupert, à Chalgrove Field, dans le comté d'Oxford : sa mort fut regardée comme un désastre dans son parti. Les républicains du temps l'ont célébré comme un homme plein de courage et de vertu; et les royalistes le regardaient au moins comme un homme d'un grand caractère. Il avait beaucoup de sagacité politique, et savait mieux que personne contenir, ou au moins dissimuler ses sentiments jusqu'au moment de l'éclat. L'espèce de pronostic qu'il fit sur la future grandeur d'Olivier Cromwell, lorsque celui-ci n'était encore qu'un membre obscur du parlement, prouve une bien grande pénétration (*Voy.* CROMWELL, X, 294). En un mot, « on peut, dit encore Clarendon, lui appliquer ce qu'on a dit de Cinna, qu'il avait un esprit pour tout inventer, une langue pour tout persuader, et un bras pour tout exécuter. » X—s.

HAMSFORT (CORNEILLE), historien danois, publia, en 1585, une suite des rois de Danemarck, depuis Dan jusqu'à Frédéric II. Elle est tirée d'anciennes annales, dont quelques parties seulement sont venues jusqu'à nous. On a encore de cet auteur, *Chronologia rerum Danicarum*, etc., depuis 687 jusqu'en 1448. Cette chronologie contient des particularités extraordinaires, surtout en ce qui concerne l'histoire ecclésiastique et monastique. Ces deux ouvrages ont été imprimés dans les *Scriptores rerum Danicarum medii ævi*, de Langebek, 1772. T—D.

HANBAL (AHMED IBN), surnommé *al Schibani al Merouzi*, fameux théologien musulman, né à Baghdâd, l'an 164 de l'hégire, et mort dans la même ville en 241 (855 de J.-C.), est l'un des chefs des quatre sectes regardées comme orthodoxes dans la religion mahométane. Ses voyages en Syrie, dans l'Iémen, etc., contribuèrent beaucoup à étendre sa réputation, au point qu'Abou-Djaafar al Tabary fut soupçonné d'hérésie pour ne l'avoir pas mis au nombre des docteurs canoniques, et avoir dit qu'il n'était point scriptural, mais seulement traditionnaire. Hanbal avait reçu ses traditions de Chafeï, et les fit passer à ses disciples Bokhary et Meslem (*Voy.* BOKHARY). Il eut cependant quelques persécutions à essuyer. Le khalife Motacem, troisième fils du célèbre Haroun al Réchyd, s'étant mis dans la tête de faire ériger en dogme que l'alcoran n'était pas créé, fut si offensé de la résistance de Hanbal, qui refusa de souscrire à cette innovation, qu'il le fit fustiger et emprisonner. Mais Motavakel, deuxième successeur de Motacem, ordonna que l'on mît en liberté l'inflexible docteur, et le renvoya chez lui comblé de présents. Z.

HANCKIUS (Martin Hanke, plus connu sous son nom latin d'), savant philologue, né, en 1633, à Born, village près de Breslau, fit ses premières études en cette ville, et son cours de philosophie à Iéna. Il devint ensuite précepteur d'un jeune gentilhomme, nommé Gédéon Wangenheim, et suivit avec lui, pendant deux ans, les leçons de Weigel, l'un des plus habiles mathématiciens de l'Allemagne. Les progrès de l'élève de Hanckius lui attirèrent de la confiance; il fut chargé de l'instruction de nouveaux élèves: pour exciter leur émulation, il leur faisait soutenir des thèses publiques, sur les différents objets de leurs études. Les programmes qu'il distribuait à cette occasion, le firent connaître d'une manière avantageuse. Le duc de Saxe-Gotha l'appela à sa cour, pour enseigner la philosophie et l'histoire à quelques auditeurs choisis. Il fut rappelé, en 1661, à Breslau, pour occuper la chaire d'histoire, au collége Sainte-Élisabeth; et, en 1670, il cumula avec cette place celle de conservateur de la bibliothèque. L'empereur Léopold l'invita à se rendre à Vienne, pour travailler au classement des livres de la bibliothèque impériale: il fut récompensé de ses soins par une somme considérable, à laquelle l'empereur ajouta le don d'un collier d'or. De retour à Breslau, il fut fait sous-recteur, puis recteur du collége, et enfin inspecteur des écoles de la confession d'Augsbourg. Il mit alors en ordre les matériaux qu'il avait amassés, et publia successivement plusieurs morceaux intéressants sur l'histoire civile et littéraire de la Silésie: mais la multiplicité de ses occupations ne lui permit pas d'exécuter tous les projets qu'il avait conçus. Les dernières années de sa vie, il éprouva de violentes douleurs de goutte, qu'il supporta avec beaucoup de résignation; et il mourut à Breslau, le 24 avril 1709, âgé de soixante-seize ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *De Romanarum rerum scriptoribus, liber prior*, Leipzig, 1669; *liber secundus*, ibid., 1675, in-4°. On y trouve des recherches utiles. Chaque article se compose de la vie de l'historien, de la liste de ses écrits, et des différents jugements qu'en ont portés les critiques. II. *De Byzantinarum rerum scriptoribus græcis*, Leipzig, 1677, in-4°.; compilation faite sur le même plan que la précédente. III. *Wratislavienses eruditionis propagatores*, ibid., 1701, in-fol. C'est un catalogue des recteurs et des professeurs des écoles de Breslau, depuis 1525. IV. *De Silesiorum nominibus antiquitates*, ibid., 1702, in-4°. V. *De Silesiorum majoribus antiquitates, ab orbe condito ad annum Christi* 550, ibid., 1702. — *De Silesiorum rebus ad annum* 1170 *exercitationes*, ibid., 1705, in-4°., ouvrage utile pour l'histoire du moyen âge. VI. *De Silesiis indigenis eruditis, ab anno* 1165 *ad annum* 1550. — *De Silesiis alienis eruditis ab anno* 1170 *ad annum* 1550, ibid., 1707, deux parties, in-4°. Les savants regrettent que Hanckius n'ait pas pu terminer cet ouvrage, écrit avec trop de diffusion, mais plein de recherches curieuses. (On parle, dans la 1re. partie, de quatre-vingt-trois savants silésiens, et dans la deuxième, de quatorze étrangers qui ont habité la Silésie.) VII. *Monumenta piè defunctis olim erecta*, Breslau, 1718, in-4°. C'est le recueil des éloges en style lapidaire, et des épitaphes qu'il avait composés à la louange des personnages les plus recommandables, morts de son temps

à Breslau. Plusieurs de ces pièces sont plus étendues que ne le permettent les règles de ce genre de composition ; mais il en est aussi de parfaitement belles, au jugement de Reimann. Ce volume a été publié par son fils Godefroi-Hanckius, précédé de son *Éloge* par Gottlob Kranz : il avait déjà paru un autre éloge d'Hanckius, dans les *Acta eruditor. Lipsens.*, *ann.* 1709 ; et on trouve une Notice sur cet écrivain dans les *Mémoires* de Niceron, tome XXXVIII. W—s.

HANDEL. *Voyez* HAENDEL.

HANER (GEORGE), théologien luthérien et savant orientaliste, né en Transsylvanie, l'an 1672, fit ses études à Wittemberg, devint pasteur de Medwisch, et obtint, en 1736, la place de surintendant à Birthalmen, où il mourut le 10 juillet 1759. On a de lui : I. Des dissertations latines sur la littérature hébraïque. II. Un ouvrage curieux, intitulé : *Historia ecclesiarum Transsylvanicarum à primis populorum originibus ad hæc usque tempora*, Francfort, 1694, in-12.— George-Jérémie HANER son fils, et son successeur dans la place de surintendant de Birthalmen, mort le 9 mars 1777, a écrit : I. La *Dacie royale*, en allemand, Erlangen, 1763, in-4°. II. *Adversaria de scriptoribus rerum Hungaricarum et Transsylvanicarum scriptisque eorum antiquioribus*, Vienne, 1774, in-8°. III. *De scriptoribus rerum Hungaricarum et Transsylvanicarum sæculi XVII, scriptisque eorum, opus posthumum*, Hermanstadt, 1798, in-8°. C'est une suite du précédent. Les écrivains, au nombre de deux cent trente neuf, y sont classés par ordre chronologique ; et deux Tables alphabétiques qui terminent l'ouvrage, y facilitent les recherches. Le 3e. volume, qui devait comprendre les historiens dont les ouvrages ont été publiés dans le XVIIIe. siècle, n'a point paru. L'auteur avait laissé en manuscrit une *Bibliotheca Hungarorum et Transsylvanorum historica*, et d'autres ouvrages du même genre, dont on peut voir le détail dans Meusel. C—AU.

HANKE. *Voy.* HANCKIUS.

HANMER (SIR THOMAS), politique et littérateur anglais, né vers 1676, siégea pendant trente années dans la chambre des communes, où il fut choisi, en 1713, président (*orator*) de la chambre ; poste difficile à remplir à cette époque, et qu'il occupa avec beaucoup de dignité. Il mourut le 5 avril 1746, estimé pour ses talents, son éloquence et son intégrité. On a de lui une édition élégante et correcte des *OEuvres de Shakespeare*, en 6 volumes, Oxford, in-4°., 1744, avec de jolies estampes par Gravelot. X—s.

HANNÉ (JEAN), docteur arménien, né à Jérusalem, fut fait, en 1717, vicaire-général ou coadjuteur du patriarche de cette ville, appelé Grégoire III, qui était alors prisonnier à Constantinople. Il écrivit, par l'ordre de ce patriarche, une Histoire ou plutôt une Description de Jérusalem et des autres endroits de la Palestine, dont on a fait deux éditions à Constantinople. Il existe à la bibliothèque du Roi, un exemplaire de la seconde, 1 vol. in-4°., Constantinople, 1726, en arménien. S. M—N.

HANNETAIRE (JEAN-NICOLAS SERVANDONI D') était fils naturel et passait pour neveu du célèbre Servandoni, qui était à-la-fois, architecte, peintre, machiniste, décorateur, directeur de spectacles, etc. Le jeune Servandoni, élevé avec soin, se destinait à l'état ecclésiastique; mais, entraîné par sa passion pour le théâtre, il débuta, sous le nom de D'Hanne-

taire, au théâtre de la ville de Liége. La force de sa voix ne répondant pas à la chaleur de son ame, il eut le bon esprit de quitter l'emploi des premiers rôles, qu'il avait pris d'abord; et il se chargea des rôles à manteaux, dans lesquels son succès fut brillant et soutenu. Il se fit surtout une réputation par la supériorité de talent avec laquelle il jouait Molière. Appelé à Bruxelles par le maréchal de Saxe, il fut chargé de diriger le spectacle de cette ville, dans laquelle il fixa définitivement son séjour. On a de cet acteur un ouvrage estimé et très connu, intitulé : *Observations sur l'état du comédien*, 1764, in-8°.; 1774, in-8°.; 1775, in-8°.; quatrième édition, avec le nom de l'auteur, 1778, in-8°., de 467 pages, reproduite avec un nouveau frontispice en 1801. Cet écrit, auquel il ne manque peut-être qu'un plan plus régulier, fut loué de presque tous les gens de lettres. On y trouve des réflexions pleines de sens et de finesse, et beaucoup d'anecdotes dramatiques. « Cet ouvrage, disait » Marmontel, est du petit nombre de » ceux dont le défaut est d'être trop » court. » D'Hannetaire jouissait d'une pension de 1200 francs, que lui faisait le prince Charles de Lorraine; et il était en correspondance avec des hommes de la première distinction, particulièrement avec le maréchal de Saxe, Voltaire et Garrick. Sa femme, qu'il avait formée pour le théâtre, était aussi estimée pour ses mœurs que distinguée par ses talents. (On a fait le même éloge de sa fille, épouse d'un acteur tragique qui a joui d'une grande réputation.) On raconte que D'Hannetaire, ayant acheté une maison de campagne aux environs de Bruxelles, se trouva, par cette acquisition, propriétaire d'une ancienne baronie. Forcé de subir les honneurs d'une réception, à laquelle il ne s'attendait pas, il voulut du moins prévenir les brocards auxquels cette aventure allait nécessairement donner lieu: en conséquence, dès le lendemain de la cérémonie, il fit représenter au théâtre de Bruxelles les *Vacances des procureurs*, de Dancourt; et il joua de la manière la plus plaisante le personnage de *Grimaudin*, qu'on reçoit seigneur de paroisse. Cette allusion burlesque divertit fort le public; et l'acteur se mit ainsi à l'abri des railleries, en ne se ménageant pas lui-même. D'Hannetaire, doué de beaucoup d'esprit, de gaîté, et même de philosophie, composait, dit-on, d'assez jolis vers; mais il n'a jamais fait imprimer que l'ouvrage dont nous avons parlé plus haut. Né à Grenoble en 1719, retiré du théâtre en 1773, il est mort à Bruxelles en 1780.

F. P—T.

HANNON, célèbre navigateur carthaginois. Entre tous les personnages du même nom que nous connaissons par l'Histoire punique, il n'en est aucun qui ait tant occupé les critiques modernes, qui ait été l'objet d'autant d'écrits et de systèmes différents. L'importance de la relation qu'on lui attribue, et qui est parvenue jusqu'à nous, explique le zèle des savants, et justifierait, s'il en était besoin, la nature de l'article que nous consacrons à ce navigateur. Bayle, dans son *Dictionnaire*, s'est aussi fort longuement étendu sur son sujet : mais il y a plus d'érudition que de critique dans son article et dans les notes dont il est surchargé; et nous ne le citons ici, une seule fois, que pour avertir que nous nous éloignerons des idées de cet écrivain. Le premier des anciens qui fasse mention d'Hannon et de son voyage, est Aristote, ou l'auteur, probablement contemporain, du traité *De Mi-*

rabilibus auscultationibus, inséré dans les OEuvres du philosophe de Stagire. Pomponius Méla cite quelques faits tirés de la relation de ce navigateur: mais c'est à Pline que nous devons le plus de renseignements sur son compte; et lui-même les avait empruntés de Xénophon de Lampsaque. Pline nous apprend qu'au temps de la plus grande puissance des Carthaginois, Hannon, chargé par eux de faire le tour de l'Afrique, depuis le détroit de Gades (Cadix), jusqu'à l'entrée du golfe Arabique, laissa par écrit le récit original de sa navigation (*Hist. natur.*, lib. II, c. 67); et ailleurs, il dit encore (lib. v, c. 1), qu'il existait des *Commentaires* d'Hannon, général carthaginois, qui avait exécuté, d'après les ordres de sa république, et vers l'époque de sa plus grande prospérité, une navigation autour de l'Afrique. Ces deux témoignages de Pline font supposer qu'il n'avait point lu la relation originale d'Hannon, ou du moins qu'il ne connaissait pas celle que nous possédons. La circonstance rapportée par l'historien romain, qu'Hannon avait fait le tour de l'Afrique, est démentie par le silence de toute l'antiquité; et celle qui se trouve dans Pomponius Méla, antérieur à Pline (savoir, que le défaut de vivres força Hannon de revenir sur ses pas), se retrouvant aussi dans le monument qui nous est parvenu, prouve en même temps que ce monument est celui que les anciens connaissaient, et qu'il n'y était nullement question du tour de l'Afrique. C'est à cela que se bornent les notions fournies par les anciens sur l'existence et la personne d'Hannon. Le titre et les premières lignes de la relation qui nous a été transmise sous son nom, confirment et développent un peu ces notions. Voici comment cette relation débute: *Périple d'Hannon, général des Carthaginois, le long des côtes de la Libye, au-delà des Colonnes d'Hercule; déposé par lui-même dans le temple de Saturne.* « Les Carthaginois ordonnèrent à Hannon de naviguer au-delà des Colonnes d'Hercule, et d'y fonder des villes Liby-Phéniciennes. Hannon s'embarqua à la tête d'une flotte de soixante navires, à cinquante rames chacun, chargés de trente mille personnes, tant hommes que femmes, de vivres et d'autres provisions nécessaires. » Immédiatement après ces paroles, commence la relation même d'Hannon, rédigée à la première personne, et dans les termes d'un journal de navigation. Avant d'exposer les divers systèmes soutenus par les critiques modernes, touchant l'âge de ce navigateur, et les limites de ses découvertes géographiques, indiquons brièvement les opinions non moins différentes auxquelles son récit même a donné lieu. Il paraît que dans l'antiquité Hannon et son voyage avaient trouvé des incrédules. Strabon traite de fabuleuse la relation qui en courait de son temps. Plus tard, le sophiste Aristide s'en moquait, comme d'un conte inventé à plaisir; et Athénée nous a transmis les railleries qu'en faisait un poète comique, lesquelles, à la vérité, ne prouvent pas grand' chose sur une semblable matière. Mais, ce qui a plus d'autorité, c'est la censure de Pomponius Méla et de Pline, qui se plaignent des fables ridicules, ajoutées au récit original du navigateur carthaginois. Toutefois, l'un et l'autre reconnaissaient, à travers toutes ces altérations dictées par l'amour du merveilleux, si naturel aux Grecs, un fonds de vérité et d'exactitude que n'avaient pu entièrement déguiser des copistes infidèles. Parmi les moder-

nes, les uns, tels que Saumaise, ont méconnu ou nié l'existence de la relation d'Hannon; d'autres, Vossius à leur tête, ont regardé cette relation comme un des plus précieux monuments de l'antiquité, *non tantùm veritatis ergò*, dit Vossius, *sed et gratiâ antiquitatis, cùm id omnibus Græcorum monumentis longè sit vetustius*. Cette opinion a été partagée par Montesquieu, par Robertson; et, parmi les savants géographes qui ont employé à l'explication de ce monument leurs veilles laborieuses, il nous suffira de citer Bougainville et M. Gossellin. Le sentiment du savant critique anglais Dodwell, que le Périple grec d'Hannon, dans l'état où nous le possédons aujourd'hui, n'est qu'un roman maladroitement tissu par quelque Grec assez moderne; ce sentiment, disons-nons, a été vigoureusement attaqué par les deux auteurs que nous avons nommés en dernier lieu, et plus récemment encore, par un compatriote de Dodwell, M. Th. Falconer, dans un ouvrage dont nous aurons encore occasion de parler plus bas. Nous pensons, d'après tant d'imposantes autorités, qu'à la vérité le système de supposition doit être abandonné et relégué parmi les opinions que la saine critique désavoue, mais aussi que l'authenticité de la relation entière, telle que nous la possédons, peut, avec assez de fondement, être révoquée en doute. En passant de la langue punique, en laquelle avait été rédigé le récit original d'Hannon, dans la langue grecque qui nous a conservé ce précieux monument, il a dû souffrir des altérations et des changements inséparables d'une pareille opération. Quelques détails empreints d'une teinte fabuleuse ont aussi excité la juste défiance de M. Gossellin; et, sur l'ensemble du Périple, il pense, et nous sommes entièrement de son avis, qu'il ne doit être considéré que comme un extrait, plus ou moins fidèle, du journal d'Hannon; en sorte que ce Périple n'est ni l'ouvrage original du navigateur carthaginois, ni même la copie exacte et entière de l'inscription consacrée dans le temple de Saturne, à Carthage. Quoi qu'il en soit, ce Périple, tel qu'il nous est parvenu, n'en est pas moins le monument le plus intéressant et le plus ancien des connaissances géographiques qu'ait jamais eues l'antiquité, concernant les rivages de l'océan Atlantique. L'importance de ce résultat l'a fait prendre par tous les géographes qui se sont appliqués à déterminer l'étendue et les bornes de ces connaissances, pour principal objet de leurs travaux, et pour base fondamentale de leurs recherches: mais, sur ce point, ils ne se sont pas montrés moins divisés d'opinion que dans tout le reste. Bochart, Campomanès, Bougainville, qui ont composé sur le Périple d'Hannon des dissertations spéciales, et la foule des géographes qui les ont suivis sans un examen particulier, n'ont point douté que les Carthaginois n'eussent pénétré au-delà du Sénégal, et jusque sur les côtes de Guinée; et d'accord dans ce système général, ils se sont ensuite divisés sur quelques positions particulières, qui étendent plus ou moins le champ des connaissances qu'ils prêtaient aux anciens sur les rivages occidentaux de l'Afrique. Toutes les ressources de l'érudition avaient été employées et paraissaient épuisées sur cette seule question et par tant de savants écrivains. Mais la critique est venue de nos jours, qui, appuyant ses calculs sur des données plus fidèles, réunissant et comparant entre eux un plus grand nombre de documents positifs, et en apparence étrangers l'un

à l'autre, a résolu enfin, de la manière la plus complète et la plus sûre, un problème si simple dans son principe et rendu si compliqué par la suite. C'est dans les *Recherches géographiques* de M. Gossellin, que se trouve cette solution importante et difficile (tom. 1[er]., pag. 61-102). En réunissant au Périple d'Hannon, qu'il a commenté et traduit dans toute son étendue, le Périple de Scylax, également employé par les autres critiques, celui de Polybe qu'ils avaient négligé, et les tables de Ptolémée auxquelles s'étaient presque exclusivement attachés les auteurs de cartes géographiques, il a réduit à l'espace de *deux cent quatorze lieues marines*, les courses immenses de douze à quinze cents de ces lieues que ces savants prêtaient si complaisamment au navigateur carthaginois, et a prouvé que les connaissances des anciens ne se sont jamais étendues, dans ces parages, au-delà du cap Bojador, terme du voyage d'Hannon. Cette conséquence, qui nous semble inattaquable d'après cette foule d'arguments et de preuves de toute espèce, sur lesquelles l'a appuyée son auteur, ne diminue en rien l'estime due aux efforts de ce premier navigateur, et aux travaux des siècles suivants : car la barrière devant laquelle il fut forcé de s'arrêter, à une époque où la marine était encore loin d'être perfectionnée, avec des ressources nécessairement très faibles, et à travers les dangers et les craintes, compagnes inséparables d'une première tentative, repoussa également toutes les entreprises des peuples de l'Europe les plus puissants et les plus éclairés, jusqu'à l'époque où le pilote Gillanez réussit, en 1432, à franchir le premier cette barrière regardée si long-temps comme insurmontable, et ouvrit aux navigations des Européens un champ plus vaste que celui dans lequel ils se traînaient sur les pas d'Hannon, depuis plus de vingt-quatre siècles. Quant à l'époque à laquelle doit être rapporté l'âge d'Hannon ainsi que la navigation dont il fut tout-à-la-fois le chef et l'historien, il n'y a pas moins d'opposition parmi les savants; et nous n'avons besoin que d'indiquer ici les principales opinions qui les ont divisés jusqu'à ce jour. Fabricius et Mélot fixent la navigation d'Hannon à l'an 300 avant J.-C.; Dodwell, vers l'an 340; Campomanès, vers l'an 407; et deux autres auteurs espagnols, Florian d'Ocampo et Mariana, 33 ans ou 41 ans plus tard : enfin, Bréquigny et Bougainville, qui lui assignent une date un peu plus reculée, la reportent, l'un vers l'an 500, l'autre vers l'an 570 avant notre ère. Tous ces critiques ont pris pour base commune d'estimations si différentes, le passage où Pline dit qu'Hannon et Himilcon furent chargés simultanément de faire des découvertes dans l'océan Atlantique, l'un au midi, l'autre au nord de la république carthaginoise, vers le temps où cette république était parvenue au plus haut degré de sa puissance. En conséquence, ils ne se sont attachés qu'à trouver une époque dans l'histoire de Carthage où cette ville fût assez florissante pour entreprendre de pareilles expéditions, en même temps que deux chefs nommés Hannon et Himilcon se rencontraient ensemble à la tête de son gouvernement. Mais ces noms étaient si communs parmi les Carthaginois, qu'on les voit paraître dans tous les siècles connus de leur histoire; de sorte que le choix en devient arbitraire, ainsi que le prouvent les dates différentes qu'on a cru pouvoir adopter. C'est donc d'une autre donnée qu'il fallait partir pour arriver à un résultat, si-

non plus vrai, du moins plus vraisemblable; et l'opinion d'Isaac Vossius, qui, d'après certaines traditions fabuleuses, entre autres celle des Gorgones, consignées dans le journal d'Hannon, et empruntées de là par les Grecs, regardait cette navigation comme antérieure au siècle d'Hésiode, semble offrir davantage ce dernier caractère : aussi a-t-elle été embrassée par M. Gossellin, qui l'a fortifiée de nouveaux motifs, et a cru devoir placer par approximation la date du voyage d'Hannon vers l'an 1000 avant J.-C. Nous ne dissimulons cependant pas que cette opinion est sujète à quelques difficultés : mais ce système est au moins aussi probable que d'autres; et sur un point de cette nature, qui n'intéresse qu'indirectement la science géographique, il est permis d'ouvrir des opinions nouvelles ou différentes. Nous terminerons cet article en indiquant brièvement les éditions principales qui ont été faites du périple d'Hannon, ainsi que les traductions en diverses langues modernes, et les commentaires dont cet ouvrage a été l'objet. La première édition du texte grec fut donnée par Sigismond Gelenius, à Bâle, en 1533. Peu d'années après parut une version latine, accompagnée de quelques notes de Conrad Gesner; et en 1674 Abraham Berkélius en publia une édition nouvelle, à laquelle il joignit des observations sur ce Périple, tirées de la seconde partie de la Géographie sacrée de Bochart. Hudson réimprima *le Périple d'Hannon* dans sa précieuse collection intitulée : *Geographiæ veteris scriptores græci minores*, 4 vol. in-8°., Oxford, 1698. Il se trouve en tête du premier volume de ce recueil, précédé d'une Dissertation de Dodwell sur l'âge présumé de son auteur, et accompagné de notes. Vossius, qui, dans ses remarques sur Pomponius-Méla (livre III, ch. 9), avait promis de commenter le Périple du navigateur carthaginois, ne paraît pas avoir jamais acquitté sa promesse ; et MM. de Ste.-Croix et Bredow, qui, de nos jours, avaient annoncé une édition nouvelle des *Petits Géographes grecs*, sont également morts l'un et l'autre avant d'avoir pu tenir cet engagement agréable au public. L'édition d'Hudson est donc restée la dernière, jusqu'à celle qu'a donnée un autre savant anglais, M. Thomas Falconer, dans un volume dont voici le titre : *The voyage of Hanno translated, and accompanied with the greek text; explained from the accounts of modern travellers; defended against the objections of M. Dodwell and other writers, and illustrated by maps from Ptolemy, d'Anville, and Bougainville*, in-8°., Londres, 1797. Ce long titre, transcrit en entier, nous dispense d'entrer dans plus de détails sur le mérite et les avantages particuliers qui distinguent cette édition, la plus récente de toutes celles que nous connaissions. Ramusio traduisit en italien le Périple d'Hannon; et cette version, accompagnée d'éclaircissements fournis principalement par les relations de navigateurs portugais, se trouve dans le premier volume de son *Recueil de voyages*, publié en 1544. Campomanès publia également à la suite de son ouvrage intitulé, *Antigüedad maritima de la republica de Carthago* (ou les Antiquités maritimes de la république de Carthage), *El periplo de Hannone ilustrado*, c'est-à-dire, une version espagnole, avec un savant commentaire du Périple d'Hannon.

En France, ce précieux monument géographique a été l'objet de plusieurs dissertations, parmi lesquelles nous nous contenterons de citer, outre le Mémoire de Mélot *sur le commerce des îles Britanniques* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tom. XVI, pag. 160), des Recherches fort curieuses et fort étendues de Bougainville, lesquelles se trouvent divisées dans deux volumes du recueil de la même académie (t. XXVI, pag. 10, et tom. XXVIII, pag. 260). Mais aucun critique n'avait répandu sur ce sujet autant de lumières, ni rassemblé autant de documents neufs ou authentiques, que M. Gossellin, dans un Mémoire que nous avons déjà cité plusieurs fois. Ce Mémoire, intitulé : *Recherches sur les connaissances géographiques des Anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique*, se trouve au tome 1er. des *Recherches sur la géographie positive et systématique des Anciens*, page 61-162, in-4°., de l'imprimerie royale. M. de Châteaubriand a traduit le Périple d'Hannon dans un chapitre de son *Essai historique, politique et moral sur les révolutions ;* c'est celui où il établit un parallèle entre la république ancienne de Carthage et l'empire moderne des îles Britanniques, 1re. partie, chap. 26, pag. 201-204, de l'édition originale, 1797, in-8°. : les réimpressions de cet *Essai*, Londres, 1814, 2 vol. in-8°., et Leipzig, 1816, 2 vol. in-18, quoique tronquées, contiennent aussi la traduction du *Périple*. Enfin il a paru tout récemment une traduction portugaise de cet ouvrage, avec le texte grec en regard. R. R.

HANNON, général carthaginois, fils d'Amilcar, tué à la bataille d'Himère, en Sicile, 484 ans avant J.-C., partagea le gouvernement de l'Espagne méridionale avec ses deux frères Himilcon et Giscon, et tenta le premier de pénétrer dans la Lusitanie, du côté de la Guadiana. Les Lusitaniens, épuisés par une guerre intestine, demandèrent la paix, et firent avec Carthage un traité, en vertu duquel ils fournirent 8000 hommes, qui passèrent à l'armée de Sicile. Hannon alla visiter ensuite toutes les côtes de la Lusitanie, laissant son frère Giscon pour commander en Espagne, avec le consentement du sénat. Il paraît qu'Hannon tomba depuis en disgrâce, le sénat ayant fait rendre compte de leur conduite aux principaux officiers qui avaient servi sous lui en Espagne. — HANNON, riche et puissant citoyen de Carthage, voulant renverser la république et introduire le pouvoir arbitraire, conçut le dessein d'empoisonner tous les sénateurs dans un repas ; mais, trahi par un de ses esclaves, il vit échouer son affreux projet. Il résolut d'employer la force ouverte ; il arma 20,000 esclaves, se mit à leur tête, et se retira dans un château fortifié, cherchant à soutenir sa rebellion par une alliance avec un roi de la Mauritanie. Mais, ayant été fait prisonnier, il fut conduit à Carthage, battu de verges, rompu, et attaché à une potence l'an 336 avant Jésus-Christ. Le sénat fit exterminer toute sa famille, quoiqu'elle n'eût pris aucune part à la conjuration. — HANNON, général carthaginois, chargé du commandement des troupes destinées à combattre Agathocle, tyran de Sicile, lui livra bataille non loin de Carthage; il enfonça d'abord les Grecs à la tête de sa cohorte sacrée, fut repoussé ensuite, et tomba mort, accablé d'une grêle de pierres et percé de coups, vers l'an 309 avant l'ère chrétienne. — Un autre général carthaginois, du même nom, envoyé en Si-

cile, avec une flotte et une armée, contre les Romains, attaqua et défit Claudius dans un combat naval, l'an 264 avant Jésus-Christ. Le général romain ayant réparé sa flotte, passa le détroit, et vint bloquer le port de Messine, où Hannon s'était retiré. Celui-ci accepta imprudemment une conférence, fut arrêté par Claudius, et n'obtint sa liberté que lorsque la garnison carthaginoise eut rendu la citadelle. Hannon, victime d'une perfidie, vint à Carthage pour justifier sa conduite; mais le sénat, le soupçonnant de lâcheté ou de trahison, le fit condamner à mort et attacher à une croix. — HANNON, amiral carthaginois, sortit du port de Carthage avec une puissante flotte pour aller au secours d'Amilcar Barca en Sicile, et fut vaincu dans un combat naval par le consul Lutatius, à la hauteur des îles Ægades, à l'ouest de la Sicile, l'an 242 avant Jésus-Christ. Les Romains coulèrent à fond 50 vaisseaux et en prirent 70. Florus dit que la flotte carthaginoise était tellement chargée de troupes, de bagages, d'armes et de provisions, qu'il semblait que toute la ville de Carthage était à bord; ce fut-là, sans doute, une des causes de l'entière défaite d'Hannon. Cette journée mémorable décida de l'empire de la mer, et prépara de loin la ruine de Carthage. Cette république, humiliée, souscrivit aux conditions que Rome lui imposa; ce qui mit fin à la première guerre punique.—HANNON, général et sénateur carthaginois, chef de la faction *Édoise*, opposée à la faction *Barcine*, que dirigeait Amilcar Barca, père d'Annibal, fut d'abord gouverneur de la partie de l'Afrique intérieure qui était soumise à Carthage, et fit la conquête d'un territoire étendu sur les confins de l'Hécatompole. Choisi, l'an 241 avant l'ère chrétienne, pour commander l'armée destinée à réduire les troupes mercenaires qui s'étaient révoltées, il marcha au secours d'Utique, attaqua les rebelles et remporta la victoire : mais il ne sut pas en profiter. Les mercenaires, ralliés, survinrent et pillèrent son camp. Alors on lui donna pour collègue dans le commandement le célèbre Amilcar Barca, père d'Annibal. Les deux généraux, ayant consenti, quoique avec répugnance, à agir de concert, étouffèrent enfin cette dangereuse révolte qui avait mis Carthage à deux doigts de sa perte. Mais, la guerre terminée, Hannon se montra de nouveau ennemi mortel d'Amilcar. Distingué par sa modération, son amour du bien public et de la justice, il brillait à la tête du parti qui, avant la guerre entreprise par ce dernier, avait opiné pour des mesures pacifiques; il n'avait cessé de représenter les avantages d'une paix durable comparés aux hasards d'une expédition dont les succès incertains coûteraient des sommes immenses, et finiraient peut-être par la ruine de la patrie. Lorsqu'après la bataille de Cannes, Annibal envoya son frère Magon annoncer au sénat de Carthage cette grande victoire, et demander des renforts, Hannon fut d'avis de ne rien accorder, et observa, suivant Tite Live, qu'en sollicitant des secours d'hommes et d'argent, Annibal tenait le langage d'un général qui se trouvait dans la situation la plus fâcheuse: « Il n'en a pas besoin, ajoutait Hannon, s'il a remporté de si grandes victoires; et il ne les mérite pas, s'il nous envoie de faux rapports. » Tel fut l'acharnement d'Hannon contre Annibal, qu'on soupçonna même celui-ci d'entretenir des intelligences avec les Romains, et de les favoriser secrètement. On croit qu'Hannon mourut un peu avant la fin de la

seconde guerre punique. Mais son parti lui survécut : ses artifices et sa haine déconcertèrent tous les projets d'Annibal, et furent une des principales causes de la ruine de Carthage. (*Voy.* AMILCAR BARCA et ANNIBAL.)—HANNON, autre général carthaginois, nommé par Annibal gouverneur du pays situé entre les Pyrénées et l'Èbre, rassembla toutes ses forces pour s'opposer aux progrès des Romains commandés par Cnéius Scipion, et fut totalement défait près de la ville de Cissa, l'an 219 avant l'ère chrétienne. Hannon lui-même fut fait prisonnier avec Indibilis, prince espagnol, auxiliaire de Carthage. Tout le gros bagage qu'Annibal avait laissé à la garde d'Hannon, avant son départ pour l'Italie, tomba au pouvoir des vainqueurs.

B—P.

HANRIOT. *Voy.* HENRIOT.

HANS-SACHSE, poète allemand du XVIe. siècle, né à Nuremberg en 1494, exerça long-temps dans sa patrie le métier de cordonnier avant de faire soupçonner qu'il deviendrait un des premiers poètes de son pays ; mais ayant pris quelques leçons de Léonard Nunnenbeck, maître poète ou *meistersaenger* fameux dans son temps, il acquit lui-même une grande célébrité dans ce genre, devint le doyen de ces poètes, et mourut octogénaire le 20 ou 25 janvier 1576. C'est au commencement du XIVe. siècle que l'Allemagne avait vu naître cette confrérie de poètes-artisans ; ils exerçaient l'art poétique d'après une trentaine de lois ou de prétendues règles de prosodie, auxquelles il fallait se conformer sous des peines rigoureuses. Ces lois assez pédantesques, qui au reste n'avaient aucune influence sur la mesure des vers, étaient lues dans les réunions de la congrégation à la taverne. Il y avait, dans la société, des apprentis, des compagnons et des maîtres-poètes ; et l'on ne pouvait parvenir à ce dernier degré sans être un peu musicien, parce qu'il ne suffisait pas de savoir rimer une chanson ; il fallait encore savoir composer un air nouveau. On peut se former une idée de l'état de la poésie en Allemagne à cette époque, par la célébrité dont jouissaient ces *meistersaenger*. L'empereur Charles IV leur accorda, par une charte de l'an 1378, beaucoup de priviléges, entre autres celui d'avoir des armoiries ; et Maximilien Ier. leur concéda encore d'autres avantages dans la suite. Hans-Sachse fut pendant quelque temps maître d'école à Nuremberg ; il vécut ensuite, tantôt à Strasbourg, tantôt à Meinungen ou à Augsbourg. Il fut sans doute le poète le plus fécond de sa confrérie ; car il traduisit et mit en chant, pendant l'espace de quarante-deux ans, beaucoup de psaumes, les proverbes de Salomon, la plupart des épîtres et des évangiles, l'Ecclésiaste et une grande partie du livre de la Sagesse : il composa en outre 26 comédies et 27 tragédies spirituelles, 52 comédies et 28 tragédies profanes, 64 farces de carnaval, 59 fables, 116 contes allégoriques, 307 poëmes tant sacrés que profanes, et 197 saillies ou contes comiques, en tout 6,048 pièces. Ce *meistersaenger*, auquel, malgré son style grossier, on ne peut contester une espèce de génie poétique, fut en même temps un ardent propagateur de la réformation de Luther. Par ses poésies spirituelles, ou chants d'église, il insinua cette doctrine nouvelle au peuple ; son zèle l'engagea même à publier, sur le luthéranisme, un ouvrage intitulé : *Dialogue, dans lequel on indique et on blâme fraternellement la conduite scandaleuse de quelques*

individus qui prennent le nom de luthériens, Eilenburg, 1524. On a publié de ce poète 197 saillies, 116 allégories et 272 contes profanes. Un premier recueil sous ce titre, *Mélanges des Poésies magnifiques, belles, jolies et rimées de Hans-Sachse*, Nuremberg, 1560, in-fol., fut suivi d'une édition de ses *OEuvres*, Nuremberg, 1570-79, 5 vol. in-fol.; Kempten, 1612-16, 5 vol. in-4°. T. J. Bertuch a publié des *Echantillons extraits des OEuvres de Hans-Sachse*, Weimar, 1778, in-4°. J. H. Haeslein a soigné une nouvelle édition de ses *Poésies très magnifiques*, Nuremberg, 1781, in-8°. Le premier volume du Nécrologe de Schmid renferme, pag. 20-34, une notice détaillée sur ce poète-cordonnier, dont la mémoire se conservera encore long-temps dans le panthéon des poètes de la Germanie.

B—n—d.

HANSITZ (Marc), jésuite, né dans la Carinthie en 1682, fut admis fort jeune dans la société, et régenta quelque temps dans différents colléges; il entreprit, par le conseil du savant Bern. Gentiloti, de rendre à l'Allemagne le même service qu'Ughelli avait rendu à l'Italie, et les frères de Sainte-Marthe à la France; il publia en 1727 les deux premiers volumes de la *Germania sacra, chronologicè disposita*, Augsbourg, in-fol. Ces deux volumes renferment la métropole de Lorch (*Lauriacum*), transférée à Saltzbourg, et l'évêché de Passau. Le *Prodromus* du troisième volume parut en 1729, mais il n'a point été publié; de sorte que ce grand ouvrage est resté incomplet (1). On connaît encore de ce savant religieux une Lettre au P. Pez sur les actes de S. Rupert, Vienne, 1731, in 4°., et trois Dissertations sur l'antiquité et les priviléges de l'abbaye de St.-Emmeran à Ratisbonne, ibid., 1755 et 1756, in-4°. Après sa mort, arrivée à Vienne en 1766, on a publié, d'après ses manuscrits : I. *Analecta seu collectanea pro historiâ Carinthiæ concinnandâ, opus posthumum, pars* 1, Clagenfurt, 1782, in-8°.; Nuremberg, 1793, in-8°. La suite n'a point paru. II. *Trias epistolarum de ætate S. Ruperti*, dans les Mémoires (*Beytræge*) de Westenrieder, t. II, pag. 30-50.

W—s.

HANVILL (1) (Jean de), poète qui florissait dans le XIIe. siècle, est plus connu sous le nom d'*Architrenius* (2) qu'il prit à la tête de son principal ouvrage. Jean Leland et Pits disent qu'il était originaire d'Auneville en Normandie, qu'il naquit en Angleterre, et qu'après avoir reçu le doctorat à Oxford, il embrassa la règle de Saint Benoît dans le monastère de St.-Alban: mais un passage du prologue de son poème, rapporté par Oudin (*Comment. de scriptor. ecclesiast.*, tom. III, pag. 1621), prouve qu'Hanvill était né en Normandie. Il dédia ce poème à Gualther de Coutances (*de Constantiis*), archevêque de Rouen, et il l'intitula : *Joannis Architrenii opus*.

(1) Le P. Joseph Benoît Heyrenbach, jésuite de Vienne, natif de Cremsmunster, s'occupait de le continuer, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, le 9 (ou le 15) avril 1779 : il n'avait que trente-huit ans; il était professeur de diplomatique et l'un des gardes du cabinet impérial des médailles, et avait beaucoup travaillé au Catalogue raisonné de cette riche collection. Il n'a publié qu'une Dissertation : *De salutationis angelicæ in sanctâ ecclesiâ usu*, Vienne, 1773.

(1) C'est un des écrivains dont le nom a été le plus étrangement défiguré; les uns le nomment *Hanwil* ou *Hantwil*, d'autres *Hanteville*, d'*Alta-Villa*; Gyraldi et Vossius, *Nantwil*; Leland, *Antewil*, d'*Anna-Villa*, Anneville, bourg de Normandie, dont il le dit originaire. On connaît, en Normandie, quatre communes de ce nom.

(2) *Archi-pleureur*. On sait que les lamentations du prophète Jérémie sont désignées sous le nom de *threnes*.

Il y déplore avec amertume les misères de la vie humaine, et parcourt les différentes classes de la société, ne trouvant partout que des sujets de pleurs. Ce poème, divisé en neuf livres, a été imprimé à Paris par Josse Badius Ascensius, en 1517, in-4°. Cette édition, la seule qui existe, est très rare; et Fabricius (*Bibl. med. et infim. latinitatis*, tom. IV, pag. 82) souhaitait déjà que quelque savant voulût prendre la peine d'en donner une nouvelle. Leland assure qu'on en trouvera le style élégant, poli et même brillant, si l'on se reporte au temps où vivait l'auteur: mais Gyraldi en porte un jugement contraire, et pense qu'on peut se dispenser de lire un ouvrage dont les vers sont pleins d'enflure et construits d'une manière barbare. Les auteurs du tom. XIV de l'*Hist. littér. de la France*, n'en parlent pas d'une manière plus avantageuse: mais M. Raynouard (*Journal des Savants*, avril 1817), tout en convenant que la marche de l'*Archithrenius* est aussi bizarre que le sujet, fait voir qu'on y trouve « des détails bien rendus, quelques images vives, et assez souvent des pensées remarquables. » Balée et Pits attribuent encore à Hanvill des *Epigrammes*, des *Lettres* et un poème *De rebus occultis*. Du Boulay fait mention de cet auteur dans son *Histoire de l'université de Paris* (pag. 458). Il le comprend dans la liste des savants professeurs de cette école célèbre, et place sa mort dans les premières années du XIIIe. siècle.

W—s.

HANWAY (Jonas), philantrope anglais, naquit à Portsmouth en 1712. Avant d'avoir achevé ses études classiques, il fut envoyé à Lisbonne à l'âge de dix-sept ans, pour s'y former au commerce. S'étant associé par la suite avec un négociant de Pétersbourg, il alla dans cette ville en 1743, fit de là un voyage dans la Perse, au retour duquel il résida cinq ans à Pétersbourg, et revint à Londres en 1750. Il publia, en 1753, un *Tableau historique du commerce anglais dans la mer Caspienne, avec le Journal d'un voyage de Londres dans la Perse par la Russie, et retour par la Russie, l'Allemagne et la Hollande.* Cette Relation, en 2 vol. in-4°., est terminée par un *Précis des révolutions de Perse, et l'histoire de Nadir-Koulikan.* Ce voyage est un des plus intéressants qui aient paru sur la Perse depuis Chardin. Il renferme des détails extrêmement curieux sur le commerce de la Russie et celui de la mer Caspienne, et surtout des notices détaillées sur le Ghilan et le Mazanderan, qu'on chercherait vainement ailleurs: la seconde édition, revue et corrigée, est de 1754, en 2 vol. in-4°.; celle de 1762 est la même sous un nouveau titre, avec des planches usées. L'ouvrage fut très bien reçu du public: Hanway, encouragé par ce succès, et stimulé par le desir de se rendre utile, ne cessa dès-lors de donner différents ouvrages, pleins d'excellentes vues, écrits d'un style naturel, mais un peu diffus, et dont le nombre se montre à près de soixante-dix. C'est principalement à ses écrits et à ses efforts que l'Angleterre doit l'institution de la société de marine pour la formation de jeunes matelots tirés de la classe indigente. Il eut aussi beaucoup de part à l'établissement de ces écoles appelées *Ecoles du dimanche*, si répandues aujourd'hui en Angleterre, ainsi qu'à la fondation (en 1758) d'une maison de refuge pour les jeunes personnes abandonnées et les filles repenties; ce dernier établis-

sement est connu sous le nom de *Magdalen Charity*. Le sort des petits ramoneurs, celui des incendiés, des domestiques, des nègres, furent également l'objet de sa sollicitude. Le désintéressement avec lequel il entrait dans tous les projets de bienfaisance, malgré la modicité de sa fortune, engagea plusieurs des premiers négociants de Londres à solliciter du comte de Bute, premier ministre, quelque place pour lui : il fut en conséquence nommé, en 1762, un des commissaires des vivres de la marine; et lorsqu'il résigna cette place en 1783 à cause de l'affaiblissement de sa santé, les émoluments lui en furent conservés en forme de pension pendant sa vie; il mourut le 5 septembre 1786. Ses obsèques furent suivies par le cortége nombreux de ses amis et de ceux qu'il avait obligés. La considération publique qu'il s'était acquise se manifesta par une souscription de plusieurs centaines de liv. sterl., destinée à ériger un monument à sa mémoire. Jonas Hanway était doué d'une belle figure : pendant le séjour qu'il fit en Russie, on l'appelait ordinairement le *bel Anglais*. Il était très soigneux de son extérieur : il est le premier qui se soit hasardé à se promener dans les rues de Londres un parasol à la main, et trente ans avant que l'usage en fût devenu général. Nous ne donnerons les titres que de ses principaux ouvrages : I. *Journal d'un voyage de huit jours de Portsmouth à Kingston sur la Tamise, avec un Essai sur le thé*, 1756, réimprimé en 1757 en 2 vol. in-8°. II. *Réflexions, Essais et Méditations sur le monde* (on life) *et la religion, avec un Recueil de proverbes et vingt-huit Lettres sur différents sujets*, 1761, 2 vol. in-8°. III. *La Vertu dans les classes inférieures* (Virtue in humble life), *contenant des réflexions sur les devoirs réciproques du riche et du pauvre, du maître et du domestique*, 1774, deux volumes in-8°.; réimprimé peu après en 2 vol. in-4°. J. Pugh a publié un ouvrage intéressant, intitulé *Circonstances remarquables de la vie de Jonas Hanway*, comprenant un extrait de ses voyages en Russie et en Perse, etc. Cet ouvrage a été imprimé pour la deuxième fois en 1788, in-8°. Hanway avait pris pour sa devise : « Ne » désespère jamais. » On raconte qu'un jeune homme de province, qui avait des talents, ayant épuisé à Londres presque toutes ses ressources pécuniaires sans avoir trouvé d'emploi, se livrait au désespoir, lorsqu'il rencontra la voiture de cet excellent homme, sur laquelle cette devise était écrite. Il se sentit comme frappé, retrouva son courage, vit bientôt ses affaires prendre un aspect plus favorable; il obtint enfin une place lucrative, et il est mort depuis possesseur d'une grande fortune, dont il rapporta constamment l'origine à cette singulière rencontre. C'est Hanway qui, lorsque les Anglais levaient, pour ainsi dire, un impôt, au profit de leurs laquais, sur les personnes qu'ils invitaient à dîner, disait : « Je ne suis pas assez riche pour aller dîner chez vous. » Cet ignoble usage n'existe plus. X—s.

HANZELET (Jean Appier, plus connu sous le nom d'), imprimeur et graveur, né en Lorraine dans le XVIe. siècle, était fils de l'ingénieur qui fut chargé par le duc Charles III de fortifier la ville de Nanci. Il exerça la profession d'imprimeur à Pont-à-Mousson; mais le P. Abram assure qu'il fut privé de son état, et condamné à une amende, pour avoir imprimé, sans la permission du rec-

teur, un ouvrage de Jean Hordal, professeur en droit à l'université de cette ville. L'époque de sa mort est inconnue. On a de lui : I. *Recueil de plusieurs machines militaires et feux artificiels pour la guerre et récréation; l'Alphabet de Trithemius, et le moyen d'ecrire la nuit à son ami absent*, Pont-à-Mousson, 1620, in-4°. Cet ouvrage, assez rare, est orné de 101 estampes, très bien gravées par Hanzelet lui-même; il est divisé en cinq livres. Dans le premier, l'auteur traite des machines propres à renverser les murailles, briser les portes, escalader les remparts et franchir les fossés, en un mot de tous les moyens d'attaque. Dans le second, il décrit les machines propres à la défense. Le troisième contient différents modèles de ponts-volants, de grues, cabestans, etc. Le quatrième traite des feux de guerre; et le cinquième, des feux de joie. Vient ensuite la méthode pour écrire secrètement à son ami absent par l'alphabet de Trithème: elle consiste à se servir de flambeaux auxquels on a donné la valeur d'une lettre; ainsi, par exemple, A sera exprimé par un seul flambeau, B par deux, C par trois, etc. On sent tout ce qu'une telle méthode a de défectueux; et Hanzelet convient lui-même qu'elle ne peut être employée que dans des phrases extrêmement courtes. Il s'était associé, pour la rédaction de cet ouvrage, un certain François Thibourel, maître chirurgien, qui avait déjà rédigé un *Traité de la faculté et accidents des bains de Plombières* par ordre du duc de Lorraine, et un autre *des Eaux minérales de Pont-à-Mousson*: mais l'apparition de la comète de 1619 l'avait décidé à en différer la publication, « parce que, dit-il, telles » impressions ignées ne paraissent » jamais qu'elles ne traînent une infi- » nité de malheurs après elles. » Les deux auteurs avouent, dans la préface, qu'ils craignent d'être comparés à Berthold Schwartz, l'inventeur de la poudre à canon, ou à Erostrate, pour oser mettre au jour un recueil de machines de guerre; ils protestent ensuite de leur haine pour Schwartz, qu'ils nomment un *misérable*, et tâchent de se justifier par l'intention qu'ils ont eue de fournir aux princes chrétiens des moyens de combattre avec avantage le Mahométan « qui voudrait nous faire étu- » dier par force son Alcoran. » II. *La Pyrotechnie de Hanzelet, Lorrain*, Pont-à-Mousson, 1630, in-4°. Ce n'est point, comme l'assure dom Calmet dans sa bibliothèque de Lorraine, une nouvelle édition de l'ouvrage précédent: l'auteur a retranché plusieurs chapitres, en a ajouté d'autres, et a fait par conséquent un livre presque entièrement neuf. W—s.

HAPPENINI. *Voy.* JEDAIA APENNINI.

HAQUIN Ier., roi de Norvége, était le cinquième fils d'Harald Haarfager; il naquit en 915. A l'âge de six ans, il fut envoyé par son père à la cour d'Adelstan, roi d'Angleterre, qui fit baptiser le jeune prince, et veilla à ce qu'on l'instruisît dans la religion chrétienne et dans les sciences. Haquin, en apprenant la mort de Harald Haarfager et les troubles de la Norvége, où son frère Eric Blodoexe se souillait de toutes sortes de cruautés, résolut d'aller conquérir ce royaume. Adelstan lui prêta des vaisseaux et une armée; mais la tempête les dispersa, et Haquin arriva, presque seul, en 935. Sigurd, *iarl* de Drontheim, qui l'avait élevé,

convoqua une assemblée des principaux habitants du pays, et les engagea, par ses discours, à secouer le joug du tyran. Haquin se présenta ensuite, et harangua les Norvégiens : ils le proclamèrent roi. Il marcha contre son frère, qui, se voyant abandonné de la plus grande partie de ses sujets, s'enfuit dans les îles Orcades, et de là se réfugia en Angleterre, où Adelstan lui donna le comté de Northumberland. Eric exerça la piraterie, et fut tué dans un combat, en 954. Reconnu roi de toute la Norvége, Haquin vainquit les Danois, qu'il poursuivit jusque dans le Sund ; il assujettit au tribut la Wermeland, et réunit à ses états la Iemtie et l'Helsingie, dont les habitants se soumirent volontiers à son autorité, parce qu'il protégeait le commerce et la navigation : conduite extraordinaire de la part des princes de ce temps. La douceur et l'équité du gouvernement d'Haquin le firent surnommer *le Bon*. Après avoir établi la puissance de la Norvége au-dehors, il voulut introduire le christianisme dans ses états ; ce qui lui sembla d'autant plus aisé que St. Anschaire l'avait déjà fondé en Suède, et que plusieurs Norvégiens en faisaient profession : mais ses espérances furent déçues; le plus grand nombre de ses sujets tenaient opiniâtrément au culte de Thor : ils se soulevèrent contre lui. Les fils de son frère Eric profitèrent de la circonstance de ces troubles, et débarquèrent en Norvége. Haquin les défit, et les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux ; mais, atteint d'une flèche, il mourut bientôt après, en 961. Sa mort causa un deuil universel. L'auteur d'un poëme, en chantant le trépas d'Haquin dans des vers qui existent encore, assure qu'Odin le reçut à sa première table. Ainsi, un roi chrétien devint un saint du paganisme. —

HAQUIN II, fils de Magnus II, fut proclamé roi en 1087, après la mort d'Olaüs III, par les habitants du nord de la Norvége et de l'Upland. Il s'était déjà distingué, par sa bravoure, dans la guerre contre les Biarmiens. Il se fit aimer de ses sujets en abolissant plusieurs impôts onéreux au commerce. Magnus, roi de la Norvége méridionale, s'arma contre lui, et vint l'attaquer par mer à Drontheim, espérant le surprendre : la bonne contenance de ses ennemis lui prouva que son projet était découvert; il se retira. Haquin mourut en 1089, en traversant le Dovrefield, d'un refroidissement qu'il avait gagné à la chasse. Il était âgé de trente-cinq ans. — HAQUIN III, *Hardebred* (aux larges épaules), était fils de Sigurd Bronch : il n'avait que dix ans lorsque des mécontents le proclamèrent roi. Après bien des aventures, il tua, en 1161, le plus célèbre général d'Inge, son antagoniste ; parut, avec une flotte, devant Opslo, ville aujourd'hui détruite, alors la capitale de la Norvége, et défit les troupes d'Inge, qui périt dans le combat. Haquin ne jouit pas longtemps du pouvoir : des révoltés vinrent l'attaquer à Bergen, où il fut tué dans la mêlée, en 1162. — HAQUIN IV, fils de Suerrer, lui succéda en 1202. Sa douceur ramena quelques grands personnages qui s'étaient révoltés contre son père ; et les lois qu'il rendit en faveur des paysans, le firent tellement chérir, qu'un imposteur, comme il en paraissait beaucoup en ces temps de troubles, ne put réussir dans ses projets. Haquin mourut subitement, à Bergen, en 1204. — HAQUIN V, *le Vieux*, naquit en 1204, et succéda, en 1217, à Inge II. On avait cherché, vers la fin de la vie de ce monarque, à faire révolter Haquin contre lui ; mais le jeune prince

s'y était toujours refusé. La haine des prélats du royaume contre sa famille, et l'ambition des grands, remplirent de troubles la première moitié de son règne : on alla jusqu'à dire qu'il n'était pas fils légitime d'Haquin IV ; sa mère fut obligée de repousser la calomnie par l'épreuve du feu. Le plus puissant de ses ennemis étant mort en 1240, Haquin régna en paix. Sa sagesse et sa prudence portèrent son nom dans les pays les plus éloignés. Alphonse-le-Sage, roi de Castille, lui demanda sa fille Christine pour son frère Philippe, et conclut avec lui une alliance defensive. Haquin ne voulut pas néanmoins lui fournir des secours contre les Sarrasins d'Espagne, et signa même un traité d'amitié avec le roi de Tunis. Il eut quelques différends avec les rois de Suède et de Danemark ; mais il les termina à son avantage. En 1247, il reçut le cardinal Guillaume, évêque de Sabine, qui vint en Norvége comme légat du pape, et qui couronna le roi, ainsi que son fils aîné, Haquin, proclamé roi par son père en 1240, et mort avant lui, en 1257. Le légat fit plusieurs réglemrnts utiles, abolit l'épreuve du feu et beaucoup de cérémonies païennes. Haquin contracta ensuite une alliance avec l'empereur Frédéric II et avec les villes anséatiques. St. Louis, roi de France, informé de la promesse faite par Haquin, avant son couronnement, de se croiser contre les infidèles, l'invita, en 1248, à l'accompagner, et à prendre le commandement des deux flottes réunies. Haquin s'en excusa, sous le prétexte que la différence de caractère des deux nations rendrait cette réunion peu utile, et se contenta de lui demander la permission d'aborder sur les côtes de ses états, et de s'y pourvoir de vivres, ce qu'il obtint sans difficulté ; mais il renvoya son départ d'une année à l'autre. Pressé par le pape d'accomplir son vœu, ou au moins de marcher contre Conradin, roi de Naples ; il éluda sa promesse. Enfin, Alexandre IV, pour le déterminer, lui ayant offert la couronne impériale après la mort de Guillaume, en 1256, Haquin répondit que son vœu était de combattre les ennemis de l'Eglise, et non ceux de la cour de Rome ; ce qui le débarrassa de nouvelles sollicitations. Il réduisit les Islandais sous son autorité, mais en leur laissant de grands priviléges. Il voulut soumettre les îles de l'Écosse qui avaient appartenu à ses prédécesseurs, et partit lui même, après avoir fait proclamer roi son second fils Magnus. Il s'empara des îles Shetland et des Orcades, et mit à contribution la côte septentrionale de l'Ecosse. Aux approches de l'hiver, il se rendit à Kirkwal, dans l'île Mainland, la principale des Orcades. Il y avait fait tous les préparatifs nécessaires pour y résider long-temps : un épuisement de ses forces, causé par les inquiétudes et les fatigues, l'enleva le 15 décembre 1262. Dès que la saison le permit, on transporta son corps en Norvége, où il fut enterré, à Bergen, l'année suivante. — HAQUIN VI était fils de Magnus VII, qui, en 1273, avait nommé roi Eric, son fils aîné, et fait Haquin duc de Norvége. Ils succédèrent tous deux à leur père en 1280. Eric, à qui ses démêlés avec le clergé valurent le surnom de *Præstehader* (ennemi des prêtres), conclut une alliance avec Philippe-le-Bel, roi de France, contre Édouard Ier., roi d'Angleterre ; déclara la guerre à Éric Menved, roi de Danemark, et eut avec la ligue anséatique des contestations qui occasionnèrent une disette en Norvége en interceptant la navigation. La paix se fit ; et Eric devint

membre de la ligue, à laquelle il accorda de grands priviléges. Il mourut en 1299, à l'âge de trente-un ans. Ce fut sous son règne qu'un aventurier islandais, nommé Rolf, découvrit, très loin dans l'ouest, la côte d'un grand pays, où il forma des établissements. C'était le Labrador. Haquin, né en 1270, avait joui, durant la vie de son frère, d'une autorité presque égale à la sienne, et à-peu-près indépendante: il lui succéda sans difficulté. Il soutint aussi, contre le Danemark, une guerre qui se termina par une paix avantageuse à la Norvége. Il rendit une loi pour régler le gouvernement durant la minorité des rois; conclut des traités d'alliance et de commerce avec plusieurs princes; arrangea des difficultés qui s'étaient élevées avec l'Angleterre, et pourvut à la sûreté de ses sujets des Orcades par une convention avec Robert Ier., roi d'Écosse. Le chagrin qu'il ressentit du meurtre d'Eric, duc d'Upland, qui avait épousé sa fille, le conduisit au tombeau, en 1319. — HAQUIN VII, fils de Magnus VIII, était né en 1338. Son père, qui occupait en même temps les trônes de Norvége et de Suède, le nomma roi du premier de ces pays en 1345, mais en garda le gouvernement. En 1350, les grands de Norvége forcèrent Magnus à céder entièrement la royauté à son fils. Haquin accompagna son père dans ses guerres en Danemark et en Allemagne. Le mécontentement que la conduite de Magnus excita en Suède devint si violent que son fils fut obligé de le faire arrêter et enfermer dans le château de Calmar, en 1361. Les Suédois l'élurent roi: il fut couronné l'année suivante. Alors il mit son père en liberté, et, pour plaire à ses nouveaux sujets, déclara la guerre au duc de Mecklenbourg, aux villes anséatiques, ainsi qu'à Waldemar, roi de Danemark: il rompit son mariage, arrêté avec Marguerite, fille de ce dernier, et en contracta un avec Élisabeth, fille du comte de Holstein; mais cette alliance n'eut pas lieu, parce que la princesse fut prise par les Danois, qui la retinrent jusqu'à ce que Haquin eut épousé Marguerite. Ce mariage, qui fut célébré à Copenhague, en 1363, irrita tellement les Suédois, ennemis invétérés des Danois, qu'ils déposèrent Haquin et son père, et élurent Albert, duc de Mecklenbourg. (*Voy.* ALBERT, I, 413.) Magnus fut fait prisonnier: Haquin, n'ayant pu le délivrer par la force, convint d'un armistice avec Albert; il profita ensuite de la haine que ce dernier s'était attirée, pour l'attaquer. La ligue anséatique, alliée d'Albert, ravagea les états d'Haquin. Des tentatives d'accommodement, appuyées par Waldemar, ne purent réussir. Haquin, toujours animé par le desir de délivrer son père, rompit un nouvel armistice conclu avec les Suédois en 1370, parut devant Stockholm, et poussa si vivement le siége de cette ville, que Magnus fut remis en liberté, en payant une rançon. Olaüs, fils d'Haquin et de Marguerite, succéda, en 1375, à Waldemar, son aïeul. Haquin fit alliance avec plusieurs princes pour assurer la paisible jouissance de cette succession à son fils. Il donna ensuite des réglements utiles au commerce et à la prospérité de son royaume, qu'il fit respecter au-dehors. Il mourut le 1er. mai 1380, laissant ses états à Olaüs, son fils, déjà roi de Danemark, sous la tutelle de Marguerite sa mère. E—s.

HAQUIN *le Mauvais*, iarl de Norvége, est nommé par quelques historiens Haquin II, parce que, sans porter le titre de roi, il exerça la souveraine puissance. Ayant fait conquérir

la Norvége par Harald Blaatand, roi de Danemark, pour venger la mort de son père (*V.* Harald II), il obtint, en 962, le titre de iarl, et des domaines très étendus. Son premier soin fut d'étouffer les progrès du christianisme, introduit par les deux derniers rois. Il y parvint avec d'autant plus de facilité, que les Norvégiens attribuaient à la colère des dieux qu'ils avaient abandonnés, les mauvaises récoltes et les famines qui les désolaient. Haquin vécut d'abord en bonne intelligence avec Harald Blaatand, et lui fournit même des troupes pour ses expéditions; mais, forcé par lui de recevoir le baptême en 976, il en ressentit un si grand dépit, vu le mécontentement que ses sujets en conçurent, qu'il arma contre lui, et alla ravager ses états. Celui-ci vint l'attaquer en Norvége: Haquin le contraignit à prendre la fuite, et lui refusa ensuite le tribut. Il vainquit, en 994, l'armée de Suenon, fils d'Harald, qui avait fait une descente en Norvége. Il croyait être tranquille désormais, et se livrait à tous les déréglements imaginables; mais Olaüs, issu du sang des rois de Norvége, après être resté long-temps dans les pays étrangers, débarqua près de Drontheim: le nombre de ses partisans ne tarda pas à grossir. Haquin, abandonné de tout le monde, fut tué par un de ses serviteurs, en 995.

E—s.

HARALD Ier., *Haarfager*, roi de Norvége, était fils d'Halfdan *le Noir*, un des principaux chefs qui régnaient sur ce pays, livré à leurs divisions et à leurs ravages. Halfdan possédait une partie de la Norvége méridionale. Comme il traversait en hiver un lac gelé, la glace se brisa sous ses pieds, et il se noya vers 863. Harald résidait à cette époque dans les montagnes appelées Dovrefield, et s'était déjà distingué par plusieurs actions qui annonçaient une grande force de corps et d'esprit, ainsi que d'excellentes qualités. Après avoir réduit presque toute la Norvége méridionale, il ne songeait plus, à l'exemple des autres petits rois du pays, qu'à passer ses jours dans les voluptés et la piraterie: l'amour le rendit conquérant. Il avait fait offrir ses vœux à Gida, fille d'un roi voisin: belle et fière, elle répondit aux envoyés d'Harald qu'elle ne voulait devenir sa femme que lorsqu'il aurait soumis toute la Norvége. Harald jura de ne pas couper ses cheveux avant d'avoir rempli le vœu de Gida. Dix ans après, il était souverain unique de la Norvége: il coupa ses cheveux, qui étaient devenus très longs et très beaux, ce qui lui valut son surnom, qui veut dire *à la belle chevelure*. En soumettant tous les petits rois, il leur laissa, avec le titre de *iarl*, le gouvernement de leur pays et le tiers du revenu: ils étaient obligés d'entretenir quarante hommes pour le service du roi. Plusieurs de ces petits princes n'attendirent pas que la force les contraignît à cet arrangement, tant ils le trouvaient avantageux pour leur tranquillité. Mais quelques-uns préférèrent quitter le pays. Ces émigrations donnèrent lieu aux établissements que les Norvégiens formèrent à cette époque. Hrolf ou Rollon vint en France, et se fixa dans la Neustrie: l'Islande, les îles Orcades, Shetland et Feroë, auparavant désertes, furent habitées. Harald, voyant que les Norvégiens fugitifs, établis dans toutes ces îles, poussaient leurs excursions jusque sur les côtes de son royaume, s'embarqua pour aller les soumettre. Après une guerre sanglante, il s'empara des îles Shetland, des Orcades, des Ebudes, de l'île de Man, abandonnée par ses habitants, ravagea l'ouest de l'Écosse

et retourna dans ses états. Il avait fixé sa résidence à Drontheim. Instruit des projets ambitieux de ses nombreux enfants, il partagea entre eux ses possessions, mais en se réservant la suprématie pour lui et pour Eric Blodoexe, son fils aîné. Abattu par l'âge et les chagrins, il céda la souveraineté à Eric en 930, et mourut trois ans après, âgé d'environ quatre-vingts ans. Il rendit des lois très sages, et fit fleurir le commerce. — HARALD II, *Graafeld*, fils d'Eric Blodoexe, s'était réfugié en Danemark, avec ses frères, après que son père eut été détrôné par Haquin Ier. Le roi Harald Blaatand les accueillit et leur fournit des secours pour recouvrer la Norvége. Après plusieurs tentatives inutiles, ils venaient encore d'être vaincus et forcés de s'enfuir sur leurs vaisseaux, lorsqu'ils apprirent que le roi Haquin, leur oncle, avait été tué dans le combat. Harald, étant l'aîné, fut proclamé roi en 950; mais ses frères jouissaient d'une autorité à-peu-près égale à la sienne, et tenaient chacun leur cour. Leur mépris pour la religion païenne, leurs désordres et leurs cruautés, les firent haïr de leurs sujets. Sigurd, iarl de Drontheim et ministre de confiance du feu roi, périt par leurs embûches. Haquin, son fils, après avoir cherché à le venger, alla en Danemark, et sut persuader à Harald Blaatand de faire venir Harald Graafeld, sous prétexte de lui conférer l'investiture des terres qu'il avait tenues pendant son exil, et de saisir cette occasion pour le massacrer. Ce meurtre eut lieu en 962. Harald Graafeld avait reçu son surnom à cause d'une pelisse grise qu'il avait coutume de porter. Après sa mort, le roi de Danemark fit la conquête de la Norvége, en donna une partie à un prince du sang royal: une plus considérable devint le lot d'Haquin, avec le titre de iarl. Harald se réserva un tribut annuel et le titre de roi; aussi quelques historiens le rangent, sous le nom d'Harald III, parmi les rois de Norvége. — HARALD III, *Haardraade* (ou *le Sévère*), eut des aventures singulières avant d'être roi. Il était fils de Sigurd, roi de Ringarige, qui descendait d'un fils d'Harald Ier., et frère utérin de St. Olaüs. En 1033, on le vit, âgé de seize ans, commander six cents de ses vassaux, au combat de Stickelstad, à côté de St. Olaüs, qui y perdit la vie. Harald, grièvement blessé, se retira en Suède, et de là en Russie. Le grand-duc Jaroslaw lui confia la garde des côtes de l'Esthonie. L'année suivante, Harald alla, sous le nom de *Nordbricht* (Norbert), à Constantinople, et prit du service, comme varègue, à la cour de Zoé et de Romain Argyre. En effet, le corps de la garde des empereurs d'Orient était ordinairement, à cette époque, composé uniquement de varègues ou navigateurs norvégiens, danois, suédois et russes, et portait le nom scandinave de *barenger* ou *vaeringiar*, qui signifie *défenseurs* (ou, selon d'autres, *confédérés*). Harald fit cette même année, dans le corps des varègues, la guerre par mer aux pirates d'Afrique qui infestaient la Sicile. En 1035, il visita Jérusalem; et, en 1038, il combattit les Sarrasins sous les ordres de George Maniace. Comme il était parvenu au commandement de tous les varègues, il soutint qu'il ne devait reconnaître d'autre chef que l'empereur: en conséquence il se sépara de George, et s'empara de plusieurs villes de Sicile. Sa bonne fortune attira sous ses drapeaux une armée de Latins ou Italiens Normands et Lombards. A leur tête, il porta la guerre en Afrique, vainquit les Sarrasins dans dix - huit batailles, prit

un grand nombre de villes, et fit un butin immense, qu'il envoya à Jaroslaw pour le lui garder. En 1042, il revint à Constantinople, où, apprenant que Magnus, son neveu, avait hérité de deux royaumes, il résolut de réclamer la Norvége : il annonça donc à l'impératrice qu'il quittait son service. Zoé, qui n'avait pu voir avec indifférence ce jeune héros, et qui probablement avait des desseins sur sa personne, voulut le retenir et le tenter par des offres magnifiques. Irritée des refus d'Harald, elle l'accusa d'avoir détourné à son profit la portion du butin qui appartenait à l'empereur, et le fit mettre dans un cachot, avec deux de ses amis. Une femme le délivra de cette prison : il vola vers les varègues, qui le prirent sous leur protection, et lui fournirent deux galères. Il en perdit une sur la chaîne qui fermait le Bosphore; avec l'autre, il traversa la mer Noire : il épousa ensuite, à Novogorod, Elisabeth, fille de Jaroslaw, et, en 1045, arriva chez le roi de Suède, parent de sa femme. Il y trouva Suénon Estridson, son cousin, expulsé du trône de Danemark, qui lui proposa de s'unir à lui contre Magnus. Harald éluda tant qu'il put croire qu'il obtiendrait quelque chose de son neveu par les voies de la conciliation. Il se rendit auprès de lui, et lui demanda une partie de la Norvége qui lui avait été promise par St. Olaüs, pour le service duquel il avait d'ailleurs perdu l'héritage de son père. Sur le refus de Magnus, Harald retourna en Suède, et fit cause commune avec Suénon, qui lui promit la moitié du Danemark. Tous deux allèrent dans les îles danoises : Harald débarqua seul en Norvége, essaya inutilement d'y lever une armée, et revint auprès de Suénon. Magnus lui ayant ensuite fait offrir la moitié de la Norvége pour la moitié de ses trésors, Harald saisit un prétexte de se brouiller avec Suénon, et alla trouver Magnus. Le partage eut lieu : tous deux firent ensuite la guerre au Danemark ; et Magnus, mourant, en 1047, lui légua la Norvége. Harald eut longtemps la guerre avec le Danemark ; et, pour être plus à portée de ce royaume, il fonda la ville d'Opsló, où il établit sa résidence. En 1066, son ambition le conduisit en Angleterre, et il y fut tué en combattant contre Harald, successeur d'Edouard-le-Confesseur. Il était d'une taille gigantesque; son séjour parmi les Grecs lui avait inspiré le goût des sciences ; malgré son amour pour la guerre, il les cultivait et faisait même des vers. Ce fut, pour son temps, un prince très remarquable : on lui a reproché d'avoir altéré les monnaies. — Harald IV, *Gillichrist*, vint d'Irlande à la cour de Norvége vers la fin du règne de Sigurd Ier., et s'annonça comme fils de Magnus III et d'une Irlandaise. Sigurd exigea de lui l'épreuve du feu et la renonciation à ses droits à la couronne : Harald remplit les deux conditions. A la mort de Sigurd, en 1130, son fils Magnus IV lui succéda ; mais les grands du royaume, mécontents de celui-ci, le forcèrent à partager le royaume avec Harald, en 1131. Trois ans après, Magnus lui déclara la guerre. Harald, vaincu, quitta la Norvége. Il y revint bientôt avec des troupes que lui fournit Eric Emund, roi de Danemark, battit l'armée de Magnus près de Bergen, le prit, lui fit crever les yeux et couper un pied, le rendit eunuque, et l'enferma dans un monastère à Drontheim. L'année suivante parut Sigurd Slembidiakni, qui se disait aussi fils de Magnus III. Ayant échappé aux embûches qu'on lui dressa, il gagna plusieurs Norvé-

giens, qui assassinèrent le roi, dans la nuit du 13 décembre 1136, à Bergen. Harald a été mis au rang des saints. E—s.

HARALD Ier., *Hijldetand*, roi de Danemark, fut mené très jeune en Russie, par sa mère, pour le dérober à la colère de son aïeul Ivar *Vidsamne*, irrité du mariage qu'elle avait contracté. Quand celui-ci mourut, Harald, âgé de quinze ans, revint avec une flotte, en 645, et se mit en possession des états de son grand-père, qui comprenaient toute la Scandinavie. Harald étendit sa domination jusqu'en Suède, et fit, par la mer du Nord, des excursions sur les côtes d'Angleterre, d'Allemagne et de France. Il fut tué, vers 695, dans une bataille qu'il livra dans les plaines de Brovalla, près de Calmar, contre Sigurd Ring, son neveu, roi de Suède. On place sous le règne d'Harald la première tentative des missionnaires pour prêcher le christianisme aux Danois. — HARALD II, *Blaatand* (à la dent bleue), né en 911, était fils de Gormon-le-Vieux. Pendant que son père vivait encore, il avait accueilli les missionnaires chrétiens, et s'était même fait instruire, mais sans vouloir recevoir le baptême. Ce penchant pour le christianisme ne l'empêchait pas d'exercer la piraterie, profession honorée dans ce temps-là. A la mort de son père, vers 935, il fit réparer, dans le sud du Jutland, un retranchement très élevé, qui allait d'une mer à l'autre, pour défendre ce pays contre les incursions des Allemands. Cet ouvrage, dont il existe encore des parties, porte le nom de *Danerwerk*. Harald alla venger, en Angleterre, une défaite qu'il y avait essuyée avant d'être roi, et y recueillit un grand butin. Il se préparait à porter la guerre en Norvége, pour soutenir les droits des fils d'Erix Blodoexe contre leur oncle Haquin Ier., qui avait ravagé ses états, lorsque les Normands réclamèrent, en 943, son secours en faveur de leur jeune duc Richard, que Louis-d'Outremer, roi de France, retenait à sa cour. A l'arrivée d'Harald, Richard avait déjà été mis en liberté : néanmoins Harald, cédant aux insinuations du principal conseiller de Richard, et peut-être aussi à sa propre inclination, ravagea les côtes de France. Louis marcha contre lui, fut fait prisonnier, et conduit à Rouen. La paix ayant été conclue à l'avantage de Richard, Harald fit voile pour le Danemark. Ce service rendu à Richard reçut, quelques années après, sa récompense. En 957, Harald, chassé de ses états par son fils Suénon, se réfugia près de Richard, qui lui assigna les revenus du Cotentin et de la ville de Cherbourg jusqu'à ce qu'il eût levé une armée et équipé une flotte. Dès qu'elles furent prêtes, Harald alla châtier son fils : celui-ci lui fut amené prisonnier par son beau-père Palnatoke, qui jusqu'alors l'avait protégé. Harald, pour apaiser l'ambition de Suénon, lui céda quelques territoires, et le força ainsi à la paix. Il fit ensuite des incursions en Allemagne, pour soutenir les droits d'un prince contre l'empereur Othon ; et, en 962, il aida de sa flotte et de son armée son allié Richard contre Lothaire, roi de France, qu'il contraignit à faire la paix. Il poussa ses courses jusqu'en Espagne, et en rapporta un riche butin. Les troubles de Norvége le ramenèrent dans ce pays. Après en avoir fait la conquête, et avoir pris le titre de roi (*V.* HAQUIN *le Mauvais*, p. 394), il eut la guerre avec l'empereur Othon, qui pénétra, par le Danerwerk, dans le Jutland, et le ravagea jusqu'au Lymfiord. En revenant, Othon

fut attaqué, près de Schleswig, par Harald, qu'il vainquit. Une des conditions de la paix fut qu'Harald et sa famille recevraient le baptême. Quelques historiens ont même prétendu qu'il fit hommage de son royaume à l'empereur; mais ce point est sujet à discussion. Harald mit ensuite beaucoup de zèle à la propagation du christianisme, et fonda un évêché à Roskild, en Sélande, sa nouvelle résidence, qu'il avait choisie de préférence à Lethra, l'ancienne capitale, et le siége principal du paganisme. Il eut ensuite la guerre avec l'empereur Othon II, qui s'avança aussi loin que l'avait fait son père. Harald, retiré au-delà du Lymfiord, fut obligé de conclure la paix : poursuivi par le malheur, il perdit la Norvége; il fut contraint d'acheter la paix d'un prince suédois, qui ne cessait de ravager ses états, de lui donner sa fille en mariage, et de l'accompagner en Suède avec sa flotte : il y fut battu. Bientôt son fils Suénon le détrôna. Harald réunit une flotte, et défit celle de son fils près de Bornholm. Il était descendu à terre pour y passer la nuit : Palnatoke le surprit et le tua d'un coup de flèche, le 1er. novembre 985. — HARALD III, fils de Suénon Ier., eut le Danemark en partage, à la mort de son père, en 1014. Canut-le-Grand, son frère aîné, eut l'Angleterre. Celui-ci, forcé de quitter son royaume, vint demander la moitié du Danemark à Harald, qui ne voulut pas consentir à la céder, mais promit à son frère de lui fournir des secours pour l'aider à reconquérir l'Angleterre. Harald l'y accompagna, et y mourut en 1017. — HARALD IV, *Hein* (ou pierre molle), succéda, par droit d'aînesse à son père Suénon, en 1074. Il avait eu son frère Canut pour compétiteur au trône (*Voy.* CANUT IV, VII, 45). A son élection, il avait promis d'abolir les lois qui déplaisaient au peuple. Il substitua donc à l'usage barbare du combat judiciaire, la formalité de se purger d'une accusation par le serment. Ce changement fut si agréable au peuple, qu'il en exigea, depuis, la confirmation au couronnement des rois. Harald fit jouir le Danemark d'une tranquillité que ce pays n'avait pas goûtée depuis longtemps : mais sa douceur ne lui attira que le mépris de ses contemporains, qui ne savaient pas apprécier ses vertus pacifiques. D'ailleurs la bonté d'Harald dégénérait souvent en timidité et en faiblesse; il n'osait ouvrir la bouche dans les assemblées du peuple, ni punir les hommes puissants qui violaient les lois. Aussi ce fut alors que l'esprit de faction fit des progrès. Harald ne chercha pas même à déjouer les complots que formaient ses frères pour le détrôner. Ceux-ci écoutèrent néanmoins les remontrances que leur adressa Olaüs III, roi de Norvége, à la prière du pape Grégoire VII : de son côté, Harald leur fixa une somme pour leur entretien. Tout entier à sa dévotion, il laissait le gouvernement aux soins d'Asbioern, son beau-père, qui ne put jamais lui inspirer la moindre énergie. Harald mourut, en 1080, dans le couvent de Dalby en Scanie. E—s.

HARALD KLAECK, ou *Hériol*, roi du Jutland méridional, s'empara du pouvoir en 819, en tuant le roi Olaüs, dont il associa les deux frères au gouvernement. L'année suivante il fut chassé, et se réfugia auprès de Louis-le-Débonnaire : il reçut le baptême en sa présence, dans l'église de Maïence. Il revint ensuite en Jutland, où St. Anschaire, abbé de Corbie, l'accompagna. Mais il ne put y faire reconnaître son autorité, et fut

obligé de retourner auprès de Louis, qui lui donna l'île de Walcheren en Sélande. Harald y mourut en 850. Son fils Rodolphe, ayant tenté une invasion en Allemagne, fut tué dans une bataille qu'il livra, en 873, aux troupes de Louis-le-Germanique. Il laissa aussi une fille, qui épousa un petit roi de Norvége. E—s.

HARCOURT (GODEFROI D'), surnommé *le Boiteux*, était fils de Jean III, sire de Harcourt, en Normandie au comté d'Evreux. Plein de bravoure, mais dévoré d'ambition, il se laissa séduire par les promesses du roi d'Angleterre, Édouard III, et entretint avec lui des intelligences contraires à la sûreté de l'État. Philippe VI (de Valois) donna, en 1345, l'ordre d'arrêter Godefroi, ainsi que plusieurs autres seigneurs normands et bretons, qui avaient trempé dans le même complot. Celui-ci parvint à se dérober, par une prompte fuite, à la colère du roi; mais trois chevaliers, accusés d'avoir favorisé son évasion, furent amenés à Paris, et mis à mort quelques jours après. D'autres exécutions se succédèrent rapidement: mais le supplice de tant de gentilshommes, pour des causes qui étaient à peine connues, excita des murmures. Édouard profita des troubles pour faire opérer une descente dans la Guienne, par l'amiral Derby; et dans le même temps, suivant le conseil de Godefroi, il débarqua luimême en Normandie. Cette province, dégarnie de troupes, offrait une conquête facile. Godefroi marchait à la tête de l'armée anglaise, dont il avait été créé maréchal-général, commettant partout d'horribles ravages, pillant et incendiant les villes qui opposaient la moindre résistance. Cherbourg, Carentan, Valogne, St.-Lô, tombèrent au pouvoir des Anglais; et ils entrèrent à Caen aussi aisément que si cette ville n'eût pas été fortifiée. Mais les habitants, réduits au désespoir par la cruauté des soldats, se barricadèrent dans leurs maisons, et commencèrent à s'y défendre avec cet acharnement que donne le mépris de la mort. Édouard, transporté de fureur en voyant ses soldats tomber immolés à ses pieds, ordonna qu'on mît le feu à la ville. Cependant Godefroi, effrayé par l'idée de la destruction totale d'une cité aussi populeuse, sollicita la grâce de ses compatriotes avec tant d'instance, qu'il l'obtint, « et, courant, dit Velly, avec la bannière, arrêta les soldats, leur défendant sous peine de la hart, de commettre aucune violence. » Édouard, poursuivant ses conquêtes, arriva à Poissy, tandis que Philippe, qui s'était avancé à sa rencontre, sans trouver une occasion favorable de l'attaquer, rentrait dans Paris. Godefroi traversa la Seine avec son avant-garde, détruisit ou dispersa les Picards qui venaient renforcer l'armée française, et ravagea tout le pays jusqu'à la frontière de Flandre. Il montra beaucoup de valeur à la bataille de Crécy, si funeste pour la France; mais après cette fatale journée, ayant trouvé parmi les morts, le corps de son frère, le comte d'Harcourt, il éprouva une émotion si violente, qu'il quitta surle-champ l'armée anglaise, et vint se présenter à Philippe, la corde au cou, dans la posture d'un criminel. Le roi, touché de son repentir, eut la générosité de lui pardonner; et Godefroi retourna dans ses terres de Normandie, où il vécut quelque temps assez tranquille. Mais le roi Jean, qui avait succédé à Philippe, ayant fait trancher la tête, en 1355, à Jean V d'Harcourt, son neveu, coupable d'avoir favorisé les projets de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, Godefroi

leva, une seconde fois, l'étendard de la révolte. Il passa en Angleterre; et, ayant été admis à l'audience d'Édouard, il le reconnut publiquement roi de France et duc de Normandie, lui rendit hommage de ses fiefs en cette qualité, et l'en institua l'héritier. Édouard le nomma en récompense son lieutenant en Normandie; Godefroi y revint aussitôt, et se cantonna dans le Cotentin, d'où il exerçait d'affreux ravages dans toute la province. Malgré l'épuisement où se trouvait la France, par la prison du roi Jean, on résolut d'envoyer des forces suffisantes contre Godefroi d'Harcourt. A la nouvelle de l'approche des Français, il marcha au-devant d'eux, et leur livra bataille sans consulter ses forces. Tous ses soldats furent tués ou mis en fuite : resté seul, il se saisit d'une hache d'armes, et se défendit avec une valeur extraordinaire, jusqu'à ce qu'enfin il fut renversé de deux coups de lance. Ainsi périt, au mois de novembre 1356, l'un des guerriers les plus vaillants de son siècle, et dont le nom ne serait prononcé qu'avec celui des héros, si, au lieu d'attaquer sa patrie, il eût fait servir son courage à la défendre. W—s.

HARCOURT (Henri de Lorraine, comte d') et d'Armagnac, surnommé (1) *Cadet la perle*, l'un des généraux les plus distingués d'un siècle qui en produisit un si grand nombre, naquit le 20 mars 1601. Il était fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, et de Marguerite de Chabot, comtesse de Charni. Son éducation fut toute militaire. Il fit ses premières armes en Allemagne, et commença à se signaler à la bataille de Prague, en 1620. Il servit ensuite comme volontaire, dans la guerre contre les huguenots, et se trouva aux siéges de St.-Jean d'Angeli, de Montauban, de l'île de Rhé et de la Rochelle. Il montra beaucoup de valeur à l'attaque du Pas-de-Suze, en 1629. Le roi Louis XIII lui accorda, peu après, le collier de ses ordres, et lui confia, en 1637, une flotille dans la Méditerranée, avec laquelle il se rendit maître de la ville d'Oristani en Sardaigne, et enleva aux Espagnols les îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite, dont ils s'étaient emparés. En 1639, il succéda au cardinal de la Valette, dans le commandement de l'armée du Piémont, ravitailla Casal, et, avec un corps de huit mille hommes, battit devant Quiers vingt mille Espagnols. On raconte que le marquis de Léganès, en lui envoyant le cartel pour l'échange des prisonniers, lui fit dire que, s'il était roi de France, il lui ferait couper la tête pour avoir hasardé une bataille contre une armée beaucoup plus forte que la sienne; et moi, répondit d'Harcourt : « Si j'étais roi » d'Espagne, je ferais couper la tête » au marquis de Léganès, pour s'être » laissé battre par une armée beaucoup » plus faible que la sienne. » (1) En 1640, le comte d'Harcourt remporta un second avantage sur les Espagnols devant Casal, força leurs lignes, s'approcha de Turin, et, malgré les efforts de l'ennemi qui le harcelait jusque dans son camp, obligea cette ville à capituler, après une résistance de trois mois. Le siége de Turin offre une particularité unique dans les annales militaires. Le prince Thomas de Savoie, maître de la ville (*Voy.* Carignan, tom. VII, p. 135), assiégeait la cita-

(1) Ce surnom lui fut donné parce qu'il était le cadet de la maison de Lorraine-Elbeuf, et qu'il portait une perle à l'oreille.

(1) Cette anecdote, rapportée par une foule d'auteurs, n'en est pas moins suspecte. Ce n'était pas le marquis de Léganès, mais le prince Thomas de Savoie, qui commandait les Espagnols à la bataille de Quiers.

delle occupée par les Français, et était assiégé par d'Harcourt, qui l'était lui-même dans son camp par le marquis de Léganès. Le succès de cette expédition fut dû, en grande partie, à l'habileté de Turenne, qui, triomphant de tous les obstacles, fit passer des vivres aux Français : mais l'intrépidité qu'avait montrée d'Harcourt, le couvrit de gloire. On rapporte que le fameux Jean de Wert dit, à cette occasion, qu'il aimerait mieux être d'Harcourt qu'empereur. En 1641, ce général battit le cardinal de Savoie devant Ivrée, contraignit le prince Thomas à lever le siége de Chivas, et s'empara de Coni. L'année suivante, il fut chargé de couvrir les frontières de la Picardie et de l'Artois; et en 1643, le roi lui accorda la charge de grand-écuyer, à laquelle il pouvait prétendre par sa naissance, mais qu'il préféra ne devoir qu'à ses services. Il fut envoyé la même année, en Angleterre, pour offrir la médiation de la France entre le roi et le parlement; mission, qui, comme on sait, n'eut aucun résultat. En 1645, il remplaça le maréchal de la Mothe en Catalogne, obtint quelques avantages sur les Espagnols, les défit complètement à Llorens, et prit Balaguer. Une conjuration se forma contre lui : il en fit arrêter les chefs avant que leur complot eût éclaté, et, par cette mesure, maintint la tranquillité publique. La fortune, qui l'avait favorisé jusqu'alors, sembla l'abandonner un instant. Le marquis de Léganès, que l'Espagne lui opposait constamment, l'obligea, en 1646, à lever le siége de Lérida; et sa retraite s'effectua dans un tel désordre, qu'il perdit ses bagages et ses canons. Il est bon de remarquer que le grand Condé ne fut pas plus heureux l'année suivante, devant la même place. D'Harcourt fut envoyé en Flandre, en 1649, pour repousser les agressions des Espagnols : il les battit près de Valenciennes, et, après avoir investi Cambrai, termina la campagne par la prise de Condé, qu'il abandonna ensuite, ne croyant pas pouvoir conserver, pendant l'hiver, cette place alors mal fortifiée. La régence d'Anne d'Autriche était troublée par une faction puissante, qui couvrait ses vues du prétexte du bien public. Les partisans des princes, et ceux de la régente, tenaient le royaume divisé. D'Harcourt embrassa d'abord franchement le parti de la cour. Il conduisit en Normandie le jeune Louis XIV, et parvint à y faire respecter son autorité, malgré les intrigues de la duchesse de Longueville et tous les efforts des frondeurs. En 1651, il fit lever le siége de Cognac au prince de Condé, et continua de maintenir dans le devoir les habitants de la Guienne. Mais, soit que le peu d'égards qu'on lui témoignait, l'eût aigri, soit qu'il eût été touché du reproche qu'on lui faisait de n'être qu'*un recors de Mazarin*, il résigna tout-à-coup son commandement, et reparut ensuite, à la tête de troupes étrangères, dans l'Alsace, où il prit plusieurs villes. Ces premiers succès ne furent pas de longue durée : battu par le maréchal de la Ferté, il reconnut sa faute, fit sa paix avec la cour, obtint, quelque temps après, le gouvernement de l'Anjou, et s'y retira. Il mourut d'apoplexie dans l'abbaye de Royaumont, le 25 juillet 1666, à l'âge de soixante-six ans et quelques mois. Le comte d'Harcourt joignait aux qualités des grands capitaines, celles qui distinguent l'homme de bien. Pendant le siége de Turin, dont on a parlé, ses domestiques étaient parvenus à lui procurer quelques barils de

vin : il le fit distribuer aux malades, et n'en réserva pas une seule bouteille pour sa table. Ce trait lui concilia l'affection des soldats, qui supportèrent dès-lors, sans murmurer, des privations que leur général lui-même s'imposait. Vainqueur dans toutes les affaires où il avait commandé, excepté à Lérida, il ne parlait de ses succès qu'avec une extrême réserve : « S'il y » a, disait-il, des malheurs imprévus » à la guerre, il y a aussi des bon- » heurs qu'on n'aurait osé se pro- » mettre. » On a de lui un *Recueil de Lettres*, de 1636 à 1656; elles étaient conservées dans la bibliothèque de M. de Bouthillier, ancien évêque de Troyes. Ses campagnes en Italie et en Catalogne ont été décrites et célébrées par plusieurs écrivains (*Voy*. la *Bibliothèque historique de la France*, tome III, n°s. 32346-49); et Perrault a publié son *Éloge* dans les *Vies des hommes illustres* du siècle de Louis XIV. On a gravé son portrait plusieurs fois; mais le plus recherché est celui qui a été exécuté par Antoine Masson, grand in-fol., 1667, connu sous le nom du *Cadet la perle*. On fait cas aussi de celui qu'a donné le célèbre Edelinck. Le comte d'Harcourt est le chef de la maison de Lorraine-Harcourt-Armagnac; et sa postérité subsiste dans la branche d'Elbeuf. W—s.

HARCOURT (Henri, duc d'), maréchal de France, naquit en 1654. Il commença à servir à l'âge de dix huit ans, comme cornette de cavalerie, et fit ensuite deux campagnes comme aide-de-camp du maréchal de Turenne : il se trouva, en cette qualité, aux combats de Sentsheim, de St.-François et de Turkheim, où il donna des preuves de cœur qui furent remarquées, et lui valurent, dès 1676, le commandement d'un régiment d'infanterie, à la tête duquel il continua de servir avec distinction. Le roi, informé de son mérite, lui confia, après le siége de Valenciennes, le régiment de Picardie. Au siége de Cambrai, il reçut une blessure, étant à la tête de son régiment : il se signala encore la même année au siége de Fribourg. L'année suivante, le roi lui accorda la survivance de la charge de lieutenant-général de la province de Normandie, que possédait son père. Il devint brigadier des armées, en 1683. La guerre s'étant rallumée en 1688, il fut nommé maréchal-de-camp, et servit en cette qualité, au siége de Philipsbourg, ne cessant point de déployer son zèle et son courage. En 1690, le roi lui confia le commandement de la ville et du pays de Luxembourg : le duc d'Harcourt se mit à la tête d'un corps de troupes, avec lequel il combattit, en 1692, quatre mille chevaux des troupes de Brandebourg, de Munster et de Neubourg, qui voulaient pénétrer dans le pays de Luxembourg; il les attaqua à Coutteville, les battit complètement, et fit prisonnier le comte de Welck, qui les commandait. Cette même année, il ramena l'arrière-garde de l'armée qui avait assiégé Reinsfeld : les ennemis conduits par le landgrave de Hesse-Cassel, quoique très supérieurs en force, n'osèrent rien entreprendre contre lui. Le roi récompensa ses services, en l'élevant au grade de lieutenant-général, et en lui confiant le gouvernement de Tournai. En 1693, il commanda un corps d'armée indépendant, avec lequel il manœuvra en général consommé; et lorsque le maréchal de Luxembourg attaqua les ennemis à Nerwinde, le duc d'Harcourt marcha avec une diligence bien louable, pour prendre part à la bataille : la

valeur avec laquelle il combattit ainsi que son corps, contribua beaucoup à la victoire. En 1696, il fut nommé pour commander l'armée qui devait passer en Angleterre avec le roi Jacques. Cette expédition n'ayant pas eu de suite, on lui confia le commandement des troupes envoyées pour s'opposer au landgrave de Hesse-Cassel. En 1697, la guerre étant finie, il fut nommé par le roi à l'ambassade extraordinaire d'Espagne. Il fit voir, dans cette circonstance, que sa prudence égalait son courage; et Louis XIV, voulant lui donner une éclatante preuve de la satisfaction qu'il avait éprouvée de la sagesse de sa conduite, le choisit pour commander en chef l'armée qui se rassemblait à Baïonne. En novembre 1700, il le créa duc et pair de France. Après l'avènement du roi Philippe à la couronne d'Espagne, le duc d'Harcourt fut une seconde fois nommé ambassadeur extraordinaire, et accompagna ce prince, en cette qualité, lorsqu'il alla prendre possession de ses royaumes. Le délabrement de sa santé le força de quitter Madrid pour revenir en France : il fut créé maréchal de France, le 14 janvier 1703. Une charge de capitaine des gardes étant venue à vaquer, il en fut pourvu le 3 mars 1705. Le roi lui donna le collier du St.-Esprit. Le duc d'Harcourt fut reçu, le 9 août 1710, pair de France au parlement: il mourut, le 9 octobre 1718, âgé de soixante-quatre ans. Il fut père des deux derniers maréchaux de ce nom. D. B.

HARDER (Jean-Jacques) naquit à Bâle en 1656, et y mourut en mars 1711. Il se voua à la médecine, et fit ses études dans sa ville natale, à Genève, à Lyon et à Paris. De retour à Bâle, il y exerça son art avec un grand succès. En 1678, il fut nommé professeur de rhétorique: il obtint ensuite les chaires de physique, d'anatomie, de botanique et de médecine théorique. Plusieurs princes de l'Allemagne, parmi lesquels étaient le margrave de Baden et le duc de Wurtemberg, le nommèrent leur médecin; et l'empereur Léopold II lui conféra la dignité de comte palatin. Entre les ouvrages qu'il a publiés, et qui contiennent de très bonnes observations anatomiques et pratiques, on citera: *Diss. de Nostalgiâ*, 1678.—*Prodr. physiol. naturam explicans humorum nutritioni et generationi dicatorum*, Bâle, 1679, in-8°. — *Examen anatomicum cochleæ terrestris domiportæ*, ibid., 1679, in-8°., fig. — *Pæonis et Pythagoræ exercitationes anat. et med.*, 1684.—*Epistolæ de partibus genitalibus cochlearum, generatione item insectorum ex ovo*, Augsbourg, 1684, in-8°., fig. — *Thesauri observationum medicarum*, 1736. — *Apiarium observ. medic. et phys. experim. refertum*, Bâle, 1687, in-4°. Il y répond aux attaques de J.-B. de Lampsweerde. Les *Ephemerides naturæ curiosorum* renferment plusieurs des Mémoires de Harder. U—i.

HARDING (Thomas), théologien anglais, né en 1512 à Comb-Martin, dans le Devonshire, fut nommé, par Henri VIII, professeur d'hébreu de l'université d'Oxford en 1542; et il passait pour le plus savant hébraïsant de cette illustre école. Après s'être prêté à toutes les innovations introduites par Henri VIII, ce qui fit confier à ses soins l'éducation religieuse de Jeanne Grey sous le règne d'Edouard, il devint zélé catholique romain à l'époque où Marie monta sur le trône. Il fut successivement prébendier de Winchester et trésorier de la

cathédrale de Salisbury jusqu'à l'avènement d'Elisabeth : s'étant alors réfugié à Louvain, il y publia, entre les années 1554 et 1567, contre le docteur Jewell, évêque de Salisbury, touchant la validité des ordinations anglicanes, la messe, etc., sept traités de controverse, remplis, dit-on, d'érudition, d'éloquence et de chaleur, mais qui n'en sont pas moins oubliés aujourd'hui. Jewell passait pour avoir plus de littérature et d'éloquence; mais son ignorance dans les langues anciennes et dans l'étude des SS. Pères donna souvent un grand avantage à son adversaire, qui ramena plusieurs Anglicans dans la communion catholique. On a reproché à l'un comme à l'autre d'avoir mis trop d'aigreur dans ces disputes. Wood appelle Harding *le bouclier du papisme*. Il mourut à Louvain le 16 septembre 1572. — HARDING ou HARDINGE (Nicolas), auteur anglais, né en 1700, mort le 9 avril 1758, fut membre et principal secrétaire de la chambre des communes, et l'un des secrétaires de la trésorerie. Il épousa une fille du fameux comte Camden. Il joignait à beaucoup d'érudition, du talent pour la poésie latine et anglaise, dont il a donné des preuves dans quelques ouvrages de peu d'étendue, remarquables surtout par ce que les Anglais nomment *humour*. Le recueil de ses poésies en latin se trouve dans le tome VI des *Musæ anglicanæ*. Ce fut d'après ses conseils et par ses encouragements que M. Stuart entreprit son voyage à Athènes.—Son fils George HARDING tient un rang distingué dans l'ordre judiciaire, et il a publié quelques écrits de politique et de littérature. X—s.

HARDION (JACQUES), littérateur, membre de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, naquit à Tours en 1686. Il fit ses études au collége de cette ville, et vint ensuite à Paris, où Turgot, intendant de sa province, lui avait procuré une place de précepteur. Il employa ses loisirs à suivre le cours de grec au collége de France, et il fit dans cette langue de rapides progrès. L'un de ses élèves, M. de Morville, obtint pour lui, dans les bureaux de la marine, un emploi qui fut supprimé peu de temps après; mais une pension lui fut conservée sur la caisse des Invalides de ce département. C'était l'unique ressource de Hardion; et, quoique très médiocre, elle suffisait à un homme qui ne connaissait d'autre besoin que celui de s'instruire. Admis, sur la demande de l'abbé Massieu, à l'académie des inscriptions, il y lut trois Dissertations sur l'oracle de Delphes, qui donnèrent à ses nouveaux confrères une haute idée de son érudition. Il fut reçu en 1730 à l'académie française, et, quelque temps après, nommé adjoint au garde des livres du cabinet du Roi. La douceur de son caractère et sa modestie ajoutaient à ses talents, et lui méritèrent des amis, même à la cour. Il fut choisi, en 1748, pour donner des leçons d'histoire et de littérature à Mesdames de France; et le desir de se rendre de plus en plus digne de cette noble fonction, l'engagea à entreprendre pour ses augustes élèves différents ouvrages, auxquels il consacra les dernières années de sa vie. Il se délassait de ses travaux par la culture des fleurs. « Dès » que les approches du printemps » offraient quelques jours sereins, il » allait dans son jardin considérer les » premiers efforts de la nature; il en » rapportait presque toujours quel- » ques belles quenouilles de jacin- » thes, qu'il présentait à Mesdames, » trois ou quatre odes d'Anacréon

» traduites en vers français, et un » rhume. » Quoique d'un tempérament délicat, il n'avait jamais ressenti d'autre incommodité : mais la mort prématurée de Mgr. le dauphin et de son épouse lui causa une douleur si violente, qu'il tomba malade ; et il mourut à Versailles, le 18 septembre 1766, âgé de quatre-vingts ans. Il en avait passé cinquante à la cour dans la faveur ; et sa succession ne s'éleva pas en totalité à 23000 liv. Son éloge fut prononcé à l'académie des inscriptions par Lebeau, et à l'académie française par Thomas, son successeur. On a de lui : I. Trois *Dissertations sur l'oracle de Delphes ;* douze *Mémoires sur l'origine et les progrès de l'Eloquence dans la Grèce, depuis les temps héroïques jusqu'à Socrate*, et plusieurs *Traductions* de différents morceaux d'Anacréon ou de Théocrite, dans le *Recueil de l'académie des inscriptions*. II. *Nouvelle Histoire poétique, suivie de deux Traités abrégés, l'un de la poésie, et l'autre de l'éloquence*, Paris, 1751, 3 vol. in-12. III. *Histoire universelle*, Paris, 1754-69, 20 vol. in-12. Hardion avait laissé cet ouvrage au 18ᵉ. volume ; Linguet a publié les deux derniers. Cette histoire a été traduite en italien et en allemand. C'est le fruit d'une lecture immense, mûrie par la réflexion, et éclairée par un long usage du monde. Le style en est clair et facile ; et en convenant, avec l'abbé Sabatier, qu'il était possible d'en faire une meilleure, on n'en doit pas moins la regarder comme un bon abrégé, dont la lecture peut être utile aux jeunes gens. On peut consulter l'*Éloge de Hardion*, par Lebeau (Mémoires de l'académie des inscriptions, tom. XXXVI), ou l'abrégé (par Palissot) dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, année 1767. W—s.

HARDOIN DE LA REYNERIE (Louis-Eugène), né à Joigny, près de Sens, en 1748, se distingua dans l'université de Paris, où il remporta le premier prix de rhétorique ; et, dans le barreau, par ses talents pour la plaidoirie. Il était entré dans cette carrière avec un très grand succès, lorsqu'il fut enlevé par la mort le 27 février 1789. Le style de ses *Mémoires* est pur, précis, élégant. On fait grand cas surtout de ceux qu'il avait faits pour une demoiselle Peloux, qui obtint des dommages et intérêts considérables contre un séducteur ; pour une dame Boudin, accusée d'adultère, etc. Son excellente *Consultation pour la compagnie des Indes*, l'un des derniers Mémoires sortis de sa plume, dans lequel il combattait des écrivains en réputation et des opinions en crédit, est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Cet avocat réunissait aux talents de l'homme de lettres les vertus d'un bon citoyen. T—d.

HARDOUIN (Jean), jésuite, l'un des hommes les plus érudits, mais les plus singuliers qui se soient fait un nom dans les lettres, naquit à Quimper en 1646. Il était fils d'un libraire ; et cette circonstance, en lui fournissant des moyens d'instruction qui manquent à la plupart des jeunes gens, contribua sans doute à développer en lui cette ardeur de savoir qui forma d'abord le trait principal de son caractère. Ses études terminées, il se présenta chez les jésuites ; mais il n'obtint son admission qu'après deux années d'épreuves et d'examen : ainsi l'on peut conjecturer qu'à vingt ans il n'annonçait encore aucune de ces qualités brillantes qui le distinguèrent dans la suite. Il professa quelque temps la

rhétorique, et vint enfin à Paris achever son cours de théologie. Il fut associé au P. Garnier pour le classement des livres appartenant au collége de Louis-le-Grand (*Voyez* GARNIER, tom. XVI, pag. 485); et il lui succéda, en 1683, dans la place de bibliothécaire. Les savants préparaient alors les éditions des auteurs classiques à l'usage du Dauphin: mais aucun n'avait osé se charger de l'*Histoire naturelle* de Pline, l'un des ouvrages de l'antiquité dont le texte a le plus souffert, et dont l'intelligence suppose d'ailleurs les connaissances les plus étendues. Le P. Hardouin entreprit ce travail, et il s'y livra avec un zèle incroyable. En cherchant à déterminer la position des villes citées dans Pline, il sentit que la connaissance des médailles l'aiderait à éclaircir différents points de la géographie ancienne; et sur-le-champ il se mit à étudier la numismatique. Il s'y rendit bientôt très profond (1); et son édition de Pline, qu'il termina en cinq ans, acheva de le faire connaître dans toute l'Europe. Cet ouvrage, qui, disait le célèbre Huet, aurait occupé cinq autres savants pendant cinquante ans, eut un succès dont le P. Hardouin ne sut pas jouir avec assez de modestie: les éloges dont on l'accablait de toutes parts, l'enivrèrent d'orgueil; il ne parla plus qu'avec le dernier mépris, des autres antiquaires. Ceux-ci s'attachèrent à l'humilier à son tour, en exagérant les méprises qu'il avait pu commettre. Il leur répondit avec aigreur, et mit dans ses raisonnements moins de bonne foi que de subtilité: plutôt que d'avouer ses torts, il crut les pallier par des paradoxes; et, de conséquence en conséquence, il vint à en avancer de si bizarres, que si, comme on l'a dit, ils n'ont pas ruiné sa réputation, ils ont fort affaibli du moins l'idée qu'on devrait conserver de son savoir réellement prodigieux. Dans l'un de ses ouvrages (*La Chronologie expliquée par les médailles*), il osa soutenir que l'histoire ancienne a été recomposée entièrement dans le XIIIe. siècle, à l'aide des ouvrages de Cicéron, de Pline, des Géorgiques de Virgile, des satires et des épîtres d'Horace, seuls monuments, à son avis, qu'on ait de l'antiquité. Cette étrange assertion, qui tendait à élever des doutes sur l'authenticité des Livres saints, fit supprimer cet écrit et lui attira de fortes réprimandes de la part de ses supérieurs: ils l'obligèrent même (en 1708) à donner une rétractation. Il obéit; mais il n'en garda pas moins ses opinions, et il les reproduisit dans plusieurs de ses ouvrages (1). Le P.

(1) Malgré le savoir du P. Hardouin, ses ouvrages en numismatique ne doivent être consultés qu'avec quelque précaution et un grand discernement. Il s'est souvent écarté de la bonne route; et l'on doit éviter de le suivre dans les sentiers où il s'est égaré, dédaignant les interprétations les plus simples, et se livrant trop à son imagination: la présence de quelques lettres isolées sur les monnaies lui suffisait pour bâtir un système, pour dresser une chronologie, pour former des conjectures paradoxales qui l'ont fait accuser d'être parfois un rêveur, et qui ont fait dire à l'abbé Barthélemy, que « ses opinions, en fait de médailles, commençaient à perdre le droit d'être réfutées. » Eckhel en porte le même jugement; et nous pourrions citer beaucoup d'exemples où il a abusé de son génie et de son érudition. C'est particulièrement dans son *Historia augusta ex nummis antiquis restituta*, qu'il a donné un libre essor à son imagination, en formant pour chaque empereur une chronologie qu'il n'appuie souvent d'aucune autorité: nous nous bornerons à en citer un seul exemple. L'empereur Marcus Julius Philippus, qui, suivant les historiens, était fils d'un fameux chef de voleurs en Arabie, descend, d'après Hardouin, en droite ligne, d'Ancus Marcius, roi de Rome; et pour continuer cette généalogie, il ajoute que Philippe Ier., roi de France, ne porta ce nom que parce qu'il descendait de l'empereur Philippe. Voici ses propres paroles: « Et vide etiam quam sim in conjectando audax; nullus ferè dubito, quin primus regum Francorum qui *Philippus* dictus est, id nomen habuerit ex matre, ortâ, post longam posterorum sobolem, ex Philippo isto imperatore, volueritque illud æquè ac avitum Ludovici, deri nepotibus, etc. » (Hard. *Oper. select.*, pag. 831 et 832.) T—n.

(1) Les paradoxes du P. Hardouin ont été réfutés par Lacroze, dans ses *Dissertations historiq. sur divers sujets*, et dans ses *Vindiciæ veterum scriptorum*; par Bierling, dans son traité, *De Pyr-*

Hardouin, outre sa place de bibliothécaire, remplissait une chaire de théologie positive; et, malgré des sujets continuels de distraction, il se passait peu d'années sans qu'il publiât quelque nouvel écrit, presque toujours remarquable autant par l'érudition que par la nouveauté des idées. Mais aussi il se levait, hiver et été, à quatre heures du matin; et il prolongeait toujours ses lectures bien avant dans la nuit. Doué d'une mémoire étonnante, et d'une sagacité qui se fait remarquer même dans ses plus grandes aberrations, il eût obtenu plus certainement la gloire qu'il ambitionnait, s'il l'eût moins poursuivie : il croyait n'être qu'original, lorsqu'il était singulier; et, comme lui-même en convenait avec un de ses amis, il n'avançait souvent des bizarreries que pour ne pas répéter ce que d'autres avaient dit avant lui. Il se prépara à la mort en chrétien résigné, et termina sa longue carrière qu'il lui aurait été si facile d'honorer davantage, dans la maison de son ordre, à Paris, le 3 septembre 1729, âgé de quatre-vingt-trois ans. Son épitaphe, attribuée mal à propos, dans quelques dictionnaires, au docteur Atterbury, évêque de Rochester, et, par d'autres, au président de Boze, mais qui est de Jacob Vernet, de Genève, donne une idée très juste de ce personnage célèbre, et de son caractère, mélange d'orgueil et de naïveté, de scepticisme et de solide piété (1). Il aimait beaucoup la contradiction; le P. Porée lui vantait un jour la belle latinité de Térence : Hardouin soutint aussitôt que ses pièces étaient pleines de solécismes, et il lui cita de mémoire un grand nombre de vers sur lesquels il le défia de justifier cet auteur. Quelqu'un lui demandait, une autre fois, ce qu'il pensait des Psaumes du P. Lallemand? Vous avez raison, dit-il, de les appeler ainsi; car ce ne sont pas ceux de David. Son attachement aveugle pour Pline l'empêcha d'acquérir jamais des idées exactes sur le système du monde. Il ne jugeait, dit le P. Oudin, de la nature, que sur le rapport de Pline, et se moquait de ceux qui croient que le soleil est une masse de feu, et qu'il est placé à une grande distance de la terre. Il serait facile de multiplier les anecdotes de ce genre; mais il suffira d'avertir le lecteur qu'il en trouvera de fort piquantes, sur le P. Hardouin, dans le *Dictionnaire des portraits historiques* (par Lacombe, tom. II, pag. 178 et suiv.) Le catalogue de ses ouvrages a été donné par l'abbé Joly (*Eloges de quelques auteurs français*), d'après les notes du P. Oudin : il en compte *cent deux*, dont *quatre-vingt-douze* imprimés, et le reste en manuscrit. On se contentera de citer ici les principaux : I. *Nummi antiqui populorum et urbium illustrati; de re monetariâ veterum Romanorum ex Plinii Secundi sententiâ*, Paris, 1684, in-4°. Les savants Noris et Banduri en parlent avec éloge. On y trouve l'interprétation de plus de deux mille médailles, dont six cents n'avaient point encore été expliquées. Le P. Hardouin dit, dans la préface,

rhonismo historico; par Th. Ittig., dans ses *Observationes miscellaneæ ad histor. ecclesiast. et patrologiam spectantes*; et enfin par Leclerc, Basnage, et les autres journalistes de Hollande.

(1) Voici cette pièce, réellement curieuse :

In expectatione judicii
Hic jacet hominum paradoxotatos
Natione Gallus, religione jesuita,
Orbis litterati portentum
Venerandæ antiquitatis cultor et deprædator
Doctè febricitans
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit
Scepticum piè egit
Credulitate puer
Audaciâ juvenis
Deliriis senex.
Verbo dicam, hic jacet Harduinus.

qu'il y a relevé un si grand nombre de fautes échappées à ses devanciers, qu'il aurait pu l'intituler : *L'Errata des antiquaires;* mot qui lui fit une foule d'ennemis. II. *Antirrheticus de nummis antiquis coloniarum et municipiorum ad Jo. Foy-Vaillant, ib.* 1689, in-4°. C'est une réponse très vive à une critique de cet habile antiquaire. Le P. Hardouin tâcha ensuite de la supprimer, parce qu'il s'aperçut qu'il y avait avancé, sur le jour de la naissance de J.-C., une opinion contraire à celle de l'Eglise. Cette pièce doit être regardée comme très rare. III. *C. Plinii Secundi historiæ naturalis libri XXXVII*, Paris, 1685, 5 vol. in-4°. Cette édition est belle et correcte; et le commentaire passe pour un trésor d'érudition. Le P. Hardouin avait collationné le texte sur quinze manuscrits. On lui a reproché de n'avoir pas toujours nommé les auteurs des travaux desquels il profitait. Il fit paraître une autre édition de Pline, Paris, 1723, deux volumes in-fol.; mais il inséra, dans les notes, une foule d'idées, neuves suivant lui, mais fausses et paradoxales, que Crevier a réfutées dans trois *Lettres*, publiées de 1725 à 1727, in-4°.; et le P. Desmolets, dans une *Lettre* imprimée sous le nom d'un professeur de l'université d'Angers, dans le tome 1[er], des *Mémoires de litterature et d'histoire.* (Voyez, à cet égard, le *Polyhistor* de Morhof, la *Bibliotheca latina* de Fabricius, etc.) Cette édition (de 1723) se recommande par un *Index* de la plus grande utilité. Elle a été réimprimée à Paris (Bâle), 1741. IV. *S. Joannis Chrysostomi epistola ad Cæsarium monachum, notis illustrata*, Paris, 1686, in-4°. *Défense de la lettre de S. Chrysostome à Césaire* (contre J. Leclerc), ib., 1690, in-4°. Il avance, dans cette défense, que la plupart des écrits attribués à Cassiodore, à S. Isidore et à S. Justin sont l'ouvrage de quelques imposteurs. Tout le public fut choqué de cette assertion; mais le P. Hardouin commençait seulement alors à débiter des paradoxes, et il devait bientôt en soutenir de plus étranges. V. *Chronologiæ ex nummis antiquis restitutæ specimen primum*, Paris, 1696, in-4°. — *Chronologia veteris Testamenti ad vulgatam versionem exacta et nummis antiquis illustrata.—Chronologiæ ex numm. antiq. restitutæ specimen alterum*, ibid., 1697, 2 vol. in-4°. La seconde partie fut supprimée par arrêt du parlement; mais un de ses confrères la fit réimprimer, à Strasbourg, sous la même date et sans aucun changement. Les ennemis de la société s'autorisèrent de cela pour répandre que les jésuites approuvaient les opinions du P. Hardouin, ou plutôt qu'il ne faisait qu'exécuter leur plan de renverser toute autorité écrite, pour s'en tenir à la tradition orale. On a vu que, loin de là, ce fut de la part de ses supérieurs qu'il éprouva les plus fortes censures. Cet ouvrage, qui ne peut plus être dangereux aujourd'hui, est plein de choses singulières. VI. *Opera selecta*, Amsterdam, 1709 ou 1719, in-fol. Ce volume contient les ouvrages déjà cités, excepté l'*Antirrheticus*, corrigés et augmentés de nouvelles rêveries, et un grand nombre d'autres pièces historiques et critiques publiées séparément. VII. *Conciliorum collectio regia maxima*, Paris, 1715 et années suiv. C'est une nouvelle édition du recueil des conciles des PP. Labbe et Cossart. Le P. Hardouin eut une pension du clergé pour ce travail, et l'impression en fut faite aux frais du Roi : mais à peine l'ouvrage eut-il paru qu'il fut supprimé par arrêt du parle-

ment, sur le rapport de trois docteurs de Sorbonne, comme renfermant des maximes contraires aux libertés de l'Église gallicane. L'éditeur fut, en outre, accusé d'avoir, par suite de son esprit systématique, retranché plusieurs pièces d'une authenticité reconnue, et de les avoir remplacées par d'autres dont la fausseté n'était pas moins évidente : on l'obligea à des cartons; mais les jésuites obtinrent, en 1723, un arrêt du conseil-d'état qui supprimait ces cartons et leur accordait la main-levée de l'ouvrage. Ces cartons ont été réimprimés à Utrecht, en 1730 ou 1751, sous ce titre : *Avis des censeurs nommés par le parlement de Paris pour examiner la neuvième édition des conciles*, etc. C'est le travail du P. Hardouin qui a servi de base à l'édition des Conciles publiée à Venise (*Voy.* MANSI). Ce Père pensait que tous les conciles, avant celui de Trente, sont chimériques. D'où vient donc, lui dit le P. le Brun, de l'Oratoire, que vous en avez donné une collection? — Il n'y a, répondit-il, que Dieu et moi qui sachions la force de l'argument que vous me faites. VIII. *Apologie d'Homère, où l'on explique le véritable dessein de l'Iliade et la théo-mythologie*, Paris, 1716, in-12. C'était l'époque de la dispute sur la prééminence entre les anciens et les modernes. Le P. Hardouin, en prenant la défense d'Homère contre ses détracteurs, ne songea pas à se concilier la bienveillance de ses partisans, puisqu'il prétend prouver que ni les uns ni les autres n'ont une juste idée de l'Iliade ni du motif dans lequel Homère l'a composée : il affirme, ce dont personne ne s'était encore douté, qu'Énée est le véritable héros de ce poëme, et que le but d'Homère a été de consoler les Troyens de leurs pertes. Mme. Dacier le réfuta vivement; mais elle aurait pu s'épargner cette peine, bien inutile. IX. *Opera varia posthuma*, Amsterdam, 1733, in-fol. Ce recueil contient, entre autres pièces : *Athei detecti ;* et l'on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de pitié pour le P. Hardouin quand on pense que les athées qu'il a découverts sont C. Jansenius, Ambroise-Victor (c'est-à-dire André-Martin), L. Thomassin, Quesnel, Ant. Legrand, P. Silv. Régis, Descartes, Malebranche, le grand Arnauld, Nicole et l'illustre Pascal ; — *Pseudo-Virgilius* et *Pseudo-Horatius :* deux dissertations pour prouver que l'Enéide n'est point de Virgile, et qu'Horace n'est point l'auteur des odes qu'on a sous son nom. C'est sans doute après avoir lu ce volume, fruit de sa vieillesse, qu'on a dit que le P. Hardouin était le père éternel des Petites-Maisons. Le *Pseudo-Virgilius* a été réfuté, par C. Saxius, dans ses *Vindiciæ pro Maronis Æneïde*, Leipzig, 1737, in-4°. et le *Pseudo-Horatius*, par C. A. Klotz, dans ses *Vindiciæ Q. Horatii Flacci*, Brême, 1764, in-8°. X. *Commentarius in Nov. Testamentum*, Amsterdam, 1742, in-fol. Ce nouvel ouvrage, également posthume, contient, entre autres idées bizarres, l'opinion que J.-C. et les apôtres prêchaient en latin. XI. *Prolegomena ad censuram scriptorum veterum*, Londres, 1766, in-8°., avec une préface de W. Bowyer. Les Prolégomènes ont, dit-on, été publiés par l'abbé d'Olivet, sur les manuscrits autographes du P. Hardouin. La vente en fut défendue à Paris; aussi sont-ils rares et peu connus. César de Missy les a réfutés dans son *Epistola ad Bowyerum*, Londres, 1766, in-8°. de 124 pag. (*Voy.* le *Journal des savans*, 1768, décemb., pag. 884.) XII. Enfin, un très grand nombre de

Dissertations, la plupart sur des médailles, dans les *Mem. de Trévoux*. Outre les auteurs déjà cités dans cet article, on peut consulter, pour plus de détails, le *Dictionnaire de Chaufepié*, et la *Lettre du P. Belingan*, recteur du collége de Louis-le-Grand, *sur la mort du P. Hardouin*: elle parut le lendemain de la mort du savant jésuite; et les éloges qu'on y donnait sans réserve au défunt, parurent si exagérés que le P. Tournemine en obtint la suppression: elle a été réimprimée dans la *Bibl. franç.*, tom. XXX. W—s.

HARDT (Hermann von der), l'un des plus savants philologues qu'ait produits l'Allemagne, naquit, en 1660, à Melle, petite ville de Westphalie, près d'Osnabrug: son père, directeur des monnaies du comté de Tecklenbourg, ne négligea rien pour cultiver ses heureuses dispositions. Après avoir été confié à des maîtres habiles, son fils fut envoyé par lui à Iena et à Leipzig, où il termina ses études avec distinction. Doué d'un esprit très vif et d'une mémoire prodigieuse, le jeune von der Hardt aurait également réussi dans toutes les sciences: mais il s'attacha plus particulièrement aux langues orientales; et il acquit en peu de temps une connaissance parfaite du grec et de l'hébreu. Pendant son séjour à Leipzig, il fonda, avec quelques-uns de ses amis, l'académie *philo-biblique*, dont le but est d'éclaircir le texte sacré; mais il ne put prendre part à ses travaux, le duc de Brunswick, Rodolphe-Auguste, l'ayant choisi, d'après sa réputation, pour être conservateur de sa riche bibliothèque. Von der Hardt s'acquitta de cet emploi de manière à justifier la confiance de son illustre protecteur, et fut nommé, en 1690, professeur de langues orientales à l'université d'Helmstadt. Il détermina le duc de Brunswick à faire don de sa bibliothèque à cette école, dont il contribua beaucoup à augmenter la célébrité. Nommé, en 1709, recteur du gymnase de Marienbourg, il partagea dès-lors tous ses instants entre les devoirs de sa place et la rédaction d'ouvrages qui, en ajoutant à sa réputation, lui causèrent de vifs chagrins. Il mourut à Marienbourg, le 28 février 1746, âgé de quatre-vingt-cinq ans, laissant la mémoire d'un savant du premier ordre, mais systématique et trop infatué de ses opinions. Parmi ses nombreux ouvrages, on se contentera de citer: I. *Dissertatio philologica de Hiskiâ in Sigismundo resurrecto*, Helmst., 1695, in-4°. Cette dissertation fut supprimée, parce qu'elle contenait des principes favorables au socinianisme. II. *Proscriptus interpres ineptus*; libelle injurieux contre le savant Rittmeyer, et qui fut supprimé. III. *Autographa Lutheri aliorumque celebrium virorum ab anno 1517 ad ann. 1546, reformationis ætatem et historiam egregiè illustrantia*, Brunswick, 1690, 1691; Helmstadt, 1693, 3 vol. in-8°. Ces diverses pièces, disposées par l'auteur dans un ordre chronologique, sont précédées d'une préface assez intéressante. Jean-Zacharie Gleichmann a continué ce recueil, qui est très estimé en Allemagne. IV. *Magnum Constantiense concilium de universali Ecclesiæ reformatione, unione et fide*, Francfort, 1697, 3 vol. in-fol.; 1700-1742, 6 vol. in-fol. Hardt entreprit cette collection par ordre du duc de Brunswick; il en revit toutes les pièces sur les meilleurs manuscrits, et les accompagna de notes curieuses. V. *Memorabilia bibliothecæ novæ Rodolpheæ*. C'est un discours que l'auteur prononça, en 1702, à l'ouverture de la bibliothè-

que d'Helmstadt. André Schmidt l'a inséré dans son supplément à l'ouvrage de Mader *De bibliothecis atque archivis*. VI. *Ænigmata Judæorum religiosissima maximè recondita*, 1705. VII. *Historia litteraria reformationis*, Francfort, 1717, 5 vol. in-fol. VIII. *Ænigmata prisci orbis: Jonas in luce in historiâ Manassis et Josiæ ex eleganti veterum hebræor. stylo solutum ænigma*, Helmstadt, 1723, in-fol. C'est un recueil de pièces que l'auteur avait déjà publiées séparément, et qui toutes avaient été censurées par l'autorité ecclésiastique. Son audace à les reproduire fut punie par la suppression de l'ouvrage: il fut, en outre, condamné à cent écus d'amende; et on lui défendit de s'occuper davantage de matières qui pouvaient avoir trait aux saintes Écritures. Il se soumit à cet ordre sévère; et, pour donner une preuve de son obéissance, ou plutôt dans un moment de dépit, il jeta au feu huit volumes de ses recueils, et en envoya les cendres au directoire de l'université d'Helmstadt. Quatre ans après, il obtint la restitution de son livre, qui n'en est pas moins très rare: mais le public n'y perd rien; car c'est un amas d'idées singulières, bizarres même, et qui prouve moins encore la vaste érudition de l'auteur que son peu de jugement. Il y rapproche, par exemple, le séjour de Jonas dans la baleine, des aventures fabuleuses d'Hercule et d'Arion, et veut démontrer une chose qui sort de l'ordre naturel, telle que la possibilité de commander aux monstres de la mer par le pouvoir qu'exerçaient sur eux Thétis et Pélée. IX. *Tomus primus in Jobum, Historiam populi Israëlis in assyriaco exilio, Samariâ eversâ et regno extincto illustrans*, Helmstadt, 1728, in-fol. Le premier volume fut saisi au moment où il sortait de dessous la presse, et l'auteur brûla le second, qui aurait peut-être contenu l'explication du livre de Job; car le premier est un recueil de pièces qui n'ont aucun rapport au titre général. Ce volume est si rare, que David Clément (*Voy.* la *Bibliothèque curieuse*, tom. IX) n'en avait jamais pu voir qu'un seul exemplaire. Von der Hardt reprit son travail et en composa sept volumes. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de la réformation*, en six vol. in-fol., dont on conserve la copie autographe dans la bibliothèque d'Helmstadt. On trouvera la liste complète de ses écrits dans la *Gelehrte Europa* de G. Wilh. Goëttens, tom. III, pag. 526 et suiv. Christian Breithaupt a publié son *Eloge*, Helmstadt, 1746, in-4°. — Son neveu, Antoine-Jules von der Hardt, professeur de théologie et de langues orientales à Helmstadt, où il mourut en 1785, âgé de soixante-dix-huit ans, a laissé quelques écrits en latin, sur lesquels on peut voir la dissertation que J. C. Wernsdorf a publiée à Helmstadt, en 1786, sur ce savant professeur et sur sa bibliothèque, très riche en manuscrits orientaux. *Voyez* aussi Bruns, *Epist. ad Schnurrer*, dans les *Analecta litteraria* d'Helmstadt, 1785, II, 193. — Richard von der Hardt, frère d'Hermann, a publié, à Stockholm, une *Holmia litterata*, dont la deuxième édition, augmentée, parut en 1707, in-4°, et quelques Lettres latines à Peringskiold et à Ger. Molanus, imprimées à part, 1703 et 1707, in-4°.

W—s.

HARDUIN (Alexandre-Xavier) naquit à Arras le 6 octobre 1718. Après avoir fait avec distinction ses humanités au collége de cette ville, tenu alors par les jésuites, il se livra à l'étude de la jurisprudence, et fut reçu avocat en parlement. Il

exerça, avant l'âge compétent, les charges municipales qui lui furent confiées par M. Chauvelin, intendant de la province d'Artois. Quelques poésies agréables et plusieurs mémoires, qu'il publia de temps à autre, le firent connaître avantageusement dans la république des lettres. L'académie d'Arras, après l'avoir admis dans son sein en 1738, le chargea des fonctions de secrétaire perpétuel, en l'absence de La Place, auquel il succéda définitivement en 1745. Harduin s'acquitta dignement de cet emploi, et se fit chérir par la douceur de ses mœurs autant que par sa modestie. Il ne se borna pas à cultiver la poésie, ce qu'il fit avec succès, puisque sa muse légère et facile obtint les suffrages du chantre de *Vert-Vert;* il s'occupa encore de l'étude de la grammaire, et particulièrement du mécanisme de la parole. Ses ouvrages en ce genre sont cités avec éloge. Dumarsais, Duclos et d'Olivet se plurent à lui rendre la justice qu'il méritait, bien qu'ils ne partageassent pas toujours ses opinions en grammaire : d'Olivet même a parlé d'une manière avantageuse de plusieurs ouvrages dans lesquels Harduin a combattu et critiqué ses principes. Sincèrement attaché à son pays, qu'il ne voulut jamais quitter, il reçut de ses compatriotes les marques les plus honorables de confiance et d'estime : élu six fois député des états d'Artois à la cour, il s'y fit remarquer par la pureté, la sagesse de ses principes, et par son amour pour son roi. Nous avons de cet écrivain laborieux : I. *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe, contenant un traité des sons*, in-12 (elles parurent pour la première fois en 1757). II. *Dissertation sur les voyelles et les consonnes*, in-12, 1760. III. *Lettre à l'auteur du Traité des sons de la langue française*, in-12, 1762. IV. *Mémoires pour servir à l'histoire d'Artois, et principalement de la ville d'Arras*, in-12, 1763. La lecture de cet ouvrage fait regretter que l'auteur se soit borné à traiter quelques époques de cette histoire. V. *Ode à la santé.* VI. *Zimès*, acte de féerie du ballet des *Épreuves*. VII. *Le retour des amans*, ballet en trois actes. VIII. *Pan et Glycère*, pastorale lyrique. Ces trois derniers ouvrages n'ont pas été imprimés : l'auteur était sur le point de les publier lorsque la mort vint tout-à-coup le ravir à sa famille et à ses amis. On a encore de lui des Mémoires sur les locutions vicieuses usitées dans l'Artois, des épîtres, des contes, des épigrammes, et un assez grand nombre d'imitations ou traductions d'odes d'Horace, qu'il avait lues à l'académie d'Arras. Harduin mourut le 4 septembre 1785, à l'âge de soixante-sept ans. B—ns.

HARDWICKE (Philippe-Yorke, comte de), politique anglais, fils du grand chancelier du même nom, naquit en 1720. Il fut nommé, en 1738, un des rapporteurs (*tellers*) de l'échiquier. Il se fit connaître de bonne heure comme législateur; fut choisi, en 1741, membre du parlement pour Ryegate, dans le comté de Surrey, et, en 1747, l'un des députés du comté de Cambridge, qu'il représenta aussi en 1754 et en 1761. Il fut nommé grand intendant de l'université de cette ville; place qui lui fut vivement disputée par le lord Sandwich. En 1765, il occupa une place dans le conseil, pendant la courte administration dont le lord Rockingham fut le chef. Le mauvais état de sa santé et ses goûts littéraires le détournèrent depuis du théâtre de la politique. Il mourut en 1790. Il a publié : I. *La correspondance de sir Dudley Carle-*

ton, ambassadeur aux états-généraux pendant le règne de Jacques Ier., précédée d'une préface historique, 1775, 2e. édition. II. *Mélange d'écrits politiques* (*Miscellaneous state papers*) de 1501 à 1726, 2 volumes in-4°., recueil intéressant. Étant encore à l'université, il fit, en société avec plusieurs condisciples, les *Lettres athéniennes*, ou *Correspondance épistolaire d'un agent du roi de Perse résidant à Athènes, durant la guerre du Péloponnèse*, ouvrage dans le genre des *Voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, imprimé en 1741 et en 1743, in-4°., à douze exemplaires, destinés aux douze auteurs (1); réimprimé en 1782, in-4°., à cent exemplaires, et dont le mérite ne fut généralement apprécié qu'en 1798, lorsque le comte de Hardwicke, actuellement vivant, en donna une édition authentique, correcte et élégante, en 2 vol. in-4°., avec un index géographique, des gravures, et une carte de la Grèce ancienne. L'ouvrage est connu en France par deux traductions; l'une, par Villeterque (1801, 3 vol. in-8°.; 1803, 4 vol. in-12, avec cartes et gravures); l'autre, par M. Christophe (1802, 4 vol, in-12). L'abbé Barthélemy en a fait un très grand éloge en disant que, s'il eût connu cette correspondance, il n'eût pas commencé l'*Anacharsis*, ou ne l'aurait pas achevé. On doit se féliciter de devoir à cette ignorance un chef-d'œuvre de plus. L'ouvrage de Barthélemy commence à l'époque où finissent les *Lettres athéniennes*. S—D.

HARDY (ALEXANDRE), l'un des plus féconds et des plus médiocres auteurs dramatiques, était natif de Paris, et vécut sous Henri IV et sous Louis XIII. Corneille n'existait pas encore; et le bon Hardy passait pour le premier tragique de son temps. Il l'eût été en effet, si la multiplicité des productions était la preuve du génie; car on fait monter à plus de six cents le nombre de ses pièces, toutes écrites en vers héroïques, et embrassant, comme on le peut croire, presque tous les sujets de l'histoire ou de la fable. Mais ce poète n'avait ni la connaissance des règles du théâtre, ni le sentiment des convenances de la scène. Dans ses tragédies, Achille et Procris, Hercule et Coriolan, s'expriment de la même manière. Elles sont remplies de sentences emphatiques, de lieux communs de morale, et, bien souvent, n'en sont pas moins indécentes; car il se met peu en peine de voiler les mystères de l'amour. L'unité de lieu n'y est guère mieux observée. Le personnage qui vient de figurer à Rome, se trouve, l'instant d'après, en Égypte ou en Grèce. On remarque cependant, au travers de ces nombreux défauts, quelques situations intéressantes, quelques scènes filées avec art. *Mariamne* est, sans contredit, la meilleure tragédie de cet auteur. Les caractères en sont bien soutenus; et l'on est étonné de trouver autant de régularité dans le drame de cette pièce. Aussi servit-elle de modèle à la *Mariamne* de Tristan, dont le succès sembla balancer celui des premières pièces de Corneille. Hardy, quoiqu'il eût le titre de poète du roi, vécut et mourut dans l'indigence. Il suivait une troupe de comédiens ambulants, auxquels il fournissait souvent jusqu'à six pièces par mois. De cet immense fatras, il nous reste six volumes in-8°., Paris, 1623-1628, contenant cinquante-quatre pièces: le

(1) Douze écrivains, tous résidant à l'université de Cambridge, ont travaillé à cet ouvrage; entre autres, deux membres de la famille de Hardwicke, Philippe et Charles Yorke, sous les signatures P et C.

sixième est intitulé les *Amours de Théagène et de Chariclée*, en huit poèmes dramatiques. Pour le titre des autres pièces, on peut consulter la *Bibliothèque du théâtre français* par le duc de la Vallière, tome 1, page 333. Hardy passe pour avoir été le premier qui ait reçu des honoraires de ses pièces. On fixe l'époque de sa mort vers 1630. — Sébastien HARDY a publié : I. En société avec le prévot des marchands (De Grieux), *Mémoires et instructions pour le fonds des rentes de l'hôtel-de-ville*, Paris, 1616, in-8°. II. Le *Vrai régime de vivre*, traduit, conjointement avec la Bonnodière, du latin de Lessius, avec le *Traité* de Cornaro, sur le même sujet. III. *Le Réveil - Matin des courtisans*, traduit de l'espagnol d'Antoine de Guevara, Paris, 1623, in-8°. — Pierre HARDY, natif de Chartres, curé de Saint-Maurice de Galon, a publié : I. *Essai physique sur l'heure des marées dans la mer Rouge, comparée avec l'heure du passage des Hébreux*, 1755, in-12. II. *Lettre au P. Calmet, sur la terre de Gessen*, 1757, in-12. D. L.

HARDY (CLAUDE), né au Mans vers la fin du XVIe. siècle, fit de grands progrès dans l'étude des principales langues anciennes et modernes (1), et dans celle des mathématiques. Son père, Sébastien Hardy, Parisien, receveur des aides et tailles du Mans, et ensuite conseiller à la chambre des comptes, était lié intimément avec Descartes, qui trouva un asile hospitalier dans la maison de cet ami généreux, à l'époque où, persécuté par des sectaires intolérants, le philosophe français se réfugia de Leyde à Paris. Claude Hardy eut, comme son père, le courage de professer hautement la doctrine de Descartes. Celui-ci, lors de sa discussion avec Fermat, en 1698, relative à des problèmes de géométrie transcendante, lui confia le soin de sa défense, l'opposant ainsi à Pascal le père et à Roberval, que Fermat avait nommés ses seconds. De concert avec le père Mersenne, qui joua le rôle d'arbitre dans cette discussion délicate, Hardy parvint à réconcilier deux illustres rivaux. Il fut aussi l'ami de l'évêque d'Avranches, Huet, qui en parle avantageusement dans son *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*. Hardy mourut conseiller au Châtelet de Paris, le 3 avril 1678. Il a publié une nouvelle édition du texte grec des Données d'Euclide (*Data Euclidis*), avec une bonne traduction latine, et le commentaire du géomètre Marinus, philosophe platonicien du VIe. siècle, Paris, 1625, in-8°. Montucla (Hist. des mathém.) fait l'éloge de cette édition, et dit que c'était la première fois qu'on avait vu paraître le grec d'Euclide avec le commentaire de Marin. Il lui donne la préférence sur celle de Barthélemi Zambert qui l'avait précédée. L—U.

HARDY (FRANCIS), né vers 1751, représenta, pendant dix-huit ans, le bourg de Mullingar, dans le parlement d'Irlande. Ayant été lié intimement avec le lord Charlemont, seigneur aussi distingué par sa conduite politique, que par la protection éclairée qu'il accordait aux arts, il se chargea de la révision de ses papiers manuscrits, et publia, en 1811, Londres, in-4°., les *Mémoires de James Caufield, comte de Charlemont*; ouvrage qui prouve beaucoup de lumières, et les principes les plus purs, avec des vues libérales. L'auteur se montre très modéré dans les jugements qu'il porte sur les hommes qui

(1) Baillet dit qu'il en possédait trente-six. (*Vie de Descartes.*)

lui étaient opposés par leurs opinions politiques et même par leurs principes moraux. On y trouve des anecdotes intéressantes, non seulement sur le lord Charlemont, mais encore sur plusieurs personnages très célèbres, notamment sur Edm. Burke, Hume, Montesquieu, le duc de Nivernais : aussi, malgré des digressions trop fréquentes et l'inégalité du style, tantôt trop négligé et tantôt ambitieux, ces mémoires ont été favorablement accueillis, et ont été réimprimés, en 1815, en 2 volumes in-8°., ornés du portrait de lord Charlemont. Hardy mourut, le 24 juillet 1812, à soixante-un ans. X—s.

HARE (Francis), évêque anglais du XVIIIe. siècle, né à Londres, fut successivement premier chapelain de l'armée du duc de Marlborough, doyen de Worcester et de St.-Paul, et évêque de St.-Asaph et de Chichester. Un pamphlet qu'il publia, *Sur les difficultés et les découragements qui accompagnent l'étude des Écritures*, parut écrit d'un ton si burlesque, qu'il attira sur lui les foudres de la chambre de convocation, qui crut y voir une attaque déguisée contre les saintes Écritures. Whiston représente l'auteur comme fortement enclin au scepticisme, et dit qu'il plaisantait des choses saintes et offrait de parier contre l'accomplissement des prophéties. Il mourut le 26 avril 1740. On a de lui, entre autres ouvrages : I. Une édition de *Térence*, in-4°., avec des notes, édition qui fut éclipsée par celle du savant Bentley; ce qui suffit pour brouiller les deux critiques, jusqu'alors amis intimes. II. Le *Livre des Psaumes en hébreu, où le mètre poétique original se trouve rétabli*, in-4°. Dans cet ouvrage, l'auteur prétend avoir trouvé le mètre hébraïque, qu'on croyait à jamais perdu : mais cette hypothèse, quoique défendue par quelques auteurs, a été réfutée par plusieurs savants, et particulièrement par le docteur Lowth dans son traité intitulé, *Metricæ Hareanæ brevis confutatio*. Les ouvrages de l'évêque Hare ont été réunis après sa mort, en 4 vol. in-8°. X—s.

HAREN (Guillaume de), noble Frison, né à Leeuwarde, en 1626, reçut une éducation soignée, et, après avoir voyagé dans les principales parties de l'Europe, ne tarda pas à entrer dans la carrière diplomatique, qu'il fournit avec une grande distinction. En 1659, s'étant embarqué pour la Baltique, sur la flotte de Ruiter, il négocia utilement, auprès des rois de Suède et de Danemark, la pacification du Nord, conclue en 1660 à Oliva. Il ne tint pas à lui, en 1663, que le gouvernement hollandais ne se maintînt en paix avec le belliqueux évêque d'Osnabruck (*Voy.* Galen); mais, la guerre ayant éclaté, il fut envoyé à l'armée, pour concourir à la direction des opérations militaires. En 1665, adjoint à l'illustre Jean de Witt comme député, sur la flotte destinée à agir contre l'Angleterre, il aida celui-ci à la conduire en mer, malgré l'avis des pilotes, par un canal ou pertuis auquel le succès de cette tentative fit donner le nom de *Dewitt*. Après différentes missions de moindre importance, qui vinrent interrompre ses occupations administratives, il négocia, en 1672, l'accession du gouvernement suédois à la triple alliance. Il eut moins de succès en traitant de la paix à Aix-la-Chapelle et à Cologne. La paix ayant été conclue avec l'Angleterre, en 1674, il fut chargé d'aller renouveler à Londres les anciens traités entre les deux gouvernements. Les négociations de Ni-

mègue firent honneur à son talent. Il eut encore, en 1683 et en 1690, deux importantes missions en Suède. Il concourut d'une manière distinguée à la paix de Ryswyck; et il termina sa carrière diplomatique par une ambassade en Angleterre, auprès de la reine Anne, en 1702. Il appliqua son expérience, pendant le reste de ses jours, à l'administration de sa province natale; et il mourut, en 1708, laissant une mémoire également honorée sous le rapport de la moralité et sous celui des connaissances et du talent. Il avait refusé le titre de comte, que lui offrit le roi de Suède. Un trésor inappréciable de notes et d'observations, fruits de ses longs travaux, périt dans l'incendie de son château de Ste.-Anne, en 1732, avec beaucoup d'autres papiers de famille, dans le nombre desquels on regrette surtout un journal autographe, écrit en français, de la vie d'Adam de Haren, aïeul de Guillaume (1), et l'un des braves qui, sous le nom de *Gueux*, portèrent, en 1572, un coup décisif à la domination espagnole, par la prise de la Brille. Il existe une oraison funèbre latine de Guillaume de Haren, par Zacharie Huber, publiée à Franeker en 1708. M—on.

HAREN (Guillaume de), petit-fils du précédent, né à Leeuwarde en 1713, et mort en 1768, se distingua dans la carrière des fonctions publiques auxquelles l'appelèrent sa naissance et son mérite, autant qu'il s'illustra au parnasse hollandais par plusieurs productions remarquables. Il faut mettre au premier rang de celles-ci, son poème épique, intitulé les *Aventures de Friso, roi des Gangarides et des Prasiates*, Amsterdam, 1741, in-8°. (1) « Ce » poème, dit M. de Vries dans son » *Histoire de la poésie hollandaise*, » (tom. II, pag. 179), est peut-être le » seul véritable poème épique que » nous possédions dans notre langue; » il est du moins le seul qui soit fait » sur le type révéré du prince des » poètes grecs. » Non moins qu'Homère parmi les anciens, Fénélon parmi les modernes semble avoir servi de modèle à M. de Haren. La fable de son poème est appuyée sur d'anciennes traditions qui font d'un certain Friso le fondateur de la nation frisonne; traditions dont il y a plus de deux siècles que l'historien de la Frise, Ubbo Emmius, a démontré la fausseté. Le poète qui n'en avait pas moins le droit d'en faire son héros, le suppose Indien de naissance, issu de sang royal, et contemporain d'Alexandre-le-Grand. Jeune encore, Friso se vit dépossédé du trône et expulsé de ses foyers par le traître Agrame. Il était doué d'éminentes qualités, et professait la doctrine de Zoroastre: après des courses multipliées, il arriva sur les bords du *Flevus* (Vlie), où il s'arrêta, et donna son nom à l'asile qui lui fut offert par le destin. Tout cela fournit matière à de magnifiques descriptions, à des détails également remplis d'érudition et d'intérêt. La versification est harmonieuse et riche : si le style manque parfois de correction, il a toujours la dignité du genre; un grand nombre de beautés rachète amplement quelques longueurs : on rencontre souvent d'heureuses imitations des anciens;

(1) Adam de Haren, originaire du pays de Fauquemont, près Maëstricht, fut un des signataires de la fameuse supplique des nobles à la gouvernante des Pays-Bas, en 1566; ce qui devint un titre de proscription pour lui. Il fut successivement attaché à la personne de Guillaume I, prince d'Orange, et, après sa mort, à celle du comte Louis de Nassau, stathouder de la Frise. Il mourut à Arnheim en 1589.

(1) Le succès du *Télémaque* venait d'anoblir le mot d'*aventures*.

enfin la morale est partout élevée et pure. Ceux qui desireraient connaître plus en détail la marche du poème de *Friso*, peuvent se satisfaire au moyen d'un article assez étendu que lui a donné Clément dans le premier volume de ses *Cinq années littéraires*. M. Jansen a placé cette analyse en tête de sa faible traduction, en prose, du poème de *Friso*, Paris, 1785, deux vol. in-8°. Ce poème, dans la première édition, avait dix huit chants. Docile aux conseils de l'amitié et du goût, l'auteur le réduisit à dix, dans la deuxième édition, 1758, in-4°. M. de Haren n'a pas moins réussi dans la poésie lyrique que dans l'épopée. On connaît de lui une très belle ode *sur les Vicissitudes de la vie humaine*, dont on trouve la traduction (par le baron d'Holbach), dans les *Variétés littéraires* de l'abbé Arnaud et de M. Suard, tom. II, pag. 169 de l'édit. in-8°.; Jansen a adopté cette traduction, et l'a mise avec quelques autres morceaux, à la suite du poème de *Friso*. C'est à l'occasion d'un de ces morceaux, intitulé *Léonidas*, que Voltaire adressa à M. de Haren une pièce de vers qui commence ainsi :

Démosthène au conseil, et Pindare au Parnasse,
L'auguste liberté marche devant tes pas :
Tyrtée a dans ton sein répandu son audace,
Et tu tiens sa trompette, organe des combats.

M—ON.

HAREN (Onno-Zwier de), né à Leeuwarde en 1713, était frère cadet du précédent, et ne fut pas moins distingué dans les fonctions administratives, ni moins remarquable par ses talents littéraires. Sous le premier rapport, nous nous bornerons à signaler le rôle qu'il joua comme ambassadeur extraordinaire dans les négociations d'Aix-la-Chapelle, et la part qu'il eut au rétablissement du stathoudérat en 1748. Après la mort de Guillaume IV, la princesse d'Orange, sa veuve, nommée gouvernante pendant la minorité de son fils, continua à M. de Haren la faveur la plus flatteuse, et elle se plaisait à employer ses services ; mais la jalousie du duc de Brunswick abreuva d'amertumes et de dégoûts la fin de la carrière de M. de Haren. On lui suscita un procès scandaleux ; ses jours même furent menacés : le feu qui, en 1732, avait ravagé sa maison patrimoniale de Ste.-Anne, détruisit plus tard sa paisible retraite de Wolvega ; deux fois ses livres et ses papiers furent la proie des flammes : la mort mit un terme à ses peines en 1779. Sous le rapport littéraire, son principal titre à l'immortalité, est son poème des *Gueux*. On sait que les fondateurs de la liberté hollandaise avaient adopté comme un titre d'honneur ce sobriquet dérisoire ; et l'affranchissement de la Hollande du joug espagnol, est le sujet chanté par M. de Haren. Son poème a vingt-quatre chants ; il tient de l'épopée et de l'ode : le mètre est lyrique ; il est en stances régulières, composées chacune de dix vers : l'intention du poème est évidemment épique ; mais la marche se rapproche trop de l'histoire. La partie du merveilleux consiste principalement dans un songe dont la longueur est un peu disproportionnée, comparativement au reste, mais dont l'exécution n'est pas la partie la moins honorable pour le talent du poète : il s'étend depuis le septième chant jusqu'à la fin du douzième. L'Espérance, envoyée du trône de l'Éternel pour soutenir le courage de Guillaume, découvre au héros, dans les profondeurs de l'avenir, toute l'illustration qui attend sa famille et sa patrie, désormais liées par les mêmes intérêts; cette fiction de l'auteur produit une

riche galerie de tableaux, où se déploient à l'envi sa verve et son patriotisme. Là, brillent les noms de tous ceux qui, comme guerriers, hommes d'état, marins, ont illustré le nom hollandais. Une étrange omission est celle des poëtes. M. de Haren méritait si bien de s'associer lui-même aux Vondel, aux Hooft, aux Cats, aux Rotgans, aux Antonidès, aux Poot, aux Hoogvliet! Le poëme est précédé d'une introduction qui est comme une belle hymne à la Providence. Il est accompagné de notes pleines d'érudition et d'intérêt. M. de Haren le fit imprimer pour la première fois, en 1769, avec ce seul titre : *A la patrie*. Lui-même ne qualifie cette édition que de *matériaux informes*. C'était l'époque de ses plus grands chagrins et de ses plus vives alarmes. « En publiant, dit-il, » dans des conjonctures pareilles, les » matériaux informes de mon ou» vrage, j'ai voulu montrer à ma pa» trie quelles étaient mes occupations » pendant le jour, tandis que l'on » me préparait de si cruelles nuits, à » moi et à mon épouse. » (Notes du 23e. chant, tom. II, pag. 377, de l'édition de 1784.) Ce poëme reparut successivement perfectionné en 1772 et 1776. Mais il laissait toujours à desirer du côté de la correction et du style. MM. Bilderdyk et Feith, poëtes distingués, l'ont non seulement retouché, mais en partie refondu dans une nouvelle édition, Amsterdam, 1785, deux vol. in-8°.; édition dans laquelle on peut leur reprocher cependant un peu trop d'arbitraire. II. Il a encore paru de M. de Haren, plusieurs odes détachées, et à différentes époques : elles sont intitulées, la *Liberté*, le *Commerce*, la *Venue du Messie*, les *Ombres*, l'*Agriculture*, l'*Inoculation*, etc. III. Quelques traductions en vers, celle du premier chant de l'*Essai sur l'homme*, de Pope; d'une *Ode de Pindare à Ergotèles d'Himère*, nouvellement découverte dans les fouilles d'Herculanum, etc. IV. Deux tragédies, *Guillaume-Premier*, et *Agon, sultan de Bantam*; la dernière lui fit le plus grand honneur. V. Une pièce dramatique de circonstance, à l'occasion du troisième jubilé de l'union d'Utrecht; elle est mêlée de prose et de vers, et intitulée, *La Boîte de Pandore*. Le même auteur a écrit en prose : VI. Des *Considérations sur les tourbières de la Frise*. VII. Une *Oraison funèbre de Guillaume IV*. VIII. Une *Vie de Jean Camphuis, quinzième gouverneur-général des Indes-Orientales hollandaises* (de 1684 à 1691); morceau biographique fort étendu et très curieux. IX. *Du Japon, sous le rapport de la nation hollandaise et du christianisme*; traduit en français sous le titre de *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*, Paris, 1778, in-12. X. *Étrennes au plus jeune de mes fils*. XI. Un *Mémoire sur les poëmes nationaux ou patriotiques*, dans le recueil de la Société des sciences de Flessingue, etc. On regrette beaucoup sa *Vie de François Fagel, greffier des États-généraux* (Voy. FAGEL) : elle fut consumée par les flammes, dans l'un des incendies dont nous avons parlé.

M—ON.

HARENBERG (JEAN-CHRISTOPHE), historien, orientaliste, et théologien protestant, fils d'un pauvre cultivateur, naquit, en 1696, à Langenholzen, dans l'ancien évêché de Hildesheim. La faiblesse de sa constitution engagea ses parents à consentir qu'au lieu de suivre leur état,

il pût se livrer aux études pour lesquelles il annonçait de grandes dispositions. Il fut reçu à Hildesheim comme enfant de chœur, et s'y appliqua surtout à la musique, pour gagner, en donnant des leçons, les frais de son instruction. En 1715, Harenberg se rendit à Helmstaedt, où il étudia la théologie, l'histoire et les belles-lettres. Le savant professeur S. F. Hahn l'employa pour recueillir les matériaux des deux premiers volumes de son Histoire de l'empire germanique (*Voy.* Hahn, p. 308). Ce travail lui inspira le goût des recherches historiques. En même temps, il acquit, par une activité infatigable, des connaissances assez étendues dans les langues orientales, pour mériter d'être chargé, par les professeurs de cette université, d'en enseigner les éléments. Ils l'engagèrent aussi à prendre le degré de maître en théologie : mais le manque de moyens pécuniaires l'en empêcha. Nommé, en 1720, recteur de l'école du chapitre de Gandersheim, il trouva encore le temps de mettre en ordre les titres de ce chapitre, et de composer beaucoup de dissertations, qui furent insérées dans la *Bibliotheca Bremensis* ; il y explique plusieurs passages difficiles de l'Écriture sainte. Ses travaux dans ce genre furent fort goûtés par les Hollandais, qui le placèrent au rang des meilleurs critiques de son temps. En 1733, il fut nommé inspecteur-général des écoles dans le duché de Wolfenbüttel. Reçu membre de l'académie royale des sciences à Berlin en 1738, il enseigna, en 1745, l'histoire ecclésiastique et la géographie politique au *Carolinum* de Brunswick. Peu de temps après, il fut nommé prévôt du monastère de Saint-Laurent près de Schœuingen, où il mourut le 12 novembre 1774. Harenberg possédait une grande érudition, une excellente mémoire ; et son imagination était si vive, que, dans sa jeunesse, il fut souvent tourmenté par des visions : aussi la faiblesse de son discernement se décèle dans ses écrits historiques. Nous indiquerons de ses nombreux ouvrages : I. *Introduction succincte à la théologie ancienne et moderne de l'Éthiopie, et surtout de l'Abyssinie* (publiée sous le nom d'*Adolphe Windhorn*), Helmstaedt, 1719, in-4°. II. *De lenitate frigoris hiberni in Germania sensim crescente*, Goslar, 1721, in-4°. III. *De globi crucigeri imperialis origine et fatis præcipuis*, Hildesheim, 1721, in-4°. IV. *Jura Israëlitarum in Palæstina*, ibid., 1724, in-4°. V. *Historia ecclesiæ Gandersheimensis cathedralis ac collegiatæ diplomatica*, Hanovre, 1734, in-fol. avec quarante-trois planches. Cet ouvrage fut vivement critiqué ; Harenberg répondit aux critiques, en publiant : VI. *Vindiciæ Harenbergianæ*, Francfort et Leipzig (Brunswick), 1739, in-4°. VII. *Palæstina, seu terra à Mose et Josuâ occupata et inter Judæos distributa per XII tribus vulgò sancta appellata, ex observationibus astronomicis, itinerum intervallis ac scriptis fide dignis concinnata*, Augsbourg, 1737. C'est une assez bonne carte de la Terre-Sainte. L'auteur en publia dans la suite une nouvelle, Nuremberg, 1750. VIII. *Otia Gandersheimensia sacra, exponendis sacris litteris et historiæ ecclesiast. dicata*, Utrecht, 1739, in-4°. Cet ouvrage contient quatorze dissertations : on en trouve les sujets indiqués dans les *Acta erudit.*, 1740, page 326. IX. *Stirpis Estensis origines, progenitores Ser. DD. Br. Luneburgicorum vetustissimi*, Brunswick, 1748, in-4°. L'auteur prouve dans cet écrit que les

ducs de Brunswick-Lunebourg descendent des marquis de Toscane. X. *De primis Tartarorum vestigiis victricibus Silesiæ funestis*, Brunswick, 1750, in-4°.; Brême, 1771, in-8°. XI. *Monumenta historica adhuc inedita*, Brunswick, 1758-1762, 3 part. in-8°. Cet ouvrage est un recueil de titres et de descriptions de plusieurs grands chapitres d'Allemagne. XII. *Explication de l'apocalypse*, ibid., 1759, in-4°. L'auteur examine surtout, dans cet ouvrage, quelle époque désignée par l'Apocalypse s'applique au XVIIIe. siècle. XIII. *Histoire pragmatique de l'ordre des Jésuites, depuis leur origine jusqu'au temps actuel*, Halle et Helmstaedt, 1760, deux volumes in-8°.; livre rempli de recherches, et qui peut encore être utile, malgré la diffusion et le désordre qu'Adelung reproche avec raison à son auteur. XIV. *Amos propheta expositus interpretatione novâ latinâ*, Leyde, 1764, in-4°. XV. *Christoph. Schraderi Tabulæ chronologicæ*, etc., *emendatæ et auctæ*, Brunswick, 1764, in-8°. XVI. *Explication du prophète Daniel*, Blankenbourg, 1770-1772, 2 volumes in-8°. XVII. *Comm. de Thomæ Aquinatis libro adhuc Msto, de essentiis essentiarum*, Iéna, 1772, in-4°. La Bibliothèque historique, théologique, philologique, publiée par Hase; le *Museum hist. theol. phil.*; le *Thesaur. theol. philol.*; la *Biblioth. Lubec.*; les *Acta erudit. lat.*; les *Miscell. Berolin.*; la *Nova Bibl. Brem.*; et les *Nov. miscell.*, *Lips.*, renferment un grand nombre de dissertations savantes de Harenberg. Le dernier de ces recueils en offre quinze, parmi lesquelles on remarque quatre suppléments à la *Palæstina* de Reland. Quelques unes de ses dissertations se trouvent aussi dans le *Thesaurus Ugolini*. On peut consulter, sur la vie et les écrits de ce savant, qui, malgré la prise qu'il a donnée à la critique, peut être cité comme un auteur distingué, de très bonnes notices dans le cinquième volume de l'*Histoire des auteurs vivants*, par Bathlef, pag. 94-144; dans l'*Histoire de l'érudition*, par Strodtmann, vol. v, p. 230-253, etc. B—H—D.

HARETH BEN-HILIZZA, poète arabe, et l'un des auteurs des poèmes célèbres connus sous le nom de *Moallakat*, était de la tribu de Becr, qui fut long-temps en guerre avec celle de Tagleb, dans le siècle qui précéda celui de Mahomet. Tout ce que nous savons de Hareth, c'est qu'il improvisa la *Moallaka*, dont il est auteur, en présence du roi de Hira, Amrou, fils de Hind. Amrou était parvenu à réconcilier les deux tribus de Becr et de Tagleb, et avait fait donner, par chacune d'elles, quatre-vingts otages, qui devaient rester près de lui, et répondre sur leur tête des meurtres dont l'une des deux tribus pourrait se rendre coupable contre l'autre. Par un événement sur lequel on n'est pas d'accord, tous les otages de Tagleb moururent. Cette tribu demanda à celle de Becr une indemnité pour la perte de ses otages, quoique ce malheur fût tout-à-fait indépendant de la volonté de ces Arabes, et ne pût leur être imputé. Sur le refus de Becr les deux tribus portèrent l'affaire devant le roi de Hira. La tribu de Tagleb avait pour défenseur le poète Amrou Ben Kelthoum, auteur d'une des sept *Moallakas*; celle de Becr, Noman Ben Haram. Ce dernier, piqué de quelques propos insultants que lui avait tenus Amrou Ben-Kelthoum, lui répondit encore plus durement. Le roi, qui favorisait Tagleb, entra en colère, et fut encore plus irrité de

certaines paroles injurieuses que lui adressa Nomañ. Il avait déjà conçu le dessein de le faire mourir, quand Hareth Ben-Hilizza, s'appuyant sur son arc, improvisa son poëme. La colère dont il était animé, et l'espèce d'enthousiasme qui le dominait, étaient si violents, qu'il débita son poëme tout entier, sans s'apercevoir que l'extrémité de son arc était entrée dans sa main, et l'avait traversée de part en part. Cette véhémence, ce délire poétique, seraient encore plus remarquables, si, comme le disent quelques écrivains, Hareth était alors plus que centenaire. Dans ce poëme, Hareth rappelle toutes les journées dans lesquelles la tribu de Tagleb avait eu le dessous, et n'avait pas tiré vengeance des Arabes qui avaient pillé ses troupeaux ou étaient entrés en armes sur son territoire. Il y rappelle aussi toutes les occasions dans lesquelles les rois de Hira avaient reçu des secours utiles de la tribu de Becr. On dit que Hareth était lépreux : on en avait averti le roi, qui avait fait mettre un voile entre lui et le poëte, et l'avait fait tenir loin de lui. Mais à mesure que Hareth parlait, le roi, ravi de son éloquence, le faisait approcher davantage : enfin il fit retirer le voile, et voulut qu'il s'assît près de lui. Quand Hareth eut cessé de parler, le roi prononça le jugement, et déclara que la tribu de Becr n'était tenue à aucune indemnité envers celle de Tagleb. La *Moallaka* de Hareth a été publiée avec les autres, en anglais et en arabe (mais en caractères latins), par W. Jones (Londres, 1782). Le texte a été remis en caractères arabes d'après l'édition de Jones, et publié ainsi, sans notes ni traduction, avec celle d'Antara, par M. Alexis Boldyrev, à Gœttingue, en l'année 1808. Il est à desirer qu'on en donne une édition plus correcte, et accompagnée d'un commentaire. A la fierté et à la conscience de ses droits qui règnent dans ce poëme, se joignent une gravité et une sorte de philosophie simple et touchante, qui conviennent au grand âge que l'on suppose à son auteur.

S. D. S—Y.

HARIOT. *Voy.* HARRIOT.

HARIRI, célèbre écrivain et poète arabe, dont les prénom et nom sont HABEN-MOHAMMED ALKASEM BEN-ALI, était natif de Basra ou Bassora, et habitait, dans cette ville, une rue appelée du nom d'une tribu arabe, la rue des *Benou-Haram* : par cette raison, il porte aussi les surnoms de *Basri* et *Harami*. Suivant d'Herbelot, le surnom de *Hariri*, sous lequel il est généralement connu, lui venait de ce qu'il avait habité un bourg de la Perse, nommé *Harir* ; mais il est beaucoup plus vraisemblable, que le surnom *Hariri* vient, comme le dit Ebn-Khilcan, de *Harir* (soie), et que Hariri fut surnommé ainsi, parce qu'il était fils d'un ouvrier en soie, ou d'un marchand de soie, ou parce qu'il avait lui-même exercé l'une ou l'autre de ces professions. Hariri naquit à Basra en l'année 446 de l'hégire (1054 de J.-C.); il appartenait à une famille dont la richesse consistait en palmiers, et qui en possédait dix-huit mille, dans le territoire d'un petit bourg situé au-dessus de Basra, et nommé *Meschan*. L'extrême laideur de Hariri, et une figure ignoble, ne prévenaient point en sa faveur. On cite de lui des vers où il fait mention de cette particularité. Hariri est auteur de plusieurs ouvrages estimés, tant en prose qu'en vers, et entre autres, d'un traité en vers sur la grammaire arabe, intitulé *Molhat-alirab*, et d'un commentaire en

prose sur ce même traité. L'auteur de cet article en a cité quelques passages dans sa Grammaire arabe, publiée à Paris en 1810. Mais l'ouvrage qui a rendu le nom de Hariri célèbre dans tout l'Orient, est celui qui est intitulé *Makamat*, c'est à dire Séances. Ce sont des nouvelles, racontées par un personnage supposé, et entremêlées de prose et de vers; elles ont toujours quelque chose de piquant, soit par les aventures qui en sont le sujet et par l'originalité des personnages, soit par les leçons de morale, de philosophie, de ruse, de souplesse, qui y sont mises en action. Hariri n'est point l'inventeur de ce genre de compositions; il a eu pour modèle, comme il le dit lui-même, Hamadani (*Voy.* ce mot). Les Séances dont se compose le recueil, sont au nombre de cinquante. Les six premières ont été publiées en arabe et en latin, avec des notes savantes, par Albert Schultens, savoir, la 1re., la 2e. et la 3e. à Francker, en 1731; les 4e., 5e. et 6e., à Leyde, en 1740. La 1re. avait déja paru précédemment dans l'édition de la Grammaire arabe d'Erpenius, donnée par Golius. Quelques autres aussi ont été publiées en original, avec des traductions, par Reiske et par MM. Jahn, Silvestre de Sacy, Rinck, Rosenmüller, et divers collaborateurs du recueil intitulé les *Mines de l'Orient*. Il serait trop long d'en faire ici le détail. Everard Scheidius avait commencé une édition complète des Makamas de Hariri : elle devait être accompagnée de notes; mais il n'en a été imprimé que 32 pages du texte. D'autres savants, en Europe, ont formé plus d'une fois le même projet; cependant jusqu'à présent il y est resté sans exécution. On en a publié une édition à Calcutta, de 1809 à 1814, sans notes et sans traduction, en trois volumes in-4°. Le 3e. volume contient un dictionnaire arabe-persan, pour l'intelligence de cet ouvrage. Néanmoins, une bonne édition du texte, accompagnée d'un choix de scholies arabes, manque encore aux amateurs de la littérature orientale. L'abondance des manuscrits, très communs en Europe, rendrait assez facile le travail d'une semblable édition. Dans toutes ses Makamas, Hariri place le récit dans la bouche d'un personnage nommé Hareth ben-Hammam; et le principal acteur qu'il met en scène, est toujours Abou-Zéid Saroudji. Il les composa par l'ordre d'un vizir du khalife Abbasside Mostarsched-billah : on n'est pas d'accord sur le nom de ce vizir. La première Makama qu'il mit par écrit, est celle qui se trouve aujourd'hui la quarante-huitième du recueil. Lorsque Hariri publia cet ouvrage, il fut soupçonné de plagiat; mais ce soupçon n'est point resté attaché à sa mémoire. Peu d'ouvrages ont eu un aussi grand nombre de scholiastes et de commentateurs, que le recueil des Makamas de Hariri; et il en est peu en effet, que l'on puisse moins lire sans le secours d'un commentaire, ce qui vient, soit des expressions ou peu usitées, ou figurées, ou énigmatiques, que cet écrivain affecte d'employer, soit de la multitude des allusions et des proverbes dont il enrichit ses compositions. Leur mérite étant encore plus dans les mots que dans les choses, les lecteurs qui ne les connaissent que par des traductions, ne sauraient s'en faire une juste idée, surtout lorsque les traducteurs se sont efforcés, comme Albert Schultens, de conserver dans leur version certaines associations d'idées, que les termes employés dans le texte rappellent

à quiconque connaît à fond la langue de l'original, mais que l'on doit se contenter de faire apercevoir dans une sorte de lointain, et comme à travers un brouillard, si l'on ne veut pas sacrifier le principal à ce qui n'est qu'accessoire. Ce genre de fidélité est presque un travestissement. Hariri, au milieu des difficultés qu'offre son style, et malgré quelques abus de l'imagination, attache le lecteur capable de l'entendre, par un charme irrésistible. Il n'est cependant pas exempt de certaines licences, que plusieurs de ses commentateurs n'hésitent pas à taxer de fautes; et ses jeux de mots ne sont, parfois, que d'insipides logogryphes. Si Hariri a imité Hamadani, il a eu aussi plusieurs imitateurs; mais aucun d'eux n'a eu, comme lui, le bonheur de faire oublier son modèle. Les Makamas de Hariri ont été traduites en hébreu, par un savant juif espagnol, Juda, fils de Salomon, fils d'Alcharizi: il a intitulé sa traduction, *Méchaberot Ithiel*, c'est-à-dire Compositions d'Ithiel; et il a substitué deux personnages appelés Ithiel et Chéber Hakkéni, à ceux de l'original, Hareth ben Hammam et Abou-Zeïd Sarondji. Un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, contient les vingt-sept premières Séances, de la traduction de ce rabbin. Le même écrivain juif, après avoir terminé cette traduction, a composé en hébreu, un ouvrage à-peu-près du même genre, sous le nom de *Tahkémoni*. Celui-ci a été imprimé à Constantinople, en 1540 et 1578, ou 1583; et à Amsterdam, en 1729. Beaucoup d'écrivains ont parlé inexactement de ces deux ouvrages du rabbin Juda, fils d'Alcharizi. Hariri mourut en l'an de l'hégire 510 (1116 de J.-C.), ou 515 (1121): C'est à cette dernière date que sa mort est rapportée par Aboulféda. S. D. S—Y.

HARIUS, ou TER HAER (Henri), né, à ce qu'il paraît, de cultivateurs aisés aux environs de Zutphen, vers 1540, a fourni une carrière semée de contrariétés, et l'on ignore l'époque précise de sa mort. Il fit ses premières humanités à Lochem, non loin du lieu de sa naissance; d'où il passa à Louvain, et probablement ensuite à Douai, pour étudier le droit. De retour dans sa patrie, il fut avocat à Arnheim, et devint ensuite secrétaire de la préfecture (ou *drossardie*) à Zutphen. Quelque temps après il fut placé à la tête de l'école de cette ville; mais les malheurs de la guerre avec l'Espagne, ayant pesé spécialement sur la province de Gueldre, anéantirent la fortune de Harius, qui se retira avec sa femme et sept enfants en Westphalie, où il fut employé à l'école de Paderborn. La peste le poursuivit dans cette patrie adoptive, et le reste de son histoire est inconnu; mais il y a des preuves que du moins sa famille revint à Zutphen. Henri Cannegieter a publié in-4°. à Arnheim, en 1774, quatre livres d'Elégies latines de Harius, sous le titre de *Tristia*: elles étaient demeurées inédites jusque-là, et ce savant en avait acquis, dans une vente à Dortmund, le manuscrit autographe. La muse de Harius est assez facile, mais un peu négligée: dans la description des malheurs de sa patrie et de ses propres infortunes, il s'attache à imiter Ovide. Frédéric-Joachim Feller dans les *Monumenta inedita*, 24°. cahier, pag. 480, cite: *Henrici Harii, Sicambri, Elegiarum heroïcarum liber unus*, Cologne, 1585, in-8°.; mais Cannegieter semble révoquer en doute l'existence de cet ouvrage,

dont il avait fait inutilement la recherche. — Un autre Harius, ou *Van der Haer* (Jean), né à Gorcum, et chanoine de la cathédrale de cette ville, a eu de la célébrité dans le même siècle comme un amateur qui avait formé une immense bibliothèque. L'empereur Charles-Quint le gratifia, en 1531, d'un canonicat à la Haye; Harius s'y transporta avec ses livres, qu'il céda la même année, à l'empereur, s'en réservant la jouissance pour sa vie. Il mourut l'année suivante. Cette bibliothèque, devenue publique et mise sous la direction de *Viglius ab Ayta*, qui s'attacha à l'enrichir, fut dispersée dans les guerres civiles qui déchirèrent la Hollande vers la fin du même siècle. Jean Second a célébré ce Harius, populairement appelé de son temps *Jean aux livres* (Poëm., pag. 127. édit. 1619.) *Voyez* aussi Lomeier, *De Bibliothecis*, pag. 230, et la Description hollandaise de la Haye, par de Riemer, tom. 1, pag. 255-257.

M—on.

HARKENROTH (Isbrand-Eilhard), né en 1693, à Hamswerum, dans l'Ost-Frise, mort vers 1771, joignit l'étude de la philologie à celle de la théologie. On a de lui, dans le tom. VII du *Thesaurus antiquitatum hebraïcarum* de Bl. Ugolini, une Dissertation topographique *de Monte sublimi*; et, dans le Xe. vol. des *Miscellaneæ observationes* d'Amsterdam, un premier cahier de Remarques critiques sur S. Mathieu. Nous ne pensons pas qu'il y en ait eu un second; et ceux qui liront le premier n'en demanderont probablement pas davantage. Il a inséré dans le même volume de petites notes sur quelques mots d'Hesychius : l'exact Alberti en a cité quelques unes dans le supplément de son édition d'Hésychius; mais Ruhnken, qui lui succéda dans ce grand travail, n'a pas daigné leur faire cet honneur. Le premier volume des *Nouvelles observations critiques* d'Amsterdam contient des conjectures de Harkenroth sur le stoïcien Athénodore, de Tarse; elles ne sont pas sans intérêt. Il y a aussi sous son nom, dans la septième *classe* de la Bibliothèque de Brême, un morceau, qui vraisemblablement concerne Hésychius; car nous le trouvons cité dans le Commentaire d'Alberti sur ce lexicographe, au mot ΑΔΑ. Saxius ne savait ce que c'était qu'un livre de Harkenroth, publié à Utrecht (1721), avec ce titre : *De busto Lharedano*; nous ne le savons pas non plus : pour en dire quelque chose, il faudrait l'avoir vu. Harkenroth avait préparé, pour l'impression, une édition du *Libellus Isagogicus* d'Augustin Dati, et des notes sur les *Fragments* de Fronton et le *Glossaire* de Philoxène. Ces manuscrits doivent se trouver dans la bibliothèque d'Utrecht.

B—ss.

HARLAY (Achille Ier. de), issu d'une famille noble et distinguée dans la robe et dans l'épée depuis le XIVe. siècle, était fils d'un président à mortier au parlement de Paris, et gendre de Christophe de Thou, premier président. A l'âge de quarante-six ans, il succéda à son beau-père, en 1582. Ce fut l'un des plus grands hommes qui aient illustré la magistrature française et le siècle où il vécut, par l'étendue de son savoir, l'intégrité de ses jugements, la pureté, la dignité de ses mœurs, et l'héroïsme de sa conduite. Henri III régnait alors, et s'était laissé nommer le chef de cette Ligue fatale qui devait un jour lui ôter la couronne et la vie : cependant ses profusions excessives, malgré la misère publique, nécessitaient des ressources ruineuses et des édits funestes. Achille

de Harlay repoussa ces moyens extrêmes avec énergie, et n'en fut pas moins fidèle à son maître devenu malheureux. Ce fut dans la fameuse journée des Barricades, le 12 mai 1588, qu'éclata ce grand trait de fermeté et de courage, qui eût fait honneur au plus beau siècle de l'antiquité, et dont on ne se lasse point de relire le récit, dans le langage naïf des historiens du temps. Les cris d'une populace mutinée, le bruit des chaînes, le cliquetis des armes retentissaient dans les murs de Paris; les troupes du roi venaient d'être forcées par les factieux, dont le duc de Guise était l'instigateur et l'idole. Henri de Valois avait quitté le Louvre, et laissait le duc maître de sa capitale. Achille de Harlay reste calme au sein de la tempête. Guise vient le visiter avec quelques-uns des siens. Il trouva le premier président « qui se pourmenait dans son jardin, » lequel s'étonna si peu de leur venue, » qu'il ne daigna seulement pas tour- » ner la tête ni discontinuer sa pour- » menade commencée, laquelle achevée qu'elle fut, et étant au bout de » son allée, il retourna, et en retour- » nant, il vit le duc de Guise qui ve- » nait à lui; alors ce grave magistrat, » haussant la voix, lui dit : *C'est* » *grand pitié quand le valet chasse* » *le maître; au reste, mon ame est* » *à Dieu, mon cœur est à mon roi,* » *et mon corps est entre les mains* » *des méchants; qu'on en fasse ce* » *qu'on voudra* (1). » On ne sait ce qu'il faut admirer le plus ici, ou de la fierté avec laquelle le magistrat brave la colère d'un chef de rebelles aussi puissant, ou du généreux attachement qu'il conserve pour un monarque qui s'en était montré si peu digne : mais Henri de Valois était son roi légitime, et le fidèle Harlay ne composait point avec son devoir. Son intrépidité ne se démentit point au milieu des ennemis redoutables dont il était environné; le duc de Guise le presse d'assembler le parlement : « Quand la majesté du prince est vio- » lée, répond Harlay d'un air sévère, » le magistrat n'a plus d'autorité. » Les factieux le menacent du dernier supplice : « Je n'ai ni tête ni vie, leur » dit-il, que je préfère à l'amour que » je dois à Dieu, au service que je dois » au roi, et au bien que je dois à ma » patrie (1). » Le 1er. janvier 1589, quelques jours après la mort des deux Guises, dont le roi avait cru indispensable de se défaire pendant les états de Blois, Harlay était dans le banc de l'œuvre à St.-Gervais, où prêchait le fougueux Wincester ou Lincester, curé de la paroisse : l'orateur tonnait avec véhémence contre le meurtre des princes lorrains, et faisait jurer à tous ses auditeurs de les venger. Il aperçut M. de Harlay, et, l'apostrophant d'une manière très directe et d'un air furibond : « Levez la main, M. le premier prési- » dent, lui cria-t-il, levez la bien haut, » afin que tout le monde vous voie. » La présence d'une multitude séditieuse, la crainte de causer un scandale horrible dans le lieu sacré, forcèrent le magistrat d'obéir. Le 16 du même mois, le misérable Bussy-le-Clerc, chef des seize, entra au parlement pendant l'assemblée des chambres, et enjoignit au premier président de le suivre à l'hôtel-de-ville. Cinquante conseillers ou présidents voulurent l'accompagner : Bussy les mena à la Bastille, où ils furent tous enfermés. Quelques jours après l'assassinat de Henri III, Harlay sortit de prison, moyennant une rançon de dix mille écus, et se

(1) *Discours sur la vie et la mort du président de Harlay*, par Jacques de la Vallée, 1616.

(1) *Eloge des premiers présidents du parlement de Paris*, Paris, 1645, in-fol.

rendit à Tours, auprès de Henri IV, à la fortune duquel il se dévoua entièrement. Il y présida la partie du parlement qui avait pu, comme lui, échapper à la tyrannie des Ligueurs; combattant, avec ses collègues, pour le maintien des véritables principes de la succession au trône, bravant la colère de l'Espagne et les foudres de Rome, condamnant, annulant, livrant à la haine ou au mépris de l'Europe les actes du cabinet de Madrid, et les bulles et monitoires d'un pape faible et mal informé; donnant enfin l'exemple d'une inébranlable fidélité. Tant de vertus, de sacrifices, de constance furent récompensés : Achille de Harlay eut le bonheur de voir triompher son prince légitime, son héros, un roi digne enfin de porter la couronne, et avoir des amis. Les membres du parlement qui étaient restés à Paris pendant les troubles, allèrent au-delà des barrières, recevoir leur premier président; et le retour de ce grand et vertueux magistrat fut le lien de la plus parfaite union entre ceux qui n'avaient point abandonné le roi au moment du danger, et ceux qui avaient soutenu son autorité sous les poignards des factieux. Henri IV érigea, pour lui, la terre de Beaumont en comté. Depuis cette époque, les services d'Achille de Harlay ne furent ni moins actifs ni moins précieux au prince et à l'état. Il combattit en toute occasion les doctrines ultramontaines. Il appuya, contre le nonce du pape et l'évêque de Paris, la condamnation du livre de Mariana, et poursuivit, avec plus d'ardeur encore, celle de Bellarmin, malgré l'opposition de la cour de Rome. Le 19 juin 1604, dans une de ces occasions où le parlement contrariait les vues du conseil, le premier président adressa à Henri IV, qui ne lui en sut pas mauvais gré, ces paroles remarquables : « Si » c'est désobéissance de bien servir, le parlement fait ordinairement » cette faute; et quand il trouve conflit entre la puissance absolue du » roi et le bien de son service, il juge » l'un préférable à l'autre, non par » désobéissance, mais par son devoir, » à la décharge de sa conscience. » Harlay n'aimait pas les jésuites : dans une conversation avec le P. d'Aubiguy, il lui donna clairement à entendre qu'il ne les croyait pas étrangers à l'attentat de Ravaillac. Suivant M. de Thou, il paraît que M. de Harlay savait beaucoup de particularités sur cet affreux événement, d'après la déposition de la Coman et de la marquise de Verneuil. Quelles étaient ces particularités? C'est un secret que le silence de ce sage magistrat a laissé impénétrable pour la postérité. Christophe de Thou, ainsi qu'Achille de Harlay, avaient mis en vogue, au palais, la science profonde et la haute érudition; on ne plaidait point devant eux qu'on ne citât force grec et latin, quelquefois même de l'hébreu et de l'arabe. Dans une mercuriale publique, Harlay parlait ainsi aux procureurs : « Procureurs, Homère vous apprendra votre devoir » dans son admirable Iliade, *libro* » *decimo*, et Eustathius scoliaste d'Homère sur ces vers.... » Et il débitait ensuite une tirade de dix à douze vers en original. C'était la manie des orateurs les plus fameux de notre ancien barreau. Les magistrats de ces temps-là avaient un style et un langage qui nous paraissent aujourd'hui ridicules; mais ils faisaient de grandes choses, et nous ont laissé d'immortels souvenirs. Achille de Harlay se démit de la première présidence, après trente-quatre ans d'exercice, au commencement de l'année 1616: la vue et l'ouïe

commençaient à s'affaiblir en lui lorsqu'il se détermina à la retraite, qui ne fut retardée que par le refus de la régente de lui donner pour successeur quelqu'un de sa famille. Il mourut le 23 octobre de la même année, plein de jours et comblé de gloire. On a de ce grand magistrat une *Coutume d'Orléans*, imprimée en 1583.

D—s.

HARLAY (NICOLAS DE). *Voyez* SANCY.

HARLAY (ACHILLE DE), baron de Sancy, évêque de St.-Malo, second fils du surintendant, naquit à Paris, en 1581. Il balança quelque temps entre l'église et la robe, et fit d'excellentes études analogues à ces deux états, sans négliger celle des belles-lettres. Il plaida quelques causes avec succès; mais il finit par se vouer à l'état ecclésiastique. Suivant un abus, alors fort commun, il possédait déjà, à l'âge de vingt ans, trois riches abbayes, et avait été nommé à l'évêché de Lavaur: mais son frère aîné ayant été tué en 1601, au siége d'Ostende, il entra dans la carrière militaire, fit plusieurs campagnes en Italie et en Espagne, voyagea en Angleterre, en Flandre, en Hollande et en Allemagne. Au commencement de la régence de Marie de Médicis, le baron de Sancy fut nommé à l'ambassade de Constantinople, où il s'acquit une grande considération par sa magnificence, ses talents, et la noble fermeté avec laquelle il soutint la dignité de sa mission. A la première audience que lui donna le grand-seigneur, il refusa constamment de fléchir le genou devant le sultan, comme les autres ambassadeurs étaient dans l'usage de le faire, malgré les efforts des capigis pour l'y contraindre. Les chrétiens du faubourg de Péra trouvèrent en lui un puissant protecteur contre les intrigues des Maures chassés d'Espagne, qui voulaient qu'on les dépouillât de leurs priviléges et de leurs propriétés, ainsi qu'on l'avait fait à l'égard des juifs. Il sauva d'une mort certaine les missionnaires jésuites, accusés d'être les espions de l'Espagne, de vouloir attenter à la vie du grand-seigneur, de professer le régicide, de baptiser les enfants des Turcs, de receler des esclaves chrétiens, et de faire abjurer le mahométisme aux renégats. Enfin, il employa ses grandes richesses à racheter plus de mille esclaves chrétiens et français. La part trop ouverte qu'il prit en 1617, après la mort du sultan Achmet, aux tentatives formées en faveur de l'usurpateur Mustapha contre le jeune Osman, son pupille et son neveu, lui attira de fâcheuses affaires, qui le déterminèrent à demander son rappel en 1619. Cette même année, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il acquit de la réputation par son talent pour la chaire. Le P. de Bérulle l'employa utilement à former plusieurs établissements, sur lesquels les grands revenus du P. de Sancy lui fournirent les moyens de répandre des bienfaits, alors très nécessaires. Sa générosité ne se borna pas à ses confrères: il avait dépensé quatre mille écus dans l'affaire des jésuites de Constantinople; et il donna une égale somme à ceux de France pour venir au secours de quelques-unes de leurs maisons mal dotées. En 1625, le P. de Bérulle le mit à la tête des douze prêtres de sa congrégation composant la chapelle de la reine d'Angleterre, qui l'avait pris pour son confesseur. Après avoir inutilement lutté contre les intrigues des anglicans et la persécution du duc de Buckingham, le P. de Sancy revint en France l'année suivante, avec ses confrères. Louis XIII lui ordonna d'accom-

pagner le maréchal de Bassompierre, qu'il envoyait en ambassade à la cour de Londres, pour demander le rétablissement de la maison catholique de la reine, sa sœur, en vertu des traités faits entre les deux puissances : mais leur mission fut courte et traversée par beaucoup de contradictions. Ils réussirent cependant à obtenir la liberté des ecclésiastiques français qui étaient détenus dans les prisons, et accusés de prosélytisme. Peu de temps après son retour, le P. de Sancy fut chargé, auprès du duc de Savoie, d'une négociation importante, dont on couvrit le secret du prétexte de fonder une maison de l'Oratoire dans le diocèse d'Annecy; et il s'en acquitta à la satisfaction de la cour. En 1629, il fut sur les rangs pour succéder au cardinal de Bérulle dans le généralat de l'Oratoire: ses talents, ses bienfaits et ses services auraient vraisemblablement réuni tous les suffrages en sa faveur, si l'on n'eût craint que le cardinal de Richelieu, qui avait fait solliciter à Rome le titre de fondateur de la congrégation, n'abusât de l'autorité d'un chef, qui lui était dévoué, pour exercer sur le corps une domination contraire à l'esprit de liberté dont on y faisait profession. Le P. de Sancy, entrant dans les vues de ses confrères, les avait priés de ne point songer à lui; et il fut dédommagé de ce sacrifice par l'évêché de St.-Malo, que le premier ministre lui donna en 1631. Dans ce nouveau poste, il présida aux états de Bretagne de 1634, et y fit admirer son éloquence et sa capacité dans les affaires. Il fut un des quatre évêques chargés de procéder contre ceux des prélats de Languedoc qui avaient trempé dans la conspiration du duc de Montmorency; ensuite, un des juges de René de Rieux, évêque de Saint-Pol-de-Léon, prévenu d'avoir favorisé l'évasion de la reine-mère hors du royaume; enfin, un des commissaires de l'assemblée du clergé de 1635, qui provoquèrent la déclaration de nullité prononcée contre le mariage de Gaston d'Orléans avec la princesse de Lorraine. Mais la vigueur avec laquelle il s'opposa, dans cette assemblée, aux subsides extraordinaires qu'en exigeait la cour, au mépris de toutes les formes reçues, lui attira le ressentiment du cardinal. Dès ce moment, M. de Sancy renonça entièrement aux affaires publiques, et alla se consacrer sans réserve au soin de son troupeau : il établit à Saint-Malo le premier séminaire qu'il y ait eu en Bretagne; soumit le chapitre de sa cathédrale à la juridiction épiscopale, mit la réforme dans les communautés religieuses des deux sexes; fit assidûment la visite de son diocèse, lui procura de fréquentes missions, répandit d'abondantes aumônes, et mourut dans l'exercice de tous les devoirs de la charge épiscopale, le 20 novembre 1646. M. de Sancy savait parfaitement l'italien, l'espagnol et l'allemand: pendant son séjour à Constantinople, il avait appris à fond le grec ancien et moderne, l'hébreu de la Bible et celui des rabbins; il parlait avec facilité le grec vulgaire et la langue rabbinique. Il a mérité la reconnaissance des savants par la collection qu'il forma, à grands frais, des plus beaux manuscrits des livres saints en hébreu, en arabe, en chaldéen et en syriaque, parmi lesquels on distingue le Pentateuque samaritain, apporté par le savant Pietro della Valle, et qu'on regarde comme le plus bel exemplaire en ce genre qu'il y ait en Europe. Il y joignit des Bibles hébraïques imprimées et les ouvrages des rabbins également imprimés à Salonique et à Constantinople avec beaucoup plus de correction et d'exac-

titude que ceux qu'on avait en Occident. Tous ces monuments, légués par lui à la bibliothèque de St.-Honoré (à Paris), ont servi de base aux grands travaux des PP. Morin, Richard Simon, Houbigaut, etc. Nous avons de ce prélat une *Ode* à la louange d'Antoine Leclerc de Laforêt, son professeur de droit, imprimée à la tête du Commentaire latin de ce docte jurisconsulte sur les lois romaines, Paris, 1603, in-4°.; une *Relation* des persécutions que les ecclésiastiques français attachés à la reine d'Angleterre éprouvèrent de la part du duc de Buckingham, publiée sous le nom d'un gentilhomme de cette reine, dans le *Mercure français* de 1616. Il avait pris chaudement le parti du cardinal de Richelieu contre la reine-mère. On lui attribue, dans cette affaire, les deux écrits suivans : *Discours d'un vieux courtisan désintéressé, sur la Lettre que la reine-mère du roi a écrite à S. M. après être sortie du royaume*, in-8°, 1631; —*Réponse au libelle intitulé : Très humble, très véritable et très importante remontrance au roi*, 1632. Dans ce dernier, il fait l'apologie de tous les procédés du cardinal-ministre contre Marie de Médicis, qui s'y trouve peu ménagée, et contre tous les partisans de cette infortunée princesse, dont il fait la satire. On conservait dans la bibliothèque du président de Harlay, un manuscrit de sa composition, intitulé : *Journal du cardinal de Richelieu*. Ricaut lui attribue une *Relation* de la mort du sultan Ibrahim, et dont lui-même s'est servi dans sa *Relation* de l'empire ottoman. T—D.

HARLAY DE CHANVALON (FRANÇOIS), archevêque de Rouen, et ensuite de Paris, naquit en 1625. Mis à l'âge de sept ans au collége de Navarre, il y fit d'excellentes humanités, et soutint ses thèses de philosophie avec tant d'éclat, que le cardinal de Richelieu qui y assistait, dit publiquement qu'il n'avait point encore vu de répondant d'une si grande espérance. La manière dont l'abbé de Chanvalon soutint sa licence, ne fut pas moins brillante, et satisfit tellement la maison de Sorbonne, dont il était membre, qu'elle crut en devoir un compliment à l'archevêque de Rouen son oncle. Ce prélat se démit, sur-le-champ, de l'abbaye de Jumiéges, dont il était titulaire, en faveur d'un neveu qui lui faisait tant d'honneur. Il assista à l'assemblée du clergé de 1650, en qualité de député du second ordre pour le diocèse de Rouen; et dès-lors on y reconnut en lui un talent rare et une grande aptitude pour le maniment des affaires. L'archevêque de Rouen ayant promis la démission de son archevêché, si l'on consentait à lui donner son neveu pour successeur; l'assemblée du clergé sollicita elle-même cette grâce près de la reine-mère et l'obtint. L'abbé de Chanvalon, archevêque à vingt-six ans, s'appliqua à en remplir les devoirs avec un soin extrême. Il prêchait presque tous les dimanches, souvent dans la cathédrale, d'autres fois dans les différentes églises de la ville. Il visita les paroisses de la campagne, établit un séminaire et des missions, introduisit l'usage des conférences ecclésiastiques parmi les curés, s'attacha à la conversion des calvinistes, assez nombreux dans son diocèse, en ramena un grand nombre, et sut se faire respecter et estimer des autres. Une discussion avec l'évêque de Coutances, l'un de ses suffragants, et créature du cardinal Mazarin, pour quelques fonctions exercées contre les règles, à ce que crut l'archevêque de Rouen, le brouilla avec la cour. Il eut ordre de ne point s'y présenter : mais

un beau sermon, qu'il prêcha aux Augustins en présence de la reine-mère, plut tellement à cette princesse, qu'elle rétablit Harlay dans les bonnes grâces du roi. Ce prince ayant bien voulu le recevoir, lui donna des marques d'une bonté particulière, et le désigna pour présider l'assemblée du clergé de 1660, quoique parmi les prélats qui la composaient, il fût un des plus jeunes. En 1666, il prononça l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche. Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, étant mort en 1670, le roi nomma l'archevêque de Rouen à sa place. Depuis ce temps, la faveur de Harlay ne fit que s'accroître, et peut-être son ambition à proportion. Il est certain qu'il aspira à la place de premier ministre après Mazarin. Quand Louis XIV eut déclaré qu'il gouvernerait par lui-même, Harlay se rabattit sur la charge de chancelier et de garde-des-sceaux qui venait de vaquer par la mort de Pierre Séguier. Ce projet ne réussit point encore; mais peu après, Harlay se trouva investi d'une sorte de ministère qui convenait mieux à un évêque. Le roi le chargea des affaires du clergé régulier. Entre les nombreuses congrégations religieuses qui existaient alors, il n'en est presqu'aucune qui ne lui ait dû, ou le rétablissement de quelque point de discipline, ou l'arrangement de quelque différend, tant il s'entendait à concilier les esprits. Le roi lui avait donné à Versailles un appartement au château, et lui accordait, chaque semaine, quelques heures d'entretien. C'est en sa faveur que l'archevêché de Paris fut érigé en duché-pairie, pour lui et ses successeurs. Il eut la plus grande part à ce qui se fit au sujet de la régale et aux discussions sur l'édit de Nantes. Lors des différends avec Innocent XI, il montra beaucoup de chaleur contre ce pape, et beaucoup de zèle à seconder les vues de la cour. Un habile historien nous le représente contrariant plus d'une fois, dans l'assemblée de 1682, les vues sages et modérées de Bossuet (1). Dès son entrée dans l'état ecclésiastique, il s'était signalé contre le jansénisme: enfin il passe pour constant que Louis XIV le choisit pour la célébration de son mariage avec M[me]. de Maintenon. Il présida encore les assemblées du clergé de 1685, 90, 93 et 95. Dans cette dernière, il obtint un édit très favorable au corps ecclésiastique. Il mourut subitement à Conflans, maison de campagne des archevêques de Paris, ayant été frappé d'une attaque d'apoplexie le 6 août de la même année. Il avait, dit-on, été désigné par le roi pour le cardinalat. Il était de l'académie française; et c'est à lui que cette compagnie doit l'honneur d'avoir le roi pour protecteur. C'est lui encore qui, à la mort du chancelier Séguier, chez qui elle s'assemblait, obtint pour l'académie un des salons du Louvre, où elle a continué de tenir ses séances. L'abbé le Gendre, chanoine de Notre-Dame, a écrit en latin la *Vie* de Harlay, Paris, 1720, un vol. in-4°. Peu d'hommes ont réuni plus de talent, d'esprit, d'activité, et ont eu plus d'affaires à traiter que cet archevêque. Il improvisait un discours avec une facilité peu commune. Son historien en donne deux exemples assez extraordinaires (2). Il ne fit rien imprimer;

(1) *Hist. de Bossuet*, par M. de Bausset, tom. II, pag. 168.

(2) Le premier eut lieu à Rouen. Un religieux qui prêchait dans la cathédrale le jour de la Conception, ayant été obligé, par une indisposition subite, de descendre de chaire après avoir établi ses divisions, Harlay monta à sa place, reprit les divisions, et les suivit de point en point. A l'assemblée du clergé de 1670, la même chose arriva. L'évêque de Montauban, qui devait faire le discours d'ouverture, ayant annoncé à Harlay, qui présidait, qu'il lui était impossible de tenir son engagement, des prélats, un peu malicieusement,

quoiqu'il eût prononcé un grand nombre de discours, dans des circonstances solennelles. Avec ces qualités et ces talents, honoré d'ailleurs de la faveur du prince, Harlay ne manqua ni d'envieux, ni d'ennemis. Des bruits fâcheux se répandirent sur sa conduite; on attaqua sa vie privée. Plusieurs passages des lettres de Mme. de Sévigné sont écrits en ce sens (1): il est difficile d'attribuer entièrement ces imputations à l'attachement de cette dame pour le parti de Port-Royal, auquel Harlay avait toujours été contraire. D'Aguesseau nous donne la même idée du prélat, et tout en rendant justice à son habileté dans les affaires, et à ses manières nobles et engageantes, il le peint comme plus attentif à donner de bons conseils qu'à édifier par la sainteté de sa vie (2); et ce qui confirme ces soupçons, c'est que l'archevêque de Paris, dans ses dernières années, vit décliner sa faveur et sa considération auprès du roi. Il remplissait cependant avec exactitude les devoirs extérieurs de l'épiscopat, maintenait la discipline, surveillait les doctrines nouvelles, condamnait les écrits où l'on cherchait à les établir : en un mot, peu de diocèses ont jamais été mieux gouvernés que ceux de Rouen et de Paris, pendant qu'il fut à leur tête. M. de Bausset nous paraît avoir mis autant de justesse que de mesure dans le portrait qu'il a tracé de ce prélat (3). — Son oncle, François de HARLAY, était plus savant que lui, mais d'une érudition si mal digérée, que « c'était, dit dom Bonaventure » d'Argonne (1), un abyme de science » où l'on ne voyait goutte. Il eût fallu, » ajoute-t-il, que l'esprit si beau et si » net du neveu passât dans la tête de » l'oncle, afin d'y apporter de l'ordre » et de la lumière. » Quand Urbain VIII lut quelque chose du livre de Controverse, que cet archevêque avait dédié à Jacques II, il dit ce que disait Dieu lorsqu'il débrouilla le cahos, *fiat lux*. Le même dom d'Argonne assure avoir essayé de lire ce gros ouvrage, et y avoir mis toute son attention, sans avoir pu en rien déchiffrer. Cet archevêque a publié quelques autres ouvrages qui ne sont pas plus estimés. Il mourut en 1653. L—y.

HARLAY (ACHILLE III DE) était petit-neveu d'Achille Ier., et fut, comme lui, premier président du parlement de Paris, le 18 novembre 1689. Les temps ne se ressemblaient pas; et le caractère de ces deux magistrats fut aussi très différent. Celui-ci fut un courtisan habile, qui ne chercha qu'à plaire et à faire obéir tous ceux qui dépendaient de lui aux volontés d'un monarque absolu. Personne ne sut mieux maîtriser les délibérations de sa compagnie : il imposait par son nom et par le mérite d'une instruction peu commune. Savant en droit public, il connaissait aussi très bien la jurisprudence, l'histoire et les belles-lettres. « Une aus» térité pharisaïque, dit Saint-Simon, » le rendait redoutable par la vigueur » des répréhensions qu'il adressait » aux gens qui lui étaient soumis. Ses » traits étaient perçants, un nez » grand et aquilin, des yeux beaux, » parlants, pleins de feu, qui ne re» gardaient qu'à-demi, mais qui, » fixés sur un client ou sur un ma» gistrat étaient pour le faire entrer

dit-on, et dans l'espoir que, vu le peu de temps, il y échouerait, pressèrent Harlay de le suppléer: il le fit avec un succès qui étonna tout le monde et déjoua la malveillance.

(1) Tom. v, pag 257; tom. viii, pag. 43; *ibid.*, pag. 178 et 184, édit. de Bissange, 1806.

(2) *Œuvres du chancelier D'Aguesseau*, tom. xiii, pag. 162.

(3) *Hist. de Fénélon*, 2e. édit.; tom i, p. 51, 65 et 327; tom. ii, p. 414.

(1) *Mélanges d'histoire et de littérature* de Vigneul-Marville, tom. ii, p. 138.

» en terre. » Railleur fin et mordant, il maniait avec adresse l'arme de la plaisanterie; mais elle n'était pas toujours innocente ; souvent elle était acérée, et blessait des gens hurs d'état de se défendre. On a conservé de lui, par tradition, une foule de traits de ce genre, qui semblent convenir parfaitement à la trempe de son esprit, mais sur lesquels il n'est pas tout-à-fait possible de fonder une croyance historique. Il n'est pas cependant inutile d'en rappeler quelques-uns, pour se conformer du moins à l'opinion commune. Une vieille femme de la cour l'appelait *le vieux singe*. Elle eut un procès, et le gagna : elle vint remercier le premier président. « Vous voyez, Madame, » lui dit-il, que les vieux singes ai» ment à obliger les guenons. » Des comédiens, dans une harangue qu'ils lui adressaient à l'appui d'une requête, avaient parlé de leur *compagnie*. « Ma *troupe*, leur répondit le » premier président, délibérera sur » la demande de votre compagnie. » On assure, ce qui est assez difficile à croire, que l'architecte Mansard songeait à faire son fils président à mortier, et que M. de Harlay, consulté par lui, répondit : « Monsieur » Mansard, veuillez ne pas mêler » votre mortier avec le nôtre. » Des jésuites et des oratoriens se trouvaient à son audience : « Mes pères, » dit-il aux premiers, c'est un plaisir » de vivre avec vous; » puis se tournant vers les oratoriens, « et c'est un » bonheur de mourir avec vous. » Si ce fait est vrai, il faut convenir que le trait était peu obligeant pour les jésuites, et que par conséquent la saillie était bien imprudente dans la bouche d'un courtisan de Louis XIV. M. de Harlay aperçut un jour, sous la robe d'un jeune conseiller, un costume qui n'était pas celui d'un magistrat : « Monsieur, lui dit-il, il pa» raît que dans votre famille on a » bien de la peine à quitter les cou» leurs. » Le mot était d'autant plus cruel, qu'il s'adressait à un homme dont les aïeux, disait-on, avaient porté la livrée. Dans une affaire de rapport, un tiers des juges causait; un tiers dormait, et l'autre tiers était assez attentif : « Si Messieurs qui » causent, dit le premier président, » faisaient comme Messieurs qui » dorment, Messieurs qui écoutent » pourraient entendre. » On chercha quelquefois à se venger des malices du premier président; et alors il s'y prêtait lui-même de fort bonne grâce. Appelé un jour à Versailles, il s'y rend, et est obligé, comme tant d'autres, d'attendre dans l'*œil-de-bœuf*, sur une banquette, où il s'endort profondément. De jeunes pages profitent de ce moment pour attacher sa perruque à la tapisserie. Le roi paraît inopinément. M. de Harlay se réveille en sursaut et se lève. On devine ce qui en résulta. Déjà l'aspect de sa tête chauve excite un rire universel. Le magistrat ne se déconcerte point : « Sire, dit-il » au roi, je comptais saluer V. M. en » premier président; vos pages ont » voulu que ce fût en enfant de » chœur. » Le duc de St.-Simon a tracé assez longuement le portrait de M. de Harlay, à sa manière ordinaire, c'est-à-dire avec beaucoup d'esprit et une certaine amertume qui fait soupçonner l'exagération. Il lui attribue une ambition démesurée, de la ruse, de l'hypocrisie, des mœurs corrompues dans l'intérieur, un despotisme révoltant au sein de sa famille, où il était « mari cruel, père » barbare, frère tyran, etc. » Toutes ces imputations injurieuses ressem-

blent à de la calomnie lorsqu'elles ne sont pas justifiées par des actes authentiques. Il ne serait pas étonnant que le caustique duc et pair eût poussé trop loin la censure contre un ami de Mme. de Maintenon, celui qui avait été le conseil et le principal auteur de la légitimation des enfants naturels de Louis XIV. A défaut de preuves pour juger l'homme privé, c'est l'homme public qu'il faut considérer aujourd'hui. M. de Harlay fut-il un savant distingué, un juge intègre, et à beaucoup d'égards un véritable magistrat? C'est ce que personne ne dispute à sa mémoire. On sait du moins qu'il n'était pas indulgent pour les fripons. Un riche partisan qui avait accaparé une grande quantité de blés dans une année de disette, fut menacé de la corde par le premier président s'il ne vendait tous ces blés sous un mois. Le financier porta ses plaintes à Louis XIV. « Je vous conseille, lui dit le » roi, d'exécuter les ordres qu'il vous » a donnés; car, s'il vous a menacé » de vous faire pendre, il le fera » comme il le dit. » Ce premier président se démit de sa place en 1707, et mourut le 23 juillet 1712, âgé de soixante-treize ans. — Son fils, Achille IV, conseiller-d'état, mort le 23 juillet 1717, après avoir marié sa fille au prince de Tingry, fut le dernier magistrat de son nom. D—s.

HARLES (THÉOPHILE-CHRISTOPHE), mort le 2 novembre 1815, était né à Culmbach en 1738. Adjoint, en 1764, à la faculté de philosophie d'Erlang, il obtint, l'année suivante, la chaire de littérature grecque et orientale au gymnase de Cobourg; et, en 1770, il passa à l'université d'Erlang, avec le titre de directeur du séminaire philologique, de bibliothécaire et de professeur d'éloquence et de poésie. Son premier ouvrage est une dissertation *De præconum apud Græcos officio* (1764). Nous ne la connaissons point; le sujet n'est pas sans intérêt. Ses dissertations *De pedantismo philologico*, *De galantismo æsthetico et philologico* (Cobourg, 1765-68), paraissent montrer quelque prétention à l'esprit, à la légèreté et à la finesse : il pourrait bien se faire qu'elles n'eussent d'un peu piquant que le titre. Les *Vies* latines des philologues qui parurent vers ce temps, et dont la seconde édition (Brême, 1770-72) est la seule qu'il faille rechercher, offrent un intérêt véritable : on y voit des biographies, en général exactes et soignées, des professeurs les plus distingués de cette époque. Presque toutes sont l'ouvrage de Harles; il en a adopté quelques-unes qu'il avait trouvées toutes faites, et mieux assurément qu'elles ne l'eussent été par lui; par exemple, l'éloge de Hemsterhuys par Ruhnkenius; et cette réimpression, pour le dire en passant, ne fit pas grand plaisir à Ruhnkenius, parce que l'éditeur négligent avait commencé par lui faire commettre un solécisme. Pour l'utilité de nos lecteurs, nous donnerons ici les noms de tous les savants dont la vie est contenue dans ce recueil. (*Tom.* 1er.) Chr.-G. Schwarz, G.-Eh. Gebauer, J.-A. Bach, J.-A.-M. Nagel, P. Burmann *second*, Klotz, Saxius, J.-Fr. Gruner, P. D. Longolius, J.-Fr. Fischer, J.-M. Heusinger; (*Tom.* II) Baumeister, J.-D. Heilmann, E.-A Frommann, J.-E.-I. Walch, Corradino de Allio, N. Schwebel, J.-Th. Bidermann; (*Tom.* III) Léderlin; Chr.-E. de Windheim, Chr.-A. Bode, J.-D. Schœpflin, J.-Chr. Wernsdorf, J. Gramm, J.-Fr. Heusinger; (*Tom.* IV) Lakemacher, Chr. Crusius, le P. Sanadon, J.-Chr. Martini, S. Ravius

E. Stœber, H. Hoogeveen, J.-M. Heinze, J.-Ph. Cassel, J.-H.-A. Zeibich, Reiske, T. Hemsterhuys. Nous ne pouvons détailler de même les sujets du recueil qu'il a intitulé : *Opuscula varii argumenti* (Halle, 1773); nous nous rappelons seulement que le volume est terminé par une dissertation du père de l'éditeur, qui soutient que les Fables de Phèdre ne doivent pas être mises entre les mains de la jeunesse: cette idée n'est pas déraisonnable. On doit à M. Harles (mais l'obligation est petite) des éditions de Cornelius-Nepos; de Coluthus, joint au Plutus d'Aristophane; de Valerius-Flaccus; des Verrines de Cicéron, et de ses Dialogues *De oratore*; de Moschus et de Bion; de Théocrite. Cette dernière édition est assurément une des meilleures, la meilleure peut-être, et pourtant elle a peu de mérite. Harles avait de l'érudition philologique, une connaissance étendue des langues savantes; mais, nous osons le dire, il n'avait pas l'ombre de cette critique qu'il faut à un bon éditeur des anciens. Il est résulté de là que ses éditions ne sont, à les bien apprécier, que des réimpressions. Il y a dans son Théocrite quelques notes botaniques de M. Schreber, qui ne manquent pas d'utilité. Si l'on recherche un peu l'édition qu'il a donnée du Discours de Démosthène pour la couronne (Leipzig, 1803), ce n'est pas tant pour les remarques mêmes de l'éditeur ou l'exactitude critique de son texte, qu'à cause des nombreux secours que les notes réunies de Taylor, de Markland, de Reiske et d'autres commentateurs offrent pour l'interprétation. Son *Anthologie grecque poétique* est un recueil de morceaux choisis, approprié aux écoles, une chrestomathie avec des notes : c'est un livre qui a réussi dans les gymnases. Il a composé sur le même plan, et pour le même objet, une Anthologie latine poétique, et d'autres semblables recueils, sous des dénominations différentes. Une partie dans laquelle M. Harles était plus ou mieux savant, c'est l'histoire littéraire et la bibliographie. Ses Introductions à l'histoire de la littérature grecque et latine sont des compilations estimées : il y a bien quelque désordre; mais, telles qu'elles sont, on peut les consulter avec fruit. En ce genre, son chef-d'œuvre, son vrai titre à une célébrité durable, c'est la seconde édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius, qu'il a poussée jusqu'au douzième volume (Hambourg, 1790-1812). Il faut reconnaître qu'il a eu, dans des parties difficiles, des collaborateurs très habiles. On doit ajouter que les erreurs y sont nombreuses, les omissions considérables : mais, avec tous ses défauts, cet immense travail a exigé des recherches infinies; et, pour les philologues de profession, cette édition de la Bibliothèque grecque est un ouvrage de première nécessité. Dire que M. Harles a travaillé, en 1765 et en 1766, à la Gazette de Cobourg; qu'il a composé, en 1782, les deux premiers tomes d'un journal qui paraissait à Nuremberg, sous le titre de *Kritische Nachrichten*, c'est une remarque à peu près superflue dans un article aussi abrégé que celui-ci : il y a plus d'utilité à indiquer ses neuf dissertations (Erlang, 1800-09) sur la bibliothèque académique d'Erlang, et ses quatorze programmes sur l'histoire de l'académie *Friderico-Alexandrina* : c'est le nom de l'université d'Erlang, fondée, en 1743, par Frédéric, margrave de Bareith. M. Harles a aussi réimprimé quelques livres peu communs, par exemple: les Dissertations de Tyrwhitt sur Babrias, et ses Conjectures sur Strabon; les Opuscules

de Schwarz; les Remarques historiques de Périzonius. Pour avoir plus de détails sur les ouvrages que nous nous sommes contentés d'indiquer, et pour en connaître d'autres dont nous n'avons rien dit, il faut consulter Saxius et Meusel. Nous ne doutons pas qu'on n'ait publié plus d'un éloge, plus d'une biographie de M. Harles : on fait, en Allemagne, cet honneur à bien des professeurs qui n'ont pas autant de titres au souvenir de la postérité; mais aucun de ces opuscules ne nous est encore parvenu, et il a fallu écrire cet article avec le peu de matériaux que nous avions sous la main. B—ss.

HARLEVILLE. *Voy.* COLLIN.

HARLEY (ROBERT), comte d'Oxford et grand-trésorier d'Angleterre sous la reine Anne, naquit à Londres le 5 décembre 1661. Ses heureuses dispositions faisant concevoir de lui de brillantes espérances, le soin de diriger ses études fut confié à un prêtre éclairé, nommé Birch, qui habitait une petite terre près de Burford, dans l'Oxfordshire, et dont les leçons avaient déjà formé un grand nombre d'excellents disciples. C'est de cette école particulière que sortirent, outre le ministre célèbre dont il est ici question, les lords Trévor et Harcourt, et dix membres du parlement, qui tous se signalèrent par des talents d'un ordre supérieur. Lorsqu'en 1688, le prince d'Orange envahit les états de Jacques II, Robert Harley suivit l'exemple de sir Edouard, son père, qui courut se ranger sous les drapeaux hollandais, à la tête d'une troupe de cavalerie, qu'il avait levée à ses propres frais. Malgré cet excès de zèle, le chemin des honneurs ne fut cependant point ouvert à l'ambitieux Harley sous le règne de Guillaume III : car, depuis 1689 jusqu'à l'avénement de la reine Anne, il ne remplit d'autres fonctions que celles de membre de la chambre des communes, où il entra dès 1690 : il en fut orateur depuis 1701 jusqu'en 1704, époque à laquelle la reine Anne l'admit dans son conseil-privé, et lui donna la charge de secrétaire d'état. Dans ce poste important, Harley se concilia la bienveillance de sa souveraine, en rédigeant le traité d'union de l'Ecosse et de l'Angleterre, et en travaillant sans relâche à lever les obstacles qui s'opposaient à l'exécution d'un projet reconnu depuis si avantageux aux deux royaumes; mais le nouveau ministre ne bornait point ses desirs à une faveur passagère : il aspirait en secret à la gloire de renverser la puissance colossale de Marlborough et de Godolphin; il voulait remplacer un ministère tout Whig par un ministère dévoué aux Torys, dont il se voyait alors le chef principal. L'esprit occupé de ces desseins, il mit tout en œuvre pour gagner la nouvelle favorite, Mme. Masham, et parvint à l'engager dans ses intérêts. Déjà, par les bons offices de cette femme, dont l'ascendant sur la reine croissait de jour en jour, l'influence de Harley se faisait visiblement sentir dans le conseil, lorsque Marlborough et Godolphin, alarmés, exigèrent le renvoi d'un ministre si dangereux, menaçant, en cas de refus, d'abandonner aussitôt le gouvernement avec tous leurs amis. En vain la reine voulut résister : convaincu qu'elle ne faisait que s'exposer inutilement par cette imprudente obstination, Harley lui-même vint remettre sa démission entre les mains de la reine Anne. *Vous voyez*, lui dit-elle en la recevant, *la malheureuse condition des monarques; ils sont forcés de renoncer à leurs amis pour plaire à leurs ennemis.* Cette disgrâce (1708) ne fut qu'apparente : Harley n'en continua

pas moins de jouir d'un crédit immense; et la reine, qui le consultait secrètement, n'entreprenait rien de quelque importance sans avoir auparavant demandé son avis. Enfin les tracasseries de la duchesse de Marlborough, qui depuis long-temps fatiguait sa maîtresse par ses procédés hautains, vinrent accélérer le succès des tentatives commencées dans ces furtifs entretiens. La chute des Whigs fut décidée (1710); et, le comte Godolphin ayant été destitué de sa place, la trésorerie fut mise en commission sous la direction de Harley, qui fut nommé chancelier de l'échiquier et sous-trésorier. Alors les Torys triomphèrent dans toute la Grande-Bretagne; et le nouveau parlement ayant été convoqué sous des auspices si favorables pour eux, la chambre basse ne fut guère composée que de leurs partisans. Dans un tel concours d'événements heureux, le tout-puissant Harley ne s'occupa d'abord que du soin d'améliorer les finances. Mais les plans qu'il fit exécuter seront toujours réprouvés par la probité et la morale. Dans l'intention de diminuer les charges du trésor public, il organisa les créanciers de l'État en compagnie de marchands, leur donna des priviléges étendus, et leur fit accorder le commerce exclusif de la mer du Sud. Comme il trompa les malheureux créanciers en leur faisant envisager l'expectative du commerce avec le Pérou, qu'il savait bien qu'on ne leur permettrait jamais, il ne réussit que trop facilement à faire adopter ce premier projet. Cette facilité séduisante lui suggéra l'idée des loteries royales, appât offert aux passions et à la cupidité de la multitude. *C'est la ruine du peuple*, dit un jour à Robert Harley un négociant qui l'entretenait sur ce nouvel établissement. — *C'est la richesse du souverain*, répliqua le ministre; *cet impôt volontaire est une source intarissable pour le trésor royal.* Tandis que Harley travaillait ainsi à la restauration des finances nationales, et jetait les fondements d'une paix qui devait réconcilier toutes les nations de l'Europe, un parti formidable se formait contre lui dans le sein de la chambre des communes; et, parce qu'il avait repoussé les motions violentes de quelques Torys exagérés, on le représentait comme un homme d'une modération excessive: on le taxait de partialité; on commençait même à douter de ses principes, lorsqu'un attentat extraordinaire, et qui pensa lui coûter la vie, rétablit tout-à-coup toute son influence politique. Un aventurier français, qui prenait dans les pays étrangers le titre de marquis de Guiscard (*Voyez* BOURLIE), se voyant accusé, dans le conseil des ministres, d'entretenir des intelligences criminelles avec la France, et perdant tout espoir d'échapper au supplice, voulut, avant de périr, goûter au moins le plaisir de la vengeance. Il s'élança sur Robert Harley, et, le frappant à coups redoublés d'un canif qu'il avait dérobé sans être aperçu, l'étendit sans connaissance à ses pieds. Cet attentat, qui n'eut point de suites très graves pour la victime, dissipa les soupçons des Torys égarés, et réduisit les malveillants au silence. Les deux chambres, dans une adresse à la reine Anne, déclarèrent que le zèle et la fidélité de sir Robert Harley avaient attiré sur lui la haine de tous les fauteurs du papisme, et d'une faction turbulente. Lorsque le ministre retourna dans la chambre des communes après le rétablissement de sa santé, il fut, à cette occasion, félicité par l'orateur de la manière la plus flatteuse: on passa un bill portant qu'un attentat sur la vie d'un conseiller-privé était un

crime de félonie, pour lequel on ne pouvait jouir des privilèges du clergé. Enfin, Harley fut élevé au rang de pair de la Grande-Bretagne sous les titres de baron de Wigmore et de comte d'Oxford et de Mortimer (1711). Pour mettre le comble à sa prospérité, la reine le chargea de la suprême administration des affaires, le revêtit de la dignité de grand-trésorier, et, peu après (le 26 octobre 1712), lui conféra la décoration de la Jarretière. Depuis cet instant, le pouvoir de Harley parut établi sur des bases inébranlables; et il n'eut plus qu'à travailler, avec son ami Bolingbroke, qui jusque-là s'était fait gloire de marcher sous ses ordres, au grand ouvrage de la pacification de l'Europe. Il fallut vaincre non seulement les cabales des Whigs, mais encore les intrigues du prince Eugène, qui était venu en Angleterre dans l'intention de traverser les projets du comte d'Oxford. Dans un repas que le grand-trésorier donnait à l'illustre général, celui-ci répondit au compliment de *premier capitaine du monde*, qu'il avait reçu : *Si je le suis, c'est à vous que je le dois*. Mais enfin ces clameurs furent étouffées, ces obstacles furent surmontés avec habileté; et le traité d'Utrecht (1713) mit un terme aux désastres qui, depuis plus de dix ans, désolaient les régions occidentales du continent. Les ministres pacificateurs furent d'abord un moment en but aux attaques d'un parti nombreux dans le parlement; et ce ne fut que par leurs efforts réunis qu'ils triomphèrent d'une opposition qui d'ailleurs n'avait aucun appui dans l'opinion publique. Malheureusement la prospérité recèle toujours le germe des orages qui la suivent. Délivrés de toute crainte à l'égard de leurs ennemis communs, Oxford et Bolingbroke commencèrent à s'apercevoir qu'ils étaient trop ambitieux l'un et l'autre pour être long-temps d'accord. Le second, qui voyait avec envie la puissance et le crédit de Harley, rechercha la faveur de Mme. Masham, et, à l'aide de cette protection, s'insinua bientôt dans l'esprit de la reine, en approuvant sans hésiter tous les desseins de cette princesse. Le comte d'Oxford ne tarda pas à être informé des manœuvres de son rival; et, pour les déjouer, il adressa à sa souveraine un récit abrégé des affaires publiques depuis sa nomination à la place de chancelier de l'échiquier, dans lequel il s'efforçait de faire l'apologie de sa conduite, et d'exposer dans tout son jour l'ambition inquiète du vicomte de Bolingbroke. Cette démarche aurait pu avoir un résultat favorable pour le grand-trésorier, si ce ministre ne s'était, par un faux calcul, attiré toute la haine de la favorite, en voulant mettre un frein à sa cupidité. (*Voy.* MASHAM.) Cette femme intrigante, exaspérée par la conduite de Harley, ne négligea rien pour le perdre dans l'esprit de la reine et faire triompher son adversaire. Harley, voyant la cour dominée par ses ennemis, ne s'attacha plus qu'à faire planer sur eux les soupçons les plus capables de rendre leur puissance odieuse : il parut vouloir se réconcilier avec les Whigs; mais les avances qu'il fit auprès de Marlborough, n'eurent aucune espèce de succès. Dans de telles conjonctures, il accusa Bolingbroke de tramer des complots en faveur du prétendant. Cette accusation était loin d'être dénuée de fondement; et l'opinion la plus générale aujourd'hui est que la reine elle-même appelait de ses vœux le rétablissement de sa famille. Cette disposition de la souveraine explique suffisamment le brusque renvoi du comte d'Oxford, qui fut destitué de

toutes ses places le 27 juillet 1714. La chute de ce ministre fut tellement soudaine qu'aucun plan n'avait été formé pour pourvoir aux embarras que sa retraite entraînait dans l'administration. Le désordre qui en fut la suite, et la fatigue d'assister à un très long conseil, assemblé à cette occasion, produisirent un effet si violent sur l'esprit et la santé de la reine qu'il la conduisit bientôt aux portes du tombeau. (*Voy.* Anne, tom. II, pag. 204.) Les infortunes du comte d'Oxford s'accrurent encore par l'avénement de George Ier. Ce monarque, accueillant avec empressement les suggestions des Whigs, les ennemis de Harley ne manquèrent pas de profiter des premières circonstances pour accabler le chef des Torys. Les troubles qui éclatèrent, en 1715, dans la Grande-Bretagne, fournirent un prétexte pour l'accuser de haute-trahison. Il osa faire tête à l'orage : il resta dans Londres, où il fut arrêté le 16 juin, et conduit à la Tour. Sa captivité dura deux années entières ; et ce ne fut que le 1er. juillet 1717, que, par un jugement solennel, il fut déclaré innocent. Depuis cette époque, Harley vécut loin des affaires, uniquement livré à l'étude des beaux-arts, et au soin de former cette belle réunion de manuscrits connue sous le nom de *collection Harléienne*, que le gouvernement acheta après sa mort, et qui forme encore aujourd'hui l'une des principales richesses du Muséum britannique. Il expira, dans la soixante-quatrième année de son âge, le 21 mai 1724. Le caractère de ce ministre a été peint si diversement par les différents écrivains qui ont entrepris de le faire connaître à la postérité, qu'il est assez difficile d'en porter un jugement équitable. Pope écoute trop la voix de la reconnaissance, lorsqu'il nous le représente *comme une ame pure, inaccessible à l'envie et à l'amour des richesses* ; et Bolingbroke, celle de la haine, quand il dit que les défauts du comte d'Oxford obscurcissaient ses vertus. Mme. Masham a assuré *qu'il fut le plus ingrat de tous les hommes envers la reine:* mais des motifs plausibles portent à récuser le témoignage de cette dame. L'historien impartial doit dire que lord Oxford fut modéré dans ses vues politiques, ennemi de la persécution religieuse, partisan d'une sage liberté, et un ministre des finances d'une habileté médiocre. Mais si les avis sont partagés sur les talents de Robert Harley comme homme d'état, tous les suffrages sont unanimes sur la protection qu'il accorda toujours aux gens de lettres, et la confiance qu'il ne cessa de montrer dans l'amitié. Sa riche bibliothèque de livres imprimés, dont la dernière partie seule lui avait coûté 18,000 l. st. de frais de reliure, fut vendue en bloc 13000 l. st. au libraire Osborne, qui en publia le catalogue en 5 vol. in-8°., 1743-44. Ce catalogue, dont les deux premiers volumes ont été rédigés par le docteur Johnson, est recherché des bibliographes, quoique fait avec peu d'ordre et sans tables d'auteurs. N—e.

HARMÉNOPULE (Constantin), célèbre jurisconsulte grec, naquit à Constantinople vers l'an 1320. Son père était curopalate ; et sa mère, nommée Muzalona, était cousine de l'empereur Jean Cantacuzène. Il fit ses premières études sous le moine Philastre ; et, lorsqu'il eut atteint l'âge de seize ans, son père confia le soin de le diriger dans les lettres latines à Aspasius, moine calabrois, qu'il avait fait venir d'Italie. Sous ce maître, le jeune élève assista aux leçons de Léon, qui fut depuis archevêque de Mitylène. Dès l'âge de vingt ans, il s'appliqua entièrement à l'étude de la jurisprudence,

sous le jurisconsulte Simon Attaliota, descendant de Michel Attaliota, dont on a un Abrégé du Droit. (*Voy.* ATTALIOTA.) Doué d'un esprit vif et pénétrant, Harménopule, parvint bientôt à embrasser toute l'étendue de la science ; et à peine eut-il vingt-huit ans, qu'il obtint et mérita le titre de maître en droit (*Antecessor*), que les empereurs n'accordaient ordinairement qu'à ceux qui avaient vieilli dans l'étude et l'application des lois. A trente ans, il fut nommé juge supérieur (*Judex dromi*) ; et bientôt après, ayant été appelé à faire partie du conseil de l'empereur, il s'acquitta de ses hautes fonctions avec tant de lumières et de profondeur, que l'on vit le plus jeune des conseillers du prince éclipser les vieillards par l'étendue de ses connaissances. Sa réputation était si bien établie, que l'empereur Cantacuzène ayant abdiqué, Harménopule n'éprouva, sous son successeur Jean Paléologue, aucun changement de fortune ; ce fut même vers ce temps, qu'après la mort de son père, il fut nommé sebaste, et il lui succéda dans sa charge de europalate. Il fut, bientôt après, nommé préfet de Thessalonique, et grand-chancelier (*Nomophylax*). Comblé de richesses et de dignités, il s'appliqua dès-lors tout entier à l'interprétation des lois, avec cette sagesse et cette érudition que l'on remarque à chaque pas en parcourant ses ouvrages. Au milieu des importantes fonctions de sa charge, il se livrait, comme par distraction, à l'étude des difficultés du droit-canon; genre de discussion auquel les Grecs ont toujours été trop portés, et qui, dans le moyen âge, leur fit perdre le goût de la véritable littérature. Aussi, au témoignage de Nicolas Comnène, Harménopule tient-il un rang aussi distingué parmi les canonistes des Grecs, que parmi leurs jurisconsultes. Il mourut à Constantinople à l'âge de soixante-trois ans, en 1383. Les ouvrages d'Harménopule sont : I. Πρόχειρον νόμων, *seu Promptuarium juris civilis, seu manuale legum dictum Hexabiblos*. Suallemberg en donna la première édition à Paris, 1540, in-4°. *græcè*. Cujas avait collationné son exemplaire sur les manuscrits d'Harménopule, que possède la bibliothèque du Roi ; et il y avait ajouté quelques notes. Cet exemplaire, après avoir passé par différentes mains, fait aujourd'hui partie de la bibliothèque du sénat de Leipzig ; et il est du nombre de ceux dont Reitz s'est servi pour son édition. Le *Prochiron* a été traduit en latin par Bernard Rey, Cologne, 1547, in-8°. Jean Mercier en a donné une autre traduction latine à Lyon, en 1556, in-4°. De Thou a loué le traducteur et l'ouvrage, au livre 47 de son Histoire : Fabricius, dans sa Bibliothèque grecque, et d'autres auteurs, ont jugé cette traduction fort supérieure à la première ; mais Reitz, dernier éditeur d'Harménopule, donne la préférence à celle de Bernard Rey. Denis Godefroi, qui, par ses notes claires et précises, a porté une si vive lumière dans le *Corpus juris civilis*, a donné une édition du *Prochiron*, en grec, avec la traduction latine de Jean Mercier, et des variantes tirées des manuscrits, Genève, 1587, in-4°. Enfin une nouvelle édition du *Prochiron*, commencée par Ruhnken, continuée par Reitz, et terminée en 1768, a été publiée par Meermann le fils, dans le *Supplementum novi Thesauri juris civilis et canonici*, la Haye, 1780, in-fol. Cette édition, la meilleure de toutes, est le résultat de la comparaison de plusieurs manuscrits avec les précédentes ;

le texte y est continuellement éclairci par de savantes scholies. On voit, dans la préface d'Harménopule, qu'il n'a composé son *Prochiron*, que pour remplir les lacunes, et corriger les erreurs du Manuel ou *Prochiron*, en quarante titres, qui avait été composé par les ordres de Basile le macédonien, de Constantin Porphyrogénète et de Léon. Cet ouvrage a servi de base au sien. L'auteur n'a rien négligé de tout ce que son érudition avait pu lui fournir; et l'on y rencontre, entre autres détails concernant les coutumes et usages, au titre 4 du livre II, un chapitre précieux pour la géographie, relatif aux mesures syriennes, et tiré de Julien d'Ascalon, architecte, qui avait écrit sur les lois et les mœurs de la Palestine. II. *Epitome divinorum et sacrorum canonum*, accompagnée de scholies. Il a été publié en grec, avec une traduction latine de Leunclavius, dans le *Jus Græco-Romanum* de Marquard Fréher, Francfort, 1596, in-fol. III. *De opinionibus hæreticorum qui singulis temporibus existerunt*. Ce livre a été imprimé en grec, avec une traduction latine de Leunclavius, à la suite de la Relation de l'ambassade de Manuel Comnène près la cour d'Arménie, Bâle, 1578, in-8°., et dans le *Jus Græco-Romanum* de Fréher. IV. *De fide orthodoxâ libellus*. Ce petit traité est ordinairement joint à celui qui précède, et lui sert d'introduction. On dit qu'Harménopule, étant au lit de mort, récita deux fois, de mémoire, cette profession de foi. Il reste encore de lui quelques ouvrages qui n'ont point été publiés. On pourra consulter Lambécius à ce sujet. Harménopule présente, dans l'histoire littéraire du moyen âge, un assez singulier phénomène. Presque tous les savants jusqu'à Lambécius, avaient pensé qu'il avait vécu dans le XIIe. siècle. Bayle, dans ses *Réponses aux questions d'un provincial* (Œuvres, tome III, deuxième partie, page 600), a discuté à fond ce point de critique; et il a partagé l'avis de Marquard Fréher, Suarès, Jacques Godefroi, et de beaucoup d'autres. Lambécius avait d'abord suivi la même opinion; et depuis, ayant vu dans la bibliothèque de Vienne un manuscrit de l'*Epitome canonum* d'Harménopule, avec les scholies de Philothée, patriarche de Constantinople, qui vivait au milieu du XIVe. siècle, il y trouva une annotation de ce patriarche, portant que ce livre avait été composé par Constantin Harménopule, en 1345, sous le règne d'Anne Paléologue, et de Jean Paléologue, son fils. Dans un autre manuscrit, le même patriarche s'adresse à Harménopule, comme étant encore vivant (1). L'induction tirée de la scholie de Philothée s'est convertie en certitude, depuis que Nicolas Comnène a publié à Naples ses *Prænotiones mystagogicæ*, 1695, in-4°., dans lesquelles il donne, le premier, les détails que l'on vient de lire sur la vie d'Harménopule, en annonçant qu'il les a tirés de commentaires manuscrits sur la Bibliothèque de Photius. Aussi cette question est-elle aujourd'hui bien décidée, et l'opinion de Lambécius et de Nicolas Comnène, partagée par Fabricius, Heineccius, Stockmann sur l'Histoire de la jurisprudence romaine de Bach, Zépernick sur les Novelles de Léon, Pohl sur Suarès, ne permet plus d'assigner à l'existence d'Harménopule d'autre époque que le XIVe. siècle. On observera que cet auteur, qui est peu connu en France, a cependant été nommé

(1) Selden (*De Synedriis*, lib. I, cap. 10) avait déjà rapporté au temps du patriarche Philothée, l'époque où vivait Harménopule.

par le prince de nos poètes. L'Intimé, dans les *Plaideurs* (acte III, scène 3), le cite au beau milieu de son plaidoyer :

Hermenopol. in prompt....

et Dandin, impatienté, interrompt le burlesque avocat. M—É.

HARMER (Thomas), savant théologien anglais, d'une secte de dissidents, né à Norwich, en 1715, mort en novembre 1788, dans un âge avancé, était ministre de Waterfield dans le comté de Suffolk. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, tels que des *Notes sur le Cantique de Salomon*, et surtout des *Observations sur divers passages de l'Écriture*, 1764 ; revues et augmentées en 1776, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été souvent réimprimé : il jette beaucoup de lumière, non seulement sur les saintes Écritures, mais aussi sur les mœurs des Orientaux ; l'auteur avait eu l'avantage de pouvoir consulter, sur ce sujet, des manuscrits de Chardin, dont le docteur Lowth lui avait donné communication. L.

HARMONT (Pierre), né dans le XVIe. siècle, avait rempli, pendant quarante-deux ans, l'emploi de fauconnier de la chambre du roi ; et il se flattait de s'être acquitté de ses devoirs avec la plus grande assiduité. Il a consigné le résultat de sa longue expérience, dans un ouvrage dédié au duc de Luynes, grand fauconnier, garde des sceaux et connétable de France, et qui a pour titre : *Le Miroir de la fauconnerie, où se verra l'instruction pour choisir, nourrir, traiter, dresser et faire voler toutes sortes d'oiseaux, les muer et essémer ; connaître les maladies et accidents qui leur arrivent, et les remèdes pour les guérir*, Paris, 1620, in-8°. ; 1634, in-4°. de 38 pages. Ce livre ne renferme rien de très curieux, et qui ne se trouve dans les autres ouvrages sur le même sujet ; aussi est-il peu recherché. On le trouve réuni à la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux, dans les éditions de Paris, 1635, 1640 ; et Rouen, 1650, in-4°. W—s.

HARO (Don Louis de), ministre et favori de Philippe IV, roi d'Espagne, naquit à Valladolid, en février 1598. Il était fils de don Diégo de Haro y Sotomayor, marquis del Carpio, et neveu, du côté de sa mère doña Françoise de Gusman, du fameux duc d'Olivarès, qui le précéda dans le ministère. Appelé auprès de son oncle, don Louis fut initié de bonne heure dans les affaires ; et il y donna des preuves non équivoques d'une intelligence peu commune. Son caractère cependant différait en tout de celui du duc, qui était lent, hautain et ambitieux : don Louis, au contraire, était actif, doux et modéré. Il se distinguait plus particulièrement par son zèle et par sa prudence ; et ne cherchant en tout que le bien de son pays, il ne cachait jamais ses opinions. C'est ainsi qu'il prédit la révolution de Portugal (arrivée en 1640), et qu'en plein conseil il fit sentir la nécessité de ménager la France, et de terminer la guerre désastreuse contre les Provinces-Unies. Le duc d'Olivarès aimait tendrement son neveu ; mais quoiqu'il ne se fâchât pas de la franchise de ce dernier, il ne suivit jamais que son propre avis. Ce favori puissant ayant enfin été disgracié (*Voyez* Olivarès), don Louis, qui avait déjà su captiver la bienveillance de Philippe IV, succéda à son oncle (en 1644), et dans le ministère, et dans la faveur de ce monarque. Il ne pouvait prendre les rênes de l'état dans un moment plus critique. La guerre contre la

France, le Portugal et les Provinces-Unies, devenait de jour en jour plus funeste. La Catalogne était révoltée; le Milanais murmurait; et les Napolitains, sous la conduite du fameux Masaniello, allaient secouer le joug. La bataille de Rocroi (1643) semblait avoir présagé le triste sort de l'Espagne. Les Français, dans les Pays-Bas, s'emparent de Mardik et de Gravelines; et, tandis qu'ils occupent presque toute la Catalogne, ils battent par mer l'escadre espagnole à la vue de Carthagène. Au milieu de tant de calamités, le ministre ne perd point courage. La confiance qu'il inspirait à sa nation, lui procura des sommes considérables et de nouvelles ressources. Il organisa une armée, qui, sous les ordres de don Juan d'Autriche, obligea les Français à se retirer de Lérida (*Voyez* HARCOURT); et, quelque temps après, il parvint à pacifier toute la Catalogne, et à en chasser entièrement les Français, commandés par le duc de Mercœur. Masaniello ayant été tué à Naples par ses propres partisans, ceux-ci offrirent la couronne au duc de Guise. Louis de Haro sut prévenir ce coup. Il dirigea contre le duc une puissante armée, qui força ce dernier à évacuer le royaume de Naples. (*V.* GUISE, pag. 200 ci-dessus.) Mais les Français étaient toujours les plus forts en Flandre, où s'épuisaient, depuis près d'un siècle, les trésors et les principales forces de l'Espagne. Le ministre parvint enfin à décider le roi et son conseil à faire la paix avec les Provinces-Unies, paix qui fut conclue en 1648. (*Voyez* PHILIPPE IV.) Bientôt après, la France et l'empereur signèrent le traité de Munster, qui, ôtant à l'Espagne un puissant allié, la laissait seule à lutter contre la France. Pendant ce temps, le prince de Condé, mécontent du cardinal Mazarin et de la reine douairière, vint chercher un asile en Espagne. Don Louis de Haro reçut le vainqueur de Rocroi avec la distinction que méritaient sa gloire et sa naissance. Il lui ouvrit les trésors de l'Espagne, qui donnèrent au prince de Condé les moyens de former une armée, composée en grande partie de Français mécontents. Mais ce prince avait à peine pénétré en France, que la plupart de ses compagnons d'armes l'abandonnèrent en apprenant que Louis XIV, déclaré majeur, s'était mis à la tête du gouvernement. Ce contretemps fit évanouir toutes les espérances du ministre. De plus graves soins l'occupaient encore. Les Portugais, sous la conduite de Vasconcellos, avaient dépassé les frontières, et assiégeaient Badajoz. Haro lève à la hâte une armée de quinze mille hommes, se met à leur tête, et oblige les Portugais à repasser le Guadiana. Pour la première fois, il s'écarta de sa prudence ordinaire, et, cédant aux instances de son conseil de guerre, mit le siége devant Elvas, d'où il fut contraint de se retirer avec une perte considérable. Il sut cependant tenir en respect les Portugais, qui n'osèrent plus repasser le Guadiana. Ceux-ci ne se croyant pas assez forts pour lutter contre un ministre actif, prévoyant, et qui dérangeait souvent leurs projets les mieux combinés, s'étaient alliés avec l'Angleterre. Et en même temps que la France harcelait l'Espagne en Italie et de tous les côtés, l'amiral Black battait ses escadres sur les mers de l'Amérique. L'Espagne était menacée d'une prochaine dissolution. Le souvenir de sa gloire passée lui suscitait à chaque instant de nouveaux ennemis. Haro sentit la nécessité d'une prompte paix avec la France. Il la pro-

posa, et fut dédaigneusement refusé. Cependant il mit tant d'adresse et de talents dans cette affaire délicate, quo la France accéda enfin à ses sollicitations. Don Louis et le cardinal Mazarin eurent une entrevue dans l'île des Faisans, au milieu de la Bidassoa, sur les confins des deux royaumes. Malgré toute la finesse du ministre français, Haro soutint avec fermeté les prétentions de Madrid à la prééminence : les conferences durèrent quatre mois. Les armes de Mazarin étaient la finesse, la ruse, l'art de surprendre une décision; celles du ministre espagnol, la défiance et la précaution; ce qui lui fit dire du cardinal, qu'il avait le grand défaut en politique, de faire trop voir qu'il voulait toujours tromper. Enfin le traité des Pyrénées fut signé par les deux ministres, en 1659. Les principaux articles furent le mariage d'une infante d'Espagne (Marie d'Autriche) avec Louis XIV; l'abandon à la France du Roussillon, d'une grande partie de l'Artois, etc.; la cession à l'Espagne, de St.-Omer, Ypres, et autres places-fortes; et le rétablissement de Charles IV de Lorraine dans ses états. Mais le pardon du prince de Condé, sur lequel le ministre espagnol insistait avec chaleur, fut très difficile à obtenir. « Au lieu de faire » tant de difficultés, dit Haro à cette » occasion, la France devrait re- » mercier l'Espagne de lui avoir gar- » dé et de lui rendre un si grand » homme. » Condé fut enfin rappelé. Pour récompenser don Louis d'une paix si glorieuse pour le ministre, et si avantageuse pour l'Espagne, à laquelle il ne restait d'autres ennemis que les Portugais, Philippe IV érigea le marquisat del Carpio en duché-grandesse. Deux ans après, Haro, succombant à une violente fluxion de poitrine, mourut à Madrid, le 17 novembre 1661, regretté de son souverain et pleuré de toute la nation. Quoique son attention eût été continuellement occupée dans les guerres qui affligeaient alors l'Espagne, il fit cependant de sages réformes, fonda d'utiles établissements, veilla sur la police du royaume, encouragea l'agriculture et protégea les arts; dans ses moments de loisir, sa maison était le rendez-vous des littérateurs et des savants. Philippe IV, qui cultivait lui-même la poésie, assistait parfois à ces réunions, et y lisait ses comédies devant Calderon, Moreto, Cannizarès, etc. Don Louis de Haro laissa plusieurs enfants. Don Gaspard, son petit-fils (mort en 1687), fut vice-roi de Naples; et la fille unique de ce dernier se maria à don Ferdinand, duc d'Albe, dans la maison duquel, entrèrent, par ce mariage, les titres et les biens des familles del Carpio et de Guzman Olivarès. La maison d'Albe s'est éteinte en 1799, dans la personne de son dernier duc, don Ferdinand. B—s.

HAROLD Ier., roi d'Angleterre, que son extrême légèreté à la course fit surnommer *Hare-Foot*, ou *Pied-de-lièvre*, était fils, en premières noces, de Canut-le-Grand, et d'Alfwen, fille du comte de Hampshire. Lors de son second mariage avec Emma, veuve du roi Ethelred II, Canut s'était engagé envers Richard, duc de Normandie, à laisser aux enfants qui naîtraient de son union avec cette princesse le trône qu'il avait conquis sur Edmond *Côte-de-fer*. Mais à la mort du duc, soit que le monarque danois se crût dégagé de ses promesses, soit qu'il craignit de remettre un état récemment conquis, et encore mal assuré, entre les mains d'un enfant aussi jeune que Hardi-Canut, il nomma Harold

par son testament pour lui succéder à la couronne d'Angleterre, ne laissant au fils d'Emma que le royaume de Danemark. A la mort de son père, Harold, se trouvant dans la Grande-Bretagne, s'empara, sans perdre de temps, du trésor royal, et, soutenu par l'affection des Danois, toute la Mercie l'eut bientôt proclamé roi : le midi allait suivre vraisemblablement cet exemple, lorsque le crédit du comte Godwin détermina la noblesse anglaise à se déclarer pour Hardi-Canut. (*Voyez* GODWIN.) Heureusement, par l'entremise des principaux seigneurs des deux partis, cette querelle se termina sans effusion de sang. Il fut convenu, par un traité solennel, qu'Harold aurait en partage la ville de Londres et toutes les provinces au nord de la Tamise, et qu'il céderait à son frère Hardi-Canut la souveraineté des comtés méridionaux. Cet état de choses ne fut pas de longue durée. Harold, s'étant aperçu de l'immense autorité dont jouissait Godwin sous la régence d'Emma, qui gouvernait les West-Saxons en l'absence de son fils, ne négligea rien pour mettre un homme si puissant dans ses intérêts, et ne sut que trop y réussir. La trahison de Godwin leva les obstacles qui s'opposaient à l'ambition d'Harold ; et le meurtre d'Alfred ayant forcé la reine Emma à s'enfuir au-delà des mers, l'autorité de Harold ne tarda pas à être reconnue dans toute l'Angleterre. Cependant le triomphe du crime ne fut pas sans quelque résistance. Agelnoth, archevêque de Cantorbery, refusa ouvertement de faire la cérémonie du couronnement de l'usurpateur, déclarant qu'il avait promis à Canut de ne couronner aucun monarque qui ne fût de la postérité d'Emma. En conséquence il posa le diadème sur l'autel, et appela les vengeances célestes contre tout évêque qui le placerait sur la tête de Harold. Après un règne de quatre ans, qui ne fut marqué par aucun événement important, ce prince mourut le 14 avril 1039, très peu regretté, dit Hume, et très peu estimé de ses sujets. On peut voir, à l'article CANUT II, les indignités qui furent exercées sur le cadavre de Harold Ier. par son propre frère, et par Godwin, le complice de ses forfaits.

N—E.

HAROLD II, proclamé roi d'Angleterre après la mort d'Édouard le *Confesseur*, était fils aîné du comte Godwin, auquel il succéda, le 15 avril 1053, dans les gouvernements de Wessex, Sussex, Kent et Essex, et dans l'importante charge de grand-maître de la maison du roi. Aussi puissant et non moins ambitieux que son père, Harold l'emportait sur lui par l'éclat de ses talents militaires, par ses vertus privées, et surtout par l'art de s'insinuer dans les cœurs. Voyant l'héritier présomptif du trône consumer inutilement ses jours dans un long exil, loin de sa patrie, il ne dissimula plus ses projets, et aspira ouvertement à la couronne du vieux monarque, dont tout annonçait la fin prochaine. Et comme si la fortune eût voulu lui aplanir toutes les difficultés, la mort des comtes Seward, Léofric et Algar (1055) vint presque en même temps le délivrer des seuls rivaux qui pussent opposer quelque obstacle à son élévation. Cet événement fit passer dans ses mains les gouvernements de l'Estanglie et du Northumberland; et il se trouva ainsi posséder, par sa famille ou par lui-même, plus des deux tiers de l'Angleterre. Cependant Édouard, qui ne s'accoutumait pas à l'idée d'avoir

pour successeur le fils du meurtrier de son frère Alfred, résolut de rappeler, du fond de la Hongrie, le prince Édouard, son neveu, le dernier des fils du brave Edmond *Côte-de-fer*. Mais à peine ce prince eut-il touché le sol natal, qu'il rendit le dernier soupir, ne laissant d'autres héritiers que deux filles, et un fils, nommé Edgard-Atheling (*Voy.* ce nom), qui, par son extrême jeunesse et la médiocrité de son génie, était peu capable de faire valoir les droits de sa naissance. Dans des conjonctures si favorables, Harold crut qu'une absence momentanée hors du royaume, ne pouvait lui être nuisible; et son souverain lui en ayant donné la permission, il s'embarqua pour la Normandie, dans l'intention d'obtenir la délivrance de son frère Ulnoth et de son neveu Haquin, qui, lors de la révolte de Godwin, avaient été envoyés en otage dans les états du duc Guillaume. Jeté, par la violence d'une tempête, sur les terres de Gui, comte de Ponthieu, il fut aussitôt arrêté par les ordres de ce seigneur, et conduit au château de Beaurain, où il resta captif, jusqu'à ce que Guillaume eut payé sa rançon. Le duc de Normandie, qui avait été invité par Robert, archevêque de Cantorbéry, à tenter quelques efforts pour recueillir l'héritage d'Édouard, et qui, dans un voyage fait antérieurement en Angleterre, avait reçu de ce monarque l'assurance d'être nommé son successeur testamentaire, ne négligea rien pour mettre dans ses intérêts Harold, dont il ignorait encore les prétentions. Il le reçut avec magnificence dans sa capitale, le conduisit à une expédition contre la Bretagne, et lui procura la gloire de forcer Conan à venir en personne lui présenter les clefs de Dinant au bout de sa lance, garnie de son gonfanon, suivant l'usage de ces temps reculés. Au retour de la campagne, Harold fut armé chevalier dans la ville d'Avranches, par Guillaume lui-même, qui le mena ensuite à Baïeux. Là, le prince normand lui fit l'ouverture de ses projets, l'exhorta à lui prêter son appui, et promit, en récompense, de lui donner sa fille Adèle en mariage. Harold étonné de la confidence et des propositions du prince, redoutant d'ailleurs une nouvelle captivité, feignit d'entrer dans les vues de Guillaume, et s'engagea formellement à le seconder de tous ses efforts. Pour rendre ces promesses plus inviolables et plus sacrées, le duc, à l'insu du fils de Godwin, fit rassembler de toutes parts, dans ses états, les reliques réputées les plus saintes; et, après les avoir mises dans une cuve, recouverte d'un drap d'or, sur lequel on posa un reliquaire ordinaire et le livre des Évangiles, il obligea le seigneur anglais à jurer, la main droite étendue sur ces objets vénérables, de garder à jamais la parole qu'il avait donnée. Lorsque ce serment auguste eut été prononcé, Guillaume ordonna que le drap d'or fût enlevé à l'instant; et Harold put connaître alors quels liens puissants enchaînaient sa fidélité. Malgré cet imposant appareil et cette supercherie religieuse, Harold ne fut pas plutôt arrivé en Angleterre, qu'il se crut délié d'une promesse que la crainte fondée d'un péril imminent lui avait, dit-il, seule arrachée. Loin de songer à favoriser les desseins du duc de Normandie, il fit de nouveaux efforts pour accroître sa popularité, et se frayer, pour lui-même, le chemin du trône. Il sut profiter habilement de toutes les circonstances qui s'offrirent pour consolider son crédit. Les Gallois, quoique vaincus dans une campagne précédente, ayant renou-

velé leurs incursions dévastatrices, il marcha contre eux avec une armée formidable, les poursuivit sur leurs hauteurs, les força dans leurs retraites, et les réduisit enfin à une telle extrémité, qu'ils tuèrent leur vaillant prince Griffith, et envoyèrent sa tête au vainqueur, comme un gage de leur soumission. Il ne se rendit pas moins illustre par son équité et sa modération que par sa valeur guerrière. Dans le Northumberland avait éclaté une insurrection causée par les violences et la rapacité de son frère Tosti, gouverneur de cette province. Harold reçut ordre du roi d'apaiser la sédition et de punir les coupables; mais il rencontra, sur la frontière, une députation de Northumbres, qui protesta du dévouement de ce peuple pour l'autorité royale, et lui donna des preuves si convaincantes des injustices et des déprédations multipliées de Tosti, qu'il résolut de provoquer, lui-même, la destitution de ce frère barbare, à la place duquel il fit nommer Morear, petit-fils de Léofrie. Il épousa, peu après, la sœur de ce seigneur, alliant ainsi la politique à la générosité. Le féroce Tosti se retira en Flandre, la rage dans le cœur; et après avoir fait massacrer quelques uns des serviteurs de Harold, il les fit saler et mettre dans un tonneau, et les envoya comme un présent à leur maître. Harold était devenu l'idole du peuple, tandis qu'Édouard, affaibli par l'âge et les infirmités, approchait du terme de sa carrière. Ce prince expira le 5 janvier 1066 : le fils de Godwin lui succéda immédiatement sans éprouver la moindre opposition, et fut couronné dès le lendemain par Aldred, archevêque d'York. La tranquillité de son règne ne fut pas long-temps sans être interrompue. Les premiers ennemis qu'il eut à combattre, lui furent suscités par son frère Tosti, qui, réuni avec Halfagar, roi de Norvége, se présenta vers l'embouchure de l'Humber, à la tête d'une flotte de deux cents voiles. Les troupes nouvellement levées et indisciplinées que les deux alliés eurent d'abord à combattre, furent bientôt mises en déroute; et la ville d'York se rendit à eux. Harold, informé de ce désastre, se hâta de marcher à la défense de son peuple, qui, de toutes parts, se rendit en foule sous ses drapeaux. Il atteignit les ennemis à Stanford-Bridge, et leur livra, le 24 septembre, une bataille sanglante, qui se termina par la défaite totale des Norvégiens, dont le roi fut tué dans l'action, ainsi que Tosti. Les chants de victoire retentissaient encore dans les temples de la ville d'York, lorsque le nouveau monarque des Anglais fut informé que le duc de Normandie venait de débarquer dans le Sussex. Harold ne balança pas un instant à aller attaquer un ennemi qui prétendait lui arracher la couronne. Mais dans l'intention d'éviter un impôt à son peuple, il se réserva tout le butin fait à la journée de Stanford; et, par cette démarche imprudente, quoique le motif en fût très louable, il occasionna un si grand mécontentement dans son armée, qu'une partie considérable abandonna aussitôt le service. Cette considération, jointe à la perte énorme que les forces britanniques avaient éprouvée à la bataille du 24, porta Gurth, frère de Harold, à ouvrir le conseil de différer le combat contre le duc, alléguant pour raison que le délai seul ferait la ruine des Normands, qui seraient vraisemblablement obligés de quitter le royaume aux approches de l'hiver, au lieu que l'armée des Anglais s'augmenterait de jour en jour. Mais cet avis ayant été rejeté avec dé-

dain, il fallut bien marcher contre le duc de Normandie. Celui ci, qui avait épuisé toutes les ruses de la diplomatie pour engager le monarque anglais à descendre du trône, lui offrit, pour dernière proposition, de vider leur différend par un combat singulier. Harold répondit qu'il soumettrait la décision de sa cause au dieu des batailles. Les deux armées se préparèrent donc à combattre: les Anglais, remplis de confiance, passèrent la nuit dans les festins et la joie; les Normands, dans le recueillement et la prière. Enfin, le 14 octobre 1066, à Hastings, les deux troupes ennemies en vinrent aux mains. Harold, à pied, était au milieu de ses bataillons, et les conduisait au combat. Guillaume était à cheval, à la tête de son armée, qui se mit en mouvement tout-à-la-fois en chantant l'air de Roland. La victoire fut longtemps indécise; mais, à la fin, l'habileté du prince normand la fit pencher en sa faveur. Harold ayant été percé au cœur d'un coup de flèche, cette perte jeta, sur-le-champ, le trouble et la consternation dans ses troupes: elles prirent la fuite avec la plus grande précipitation; et la cavalerie normande, qui les poursuivit à toute bride, en fit un horrible carnage. Un officier de Guillaume osa mutiler le cadavre du monarque anglais; mais le duc le punit aussitôt, par la dégradation militaire, d'une barbarie aussi lâche. Les corps de Gurth et de Léofwin, frères de Harold, tués à la journée d'Hastings, furent envoyés, sans rançon, avec celui de ce prince, à leur mère Githa, qui les fit inhumer dans l'abbaye de Watham. M. Dorion a publié un poème intitulé, la *Bataille d'Hastings*, ou *l'Angleterre conquise*, Paris, 1806, in-8°.; poème qui a été mentionné honorablement dans les rapports de l'Institut pour les prix décennaux. Orderic Vital a tracé le portrait le plus séduisant de Harold: un historien plus moderne a dit qu'on ne pouvait nier qu'il ne fût doué de toutes les qualités nécessaires pour porter le sceptre avec gloire et faire le bonheur de ses sujets; d'autant qu'il était, ajoute le même écrivain, doux, affable, intelligent, et que sa générosité était égale à la valeur extrême qu'il fit paraître. N—E.

HAROUN. *Voy.* AARON.

HARPALUS, fils de Machatas, et l'un des principaux Macédoniens, avait eu des liaisons intimes avec Alexandre, du vivant même de Philippe; et il fut exilé par ce dernier, qui l'accusait d'avoir donné de mauvais conseils à son fils. Alexandre, étant monté sur le trône, le rappela, et lui confia la garde du trésor royal. Malgré cette marque de confiance, Harpalus se laissa entraîner dans la révolte de Tauriscus, et s'enfuit à Mégare, peu de temps avant la bataille d'Issus. Mais Alexandre lui offrit généreusement son pardon, et lui rendit son emploi. Il lui donna même la garde de tous les trésors qu'il avait rassemblés dans l'Asie, et le fit satrape de Babylone. Ce prince étant parti pour l'Inde, Harpalus crut qu'il ne reviendrait pas; il se conduisit dès lors en souverain, et ne mit aucune borne à ses profusions et à ses débauches. Amoureux de Pythionice, courtisane athénienne, il lui faisait rendre les mêmes honneurs qu'à une reine; et, après sa mort, il lui fit ériger deux magnifiques tombeaux, l'un auprès de Babylone, et l'autre dans l'Attique, sur la route qui conduisait d'Athènes à Éleusis. Ce dernier tombeau, qu'on voyait encore au temps de Pausanias, était un monument de la plus grande beauté. Harpalus fit ensuite venir Glycère, autre courtisane athénienne;

et en sa considération, il envoya dix mille médimnes de blé au peuple d'Athènes. La nouvelle du retour d'Alexandre ayant répandu la consternation parmi les satrapes qui avaient abusé de leur autorité, Harpalus s'embarqua avec six mille hommes de troupes, et cinq mille talents (environ vingt-huit millions de francs). Il débarqua sur le promontoire Tænare dans la Laconie, y laissa ses troupes, et se rendit à Athènes avec ses trésors. Il y fut très bien reçu: mais Antipater ayant demandé qu'on le lui livrât, avec tous les trésors qu'il avait emportés, les Athéniens se trouvèrent dans le plus grand embarras; et il y eut, à cette occasion, de très longues délibérations, dans lesquelles les principaux orateurs furent entendus. On prétend que Démosthènes, séduit par les présents d'Harpalus, refusa de parler contre lui. Mais cet orateur était le chef du parti opposé aux Macédoniens, et devait naturellement favoriser Harpalus. Celui-ci avait effectivement offert aux Athéniens ses troupes et ses trésors, pour les aider à secouer le joug d'Alexandre; et ils avaient déjà envoyé Léocharès à Tænare, pour se mettre à la tête des soldats qu'il avait amenés. Épouvantés par les menaces d'Antipater, ils engagèrent Harpalus à prendre la fuite: mais, malgré tout l'éclat qu'ils donnèrent aux poursuites dirigées contre ses partisans, il paraît qu'ils ne cessèrent pas de s'entendre avec lui; car ce fut avec son argent et ses troupes qu'ils entreprirent la guerre Lamiaque qui éclata, l'an 323 avant J.-C., immédiatement après la mort d'Alexandre. La mort de Léosthènes ayant fait échouer leurs projets, ils se soumirent à Antipater: Harpalus, ayant rassemblé sept mille hommes, passa dans l'île de Crète avec le reste de ses trésors; peu de temps après il y fut tué par Thimbron, l'un de ses amis. C—R.

HARPE (La). *Voy.* Labarpe.

HARPHIUS (Henri), l'un des principaux mystiques flamands, né au bourg de Herp ou Erp dans la Campine, fut provincial des Franciscains de Flandre, et supérieur de la maison de cet ordre à Malines, où il mourut en 1478. Le cardinal Bona le cite comme un maître des plus instruits dans la vie spirituelle; et dom Mabillon l'indique parmi les écrivains de ce genre, dans son *Traité des Etudes monastiques.* Moins excessif dans ses sentiments que Gerlac, Harphius semble marcher sur les pas de Taulère, avec lequel il a de l'analogie: mais il est plus élevé; et, à cet égard, il se rapproche de Rusbroeck, le plus célèbre des mystiques de son temps, et le maître de tous les autres. (*Voy.* Rusbroeck.) « Faire naître graduellement, par une suite d'épreuves et d'épurations, les divers états de la vie divine dans l'ame humaine, d'abord dans chacune des facultés, et ensuite dans la substance entière de l'ame, possédée alors par toute la Divinité elle-même; » ce que Poiret regarde comme le degré de spiritualisme le plus profond: tel est le but qu'Harphius s'est proposé dans ses ouvrages, et surtout dans sa *Théologie mystique*, en trois livres, dont le 1er. est entièrement moral; le 2e. mêlé de morale et de mysticité, et le 3e. tout mystique. L'auteur intitule celui-ci, l'*Eden des contemplatifs.* Les premières éditions de cet ouvrage parurent, en flamand, à Anvers, 1502, et en latin, à Cologne, 1538 et 1553. Mabillon désigne ces éditions comme les seules qui soient entières. Elles furent ensuite prohi-

bées, non pour le dogme, mais pour l'opinion de l'auteur, « que les hommes parfaits, mus par l'impulsion seule de l'esprit divin, n'ont pas besoin de directeurs, ceux-ci étant d'ordinaire plus occupés des pratiques extérieures que de la vie spirituelle » ; opinion qui avait pu blesser la doctrine de l'Église romaine : aussi ce passage fut-il retranché de l'édition de Rome, 1585, à laquelle durent se conformer celles de Brescia, 1601, de Cologne, 1611, etc. Dans la version française ainsi corrigée, Paris, 1617, in-4°., le traducteur, J. B. de Machault, sieur de la Mothe-Romaincourt, supprima en outre la dénomination de *créature éternelle* donnée à l'homme, qui a pris, selon Harphius, son origine *dans le temps et l'éternité*. Bossuet enfin, dans ses *Etats d'oraison*, applique au même auteur le reproche fait par Gerson à Rusbroeck, de pousser l'allégorie du langage figuré du Cantique des cantiques, en parlant des noces spirituelles de l'épouse avec l'époux, jusqu'à prétendre que l'ame s'unit *tout entière et inséparablement* avec J.-C. dans la contemplation. Quoique sans doute le bon Harphius, comme l'appelle Bossuet, ne doive point être jugé rigoureusement, et que ses sentiments paraissent avoir été plus purs que ses expressions ; ce sont néanmoins les exagérations semblables des premiers écrivains mystiques, qui, outrées encore par leurs successeurs, ont produit, surtout chez les femmes d'une sensibilité vive, telles que les Bourignon, les Guyon, les Jeanne Leade, ce mysticisme exalté, d'autant plus propre à égarer l'esprit qu'il flatte davantage l'imagination. G—CE.

HARPOCRATION (1) (VALÉRIUS), était un rhéteur d'Alexandrie, de qui nous avons un lexique grec des mots employés particulièrement par les dix grands orateurs d'Athènes. Cet utile dictionnaire fut imprimé d'abord par Alde en 1503 et 1527, avec les scholies d'Ulpien sur Démosthène. La première édition est médiocre ; la seconde est détestable. Il en fallait une nouvelle : Maussac la donna en 1614. Deux manuscrits l'aidèrent à corriger le texte ; et il y joignit de bonnes notes, et une dissertation savante sur les différents auteurs qui ont porté le nom d'Harpocration, et en général sur les lexiques grecs. Il ne prit pas la peine de faire une version latine, pensant avec quelque raison qu'un lexique grammatical était assez peu susceptible d'être traduit. Nicolas Blancard en jugeait différemment. Son édition d'*Harpocration*, qui parut à Leyde en 1683, est accompagnée d'une version latine ; et, pour rendre l'usage de ce lexique plus commode et plus facile, il en disposa les mots dans l'ordre alphabétique, négligé par Harpocration, ainsi que par d'autres lexicographes grecs. Son édition contient, de plus, d'excellentes tables, toutes les notes de Maussac, et celles de H. de Valois, que Jac. Gronovius avait publiées séparément l'année précédente, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Prousteau, professeur en droit à Orléans. Cette réimpression dut nuire prodigieusement au débit de l'édition de Gronove ; et, pour la faire écouler, ce dernier y joignit en 1696 le texte d'Harpocration, revu sur un manuscrit de Florence. Irascible et violent, Gronove, dans sa préface, a prodigué

(1) Ce rhéteur a un article dans toutes les éditions du *Dictionnaire historique* : mais dans celle de 1811, en vingt volumes, les éditeurs l'ont reproduit comme article neuf, sous le nom bizarre d'*Arpocrasione* ; et l'Abrégé en trois volumes, publié en 1815, n'a pas manqué de les suivre.

les injures à Blancard, et critiqué avec une dureté excessive, mais avec raison, sa traduction latine, et généralement tout son travail. L'*Harpocration* de Blancard doit, malgré les défauts qui le déparent, avoir une place dans la bibliothèque d'un philologue. Les notes et la dissertation de Maussac lui donnent de la valeur et de l'utilité; elles manquent à l'édition de Gronove. Harpocration avait aussi compilé un recueil de morceaux *fleuris* (Ἀνθηρῶν συναγωγή), qui ne nous est point parvenu. On ne sait pas précisément à quelle époque a vécu Harpocration. On a supposé, avec peu de vraisemblance, qu'il avait été l'un des précepteurs de l'empereur Verus. H. de Valois le faisait contemporain de Libanius. Effectivement Libanius, dans une de ses lettres, parle d'un grammairien de ce nom; mais c'est une induction bien vague. Yriarte, ayant trouvé dans la bibliothèque royale de Madrid un ouvrage de médecine superstitieuse sous le nom d'un Harpocration, l'a pris pour l'auteur du lexique. Il appuie sa conjecture sur un endroit où ce médecin dit qu'après avoir cultivé la grammaire en Asie, et y avoir surpassé tous ceux qui s'en occupaient, il avait pris le parti d'aller se fixer à Alexandrie, où ses talents lui avaient procuré de grands succès et l'estime générale. Ce passage favorise le sentiment d'Yriarte. Il resterait encore, même en l'adoptant, à fixer l'époque où ce médecin-grammairien aurait vécu. B—ss.

HARRINGTON (Sir John), poète anglais, né vers 1561 à Kelston, aux environs de Bath, dans le comté de Sommerset, eut pour marraine la reine Elisabeth, auprès de laquelle son père était en grande faveur. Avant d'avoir trente ans, il publia une traduction anglaise de l'*Orlando furioso*, qui est encore aujourd'hui le fondement de sa réputation. Ayant été créé chevalier sur le champ de bataille par le comte d'Essex, il devint, par cela même, un objet de mécontentement pour Elisabeth, qui était fort avare de ces honneurs, et qui aimait à les conférer elle-même. Sous le règne de Jacques, Harrington fut créé chevalier de l'ordre du Bain. Comme sa royale marraine, il n'aimait point les évêques mariés; et il présenta au prince Henri un ouvrage manuscrit de sa composition, où il s'expliquait avec beaucoup de liberté sur ce sujet. Cet ouvrage, qui est en quelque sorte l'histoire des évêques de ce temps, et qui courait risque de ne pas voir le jour, étant tombé dans les mains d'un zélé presbytérien, fut néanmoins imprimé à Londres en 1653; ce qui excita de violentes clameurs parmi le clergé: mais l'auteur était alors à l'abri des persécutions, étant mort en 1612, à l'âge de cinquante-un ans. Le recueil de ses *Epigrammes*, imprimé en 1618 et en 1625, en quatre livres in-8°., fut fort goûté de son temps. Henri Harrington, de Bath, a publié, d'après les manuscrits dont il était devenu possesseur, et sous le titre de *Nugæ antiquæ*, un recueil des œuvres diverses de sir John Harrington, tant en prose qu'en vers. On y trouve différentes pièces assez piquantes. Il en parut une nouvelle édition en 1792, 3 vol. in-12; et une 3e., donnée par Thom. Park en 1804, 2 vol. in-8°., est considérablement augmentée et enrichie de notes et de mémoires biographiques sur l'auteur. Le jugement du Dr. Warton n'est pas favorable au mérite poétique de sir John Harrington. X—s.

HARRINGTON (James), écrivain

politique anglais, naquit en 1611 à Upton, dans le comté de Northampton. Muni de la connaissance de plusieurs langues étrangères, et après avoir fait de bonnes études classiques, il passa en Hollande, où ses méditations se tournèrent bientôt sur la science du gouvernement. Il disait souvent par la suite « qu'avant de » quitter l'Angleterre il ne connais- » sait l'anarchie, la monarchie, l'aris- » tocratie, la démocratie, l'oligar- » chie, etc. que comme des mots » durs à prononcer, dont la signifi- » cation se trouvait dans son dic- » tionnaire. » Il entra peu après comme volontaire dans le régiment du lord Craven, fréquenta beaucoup à la Haye la cour du prince d'Orange, et celle de la reine de Bohême, fille de Jacques Ier., qui s'y était réfugiée, et visita successivement le Danemark, l'Allemagne, la France et l'Italie. Il était à Rome à la fête de Noël, au moment où le pape distribuait des cierges bénits. Harrington témoigna le desir d'en avoir un ; mais s'apercevant qu'il fallait pour cela baiser les pieds de S. S., il préféra de s'en passer. On raconta ce trait au roi, qui dit à Harrington qu'il aurait pu s'y soumettre seulement en signe de respect pour un prince temporel : Harrington répondit que, « depuis qu'il avait eu l'honneur de baiser la main de S. M., il pensait qu'il était au-dessous de lui de baiser le pied de tout autre prince. » De retour en Angleterre à l'époque de la guerre civile, il se montra favorable à la cause du parlement ; mais il sut affecter tant de modération que, lorsqu'en 1646 le roi fut transféré de Newcastle dans le voisinage de la capitale, Harrington fut choisi pour lui tenir compagnie, comme un homme qui était étranger à toute espèce de parti. Le roi approuva ce choix ; et il s'entretenait volontiers avec lui sur les matières de gouvernement, excepté lorsqu'il était question de république. Après avoir essayé de défendre son maître, Harrington l'accompagna jusqu'à l'échafaud. Depuis ce terrible événement, il vécut quelque temps très retiré, occupé principalement à composer une espèce de roman politique, à l'imitation de l'Atlantide de Platon, et intitulé *Oceana*, nom par lequel il désigne l'Angleterre. C'est le plan d'un gouvernement républicain. Cromwell, dont la conduite n'y était pas ménagée, ayant appris qu'on imprimait ce livre, fit faire des recherches pour le découvrir. L'ouvrage fut saisi, et déposé à Whitehall ; mais l'auteur parvint ensuite à obtenir son manuscrit, le fit imprimer en 1656, et le dédia même au protecteur. Devenu, avec l'âge, plus entêté de ses opinions, Harrington forma une société composée de républicains ardents comme lui ; société qui se réunissait à Westminster, et qui subsista jusqu'à l'arrivée du général Monk. Après la restauration, il s'occupa de réduire ses principes en aphorismes pour les répandre plus facilement ; et il y mettait la dernière main, lorsqu'il fut arrêté par ordre du roi le 28 décembre 1661, et enfermé à la Tour comme coupable de haute-trahison. On l'accusait d'avoir pris part à un complot dont l'existence n'a pas été prouvée. Transféré à l'île Saint-Nicolas, et de là à Plymouth, il fit connaissance avec un docteur Dunstan, qui lui conseilla, pour se guérir du scorbut, l'usage d'une préparation de gaïac dans du café ; il en prit trop, et tomba dans un état de délire qui se renouvelait fréquemment. Quelques circonstances firent soupçonner qu'on lui avait joué un mauvais tour, pour

l'empêcher, disait-on, d'écrire des *Oceana*. Il suffit du moins de lire les portraits qu'il a tracés des Stuarts, et surtout de Charles Ier., pour croire qu'il ne devait pas être agréable aux yeux de Charles II. Il raisonnait cependant encore avec assez de justesse, excepté lorsqu'il s'occupait de son propre état: il ne parlait alors que de bons et de mauvais esprits, prétendait que ses esprits animaux s'exhalaient sous la forme d'oiseaux, de mouches, d'abeilles, etc. ; et lorsqu'on lui objectait que ces chimères n'étaient que le produit d'une imagination désordonnée, il se comparait à Démocrite, qui, pour ses admirables découvertes en anatomie, fut regardé comme fou par ses concitoyens. C'est pourtant dans cet état qu'il se maria avec une femme à laquelle il avait fait autrefois la cour. Il mourut à Westminster, le 11 septembre 1677. Ses ouvrages ont été pour la première fois réunis par Toland, en 1700, en un volume in-fol. Le docteur Birch en a publié, en 1737, une édition plus complète; une 3e. parut en 1747. Harrington a donné la traduction en vers de deux Églogues de Virgile (1658), et des six premiers livres de l'Enéide (1658, 1659); mais ce n'est pas à sa poésie qu'il doit sa réputation. L'*Oceana* a été traduit en français, Paris, 1795, 3 vol. in-8°.; les œuvres politiques, avec sa vie par Toland, l'ont été par M. Henry, Paris, 1789, 3 vol. in-8°. ; les Aphorismes, par Aubin, avec une notice sur l'auteur, Paris, an III, in-12. C'est David Hume qui, par les citations qu'il a faites de l'*Oceana* dans son *Idée d'une république parfaite*, lui a redonné une espèce de célébrité. Nous ne devons pas oublier ici ce passage de Montesquieu, liv. XI, ch. 6, de l'*Esprit des Lois*: « Harrington, dans son *Oceana*, a examiné quel était le plus haut point de liberté où la constitution d'un état peut être portée. Mais on peut dire de lui, qu'il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconnue, et qu'il a bâti Chalcédoine ayant le rivage de Bysance devant les yeux. » X—s.

HARRINGTON (Le docteur), de Bath, médecin anglais, plus connu comme musicien-compositeur, descendait de sir John Harrington. Né en 1727 à Kelston, dans le comté de Somerset, il étudia à Oxford, et se fit distinguer par un esprit vif, beaucoup d'application, et par un goût presque égal pour la musique et pour la poésie, goût dont il donna des preuves, dès l'âge de dix-neuf ans, dans plusieurs productions qui furent généralement admirées. On cite particulièrement le *Sorcier de Wokey*, auquel le célèbre poète Gray crut devoir faire quelques changements, qui ne furent cependant pas jugés avantageux. En 1748 il commença à étudier la médecine, qu'il exerça d'abord en 1753 à Wells en Somerset, où il se maria, et depuis à Bath. Il fut dans cette ville le fondateur d'une réunion musicale, sous le nom de *Société harmonique*: elle passe pour la meilleure société de ce genre qui existe en Angleterre, et a compté parmi ses membres le prince de Galles et le duc d'York. Le caractère des compositions du docteur Harrington est le tendre et le pathétique; on cite surtout avec éloge le duo de *Damon et Clora*, une *Antienne* pour trente-six voix (qu'on dit n'être inférieure qu'aux productions de Haendel), ainsi que plusieurs morceaux d'un ton enjoué. Il jouait de la flûte avec beaucoup de perfection. Le docteur Harrington était en outre versé

dans la connaissance des sciences exactes, et habile mécanicien. Il devint médecin de S. A. R. le duc d'York, et de plusieurs personnes de la haute noblesse. Il est mort en 1816. Son testament contient une dernière preuve des dispositions bienfaisantes qui l'avaient toujours animé; c'est le legs d'une guinée par an, destinée à payer un sermon annuel ayant pour objet de recommander la pitié envers les animaux. Il est regardé comme le père de la société d'humanité de Bath. Il avait publié en 1768, en 4 vol. in-8°., sous le titre de *The Hugo antiques*, un recueil de Lettres écrites par ses ancêtres sous les règnes de Henri VII, de Henri VIII, de Marie, d'Elisabeth, d'Edouard VI, de Jacques et de Charles Ier. Plusieurs de ses poésies, notamment une *Ode à l'harmonie*, et une *Ode à la discorde*, ayant pour épigraphe ce vers :

Bombalia, clangor, stridor taratantara, murmur,

ont été insérées dans le 2e. volume des *Reliques de poésie ancienne*, publiées par Percy. X—s.

HARRIOT (THOMAS), célèbre mathématicien, né à Oxford en 1560, y reçut le degré de maître ès-arts à l'âge de dix-neuf ans; il enseigna ensuite les mathématiques à quelques jeunes seigneurs, entre autres au chevalier Walther Raleigh, qui lui témoigna toujours depuis beaucoup d'attachement. Il fit partie de l'expédition que Richard Grenville conduisit à la Virginie; leva la carte de cette contrée, et rédigea le journal de son voyage. De retour en Angleterre après une absence de deux années, il continua de s'appliquer à l'étude des mathématiques, avec tant de zèle et de succès, que Henri Percy, duc de Northumberland, le protecteur éclairé de tous les savants, lui assigna une pension de 120 liv. st. à titre d'encouragement. Harriot fut reconnaissant des bontés du duc; et il ne l'abandonna point pendant sa longue captivité à la Tour de Londres. Robert Hues et Walther Warner, pensionnés également par Percy, montrèrent un semblable dévouement, et le suivirent aussi à la Tour. Depuis ce temps, ces trois savants furent surnommés les trois mages du duc de Northumberland. Harriot mourut à Londres, le 2 juillet 1621, âgé de soixante ans et quelques mois, après avoir cruellement souffert d'un chancre à la lèvre, qu'on attribuait à l'habitude qu'il avait contractée de tenir à la bouche ses instruments de mathématique en cuivre, souvent chargés de vert-de-gris. Ses amis lui firent élever un tombeau dans l'église St.-Christophe. Wood (*Athen. Oxoniens.*) a cherché à répandre des doutes sur les sentiments religieux d'Harriot; mais ses raisons ont été solidement réfutées dans le Dictionnaire de Chaufepié. Harriot était en correspondance avec plusieurs savants, entre autres Kepler, avec lequel il eut une discussion sur la théorie de l'arc-en-ciel. La Relation de son *Voyage à la Virginie* a été imprimée (en anglais), Londres, 1588, in-4°., et dans le Recueil d'Hakluyt; la traduction latine, par un anonyme, forme la première partie de la Collection des grands voyages. (*Voy.* Théod. de BRY.) L'ouvrage qui a fait la réputation d'Harriot comme mathématicien, est intitulé : *Artis analyticæ praxis ad æquationes algebricas resolvendas*, Londres, 1631, in-fol. Il ne s'y borne point à considérer les équations dans la forme usitée jusqu'alors, c'est-à-dire, en égalant les termes; mais il fait passer, dans l'occasion, le dernier terme du même côté que les autres, et, l'affectant d'un signe contraire à

celui qu'il avait, égale toute l'expression à zéro. Montucla (*Histoire des mathématiques*, tom. II, pag. 106) remarque qu'Harriot fut bien éloigné de faire tout l'usage qu'il pouvait de cette découverte et d'en sentir tout l'avantage, et qu'il n'eut qu'une idée peu développée des racines négatives. Le principal service qu'il ait rendu aux mathématiques, c'est d'avoir observé que toutes les équations d'ordres supérieurs sont des produits d'équations simples; découverte de laquelle découle une foule de vérités intéressantes dans l'analyse. Wallis a singulièrement grossi la liste des découvertes d'Harriot; mais la plupart de celles dont il lui fait honneur appartiennent incontestablement à Viète ou à Descartes, dont Wallis s'attache à rabaisser le génie pour relever celui de son compatriote. (*Voy.* Joseph WALLIS.) Montucla a réduit à leur juste valeur les services du mathématicien anglais; et ils sont assez grands pour lui mériter, dans un rang secondaire, une place parmi les hommes qui ont contribué aux progrès des sciences mathématiques. On conserve un Traité d'Harriot, intitulé, *Ephemeris chyrometrica*, dans la bibliothèque du collége de Sion. Quelques autres de ses manuscrits ont été retrouvés, en 1784, dans le château du duc de Northumberland, au comté de Sussex; et l'un d'eux prouve qu'Harriot s'était procuré un télescope batavique ou qu'il en avait deviné la construction, et qu'il concourut, avec Galilée, à la découverte des taches du soleil. M. le baron de Zach (*Ephemerid. astron.*, 1788) promettait de publier ces manuscrits, et de les faire précéder d'une vie de l'auteur. W—s.

HARRIS (JEAN), littérateur anglais, né vers 1667, et mort le 7 septembre 1719, avait embrassé l'état ecclésiastique. Il obtint successivement divers bénéfices lucratifs, et entre autres un canonicat dans la cathédrale de Rochester. Il fut aussi secrétaire et vice-président de la société royale. C'était un homme instruit et studieux; mais il mettait si peu de règle dans sa conduite, que, malgré le revenu de ses bénéfices, il éprouvait sans cesse des embarras pécuniaires. Il mourut dans la misère; et un de ses amis le fit enterrer à ses frais. On doit à Harris la première idée d'une encyclopédie en langue vulgaire; il publia ce livre en anglais sous ce titre : *Lexicon technicum*, ou *Dictionnaire universel des sciences et des arts*, Londres, 1708, 2 vol. in-fol. Chambers donna ensuite plus d'extension au plan d'Harris (*V.* CHAMBERS, tom. VIII, pag. 2). On a encore d'Harris : I. *Navigantium atque itinerantium Bibliotheca*, ou *Recueil de voyages par terre et par mer*, etc., Londres, 1705, 2 vol. in-fol. avec des cartes et des figures; réimprimé, en 1744 et 1764, avec des additions et des corrections de Campbell. Quelques bibliographes ont avancé que Harris n'avait eu que peu de part à la composition de cet ouvrage, et qu'il n'en avait réellement fait que la dédicace, adressée au commerce anglais, et l'introduction, où se trouvent d'assez bonnes choses. Cette collection est médiocre. Quoique le titre, qui est très étendu, annonce qu'elle contient les extraits de plus de six cents voyageurs dans les différentes parties du monde, on y cherche vainement des détails sur l'Afrique : quelques parties de l'Asie et de l'Amérique sont à-peu-près oubliées. En revanche, on y trouve beaucoup de digressions souvent inutiles. La préface donne des éloges mérités aux recueils de Ramusio, d'Ha-

kluyt et de Thévenot, et blâme celui de Purchas. Il aurait fallu mieux faire que lui. II. *Histoire de Kent*, Londres, 1719, 1 vol. in-fol., livre posthume: Harris l'avait laissé imparfait; il est inexact. III. *Traité de la théorie de la terre*, 1697, 1 vol. in 8°. IV. *Dialogues sur l'astronomie*, 1717. Il y en a eu trois éditions. V. *Traité d'algèbre*, 1709, 1 vol. in-8°. VI. Beaucoup de Sermons. E—s.

HARRIS (JAMES), célèbre métaphysicien et grammairien anglais, né, en 1709, à Salisbury, fit ses études à l'université d'Oxford. Il acquit des connaissances littéraires fort étendues, et joignit à l'érudition puisée chez les anciens un esprit philosophique, un goût sûr, et d'excellentes vues sur les arts. Son application à ces divers objets ne l'empêcha point de remplir plusieurs fonctions publiques. Il siégea dans la chambre des communes à diverses époques, fut nommé, en 1762, un des lords commissaires de l'amirauté; passa de cette place, en 1763, au bureau de la trésorerie, et devint, en 1774, contrôleur et secrétaire de la reine. Il mourut le 22 décembre 1780. Harris était, par sa mère, neveu de lord Shaftesbury, auteur des *Caractères*. Il fut le père du lord Malmesbury, ministre-plénipotentiaire envoyé pour traiter de la paix avec la France, en 1796; et lui-même avait été employé à Pétersbourg avec un caractère public. Mais c'est comme littérateur, et surtout comme grammairien-philosophe, qu'il est principalement connu. Son ouvrage le plus considérable, sous ce rapport, est *Hermès* (1), ou *Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, en trois livres, avec des notes, 1751, in-8°. Il a été réimprimé plusieurs fois, et reproduit tout récemment dans les *Collectanea critica*, Londres, 1816, in-8°. Justement apprécié en Angleterre et dans les pays étrangers, il le fut également bien en France. Sur la proposition de M. Garat, chef de l'instruction publique, le gouvernement français chargea M. Thurot de traduire ce savant ouvrage; et, d'après le rapport fait par M. Ginguené, la traduction d'*Hermès* fut imprimée aux frais du gouvernement, Paris, an IV (1796), in 8°., avec des *Remarques* sur les théories grammaticales modernes dont Harris n'avait pu parler, et un *Discours* contenant l'histoire littéraire des grammairiens qui ont précédé ou suivi Harris, et servant d'Introduction à l'ouvrage, comme les Remarques en sont le complément. L'*Hermès* d'Harris méritait tous ces soins; et si l'on en croit l'évêque Lowth dans la préface de sa *Grammaire anglaise*, c'est le plus beau et le plus parfait exemple d'analyse qui ait paru depuis Aristote. Après avoir montré la liaison intime de la grammaire avec la logique, et marqué les limites de la science grammaticale, Harris pose les bases de la proposition, et s'élève à ce principe de l'ancienne métaphysique, que les êtres dans la nature se divisent en *substances* et en *modes*; d'où il infère que tous les mots principaux, ou *significatifs par eux-mêmes*, se partagent en substantifs et en attributifs (le nom et le verbe). Il admet ensuite deux autres classes de mots, dans lesquelles il comprend l'article, la conjonction, la préposition, etc.: il nomme ces mots, accessoires, ou *significatifs par relation*; dénomination vivement attaquée par Horne Tooke, dans

(1) C'est sous ce nom que les Grecs honoraient l'inventeur des lettres ou le régulateur du langage; et ils le représentaient par une tête avec des ailes, les mots étant, comme les appelle Homère, des *paroles ailées*; titre donné par un autre Anglais (Horne Tooke), à l'ouvrage qu'il a écrit sur la grammaire.

son chapitre *sur la préposition*, et par Court de Gebelin, qui ne veut pas que les *conjonctions* soient des mots vides de sens ou insignifiants par eux-mêmes. M. Thurot, collaborateur d'Urbain Domergue à l'époque de la reprise du Journal de la langue française en 1796, observe, dans les Remarques jointes à sa traduction, que ce dernier s'est rencontré avec Harris, en remontant au même principe de classification, mais qu'il a embrassé généralement toutes les espèces de mots dans les deux classes qu'il en déduit (le substantif et l'attribut). Il convient de rappeler ici que les grammairiens de Port-Royal avaient remonté eux-mêmes à une base logique générale, plus simple que celle de Harris, et plus déterminée que celle de Domergue, en divisant aussi les mots en deux classes : 1°. les mots qui sont l'objet de nos pensées (ce qui comprend le substantif et l'attribut); 2°. les mots qui signifient la manière ou la forme de nos pensées (ce qui distingue essentiellement le verbe). Au surplus, la grammaire d'Harris donne, dans le 1er. et le 2me. livre, l'explication analytique, la définition, la fonction et l'emploi des différentes classes et espèces de mots, souvent comparées entre elles dans la langue de l'auteur et dans les langues grecque et latine; et, quoiqu'il y reproduise fréquemment la doctrine des anciens sur divers points de la science grammaticale, Harris discute et analyse en maître plusieurs parties, entre autres le *verbe*, et ne le cède pas à Port-Royal et à Dumarsais, avec lesquels il est d'accord sur la nature de cette classe de mots. Le 3me. livre de la grammaire d'Harris sur l'origine et les éléments du langage, s'il n'était tempéré par quelques chapitres où brillent la critique et le goût unis à l'érudition, offrirait le plus généralement une métaphysique trop subtile, ou trop élevée. L'auteur n'adopte l'axiome d'Aristote, *Nihil fuit in intellectu*, etc., que pour les connaissances purement humaines ou physiques, et ne fait point dériver les signes de nos idées, des sons produits par *onomatopée*, comme le prétendent le président De Brosses et Court de Gebelin. Le traducteur français a cru devoir supprimer, à ce sujet, quelques digressions d'une métaphysique prise de trop haut; mais il en a conservé les passages qui pouvaient du moins servir à l'histoire de la philosophie ancienne. Dans un ouvrage, non moins méthodique, intitulé *Philosophical arrangements*, 1775, in-8°., Harris déploie une érudition encore plus vaste que dans sa *Grammaire*; mais on y trouve le même caractère d'une métaphysique souvent surannée ou trop abstraite. Considéré sous un autre rapport, Harris a produit des ouvrages qui montrent autant de goût que de connaissances : I. Trois *Traités* ou *Dialogues* : le premier sur l'art en général; le deuxième sur la musique, la peinture et la poésie (l'auteur possédait la pratique aussi bien que la théorie de l'art musical); le troisième sur le bonheur, ou l'art de se conduire avec sagesse dans les événements de la vie, 1744, in-8°.; édition augmentée, 1775; traduit en allemand, Halle, 1780, in-8°. Cet ouvrage se trouve réuni aux deux précédents, sous le titre de *Miscellanies*, Londres, 1772, 3 vol. in-8°. II. *Recherches philologiques* sur l'origine et les principes de la critique, sur les plus célèbres écrivains en ce genre tant anciens que modernes, avec un Essai sur le goût et la littérature du moyen âge, et un *Appendice*, dans lequel on trouve

des notes curieuses sur les progrès des lettres et de la civilisation en Russie, 1781, 2 vol. in-8°. La partie relative à l'histoire du moyen âge, qu'on peut regarder comme l'esquisse intéressante d'un ouvrage qui manque en partie à notre littérature, a été traduite en français par M. Boulard, Paris, 1786, in-12. Toutes les œuvres d'Harris ont été réunies et publiées, en 1783, en 4 vol. in-8°; et son fils, lord Malmesbury, en a donné une magnifique édition, avec une notice sur la vie et le caractère de l'auteur, Londres, 1801, 2 vol. in-4°. (*Voy.* Sarah FIELDING, XIV, 504.) G—CE.

HARRISON (JOHN), un des plus habiles horlogers connus, naquit en 1693 à Foulby, dans le comté d'York. Son père était charpentier, et lui fit apprendre son état. Le jeune Harrison se mêlait aussi de menuiserie, d'ébénisterie commune, de raccommodages, etc. Il acquit, dans ces grossières occupations, la connaissance de la nature des bois, ainsi que le goût de la mécanique et de l'horlogerie. Il habita long-temps la petite ville de Barrow, dans le comté de Lincoln, et finit par venir se fixer à Londres. Dès 1726, il avait fabriqué deux horloges à longs pendules, d'une telle perfection, que, placées en diverses parties de sa maison, elles ne différèrent entre elles que d'une seconde en un mois; et l'une de ces pendules, constamment comparée avec l'observation d'une étoile fixe, ne varia que d'une minute dans l'espace de dix ans. Vivant auprès d'un port de mer, Harrison avait été à même d'étudier l'effet du roulis des vaisseaux sur les horloges. Il reconnut facilement que les poids ne pouvaient pas être conservés pour moteurs à ces instruments, et qu'il fallait leur substituer un ressort et un régulateur. Non content de cette substitution, et pour rendre absolument nulle l'action du roulis sur les oscillations du pendule, il imagina deux balanciers, placés sur le même plan et se mouvant en sens contraire, chacun terminé, non par un contour circulaire, mais par deux boules : deux ressorts spiraux, cylindriques, en forme de tire-bourre, étaient fixés sur chaque axe des balanciers; et ces ressorts étaient susceptibles d'une plus ou moins grande tension, suivant les diverses températures. La plus célèbre, la plus utile découverte d'Harrison, et qui doit éterniser son nom dans les fastes de l'horlogerie, fut le *compensateur* ou pendule composé de divers métaux. Frappé de l'effet de la dilatation des corps métalliques par les variations de la température, de leur alongement par la chaleur et de leur raccourcissement par le froid, il avait imaginé, dès 1726, un pendule en forme de gril, composé de petites barres de cuivre et d'acier. Il inventa ensuite une espèce de thermomètre métallique, composé d'une lame de cuivre et d'une d'acier, fixées l'une sur l'autre par des chevilles rivées soigneusement. Le cuivre étant beaucoup plus sensible que le fer aux variations de la température, ce compensateur devenait convexe du côté du cuivre pendant la chaleur, et convexe du côté de l'acier durant le froid. L'une des extrémités de cette bande métallique était fixe; le spiral passant entre les deux pointes de l'autre bout, se trouvait ainsi inégalement pressé suivant la longueur de cette bande, ce qui remédiait à l'inégale dilatation du spiral. De nos jours, on a proposé, avec avantage, de donner au compensateur une forme triangulaire. Ce fut vers 1735 qu'Harrison s'occupa de sa première horloge marine. Il en fit l'essai, d'abord sur une rivière par un temps orageux, ensuite dans un

voyage à Lisbonne, et le retour à Portsmouth. Halley, Graham, Bradley, Smith, frappés de la perfection de cette machine, donnèrent à l'artiste le certificat le plus honorable; et, en 1737, il reçut des secours provisoires. Deux ans après, il produisit une seconde horloge, plus parfaite encore, et, en 1741, une troisième, plus petite, et supérieure aux deux premières. En 1749, la société royale lui adjugea le prix, consistant en une médaille d'or, destiné à la découverte ou à l'expérience la plus importante; et le président de ce corps savant le recommanda fortement aux commissaires du bureau des longitudes. Enfin, en 1761, Harrison avait terminé une quatrième pièce, du volume d'une grosse montre, et qu'il nomma garde-temps (*time keeper*). Les pivots, dont les pointes portaient sur des diamants, roulaient dans des trous pratiqués dans des rubis: l'échappement était l'ancien échappement à roue de rencontre; les vibrations du ressort spiral étaient rendues isochrones par le moyen du clou à cycloïde. Quatre ressorts étaient appliqués à cette montre; le grand, un plus petit, débandé et remonté huit fois dans une minute; un troisième, placé dans l'intérieur de la fusée, qui n'agissait que pendant le temps qu'on montait la montre, afin qu'elle ne s'arrêtât pas durant cet intervalle; enfin, le spiral, adapté au balancier. En un mot, cette montre, vrai chef-d'œuvre de l'art, devait moins son étonnante régularité à des inventions nouvelles qu'à la justesse et à la perfection de la main-d'œuvre. Elle frappait cinq battements par seconde, pouvait servir pendant trois ans sans être nettoyée, et n'avait aucun besoin d'être suspendue : on la plaçait horizontalement partout où l'on voulait. Plein d'une juste confiance dans ses premiers succès, et fort de l'approbation de la société royale, Harrison se présente enfin, avec cette montre marine, au bureau des longitudes, pour demander l'épreuve de son instrument. Sa requête fut admise : il fut résolu que l'instrument serait essayé dans un voyage de la Jamaïque, et confié à William, fils du *postulant*. Six mois se passèrent en divers contretemps; enfin William s'embarqua à Portsmouth le 18 novembre 1761. La reconnaissance de l'île de Portland et celle de la Desirade, annoncées à l'avance par lui, prouvèrent à l'équipage la perfection de sa machine, qu'une différence de trente-une minutes sur la longitude avait fait trop promptement préjuger défectueuse. William prit terre à Port-Royal, le 19 janvier suivant, après soixante-un jours de marche. Les observations faites le 26, sur la longitude de cette ville, prouvèrent que la montre n'avait que cinq secondes $\frac{1}{10}$ d'aberration; ce qui, en raison du temps du voyage, déterminait la longitude à une minute un quart près par degré, précision vingt-quatre fois plus grande que celle qu'exigeaient les conditions du prix proposé. Le retour en Europe ne fut pas moins favorable. Malgré ces preuves, on jugea que ce voyage n'était pas suffisant : les partisans de la détermination des longitudes par les tables de la lune opposaient mille difficultés; néanmoins Harrison reçut cinq mille livres sterling, comme un à-compte. Pour rendre la vérification de la nouvelle montre plus authentique, le duc de Nivernais, ambassadeur de France, fut invité à faire venir de Paris deux commissaires, qui s'adjoindraient aux membres du bureau des longitudes. Camus et Ferdinand Berthoud furent choisis; Lalande, qui se trouvait alors à Londres, se réunit à

eux. Tous trois ne purent s'empêcher d'admirer le génie et la fécondité des ressources d'Harrison. Le 28 mars 1764, William fit un second voyage en Amérique; il atterit à la Barbade le 13 mai, et fut de retour le 18 septembre. Résultats non moins satisfaisants, excédant toujours la précision exigée : la montre n'avait varié que de quinze secondes en cent cinquante-six jours. Cinq mille livres sterling furent de nouveau délivrées à Harrison ; et le parlement, par un acte du 22 mars 1765, lui décerna définitivement le prix entier fondé par la reine Anne, lequel était de vingt mille livres sterling : mais, pour obtenir le reste du paiement, il y avait encore deux conditions à remplir ; c'était de donner aux commissaires une description détaillée de sa montre, et de mettre un autre artiste en état d'en exécuter de semblables. Harrison satisfit à la première condition ; et Larkum Kendall fut choisi pour remplir la seconde. Les garde - temps que celui - ci fabriqua, d'après les principes d'Harrison, furent employés dans le second et le troisième voyages de Cook, et soutinrent la réputation de leur inventeur. Harrison toucha donc, en 1767, les dix mille livres restant, malgré les difficultés sans nombre que lui avaient suscitées les ennemis de l'application de l'horlogerie à la détermination des longitudes. Il était temps ; car il avait atteint sa 75ᵉ. année, et les tracasseries qu'il avait éprouvées aigrissaient son humeur et le rendaient misantrope. Cet habile et ingénieux artiste mourut à Londres le 24 mars 1776, âgé de quatre - vingt - trois ans, emportant l'estime et les regrets de tous les amis des sciences exactes. Les *Principes de la montre de Harrison avec les planches relatives* furent publiés en anglais, à Londres, 1767, par ordre du bureau des longitudes, et en français (avec le texte) par le P. Pézenas, Avignon (Paris), 1767, in-4°. Harrison avait déjà donné, en anglais, un *Récit sur les procédés faits à dessein de découvrir les longitudes en mer, relatif à son garde-temps*, Londres, 1763. Ce garde-temps avait été récemment soumis aux observations de Maskelyne ; et l'astronome de Greenwich avait passé les bornes de la critique, peut-être même de la bonne foi, dans un *Résultat des observations*, etc., 1767. Harrison y répondit par des *Remarques sur un pamphlet*, etc. ; que le P. Pézenas a traduites et mises à la suite de la Description de la montre. Ces divers écrits, au surplus, prouvent qu'autant Harrison était habile dans les sciences mécaniques, autant l'art du style lui était étranger. D. L.

HARSCHER (Nicolas), savant professeur, naquit à Bâle, en 1683, d'une famille distinguée dans la magistrature et qui a produit plusieurs hommes de mérite (1). Après avoir terminé ses études classiques, il s'appliqua à la médecine, et reçut le doctorat à l'âge de vingt ans. Il choisit pour sujet de sa thèse : *De tono ventriculi et intestinorum naturali et præternaturali.* Il fut nommé, en 1707, à la chaire d'éloquence et d'histoire du collége de Marbourg, vacante par la retraite de Jac.-Christophe Iselin, et la remplit avec distinction jusqu'en 1711, qu'il fut rappelé à Bâle, pour exercer les mêmes fonctions. Il prit possession de sa nouvelle chaire par un discours très remarquable : *De ingenio et moribus hominum ex stylo dijudicandis.* Hars-

(1) Entre autres, Mathias Harscher, gendre du célèbre Bauhin, né en 1591, docteur en médecine, professeur d'éloquence et ensuite de morale à l'université de Bâle, mort en 1651 ; on a de lui deux Dissertations : *An Venenum in corpore humano generari possit?* et *De causis morborum*, 1617.

cher était laborieux et très attaché à ses devoirs; mais sa sévérité et son emportement le rendirent désagréable à ses disciples et même à ses confrères: il fut cependant élu deux fois recteur de l'université. Ses occupations ne le détournèrent jamais de l'exercice de la médecine; et il passait pour très habile à déterminer l'espèce et le cours des maladies. Il mourut à Bâle le 27 octobre 1742, et eut Jean Bernoulli pour successeur. Outre les Dissertations déjà citées, on a de lui : *Les Oraisons funèbres* de Th. Gautier et de Jean-Louis Crollius, professeurs en théologie; des *Programmes;* des *Discours;* et enfin un Traité, intitulé : *De divinatione Ciceronis diatribe, quâ rationes prædicendæ mutationis reip. et belli civilis inter Pompeium et Cæsarem gesti extenduntur et in exemplum divinationis civilis proponuntur*, Marbourg, 1710. Pour plus de détails, on peut consulter l'*Athenæ Rauricæ.* W—s.

HARTE (Walter), auteur anglais, fils d'un ecclésiastique estimé pour son savoir et son noble caractère, naquit vers l'an 1700, et fut élevé à l'école de Marlborough et à l'université d'Oxford. Le célèbre comte de Peterborough remarqua le premier son mérite; et le jeune Harte eut de très bonne heure le rare avantage de gagner l'amitié de Pope, qui se plut à encourager le goût qu'il annonçait pour l'art des vers. Il publia, en 1727, un volume de *Poésies*, qui eut du succès; en 1730, un *Essai* en vers *sur la satire*, in-8°.; et, en 1735, un *Essai sur la raison*, in-fol., poème d'un ton religieux, auquel Pope avait lui-même travaillé. Harte s'était attaché à imiter la manière de ce poète, et y avait réussi au point qu'on ne peut distinguer ici la part du chantre de Twickenham. Harte entra dans les ordres sacrés, et se fit de la réputation comme prédicateur. Nommé vice-principal de Ste.-Mary-Hall, il montra une telle aptitude pour l'enseignement, que le lord Chesterfield, cherchant un gouverneur pour son fils naturel, M. Stanhope, fixa sur lui son choix, quoique Harte fût absolument dépourvu de ces grâces extérieures et même de cette facilité d'élocution que l'honorable lord regardait comme des qualités indispensables dans un *gentleman*. Ce fut, à ce qu'il paraît, pendant ses voyages avec son élève, de 1746 à 1750, que notre auteur commença de s'occuper de la composition d'une *Histoire de Gustave-Adolphe*, sujet que lui avait recommandé le lord Peterborough. Sa situation le mit à portée de faire beaucoup de recherches sur cet objet, que d'ailleurs ses connaissances le rendaient très propre à traiter. L'*Histoire de Gustave-Adolphe* parut en 1749, en 2 vol. in-8°. L'historien avait conçu une si haute idée du mérite de son livre, que, suivant ce que rapporte Boswell dans la Vie de Samuel Johnson, il quitta Londres le jour où il le rendit public, afin de se soustraire aux louanges qu'on devait lui prodiguer. Boswell ajoute que l'auteur fut bien honteux à son retour de se voir frustré dans son attente. Le peu de succès qu'eut en effet cet ouvrage, qu'on peut regarder comme original et savant, paraît devoir être attribué uniquement aux défauts du style, ainsi qu'à l'époque de sa publication, qui eut lieu à-peu-près en même temps que celle de l'Histoire d'Ecosse, du docteur Robertson, et de l'Histoire de la maison de Tudor, de Hume; productions dont le style élégant, pour ne parler que de cette qualité, devait faire ressortir davantage un langage dur et pédantesque, souvent rendu inintelligible par

la construction irrégulière de la phrase, par le néologisme et l'emploi d'anciens mots dans un sens nouveau. Le docteur Johnson était d'avis que les imperfections de l'*Histoire de Gustave-Adolphe* provenaient plutôt de la présomption (*foppery*) que du manque de talent de l'auteur ; et, ce qui semble confirmer la justesse de cette opinion, c'est la réponse que Harte lui-même faisait d'un ton suffisant, à son libraire, lorsque celui-ci le pressait de changer quelques phrases ou des mots inusités : *Et c'est là justement*, dit-il, *ce que nous appelons écrire*. Il avait soumis le manuscrit de son ouvrage, pour le revoir, aux lords Chesterfield et Grenville, qui sans doute ne s'en occupèrent guère. Johnson remarque qu'il était absurde d'imaginer que d'aussi grands seigneurs consentissent à s'occuper d'un manuscrit aussi volumineux. Harte donna néanmoins, en 1763, une édition in-8°. de l'*Histoire de Gustave-Adolphe*, corrigée et perfectionnée. Le lord Chesterfield lui avait procuré, en 1751, un canonicat dans l'église de Windsor, auquel furent ajoutés ensuite deux vicariats dans le comté de Cornwall. Harte publia, en 1764, des *Essais sur l'agriculture*, qui, ainsi que ses premiers ouvrages, ne sont pas dénués d'élégance et de clarté. Sa dernière production fut un poëme, intitulé l'*Amarante*, « composé, dit-il, pour sa propre consolation, sa santé étant pour lors presque détruite. » Lorsque ce poëme parut, en 1767, une attaque de paralysie lui avait entièrement ôté l'usage du côté droit; et il vécut ainsi, à Bath, jusqu'au mois de mars 1774. Le manuscrit d'une partie de l'*Histoire de la guerre de trente ans*, de 1618 à 1638, qu'il avait laissé parmi ses papiers, paraît s'être perdu. Nous avons omis de citer, parmi ses premiers écrits, un *Essai sur la peinture* (en vers). Harte avait quelque talent comme dessinateur : les vignettes de son poëme de l'*Amarante* furent gravées d'après ses esquisses. Il jouissait, de son temps, d'une si grande réputation comme poète, et même comme philosophe, qu'on lui attribua d'abord l'*Essai sur l'homme*, que Pope n'avait pas encore avoué. Ses poëmes n'ont pas perdu toute leur réputation chez ses compatriotes, quoiqu'ils y trouvent moins de génie que de goût. On le représente comme un homme plein d'une vanité excessive; mais l'histoire de ses liaisons fait supposer que c'était de cette vanité qui amuse et n'offense point. L'*Histoire de Gustave-Adolphe*, de Harte, a été traduite en allemand par Jean-Gottlieb Bohme, avec une préface, des notes et des corrections de la main du traducteur. Vraisemblablement cette traduction vaut mieux que l'ouvrage original. Harte vécut assez pour voir publier le Recueil des lettres du lord Chesterfield à son fils. On sait que ce dernier ne répondit point, par sa conduite et ses manières, aux immorales instructions de son père; et c'est aux leçons de son précepteur que l'on a pu attribuer, en partie, ce triomphe de la vertu sur les séductions du libertinage. X—s.

HARTIG (François-de-Paule-Antoine, comte de), l'un des seigneurs de Bohême qui se sont le plus distingués en encourageant les sciences et l'industrie, naquit à Prague en 1758, et résida, depuis 1787 jusqu'en 1790, à la cour de Dresde, en qualité de ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche. A son retour de cette mission, il fut nommé par son souverain, chambellan et conseiller intime effectif, et fut décoré des grands-cordons de l'ordre de St.-

Étienne, et de l'ordre militaire de la Toscane. La société royale des sciences à Prague, le choisit pour son président perpétuel en 1794 : mais il jouit peu de ce titre littéraire, étant mort le 1er. mai 1797, à l'âge de trente-neuf ans. Le comte de Hartig a publié plusieurs ouvrages soit en français, soit en allemand : I. *Essai sur les avantages que retireraient les femmes de la culture des sciences et des beaux-arts*, par un amateur, Prague, 1775, in-8°. II. *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1785, in-8°. III. *Observations historiques sur le perfectionnement et la décadence de l'agriculture chez les différents peuples* (en allemand), Prague et Vienne, 1786, in-8°.; traduit en français par Leroy de Lozembrune, Vienne, 1790, in-8°. IV. *Mélanges de vers et de prose*, Paris, 1788, in-8°. Les Mémoires de la société royale des sciences de Prague renferment une dissertation de ce littérateur, *Sur la salubrité de l'air dans les régions élevées* ; et une Lettre à l'abbé Gruber, *Sur les environs de Pyrmont*. Schlichtegroll a publié, dans son *Nécrologe*, 1797, 2e. volume, pages 75-114, une Notice très détaillée sur la vie et les écrits du comte de Hartig.

B—h—d.

HARTLEY (David), médecin anglais, né, en 1705, à Ilingworth, exerça sa profession successivement à Newark, à St.-Edmund's-bury, à Londres, et à Bath, où il mourut, le 28 août 1757. On a de lui un ouvrage intitulé : *Observations sur l'homme, son organisation* (frame), *ses devoirs et ses espérances*, 1749, 2 vol. in-8°.; réimprimé en 1791 par les soins de son fils, avec des notes et des additions traduites de l'allemand de M. H. A. Pistorius, et une esquisse de la vie de l'auteur. Hartley établit une doctrine des vibrations, au moyen desquelles il cherche à expliquer l'origine et la propagation de la sensation : mais cette doctrine, soutenue avec esprit, n'en est pas moins fondée sur une hypothèse insoutenable ; et le célèbre Haller a d'ailleurs démontré que les propriétés que l'auteur attribue à la substance médullaire du cerveau et des nerfs, sont absolument incompatibles avec leur nature. La doctrine de Hartley paraît tendre au matérialisme ; et le docteur Priestley, dans un écrit publié en 1775 sur ce sujet, a essayé de prouver que cet auteur n'était pas moins matérialiste que lui. On a aussi de ce médecin, quelques lettres dans les *Transactions philosophiques*, et un *Exposé des preuves pour ou contre le remède de Mlle. Stephens, pour dissoudre la pierre, contenant cent-cinquante-cinq observations, des expériences*, etc., 1739. Hartley avait lui-même la pierre ; et c'est, dit-on, de cette maladie qu'il est mort, après avoir pris plus de deux cents livres pesant du dissolvant de Mlle. Stephens ; ce qui discrédita beaucoup ce remède. — Son fils, David Hartley, fut, à diverses époques, membre du parlement pour la ville de Hull, et y montra des vues libérales. Sa vigoureuse opposition à la guerre entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique, le fit choisir pour l'un des plénipotentiaires chargés de traiter de la paix avec Franklin à Paris ; et quelques-unes de ses lettres, en cette occasion, se trouvent dans la correspondance, récemment imprimée (1817), du philosophe américain. Hartley fut, dans la chambre des communes, un des premiers promoteurs de l'abolition du commerce des nègres. Ses connaissances scientifiques se sont manife-

tées par plusieurs inventions utiles, notamment par une méthode pour garantir les bâtiments contre les incendies. Il mourut à Bath, le 19 décembre 1813, âgé de quatre-vingt-quatre ans. X—s.

HARTLIB (Samuel), savant anglais, était d'origine polonaise. Plusieurs de ses ancêtres avaient été conseillers privés de l'empereur d'Allemagne et d'autres princes. Il vint en Angleterre en 1640, et publia, dès l'année suivante, à Londres, une *Relation de ce qu'on venait de tenter pour ménager une paix religieuse parmi les Protestants*. Au milieu des agitations de la guerre civile, il s'occupa exclusivement du progrès des sciences, et surtout de l'agriculture, des manufactures et de l'instruction publique. Il recherchait avec ardeur des manuscrits sur des sujets d'utilité publique, qu'il popularisait, en les faisant traduire, imprimer et distribuer. Il fut, en 1645, éditeur d'un *Traité de l'agriculture flamande*, et du *Legs d'un père à ses fils*: deux opuscules posthumes de sir Richard Weston. On lit dans les *Transact. philos.*, que les instructions renfermées dans ces opuscules, ont augmenté de plusieurs millions les ressources de l'Angleterre. En 1652, Hartlib revisa et publia un autre ouvrage, composé, à sa sollicitation par Robert Child, et intitulé, *Développement du Traité de l'agriculture du Brabant et de la Flandre*, Londres, in-4°., suivi de Lettres sur l'agriculture et d'autres écrits. La publication de ce livre attira l'attention de Cromwell, qui, pour récompenser l'auteur, lui alloua une pension annuelle de 100 livres sterling. Éclairés par ses conseils, les gentilshommes de divers comtés, dans la vue de réparer leur fortune détruite par les désastres de la guerre, s'appliquèrent avec ardeur à l'agriculture; qui fit alors de grands progrès en Angleterre. Il donna plusieurs autres ouvrages au public, savoir: 1°. Un Traité sur les défrichements (*On setting land*), qui est encore fort estimé. — 2°. Une *Méthode pour apprendre promptement la langue latine*, 1654, in-4°. — 3°. Des *Considérations concernant la réformation politique et religieuse de l'Angleterre*, 1647, etc. Il fonda une école pour l'instruction des enfants des gentilshommes; et c'est ce qui, à ce qu'on présume, occasionna le traité de Milton sur l'éducation, qui est dédié à Hartlib. Son zèle désintéressé, qui lui coûtait de 3 à 400 livres sterling par an, avait épuisé son patrimoine. Le gouvernement lui fit une pension annuelle de 300 livres sterling, qu'il appliqua également au bien public; mais elle cessa de lui être payée à la restauration. L'insouciant Charles II ne se piquait pas de distinguer et d'encourager les hommes qui n'étaient qu'utiles. Sans moyens d'existence, chargé de famille, d'ans et d'infirmités, Hartlib exprima quelques plaintes, et adressa au parlement une pétition, dont le résultat ne nous est pas connu, non plus que la date et les circonstances de sa mort. X—s.

HARTMANN (Philippe-Jacques), médecin, né à Stralsund en 1648, acheva ses études à l'université de Kœnigsberg, qu'il devait illustrer un jour. Après avoir suivi les leçons des plus habiles maîtres de l'Allemagne, il se rendit à Valence, où il prit le bonnet de docteur en 1678. Il visita ensuite la France, la Hollande et l'Angleterre, et revint dans sa patrie, où il avait été précédé par sa réputation. A peine y fut-il de retour, qu'on lui offrit une chaire à

Kœnigsberg, avec le titre de professeur extraordinaire. Il la remplit avec éclat, forma d'excellents élèves, et publia des ouvrages qui ajoutèrent à sa célébrité. Il mourut, en 1707, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il était membre de l'académie des curieux de la nature, et de la société royale de Berlin. M. Portal lui donne de grands éloges dans son *Histoire de la chirurgie*. On a de Hartmann : I. *Succincta succini Prussici physica et civilis historia*, Francfort, 1677, in-8°.; Berlin, 1699, in-4°., avec figures. C'est un traité complet de l'ambre : il établit d'abord que c'est par abus que l'on a donné le nom d'ambre orientale au baume de copal, et d'ambre noire au jaict, et que les pays voisins de la Baltique sont les seuls qui produisent l'ambre véritable. Passant ensuite à l'analyse de cette substance, il en conclut que c'est un bois fossile, mis en dissolution par le bitume et le sel de mer, et auquel l'action de l'air rend sa dureté primitive. II. *Anatomes phocæ sive vituli marini*, Kœnigsberg, 1683, in-4°. III. *Disputatio de sanguine ultimo alimento*, ibid., 1684, in-4°. IV. *Disquisitiones historicæ de re anatomicâ veterum*, ibid., 1693, in-4°. Toutes ces dissertations sont fort intéressantes. Il cherche à prouver, dans la dernière, que la circulation du sang a été connue des anciens. V. *Disputatio de generatione viviparorum*, ibid., 1699, in-4°. Il y combat le système des ovaristes : Haller a inséré cette thèse dans sa *Collect. disputat. selectar.*, tom. V. VI. Un grand nombre d'*Observations* dans le Recueil de l'acad. des curieux de la nature, principalement dans la *Deuxième decad. ann. IV*.— Philippe-Jacques Hartmann, de la même famille que le précédent, docteur et professeur en théologie à Kœnigsberg, a publié, *De rebus gestis christianorum sub apostolis commentarius*, Berlin, 1699, in-4°. — Un Jean Hartmann, médecin, est auteur d'un Discours sur l'opium, publié sous le titre d'*Opiologia*, par Jean-George Pelshofer, Wittemberg, 1638, in-12. W—s.

HARTMANN (Jean-Adolphe), historien, né en 1680, à Munster, de parents catholiques, fit ses études sous les jésuites, et fut ensuite admis dans la société, où il régenta les basses classes pendant plusieurs années. La lecture de quelques ouvrages des réformés ayant ébranlé sa foi, il rentra dans le monde, et, peu après, fit profession ouverte du luthéranisme. Il fut nommé, en 1722, à la chaire d'éloquence et d'histoire de l'académie de Marbourg, et la remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 31 octobre 1744. On a de lui : I. *Vitæ quorumdam pontificum Romanorum*, Marbourg, 1729, in-8°. Ce volume renferme les vies des papes Victor III, Urbain, Paschal, Gélase, Calixte, et Honoré II : on sent qu'on ne doit les lire qu'avec précaution, et qu'on ne peut trop se tenir en garde contre le zèle d'un nouveau converti. II. *Histoire de la Hesse*, en latin, peu connue et peu estimée, Ibid., 1741-46, 3 vol. in-8°. III. Des *Préceptes de rhétorique*, en latin. IV. Plusieurs Harangues, dont deux contiennent l'histoire et l'éloge de l'académie de Marbourg, fondée en 1527. Jugler (*Bibl. litt. Struvii*, pag. 1930) dit que cette école méritait de trouver un meilleur panégyriste.

W—s.

HARTMANN (Pierre-Emanuel), médecin allemand du XVIIIe. siècle, naquit en 1727, à Halle, où il fit ses études littéraires et médicales. La dissertation inaugurale qu'il soutint en 1751, à la célèbre univer-

sité de sa ville natale, pour obtenir le doctorat, est curieuse : *De sudore unius lateris, cum præfatione de quibusdam febribus sudatoriis malignis.* Il exerçait, depuis dix ans, sa profession, lorsqu'il fut appelé à l'université de Helmstaedt, en qualité de professeur ordinaire ; et, l'année suivante, il alla remplir les mêmes fonctions à celle de Francfort sur l'Oder. Livré, par prédilection, à la culture de la chimie, et surtout de l'histoire naturelle, il entreprit une flore des environs de Francfort, dont il publia le premier fascicule en 1767. Mais les travaux lucratifs de la pratique lui firent bientôt négliger ceux du cabinet, qui n'etaient qu'honorables ; et durant 28 années qu'il occupa paisiblement son nouveau poste, il ne publia pas un seul ouvrage remarquable ; il se contenta d'attacher son nom à quelques productions anciennes, qu'il surchargea de préfaces et de notes, ou bien à des thèses, dont il fournit aux candidats le plan et les principales idées. Parmi ces opuscules, trop souvent éphémères, on distingue les suivants : I. *De æstimatione medicâ tormentorum*, 1762. II. *De salice laureâ odoratâ Linnæi*, 1769. III. *De virtute salicis laureæ anthelminticâ*, 1781. IV. *De sedo acri Linnæi, ejusque virtute in cancro aperto et exulcerato*, 1784. L'expérience n'a point confirmé cette vertu anticancéreuse de la vermiculaire brûlante, pas plus que celle de la ciguë, qui n'a pas été moins fastueusement vantée par Hartmann. V. *Iconum botanicarum Gesnero-Camerarianarum minorum nomenclator linnæanus*, 1781. VI. *De Joannis Langii, medici Leobergensis olim celeberrimi, studiis botanicis*, 1774. C.

HARTSOEKER (Nicolas), métaphysicien, géomètre et physicien hollandais, naquit à Gouda, en 1656. Destiné d'abord à occuper, comme son père, une chaire de ministre de la religion réformée, l'amour des sciences lui fit prendre une autre direction. Dès l'âge le plus tendre, il ne se plaisait qu'à observer le ciel, et à lire dans tous les almanachs les passages qui pouvaient concerner les phénomènes astronomiques. Ayant appris qu'il existait une science du cours des astres, il voulut l'étudier malgré les obstacles que lui opposait son père. Le fruit de ses modiques épargnes, et ce qu'il put emprunter à ses compagnons d'étude, satisfirent à peine aux frais de sept mois de leçons de mathématiques. Il passait les nuits à étudier cette science ; et de peur qu'une lumière indiscrète ne le trahît, il garnissait avec des couvertures les fenêtres de son modeste réduit. C'est dans ces moments d'un travail opiniâtre, qu'il dut au hasard une découverte remarquable. Ayant un jour présenté un fil de verre à la flamme d'une bougie, il s'aperçut que l'extrémité de ce verre prenait une forme sphérique ; et se rappelant alors une expérience faite par Leuwenhoek, il construisit des microscopes presque aussi parfaits que ceux de ce célèbre observateur, mais qu'il se procurait d'une manière beaucoup plus facile. Possesseur de ce précieux instrument, il se hâta de pénétrer dans les secrets les plus cachés de la nature, et ne tarda pas à découvrir l'existence des animaux spermatiques. Le mouvement rapide de ces animalcules, leur forme de grenouilles, leurs grosses têtes, et les filaments qui les terminaient, tout excitait la curiosité du nouvel observateur. Ce phénomène lui parut si étrange, que, pendant deux ans, il douta de sa réalité : mais enfin ayant

confié sa découverte à deux physiciens, dont l'un était son maître de mathématiques, il fit avec eux de nouvelles expériences, et reconnut que ces êtres singuliers existaient, sous des formes différentes, dans d'autres substances animales. Obligé, sur la fin de 1674, d'aller perfectionner ses études à Leyde, il suspendit ses observations, et ne les reprit qu'en 1677. Les ayant communiquées à Huyghens, qui venait d'arriver à Leyde (*Voy.* HUYGHENS), il fut encouragé dans ses recherches par ce grand homme, qui l'emmena à Paris, où Hartsoeker se lia intimement d'amitié avec Cassini. C'est d'après les instances de cet astronome, qu'il s'occupa de la construction des télescopes. Ses essais furent d'abord infructueux; mais il parvint enfin à en construire de plus parfaits que ceux de Campani, qui passaient alors pour les meilleurs. En 1694, parut son *Essai de dioptrique*, ouvrage qui ne traite pas seulement de cette science, mais dans lequel l'auteur donne une théorie générale des lois de la nature, et cherche à rendre raison des phénomènes les plus surprenants, tels que la dureté, l'élasticité, la transparence et l'opacité des corps. Il serait trop long de suivre Hartsoeker dans ses diverses hypothèses, qui, suivant Leibnitz, sont assez ingénieuses, mais dont la plupart reposent sur une philosophie trop audacieuse, et sont loin de donner des raisons suffisantes de tous les phénomènes qu'il croit pouvoir expliquer. (*Voy.* le *Commercium epistolicum*, tome II, lettre 222.) Le système général d'Hartsoeker, qui est exposé avec beaucoup de détails dans ses *Principes de physique*, publiés en 1696, fut attaqué dans le Journal des savants de la même année, par un professeur de mathématiques, nommé Lamontre; mais les objections que lui opposa ce savant, ne le découragèrent pas : bien loin de là, ayant su, avec adresse, engager Leibnitz à lui communiquer certaines observations, il les reproduisit dans ses *Éclaircissements sur les conjectures physiques*, et les combattit avec peu de ménagements. Hartsoeker ne mit pas plus de modération dans la critique qu'il fit des Mémoires de l'académie des sciences. Cette société célèbre ne lui répondant pas, il ne put supporter ce silence; et il écrivit en ces termes à l'abbé Bignon : « Je condamne bien » souvent sans façon mes premières » conjectures, dont quelques unes » auraient sans doute le même sort » dans la suite du temps, surtout si » je pouvais engager MM. de l'acadé» mie des sciences à entrer dans » quelques disputes avec moi. » Il prenait tant de plaisir à ces disputes, que, pour se satisfaire, il ne craignait point de susciter contre lui de nombreux ennemis. C'est ainsi qu'il se perdit dans l'esprit de Leuwenhoek. Étant allé, en 1679, visiter ce célèbre observateur, il lui produisit taut d'objections, et tourna tellement en ridicule ses expériences et ses opinions sur les anguilles microscopiques, qu'il lui fit perdre toute patience : enfin il le perça d'un dernier trait, en lui demandant plaisamment s'il connaissait des verres pareils à ceux qu'il lui montra. Cette entrevue ne servit qu'à inspirer plus de desir au malin Hartsoeker de renouveler l'occasion d'exercer son humeur railleuse; car, en 1697, ce curieux importun vint encore accabler de sa présence le paisible Leuwenhoek. Celui-ci, frémissant d'indignation à la vue de l'impitoyable ennemi de son repos, était sur le point de le repousser brusquement de son cabinet, sans la présence

du bourguemestre qui l'accompagnait. Hartsoeker, avec ce penchant pour la dispute, n'était cependant pas toujours très attaché à ses opinions; et il les sacrifiait volontiers à de nouvelles idées, comme si, par-là, il eût ranimé l'activité de ses sens. Ayant eu connaissance de la singulière réproduction des jambes de l'écrevisse, il crut d'abord trouver, dans ce phénomène, une grande difficulté contre l'existence de l'ame; mais il leva cet obstacle en admettant dans l'écrevisse une ame plastique, c'est-à dire une seconde ame, uniquement occupée du soin de la conservation et du développement de l'individu. Cudworth, métaphysicien anglais, avait déjà imaginé, d'après les anciens philosophes, un système à-peu-près semblable. Ce système différait de celui d'Hartsoeker en ce point, que Cudworth douait l'ame plastique d'intelligence, tandis que le philosophe hollandais la faisait mouvoir par une espèce d'instinct, pareil, à-peu-près, à celui de l'abeille qui construit sa cellule. Hartsoeker fut si enchanté de l'explication de Cudworth, que, se raillant lui-même, il traita d'absurde et de bizarre son ancien système des animalcules. Allant encore plus loin, il imagina une succession d'êtres intelligents, qui tous se rattachant à la Divinité, laissaient à ceux des ordres inférieurs le soin de la conservation de l'univers, et dont quelques-uns même dirigeaient les mouvements des astres. Il avait aussi d'étranges idées sur un prétendu empire qu'il plaçait dans la lune, audessous de la surface visible de cet astre, et dont il prétendait apercevoir les grands chemins. Toutes ces idées chimériques étaient bien éloignées du système de Newton, qu'il attaqua avec beaucoup d'aigreur, en 1722, dans son ouvrage intitulé, *Recueil de plusieurs pièces de physique, où l'on fait principalement voir l'invalidité du système de Newton.* Il avait déjà écrit, dans le Journal des savants, une lettre contre la doctrine de ce grand philosophe; et c'est au sujet de la manière outrageante dont il en parlait, que J. Bernoulli se livrant à toute son humeur chagrine, dans une lettre qu'il adressait à Leibnitz (*Commercium epistolicum*, tom. II, pag. 247), lui dépeignait Hartsoeker comme un homme plein d'arrogance, qui, avec des connaissances très superficielles, traitait indignement dans ses écrits les hommes du premier mérite, et osait regarder l'ouvrage admirable de Newton comme rempli de choses futiles et valant encore moins que les qualités occultes des anciens. D'un autre côté, Hartsoeker ne ménageait pas davantage Leibnitz, dont il attaqua vivement le système des monades et celui de l'harmonie préétablie; mais, dans toutes ces discussions, il était moins animé par l'envie que par son goût passionné pour la controverse: de là vient qu'il n'a jamais adopté entièrement le système d'aucun philosophe. Ennemi de celui du vide, il se déclara néanmoins contre les Cartésiens, dans le système desquels il regardait le mouvement comme impossible. Prenant un milieu entre les deux hypothèses, il se donna ainsi la satisfaction d'être l'antagoniste de deux sectes rivales. Quoique peu mesuré dans ses procédés, Hartsoeker n'était point d'un commerce désagréable et dangereux dans la société: au contraire, cet état d'agitation, dans lequel il se plaisait, le rendait naturellement sensible et officieux, et il cultivait même le doux sentiment de l'amitié. Il vécut pendant douze ans, dans une grande intimité, avec le P. Malebranche et le marquis de l'Hôpital. Plusieurs fois

ces géomètres tentèrent de le faire déclarer en faveur des infiniment petits : mais, d'après son caractère, c'était le moyen de ne rien obtenir de lui. Il estimait peu l'analyse, et ne la regardait que comme un jargon inintelligible, à l'aide duquel certains savants cherchaient à se faire de la réputation. Il allait même jusqu'à leur reprocher de s'accorder entre eux pour se louer mutuellement. (*Commercium epistolicum*, tome II, lettre 183.) Forcé, en 1696, de s'éloigner de Paris, à cause du mauvais état de ses affaires, il se retira à Rotterdam, où il mit au jour son *Traité de physique*. C'est à cette époque qu'il fut présenté au czar Pierre-le-Grand. Ce prince, qui voyageait incognito, ayant demandé un professeur de mathématiques aux magistrats d'Amsterdam, ils lui indiquèrent Hartsoeker; celui-ci se rendit auprès de Pierre, et le charma autant par sa conversation, que par les observations intéressantes qu'il le mit à portée de faire sur Jupiter et sur Saturne. Le czar lui ayant proposé de le suivre en Russie, Hartsoeker ne voulut pas s'éloigner d'Amsterdam. Les magistrats firent alors élever un observatoire sur l'un des bastions de la ville d'Amsterdam, et lui procurèrent les moyens de construire un grand miroir ardent. Le landgrave de Hesse-Cassel et l'électeur Palatin lui témoignèrent aussi une estime particulière, et assistèrent même à ses travaux. Ce dernier ne cessa de le solliciter, pendant trois ans, de le venir joindre. Enfin Hartsoeker accepta la place de professeur de mathématiques et de philosophie, que ce prince lui proposait, et se rendit auprès de lui, à Dusseldorf, en 1704. C'est dans ce temps-là qu'il fit plusieurs voyages en Allemagne, visitant les savants et observant les curiosités naturelles. A Cassel, il alla voir le miroir ardent de Tschirnhaus; et à Hanovre, il fut présenté à l'électeur par le célèbre Leibuitz. Il revint ensuite à Cassel, et se déroba de nouveau aux instances du landgrave, en rejoignant l'électeur Palatin à Dusseldorf. Ce prince, grand amateur des sciences, lui ayant parlé avec admiration du miroir ardent de Tschirnhaus, Hartsoeker, à sa grande surprise, en fit fondre trois pareils dans les verreries de Neubourg. La princesse palatine s'étant retirée en Italie, à la mort de l'électeur, Hartsoeker, comblé de bienfaits, résista encore aux sollicitations du landgrave, et alla finir ses jours à Utrecht, dans le sein de sa famille. Il y mourut en 1725. On dit que dans ses derniers moments il se repentit d'avoir écrit contre l'académie des sciences, et qu'il tenta de composer à ce sujet une rétractation que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever. Il avait été reçu dans cette compagnie célèbre, en 1699, en qualité d'associé étranger. L'académie de Berlin se l'était aussi agrégé. B—L—T.

HARTZHEIM (Joseph), jésuite savant et laborieux, naquit à Cologne en 1694, d'une famille distinguée dans la magistrature. Admis à l'âge de dix-sept ans dans la société, il professa quelque temps les belles-lettres dans sa patrie, et fut ensuite envoyé à Milan pour y remplir la chaire des langues orientales. Il acheva de prendre ses degrés en théologie dans la maison des jésuites d'Arone : il fut à portée d'y voir plusieurs fois le fameux manuscrit de l'*Imitation* sous le nom de *Gersen;* et il partagea l'opinion de ses savants confrères les PP. Musea et Casati de Milan, que ce manuscrit n'était point anté-

rieur au XVe. siècle (*Voy*. GERSEN). De retour à Cologne, il fut chargé d'enseigner la philosophie et la théologie, et d'expliquer les saintes Ecritures. Malgré cette double tâche, il remplissait tous les devoirs de son état avec le plus grand scrupule, et il trouvait encore le loisir de s'occuper de travaux importants. Schannat étant mort avant d'avoir pu mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis pour la collection des *Conciles d'Allemagne*, le P. Hartzheim fut désigné par la voix publique pour le remplacer dans la direction de cette entreprise, et justifia la confiance qu'on avait eue dans ses talents, en publiant les quatre premiers volumes de ce précieux recueil. Il venait de terminer le cinquième, lorsqu'il mourut à Cologne le 17 mai 1763, âgé de soixante-neuf ans. L'un de ses confrères, le P. Herman Scholl, fit paraître ce volume, précédé de son éloge et de la liste de ses ouvrages. On se contentera de citer ici les principaux : I. *Summa historiæ omnis ab exordio rerum ad Christum natum*, 1718; Luxembourg, même année, in-12. II. *Dissertationes duæ historico-criticæ in sacram Scripturam*, in-fol. Ces Dissertations sont estimées. III. *De initio metropoleos ecclesiasticæ Coloniæ disquisitio*, Cologne, 1731, in-4°. de 32 pages. — *Disquisitio secunda historico-canonica*, et *disquisitio tertia critica*, ibid., 1732, in-4°. Il y soutient contre Ignace Rodrigue que la dignité archiépiscopale a commencé dans l'église de Cologne avec S. Materne, son premier évêque, et qu'elle n'a été que renouvelée et non pas établie au VIIIe. siècle. IV. *Inscriptionis Hersellensis Ubio-Romanæ explanatio*, ibid., 1745, in-8°. Les Ubiens habitaient l'électorat de Cologne et le duché de Juliers. V. *Bibliotheca Coloniensis in quâ vitæ et libri typo vulgati et mss. recensentur omnium archidioceseos Coloniensis indigenarum et incolarum scriptorum ; accedunt vitæ pictorum, chalcographor. et typographorum*, ibid., 1747, in-fol. Cette bibliothèque est rédigée en forme de dictionnaire, et par ordre de prénoms; mais les différentes tables qu'on trouve à la fin, en rendent l'usage très facile. Jugler (*Bibl. Struvii*, pag. 1159) nous apprend qu'elle commençait déjà à être rare en 1762; et il desirait qu'il se rencontrât quelque savant capable d'en donner une nouvelle édition augmentée. VI. *Catalogus historico-criticus mss. bibliothecæ ecclesiæ metropolitanæ Coloniensis*, ibid., 1752, in-4°. VII. *Historia rei numariæ Coloniensis*, ibid., 1754, in-4°. Cet ouvrage contient les monnaies des archevêques de Cologne, celles des ducs de Juliers, et enfin celles de la ville de Cologne. W—s.

HARVEY (GUILLAUME), illustre médecin anglais, naquit à Folsktone, dans le comté de Kent, le 2 avril 1578, et mourut le 3 juin 1658 (1). Il était l'aîné de neuf enfants; cinq de ses frères se livrèrent au commerce et s'y enrichirent; un goût passionné pour les sciences décida Guillaume à suivre une des branches qu'elles lui offraient; il choisit la médecine, qu'il devait illustrer un jour. L'anatomie pendant longtemps n'avait été qu'une science spéculative: étudiée à l'aide de la dissection, elle commençait, depuis le XIVe. siècle, à s'enrichir de découvertes dues aux expériences souvent répétées sur des cadavres humains. A l'exemple de Mondini et de Vesale, les plus

(1) Et non le 30 juin 1657, comme l'ont dit Eloy et d'autres biographes. Le nom d'Harvey se trouve altéré dans beaucoup d'ouvrages, où il est écrit *Harvée*.

habiles médecins s'adonnaient aux recherches de l'anatomie expérimentale: elles furent l'objet des travaux les plus assidus de Harvey. S'y étant livré d'abord dans sa patrie, il voyagea en France, en Allemagne et en Italie: à Padoue, il fut le disciple du célèbre Fabrice d'Aquapendente; et, après cinq ans d'études, il y reçut le bonnet de docteur en 1602. De retour en Angleterre, il se rendit à Cambridge, où, pour honorer sa patrie, il se fit admettre une seconde fois au doctorat. Bientôt après Harvey alla se fixer à Londres, en 1604. Le collége de médecine de cette capitale l'agrégea parmi ses membres; et il obtint en même temps la place de médecin de l'hôpital de St.-Barthélemi. En 1613, il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie au collége de médecine de Londres. C'est de cette époque que date sa haute renommée : il devint le médecin du roi Jacques Ier., puis de Charles Ier. Professeur d'anatomie, et médecin d'un hôpital, il se livrait avec une ardeur infatigable aux recherches les plus savantes en physiologie. La circulation du sang, cette fonction sans laquelle la vie ne saurait avoir lieu chez les êtres organisés, n'était point encore connue : si son existence était soupçonnée, ses lois étaient absolument ignorées. L'étude de cette fonction si importante, la recherche de ses lois, furent l'objet continuel des méditations et des expériences de Harvey. Enfin, après de longs travaux, cet habile anatomiste fit connaître à ses élèves, en 1619, le mécanisme général de la circulation : il expliqua son existence par une théorie incontestable; il exposa les lois de cet admirable phénomène au moyen d'expériences positives et concluantes. Cette grande découverte fut cependant attaquée de toutes parts avec aigreur; la personne même de son auteur ne fut point épargnée : il fut dénoncé au roi, son protecteur, et répondit par des expériences péremptoires. Des hommes d'un grand mérite, au nombre desquels était Riolan, le premier des anatomistes français de ce temps, furent comptés parmi les adversaires d'Harvey. Soit erreur, soit mauvaise foi, ceux qui ne pouvaient nier les vérités exposées dans la théorie du professeur anglais, voulurent lui ravir l'honneur de l'avoir trouvée, et prétendirent que les anciens avaient eu connaissance de la circulation et de ses lois. Tous les hommes instruits conviennent aujourd'hui que Harvey est le véritable auteur de cette belle découverte. En effet, les anciens ne connaissaient ni la théorie ni les lois d'après lesquelles la circulation s'opère; ils avaient, sur divers points d'anatomie et de physiologie relatifs à ce phénomène, les idées les plus absurdes; ils ignoraient l'action importante qu'exerce le poumon dans cette grande fonction. Aristote voyait dans le cœur la source d'où part le sang; mais, selon lui, cette liqueur, transportée par les veines, ne retournait plus au cœur. Galien pensait que les veines partaient du foie. Ces doctrines, si contraires à la vérité, dominaient encore, diversement modifiées, lorsque l'Espagnol Servet, médecin-théologien, que les persécutions atroces exercées contre lui par Calvin ont seules rendu célèbre, publia des idées beaucoup plus saines sur la circulation : ses hypothèses prouvent qu'il admettait celle qui s'opère dans le poumon; cependant il n'en connaissait point le mécanisme le plus important. D'ailleurs Servet, n'ayant point fait d'expériences, avait plutôt supposé que découvert quelques vérités. Après lui, Colombo décrivit, avec plus d'exacti-

tude, ce qui se passe dans le poumon au sujet de la circulation; mais il ignorait le fait le plus remarquable, le rôle que jouent les artères dans cet admirable phénomène. Césalpin, qui précéda Harvey, ne laissa rien à desirer sur la circulation pulmonaire : il n'en fut pas de même de la grande circulation, qui a lieu dans les artères, ni de celle qui s'opère par les veines abdominales; tout cela lui fut inconnu : toutefois il pressentit la circulation artérielle, en supposant que le sang retourne des extrémités au cœur; mais ces assertions ne furent point prouvées; elles ne se trouvèrent étayées par aucune expérience, par aucun fait, et l'on peut dire de Césalpin, qu'il devina presque la grande circulation, dont les lois lui furent totalement inconnues : la découverte en était réservée à Guillaume Harvey. Cet habile et judicieux *expérimentateur*, qui avait annoncé, dans ses leçons publiques, la belle théorie de la circulation, ne publia, que neuf ans après, le résultat de ses expériences. Il employa tout ce temps à perfectionner sa découverte. Le roi Charles Ier., qui avait un goût éclairé pour les sciences, protégeait, encourageait Harvey, et favorisait ses recherches en mettant à sa disposition les bêtes fauves de son parc, afin qu'il pût expérimenter sur des individus vivants. La faveur du souverain et des grands de sa cour consolait Harvey des contradictions que lui faisaient éprouver les savants, ses juges naturels, et le dédommageait de l'injustice du public; car il avoue lui-même qu'il en fut fort délaissé dès que sa découverte lui eut été contestée. Cependant ses confrères du collége royal de Londres reçurent favorablement son système, et ne cessèrent d'honorer l'auteur. Lorsque la guerre civile eut éclaté, Harvey suivit Charles Ier. dans sa fuite. Ce prince le nomma, en 1645, président du collége de Morton, à Oxford, afin de récompenser sa fidélité et le dédommager des pertes que lui causait son émigration : car les meubles de sa maison de Londres avaient été pillés; et, ce qu'il regrettait le plus, c'étaient ses manuscrits, surtout ses Observations anatomiques, entre autres celles qu'il avait faites sur la génération des insectes. Bientôt Oxford s'étant rendu au parlement, Harvey perdit sa place. Dès-lors il mena une vie très retirée, tantôt à Londres, tantôt à Lambeth, et tantôt à Richemont, chez l'un de ses frères. Il avait supporté l'injustice de ses critiques sans emportement; ses succès n'avaient point altéré la modestie de son caractère : ses malheurs politiques ne l'abattirent point; il se résigna noblement. En 1656, on lui offrit la présidence du collége de médecine de Londres; il la refusa, en continuant toutefois d'assister aux assemblées. Il fit don, à cette corporation, d'une salle d'assemblée, qu'il avait fait bâtir dans son jardin; d'un cabinet fourni de livres choisis et d'instruments; et d'une rente perpétuelle de 56 liv. st., dont l'objet était de salarier le garde de la bibliothèque, et de subvenir aux frais d'une cérémonie annuelle, dans laquelle devait être prononcé un discours latin en l'honneur des bienfaiteurs du collége. Peu de temps après, Harvey succomba sous le poids de l'âge et des infirmités, à quatre-vingts ans. Le collége royal lui fit élever une statue dans la salle d'exercice du collége du *Cutler*. Voici la liste des ouvrages de Harvey qui sont parvenus à notre connaissance : I. *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, Francfort, 1628, in-4°. La meilleure édition est celle de Leyde, 1739, in-4°., contenant une

préface composée par Albinus. Ce traité, qui renferme les plus hautes vérités physiologiques, est écrit avec beaucoup d'ordre et de clarté. L'auteur y explique démonstrativement toutes les lois de la circulation générale. Son livre contient, en outre, des recherches et des observations curieuses sur la différence de structure du cœur dans différents animaux, etc. La théorie de Harvey sur la circulation est, à peu d'exceptions près, celle que les physiologistes adoptent encore de nos jours, bien que les progrès de la science, depuis Haller, aient dû nécessairement y ajouter quelques lois particulières qui n'avaient point été connues du célèbre professeur de Londres. II. *Exercitationes duæ anatomicæ de circulatione sanguinis ad Joan. Riolanum filium*, Rotterdam, 1649, in-12. Dès que le grand ouvrage de Harvey, sur la circulation, eut été publié, plusieurs médecins réfutèrent sa doctrine et le traitèrent de visionnaire : parmi ses contradicteurs étaient J. Primerose, Gaspar Hoffman, Jean Riolan, etc. Harvey avait méprisé les misérables arguments de ses critiques; mais Riolan, homme d'un talent remarquable, et qui apportait dans la discussion une mauvaise foi manifeste, lui parut être un adversaire digne de lui. Harvey lui adressa donc cet écrit, dans lequel il fait en même temps justice de tous ses autres antagonistes. Après cette victoire, ses ennemis confondus gardèrent le silence, et sa doctrine fut universellement adoptée : seulement quelques médecins, tels que Vanderlinden, P.-J. Hartmann, Almeloveen, Barra, Drelincourt, Charles Patin, ont essayé, mais en vain, de prouver que les anciens avaient connu la circulation. III. *Exercitationes de generatione animalium*, Londres, 1651, in-4°. Ce livre curieux a eu un grand nombre d'éditions; les principales ont été publiées à Amsterdam, 1651-62-74; Padoue, 1666; Hanau, 1680; Leyde, 1737 : cette édition fut dirigée par Albinus. Cet ouvrage, où brillent l'ordre et la clarté, où sont accumulées d'immenses recherches, avait été l'objet de constants et de longs travaux de l'auteur sur divers animaux. Il lui avait été fourni, pour ses expériences, par l'ordre de Charles Ier., un très grand nombre de biches en état de gestation : mais c'est sur les œufs des poules qu'il s'était le plus exercé. Il découvrit, le premier, que le poulet tire son origine de la cicatricule de l'œuf; et il s'aperçut que le *punctum saliens* est le cœur de l'animal futur. Il soutient que la génération des animaux vivipares ne diffère pas de celle des ovipares. Il suppose que l'animal est, avant l'accouplement, déjà renfermé dans l'œuf de la mère, comme un raccourci infiniment petit, et que le mâle ne fait qu'animer et vivifier cet œuf, sans qu'il soit besoin pour cela du mélange des semences : il en nie le contact; mais il croit à une sorte de *contagion subtile*, qui affecte la femelle plutôt que l'œuf. Harvey ne publia ce livre, à la fin de sa carrière, que pour céder aux sollicitations de son ami George Ent. IV. *Exercitationes anatomicæ tres de motu cordis et sanguinis circulatione*. On a joint à la fin, la dissertation *De corde* (de Jean de Back), Rotterdam, 1659, in-12; Leyde, 1736, in-4°. (par les soins d'Albinus). Ici Harvey développe sa théorie sur la circulation, et entre dans d'importants détails sur le mécanisme de cette fonction. Ses Œuvres ont été réunies en 2 volumes in-4°., Londres, 1766, avec une Notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par le docteur Lawrence. Ses manuscrits, qui furent perdus au pil-

lage de sa maison, avaient pour titre: 1°. *A practice of physic, conformable to the doctrine of the circulation.* 2°. *Observationes de usu lienis.* 3°. *Observationes de motu locali.* Il a encore laissé un petit écrit sur la dissection du corps de Thomas Parr, qui mourut à cent cinquante trois ans. On a publié en 1795, dans le Magasin encyclopédique, une excellente Notice sur Harvey, traduite de l'anglais de M. Aikin, extraite du *Biographical essays of Surgery*. F—R.

HARVEY (Gédéon), médecin anglais du XVII. siècle, natif du comté de Surrey, fut médecin ordinaire de Charles II dans son exil, ensuite de l'armée anglaise en Flandre, et enfin médecin de la Tour de Londres. On ne l'avait porté à cette place, fort recherchée, que parce que ses infirmités donnaient à penser qu'il ne l'occuperait que quelques mois : mais on fut trompé ; il la remplit pendant cinquante ans, et survécut à tous les médecins ses contemporains. Il mourut vers l'année 1700, laissant un grand nombre d'ouvrages pleins de doctrines hasardées, et desquels les médecins font peu d'estime ; il faut dire aussi que, partisan de la médecine expectante, il fut dans une guerre perpétuelle avec le collége des médecins de Londres, contre lequel il a écrit, en anglais, un pamphlet intitulé : *Le Conclave des médecins, où l'on met à découvert leurs intrigues, leurs fraudes et leurs complots contre leurs malades*, etc., 1683, in-12. On le trouve aussi, en latin, réuni avec un autre de ses ouvrages, sous le titre de *Ars curandi morbos expectatione; item de vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum*, Amsterdam, 1695, in-8°. X—s.

HARWOOD (Edward), savant anglais, ministre non-conformiste, né en 1729, se livra d'abord aux fonctions de l'enseignement; ce qui le mit en état d'acquérir une profonde connaissance de la langue grecque. Chargé, en 1765, de la direction d'une congrégation à Bristol, il s'y attira l'animadversion du peuple par la réimpression d'un écrit qu'on supposait entaché d'arianisme, mais plus encore par l'immoralité de sa vie privée. Voyant sa sûreté menacée, il quitta Bristol, et vint à Londres, où ses succès comme instituteur et comme auteur le consolèrent de la perte de son bénéfice. Ayant été frappé en 1783 d'une attaque de paralysie qui lui enleva l'usage du côté droit, il languit ainsi pendant plus de dix ans, sans abandonner cependant ses travaux littéraires. Il mourut le 14 janvier 1794, dans la plus grande pauvreté. Ses meilleurs ouvrages sont une *Introduction à l'étude du Nouveau-Testament*, 1767, in-8°., et un *Examen* (a View) *des diverses éditions des classiques grecs et romains*, 1775, in-8°.; la 4°. édition est de 1790, in-12. Ces deux ouvrages ont été traduits en différentes langues. On recherche encore l'édition italienne, donnée par Maffeo Pinelli, sous ce titre, *Prospetto di varie edizioni degli autori classici*, etc., Venise, 1780, in-8°.; mais surtout celle de Venise, 1793, 2 vol. in-12, considérablement augmentée par Mauro Boni et Bart. Gamba. Harwood disait avoir composé plus de livres qu'aucun auteur vivant, excepté le docteur Priestley. Nous citerons encore de lui son édition de *Biographia classica*, ou *Vies et Caractères des classiques grecs et romains, revus et augmentés de plusieurs notices biographiques*, Londres, 1778, 2 vol. in-12. — Il ne faut pas confondre cet écrivain avec Edward Harwood,

curieux numismate, qui a publié : *Populorum et urbium selecta numismata græca ex ære*, etc., Londres, 1812, in-4°., ouvrage d'une belle exécution, mais qui manque souvent d'exactitude et de discernement. Voyez la *Lettre critique* adressée à l'auteur par D. S. (Dominique Sestini) dans le *Magasin encyclopédique* de mars 1816. X—s.

HARWOOD (Sir Busik), chirurgien et médecin anglais, né à Newmarket, étudia à l'université de Cambridge, fut ensuite mis en apprentissage chez un apothicaire, et, après avoir achevé ses études médicales à Londres, passa avec une commission aux Indes orientales, où la guérison d'une blessure grave qu'avait reçue un prince du pays, lui acquit de la fortune et de la vogue. Sa propre santé l'ayant forcé de revenir en Angleterre, il fut admis dans la société des antiquaires et dans la société royale, fut nommé en 1785 professeur d'anatomie de l'université de Cambridge, et en 1790 reçut le degré de docteur en médecine. Il fut choisi en 1800 pour professer la médecine domestique au collége Downing, fut fait chevalier en 1806, et mourut le 10 novembre 1814. On a de lui : *Tableau d'un cours de leçons sur l'anatomie et la physiologie*, in-8°., 1786 ; —*Système d'anatomie et de physiologie comparées*, in-4°., première livraison, 1796. L.

HASECH (Antoine), curé liégeois centenaire, ne doit sa célébrité qu'à sa longévité extraordinaire, et à la santé et aux forces qu'il conserva jusqu'à l'âge de cent vingt-cinq ans, avantages qu'il attribuait à sa sobriété et à l'empire qu'il avait acquis sur ses passions. Vers la fin de sa vie, son évêque lui demandant de quels moyens il s'était servi pour parvenir à ce grand âge : « Trois choses, lui répondit-il, m'ont toujours paru contribuer à abréger la vie humaine et à avancer le temps des infirmités, l'abus du commerce des femmes, les excès du vin, les violences et les accès de colère, *mulieres*, *ebrietas*, *iracundia*. Mon état m'imposait la continence, et j'ai su éviter les deux autres écueils. » Léoniceni, fameux médecin italien, mort aussi dans un âge avancé, ayant conservé toutes ses forces et la vigueur de son esprit, fit à peu près la même réponse à Paul Jove : *Vividum ingenium perpetuâ vitæ innocentiâ, corpus hilari frugalitatis præsidio tuemur.* Hasech fut cent ans curé, et mourut en 1626 dans sa cure ; les uns disent à Gulich ou Gouvi, dans le duché de Luxembourg ; les autres à Gelick ou Geule, près de Maëstricht. Son portrait, qui a été gravé, est devenu rare. L—y.

HASELBAUER (François), savant hebraïsant, né le 7 septembre 1677 à Frauenberg en Bohème, entra en 1696 dans la compagnie de Jésus, et enseigna l'hébreu pendant vingt ans à l'université de Prague. Il y exerça aussi, pendant quarante-cinq ans, les fonctions de censeur des ouvrages en langue hébraïque. Il mourut à Prague le 23 septembre 1756. Le P. Haselbauer s'est acquis surtout une grande réputation par son Dictionnaire, à l'aide duquel Weitenauer fait voir que l'on peut traduire de l'hébreu sans avoir appris cette langue. (*Voyez* Weitenauer.) Les différents ouvrages publiés par Haselbauer sont : I. *Idée exacte du christianisme*, Prague, 1719-1722, 2 vol. in-8°. II. *Abrégé de la loi chrétienne, en cent instructions pour ceux des enfants d'Israël qui veulent croire au vrai Messie*, ibid., 1730, in-8°.

L'auteur composa ces deux ouvrages en allemand judaïque, pour servir à la conversion des Israélites. III. *La haute noblesse dans l'ordre ecclésiastique*, ibid., 1727, in-4°. Ce petit écrit est un éloge du haut clergé. IV. *Prières chrétiennes*, ibid., 1731, in-8°. V. *Fundamenta grammatica duarum præcipuarum linguarum orientalium, scilicet Hebraïcæ et Chaldaïcæ; cum appendice de idiotismo Germanico Judæorum*, ibid., 1742, in-8.; ibid., 1753, in-8°. VI. *Lexicon Hebraico-Chaldaïcum, unà cum capitibus dictorum seu abbreviaturis in libris et scriptis Judæorum passim occurrentibus, novâ methodo ad investigandum thema seu radicem facillimâ*, ibid., 1743, in-fol. VII. *Les quatre Évangiles publiés en hébreu et en latin à Rome en* 1668, par J. B. Jona, et réimprimés en caractères hébraïques, avec *une traduction allemande*, Prague, 1746, in-fol. B—U—D.

HASENCLEVER (PIERRE) se distingua par l'étendue de ses connaissances commerciales, et par l'influence de ses opérations sur l'industrie et le commerce, en Europe et dans l'Amérique septentrionale. Il naquit, en 1716, à Remscheid, au duché de Berg, d'une famille très ancienne dans le commerce. Le père de Hasenclever, négociant et propriétaire de forges et de fonderies considérables, envoya, à l'âge de sept ans, le jeune Pierre à Lennep, chez son grand-père, qui possédait, dans cette ville, plusieurs fabriques de drap de laine d'Espagne. Hasenclever prit, de bonne heure, le goût d'une vie active et industrieuse. A l'école, il étudia avec prédilection la géographie; et, dans ses moments de loisir, il apprit des ouvriers de son grand-père, tous les détails qui concernent la fabrication des draps. Comme il devait succéder un jour à son père dans la propriété des forges, on jugea qu'il était nécessaire, avant tout, de le former aux travaux métallurgiques. Il fut donc placé, à l'âge de quatorze ans, comme apprenti ordinaire, dans une des plus grandes forges de Solingen, où il fut obligé, malgré la faiblesse de sa constitution, de se soumettre à toutes les privations et aux travaux les plus pénibles. Après trois ans d'apprentissage, il fut envoyé à Liége pour se perfectionner dans la langue française; et, au bout de six mois, il fut en état de gérer la maison de son père. A l'âge de vingt-neuf ans, il fit un premier voyage de commerce en France; et, depuis cette époque jusqu'en 1740, il en fit cinq autres à pied, et traversa ainsi la France, depuis Cologne jusqu'aux Pyrénées, dans toutes les directions. Enfin, son père ayant essuyé des pertes considérables dans ses opérations avec la société du Mississipi, Hasenclever pria ses parents de lui permettre de tenter fortune ailleurs; et il quitta la maison paternelle, sans autres fonds que ses connaissances et l'habitude d'une grande activité. En 1742, il prit des engagements à Bourcète (*Bortscheid*), près d'Aix-la-Chapelle, avec un négociant de sa famille, fabricant d'aiguilles et de draps. En très peu de temps, il fit tellement fleurir la fabrique d'aiguilles, qu'elle produisit douze fois autant qu'auparavant. Alors son parent le chargea d'un grand voyage dans le nord de l'Europe, pour y étendre également son commerce de draps. Hasenclever parcourut avec succès pour sa maison, la Saxe, la Silésie, la Pologne et la Russie; c'est à ses soins que la Silésie dut à cette époque les premières ouvertures du commerce de ses toiles

avec le Portugal, commerce devenu depuis si considérable. Revenu à Aix-la-Chapelle, Hasenclever en partit presqu'aussitôt pour l'Espagne, dans l'intention d'y établir des relations, afin de pouvoir tirer directement de ce pays les laines dont avaient besoin les fabriques de Bourcète et d'Aix-la-Chapelle. Pendant son séjour à Cadix, il étudia le commerce de l'Europe avec l'Amérique méridionale, se rendit ensuite à Lisbonne, et revint par Hambourg à Aix-la-Chapelle. Ses voyages avaient été d'un grand profit à son parent : mais celui-ci, ayant une famille nombreuse à établir, ne voulut plus entendre parler de l'association. Cette ingratitude détermina Hasenclever à quitter la maison pour laquelle il avait travaillé pendant trois ans. Il ne lui restait aucun fruit de son travail, excepté la confiance des négociants, témoins de son infatigable activité : ce crédit lui fournit les capitaux nécessaires pour pouvoir accepter les offres d'association d'un de ses parents à Lisbonne. Hasenclever se mit en route pour Lisbonne, où il forma une société avec les deux neveux, successeurs de son parent qui venait d'y mourir. Il se maria dans cette ville, avec la fille d'un capitaine de la marine anglaise; et la fortune lui sourit pendant quatre ans, au bout desquels il ne put résister plus long-temps au desir de s'établir à Cadix. Il s'y associa avec P. Timmermann, se rendit ensuite à Londres pour y établir des relations commerciales, et revint en 1750 à Cadix, après une assez longue absence. Pour soulager son père, accablé par les pertes que de nombreuses faillites lui avaient fait éprouver, il se chargea du sort de ses trois jeunes frères. Au commencement de 1751, sa maison avait encore accueilli, comme associé, un Anglais nommé Bewicke; mais le commerce maritime était exposé aux chances les plus désastreuses. L'Amérique fut, à cette époque, inondée de marchandises européennes ; ce qui entraîna de fausses spéculations et de grandes faillites. Hasenclever entreprit alors et exécuta en partie, un grand voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, pour examiner à fond l'état de l'industrie et du commerce. Son génie s'étendait sur tout ce qui pouvait devenir utile au commerce européen. Ce fut d'après ses avis que l'on changea le mode de fabrication des toiles en Westphalie et en Silésie, pour adopter celui qui est usité en Bretagne. Le roi de Prusse négociait, en 1754, un traité de commerce avec l'Espagne. Hasenclever, à peine arrivé à Berlin, fut invité par Frédéric II d'assister au conseil où l'on devait discuter le projet de ce traité. Le savant négociant prouva au prince, dans un exposé succinct, que la Prusse ne retirerait jamais aucun avantage d'un traité de commerce avec l'Espagne. Le roi rappela, sur-le-champ, l'agent diplomatique chargé de cette mission; et le général Winterfeld dit, à cette occasion, à Hasenclever : « En un quart-d'heure, vous nous en » racontez plus que nous ne pourrions » apprendre dans l'espace de sept » ans. » Hasenclever avait gagné la confiance du monarque prussien ; et celui-ci chargea son ministre Massov, en Silésie, de le consulter sur tous les objets du commerce de cette province. Après avoir terminé son voyage et agrandi les relations de sa maison, il apprit, à son grand chagrin, que, pendant son absence, les affaires avaient été fort mal gérées par ses associés. Cela l'affligea tellement, qu'en 1755 il prit le parti de dissoudre

cette association, et d'en former une nouvelle avec Weerkamp et Böhl. Le premier fut chargé de résider à Hambourg; et Hasenclever obligé, par la faiblesse de sa santé, de renoncer au climat brûlant de l'Espagne, se fixa préalablement à Londres. Mais aussitôt que ses forces le lui permirent, il fit voile pour Cadix. Pendant ce voyage, le hasard établit, entre le protestant Hasenclever et le grand-inquisiteur, comte de Velasquez, des relations d'une amitié intime, au grand étonnement des Espagnols. Ces relations furent, dans la suite, très utiles à sa maison de commerce et aux étrangers, entre autres à un neveu du célèbre William Pitt, qu'il recommanda au grand inquisiteur. Cette fois, il eut, à son arrivée à Cadix, la satisfaction de trouver son commerce florissant. En 1762, il entreprit un nouveau voyage au nord de l'Europe, dans l'intention d'examiner quelles étaient les productions que l'on pourrait exploiter sur le vaste sol de l'Amérique septentrionale, dont les terres se vendaient alors à bas prix. Passant à Londres, il y établit une nouvelle association avec un négociant, Seton, et un jeune noble, Charles Crofts, association qui devait servir de base à l'immense entreprise commerciale qu'il méditait. Hasenclever avait alors cinquante ans. Bientôt, un acte du parlement lui conféra le droit de cité à Londres. Hasenclever présenta aux lords préposés aux colonies et au commerce, son plan relatif à l'établissement de nouvelles fonderies et forges, et à l'exploitation du chanvre, de la potasse et d'autres productions dans les provinces américaines : il obtint leur approbation par un acte daté du 10 janvier 1764. Un grand nombre de personnes, en Angleterre et en Hollande, avancèrent des sommes considérables pour l'exécution d'un projet si sagement calculé; et Hasenclever partit pour l'Amérique. La même année, il acheta beaucoup de mines de fer et plusieurs forêts. Au mois de septembre, son neveu lui amena d'Europe, des mineurs, des forgerons, des charpentiers, des charbonniers, etc. : en tout, cinq cent-trente-cinq personnes. Il commença l'exploitation de ses mines; et, au commencement de 1765, il envoya déjà à Londres, du fer en barres, qui fut trouvé d'excellente qualité. Il forma ainsi trois établissements dans le New-Jersey, et deux autres dans le New-York. Depuis le 1er. mai 1765 jusqu'en novembre 1766, il y avait fait construire deux cent-dix-sept bâtiments à toutes sortes d'usages. Il fallait toute l'activité de Hasenclever pour vaincre les difficultés sans nombre qui s'opposaient au succès de ses opérations. La populace excita à la révolte ses ouvriers étrangers; une inondation extraordinaire détruisit, en 1765, les digues qu'il avait fait construire; sur cinquante-trois mines qu'il avait fait ouvrir, il ne s'en trouva que sept dont l'exploitation fût avantageuse; et la mort lui enleva deux de ses meilleurs inspecteurs. La fortune lui réservait des coups plus sensibles encore; après avoir reçu des sociétaires de sa maison à Londres les assurances les plus brillantes sur la prospérité de son commerce, on l'avertit que les folles dépenses de son associé Seton l'entraîneraient nécessairement à une faillite. Hasenclever se hâta de quitter l'Amérique, et n'arriva en Angleterre que pour apprendre que cette crainte s'était déjà réalisée, et que le gouvernement avait accordé des saufconduits à ses associés, de sorte que tout recours contre eux lui devint impossible. Il rendit alors un

compte général à la société de l'entreprise en Amérique, signa, comme directeur de cette opération, un contrat d'association avec les personnes les plus considérées, telles que le général Greeme, le commodore Forest, etc., et retourna, en 1767, à New-York, où il lui resta encore une fortune particulière assez considérable. Mais quel fut son chagrin, quand il apprit que ces vastes établissements, par la faute de l'administration établie par lui à son départ, se trouvaient dans une situation si déplorable, qu'il ne lui restait d'autre parti que de payer les dettes contractées, se montant à une somme considérable, ou de vendre ces établissements! Il s'attacha au premier parti, paya les dettes, et envoya son rapport à Londres aux sociétaires. La société américaine à Londres acheva sa ruine; des lettres de change de la valeur de dix mille livres sterling, lui furent renvoyées avec protêt: un fondé de pouvoir arriva de Londres; et, peu de temps après, Hasenclever, qui avait sacrifié plus d'un million de sa fortune pour soutenir l'établissement, fut suspendu de ses fonctions de directeur. Il retourna, en 1769, à Londres, où, pendant son absence, ses anciens associés, Seton et Crofts, avaient trouvé une protection assez puissante pour charger Hasenclever du fardeau de toutes les dettes qu'ils avaient contractées. Il prouva en vain son innocence en réclamant la protection de la justice; et il abandonna à ses créanciers le reste de la fortune qu'il avait acquise en Angleterre et en Amérique. Enfin, après avoir lutté encore une fois inutilement contre la mauvaise foi de ses anciens associés et contre l'injustice des tribunaux anglais, il s'établit avec son gendre, en 1775, à Schmiedeberg en Silésie. Quand la révolution d'Amérique eut séparé de la métropole cette partie du monde, Franklin, ami de Hasenclever, l'invita de retourner aux États-Unis, pour y continuer les plans d'industrie qu'il y avait introduits. Mais son grand âge, et la prospérité de son nouveau commerce, le retinrent en Silésie. Enfin, avant la fin de son active carrière, après un procès de vingt ans, et après avoir été ruiné et mis dans l'impossibilité d'avoir aucun recours contre les fripons dont il avait été la victime, il eut la satisfaction de voir son honneur réhabilité par un jugement rendu par Thurlow, grand-chancelier d'Angleterre. Hasenclever mourut, le 13 juillet 1793, à l'âge de soixante-seize ans. Malgré les orages qui avaient constamment agité sa vie, il eut la satisfaction d'en employer avec succès les derniers jours à consolider le bonheur de sa nombreuse famille, et ouvrir à l'industrie de la Silésie, sa patrie adoptive, de nouvelles sources de richesses. La littérature politique et commerciale doit à ce zélé négociant, des Mémoires fort intéressants sur l'industrie et le commerce de l'Amérique septentrionale, qui ont été insérés dans la *Correspondance de Schlœzer*, dans les *Cahiers pour le commerce*, publiés par Sinapius, et dans le *Journal politique*, 1781, 1782 et 1783. L'*Exposé de sa situation envers ses copropriétaires anglais des établissements industriels qu'il avait créés dans l'Amérique septentrionale, adressé au roi et au parlement d'Angleterre*, a été publié à Londres, en 1773, in-8°., et traduit en danois et en allemand, dans le journal, *Fragments du domaine du commerce*, publiés par Sinapius. On trouve aussi beaucoup d'articles fort intéressants, de Hasenclever, dans les *Feuilles pro-*

vinciales silésiennes. Schlichtegroll, dans son *Nécrologe*, volume 2 de 1793, pag. 116-168; et Baur, dans sa *Galerie historique du XVIII*e. *siècle*, volume 2, pag. 449-454, ont donné la vie de cet homme utile avec beaucoup de détail; elle a été aussi publiée séparément à Laudshut, 1794, in-8°. B—H—D.

HASENMULLER (DANIEL), orientaliste, né en 1651 à Eutin, dans le Holstein, était fils d'un pasteur de cette ville. A l'âge de quinze ans, il fut envoyé à Lubeck pour y continuer ses études, et passa depuis à Kiel, où il apprit le grec et l'hébreu du savant Mathias Wasmuth. En 1677 il reçut le degré de maître ès-arts à Leipzig; et il retourna ensuite à Kiel, où il commença à se livrer à l'enseignement. Nommé en 1683 professeur de grec, il réunit quelque temps après à cette chaire celle de langues orientales, vacante par la mort de Wasmuth, et les remplit toutes les deux avec une grande distinction. Il mourut le 29 mai 1691 dans sa 40e. année. On a de lui: *Janua hebraïsmi aperta*, Kiel, 1691, in-fol., obl. Cet ouvrage est divisé en cinq parties: les deux premières contiennent la grammaire et le dictionnaire hébreux; la troisième, le texte de la Bible en cette langue; la quatrième, des observations critiques sur les passages les plus difficiles, et enfin la cinquième, des règles pour l'accentuation, appuyées par des exemples. On lui doit encore des éditions estimées du *Syriasmus* de Henri Opitz, et de la Bible en grec, Kiel, 1686, in-12. L'édition qu'il a donnée du dialogue de Mich. Psellus, *De operatione dæmonum*, est moins correcte que celle de Gaulmin, sur laquelle elle a été faite. On trouvera la vie de Dan. Hasenmuller dans les *Elogia philologorum hebræorum* par Goetz, Lubeck, 1708, in-8°., et dans les *Mémoires* de Niceron, tom. XLII. — Elie HASENMULLER, né en Allemagne dans le XVIe. siècle, abandonna l'institut des jésuites pour embrasser les principes du luthéranisme, et écrivit avec beaucoup d'emportement contre ses anciens confrères. On ignore les autres particularités de sa vie; et l'on croit qu'il était mort lorsque Polycarpe Lyser publia l'ouvrage de cet auteur, resté inédit, sous ce titre: *Historia jesuitici ordinis, in quâ de ejus auctore, nomine, gradibus, incremento, vitâ, votis, privilegiis, etc. tractatur*, Francfort, 1593, in-4°. Ce livre, réimprimé en 1605 in-8°., ne dut son succès passager qu'à la hardiesse singulière avec laquelle une société célèbre y est attaquée; mais depuis long-temps il est tombé dans l'oubli. Le *Triumphus papalis* qui est au-devant de cette histoire, est de Maximilien Philon. W—s.

HASIUS. *Voy.* HAAS.

HASSAN PACHA. *Voy.* GAZI-HASSAN.

HASSAN BEN SABBAH. *Voyez* HAÇAN.

HASSE (JEAN-ADOLPHE), un des plus célèbres compositeurs du XVIIIe. siècle, naquit à Bergedorf, près de Hambourg, en 1705. Les Italiens l'appellent *il caro Sassone.* Ses parents l'ayant destiné à l'étude de la musique, il y fit des progrès si rapides, qu'à treize ans il fut en état d'entrer comme tenor à l'Opéra de Hambourg. Le fameux Keiser était alors le compositeur de ce théâtre: ses ouvrages servirent long-temps de modèle à Hasse. En 1722, Ulric Koenig, poète de la cour de Pologne, qui s'était déclaré son protecteur, le plaça au spectacle du duc de

Brunswick. Hasse avait reçu de la nature une superbe voix, qu'il maniait avec un art infini. Il joignait à ce talent celui de pianiste, qu'il possédait dans un degré supérieur. A dix-huit ans, il fit exécuter à Brunswick son premier opéra, l'*Antigone*, qui obtint assez de succès. Mais, peu satisfait de cet essai, et sentant combien il lui restait à acquérir dans la science de l'harmonie, il prit congé du duc, et partit pour l'Italie en 1724. Le célèbre Purpora tenait alors école à Naples. Hasse s'attacha d'abord à lui. Mais un maître beaucoup plus savant encore attira bientôt ses regards. C'était le fameux Scarlatti, le plus grand compositeur de son temps. La modique fortune de Hasse ne lui permettait guère de se mettre au rang de ses élèves. Heureusement il le rencontra dans le monde, lui plut par sa modestie, par ses égards; et Scarlatti offrit de lui donner gratuitement des leçons. En 1725, Hasse composa, pour un riche banquier, une sérénade qui fut très bien accueillie : elle lui valut d'être chargé d'un opéra pour le théâtre royal de Naples. Deux ans après, il fut nommé maître de chapelle du conservatoire des incurables à Venise. Ce fut là qu'il connut la célèbre Faustina (1), si recommandable par la beauté de sa voix, et qui devint depuis son épouse. Il composa dans cette ville son opéra d'*Artaxerce*, et ce fameux *Miserere* que l'on regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre de la musique sacrée. La réputation de Hasse s'étendit bientôt en Allemagne. La cour de Pologne, qui était alors fixée à Dresde, l'appela dans cette ville en 1731, avec un traitement de douze mille thalers pour lui et pour Faustina. Il y fit exécuter son opéra d'*Alexandre aux Indes*, qui occupa la scène pendant plusieurs semaines de suite. Hasse retourna ensuite en Italie, et visita successivement Milan, Rome, Naples et Venise. Ce fut à cette époque que les divisions qui régnaient à Londres entre Haendel et les directeurs de l'Opéra, occasionnèrent une scission. Farinelli et Senesino se réunirent à ceux-ci. Mais il leur fallait un maître de musique. Ils appelèrent Porpora, puis Hasse. Ce dernier, malgré les succès qu'il obtint, quitta bientôt l'Angleterre. Il revint à Dresde en 1740, et se fixa dans cette ville. Le grand Frédéric, y étant entré en vainqueur dans la campagne de 1745, voulut entendre un opéra de Hasse. Il en fut tellement satisfait, qu'il lui envoya en présent mille thalers et une bague de diamant. Hasse perdit la voix en 1755; et, dans le bombardement de Dresde par les Prussiens, il fit une autre perte qui lui fut plus sensible encore, ce fut celle de tous ses manuscrits. En 1763, la cour de Dresde ayant éprouvé de grands changements, Hasse et sa femme furent mis à la pension. Il en éprouva un tel chagrin, qu'il quitta Dresde, et se rendit à Vienne, où il composa plusieurs opéras. Il mourut

(1) Faustina Bordoni, née à Venise en 1700, est une des plus habiles cantatrices qu'ait produites l'Italie. Élève de Gasparini, elle adopta la méthode moderne de Bernacchi, et contribua beaucoup à la propager. Elle débuta sur le grand théâtre de sa patrie à l'âge de seize ans. Ses succès furent si prodigieux, qu'à Florence on frappa une médaille en son honneur; et l'on avait coutume de dire que les goutteux quittaient leur lit lorsqu'elle devait chanter. Elle fut appelée à Vienne en 1724, avec un traitement de 15,000 florins. Deux ans après, elle passa au théâtre de Londres avec 50,000 fr. d'appointements. Partout elle ravit les auditeurs par la fraîcheur et la beauté de sa voix, par la grâce et la perfection de son chant : on l'appelait la nouvelle Sirène. Ce fut à Londres qu'elle rencontra la célèbre Cuzzoni, qui jouissait d'une brillante réputation. Les habitués du théâtre se partagèrent entre ces deux rivales. Haendel prit part à ces divisions, qui, comme nous l'avons dit, amenèrent une scission entre lui et les directeurs (*Voy.* Haendel). Faustine quitta définitivement l'Angleterre en 1728, et se rendit à Dresde, où elle devint la femme de Hasse.

à Venise, le 22 décembre 1783, âgé de soixante-dix-huit ans. Ses dernières compositions furent un *Te Deum*, et un *Requiem*, qu'il avait destiné pour lui-même et confié à Schuster, de Drèsde. Les ouvrages de Hasse tiennent le premier rang dans la musique italienne. Burney, si juste appréciateur des talents, y reconnaît la science, l'élégance et la simplicité. Persuadé que la partie vocale est la plus importante de toutes, Hasse y prodiguait tous ses soins, et se gardait de la couvrir par des ornements étrangers. L'expression des paroles était sa loi première, celle à laquelle il sacrifiait toutes les autres. Rien n'égale la douceur, la pureté, le naturel de sa mélodie; souvent on croit entendre des accords célestes. On lui a reproché de manquer d'harmonie. Les barbares! Ils ne sentent pas que ce reproche est un des plus grands éloges. Digne imitateur des Léo, des Vinci, des Pergolèse, Hasse écrivait dans un temps où il était vrai de dire que la musique italienne était la plus parfaite de toutes, où cet art n'avait point dégénéré en chants bizarres, insignifiants et pénibles, en une fatigante et inexpressive harmonie, en une futile complication d'accompagnements obligés, dont le plus léger inconvénient est de détourner l'attention du sujet principal. Il pensait que le simple, le naturel, le pathétique suffisaient pour charmer l'oreille et pour toucher le cœur. Hasse avait mis plusieurs fois en musique tous les opéras de Métastase. On trouve la liste de ses ouvrages dramatiques dans le Dictionnaire de Gerber. Il a composé aussi beaucoup de musique de chambre et d'église, et des *Litanies* admirables. D. L.

HASSELQUIST (FRÉDÉRIC), naturaliste suédois, fut l'un des élèves les plus remarquables de l'illustre Linné. Il était né dans la paroisse de Taernvalla, en Ostrogothie, le 14 janvier 1722. A la mort de son père, vicaire de la paroisse, il se trouva sans appui et sans ressource; mais il lutta courageusement contre la fortune, et parvint à s'acquérir des amis qui secondèrent les efforts qu'il faisait pour s'instruire. S'étant rendu, en 1741, à l'université d'Upsal, son goût pour l'étude de la nature se développa sous les auspices de Linné, qui apprécia bientôt ses talents. En 1747, il publia une dissertation *De viribus plantarum*. Pendant la même année, il suivit un cours de Linné sur l'histoire de la botanique. Le savant professeur ayant observé que l'histoire naturelle de la Palestine était moins connue que celle de plusieurs autres contrées de l'Asie, et que pour l'être davantage il fallait qu'un naturaliste visitât ce pays et en examinât les productions, Hasselquist se sentit animé du desir le plus vif d'entreprendre ce voyage. On lui en représenta cependant les difficultés; et Linné lui-même voulut l'en dissuader à cause de sa santé, qui était naturellement très faible: mais le jeune naturaliste persista dans son projet, auquel il sut intéresser ceux qui pouvaient mieux en seconder l'exécution. Toutes les facultés d'Upsal, excepté celle de théologie, lui fournirent des secours pécuniaires; et la compagnie du Levant établie à Gothenbourg lui offrit de le faire parvenir à ses frais jusqu'à Smyrne. Avant de se mettre en route, il soutint des thèses, et donna quelques leçons publiques à Upsal, afin de pouvoir, dans la suite, aspirer aux places de l'université. Au mois d'août de l'année 1749, il s'embarqua pour Smyrne, où il arriva vers la fin de novembre. Après avoir parcouru les environs de cette ville, il se rendit,

par Alexandrie et Rosette, au Caire, examina les pyramides, les momies, les crues du Nil, et rassembla les objets d'histoire naturelle qui lui parurent les plus dignes d'attention. En même temps, il entretenait une correspondance très intéressante avec ses amis en Suède; et la société royale d'Upsal, ainsi que l'académie des sciences de Stockholm, l'admirent au nombre de leurs membres : peu après, l'université d'Upsal lui conféra le grade de docteur. Au mois de mars 1751, il quitta le Caire, et prit la route de la Palestine par Damiette et Jaffa. Arrivé, avec une caravane de pèlerins, à Jérusalem, il y resta quelque temps, et visita ensuite les bords du Jourdain, le mont Thabor, Jéricho, Bethléem, Tibériade, Tyr et Sidon. S'étant embarqué pour retourner à Smyrne, il vit sur la route les îles de Chypre, de Rhodes et de Chio. Hasselquist rapporta à Smyrne la plus riche moisson qu'aucun naturaliste eût encore faite dans les contrées de l'Orient. Il avait mis à contribution, avec un zèle infatigable, tout le domaine de la nature, non-seulement en Palestine, mais en Arabie et en Egypte. Sa collection était composée d'herbiers, de minéraux, de poissons, de reptiles, d'insectes, de fruits rares et précieux. Portant son attention sur tout ce qu'il apercevait d'intéressant, il avait joint à ces objets d'histoire naturelle, des manuscrits arabes, des momies, des monnaies. Hasselquist allait retourner en Suède, et présenter à sa patrie le tribut de son zèle pour les sciences, lorsqu'il fut atteint d'une maladie de poitrine : ses forces étaient trop épuisées pour qu'il pût résister aux progrès du mal, qui prit bientôt un caractère alarmant. A la fleur de l'âge, près de revoir son pays et ses amis, sur le point de recueillir le fruit de ses travaux et de ses fatigues, il mourut à Smyrne le 9 février 1752. Les frais de son voyage n'étaient pas acquittés; ses créanciers s'emparèrent de ses collections : mais la reine de Suède Louise-Ulrique, protectrice éclairée des sciences et des arts, racheta ce trésor, et le fit conduire en Suède, où il fut déposé au château de Drottningholm, que la reine habitait pendant une partie de l'année. Linné, à l'aspect des richesses recueillies par son disciple, fut transporté d'admiration et de joie. Les observations du voyageur lui furent remises; et il les publia, en suédois, sous le titre d'*Iter Palæstinum*, etc., ou *Voyage en Palestine, avec des mémoires et des remarques sur les objets d'histoire naturelle les plus intéressants*, Stockholm, 1757, grand in-8°. Cette relation a été traduite en allemand (par Th. H. Gadebusch), Rostock, 1762; en anglais, Londres, 1767; et en français, Paris, 1769. Elle est divisée en deux parties, dont la première contient le journal du voyageur et ses lettres à Linné; et le second les mémoires, les remarques, les descriptions. C'est cette seconde partie qui présente le plus d'intérêt : on y trouve, outre les détails de botanique, de zoologie, de minéralogie, les renseignements les plus exacts sur un grand nombre d'objets curieux et utiles; sur le baume de la Mecque, la gomme d'Arabie, le mastix, l'encens, l'opium; sur les maladies dominantes et la manière de les guérir, et sur l'état de l'industrie, du commerce et des arts. Une *Flore de la Palestine*, également tirée par Linné des papiers d'Hasselquist, fait connaître plus spécialement les plantes de ce pays. On a consacré à la mémoire de ce botaniste, sous le nom d'*Hasselquistia cordata*, un genre de plante décrit

pour la première fois par Jacquin dans son *Hortus botan. Vindob.*, II, 193. C'est une ombellifère qui se trouve dans la Palestine. C—AU.

HASSELS (JEAN), né à Liége, théologien renommé de son temps, assista et se fit remarquer au concile de Trente. On lui attribue l'ouvrage intitulé : *Commentarius in epistolas sancti Pauli*, que plusieurs critiques considèrent comme étant de Sasbouth. Les opinions sont restées partagées à cet égard, ainsi que l'atteste Richard Simon, dans sa *Bibliothèque critique*, tom. II, pag. 130. Hassels a été mal à propos confondu avec Jean Hessels (*Voy.* ce mot) par le cardinal Pallavicini, dans son *Histoire du concile de Trente*, auquel ces deux savants théologiens de l'université de Louvain assistèrent en effet, et où Hassels avait été envoyé par Charles-Quint. Jean Hassels mourut à Trente, pendant la durée du concile, en janvier 1552. D—B—S.

HASSENCAMP (JEAN-MATHIEU), savant mathématicien et orientaliste, naquit à Marbourg en 1743. Après avoir terminé ses études à l'université de Gœttingue, il fit un grand voyage en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre : à son retour, il enseigna, depuis 1768, à l'université de Rinteln, les mathématiques et les langues orientales ; quelques années après, il fut aussi nommé bibliothécaire de cette université. L'électeur de Hesse-Cassel lui conféra, en 1789, le titre de conseiller du consistoire protestant. Il mourut à Rinteln, le 6 octobre 1797. Hassencamp a enrichi la littérature allemande de plusieurs ouvrages, qui traitent des sciences mathématiques, ou qui ont pour objet l'explication de l'Ecriture sainte ; ils sont tous fort estimés ; mais son entreprise la plus utile en littérature est celle des *Annales de la littérature théologique*, etc., qu'il commença de publier en 1789, et qu'il continua jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentatio de Pentateucho LXX interpretum græco, non ex hebræo, sed Samaritano textu converso*, Marbourg, 1765, in-4°. II. *Histoire de la recherche des longitudes en mer*, Rinteln, 1769, in-8°.; Lemgo, 1774, in-4°. III. *De la grande utilité des paratonnerres, et de la manière de les établir pour protéger des villes entières*, Rinteln, 1784, in-4°. IV. *Annales de la littérature théologique et de l'histoire ecclésiastique modernes*, Rinteln, 1789-1796; huit années, in-8°. Le professeur J.-F.-L. Wachler a continué, depuis, la rédaction de cet ouvrage. Hassencamp est aussi l'éditeur de la traduction allemande des *Voyages de James Bruce en Afrique et en Abyssinie*, par E.-W. Cuhn, Rinteln et Leipzig, 1791, 2 vol. in-8°. avec des cartes. Cette édition renferme, sur l'histoire naturelle, des observations par Gmelin, et des notes de plusieurs savants sur la littérature ancienne, et surtout sur la littérature orientale. On doit encore à Hassencamp la publication de la Vie de J.-D. Michaëlis, écrite par lui même, et accompagnée des notes de Eichhorn et Schulz sur le caractère littéraire de ce savant orientaliste, de son éloge par Heyne, et du catalogue complet de ses ouvrages, Rinteln, 1793, in 8°.; trad. en hollandais, Leyde, 1793, in-8°. La *Gazette littéraire de Halle*, les *Observations sur les ouvrages historiques modernes*, la *Bibliothèque littéraire de Lemgo*, contiennent un grand nombre d'articles de ce laborieux professeur; et, dans les *Mémoires de la société des antiquités*, de Cassel, tom. I, pag. 359, on re-

marque de lui une Dissertation, très bien écrite, *sur un paon de bronze et sur une statue de la déesse Hygie*. La Vie de Hassencamp a été publiée par Wachler, dans les *Annales de la littérature théologique pour* 1797, pag. 653. B—R—D.

HASSENSTEIN ou HASISTENIUS (BOHUSLAS), baron de Lobkowitz, noble bohémien, se montra, à la renaissance des lettres, passionné pour leurs progrès, et se distingua par son talent pour l'éloquence et la poésie latines. Il voyagea dans l'Orient et en Italie : il s'y enrichit d'anciens manuscrits; et, les réunissant aux monuments les plus curieux de l'imprimerie naissante, il en forma, dans la forteresse de Chomutz, une bibliothèque considérable. Nous trouvons qu'il avait payé un seul manuscrit de Platon mille ducats de Milan (*mille aureis mediolanensibus*)(1). Dans une de ses lettres, il témoigne une grande impatience de voir arriver un manuscrit de Plutarque, qui lui était annoncé par Augustin Moravus, d'Olmutz. Il communiquait noblement ses trésors littéraires; Mathieu Aurogallus porta à Sigismond de Lobkowitz, neveu de Bohuslas et recteur de l'académie de Wittenberg, environ 200 manuscrits de Hassenstein, pour les montrer à Luther, à Melanchthon et à Camerarius. On aurait tort de conclure de cette particularité que Hassenstein se sentit quelque penchant pour la doctrine de ces réformateurs: son histoire prouve le contraire. Bien qu'il ne cesse de déplorer l'ignorance et la corruption des prêtres de son temps, bien qu'il gémisse des scandales de la cour de Rome (comme le témoignent, entre autres, une courageuse apostrophe qu'il adressa à Jules II, et l'épitaphe virulente qu'il fit pour Alexandre VI), il n'en demeura pas moins attaché au Saint-Siége, qui ne le payait guère de retour. Son goût pour l'étude lui rendait ennuyeux les devoirs de courtisan. Il occupa entre autres places, celles de secrétaire-d'état de Hongrie et de grand-chancelier de Bohème. Un temps vint où il ne put se dispenser de prendre les armes; et il ne s'en est pas moins vu jusqu'à trois fois appelé aux honneurs de l'épiscopat, dont il semble que la cour de Rome s'obstinât à l'écarter. La dernière fois surtout, porté par le vœu unanime de ses concitoyens à l'évêché d'Olmutz, il dut céder à une créature d'Innocent VIII, Jean Borgia, cardinal de Montréal. Hassenstein mourut au château de ce nom, en 1510, âgé, à ce qu'il paraît, d'environ cinquante ans. Il avait ordonné par son testament que sa bibliothèque ne serait ni vendue ni partagée; mais qu'elle demeurerait à la disposition de celui de ses parents qui se distinguerait le plus dans les lettres. Un incendie survenu au château de Chomutz la fit périr en grande partie (1) en 1570. Mitis, son biographe, rapporte qu'on en jeta dans le feu un assez grand nombre d'ouvrages soupçonnés d'hérésie. On en sauva néanmoins 7000 volumes, dont le même Mitis donne le catalogue. Les héritiers de Hassenstein en firent présent aux jésuites de Chomutz. Là, ce qui avait échappé aux flammes, fut pillé et dispersé dans une émeute populaire, en 1591. On a imprimé de lui, par les soins de Thomas Mitis, de Nymbourg : I. *Lucubrationes oratoriæ et epistolæ*, Prague, 1563, in-8°. Les

(1) Ce prix est indiqué dans une lettre de Mathias Collinus. Thomas Mitis le porte au double.

(1) Nous supposons qu'il y a erreur au moins dans l'intitulé qu'a fait Mitis au catalogue dont il va être question : il dit que ce sont les débris restants, *post miserabilem illum circiter LXX voluminum conflagrationem*, etc.

lettres sont partagées en cinq livres, non compris l'appendix. Son mérite et ses voyages l'avaient mis en relation avec les hommes les plus distingués de son temps. II. *Farrago poëmatum*, ib., 1570, in-8°. Le recueil des poésies latines de Hassenstein, généralement frappées au bon coin, est composé d'un Poëme héroïque adressé à l'empereur Maximilien II et aux princes chrétiens, pour les engager à prendre les armes contre les Turcs; d'une satire contre les mœurs des grands et des nobles de Bohème, etc. On trouve ensuite deux livres d'Élégies et d'Épitaphes, et trois livres d'Épigrammes. Il a paru à Wittemberg, en 1721, *Joh. Christoph. Coleri commentatio historica de Boh. Hassensteinii vitâ et summis in rem litterariam meritis*, in-4°. de 68 pag. M—on.

HASTFEHR (Frédéric-Guillaume, baron de), né en Suède, mort à Copenhague, le 19 février 1762, âgé de quarante-huit ans, quitta le service militaire pour se vouer à l'économie rurale, et s'appliqua surtout à perfectionner l'éducation des moutons. Ayant été appelé en Danemark, il y donna des avis utiles; et le gouvernement l'engagea à se rendre en Islande, pour y améliorer la race des bêtes à laine. Il introduisit en effet, dans cette île, des moutons d'Espagne, qui cependant y apportèrent ou y contractèrent une maladie contagieuse, dont ils périrent, ainsi qu'une grande quantité de bétail indigène. Hastfehr développa ses idées sur l'éducation des moutons dans un Traité, écrit en suédois, et qui fut imprimé à Stockholm en 1752. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut traduit en danois, en allemand et en français. L'édition allemande, intitulée la *Mine d'or d'un pays*, a été réimprimée en 1767. G—au.

HASTING. Ce redoutable aventurier du IXe. siècle passe pour être né aux environs de Troyes; ce qui est fort douteux, quoi qu'en aient dit quelques-uns des historiographes de la Champagne. Il est plus vraisemblable qu'il naquit dans la Normandie, ou même en Danemark. Comme la plupart des héros des temps barbares, il réunit à beaucoup d'audace et d'ambition une grande force de corps, et cette intrépidité dont les Normands ont donné tant d'exemples qui tiennent du prodige. Ce fut pendant le règne de Louis-le-Débonnaire qu'Hasting, âgé d'environ trente ans, commença sa carrière militaire. Sous le successeur de ce prince si faible, il débarqua vers l'embouchure de la Loire, de 845 à 856, avec une troupe considérable de ces aventuriers du nord que les historiens désignent sous le nom de *Normands*. Le pillage des villes et des couvents, l'incendie, la destruction, et toutes les horreurs inséparables des guerres, surtout dans les siècles barbares, signalèrent chacun des pas de cette armée, formidable, sinon par le nombre, du moins par le courage. Les rives de la Loire furent ravagées; Amboise fut mise à feu et à sang; Tours, assiégée, dut sa délivrance à la bravoure de ses habitants, encouragés par la présence de la châsse de St. Martin. Hasting repoussé, mais toujours entreprenant, sentait trop les facilités qu'offrait à son audace la pusillanimité du gouvernement de Charles-le-Chauve; il courut réparer ses pertes, et reparut bientôt à la tête d'un nouvel essaim de guerriers. Il avait à ses côtés le jeune prince danois Bier *Côte-de-fer*, qu'il avait formé au métier des armes. Cette fois, Hasting opéra une descente dans la Frise, traversa la Picardie et pénétra en Normandie. Suivant quelques-uns des chroniqueurs

de ce temps, ce chef redoutable alla dévaster les églises et les monastères jusque sous les murs de Paris. Il paraît qu'il avait formé, en Frise, un établissement vers 851, à l'époque de son débarquement dans cette province, et que les années suivantes il s'y retirait, soit pour prendre ses quartiers d'hiver, soit pour se refaire de ses pertes, soit pour préparer de nouvelles expéditions. Il semble résulter des rapports que présentent, tant la Chronique de Fleuri, que Dudon de Saint-Quentin et Guillaume Calculus, moine de Jumiéges, que c'était encore Hasting qui commandait les troupes de Normands qui, en 861, pénétrèrent dans la Méditerranée, remontèrent une grande partie du cours du Rhône, et portèrent ensuite le ravage jusque sur les côtes de la Toscane. Encouragé par ses succès, et devenant de plus en plus audacieux, il proposa à ses compagnons d'armes une expédition digne de leur valeur : c'était le sac de Rome, dont le grand nom, partout connu, inspirait toujours des desirs de vengeance à ces peuples, long-temps jadis les victimes de la cité dominatrice; revenus enfin de leur effroi, et toujours disposés à la punir de son ancienne tyrannie et de leurs humiliations. Ces Normands étaient meilleurs soldats que géographes : ils prirent la ville de Luna, à l'entrée des côtes de Toscane, pour la ville de Rome, qui était le but de leur entreprise. Luna, alors florissante et sans doute bâtie de ce beau marbre de Carrare qui en est si voisin, dut attirer les regards de guerriers qui jusque-là n'avaient vu que des villes barbares et d'ignoble construction. Dudon s'étend beaucoup sur la prise de Luna, et sur la ruse que mit en usage l'habile Hasting, qui désespérait d'emporter de vive force une place considérable et bien fortifiée. Il envoya un député, qui représenta à l'évêque et aux chefs de la ville, que les Normands n'étaient pas venus pour attaquer ce pays ; que les tempêtes seules les avaient jetés sur ces côtes ; qu'ils étaient d'ailleurs trop affaiblis pour être capables d'aucune entreprise militaire; que leur chef même, l'illustre Hasting, était mourant, et desirait recevoir la faveur du baptême. C'est ainsi qu'ils écartèrent une défiance fort légitime, et se concilièrent la bienveillance du clergé. Hasting, qui feignait d'être près de mourir, après avoir obtenu ce qu'il demandait, se fit porter dans la ville, et, ayant reçu le baptême, donna l'ordre de le transférer à son bord. Dès le soir même, il envoie une seconde fois à la ville. Le député, ayant encore réuni les chefs du gouvernement, leur annonce que le nouveau converti vient de mourir, qu'il a témoigné le plus vif desir d'être inhumé dans la cathédrale où il a reçu le gage de son salut spirituel, et qu'il a pieusement légué au clergé ses richesses les plus précieuses. Cette proposition était trop séduisante pour n'être pas acceptée : elle le fut avec plus d'empressement que de prudence. Hasting, déposé dans une bière sur laquelle on place ses ornements et ses armes, entouré de ses meilleurs soldats, qui feignent d'être plongés dans la douleur, est porté à l'église au milieu d'un concours nombreux de Lunégians, des deux sexes et de tout âge, attirés par la nouveauté du spectacle. La cruelle perfidie du Normand triomphe : la ville s'attend à une pompe religieuse, et néglige toutes les précautions; ces étrangers étaient trop peu nombreux pour inspirer des soupçons. Pendant la messe et la cérémonie, le reste des Normands débarque, et se rend à la cathédrale en se dispersant parmi les assistants. Tout-à-coup, et

comme on en était convenu, le prétendu mort se lève de son cercueil, saisit ses armes et appelle ses compagnons. Les portes de l'église sont aussitôt fermées et gardées par les assaillants : les chefs de la ville, l'évêque et le clergé, sont les premières victimes de ces barbares; le reste des malheureux Lunégians est immolé ou fait prisonnier : la ville fut bientôt couverte de sang et de ruines. On assure même que Hasting, ayant appris qu'il n'avait conquis, au lieu de Rome, qu'une place sans renommée, la fit raser de fond en comble. Le reste de la carrière de cet intrépide guerrier fut une suite de brigandages illustres et de triomphes presque incroyables. En 867, il fit une incursion sur les côtes de la Bretagne, et, remontant la Loire, se jeta sur l'Anjou, le Poitou et la Touraine. La rapidité des marches, des attaques faites à propos sur des points mal défendus; la faiblesse du gouvernement, qui s'occupait beaucoup plus d'enrichir des moines que de former des soldats, et surtout la terreur qu'inspirait le nom des barbares du Nord, expliquent l'inconcevable succès de ces entreprises, conduites par un essaim de pirates dans de vastes et populeuses contrées. Non moins habile dans la défense que dans l'attaque, Hasting se sauve sans perte des mains de Robert-le-Fort, qui, ayant surpris les Normands presque sans défense et assez loin de leur flotte, comptait trop sur les avantages de sa position. Il paraît que les Normands, tirés de ce mauvais pas, se fixèrent pendant quelques années vers l'embouchure de la Loire, d'où ils menacèrent la ville de Tours, et rançonnèrent tout le pays des environs du fleuve. Ils prirent Angers, s'y fortifièrent, et ne furent forcés de l'abandonner, après un siége prolongé, que par le concours de Charles-le-Chauve et du duc de Bretagne, qui avaient réuni leurs armes contre les Normands. A force d'or, Hasting obtint la liberté de sortir d'Angers avec ses troupes, et de se retirer sur les bords de la Loire. S'étant présenté devant Rennes, il fut encore forcé à la retraite. En 878, il s'empara d'Amboise. Moins heureux l'année suivante, il fut vaincu en Poitou par Louis et Carloman, qui avaient réuni une grande armée; mais ils tirèrent peu d'avantage de leur victoire. Louis fut même obligé, quelque temps après, de traiter, à prix d'argent, pour déterminer Hasting et ses Normands à quitter les bords de la Loire. Ce traité, ratifié ou renouvelé par Charles-le-Gros, assura au chef normand le comté de Chartres : c'était vers le temps où le plus célèbre des capitaines normands, Rollon, venait de s'emparer de Rouen. Hasting, réuni à l'armée française, qui marcha contre le fondateur du duché de Normandie, eut avec Rollon une entrevue, qui n'aboutit à rien qu'à lui mériter des reproches. Rollon répondit aux propositions qu'on lui faisait par une victoire signalée. Cependant Godefroi, chef des Normands établis en Frise, avait été assassiné par ordre du roi de France. Cet événement, joint à quelques dégoûts, détermina Hasting à quitter son comté de Chartres et à repasser en Danemark. Il devait être à-peu-près septuagénaire, s'il est vrai qu'il eût, comme on l'a dit, environ trente ans lors de son expédition de 845. Perdu de vue par nos chroniqueurs, ce guerrier distingué par de nombreux exploits, et qui ne fut guère plus barbare que ses contemporains, mourut vers 890. Il ne faut pas confondre ce capitaine, dont le nom, au surplus, est écrit de dix manières différentes dans nos vieux

annalistes, avec un Hasting, chef de Normands, qui fut défait en 911 par les Bourguignons ; et avec quelques autres guerriers de la même nation, nommés Hastene, Haustuin, ou même Hasting, qui se signalèrent, dans le xe. siècle, par quelques expéditions hasardeuses. D—B—S.

HATEM, Arabe célèbre par sa générosité, appartenait à l'antique tribu de Thaï, ce qui le fait communément nommer Hatem-Thaï. Il vivait peu de temps avant Mahomet ; car son fils, qui embrassa l'islamisme, mourut à Koufah en 68 de l'hégire (688 de J.-C.) Les moralistes arabes et persans, les historiens de l'Orient, attribuent à Hatem une foule de traits de générosité, plus admirables les uns que les autres : par exemple, on dit que l'empereur grec lui ayant fait demander, par des ambassadeurs, un cheval d'un grand prix, le seul qu'il possédât alors, Hatem, voyant arriver des étrangers, ignorant le sujet de leur mission, mais fidèle aux devoirs de l'hospitalité, fit tuer ce cheval pour les régaler, sa maison se trouvant alors dépourvue de toute provision. Les Arabes peignent leur admiration constante pour ce personnage par ce proverbe vulgaire, destiné à peindre le *Nec plus ultrà* de la libéralité : « Plus généreux que Hatem-Thaï. » J—N.

HAUBER (EBERHARD-DAVID), historien et géographe allemand, né, en 1715, à Hohenhasbach, dans le duché de Würtemberg, étudia la théologie à l'université de Tubingue, et fut nommé vicaire à l'église du chapitre de Stuttgart, en 1724. Le comte Frédéric-Chrétien de Schaumburg-Lippe le désigna, l'année suivante, à la place de surintendant et conseiller du consistoire à Stadthagen. Hauber, en exerçant ces fonctions, se concilia l'estime de tous les partis, en faisant cesser les discussions scandaleuses qui jusqu'alors avaient nourri une grande animosité entre les luthériens et les calvinistes. Il fut nommé, en 1746, pasteur à l'église de Saint-Pierre à Copenhague ; et il y termina sa carrière le 13 février 1765. Sa mort fut celle d'un vrai philosophe. « N'est-il pas vrai, dit-il à la plus » jeune de ses filles, que tu me trou- » ves bien faible ? » et sur sa réponse affirmative, il voulut savoir si elle lui trouvait l'air inquiet ? Non, lui répondit-elle. « Eh bien, dit-il, ra- » conte cela à ceux qui restent. » Et il mourut en proférant ces paroles. Hauber, par sa *Bibliotheca magica*, a puissamment contribué à diminuer, en Allemagne, la propension aux croyances superstitieuses, et à établir la paix entre les différentes sectes religieuses. Le monde savant doit à ses instructions le géographe Büsching. Il a composé une trentaine d'ouvrages sur la théologie, la géographie, la chronologie et la numismatique. Voici les principaux : I. *Introduction à la géographie, contenant une Notice tirée des meilleurs écrivains, sur l'état physique et politique et la religion de tous les pays connus, et principalement de l'Allemagne ;* un *Traité particulier sur la prononciation des diverses langues ;* et un *Catalogue raisonné des meilleures cartes*, Ulm, 1721, in-8°. II. *Essai d'une histoire détaillée des cartes géographiques, avec une Notice historique de celles de la Souabe,* Ulm, 1724, in-8°. III. *Discours sur l'état actuel de la géographie, surtout en Allemagne*, ibid., 1727, in-8°. IV. *Primitiæ Schauenburgicæ quibus variæ circa res Schauenburgicas observationes historicæ atque litterariæ continentur, aut alibi obviæ*

emendantur, Wolfenbüttel, 1728, deux parties, in-8°. V. *Plan d'une histoire de la géographie et de l'établissement d'une société géographique*, ibid., 1730, in-8°. VI. *Harmonie des quatre évangélistes*, Lemgo, 1732, in-8°. VII. *Bibliotheca acta et scripta magica continens*, ou *Notices et examen des ouvrages et des faits relatifs au pouvoir de Satan sur les corps*, ibid., 1738-1745, 3 vol. chacun de 12 numéros in-8°. VIII. *Nouvelles observations sur quelques passages difficiles de l'Écriture-Sainte, faites sur un nouveau plan*, Copenhague et Leipzig, 1750, in-8°. IX. La *Chronologie de la Bible, établie d'après le texte*, Copenhague, 1753, in-8°. X. *Notices sur des médailles judaïques, communément nommées médailles samaritaines, et sur les ouvrages qui en traitent*, ibid., 1767, in-8°. avec figures. Büsching a écrit la vie de ce savant et laborieux pasteur, et l'a publiée dans les *Suppléments à la Biographie des personnes remarquables*, tom. III, page 161-262. B—H—D.

HAUCAL, plus correctement *Haoucâl* (ABOUL CACEM MOHAMMED BEN), nommé aussi *Él-Haoucâly*, voyageur et géographe arabe, natif de Baghdâd, parcourut et décrivit au milieu du IVe. siècle de l'hégire (Xe. de l'ère vulg.), toutes les possessions des Musulmans en Asie, en Europe et en Afrique. « Il commença ses voyages en partant de Baghdâd, ville du Salut (Médynet-ês-Selâm), le jeudi 7 de Ramadhân, 331 (mai 943 de J.-C.); il était alors dans toute la force et l'effervescence de la jeunesse: ce voyageur a parcouru les terres et les mers. » Nous ignorons quelle a été sa marche, parce qu'en sa qualité de musulman, il a cru devoir commencer son ouvrage par la description de l'Arabie, qui renferme, comme on sait, la Mekke (mère des contrées), où se trouve la Kaâbah, qui est le nombril du monde: il décrit les montagnes, les déserts sablonneux, les chemins qui conduisent à la mer de Fârs (le golfe Persique). Cependant il a cru devoir faire précéder de quelques documents cosmographiques sa description de l'Arabie. Ces espèces de prolégomènes renferment, en peu de mots, le plan de l'ouvrage. De l'Arabie, comme nous l'avons déjà observé, le voyageur passe au golfe Persique, dont il donne la carte. Après quelques renseignements sur les principaux lieux de ces parages, tels que Mehroubân, Chynyz, Seyrâf, etc., Haoucâl y conduit son lecteur dans l'Occident, c'est-à-dire sur les côtes occidentales de l'Afrique, à Barcah, à Djemmah, espèce de comptoir pour l'Orient et l'Occident. On faisait là un grand commerce de laine, de poivre, de miel, de cire, d'olives. Il passe ensuite dans l'intérieur, à Audjélah, à Weddân, à Sirt, etc.: ce chapitre est un des plus longs et des plus intéressants de l'ouvrage. La description de la Syrie succède à celle de l'Egypte: l'auteur passe de là dans la Mésopotamie, qu'il parcourut en l'an 358 de l'hégire. Il arriva, la même année, à Bassrah, et de là dans le Fârsistân, et autres provinces de l'Iyrân (la Perse), dont il trace les itinéraires dans tous les sens: l'auteur suit les bords de la mer Caspienne, où il trouve les Khozar, dont cette mer porte le nom chez les orientaux; les habitants, leur souverain nommé Khacâu, et l'Atel (le Volga), fixent son attention. Il jette un coup-d'œil rapide sur différents cantons de la Tatarie, voisins de la mer Caspienne, qui reçoit aussi le

Djyhoun et le Syhoun, si fameux chez les anciens sous le nom d'*Oxus* et de *Iaxartes*. Il termine son ouvrage en traçant de nombreux itinéraires, et en indiquant la distance des principaux lieux du Mâouérâàl-Nahar (la Transoxiane), et autres cantons situés à l'est de la mer Caspienne. Enfin l'ouvrage entier, formant un vol. in-fol. de moyenne grosseur, est intitulé, *Kétâb al Meçâlék ouêl-Mémâlék*, etc. (Livre des routes et des royaumes, des déserts et des défilés, description des contrées et des cantons pendant le cours des siècles, caractère des habitants, exportations et revenus des pays, description des grands fleuves, de leurs embouchures, des établissements situés sur les rivages, distances mesurées pour les négociants et les voyageurs, histoires et anecdotes, etc.) Ce titre, quoique prolixe et même ambitieux, est pleinement justifié par le contenu de l'ouvrage : nous n'en connaissons pas de ce genre, sans excepter même la *Géographie d'Aboul-Fédâ*, dans laquelle il est fréquemment cité, qui renferme autant de faits neufs, importants et d'une incontestable authenticité, puisque l'auteur raconte presque toujours ce qu'il a vu, ou au moins ne parle que d'après de bonnes autorités, spécialement d'après Khordâdbeh, voyageur arabe qui ne lui est pas antérieur d'un siècle, et dont il paraît avoir fondu les notes dans son ouvrage. Néanmoins nous ne pouvons disconvenir de la justesse de l'observation d'Aboul-Fédâ : ce grand géographe et historien, bien plus recommandable encore par l'immense étendue des connaissances qu'il avait acquises, que par le rang élevé où l'avait placé le hasard de la naissance, reproche à notre voyageur de n'avoir pas indiqué avec précision l'orthographe des noms de lieux, ni mentionné les longitudes et les latitudes. Nous répondrons au savant prince de Hamah qu'Ebn-Haoucâl n'était pas, comme lui, géographe et historien. Ce marchand voyageait pour des opérations de commerce ; il prenait, autant pour son intérêt que pour son instruction, des notes sur la géographie, l'histoire, les impôts, le climat, les productions territoriales et industrielles des pays qu'il visitait. En outre, nous avons tout lieu de conjecturer que du IVe. au VIIIe. siècle de l'hégire, les Arabes n'ont pas fait moins de progrès dans la géographie que dans les autres sciences, soit par leurs propres observations, soit avec le secours de différents ouvrages grecs, traduits d'abord en syriaque et du syriaque en arabe. Au reste, malgré les deux omissions dont nous sentons toute la gravité, nous n'en persistons pas moins à regarder l'ouvrage dont il s'agit, comme un des plus importants qui existe en langue arabe. Cependant il est extrêmement rare en Europe et même en Orient ; sans doute à cause de la difficulté que les écrivains éprouvent à copier les dix-huit cartes qui s'y trouvent jointes. Ces cartes même manquent dans beaucoup de manuscrits, comme dans l'exemplaire de la bibliothèque publique de Leyde, dont nous avons eu communication pendant quelque temps. La bibliothèque du Roi possède un exemplaire de ces cartes, et un Extrait, fort abrégé à la vérité, en arabe, intitulé : *Kétâb heyét âchkâl él-ârdh*, etc. (Livre de la forme de la terre et de sa contenance en longueur et en largeur, connu sous le nom de *Djegraphia*), sans nom d'auteur. Dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Roi, tome Ier., pag. 160, n°. DLXXXII des manuscrits arabes, cet ouvrage est attribué à Ebn-

Hamidân (1), sans doute d'après la préface même, où l'on trouve mentionné le nom de *Hamidân* et nonpas *Hamdan*. Ce personnage, qui nous est absolument inconnu, paraît en effet avoir rédigé et augmenté un extrait d'Ebn-Haoucâl. Au reste, il ne faut pas attacher aux dix-huit cartes plus d'importance qu'elles n'en méritent, puisqu'elles ne sont pas graduées, et n'offrent que très imparfaitement la position relative des lieux, et plus imparfaitement encore le cours des fleuves et la configuration des côtes. Ces cartes peuvent, ce semble, nous donner une idée des connaissances géographiques dans le moyen âge: celle qui termine le volume, et qui devrait être placée au commencement, puisque c'est une espèce de mappemonde, ressemble assez, quoique antérieure de plus de trois cents ans, aux cartes sur vélin et sur bois des XIVe. et XVe. siècles, que l'on conserve à la bibliothèque du Roi, et dans plusieurs autres bibliothèques de l'Europe. L'ouvrage d'Ebn-Haoucâl a été traduit, mais excessivement abrégé, en persan; nous ignorons par qui et à quelle époque. La bibliothèque du Roi possède aussi une copie de cette traduction, avec des cartes encore plus imparfaites, s'il est possible, que celles du texte arabe. Cette version a été traduite en anglais par M. le major Ouseley: cet estimable et laborieux orientaliste a publié son travail sous le titre d'*Oriental geography of Ebn-Haucal*, Londres, 1800, un volume in-4°. Malheureusement M. Ouseley n'avait sous les yeux qu'une copie assez incorrecte, surtout pour les noms propres. Il a promis de consigner ses éclaircissements ainsi que ses corrections dans un second volume, dont ses voyages en Perse ont retardé la publication. M. Silvestre de Sacy a rendu un compte fort détaillé du 1er. volume, dans le 6e. vol. de la 7e. année du *Magasin encyclopédique*. Mais, n'ayant à sa disposition ni la traduction persane qui avait servi de texte à M. Ouseley, ni le texte arabe, il n'a pu reconnaître le précieux extrait enrichi de cartes que nous avons cité précédemment; la version anglaise et quelques fragments persans imprimés à la suite de cette version ne lui ont procuré aucun renseignement positif sur le temps où florissait notre voyageur. On doit donc excuser l'erreur d'un demi-siècle, qu'il a commise en affirmant « que l'époque à laquelle écrivait Ebn-Haoucâl, tombe entre les années 303 et 309 de l'hégire (915 et 921 de notre ère). » Nous avons vu ci-dessus qu'il commença de voyager en 331 (942-3): en 358 (968-9), il visitait Bassrah, dont l'impôt s'élevait à six millions de pièces d'argent; et nous avons tout lieu de croire qu'en 359 (969-70) il se trouvait en Égypte, puisqu'il nous apprend que cette contrée paya, cette année-là trois millions deux cent mille pièces d'or. En supposant même qu'Ebn-Haoucâl fût alors de retour à Baghdâd, il est impossible qu'il ait terminé son ouvrage avant l'an 360 de l'hégire (970.

(1) Nous ne connaissons aucun écrivain arabe de ce nom; et nous avions été tentés de reconnaître ici une des nombreuses erreurs typographiques qui défigurent cette importante portion de notre Catalogue, et nous font vivement desirer de pouvoir le faire réimprimer, en y ajoutant les titres des ouvrages en caractères originaux. L'auteur de cet article a examiné assez attentivement l'ouvrage attribué ici à Ebn-Hamidan, pour ne pas craindre d'affirmer que c'est un extrait littéral du *Kétab Al Mécâlék ouél-Memâlék* d'Ebn-Haoucâl auquel le compilateur a fait quelques additions fort importantes, que l'on a insérées dans notre copie du manuscrit de Leyde. Ajoutons que d'Herbelot donne le titre de *Giografiah fy maârifat al-boldân* (*Géographie renfermant la connaissance des contrées*) à l'ouvrage d'Ebn-Haoucal, qu'il qualifie de *Géographie très prolixe*, répète les reproches qu'Aboul-Fédâ fait à l'auteur du *Mécâlik*, etc.; circonstance qui suffit pour écarter les doutes que pourrait inspirer, sur l'identité de l'ouvrage, le second titre que nous venons d'indiquer. L—s.

971), puisqu'il parcourait encore l'Égypte et la Syrie en 359, au moment où les Grecs, dit-il, s'emparèrent d'Antioche. Ce ne fut pas, comme on sait, la seule ville que Jean Zuniskès enleva aux Sarrasins. L—s.

HAUKSBEE et non pas HAWKSBÉE (François), célèbre physicien anglais, né dans le XVIIe. siècle, s'appliqua particulièrement à l'électricité, et fut le seul qui fit faire quelques progrès à cette branche de la physique, dans l'espace de temps qui s'est écoulé entre Otto de Gueriek et Gray (*Voyez* au Supplément, Etienne Gray). Il remarqua qu'un tuyau de verre, bouché par une de ses extrémités, étant rendu électrique par le frottement, attirait, d'une certaine distance, des feuilles de métal, et les repoussait ensuite avec beaucoup de force; que si l'on retirait l'air de ce tube, il perdait presque entièrement sa faculté attractive, et ne produisait plus d'étincelle au dehors, tandis que l'intérieur était éclairé d'une manière plus vive. Il mit alors en mouvement un vaisseau de verre, sphérique, disposé de manière qu'on en pût retirer l'air, et observa que, pendant la rotation, il devenait lumineux intérieurement, s'il était vide, tandis que s'il était rempli, les étincelles s'élançaient au dehors. Il entoura ensuite le globe d'un demi-cercle de fer, auquel étaient suspendus des fils de laine trop courts pour en atteindre la surface; et, l'ayant électrisé par un mouvement rapide, il vit tous les fils se tendre vers son centre: puis ayant introduit dans l'intérieur du globe un cylindre de bois, auquel étaient attachés de pareils fils, il les vit s'écarter en rayons et tendre à sa surface. Hauksbée fit beaucoup d'autres expériences sur l'électricité des substances vitreuses ou résineuses, dont on trouvera le détail dans les *Transact. philosophiques*, n°s. 308 et 309. Il a le mérite d'avoir substitué dans ses expériences le verre au soufre, employé par Guerick; et c'est lui qui a découvert le phosphore électrique. Enfin, quoiqu'il ait été laissé bien loin par les physiciens modernes, il n'en est pas moins juste de lui tenir compte de tous ses efforts pour les progrès de la science. Il a recueilli lui-même, et publié ses découvertes sur l'électricité et sur la lumière, sous ce titre: *Expériences physico-mécaniques* (en anglais), Londres, 1709, in 4°. Cet ouvrage, fruit de douze ans de travail, a été traduit en italien, 1716, et en français par de Bremond, qui mourut avant d'avoir eu le temps d'y mettre la dernière main. M. Desmarest revit la traduction française, y joignit des remarques, des notes, un discours préliminaire, et la publia en 1754, en 2 vol. in-12. L'éditeur a changé absolument le plan de l'auteur, pour répandre plus de méthode et de clarté sur tout l'ouvrage; et il y a joint toutes les expériences faites depuis Hauksbée, avec plusieurs morceaux de ce savant physicien, épars dans les *Transactions philosophiques*. Dufay a répété en France les expériences d'Hauksbée, et a rendu compte de ses résultats: *voyez* ses *Mémoires*, imprimés dans le *Recueil de l'acad. des sciences*, années 1733 et 1734. W—s.

HAULTIN (Jean-Baptiste), numismate, né à Paris, vers 1580, d'une bonne famille de robe, obtint une charge de conseiller au Châtelet, partagea sa vie entre l'étude et les devoirs de sa place, et mourut en 1640. On lui attribue plusieurs recueils numismatiques, tous extrêmement rares, et que les curieux portent à des prix très élevés, lorsque le hasard en fait passer des exemplaires dans les ventes. Ce sont: I. Les

Figures et empreintes des monnaies de France, Paris, 1719, in-4°. de 251 feuillets. Ce volume contient les monnaies de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'au règne de Henri II, gravées sur bois, avec exactitude, mais sans explication. On trouve cependant quelques exemplaires avec des notes manuscrites, indiquant la forme des monnaies, leur aloi, le temps auquel elles ont été frappées, et leur valeur primitive (1). II. *J. B. Altini numismata non anteà antiquariis edita*, Paris, 1640, in-fol. Ce volume est si rare que l'on n'en connaît que le seul exemplaire qui appartient à la bibliothèque du Roi. Il se compose du portrait de l'auteur, au bas duquel on lit le titre de l'ouvrage, écrit à la main, et de 141 feuillets sur lesquels on a rapporté les gravures de 583 médailles ou médaillons, vus des deux faces. Les douze derniers feuillets, chiffrés de 146 à 157, contiennent différents morceaux d'antiquités, dont quelques-uns portent la signature du graveur J. Picart, et d'autres la date de 1637. Haultin se proposait, dit-on, de joindre à ce volume les explications nécessaires ; mais la mort l'empêcha de s'occuper de ce travail. On renvoie, pour de plus grands détails sur cet ouvrage, à la description qu'en a donnée Debure (*Bibliogr. instructive*, n°. 5833). III. *Histoire des empereurs romains, depuis Jules-César jusqu'à Posthumus, avec toutes les médailles d'argent qu'ils ont fait battre de leur temps*, Paris, 1641 et 1645, in-fol. Ce rare volume consiste en 201 planches de médailles, précédées d'un frontispice imprimé. Kœnig (*Bibl. vetus et nova*), par une erreur singulière, attribue à Haultin l'édition du Louvre de la *Chronique* de Théophanes de Léon le grammairien, que l'on sait avoir été publiée par Jacques Goar et Combefis.

W—s.

(1) Suivant une note de P. Van-Dame, rapportée par Mr Brunet dans le Catalogue des livres du cabinet de M (d'Ourches), n°. 1338, Haultin aurait acheté les planches de cet ouvrage d'un directeur de la Monnaie, et n'en aurait fait tirer que *cinquante* exemplaires.

HAUNOLD (Jean-Sigismond de), curieux numismate silésien, et le dernier rejeton d'une illustre famille de Breslau, naquit dans cette ville en 1634. Ainsi que ses ancêtres, il se distingua dans le sénat de Breslau : l'empereur lui conféra le titre de conseiller impérial et royal. Il célébra en 1710, comme président du sénat, son jubilé, et mourut le 10 avril de l'année suivante. Ce seigneur aimait et cultivait les sciences, surtout la numismatique et l'histoire naturelle. Sa fortune lui permit de former de très belles collections de médailles et de plantes ; et ses manuscrits font encore aujourd'hui l'ornement de la bibliothèque du gymnase de Sainte-Élisabeth, à Breslau. Les plus remarquables de ces manuscrits sont : I. *Theatrum monetarium*, en 8 vol. in-fol. L'auteur y traite des monnaies anciennes et modernes de tous les peuples du monde, et présente des dessins très corrects des monnaies dont il donne la description. II. *Curiosa artis et naturæ*. III. *Regnum animale, minerale et vegetabile*. IV. *Recreatio mentis et oculi*. V. *Botanica*, en 2 vol. Haunold légua aussi à cette même bibliothèque le riche herbier recueilli dans la mer Méditerranée et sur les côtes de l'Afrique, par le célèbre Boccone de l'ordre de Cîteaux, botaniste du grand-duc de Florence. B—h—d.

HAUSSCHEIN. *V.* ECOLAMPADE.

HAUTEFEUILLE (Jean de), physicien et mécanicien célèbre, na-

quit à Orléans le 20 mars 1647, d'un boulanger. La médiocrité de sa naissance, qui semblait le condamner à l'obscurité, fut le principe de sa fortune. Son père fournissait du pain à Sourdis, chez qui logeait la duchesse de Bouillon, alors reléguée à Orléans. Le bonhomme vanta les talents de son fils, à qui l'on trouvait d'heureuses dispositions. La duchesse voulut voir le jeune homme, le prit en affection, le retint auprès d'elle, et lui fit continuer ses études. Hautefeuille embrassa l'état ecclésiastique, et obtint plusieurs bénéfices par le crédit de sa protectrice, qu'il accompagna dans ses voyages. Il ne la quitta même jamais; et, lorsqu'elle mourut, elle lui laissa une pension. Devenu vieux, il se retira dans sa patrie, où il termina ses jours le 18 octobre 1724, âgé de soixante-dix-sept ans. Né avec un esprit inventif et une imagination très active, l'abbé Hautefeuille s'occupa toute sa vie d'horlogerie, de mécanique, et ne cessa de diriger ses travaux vers quelque point d'utilité publique. Si toutes ses inventions n'ont pas été couronnées du succès, c'est qu'il avait le défaut de s'arrêter trop promptement à une idée encore informe et mal développée, qu'il se hâtait de publier avant de s'être assuré de la possibilité de l'exécution, et que la fougue de son imagination lui faisait aussitôt abandonner pour courir après une autre idée. D'ailleurs les tracasseries qu'il éprouva souvent, et le défaut d'encouragement, aigrirent son esprit, et l'empêchèrent de rendre publiques ses plus utiles découvertes. Il sollicita vainement toute sa vie l'honneur d'être admis à l'académie des sciences. C'est à lui que l'on doit, du moins en France, l'importante application du ressort spiral aux balanciers des montres, ressort qui en régularise le mouvement et en rend les oscillations isochrones; ce qui fit donner aux nouvelles montres le nom de montres à pendule, ou pendules de poche. Hautefeuille communiqua sa découverte à l'académie des sciences le 7 juillet 1674. Cependant Hugens, en Hollande, ne tarda pas à perfectionner cette invention, et obtint un privilége pour la fabrication des montres à pendule. Hautefeuille se plaignit de cette injustice, dans un *factum* qu'il publia en 1675, in-4°. Mais il ne prouva pas assez clairement que ses moyens fussent exactement les mêmes que ceux de Huyghens. Un troisième compétiteur, à Londres, revendiquait aussi cette découverte (*Voy.* Robert HOOKE). Les ouvrages de Hautefeuille sont rares et très difficiles à réunir, parce que la plupart d'entre eux ne consistent que dans une feuille ou même une demi-feuille. C'est pour nous un motif de plus pour les faire connaître. Ce sont, outre le *Factum* précité : I. *Explication de l'effet des trompettes parlantes* (les porte-voix), Paris, 1673 et 1674, in-4°. Cette explication est fondée sur l'élargissement du diamètre de la trompette à l'entrée du pavillon, et sur le principe de l'équilibre des liqueurs de Pascal. En 1683, Hautefeuille en fit entendre à l'académie, une qui sextuplait la force de la voix. II. *Pendule perpétuelle, avec un moyen d'élever l'eau par la poudre à canon*, 1678, in-4°. Hautefeuille croyait pouvoir faire remonter les poids de sa pendule par l'action de l'atmosphère sur des planches de sapin, posées transversalement; mais il ne put y réussir. Cette pendule était pourvue d'un balancier de nouvelle espèce. III. *Lettre contenant quelques nouvelles inventions sur les lunettes et le niveau*, 1679, in-4°. L'auteur augmente le champ des lunettes, par l'addition d'un mi-

roir concave. IV. *L'Art de respirer sous l'eau*, etc., 1680, 1692, in-4°. Le procédé de Hautefeuille consiste en plusieurs tuyaux appliqués d'un bout à la bouche, et correspondant, de l'autre, à une vessie remplie d'air. L'expiration n'y est point confondue avec l'inspiration. Cet instrument a l'inconvénient d'être peu commode, et de ne pouvoir servir qu'aussi longtemps que la vessie contiendra de l'air respirable; mais enfin, il a pu conduire à l'invention du *Respirateur antiméphitique* de Pilatre de Rozier, que nous avons rendu public en 1786 (1), et qui réunit tous les avantages que l'on peut desirer. V. *Réflexions sur quelques machines à élever les eaux*, avec la description d'une pompe sans frottement, 1682, in-4°. VI. *Invention nouvelle pour se servir facilement des plus longues lunettes*, etc., 1683, in-4°. VII. *Nouveau moyen de trouver la déclinaison de l'éguille aimantée avec une grande précision*, 1683. VIII. *Avis aux horlogeurs*, 1692, in-4°. IX. *Recueil des ouvrages de M. de Hautefeuille*, Paris, Horthemels, 1692, in-4°. Ce recueil contient les n^os. I, II, III, IV, V et VI indiqués ci-dessus. X. *Moyen de diminuer la longueur des lunettes d'approche*, 1697, in-4°. XI. *Machine loxodromique*, qui trace sur le papier le chemin que fait un navire, 1701, in-4°. Cette même année, Hautefeuille obtint de l'académie des sciences un certificat constatant l'utilité de plusieurs de ses découvertes. XII. *Balance magnétique*, 1702. L'auteur y parle de trois autres instruments, l'*Anapnoëmètre*, ou Mesure-respiration, l'*Apopnëomètre*, ou Mesure-évaporation, et le *Brokemètre*, ou Mesure-pluie. XIII. *Lettres à Bourdelot sur le moyen de perfectionner le sens de l'ouie*, 1702, in-4°. XIV. *Microscope micrometrique, gnomon horizontal, et instrument pour prendre les hauteurs des astres*, avec un moyen de prévoir les tremblements de terre, 1703, in-4°. XV. *Problèmes de gnomonique*, 1704, in-4°. XVI. *Explication d'une figure pour remonter les bateaux*, 1704, in-4°. XVII. *Placet au roi, sur les rames*, 1705, in-fol. XVIII. *Placet au roi sur les longitudes*, 1709, in-folio. XIX. *Figure des objectifs polièdres*, 1711. XX. *Machine arpentante*, 1712, in-4°. XXI. *Spectacle de la loterie qui sera tirée à coups de fusil*, 1713, in-4°. Hautefeuille substitue la célérité du tir, aux moyens trop lents usités pour faire sortir les billets. XXII. *Perfection des instruments de mer*, 1716, in 4°. XXIII. *Moyens d'empêcher la perte qui se fait sur les billets de l'État* (de Law), 1717. XXIV. *Inventions nouvelles*, 1717, in-4°. On y trouve la description de moulins à girouettes, et d'une pendule à cadran rectiligne, dont les heures sont indiquées par une figure qui se meut sur la base. Cette pendule a été renouvelée de nos jours. XXV. *Problèmes d'horlogerie*, 1719, in-4°. L'auteur y revient sur son invention du ressort spiral. XXVI. *Nouveau système du flux et du reflux de la mer*, 1719, in-4°. Hautefeuille explique ce phénomène par la supposition d'un mouvement particulier qu'il attribue à la terre, mouvement au moyen duquel il ne croit pas impossible de réaliser le globe de Drebbel: il propose un *Thalassamètre*, pour faire connaître le nombre des marées par celui des mouvements d'une liqueur colorée, enfermée dans un tube de verre. XXVII. *Lettre sur les lon*

(1) *Description du Respirateur anti-méphitique*, de Pilatre de Rozier, par Delaulnaye, Paris, 1786, in-8°. fig.

gitudes, 1719. XXVIII. *Machine parallactique*, 1720. XXIX. *Réponse au mémoire de la Hire*, 1720. XXX. *Moyen de faire des expériences sensibles, qui prouvent le mouvement de la terre*, 1721. XXXI. *Construction de trois montres portatives, d'un balancier en forme de croix, d'un gnomon spéculaire, et d'un instrument pour les peintres*, 1722, in-4°. XXXII. *Dissertation sur la cause de l'écho*, Bordeaux, 1741, in-8°. Cette dissertation, curieuse et recherchée, fut couronnée par l'académie de Bordeaux, en 1718. XXXIII. Enfin, *Problème d'acoustique, curieux et intéressant*, Paris, Varin, 1788, in 8. Cet ouvrage, ou plutôt ce recueil a été publié sous les auspices de la société de médecine. On y a réuni par extrait les n°s. I, IV, XII, XIII et XXXII précités. On cherche ensuite à retrouver, au moyen de données éparses dans les ouvrages de Hautefeuille, un instrument d'acoustique qu'il avait inventé, et qui produisait, sur l'oreille, l'effet merveilleux que produit sur la vue le microscope. Ce que l'on sait de plus certain, c'est que Hautefeuille rejetait toute analogie entre l'émission du son et celle de la lumière; qu'il proscrivait les formes géométriques dans les instruments acoustiques, et que le sien avait été conçu d'après l'examen de la construction interne de l'oreille de ceux des animaux chez qui le sens de l'ouïe est le plus parfait, tels que le sanglier, le lièvre, la baleine, le lamantin. On a faussement attribué à l'abbé Hautefeuille un *Plaidoyer sur les magiciens et sur les sorciers*, Liège, 1676, in-16. Ce plaidoyer est d'un avocat de cette dernière ville. D. L.

HAUTEMER (Farin de), né à Rouen, auteur et acteur, fit successivement partie d'une troupe de province, et de celle de l'Opéra-comique. Il se retira dans sa patrie, où il vivait encore en 1769. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : I. *La bigarrure*, 1756. II. *Lettre de M. l'abbé Desfontaines à M. Fréron*, 1756, in 12. III. Quelques pièces de théâtre; savoir: *Le Troc*, parodie des *Troqueurs* (de Vadé), 1756, in-8°. — (Avec Anseaume), *Le Boulevard*, 1753, in-8°.—*Le Docteur d'Amour*, comédie en un acte et en vers, Paris, 1749, in-8°.; elle avait été jouée à Bruges l'année précédente. — *Arlequin gouré*, 1750, manuscrit. — *Les Filets de Vulcain*, 1750, idem. — L'*Impromptu des Harangères*, 1754, in-8°., à l'occasion de la naissance du duc de Berri, depuis Louis XVI.—*La Maison à deux portes*, 1755, tiré de l'ancien théâtre de la Foire. Il est assez singulier que Hautemer n'ait pas une place dans le *Dictionnaire des Théâtres de Paris* (des frères Parfait), 1767, 7 vol. in-12. A. B—T.

HAUTEROCHE (Noel le Breton, sieur de), né à Paris en 1617, était fils d'un huissier au parlement, fort riche, qui lui donna une bonne éducation. Sa mère, qui l'idolâtrait, lui voyant du goût pour la profession périlleuse des armes, traita pour lui, à son insu, d'un mariage et d'une charge de conseiller au Châtelet. Comme on employait presque la contrainte pour lui faire accepter ces arrangements, qui ne lui plaisaient en aucune manière, il prit tout ce qu'il put d'argent à ses parents, et s'enfuit en Espagne. N'y ayant point trouvé de service, il se mit à jouer par passe-temps, et perdit la totalité de ce qu'il avait apporté. La misère le força d'entrer dans une troupe de comédiens français qui jouaient à Valence; et six mois après il partit pour l'Allemagne comme directeur d'une autre troupe.

De là il revint à Paris, et, sous le nom de Le Breton, débuta au Théâtre-français. Il y joua jusqu'à la réunion des deux troupes françaises en 1680, et mourut en 1707, dans sa 90e. année. Il a donné environ huit comédies, tant en prose qu'en vers, qui eurent plus ou moins de succès (1). Le sujet de quelques-unes est emprunté au théâtre espagnol. Les seules qui soient restées au répertoire, sont le *Deuil*, l'*Esprit follet*, ou la *Dame invisible*, et *Crispin médecin*. On y trouve de la gaîté, et cette intelligence de la scène que la profession de comédien doit donner à tout homme qui n'est pas dépourvu d'esprit: mais il n'y a aucune peinture de mœurs ni de caractères; et trop souvent le comique y dégénère en farce, et même en gravelure. Le théâtre d'Hauteroche a été imprimé plusieurs fois à Paris, en 3 vol. in-12. Il est encore auteur de plusieurs Nouvelles ou Historiettes qui ont réussi dans le temps, et sont totalement oubliées aujourd'hui. A—G—R.

HAUTE-SERRE (Antoine Dadin de), jurisconsulte, né dans le diocèse de Cahors au commencement du XVIIe. siècle, s'acquit une réputation fort étendue par ses connaissances dans le droit civil et ecclésiastique. Il obtint une chaire de professeur à l'université de Toulouse en 1644, et fut honoré de la confiance du clergé, qui lui accorda une pension pour l'engager à prendre la défense de ses priviléges; il mourut en 1682, dans un âge avancé. Un anonyme a écrit la vie de ce jurisconsulte: on en avait commencé l'impression à Paris en 1718; mais elle fut interrompue, et n'a point été terminée. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages: quelques-uns roulent sur des matières de droit canonique, et par conséquent offrent peu d'intérêt aujourd'hui; les autres sont relatifs à l'histoire de France, et décèlent une vaste érudition et une étude approfondie des premiers temps de la monarchie: I. *De origine et statu feudorum pro moribus Galliæ, liber singularis*, Paris, 1619, in-4°. Ce traité des fiefs a été réimprimé dans la collection de Schilter *De feudis*, et à la suite de l'ouvrage suivant. II. *De ducibus et comitibus provincialibus Galliæ libri tres*, Toulouse, 1643, in-4°., et par les soins de Jean-George Ester, Francfort, 1731, in-8°. Le nouvel éditeur l'a augmenté d'une savante préface. C'est une des productions les plus estimables d'Haute-Serre. L'origine des ducs et des comtes, leurs droits, leurs priviléges, y sont expliqués avec beaucoup de clarté. III. *Rerum Aquitanicarum libri quinque*, Toulouse, 1648, in-4°.—*Libri quinque qui sequuntur*, ibid., 1654, in-4°. Cette histoire de l'Aquitaine est estimée pour les recherches qu'elle contient. IV. *Dissertationum juris canonici libri quatuor*, Toulouse, 1651, in-4°.—*Liber quintus et sextus*, ibid., 1654, in-4°. Dans les deux premiers livres, il traite des administrateurs établis par les évêques dans leurs diocèses; dans les deux suivants, des redevances; et dans les derniers, des curés et de leurs droits. V. *Innocentius tertius pontif. maximus, seu Commentarius in singulas decretales hujusce pontificis*, Paris, 1666, in-fol. VI. *Notæ et observa-*

(1) Dutens s'était amusé à traduire en français les comédies *The way of the world*, de Congrève, et *The lying valet*, de Garrick, il envoya cette dernière aux comédiens de Paris, qui la renvoyèrent comme n'étant presque autre chose que la copie du *Souper mal apprêté*, de Hauteroche (ce qui est exact, quoique Garrick eût assuré à Dutens que sa pièce n'avait aucun rapport avec aucune comédie française). L.

tiones in duodecim libros epistolarum B. Gregorii papæ I, Toulouse, 1669, in-4°. VII. *In libros Clementinarum commentarii ; accessere sex prælectiones habitæ pro instaurandis scholis*, Paris, 1680, in-4°. VIII. *Notæ et observationes in decem libros historiæ Francorum Gregorii Turonensis et supplement. Fredegarii*, Toulouse, 1679, in-4°. Ces notes sont peu importantes. IX. *Ecclesiasticæ jurisdictionis Vindiciæ adversùs Car. Fevreti et aliorum tractatus*, Orléans (Paris), 1702, in-4°. Cet ouvrage avait été entrepris par ordre du clergé, pour réfuter le Traité de l'abus de Fevret; quoiqu'on y trouve de l'érudition, il ne fit néanmoins aucun tort à l'ouvrage critiqué, à la suite duquel on l'a réimprimé, Lyon, 1736, 2 vol. in-fol. Il faut observer qu'il ne parut que vingt ans après la mort de l'auteur, et que l'éditeur (Ant. Vaillant) y ajouta des notes critiques pour adoucir les passages dans lesquels Fevret lui paraissait traité trop durement. L'auteur avait intitulé son ouvrage, *De jurisdictione ecclesiasticâ tuendâ adversùs insultus auctoris Tractatûs* de Abusu *et aliorum*, et c'est ainsi qu'il est indiqué dans le privilége ; mais l'éditeur, jugeant ce titre trop sévère, y substitua le mot *Vindiciæ*, comme étant plus latin. Les autres écrits de Dadin d'Haute-Serre sont peu importants. Cet auteur est, par erreur, nommé Dandin par Taisand, et Dadine par les éditeurs du Nouveau Dictionnaire historique. W—s.

HAUTESRAYES (LE ROUX DES). *Voy.* DESHAUTESRAYES.

HAUTEVILLE (J. DE). *Voyez* HANVILL.

HAUTEVILLE (NICOLAS), prêtre, docteur en théologie de la faculté de Paris, était, à ce que l'on croit, né en Auvergne, et florissait dans le XVIIe. siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui prouvent, sinon une grande justesse de jugement, au moins une certaine facilité dans l'esprit, et des connaissances profondes dans les sciences ecclésiastiques. Ce sont: I. *Explication du traité de St. Thomas des attributs de Dieu, pour former l'idée d'un chrétien savant et spirituel*. II. L'*Art de bien discourir, suivi de l'esprit de Raymond Lulle*, Paris, 1666, in-12 de 24 et 540 pag. Ce livre paraît fait pour donner aux orateurs de la chaire ou du barreau le moyen de ne jamais demeurer court, et de pouvoir pérorer, plusieurs heures de suite, sur un sujet quelconque. La 2e. partie offre une vie détaillée de Raymond Lulle, l'exposé et la justification de sa doctrine, l'acte de son martyre, en langue catalane, etc., enfin la *Bibliographia Lulliana*, ou Catalogue de ses ouvrages tant imprimés que manuscrits. III. L'*Art de prêcher*, ou l'*Idée du parfait prédicateur*, Paris, 1683, in-12. L'auteur annonce qu'il se propose d'y offrir des règles distinctes et faciles pour composer un sermon ; il établit ensuite que toutes ces règles se trouvent dans chaque article des questions de la Somme de saint Thomas, et en donne la preuve par huit discours composés d'après ce principe : il s'appuie constamment d'exemples tirés des ouvrages du même saint, dont il avait fait une étude particulière. IV. *L'Examen des esprits*, ou *les Entretiens de Philon et de Polialte, où sont examinées les opinions les plus curieuses des philosophes et des beaux-esprits. Examen 1er. (Des origines)*, Paris, 1666, in-4°. ; 1672, in-12. V. *L'Histoire royale, ou les plus belles et les*

plus curieuses questions de la Genèse, en forme de lettres, Paris, de Bats, 1667, in-4°. VI. *Les Caractères ou les Peintures de la vie et de la douceur du B. François-de-Sales*, Lyon, 1661, in-8°. de 486 pages. Cet ouvrage, mêlé de vers, est divisé en deux parties: de la vie extérieure et de la vie intérieure du saint prélat. VII. *Actions de saint François-de-Sales, ou les plus beaux traits de sa vie en neuf panégyriques, avec des remarques tirées de ses manuscrits, et qui n'ont point encore vu le jour*, Paris, 1668, in-8°. VIII. *Origine de la maison de Sales, soit la maison naturelle, historique et chronologique de saint François-de-Sales, divisée en trois parties*, Paris, Jacquart, 1669, in-4°.; réimprimée à Clermont sous ce titre: *Histoire de la maison de S. François-de-Sales*, 1669, in-4°. La vie de Char es-Auguste de Sales, neveu de saint François, et l'un de ses successeurs, remplit la troisième partie de cet ouvrage (pag. 565-875). L'abbé d'Hauteville, faisant imprimer à Lyon sa *Théologie angélique*, en 1658, et ayant fait le voyage d'Anneci, pour la dédier à l'évêque de Genève, ce prélat, charmé de son esprit, voulut l'attacher à son diocèse, et lui donna, en 1659, un canonicat dans sa cathédrale. Hauteville resta en Savoie jusqu'à la mort de son bienfaiteur, arrivée en 1660. — Un autre sieur DE HAUTEVILLE, gentilhomme français, ayant demeuré plus de vingt-cinq ans en Pologne, laissa de ce royaume une description historique, qui fut publiée après sa mort, sous ce titre: *Relation historique de la Pologne, contenant les pouvoirs de ses rois, leur élection... les mœurs des Polonais*, etc., Paris, 1686, 1697, in-12. W—s.

HAUTIN (PIERRE), graveur, fondeur et imprimeur à Paris, au commencement du XVIe. siècle, fit, vers 1525, les premiers poinçons pour l'impression de la musique. Il grava des caractères de musique de diverses grosseurs. Les notes et les filets étaient représentés sur le poinçon; ainsi le tout était imprimé en une seule fois. Il en fit usage lui-même, et en vendit à plusieurs imprimeurs qui les mirent en œuvre. C'est avec ces caractères que Pierre Attaignant, imprimeur à Paris, imprima le *Recueil de chansons*, 1530, 4 vol. in-8°. oblong. Hautin imprima des motets à cinq parties, mis en musique par Roland Lassus, 1576, in-4°. oblong. On ignore l'époque de sa mort. Guillaume Lebé imprima en musique dès 1544; Nicolas Duchemin, en 1554; Robert Granjon (établi à Lyon), en 1572. Vinrent ensuite les Sanlecque. (*Voy.* SANLECQUE.) A. B—T.

HAUTPOUL (PIERRE-RAIMOND D') était l'un des principaux seigneurs du Languedoc qui s'armèrent pour la première croisade en 1095, avec Raimond de St.-Gilles, comte de Toulouse. Celui-ci étant arrivé dans la Terre-Sainte, et ayant destiné, en 1097, un détachement de son armée, au siége d'Antioche, en confia le commandement à plusieurs chevaliers choisis d'après leur haute réputation, et entre autres à Raimond d'Hautpoul: ces chevaliers se signalèrent par des prodiges de valeur dans la défense d'un fort construit à la tête du pont de pierre. Avec cinq cents hommes, bientôt réduits à soixante, ils y résistèrent à sept mille Sarrasins. Après la prise d'Antioche, dont le château était encore au pouvoir des ennemis, les croisés furent assiégés dans cette ville par une multitude innombrable d'infi-

dèles. Ce fut alors qu'un prêtre, nommé Pierre Barthélemi, homme simple et grossier, vint trouver le comte de Toulouse, l'évêque du Puy et Pierre Raimond d'Hautpoul, et leur assura qu'il avait reçu, par révélation, l'ordre de les avertir tous les trois du lieu où était enfouie la sainte lance (*Voy.* ADHÉMAR, tom. I, pag. 227): cette relique, portée au combat comme un trophée, releva le courage des croisés, qui remportèrent une victoire complète. La peste enleva, bientôt après, un grand nombre de croisés dans Antioche : Pierre Raimond d'Hautpoul fut de ce nombre, et mourut vers la fin de juillet de la même année (1097). On l'inhuma devant la porte de l'église de St.-Pierre, où les débris de son tombeau existent encore.

L—P—E.

HAUTPOUL-SALETTE (JEAN-JOSEPH D'), général français issu d'une branche cadette de la famille du précédent, qui est une des plus anciennes du Languedoc, naquit, en 1754, au château de Salette dans cette province. Il montra de bonne heure son goût, ou plutôt sa passion pour la profession des armes, qui avait illustré ses aïeux. Entré dans la légion corse en qualité de simple volontaire, il devint cadet gentilhomme, et passa ensuite dans le régiment de Languedoc, où, pendant quinze ans (de 1777 à 1792), il parcourut tous les grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel, s'attachant surtout à acquérir les connaissances qui ont fait de lui, par la suite, un des officiers français les plus habiles pour la tenue et les grandes manœuvres de la cavalerie. Il n'émigra point avec ses camarades, soit qu'il crût plus avantageux et plus convenable de rester à son poste, soit qu'il y fût en partie décidé par l'état de sa fortune. Fait colonel du 6e. régiment de chasseurs à cheval, lorsque Maubeuge fut débloqué, il se trouva bientôt dans le cas des nobles qu'on expulsait de l'armée ; mais ses soldats s'opposèrent à sa destitution, déclarant qu'ils ne se battraient que sous leur brave colonel. Il était à la tête de sa troupe à la bataille de Fleurus, en 1794 ; et aussitôt après le siége de Nimègue il fut nommé général de brigade. A la retraite du Mein, il servait, en cette qualité, dans l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Lefèvre, avec lequel il eut quelques démêlés. Il en eut aussi avec Jourdan, qui le suspendit de ses fonctions, parce qu'il n'avait pas donné, suivant l'intention de ce général, à la bataille malheureuse de Stockach. Remis bientôt en activité, et replacé avec honneur, sur les bords du Rhin, à la tête de sa cavalerie de réserve, d'Hautpoul se fit remarquer en différentes occasions, devint général de division, et mérita nommément les éloges publics du général Hoche. Après avoir servi sous celui-ci, il fut employé par Moreau, dont il appuya les opérations et partagea les exploits, à l'époque où ce célèbre général cherchait à passer le Danube avec son armée pour seconder Buonaparte. Le vainqueur d'Italie venait de pénétrer en Autriche ; ce qui amena, comme on sait, la paix de Campo-Formio. D'Hautpoul obtint après cette paix, comme récompense de ses services, la place d'inspecteur-général de la cavalerie. En 1803 et 1804, il commandait la cavalerie du camp de Boulogne, sous les ordres du maréchal Soult. Dans la campagne d'Autriche de 1805, il se trouva sous les ordres de Murat, et se distingua principalement à Austerlitz, où il avait sous ses ordres un corps nombreux de cavalerie. La droite des Autri-

chiens et des Russes réunis fut coupée et culbutée par une des plus brillantes charges de cavalerie qui eût peut-être jamais eu lieu ; les généraux d'Hautpoul et Nansouty formant une seule ligne de douze régiments de grosse cavalerie. Murat s'empressa dans ses rapports de vanter la conduite de ces deux généraux, et des braves cuirassiers qui, dirigés par eux, avaient hâté ou assuré la victoire. Buonaparte, de retour à Paris, fit d'Hautpoul sénateur, et lui donna, outre une pension de vingt mille francs, le grand-cordon de la Légion d'honneur, dont il était déjà grand-officier. Dans la guerre de Prusse, d'Hautpoul prit part, avec hardiesse et succès dans ses manœuvres, à la bataille de Iéna: mais celle d'Eylau (1807), où il avait montré la même valeur, chargeant jusqu'à trois reprises différentes et avec une impétuosité sans exemple, à la tête de sa division, devait lui être funeste. A la fin de la dernière charge, il fut atteint d'un biscaïen, et ne survécut que cinq jours à ce coup. S'il n'eût succombé alors, il aurait été fait maréchal d'empire par Buonaparte, qui, à peine assuré de la perte de ce brave général, ordonna que les canons pris à Eylau fussent employés à la fonte d'une statue représentant d'Hautpoul dans ses habits de cuirassier, et tel qu'il avait paru dans cette journée. Son *Éloge historique*, composé par un écrivain célèbre (M. Bergasse), sur les matériaux que lui avait fournis M. Boilleau, notaire de Paris, ami du général, a été imprimé à Paris en 1807, in-8°. L—P—E.

HAVERCAMP (SIGEBERT), l'un des plus célèbres philologues du XVIII°. siècle, naquit à Utrecht en 1683. Il fit ses études d'une manière brillante, et, presqu'au sortir de l'école, mérita d'être compté parmi les savants qui honoraient alors la Hollande. Il fut, bientôt après, nommé professeur de langue grecque à l'académie de Leyde, joignit à cette chaire celles d'éloquence et d'histoire, et les remplit toutes trois avec une rare distinction. Il était excessivement laborieux ; et les devoirs de sa place ne l'empêchaient pas de se livrer à la rédaction d'ouvrages importants, qui se succédaient avec une inconcevable rapidité. Il avait profité de quelques instants de loisir pour visiter la belle Italie, et en avait rapporté le goût des médailles, dont il forma dans la suite un cabinet précieux. Ce savant fut enlevé aux lettres, le 25 avril 1742, à cinquante-huit ans, âge où l'on pouvait encore espérer de nombreux fruits de sa plume. Il était membre de l'académie des antiquaires de Cortone. On a de lui : I. Des éditions de l'*Apologétique* de Tertullien, 1718, in-8°.; de Lucrèce, 1725, 2 vol. in-4°.; de l'*Histoire* de Josèphe, 1726, 2 vol. in-fol.; d'Eutrope, 1729, in-8°.; d'Orose, 1738, in-4°. ; de Salluste, 1742, 2 vol. in-4°.; et enfin de Censorinus, 1743 ou 1767, in-8°. Elles sont très estimées pour la correction du texte, et pour les dissertations intéressantes dont il les a enrichies. Celles du format in-8°. font partie de la collection dite *Variorum*. II. *Dissertationes de Alexandri Magni numismate quo quatuor summa orbis terrarum imperia continentur, ut de nummis contorniatis*, Leyde, 1722, in-4°. Elles sont savantes et très recherchées. III. *Thesaurus Morellianus*, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-fol. C'est le catalogue des médailles des familles romaines, etc., qu'avait recueillies et dessinées par André Morel, d'après la méthode de Fulvio

Orsini et de Charles Patin : l'illustre éditeur l'a fait précéder d'une savante préface, et a joint à la description de chaque médaille un commentaire surchargé d'une érudition indigeste : mais le livre est recherché pour l'exactitude des gravures. Pierre Wesseling a publié les médailles des douze Césars qui forment la suite de cet ouvrage, avec les explications de Schlegel et de Gori réunies à celles d'Havercamp. (*Voyez* André Morel et Pierre Wesseling.) IV. *L'Histoire universelle expliquée par les médailles* (en hollandais), 1736, cinq volumes in-fol. : elle n'a point été terminée. V. *Sylloge scriptorum qui de linguæ græcæ verâ et rectâ pronunciatione commentaria reliquerunt*, Leyde, 1736-40, 2 vol. in-8°. Ce recueil est rare et recherché. Le premier volume contient les Traités d'Adolphe Anckerch, de Théodore de Bèze, de Jacques Ceratinus et d'Henri Estienne, sur la véritable prononciation du grec ; le second, le Traité d'Érasme sur la prononciation du grec et du latin, huit lettres de Jean Cheke, et d'Étienne, évêque de Winchester, et les Traités de Grégoire Martin et d'Érasme Schmid sur le même objet. Toutes ces pièces étaient extrêmement rares ; et Havercamp leur a donné un nouveau prix par les dissertations intéressantes dont il les a accompagnées. VI. *Introductio in historiam patriæ à primis Hollandiæ comitibus usque ad pacem Ultraject. et Radstad.* (1714), Leyde, 1739, in-8°. VII. *Introductio in antiquitates romanas*, ibid., 1740, in-8°. VIII. *Museum Wildianum in duas partes divisum*, Amsterdam, 1740, in-8°. IX. *Museum Vilebrochianum*, ibid., 1741, in 8°. Ce sont deux bons catalogues de médailles. X. *Médailles de grand et de moyen bronze du cabinet de la reine Christine*, gravées par Pietro Sante-Bartoli, et expliquées par un commentaire latin et français, la Haye, 1742, in-fol. Le libraire De Hondt ayant acquis les gravures de Sante-Bartoli, pria Havercamp d'en composer l'explication en latin : pour donner à cet ouvrage un débit plus prompt, il le fit traduire en français ; mais celui qu'il chargea de ce travail, ne s'appliqua point assez à suivre le texte, qu'on doit consulter de préférence. On attribue à Sigebert Havercamp l'édition des *Poëtæ latini rei venaticæ*, qui est bien réellement d'Édouard Bruce (*Voy.* Bruce, tom. VI, pag. 78), et qui lui attira d'injustes reproches de Pierre Burmann (*Voy.* ce mot) : mais on lui doit encore des éditions estimées des *Médailles du cabinet du duc de Croy*, gravées par Jacques Bye (*Voy.* Bye, tom. VI, pag. 411) ; — de l'*Historia Jacobitarum* d'Abudacnus, Leyde, 1740, in 8°. ; — du *Spicilegium* de J.-B. Ottiers, ibid., 1741, in-8°. ; — et de la *Sicilia numismatica de Phil. Paruta*, 3 volumes in-fol., dans le *Thesaur. rerum Italicarum* de Burmann. Il promettait un *Thesaurus numismaticus geographicus*. (Voy. Dan. Whitby.) Tout ce que Havercamp a laissé sur la numismatique est assez peu estimé aujourd'hui. La précipitation avec laquelle il entassait volume sur volume, ne lui laissait pas le temps d'y mettre la critique et le soin nécessaires. Enfin Havercamp a publié en société, avec Abr. Preyger, les *Sentences de Sénèque et de Syrus*, avec un Commentaire de Gruter, qui était resté inédit, et dont l'utilité n'est pas grande, Leyde, 1727, in-8°. Il a traduit, en vers hollandais, *Sabinus*, tragédie de Richer (*Voy.* Desfontaines, *Juge-*

ments, tom. x, pag. 137). — Son fils, Abraham HAVERCAMP, embrassa la carrière de la jurisprudence, et se fit connaître avantageusement par son *Specimen juridicum inaugurale ad Constantini Harmenopuli Promptuarium*, etc., Leyde, 1738, in-4°. W—s.

HAVERMANN (MARGUERITE), connue par son talent pour peindre les fleurs, naquit à Amsterdam vers 1720. Elle apprit les éléments du dessin, de son père, artiste assez recommandable, et entra ensuite dans l'école du célèbre Van-Huysum. Elle fit des progrès très rapides sous un aussi habile maître, et parvint si bien à saisir sa manière, qu'il en éprouva, dit-on, de la jalousie. Séduite par un jeune homme, qui l'abandonna malgré sa promesse de l'épouser, elle fut obligée de quitter sa patrie, et se retira à Paris, où elle acquit bientôt de la réputation par ses ouvrages. Les amateurs recherchent beaucoup ses tableaux. Mlle. Havermann est morte vers la fin du XVIIIe. siècle. W—s.

HAVESTAD (BERNARD), missionnaire-jésuite, naquit à Cologne vers 1715. Il demanda long-temps à aller, dans les Indes, travailler au salut des ames. En attendant, il s'occupait à faire des missions dans l'évêché de Munster; enfin, en 1746, on le destina pour le Chili. Il partit de Horstmor, et alla par eau de Cologne à Amsterdam, où il s'embarqua pour Lisbonne; et, après une traversée de deux mois, il entra dans le port de Rio-Janeiro. Le 2 février 1748, il prononça ses derniers vœux à Buenos-Ayres, et, quelques jours après, se mit en route pour traverser les vastes plaines appelées *Las Pampas*. Le quarante unième jour, les voyageurs quittèrent leurs voitures à Mendoza, et prirent des mulets pour passer les Andes. Ce trajet, qui dura quatorze jours, fut très difficile. De Sant-Iago, capitale du Chili, Havestad fut envoyé à la Conception. Il poussa ses courses jusqu'au 39e. degré de latitude australe; et, pendant vingt ans, il parcourut plusieurs milliers de lieues dans ces régions éloignées. Le 29 juin 1768, il fut, ainsi que tous ses confrères, arrêté et conduit à Lima. On l'enleva de cette ville à minuit; puis on le fit aller par mer à Panama, et traverser l'isthme: le bâtiment sur lequel il descendait la rivière de Chagres, fit naufrage à Barbacoa. Enfin, il s'embarqua pour l'Espagne; et, après avoir vu une partie de l'Italie, il revint en Westphalie, et passa le reste de ses jours à Munster, chez ses parents. On a de ce missionnaire: I. *Chilidugu, sive res Chilenses, vel descriptio status tum naturalis, tum civilis, cum moralis, regni, populique Chilensis, inserta suis locis perfectæ ad Chilensem linguam manuductioni, Deo O. M. multis ac miris modis juvante, operá, sumptibus periculisque Bernardi Havestad*, Munster, 1777, 2 vol. in-12, avec une carte. Ce livre singulier, qui ne tient pas tout ce que le titre promet, est divisé en sept parties: la première est consacrée à la grammaire du Chili; la seconde contient l'*Indiculus universalis* du P. Pomey, traduit en chilien; la troisième, le catéchisme en prose et en vers, et les prières de l'Église; la quatrième, un vocabulaire indien, avec l'explication latine; la cinquième, un vocabulaire latin expliqué par le chilien; la sixième, la musique pour accompagner les cantiques sur l'orgue; la septième, l'itinéraire d'une course que fit Havestad, en 1751 et 1752, chez les indigènes du Chili. Cet itinéraire est un peu maigre; et, sauf quelques particularités curieuses que l'on y trouve

il est peu instructif. On voit que, dans tout ce qui précède, il n'y a pas de description détaillée du Chili. Ce n'est qu'en expliquant quelques mots, que le bon missionnaire donne des détails sur divers objets; mais il le fait très sommairement. Il est probable que les matériaux qu'il avait recueillis pour remplir entièrement le titre de son livre, se trouvaient avec les papiers qui lui furent enlevés à Lima. Il avait aussi augmenté le vocabulaire chilien et espagnol du P. Louis Baldivia, et l'avait sauvé de tous les accidents: mais son âge avancé, ses infirmités et le manque de fonds nécessaires pour l'impression, l'empêchèrent de publier ce recueil. La carte qui est relative à son excursion de 1751 et 1752, ne peut être que d'un bien faible secours en géographie, tant la composition en est bizarre. E—s.

HAWARDEN (Edouard), prêtre catholique anglais, vulgairement nommé Harden, descendait d'une famille honorable des environs de Faruworth, dans le comté de Lancastre. Ayant été envoyé très jeune au collége anglais de Douai, il eut dans toutes ses classes de brillants succès. Après y avoir professé avec beaucoup d'éclat les humanités, la philosophie et la théologie, il retourna dans sa patrie en qualité de missionnaire, exerça long-temps ce ministère dans le nord de l'Angleterre, et vint ensuite se fixer à Londres, où il termina ses jours le 23 avril 1735. C'était un homme consommé dans l'étude des belles-lettres, de la théologie et de l'histoire ecclésiastique. Il en donna des preuves non équivoques dans les ouvrages suivants, tous consacrés au triomphe de la religion dont il faisait profession, et qu'il honorait autant par ses vertus que par ses talents : I. *La charité et la vérité*, où il s'attache à prouver cette proposition, que l'on ne blesse pas la charité en soutenant qu'il n'y a point de salut hors du sein de l'église catholique. II. *Fondements de la foi catholique*, où l'on démontre d'une manière sommaire et raisonnable l'inaltérable orthodoxie de l'église catholique. III. *La véritable église de Jésus-Christ, prouvée par le concours des témoignages de l'Ecriture-Sainte et de la tradition primitive, en trois parties;* ouvrage destiné à servir de réponse à la question proposée par le docteur Lesley. IV. *Réponse au docteur Clarke et à M. Whiston, touchant la divinité du fils de Dieu et celle du St.-Esprit*, suivie de l'exposition de la doctrine des écrivains des trois premiers siècles sur cette matière. V. *Entretiens sur la religion entre un ministre de l'église anglicane et un laïc, habitant de la campagne.* L'auteur se propose d'y traiter, d'une manière courte et impartiale, les principaux points controversés entre l'église anglicane et l'église romaine. VI. *La règle de la foi exposée selon une méthode neuve et facile.* Hawarden avait composé un *Traité de l'usure*, qui n'a point été imprimé, et un *Corps de théologie* qui lui avait coûté vingt ans de travail, et dont le manuscrit se conservait au collége anglais de Douai. T—d.

HAWES (William), médecin et philantrope anglais, né à Islington en 1736, reçut son instruction dans des écoles particulières, fut mis ensuite, comme apprenti, chez un apothicaire, et s'établit à Londres en 1759. Ses dispositions l'auraient infailliblement conduit à servir l'humanité dans toutes les circonstances; mais le docteur Cogan ayant publié, en 1773, une traduction anglaise des Mémoires de la société fondée à Amsterdam, en 1767, pour rappeler les noyés

à la vie, l'attention de Hawes fut spécialement attirée sur ce sujet intéressant. Ses premiers efforts rencontrèrent beaucoup d'opposition, et, ce qui était encore plus fâcheux, provoquèrent le ridicule : mais heureusement il n'en fut point découragé, et réussit à en triompher, en proposant des récompenses pécuniaires à toute personne qui, après avoir retiré de l'eau quelque individu peu de temps après l'accident, entre les ponts de Londres et de Westminster, lui aurait donné des secours qu'il prescrivait. Il fallut bientôt renoncer à nier la possibilité de ressusciter les noyés. L'offre généreuse faite par Hawes eut un résultat tel, que sa fortune eût été considérablement diminuée par les récompenses méritées, si, au bout d'un an, le docteur Cogan ne lui eût ouvert les yeux sur les suites de son désintéressement, et ne l'eût déterminé à faire un appel à la libéralité du public. Ce fut en 1774 que ces deux dignes associés, ayant amené chacun quinze de leurs amis dans un café, y formèrent à l'instant cette société d'humanité (*humane society*), dont, par l'imitation, le bienfait s'est propagé, non-seulement en Europe, mais en Amérique et dans l'Inde. Hawes, intime ami du docteur Ol. Goldsmith, qui l'avait affermi de bonne heure dans ses intentions philantropiques, publia, en 1774, le *Récit de la dernière maladie* de cet écrivain célèbre, dont il attribuait la mort à l'usage intempestif de la poudre du docteur James. En 1776, il donna au public un *Examen de la médecine primitive du rév. John Wesley*, ouvrage dangereux, contre lequel il emploie habilement les armes du raisonnement et de la plaisanterie. (*Voy.* Wesley.) Cet *Examen* eut une troisième édition en 1780. En 1777, Hawes publia son *Adresse au public sur la mort et sur les inhumations précipitées*, dont il distribua gratuitement sept mille exemplaires en quelques mois. Il offrit aussi une guinée de récompense à chaque nourrice ou garde quelconque dont les soins auraient rendu à la vie un enfant ou un adulte, pourvu que le fait fût certifié par le témoignage d'un médecin ou de toute autre personne respectable. Hawes fut, comme on le pense bien, un des membres les plus actifs de la société dont il était le fondateur : il en devint sous-secrétaire (*register*) en 1778; remplaça, en 1780, comme secrétaire, le docteur Cogan, qui partit cette année pour la Hollande; et, en cette qualité, il rédigea dès-lors, chaque année, les rapports des travaux de la société d'humanité. Il fit paraître, en 1781, une *Adresse à la législature sur l'importance de la société d'humanité*, ainsi qu'une *Adresse au roi et au parlement de la Grande-Bretagne pour la conservation de la vie des habitants et la régularisation des bills de mortalité*. Ce dernier écrit fut considérablement augmenté dans une troisième édition, qui renferme notamment une Lettre du docteur Fothergill, sur les moyens de prévenir les effets des exhalaisons méphitiques. Hawes, ayant reçu le diplôme de docteur en médecine, ouvrit, en 1782, le premier cours de leçons qui aient été données sur la suspension des facultés vitales : à la suite de ce cours il proposa des prix en médailles, auxquels on a dû, depuis, plusieurs écrits utiles. Il fut nommé médecin des dispensaires de Surrey et de Londres. Lorsqu'en 1793 un grand nombre d'ouvriers en soie de Spitalfields se trouvèrent sans occupation, douze cents furent, par l'activité de son zèle et de ses soins, arrachés à la misère, à la maladie et au désespoir. On le

voyait souvent s'arrêter dans la rue, pour distribuer l'argent qu'il avait sur lui à des malheureux, et il s'échappait aussitôt. On est tenté de lui appliquer ce vers, en quelque sorte consacré :

Le p uvre allait le voir, et revenait heureux.

Il publia en 1796, en un gros volume in-8°., les *Transactions de la société royale d'humanité de 1774 à 1784*, avec un Appendix d'observations diverses sur la suspension des facultés vitales, jusqu'à l'an 1794. Le docteur Lettsom, trésorier de la société, ayant résigné ses fonctions en 1800, Hawes fut désigné pour lui succéder. Après une maladie douloureuse, il mourut le 5 décembre 1808. Il était marié depuis 1759. Hawes était membre honoraire de plusieurs sociétés d'humanité d'Angleterre et d'Amérique, et vice-président du dispensaire électrique de Londres. C'était un homme d'un naturel doux et modeste, et dont l'unique passion était celle de servir les malheureux : ce n'était qu'en défendant les intérêts de l'humanité qu'il montrait de la chaleur. Il dit, dans la 4e. édition de son Exposé de la maladie du docteur Goldsmith : « Je » me suis fait l'ennemi juré des charlatans de toutes les dénominations ; » et quel est le médecin, homme » d'honneur et de réputation, qui désirerait vivre en bonne intelligence » avec les meurtriers de l'espèce humaine ? » X—s.

HAWKESWORTH (Jean), un des écrivains anglais les plus élégants et les plus spirituels du XVIIIe. siècle, naquit à Londres en 1715 ou 1719. Il fut d'abord destiné à la profession d'horloger, devint clerc de procureur, et se dévoua enfin tout entier à la culture des lettres. Dès l'année 1744, il fut employé, après le docteur Johnson, à rédiger les débats parlementaires dans le *Gentleman's Magazine* ; et il inséra dans ce journal différentes pièces de vers, dont plusieurs sont signées du nom de H. Greville. Il entreprit ensuite, en société avec les docteurs Johnson, Bathurst et Warton, à l'imitation du Spectateur d'Addison, un journal intitulé l'*Aventurier*, et qui parut pendant les années 1752, 53, 54. Les articles de M. Hawkesworth furent remarqués, et lui acquirent une juste célébrité, et, ce qui était bien préférable, un grand nombre d'amis. A cette époque sa femme tenait une pension de demoiselles ; et il desirait prouver, par ses écrits, qu'il avait les qualités requises pour surveiller une institution de ce genre : mais un incident qui eut lieu peu de temps après la publication de l'*Aventurier*, donna une direction différente à son ambition, et influa d'une manière fâcheuse sur son caractère. L'archevêque Herring, qui, d'après la lecture des essais du docteur Hawkesworth, avait conçu de l'auteur une opinion avantageuse, lui conféra le titre de docteur en droit civil. Hawkesworth fut tellement enivré de cet honneur, qu'il se crut un jurisconsulte, et voulut devenir avocat dans les cours ecclésiastiques : mais l'opposition qu'il rencontra, le força de renoncer à ce projet. Ce fut alors qu'il s'aliéna plusieurs de ses amis, et entre autres le docteur Johnson. Les soins qu'il donnait à son pensionnat, devenu pour lui la source d'un revenu assez considérable, ne l'empêchèrent pas de produire différents ouvrages. En 1761, il fit représenter sur le théâtre de Drury-Lane une espèce de pièce à féerie, intitulée *Edgar et Emmeline*, qui eut un grand succès : dans la même année, son roman oriental *Almoran et Hamet* fut lu avec avidité, et il s'est maintenu au rang des meilleures productions de ce genre, malgré les invrai-

semblances qui s'y trouvent. En 1765, il publia une édition des œuvres de Swift, avec une notice sur la vie de l'auteur et un commentaire. Ce travail fut loué par le docteur Johnson, qui en avait conçu le plan. En 1766, le docteur Hawkesworth publia trois vol. in-8°. de lettres inédits de Swift, avec des notes explicatives; en 1768, il fit paraître son excellente traduction de Télémaque, et continua jusqu'en 1772, dans le *Gentleman's Magazine*, l'examen et la critique des ouvrages nouveaux, qu'on avait ajoutés à ce journal depuis 1760. Ce fut aussi en 1772, et à l'instigation de Garrick qui était lié avec le comte de Sandwich, premier lord de l'amirauté, que le docteur Hawkesworth fut chargé de l'exécution d'un grand ouvrage qui devait contribuer à sa gloire autant qu'à sa fortune, mais qui fut pour lui une source de chagrins d'autant plus vifs, qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui même. Le capitaine Cook était revenu de son deuxième voyage à la mer du Sud; et deux courtes relations, l'une le *Journal d'un voyage autour du monde*, l'autre le *Journal de sir Sidney Parkinson*, avaient plutôt excité que satisfait la curiosité du public sur ces expéditions célèbres. Tous les papiers de Cook et de sir Joseph Banks, ainsi que toutes les cartes marines et les dessins, furent remis au docteur Hawkesworth que l'on chargea de rédiger le récit de ces voyages; et on lui accorda, pour ce grand travail, 6000 livres sterlings (environ 120,000 francs). L'ouvrage qui en résulta, fut lu avec avidité, et loué, d'abord, par les journaux littéraires de ce temps. Mais bientôt on s'aperçut que le rédacteur avait exprimé, dans sa préface, des idées contraires à la religion établie, et cherché à détruire l'idée consolante d'une providence spéciale qui veille sur les actions humaines et dirige, par sa sagesse, tous les événements du monde: par-là, il anéantissait un des principaux devoirs de la religion, celui de la prière, puisque, par ses principes, il en niait l'efficacité. A l'appui de cette morale relâchée, on remarqua que les simples récits des navigateurs sur les mœurs déréglées des sauvages étaient devenus, sous la plume élégante du docteur Hawkesworth, des descriptions voluptueuses, aussi contraires à la vérité qu'à la décence. Alors une armée sans nombre d'adversaires l'attaqua dans les journaux littéraires: on lui reprocha plusieurs bévues scientifiques; et à des critiques sérieuses, approfondies, se joignirent les épigrammes, les chansons et les satires. Hawkesworth ne répondit point à toutes ces attaques; il fit seulement paraître, sur ce qu'on l'accusait d'avoir peu respecté la religion et les mœurs, une apologie respectueuse, mais faible. Ce qui ajouta encore à ses chagrins, ce fut l'annonce, souvent renouvelée, d'un recueil infâme, laquelle portait, « que » toutes les descriptions amoureuses » du docteur Hawkesworth seraient » accompagnées de planches conve» nables: » ce qui fut exécuté; et celui qui avait dû sa première célébrité à des écrits destinés à défendre et à consacrer la religion et la morale, se vit associé avec ceux dont les feuilles criminelles provoquaient aux plus honteuses dépravations. Après la publication de ces voyages, le docteur Hawkesworth fit connaissance avec une dame qui avait des actions considérables dans la compagnie des Indes orientales; et, par son influence, il fut élu directeur de cette compagnie, en 1773: mais il prit une part peu active aux affaires, parce que sa santé déclinait avec rapidité: il expira le 17

novembre 1773. On l'enterra à Bromley, dans le comté de Kent, où un monument fut érigé à sa mémoire.
W—R.

HAWKINS (Sir John), navigateur anglais, naquit à Plymouth vers 1520. William Hawkins, son père, marin distingué, dont le roi Henri VIII faisait très grand cas, fut un des premiers Anglais qui allèrent trafiquer à la côte d'Afrique; il avait fait voile ensuite pour le Brésil, et la douceur de sa conduite lui avait gagné la confiance des habitants de ces pays qu'il visita trois fois. Hakluyt a donné une relation très succincte de ces voyages exécutés de 1530 à 1532. Il était tout naturel que John Hawkins prît du goût pour la mer. Dès sa tendre jeunesse, il fit plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, et aux Canaries. Les renseignements détaillés qu'il recueillit dans tous ces pays sur les possessions espagnoles en Amérique, ajoutées à tout ce qu'il avait appris de son père, lui inspirèrent l'idée de donner à l'Angleterre une nouvelle branche de commerce. Il savait que les nègres se vendaient avantageusement à Hispaniola et dans les autres colonies espagnoles; il y en conduisit plusieurs cargaisons. Ce fut en 1562 qu'il commença ce trafic, qu'il continua jusqu'en 1568. Les trois voyages qu'il effectua dans cet intervalle, lui furent avantageux, malgré les désagréments qu'il essuya quelquefois de la part des gouverneurs espagnols: il observe dans ses relations que l'amour du gain faisait souvent trouver à ces derniers on à leurs officiers des moyens d'aplanir les difficultés. La reine Élisabeth, pour récompenser Hawkins des avantages commerciaux que lui devait l'Angleterre, lui permit, par lettres-patentes, d'orner le cimier de ses armoiries d'un Maure à mi-corps de couleur naturelle, et lié d'une corde. Il est assez singulier que de nos jours on ait employé un emblême à-peu-près semblable pour exciter l'indignation publique contre la traite des nègres, lorsqu'il fut question de l'abolir. Ce commerce, maintenant abhorré, était, au seizième siècle, réputé utile et honorable. Cependant Hawkins ne se procurait pas les nègres par échange; c'était de vive force qu'il s'emparait de ces malheureux. Quelquefois il s'entendait avec de petits princes voisins pour opérer une attaque, à condition de partager le butin: il lui est arrivé de rencontrer de ces petits potentats, sinon plus hardis, au moins plus astucieux que lui. Ces voyages donnèrent à Hawkins l'occasion de parcourir toutes les côtes du golfe du Mexique et de suivre celles du continent jusqu'en Floride et en Virginie. Dans sa troisième expédition, il n'échappa qu'avec peine aux Espagnols qui l'attaquèrent a St.-Jean d'Ulua, et il souffrit toutes sortes de maux. On a prétendu que son ardeur pour les entreprises hasardeuses en avait été amortie. La reine le nomma trésorier de la marine; et la considération dont il jouissait, le faisait consulter dans toutes les occasions importantes. Ses fonctions ne l'empêchaient pas de faire des campagnes sur mer; et il consacra surtout ses services à son pays dans les moments de danger. En 1588, il fut nommé contre-amiral à bord de la *Victoire*, pour combattre la fameuse *Armada*. La bravoure et les talents qu'il montra dans cette occasion, lui valurent des éloges d'Élisabeth, le titre de chevalier, et de l'avancement dans la marine. En 1590, il accompagna Frobiser, qui allait combattre les Espagnols sur les côtes de leur pays, et

aux Açores. Enfin, en 1595, il proposa, de concert avec Drake, une expédition contre les possessions espagnoles : elle ne fut pas heureuse. (*Voy.* Drake, tom. XII, pag. 5.) Hawkins en conçut tant de chagrin, qu'il en mourut, le (12) 22 novembre 1595. Sa bravoure, sa grande connaissance de l'art nautique, ont rendu sa mémoire chère aux Anglais. Il était d'un caractère affable: ses matelots le chérissaient. Il représenta au parlement la ville de Plymouth, et fonda à Chatam un hôpital pour les matelots vieux et infirmes. Hakluyt a, dans le troisième volume de son recueil, inséré les relations des trois voyages d'Hawkins à la côte d'Afrique et en Amérique : elles sont aussi dans Purchas. Elles annoncent un homme hardi, doué de beaucoup de sagacité, et du talent de bien observer. On y trouve même des particularités intéressantes et curieuses. A son second voyage, Hawkins rencontra, dans la rivière de May sur la côte de Floride, le français Laudonnière, auquel il fournit des vivres, dont ce dernier était sur le point de manquer. Hawkins ajoute qu'avec les raisins du pays, qui sont très abondants, les Français avaient fait vingt pièces d'un vin qui valait celui d'Orléans. Cela paraît d'autant plus singulier, que les essais tentés de nos jours pour faire du vin dans ces mêmes pays, ont échoué jusqu'à présent. E—s.

HAWKINS (Sir Richard), fils du précédent, suivit la carrière de son père. Il était encore très jeune quand il accompagna, comme capitaine d'un bâtiment, son oncle G. Hawkins aux Antilles en 1582. Il se distingua ensuite contre l'*Armada*, et, en 1593, entreprit à ses frais une expédition pour aller par le détroit de Magellan aux Moluques et aux Indes orientales. Après avoir abordé à la côte du Brésil, il fut abandonné, au Rio de la Plata, par un de ses bâtiments, commandé par un nommé Tharlton, qui s'était déjà rendu coupable de la même perfidie envers Cavendish dans son second voyage : bientôt il fut obligé d'en brûler un autre, et entra seul dans le détroit. Peu de temps auparavant, il avait vu, dans le sud-est, des terres auxquelles il donna le nom d'*Hawkins's Maiden land* (Terres vierges d'Hawkins), en l'honneur de la reine Élisabeth. Ce sont les îles Malouines, déjà aperçues par John Davis, dans le second voyage de Cavendish. Arrivé dans le grand Océan, Hawkins ne voulait commencer à se montrer le long de la côte, et à faire des prises sur les Espagnols, qu'après être parvenu au-delà de Lima. Son équipage le contraignit à s'en rapprocher, dès qu'ils furent devant le Chili. Il prit un assez grand nombre de bâtiments espagnols, et arriva jusqu'au nord de l'île de Puna. Mais le vice-roi du Pérou, informé de son apparition et des dommages qu'il causait au commerce espagnol, envoya contre lui une flottille de six bâtiments. Une première tentative contre Hawkins fut contrariée par le mauvais temps. Les Espagnols furent plus heureux une seconde fois. Ils rencontrèrent Hawkins, qui était redescendu le long de la côte jusque dans les environs d'Atacama ; ils étaient treize cents : les Anglais n'étaient que soixante-quinze ; ceux-ci se défendirent pendant deux jours : enfin Hawkins, grièvement blessé, et privé d'une partie de son monde, qui avait été mis hors de combat, se rendit le 22 juin 1594. Il fut conduit au Pérou, et, après avoir été détenu pendant plusieurs années, il put revenir en Angleterre. Ce malheureux événement avait totalement

dérangé la fortune d'Hawkins. Il fut récompensé de ses travaux par différents emplois, et mourut subitement, en 1622, à une séance du conseil privé où il avait été appelé. On a de lui, en anglais : *Observations faites dans un voyage à la mer du sud*, en 1593, Londres, 1622, 1 vol. in-fol. Ce livre, qui était sous presse quand l'auteur mourut, fut beaucoup trop vanté dans son temps; les bonnes choses qui s'y trouvent, sont noyées au milieu de réflexions et de narrations à-peu-près étrangères au sujet, mais qui cependant apprennent quelques particularités intéressantes. Hawkins est parfois crédule. La mort l'empêcha de donner une suite à cet ouvrage, et de raconter ce qui lui arriva durant sa longue détention. La Relation d'Hawkins se trouve dans le tome IV de Purchas : elle y est suivie d'une Relation de John Ellis, un des capitaines de la flottille, qui fut pris avec son chef. E—s.

HAWKINS (William), navigateur anglais, fut envoyé aux Indes par la compagnie qui venait de se former pour faire le commerce de ce pays. Il partit des dunes le 1er. avril 1607, avec le capitaine J. Keeling, dont il se sépara, le 28 août 1608, quand ils furent devant Socotora. Arrivé à Surate, le 20 août, il envoya prévenir le gouverneur qu'il était ambassadeur du roi d'Angleterre près le grand Mogol, auquel il avait ordre de remettre des lettres et des présents. Il n'en fut pas très bien reçu. Hawkins expédia son navire avec une cargaison, et resta dans le pays avec J. Finch, chargé des affaires commerciales. (*Voy.* Finch, tom. XIV, pag. 539.) Il eut beaucoup à souffrir de la malveillance des Portugais et des jésuites; sa vie fut même en danger. Son départ pour la cour du Mogol avait été retardé par la maladie de Finch. Quand celui-ci fut rétabli, Hawkins se mit en route, et, le 16 avril 1609, fit son entrée dans Agra. Bientôt il fut présenté au grand Mogol, dont il reçut un accueil très gracieux, et qui, par des offres avantageuses, lui persuada de rester auprès de sa personne. Hawkins y consentit, principalement pour être utile à ses compatriotes. Il essuya bien des traverses de la part des grands du pays, gens avides et d'ailleurs gagnés par les intrigues des Portugais : enfin dégoûté de toutes les tracasseries qu'il éprouvait, il partit d'Agra, le 2 novembre 1611. Il s'embarqua, le 26 janvier 1612, à Cambaye, avec sir Henry Middleton. Ils coururent les mers de l'Inde et la mer Rouge, tant pour commercer que pour faire la guerre aux Turcs et aux Portugais. Ils allèrent jusqu'à Bantam, et, après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, quittèrent la baie de Saldagne, le 21 mai 1613. Hawkins mourut en mer. Il avait écrit une relation très détaillée de son voyage et de sa mission près du Mogol. Purchas en fit un extrait, et l'inséra dans le tome 1 de son Recueil, sous ce titre : *Relation de ce qui est arrivé au capitaine W. Hawkins durant sa résidence dans l'Inde, dans le pays du grand Mogol et depuis son départ de ce pays, adressée à la compagnie.* Elle est assez curieuse. Il y en a, dans les grands voyages de De Bry (12e. part., chap. 7), une traduction latine très abrégée, et qui ne contient guère que ce qui concerne la cour du grand Mogol. Thevenot en a donné aussi un extrait dans la première partie du tome 1 de sa Collection : il est intitulé, *Relation de la cour du grand Mogol par le capitaine Hawkins*, et ne contient que sept pages. Camus ob-

serve avec raison que cet extrait est plus intéressant et plus étendu que celui de De Bry, et que Thévenot y a d'ailleurs joint des notes qu'on ne doit pas négliger. Mais Camus, dans sa table des matières, a fait une singulière confusion de tous les Hawkins dont il vient d'être question; et il cite entre autres un Thomas HAWKINS (qu'il écrit *Hauquin*), dont le rédacteur de cet article n'a pu trouver de traces. E—s.

HAWKINS (SIR JOHN), écrivain anglais, naquit à Londres en 1719. Son père, quoique descendant du fameux amiral du même nom, qui vécut sous le règne d'Élisabeth, exerçait la profession d'architecte, et le destinait à l'y remplacer : mais les conseils d'un de ses parents engagèrent le jeune Hawkins à s'attacher à la jurisprudence. Il devint un très habile avocat. Entraîné en même temps, par ses goûts, vers la littérature, il se fit connaître par quelques essais en prose et en vers, qui furent imprimés dans les ouvrages périodiques du temps. La musique était une de ses études favorites; et il fut reçu dans quelques sociétés dont ce bel art était l'objet, ainsi que dans une réunion littéraire dont Samuel Johnson était le fondateur et le chef. Ils se lièrent étroitement; et ils se convenaient non seulement par la conformité de leurs goûts pour les lettres, mais encore par celle de leurs sentiments religieux. Hawkins épousa, en 1753, une femme qui lui apporta une fortune considérable. Nommé, en 1761, à un emploi de justice de paix pour le comté de Middlesex, il montra dans l'exercice de ses fonctions beaucoup de zèle, de désintéressement et d'activité. Il avait résolu d'abord de n'accepter aucune rétribution des parties; mais ayant observé que cela n'avait d'autre résultat que de rendre les procès plus communs, il changea de plan, reçut des honoraires, qu'il renfermait dans une bourse particulière; et à la fin de chaque saison il les remettait au ministre de la paroisse, pour les distribuer aux indigens. Il publia, en 1763, des *Observations sur l'état des grandes routes et sur les lois relatives à leur entretien*, avec une forme de loi qui fut adoptée par le parlement, et qui est depuis restée en vigueur sans aucun amendement. L'année suivante, il manifesta plus énergiquement son zèle pour les intérêts du comté de Middlesex. La ville de Londres, jugeant nécessaire de rebâtir la prison de Newgate, prétendait faire peser sur ce comté les deux tiers de la dépense, qui pouvait se monter à 40,000 liv. sterling, s'appuyant sur ce que les prisonniers de cette province, détenus à Newgate quelques jours avant d'être jugés à Old Bailey, étaient aux prisonniers de Londres, qui y sont constamment renfermés, dans la proportion de deux à un. Les représentants de la capitale portèrent leurs griefs devant la chambre des communes; mais les magistrats de Middlesex, dirigés par Hawkins, firent une opposition si vigoureuse, que les réclamants abandonnèrent eux-mêmes leurs prétentions. Il fut nommé, en 1765, comme par reconnaissance, à la place de président (*chairman*) *of the quarter sessions*. Ses services, et surtout les mesures qu'il prit en 1768 et 1769 pour étouffer deux révoltes à Brentford et à Moorfields, lui valurent, en 1772, les honneurs de la chevalerie. Au milieu des occupations de la magistrature, il trouvait encore le temps de se livrer à de vastes entreprises littéraires. Après un travail de seize ans, il publia, en 1776, l'*Histoire générale de la*

science et de la pratique de la musique, 5 vol. in-4°., avec un grand nombre de planches en taille-douce, et de gravures en bois. Cet ouvrage manquait entièrement à la littérature. Quoique attaqué au moment de sa publication avec un acharnement dont on a peu d'exemples, il a mérité des éloges sous le rapport des recherches qu'il avait exigées : on y remarque, néanmoins, peu de goût; l'histoire de quelques clubs obscurs, et des anecdotes insipides et minutieusement racontées, y tiennent la place que réclamaient des noms et des faits importants. L'auteur y a, de plus, conservé des chansons obscènes ; ce qui ne laisse pas de contraster avec la sévérité qu'il montrait dans l'exercice de ses fonctions, sur ce qui pouvait blesser la décence. Après la mort de Johnson, Hawkins forma le projet d'écrire la vie de ce littérateur, dont, par sa profession, il était en quelque sorte l'homme de confiance. Cette *Vie de Johnson* parut en 1787, à la tête d'une édition de ses ouvrages qu'il publia en 11 vol. in-8°. Ce fut la dernière production de sa plume. On lui a reproché de s'y occuper bien plus de quelques personnages épisodiques que de son héros, Johnson. Il mourut à Spa, le 14 mai 1789. On a de lui, outre les ouvrages cités ci-dessus : I. Onze *Cantates pour la voix et les instruments*, mises en musique par John Stanley, publiées vers 1742, et exécutées avec succès au Vauxhall et au Renelagh. II. Une édition du *Parfait pêcheur à la ligne*, de Walton, avec une *Vie de Walton*, des notes et des gravures, 1760, in-8°. Trois éditions ayant été épuisées, il en donna, en 1784, une nouvelle, où il refit la *Vie de Cotton*, continuateur de Walton, qu'avait fournie M. Oldys. Une cinquième édition parut après sa mort, en 1792. III. Des *Notes* dans les éditions de Shakespeare, publiées par Johnson et Stevens, en 1773 et en 1778, en 10 vol. in-8°. L.

HAWKSBÉE. *Voy*. HAUKSBÉE.

HAWKWOOD (JEAN), nommé par les Italiens *Augud* ou *Aguto*, général anglais, se rendit célèbre en Italie à la fin du XIVe. siècle. Il avait servi comme officier subalterne dans les guerres des Anglais en France au milieu du XIVe. siècle, et s'y était distingué par son intrépidité et son sang-froid. La paix de Brétigny ayant fait licencier les armées de France et d'Angleterre, il se forma, dans le premier de ces pays, de nombreux rassemblements de soldats qui, sous le nom de *Tard-venus*, mirent à contribution les villes, et pillèrent les campagnes pour leur propre compte, sans être à la solde d'aucun souverain. Hawkwood s'engagea dans la compagnie blanche qui, en 1360, étendit ses ravages sur la Provence, et contraignit la cour d'Avignon à lui payer d'énormes contributions. Il entra en Italie, l'année suivante, avec cette compagnie, qui se mit à la solde du marquis de Montferrat. En 1364, il combattit pour les Pisans contre les Florentins; et c'est vers ce temps que Hawkwood[1], après s'être avancé de grade en grade, devint enfin le chef de cette armée indépendante. L'union d'une rare prudence avec un courage inébranlable, la connaissance de tous les stratagèmes de la guerre, et la bravoure impétueuse qui les rend superflus, assurèrent à son armée des succès brillants, et rendirent fameux ce général, dont les Italiens ne savaient cependant ni écrire ni prononcer le nom. Après la paix conclue entre Florence et Pise, Hawkwood conduisit la compagnie anglaise au ser-

vice de Barnabò Visconti, seigneur de Milan. Licencié par lui en 1372, il s'attacha au légat de Bologne, qui, étendant alors ses projets ambitieux sur une moitié de l'Italie, avait besoin d'un général entreprenant et habile pour les exécuter. Hawkwood joua un rôle éclatant dans la guerre de la liberté que toutes les villes de Toscane et de Romagne déclarèrent aux gens d'église; mais il souilla ses lauriers par la part qu'il prit le 1er. février 1377 au massacre de Césène. La même année, il passa au service des Florentins, et il leur demeura fidèle jusqu'à sa mort. Hawkwood fut le dernier des condottiers étrangers qui acquit de la réputation en Italie. A cette époque même, les Italiens se vouaient de nouveau avec ardeur au métier des armes; et Albéric de Barbiano, le grand restaurateur de la milice italienne, avait appris la guerre sous Hawkwood. Le maître parut cependant, jusqu'à la fin de sa vie, avoir conservé sur tous ses disciples la supériorité que donne le génie. Engagé, en 1391, dans la Ghiara d'Adda avec l'armée florentine au moment où il apprit la défaite du comte d'Armagnac qui devait le joindre, il se trouva entouré par des forces infiniment supérieures; et il avait à repasser plusieurs grands fleuves en présence des ennemis, avant d'atteindre un lieu de sûreté. Il traversa cependant l'Oglio et le Mincio, sans se laisser entamer par l'armée milanaise qui le poursuivait; mais, lorsqu'il s'approcha des bords de l'Adige, il s'aperçut que les digues de ce fleuve étaient rompues. Le courant impétueux, abandonnant son lit, inondait la plaine, plus basse que son niveau; un lac nouveau s'élevait d'heure en heure, et assiégeait déjà le camp du général anglais: le Pô au midi, et l'armée milanaise derrière lui, fermaient à ce général toutes les issues. Jacques del Verme, qui commandait les troupes de Jean Galéaz Visconti, envoya par un trompette un renard dans une cage à Jean Hawkwood. L'Anglais en recevant ce présent symbolique, chargea le messager de dire à son maître que son renard ne paraissait point triste, et que sans doute il savait par quelle porte il sortirait de sa cage. En effet Hawkwood sut inspirer une si grande résolution à ses soldats, et distraire si bien l'attention de ses ennemis, qu'il sauva son armée: il la fit marcher tout un jour et une partie de la nuit au travers de la plaine inondée, sans cesse en danger de se perdre dans les canaux ou les fossés dont ce lac peu profond était entrecoupé. Avant la fin de la campagne, Hawkwood retrouva Jacques del Verme en Toscane; et il prit sur lui une rude revanche de l'embarras où l'avait jeté ce général. Hawkwood mourut de maladie le 16 mars 1394, dans une terre qu'il avait achetée près de Florence. La république le fit ensevelir dans la cathédrale; et on le voit encore aujourd'hui peint à cheval au-dessus de son tombeau. Il avait employé une partie de ses richesses à fonder à Rome l'hôpital anglais pour les pauvres voyageurs de sa nation. Hawkwood avait épousé une fille naturelle de Barnabò Visconti; il en laissa trois filles, et un fils de même nom que lui. Ce dernier repassa en Angleterre: ce fut lui sans doute qui engagea le roi Richard II à faire redemander aux Florentins les os de ce grand général. S. S—I.

HAY. *Voy*. CHASTELET et CHÉRON.

HAY (WILLIAM), écrivain anglais, naquit, en 1695, à Glynbourn, dans le comté de Sussex. Il perdit

ses parents dans son enfance, et se livra à l'étude des lois; mais il fut obligé d'y renoncer, la petite vérole l'ayant presque privé de la vue. Il voyagea ensuite en Angleterre, en France, en Allemagne et en Hollande. De retour dans sa patrie, en 1734, il fut élu, par le bourg de Seaford, membre du parlement, et continua de représenter cette ville avec une assiduité remarquable, jusqu'à la fin de sa vie. Pendant trente ans, il exerça aussi les fonctions de juge de paix dans le comté qui l'avait vu naître. En 1753, il fut nommé gardien des papiers du greffe de la Tour de Londres. Il fut encore utile à sa patrie sous d'autres rapports. Il essaya de propager en Angleterre l'éducation des vers à soie; et il publia, en 1735, des *Remarques sur les lois concernant les pauvres, et des propositions pour l'amélioration de leur sort.* Il fit paraître, en 1751, une seconde édition de cet écrit utile, en y joignant les résolutions de la chambre des communes sur le même objet. Les autres ouvrages de W. Hay sont: I. *Essai sur le gouvernement civil*, 1728. II. *Mont-Caburn*, poëme, où il chante les beautés pittoresques de son pays natal, 1730. III. *Religion du philosophe*, 1753. IV. *Essai sur la laideur*, 1754. Il y plaisante sur sa propre figure avec beaucoup d'originalité: « La difformité » corporelle, dit-il, est fort rare. » Sur cinq cent cinquante-huit gent- » lemen qui composent la chambre » des communes, je suis le seul qui » ait lieu de se plaindre de sa figu- » re. Je remercie mes dignes cons- » tituants de n'avoir jamais rien al- » légué contre ma personne; et j'es- » père qu'ils n'auront jamais rien à » alléguer contre ma conduite. » V. *Traduction du poëme latin de Hawkins Browne, de l'immortalité de l'ame*, 1754. VI. *Traductions et imitations d'épigrammes choisies de Martial*, 1755. Tous ces écrits ont été recueillis et publiés de nouveau, en 1794, 2 vol. in-4°., aux frais des deux filles de l'auteur, par le rév. Tutte: malheureusement un incendie a détruit une grande partie de cette édition. W. Hay mourut frappé d'apoplexie, le 22 juin 1755. Un de ses fils était mort six mois auparavant; et un autre fils, membre du conseil suprême de Calcutta, fut assassiné, en 1763, dans l'Inde, par ordre de Mier Cossim, chez lequel il était resté comme otage. A la fin de son *Essai sur la difformité*, W. Hay avait émis le vœu suivant: « Ayant » été affligé pendant plusieurs années » de la maladie de la pierre, et étant » redevable de la conservation de la » vie et du soulagement que j'ai » éprouvé, à l'usage continuel du » remède de Mlle. Stephens, ou *Savon de Castille*, je desire que mon » corps soit ouvert et examiné par » d'habiles chirurgiens, afin que l'on » connaisse les effets de ce remède; » et, s'il se trouve une pierre dans » ma vessie (comme je le prévois), je » desire qu'elle soit déposée dans la » collection de Hans Sloane. » Ce vœu a été rempli; la pierre trouvée dans son corps fait aujourd'hui partie des objets du Musée britannique. On trouve une Notice biographique assez étendue sur W. Hay à la tête de la collection de ses Œuvres: elle a été réimprimée dans le tome VI des *Anecdotes littéraires du XVIIIe. siecle*, Londres, 1812. D—G et L.

HAYCK. *Voy.* HAGECIUS.

HAYDN (JOSEPH). Le village de Rohrau, situé sur les frontières d'Autriche et de Hongrie, est devenu à jamais célèbre par la naissance de ce

grand artiste. Il y vit le jour le 31 mars 1732. Son père, pauvre charron, savait jouer quelques airs sur une espèce de harpe dont il accompagnait les chansons de sa femme. Ces concerts rustiques suffirent pour développer le génie musical du petit *Sepperl* (diminutif de *Joseph* dans le dialecte du pays). Il cherchait à y prendre part, en figurant un violon avec une petite planche et une baguette. Le maître d'école de Haimbourg, petite ville voisine, frappé de la justesse avec laquelle l'enfant observait la mesure, pria le père de le lui confier. C'est cet homme qui eut la gloire, dont il ne se doutait assurément pas alors, de faire solfier la première gamme au grand Haydn, et de lui mettre les premiers instruments entre les mains. Haydn aimait à se rappeler que c'était lui qui était chargé des timbales les jours de l'arrivée du seigneur, ou lorsqu'il y avait grande fête à l'église. « D'ailleurs, disait-il, j'étais encore » plus battu que je ne battais mes » timbales ; et c'était presque tous les » jours abstinence pour mes camarades » et pour moi. » Il y avait environ deux ans que le petit Sepperl était dans cette chétive école, lorsque le maître de chapelle Reiter, qui dirigeait à-la-fois la musique de la cour et celle de la métropole de St.-Étienne de Vienne, vint faire une visite au doyen de Haimbourg, son ancien ami. Il lui dit qu'il cherchait quelques enfants de chœur. Le doyen propose Haydn, alors âgé de près de huit ans. Le petit Sepperl est aussitôt mandé avec son maître. Le doyen était à table en ce moment : il s'aperçut que l'enfant ne pouvait détacher ses yeux de dessus une assiette de cerises. Il lui en promit une poignée, s'il chantait quelques versets latins, de manière à contenter le maître de chapelle. Reiter parut très satisfait, et demanda à l'enfant s'il savait faire une cadence : « Non, ré- » pondit-il franchement, ni mon » maître non plus. » Enchanté de sa voix et de ses façons, Reiter emmena l'enfant avec lui, et le fit entrer à la maîtrise de St.-Étienne. Les progrès du petit Sepperl y furent si rapides, qu'ayant à peine dix ans, il essaya de composer des morceaux à 6 et à 8 voix. « Hélas ! disait-il depuis, en » riant, je croyais dans ce temps-là » que plus le papier était noir, plus » la musique devait être belle. » Parvenu à l'époque de la mue de la voix, il fut réformé. C'est à cette époque de sa vie, qu'un de ses biographes (1) place l'anecdote la plus ridicule qu'il soit possible d'imaginer. Selon ce crédule écrivain, pour conserver à l'enfant le timbre argentin de sa voix, il aurait été très sérieusement question de recourir à une opération qui l'eût peut-être conduit à remplir à la chapelle ou au théâtre l'emploi de *Soprano*, mais qui, bien plus sûrement encore, eût étouffé dans sa fleur le génie destiné à enfanter tant de chefs-d'œuvre. Forcé de quitter la maîtrise de la cathédrale de Vienne, Haydn se vit livré à lui-même à l'âge où il commençait à entrevoir toutes les difficultés qui attendent dans sa carrière l'artiste sans fortune et sans protecteurs. Il n'avait pour asile qu'un galetas, à peine éclairé par une lucarne. Son indigence semblait rebuter ceux

(1) Framery, *Notice sur Haydn*. On regrette de voir ce conte absurd reproduit, d'après cette brochure, dans le *Dictionnaire des Musiciens*. Il a passé même jusque dans un éloge d'Haydn, lu publiquement à l'Institut. On lui donne pour garant un compositeur très connu ; mais les témoignages les plus authentiques ne permettent pas d'ajouter la moindre foi à cette fable. Il eût suffi, d'ailleurs, à celui ou à ceux qui l'ont inventée, de se rappeler que le lieu de la scène était à Vienne, sous le règne de Marie-Thérèse, et que les mœurs ni les lois n'y ont jamais autorisé un attentat qui, aujourd'hui même, serait puni à Rome ou à Naples d'une peine capitale.

auxquels il se proposait pour donner des leçons de musique. La seule consolation qu'il trouva dans son affreuse détresse, fut un vieux clavecin qui se tenait à peine sur ses pieds. L'infortuné jeune homme eut enfin le bonheur de faire la connaissance d'une demoiselle de Martinez, qui était liée avec le célèbre Métastase. Il lui enseignait le chant et le clavecin, et elle lui donnait la table et le logement. Ce fut alors qu'une même maison posséda, dans deux chambres situées l'une au-dessus de l'autre, le premier poète lyrique du siècle et le premier symphoniste du monde. Mais, *poeta Cesareo*, et comblé des faveurs de la cour, Métastase vivait au sein des jouissances, tandis que le pauvre musicien passait les journées d'hiver au lit, faute de bois. On est fâché de voir que cette réunion fortuite de deux hommes aussi justement fameux aujourd'hui, n'eut alors d'autre résultat pour celui auquel la fortune n'avait pas encore souri, que la connaissance de la langue italienne et quelques conseils sur la recherche du vrai beau dans les arts. Mlle. de Martinez ayant tout-à-coup quitté Vienne, Haydn retomba dans son premier dénuement. Il se retira au faubourg dit *Leopoldstadt*. Un perruquier eut pitié de son sort, et le recueillit dans sa maison. Ce séjour eut une influence fatale sur le reste de son existence. Il devint épris d'une des filles de son hôte, lui promit de l'épouser, et tint parole avec cette fidélité religieuse que les Allemands apportent presque tous dans ces sortes d'engagements. Il se donna une compagne acariâtre, qui empoisonna les plus beaux moments de son existence, fournissant un exemple de plus à ceux qui prétendent que, par une fatalité singulière, les hommes d'un grand talent n'ont jamais formé que des unions mal assorties. Réduit à faire ressource de tout, le malheureux Haydn semblait se multiplier: dès huit heures du matin, il était au lutrin chez les frères de la Merci; à dix, il allait toucher l'orgue à la chapelle du comte de Haugwitz, et à onze, il chantait à la grand-messe de la cathédrale. Une matinée si bien employée ne lui rapportait que dix-sept kreutzer (environ quinze sous). C'est à-peu-près vers ce temps qu'il rencontra le compositeur italien Porpora, dans les entretiens duquel il avouait franchement qu'il avait puisé des notions très utiles pour le développement de son talent. Quelques œuvres en avaient déjà donné l'opinion la plus avantageuse, lorsque le destin, las de le poursuivre, lui procura la connaissance du prince Antoine Esterhazy, amateur passionné de l'art, et bienfaiteur généreux de tous les artistes. Son successeur, le prince Nicolas, s'attacha définitivement Haydn en qualité de maître de chapelle. Tels furent les commencements d'un homme dont les chefs-d'œuvre charment aujourd'hui l'Europe entière. La vie extrêmement douce qu'il menait chez le prince Esterhazy, aurait pu devenir funeste à un artiste qui eût été plus enclin à la mollesse et aux plaisirs, que passionné pour le travail et la gloire. Cette époque fut celle, au contraire, où cet homme célèbre s'abandonna sans partage à toute l'impulsion de son génie. Sa marche était, néanmoins, on ne saurait plus méthodique. Il se levait de très bonne heure; et son premier soin était de s'habiller avec une propreté qui tenait de la recherche. Il se fût mis à l'ouvrage à contre-cœur avec une toilette négligée. Cette particularité, contraire

aux habitudes de la plupart des artistes et des gens de lettres, ne semblera pas entièrement frivole aux personnes qui se rappelleront qu'un de nos plus grands écrivains en a offert un autre exemple. Avant de se livrer à ses méditations ou de prendre la plume, Buffon voulait être vêtu aussi élégamment que s'il eût dû, le même jour, paraître à la cour ou dans une cérémonie publique. Haydn passa ainsi près de trente années. Il n'avait cessé de produire et d'entasser chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre; et cependant, qui le croirait? sa réputation s'étendait à peine au-delà du palais et des châteaux du prince Esterhazy. Sur la fin de ses jours, on lui a quelquefois entendu dire, en souriant, que c'était à l'Angleterre qu'il était redevable de la renommée dont il jouissait en Allemagne. Cette bizarrerie est malheureusement loin d'être sans exemple dans la vie des grands hommes de tous les pays. Haydn fit deux voyages à Londres, le premier en 1790, le second en 1794; chacune de ces absences fut environ de dix-huit mois. Il leur dut, en grande partie, l'aisance dont il jouit dans sa vieillesse; les Anglais payèrent ses plus légères productions au poids de l'or. Cet enthousiasme apparent ne les empêchait pourtant pas de s'endormir pendant l'exécution de ses symphonies : celle qui est si connue sous le nom de *Symphonie turque* ou *Symphonie militaire*, est une vengeance ingénieuse qu'il se plut à tirer de son auditoire assoupi. Les troubles de notre révolution ne permirent point à Haydn de satisfaire le desir qu'il avait de traverser la France en se rendant en Angleterre. Depuis, il regretta souvent d'être privé du plaisir d'entendre exécuter ses symphonies au conservatoire de Paris; il savait que nulle part on n'était parvenu à les rendre avec autant d'ensemble, de précision et de chaleur. Mais déjà la vieillesse commençait à l'accabler : comme effrayé de ce dépérissement rapide, il faisait remettre aux personnes qui envoyaient demander des nouvelles de sa santé, une carte sur laquelle étaient écrits et notés ces mots : *Meine Kraft ist dahin* (ma force est éteinte). Il ne sortit, pour ainsi dire, de sa retraite de Gumpendorf, que pour assister à une espèce de triomphe qui lui fut décerné par la classe la plus distinguée de ses admirateurs. Il faillit expirer de plaisir et d'attendrissement; et l'on fut obligé de l'emmener avant la fin du concert, où l'on donnait son *Oratorio de la création*, exécuté par trois cents musiciens. Deux mois après, l'illustre vieillard n'existait plus : il expira le 31 mai 1809. Le prince Esterhazy, en septembre 1810, a honoré la mémoire de Haydn par des honneurs funèbres dignes de ce grand compositeur. Ses restes, transportés à Eisenstadt en Hongrie, ont été déposés dans le caveau des Franciscains. Le prince a acheté à très haut prix tous ses livres et tous ses manuscrits, ainsi que les nombreuses médailles que Haydn avait obtenues dans le cours de sa longue carrière (1). L'Europe a rendu hommage au génie de cet immortel artiste : ses qualités personnelles lui concilièrent l'estime et l'affection de ses compatriotes. A un caractère droit et simple, il joignait un enjouement dont on retrouve l'empreinte dans plus d'un endroit de ses nombreuses productions. Totalement exempt

(1) Parmi ces médailles, il en est une qui reçut une double valeur de la main qui la lui présenta : c'est celle qui fut frappée à Paris, et que Cherubini fut chargé de lui offrir.

de cet esprit de rivalité et d'envie qui a dégradé quelques talents supérieurs, personne ne mit plus de véritable chaleur à vanter et même à défendre les grands artistes dont Vienne s'enorgueillissait à la même époque. Il ne prononçait jamais le nom de Gluck qu'avec admiration et respect. A la première apparition du *Don Juan* de Mozart, des amateurs, perdus au milieu de tant de richesses, semblaient hésiter sur le rang qu'ils devaient assigner à ce chef-d'œuvre. Haydn était présent, et les laissait discourir sans dire un mot. On lui demanda enfin son avis : « Je ne » suis point en état d'en juger, répon» dit-il avec une modestie qui pou» vait passer pour une ironie san» glante ; tout ce que je sais, c'est » que Mozart est incontestablement » le premier compositeur du monde. » Lorsque cet homme extraordinaire alla donner sa *Clemenza di Tito*, à Prague, pour le couronnement de Léopold II, Haydn fut aussi invité à s'y rendre. « Non, non, dit-il ; où » Mozart paraît, Haydn ne doit pas » se montrer ! » La mort de ce grand artiste fit éclore une foule de brochures, dont les auteurs, consultant bien plus leur enthousiasme que leurs talents, eurent la prétention de faire autant d'oraisons funèbres. Le plus brillant trophée que l'on puisse ériger à la mémoire de Haydn, consiste dans la simple énumération des ouvrages qu'il a laissés comme monuments de son génie. Il en a été publié différentes listes incomplètes. En voici une dans laquelle on peut avoir toute confiance, puisqu'elle est rédigée par lui-même et accompagnée d'un certificat de sa main, conçu en ces termes : « Catalogue de toutes les » compositions musicales, dont il » m'est possible de me souvenir, de» puis ma dix-huitième jusqu'à ma » soixante-treizième année, Vienne, » 4 décembre 1805. » 118 Symphonies; 125 Divertissements pour le bariton (1), l'alto et le violoncelle; 6 Duos et 12 Sonates pour bariton principal et violoncelle ; 17 Sérénades ou Nocturnes (en allemand, *Cassation-Stücke*) ; 3 Concertos (en tout, 163 pièces pour le bariton) ; 20 Divertissements pour divers instruments depuis cinq jusqu'à neuf parties ; 3 Marches; 21 Trios pour deux violons et une basse ; 3 Trios pour deux flûtes et un violoncelle; 6 Sonates de violon, avec accompagnement d'alto ; 3 Concertos de violon ; 3 de violoncelle ; 1 de contrebasse ; 2 de cor ; 1 de trompette ; 1 de flûte ; 1 d'orgue ; 3 de clavecin ; 83 Quatuors (2); 66 Sonates de piano ; 42 *Duetti* italiens, chansons allemandes et anglaises ; 40 Canons; 13 Chants à trois et quatre voix. — Musique d'église : 15 Messes; 4 Offertoires; 1 *Salve Regina* à quatre voix ; 1 *Salve* pour l'orgue seul ; 1 *Cantilena* pour la messe de minuit ; 4 *Responsaria de venerabili* ; 1 *Te Deum* ; 3 chœurs. — 5 Oratorios : le Retour de Tobie; *Stabat Mater*; les Sept dernières paroles de J.-C. sur la croix ; la Création ; les Saisons. — 14 Opéras italiens : *la Canterina*, *l'Incontro improvviso*, *lo Speziale*, *la Pescatrice*, *il Mondo della luna*, *l'Isola disabitata*, *l'Infedeltà fedele*, *la Fe-*

(1) Le *bariton* était l'instrument favori du prince Esterhazy, dont Haydn était maître de chapelle : on le nomme aussi *viola di bordone* ; il a beaucoup de ressemblance avec la *viola di gamba*. On tire, par le moyen de l'archet, le son de sept cordes de boyau qui passent sur la touche ; mais au-dessous sont seize cordes de métal que l'on attaque avec l'extrémité du pouce. Le bariton est d'un effet singulièrement agréable ; mais la grande difficulté de l'exécution fait qu'il ne convient qu'à des morceaux d'*adagio* ou de *cantabile*.

(2) Haydn a laissé un quatre-vingt-quatrième quatuor incomplet, il a cependant été exécuté. Il offre une particularité : c'est le seul que ce grand compositeur ait écrit en *la* mineur.

delià premiata, *la Vera costanza*, *Orlando Paladino*, *Armida*, *Acide e Galatea* (*a 4 voci*), *l'Infedeltà delusa*, *Orfeo*. — 5 Opéras pour les marionnettes allemandes : *Geneviève*, *Philémon et Baucis*, *Didon*, *la Maison brûlée*, *le Diable boiteux*. — Enfin, 366 Romances écossaises originales retouchées, et plus de 400 Menuets ou allemandes. On écrirait des volumes pour les gens de l'art, si l'on entreprenait l'analyse des ouvrages, aussi nombreux que variés, sur lesquels repose la gloire de Haydn. Les bornes de cette notice ne permettent guère que d'en donner la simple nomenclature. Il semble toutefois, que la biographie d'un artiste aussi célèbre serait incomplète si, après l'avoir peint dans sa personne et ses habitudes, on n'essayait aussi de le peindre dans ses œuvres. De pareils détails, pour être saisis, demanderaient plutôt un pianoforte qu'une plume. Le langage usuel se trouve bien faible et bien vague pour exprimer le langage des sons combinés, et ce pouvoir souvent indéfinissable qu'exerce la musique sur notre organisation. Le nombre immense, les beautés transcendantes des symphonies d'Haydn, et la popularité universelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, dont elles jouissent, appellent d'abord l'attention sur ces brillantes productions de son génie. Après un *grave* de quelques mesures, l'auteur commence ordinairement par se proposer un thème qui réunit brièveté, facilité, clarté : peu-à-peu, et par un travail insensible, ce thème, répété par les divers instruments, devient comme le canevas d'une étoffe sur laquelle l'artiste sème à pleines mains l'or et les fleurs. Loin d'être épuisé par ce pompeux début, peut-être est-il encore plus varié, plus riche, dans ses *andante* et ses *adagio*. C'est là que la phrase musicale se développe, s'arrondit, que le grandiose éclate dans toute sa majesté. Aussi, pour bien rendre les *adagio* de Haydn, faut-il cette énergie, cette chaleur dont manquent la plupart des orchestres. Quelquefois, dans ses *andante*, on croirait l'auteur entraîné tout-à-coup par la surabondance et l'impétuosité de ses idées : mais il en est toujours tellement maître, qu'il accueille celles qui semblent les plus disparates ; il joue avec elles ; il les fond dans l'ensemble. Cent fois dans un instant, vous le voyez

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Ce folâtre abandon, cette prodigieuse souplesse, cet excès de vigueur, rappellent ces sublimes badinages de l'Arioste, où ce grand poète semble s'amuser à faire naître tour-à-tour, dans l'ame de ses lecteurs, les sensations les plus opposées. Les menuets de Haydn portent tous l'empreinte d'une originalité rendue plus piquante encore par le contraste de la seconde partie, qui est ordinairement enjouée et même comique. En général, réunissant tous les styles, offrant toutes les oppositions et quelquefois même le mélange des extrêmes, les symphonies de ce grand maître appartiennent incontestablement au genre *romantique*, genre si impitoyablement condamné en littérature par nos critiques, mais qu'en musique Haydn a su également élever au-dessus de leurs éloges et de leurs censures. En parlant de son séjour à Londres, il a été dit un mot de sa symphonie *turque*, où, par l'intervention inattendue de la musique militaire la plus bruyante, il se divertit à réveiller en sursaut des auditeurs qui avaient l'habitude de s'endormir. On ne peut omettre quelques détails sur une autre symphonie non moins célèbre, qui porte le nom des

Adieux de Haydn. L'origine prétendue de ce singulier morceau est au nombre des erreurs qui déparent un écrit consacré à la mémoire de l'immortel compositeur, erreurs qu'il importe d'autant plus de relever, que cet écrit (1) a été fort répandu dans sa nouveauté. Voici de quelle manière Haydn lui même racontait l'anecdote dont il s'agit : Parmi les musiciens attachés au prince Esterhazy, il en était plusieurs qui, durant le séjour qu'il faisait sur ses terres, étaient obligés de laisser leurs femmes à Vienne. Le prince, une fois, prolongea son séjour au château d'Esterhazy beaucoup audelà du terme ordinaire. Les maris désolés prièrent Haydn d'être leur interprète. L'idée originale lui vint aussitôt d'écrire une symphonie dans laquelle chacun des instruments se tait l'un après l'autre, avec cette indication : *Ici l'on éteint sa lumière*. Chaque musicien, à son tour, souffla sa bougie, se leva et partit. Cette pantomime eut tout le succès desiré : le prince, dès le lendemain, donna l'ordre du retour à la capitale. Admirable dans ses symphonies, première base de la réputation dont il jouit chez tous les peuples civilisés, Haydn ne se présente pas avec moins de supériorité dans un genre dont la connaissance, il est vrai, est réservée à un petit nombre d'amateurs, le *quatuor*, de toutes les compositions instrumentales celle que les maîtres de l'art regardent comme la plus difficile. Avec quelle verve, quel esprit ce grand artiste y engage, y soutient la conversation musicale! Que les surprises y sont imprévues et piquantes! Parmi ses *oratorio* ou cantates, la *Création* mérite, sans contredit, le premier rang. Ce chef-d'œuvre est le seul que l'on ait entendu à Paris; et encore, jusqu'à ce jour, n'estil connu du public que d'après une traduction ou parodie anti-musicale et par une exécution très imparfaite. On y a cependant remarqué le *Cahos*, le *Fiat-Lux*, la *Création de la femme*, et le *Chœur des Anges* qui célèbrent la naissance du monde. C'est ce morceau qui fit verser des larmes à l'auteur lui-même, lorsque la *Création* fut exécutée, en sa présence, au grand concert donné en son honneur peu de temps avant sa mort. Les *Saisons*, sujet beaucoup trop vague, ne pouvaient produire qu'une composition très inférieure : c'est d'ailleurs la dernière qui soit sortie de la plume de l'illustre vieillard. L'oraterio des *Dernières paroles de J.-C.* offre une particularité remarquable : le texte a éte composé long-temps après la musique. Suivant un ancien usage, l'évêque de Cadix, pendant la semaine-sainte, monte en chaire et prononce successivement une des sept dernières paroles du Sauveur mourant; il la fait suivre d'une méditation : l'orgue remplit cette pause. Haydn fut invité à traiter ce sujet. Il y consentit, malgré la difficulté de faire succéder les uns aux autres sept *adagio* d'orchestre sans le secours du chant. Ce ne fut que plusieurs années après, qu'un chanoine de Passau imagina de placer des paroles sous cette musique, d'après les sentiments qu'elle lui paraissait exprimer. Ce procédé, qui peut être trouvé bizarre, parce qu'il contrarie l'usage reçu, aurait eu l'approbation d'un célèbre musicien de nos jours, qui, plein de naturel au théâtre, est souvent très systématique dans ses écrits. Cette observation est ici d'autant mieux à sa place, que c'est au sujet de Haydn luimême que Grétry demande très sérieusement, pourquoi l'on ne prête pas à ses symphonies les paroles qu'elles

(1) *Notice sur Haydn*, par Framery, 1810.

semblent réclamer (1). C'est le même auteur des *Essais sur la musique* qui regrette qu'un esprit supérieur n'ait pas arrêté Haydn, après ses premières productions instrumentales, en lui adressant les conseils suivants : « C'est » assez peindre des figures vagues ; » appliquez vos idées à un sujet plus » déterminé ; fondez votre idiome mu» sical avec le langage des passions ; » craignez qu'un jour il ne soit plus » temps, parce que vous aurez con» tracté une trop forte habitude de » peindre sans objet et sans être guidé » par l'accent des différents caractères. » — Ne croyons pas que le musicien » qui a passé la moitié de sa vie à » faire des symphonies puisse changer » de système et s'assujétir aux paro» les. On ne peut devenir esclave après » avoir été libre : le contraire est plus » facile (2). » Malgré cette dernière assertion, il est bien certain que Grétry lui-même ne fût jamais parvenu à composer une symphonie qui approchât de celles de Haydn ; mais on ne peut nier malheureusement qu'il n'a que trop bien choisi son exemple, pour justifier la vérité de ses remarques sur la différence qui existe entre le symphoniste et le compositeur dramatique. Il en coûte d'avouer que ce génie si abondant, si vigoureux, lorsqu'il est livré à lui-même dans tous les genres de composition instrumentale, devient quelquefois presque méconnaissable quand il est obligé d'asservir ses idées à celles du poète, et de se restreindre dans les bornes imposées par l'action théâtrale. Ce serait une triste étude que de chercher à mesurer à quelle énorme distance l'immortel symphoniste est resté, dans la tragédie lyrique et l'*opera buffa*, de ses deux célèbres compatriotes Gluck et Mozart.

S—v—s.

HAYDN (MICHEL et JEAN), tous deux frères du grand Haydn. Cet honneur seul est un titre à ce qu'il soit fait mention de ces musiciens qui, d'ailleurs, n'étaient point absolument indignes de porter un nom devenu aussi fameux. Michel surtout mérite d'être distingué : il était maître de chapelle et directeur des concerts de l'archevêque prince de Saltzbourg. Il a laissé des morceaux de musique sacrée d'un style si remarquable, que son illustre frère déclara qu'il le regardait comme le premier homme du siècle en ce genre, toutefois après Mozart, que sa messe de *Requiem* met hors de ligne. Michel Haydn était, en outre, excellent organiste. Il est mort le 8 août 1806. — Jean est mort attaché à la chapelle du prince Esterhazy.

S—v—s.

HAYE (GUILL. NIC. DE LA). *V.* DELAHAYE.

HAYER (JEAN-NICOLAS HUBERT), religieux récollet, né à Sarlouis, se distingua dans son ordre par sa science et par d'utiles travaux. Il y professa pendant plusieurs années la théologie avec succès. Il vivait dans le temps où la philosophie moderne inondait la France et même toute l'Europe d'écrits anti-religieux. Hayer fut du nombre des écrivains qui entreprirent de s'opposer à ce torrent ; et il se signala dans cette lutte en combattant les principes funestes qu'on cherchait à accréditer. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Religion vengée*, ou *Réfutation des erreurs im-*

(1) Il va bien plus loin, puisqu'établissant une thèse générale, il s'écrie : « Pourquoi faut-il que » le musicien, toujours captif, ne se voie pas une » fois libre dans sa création, et ne recevrait-il pas » ensuite les paroles qui exprimeront ses accords ? » Peut-on décider lequel des deux arts, de la poé» sie et de la musique, peut se prêter le plus aisé» ment à cette servitude ? Enfin, pourquoi ne » mettrait-on pas la musique en paroles, comme » l'on met depuis long-temps les paroles en musi» que ? » (*Essais sur la Musique*, tom. I, p. 348.)

(2) *Idem*, tom. III, p. 377, et tom. I, p. 349.

pies, par une société de gens de lettres, Paris, 1757 et années suivantes jusqu'en 1761, 21 vol. in-12. Son principal collaborateur était Soret, avocat. II. *La spiritualité et l'immortalité de l'ame*, 1757, 3 vol. in-12. « Traité, dit un critique, écrit d'un style pur et facile, appuyé de réflexions solides, de comparaisons justes et de réflexions lumineuses. » Il est regardé comme un des bons ouvrages faits sur cette matière, et le meilleur de ceux d'Hayer. III. *La Règle de foi vengée des calomnies des protestants*, 3 vol. in-12. IV. *L'Apostolicité du ministère de l'Eglise romaine*, 1765, in-12. V. *Traité de l'existence de Dieu*, in-12. VI. *L'Utilité temporelle de la religion chrétienne*, 1774, in-12. VII. *La Charlatanerie des incrédules*, 1780, in-12. VIII. *Le Pyrrhonisme de l'Eglise romaine*, ou *Lettres du* R. H. B. D. R. A. P., à M. ***, *avec les réponses*, Amsterdam, 1757, in-8°. Ce sont des lettres au sujet de quelques démêlés du père Hayer avec Boullier, protestant, que celui-ci fit imprimer, accompagnées de ses réponses sous ce titre singulier. Le père Hayer mourut à Paris, le 14 juillet 1780, avec la réputation d'un religieux zélé, et qui joignait à des lumières un grand amour du travail. L—Y.

HAYER-DU PERRON (Pierre). *Voyez* Duperron (XII, 263), et Lehayer au *Supplément*.

HAYES (Charles), savant anglais, né en 1678, fut long-temps l'un des administrateurs de la compagnie royale d'Afrique, qui fut dissoute en 1752. Il mourut à Londres, le 18 décembre 1760, âgé de quatre-vingt deux ans. La plupart de ses ouvrages ont été publiés, en anglais, sans nom d'auteur: I. *Traité des fluxions*, 1704, in-fol. On croit que c'est le premier sur ce sujet qui ait été publié en langue anglaise. II. *Méthode nouvelle et facile de trouver la longitude, par l'observation de la hauteur des corps célestes*, 1710, in-4°. III. *La Lune, dialogue philosophique*, où l'on essaie de démontrer que la lune n'est pas un corps opaque, mais qu'elle est lumineuse par elle-même, 1723, in-8°. IV. *Dissertation sur la chronologie des Septante*, 1741, in-8°., avec un *Supplément*, publié en 1757. V. *Chronographiæ asiaticæ et ægyptiacæ specimen, in quo, 1°. Origo chronologiæ LXX interpretum investigatur; 2°. Conspectus totius operis exhibetur*, 1759, in-8°. X—s.

HAYES (Des) *V.* DESHAYES.

HAYM (Nicolas François), numismate, bibliographe et musicien du XVIII°. siècle, né à Rome, vint à Londres, où il établit un opéra italien qui eut d'abord assez de vogue: mais en 1710, le *Rinaldo* de Haendel ayant absorbé toute l'attention des amateurs de musique dramatique, l'opéra italien tomba; et Haym passa quelque temps après en Hollande, où il publia en 1713, à Amsterdam, deux cahiers de Sonates qu'on a jugées peu inférieures à celles de Corelli. De retour à Londres, il conçut l'idée de graver et de décrire toutes les médailles, statues, pierres précieuses, etc. qui existaient en Angleterre dans divers cabinets, et qui n'avaient pas encore été publiées: son *Tesoro britannico*, Londres, 1719-20, 2 vol. in-4°., quoique surpassé depuis, a long-temps été regardé comme un ouvrage capital en son genre. On préfère à l'original italien, l'édition latine donnée à Vienne en 1762-65, par le P. Khell, à cause des notes dont l'a enrichie le savant traducteur. Haym donna ensuite (en italien), à Londres, 1726, in-8°., un traité des livres rares en langue italien-

ne: cet ouvrage, intitulé, *Notizia de' libri rari nella lingua italiana*, renferme environ trois mille articles classés par ordre de matières, avec une table alphabétique des noms d'auteurs, qui facilite les recherches. L'édition la plus ample, sous le titre de *Biblioteca italiana*, est celle de Milan, 1771, 2 vol in-4°. On cite de Haym quelques autres écrits, et le projet d'une Histoire de la musique: le docteur Burney regrette qu'il ne l'ait pas exécutée; cet ouvrage étant celui qu'il était le plus capable de traiter avec succès. Haym mourut en mars 1730. Z.

HAYS (GILLES LE), ou plutôt *le Hais*, sieur *de la Fosse*, né sans fortune, dans le village d'Amayé, à deux lieues de Caen, n'en reçut pas moins, grâce à des soins bienfaisants, une bonne éducation littéraire chez les Jésuites de Caen, et il sut en profiter. Il enseigna la rhétorique, pendant dix ou douze ans, au collége des Arts de cette ville, et fut recteur de son université; il desservait, de plus, une cure à la campagne. Dans l'espérance d'améliorer son sort, il se rendit à Paris, où il professa l'éloquence dans les colléges du Plessis, du cardinal Lemoine et de Beauvais, jusqu'en 1666, époque à laquelle il renonça aux fonctions de l'enseignement, pour se charger de la cure de Gentilly. Il y mourut, âgé de plus de soixante ans, le 9 août 1679. Il avait un talent remarquable pour la poésie latine, et mérita plusieurs fois le prix des palinods de Rouen et de Caen. Le savant Huet trouve à ses vers la teinture de l'antiquité. (*Origines de Caen*, chap. 24, pag. 397.) Ils furent publiés dans diverses circonstances solennelles; mais ils n'ont pas été recueillis. Ceux dont nous avons connaissance, tiennent du panégyrique: tels qu'un poème d'environ 300 vers hexamètres, adressé au roi au commencement de l'année 1658; un autre moins considérable, à François de Servien, évêque de Baïeux; un à la reine Christine, à l'occasion de son arrivée à Paris: ils sont sur le même mètre. Nous avons trouvé le Hais sujet à se répéter, et nous avons reconnu dans ses vers de trop fortes réminiscences des anciens. Au dire d'Huet, il s'armait aussi quelquefois du fouet de la satire. M—ON.

HAYTON Ier. (en arménien *Hethoum*, en arabe *Hatem*) XIIe prince de la Cilicie, de la race des Rhoupeniens, était fils de Constantin, seigneur de Pardserpert, issu de la race royale. En 1219, Léon II, dernier prince de la ligne directe des Rhoupeniens, mourut, ne laissant qu'une fille nommée Zabel ou Isabelle, dont il confia la tutelle au patriarche, au prince Siradan, et à son parent Constantin, connétable du royaume. Neuf mois après, Siradan fut assassiné par des Ismaëliens; et Constantin resta seul chargé de la régence. Rhoupen, prince d'Antioche, descendant d'une fille de Rhoupen II, frère aîné et prédécesseur de Léon II, ayant formé le projet de s'emparer de la couronne d'Arménie, vint débarquer, avec une flotte considérable, devant la forteresse de Gorigos, située à l'extrémité occidentale de la Cilicie, s'en rendit maître par trahison, prit Tarse, et assiégea Mopsueste: mais le connétable Constantin le força de lever le siége, le poursuivit jusqu'à Tarse, le fit prisonnier, et le fit mourir peu après avec tous ses partisans. En 1220, les seigneurs arméniens, las de vivre sous les lois d'une femme, demandèrent que Constantin fît épouser à la reine l'un de ses cinq fils: le régent préféra lui chercher un autre époux, et jeta les yeux sur Philippe,

fils de Bohémond IV, prince d'Antioche, qu'il manda en Cilicie, où il lui donna la couronne, et la main d'Isabelle. Philippe, en montant sur le trône, jura de ne porter aucune atteinte aux lois et aux usages des Arméniens; mais il ne tarda pas à se rendre odieux à son peuple, qu'il accabla du joug le plus affreux: il chercha même à faire périr les princes du pays, et à les remplacer par des Francs; enfin il fit porter à Antioche, la couronne et toutes les insignes de la royauté. Les Arméniens, las de sa tyrannie, eurent de nouveau recours à Constantin, et le mirent à leur tête: les conjurés vinrent, pendant la nuit, assaillir le roi dans son palais, et l'emmenèrent prisonnier dans la forteresse de Pardserpert, exigeant de lui qu'il fît revenir les objets qu'il avait envoyés à Antioche. Bohémond, père de Philippe, fut obligé de consentir aux desirs des Arméniens, pour qu'ils ne fissent pas périr son fils, qui resta encore captif environ une année, et qui enfin mourut empoisonné en l'an 1222. La reine Isabelle, après une longue résistance, et avoir même soutenu un siége d'un an dans la ville de Séleucie, qui était possédée par les Templiers, fut enfin conduite en grande pompe à Tarse, où elle épousa Hayton, qui fut proclamé roi d'Arménie en 1224. Ses états devinrent en peu de temps très florissants. Son père Constantin fut chargé de l'administration générale du royaume. En 1242, les Tartares, maîtres de tout l'Orient, se préparèrent à entrer, pour la première fois, dans l'Asie mineure. Batchou-Nowian, qui commandait pour eux dans la grande Arménie, vint attaquer Arzroum, qui alors était possédée par Ghaïath-Eddin, sulthan des Seldjoukides d'Iconium. Cette ville fut prise et tous ses habitants passés au fil de l'épée. L'année suivante, le sulthan, pour repousser les Tartares, fit venir, de la Syrie, beaucoup de troupes qu'il joignit aux siennes, ainsi qu'un grand nombre de Grecs, de Francs et de Kurdes: les princes d'Emesse et de Miafarekin, qui étaient de la race de Saladin, lui promirent des secours, ainsi que le prince Constantin, père du roi d'Arménie. Ghaïath-Eddin s'avança avec toutes ses forces pour combattre les Tartares, et fut complètement défait dans les plaines qui se trouvent entre Arzroum et Arzendjan. Il s'enferma dans Ancyre avec sa femme et ses enfants. Les Tartares vainqueurs pénétrèrent de tous côtés dans les états du prince fugitif, prirent Sébaste et Césarée, et arrivèrent bientôt jusqu'aux montagnes de la Cilicie. La mère du sulthan, sa sœur et plusieurs de ses serviteurs se réfugièrent avec leurs richesses auprès du prince Constantin, qu'ils regardaient comme leur ami. Mais le roi Hayton, et son père Constantin, se voyant trop faibles pour résister aux Tartares, résolurent de se soumettre à leur puissance. Après avoir pris l'avis des princes du pays, ils envoyèrent une ambassade: Batchon accorda la paix, mais il exigea qu'on lui livrât la mère, la sœur et les trésors de Ghaïath-Eddin; et il fit partir, avec les ambassadeurs de la Cilicie, des envoyés tartares pour en demander l'extradition. Hayton eut beaucoup de peine à se résoudre à violer les droits de l'hospitalité. Néanmoins les avis des grands de l'état et les intérêts de son peuple l'emportèrent; et il livra les princesses turques aux Tartares, qui, à ce prix, lui accordèrent leur alliance. Peu après, le prince d'Iconium fit sa paix avec les Tartares, et se reconnut leur vassal; mais

ils ne lui rendirent aucune des captives que le roi d'Arménie leur avait livrées. Vers le même temps (en 1245), Constantin, prince de Lamprou, beau-frère de Hayton, se révolta, et fit alliance avec le sulthan d'Iconium, qui était fort irrité de la trahison du roi d'Arménie. Hayton et son père se mirent aussitôt à la tête de leurs troupes, ravagèrent les possessions du prince de Lampron et vinrent l'assiéger dans sa capitale, d'où il s'échappa pendant la nuit, et se retira auprès du sulthan d'Iconium. Constantin rentra bientôt après en Cilicie, avec des troupes que lui fournit ce prince musulman, et vint mettre le siége devant Tarse, où étaient le père du roi Hayton, et son second fils Sempad, connétable du royaume, qui, soutenus par les Francs, se défendirent avec succès. Hayton conduisit alors son armée au secours de son père et de son frère, et força Constantin de lever le siége. Ghaïath-Eddin étant mort sur ces entrefaites, les troupes musulmanes sortirent précipitamment de la Cilicie, et abandonnèrent Constantin, qui fut bientôt contraint de se soumettre à son souverain. En 1246, le grand khan des Tartares, Oktay, mourut, et son frère Gaiouk lui succéda : le roi Hayton envoya vers lui, à Karakorum, son frère Sempad, pour renouveler l'alliance qui avait été contractée avec les deux peuples, et pour obtenir de lui qu'il lui fît restituer plusieurs villes de ses états dont le sulthan seldjoukide s'était emparé. Sempad fut fort bien reçu par Gaiouk, qui lui accorda tout ce qu'il demandait, et lui donna une patente royale, adressée à Batchou, commandant de l'Arménie, qui remplit ses intentions. Un légat du pape Innocent IV vint trouver le roi Hayton, en 1248, pour terminer les différends qui subsistaient depuis long-temps entre l'Église romaine et l'Église d'Arménie : en l'an 1243, un grand concile avait été rassemblé à Sis pour cet objet, par le patriarche Constantin Ier.; on y en convoqua un nouveau en 1251, auquel souscrivirent la plupart des évêques et docteurs de la grande Arménie et plusieurs Syriens. Mais les Grecs et les Géorgiens refusèrent d'y accéder, et ces négociations n'eurent presque aucun résultat. Le grand prince des Tartares, Gaiouk, étant mort à cette époque, et ayant été remplacé par Mangou son frère, le roi Hayton résolut alors d'aller en personne à sa cour, pour affermir l'alliance qu'il avait contractée avec ses prédécesseurs. Avant de partir, il écrivit, en 1252, à Batou, fils de Djinghiz-Khan, prince des Mongols du Kaptchak, afin d'obtenir sa protection auprès du grand khan : en ayant reçu une réponse favorable, il se prépara, en 1253, à faire le voyage de Karakorum. En partant, il laissa le gouvernement du royaume à son père Constantin, et chargea de sa défense son frère Sempad, et ses fils Léon et Théodore. Comme il était obligé, pour aller trouver Batou, de traverser les états du sulthan d'Iconium son ennemi, il lui fit demander le libre passage; puis il se mit lui-même, déguisé, parmi les gens de la suite de son ambassadeur. A Atzendjan il fut reconnu par un des habitants, qui le salua du nom de roi : l'ambassadeur, craignant la suite de cette indiscrétion, donna un soufflet à Hayton, et y joignit des paroles insultantes, propres à détruire l'idée qu'il fût le roi d'Arménie. Après être sorti des terres du sulthan d'Iconium, Hayton trouva à Kars le général mongol Batchou, qui le traita avec les plus grands honneurs. Traversant en-

suite l'Albanie et le défilé de Derbend, Hayton passa dans le Kaptchak, où Batou résidait alors auprès de Kazan, sur les bords du Volga. Ce prince et son fils Sartak le reçurent fort bien, et, quelque temps après, lui donnèrent un corps de troupes, pour l'escorter jusqu'à la cour de Mangou, où il arriva après une marche de quatre mois. Hayton séjourna cinquante jours à Karakorum; il conclut avec Mangou une alliance perpétuelle, pour lui et ses successeurs, se reconnut sujet de l'empire tartare, et obtint en outre que toutes les églises arméniennes de la grande Arménie seraient exemptes de tribut. A son retour, il s'arrêta pendant quelque temps au pays de Schirag, dans la grande Arménie, où campait alors Batchou-Nowian; il lui montra la lettre de Mangou, d'après laquelle Batchou le traita comme un allié et un fidèle sujet de son maître, et lui donna un corps de troupes pour l'escorter: il prit son chemin par la Mésopotamie, et rentra dans ses états le 5 juin 1255. Ses fils Léon et Théodore allèrent à sa rencontre, avec toutes les troupes du royaume, et le ramenèrent à Sis, sa capitale. Le prince d'Iconium, informé de l'alliance que Hayton avait contractée avec les Tartares, fit une invasion dans la Cilicie, et pénétra jusqu'à la forteresse de Vahga: Hayton le repoussa, et lui enleva les villes de Marasch et de Behesni. Hayton fournit alors de puissants secours à la ville d'Antioche et au comte de Tripoli, attaqués par le sulthan des Mamelouks d'Égypte. Le grand khan des Mongols, Mangou, ayant donné à son frère Houlagou la souveraineté de tous les pays conquis dans la Perse par les Tartares, Houlagou passa, en 1255, le Djyhoun, pour venir prendre possession de ses états. Il ordonna à Batchou-Nowian, dont le camp occupait les plaines de Moughan, dans le voisinage de Tauriz, d'abandonner ces lieux, voulant s'y établir lui-même. Batchou émigra donc de la grande Arménie, avec tous les Tartares qu'il commandait, et se rendit maître des états des Seldjoukides de l'Asie mineure. Hayton, craignant que Batchou ne respectât pas l'alliance qu'il avait contractée avec le grand khan, lui envoya des présents pour l'intéresser en sa faveur. Batchou traita fort bien les envoyés du roi d'Arménie, défendit à ses troupes d'entrer sur ses terres, et écrivit pour le recommander plus particulièrement au grand khan et à Houlagou. En 1258, après la prise de Baghdad et la destruction du khalifat, Houlagou se préparait à faire la conquête de la Syrie: Hayton vint le trouver à Edesse, avec un corps de troupes qui le suivit pendant toute l'expédition de Syrie, laquelle, d'après ses avis, commença par l'attaque et la prise d'Halep. Après la prise de Damas, en 1259, Houlagou repassa l'Euphrate pour retourner dans ses états, laissant au général Kirbogha le commandement de la Syrie. Pour récompenser Hayton, il lui donna plusieurs villes qui avaient été conquises sur le sulthan d'Halep. La Syrie ayant été reconquise par les Mamelouks, en 1260, sous la conduite de Kontouz, sulthan d'Egypte, les généraux mongols se réfugièrent auprès du roi Hayton, qui les reçut fort bien, et leur donna des provisions et des chevaux, en les renvoyant vers Houlagou. L'Arménie resta en paix pendant quelques années. Hayton assista, en 1264, au grand kouriltaï ou assemblée générale des Tartares, à Tauriz. Houlagou étant mort peu après, le sulthan d'Égypte, Bibars, crut le moment favorable pour faire

la guerre au roi d'Arménie. Il lui envoya redemander les villes que les Tartares lui avaient livrées. Sur son refus, le prince égyptien se préparait à attaquer la Cilicie: Hayton partagea ses troupes en deux corps, dont il confia le commandement à ses fils Léon et Théodore; puis il alla dans l'Asie mineure, réclamer le secours des Tartares. Pendant qu'il attendait une réponse favorable d'Abaka, successeur de Houlagou, les armées égyptiennes entrèrent dans la Cilicie, et pénétrèrent bientôt dans le cœur du royaume. Les princes Léon et Théodore, avec leur oncle le connétable Sempad, ayant attaqué les infidèles auprès de Sarovanti - K'har, furent complètement défaits: Théodore fut tué dans cette malheureuse affaire; et Léon, fait prisonnier, fut envoyé en Égypte. Les Musulmans portèrent le fer et le feu dans toute la Cilicie, dévastèrent Mopsueste, Aïas et Adana, livrèrent aux flammes Sis, capitale du royaume, et rentrèrent en Syrie, chargés d'un immense butin: mais ils ne purent prendre aucune des places fortifiées, et ils ne laissèrent point de troupes pour garder les autres. Hayton revint peu après dans ses états, avec une armée tartare, qui, par son indiscipline, détruisit ce que les Egyptiens avaient épargné. Hayton écrivit alors au pape Clément IV, pour lui faire part de ses malheurs et lui demander des secours: il n'en obtint qu'une simple lettre que ce pape adressait à tous les princes chrétiens d'Occident, pour les engager à se croiser en faveur du roi d'Arménie. Léon resta prisonnier en Égypte jusqu'en 1268: son père réussit alors à l'échanger contre un ami du sulthan, prisonnier des Tartares, desquels Hayton obtint sa liberté. Peu après, avec l'autorisation du prince des Tartares, il se démit de la dignité royale, en faveur de Léon, et se contenta du simple titre de baron, qu'il ne garda même pas long-temps; car, accablé d'infirmités, et entièrement dégoûté du monde, il se fit moine, et prit l'habit de prémontré sous le nom de *Macaire*. Il mourut quelques mois après, le 12 décembre 1271, et fut enterré au monastère de Trazarg (1). Génébrard place l'année de sa mort à 1270, et d'autres à 1275. Un religieux de l'abbaye de Lucques, ordre de Prémontré, en Moravie, publia en 1609 une vie du roi Hayton; et Aubert le Mire l'a insérée dans sa Chronique de cet ordre, page 143. S. M—N.

HAYTON II, petit-fils du précédent, monta sur le trône de la petite Arménie en l'an 1289, après la mort de son père Léon III. Il ne voulut point qu'on lui plaçât la couronne sur la tête, et ne prit même qu'à regret les rênes du gouvernement; car il avait beaucoup de goût pour la vie monastique, et, pendant la vie de son père, il n'avait jamais voulu se marier. Peu après son avénement, il envoya un moine latin, nommé Jean, auprès du pape Nicolas IV, pour l'assurer de son attachement à la foi orthodoxe. Le pape renvoya par le même moine une profession de foi, destinée à être signée par les parents du roi et par les évêques du royaume qui n'étaient pas sincèrement unis à l'Église romaine. Ce fut le signal d'un grand trouble dans le royaume. Le patriarche Constantin II refusa de signer cette profession de foi: le roi le fit déposer, et l'exila. Il mit à sa place Etienne IV, qui, de concert avec Hayton, convoqua en 1292, à Sis, un concile, où il fut réglé que les Arméniens célébreraient la fête de Pâques

(1) Ou d'Episcopia dans l'île de Chypre, selon les historiens de l'ordre de Prémontré.

le même jour que les Latins ; ce qui ne fut pas admis par les évêques et les docteurs de la grande Arménie. Pendant que le roi s'occupait ainsi de démêlés théologiques, le sulthan des Mamelouks d'Egypte, nommé *Melik-Aschraf*, se rendit maître des dernières villes que les Francs possédaient sur les côtes de Syrie. En 1291, il prit Acre, et il s'avança jusqu'aux frontières de la Cilicie. Aussitôt que Hayton fut informé de son arrivée, il se hâta de se mettre à la tête de ses troupes, et de se porter vers les défilés qui conduisaient de son royaume en Syrie, pour en défendre l'entrée: il envoya dans le même temps demander des secours au roi des Tartares Arghoun et au pape Nicolas IV, qui ne purent l'aider. L'année suivante, 1292, Melik-Aschraf entra dans l'Euphratène avec une puissante armée, vint mettre le siége devant Hrhomgla, résidence du patriarche d'Arménie, et la prit en l'an 1293, après un siége long et opiniâtre. Le patriarche Etienne IV fut emmené captif en Egypte. Il résolut alors de déposer les rênes du gouvernement : il associa au trône son frère Théodore III, et peu après lui céda la royauté. Il embrassa l'état monastique dans l'ordre des frères-mineurs de S. François, et prit le nom de Jean. Mais, pressé par les sollicitations des grands du royaume, et de Théodore lui-même, il consentit, deux ans après, à reprendre la couronne. Plusieurs barons mécontents de ce changement, et dédaignant d'obéir à un moine, voulurent se révolter. Hayton, informé de leur dessein, forma le projet de les attirer auprès de lui les uns après les autres, pour leur faire crever les yeux; mais, avant l'exécution de ce crime, le patriarche Grégoire VII parvint à les réconcilier. Dans le même temps Hayton alla vers Baïdoun, roi des Tartares, pour renouveler l'ancienne alliance des Arméniens avec la monarchie mongole, qui leur était nécessaire pour résister aux Musulmans. Pendant qu'il était en route, Baïduun fut vaincu et tué par Ghazan, autre prince mogol, qui signala le commencement de son règne par des persécutions contre les chrétiens. Hayton se hâta d'aller le trouver: Ghazan le reçut d'abord fort mal, en lui reprochant d'être venu pour faire hommage à Baïdoun. Hayton l'apaisa, en lui disant: « Je suis le serviteur de la maison de Djinghiz-Khan, et j'obéis à celui de sa race qui est sur le trône. » Ghazan ordonna ensuite de donner à Hayton une robe royale, contracta une nouvelle alliance avec lui et sa nation, fit cesser à sa considération les persécutions qu'on exerçait contre les chrétiens, et le renvoya dans ses états, comblé de présents. Hayton, de retour en Cilicie, reçut une ambassade de l'empereur de Constantinople, Andronic II, de la race des Paléologues, qui lui demandait une de ses sœurs pour son fils Michel, qu'il avait associé à l'empire. Hayton, voulant condescendre aux desirs de l'empereur, remit aux ambassadeurs ses sœurs, Marie, âgée de quinze ans, et Stéphanie, âgée de treize ans (1). Michel épousa Marie, qui fut peu après couronnée impératrice, en 1296. Hayton et son frère Théodore, désespérant de recevoir des secours de l'Occident pour se défendre contre les Musulmans, cherchèrent à tirer parti de leur nouvelle alliance avec les Grecs. Ils confièrent le soin du royaume à leur frère Sempad, et partirent pour Constantino-

(1) En 1295, il avait déjà marié Zabloun, l'aînée de ses sœurs, au comte de Tyr, Amauri, frère de Henri II, roi de Cypre. De ce mariage naquirent trois fils, Henri, Jean et Gui, dont les deux derniers devinrent rois d'Arménie.

ple. L'ambitieux régent voulut profiter de l'éloignement de son frère, pour usurper la couronne : il gagna ses frères Constantin, Oschin et Alinakh, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs, et le patriarche Grégoire, qui le sacra roi à Sis. Ghazan-Khan le confirma dans sa dignité, et lui donna en mariage une de ses parentes. Hayton et Théodore revenant de Constantinople, en 1297, furent chassés par l'usurpateur, et, n'ayant pu obtenir de secours du roi de Cypre, ni de l'empereur grec, résolurent de se rendre à la cour de Ghazan-Khan pour en obtenir justice. Mais Sempad les surprit sur la route, et les fit alors renfermer dans la forteresse de Pardserpert, où peu de jours après il donna ordre de mettre à mort Théodore, et d'aveugler Hayton, en lui faisant passer un fer chaud sur les yeux. La cruauté de Sempad irrita son autre frère Constantin, seigneur de Gaban, qui se révolta contre lui en 1298, le fit prisonnier, délivra son frère Hayton, et monta lui-même sur le trône. En 1299 Hayton recouvra la vue ; le peuple regarda cet événement comme un miracle : plusieurs des barons et le patriarche Grégoire voulurent alors lui donner la couronne. Hayton refusa d'abord de satisfaire à leur desir ; il songeait à se retirer dans un monastère : mais les troupes l'en empêchèrent, et le replacèrent malgré lui sur le trône. Constantin, peu content de ce changement, rassemble ses partisans et délivre son frère Sempad. Mais Hayton parvient à s'emparer d'eux par trahison, et les envoie prisonniers à Constantinople, où l'empereur les retint jusqu'à leur mort. Hayton était à peine paisible possesseur de la couronne, qu'en l'an 1301 Sou-samisch, émir de Damas, entra dans la Cilicie avec une puissante armée égyptienne. Hayton vint à sa rencontre, le battit, le fit prisonnier, et l'envoya à Ghazan-Khan, qui était alors a Mousoul : il se préparait à faire une expédition en Syrie contre les Égyptiens. En 1302, le sulthan Naser-Mohammed entra en Arménie avec une armée de plus de cent mille hommes, pour venger la défaite de son général. Trop faible pour lui résister, Hayton se réfugia dans des montagnes inaccessibles. Ghazan-Khan ayant rassemblé toutes ses forces, y réunit celles des rois de Géorgie et de tous les princes de la grande Arménie, et passa l'Euphrate avec plus de deux cent mille combattants. Hayton vint alors le joindre à la tête de ses troupes : il se trouva à la bataille d'Emesse, où le sulthan d'Egypte fut vaincu par les Tartares ; et il accompagna Ghazan-Khan à la prise de Damas. Le prince tartare étant retourné dans ses états pour dissiper une révolte, ses généraux Koutlouschah et Tchoubau, qu'il avait laissés en Syrie à la tête de quarante mille hommes, voulurent, de concert avec le roi d'Arménie, s'avancer vers l'Egypte pour achever la ruine du sulthan des Mamelouks ; mais ils furent battus et contraints de fuir jusqu'à l'Euphrate. Hayton revint dans ses états peu après en l'an 1303. Les Mamelouks d'Egypte, soutenus par les émirs turks de la Lycaonie, pénétrèrent, l'année suivante, dans la Cilicie, qu'ils ravagèrent, et brûlèrent les villes d'Adanah et de Tarse, sans que les Tartares chargés de défendre le royaume fissent rien pour les en empêcher. En 1305, Hayton rassembla quelques troupes, et aidé par le connétable Oschin, prince de Gantchoï, et son frère Hayton l'historien, il chassa les Egyptiens ; il abdiqua ensuite la couronne, malgré les prières des grands

de l'État, et ayant adopté le prince Léon, fils de son frère Théodore, il le fit sacrer à Sis, conservant le titre de père du roi et de grand barun: il se retira dans un monastère auprès de Sis, continuant de gouverner le royaume par ses conseils, parce que le prince Léon était encore fort jeune. En 1306 les Égyptiens ayant fait une nouvelle invasion en Cilicie, Haytou, écrivit au pape Clément V pour lui demander du secours. Il assista, en 1307, au cinquième concile de Sis, qui fut la cause de nouveaux malheurs pour l'Arménie. Plusieurs des princes qui n'avaient pas voulu accéder à sa décision, conçurent une violente haine contre Hayton et contre le roi son neveu; en 1308, ils allèrent trouver Bilarghou, qui, par l'ordre du roi des Tartares, était chargé de garder la Cilicie, et l'engagèrent à se joindre à eux pour les délivrer de Hayton et de leur roi. Ce général haïssait secrètement Hayton. Sous un vain prétexte il le fit venir avec le roi Léon IV, à Anazarbe, où il les fit périr. S. M—n.

HAYTON, prince de Gorigos, ville située à l'extrémité occidentale de la Cilicie, sur un promontoire qui s'avance vers l'île de Cypre, était issu d'une famille distinguée qui avait contracté plusieurs alliances avec la race royale des Rhoupenians, et avec celle des princes de Lampron, laquelle faisait remonter son origine jusqu'aux plus anciens rois de l'Arménie. En 1295, Hayton et son frère Oschin furent les principaux auteurs des troubles qui éclatèrent dans la Cilicie, en se révoltant contre Hayton II, qui venait de remonter sur le trône d'Arménie. Mais la paix fut rétablie entre eux par l'entremise du patriarche Grégoire VII, qui était ami de Hayton. Ce prince, qui s'était déjà distingué dans les guerres contre les Mamelouks d'Égypte, accompagna le roi Hayton, lorsqu'il servit, comme auxiliaire, dans l'armée de Ghazan-Khan, empereur des Tartares. Il se trouva à la bataille d'Émesse, où les Mamelouks furent vaincus; à la prise de Damas, et dans plusieurs autres occasions, comme on peut le voir dans l'ouvrage historique qu'il nous a laissé. Il rendit encore de grands services, en 1304, au roi Hayton, quand il chassa les Mamelouks qui avaient pénétré dans la Cilicie. Peu après, en 1305, le jour même de la bataille où les Égyptiens furent vaincus, Hayton, fort âgé et dégoûté du monde, résigna, du consentement de ses parents, sa principauté entre les mains de son roi pour embrasser l'état monastique, afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait depuis long-temps. Il passa ensuite dans l'île de Cypre, où il prit l'habit des religieux de l'ordre des Prémontrés. Il vint à Rome, puis à Avignon, où le pape Clément V lui donna la charge de supérieur d'une abbaye de son ordre dans la ville de Poitiers : Hayton y mourut en paix, probablement peu de temps après avoir achevé son Histoire d'Orient. Il paraît que c'est en l'an 1307 qu'il composa cet ouvrage : il le dicta d'abord, en français, à un certain Nicolas Faulcon, qui, quelque temps après, le traduisit en latin, par l'ordre du pape Clément V. Ce livre contient, en soixante chapitres, la description de l'Orient, l'histoire de tous les rois mongols de la postérité de Djenghiz Khan, et des considérations sur l'état de la Terre-Sainte et des chrétiens du Levant de son temps. Il renferme beaucoup de faits curieux; et il est en général d'un vif intérêt. Quoiqu'il ait été un grand nombre de fois imprimé en diverses langues, on n'en possède point encore

une édition correcte. Celle de Reineccius, Helmstadt, 1585, in-4°., et la réimpression de Muller, Berlin, 1671, in-4°., sont remplies de fautes dues, en grande partie, à ce que les manuscrits originaux ont été mal lus par les éditeurs. Le livre de Hayton est intitulé *De Tartaris*, ou *Historia orientalis*. On le trouve dans la plupart des Collections d'anciens voyages traduits dans les diverses langues de l'Europe, particulièrement, avec assez d'exactitude, en latin, dans celle de Grynæus, Bâle, 1555, in-fol.; en italien, dans celle de Ramusio, tom. II, 1583, in-fol.; en français, dans celle de Bergeron (*V.* CENTENO). S. M—N.

HAYWARD (SIR JOHN), historien anglais, publia, en 1599, la *Première partie de la vie et du règne de Henri IV*, roi d'Angleterre, ouvrage où il soutenait le droit d'hérédité au trône: ce fut, sous le règne d'Elisabeth, un motif plus que suffisant pour le faire mettre en prison. Lorsque le comte d'Essex et ses amis furent mis en jugement, les juges accusèrent Hayward de haute trahison, pour avoir, dans la dédicace adressée à ce seigneur, paru encourager la rebellion des sujets; ils insistaient surtout sur un passage où il disait, en parlant du comte d'Essex : *Magnus et præsenti judicio et futuri temporis expectatione.* Bacon, alors conseiller d'Elisabeth, en jugea un peu moins sévèrement ; il raconte lui-même, dans ses *Apophtegmes*, que la reine alarmée lui demanda un jour s'il y avait dans ce livre quelque trahison, et qu'il répondit : « Non, Madame, je ne puis pas dire qu'il y ait » de la trahison; mais il y a beaucoup » de friponnerie. — Comment donc ? » — En ce que l'auteur a volé dans » Tacite la plupart de ses sentences et » de ses opinions. » Hayward fut plus heureux sous le règne de Jacques, qui le nomma, en 1610, l'un des historiographes du collége de Chelsea, destiné par ce prince à servir de quartier-général à la grande armée des controversistes de ce temps. Il fut créé chevalier en 1619, et mourut le 27 juin 1627. Parmi ses autres ouvrages, ceux qui méritent d'être cités, sont : 1°. *Les Vies des trois rois d'Angleterre normands, Guillaume Ier., Guillaume II et Henri Ier.*, 1613, in-4°.—2°. *De la suprématie en affaire de religion*, 1624.—3°. *Vie et règne d'Edouard VI, avec le commencement du règne d'Elisabeth*, 1630, in-4°. (posthume.) Hayward est trop théologien : son style est facile, mais trop dramatique; s'il a pensé d'après Tacite, il a plus encore écrit sur le modèle de Tite-Live; et sa petite histoire de Henri IV est presque remplie, d'un bout à l'autre, par les longs discours qu'il prête à ses héros. X—s.

HEADLEY (HENRI), poète anglais, né en 1766 à Instead, dans le comté de Norfolk, mort à Norwich en novembre 1788, à l'âge de vingt-trois ans, publia, n'ayant pas encore vingt ans, un volume de *Poésies*, qui sont estimées; l'ouvrage sur lequel se fonde sa réputation, est un recueil en 2 vol. in-8°., publié en 1787, intitulé *Beautés choisies de l'ancienne poésie anglaise, avec des esquisses biographiques*. Ce recueil paraît avoir donné en quelque sorte le signal de ces recherches dans les monuments de l'ancienne poésie anglaise, qui ont été si multipliées de nos jours. Il a travaillé au *Gentleman's magazine*, et à un ouvrage intitulé: *Olla podrida*, recueil périodique, en quarante-quatre numéros, imprimés pour la deuxième fois en 1788, in-8°. X—s.

HEARNE (THOMAS), antiquaire

anglais, né en 1678 à White-Waltham, dans le Berkshire, montrait dès son enfance tant de goût pour les antiquités, qu'on le voyait, dit-on, se traîner toujours sur les vieilles pierres sépulcrales du cimetière avant qu'il sût lire. Son père, qui tenait l'école dans sa paroisse, était hors d'état de lui donner d'autre instruction que celle qu'il possédait lui-même : mais un gentilhomme, nommé Cherry, prit soin du jeune Hearne; et, après avoir formé son esprit, il l'envoya, en 1695, à Oxford. La bibliothèque de cette université devint le séjour favori de son élève, et détermina sa carrière pour la vie. Hearne s'y fit bientôt connaître avantageusement par son talent singulier pour la lecture et la collation des manuscrits; et les docteurs Mill et Grabe se servirent souvent de lui pour cet objet. Il ne se rendit pas moins utile en faisant le supplément du catalogue de la bibliothèque; il y obtint ensuite une petite place, désignée dans le langage académique par le nom de *janitor*. Peu de temps après, il eut celles d'*architypographe* et d'huissier de la loi civile. C'étaient, malgré des noms imposants, des emplois bien subalternes; mais ils suffisaient à l'ambition de Hearne, qui ne voyait pas de bonheur comparable à celui de vivre dans une bibliothèque. Aussi refusa-t-il des places plus lucratives, qui l'auraient obligé d'en sortir. Nommé enfin sous-bibliothécaire en 1712, il n'eut plus de vœux à former. Cependant le sort réservait une rude épreuve à notre bibliophile. Hearne était sincèrement dévoué à la famille Stuart : les malheurs de cette dynastie ne diminuèrent en rien son attachement pour elle. Il lui rendit hommage dans la plupart des ouvrages qu'il mettait au jour, au risque d'être persécuté par les nombreux ennemis de cette famille infortunée; et, lorsque le gouvernement exigea de tous les fonctionnaires le serment de fidélité, Hearne refusa de se conformer à cet ordre. Il fallut choisir entre deux grandes affections de son cœur; son dévouement pour les Stuart, et son attachement à sa bibliothèque. Hearne ne balança point; il résigna sa place de sous-bibliothécaire, et resta fidèle à ses principes. Ceux qui ne furent pas capables de l'imiter, prirent le parti de le haïr. On lui suscita des querelles : on déterra une brochure qu'il avait écrite dans sa jeunesse pour défendre ceux qui avaient prêté serment au roi Guillaume. Hearne se contenta de répondre qu'il avait mal vu et mal jugé étant jeune, et qu'il s'amendait dans l'âge mûr. Autant on méprise ceux qui changent de conduite par des vues d'intérêt personnel, autant on estime les hommes qui reviennent sur leurs premières opinions, après de mûres délibérations, au péril de leur fortune. C'est ce qui arriva aussi à Hearne : ses compatriotes finirent par mettre du prix à attirer dans le parti dominant un homme aussi respectable; et on lui fit des offres brillantes, à condition qu'il prêterait serment. Hearne refusa tout, et resta jacobite jusqu'à la mort. Il vivait plus avec les livres et les manuscrits qu'avec le monde; et ce n'était que dans les préfaces de ses ouvrages qu'il laissait percer ses sentiments politiques. La découverte d'un vieux manuscrit le charmait plus que rien au monde. Un jour, dans l'effusion de sa joie après une de ces découvertes, il adressa au ciel la prière suivante qu'on a trouvée parmi ses papiers : « Seigneur plein de grâce et de miséricorde, je vous remercie mille fois des soins que vous avez toujours pris de moi. Sans cesse vous me donnez

» des preuves signalées de votre providence : encore hier vous me fîtes » trouver inopinément trois vieux manuscrits ; je vous en rends grâces, » en vous suppliant de continuer de » m'accorder, pour l'amour de Jésus-» Christ, la même protection, à moi » pauvre pécheur. » Cet acte de piété paraîtrait ridicule s'il ne provenait d'un homme de mœurs très simples, qui, dans sa vie solitaire, rapportait tout à la Divinité. C'est aussi par sa manière d'exister simple, frugale et laborieuse, qu'on peut expliquer comment il a pu amasser une somme de 1000 liv. st. qu'on trouva chez lui après sa mort, arrivée le 21 juin 1735. Il légua ses manuscrits au docteur G. Bedford : celui-ci les vendit, pour cent guinées, au docteur Karolinson ; et, en vertu du testament de ce savant, ils passèrent à la bibliothèque Bodléienne à Oxford. On y trouve toute la correspondance de Hearne, et une espèce de journal qu'il avait tenu de ses travaux archéologiques. Ces manuscrits forment, à ce qu'on assure, cent petits volumes. Un libraire de Londres a annoncé depuis peu qu'il allait en publier un extrait en 2 vol. in-8°, sous le titre de *Reliquiæ Hearneanæ*. On peut voir dans le Dictionnaire de Chaufepié la liste des ouvrages publiés par cet infatigable écrivain, au nombre de quarante, indépendamment des tables qu'il avait pris la peine de faire pour divers ouvrages. Nous indiquerons seulement les suivants : I. *Reliquiæ Bodleianæ*, ou *Œuvres posthumes de sir Thomas Bodley, avec le premier projet de statuts de la bibliothèque publique d'Oxford*, Londres, 1703, in-8°. (en anglais.) II. *Justinus*, avec des notes, Oxford, 1705, in-8°., collationné sur quatre manuscrits. III. *Livius*, ibid., 1708, six vol. in-8°., édition assez estimée. IV. *Lettre sur quelques antiquités entre Windsor et Oxford*, 1725. V. *Vie d'Alfred-le-Grand, par L. Spelman*, imprimée sur le manuscrit original de la bibliothèque Bodléienne, 1710. VI. *Itinéraire de Jean Leland, antiquaire, accompagné de plusieurs discours curieux*, 1710, in-8°.; édition rare, n'ayant été tirée qu'à cent vingt exemplaires : on l'a réimprimée en 1744. VII. *H. Dodwell de parmâ equestri Woodwardianâ dissertatio*, Oxford, 1713, in-8°. Hearne fut obligé de faire plusieurs cartons pour la préface après la publication de l'ouvrage. VIII. *Lelandi de rebus Britannicis collectanea*, 1715, 6 vol.; tiré à cent cinquante exemplaires. IX. *Acta Apostolorum græco-latinè, literis majusculis, è codice Laudiano...*, Oxford, 1715, in-8°.; tiré à cent vingt exemplaires. X. *J. Rossi, antiquarii Warwicensis, historia regum Angliæ*, 1716, in-8°., tiré à soixante exemplaires ; réimprimé dans la 2e. édition de l'Itinéraire de Leland. XI. *Alvredi Beverlacensis annales, sive historia de gestis regum Britanniæ*, 1716, in-8°.; tiré à cent quarante-huit exemplaires, de même que le suivant. XII. *G. Koperi vita D. Thomæ Mori*, 1716. XIII. *Recueil de dissertations curieuses écrites par des antiquaires distingués, sur divers sujets d'antiquités anglaises*, 1720. XIV. *Roberti de Avesbury historia de mirabilibus gestis Edwardi III*. Hearne y a joint des lettres de Henri VIII à Anne Boulen, 1720. XV. *Th. Caii vindiciæ antiquitatis academiæ Oxoniensis, contrà Johannem Caium ; in lucem ex autographo emisit Thom. Hearnius, qui porrò non tantùm Antonii vitam à se ipso conscriptam, et Humphredi Humphreys, episcopi*

ruper Herefordiensis, de viris claris Cambro-Britannicis observationes, sed et reliquias quasdam ad familiam religiosissimam Ferrariorum de Gidding parvâ in agro Huntingtoniensi pertinentes subnexuit, Oxford, 1730, 2 vol. in-8°. (*Voy.* FERRAR, t. XIV, p. 400, note 1.) Cette histoire des antiquités de l'université d'Oxford, par Th. Key (*Voy.* CAIUS, tom. VI, pag. 488), est curieuse et recherchée. Hearne s'est presque toujours borné au rôle d'éditeur. Mais, dans beaucoup d'ouvrages publiés par ses soins, il a inséré des dissertations savantes sur toute sorte de sujets. Dans ses préfaces, il déclame souvent contre le vandalisme des premiers réformateurs, et rend plus de justice que la plupart de ses compatriotes aux chroniques et aux compilations faites dans les monastères. Aussi l'a-t-on soupçonné d'avoir vécu et d'être mort dans la communion de l'église romaine : depuis vingt ans, on ne le voyait plus au service divin dans l'église anglicane ; et, avant ses derniers moments, il reçut secrètement un inconnu que l'on a cru être un prêtre catholique déguisé. Par une disposition assez bizarre de son testament, après avoir légué à un ami son cabinet de monnaies et médailles, il ajoute : « Et je » souhaite qu'en quelques mains qu'el- » les puissent tomber dans la suite, » on les conserve toutes ensemble, » et qu'on ne les montre jamais qu'à » des personnes qui s'y entendent. » L'histoire d'Angleterre doit à Hearne un grand nombre de titres et de chartes qui, sans ses recherches laborieuses, n'auraient peut-être jamais vu le jour : quelques-uns des manuscrits dont il fut éditeur, ne méritaient peut-être guère l'honneur de la publicité; mais c'est le plus petit nombre : tous les autres sont assez intéressants pour que les Anglais doivent lui savoir gré d'avoir tiré ces ouvrages de l'obscurité. Un libraire de Londres a commencé, il y a quelques années, à réimprimer la Collection des Œuvres de Hearne, qui, pour la plupart, sont devenues rares, et se payaient très cher dans les ventes publiques; mais, faute d'encouragements, il a été obligé d'abandonner cette entreprise. Hudesford a composé la vie de Hearne, en prenant pour guide le journal même écrit de la main de ce savant antiquaire; et il l'a publiée, en 1772, avec celles de Leland et de Wood, en 2 vol. in-8°. D—G.

HEARNE (SAMUEL), voyageur anglais, naquit en 1745. Le peu d'inclination qu'il montrait pour l'étude, et l'ardeur qu'il témoignait pour la profession de marin, engagèrent sa mère, restée veuve, à le conduire elle-même à Portsmouth quand il n'était encore âgé que de onze ans. Il s'embarqua sur le vaisseau du capitaine depuis lord Hood. On était alors en guerre; Hood ne tarda pas à combattre, et fit plusieurs prises : il dit à Hearne qu'il aurait sa part du butin; celui-ci le pria de tout donner à sa mère, qui saurait mieux l'usage qu'il conviendrait d'en faire. A la fin de la guerre, Hearne voyant qu'il avait peu d'espoir d'avancement dans cette partie, quitta la marine royale, et entra au service de la compagnie de la baie d'Hudson. Son activité, son intelligence, un vif desir d'entreprendre quelque découverte qui fût utile à ses semblables, le firent bientôt distinguer des autres contre-maîtres des bâtiments de la compagnie qui naviguaient dans la baie. Il effectua, en 1768, un voyage vers le haut de cette baie, pour améliorer la pêche de la morue, et contribua, par ses recherches, à faire mieux connaître les côtes de ces pa-

rages. Les directeurs de la compagnie, instruits de son zèle, pensèrent que personne ne convenait mieux pour l'exécution de deux projets qui les occupaient depuis long-temps : l'un était la découverte du passage au N. O., tant de fois tentée sans succès ; l'autre, celle d'une mine de cuivre, située très haut dans le nord, près de l'embouchure d'un fleuve qui coulait dans cette direction, et dont les récits des Indiens avaient donné connaissance dès 1715. Quelques tentatives faites pour y arriver par mer, n'avaient pas réussi. Enfin, en 1768, des Indiens du nord ayant apporté au fort anglais de nouveaux renseignements sur ce fleuve, et un morceau de cuivre qu'ils disaient provenir de la mine voisine ; le gouverneur transmit ces nouveaux détails à la compagnie, en les lui recommandant comme dignes de son attention. La découverte fut résolue. Hearne, désigné pour cette expédition, partit, le 6 novembre 1769, accompagné de deux blancs et de quelques Indiens : aucun de ceux-ci ne connaissait le grand fleuve de la mine de cuivre. On fit route à l'O. N. O.: la neige couvrait la terre ; le sol était inégal, rude et pierreux : on allait à pied; chacun tirait un traîneau. L'on n'avait encore fait que deux cents milles, lorsque le chef des Indiens et sa troupe abandonnèrent Hearne, qui, le 30, revint sur ses pas, et le 11 décembre fut de retour au fort, à son grand chagrin, et à la surprise extrême du gouverneur. Cette mésaventure ne découragea pas Hearne : il se disposa pour un second voyage ; mais il ne prit point d'Européens avec lui cette fois, ayant reconnu qu'ils n'étaient d'aucune utilité, à cause du peu d'égards que les sauvages avaient pour eux. Le 3 février 1770, il se mit en route à-peu-près dans la même direction que la première fois, avec un Indien qui, suivant son récit, était allé bien près du fameux fleuve, et en mena cinq autres. Arrivé en mars à 58° 46′ de latitude boréale, et à 5° 57′ à l'ouest du fort, Hearne, sur les représentations de son guide, s'arrêta en attendant que la belle saison permît de s'avancer au nord. Il s'occupa, pendant son séjour, à mettre son journal en ordre, et à dresser sa carte. Vers la fin de l'hiver, il fut quelquefois réduit à une grande détresse. Le 24 avril, il se remit en route. La troupe était augmentée ; elle se monta graduellement jusqu'à six cents personnes. On était parvenu au 63° 10′ de latitude, et à 10° 40′ à l'ouest du fort, lorsque, le 12 août, le quart-de-cercle de Hearne fut renversé par un coup de vent et brisé. Cet accident lui fit prendre le parti de retourner au fort. Le lendemain, des Indiens du N. O., qui venaient d'arriver, lui enlevèrent la plus grande partie de ses effets les plus utiles, et son fusil : ce vol le mit très mal à son aise. Heureusement il rencontra, le 20 novembre, un chef indien plus honnête, nommé Matonnabi, lequel pourvut à ses besoins, et lui promit de le mieux guider dans une nouvelle entreprise s'il voulait la tenter. Hearne ne demandait pas mieux. Il rentra dans le fort le 25 novembre. Matonnabi proposa un nouveau plan de voyage, qui faisait honneur à sa pénétration et à son jugement. Hearne s'empressa de l'adopter ; et, muni d'un nouveau quart-de-cercle, il partit le 7 décembre. La route que prit la nouvelle troupe, fut dirigée plus à l'ouest que les deux premières fois ; le pays qu'elle parcourut était de même inégal, caillouteux, entrecoupé de lacs et de petites rivières, stérile et peu habité : le 23 avril 1771, l'on marcha droit au

nord; l'on était alors par le parallèle du 60e. degré de latitude, et à plus de six cents milles à l'ouest du fort. L'on fit halte à quelque distance, pour construire des canots, afin de traverser les lacs. Hearne vit arriver plus de deux cents Indiens, dont la plupart venaient pour les mêmes motifs sur les bords du lac où il était campé. Quoique l'on fût à la fin de mai, le temps était froid; il tombait de la neige et de la pluie: en s'avançant au nord, la température fut la même au milieu du mois de juillet. Le 22 juin, la troupe rencontra les Indiens de la mine de cuivre, que Hearne dépeint comme des hommes obligeants. Il traversa ensuite la chaîne des *monts pierreux*; et, le 13 juillet, il arriva enfin sur les bords du fleuve de la mine fameuse, objet de ses recherches. Ce fleuve était peu large, et rempli de cataractes. Ce fut peu de jours après, que ce voyageur infatigable eut la douleur de voir ses compagnons de voyage, qui n'avaient eu que de bons procédés pour lui, se souiller par le massacre d'une petite horde d'Esquimaux qu'ils surprirent pendant la nuit: massacre prémédité depuis plus de six semaines, commis de sang-froid, et accompagné de toutes les atrocités imaginables. Il faut dire à la louange de Matonnabi, qu'il fit tout ce qu'il put pour détourner sa tribu et les autres Indiens de cet acte de férocité. Le 17 juillet, Hearne aperçut au nord la mer, qui s'étendait de l'est à l'ouest. Il continua ses observations jusqu'à l'embouchure du fleuve, et vit qu'il n'était guère navigable que pour un canot. Il aperçut de la glace au large, et des phoques couchés sur les glaçons; le rivage était couvert d'oiseaux de mer. Dans les tentes des malheureux Esquimaux il avait observé des ossements de baleine; toutes ces circonstances lui firent penser que c'était la mer qu'il avait devant lui: elle était remplie d'îles et d'écueils; la glace ne commençait à fondre qu'à environ trois quarts de mille de la côte. Les Indiens du pays lui dirent qu'elle était toujours gelée. Il détermina la latitude de cette embouchure à 71° 54'; et, conformément à ses instructions, il prit possession du pays au nom de la compagnie. Il alla ensuite reconnaître la mine de cuivre, située à trente milles dans le S. S. E. de l'embouchure du fleuve, et poursuivit sa route au S. S. O. Les longues fatigues de Hearne lui avaient mis les pieds dans le plus mauvais état: il ne put cependant jouir de quelque repos que lorsque les Indiens eurent rejoint leurs femmes qu'ils avaient laissées en arrière. Dès la fin de septembre, les lacs étaient gelés: le 6 octobre un coup de vent renversa les tentes; le quart-de-cercle de Hearne, quoique renfermé dans un étui, fut brisé. Le 9 janvier 1772, notre voyageur atteignit l'extrémité sud du lac Athapusco, qui est le même que le lac de l'Esclave, de Mackenzie. Le 27, on fit route à l'est: le reste du voyage fut très pénible. On éprouva une disette telle, que des Indiens moururent de faim. Enfin, le 30 juin, Hearne arriva, en bonne santé, au fort, après une absence de dix-huit mois et vingt-trois jours. En 1773, la compagnie lui écrivit une lettre de félicitation, et lui accorda une gratification. Toujours occupé de ce qui pouvait être avantageux aux intérêts de ceux dont il avait la confiance, il établit, en 1774, le comptoir de Cumberland dans l'intérieur des terres. Le gouverneur étant mort en 1775, Hearne fut nommé son successeur. En 1782, une escadre française, commandée par La Pérouse, s'empara du fort, le fit sauter, et détruisit ou emporta tout ce

qui appartenait à la compagnie anglaise. Le manuscrit du voyage de Hearne, qui fut trouvé parmi ses papiers, eût pu être considéré comme étant la propriété de la compagnie, puisque l'expédition avait été entreprise par ses ordres : sur les instances de Hearne, La Pérouse le lui rendit, à condition qu'il le publierait dès qu'il serait de retour en Angleterre. En 1783, Hearne fit rebâtir le fort, qui fut mis en meilleur état de défense qu'auparavant. Il revint en Angleterre, en 1787, jouir de la fortune modeste qu'il avait acquise par de longs travaux, et mourut en 1792. Le résultat de ses voyages, comme on le voit par l'introduction qui précède le troisième voyage de Cook, était connu longtemps avant qu'il les fit paraître. Hearne, lorsqu'il entreprit ses courses, pensait peu qu'un jour ses observations seraient rendues publiques: instruit que plusieurs personnes possédaient des copies manuscrites ou des extraits de ses journaux, il les refondit en un seul, et prit le parti de le publier, parce que les copies différaient entre elles sur des points essentiels. Il obtint, de la compagnie de la baie d'Hudson, la permission de recourir aux documents originaux qu'il avait envoyés dans le temps, et mit son travail en état d'être imprimé ; il le fut sous ce titre : *Voyage du fort du prince de Galles, dans la baie d'Hudson à l'Océan septentrional, entrepris par l'ordre de la compagnie de la baie d'Hudson, dans les années* 1769, 1770, 1771 *et* 1772, *et exécuté, par terre, pour la découverte de mines de cuivre, d'un passage au nord-ouest*, etc., Londres, un vol. in-4°., fig. et cartes. Cette relation, une de celles qui ont répandu le plus grand jour sur un des points les plus essentiels de la géographie, fait beaucoup d'honneur à son auteur. On reconnaît en lui un homme courageux, zélé, persévérant, doux, humain, éclairé, bon observateur : il intéresse infiniment par son récit qui porte le cachet de la candeur. Dalrymple, qui rêvait toujours le continent austral et le passage du nord-ouest, avait eu communication des journaux de Hearne ; et dans un Mémoire sur la navigation de la baie d'Hudson et des parages voisins, il le chicana sur plusieurs points qui ne s'accordaient pas avec ses idées, et lui reprocha de n'avoir ni fait assez d'observations de latitude, ni expliqué la construction du quart-de-cercle qui avait été brisé. Hearne, dans sa préface, répond avec beaucoup de modération aux inculpations de Dalrymple, dont il prouve la futilité : il justifie ensuite, dans son introduction, la compagnie, accusée d'être ennemie des découvertes ; inculpation peut-être vraie au commencement de son existence, et soutenue ultérieurement par les calomnies d'Ellis, de Dobs, de Middleton, etc., mais démentie par les faits qu'il rapporte. Un passage des instructions de Hearne, qui ne fait pas honneur à cette association commerciale, est celui où elle recommande à son agent d'exciter les Indiens à se faire la guerre entre eux. Le voyage de Hearne prouve que le fameux passage au nord-ouest n'existe pas où on le plaçait jadis : ce voyageur a, par-là, rendu un service essentiel à la géographie, en faisant disparaître une chimère qui causait bien des disputes. Son expédition et celle de Mackenzie donnent lieu de présumer que le continent de l'Amérique septentrionale ne s'étend pas beaucoup au-delà du 71°. parallèle, et font souhaiter que des entreprises subséquentes mettent à même de prouver que l'espace de mer, connu sous le nom de baie de Baffin, est une manche et non un

golfe. Peu de voyageurs ont fait une course plus pénible que celle de Hearne: c'est toujours à pied, et souvent chargé d'un fardeau pesant, qu'il a parcouru près de treize cents milles avant d'arriver à la mer, presque toujours entre des rochers âpres et des bois stériles. Il dépendait de la chasse pour sa subsistance; et quelquefois il était réduit à une pipe de tabac et à trois verres d'eau par jour. Seul Européen au milieu d'une troupe de sauvages, livrés à toutes leurs passions, sa position ne cessait pas un instant d'être critique. Un seul des Indiens le protégeait; il lui a payé le tribut de sa vive reconnaissance. Le tableau qu'il trace de toutes ces hordes si vantées par quelques écrivains, prouve que la simple nature n'est belle qu'autant que la civilisation l'a dépouillé de sa grossièreté primitive. Ses observations sur ces hordes en font connaître plusieurs sur lesquelles l'on avait bien peu de notions; il donne également de très bons détails sur les animaux et sur les végétaux de ces régions arctiques, et réduit beaucoup le merveilleux que des voyageurs plus anciens avaient mis dans leurs narrations : il décrit aussi très bien le pays et son aspect, et relève les erreurs de quelques écrivains qui en avaient parlé avant lui. On doit regretter la perte d'un vocabulaire de la langue des Indiens du nord, qui contenait seize pages in-fol.: il avait prêté cet écrit, qui fut égaré. Le voyage de Hearne a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe : la traduction française, accompagnée de cartes et de figures, a été imprimée à Paris en l'an VII (1799), un vol. in-4°. ou 2 vol. in-8°. Elle est assez exacte; mais elle offre des incorrections, et peu de connaissance de tout ce qui concerne l'histoire naturelle: il en résulte que des animaux décrits par Charlevoix et autres Français qui ont visité le Canada, ne sont pas désignés par les noms qui leur appartiennent, et qui sont reçus dans notre langue.

E—s.

HEATH (James), historien anglais, né à Londres, en 1629, et fils d'un coutelier du roi, fut expulsé, en 1648, de l'université d'Oxford, par les commissaires du parlement, comme partisan de la cause royale. Après avoir dissipé son patrimoine, il se maria, eut plusieurs enfants, recourut à sa plume pour les soutenir, et mourut dans la misère à Londres, en août 1664. Ses ouvrages, quoique dépourvus de méthode et de style, sont encore lus avec intérêt, parce qu'on y trouve des faits qu'on chercherait vainement ailleurs, même dans Clarendon. En voici les titres : I. *Courte chronique de la dernière guerre intestine dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 1661, in-8°.; augmentée ensuite par l'auteur et complétée de 1637 à 1663, en quatre parties, 1663, 1 gros vol. in-8°. John Philips, neveu de Milton, en fit une continuation de 1663 à 1675; 1676, in-fol. II. *Élégie sur le docteur Th. Fuller*, 1661. III. *Les gloires et les magnifiques triomphes de l'heureuse restauration de Charles II*, 1662, in-8°. IV. *Flagellum*, ou *La vie et la mort, la naissance et l'enterrement d'Olivier Cromwell, le dernier usurpateur*, 1663, et 1665, in-8°., troisième édition, avec des additions. V. *Élégie sur le docteur Sanderson, évêque de Lincoln*, 1662. VI. *Nouveau livre des loyaux martyrs et confesseurs anglais, qui ont enduré les souffrances et les terreurs de la mort, etc., pour le maintien du gouvernement juste et légitime de ces royaumes*, 1663, in-12. VII. *Exposé court, mais*

exact, *des affaires des Pays-Bas-Unis*, 1 vol. in-12. X—s.

HEATH (Benjamin), jurisconsulte anglais, et greffier (*recorder*) d'Exeter, mort le 13 septembre 1766, est auteur de plusieurs ouvrages pleins de savoir et d'une excellente critique, entre autres des suivants : I. *Essai de preuve demonstrative de l'existence, de l'unité et des attributs de Dieu ; précédé d'une courte défense de l'argument communément appelé à priori*, 1740. II. *Notæ sive lectiones ad tragicorum Græcorum veterum, Æschyli*, etc., 1752, in-4°. Le principal objet de cet ouvrage est de rétablir le mètre des poëtes tragiques grecs. III. *Révision du texte de Shakespéare, où l'on considère particulièrement les altérations que lui ont fait subir les éditeurs et les critiques les plus modernes*, 1765, in-8°. — Thomas Heath, son frère, a publié, en 1755, un *Essai d'une nouvelle traduction de Job*. X—s.

HEATHCOTE (Ralph), ecclésiastique et magistrat anglais, né dans le comté de Leicester, le 16 décembre 1721, fut juge de paix, vicaire de Sileby, prebendier et premier vicaire de l'église collégiale de Southwell, etc., et mourut le 28 mai 1795. On a de lui : I. *Historia astronomiæ sive de ortu et progressu astronomiæ*, Cambridge, 1746, in-8°.; cité avec éloge dans l'astronomie de Long. II. *Esquisse de la philosophie du lord Bolingbroke*, 1775. III. *L'Usage de la raison établi en matière de religion*, 1775. IV. Plusieurs articles importants dans le *Dictionnaire biographique anglais*, en onze vol. in-8°., 1761 ; réimprimé en 1784. V. *The Yrenarch*, ou *Manuel du juge de paix*, 1771 ; réimprimé, en 1774 et 1781, avec le nom de l'auteur. VI. *Sylva*, ou *La forêt*, 1786 ; réimprimé en 1788 : recueil d'anecdotes dont on n'a que le premier volume. On cite de lui une *Lettre à l'hon. Horace Walpole, touchant la querelle entre M. Hume et M. Rousseau*, publiée en 1767, et qui fut attribuée à M. Walpole lui-même. — Ralph Heathcote, son fils, fut ministre plénipotentiaire du roi près de l'électeur de Cologne et du landgrave de Hesse-Cassel, et mourut en Allemagne en 1801. X—s.

HEAUVILLE (Louis le Bourgeois, sieur d'), poëte français du siècle de Louis XIV, était uni d'amitié avec les plus beaux génies de son temps, et a obtenu une place au Parnasse français de Titon du Tillet. Il était né à Heauville, diocèse de Coutances, obtint l'abbaye de Chantemerle, de l'ordre de Saint-Augustin au diocèse de Troies, et mourut doyen de l'église d'Avranches vers 1680. L'abbé d'Heauville est principalement connu par son *Catéchisme en vers*, publié en 1669, Paris, Léonard, in-12, de 22 et 119 pag. ; augmenté et distribué par cantiques, Châlons, 1679, in-12 ; très souvent réimprimé depuis. Cet ouvrage peu remarquable, sans doute, par le mérite poétique, fut composé pour le Dauphin, fils de Louis XIV ; il a été souvent cité comme un témoin de la doctrine de l'Église de France, parce qu'il était muni de l'approbation de quatre évêques et d'un grand nombre de docteurs, et qu'on en insérait des extraits dans beaucoup d'autres catéchismes, dans un temps où chaque diocèse avait son catéchisme particulier, tous semblables pour le fonds, mais souvent différents dans les expressions. Celui-ci étant divisé en couplets sur un petit nombre d'airs connus, la facilité de le chanter contribua beaucoup à le répandre. On en

a inséré une partie dans le tom. 1er. du recueil de Poésies chrétiennes et diverses dédiées au prince de Conti par J. de la Fontaine (H. L. de Brienne), Paris, 1682, 3 vol. in-12. L'abbé d'Heauville en préparait une édition fort augmentée, qui ne parut qu'après sa mort, sous le titre d'*Œuvres spirituelles en vers français, où sont contenus les devoirs du chrétien*, etc., 1684, in-8°.; c'est en quelque sorte un nouvel ouvrage, beaucoup moins connu que le précédent. L'édition de Bruxelles, 1687, in-12, est augmentée de six planches, où se trouvent les airs notés, au nombre de dix-sept. C. M. P.

HEBED-JESU. *Voy.* EBED-JESU.

HEBENSTREIT (JEAN-ERNEST), médecin et voyageur allemand, naquit en 1705 à Neustadt-sur-Orla en Saxe. Il était d'une famille pauvre. Après avoir fait ses études à Iéna, il alla chercher fortune à Leipzig, où il fut recommandé par Rivinus le botaniste à un riche négociant, qui le chargea du soin de ses plantes rares. Hebenstreit prit ses degrés en médecine; et, grâces à des protecteurs que son mérite lui avait acquis, il fut choisi par le roi Auguste Ier. pour faire, avec quelques autres personnes un voyage en Barbarie. Il partit, le 23 octobre 1731, pour Marseille, où il s'embarqua le 24 janvier 1732. Le 16 février, il était à Alger. Il y gagna les bonnes grâces d'un fils du dey, qui lui procura des facilités pour voyager dans l'intérieur du pays. Il fit, avec quelques-uns de ses compagnons et le voyageur anglais Shaw, cette course qui dura un peu plus d'un mois. Hebenstreit partit ensuite d'Alger le 6 juin, et débarqua à Bona pour se rendre à Constantine. Il reprit la mer le 16 juillet, vit faire la pêche du corail à la Calle, et visita Bugie, Biserte et Tunis, où il fut accueilli par Saint-Gervais, consul de France. Le bey ne lui permit pas de voyager dans l'intérieur de ses états. Hebenstreit alla néanmoins examiner les ruines de Carthage. Le 26 septembre, il entra dans le port de Tripoli: il retourna ensuite à Tunis. Son dessein était de parcourir l'intérieur de l'Afrique, et de pénétrer jusqu'au Sénégal. La nouvelle qu'il reçut de la mort de son roi, qu'il apprit le 14 mars 1733, le fit revenir en Europe, rapportant une grande quantité de curiosités en tout genre, surtout en histoire naturelle. Auguste II le récompensa de son zèle, et lui accorda sa bienveillance. Bientôt Hebenstreit fut nommé professeur de médecine à Leipzig, où il exerça son art avec un grand succès. Il mourut, le 5 décembre 1757, d'une fièvre contagieuse, fruit de la guerre. On a de lui: I. *De usu partium carmen, seu physiologia metrica ad modum T. Lucretii Cari de rerum naturâ*, Leipzig, 1739, in-8°. II. *Pathologia metrica, sive de morbis carmen in gratiam auditorum concinnatum*, ibid., 1740, in-8°. III. *Museum Richterianum*, etc., ibid., 1743, in-fol., fig. C'est un catalogue raisonné d'une collection d'histoire naturelle: l'ouvrage est en latin et en allemand. L'auteur y a joint le Traité de J. F. Christius *De gemmis sculptis antiquis*. IV. *De homine sano et ægroto carmen*, ibid., 1758, in-4°. Ce poëme est précédé d'un autre sur la médecine des anciens, et suivi de passages de divers poètes sur le même sujet. V. *Palæologia therapiæ quâ veterum de morbis curandis placita potiora recentiorum sententiis æquantur*, Halle, 1779, in-8°. Cet ouvrage, mis au jour par C. G. Gruner, est plein d'une vaste érudition et d'une saine critique. On y

voit qu'en médecine comme en beaucoup d'autres choses ce qui passe pour neuf ne l'est pas toujours. VI. Un grand nombre de *Dissertations* académiques sur la médecine; elles sont importantes, et décèlent de profondes connaissances. VII. *Voyage à Alger, Tunis et Tripoli, fait en* 1732, en allemand. Bernoulli l'a inséré dans les tomes IX, X, XI et XII de son recueil de Petits Voyages, imprimé à Berlin et à Leipzig en 1780 et suiv. Cette relation est contenue en quatre lettres adressées au roi Auguste. Quoiqu'un peu diffuse, elle est intéressante; elle annonce un bon observateur, et fait regretter que l'auteur ne l'ait ni revue ni achevée. E—s.

HEBENSTREIT (Jean-Chrétien), frère aîné du précédent, savant professeur de théologie et d'hébreu à l'université de Leipzig, naquit en 1686, à Neuenhof, près de Neustadt. Il surpassait, dit-on, tous les professeurs à Leipzig par la précision de ses discours, par la subtilité de sa dialectique et par son éloquence. Il fut revêtu de différentes dignités académiques, et mourut le 6 décembre 1756, dans un âge très avancé. Il a publié une trentaine de dissertations en latin. Nous citerons; I. *De Pentecoste veterum*, Leipzig, 1715, in-4°. II. *De homicidio delirante, ejusque criteriis et pœnâ*, ibid., 1723, in-4°. III. *De ossibus regis Edom combustis* (*Amos* XI, 8), ibid., 1736, in-4°. IV. *De sabbato, ante legem Mosaicam existente*, ibid., 1748, in-4°. V. *De Salomonis idolatriâ* (*ad I Reg.* X, 4—8), ibid., 1755, in-4°. — Un autre Jean-Chrétien Hebenstreit, médecin et botaniste distingué, naquit à Klein-Iéna, près de Naumbourg en 1720, étudia la médecine à Leipzig, et l'exerça ensuite pendant un an à Naumbourg; mais, en 1749, il alla remplir la place de professeur d'histoire naturelle et de botanique à Pétersbourg. Il fut nommé en même temps membre de l'académie impériale des sciences. Hebenstreit accepta, en 1751, les fonctions de médecin du comte Kyrila Rasumowsky, qui se rendait dans l'Ukraine en qualité de hetman des cosaques. Après être resté pendant deux ans à Gluchow, résidence de l'hetman, il revint en Allemagne, et fut rappelé à Pétersbourg en 1755, d'où la rigueur du climat le força de revenir en Saxe. Il obtint sa démission en 1761; il exerça, depuis cette époque, son art à Leipzig, et y mourut le 27 septembre 1795. On a de lui quelques dissertations dans les *Nov. comment. acad. scient. Petrop.* — Jean-Paul Hebenstreit, né à Neustadt en 1664, mort le 6 mai 1718, a publié en latin, sur la théologie et sur quelques objets d'histoire naturelle, divers ouvrages, que Jœcher indique dans son Dictionnaire des savants. — Pantaléon Hebenstreit, musicien du XVIIe. siècle, et l'inventeur de l'instrument connu sous le nom de *pantalon* ou *pantaléon*, fut en même temps un des plus forts violons de son temps. L'instrument qu'il inventa, ressemble à une cymbale : il est environ quatre fois plus grand qu'un tympanon, et se joue de la même manière, avec deux baguettes : il s'en distingue seulement par deux tables d'harmonie aux deux bouts, montées, l'une de cordes de métal, et l'autre de cordes de boyau. On peut exécuter sur le pantaléon tous les morceaux de musique, dans toutes les gammes, comme sur un clavecin. Hebenstreit, en 1697, n'étant encore que maître de danse à Leipzig, avait déjà acquis une telle habileté sur son instrument, qu'il excitait l'admiration des connaisseurs. En 1705, il

vint à Paris, et se fit entendre à la cour de Louis XIV. L'année suivante, il entra au service du duc d'Eisenach, en qualité de maître de chapelle et de maître de danse. Telemann, placé à cette même cour, en 1708, en qualité de directeur des concerts, dit de ce musicien, que, toutes les fois qu'il avait à exécuter un concerto double avec lui, il était obligé de s'y préparer plusieurs jours d'avance par des exercices continuels et par des frictions aux bras. Les sujets de ces assauts de talent furent toujours de la composition de H.benstreit. Cet artiste vivait encore en 1750, à Dresde, où il avait été placé, vingt ans auparavant, dans la chapelle du roi de Pologne, en qualité de musicien de la chambre. B—n—d.

HEBER. *Voy.* Hérémon.

HEBERDEN (Guillaume), médecin anglais du XVIII. siècle, naquit à Londres en 1710. Il commença dans cette brillante capitale le cours de ses études, qu'il alla terminer à Cambridge. Il obtint, en 1739, le doctorat à la célèbre université de cette ville, s'y fixa, et y exerça la médecine pendant dix années, joignant aux travaux de la pratique l'enseignement de la matière médicale. En 1748, il quitta Cambridge pour s'établir à Londres, où il s'acquit, en très peu de temps, une grande réputation. Déjà membre du collége des médecins, il fut accueilli, en 1749, par la société royale; et celle de médecine de Paris lui adressa, en 1778, un diplôme de correspondant. Parvenu à une heureuse vieillesse, jouissant d'une fortune honnête, Heberden crut pouvoir goûter quelque repos : il passait tous les étés à sa jolie maison de campagne de Windsor. Après avoir parcouru sans trouble et presque sans douleur une longue et honorable carrière, il s'éteignit, nonagénaire, le 17 mai 1801. Ce fut lui principalement qui, en 1766, détermina le collége des médecins à publier des Mémoires (1), parmi lesquels ceux de sa composition ne sont pas les moins intéressants. Il suffira de citer les plus remarquables : I. *Reflexions sur les moyens de se procurer de l'eau plus pure que celle que fournissent les pompes de Londres.* II. *Observations sur les ascarides:* ces vers, plus petits que les autres qui infestent les portions supérieures du tube intestinal, se nichent de préférence au bas de ce canal, et causent souvent au rectum des démangeaisons et même des douleurs insupportables à l'anus. III. *Sur la fièvre hectique.* IV. *Traité des maladies du foie.* V. *Histoire de l'angine de poitrine.* VI. *Description de la méthode dont se servent les Chinois pour préparer la racine de ginseng.* Heberden a aussi enrichi les Transactions philosophiques de quelques articles relatifs à la météorologie et à la médecine. Il a composé en outre des écrits spéciaux. VII. *Antitheriaca, an essay on mithridatium and theriaca*, Londres, 1745, in-8°. VIII. *Commentarii de morborum historiâ et curatione*, Londres, 1802, in-8°., précédé d'une notice sur la vie de l'auteur. Dès l'année 1782, Heberden avait achevé cet ouvrage en latin et en anglais; mais il ne voulut point le publier de son vivant. Il confia le double manuscrit à son fils, qui s'empressa d'en faire jouir ses compatriotes. Les étrangers ne tardèrent pas à sentir le prix de ce travail utile. L'illustre S. T. Sœmmerring en donna une édition estimée, Francfort, 1804, in-8°.; et J. F.

(1) *Medical transactions* : il en a paru un premier volume en 1768, un deuxième en 1772, un troisième en 1785.

Niemann, une traduction allemande avec des notes, Leipzig, 1805, in-8°. Les cent-deux articles qui forment la substance de ce livre classique, sont disposés selon l'ordre de l'alphabet. Afin d'éviter les illusions séduisantes d'une théorie trop souvent mensongère, Heberden a voulu transmettre à ses contemporains et à la postérité les résultats satisfaisants d'une longue et heureuse expérience. Il reproduit avec de nouveaux développements les Mémoires qu'il avait insérés dans des collections périodiques: il donne surtout de nombreuses additions à celui qui a pour objet l'angine de poitrine. On lui doit non-seulement cette dénomination, mais encore les caractères essentiels de cette affection singulière, qu'il a fixée irrévocablement parmi les névroses, malgré les objections subtiles et les arguments spécieux de Jean Fothergill, de Jean Haygarth, et de J. J. de Berger, qui la regardent comme une phlegmasie. (*Voy.* MARKLAND et Conyers MIDDLETON). C.

HÉBERT, qualifié clerc dans les anciens manuscrits, florissait au commencement du XIII. siècle: les particularités de sa vie sont inconnues, et son nom ne nous est parvenu que parce qu'il l'a attaché à une traduction du *Dolopathos*, ou *Roman des sept sages;* ouvrage singulier et bizarre, dit Legrand d'Aussy, mais qui peut se glorifier d'une des plus heureuses destinées qu'aucun livre ait jamais obtenues. Avant de parler de son succès prodigieux, on croit devoir en présenter ici une courte analyse. Un roi (1), marié en secondes noces, confie à sept philosophes ou sages l'éducation de son fils unique. La nouvelle reine s'enflamme d'amour pour le jeune prince, et emploie tous les moyens pour le séduire. Humiliée du peu de succès de ses tentatives criminelles, elle l'accuse d'avoir voulu attenter à son honneur, et le fait condamner à mort. Un des instituteurs du prince prouve au roi, par un conte, qu'on doit se défier des apparences, et obtient la révocation de l'arrêt. La reine, à son tour, raconte une histoire qui détruit l'effet de la première. Pendant sept jours, chacun des instituteurs obtient de la même manière la grâce du prince, et la reine sa condamnation. Au bout de ce temps, le prince fait si bien connaître son innocence, que la reine, convaincue d'un double crime, est mise à mort. Cet ouvrage a, dit-on, pour premier auteur Sandebad ou Sandebar, chef des sages de l'Inde, un siècle avant l'ère chrétienne; il a été successivement traduit de l'indien en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque, en grec, en latin, en français, en allemand et en italien: mais si le fonds de l'histoire est le même dans toutes les traductions faites les unes d'après les autres, les détails offrent nécessairement des différences. Jean, moine de l'abbaye de Haute-Selve au XII. siècle, fit passer ce livre du grec en latin; et Hébert se servit de cette version pour le traduire en langue romane et en rimes. La traduction d'Hebert n'est plus connue que par des fragments insérés dans le recueil de Fauchet, dans la *Bibliothèque* de Duverdier, et par un extrait fort étendu publié dans le *Conservateur* (janvier 1760) d'après un manuscrit de la bibliothèque de Sorbonne, que M. Dacier y a cherché depuis inutilement. Mais on a, du même temps qu'Hébert, une traduction du *Dolopathos* en prose française. La version latine de Jean de

(1) Dans le manuscrit examiné par M. Dacier, le roi est nommé Cyrus, et le sage auquel il confie son fils, Syntipas.

Haute-Selve fut corrigée par un anonyme dans le xve. siècle, et publiée sous ce titre : *Historia calumniæ novercalis quæ Septem sapientum inscribitur*, Anvers, Gérard Leer, 1490, in-4°. très rare; le savant Lamonnoye (Notes sur la *Bibliothèque* de Duverdier, tom. III, pag. 556) en cite une autre édition également ancienne, sans marque de temps ni de lieu. Cette version corrigée fut traduite de nouveau en français, et parut, deux ans après, avec ce titre : *Les sept sages de Rome*, Genève, 1492, in-fol.; l'édition de la même ville, 1494, in-fol., est également d'une grande rareté. Dès le XIVe. siècle, il existait une traduction du *Dolopathos* en langue allemande, faite d'après celle de Jean de Haute-Selve. François Modius la retraduisit en latin dans le XVIe. siècle, et sa version fut imprimée sous ce titre : *Ludus septem sapientum*, Francfort, Feyrabend (vers 1570), in-8°. Enfin le *Dolopathos* a été traduit en espagnol (quelques uns, dit Duverdier, font D. Ant. de Guevare auteur de cette traduction); et d'espagnol en italien, avec un titre qui annonce des changements dans la fable : *Gli Componimevoli avenimenti di Erasto figlio di Diocletiano*, Venise, 1548-50, in-8°.; et encore d'italien en français : *L'Histoire pitoyable du prince Erastus*, Lyon, 1568; Paris, 1572, in-16, rares; et par le ch. de Mailly, Paris, 1709, in-12. On peut consulter : *Notice* d'un manuscrit grec de la bibliothèque du Roi, par M. Dacier, dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, tom. XLI. W—s.

HÉBERT (François-Louis), supérieur-général des prêtres de la congrégation des Eudistes, se distingua dans les jours d'épreuves de 1792, par son inviolable fidélité à la foi catholique et à la cause du trône. Il fut confesseur de Louis XVI, après la défection de M. Poupart, curé de Saint-Eustache, à Paris. Ses lumières égalaient ses vertus; et la sagesse de ses conseils lui avait donné du crédit dans le clergé de France. On croit que ce fut de concert avec lui, que le Roi rédigea, au commencement de 1792, une prière et un vœu pour apaiser la colère divine qui pesait sur la France. Ce prince lui écrivit au mois d'août de la même année : « Je n'attends » plus rien des hommes; apportez-» moi des consolations célestes. » L'abbé Hébert ne quitta pas son auguste pénitent, pendant la nuit du 9 au 10 août. On savait que sa tête était menacée : il céda aux instances qui lui furent faites pour rester dans la maison des Eudistes, qu'il avait acquise de ses propres deniers; et d'un autre côté, ne voulant être à charge à aucun de ses amis, il se retira dans un hôtel garni : mais il fut dénoncé bientôt après, pour avoir refusé de quitter l'habit de son ordre, et fut conduit au couvent des Carmes, où il fut massacré l'un des premiers. Plusieurs Eudistes subirent le même sort que lui. L—P—E.

HÉBERT (Jacques-René), né à Alençon vers 1755, connu en France pendant l'anarchie révolutionnaire, sous la dénomination du père Duchêne, fut un des agents les plus actifs de cette secte d'une perversité nouvelle, qui entreprit de fonder un gouvernement dont l'athéisme devait être le principe, et réalisa en effet un tel système durant quelques mois. L'écrivain répugne à rappeler la conduite de personnages aussi honteusement célèbres que celui dont il est question. Cependant, lorsqu'ils ont eu part à des événements que l'histoire ne peut se dispenser de publier, il faut bien par-

ler aussi de ceux qui les ont fait naître. Hébert vint fort jeune à Paris pour y chercher fortune, mais n'y trouva que des moyens de développer ses vices, et de fortifier ses inclinations corrompues. Après avoir vécu quelque temps d'escroqueries, il obtint une place de contrôleur de billets dans un des petits spectacles : renvoyé pour cause d'infidélité dans cette misérable gestion, il devint domestique, et fut encore chassé pour la même cause. Il était ainsi sans moyens de subsistance lorsque la révolution vint lui fournir des ressources comme à presque tous les aventuriers de son espèce. Dans les premières années de cette époque, un employé à la poste aux lettres (M. Lemaire) avait imaginé un petit journal, ou plutôt un pamphlet quotidien, intitulé le *Père Duchêne*, qu'il faisait distribuer dans les rues : cette feuille, écrite en style de corps-de-garde, avait pour objet de présenter sous des rapports avantageux, aux classes vulgaires, la constitution nouvelle et ce que la révolution pouvait avoir de raisonnable. Le gouvernement constitutionnel voyait avec plaisir cette entreprise; et elle produisait de très bons effets. Les Jacobins s'en aperçurent : ils dénoncèrent le *Père Duchene* comme contre-révolutionnaire, et le firent proscrire par cette même populace qu'il avait intéressée jusqu'alors. Les constitutionnels, pour défendre leur ouvrage, avaient imaginé le journal-affiche, le *Chant du Coq* (Voyez Esmenard et Brissot). Les républicains leur opposèrent un autre journal affiche, la *Sentinelle* (Voyez Louvet). Les constitutionnels favorisaient le *Père Duchêne* de M. Lemaire : les anarchistes firent rédiger un autre *Père Duchêne* par Hébert. Cette feuille, remplie d'ordures et des plus dégoûtantes grossièretés, eut la mission d'injurier chaque jour le Roi, la reine et la famille royale, dans le langage des halles et des mauvais lieux. On ne doute pas que cette infâme production, qui était recherchée par la populace avec avidité, n'ait beaucoup contribué à préparer les soulèvements dont on se servit pour détruire ce qui restait encore de la monarchie; et voilà comment le misérable Hébert est devenu un personnage historique. Après le 10 août et surtout le 31 mai, les gouvernants d'alors firent circuler le *Père Duchêne* avec profusion dans tous les départements : ils en envoyaient d'énormes ballots aux armées. Hébert fut d'abord membre de la commune du 10 août; et son ardent patriotisme le fit bientôt parvenir aux fonctions de substitut du procureur-syndic de cette même assemblée. On a dit qu'il dut son élévation à la part directe qu'il avait prise aux massacres de septembre, et à l'assassinat de la princesse de Lamballe ; mais le fait n'est pas assez prouvé : ce qui l'est davantage, c'est que, quelque temps avant le 31 mai, il avait, de concert avec le maire Pache et quelques autres, formé une association des jacobins les plus furieux, dont le but, suivant ce qu'on répandit publiquement, était d'assassiner tous les députés du parti républicain qui avaient encore la majorité dans la Convention, de faire également main-basse sur ceux qui défendaient cette faction à Paris, et d'établir à sa place une nouvelle assemblée composée des membres de la commune, des principaux conspirateurs et de ceux des conventionnels qui partageaient leurs principes. Ce complot fut révélé par de faux frères, et dénoncé à la Convention, par une section de Paris, dite de la Fidélité. La Convention, épouvantée, forma sur-le-champ une commission de douze membres, qu'elle

chargea de rechercher les conjurés : la commission fit arrêter Hébert et un autre individu, qu'elle jugea le plus gravement compromis. Cet acte d'autorité produisit un effet prodigieux : on vit tout-à-coup la population de Paris en mouvement, dans l'intérêt d'un homme que personne n'eût remarqué dans un temps ordinaire. Le conseil de la commune n'eut pas plutôt appris ce qui venait d'arriver au substitut de son procureur, qu'il se constitua en permanence. La populace de toutes les sections fut à l'instant soulevée; et toute cette horde, se déclarant le peuple souverain, se rendit, précédée de ses chefs, à la barre de la Convention, y dénonça avec violence la commission des douze, en demandant impérieusement que le patriote Hébert fût mis en liberté et rendu à ses fonctions. La Convention résista pendant quelque temps : mais elle finit par obéir ; et Hébert reparut triomphant à la commune, où on lui présenta une couronne civique, qu'il refusa. On doit dire aussi que quelques furieux de l'assemblée, ayant fait entendre des cris d'insurrection et provoqué l'assassinat, il s'y opposa, et fit déclarer mauvais citoyen quiconque proposerait de répandre du sang. La victoire d'Hébert entraîna la dissolution immédiate de la commission des douze; et la plupart des conventionnels qui l'avaient formée, furent proscrits; plusieurs portèrent bientôt après leur tête sur l'échafaud : le seul Barère, l'un d'eux, s'échappa, en dénonçant ses collègues, le jour même que le rapport devait être fait, et en passant immédiatement dans le parti maratiste qu'il avait combattu avec énergie peu de temps auparavant. Ceux qui ont étudié les hommes et observé la marche des événements dans ces temps déplorables, ne doutent pas que celui-là n'ait influé sur d'autres catastrophes encore plus importantes. Hébert fut un des persécuteurs les plus acharnés de la reine; ce fut lui qui imagina de charger cette princesse de crimes qui épouvantent la nature et que la raison ne peut concevoir. Il était du nombre des commissaires municipaux qui interrogèrent dans la prison du Temple les malheureux enfants de Louis XVI, et leur adressèrent les plus infâmes questions : ils parvinrent à faire signer au royal enfant un écrit infernal qu'il n'avait pu comprendre; ils appelèrent cet odieux écrit un procès-verbal, et le remirent au tribunal révolutionnaire qui, quelque pervers qu'il fût, ne voulut pas le laisser lire à son audience : mais Fouquier en rendit compte dans son acte d'accusation, et Hébert, qui avait été appelé comme témoin, en fit la base de sa déposition qui révolta Robespierre lui-même. Celui-ci était à dîner avec quelques-uns des siens, lorsqu'on lui en parla; il entra en fureur à cet abominable récit, et s'écria en brisant son assiette : « Ce » n'était donc pas assez pour ce scé- » lérat (Hébert) d'en avoir fait une » Messaline; il fallait qu'il en fît en- » core une Agrippine. » Une pareille sortie de la part de Robespierre pouvait être considérée comme un arrêt de mort : Hébert n'en douta pas ; et dès ce moment, il fit tous ses efforts, de concert avec Chaumette, pour fortifier la faction monstrueuse dont ils étaient les chefs : ce fut cette faction qui profana toutes les églises, tous les temples, et institua ces fêtes de la raison qui effrayèrent la civilisation chrétienne. Appuyé de tous ces énergumènes, et de Ronsin, chef de l'armée révolutionnaire, Hébert se rendit maître du club et de la tribune des Cordeliers, depuis long-temps en possession de faire mouvoir la populace; il

accusa Danton, son ancien maître, avec véhémence, fit voiler la statue de la liberté, ainsi que la pancarte des droits de l'homme, et provoqua l'insurrection contre ceux qu'il accusait de les avoir violés. Cette audace intimida Robespierre et Danton; quoique secrètement ennemis, ils se réunirent pour détruire la secte nouvelle, et firent saisir Hébert ainsi que plusieurs des siens, qui n'opposèrent point de résistance. Le tribunal révolutionnaire, auquel ils furent immédiatement traduits, s'attacha surtout à flétrir l'auteur du *Père Duchêne* comme un escroc et un voleur public. Cet homme, naguère si audacieux, si emporté, ne montra rien de ce courage qu'avaient alors presque toutes les victimes des différents partis. Il tomba plusieurs fois en défaillance devant le tribunal, dans la prison, et fut conduit à l'échafaud sans connaissance, et dans le dernier degré d'avilissement. Sur tout son passage, il fut hué par la populace, qui ne cessa de répéter les sots propos et les horribles plaisanteries par lesquelles il avait insulté lui-même les victimes qui l'avaient précédé. Ce coryphée de l'athéisme avait épousé une religieuse, qui fut décapitée quelques jours après lui. Hébert, représenté sur son journal comme un homme à moustache et unissant la force et la taille au désordre des vêtements, était au contraire petit et fluet, d'une assez jolie figure, et d'une propreté recherchée. Quoique dépourvu de toute espèce d'instruction, il parlait avec une certaine correction et une grande facilité. Il fut exécuté le 24 mars 1794, à l'âge de trente-cinq ans (1). B—u.

(1) Hébert, outre son *Père Duchêne*, a fait quelques autres pamphlets, entre autres: I. *Vie privée de l'abbé Maury*, 1790, in-8°. II. *Petit carême de l'abbé Maury, ou Sermons prêchés dans l'assemblée des enragés*, 12 numéros in-8°. On a recueilli et imprimé le *Procès instruit et jugé au tribunal révolutionnaire contre Hebert et consorts*, an II, in-8°. de 161 pages. Les consorts d'Hebert étaient Ronsin, Vincent, Momoro, Manuel, Pereyra, Anacharsis Cloots, Dubuisson, Proly, et onze autres. On a aussi publié un misérable pamphlet intitulé: *Vie privée et politique de J.-R. Hébert, auteur du Père Duchêne*, an II, in-8°. de 35 pages. A. B—t.

HÉBRAIL (JACQUES), né à Castelnaudary, en juin 1716, prenait le simple titre de clerc du diocèse de St.-Papoul, et mourut à la fin du XVIIIe. siècle. Il est auteur, avec l'abbé de Laporte, de la *France littéraire*, 1769, 2 vol. in-8°. Duport-Dutertre est le fondateur de cet ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*Almanach des beaux-arts*, en 1751 (1) ou 1752. Ce n'était, en 1753, qu'un volume in-24 d'un peu plus de cent pages. Il eut du succès, fut continué les années suivantes, et prit, en 1755, le titre de *France littéraire*. A partir de l'année 1756, ce fut le travail d'une société de gens de lettres; et bientôt ce volume prit le format in-18. De temps à autre, on en publiait des suppléments. Enfin l'abbé de Laporte, qui avait travaillé à toutes les éditions, s'adjoignit l'abbé Hébrail; et il résulta de leur association, les deux volumes qui parurent en 1769. On y donne d'abord la liste des académies de France, avec un précis historique et les noms des académiciens; vient ensuite la nomenclature des auteurs vivants, avec la liste de leurs ouvrages. Dans le second volume, on trouve la nomenclature des auteurs morts depuis 1751 inclusivement, avec la liste de leurs ouvrages. Le livre est terminé par le catalogue alphabétique des ouvrages de tous les auteurs morts et

(1) Cette incertitude paraît singulière; elle est dans la *France littéraire* elle-même. Voyez la première page de l'avertissement en tête du tome Ier., et l'article TERRAY dans le tome II, p. 109. Nous n'avons pu voir que l'année 1752. C'est un in-24 de 72 pages, y compris 12 pages pour le calendrier, on peut le regarder plutôt comme le projet ou *specimen* d'un ouvrage, que comme un ouvrage même: voilà pourquoi on ne compte la collection que de 1753. (*Voy.* FRERON.)

vivants, mentionnés précédemment. Ces deux volumes de la *France littéraire* sont très estimés pour leur exactitude, de laquelle on fait généralement honneur à Hébrail; car on ne donne pas les mêmes éloges au *Supplément à la France littéraire*, publié par l'abbé de Laporte seul, en 1778, et qui, divisé en deux parties, forme le tome troisième de l'ouvrage. Mercier de Saint-Leger, dans le *Journal de Paris* du 8 juillet 1778, a relevé quelques erreurs de ce volume. « Dès le premier coup-d'œil, je me » suis convaincu, dit-il, que ce sup- » plément était d'une autre main que » les deux volumes imprimés en » 1769. » Nous avons cité cette lettre de Mercier, parce qu'on n'a pas profité de ces observations pour la rédaction du quatrième volume, divisé aussi en deux parties, et qui est dû à J. A. Guiot (*Voy.* GUIOT). A. B—T.

HÉCATÉE de Milet, fils d'Hégésandre, était de l'une des familles les plus distinguées de l'Ionie. Hérodote dit, en effet, qu'il faisait remonter son origine à un Dieu; ce qui peut faire conjecturer qu'il descendait de Nélée, chef de la colonie ionienne, lequel descendait lui-même de l'ancien Nélée, à qui les poètes donnaient Neptune pour père. Il tenait un rang distingué dans sa patrie, comme on le voit par la part qu'il prit aux délibérations qui se tinrent lorsque les Ioniens eurent conçu le projet de secouer le joug de Darius. Il leur représenta d'abord la témérité de leur entreprise: ne pouvant les y faire renoncer, il leur conseilla de se rendre maître de la mer, et de s'emparer des richesses du temple des Branchides afin de pourvoir aux frais de la guerre. Cet avis n'ayant pas non plus été adopté, la révolte de l'Ionie éclata l'an 504 avant J.-C. Leurs troupes ayant été défaites, comme Hécatée l'avait prévu, les villes ne firent pas une longue résistance. Aristagoras et ses partisans, ne se sentant pas assez forts pour défendre Milet, tinrent conseil afin de décider où ils se retireraient. Hécatée leur proposa de se fortifier dans l'île de Léros, d'où ils pourraient reprendre Milet lorsque l'occasion s'en présenterait; mais Aristagoras n'eut pas le courage de suivre cet avis. Ce fut sans doute après cet événement, qu'Hécatée s'occupa de la composition de son histoire. Il alla d'abord voyager en Égypte et dans d'autres pays pour recueillir des matériaux, qui, en général, n'étaient que des traditions orales; et il en forma un corps d'histoire, dont paraissent tirés les fragments cités chez les anciens sous plusieurs titres différents. Il avait employé le dialecte ionien dans toute sa pureté; et son style ne manquait ni de douceur, ni d'élégance. Il prépara les voies à Hérodote, qui le cite plusieurs fois. Ses fragments ont été recueillis par M. Creuzer, et font partie du recueil intitulé, *Historicorum Græcorum antiquissimorum fragmenta*, Heidelberg, 1806, in-8°. On peut consulter les *Recherches* de l'abbé Sévin, *sur l'Hécatée de Milet*, insérées dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, tom. VI, pag. 472. C—R.

HECKEL (JEAN-FRÉDÉRIC), laborieux philologue allemand, était né en Saxe, vers le milieu du XVIIe. siècle. Après avoir terminé ses études, il visita une partie de l'Europe, et s'arrêta quelque temps en Italie, où il se lia d'amitié avec plusieurs savants, entre autres Magliabecchi, et Cinelli, qui lui a donné de grands éloges dans la *Biblioteca volante*. Il parut ensuite avec éclat dans différentes académies, fut nommé recteur de celle de Zwickau, et mourut vers 1715. C'était

un homme d'une érudition très étendue, mais un peu superficielle. Sa politesse et son affabilité le faisaient rechercher, encore plus que son savoir. Il a publié une grande quantité de petites pièces sur des matières curieuses; mais il les faisait imprimer à ses frais, et les distribuait à ses amis, de sorte qu'elles sont fort rares. On jugera qu'il aimait singulièrement à faire gémir la presse, puisqu'il donna, en 1672, deux recueils: l'un (*Palma virescens*), des compliments qu'il avait reçus au sujet de sa promotion au doctorat en 1667; l'autre (*Rosæ amœnæ ac lepidæ*), des pièces composées à sa louange, par ses maîtres, ses condisciples ou ses élèves. On citera de lui les ouvrages suivants: I. *Epistola de nummo illo aureo quem Constantinus magn. Christ. imperat. primus, accepto baptismate, jusserit signari*, Dresde, 1679, et Leipzig, 1693, in-4°. Cette dissertation est dédiée à Cosme III, duc de Toscane. — *Epistola de nummo illo argenteo quem Constantinus Magn. cudi jusserit, cùm, anno imperii sui ultimo, filiis suis imperium est partitus*, sans date, in-4°.; Dresde, 1680; et Leipzig, 1693, in-4°. On sait que ces deux médailles sont fausses et même assez grossièrement contrefaites. — *Nummus Castrensis plumbeus Maximiliani I imperatoris examinatus*, Iéna, 1695, in-4°. — *Nummus aureus quem Maximilianus II Jo. Cratonis à Craftheim, medici sui honoribus 1574 cudi jussit, isque per epistolam examinatus*, ibid., 1695, in-4°. (*Voy.* Jean CRATON, tom. X, pag. 202.) II. Des thèses ou des dissertations: *De fœminis litteratis*, in-fol. — *De tropæis veterum*, in-4°. — *De annulis veterum signatoriis*, Rudolstadt, in-4°. — *De cornu Amaltheæ*, ibid., in-4°. — *De præcipuis Cæs. Augusti virtutibus*, ibid., in-4°. — *De statuarum miraculis*, ibid., in-fol. — *De Gunthero Schwartzburgico, Romanor. imperatore*, ibid., 1685, in-fol. — *De historiæ utilitate*, ibid., in-4°. — *De Alexandri Magni fortitudine*, ibid., in-4°. — *De qualitatum ac rerum vicissitudine*, ibid., in-4°. — *De præcipuis consummati principis cujusdam virtutibus*, ibid., in-4°. C'est un panégyrique du comte de Schwartzbourg. — *De habitu regio Christo in passione à Judæis in ignominiam oblato*, Chemnitz, 1673, in-4°. — *De calumnia*, Rudolstadt, 1689, in-4°. — *De adulatione*, ibid., 1689. — *De Solomonis prudentia*, ibid., 1689. — *De amicis*, ibid., 1689. — *De vino*, ibid., 1690, in-4°. — *De humilitate*, ibid., 1690. — *De patientiâ*, ibid., 1690. — *De luxuriâ*, ibid., 1698, in-4°. III. *Epistola ad Joach. Fellerum consolatoria de Christ. Daumi, viri celeberr. ex hâc vita discessu*, Rudolstadt, 1688, in-fol. — *Mauritio Wilhelm. Saxoniæ duci epistol. gratulatoria in natalem*, Plauen, 1692, in-fol. — *Georgio Franco, medico et in academiâ Witebergensi hactenùs rectori epistola gratulatoria*, ibid., 1692, in-fol. — *Georg. Melch. Widemanno medico et civitat. Plawiensis physico strenæ*, ibid., 1694, in-fol. IV. *Dissertationes tres historico-philologicæ de statuis quarum priores duæ agunt de statuis in genere; altera autem de miraculis*, Rudolstadt, in-fol. V. *Epitaphium viro juveni pereximio atque doctiss. Ægidio Wildio*, Plauen, in-4°. Ce volume renferme encore quelques lettres de Heckel à ses amis. VI. *De poëtarum coronâ libellus historico-philologicus*, Zwickau,

(1672) in-12. C'est une nouvelle édition plus ample et plus correcte que les précédentes. VII. *De osculis discursus philologicus*, Chemnitz, 1675; Dresde, 1682; Leipzig, 1689, in-12; traduit en allemand par Stassel, 1727, in-8°. VIII. *Manipulus primus epistolarum singularium ab heroïbus inclytis ac viris illustrib. ad diversos scriptarum*, Plauen, 1695; ou Dresde, 1698, in-8°. Heckel promettait la continuation de ce recueil; mais il n'a paru que cette première partie qui contient cinquante lettres, la plupart adressées à George Spalatin, à l'époque de la réformation; elles renferment des particularités curieuses sur l'histoire de l'Église et des savants du XVI°. siècle. On a encore d'Heckel des Notes sur la *Géographie* de Cluvier, insérées dans l'édition d'Amsterdam, 1697, in-4°.; et sur le Traité de Postel, *De magistratibus Atheniensium*, Leipzig, 1691, in-8°. Il fut l'éditeur d'un Poème sacré: *Jesus patiens Virgiliani carminis flore convestitus*, Zwickau, 1679, in-4°.; et d'une *Vie de Virgile* par Barthius. Enfin il annonçait une édition de Lucain, corrigée sur plusieurs manuscrits, et augmentée d'un index. Jean-André Gleich a publié le *Recueil des lettres* de Chr. Daum à Heckel, 1696, in-8°. W—s.

HECQUET (ANDRÉ), né, le 13 novembre 1659, à Abbeville, fut, en 1688, pourvu d'un canonicat de l'église de St.-Vulfran, et, dix années après, élevé au décanat de cette église. Il avait un zèle ardent pour le salut des ames, et une profonde connaissance des langues hébraïque et grecque. Il a laissé un ouvrage qui n'a pas été imprimé, intitulé: *Vie du prophète David, prouvée par les Psaumes.* Il mourut le 2 juin 1718. Rollin fit son épitaphe, qu'on peut lire dans le tome second de l'*Histoire du comté de Ponthieu*, etc., 1768, in-12. A. B—T.

HECQUET (PHILIPPE), célèbre et pieux médecin, était né à Abbeville en 1661. A l'âge de dix-sept ans, après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il vint à Paris, et acheva sa philosophie au collége des Grassins. Incertain encore sur la profession qu'il embrasserait, et penchant néanmoins vers l'état ecclésiastique, dans lequel deux de ses frères s'engagèrent, il suivit, en 1681 et 82, des cours de théologie en Sorbonne et à Navarre. Un de ses oncles, médecin, le décida pour cette profession: il suivit des cours de botanique, d'anatomie et de physiologie, fut reçu docteur en 1684, à Reims, fut agrégé au collége des médecins dans sa patrie, et revint perfectionner ses connaissances à Paris. Dégoûté des tracasseries qu'on lui suscitait, il se retira, en 1688, à Port-Royal-des-Champs, pour y remplacer Hamon qui venait de mourir. Son premier soin fut de s'y faire un plan de vie, et de prendre pour modèle son prédécesseur. (*Voy.* HAMON.) Il se voua à l'abstinence, au jeûne et à la rigoureuse pénitence pratiquée dans le monastère; il visitait journellement les malades à quatre ou cinq lieues à la ronde, toujours à pied. Le temps que lui laissait cette occupation, il l'employait au travail. Tant de fatigues épuisèrent ses forces au point de ne pouvoir y suffire: il revint à Paris; et Fagon, premier médecin, lui ayant conseillé de remplir les formalités nécessaires pour entrer dans la faculté, il se remit sur les bancs à l'âge de trente-sept ans, fit sa licence avec un rare succès, et reçut le bonnet de docteur de Paris, en janvier 1697. La faculté, peu de

temps après, il le nomma docteur-régent, et le chargea d'enseigner la matière médicale. Hecquet eut bientôt de nombreuses et même d'illustres pratiques : recherché de la plupart des communautés religieuses et des hôpitaux, il s'attacha à celui de la Charité. Nommé, en 1712, doyen de la faculté, il y maintint l'observance des statuts, fit revivre ceux qui étaient tombés en désuétude, et en fit faire une nouvelle édition à laquelle il joignit le petit ouvrage de Gabriel Naudé, sur l'antiquité et la dignité de l'école de médecine de Paris; il proposa la rédaction d'un nouveau *dispensaire*, auquel on travailla, etc. Au milieu de tant d'occupations, il donnait chaque année plusieurs ouvrages; mais sa santé s'altérait : elle s'affaiblit tellement qu'en 1726, il lui fallut songer à la retraite. Il était médecin des Carmélites de la rue Saint-Jacques : il choisit un petit logement dans leur cour extérieure, et y passa les dix dernières années de sa vie, au milieu des exercices de la pénitence, toujours livré à l'étude, répondant à toutes les consultations qu'on lui adressait, recevant les pauvres qui avaient recours à lui, et les aidant de ses conseils et de sa bourse. Il mourut dans les sentiments de religion les plus édifiants, le 11 avril 1737, âgé de soixante-seize ans. L'épitaphe qu'on lisait sur sa tombe, était du célèbre Rollin. On trouve une vie d'Hecquet, fort détaillée, par Lefèvre de St.-Marc, à la fin du 3e. volume de la Médecine des pauvres, et imprimée à part, 2e. édition, 1742, in-12 : on y voit non-seulement la liste exacte, mais encore une analyse assez étendue de tous les ouvrages de ce laborieux médecin. Hecquet exerçait son art avec un noble désintéressement : les pauvres étaient ses pratiques favorites; il ne se présentait chez les grands qu'autant qu'il était nécessaire, ou que la bienséance l'exigeait, et il ne négligeait aucune occasion de les rappeler à leurs devoirs religieux, et à l'obéissance des préceptes de l'Église. Il avait beaucoup étudié son art, et contribuait de tout son pouvoir à en avancer les progrès, soit par ses écrits, soit en encourageant les jeunes médecins, en les guidant, et en leur prêtant des livres, qu'il donnait même à ceux qui n'avaient pas les moyens de les acheter. Il était tellement avare du temps, qu'il mettait à profit jusqu'à celui de ses courses pour ses visites, en lisant et travaillant dans sa voiture. Il était en correspondance avec les savants et les médecins les plus célèbres de son siècle. Son style en latin est correct, et ne manque pas d'élégance; en français, il est plus négligé, et un peu rude. Hecquet était vif dans la dispute, et fort attaché à son opinion; mais il cherchait la vérité de bonne foi. Nous n'indiquerons que les plus importants ou les plus curieux de ses nombreux ouvrages : I. *Traité de la saignée*, Chambéri, 1707, in-12. Il fut attaqué par Andri; il en résulta entre les deux médecins un débat assez animé, qui donna lieu à plusieurs écrits. C'est à Hecquet, dit-on, que faisait allusion Lesage, dans le roman de *Gilblas*, en parlant du docteur Sangrado, qui ordonnait la saignée et l'eau chaude à ses malades. II. *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes*, *et de l'obligation de celles-ci de nourrir leurs enfants*, 1708, in-12. III. *Traité des dispenses du carême*, Paris, 1709, in-12. Hecquet y prouve que non-seulement la privation des aliments gras, mais encore le jeûne, contribuent plutôt à la santé qu'ils n'y nuisent. Il conseille de s'abstenir de tal ac les jours de

jeûne, ou du moins de n'en faire usage qu'aux heures des repas. L'Église n'a pas exigé ce sacrifice. IV. *De la digestion et des maladies de l'estomac, suivant le système de la trituration*, etc., Paris, 1712, in-12. Il y nie la possibilité d'aucun ferment ou levain qui contribue à la digestion, soit en santé, soit en maladie. V. *Novus medicinæ conspectus, cum appendice de peste*, Paris, 1722, deux vol. in-12. Il y combat les divers systèmes sur l'origine des maladies, qu'il attribue aux désordres qui surviennent aux lois du mouvement du sang. Il parle de la peste, à propos de celle qui venait d'affliger la Provence. Il donna la même année un *Traité* de cette maladie. VI. *Divers ouvrages sur la petite vérole*. VII. *Deux lettres d'un médecin de Paris à un médecin de province, au sujet d'un miracle arrivé sur une femme du faubourg St.-Antoine, nommée Lafosse*, Paris, 1725, in-8°. Le cardinal de Noailles avait vérifié et publié ce miracle; quelques écrivains le contestèrent. VIII. *Remarques sur les abus des purgatifs et des amers au commencement et à la fin des maladies, et sur l'utilité de la saignée dans les maladies des yeux, dans celles des vieillards, des femmes et des enfants*, etc., Paris, 1729, in-12. IX. *La Médecine théologique, ou la médecine créée telle qu'elle se fait voir sortie des mains de Dieu*, etc., Paris, 1733, 2 vol. in-12. Hecquet s'y attache à prouver que la médecine, loin d'affaiblir la religion dans les médecins, doit au contraire l'y affermir, en leur montrant la divinité toujours présente et toujours adorable, et en tournant par-là leurs idées vers la foi. X. *Le Brigandage de la médecine*, etc., Paris, 1733, in-12; ouvrage auquel Hecquet donna suite par d'autres écrits, notamment par le *Brigandage de la chirurgie et de la pharmacie*, etc. XI. *Le naturalisme des convulsions dans les maladies*, etc., Soleure, 1733, in-12, suivi de beaucoup d'écrits sur le même sujet. L'œuvre des convulsions, regardée comme divine par un parti, donna lieu à cet ouvrage. Hecquet prouve qu'il n'y a rien dans cette œuvre qui ne soit du ressort de la physique, de l'histoire naturelle et de la médecine. XII. La *Médecine naturelle*, etc., Paris, 1738, in-12. L'auteur y prétend que ce n'est pas seulement dans le sang, mais encore dans le fluide nerveux qu'il faut chercher les causes des maladies. XIII. *La Médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres*, Paris, 1740 et 1742, 3 vol. in-12; ouvrage qui eut beaucoup de vogue. On a attribué à Hecquet une thèse intitulée: *An ut virginitatis, sic et virilitatis certa indicia?* L'auteur de sa vie assure qu'elle est de Matot, médecin de la faculté de Paris. L—Y.

* HÉDELIN. *Voy.* AUBIGNAC.

HEDERIC ou plutôt HEDERICH (BENJAMIN), un des savants Allemands qui ont rendu le plus de services pour la philologie et l'éducation, naquit, le 10 décembre 1675, à Geithen, en Misnie. Il étudia aux universités de Leipzig et de Wittemberg, où il se distingua par ses progrès dans les sciences auxquelles il dut, plus tard, sa réputation. Ses parents ne pouvant suffire à son entretien, il fut obligé de donner des leçons pour se procurer un peu d'aisance. Il fut bientôt employé en qualité de professeur dans quelques gymnases. En 1705, il accepta la place de recteur de l'école de Grossenhayn, qu'il occupa pendant quarante-trois ans. Il mourut en 1748

Hederich réunissait, dans un degré éminent, les connaissances nécessaires à sa place. Ses ouvrages roulent sur des sujets historiques, mathématiques, philologiques, archéologiques et mythologiques : composés pour les écoles et les jeunes gens, ils furent tous plus ou moins utiles, quoique peu consultés aujourd'hui. Les principaux sont : I. *Notitia auctorum antiqua et media*, 1714, in-8°., contenant une notice raisonnée des auteurs grecs et latins jusqu'à la renaissance des lettres. II. *Reales-Schul Lexicon*, Leipzig, 1717, in-8°.; espèce d'encyclopédie en un gros volume, contenant des notions courtes et simples de tous les sujets sur lesquels un jeune homme peut desirer d'être instruit. Cet ouvrage décèle une vaste érudition. III. *Lexicon mythologicum*, Leipzig, 1724. IV. *Lexicon archæologicum*, ou *Dictionnaire d'antiquités*, Leipzig, 1743, in-8°. V. *Lexicon manuale græcum*, Leipzig, 1722, in-8°. Cette première édition, dans laquelle se retrouvaient des fautes grossières copiées de Scapula, et autres lexicographes aussi peu exacts, eut plus de succès qu'elle n'en méritait dans le fond. Sam. Patrik, Anglais, en publia une édition, *soi-disant* corrigée et augmentée, dans laquelle les fautes de Hederich furent souvent remplacées par d'autres. Mais la meilleure, et la seule qui soit restée, est celle qu'en a publiée J.-A. Ernesti, à Leipzig, en 1766, in-8°. Ce célèbre philologue traite Hederich avec rigueur : *Non libenter dico, quod præsens institutum dicere cogit : Hedericum illum, virum bonum cetera et laboriosum, sed græcè doctum, et ad tale Lexicon conficiendum, satis à lectione scriptorum græcorum instructum non fuisse.* On n'en doit pas moins reconnaître le mérite du travail primitif, qui, malgré ses nombreux défauts, contribua beaucoup à faciliter aux jeunes gens l'étude de la langue grecque, et qui forme le principal titre d'Hederich au souvenir de la postérité : l'édition d'Ernesti peut encore passer pour le meilleur manuel en ce genre. Plus ample et plus correct que les manuels de Scapula et de Schrevelius, il a, sur le premier, l'avantage d'un ordre plus commode, et sur l'autre celui de pouvoir servir pour la lecture de tous les auteurs grecs, tandis que Schrevelius semble avoir travaillé plus spécialement pour l'intelligence d'Homère. D—u.

HEDJADJ BEN YOUSOUF, fameux général musulman du premier siècle de l'hégire, était de la tribu des Tsakéçis. Sa mère, Alfaragah, fille de Hemam, avait épousé Yousouf après avoir été répudiée par Hareth-ben-Keldah, son premier mari. On dit que Hédjadj, lorsqu'il vint au monde, refusa le sein de sa mère, et ne vécut pendant deux jours que de sang de chevreau ou de bouc. Les Arabes paraissent attribuer à cette singulière nourriture la férocité qui le caractérisa dans la suite. En effet, à peine eut-il atteint l'âge de raison qu'il manifesta un naturel violent et brutal, et ne se plut qu'à répandre le sang. Sous le khalifat d'Abdelmélek - l'Ommiade, l'Irac était tellement livré à la rebellion, que le gouverneur de cette contrée ne pouvait s'y maintenir. Le khalife ne trouvait personne parmi ses officiers qui osât entreprendre la réduction des rebelles. Hedjadj se présenta. « Prince des fidèles, dit-il, je » défendrai cette province. » Abdelmélek hésita d'abord à se fier à cette promesse : mais enfin il investit Hédjadj du gouvernement de l'Irac, et mit à sa disposition une armée de vingt quatre mille hommes. Lorsque Hedjadj fut près de Cadessia, ville célèbre par

la défaite du dernier prince Sassanide et par la victoire des Musulmans, il prit les devants, monté sur son chameau, sans bagage, ordonnant à son armée de le suivre lentement. S'étant introduit secrètement dans la ville, il fit appeler le peuple à la mosquée. Les habitants l'ayant reconnu, se disaient entre eux : « Dieu maudisse » les Ommiades ! S'ils eussent trouvé » un homme plus méprisable que cet » Arabe, certes ils nous l'auraient » envoyé. » Hédjadj monta en chaire au milieu des injures du peuple et des pierres qu'on lui lançait ; et, après avoir donné le temps à ses troupes d'investir la mosquée, il commença ainsi son discours, sans aucun préambule relatif à Dieu et à son prophète : « Je suis » un homme généreux, et mon esprit » ne conçoit que de nobles projets : » lorsque je découvrirai ma tête, vous » connaîtrez qui je suis. O peuples de » l'Irac ! pourquoi ces regards inso- » lents ? D'où vient que vous levez la » tête avec fierté ? Le moment appro- » che où ces têtes vont être moisson- » nées. Il me semble déjà voir le sang » couler sur vos visages.... Peuple de » l'Irac, le prince des fidèles a tiré » ses flèches de son carquois : il n'en » a trouvé aucune dont la pointe fût » plus aiguë et plus pénétrante que » celle qu'il vous envoie aujourd'hui. » Si votre conduite est droite, vous » serez heureux et tranquilles ; mais » si vous marchez par des sentiers » tortueux, vous me trouverez tou- » jours à l'extrémité de votre chemin, » ne pardonnant aucune faute, n'ad- » mettant aucune excuse. » Ce discours fut accueilli par de nouvelles injures, par des menaces plus violentes que les précédentes. « Vils esclaves, reprit le » général, que l'on ne peut conduire » qu'avec le bâton, je suis Hédjadj, » fils de Yousouf ; je ne fais jamais » de promesses que je ne les accom- » plisse : ces troupes nombreuses, ces » voix confuses que j'entends, vous » menacent. Vous êtes semblables à » ce peuple dont a parlé le Tout- » Puissant, qui, comblé de bienfaits, » a méconnu la main dont il les te- » nait : Dieu l'a environné de la fa- » mine et de la terreur. » Après quelques paroles semblables, le général fit lire la lettre du khalife, dont le début contenait ces mots : *Je rends grâces à Dieu des biens dont il vous a comblés.* « Impies, interrompit Hédjadj, » le khalife vous salue, et vous ne lui » rendez pas les mêmes vœux dont il » vous honore : je vous apprendrai à » agir avec plus de respect. » En achevant ces mots, il ôta son bonnet, et le mit sur ses genoux. C'était le signal dont il était convenu avec les siens. Aussitôt ses troupes pénétrèrent de toutes parts dans la mosquée, l'épée à la main, et firent main-basse sur tous les assistants. Le carnage fut si grand, que les rues de la ville furent inondées de sang, et qu'on en avait jusqu'à mi-jambe. Il périt, dit-on, soixante-dix mille personnes en cette occasion. Cet événement eut lieu en 694 ou 695 de notre ère. Hédjadj ordonna ensuite à tous les habitants qui survécurent à ce massacre de sortir de la ville dans trois jours, sous peine de mort. Un homme de Koufah y ayant été trouvé le quatrième jour, fut mis à mort sur-le-champ. Hédjadj gouverna les deux Iracs pendant vingt-deux ans, avec une autorité absolue et un grand éclat ; il mourut en 95 de l'hégire (713-4 de J.-C.), à l'âge de cinquante-quatre ans. Les écrivains arabes prétendent que, dans le cours de sa vie, il avait fait périr cent vingt mille personnes, et qu'à sa mort il y en avait dans les prisons cinquante mille, auxquelles cette circonstance sauva la

vie. Sa mort livra l'empire des Ommiades à de nouveaux troubles : les rebelles, que sa fermeté avait réduits, rompirent leurs fers ou tramèrent de nouveaux complots; et la Perse, la Transoxane, la Mésopotamie, retombèrent dans le même état de sédition et de révolte où elles se trouvaient avant l'arrivée d'Hédjadj. (*V.* Abdel-Mélek, I, 54, et Chebyb-ben-Zéid, VIII, 316.) J—n.

HEDLINGER (Jean-Charles), graveur de médailles, naquit à Schwitz, en Suisse, le 28 mars 1691, d'une famille noble, descendant de celle de Hettlingen. Son père, qui avait étudié la peinture et passé quelques années à Rome, était inspecteur des mines de Bolentz. Ce fut dans cette dernière ville que le jeune Hedlinger fit ses études, et se livra avec une infatigable ardeur à celle du dessin, contre l'intention de ses parents, qui le destinaient à une autre profession. Son génie, qui le portait à la gravure des médailles, quoiqu'il en ignorât non seulement les procédés, mais même la forme des outils, lui suggéra des moyens d'y suppléer, si ingénieux, qu'ils étonnèrent les gens de l'art, et leur fit pressentir la belle carrière qu'il devait parcourir un jour. Son père, entraîné enfin par ses vives sollicitations et par les éloges des connaisseurs, l'envoya à Sion, en 1709, chez Craver, directeur des monnaies de la république du Valais. Le jeune élève ayant ensuite suivi son maître dans un voyage qu'il fit à Lucerne, fut à portée d'y voir travailler en orfèvrerie, et se livra pendant quelque temps à ce genre d'occupation. La guerre étant venue troubler, en 1712, les paisibles montagnes de la Suisse, Hedlinger ne crut pas pouvoir se dispenser d'y prendre une part active; et il fit une campagne, en qualité de lieutenant, dans les volontaires de Lucerne. Mais heureusement les troubles ne furent point de longue durée; il reprit bientôt son burin. Ce fut alors que son maître le chargea de graver les carrés et les coins de la monnaie de Montbelliard et de celle de Porentrui. Ces ouvrages établirent les premiers fondements de la réputation d'Hedlinger. Peu satisfait lui-même cependant de ce qu'il appelait ses essais, et ayant entendu vanter les talents de Saint-Urbain, l'un des plus célèbres graveurs de médailles du siècle, lequel résidait alors à Nanci, notre jeune artiste résolut de l'aller trouver pour profiter de ses exemples et de ses conseils. D'abord mal accueilli, il désespérait de réussir dans son projet, lorsque Saint-Urbain, ayant vu par hasard quelques ouvrages d'Hedlinger, en demeura si content, qu'il alla lui-même le trouver, et l'admit dans son atelier. Peu de temps après, Saint-Urbain, qui avait le dessein de voir l'Italie, tenta inutilement Hedlinger pour l'engager à l'accompagner : celui-ci préféra de faire le voyage de Paris, où il arriva en 1717. Bientôt il s'y lia avec Roettiers et Delaunai; et, depuis cette époque, il vécut toujours avec eux dans la meilleure intelligence. Charles XII, à qui tous les genres de gloire étaient familiers, ayant chargé en 1716, le comte de Goertz, alors à Paris, de lui amener de cette ville un nombre d'artistes célèbres, et surtout un graveur de médailles, Hedlinger fut appelé à Stockholm, pour y remplacer Karlstein, directeur des monnaies, qui venait de mourir. La manière généreuse dont ce prince, ainsi que ses successeurs, en agirent avec Hedlinger, malgré la dureté des temps et malgré même la pauvreté du pays, l'attacha tellement à la Suède, que

Pierre Ier. tenta vainement de l'attirer en Russie, en lui offrant des avantages considérables. Il refusa également beaucoup d'autres propositions qui lui furent faites par divers souverains. Cependant, curieux, à son tour, de voir l'Italie, et d'étudier, dans les monuments originaux, les objets d'antiquités pour l'étude desquels il avait toujours eu une grande prédilection, Hedlinger obtint la permission de quitter momentanément la Suède. Il partit en 1726, vit Rome et les principales villes d'Italie, et fut accueilli partout avec les égards dus à ses grands talents autant qu'à ses qualités personnelles. En 1735, le roi de Suède Frédéric et la reine Ulrique, d'après les vives sollicitations de l'impératrice Anne, consentirent qu'Hedlinger allât passer deux ans à St.-Pétersbourg. Mais ensuite s'arrachant aux instances et aux offres de la cour de Russie, qui voulait le fixer près d'elle, il revint à Stockholm, comblé d'honneurs et de présents. Il obtint, quelque temps après son retour, la permission d'aller revoir sa patrie, et y séjourna plusieurs années, pendant lesquelles il se maria. Les travaux d'Hedlinger et le climat froid et humide de la Suède, où il revint, ayant dérangé beaucoup son tempérament, il fit un nouveau voyage dans son pays natal: mais sa santé, qui s'était un peu raffermie, s'était encore affaiblie à son retour en Suède, il demanda et obtint son congé, après avoir fait agréer, pour le remplacer, Fehrmann, son élève, dont les talents étaient connus. Le roi, qui avait déjà nommé Hedlinger chevalier, intendant de la cour, et membre de l'académie des sciences, le combla encore de bienfaits avant son départ. Arrivé à Schwitz, il y jouissait en paix du bonheur de vivre au sein de sa patrie et de sa famille, lorsque la mort vint lui enlever son épouse. Cette perte fut adoucie par les soins de sa fille unique, qu'il avait unie à son neveu le landamman Hedlinger. Ni l'âge, ni les fatigues du travail le plus assidu, ne purent ralentir son ardeur, ni altérer la perfection de ses ouvrages: il ne cessa de graver qu'en cessant de vivre, le 14 mars 1771, à l'âge de quatre-vingts ans. Hedlinger est l'un des artistes de son genre qui a le plus produit. Cependant tous ses ouvrages ont un caractère de perfection rare; rien n'y est négligé: néanmoins on remarque dans les médailles qu'il a exécutées depuis son voyage d'Italie, un caractère antique, qui les fait facilement distinguer de ses premières productions. Ses talents ont été mis à contribution par toutes les cours de l'Europe. Il a fait une médaille de Louis XV pour la cour de France, à l'occasion de la naissance du Dauphin (1). Celles des impératrices Anne et Elisabeth sont regardées, par les connaisseurs, comme des chefs-d'œuvre. En général, les revers de ses médailles prouvent la richesse et la fécondité de son génie. Comme il était fort instruit, ses allégories sont toujours fines et poétiques. La plupart des légendes sont de sa composition; et elles ont le mérite d'être laconiques et très substancielles. Ce qu'on admire surtout dans ses ouvrages, c'est une légèreté et une finesse de détails, qui cependant ne dégénère point en manière, parce qu'ils sont toujours subordonnés au large et à la noblesse de l'ensemble. Hedlinger excellait surtout dans la manière de rendre les cheveux. Il est regardé, avec raison, comme celui des artistes modernes qui a le plus

(1) Mechel se trompe, lorsqu'il avance que cette médaille a été gravée à Paris, lors de son séjour dans cette ville. L'erreur est manifeste, puisque Hedlinger était en France en 1717, 1718 et 1719, et que la naissance du Dauphin est de 1729.

approché des anciens; et il a fait faire de nos jours un pas à un art qui, sans contredit, contribue encore plus que tous les autres à donner l'immortalité aux grands hommes, et la célébrité aux grandes actions. Les principaux élèves d'Hedlinger sont Fehrmann, son successeur; Nicolas Georgi, graveur des médailles du roi de Prusse; et Daniel Hasling, attaché à la cour de Russie. L'œuvre d'Hedlinger, publié d'abord par Haid (Nuremberg, 1781), l'a été, avec plus de détail, par Chr. de Mechel, Bâle, 1776 et 1778, 2 parties, petit in-8°. Cette dernière édition offre la gravure de cent soixante-sept médailles ou jetons, accompagnée d'une Notice sur ce célèbre artiste et sur ses ouvrages. P—E.

HÉDOUIN (JEAN-BAPTISTE), né à Reims, en 1749, fit ses humanités avec succès, et se livra à l'étude des mathématiques. Etant venu à Paris avec l'intention de se perfectionner dans cette science, il renonça bientôt à ce projet. Son goût pour la retraite et pour une vie tranquille qui lui permît de cultiver les lettres, le détermina à entrer dans la congrégation de Sainte Geneviève, où pourtant il ne fit pas profession. Il la quitta pour l'ordre de Prémontré, et y prononça ses vœux en 1774. Bientôt après, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris pour faire son cours de théologie. C'est pendant ce cours qu'il lui prit envie d'extraire l'*Histoire philosophique* et de faire l'*Esprit de Raynal*. Il fit confidence de ce travail, déjà achevé, à M. L'Ecuy, alors prieur du collége de Prémontré, et depuis abbé-général, qui lui en fit sentir le peu de convenance, et lui conseilla de le supprimer; mais cet avis fut mal suivi. L'envie de se faire imprimer, et peut-être le regret de perdre sa peine, l'emportèrent, et l'ouvrage parut. Le jeune auteur ne tarda point à s'en repentir. M. le garde-des-sceaux ayant voulu faire un exemple de quelques libraires qui se permettaient de publier et de colporter des livres imprimés clandestinement, ordonna des recherches sur l'auteur et l'imprimeur de l'*Esprit de Raynal*. Dans son embarras, Hédouin, qui, de plus, avait à appréhender l'animadversion de ses supérieurs, s'adressa à Hédouin de Pons-Ludon, son parent, capitaine d'infanterie, alors détenu au château de Ham, et lui fit part de ses craintes. Pons-Ludon eut l'obligeance de se charger du délit, et voulut bien passer pour l'auteur de l'*Esprit de Raynal*. Il en envoya même sa déclaration au censeur de la police Pidansat de Mairobert. C'est sur cette déclaration que les *Mémoires secrets* attribuèrent cet ouvrage à Hédouin de Pons-Ludon, qui continua de passer pour en être l'auteur, jusqu'à la mort de son parent; il crut alors devoir lui restituer ce qui lui appartenait. Quelque jeune que fût Hédouin à cette époque, sans doute un religieux est blâmable d'avoir extrait et offert au public la quintessence d'un livre dangereux : mais cette faute, il la répara bien par sa conduite et par les services qu'il rendit à son ordre. Son abbé-général, qui connaissait son talent, le chargea d'enseigner les belles-lettres dans son abbaye, et de rédiger, sur un plan donné, des principes d'éloquence, tels qu'ils convenaient à de jeunes religieux. Hédouin remplit cette double tâche à la satisfaction de son supérieur, qui, bientôt après, le nomma au prieuré-cure de Rethonviller, où il continua de remplir les fonctions de curé et de maire pendant la révolution. Il y mourut en octobre 1792. Ses ouvrages sont: I. *Esprit et génie de Raynal*, Paris,



1777, in-8°.; Londres (Paris, Cazin), 1781, in-18; Genève, J. Léonard, 1782, in-8°. II. *Principes de l'éloquence sacrée mêlés d'exemples puisés principalement dans l'Écriture-Sainte, dans les saints Pères et dans les plus célèbres orateurs chrétiens, à l'usage des cours d'étude établis dans l'ordre de Prémontré*, Soissons, 1787, in-12. Le plan de l'ouvrage dédié à M. l'archevêque de Narbonne, Dillon, l'épître dédicatoire et l'avertissement, sont de M. L'Ecuy. III. *Fragments historiques et critiques sur la révolution*, restés inédits. Hédouin avait des mœurs douces, était studieux, attaché à ses devoirs, aimé de ses confrères et estimé de ses supérieurs. (*Voy.* le *Dictionnaire des anonymes*, et les *Mémoires secrets*, 16 juin 1777.) Z.

HEDWIG (Jean), médecin allemand, professeur de botanique, et l'un des meilleurs observateurs du XVIII. siècle, naquit à Cronstadt, en Transsylvanie, le 8 octobre (ou, suivant Meusel, le 8 décembre) 1730. Sa passion pour l'étude des plantes se manifesta de bonne heure; et leur culture fit l'unique amusement de sa jeunesse. Ayant perdu son père en 1747, il fut envoyé, pour continuer ses études, à Presbourg, à Zittau, et enfin à Leipzig, où des travaux subsidiaires l'aidèrent à suppléer à la modicité de sa fortune. Il y mit en ordre le jardin et la bibliothèque de l'université, et enrichit le cabinet, de plusieurs préparations anatomiques. Bose, professeur de botanique, l'ayant pris en affection, le logea chez lui, et le chargea, pendant trois ans, de le remplacer à l'hôpital. Ses études terminées, Hedwig retourna dans sa patrie, où il eut la mortification de ne pouvoir être admis à exercer la médecine, parce qu'il n'avait pas fait ses cours à l'université de Vienne: il prit, en conséquence, le parti de se fixer dans quelque ville de Saxe, se fit recevoir docteur en 1756, et s'établit à Chemnitz, où il ne cessa de joindre l'étude des végétaux à une pratique fort étendue. Le défaut de livres et d'instruments l'embarrassait quelquefois dans ses recherches botaniques. S'étant adressé à J.-C.-D. Schreber, pour obtenir quelques éclaircissements sur la *Flore de Leipzig*, que ce dernier venait de publier en 1771, Schreber fut si frappé de la justesse d'esprit et de la sagacité qu'annonçait la lettre du jeune médecin, qu'il entra en correspondance avec lui, et devint son ami, lui envoya des livres, et même des microscopes, qu'Hedwig perfectionna encore, et avec le secours desquels il fit bientôt les grandes découvertes qui ont établi sa réputation. La pratique de son art, dans la petite ville de Chemnitz, suffisant à peine à ce qu'exigeait l'entretien de sa nombreuse famille, il se décida, en 1781, à se fixer à Leipzig, et y publia son *Fundamentum historiæ naturalis muscorum*, fruit de vingt ans de recherches et de méditation. Il fut chargé, en 1784, du soin de l'hôpital militaire, fut nommé deux ans après professeur extraordinaire de médecine; et, en 1789, l'électeur (Frédéric-Auguste) lui donna la chaire de botanique, l'intendance du jardin, et un logement à l'académie. On croit même que ce fut d'après ses avis, que ce prince, ami des arts, créa le beau jardin botanique de Pilnitz, si remarquable par le soin qu'on y donne à la culture des plantes cryptogames. Hedwig publia en peu d'années ses nombreux ouvrages, dont les matériaux étaient depuis long-temps dans sa tête. Des chagrins domestiques, et la rigueur du froid à la fin de

1798, altérèrent enfin sa robuste constitution; et une fièvre nerveuse l'enleva au bout de neuf jours, le 7 février 1799. De quinze enfants qu'il avait eus de ses deux femmes, quatre seulement lui survécurent; mais ses élèves le respectaient comme un père, et le chérissaient comme l'ami le plus tendre : les courses botaniques, qu'il fit jusqu'à la fin de sa vie, avec une ardeur infatigable, étaient pour eux de vraies parties de plaisir. A une grande mémoire Hedwig joignait une vue perçante et une adresse singulière pour les recherches microscopiques : aussi peut-il passer pour le modèle des observateurs. Il a établi sur de nouvelles bases l'histoire naturelle des cryptogames, entrevue par Micheli et Dillenius, défigurée ensuite par Linné, qui avait malheureusement regardé comme fleurs mâles des mousses les urnes portées sur des pédicules qu'il prenait pour des anthères, mais qui sont de vraies capsules contenant les graines. Hedwig reconnut que, dans ces espèces, les petits corps oblongs, sessiles dans les rosules ou dans les aisselles des feuilles, étaient les véritables anthères : et ce qui n'était d'abord pour lui qu'un système fondé sur des analogies nombreuses et frappantes, devint une démonstration, lorsque, le 17 janvier 1774, il vit une anthère du *Bryum pulvinatum* s'ouvrir, et lancer le pollen. Il convainquit les plus incrédules en semant les graines de plusieurs espèces de mousses ou fougères, qu'il réussit à faire lever, et dont il aperçut distinctement les cotylédons. Des nombreux ouvrages d'Hedwig, nous n'indiquerons que les principaux : I. *Epistola de præcipitantiæ in addiscendâ medicinâ noxis*, Leipzig, 1755, in-4°. II. *Fundamentum historiæ naturalis muscorum frondosorum*, ibid., 1782-1783, deux part. in-4°., fig. III. *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum Linnæi*, mémoire couronné et publié par l'académie de Pétersbourg, 1784 (1785), in-4°.; idem, deuxième édition, corrigée et augmentée, Leipzig, 1798, in-4°., avec 42 pl. color. Le système qu'il y développe, paraît incontestable pour les mousses et les hépatiques. « Son opinion sur les fougères (dit M. Deleuze) est très ingénieuse, mais moins prouvée : celle » qu'il émet sur les lichens et les champignons, n'est encore appuyée que » sur des conjectures. » IV. *Stirpes cryptogamicæ*, Leipzig, 1785-1795, 4 volumes in-fol. en latin et en allemand : on y trouve la description analytique de cent quarante-huit espèces de mousses et de cinquante autres cryptogames, toutes examinées au microscope, et figurées avec autant d'élégance que d'exactitude. V. *De fibræ vegetabilis et animalis ortu*, ibid., 1789, in-8°.; 1799, in-8°. de trente-deux pages, ouvrage fondamental, et qui est demeuré classique jusqu'au beau travail que M. Mirbel a fait sur le même sujet. VI. *Recueil de mémoires et observations sur la botanique et l'économie*, tome 1er., ibid., 1793, avec huit planches (en allemand). VII. Une traduction allemande de l'*Introduction à la pathologie*, de Ludwig, Erlang, 1777 (1776), in-8°.; des *OEuvres d'histoire naturelle* de Ch. Bonnet, Leipzig, 1783-1785, 4 volumes in-8°. VIII. Des *notes* sur la traduction allemande (par G.-C. Fischer) des *Aphorismes* de M. A. de Humboldt, sur la physiologie chimique des plantes, ibid., 1794, in-8°.; et un assez grand nombre de dissertations en allemand, dans les différents recueils littéraires de Leipzig, consacrés à la physique, à l'histoire naturelle et aux sciences économiques,

dans la collection de Riem, dans les *Annales botaniques* de M. Ustéri, etc. Voyez, pour plus de détails, le *Specimen inaugurale botanicum in quo de argumentis contrà Hedwigii theoriam de generatione muscorum quædam disseruit* H.-A. Noehden, Göttingen, 1797, in-4°., et surtout l'excellente *Notice* sur la vie et les ouvrage d'Hedwig, par M. Deleuze, dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, Paris, 1803, tome II, pag. 392 et 451. — Romain-Adolphe HEDWIG, fils du précédent, né à Chemnitz, en 1772, succéda à son père dans la chaire de botanique à Leipzig, où il était professeur extraordinaire de la même science dès 1789. Une mort prématurée l'enleva le 1[er]. juillet 1806. Outre le grand ouvrage de son père sur les fougères (*Filicum genera et species*, Leipzig, 1799-1804, 4 part. in-4°., fig.), dont il fut l'éditeur, on connaît de lui: I. *Observationes botanicæ*, ibid., 1802, in-4°. avec onze planches coloriées. Ce recueil devait avoir une suite. II. *Genera plantarum secundùm characteres differentiales, ad Mirbelli editionem revisa et aucta*, ibid., 1806, in-8°. III. Un ouvrage sur les champignons singuliers et peu connus qui croissent sur les feuilles vivantes: il était sous presse à Paris en 1803; et les desseins qui accompagnaient les descriptions, étaient d'une exactitude et d'un fini admirables (*Annal. du Mus. d'hist. nat.*, tome cité, p. 406).

C. M. P.

HEDWIGE (STE.), ou *Avoie*, duchesse de Pologne, était fille de Berthold, duc de Carinthie, et sœur d'Agnès de Méranie, connue dans l'histoire de France par son mariage avec Philippe-Auguste. Hedwige fut élevée dans le monastère de Lutzingen en Franconie, où elle puisa le goût de toutes les vertus chrétiennes. Ses parents la marièrent à l'âge de douze ans, à Henri duc de Silésie et de Pologne. Le ciel bénit son union, et lui accorda six enfants, dont elle soigna elle-même l'éducation. Quoique jeune, elle était l'exemple de la cour par la pureté de ses mœurs et la régularité de sa conduite; mais aspirant encore à une plus grande perfection, elle engagea son mari à fonder une abbaye à Trebuitz pour des religieuses de l'ordre de Cîteaux, mit à leur tête une sainte veuve qui avait été sa gouvernante, et fit à cette maison des dons si considérables, que les revenus pouvaient suffire à l'entretien de mille pauvres. Elle vint habiter dans le voisinage de l'abbaye, et s'y rendait même souvent pour participer aux exercices de piété ou aux travaux des religieuses. La pieuse duchesse vendit ses pierreries et ses bijoux pour en distribuer le prix, se vêtit d'une étoffe grossière, porta jour et nuit un cilice, enfin renonça pour jamais aux délicatesses et aux vains plaisirs du monde. Elle obtint, quelques années après, l'agrément de son mari, pour demeurer dans l'intérieur de l'abbaye; mais elle ne voulut pas se lier par des vœux, afin d'éprouver moins de gêne dans son dessein de se consacrer entièrement au soulagement des pauvres. Son mari ayant été blessé et fait prisonnier dans la guerre qu'il soutenait contre Conrad duc de Kirn, Hedwige supporta cette disgrâce avec résignation, et alla trouver Conrad, qui s'adoucit en la voyant, et consentit à la paix. La mort de son mari, arrivée quelque temps après, ne fut pas le seul malheur par lequel la Providence se plut à l'éprouver: Henri-le-Pieux, son fils aîné, fut tué en 1241, en combattant les Tartares. Vainement s'efforça-

t-elle de surmonter sa douleur, en se représentant que ce fils chéri était mort pour la cause de Dieu-même; le chagrin qu'elle avait ressenti était trop violent, et elle ne recevait point les consolations qu'elle s'efforçait de donner à tous ceux qui l'entouraient. Sa santé s'altéra bientôt; elle prévit sa fin prochaine, demanda à recevoir l'extrême-onction, quoique rien n'annonçât le danger de son état, et mourut, peu de jours après, le 15 octobre 1243, ayant passé quarante ans dans la retraite et la pratique de tous les exercices de la pénitence. L'église célèbre la fête de Ste. Hedwige le 17 octobre. W—s.

HEDWIGE, reine de Pologne, née en 1371, était fille cadette de Louis de Hongrie. Après la mort de son père, elle fut choisie dans une assemblée des magnats, pour lui succéder au trône de Pologne, mais sous la réserve que l'époux qu'elle prendrait aurait l'agrément de la diète. Sa mère Élisabeth vit avec peine une disposition qui contrariait les projets du feu roi en faveur de Marie, sa fille aînée: cependant elle ne put se dispenser d'envoyer un ambassadeur à la diète pour lui annoncer l'arrivée prochaine de la princesse Hedwige; mais elle demanda qu'après son couronnement, on lui permît de retourner en Hongrie, afin d'y achever son éducation dans sa famille. Les nobles Polonais crurent voir dans cette demande le dessein caché de disposer de la main d'Hedwige contre leur gré; en conséquence ils élurent roi Zimovits, duc de Mazovie, qu'ils lui destinaient pour époux. Les Palatins, chargés d'annoncer cette nouvelle à Élisabeth, la trouvèrent mieux disposée qu'ils ne l'espéraient; et ils stipulèrent avec elle, au nom de la diète, que, dans le cas où Hedwige mourrait sans enfant, le trône de Pologne passerait de plein droit à sa sœur Marie. Ce traité déplut à Zimovits; et ayant échoué dans son projet de le faire déclarer nul, il porta lui-même la guerre dans un royaume qu'il était appelé à défendre. Son élection fut cassée: mais la Pologne n'en était pas moins en proie aux horreurs de la guerre civile et étrangère, lorsque les Palatins retournèrent encore vers Élisabeth, qui consentit cette fois à laisser partir Hedwige. Son arrivée à Cracovie, en 1384, fut célébrée par des fêtes; et son couronnement ne fut retardé qu'autant que l'exigeaient les préparatifs de cette auguste cérémonie. La princesse n'avait alors que treize ans; mais, disent les historiens, déjà on découvrait en elle une raison épurée, un esprit solide, des sentiments nobles et si naturels, qu'elle semblait n'avoir rien à attendre du temps ni de l'expérience. A ces qualités si précieuses elle joignait une rare beauté: aussi un grand nombre de princes s'empressèrent-ils de briguer sa main. Parmi eux, Jagellon, duc de Lithuanie, se faisait distinguer par les avantages extérieurs, et par la valeur dont il avait déjà donné des preuves éclatantes: il annonçait, dans toutes les occasions, une grande déférence pour les magnats; et enfin la réunion de son duché de Lithuanie à la Pologne achevait de lui concilier tous les suffrages. Hedwige était prévenue favorablement pour Guillaume, duc d'Autriche, et même elle l'avait fait venir à sa cour: mais la première fois qu'elle vit Jagellon, elle sentit sa première résolution ébranlée; ce prince, déjà instruit des vérités de la religion, ayant reçu le baptême, elle ne trouva aucune raison à opposer au desir du senat. Hedwige épousa donc, en

1386, Jagellon, qui avait pris le nom de *Wladislas V*; elle partagea avec lui la gloire de convertir au christianisme les habitants de la Lithuanie. Sa conduite fut toujours à l'abri du moindre soupçon ; elle eut cependant à souffrir de la jalousie de son mari : mais son innocence triompha de la calomnie. Elle mourut, en 1399, à vingt-huit ans, d'une suite de couches, regrettée de ses sujets dont elle avait adouci le sort, et de son époux, qui rendait enfin une justice entière à ses qualités et à ses vertus. Elle voulut que le prix de ses pierreries fût employé pour soulager les pauvres et pour achever les bâtiments de l'université de Cracovie. W—s.

HEEMSKERCK (JACQUES VAN), amiral hollandais, était issu d'une famille ancienne et distinguée. Il se voua au service de mer, et se fit remarquer par son intrépidité et ses connaissances dans l'art nautique : c'est ce qui lui valut, en 1595, le commandement d'une expédition formée pour chercher une route à la Chine et aux Indes par le Nord-Est ; il avait pour premier pilote Guillaume Barentsz. Celui-ci avait déjà fait ce voyage l'année précédente, et s'était élevé jusqu'à la pointe la plus septentrionale de la nouvelle Zemble, qu'il avait nommée *Is-Hoek* (Cap des Glaces) ; elle est par les 77° de latitude boréale. Barentsz, voyant qu'il n'y avait pas de possibilité d'avancer davantage à cause des glaces, quoique l'on fût au 31 juillet, revint en Hollande. Il rencontra, quelques jours après, deux autres vaisseaux expédiés en même temps que le sien, desquels il s'était séparé sous les hautes latitudes, et sur l'un desquels était le voyageur Hugue Linschot. Barentsz arriva le 16 septembre à Amsterdam. Ce voyage avait duré trois mois onze jours. L'espérance qu'il fit concevoir de trouver le passage, engagea les états-généraux et le prince d'Orange à tenter une nouvelle expédition, sous les ordres de Heemskerck ; sept vaisseaux en firent partie : elle quitta le Texel le 2 juin 1595. Le 18 août, elle entra dans le détroit de Waigatz ou de Nassau, qui était rempli de glaces. Les Hollandais abordèrent plusieurs fois sur la nouvelle Zemble et sur le continent d'Asie, et eurent des communications avec les Samoïedes. Ils essayèrent à diverses reprises d'avancer au nord et à l'est, au-delà du 71e. parallèle : toujours les glaces les en empêchèrent ; enfin, le 25 septembre, elles arrivèrent en si grande abondance, les brumes devinrent si épaisses et les vents si variables, qu'ils se décidèrent à sortir du détroit. Le 18 novembre, tous les vaisseaux entrèrent heureusement dans la Meuse. L'inutilité de ces deux expéditions refroidit le zèle des états-généraux, qui ne voulurent pas en autoriser une nouvelle en lui donnant une commission : ils annoncèrent cependant qu'ils ne l'empêcheraient pas, et promirent une récompense en cas de réussite. Le conseil de ville d'Amsterdam arma deux bâtiments ; Heemskerck et Barentsz furent encore à la tête de l'expédition. Ils partirent du Vlie, le 18 mai 1596. Ce troisième voyage fut le plus malheureux. Arrivés sous les hautes latitudes, Barentsz et Jean-Cornelisz Ryp, capitaine du second bâtiment, différèrent d'avis sur la route à suivre. Le 19 juin, on vit la côte occidentale du Spitzberg, par 80° 11'. Les Hollandais crurent que c'était le Groenland. Ils abordèrent dans cette contrée inhospitalière, et eurent beaucoup à souffrir des ours blancs. Le 1er juillet, ils se trouvèrent par 76° 50' : Barentsz et Ryp, n'ayant pu s'accorder sur la direction qu'il fal-

lait prendre, se séparèrent; ce dernier fit voile au nord, espérant qu'il parviendrait à passer à l'est des terres. Barentsz courut au sud à cause des glaces. Le 17, il eut connaissance de la nouvelle Zemble par 74°, et en suivit la côte. Le 15 août, le vaisseau se trouva pris dans les glaces contre l'île d'Orange au nord de la nouvelle Zemble : il parvint cependant à s'en dégager ; mais ce fut pour s'y trouver de nouveau engagé, sur la côte orientale de cette dernière île, où il fut contraint d'hiverner. On ne peut s'imaginer tout ce que les Hollandais eurent à souffrir de la rigueur de cet affreux climat. Du 4 novembre au 24 janvier suivant, ils furent privés de la vue du soleil. Après des peines infinies ils s'embarquèrent, le 14 juin 1597, sur deux petits bâtiments qu'ils avaient construits pour remplacer leur vaisseau rompu par les glaces, et firent route au nord, puis à l'ouest. Le 19, Barentsz, malade depuis long-temps, mourut. Ses compagnons, après avoir lutté contre les glaces qu'ils étaient souvent obligés de traverser à pied, rencontrèrent, le 28, deux barques russes à l'ancre dans une baie de la nouvelle Zemble ; mais elles partirent le lendemain. Le 12 août, les Hollandais virent d'autres Russes, et en obtinrent des secours ; et le 29, ils abordèrent près de Kola en Laponie, où ils retrouvèrent Ryp, qui s'était séparé d'eux l'année précédente, et qui les emmena sur son vaisseau. Ils entrèrent dans la Meuse le 29 octobre, et arrivèrent le 1er novembre à Amsterdam, revêtus des mêmes habits qu'ils portaient à la nouvelle Zemble. Ils ne restaient plus que douze. Le mauvais succès de cette entreprise ne détourna pas moins les négociants que les états d'Hollande d'en essayer une autre. Heemskerck fit, par la suite, des campagnes dans la mer des Indes. En 1601, il combattit et prit une grosse caraque portugaise, richement chargée et montée par plus de 700 hommes ; il l'amena en Hollande. En 1607, il partit comme amiral d'une flotte de 26 vaisseaux de guerre que les états-généraux envoyaient contre les Espagnols. Il les attaqua, le 25 avril, sous le canon de Gibraltar, quoiqu'ils fussent une fois aussi nombreux que lui, et protégés par la forteresse. Au milieu du combat, il eut la cuisse emportée par un boulet. Sa blessure ne l'empêcha pas d'encourager son monde, et de garder son épée jusqu'au moment où il expira. Les Hollandais remportèrent une victoire complète. L'amiral espagnol mourut aussi en combattant. La relation des trois expéditions au nord-est fut publiée par Gerard de Veer, qui avait accompagné Barentsz dans les deux dernières ; elle parut en latin, en hollandais et en français. En voici le titre dans la première de ces langues : *Gerardi de Verá diarium nauticum, seu vera descriptio trium navigationum*, etc. Amst., 1598, 1 vol. in-fol., fig. Voici le titre français : *Vraye description de trois voyages de mer très admirables faicts en trois ans, à chacun an un, par les navires d'Hollande et Zélande, au nord par derrière Norwége, Moscovie et Tartarie, vers le royaume de China et Catay...par Girard Le Ver* (1), Amsterdam, 1598, in-fol. ; l'édition française a été répétée chez le même libraire en 1600 et 1609, et à Paris, 1599, 1 vol. in-12. Il y en a une ancienne traduction italienne, Venise, 1599, in-4°. Cette relation se trouve aussi, mais abrégée, dans la 3e. part. des *Petits Voyages* de De Bry ; elle est

(1) Son vrai nom est *De Veer* : dans quelques éditions, il est écrit *De Vera*.

insérée à la suite du voyage de Linschot aux Indes orientales : ce n'est qu'un sommaire du texte de De Veer. Linschot a publié un récit des deux premiers voyages (*V.* Linschot). La relation de De Veer est encore dans le 1er. vol. du *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement des Indes orientales*, etc. : le style en est plus moderne. Deperthes, auteur de l'*Histoire des naufrages*, lui a donné place dans le 1er. volume de cet ouvrage. Comme ce récit est un peu prolixe et contient trop de détails nautiques, le rédacteur de cet article l'a beaucoup abrégé en l'insérant dans la nouvelle édition du livre de Deperthes, qu'il a publiée en 1815 ; et il a suivi l'exemple que lui avait donné l'abbé Prevost dans le tome XV de son *Histoire des voyages*. Enfin le journal du 3me. voyage de Barentsz a été placé dans la partie XI des *Petits Voyages*, avant la description du Spitzberg dont on revendique la découverte en faveur de ce navigateur et de Ryp son confrère. E—s.

HEEMSKERK (Martin Van), peintre hollandais, né, en 1498, au village de Heemskerk, dont il prit le nom, était fils d'un maçon nommé Van-Véen, qui, l'ayant d'abord placé chez un peintre de Harlem, l'en retira peu de temps après, pour l'occuper aux travaux les plus grossiers. Le jeune Martin, qui avait déjà pris le goût des arts, ne rentra qu'avec une extrême répugnance dans la maison paternelle, et saisit avec empressement la première occasion de s'en éloigner. Muni d'une petite somme d'argent qu'il tenait de sa mère, et tacitement autorisé par cette bonne femme à prendre la fuite, il se rendit à Delft, chez le peintre Jean Lucas, qui jouissait alors de quelque réputation. Néanmoins, voyant que son maître ne faisait rien pour l'encourager, il se hâta d'entrer chez J. Schorel, artiste célèbre, qui avait rapporté de Rome et de Venise une foule d'études précieuses. Les progrès de l'élève furent si rapides que le maître en prit de l'ombrage. Heureusement Heemskerk n'avait déjà plus besoin des leçons de Schorel, lorsque celui-ci crut devoir le renvoyer. Ce fut à cette époque que Heemskerk composa son tableau de *Saint Luc occupé à peindre la Vierge et l'enfant Jésus*, et qu'il en fit présent à la communauté des peintres de Harlem. Ce morceau eut beaucoup de succès ; et les magistrats de la ville se hâtèrent de le placer dans leur salle d'assemblée. Cependant l'auteur de cet ouvrage, trop avide de renommée pour se contenter du suffrage de ses compatriotes, partit pour l'Italie. Il y resta environ trois ans, s'attachant à former son goût sur celui de l'antique, et consultant souvent le célèbre Michel-Ange, qui enrichissait alors d'une foule de chefs-d'œuvre la capitale du monde chrétien. Le résultat de ses nouvelles études ne répondit pas tout-à-fait à ses espérances ; il changea entièrement de manière : son dessin devint plus savant, mais ce fut au préjudice de son coloris ; et lorsqu'il fut de retour en Hollande, quelques uns de ses admirateurs regrettèrent de ne plus trouver dans ses productions le charme qui les avait séduits. Les vrais amateurs, néanmoins, surent apprécier les qualités qu'il avait acquises ; son atelier se remplit d'élèves, et il fit fortune en peu de temps. En 1572, ce peintre éprouva une perte bien douloureuse. Forcé d'abandonner la ville de Harlem que les Espagnols tenaient assiégée, il chercha un asile à Amsterdam, chez un de ses élèves nommé Rauaërt. Peu de temps aprè

Harlem se rendit; et, malgré la promesse que les vainqueurs avaient faite de ne point piller cette ville, ils s'y portèrent aux plus cruels excès. La maison d'Heemskerk, remplie de soldats, fut entièrement dévastée, et les plus beaux ouvrages de ce maître furent anéantis. Cette malheureuse circonstance nous explique pourquoi les ouvrages d'un peintre aussi fécond et aussi laborieux, sont aujourd'hui si rares dans le commerce. La galerie du Musée royal n'en possédait aucun, même avant les événements de 1815; et l'on n'en trouverait peut-être pas un dans les grandes collections de Londres. Les seuls qui existent encore sont épars en Hollande et dans quelques villes de la haute Allemagne. Son tableau, représentant *Mars et Vénus surpris par Vulcain, en présence de tous les dieux*, a été long-temps en grande réputation (1). Mais, telle est la diversité des opinions en matière d'arts, que, loin d'admirer cette composition, le Prussien Forster en parle avec le dernier mépris, et comme s'il eût été convaincu d'avance que ce devait être un méchant ouvrage: « Était-» il dans l'ordre des choses possibles, » s'écrie-t-il avec impertinence, que » l'ame d'un Raphaël, d'un Titien, » d'un Guide, descendit du ciel pour » vivifier un artiste pétri du *limon* » *belgique?* » La vérité est que la manière de Martin manquait d'élégance. Il avait de l'imagination; son dessin était ferme et correct: mais les contours de ses figures étaient secs, et tranchaient durement sur les fonds. Le caractère de ses têtes manquait d'élévation; ses draperies étaient pesantes et trop chargées de plis. Ce fut à la connaissance qu'il avait de l'anatomie, et à l'affectation de science qu'il montrait en prononçant avec force les veines et les muscles, qu'il dut la plus grande partie de ses succès. En cela, il voulait imiter Michel-Ange, dont il avait reçu à Rome des encouragements; mais, quoique savant dessinateur, il resta toujours loin de son modèle. Martin van Heemskerk mourut à Harlem, en 1574, âgé de soixante-seize ans. Il légua une somme considérable à sa paroisse, pour marier chaque année un certain nombre de jeunes filles, leur imposant l'unique obligation de venir, avec leurs maris, danser en rond sur sa fosse le jour de leurs noces. Cette fondation a été, dit-on, religieusement respectée. La croix de cuivre dont la tombe du testateur était surmontée, fut la seule que les protestants laissèrent subsister dans les cimetières, à l'époque où la religion réformée devint dominante en Hollande. Les habitants du village de Heemskerk ne voulurent pas permettre qu'on leur enlevât ce seul titre d'un legs auquel ils attachaient beaucoup de prix. Si les tableaux de ce peintre ont presque tous été perdus, on en est dédommagé par la grande quantité d'estampes qui ont été gravées d'après lui (tant par lui-même que par Philippe Galle et Herman Muller). Vasari en donne une liste descriptive que les amateurs peuvent consulter. F. P—T.

(1) Galerie de Dusseldorf.

HEER (Chrétien) naquit, en 1715, à Klingnau, ville du ci-devant comté de Baden en Suisse, et mourut, à St.-Blaise en 1769. Il se distingua parmi les savants bénédictins du monastère de St.-Blaise, dans lequel il fut reçu en 1733; il y fut bibliothécaire et inspecteur du cabinet des monnaies. Conjointement avec Macquard Herrgott, il a publié la *Nummotheca principum Austriæ*, 2 vol. in-fol., Fribourg en Brisgau,

1752 et 53, et la *Pinacotheca principum Austriæ*, ornée de 114 planches in-fol., dont la première édition parut en 1768, et la seconde en 1773. Dans un ouvrage polémique rempli d'érudition, et précieux pour l'histoire, il defendit son collègue Herrgott contre l'abbé de Muri, Fridolin Kopp : *Anonymus Murensis denudatus et ad locum suum restitutus, seu acta fundationis principalis monasterii Murensis denuo examinata et auctori suo adscripta; opus duobus libris comprehensum, ac vindiciis actorum Murensium oppositum*, Fribourg en Brisgau, 1755, in-4°. U—i.

HEERKENS (Gérard-Nicolas), médecin, né à Groningue en 1728, mort en 1801, cultiva la poésie latine avec quelque succès. On a de lui : I. *De valetudine litteratorum, poema*, Leyde, 1749, in-8°. II. *Satira de moribus Parhisiorum et Frisiæ*, 1750, in-4°. III. *De officio medici*, 1752, in-8°., poème dédié au cardinal Ange-Marie Quirini. IV. *Iter Venetum*, 1760, in-8°. de 53 pages; c'est un poème consistant en trois élégies, suivies d'une ode. V. *Notabilium libri duo*, 1765, in-8°. Il donna les livres troisième et quatrième en 1770. C'est une relation pleine d'intérêt, et agréablement écrite (quoiqu'on y trouve des solécismes), du voyage qu'il avait fait en Italie. Ce fut pendant ce voyage qu'il découvrit la maison de campagne d'Horace, dont il parle à la page 29 du tome 1er. de ses *Notabilia*. VI. *Anni rustici januarius*, 1767, in-8°. VII. *Empedocles*, 1783, in-8°. Saxius ne citant cet ouvrage que d'après la mention qu'en fait Heerkens lui-même, a l'air de ne pas oser assurer qu'il existe. Le doute n'est pas permis ici. Jérôme de Bosch, éditeur de l'Anthologie, possédait un exemplaire de cet opuscule, qui paraît avoir été tiré à petit nombre. VIII. *Aves frisicæ*, Rotterdam, 1787, in-8°. de 298 pages. Les oiseaux que l'auteur décrit en vers, sont au nombre de dix. Il se justifie dans la préface d'avoir écrit en vers plutôt qu'en prose; mais les rédacteurs du Journal des savants (juin 1787) observent qu'il écrit à-peu-près aussi mal en prose qu'en vers. IX. *Italicorum libri tres*, Groningue, 1793, in-8°. Le premier livre, composé de six lettres en forme d'élégies, avait déjà paru à Groningue, 1762, in-8°. de 52 pages; et, sur le titre, l'auteur se qualifiait membre de l'académie des Arcades, et correspondant (*minister*) de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris. X. *Icones*, Utrecht, 1787, in-8°. Le libraire d'Utrecht craignant que le peu de mesure que gardait Heerkens ne lui attirât des désagréments, en changea le frontispice et la date; de là les exemplaires datés de Paris, 1788, in-8°. C'est dans la préface de ce livre qu'Heerkens a tenté une supercherie littéraire qui ne lui a pas réussi. Il y parle de la découverte d'une tragédie intitulée *Tereus*, et qui, d'après lui, serait de Lucius Varus, poète tragique du siècle d'Auguste. Heerkens, voulant faire hommage de cette tragédie au roi de France, s'adressa au baron de Breteuil, et demanda la faveur d'être imprimé au Louvre (où était alors l'imprimerie royale). Le ministre de la maison du roi prit l'avis de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui ne se contenta pas des fragments qu'Heerkens offrait d'envoyer, et demanda communication de l'ouvrage entier; ce que Heerkens refusa. Mais il avait maladroitement cité dans la préface de

ses *Icones* le prologne entier et de longs fragments de son *Tereus*. Le savant bibliothécaire de Venise, M. l'abbé Morelli, ne tarda pas à découvrir et prouver l'imposture. Il se trouva que ce *Tereus* n'était autre que la *Progné* de Grég. Corrario. (*Voy.* Corrario, IX, 651), imprimée à Venise en 1558, in-4°., réimprimée à Rome en 1638, in-4°. Pour plus de détails sur cette anecdote littéraire, on peut consulter les *Mélanges de critique et de philologie par M. Chardon de la Rochette*, tom. III, pag. 318-342. M. Barbier attribue à Heerkens l'opuscule publié sous ce titre : *Marii Curulli groningensis satyra*, 1758, in-8°., dont Saxius ne parle pas. A. B—t.

HÉGÉSIAS, philosophe, surnommé le *Pisithanate* (1), florissait au commencement du III°. siècle avant l'ère chrétienne : il appartenait à l'école cyrénaïque dont Aristippe est le chef, et avait été disciple de Péribate. Il fut le fondateur d'une nouvelle secte, qui, de son nom, fut appelée *Hégésiaque*. Ses principes étaient à peu près les mêmes que ceux de son maître ; mais il en tirait des conséquences dangereuses. Aristippe avait enseigné qu'il est indifférent de vivre ou de mourir : Hégésias disait qu'il est plus avantageux de mourir, parce qu'il est démontré que la somme des maux l'emporte sur celle des biens. Il appuyait cette funeste doctrine de tant d'éloquence, que plusieurs de ses auditeurs allèrent jusqu'à se donner la mort. Ce fut, dit Cicéron (*Tuscul.*, liv. 1er., part. XXXIV), ce qui engagea le roi Ptolémée à faire fermer son école. Alors Hégésias composa un livre dans lequel un homme, décidé à se laisser mourir de faim, donne à ses amis les raisons de sa résolution, en leur détaillant les peines de la vie. Pétrarque (*De Vir. illustr.* lib. 11) rapporte qu'un jeune homme, après avoir lu l'ouvrage d'Hégésias, se précipita dans la mer, quoiqu'il n'eût d'ailleurs aucun sujet de chagrin; mais Cicéron qu'il cite à l'appui de ce fait, parle de Cléombrote d'Ambracie qui avait trouvé des motifs pour se tuer, non pas dans le livre d'Hégésias, mais, ce qui est plus étonnant, dans le *Phédon* de Platon. Malgré le dégoût qu'Hégésias affichait pour la vie, il ne paraît pas qu'il ait attenté à ses jours. Diogène Laërce fait mention de ce philosophe dans la Vie d'Aristippe ; et Valère Maxime, au liv. 1er. chap. IX. W—s.

(1) Πεισιθάνατος, qui persuade de mourir.

HÉGÉSIPPE, le plus ancien historien ecclésiastique, était né vers le commencement du 2°. siècle. Il fut élevé, par ses parents, dans les principes du judaïsme; mais instruit des vérités de la religion, il se convertit à la foi chrétienne. La chronique d'Alexandrie place sa mort à l'an 180, époque où il devait être très avancé en âge. Il avait composé une *Histoire de l'Eglise*, depuis la mort du Sauveur, d'après les Actes des Apôtres, et sur les pièces qu'il était parvenu à recueillir. Cet ouvrage, divisé en cinq livres, était écrit avec simplicité, parce que l'auteur, dit St.-Jérome, avait voulu conformer son style à la conduite de ceux dont il écrivait la vie. Il n'en reste que cinq fragments conservés dans Eusèbe. Grabe les a insérés dans son *Spicilegium*, pag. 205-213, et le père Halloix dans ses *Illustr. eccles. oriental. scriptor.*, pag. 703-705. Henschenius les a donnés aussi, avec quelques détails sur Hégésippe dans les *Acta sanctor.* au 7 avril. Les critiques ne sont point d'accord sur le mérite de cet écrivain : les uns regrettent la perte de son ouvrage comme

d'un monument précieux; et les autres jugent, sur l'examen seul des fragments cités, qu'il était peu exact et beaucoup trop crédule. — On a sous le nom d'Hégésippe, auteur qu'on ne doit pas confondre avec le précédent, un ouvrage : *De Bello judaïco et excidio urbis hierosolymitanæ libri V*. Le docte Bourdaloue s'y est trompé, en le citant comme l'ouvrage de l'historien voisin du temps des apôtres. (Voy. la *Notice des Pères*, par M. Gence, à la suite de l'édition de Bourdaloue, Versailles, 1812.) Mais c'est, comme l'observe l'auteur de la Notice, une traduction ou plutôt un extrait de l'histoire de Josèphe; et on croit assez généralement qu'un copiste peu attentif aura substitué le nom d'*Hegesippus* à celui de *Josippus* qu'on lisait en tête de l'ouvrage. Quelques savants l'attribuent à Saint Ambroise: les copies qu'on en conserve dans les bibliothèques de Milan, de Cambridge et de l'abbaye de Krems en Autriche, portent le nom du saint prélat; cependant les bénédictins ne l'ont point inséré dans l'édition de ses ouvrages, parce qu'ils n'y ont point reconnu son style. Quoi qu'il en soit, l'*Histoire* d'Hégésippe a eu beaucoup de succès. Elle a paru pour la première fois à Paris, en 1511, in-fol.; elle a été réimprimée à Milan, 1513, et à Cologne, 1526, même format. Corn. Gualter ou Gaultier, de Gand, en donna une nouvelle édition, Cologne, 1559, in 8°., rare et recherchée, renouvelée en 1575 et 1580, in-8. Enfin, René Laur. Labarre l'a publiée avec des corrections, dans son *Historia christ. veter. Patrum*, Paris, 1583, in-fol.; et c'est d'après cette édition qu'elle a été reproduite dans la Bibliothèque des Pères. Scipion Maffei en cite une version italienne; et il en existe une en français, par Jean Millet de St.-Amour (Franche-Comté), Paris, 1551, in-4°., plus rare, dit M. Brunet, que recherchée. W—s.

HEGIAS, sculpteur grec, florissait vers la 83e. olympiade, environ 448 ans avant J.-C. Il fut le contemporain et l'émule de Phidias, d'Alcamenes, de Critias et de Nestocles. Ses statues les plus estimées étaient une Minerve et un Pyrrhus; ensuite deux figures de Castor et Pollux, qui furent transportées à Rome, et placées, suivant le témoignage de Pline, devant le temple de Jupiter-Tonnant, à peu près à la même place où l'on a retrouvé les deux statues colossales qui se voient aujourd'hui au Capitole. On croit y remarquer encore, malgré les ravages du temps et les restaurations, cette rudesse de style et de ciseau qui caractérisait l'ancienne sculpture grecque, et que Quintilien cite comme un des traits distinctifs des ouvrages de ce sculpteur, nommé Hégésias dans plusieurs versions. L—S—E.

HEGIUS (Alexandre), ainsi nommé du bourg de Heck, son lieu natal, dans l'évêché de Munster, régenta durant l'espace de 30 ans le collége de Deventer. Au commencement du xve. siècle il a eu le mérite d'introduire le premier en Hollande les bonnes études classiques, celle en particulier de la langue grecque, à peu près à l'époque où Rodolphe Agricola, son maître, rendait le même service à l'Allemagne. L'école de Deventer acquit une grande réputation sous Hegius; et dans le nombre des élèves distingués qui en sortirent, on signale surtout *Érasme*, qui, en plusieurs endroits de ses ouvrages, se plaît à rendre une justice éclatante aux connaissances, à l'application et aux mœurs d'Hegius: il ne l'accuse que de trop d'indifférence pour la célébrité. Hegius aurait pu s'immortaliser par de

nombreuses productions; à peine a-t-il laissé échapper à sa plume quelques légers essais, savoir : I. Des Dialogues *De scientiâ et eo quod scitur, contra academicos; De tribus animæ generibus; De physicâ; ἠθικὰ ἐρωτήματα; De rhetoricâ; De arte et inertiâ*, etc. II. Des Poésies latines, telles que *Hymni varii; Elegia de aureâ mediocritate*, etc., Deventer, 1501 et 1503, in-4°. Gruter n'a pas recueilli ces poésies dans les *Deliciæ poet. Belg.* M—on.

HEIDEGGER (Jean Henri) naquit, en 1633, à Baarentswyl, village du canton de Zurich, où son père était ministre protestant; il mourut à Zurich en 1698. Ayant fait ses premières études dans sa patrie, il alla les continuer à Marpurg et à Heidelberg, sous Crocius, Hottinger et Spanheim. En 1656, il fut reçu professeur extraordinaire en langue hébraïque à l'université de Heidelberg. Deux ans après, il fit un voyage à Zurich; et avec l'agrément du conseil académique, il accepta la chaire de théologie et d'histoire ecclésiastique à Steinfurt. En 1666, la guerre lui fit quitter cette place; il revint à Zurich, et il obtint, peu de temps après, la chaire de theologie, devenue vacante par la mort du célèbre Hottinger. Il refusa depuis les propositions que lui adressèrent avec beaucoup d'empressement et à plusieurs reprises, les académies de Leyde et de Groningue. Des nombreux ouvrages qu'il a publiés, on ne citera que les principaux : I. *Libertas christianorum à lege cibariâ de sanguine et suffocato*, Amsterd., 1661. II. *Historia sacra patriarcharum*, 2 vol., 1667 et suiv. III. *Anatome concilii Tridentini*, 2 vol. 1672. IV. *Collectio dissertationum selectarum*, 4 vol., 1675 et suiv. V. *Enchiridion biblicum*, 1680. VI. *Historia Papatûs*, 1684. VII. *Manuductio in viam concordiæ protestantium ecclesiasticæ*, 1686. VIII. *Mysterium Babylonis*, 1687. IX. *Tumulus concilii Tridentini*, 2 vol. 1690. X. *Medulla theologiæ christianæ*, 1696. XI. *Exercitationes biblicæ*, 2 vol., 1699. XII. Les Vies de Hottinger, de Hospinian, et de Fabricius. Dans la plupart de ces ouvrages, ainsi que dans d'autres écrits allemands, il traite de controverses. Heidegger fut le contemporain des deux Hottinger : après l'un, et avant l'autre, il occupa la première chaire de théologie, dans un temps où l'église de Zurich se trouvait en guerre ouverte avec beaucoup d'ennemis, et où elle devait combattre encore différentes sortes de sectaires dans son propre sein. Heidegger fut l'auteur principal de la *Formula consensûs*, adoptée en 1675 par le synode de Zurich, et destinée à réunir les églises réformées de la Suisse; mais loin d'atteindre ce but, elle occasionna bien des troubles, et fut oubliée depuis. Heidegger défendit très activement la cause de ces milliers de réfugiés de France et du Piémont, qui, depuis 1681, quittèrent leur patrie à cause de leur religion, et trouvèrent secours et asile en Suisse. On conserve en manuscrit sa *Description des troubles du clergé de Zurich de 1673 à 1680.* Heidegger a lui-même écrit sa vie, qui parut après sa mort par les soins du professeur Hofmeister : *Historia vitæ J. H. Heideggeri, theol. Fig. cui non pauca historiam ecclesiæ temporis ejusdem, necnon litteras concernentia inseruntur*, Zurich, 1698, in-4°.— Heidegger (Gothard), naquit en 1666, à Zurich, et y mourut en 1711. C'était un homme singulier, qui aimait les paradoxes; aussi la plupart de ses

écrits s'en ressentent-ils : plusieurs sont en vers. Il s'est surtout fait connaître par son *Acerra philologica*, dont il existe plusieurs éditions.

U—I.

HEIDEGGER (JEAN-CONRAD) naquit à Zurich en 1710, et y mourut en 1778. Magistrat distingué, et dont l'influence a été grande dans l'administration de son canton, ainsi que dans les affaires du corps helvétique, il aimait les lettres et tout ce qui tient à la littérature. De retour d'un voyage en Allemagne et d'un séjour à Berlin, il avait rédigé avec un de ses amis (M. Bruhn), le catalogue imprimé de la Bibliothèque de la ville de Zurich. Bientôt les emplois publics auxquels il se vit appelé, devinrent sa principale occupation; il fut choisi bourguemestre en 1768. Ce qui distingua le plus son administration, c'est la part qu'il eut dans le renouvellement des anciennes relations entre la France et les cantons protestants. La révocation de l'édit de Nantes avait exaspéré les esprits de la Suisse protestante, contre la monarchie française; l'alliance conclue en 1715 entre cette monarchie et les cantons catholiques, ne pouvait qu'augmenter la méfiance et la haine existantes : elles se propageaient sans distinction dans la masse des citoyens, au préjudice des intérêts les plus essentiels de la confédération et de l'harmonie entre les cantons. Les magistrats les plus éclairés s'occupèrent de faire triompher des maximes plus saines : Heidegger y employa ses grands talents avec succès. Il était lié d'amitié avec les ambassadeurs de France, de Chavigny et de Beauteville. C'est principalement par ses soins, qu'en 1752 et 1764 les capitulations du régiment Zuricois, au service de France, furent conclues : il trouva plus de difficultés à faire consentir son canton à la nouvelle alliance demandée par Louis XVI, et conclue en 1778. L'amélioration de l'agriculture nationale, ainsi que celle de l'instruction publique, lui tenaient infiniment à cœur ; il y voyait les deux premières sources de la prospérité de son pays. La réforme des écoles de Zurich, en 1775, fut opérée sous ses auspices, par les professeurs Breitinger et Usteri, conjointement avec le savant chanoine Gessner. Il fonda la société de physique de Zurich, aux travaux de laquelle il prit une part essentielle; il favorisait beaucoup le système des fonds publics placés à l'étranger : système qui présente des avantages sur celui des trésors accumulés, et dont les inconvénients, qu'on a connus depuis, appartiennent à des événements que personne ne pouvait prévoir alors. Heidegger se distingua également par l'austérité et par l'aménité de ses mœurs. Il fut religieux, bon époux et tendre père. Son buste, en bronze, se trouve placé à la bibliothèque de Zurich, avec l'inscription suivante : *J. C. Heidegger Cos. quem vivum ob sapientiam suspexit, luxit post obitum Helvetia omnis.* (Voy. *Eloge de M. le bourgm. Heidegger*, par J. C. Hirzel, Zurich, 1778, en allemand; id., par M. Balthasar, Bâle, 1778, en allemand; *Journal helvet.*, 1778, juin.) U—I.

HEIDEGGER (JEAN-CONRAD), fils unique du précédent, né à Zurich en 1748, y mourut en 1808. Il avait hérité de l'amour qu'avait son père pour les lettres et la littérature. Sénateur et tribun, il résigna ses places, quelques années avant la révolution helvétique, pour se retirer d'abord à Constance, ensuite à Munich et à Augsbourg, d'où il revint en Suisse peu de temps avant sa mort. A Mu-

nich, l'électeur de Bavière lui conféra le titre de chambellan et de conseiller d'état. M. Heidegger prit alors le nom de *Heidegger de Heydeck*. Il avait de grandes connaissances en bibliographie, et les journaux littéraires de MM. de Murr et Meusel offrent plusieurs de ses Mémoires sur cette science. Sa bibliothèque, qui était immense et très riche, surtout pour les éditions du xve. siècle, a dû être vendue après sa mort. U—I.

HEILBRONNER (JEAN-CHRISTOPHE), habile mathématicien d'Ulm, fit ses études à Leipzig, et s'appliqua d'abord à la théologie, mais l'abandonna bientôt pour ne s'occuper que des sciences mathématiques, qu'il enseigna dans la suite à l'université de cette ville. L'année de sa naissance n'est pas connue; il mourut vers 1747. Cet auteur a publié, soit en latin, soit en allemand: I. *Essai d'une histoire des mathématiques et d'une histoire de l'arithmétique*, Francfort, 1739, in-8°. II. *Specimen historiæ aeris*, Leipzig, 1740, in-4°. III. *Historia matheseos universæ*, ibid., 1742, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur a voulu donner plus d'extension à l'Histoire des mathématiques qu'il avait fait imprimer en 1739, ne va que jusqu'au quinzième siècle. Malgré son utilité pour les recherches, c'est plutôt un amas de matériaux sans ordre, qu'une véritable histoire des sciences mathématiques. Heilbronner avait déjà recueilli un assez grand nombre de faits qui devaient remplir plusieurs volumes d'une histoire moderne des sciences mathématiques; mais la mort interrompit son travail. IV. *Problèmes géométriques avec leur résolution*, Leipzig, 1745, in-4°. B—H—D.

HEILMANN (JEAN GASPARD), peintre d'histoire, naquit, en 1718, à Muhlhausen en Alsace, et fut l'élève de Doggeler à Schafhouse. Il travailla ensuite pendant quelque temps à Porentrui, à la cour de l'évêque de Bâle; et avec l'argent qu'il y avait gagné, il se rendit à Rome, où il s'appliqua avec assiduité à l'étude de son art. Quelques copies d'après le Dominiquin, qu'il présenta au cardinal de Tencin, ambassadeur de France, lui gagnèrent la bienveillance de ce ministre, qui, en 1742, l'emmena avec lui à Paris. Les portraits de Heilmann y furent tellement recherchés, qu'il se vit obligé de renoncer au genre de l'histoire: cependant il composa encore quelques tableaux d'église, ou des sujets traités à la manière de Gerard Dow, et quelques paysages. Son talent imitait parfaitement la nature. Son coloris est vif et transparent, et son pinceau a produit des clairs-obscurs d'un effet vigoureux. Heilmann mourut, en 1760, à l'âge de quarante-deux ans. Le burin des Wille, des Chevillet, des Watson et des Mechel a conservé, par des gravures fort estimées, quelques unes de ses productions. On peut consulter sur la vie et les travaux de cet artiste, l'*Histoire des meilleurs peintres suisses par Fuesli*, vol. 3, pag. 196. B—N—D.

HEILMANN (JEAN-DAVID), savant helléniste, naquit à Osnabrück, le 13 janvier 1727. Il fut destiné de bonne heure aux études théologiques; et il suivit depuis 1746, pendant huit ans, les leçons des plus célèbres professeurs de l'université de Halle. Son application se dirigea surtout vers l'étude des langues anciennes et orientales. Le savant professeur Baumgarten avait pour Heilmann une estime particulière; et celui-ci se chargea, par reconnaissance, du soin de sa riche bibliothèque. Heilmann accepta, en 1754, la place de recteur

d'Hameln, et passa deux ans après à celle d'Osnabrück : enfin, en 1758, les universités de Halle, de Helmstaedt et de Gœttingue, lui offrirent à-la-fois la chaire de théologie. Ses relations d'amitié avec le baron de Münchhausen, curateur de l'université de Gœttingue, le déterminèrent en faveur de cette dernière. Son application assidue au travail, que les instances de ses médecins ne purent modérer, occasionnèrent sa mort prématurée, qui arriva le 22 février 1764. Ce professeur s'écartait, dans ses leçons théologiques, des dogmes de la doctrine de Luther; et, par l'indépendance et la profondeur de ses idées, il embarrassa quelquefois l'orthodoxie de ses collègues : cependant la douceur de son caractère le préserva des animosités auxquelles, à cette époque, ne se livraient que trop souvent ceux qui devaient enseigner l'évangile de la paix. Comme belléniste, Heilmann se distingua, non seulement par une grande érudition dans la littérature ancienne, mais aussi par son talent pour l'expliquer à son auditoire, talent qui se manifesta surtout à Gœttingue, dans ses leçons sur les dialogues de Platon et sur l'Iliade. Familiarisé avec les poètes de toutes les nations, il avait adopté, dans son style allemand et latin, un langage poétique qui donne à ses écrits un caractère d'originalité. Ce savant professeur a publié, soit en latin, soit en allemand ou en français, un grand nombre d'ouvrages, dont nous ne citerons ici que les principaux : I. *Specimen observationum quarumdam ad illustrationem novi Test. ex profanis pertinentium*, Halle, 1749, in-4°. II. *Traits de parallèle entre l'esprit d'irréligion d'aujourd'hui et les anciens adversaires de la religion chrétienne* (en français), ibid., 1750, in-8°. III. *De florente litterarum statu et habitu ad initia religionis christianæ*, ibid., 1755, in-4°. IV. *Remarques critiques sur le caractère et le style de Thucydide*, Lemgo, 1758, in-4°. V. *Thucydide, traduit du grec avec des notes*, Lemgo et Leipzig, 1760, in-8°. Cette traduction est très estimée. La critique accorde à Heilmann le mérite d'avoir rendu avec fidélité l'esprit et le style particuliers à cet historien, et d'avoir conservé cependant à sa traduction un caractère original. VI. *Compendium theologiæ dogmaticæ*, Gœttingue, 1761, in-8°.; ibid., 1774, in-8°. Cet ouvrage se distingue principalement par l'élégance du style : l'auteur y suit d'ailleurs ponctuellement les principes, la méthode et les opinions de Baumgarten, son maître. VII. *Opuscula theologici argumenti; collegit et edidit E. J. Danovius*, Iéna, 1774-1777, 2 vol. in-8°. Heilmann avait des connaissances très étendues sur l'histoire littéraire et ecclésiastique; et il aurait, sans doute, enrichi la littérature d'un ouvrage important sur cette matière, si la mort ne l'en eût empêché. Dans sa succession, se sont trouvés des fragments d'un dictionnaire arabe, dont il s'occupait avec prédilection. La vie de ce savant professeur a été publiée par son illustre collègue C. G. Heyne, Gœttingue, 1764, in-folio. On trouve aussi, sur lui, une très bonne Notice biographique dans la *Biographia selecta* de Mursinna, vol. I, 109-136.

B—H—D.

HEIN (PIERRE), vulgairement appelé en Hollande *Pit Hein*, né à Delfshaven, en 1570, mort à son bord en combattant pour sa patrie, et couronné par la victoire, le 18 juin 1629, doit être mis au nombre des plus illustres marins de la Hol-

lande. Son père était matelot ; et, fait prisonnier par les Espagnols, il fut réduit chez eux au dur métier de galérien pendant quatre années consécutives. Il avait, avec lui, son fils, qui, en gagnant quelque argent au tricot, adoucit ainsi leur misère. Le fils n'en devint pas moins marin à son tour, et fit preuve de beaucoup d'intrépidité dès son entrée au service : en Hollande même, on ne tarda pas à se servir de son nom, devenu la terreur de l'ennemi, comme d'une espèce d'épouvantail pour les enfants (1). En 1626, il fut chargé d'une expédition spécialement dirigée contre le Brésil. Il commandait treize bâtiments, avec lesquels, parvenu le 3 mai dans la baie de Tous-les-Saints, il battit complètement les Portugais, leur prit treize vaisseaux qu'il brûla, à l'exception d'un seul, et leur enleva un riche butin. Peu de jours après, entré dans la rivière de Janeiro, il eut d'autres succès signalés. Mais son plus beau fait de guerre est la prise de la flotte espagnole, dite la *Flotte d'argent*, le 9 septembre 1628. La compagnie des Indes occidentales lui avait confié le commandement d'une escadre de trente-un vaisseaux. Il se rendit à la Havane : peu de temps après, ayant eu connaissance de la flotte espagnole qu'il guettait, il courut à sa rencontre. Les Espagnols se réfugièrent dans la baie de Matanza, où, le commandant hollandais les ayant attaqués, ils se rendirent presque sans coup férir. Le butin fut immense. De solennelles actions de grâces nationales eurent lieu à cette occasion, dans les Provinces-Unies ; et Hein se vit élevé au grade de lieutenant-amiral de Hollande. A peine de retour de sa glorieuse expédition, il fut envoyé pour croiser avec une escadre sur les côtes de Flandre. Il s'y trouva, le 20 août, engagé dans un combat, où il prit à l'ennemi trois vaisseaux ; mais il paya cette victoire de sa vie. On lui fit, à Delft, de pompeuses obsèques ; et un superbe mausolée lui fut érigé dans le chœur de la vieille église. L'inscription dont elle est ornée le caractérise comme brave sans témérité, magnanime sans orgueil, sévère dans le maintien de la discipline, également digne d'admiration dans l'une et dans l'autre fortune. Il était profondément religieux, et se préparait toujours au danger comme s'il eut dû n'en pas revenir. M. de Haren, dans les notes dont il a accompagné son poème des *Gueux*, observe que, dès 1578, Guillaume Ier. avait proposé aux états-généraux l'expédition contre la flotte d'argent des Espagnols, si glorieusement mise à exécution par Pit Hein. M—on.

HEINE. *Voy.* Heyne.

HEINECCIUS (Jean-Michel), ou plus exactement, *Heinecke*, savant écrivain et théologien saxon, était né à Eisenberg, le 14 décembre 1674. S'étant destiné à la carrière ecclésiastique, il remplit d'abord les fonctions de pasteur à Goslar, fut nommé inspecteur, vice-surintendant des églises luthériennes du duché de Magdebourg, premier pasteur de la paroisse de N. D., et professeur au gymnase de Halle ; il mourut en cette ville, le 11 septembre 1722, à quarante-huit ans. Il avait beaucoup d'érudition, et était très versé dans l'histoire et les antiquités de l'Allemagne, ainsi que le prouvent les ouvrages qu'il a laissés. Ce sont : I. *De dialectica Sti. Pauli dissertatio*, Helmstadt, 1698, in-4°. II. *Scriptores rerum germanicarum*, Francfort, 1700, 2 vol. in-fol. Ce recueil ren-

(1) Cet usage subsiste même encore aujourd'hui.

ferme les *Antiquités de Goslar*, en huit livres, contenant l'histoire de cette ville depuis 918 jusqu'à 1599, par Heineccius, et les anciens historiens de Charlemagne, revus par J. G. Lenckfeld. III. *Nummorum Goslariensium antiqui pariter ac recentioris ævi solidorum æquè ac bracteatorum sylloge*, Francfort, 1707, in-fol. Ce volume forme la continuation du précédent. IV. *De veteribus Germanorum aliarumque nationum sigillis syntagma*, ib., 1709, in-fol. Traité rare et estimé. V. *Diatribe genealogica de domils Prussico-Brandenburgicæ ex stirpe Carolinâ originibus*, Quedlimbourg, 1707, in-fol. VI. *De absolutione mortuorum excommunicatorum seu tympanicorum in ecclesiâ græcâ*, Helmstadt, 1709, in-4°. VII. *Tableau de l'église grecque ancienne et moderne* (en allemand), Leipzig, 1711, in-4°. avec fig., ouvrage fort estimé des protestants (*Voy.* Reimmann, *Cat. bibl. theol.* pag. 801); mais les Grecs eux-mêmes, surtout le savant Helladius, se sont inscrits en faux contre quelques-unes de ses assertions. VIII. *De ministris Cæsarum Gentilium christianis*, Halle, 1712, in-4°. W—s.

HEINECCIUS (JEAN-THÉOPHILE), frère du précédent, l'un des plus célèbres jurisconsultes qu'ait produits l'Allemagne, naquit, le 21 septembre 1681, à Eisenberg, dans la principauté d'Altembourg. Son père, régent de l'école de cette ville, homme d'un esprit supérieur à sa position, le familiarisa de bonne heure avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et lui inspira ainsi un goût très vif pour l'étude. Heineccius était fort jeune lorsqu'il eut le malheur de perdre son père; mais il retrouva, dans son frère aîné, pasteur à Goslar (*Voy.* l'article précédent), tous les soins qui lui étaient nécessaires. De Goslar, il se rendit à Leipzig, où il suivit les leçons des illustres professeurs dont s'honorait alors l'université. Il y publia, en 1702, une thèse: *De insignibus sacerdotalibus apostolorum*; sujet qui pouvait bien prêter à un grand étalage d'érudition, mais qui n'annonçait pas le véritable talent de l'auteur. Il essaie d'y combattre quelques assertions de Baronius. Heineccius reçut, l'année suivante, le degré de maître ès-arts, et retourna auprès de son frère, qui voulut l'engager à entrer dans la carrière ecclésiastique. Mais lui ayant fait approuver les raisons qui l'en détournaient, il suivit ce frère, peu de temps après, à Halle, où il devint répétiteur des fils du comte Golofkin. Heineccius se fit agréger, en 1708, à la faculté de philosophie de cette ville, et y publia une dissertation académique: *De genuinâ nativitatis Christi æra è nummis et inscriptionibus illustratâ*, Halle, 1708, in-4°.; Giessen, 1755, avec les notes de J.-C. Liebknecht. Deux ans après, il en obtint la chaire, emploi qu'il remplit d'une manière distinguée, mais sans que sa réputation s'en accrût. Il ne regardait toutes ses études que comme une préparation à celle de la jurisprudence; mais il ne déclara ses projets que lorsqu'il se fit agréger, en 1716, à la faculté de droit: il était alors âgé de trente-six ans. Sa thèse inaugurale: *De origine atque indole jurisdictionis patrimonialis*, était un chef-d'œuvre, qui força l'estime de ses juges. Son *Abrégé* des antiquités du droit romain confirma bientôt la haute idée qu'on s'était faite de son mérite, et étendit sa réputation dans toute l'Allemagne. Il fut nommé, en 1721, à la chaire de droit, et l'occupa avec un éclat qui rejaillit sur l'université. De nouveaux ouvrages, qui se succédaient

avec une inconcevable rapidité, ajoutèrent chaque jour à sa renommée. Il jouissait de la plus haute considération; et néanmoins l'on ne songeait pas à lui assurer des honoraires suffisants pour qu'il pût élever sa famille. Il se vit donc obligé d'accepter, en 1724, une chaire à l'université de Franeker, qu'on lui offrit avec des appointements convenables. Trois ans après, il se rendit, sur l'invitation du roi de Prusse, à Francfort-sur-l'Oder, d'où ce prince l'obligea, en 1733, à revenir à Halle. Partout ses leçons furent suivies par un concours d'élèves extrêmement nombreux. Une instruction solide et profonde, une méthode lumineuse, une diction claire et élégante, telles étaient les qualités qui distinguaient cet illustre professeur. Sa vie, peu fertile en événements, ne fut qu'une suite de travaux utiles. Malgré ses continuelles occupations, il remplissait avec exactitude tous les devoirs de la société. Resté veuf, il soignait lui-même l'éducation de ses trois enfants, et trouvait le loisir d'entrer dans tous les détails de son administration domestique. Un genre de vie trop sédentaire et une application trop constante ruinèrent enfin sa santé. Il mourut, généralement regretté, le dernier jour du mois d'août 1741, à soixante ans. Heineccius avait été décoré par le roi de Prusse du titre de son conseiller intime. On trouvera la liste de ses nombreux ouvrages dans la *Bibliothèque germanique*, tome II, partie 1re. Les principaux sont : I. *Fundamenta styli cultioris unà cum sylloge exemplorum*, Halle, 1719, in-8°., avec les notes et les additions de J.-M. Gesner et de Nic. Niclas, Leipzig, 1761, 1766, 1791, in-8°. C'est un excellent traité de rhétorique, qui a long-temps été classique dans les écoles d'Allemagne et même de Russie. II. *Elementa philosophiæ rationalis et moralis quibus præmissa est historia philosophica*, Francfort, 1728, in-8°. III. *Antiquitatum Romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma juxtà seriem institutionum Justiniani*, Halle, 1718, in-8°.; très souvent réimprimé en 2 vol. in-8°. C'est un des plus importants ouvrages qu'ait publiés Heineccius. IV. *Elementa juris naturæ et gentium*, Halle, 1738, in-8°.; nouvelle édition, corrigée d'après les principes des docteurs catholiques, par J. Marin et Mendoça, Madrid, 1789, in-8°. Il en existe une traduction anglaise, 1742, in-8°.; 1763, 2 vol. in-8°. Le système d'Heineccius se rapproche beaucoup de celui de Cumberland. V. *Prælectiones academicæ in H. Grotii de jure belli ac pacis libros*, Berlin, 1744, in-8°. C'est un recueil de dissertations pour préparer à la lecture de Grotius. Elles sont courtes, dit Struvius, mais très substantielles. VI. *Prælectiones academicæ in Sam. Puffendorf de officio hominis et civis*, ib., 1742; Vienne, 1757, in-8°. Elles ne sont pas moins estimées que les précédentes. VII. *Historia juris civilis Romani ac Germanici*, Halle, 1733, in-8°.; Leyde, 1740; ib., avec des additions, 1748; avec les notes de J.-Dan. Ritter, et l'*Abrégé de l'histoire du droit français*, par J.-Mart. Silberradt, professeur à Strasbourg, ib., 1751, 1765, in-8°. On trouvera une bonne analyse de cet ouvrage dans le *Dictionnaire* de Chaufepié, article *Heineccius*. VIII. *Elementa juris civilis secundùm ordinem Institutionum*, in-8°., Franeker, 1725; avec les notes de J.-Georg. Estor, Strasbourg, 1727. Cette édition a été souvent reproduite. Louis-Jules-Fréd. Hoepfner, Jean-Ch. Woltaer, C.-G. Biener, J.-P.

Waldeck, ont donné chacun des éditions, plus ou moins refondues, de cet ouvrage vraiment classique. Il a été traduit en français par feu Berthelot, Paris, 1806, quatre volumes in-12. IX. *Elementa juris civilis secundùm ordinem Pandectarum.* Cet ouvrage a eu aussi de nombreuses éditions : les meilleures sont celles de Francfort, 1756, 2 vol. in-8°.; et d'Utrecht, 1772, 2 vol. in-8°. Ce livre, ainsi que le précédent, a été réimprimé à Louvain, en 1778, avec des notes pour redresser les préventions de l'auteur contre l'Église catholique. Ces notes auraient pu être plus nombreuses; car, si l'on en croit Feller, le savant professeur saxon se permettait souvent, contre l'Église romaine, des déclamations, des injures, et même des calomnies. X. *Elementa juris cambialis*, in-8°., Amsterdam, 1743; Wittemberg, 1748. Les œuvres d'Heineccius ont été publiées par J.-L. Uhl, professeur à Francfort-sur-l'Oder, sous ce titre : *Opera ad universam jurisprudentiam, philosophiam et litteras humaniores pertinentia*, Genève, 1744-48, 8 vol. in-4°.; et elles ont reparu, dans la même ville, avec des additions, 1771, 9 vol. in-4°. On a joint à ces deux éditions un volume supplémentaire, Genève, 1771, in-4°. Cette collection, dit Camus, est la plus nécessaire à un avocat après celle des œuvres de Cujas. Le commentaire d'Heineccius sur les lois *Julia* et *Papia* suffirait pour le mettre au rang des plus grands jurisconsultes; et si son autorité, comme on le prétend, décroît un peu en Allemagne, ce n'est qu'en profitant de ses recherches qu'on est parvenu à faire mieux que lui. On doit encore à Heineccius des éditions de la *Jurisprudentia Romana et Attica*, Leyde, 1738-41, 3 vol. in-fol., avec une savante préface en tête du 1er. volume (*Voy.* Wesseling, *De Scriptoribus de jure nautico et maritimo*, Halle, 1740, in-4°., etc.) On peut consulter, pour plus de détails, la *Bibliothèque germanique*, et les autres auteurs cités dans l'article, et surtout la *Memoria Ioh.-Gottl. Heineccii*, suivie du catalogue de ses ouvrages, au nombre de quatre-vingt-neuf, à la tête de l'édition de ses *Recitationes in elementa juris civilis secundùm ordinem Institutionum*, donnée à Breslau en 1765 (et 1789), par son fils—J.-Chr.-Gottl. Heineccius, né à Halle en 1718, mort en 1791, auquel on doit aussi une excellente édition du *Dictionarium juridicum*, Halle, 1743 ou 44, in-folio : il y a inséré plusieurs remarques de son père, et il a eu la plus grande part à la première édition de ses Œuvres complètes.

W—s.

HEINECKEN (Christian-Henri), l'un des phénomènes les plus surprenants qui aient jamais paru parmi les hommes, naquit à Lubeck en 1721. Cet enfant parla presque en naissant : si l'on en croit les témoins oculaires, à un an, il connaissait les principaux événements rapportés dans le Pentateuque; à treize mois, il savait l'histoire de la Bible; et à quatorze, celle du Nouveau-Testament. Dès l'âge de deux ans et demi, il fut en état de répondre aux questions qu'on lui adressait sur la géographie et sur l'histoire ancienne et moderne. Il apprit ensuite le latin et le français avec beaucoup de facilité; et, pendant un voyage qu'il fit en Danemark, dans sa quatrième année, il eut l'honneur d'être présenté au roi et aux princes, qu'il complimenta. Cet enfant, dont l'intelligence était si précoce, avait une constitution très faible; il ne vivait presque que du lait

de sa nourrice, qu'il préférait à tout autre aliment. On crut possible de le sevrer : mais il tomba malade peu après; et, ce qu'il y eut de vraiment remarquable, c'est qu'il envisagea sa fin prochaine avec toute la fermeté d'un homme fait, avec toute la confiance d'un chrétien fidèle, donnant lui-même des consolations à ses parents désolés. Il mourut à Lubeck, le 27 juin 1725, dans sa cinquième année. Tous les journaux du temps ont parlé de ce prodige; et l'on trouvera des particularités à son égard dans les *Mémoires de Trévoux*, janvier 1731, et dans la *Bibliothèque germanique*, tome XVII. Sa *Vie* a été en outre écrite par Christ. de Schöneich, son précepteur; et Martini a cherché à expliquer les causes du développement extraordinaire de l'intelligence de cet enfant, dans une *Dissertation* spéciale, publiée en 1730. W—s.

HEINECKEN (Charles-Henri de), frère aîné du précédent, homme d'état, distingué par son grand amour pour les arts, naquit à Lubeck en 1706. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude; et ses parents avaient beaucoup de peine à l'empêcher de travailler toute la nuit. Cependant on ne lui donna presque pas de maîtres; et l'alchimiste Schöneich, qui influa beaucoup sur l'éducation de son frère cadet, ne pouvait souffrir le premier. De son côté, Heinecken, voyant tous les écus de son père passer dans le creuset, avait conçu pour Schöneich la même antipathie, et par ses espiègleries il lui fit manquer plusieurs opérations chimiques. Forcé par son père de passer toute une nuit auprès d'une retorte jusqu'à ce que la matière qu'elle contenait se teignît en noir, Heinecken voulut accélérer ce bienheureux moment; en conséquence, il vida son encrier dans la retorte, et appela ensuite son père et Schöneich. La joie des deux alchimistes le réjouit d'abord beaucoup: mais bientôt la ruse fut découverte; le jeune profane fut puni sévèrement, et pour toujours exilé du laboratoire. C. H. Heinecken étudia ensuite le droit à Leipzig; et, après avoir été chargé de quelques éducations particulières à Dresde, il fut attaché au comte de Brühl comme secrétaire de confiance. Cet habile ministre reconnut bientôt en lui de grandes qualités; il l'employa dans différentes missions importantes, et l'avança rapidement dans les emplois. Heinecken reçut des lettres de noblesse immédiate; et l'électeur lui conféra le titre de conseiller intime de Pologne et de Saxe. Le caractère de cet homme d'état, l'ami le plus fidèle du comte de Brühl, était remarquable par une grande simplicité: très peu communicatif, il paraissait peu sensible aux douceurs de la société intime; un serrement de main était la plus grande marque d'attachement que pouvaient obtenir de lui ceux qui avaient le plus de droit à son amitié. Mais il fut toujours prêt à rendre service, et jamais l'ingratitude ne changea chez lui cette disposition. Les prodigalités du roi de Pologne ayant amené un grand désordre dans les finances, Heinecken persuada à son maître de ne rien payer sans la signature du roi. Cette précaution sauva la réputation de probité de ce ministre qui, à la mort du prince, fut vigoureusement attaqué par ses ennemis. Le comte de Brühl apprécia les services que Heinecken lui rendait: il ne lui fixa aucun traitement; mais il lui témoigna sa reconnaissance par des gratifications considérables, et lui légua une très belle terre. Heinecken au surplus, quoique très économe, n'at-

tachait pas un grand prix à la richesse. Les arts trouvaient en lui un protecteur généreux; et le magnifique ouvrage intitulé, la *Galerie de Dresde*, qu'il fit exécuter à ses frais par les artistes les plus habiles, aurait entraîné la ruine totale de sa fortune, si le roi de Saxe actuellement régnant n'était venu à son secours. Ce prince acquit de Heinecken, pour une pension viagère, sa riche collection d'objets d'art et toutes les planches de la Galerie de Dresde. Après avoir cédé son cabinet, Heinecken se retira dans sa terre d'Altdöbern, dans la basse Lusace, et y mourut le 5 décembre 1792. Ce savant amateur des arts a publié plusieurs ouvrages, soit en français, soit en allemand : I. *Traité du sublime, par D. Longin, en grec et en allemand, avec sa Vie; une Notice sur ses écrits, une explication de ce que Longin entend par le mot sublime, et une préface par un inconnu*, Dresde, 1737, in-8°.; ibid., 1742, in-8°. II. *Les Devoirs de l'homme*, ou *Résumé de toute la morale*, ibid., 1738, in-8°. III. *Recueil d'Estampes d'après les plus célèbres tableaux de la galerie royale de Dresde* (en français), Dresde, 1755-1757, 2 vol. in-fol. IV. *Notices sur quelques artistes et sur quelques objets d'art*, Leipzig, 1768-1771, 2 vol. in-8°. V. *Lettre à J. P. Krause, ayant pour objet les différentes critiques des Notices sur quelques artistes*, etc., ibid., 1771, in-8°. VI. *Idée générale d'une collection complète d'estampes, avec une Dissertation sur l'origine de la gravure et sur les premiers livres d'images* (en français), Leipzig et Vienne, 1770, in-8°.; ouvrage estimé et très recherché. VII. *Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes, avec une Notice détaillée de leurs ouvrages gravés* (en français), Leipzig, 1778-1790, 4 vol. in-8°. Il est à regretter que ce livre n'ait pas été continué; le IVe. volume se termine à la syllabe DIZ. VIII. *Nouvelles Notices sur des artistes et des objets d'art*, Leipzig et Dresde, 1786, in-8°., avec gravure. Heinecken n'en a publié que le premier volume. La *Bibliothèque des belles-lettres* publiée à Leipzig est riche en articles fort intéressants de cet auteur; on trouve son portrait à la tête du XXVIe. volume (1781) de ce recueil. Sa vie a été écrite par Schlichtegroll dans son *Nécrologe* pour l'année 1791, Ier. volume, pag. 294-305. B—H—D.

HEINICKE (SAMUEL), instituteur allemand des sourds-muets, naquit en 1725, à Nauschütz près de Weissenfels en Saxe. Heinicke se livra d'abord, chez ses parents, à l'agriculture, jusqu'à sa vingt-quatrième année: il fut ensuite garde-du-corps de l'électeur de Saxe; et son séjour à Dresde le mit à portée d'acquérir des connaissances assez étendues. Il quitta le service militaire, et étudia, en 1757, à l'université de Iéna. Le comte de Schimmelmann, à Hambourg, lui confia, depuis, l'éducation de ses enfants; et il resta pendant dix années dans la maison du comte. Heinicke avait beaucoup médité sur l'instruction des sourds-muets: la place de chantre à Eppendorf, qu'il accepta lorsqu'il eût quitté le comte Schimmelmann, lui offrit l'occasion d'essayer sa théorie sur un sourd-muet qu'il trouva dans cette commune. Sa méthode eut le plus grand succès : on lui envoya des élèves de divers endroits; et sa réputation détermina l'électeur de Saxe à créer à Leipzig, en 1778, un institut pour l'instruction de cette classe

malheureuse, et la direction en fut confiée à Heinicke. Malgré les résultats de sa méthode, qui, sous quelques rapports, surpassait, dit-on, celle de l'abbé de l'Épée, on a accusé Heinicke, avec raison, d'avoir traité ses élèves trop brutalement. Mais son premier genre de vie lui avait donné un caractère brusque, qui se manifeste jusque dans ses écrits, où beaucoup d'idées neuves et ingénieuses manquent leur but par la grossièreté de son style, rempli d'invectives les plus véhémentes contre les auteurs contemporains. Toutefois, on ne peut refuser à Heinicke la justice d'avoir été l'un des premiers qui, dans le nord de l'Allemagne, se soit occupé avec succès d'instruire les sourds-muets. Cet instituteur mourut le 30 avril 1790: sa veuve continua de diriger son école. Heinicke a publié une vingtaine d'ouvrages; voici les titres des principaux: I. *Histoire sainte de l'Ancien-Testament, à l'usage des sourds-muets*, Hambourg, 1775, in-8°. L'auteur n'en a donné que la première partie. II. *Observations sur les muets et sur la parole, en forme de lettres*, ibidem; 1778, in-8°. Il n'en existe également qu'un premier volume. III. *De la manière dont se forme la pensée chez les sourds-muets, et des mauvais traitements auxquels ils sont exposés par des soins et des méthodes d'enseignement déraisonnables*, Leipzig, 1780, in-8°. IV. *Découvertes importantes en psychologie et sur le langage humain*, ibid., 1783, in-8°. V. *Axiomes de Moses Mendelssohn expliqués d'après la méthode de Kant, avec une critique par Frédéric Nicolaï*, Cöthen, 1787, in-8°. VI. *Clavicula Salomonis*, ou *les clefs de la plus haute sagesse, expliquées*, Presbourg, 1789, 2 vol. in-8°. VII. *Dictionnaire de la critique de la raison pure et des ouvrages philosophiques de Kant*, ibid., 1789, in-8°. Schlichtegroll dans le 1er. vol. de son Nécrologe, 1790, attribue à Heinicke ce dictionnaire. Meusel dit seulement qu'il est auteur de la préface. Le *Mercure allemand*, le *Musée allemand*, le *Journal du fanatisme et de la civilisation*, les *Apologies* publiées par Kausch à Leipzig, et le *Journal allemand pour l'Allemagne*, renferment plusieurs articles fort intéressants de Heinicke. Le Magasin hanovrien, 1773, pag. 1485, a publié une *Instruction sur la manière d'insinuer aux sourds-muets des idées abstraites, et de leur apprendre en très peu de temps à lire et à parler à haute voix*. Ce Mémoire est de Heinicke, et de Wittenberg, éditeur de la Gazette d'Altona. On trouve une notice assez détaillée sur la vie et la méthode de cet instituteur, dans le *Chronologue* de Weckhrlin, n°. 6, p. 277-288. B—H—D.

HEINS. *Voy.* HEIN et HEYNS.

HEINSIUS (DANIEL), philologue hollandais, naquit à Gand en 1580, d'une famille distinguée. Son père, homme sage et sans ambition, mais d'un caractère élevé, prit, dans les troubles des Pays-Bas, un parti funeste pour son repos et pour celui de sa famille. Dès l'âge de trois ans, Daniel fut envoyé, d'abord à Veere, en Zélande, d'où il ne tarda pas à passer, avec ses parents, en Angleterre. Peu après, il les suivit encore en Hollande. On s'établit d'abord à Delft, puis dans le village de Ryswick, et enfin à la Haye. Le père de Heinsius se consolait de ses disgrâces, en donnant tous ses soins à la première éducation de son fils; mais les circonstances nécessitèrent le retour de celui-ci en Zélande. Il y manqua moins de bons

maîtres que de dispositions pour en profiter, du moins dans les premiers temps. Il préférait au travail les jeux de son âge. Cependant la manie des vers le possédait déjà; et, à dix ans, il composa une élégie latine, dans laquelle on dut voir un présage satisfaisant. Son père le destinait au barreau; et, à quatorze ans, il l'envoya à Franeker pour y étudier le droit. Cette destination fut traversée par la belle passion dont Heinsius se prit pour le grec. Il ne resta que six mois à Franeker, et de là passa à Leyde, dont l'université naissante jetait déjà le plus grand éclat. Scaliger le signala parmi ses disciples; Marnix de Sainte-Aldegonde, Douza le père, l'honorèrent d'une bienveillance particulière. Il s'établit entre Scaliger et Heinsius d'intimes rapports, d'affection d'un côté, et de vénération de l'autre. Une noble émulation enflammait l'ame de Heinsius : il lui arrivait souvent de ne pas dormir la nuit, tant il désespérait de jamais approcher d'un si grand modèle! Douza procurait d'agréables délassements à son jeune ami, en l'emmenant avec lui dans sa terre de Nordwick, à deux lieues de Leyde, et il pressait son ambition littéraire d'un aiguillon non moins généreux. Heinsius n'avait que dix-huit ans quand il fut attaché à l'université de Leyde, pour expliquer d'abord les classiques latins, et bientôt aussi les grecs : à vingt-cinq ans, il s'y vit appelé à la chaire d'histoire et de politique. Scaliger, qui mourut en 1609, avait voulu lui léguer toute sa bibliothèque; mais celui-ci n'en accepta qu'une partie. A la mort de Paul Merula, en 1607, la place de bibliothécaire de l'académie de Leyde fut dévolue à Heinsius; et il y remplit également les fonctions de secrétaire. Sa réputation allait en croissant; elle attirait à Leyde un grand nombre d'élèves : de toutes parts on enviait à la Hollande un homme d'un mérite aussi rare. Il reçut des propositions du côté de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Heinsius écrit, en 1616, que les Italiens faisaient beaucoup de cas de lui, et qu'il était fortement sollicité d'aller à Rome. *Valde Itali nos amant, et jam clanculum εἰς τὴν ἑπτάλοφον, ingenti præmio, videndæ urbis causâ, invitamur.* (Voy. *Burmanni Sylloge epistol.*, tome II, ep. 230, pag. 453.) Si l'on en croit Balzac, Heinsius, dans ses relations avec Rome, ménageait un peu (comme on s'exprime vulgairement) la chèvre et le chou. Dans l'apologie de son *Herodes infanticida* contre les critiques de Balzac, apologie que Heinsius envoya à Rome, un passage du texte, où il est question du pape, portait : *Ipsum etiam Ecclesiæ caput;* l'errata le rectifie ainsi : *Ipsum Ecclesiæ Romanæ caput.* « Le texte, » dit Balzac, était pour Rome; l'errata pour Leyde : d'un côté Heinsius » voulait plaire au pape, qui vraisemblablement ne lirait pas son errata; » de l'autre, avoir un moyen de se » justifier envers les ministres, si on » l'accusait d'être mauvais huguenot, » et d'avoir des intelligences avec l'ennemi. » Mais, 1°. cette duplicité est tout-à-fait hors du caractère bien connu de Heinsius; 2°. Heinsius lui-même ne fut pas l'éditeur de son *Epistola quâ dissertationi D. Balzacii ad Herodem infanticidam respondetur* (Leyde, 1636, in-12), mais bien M. Z. Boxhorn; 3°. l'errata en question n'est point rejeté, comme c'est l'ordinaire, à la fin du volume, mais il s'y trouve en quelque sorte à l'endroit le plus apparent, entre la dédicace et le commencement de la lettre; 4°. il paraît, par le récit de Thysius, dans son

oraison funèbre sur Heinsius, que, dans les propositions du pape Urbain VIII et du cardinal Barberini pour attirer Heinsius à Rome, il ne fut rien stipulé qui eût trait à la religion. La république de Venise créa Heinsius chevalier de l'ordre de St.-Marc; le roi de Suède Gustave-Adolphe le nomma son historiographe, en y joignant le titre de conseiller privé. Les Etats de Hollande le récompensèrent de son attachement à sa patrie et du refus de ces diverses propositions étrangères, en le choisissant pour leur historiographe, et en attachant un traitement libéral à ce titre. Heinsius s'aliéna bien des amis, en acceptant, en 1618, la qualité de secrétaire politique au fameux synode de Dordrecht. A l'âge de trente-cinq ans, il épousa Ermegarde, sœur du célèbre Janus Rutgersius; et il eut de cette alliance honorable deux enfants, Nicolas Heinsius, dont l'article suit; et Elisabeth, qui fut mariée à Guillaume Van-der-Goes ou Goesius. (*Voyez* Goes.) Heinsius survécut à cette épouse chérie, et il a consacré à sa perte une touchante complainte. Bien qu'il ait écrit sur le mépris de la mort, il jugea sagement ne pas devoir la braver, quand une épidémie pestilentielle exerça les plus déplorables ravages à Leyde, en 1635; et l'on voit, par ses lettres, qu'il se retira au village de Wassenaer. Doué d'une forte complexion, Heinsius fut rarement malade : un symptôme particulier accompagna le déclin de ses jours, celui de l'extinction presque totale de sa mémoire. Il mourut à Leyde, à l'âge de près de quatre-vingt-cinq ans, le 25 février 1665. Le jour même de ses obsèques, Antoine Thysius prononça son oraison funèbre, qui a été recueillie dans les *Memoriæ philosophorum, oratorum*, etc., de Witten, tom. II, page 171-191. Heinsius trouva en lui un digne panégyriste. Le caractère de ce savant ne mérite pas moins d'éloges que sa vaste érudition. La modestie, la sensibilité, l'obligeance, la franchise, en formaient les traits distinctifs : il était naturellement grave; mais, pourtant, il aimait à se dérider avec ses amis, et à se livrer à d'innocentes plaisanteries. Il eut quelques démêlés, plus ou moins sérieux, avec Saumaise, avec Balzac, et avec un ministre du saint Évangile, qui était loin de les valoir, et qui avait commencé par être son flagorneur, Jean de Croy. Malgré tout ce que savait Heinsius, ou peut-être parce qu'il savait tant, il avait adopté pour devise : *Quantum est quod nescimus* ! Son père lui avait inculqué, dans sa jeunesse, que la religion n'est communément qu'un manteau dont on se sert pour cacher ce qu'on a intérêt à ne pas montrer au grand jour; que les princes en font un jeu; que le vulgaire n'y aperçoit qu'un moyen d'existence; toutefois ces idées moroses n'avaient point germé dans l'ame de Heinsius au point de le prévenir contre la véritable piété. Le parti qu'il prit dans les troubles religieux de la Hollande, ne le fit paraître que trop calviniste. On peut voir, dans notre article Grotius, que les déplorables querelles du temps lui donnèrent des torts avec ce grand homme. Cependant, c'est une satisfaction pour nous de remarquer ici que Heinsius célébra, non sans quelque courage, la sortie de Grotius de sa prison de Loevestein. (Voy. *Heinsii poëmata*, pag. 410, edit. d'Amsterdam, 1649, in-12.) On a de lui : I. Nombre d'éditions de classiques grecs ou latins, ou d'ouvrages de critique qui s'y rapportent. Les voici à peu près dans l'ordre du temps où ils ont paru : — 1°. *Crepundia Siliana, sive notæ in*

Silium Italicum, Leyde, 1600, in-16.—2°. Une édition de *Théocrite* et de son scholiaste, ibid., 1603, in-4°. Il paraît que le libraire Commelin en arrêta une première émission fautive, et que l'ouvrage reparut l'année suivante.—3°. Une édition d'*Hésiode* et de son scholiaste, ibid., 1603, in-4°. —4°. *Paraphrasis Andronici Rhodii in Aristotelis Ethica ad Nicomachum*, gr. et lat., ibid., 1607 et 1617, in-4°.—5°. Les discours de *Maxime de Tyr*, avec des notes gr. et lat., ibid., 1607 et 1614, in 8°.—6°. *Dissertatio de Nonni Dionysiacis*, ibid., 1610, in-8°.—7°. *Sénèque le tragique*, avec des remarques, ibid., 1611, in 8°.—8°. La *Poétique d'Aristote*, gr. et lat., avec des remarques, et avec un traité *De constitutione tragicâ secundùm Aristotelem*, ibid., 1611, in-8°.—9°. *Theophrasti Eresii opera omnia*, gr. et lat., avec des notes, ib., 1611 et 1613, in-fol.—10°. *Horace*, avec des remarques, et un traité *De satyrâ Horatianâ*, ibid., 1612, in-8°. —11°. *Notæ et emendationes in Clementem Alexandrinum*, ib., 1616, in-fol.—12°. *Térence*, Amsterdam, 1618, in-8°., etc.—13°. *Paraphrasis perpetua in Politica Aristotelis*, Leyde, 1621, in-4°.—14°. *Aristarchus sacer, sive exercitationes ad Nonni paraphrasin in Johannem*, ib., 1621, in-8°.—15°. *Ovide*, 1630-1633-1661, in-12.—16°. *Tite-Live*, 1620-1631, in-12.—17°. *Aurele Prudence*, avec des notes, Amsterd., 1637, in-12.—18°. *Exercitationes sacræ ad novum Testamentum*, en XX livres, Leyde, 1639, in-fol.; ouvrage important, où Heinsius fait aussi preuve de ses connaissances en hébreu et en syriaque, langues dont Erpénius lui avait recommandé l'étude. On assure qu'il avait beaucoup travaillé sur Homère; mais il n'en a rien paru: Heinsius avait aussi projeté, vers la fin de ses jours, une édition de Diogène Laërce. Il s'était beaucoup livré à l'étude des PP. de l'Eglise et des antiquités ecclésiastiques : en général, tout ce qu'il a écrit, en fait de philologie et de critique, est du premier mérite. II. Des poésies principalement latines, savoir : *Iambi, partim morales, partim ad amicos*, Leyde, 1602, in-4°.; *Auriacus, sive libertas saucia, tragœdia*, ibid., 1602, in-4°. Ce drame sur la mort de Guillaume Ier., prince d'Orange, fut joué sous les auspices de l'autorité publique, à la maison de ville, à Leyde. Ces deux articles qui vraisemblablement, aux yeux de Heinsius, se ressentaient trop de sa jeunesse, n'ont pas reparu dans le recueil de ses *Poëmata*, Leyde, 1613, etc. : celui-ci se compose de IV livres de *Sylvæ*, ou mélanges; de son *Hipponax*, également formé de mélanges (on y distingue une pièce fort étendue sur ses études, son caractère, sa vie, etc.); d'un livre d'Odes; de trois d'Elégies, dont un sous le titre de *Monobiblos*; de sa tragédie de *Herodes infanticida*, beaucoup prônée dans le temps, et en effet remplie de grandes beautés, mais à laquelle Balzac et d'autres ont reproché, non sans fondement, un mélange bizarre du sacré et du profane, de la doctrine biblique avec la mythologie païenne; de son poème *De contemptu mortis* : il est en IV livres, en vers alexandrins, et suivi d'un précis en prose. Ce poème est très remarquable; toute la doctrine de Platon s'y trouve exposée avec un art infini, et couronnée, au dernier chant, par la doctrine évangélique. Il n'est peut-être pas de production moderne de ce genre qui puisse y être comparée avec avantage. Suivent un livre d'*Extemporanea* et un de *Juvenilia*; puis,

viennent les poésies grecques de Heinsius. Il a encore excellé dans ce genre; et peut-être aucun moderne n'y a plus approché des anciens. Heinsius est, quoi qu'on en ait dit, vraiment poète, plein de verve, d'imagination, d'élévation ou de grâce. Il ne faut pas oublier de dire, à son honneur, qu'il n'a pas dédaigné les muses bataves. Un recueil de ses vers hollandais, publié dès 1616, par les soins de Pierre Scriverius, sert à prouver ce qu'il aurait pu faire dans cette branche, s'il s'y était adonné tout entier, comme ses illustres contemporains Cats, Vondel, Hoofft, etc. M. de Vries, dans son Histoire de la poésie hollandaise, tom. 1, pag. 131-134, s'est plu à rendre justice à Heinsius. III. Des Harangues latines en assez grand nombre et très estimables, recueillies sous le titre de *Orationes varii argumenti*, Leyde, 1615, 1620, etc., in-12. On y remarque les oraisons funèbres de Douza, Scaliger, Bontius, Cluverius, du stathouder Maurice, de Gustave-Adolphe, roi de Suède. IV. Dans le genre historique, il s'est fait honneur par son Histoire du siége de Bois-le-Duc: *Rerum ad Sylvam-Ducis atque alibi in Belgio aut à Belgis anno 1629 gestarum, historia*, Leyde, 1631, in-fol.; André Rivet l'a traduite en français. V. Enfin on a de lui des facéties sous les titres de *Laus asini*, *Laus pediculi*, insérées dans quelques recueils de traités plaisants ou burlesques; et on lui attribue aussi *Satyræ Menippeæ tres: Hercules tuam fidem; Virgula divina; Cras credam, hodie nihil.*

M—on.

HEINSIUS (Nicolas), philologue hollandais, digne fils du précédent, naquit à Leyde le 29 juillet 1620, et y reçut, sous les auspices paternels, l'éducation littéraire la plus soignée. Les mêmes études qui illustraient l'auteur de ses jours, devinrent une sorte de passion pour lui. Il voyagea en Angleterre en 1642; mais ayant trouvé les Anglais peu communicatifs de leurs trésors littéraires, il ne fit pas un long séjour chez eux: il y collationna cependant quelques manuscrits d'Ovide, de ce poète qui devait un jour lui avoir tant d'obligations. Il eut besoin, en 1644, de prendre les eaux de Spa; et il a consacré, dans une belle élégie latine, sa reconnaissance pour le bien qu'il en éprouva. A son retour de Spa, il parcourut la Belgique, y forma des liaisons utiles, et acquit de nouvelles richesses pour son Ovide. L'année suivante, il retourna à Spa; et, vers l'automne, il se rendit à Paris, où son mérite et son nom le mirent aussitôt en relation avec les hommes les plus distingués, et où toutes les bibliothèques furent ouvertes à ses recherches: il y publia un recueil de ses poésies latines, et dut être flatté du succès qu'elles obtinrent. Il brûlait du desir d'aller en Italie, et il se satisfit l'année suivante; mais successivement malade à Lyon et à Marseille, il le fut encore à Pise et à Florence, ce qui ne l'empêcha pas de mettre à profit son séjour dans ces deux dernières villes. L'année suivante, il visita Rome, où il eut spécialement à se louer des bons offices du savant Luc Holstenius. Entre plusieurs communications utiles, ce ne fut pas pour Heinsius l'une des moins précieuses que celle de l'ouvrage grec, inédit, de Jean Lydus, sur les magistratures des Romains : ouvrage que nous devons, seulement depuis peu, au savant M. Hase. De Rome, Heinsius se rendit à Naples; il n'y manqua, ni de doctes personnages à voir, ni de bibliothèques à consulter. Les troubles sanglants qui écla-

tèrent à Naples, vers la fin de l'été 1647, décidèrent son départ pour Livourne, d'où il se dirigea sur Venise. Cette ville répondit aussi peu à son attente, qu'il eut lieu d'être satisfait de Padoue. Il publia dans celle-ci, en 1648, sous le titre d'*Italica*, deux livres d'élégies, qui eurent en Italie le plus grand succès. Les Hollandais lui reprochent d'y avoir un peu trop déprécié son sol natal; témoin ce distique :

Di facerent, tractu nasci liceuisset in illo!
Patria, da veniam; rustica terra tua est.

A son retour en Hollande, ardemment desiré par son père, Heinsius ne s'arrêta guère qu'à Milan, où la bibliothèque ambrosienne lui ouvrit ses trésors. Enfin, après trois ans d'absence, il revit Leyde; mais son séjour s'y borna à quelques mois. Les douceurs de l'indépendance et de la vie privée allaient cesser pour lui; il céda, en 1649, aux avances qui lui furent faites par Christine, reine de Suède, pour aller augmenter sa cour lettrée: il s'établit à Stockholm en 1650. La reine le chargea de faire des achats de livres et de manuscrits pour sa bibliothèque. « Il se fit estimer (dit M. Catteau) par son caractère sage et modéré, et, loin de tirer parti de la générosité de Christine, il fit des avances dont il eut beaucoup de peine à se faire rembourser. (1) » Mais Heinsius rencontra à Stockholm l'ardent ennemi de son père, Saumaise; et celui-ci s'associa Michon Bourdelot pour abreuver de dégoûts le savant hollandais. La muse de Heinsius le vengeait de son implacable adversaire; et une malveillance aussi obstinée que celle de Saumaise pour les Heinsius, peut seule excuser une pièce aussi virulente que le *Scazon in Alastorem*, qui se trouve dans les *Poëmata* de Nicolas Heinsius, pages 165-177 (édition d'Amsterdam, 1666). Cependant Heinsius parcourut l'Italie dans tous les sens pendant deux années consécutives, pour faire à Christine des acquisitions intéressantes, soit en livres et en manuscrits, soit en antiquités et en médailles. Saumaise n'avait cessé d'intriguer contre lui pendant son absence; mais le crédit de Bochart balança cette haineuse influence. Saumaise mourut en 1653, dans un voyage qu'il fit aux eaux de Spa. Heinsius retourna, l'année suivante, à Stockholm; ce ne fut guère que pour demander à Christine, dont les goûts commençaient à se diriger dans un autre sens, la liberté de se retirer, et le remboursement des sommes qu'il avait à réclamer. Sa lettre, en forme de placet, est extrêmement remarquable; elle se trouve dans la *Sylloge epistolarum* de P. Burmann, tom. v, pag. 766 et suivantes. La reine de Suède chercha à dissuader Heinsius de son projet bien arrêté: mais, le 7 octobre 1654, les Etats de Hollande le nommèrent leur résident à Stockholm; ce qui le fit rester, sous de nouveaux rapports, dans cette capitale. Au mois de février 1655, ayant perdu son père, il prit le parti de revenir dans sa patrie. Comme Grotius, il faillit périr dans la traversée; mais, plus heureux que lui, il échappa à une maladie qui le retint à Dantzig pendant trente-six jours. A son retour à la Haye, les Etats, pour lui témoigner leur satisfaction de sa conduite en Suède, lui offrirent la légation de Prusse ou celle de Danemark: l'état de la santé de Heinsius l'empêcha d'accepter. Il s'établit à Amsterdam en 1656, et y fut nommé secrétaire de la ville. Le repos du reste de ses jours fut troublé par un mal-

(1) Il paraît même qu'il n'y réussit pas du tout.

heureux procès que lui suscita une courtisane qu'il avait connue à Stockholm (Marguerite Wullen), et qui prétendait avoir sur lui des droits, qu'il n'a jamais voulu reconnaître. En 1658, il abdiqua son secrétariat, et alla s'établir a la Haye. Ovide, Virgile, Valérius Flaccus, la muse latine et une correspondance littéraire fort étendue, occupaient les loisirs que lui laissait son procès. Il paraît qu'il songea aussi à continuer les Annales de Grotius depuis 1609; mais ce projet n'eut pas de suite. Renvoyé en Suède, il rencontra dans sa route sa débitrice Christine, qui allait en Danemark : elle le combla de distinctions flatteuses; mais il n'y gagna pas autre chose. Louis XIV le comprit, à cette époque, dans le nombre des savants étrangers auxquels il accorda des pensions : mais le poste que Heinsius occupait auprès de la cour de Suède, l'empêcha de jouir de cette faveur. Il se livrait toujours à ses études favorites. Ce fut bien malgré lui qu'il se vit, en 1667, chargé d'une mission auprès du czar de Moscovie. Il revint encore à la Haye, en 1671, mais avec une santé bien délabrée. Les calamités publiques le conduisirent, l'année suivante, dans l'Ost-Frise, puis à Brême, Minden, Paderborn, Maïence, Worms, Spire, Heidelberg. De retour a la Haye, il s'y occupa principalement de Valérius Flaccus et de Pétrone; enveloppé dans de nouveaux procès, le dégoût qu'il en éprouvait le poursuivit jusqu'à sa campagne de Maarssen, dans la province d'Utrecht, où il s'établit vers le mois de décembre 1674. Enfin il chercha le repos dans la petite ville de Viane, où son ami Grævius se plaisait à le visiter. Des affaires de famille l'ayant ramené a la Haye, il y mourut âgé de soixante et un ans, le 7 octobre 1681, entre les bras de Grævius, qu'il chargea de ses dernières instructions pour la reine de Suède, pour le grand-duc de Toscane, pour le savant évêque de Paderborn (Ferdinand de Furstenberg), et pour le duc de Montausier, à qui, en 1666, il avait dédié ses poésies latines. Le Journal des savants de 1682, après l'avoir comblé d'éloges, regrette le malheur qui le fit naître dans une religion où il finit ses jours (la religion réformée); ce qui répond au reproche d'apostasie, qu'entre tant d'autres la calomnie avait fait à Heinsius. La tombe paternelle le reçut à Leyde, dans l'église de Saint Pierre. P. Burmann le jeune, qui a écrit sa Vie, placée en tête de ses *Adversaria*, observe que, comme il fut fils unique et mourut célibataire, le célèbre nom de Heinsius s'éteignit avec lui; ce qui, pourtant, ne paraît s'appliquer qu'à sa branche, témoin l'article suivant. On a de lui : I. *Claudien*, avec des notes, Leyde, 1650, in-12; et plus complet, à Amsterdam, 1665, in-8°. II. *Ovide* avec des notes, ibid., 1652, 1661, 1668, 3 v. in-12. Ces notes se trouvent retouchées, et plus complètes dans l'Ovide de P. Burmann, 4 volumes in-4°. III. *Virgile*, sans notes, Amsterdam, 1676; et Utrecht, 1704, in-12. Le commentaire de Heinsius, sur Virgile, a paru dans l'édition de cet auteur, donnée par P. Burmann. IV. *Valerius Flaccus*, sans notes. Amsterdam, 1680, in-12. P. Burmann a depuis publié les notes de Heinsius sur ce poète, Amsterdam, 1702, in-12; et Leyde, 1724, in-4°. V. Le même a imprimé, dans ses diverses éditions, les remarques de Heinsius sur *Silius Italicus*, sur *Petrone*, sur *Phèdre*; Suakenburg, celles sur *Quinte-Curce*; et Broekhuizen, celles sur Tibulle. VI. Un grand nombre de

lettres de Heinsius se trouvent dans la *Sylloge epistolarum* de P. Burmann, 5 volumes in-4°. Burmann parle d'autres lettres inédites dans ses notes sur l'*Anthologie latine*, tom. I, p. 295. VII. P. Burmann le jeune a publié, *Nic. Heinsii adversariorum, libri V*, suivis des notes du même sur Catulle et sur Properce. Burmann cite itérativement, dans son Anthologie, les notes inédites de Heinsius sur Tacite, sur l'auteur *De claris oratoribus*, sur les *Catalecta veterum poëtarum*, etc. Broekhuizen, Van Santen, etc., se plaisent aussi à le citer fréquemment. Peu de philologues ont exercé sur les poètes latins une critique aussi ingénieuse que celle de Nicolas Heinsius. VIII. *Poëmata*; la meilleure édition est celle d'Amsterdam, chez Dan. Elzevier, 1666, in-8°, dédiée par l'auteur au duc de Montausier: elle se compose de quatre livres d'élégies; de trois de silves; dont le 1er. sous le titre particulier de *Christina augusta*; de deux de *Juvenilia*; d'un de *Saturnalia*, où, sous les noms supposés de *Cornelius Cossus*, et de *Franciscus Santra*, il harcèle deux mauvais poètes latins de son temps, Corneille Bojus et François Planta; enfin de deux livres d'*adoptiva*, le premier d'étrangers, le deuxième de Hollandais, avec un appendice. Le même volume offre les *poëmata* de Janus Rutgersius. Il est peu de poètes latins modernes qui, pour l'élégance et la pureté, approchent de Heinsius. Laurent Van Santen, dans ses *Deliciæ poëticæ*, a recueilli de lui cinquante-deux pièces inédites. M—ON.

HEINSIUS (ANTOINE) (1), grand pensionnaire de Hollande, par des réélections quinquennales successives, depuis 1689 jusqu'à sa mort, qui l'atteignit à l'âge de soixante-dix-neuf ans le 3 août 1720, est un des hommes d'état qui ont eu le plus de part aux affaires de l'Europe durant cette mémorable période. Il forma, avec Marlborough et le prince Eugène, le fameux triumvirat, si cruellement acharné à humilier la France, et qui abreuva de tant d'amertume le déclin du règne de Louis XIV. Il voyait sa patrie vengée des malheurs que ce prince lui avait fait éprouver en 1672: il se voyait vengé lui-même; car, après la paix de Nimègue, ayant été envoyé par Guillaume III auprès de la cour de France pour les affaires de la principauté d'Orange, il avait essuyé la mauvaise humeur de Louvois, qui avait été jusqu'à le menacer de le faire enfermer à la Bastille. Heinsius commença par être conseiller-pensionnaire de la ville de Delft; et, fidèle à son mandat, il tint quelquefois, en cette qualité, une conduite qui put le faire juger peu dévoué aux intérêts du stathouder. Dans la suite, Guillaume III l'honora de la confiance la plus étendue; et Heinsius lui rendit les plus grands services. Il continua de jouir de la même faveur quand Guillaume fut devenu roi d'Angleterre, et après que la reine Anne eut succédé à ce prince. Cependant sa conduite politique parut avoir reçu quelque modification après la mort de Guillaume, mais sans que les Français pussent se flatter de l'avoir gagné. Voltaire, dans son Siècle de Louis XIV, présente Heinsius comme un Spartiate fier d'avoir abaissé un roi de Perse, lorsqu'en 1709, Louis XIV eut envoyé à la Haye son ministre de Torcy demander la paix. Torcy lui-même, dans ses Mémoires, tom. 2, pag. 5, peint le grand pensionnaire « comme un homme consommé dans

(1) Kok, dans son *Dictionn. hist. hollandais*, le fait fils de Nicolas Heinsius, ce qui est réfuté par la fin de l'article précédent.

» les affaires, d'un abord froid, poli » dans sa conversation, n'ayant rien de » rude, et s'échauffant rarement dans » la dispute. Son extérieur (ajoute-» t-il) était simple; nul faste dans sa » maison; son domestique composé » d'un secrétaire, d'un cocher, d'un » laquais, d'une servante, n'indiquait » pas le crédit d'un premier ministre. » Torcy lui rend, de plus, l'honorable témoignage « qu'il n'était accusé ni de » se complaire assez dans la considé-» ration que lui donnait la continuation » de la guerre, pour la vouloir pro-» longer, ni d'aucune vue d'intérêt » personnel. » A ces traits que la source à laquelle ils sont puisés, rend si peu suspects de flatterie, on peut en ajouter quelques autres, fournis par M. de Haren, dans une des notes qu'il a jointes à son poème des *Gueux*, tom. 2, pag. 314. Il rend la même justice au calme et à la sobriété de Heinsius; mais il suppose que son éloignement pour la société l'empêcha d'acquérir une connaissance du cœur humain telle qu'un homme d'état doit la posséder. De-là résultait, selon lui, que Heinsius abondait un peu trop en son sens. « Ainsi, » dit-il, quand le pasteur réfugié » Basnage donna, en 1707, l'éveil » à Heinsius sur certaine convention » secrète entre les cours de Vienne et » de Versailles, pour faire échouer » une entreprise projetée sur Toulon, » Heinsius négligea cet avis, n'ima-» ginant pas qu'un ministre du saint » Évangile pût être mieux initié aux » secrets des cabinets qu'un grand » pensionnaire »; sécurité que ne partagea point Fagel, et que l'événement ne justifia pas non plus. M. de Haren rapporte encore sur Heinsius une anecdote singulière, concernant la manière dont, peu après la paix d'Utrecht, il fut, au milieu de la Haye, attaqué et guéri de la peste; la tranquillité et la prudence qu'il montra dans cette occasion, et le secret qui en fut gardé entre lui, son médecin et le comte de Wassenaer-Starrenburg. Il ajoute enfin que Heinsius a été le dernier des magistrats et des ministres d'état hollandais qui ait porté le costume du manteau et du rabat. M—on.

HEINZ (Joseph), peintre célèbre, natif de Berne (quelques-uns disent de Bâle), se trouva vers la fin du XVIe. siècle au service de l'empereur Rodolphe, à Prague, en même temps que Jean Dac, Spranger, Hufnagel, Brugle, Roland Savary, Jean et Gilles Sadeler et quelques autres. Il fut envoyé en Italie par l'empereur pour y dessiner les plus belles statues ainsi que les meilleurs tableaux; et le succès de sa mission lui valut la protection spéciale de ce prince. Il a fait, pour l'empereur, beaucoup d'ouvrages dont la plupart ont été gravés par Sadeler, par Lucas Kilian, et Isaac Meyer, de Francfort. On conserve d'autres de ses tableaux à Berne et à Zurich. Sa manière approche de celle du Correggio. Il mourut à Prague, âgé de quarante-quatre ans. — Son fils, du même nom, fut également peintre; il travailla surtout à Venise, reçut des distinctions honorables du pape Urbain VIII, et fut renommé pour ses petits tableaux pleins d'idées singulières, de songes, d'enchantements, de chimères, de métamorphoses, etc. U—i.

HEINZE (Jean-Michel), laborieux philologue et professeur saxon, né à Langensalza, en 1717, fut recteur de l'école de St.-Michel à Lunebourg, depuis 1753 jusqu'en 1770, qu'il fut nommé directeur du gymnase de Weimar; il mourut dans cette dernière ville, le 6 octobre 1790. On peut voir dans Harles, dans Meusel, ou dans le

Nécrologe de Schlichtegroll, le détail de ses nombreux ouvrages, ou opuscules; nous indiquerons seulement les suivants: I. *Programma, quid præstet eloquentiæ germanicæ candidatis studium latinæ*, Luneboug, 1750, in-4°. II. *Specimen observationum Livianarum*, 1771-72, deux cahiers in-4°. III. *Stricturæ Nasonianæ*, ibid., 1772-1773, in-4°. IV. *De Jac. Vanierii in versibus abruptis Æneidos Virgilianæ conatibus*, ibid., 1773, in-4°. V. *De Justo Lipsio professore Ienensi*, ibid., in-4°. VI. *De Floro non historico sed rhetore*, Weimar, 1787, in-4°. VII. *Syntagma opusculorum scholasticorum varii argumenti*, Göttingen, 1788, in-4°. VIII. *Remarques sur la Grammaire allemande du professeur Gottsched, avec un supplément sur une nouvelle prosodie*, Leipzig, 1759, in-8°. Cet ouvrage est en allemand, ainsi que les suivants: IX. *Programme sur l'emploi des verbes*, Weimar, 1770, in-4°. X. Sur les particules *Vor* et *Für*, ibid., 1771-1772, in-4°. XI. *Sur la possibilité d'adapter à la langue française la forme des vers grecs latins*, ibid., 1786, in-4°. XII. Heinze a traduit du grec en allemand, les quatre livres des *Discours mémorables de Socrate*, par Xénophon; — les *Dialogues* attribués à Eschine, le philosophe; — le *Criton* de Platon; — la 2ᵉ. et la 3ᵉ. *Olynthienne* de Démosthène, et l'*Apologie de Socrate*, par Xénophon; il a aussi donné une version latine de cet opuscule, et avait publié une dissertation latine, pour établir, contre l'opinion de Valckenaer, que cette *Apologie* est réellement de Xénophon. XIII. Il a traduit du latin, plusieurs Traités de Sénèque et de Cicéron; et du français, le *Discours* de l'abbé de Lavau *sur la latinité des modernes*. Enfin il a fourni quelques articles à divers recueils consacrés à la littérature classique. Son portrait, gravé par Kruger, se trouve en tête du tome LXXXXVII de la bibliothèque allemande universelle de Nicolaï. — Valentin-Auguste HEINZE, né à Lunebourg, en 1758, professeur d'histoire et conservateur de la bibliothèque de l'université à Kiel, est mort dans cette dernière ville, le 7 novembre 1801. Il a publié, en allemand, une *Histoire diplomatique de Waldemar III, roi de Danemark*, Leipzig, 1781, in-8°.; et plusieurs compilations relatives à l'histoire, à la statistique et à la géographie. Il a aussi traduit du danois les *Mémoires de l'académie des sciences de Copenhague*, Kiel, 1783-99, 8 vol. in-8°., et a fourni un grand nombre d'articles aux gazettes littéraires de Kiel et de Leipzig, et à la *Biblioth. allem. univ.* de Nicolaï. C. M. P.

HEISS (JEAN DE), seigneur de Kogenheim, né en Allemagne dans le XVIIᵉ. siècle, s'appliqua particulièrement à l'étude de la diplomatique, et fut nommé résident de l'électeur palatin à la cour de France. Il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction, fut fait intendant de l'armée française en Allemagne sous le ministère de Louvois, et chargé d'entamer avec le cardinal de Furstemberg (*Voyez* ce mot) la négociation qui eut pour résultat de l'attacher à la cause de la France. Heiss mourut à Paris en 1688. On a de lui une *Histoire de l'Empire, contenant son origine, ses progrès, ses révolutions, la forme de son gouvernement, sa politique*, etc., Paris, 1684, 2 vol. in-4°.; la Haye, 1685, 3 vol. in-12; continuée depuis la paix de Westphalie (par Bourgeois de Chastenet) Paris, 1711, et avec quelques

additions, la Haye, 1715; continuée de nouveau (par Vogel) jusqu'à l'année 1724, Paris, 1731, 3 vol. in-4°. ou 10 vol. in-12; augm. d'un discours préliminaire et de notes, Amsterdam, 1733, 2 vol. in-4°. ou 8 vol. in-12. Bayle, en rendant compte de cet ouvrage (*Nouv. de la rép. des lettres*, mars 1685), dit que l'auteur avait bien fait d'annoncer qu'il était allemand, parce que son style n'aurait pas fait connaître son pays : si l'on ajoute qu'il devait être nécessairement très versé dans la connaissance des lois et constitutions qui régissaient l'Empire, puisqu'il les avait étudiées par goût et par devoir, on ne sera pas surpris du succès que cette histoire a obtenu. Du reste on ne la lit plus guère, parce qu'elle est vieillie, et qu'on n'y trouverait plus que des notions superficielles et inexactes sur les rapports politiques, le commerce, l'industrie, etc., des différents états dont se compose l'Allemagne. Lenglet a porté un jugement beaucoup trop sévère de cet ouvrage, surtout pour le temps où l'auteur écrivait : il est presque inutile d'ajouter que tous les compilateurs qui sont venus après Lenglet, ont adopté ce jugement sans réflexion ; cependant de bons critiques préfèrent encore le livre de Heiss à la volumineuse histoire du P. Barre, et même à celle de l'abbé Schmit. On conserve, parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi, un *Mémoire* de Heiss *de tout ce qui s'est passé dans le pays de Cologne en* 1689, in-fol. W—s.

HEISTER (Laurent), l'un des médecins les plus remarquables par l'étendue et la variété de ses talents, le nombre et l'importance de ses ouvrages, naquit à Francfort le 21 septembre 1683, et mourut à Helmstadt, le 18 avril 1758. Dès l'âge le plus tendre, il montra tant d'esprit, et de si heureuses dispositions à cultiver par l'étude les dons qu'il avait reçus de la nature, que son père, qui n'était qu'un pauvre aubergiste, fit les sacrifices nécessaires pour le mettre au collége. Les progrès du jeune Heister furent rapides ; il se distingua surtout dans la poésie et dans la peinture : mais les succès qu'il obtenait ne le séduisirent point, et à dix-huit ans il se rendit à l'université de Giessen, afin d'y étudier la médecine. Après avoir suivi, pendant quatre ans, les savantes leçons de Moeller pour la médecine, et de Bartholde pour l'anatomie, Heister se rendit à Leyde, puis à Amsterdam, où il se livra aux travaux anatomiques, sous Ruysch, et aux opérations chirurgicales à l'école de Rau. Il devint bientôt l'ami de ces deux célèbres professeurs, qui, ayant apprécié son mérite, ne négligèrent rien pour compléter son instruction : c'est dans ce dessein qu'ils lui procurèrent une place de chirurgien - major au service de l'armée alliée, alors en Brabant. A la fin de la campagne, le desir de suivre les leçons de Boerhaave et d'Albinus l'attira à Leyde. Enfin, en 1708, Heister, qui s'était lié d'amitié avec Almeloveen, professeur à la faculté de médecine de Harderwick, cédant aux instances de son ami, l'accompagna dans cette ville, et y prit le bonnet de docteur. Sa dissertation inaugurale, intitulée *De tunicâ oculi choroïdeâ*, est un ouvrage important, qui lui fit un grand honneur, comme écrivain, et comme anatomiste. Dès-lors Ruysch, qui affectionnait singulièrement le nouveau docteur, voulut qu'il se fixât auprès de lui, à Amsterdam, pour y enseigner l'anatomie et la chirurgie. Heister aima mieux retourner à l'armée, où les hôpitaux militaires devaient lui offrir de fréquentes occa-

sions de s'exercer à la pratique. La recommandation de Ruysch le fit élever au grade de médecin et de chirurgien en chef, qu'il est d'usage, dans toute l'Allemagne, de conférer au même individu, parce que ces deux branches de l'art de guérir y sont réunies dans le service de santé militaire. Heister, qui avait un goût passionné pour la chirurgie, s'appliqua spécialement aux opérations qui en dépendent; il en fit un très grand nombre. Les maladies des yeux offraient alors un champ fertile à l'observateur : Heister fit d'utiles recherches sur la cataracte, dont la nature était encore ignorée, et vérifia, l'un des premiers, que la cécité, dans cette maladie, dépend de l'opacité du cristallin. La paix étant faite, Heister accepta une chaire de chirurgie et d'anatomie à l'université d'Altorf, où il professa, pendant dix ans, avec un succès qui le rendit célèbre dans toute l'Europe. A cette époque, deux universités, celles de Kiel et d'Helmstadt, d'un ordre supérieur à celle d'Altorf, offrirent à Heister la chaire d'anatomie et de chirurgie : il se décida pour Helmstadt, par déférence pour le duc de Lunebourg, qui l'avait vivement sollicité de s'y établir. En 1730, après avoir enseigné l'anatomie et la chirurgie pendant vingt ans, Heister prit la chaire de botanique, et ensuite celle de médecine pratique; mais il continua toujours de donner des leçons sur la chirurgie : elles lui attiraient un grand concours d'élèves; car il était, de son temps, le plus habile professeur en ce genre. Les travaux du professorat, ceux d'une pratique immense, tant dans la ville et ses environs, que dans son cabinet, où il était consulté par les plus illustres personnages de l'Europe, ne l'empêchaient point de produire une foule d'ouvrages estimables, dont plusieurs ont puissamment contribué aux progrès de l'anatomie et surtout de la chirurgie. Heister avait été vivement sollicité par Pierre-le-Grand, d'aller s'établir à St.-Pétersbourg; mais l'amour de son pays, où d'ailleurs il était généralement honoré, lui fit constamment refuser les offres brillantes du czar. Voici la liste des principaux ouvrages de Heister : I. *De hypothesium medicarum fallaciâ et pernicie*, Altorf, 1710, in-4°. II. *De difficultate veritatis inveniendæ in physicâ et medicinâ*, Altorf, 1710, in-4°. III. *De cataractâ, glaucomate et amaurosi tractatio*, Altorf, 1713 et 1720, in-4°. C'est dans cet ouvrage qu'il expose ses recherches sur l'opacité du cristallin, comme cause de la cécité dans la cataracte. Sa découverte, faite à l'armée, fut publiée en 1711; diverses dissertations sur le même sujet ont été fondues dans l'édition de 1720. IV. *De Entero et Gastroraphe*, Altorf, 1715, in-4°. V. *Chirurgiæ nova adumbratio*, ibid., 1714, in-4°. VI. *De novâ methodo sanandi fistulas lacrymales*, ibid., 1716, in-4°. Cette partie de l'art était alors dans l'enfance : l'auteur lui fit faire un pas; mais ses successeurs ont publié des méthodes qui ont fait oublier la sienne. VII. *Compendium anatomicum, veterum recentiorumque observationes brevissimè complectens*, Altorf, 1717, in-4°. Ce traité d'anatomie, bien supérieur à tout ce qui avait été publié jusqu'alors dans ce genre, devint classique, et l'a été pendant longtemps. Indépendamment des faits nouveaux dus à ses recherches, l'auteur enrichit son livre de beaucoup d'érudition, ce qui en rend encore aujourd'hui la lecture intéressante : car, depuis Heister, l'anatomie descriptive a fait de tels progrès, que son traité a singulièrement vieilli, et qu'on y dé-

couvre un assez grand nombre d'erreurs. La vogue de cet ouvrage fut prodigieuse; il eut un grand nombre d'éditions, et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. VIII. *De optimâ cancrorum mammarum extirpandi ratione*, 1720, in-4°. IX. *De Anatomes subtilioris utilitate, præsertim in chirurgiâ*, Helmstadt, 1720, in-4°. Ce livre est un de ceux de l'auteur qu'on lira toujours avec intérêt, puisqu'il fait connaître les avantages de l'anatomie et les fautes dans lesquelles peut tomber le chirurgien qui ne possède qu'imparfaitement cette science. X. *De medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus*, Helmstadt, 1730, in-4°. Cet ouvrage, composé avec soin, a été traduit en français (1777, in-12). Il mérite d'être consulté. XI. *Observ. med. miscellaneæ*, Helmstadt, 1750, in-4°. On y lit des faits de pratique intéressants. XII. *Compendium medicorum*. L'auteur termine cet écrit par un catalogue des meilleurs ouvrages de médecine, Helmstadt, 1736, in-4°. Ce livre utile a eu de nombreuses éditions. XIII. *De medicinæ mechanicæ præstantiâ*, ibid., 1738, in-4°. C'est une critique judicieuse de la doctrine de Stahl. XIV. *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1739, 2 vol. in-4°., avec fig. Heister qui avait professé et pratiqué la chirurgie avec un grand succès, composa cet ouvrage avec ceux de ses prédécesseurs, et au moyen de ses propres découvertes. C'est un monument historique, qui présente l'état de la science à l'époque où il fut publié; rien d'aussi complet, d'aussi exact, n'avait paru depuis Fabrice d'Aquapendente et Paré. Le livre d'Heister, réimprimé souvent, et traduit en diverses langues, a été, pendant plus de 60 ans, le seul traité général que possédât la chirurgie moderne. Aujourd'hui il est remplacé par des ouvrages plus complets: d'ailleurs, quoique utile encore à consulter, les immenses progrès que l'art a faits rendent l'usage des Institutions d'Heister insuffisant et même inutile aux élèves. Les savants ne l'étudieront point sans avantage, dans beaucoup de cas. XV. *De Lithotomiæ Celsianæ præstantiâ et usu*, Helmstadt, 1745, in-8°. L'auteur avait donné beaucoup de soins à l'histoire de l'opération de la taille: son livre offre un intérêt d'érudition, qui l'a fait traduire en français, Paris, 1751, in-8°. XVI. *Systema generale plantarum ex fructificatione, cui adnectuntur regulæ de nominibus plantarum à celeb. Linnæo longè diversæ*, Helmstadt, 1748. Cet ouvrage fut le dernier que publia Heister, déjà d'un âge avancé: il mourut dix ans après, à soixante-quinze ans. Ce médecin fut véritablement un grand homme; il avait des connaissances universelles, et fut, ainsi qu'Hippocrate, Galien et Paul d'Egine, grand médecin et habile chirurgien: sous ce dernier rapport, il a beaucoup contribué aux progrès de son art; l'anatomie lui est aussi fort redevable. — Elie-Frédéric HEISTER son fils, naquit à Altorf en 1715, et mourut à Leyde en 1740. Il paraissait destiné, par ses talents, à devenir l'émule de son père, qui eut la douleur de lui survivre. Il s'était exercé, en 1733, à traduire en latin l'ouvrage anglais de Douglas, sur le péritoine. Nous avons de lui un livre intéressant, intitulé: *Apologia pro medicis atheismi accusatis*, Amsterdam, 1736. Quelques critiques ont attribué cet ouvrage à son père; mais Haller le lui restitue. F—R.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

